L'ABEILLE LITTÉRAIRE

REVUE

DES FEUILLETONS.

HISTOIRES, VOYAGES, ROMANS, NOUVELLES, POÉSIES, BEAUX-ARTS, ESQUISSES ET TABLEAUX DE MOEURS, PROCÈS CÉLÈBRES, ARTICLES DE GENRE, MODES, ETC.

Janvier 1847.

PARIS

RUE DU HOUSSAYE, nº 3.

ON S'ABONNE AUSSI AUX BUREAUX DES MESSAGERIES, ET CHEZ TOUS LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ETRANGER.

IMPRIMERIE D'ÉD. PROUX ET Ce,
rue Neuve-des-Bons-Enfans, 3.

A NOS ABONNÉS.

L'Abeille littéraire, reproduction intelligente et choisie des meilleures publications françaises et étrangères, est parvenue avec un succès populaire à la troisième année de son existence. Commencée simplement et sans grande publicité, elle n'a pas cessé d'accroître le nombre de ses abonnés; cette vogue, soutenue par les encouragemens les plus flatteurs, a augmenté de manière à nous imposer des obligations nouvelles. Non seulement nous prétendons maintenir la place importante et honorable que nous avons conquise dans le monde littéraire, mais nous serions ingrats envers ceux qui nous ont appuyés de leur concours, si nous n'améliorions pas autant qu'il est en nous cette entreprise utile. Aussi ne nous contenterons-nous plus de reproduire, comme par le passé, les publications françaises et contemporaines.

Elargissant notre cadre sans le rompre, nous y ferons entrer, malgré la modicité du prix, et sans rien changer aux conditions de l'abonnement, tout ce que le mouvement général de la civilisation offre de plus curieux et de plus nouveau.

L'Abeille sera donc fidèle à son titre; elle butinera partout : elle ne laissera sans les visiter aucun champ et aucunes fleurs. Son miel ne sera pas seulement réservé aux personnes curieuses de s'instruire, aux hommes de lettres et aux savans. Il sera pour tous; — femmes et gens du monde ; — industriels et hommes politiques ; nous recueillerons à l'étranger même, partout où la civilisation donne ses produits, en Allemagne, en Angleterre, en Amérique, les élémens de son parfum et de sa saveur.

Cette mine féconde reste encore à exploiter. Personne ne se doute en France des charmantes narrations publiées récemment à Boston, par un voyageur qui a visité l'Amérique méridionale; ni des étranges drames judiciaires dont l'allemand Fenerbach a donné l'analyse; ni de l'existence de ces contes du *Schartzwald* ou de la Forêt-Noire, œuvre pleine de grâce et d'intérêt, due à Berthold Auerbach.

Sous une forme vive et amusante, — portraits d'hommes célèbres, anecdotes contemporaines, descriptions et tableaux extraits des voyageurs récens, romans empruntés aux plus brillans et aux plus célèbres romanciers de tous les pays et de toutes les lan-

gues d'Europe ; — nous espérons donner une idée exacte du mouvement général de la civilisation. Nous penserons surtout aux classes populaires et bourgeoises, à l'amélioration de leur bien-être, à l'instruction et aux jouissauces intellectuelles qu'elles recherchent avec tant d'ardeur ; et nous laisserons aux érudits de profession l'honneur et la fatigue des travaux dont ils s'occupent spécialement.

Il est impossible à l'homme le plus riche de se procurer tous les bons ouvrages qui se publient à l'étranger. Nos ressources et nos antécédens nous permettent de donner à nos lecteurs les plus amusans extraits de ces livres si variés.

Jamais la nationalité française ne nous fera défaut ; tous les noms nouveaux et tous les anciens noms glorieux dont la France s'honore seront mis à contribution par nous.

Des découvertes nouvelles, filles des manipulations industrielles et des méditations de la science, se produisent chaque jour. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ces découvertes, que nous aurons soin d'exposer, non en termes scientifiques, mais exacts, populaires et simples.

Afin d'établir plus d'ordre dans notre publication, nous l'avons divisée en plusieurs séries, qui se continueront régulièrement et offriront successivement aux lecteurs :

1° Scènes et aventures, extraites des plus récens voyages ;

2° Les originaux de notre époque, portraits contemporains;

3° Les nouvelles industries et les nouvelles découvertes ;

4° Les annales du crime et de l'erreur, extraites des documens judiciaires du monde entier ;

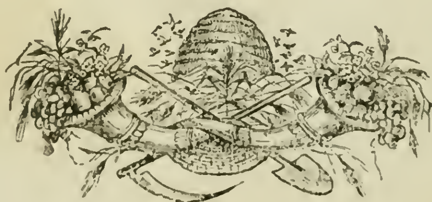
5° Les théâtres vus de la coulisse, annales familières de l'art dramatique, non seulement en France, mais dans toute l'Europe ;

6° La fleur des feuilletons, français et étrangers ;

7° Scènes et anecdotes contemporaines ;

Tel est, non seulement notre plan, mais le travail que nous avons opéré sur des matériaux déjà disposés par nous, pendant les trois derniers mois de l'année 1846 ; travail rendu plus facile par les relations cordiales et intimes que nous avons nouées avec les hommes de lettres les plus remarquables de France, d'Allemagne et d'Angleterre.

Surtout nous n'oublierons jamais l'à-propos, le moment, la reproduction vive et actuelle des progrès contemporains. En un mot, nous ne croyons pouvoir mieux répondre au succès éclatant que nous avons obtenu, qu'en dépassant, par notre utilité et nos efforts, la modestie de notre titre ; et en donnant, pour un prix très modique, le résumé de la civilisation actuelle et l'écho de sa marche à travers le monde.



SCÈNES EXTRAITES DES PLUS RÉCENS VOYAGES.

DE LA VIE TASMANIENNE ET AUSTRALIENNE.

La Nouvelle-Hollande ou l'Australie, ce dernier-né des continens, en est le plus étrange.

Tout est paradoxal dans ce pays, contradiction perpétuelle de l'Europe. Dans le règne végétal, ce sont des eucalyptes, ou arbres à gomme, dont les colonnes gigantesques s'arment de feuilles disposées verticalement et non horizontalement; des acacias sans feuillage, dont les espèces nombreuses diffèrent d'organisation entre elles et s'éloignent toutes également du mode de végétation des quatre autres parties du monde. Un botaniste anglais, M. Brown, qui voyagea en Australie pour se rendre maître de la Flore complète de ce pays, fut étonné et attristé de l'aspect bizarre et douloureux des forêts et des plaines; partout une teinte olivâtre et monotone, que le printemps ne fait pas verdir, qui ne jaunit pas en automne, fatigue le regard sur une ligne immense de côtes, et manque du plus grand charme de la nature, de la variété. Dans le *Prodrome* de sa *Flore de la Nouvelle-Hollande,* ce botaniste exprime la sensation pénible que fait naître chez le voyageur la physionomie muette et sourde du paysage, et il l'explique de la manière suivante:

« La structure des feuilles, dit-il, est uniforme pour presque tous les arbres et arbrisseaux de l'Australie. Leur position verticale, leur exacte similitude, leurs lamelles aiguës, droites et juxtaposées, donnent un caractère dur, étrange, inhospitalier aux forêts de la Nouvelle-Hollande et de la terre de Van-Diémen. »

Ce sont des forêts lugubres, mais non pittoresques, et d'une tristesse aride. Par une étrange coïncidence, ou plutôt par une prédestination naturelle, l'Angleterre couvre ces affreux rivages de l'écume de sa population pauvre et criminelle. Quelle que soit l'audace d'entreprise qui caractérise ces nouveaux colons, ils n'ont encore réussi à entamer qu'une bien faible portion de la bande de terre qui borde la côte; l'intérieur est à peu près inconnu. Tous les ans, de nouvelles expédiions se dirigent vers ces solitudes désolées; on perd des hommes, des chevaux, des mulets, et l'on revient exténué, sans avoir accompli aucune grande découverte. Oxley et les autres explorateurs représentent les steppes qu'ils ont traversées comme effroyablement tristes: pas de grandes rivières, des plaines sans terme, couvertes de joncs gigantesques, entre lesquels circulent paresseusement des ondes noires qui ne sont ni fleuve ni marécage. Dans la saison des grandes eaux, à peine le voyageur rencontre-t-il un mamelon de terre sur lequel il puisse planter sa tente. La circumnavigation des côtes offre tantôt des dangers réels, tantôt une effroyable stérilité. De vastes grèves plates et en ligne droite s'étendent à perte de vue, et déploient au loin, jusqu'à l'horizon où elles vont se perdre, leurs sables blancs que le soleil fait briller, et qui ne portent pas trace de végétation. Rien de plus affligeant à l'œil. Ce n'est pas une stérilité progressive à laquelle vous vous accoutumeriez peu à peu, comme on s'habitue à un ennemi qui s'avance; c'est le désert total,

la mort, l'infertilité complète, universelle, incurable, infinie. Aucune trace de bête fauve, pas même de phoques marins endormis sur le rivage; pas un oiseau qui dépose son nid dans le sable mobile; la vie est absente; et le vaisseau qui les côtoie n'a pas même un asile à espérer, si les redoutables orages de ces régions le jettent sur les brisans. La pureté de l'atmosphère rend plus sensible encore cette désolation sans limites. Quelquefois vous apercevez au lointain une petite fumée qui se recourbe et s'évapore; elle annonce qu'un ou deux indigènes sont venus planter leur tente là où nul être vivant n'osera les troubler.

Bientôt cette scène uniforme et douloureuse change de la façon la plus singulière. Plus de monotonie : elle fait place au chaos. Du fond de la mer se dressent les roches bizarres comme des ruines; vous passez sous des arcades aux voûtes immenses, puis vous longez des murs à pic d'une hauteur démesurée. Tel est le désordre effroyable de certaines parties de la côte, que le matelot perdu sur ces parages ne sait plus s'il fait jour ou nuit. La vapeur et le brouillard tourbillonnent sur sa tête; l'eau, resserrée et brisée par mille obstacles, se précipite, bouillonne et gronde; la mer n'est jamais calme, le ciel n'est jamais pur, le vent hurle sans fin. Des flots noirs et turbulens roulent dans des défilés gigantesques; des projections basaltiques surgissent obliquement comme des éperons armés de leurs molettes, et se penchent sur les abîmes. Des courans et des contre-courans, qui se heurtent dans un éternel combat, poussent et repoussent les débris des navires perdus. Là il n'y a pas, à proprement parler, de rivage, mais un amas de rochers entassés pêle-mêle, dans lesquels l'eau bouillonne et va s'engouffrer. Des sentiers ardus, les seuls que l'on puisse suivre, conduisent à la terre ferme, c'est à dire à des ravines qui s'enfoncent dans des labyrinthes où plus d'un navigateur anglais a disparu.

« Même la descente dans ces repaires est dangereuse, dit un voyageur polonais, M. Strzelecky : quant à la sortie, elle est presque impossible : étroites et profondes, ces effrayantes déchirures sont enfermées, souvent même recouvertes par des masses de rochers calcaires, qui tantôt s'éloignent, tantôt se rapprochent du lit des torrens et de leurs silencieuses profondeurs. J'eus le malheur de m'engager un jour dans ces solitudes souterraines, et je ne pus tirer moi et mes hommes de leurs inextricables sinuosités, qu'après des journées de fatigue, de faim et de péril incessant. »

Si l'on échappe à ces périls et que l'on arrive jusqu'à l'intérieur des terres, on ne trouve, surtout vers les côtes occidentales de l'Australie, que très peu de plantes herbacées et de racines nutritives; partout des arbustes aux feuilles lancéolées et spinescentes, la rigidité du fer remplaçant la fraîcheur de la végétation. A peine quelques figuiers épars et quelques solanums rappellent-ils de loin en loin la grâce et la délicatesse majestueuse des forêts de notre hémisphère. Les kangurous sont les plus grands quadrupèdes que l'on rencontre; en revanche, des fourmis d'une grosseur prodigieuse et des serpens-fils armés du venin le plus subtil habitent les roches pelées et le tronc des myrtoïdes. Des fléaux d'une espèce particulière naissent de la nature de ces localités. Un vent redoutable enveloppe de ses bouffées ardentes et frappe de stérilité tout ce qui se trouve sur leur passage; un voyageur récent, observateur habile, en décrit ainsi les effets :

« Comme nous faisions voile, dit-il, de la Nouvelle-Zélande à Sidney, nous fûmes assaillis, à soixante milles du rivage, par des bouffées de vent chaud d'une grande violence, et dont la température était de plus de 60 degrés. Pendant deux jours il nous fut impossible de toucher le port Jackson. Le vent s'apaisa enfin, et, quand il nous eut permis d'aborder, nous vîmes tous nos cordages, nos voiles, nos agrès, nos mâts couverts de cendres rougeâtres et très fines, qui, soumises à l'examen, se trouvèrent être une poussière métallique mêlée d'alumine et de silex broyés. Le vent, en passant pardessus les vastes régions inexplorées du cœur de l'Australie (contrées qui, probablement, ne sont que des déserts de sable et des rochers granitiques), balaie quelques uns des élémens constitutifs de ces rochers. Promenées ensuite dans l'atmosphère, ces molécules acquièrent par le froissement une puissance électrique. C'est alors qu'elles détruisent la vie et dévorent la végétation sur leur passage : le raisin périt; les légu-

mineuses et les graminées se flétrissent; les parties aqueuses de la vigne sont desséchées tout-à-coup; des champs tout entiers de pommes de terre et de blé perdent leur récolte; les feuilles vertes jaunissent. La respiration de l'homme devient difficile; le sang afflue vers la tête; la suppression de la transpiration, la difficulté de respirer, les affections de la vue, souvent l'ophthalmie, offrent chez l'homme des symptômes analogues à ceux que produisent, dans d'autres latitudes, le *sirocco* et le *simoum*. A l'approche de ce vent, nuages et vapeurs disparaissent; une atmosphère ardente et sèche pèse sur la terre. On voit flotter dans l'air, ou plutôt se combattre par ricochets, quelquefois même tournoyer horizontalement, des branches et des fragmens de végétation que le courant fait mouvoir. Vous diriez une gigantesque batterie électrique. C'est en effet à l'électricité, développée par le rapprochement et le frottement de toutes ces particules dérobées aux rochers australiens et secouées violemment dans l'atmosphère, que les observateurs les plus sagaces, M. de Humboldt par exemple, ont attribué ce phénomène. « L'air est constamment chargé, dit-il, de petits grains terreux ou métalliques qui s'échauffent violemment, et c'est leur rayonnement qui élève la température des basses couches de l'atmosphère. »

La civilisation et le génie de l'homme n'auront pas de plus difficile conquête à mener à bien que celle d'un pays si vaste, doué de si peu de ressources et semé de tant de périls et d'obstacles. Les végétaux européens, acclimatés par les colons anglais dans la Nouvelle-Galles méridionale, dégénèrent vite si l'on n'a soin de les soumettre à un arrosement continuel et à la culture la plus attentive.

La nouvelle société qui s'est transplantée et acclimatée sur quelques points de la côte, dans les parages de l'est; à Sidney et à Paramatta, est tout-à-fait digne du cadre où elle est placée; rien d'analogue ne se présente dans les autres parties du monde. Deux nations la divisent, celle des *purs* et celle des *impurs*; elles nourrissent l'une contre l'autre une animosité intense, qui augmente avec les années. Les colons ou *purs* sont nommés *moutons blancs*; ils n'ont aucun rapport social avec les fils ou parens des *déportés* ou *moutons noirs*, qui paient en haine le mépris qu'on leur témoigne. Un double courant alimente ces deux populations : celui des colons libres, dont le nombre va croissant; et celui des nouveaux condamnés qui se recrutent dans les mauvais lieux et les tavernes de l'Angleterre Si les *moutons blancs* répugnent à toute espèce d'alliance ou de commerce avec les *moutons noirs*, ces derniers le leur rendent bien. Déjà s'est formée une aristocratie voleuse, une noblesse de brigands et de fils de brigands qui ne veut avoir de rapports qu'avec ses semblables. Tous les préjugés de la noblesse sont là. Certains clubs exigent que l'on prouve sa généalogie d'escroc et qu'on l'atteste par un blason en règle; il faut avoir dans les veines le sang d'un homme qui ait fait le mouchoir à Londres ou qui ait été condamné à l'exportation pour crime de faux. Comme il est assez fréquent de voir des condamnés s'enrichir à force d'énergie ou d'adresse, cette singulière aristocratie n'est pas sans influence; elle a même souvent l'avantage sur la noblesse pure, sur l'aristocratie morale des colons, gens plus rangés, plus vertueux, plus économes, souvent aussi moins actifs et possédant moins de ressources d'intelligence et d'énergie. L'avenir dira comment s'organiseront plus tard les rapports de ces deux nations; jusqu'ici il a été impossible, non seulement de les confondre ou de les rapprocher, mais de prévenir le continuel progrès de leur animosité; en vain a-t-on donné aux émancipés, connus sous le nom de *gens du gouvernement*, les mêmes droits qu'aux nouveaux colons; en vain le gouvernement a-t-il voulu conclure ou du moins préparer le traité d'alliance entre les deux classes; tout est venu échouer contre un double préjugé. Le crime héréditaire s'est montré aussi récalcitrant que la vertu héréditaire.

Le dernier essai tenté par le gouverneur de Sidney eut quelque chose de romanesque et de touchant. On cherchait les moyens de renverser ou du moins d'abaisser cette barrière; un jeune homme, fils d'un nouveau colon libre, et par conséquent assez borné dans ses ressources pécuniaires, devint épris d'une jeune fille de dix-huit ans, jolie et d'une conduite irréprochable, bien qu'elle fût la fille d'un des plus célèbres escrocs de la métropole anglaise. Ce dernier,

condamné à une déportation de peu d'années, pour une des fautes les plus vénielles dont il se fût rendu coupable, préféra, l'heure de la liberté une fois sonnée, rester dans sa nouvelle patrie où il fit fortune : ce cas est assez fréquent. Maître d'un grand domaine, d'excellens pâturages et de beaucoup de bétail, il était devenu l'un des personnages importans et opulens de la population condamnée. Sa fille, élevée avec soin, n'aurait pu se marier qu'avec un fils ou un descendant de déporté, si le gouverneur lui-même n'avait pris la chose à cœur. Une dot considérable fut assurée par le père ; une place dans l'administration donnée au fiancé par le gouverneur, et ce dernier, non seulement servit de témoin et de parrain dans la cérémonie du mariage, mais invita les deux époux à dîner au château. Les choses se passèrent bien ; le jeune homme était beau, la fiancée aimable et digne de lui, on crut un moment que le coup était frappé, c'était une erreur.

Les mariés voulurent faire les visites d'usage; on les reçut froidement. Une amie du gouverneur, à son instigation, esssaya de rompre la glace et de les initier à la société de Sidney en donnant un grand bal en leur honneur. Lorsque la jeune femme fit son entrée, appuyée sur le bras de son mari, elle vit reculer devant elle tous les gens *comme il faut* qui remplissaient le salon.

« Les éventails se déployèrent, dit un narrateur témoin oculaire de la scène ; on entendit le satin se froisser, les robes s'agiter, et bientôt après, des regards de mépris échangés, des haussemens d'épaules et des froncemens de sourcil annoncèrent la déroute universelle. Les invités disparurent les uns après les autres, et les salles restèrent vides. La maîtresse de la maison, qui avait hasardé généreusement une invitation, honteuse de ce résultat, se retira dans son boudoir (Sidney a ses boudoirs !), et laissa les jeunes époux seuls dans la salle de bal. »

Ainsi la pruderie anglaise et l'exclusivisme de May-Fair se trouvent transplantés aux antipodes.

Cette parodie s'étend à tout. Les quatre où cinq villes capitales, ou qui se prétendent telles, ont chacune leur journal, et les intérêts coloniaux y sont discutés avec liberté, amertume et véhémence. On y décalque fort exactement le ton et la forme des journaux politiques, tels que le *Times* et le *Morning-Chronicle* ; on imite même, ce qui est plus original, les prétentions du *Journal de la Cour* et des gazettes fashionables. Cette société de colons-fermiers et de filous déportés, a un goût extrême pour la toilette, les modes et l'étiquette. Les papiers publics de Paramatta et de Hobart-Town, contiennent des descriptions de bals, de costumes et de *routs* ouverts soit aux colons, par des fils de fermiers et de valets de chambre, soit à la société déportée par des déportés : ces récits feraient envie au plus élégant rédacteur du *Court-Circular* ou de la *Gazette of the Fashion*.

« Mme Stubbs est entrée, dit un de ces articles, suivie de sa fille, Mme Théodorina-Amélia-Féodorowna Stubbs, portant une robe de mousseline à grands volans.... » que le journal détaille en un long paragraphe, et il continue : « auprès d'elles se trouvait Mlle Maria-Elfrida Jarvis, dont le châle de cachemire a fait l'admiration de toute l'assemblée. » Et ce châle de cachemire, avec ses palmes et ses palmettes, occupe douze lignes de petit caractère que les dames de Paramatta lisent avec un grand plaisir.

Cette caricature coloniale de la métropole britannique a bien son côté sérieux. Grâce à cette obstination acharnée de la race anglo-saxonne, les traditions libérales et l'activité de l'Europe se propagent dans les colonies pénales, malgré la distance et tant d'élémens qui s'opposent au développement normal d'institutions libres. Le 4 août 1843, la séance d'ouverture du conseil législatif de Sidney, était annoncée à son de trompe par le journal de la colonie : vous eussiez dit l'ouverture du parlement anglais, tant les formules ordinaires du langage politique étaient scrupuleusement imitées par le journal colonial :

« De bonne heure, disait ce dernier, la chambre (une salle blanchie à la chaux, avec une table de bois blanc au milieu et des bancs de bois tout autour) présentait l'aspect le plus brillant et le plus animé. La plupart des siéges (les bancs de bois) étaient occupés de grand matin par des dames élégamment habillées, entre autres lady Gipps et lady Trounell ; une garde d'honneur at-

tendait le gouverneur dans la cour (six soldats de milice); elle présenta les armes à Son Excellence, qui fut reçue à la porte par le président ou *speaker*. La galerie des étrangers était remplie de monde, et tous les couloirs regorgeaient. »

On voit que la parodie est complète; ce parlement au petit pied possède, comme celui de Londres, sa galerie des Etrangers, ses huissiers et ses *Lobbies*.

On ne peut s'empêcher d'admirer, tout en riant de cette parodie, la prodigieuse expansion de l'esprit de liberté, et ces assemblées délibérantes, calquées sur les anciennes assemblées saxonnes et les *wittenagemots*, faisant aujourd'hui le tour du monde. Il y a peu de temps, les missionnaires anglais forçaient les sauvages de Taïti à constituer de petits parlemens improvisés, et à s'asseoir sur leurs talons, à demi vêtus, pour obéir à la sonnette d'un président politique. Voilà une imitation bien puérile des formules européennes; ainsi cependant les Etats-Unis ont marché, ainsi la semence de la civilisation se répand à travers le monde. On reconnaît là ce trait profondément caractéristique de l'esprit anglais, ou, si l'on veut, anglo-saxon, l'attachement à la coutume, la persévérance dans les vieilles mœurs. Les poètes Southey et Thomas Hood s'amusaient encore, il y a peu d'années, à écrire des vers allittératifs, comme on les aimait en Saxe sous Charlemagne, et en Scandinavie avant Charlemagne. L'Américain du Nord a beau se trouver envahi, pressé et comme inondé de toute espèce de races étrangères, le flot slave et gaulois, ibérien et irlandais qui couvre les bords du Meschacebé et de l'Ohio ne peut effacer la trace de l'ancien génie national. Toute femme américaine ou anglaise qui suit son mari au fond des solitudes de l'Illinois ou dans les défilés du Punjaub hindoustanique, emmaillotte son enfant comme à Londres, prend son thé comme dans May-Fair ou Holborn, à la même heure et avec le même nombre de pincées de thé, toujours très exactement et sans se tromper d'une minute. Tacite avait déjà noté cette profonde attache des Saxons à leurs coutumes, de même que César avait remarqué la fluidité facile du caractère gaulois; les deux races ont gardé fidèlement leur double empreinte. L'adhérence de la nationalité germanique à ses vieilles traditions n'a pas plus changé que la fierté espagnole et la souplesse française; l'Angleterre, par son caractère insulaire et isolé, s'est montrée, entre les races teutoniques, la plus inébranlable dans la conservation de ses coutumes; rien ne la transforme; sous le pôle ou sous le tropique, elle reste la même.

En Australie, où rien ne rappelle l'Europe, il se fait, comme nous l'avons vu, une double aristocratie; et les bandits ne sont pas moins forts que les autres sur l'étiquette. La civilisation britannique ainsi transplantée, ne se modifie pas d'une seule nuance; elle ne perd pas une habitude, elle ne fait pas une concession. Pendant que tout est changé autour du voleur et du colon, eux seuls ne veulent pas changer.

Les tavernes de Botany-Bay sont exactement semblables à celles de Londres; l'argot est le même à Paramatta qu'à Cheapside, les crimes de faux, les délits d'escroquerie s'exécutent avec les mêmes circonstances, dans les bouges de la côte australienne, que dans Grosvenor-Square et dans le Hay-Market. En vain essaie-t-on de dominer et de dompter les habitudes des *convicts*; ils continuent leur vie antérieure, tuent, massacrent, pillent et se sauvent dès qu'ils le peuvent. On les rattrape pour leur imposer des lois plus sévères et briser leur résistance; rien n'y fait: enchaînés deux à deux, exposés aux intempéries de l'air, soumis à un labeur incessant et qui les exténue, ils restent les mêmes; ce sont ces hommes endurcis à toutes les angoisses et à tous les crimes, qui, échappant à la tyrannie de leurs *overseers*, vont habiter et peupler ces grèves et ces précipices, ces îlots et ces pics effroyables du détroit de Bass que nous avons décrits plus haut et où personne n'a le courage d'aller les chercher. Le récit de l'évasion de trois de ces hommes, employés, avec la *chaîne* de leurs camarades de peine et de crime, à casser des pierres près de Port-Essington, dans une des plus tristes localités de ces parages, mérite que nous le reproduisions et contient plusieurs détails caractéristiques:

.... « Que nous faisait, après tout, dit l'un des héros de l'aventure, le vivre ou le mourir? De quoi pouvions-nous avoir peur? Notre ration de mauvais pain d'orge, les coups de nerfs de

bœufs distribués par nos *overseers*, nos pieds trempés dans les marécages que nous étions forcés de dessécher pour le gouvernement, la fièvre qui nous faisait trembler, et le vent chaud (*hot wind*) qui nous aveuglait en remplissant nos yeux d'une poudre rouge qui ressemblait à de la limaille ; — pas de repos ; pas de sommeil, (on nous faisait coucher sous des arbres où les insectes à trompe et à pince venaient nous déchirer sans pitié) ; — aucune consolation à espérer ; nulles nouvelles du pays natal ; tout cela, c'était l'enfer ; et, ce qui est pis, l'enfer ennuyeux. Echanger une telle situation contre la mort, c'était gagner. Pour subir avec plaisir ou avec résignation cette manière d'être, il eût fallu être lâche ; peu d'entre nous méritaient ce titre.

» Je ne veux pas dire du bien de ceux dont la société se débarrasse, comme assurément elle en a le droit ; mais il est de fait que dans leur nombre se trouvent des caractères très énergiques, des hommes courageux, des corps de fer, des personnages qui, s'ils s'étaient trouvés dans d'autres circonstances, auraient pu être utiles et faire parler d'eux. Tels étaient deux de mes camarades, John Anderson, de Londres, et Thomas O'Briar, Irlandais, de Tipperary. John Anderson, de race écossaise, avait fort dégénéré des exemples de ses ancêtres et des coutumes de la race économe et rangée à laquelle il appartenait. Ce personnage musculeux et aux cheveux rouges, dont les os, saillans de tous côtés, annonçaient l'extrême vigueur, brisait une barre de fer avec son poignet, et eût facilement rompu, avec ses genoux pressés, les côtes du cheval sur lequel il se serait assis. D'ailleurs brave, impétueux, et même assez généreux quand il n'avait pas trop bu, son grand malheur était de ne pas donner plus d'attention à la vie d'un homme que nous n'avons coutume d'en accorder au vol d'une mouche. Il avait pour compagnon et pour ami, si ce mot peut être employé, le petit Thomas O'Briar, mince, noir, à la figure en lame de couteau, au nez pointu, fin comme un renard, et capable de vous mettre en lambeaux pour gagner 2 pence. O'Briar avait été valet de chambre, et véhémentement soupçonné d'avoir mis le feu à la maison de son maître absent, pour la dévaliser d'une façon plus commode. Il n'avait pu être convaincu de ce crime ; d'autres peccadilles suffirent pour le faire exporter, et comme il ne put s'empêcher, à son arrivée à Sidney, de se livrer à ses vieilles habitudes, il se trouva bientôt forcé d'aller tenir sa place dans la chaîne ou *gang* dont je faisais partie, et qui brisait des pierres, abattait des arbres et desséchait des marais auprès de Port-Essington. Ces deux hommes me semblèrent les moins abrutis de notre troupe : l'un était d'une vigueur physique effrayante ; l'autre, d'une adresse et d'une souplesse non moins remarquables. Je me réservai le rôle de directeur de ces deux puissances, et j'espérai bien devenir la tête de leurs bras. On verra tout à l'heure comment j'exécutai mon dessein, et comment je parvins à me soustraire au tombeau hideux au fond duquel nous gémissions.

» Pour moi, j'avais bien mérité ma punition. Habitant de Londres, Seven-Dials, condamné à la déportation pour deux ans seulement, et traité avec beaucoup de douceur par mes chefs, qui m'avaient placé dans les bureaux du gouvernement et chargé ensuite de la surveillance d'un entrepôt de cordages, de câbles et d'ancres, je m'étais laissé séduire aux espérances de la fortune ; profitant de mes relations, d'une part avec les matelots qui venaient d'Europe ; et d'autre part avec les indigènes, très amoureux de rhum et d'eau-de-vie, j'avais organisé un système de contrebande appliqué aux liqueurs alcooliques, et dont les résultats, heureux pendant six ou sept mois, allaient m'enrichir quand je fus découvert. On me punit sévèrement. On m'envoya, les fers aux pieds, tenir mon rang dans ces douloureuses files d'hommes enchaînés les uns aux autres, et subissant, du matin au soir et du soir au matin, un épouvantable martyre. La Tasmanie en est pleine, et c'est de là que s'enfuient de tous côtés les pirates et les *sealers* qui courent les mers et les plages voisines. Pour se dérober à cette servitude, il n'y a pas de péril qu'ils ne bravent et de choses qu'ils n'entreprennent. On en a vu s'embarquer sur des troncs d'arbres qui n'étaient pas même creusés, et naviguer ainsi sur des mers que les plus hardis capitaines ne traversent qu'en tremblant. Souvent, faute de trouver l'occasion de se sauver, ils tuent leur camarade pour être tués à leur tour. C'est

leur seule manière de s'échapper, et ils en usent. Une fois associé à de tels compagnons, on devient bientôt désespéré comme eux. La plupart perdent l'intelligence dans cette vie brutale; ceux qui conservent l'usage de leur esprit, acquièrent une force extrême de persévérance, d'audace et de ruse.

» Pendant nos heures de repas, heures fort courtes et consacrées à broyer entre nos dents ce mauvais pain mêlé de sable, notre seul aliment, j'avais trouvé moyen de me faire comprendre d'Anderson et d'O'Briar; il fut convenu que, pendant le premier sommeil de nos camarades, l'un de nous, O'Briar, se détacherait et se leverait doucement, et qu'il irait placer à trois ou quatre toises de distance, entre les branches d'un acacia, un pistolet d'arçon chargé qu'il y assujettirait avec force.

Voici quel devait être et quel fut en réalité l'usage de ce pistolet : la nuit était obscure: une ficelle attachée au chien, de manière à faire jouer la détente, aboutissait jusqu'à moi. Quand O'Briar eut exécuté son mouvement et placé le pistolet, je tirai la corde, le pistolet partit sans blesser personne, comme nous l'avions prévu; et, comme nous l'avions prévu aussi, tout fut en mouvement et en désordre. C'était de cette agitation subite et de l'étonnement des deux *overseers* que nous voulions profiter, Anderson, O'Briar et moi. Les surveillans et les *convicts* se portèrent du côté où l'explosion s'était fait entendre, et moi, de concert avec O'Briar, me glissant sur les gazons et atteignant bientôt le bord d'un ravin que nous avions observé, je me mis à en descendre la paroi au moyen des broussailles et des racines qui la tapissaient. Là, nous nous arrêtâmes pour limer nos fers, ce qui fut bientôt fait. Anderson, au lieu d'opérer sa retraite lentement et furtivement comme nous, s'était mis à courir avec une telle violence du côté du ravin, que le bruit seul de ses ferremens aurait suffi pour attirer les surveillans de son côté. En effet, trois ou quatre coups de fusil tirés sur le fuyard firent passer leurs balles par dessus nos têtes; et, comme nous étions accroupis et ramassés sur nous-mêmes dans une des anfractuosités boisées de la paroi escarpée qui nous abritait, nous entendîmes tomber, puis rouler par bonds sur les branches qui nous cachaient, et enfin s'engloutir bruyamment dans l'eau qui coulait au fond du ravin, un corps, qui était celui d'Anderson. Dans la profonde obscurité qui nous environnait, les ricochets produits par cette chute trompèrent ceux qui s'étaient mis à notre poursuite : ils imaginèrent avoir atteint deux fugitifs; et ne se doutant pas que nous étions là, tapis presque sous leurs pieds, ils se retirèrent sans nous plaindre autrement que par ces charitables paroles;

» — Les coquins sont descendus. J'ai entendu deux corps tomber l'un après l'autre. Et vous, Bryant?

» — Je les ai fort bien entendus.

» — Les gredins!

» — Bon débarras!

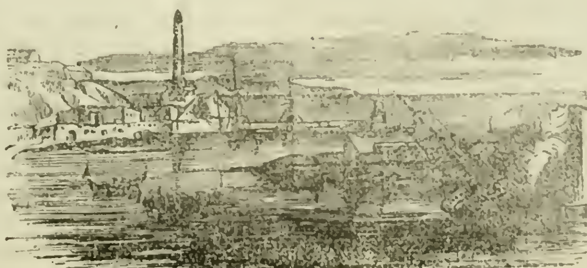
» — Anderson en était?

» — Oui, et O'Briar aussi. Bonne nuit.

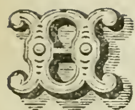
» — Ce fut le seul adieu que nos surveillans nous adressèrent. »

Les évadés de cette espèce, en très grand nombre aujourd'hui, et mariés aux filles des sauvages de la façon la plus sauvage et la plus primitive, constituent une population nouvelle et indépendante qui peuple le détroit de Bass, et dont les mœurs sont trop curieuses et trop peu connues pour que nous n'y revenions pas dans un prochain article.

J. Tolmer.



L'ALOUETTE EXILÉE.



ENRY Patterson était un pauvre cordonnier en vieux, que la fortune ou la pratique n'avaient point favorisé à Londres, et qui résolut, en 1834, d'aller chercher, au Canada une destinée meilleure. Il ramassa donc son petit pécule et paya sa traversée, ainsi que celle de sa femme Elisabeth, à bord d'un vaisseau marchand en partance pour Québec. Il laissait à Londres un ami intime, un peu moins pauvre que lui, oiseleur, connu de tous les amateurs d'oiseaux de la métropole, et qui avait nom Charles Nash. L'ami Nash voulut que Patterson emportât, comme souvenir de leur intimité, une alouette anglaise du plus beau choix; et toutes celles que contenait sa volière ne lui paraissant pas assez belles, il fit un tour à la campagne pour en attraper une qui lui convînt. Maître de sa proie, et de retour à Londres, il eut le chagrin de ne plus trouver Patterson au logis; le navire venait de mettre à la voile. Nash ne se déconcerte pas, monte sur un vaisseau à vapeur, se met à la poursuite du vaisseau, le rencontre à Gravesend, loue un petit bateau, et s'en va bravement aborder le grand navire sur le pont duquel Patterson et sa femme, confondus avec les émigrans de tous les âges et des deux sexes, disaient un dernier adieu aux grèves de l'Angleterre. « Henry, cria Nash au savetier Patterson, en tirant de son chapeau le petit prisonnier, et en montant deux échelons de l'échelle de corde, je vous apporte un oiseau, un fameux chanteur, et j'espère que son talent ne se perdra pas dans la traversée. » Patterson descendit l'échelle, étendit le bras et prit l'alouette qu'il baptisa aussitôt du nom de Charlotte, en souvenir de son fidèle ami Charles Nash.

Les émigrans firent naufrage dans le golfe Saint-Laurent, et le vaisseau fut perdu; équipage et passagers se sauvèrent à la nage. Le pauvre Patterson, en débarquant de cette manière peu confortable, se trouvait dépouillé de tout, excepté de sa femme qui s'appuyait sur son bras, et de Charlotte qu'il avait trouvé moyen de cacher dans un vieux bas, et de conserver vivante. La petite ville de Toronto lui servit d'asile, et bientôt son petit talent lui permit d'aller habiter une échoppe au coin de la rue Royale, qui n'est pas fort grande, et qui cependant est la principale et la plus fréquentée. L'échoppe était située au midi; Patterson planta un clou dans la devanture, et régulièrement, tous les matins, avant de s'asseoir sur son escabeau pour se mettre à l'ouvrage, il suspendait à ce clou, bien soigneusement, une petite cage bien modeste avec un grillage en fil de fer, un plancher de bois de chêne et, toutes les fois que Patterson pouvait se la procurer, une petite motte de terre avec du gazon. Notre alouette avait bien peu d'espace, tout l'exercice qu'elle pouvait faire, et qu'elle ne manquait pas de se donner, consistait à sauter de son perchoir sur le plancher et du plancher sur le perchoir; ce qu'elle faisait joyeusement pendant des heures entières, s'arrêtant quelquefois pour tremper son petit bec dans une boîte d'étain remplie d'eau fraîche, puis remontant sur son trône et tenant ce bec dirigé vers le ciel et le soleil qui lui apparaissait à travers ses barreaux. Il y avait des heures poétiques où l'inspiration la prenait, et où son petit cou étendu, sa petite tête un peu penchée, les ailes doucement frémissantes, et tenant ses yeux noirs attentivement fixés sur l'azur profond et sombre du ciel

canadien, elle se mettait à improviser cette mélodie vibrante et aérienne inconnue aux forêts du Canada.

Jamais le plus habile chanteur ou la plus célèbre cantatrice ne produiront l'effet et n'auront le succès de Charlotte. Tous ceux qui venaient d'Europe ou qui en avaient gardé le souvenir, accoururent bientôt à l'échoppe de Patterson.

Pour comprendre l'émotion que faisait naître les accens de l'oiseau, il faut avoir quitté sa patrie, avoir éprouvé les langueurs et les amertumes d'une longue absence, avoir regretté le pays, et senti l'isolement d'une autre hémisphère. Cavaliers et piétons, gens d'affaires et de loisirs, ceux mêmes qui allaient déjeuner ou toucher de l'argent, s'arrêtaient en face de la cage de l'oiseau chanteur, comme captivés par un charme mystérieux. Les indigènes eux-mêmes cédaient au prestige, comme si le sang anglo-saxon se fût ranimé dans leurs veines ; et la virtuose n'avait pas d'admirateurs plus attentifs que ces Américains dont les forêts natales ne possèdent ni rossignols harmonieux, ni alouettes au chant hardi, mais des oiseaux dont le chant n'est qu'un faible murmure. « Moi-même, dit le gouverneur, sir Francis Heade, je ne manquais pas de faire arrêter ma voiture au coin de la rue, puisque ma dignité coloniale ne me permettait pas de me mêler au groupe bigaré de ses auditeurs. » Trois fois Patterson, dont cet oiseau faisait l'orgueil et la fortune, reçut des offres d'achat de son oiseau, offres séduisantes et magnifiques, et trois fois, faisant retomber son marteau sur l'empeigne, et étendant son fil ciré de ses deux bras vigoureusement étendus, il refusa sans hésiter l'argent dont il avait grand besoin. La première proposition était de cent dollars, la seconde de cent acres de terre, et la troisième était tout-à-fait pathétique. Un pauvre charretier du comté de Sussex, qui certes n'avait lu ni Wordworth ni Cooper, et qui n'avait rien de sentimental, après avoir fait arrêter ses chevaux devant la boutique, se sentit tellement pris du mal du pays, qu'il entra brusquement et dit à Patterson : « Voulez-vous tout ce que je possède au monde, mes chevaux et ma charrette ? » Patterson ne lui répondit que par un signe de tête qui voulait dire non.

Cependant, un soir d'octobre, en 1837, on s'étonna de voir les volets de la boutique fermés avant l'heure. Patterson était mort tué d'un coup de fusil par un chasseur maladroit ou envieux. La pauvre Elisabeth restait sans protection et sans appui, j'achetai l'oiseau, qui alla habiter le palais du gouvernement. Mais, soit que Charlotte fût républicaine ou qu'elle regrettât son maître, pendant trois mois qu'elle resta à mon service, continue le gouverneur, je n'eus pas le plaisir de l'entendre une seule fois chanter. En quittant le Canada, je fis cadeau de Chalotte à un fidèle serviteur qui m'avait accompagné et qui n'était guère plus riche que Patterson. Charlotte retrouva ses vieilles habitudes, sa cage pendue à un clou et la simplicité de son premier domicile ; aussitôt elle se remit à chanter. Pendant toute l'administration de mon successeur, et du successeur de ce dernier, l'alouette chanta comme pour me faire pièce. Puis, après avoir fait l'admiration de Toronto, elle mourut. Orris, c'était le nom du dernier propriétaire, eut l'attention de m'envoyer le bec, les pattes et la peau de Charlotte, que je confiai à un artiste chargé d'empailler les oiseaux du musée britannique, et qui me promit de consacrer tout son talent à la résurrection de Charlotte. La voilà en effet devant moi, dans son attitude favorite : le cou oblique, l'œil brillant, les ailes tombantes, et telle que la population de Toronto l'admira autrefois. Derrière la cage de verre, sa dernière habitation, j'ai écrit, de ma main, ces mots sur un petit papier :

« Cette alouette, qu'un émigré anglais emporta avec lui au Canada, a fait naufrage dans le golfe Saint-Laurent, et après avoir fait, par son talent, pendant neuf années, les délices de Toronto, elle est morte dans cette ville le 14 mars 1843, universellement regrettée. »

ANECDOTES SUR LA PRISON DE SAINT-LAZARE.


Au commencement de l'année 1806, la vente de l'hôtel Saint-Phar, boulevart Poissonnière, était poursuivie au tribunal de la Seine. Deux adjudicataires se présentaient, M. Ragouleau, ancien avocat, et la veuve Morin, propriétaire; cette dernière resta propriétaire de la maison au prix de 96,000 fr. Ragouleau prêta plus tard 100,000 fr., emprunt onéreux fait par la veuve Morin, à dix pour cent, sur les têtes du vieillard, de sa femme et de ses deux enfans.

La veuve Morin, obligée de rembourser dans un bref délai plusieurs rentes viagères hypothéquées sur l'hôtel Saint-Phar, ne put faire face à cet engagement. Ragouleau acheta adroitement le titre d'un de ces créanciers, et sa rente à lui-même n'étant pas religieusement servie, madame Morin ne tarda pas à se voir dépossédée de l'hôtel de Saint-Phar, qui devint la propriété de Ragouleau. Mme Morin établit une modeste laiterie pour exister elle et ses deux enfans. Cependant ses relations de bons rapport ne parurent pas cesser entre elle et M. Ragouleau : un jour même elle vint engager ce dernier à déjeuner chez elle et à l'accompagner avec sa fille à une maison de campagne qu'elle désirait acheter. Ragouleau avait accepté; il se rendit chez madame Morin, le déjeuner était servi, il refusa d'en prendre sa part sous prétexte d'indisposition et proposa de partir sur-le-champ pour la campagne. Un carrosse de place avança, et l'ordre fut donné au cocher de se diriger sur Clignancourt

A la barrière de la Villette, la voiture est cernée par des agens de police; la veuve Morin et sa fille, surprises à la vue d'un magistrat qui les interroge, répondent qu'elles vont avec un de leurs amis visiter une maison de campagne située près de Montmartre.

Ragouleau avait été prévenu que madame Morin et sa fille avaient formé le projet de l'assassiner et de le dépouiller, il avait averti l'autorité.

Le commissaire de police fit conduire la veuve Morin et sa fille à Clignancourt, dans la maison indiquée ; les soupiraux de la cave avaient été bouchés, l'avant-veille, par ordre de madame Morin et on assura que des coups de pistolet y avaient été précédemment tirés afin d'expérimenter si la détonation pourrait être entendue du dehors.

Dans une chambre, on trouva de la poudre fine et des balles pour pistolets.

Dans le caveau, tout avait été préparé pour la mise en scène du drame lugubre qu'on devait y jouer.

Dans le fond, à gauche du premier caveau, se trouvait une petite table sur laquelle étaient deux chandelles allumées dans leurs flambeaux ; un encrier, des plumes, du papier, une corde, un lacet de soie étaient posés sur la table.

Le sable fonçant sous le poids du corps, il fut découvert deux pistolets chargés à balles et amorcés.

Au fond du second caveau, se dressait un poteau de deux pieds et demi de hauteur, butté dans le sol avec des moellons ; une chaise était adossée au poteau, auquel pendait une chaîne.

Mademoiselle Morin, à peine agée de seize ans, assume sur elle toute la criminalité de l'action, elle confesse que tout est disposé pour contraindre Ragouleau, l'auteur de la ruine de sa famille, à opérer forcément une restitution, en souscrivant des billets; les pistolets et le lacet serviront à l'effrayer, la chaîne à l'attacher au poteau, les cordes à lier ses jambes de manière à ne lui laisser libre que l'usage des mains pour sa signature: on ne veut exiger de lui que l'équivalent du dommage qu'il a causé. Mademoiselle Morin dit que, seule, elle a formé la résolution de reprendre par la force ce que Ragouleau avait enlevé par la ruse à sa mère; c'est elle qui a médité et ordonné tous les moyens d'exécuter le complot. Par son ordre, un domestique a acheté les pistolets, la poudre, les balles : elle a voulu qu'on lui montrât à charger les armes et

s'en servir. A son tour la mère a voulu prendre sur elle la responsabilité de tous les faits, rejetant les aveux de sa fille sur son amour filial ; mais, devant les magistrats, la jeune fille, offrant en holocauste ses seize ans, demanda que la condamnation la frappât seule; elle prit la parole; le président des assises, M. Cholet, réclama lui-même l'intérêt pour cette jeune fille qui s'avança au prétoire comme adversaire de l'avocat général Girod de l'Ain; elle émut fortement l'assemblée quand elle parla des soins dont sa mère entoura son enfance, et quand elle chercha à combattre les funestes préventions que son complot avait pu faire naître sur les qualités de son cœur; elle déroula un tableau effrayant des séductions auxquelles son âme avait été livrée par une femme adroite, agent provocateur perfide qui l'avait poussée au crime. Cette femme était un agent secret de la police, chassée par infidélité, cherchant d'une part à rentrer en grâce en révélant un grand complot, et d'autre part à être richement récompensée par Ragouleau en se montrant son sauveur. « Ce fut elle, dit mademoiselle Morin, qui la première me parla de vengeance, m'en fit naître l'idée, la nourrit, l'encouragea, fit taire les scrupules, aplanit les difficultés et nous entraîna dans l'abîme; je me trompe, ce fut principalement sur moi qu'elle exerça ses séductions; jeune, sans expérience, ayant de l'exaltation dans la tête, de l'amour filial au cœur, ne voyant que ma mère, ses larmes, son avenir, en me parlant d'elle on était sûr que mon sang, ma vie, aucun sacrifice ne m'eût coûté; chaque jour j'avalais le poison de la séduction, chaque jour la misérable contemplait ses progrès, et bientôt elle eut la satisfaction de ne me voir plus respirer que la vengeance.

Mademoiselle Morin protesta hautement qu'elle n'avait jamais eu l'intention d'assassiner M. Ragouleau, mais seulement de l'effrayer; elle a persisté à soutenir que tout ce qui avait été fait était son ouvrage, et que seulement à la dernière extrémité elle avait fait parler ses prières, ses larmes, elle avait peint leur avenir affreux à elles deux, et qu'alors seulement, sa mère avait consenti à la laisser accomplir ce qu'elle regardait comme un devoir. « Vous connaissez mon âme tout entière, a dit la jeune fille en terminant, je ne vous ai rien caché, je n'ai rien déguisé, ni ma faute, ni sa gravité, ni mon repentir; si vous me jugez coupable et qu'il faille un exemple, que votre sévérité retombe uniquement sur moi, je ne connais de la vie que la peines, je ne tiens pour ainsi dire à rien, je n'ai rien à perdre, rien à regretter, mais épargnez ma mère. »

L'accusée est interrompue par ses larmes et par ses sanglots; elle va prendre un moment de repos, quand elle croit s'apercevoir que sa mère veut revendiquer une part de la culpabilité. Elle semble reprendre alors ses forces, et d'un éclat de voix déchirante, s'écrie en se tournant vers les juges : « Par pitié, messieurs, ne l'écoutez pas! Par pitié, soyez incrédules! Il lui reste un fils en bas âge, qu'elle vive ponr lui !....

La mère et la fille furent condamnées à vingt ans de travaux forcés et à une heure d'exposition ; Saint-Lazare les reçut. A cette époque, cette prison était divisée en plusieurs sections qui contenaient, l'une les détenus pour dettes; l'autre les filles publiques, une autre les voleuses condamnées pour récidive à une longue captivité.

Ce fut par faveur que madame et mademoiselle Morin furent gardées dans cette localité. Le séjour de la mère fut marqué par la résignation passive; mais sa jeune fille, qui débutait dans la vie par la prison, et qui ne voyait la liberté que dans un horizon bien lointain, porta son activité et son imagination vers une existence nouvelle, qu'elle se créa dans ce lieu où tant d'autres végètent en léthargie; elle éveilla la sympathie de ses compagnes de captivité par les soins assidus qu'elle ne cessa de prodiguer à sa mère.

Le travail étant obligatoire pour toutes les prisonnières, la jeune Angélique n'était jamais plus heureuse que lorsqu'elle pouvait obtenir des chefs de l'administration la faveur de remplir la tâche de l'auteur de ses jours. On vit éclore les qualités de l'enfant comme une fleu, hâtive dans une atmosphère qui, d'habitude étouffe tous les bons germes.

Quelques années s'écoulèrent, et mademoiselle Morin était devenue contre-maîtresse d'atelier; en contact incessant avec la population gangrenée au milieu de laquelle elle vivait? elle imposait le respect aux plus éhontées, l'affection aux plus perverses; en donnant des conseils, des leçons ou des exemples, elle semblait accomplir un saint apostolat; ce qu'elle gagnait par l'étude en instruction ou en qualités personnelles, elle en offrait le tribut à celles qui, au départ de la vie, avaient été livrées à l'ignorance ou égarées dans une mauvaise voie.

Ce n'était point l'expiation d'une faute que la prisonnière semblait accomplir à Saint-Lazare, mais bien une pieuse mission, comme celle des quakeresses qui portent dans les prisons de la Grande-Bretagne, l'instruction et la charité. Un grand nombre de jeunes filles égarées, vouées par leur naissance ou par l'abandon de la famille au vol ou à la prostitution, ont dû leur conversion à l'empire que prit sur elles la contre-maîtresse captive

Cette bienfaisance circonscrite dans la prison, ce dévoûment qui prenait de la force dans les occasions fréquentes de se manifester, n'eurent d'écho que dans l'enceinte de Saint-Lazare. Ce ne fut qu'après de longues années que l'expression de la reconnaissance perça les murs de la geôle, et qu'on apprit au dehors les actes méritoires de la détenue dont le nom et le trait audacieux avaient jadis jeté l'effroi parmi le peu-

ple, qui ne recevait pas alors, comme aujourd'hui, en pâture quotidienne, la révélation des drames de la cour d'assises.

L'intérêt s'attacha, quoique tardivement, à mademoiselle Morin, et, quelques années avant la révolution de 1830, une lettre de grâce la rendit ainsi que sa mère à la liberté.

Le crime a cédé sa place au vice; la cour d'assises a fait la police correctionnelle son héritière, et si, à de rares intervalles, on trouve de grands coupables dans la prison habitée jadis par mademoiselle Morin, c'est que la faveur a ses asiles et ses oasis, c'est que les grandes dames frappées par la loi semblent être d'un autre sang que les filles du peuple, et qu'on établit pour elles un privilége dans les lieux d'expiation. Aujourd'hui, à Saint-Lazare, on rencontre de temps en temps des condamnées à de longues peines, qui ont trouvé merci à l'aide d'un nom nobiliaire; elles forment la minorité, et la majorité des recluses se compose d'escrocs de haut et bas étage, de dames de bouillotte et de lansquenet, dont les salons ont été découverts par les argus de la police, de filles mineures atteintes correctionnellement, population dont le chiffre s'élève ou peut s'élever à quatorze cents prisonnières.

Près de l'entrée principale de cette maison, une baraque d'écrivain public, sans doute privilégiée, est adossée au mur ; elle a pour enseigne une plume monstre, au dessous de laquelle on lit :

Par mon utile ministère,
Ici, sous le sceau du mystère,
On sert et chante tour à tour
Mercure, Thémis et l'Amour.

On ne peut pas offrir plus mythologiquement ses services au vol, à l'adultère; les cliens de ce bureau de correspondance se composent des amis restés fidèles au malheur (1).

(1) En termes de prison, *tomber dans le malheur* signifie subir une condamnation.

Cette cabane est le lieu des rendez-vous, quand l'heure d'une mise en liberté sonne.

Pour bien juger de leur propension à la superstition, il faut les voir, hommes et femmes, la veille de leur jugement, faire mille épreuves pour connaître à l'avance le sort qui les attend. Tout leur est augure ; mais l'épreuve favorite des femmes est celle des trois boulettes.

Voici en quoi elle consiste : trois boules d'égale grosseur sont faites avec de la mie de pain; dans chacune d'elles on introduit un petit papier portant écrit : *liberté*, condamnation au minimum, condamnation au maximum ; puis le tout est jeté dans un verre d'eau, et l'accusée se met en prières jusqu'à ce que l'action du liquide ait fait ouvrir l'une des boules; alors elle se hâte d'interroger la sentence qui s'en échappe, et je doute qu'elle y ait moins de confiance qu'au prononcé de l'arrêt qu'elle doit bientôt entendre dans la bouche des magistrats. Tout récemment, j'ai vu dans sa prison la femme Simonnet, maîtresse de Poulmann, renouveler cette épreuve à satiété. Les trois billets portaient *vingt ans, perpétuité*, *mort*, et constamment celui portant vingt ans s'est dégagé le premier de son enveloppe.

En présence de tant de maux, on ne peut oublier un nom illustre, qu'une femme au cœur noble a glorifié encore davantage par les actes nombreux de sa charité. Madame de Lamartine prend la libérée sur le seuil de la prison, lui montre la maison hospitalière que l'aumône a édifiée ; elle accorde une place à la jeune fille, à la seule condition qu'elle accepte l'apprentissage d'une profession industrielle, et le jour où la repentie peut suffire honorablement à ses besoins, la porte de ce temple-école s'ouvre et rend au monde celle qui peut désormais marcher d'un pas ferme dans la vie.

C'est là une belle institution : mais l'œuvre isolée d'une femme éclairée et bienfaisante ne suffit pas.,. Ce noble dévoûment mourrait à la tâche. Il faut plus pour guérir cette large plaie sociale.

Maurice ALHOY.



SCÈNES ET ANECDOTES CONTEMPORAINES.

ÉTUDES SUR LES SALONS DE PARIS.


A-T-IL encore des salons à Paris? Des négateurs moroses, des hommes mal élevés, qui ne sont et qui ne seraient admis nulle part, vous répondront : non, il n'y a plus de salons à Paris. Ils vous diront encore : La bonne société est morte en 89, avec la monarchie absolue. De l'urbanité, de l'élégance, de l'esprit français, il ne reste rien, absolument rien. Et, comme il est facile d'écrire tout ce qu'on veut sur une société qui n'est plus, ils se passionnent pour le dix-huitième siècle, pour cette grande époque qui a inventé la poudre à la maréchale, pour ces héros de boudoir qui parfilaient et trichaient au jeu avec grâce; ils s'enthousiasment pour ces femmes ravissantes et vertueuses qui se disputaient en duel les faveurs d'un amant. Écoutez encore ces farouches regretteurs de l'élégance passée : « Les belles manières s'en vont, les traditions du bon goût se perdent, les femmes ont cessé d'être aimables, les hommes ne savent plus que fumer. Cet odieux cigare excite leur verve, enflamme leur indignation. Dans ce temps, qu'on est convenu d'appeler le temps de la bonne compagnie, on fumait peu, mais l'on prisait beaucoup. Aujourd'hui on fume et l'on prise. Voilà toute la différence. Autrefois, il est vrai, les clubs n'existaient pas, les clubs, cet éternel reproche suspendu sur la tête de la jeunesse d'aujourd'hui; mais les clubs ne ressemblent pas à l'*avare Achéron*, *qui ne lâchait pas sa proie;* les clubs prêtent très volontiers leurs habitués aux salons, et ne les leur redemandent que quand les salons en ont assez.

Sans doute la société a un peu perdu de ce vernis aristocratique et frivole qui la distinguait il y a soixante ans; sans doute les salons ouverts chaque soir sont moins nombreux; mais cela tient à un changement complet dans les mœurs et dans les habitudes, et surtout à la suppression des soupers, ces repas de famille chez les uns, de luxe et de plaisir chez les autres. Alors on avait un prétexte pour se réunir : le repas du soir était la grande affaire, la grande dépense de la maison. Les théâtres ne se comptaient pas encore par douzaines. On ne savait comment employer, terminer la soirée; et, après le spectacle, qui commençait et finissait de bonne heure, on allait souper chez le fermier-général, chez la marquise, qui tenaient table ouverte. Maintenant les spectacles durent jusqu'à minuit, et les soupers portent avec eux un cachet de réprobation qui les rend de plus en plus rares: on ne soupe plus que par hasard, par exception, après une nuit passée au bal du mardi-gras. C'est un immense dérangement dans une famille, presque un accident. Quant à ceux qui soupent au café, on les regarde comme des malheureux, des débauchés indignes de vivre, parce qu'ils ont envie de manger à l'heure où d'autres ont envie de dormir. Quiconque aspire au renom d'homme rangé, à la députation, au mariage ou aux em-

plois publics, ne doit souper que chez lui, en cachette, tête à tête avec un pâté de foie gras, les portes closes et les volets bien fermés.

Un préfet bien connu, dont la réputation d'esprit a commencé sous la restauration, était resté le dernier soupeur de la révolution de juillet. Il ne mangeait pas, il faisait semblant de boire; mais il mettait une certaine vanité, une certaine gloriole à laisser croire qu'il avait un gouffre et non un estomac, qu'il était non un homme, mais un gargantua; il se livrait régulièrement à de petits soupers Louis XV; il avait sa Dubarry, qui le flattait, le grugeait et le trompait; sa Dubarry, objet de luxe, dont il n'avait que faire. Un beau jour, ce vertueux préfet se vit presque disgracié : il avait trop soupé. Comme les mœurs changent!

Les salons ont donc perdu un attrait puissant en perdant les soupers; mais en même temps l'élégance, les bonnes manières et l'esprit ne leur ont pas fait défaut. Quelques salons affichent des prétentions ridicules? qu'importe. Quelques hommes ne possèdent-ils plus cette fleur de politesse, cette galanterie des Richelieu et des Lauzun? prenez-vous-en, si vous osez, aux deux grandes révolutions, qui ont supprimé toute ligne de démarcation entre les castes et les rangs. La société n'est plus uniquement composée de grands seigneurs, qui ne savaient que sourire agréablement, parler de mille riens avec esprit, et causer rubans, dentelles et parfums. Maintenant, à côté des derniers débris d'une noblesse moins légère et plus instruite, on compte des hommes inconnus hier, célèbres aujourd'hui, des hommes d'une naissance obscure, mais d'un mérite éclatant, et ces génies littéraires ou politiques dédaignent les grandes façons de l'ancien régime.

Il est aussi de mise d'attaquer les banquiers de nos jours, leur outrecuidance, leur amour de l'argent, leur insolence, comme si les fermiers-généraux, les Mondor et les Turcaret du siècle passé étaient des modèles d'urbanité, d'esprit et de désintéressement. La société n'a pas dégénéré, elle a changé. Les hommes sont devenus plus sérieux, les femmes moins futiles, et l'on pourrait citer vingt salons, cinquante salons, où l'esprit le dispute au bon ton.

Faut-il donc faire un crime à notre société, parce que des étrangers, enrichis on ne sait où, ont eu le privilége d'attirer la foule chez eux? A quoi bon ce rigorisme? Le temps a fait justice de ces parvenus grossiers, de ces marchands de petits couteaux vomis par le Nouveau-Monde. Après avoir régné un hiver, deux hivers au plus, ils ont disparu, ridicules, bafoués et presque ruinés. Mais c'était si amusant, si nouveau d'aller chez le riche... ou chez le riche! on était là sans gêne; on amenait qui l'on voulait : on commandait, on ordonnait, on cassait même à discrétion; on riait de l'amphytrion, qu'on ne saluait pas; qui n'avait pas la permission d'amener un parent, un ami? Mais ce n'était qu'une erreur passagère, une débauche de bonne compagnie. On se regardait comme en pays conquis; on agissait comme chez un restaurateur modèle, qui mettait à votre disposition sa cave, ses cuisines et ses gens, et qui, après boire, avait le bon goût de ne pas présenter la carte à payer.

Mais ce n'était pas là le monde.

Ce qu'on entend par *le monde*, par *la bonne compagnie*, échappe à l'analyse : on le sent, on ne l'écrit pas. C'est un concours de savoir-vivre et de bon goût; un mélange de bienveillance et de dignité, d'esprit et de familiarité; c'est un bouquet de qualités frivoles et de qualités solides, un parfum d'élégance, c'est tout cela et bien autre chose encore.

Sans être millionnaire, on peut avoir un salon, et des meilleurs. L'extrême richesse ne gâte rien, mais elle n'est pas indispensable. J'en connais non pas dix, non pas cinq, mais un, qu pourrait se passer de toutes les recherches du luxe dont il est entouré. Dans ce salon privilégié, on ne vient pas, parce que les tables sont d'un Boule authentique, parce que les fauteuils vous bercent doucement dans leurs bras moelleux, parce que le lansquenet vous réserve peut-être ses faveurs les plus attrayantes; on n'y joue pas, on n'y danse même pas : mais on vient pour rafraîchir ses idées, pour rajeunir sa pensée à des causeries pleines de vie, d'esprit et de cœur. Quand l'heure de se retirer a sonné, il faut chasser les traînards, amis trop dévoués, qui voudraient rester toujours.

Une maîtresse de maison fait son salon à son image. A la tête de ce salon, aujourd'hui si *char-*

mant, mettez une femme sans esprit et sans cœur, mais avec 200,000 francs de rente, et le charme aura disparu.

Au fond d'un hôtel de la rue d'Astorg, madame *** mène l'existence la plus somptueuse. Là, l'élégance antique s'allie à tout ce que le luxe moderne a inventé de plus confortable : des laquais en grande livrée, valets de pied pour les antichambres, valets de chambre pour les salons d'attente, introduisent et annoncent respectueusement les visiteurs. Dans ces appartemens décorés et meublés dans le style Louis XV, on respire une atmosphère de grand seigneur. Au milieu de ces glorieux portraits de famille, de ces maréchaux, cardinaux, ministres d'État, on se retrouve en pays de connaissance : on pourrait presque faire un cours d'histoire de France. Avec une grâce que la marquise de Boufflers n'eût pas dédaignée, madame *** reçoit tous les soirs la plus noble société de Paris, les étrangers de naissance et de distinction.

Dans le faubourg Saint-Germain, madame *** reste chez elle deux fois par semaine : une fois le matin et une fois le soir. Dans la matinée, les femmes sont en robe montante ; les hommes, en cravate de fantaisie. Le soir, la dentelle, le *point*, les petits bonnets coquets, les corsages décolletés, la soie, le velours, sont bien portés, mais non pas exigés. Madame *** exerce l'hospitalité avec tant de grâce et d'indulgence ! elle fermerait les yeux sur les irrégularités d'une toilette un peu trop familière, s'il y avait lieu ; mais il n'y a jamais lieu. Encore un salon où l'on se plaît ! où l'on s'amuse ! le nombre en est si petit qu'il faut les compter. Quelquefois on joue la comédie, comédie du crû, spirituelle et gaie, comme au bon temps de Scribe. Mais, avec ou sans comédie, le salon de madame *** est une agréable exception même dans la belle compagnie.

Madame *** possède un petit hôtel délicieux. L'élégance n'a rien inventé de plus complet. Partout des fleurs, des flots de lumière, partout des objets d'art. Madame *** a des amis qui l'aiment, ce qui est un mérite, vu ses millions : vraiment charitable, elle a des pauvres dont elle soulage la misère, second mérite encore plus rare, car les plus riches ne sont pas toujours les plus généreux. Enfin, madame *** donne des fêtes dont on parle, et cependant... parfois... elle s'ennuie.

Le salon de madame *** serait un de nos salons les plus heureux et les plus élégans, s'il ne se livrait à des efforts surhumains pour attirer à lui les marquises et les comtes du faubourg Saint-Germain : et, contrairement à leurs habitudes, comtes et marquises font la sourde oreille, et résistent aux bals, aux concerts, aux soupers donnés en leur honneur : on court toujours après ce qu'on n'a pas. Madame *** pourrait se contenter de ses amis naturels, qui en valent bien d'autres, des femmes de finance, qui valent mieux que d'autres, du côté diamant, car ces dames en portent aux oreilles, aux bras, aux mains, dans les cheveux, sur la poitrine ; quelques unes mêmes ressemblent à des écrins ambulans, à des boutiques de bijoutiers. Cependant c'est un monde qu'on peut voir et qui a bien ses agrémens ; mais il faut à madame *** de vieux noms pour parer son salon. De désespoir et comme dernière séduction, elle a installé dans ses salons un lansquenet qui a déjà fait parler de lui. Après avoir résisté aux avances de madame ***, le faubourg Saint-Germain cédera-t-il aux avances du lansquenet ?

Voici, au contraire, un salon aristocratique, légitimiste, par exemple, salon éclatant, très recherché, mais pas du tout récréatif. Dans les premiers temps on s'était un peu gendarmé contre les trop grandes manières de la maîtresse de la maison, qui ne recevait personne avant dix heures, et qui se faisait servir son thé sans en offrir à ses hôtes ; mais ces légères excentricités ont trouvé de larges compensations : on s'y est habitué ; aujourd'hui tout est arrangé, il ne s'agit que de s'entendre.

Rouvert avec éclat en 1845, le salon de M. Molé est le plus conservateur des salons de l'opposition, et le plus opposant des salons conservateurs. Le comte Molé n'a pas encore repris le cours de ses mardis politiques. Le reprendra-t-il ? Habitué à la foule des courtisans qui se pressaient autour du ministre possible, l'ex-président du conseil du 15 avril craint-il de compter le petit nombre d'amis désintéressés et restés fidèles au ministre peu probable ? Le salon Molé a bien le caractère grandiose et sévère qui convient au descendant de tant de

nobles magistrats. Pour traiter les hautes questions d'honneur national, où serait-on mieux qu'en présence du portrait de M. le duc d'Orléans, ce prince si regrettable et si français? Chef-d'œuvre de Scheffer, ce portrait a été légué à M. Molé par M. le duc d'Orléans. Au dessous et en lettres d'or sont inscrites ces paroles, extraites textuellement du testament.

A M. LE COMTE MOLÉ, QUI M'A MARIÉ, ET QUI A ATTACHÉ A LA NAISSANCE DE MON FILS LE GRAND ACTE DE L'AMNISTIE.

Élevée par une mère qui avait vécu au milieu de tous les beaux esprits du dix-huitième siècle, auteur elle-même de romans qui ne sont point oubliés, pendant sa vie madame la comtesse Molé aimait à réunir autour d'elle une sorte de cour littéraire.

En ce temps-là florissaient aussi *Edouard*, *Ourika* et la duchesse de Duras, la princesse de Salm, la princesse de Craon, qui faisaient de la littérature, de la morale et du sentiment sur papier vélin.

M. Molé, il faut l'avouer, ne s'est jamais prêté que médiocrement aux travaux littéraires de Mme Molé. Il ne se passionnait guère alors pour les œuvres purement de l'esprit. Alors il n'était pas de l'Académie.

M. Molé cumule deux salons : le sien d'abord, qui est le salon en chef, et un autre, qui est comme la doublure du premier, salon littéraire autant que politique, spirituel, élégant, qui fait et défait les académiciens et les ministères, mais les académiciens plus souvent que les ministères : là M. Molé règne en oracle, on croit à ses projets, à ses prédictions, à sa résurrection ministérielle ; il n'y a que la foi qui sauve.

M. Pasquier, qui n'a pas su rester baron comme ses pères, et dont on a voulu amuser la vieillesse avec un titre de duc, M. Pasquier n'a pas, à bien dire, de salon politique, mais des dîners politiques. Il a la spécialité de réunir à sa table les ennemis déclarés, M. Thiers et M. Guizot.

Trop âgé lui-même pour prétendre à un portefeuille, il ne troquerait pas d'ailleurs son existence calme, son titre et sa riche dotation de chancelier contre la vie militante de ministre, contre cette vie sans sommeil, toujours sur la brèche ou à la tribune. A chaque variation ministérielle, les dîners de M. Pasquier acquièrent une nouvelle importance. Plus la crise est difficile, plus ils se succèdent rapidement ; et plus d'une fois M. le grand-chancelier a eu l'honneur d'emporter un ministère à la fourchette. Quelle que soit la combinaison qui triomphe ou qui succombe, M. Pasquier est également bien avec tout le monde, car il ne tient pas aux hommes, mais aux principes. Avant tout il est gouvernemental, et tous les partis apprécient à leur juste valeur cette tradition vivante de tant de gouvernemens divers, et cette vieille expérience qui ne leur a jamais fait défaut! Dans le trio politique dont M. Molé peut être considéré comme le passé et M. Thiers comme l'avenir, M. le duc Pasquier est le présent, position sûre, excellente, qui lui convient merveilleusement, car son grand âge ne lui permettrait pas de beaucoup compter sur l'avenir.

M. Pasquier a plus d'un point de ressemblance avec M. Molé. Comme M. Molé, il est de l'Académie ; comme M. Molé, il jouit d'un double salon ; toujours comme M. Molé, qui porte une tendresse de père à son chien *Mouton*, M. Pasquier chérit tendrement son chien *Moricaut*. *Mouton* et *Moricaut* ont des courtisans, contre lesquels ils peuvent aboyer impunément. Pour plaire à M. Molé, il faut avoir plu à *Mouton* ; et l'on serait à jamais perdu dans l'estime de M. Pasquier, si l'on ne se laissait mordiller et même mordre par le belliqueux *Moricaut*.

Les prêtres romains lisaient l'avenir dans les entrailles d'un poulet ; pourquoi des chiens, que M. de Buffon doit mettre à cent pieds au dessus des poulets, n'auraient-ils pas l'instinct, le don de flairer le mérite et le dévoûment de certaines gens à leurs patrons?

M Thiers n'a pas l'honneur de descendre de Mathieu Molé, ni d'Etienne Pasquier : M Thiers ne descend que de lui-même ; mais le talent ne se mesure ni à l'illustration, ni à l'antiquité des aïeux. Au talent et à la jeunesse, M. Thiers joint la supériorité d'être chez lui, dans son salon, tous les soirs ; tandis que M. Molé et M. Pasquier ne sont tout au plus chez eux qu'une fois par semaine. Quel avantage pour un futur ministre d'avoir un salon, un club, où chaque jour, chaque soir, des amis, des conjurés peu-

vent se réunir, se concerter, préparer pour le lendemain une manœuvre décisive! Mais comprend-on un salon hebdomadaire? La guerre de portefeuille, pas plus que la guerre de champ de bataille, n'a le temps d'attendre huit jours : huit jours! mais en politique c'est l'éternité! Un homme d'Etat actif, entreprenant, ambitieux, qui a une semaine devant lui, peut et doit bouleverser le monde, si le ministère est à ce prix. M. Thiers réunit toutes les qualités nécessaires à un chef de parti, l'amour du pouvoir, l'éloquence et un salon quotidien. On ne sait pas assez quelle est l'importance d'un salon à Paris. Il suffit d'un salon pour faire un homme politique. Le brave M. Fulchiron, le meilleur des hommes, n'était certes pas né pour devenir jamais un personnage important, un meneur; mais il avait un salon, et plus d'un ministère chancelant a dû son salut à M. Fulchiron, ou plutôt au salon de M. Fulchiron.

Et cependant, depuis plus de six ans M. Thiers, malgré son salon, se trouve éloigné des affaires. Là gît une question, un mystère qui n'est pas de notre compétence.

Grâce à la présence de madame Dosne, de madame Thiers et de quelques amies intimes de haute volée, le salon de M. Thiers offre un aspect élégant et mondain. On est introduit, annoncé, servi par une riche livrée; on marche sur des tapis épais, on s'étend sur de bons fauteuils; les yeux se reposent sur de gracieux visages, sur de fraîches toilettes; enfin on n'a pas à subir la lourde et intarissable faconde de certains bavards, qui, ne pouvant ou n'osant aborder la tribune parlementaire, se vengent et se dédommagent au salon. M. Thiers parle trop bien, trop volontiers pour laisser à d'autres le monopole de la parole; et quand il ne parle pas, il dort, et alors chacun de respecter le sommeil du grand orateur et du maître de la maison.

Enfin, pour suprême et dernier mérite, le salon politique n'est pas toujours exclusivement à la politique.

Un salon, qu'en langage de coulisses on appellerait un salon *à côté*, vient en aide au salon du chef. L'année dernière, le jeudi, chez le comte Mathieu de la Redorte, on naviguait en plein centre gauche.

. . . .

Un mot sur le salon Sauzet. L'opinion politique du salon Sauzet est de ne pas avoir d'opinion et d'accueillir toutes les opinions. La chambre des députés est généreuse; elle offre à son président 80 ou 100,000 fr. par an, et à son tour le président offre à la chambre des députés quelques verres d'eau sucrée toutes les semaines et un bal tous les ans. On danse chez M. Sauzet, mais on polke peu; il n'est pas très sûr non plus qu'on y valse. Le bal de la présidence est consacré à l'amusement de mesdames les femmes et de mesdemoiselles les filles des députés, et les mères de province n'ont jamais professé un grand amour pour la valse.

Nos salons littéraires n'ont rien de commun avec feu l'hôtel Rambouillet, cette académie musquée, où l'on jouait au bel esprit et au précieux langage. D'ailleurs, l'hôtel Rambouillet a pris parti pour Pradon contre Racine, et jamais nos salons littéraires ne pactiseront avec les Pradon du jour.

Dans le siècle dernier, madame Geoffrin et madame Dudeffant rassemblaient autour d'elles les plus grands écrivains du temps, les savans et les hommes distingués de tous les pays. Mais c'étaient des esprits forts, des philosophes et non des femmes de lettres. Le bagage littéraire de madame Dudeffant se réduit à sa correspondance, à des chansons et à quelques épigrammes. Madame Geoffrin n'a rien laissé.

Des trois salons que nous allons essayer d'esquisser, celui de madame Récamier se rapprocherait le plus de ces salons célèbres vers la fin du dix-huitième siècle, à l'impiété près, qui était à l'ordre du jour chez madame Dudeffant et madame Geoffrin, et qui est proscrite de l'Abbaye-aux-Bois.

Aux matinées littéraires de l'Abbaye-au-Bois, se pressent toutes les célébrités contemporaines. Madame Récamier a su ce que tant de femmes ignorent, elle a su vieillir; et les grâces de son esprit, le charme de ses manières continuent l'empire qu'elle devait autrefois à la séduction de sa beauté. Mademoiselle Rachel a, pour ainsi dire, débuté à l'Abbaye-aux-Bois. C'est de là que lui sont venus ses grands succès de salon, et son admission dans un monde qui n'appartient pas au théâtre.

M. Mérimée, pur et sobre écrivain, est l'un

des lions de lettres de l'Abbaye-aux-Bois. Sa plume, si fine et si sage, n'eût pas suffi à lui ouvrir les portes de l'Académie, si sa candidature n'eût eu madame Récamier pour marraine. La reine de l'Abbaye-aux-Bois traite de puissance à puissance avec l'Académie, qui n'oserait repousser des candidats si bien appuyés.

Mais toutes les gloires passées, présentes et futures, pâlissent devant une gloire plus éblouissante, un soleil plus éclatant, devant M. de Châteaubriand, le génie, le dieu de l'Abbaye-aux-Bois et de madame Récamier. C'est une admiration sans bornes, un enthousiasme de tous les instans, c'est du fanatisme à haute dose. Certes, l'auteur des *Martyrs* tiendra toujours une des places les plus éminentes parmi les écrivains français : mais, pour l'embaumer, attendez qu'il ait cessé de vivre ; pour en faire un fétiche, attendez qu'il ait passé à meilleure vie. Ne lui rendez pas un culte qu'on ne rend qu'aux morts, car cette apothéose deviendrait une épigramme.

Respect, honneur à M. de Châteaubriand, l'un des plus nobles caractères, l'un des plus beaux talens de notre époque ; mais pas de ces adorations musulmanes, auxquelles même n'a pas droit le génie dans toute sa force, dans toute sa jeunesse.

Le jeudi, madame Ancelot traite ses collègues de l'Académie et autres *confrères en Apollon*.

Avant leur équipée de direction de théâtre, madame et M. Ancelot habitaient, rue Joubert, 15, un petit hôtel, qui leur appartenait, petit hôtel plus commode qu'élégant ; mais, enfin, c'était un hôtel, et les muses, ici bas, ne sont pas habituées à dire : *mon hôtel*. Pour payer les folies du Vaudeville, le petit hôtel a été vendu, et le temple littéraire transporté rue Neuve-des-Augustins. Pourquoi la littérature touche-t-elle à la spéculation, à un théâtre de flonflon ? A ces jeux-là, on use, on abaisse son esprit ; on perd son temps, son argent. On paie, parce qu'on est honnête, puis on est obligé de réduire ses dépenses, de diminuer son bien-être. Mais, ensuite, quel bonheur de ne plus assister à ces cabotinages, à ces amours-propres, à ces cupidités de coulisses !

Après quelques jours de doléances et de regrets, on se console de son argent perdu, et on oublie son hôtel vendu, avec quelques amis fidèles et au sein des lettres.

Le jeudi, madame Ancelot n'est pas aussi prodigue de ses œuvres qu'on pourrait le supposer, et, de son côté, M. Ancelot use modérément de sa position d'amphytrion. La parole est accessible à tous les gens d'esprit, à toutes les productions vraiment littéraires ; dans ces réunions règnent la cordialité, la bonhomie, c'est à ne pas se croire dans une société de gens de lettres.

Quelquefois, après une longue et intéressante séance, ces appétits littéraires éprouvent le besoin de quelques mets plus substantiels. Des hommes d'esprit ont faim comme de simples mortels. Ces jours-là M. Ancelot a travaillé le matin avec madame Potel, la providence des estomacs gourmets. Chez M. Ancelot, c'est de plus fort en plus fort, comme chez M. Nicolet : après les chefs-d'œuvre de l'esprit, les chefs-d'œuvre de la cuisine.

Depuis quelques années, madame de Girardin a déserté la rue Laffitte pour les Champs-Élysées. Quand on demeure si loin de Paris, il faut être bien sûre de soi pour oser dire que l'on recevra ses amis tous les soirs ; mais partout où elle va, madame de Girardin a autant de visites qu'elle veut, plus de visites qu'elle ne veut. Poète rêveur, insouciant et mobile, madame de Girardin ne peut qu'obéir à son impression du moment. Aujourd'hui d'une gaîté charmante, d'un esprit étincelant, demain il lui prendra des découragemens profonds, des tristesses amères. D'une haute question politique, elle passe à une histoire touchante, et elle trouve de ces mots, de ces inflexions de voix qui partent du cœur et vont droit au cœur de ceux qui l'écoutent. Hier, elle aimait la solitude, elle voulait s'isoler, s'enfermer avec ses idées, ses souvenirs, ses illusions, ses désillusions ; demain, elle aimera le monde, les fêtes, mais pour rentrer bientôt dans sa chère solitude. Cette mobilité d'esprit ne nuit ni à ses amitiés personnelles, ni à ses affections littéraires. Elle change d'impressions, mais elle ne change pas d'amis ; à ceux-ci, elle fait le sacrifice de ses gaîtés sans prétexte, ou de ses douleurs sans motif. Sa parole sans prétention revêt peu à peu des formes poétiques, qui relèveraient les plus humbles conversations. Madame de Girardin possède au plus haut degré l'art de

causer, de bien dire : elle tiendra tête à Méry, le plus brillant conteur, le plus ravissant hâbleur qui existe; elle aura autant d'esprit, autant d'imagination que lui. Théophile Gautier, lui-même, ce poète distrait et naïf, qui oublie de vous répondre pour causer avec sa pensée, subira son heureuse influence : elle le forcera d'écouter, de riposter, de livrer les trésors éclos et entassés dans son cerveau.

Victor Hugo et Lamartine complètent le merveilleux quatuor qui possède les sympathies de madame de Girardin. Quelquefois ces soirées de famille, d'intimité littéraire, de causeries politiques se changent en solennités à grand spectacle; la foule accourt, car il s'agit d'entendre l'*Ecole des Journalistes*, cette piquante satire en action, *Judith*, ce magnifique poème en trois actes, ou *Cléopâtre*, cette tragédie antique, destinée à faire valoir, sous un nouveau jour, le talent de mademoiselle Rachel; puis le temple retombe dans le calme jusqu'au soir où il prend fantaisie au poète de redonner des festivals littéraires.

Quel nom donner au salon de madame de*** à ce petit entresol, ouvert tous les soirs à l'amitié et à si bonne compagnie? Il est littéraire au plus haut degré avec Victor Hugo, et à un degré bien inférieur avec M. Jasmin, le poète *charabia* d'Agen ; il est politique avec M. Dumon, qui récite dans leur patois original les prétendus vers de son compatriote; politique encore avec M. Guizot, M. Molé et M. de Salvandy ; il est diplomate avec M. Billing, le gendre du salon et ministre de France à Copenhague; avec le général Faggel, ministre de Hollande, avec M. de Glucksberg, avec M. de Tschann, chargé d'affaires de Suisse, et naguère encore avec le comte de Luxbourg, de Bavière; enfin il est élégant avec la jeune comtesse de Nansouty, la belle madame Baring, la comtesse de La Redorte et la comtesse de Montessuis.

Quoiqu'à l'entresol, on a de l'air, on respire : les meubles sont d'une simplicité riche et commode, et, du premier coup-d'œil, on comprend qu'on est dans un salon où l'on cause. Canapés, divans abondent, et les *à parte* ont été ménagés avec art. Presque toujours malade, madame de*** passe de son lit à son canapé. Elle se lève à sept heures du soir. A huit heures du soir, elle est dans son salon ; aujourd'hui, il est fermé par suite d'une indisposition qui se prolonge et l'éloigne de ses amis. La consternation est dans le camp et dans le cœur de tous ses fidèles. Ils s'étaient fait une douce habitude de la visiter chaque soir, et de lui serrer la main. Le pauvre M. de Tschann, surtout, fait peine à voir : il maigrit, il pâlit, il jaunit; si la maladie de madame de*** ne cède, il est homme, par amitié et par désœuvrement, à tomber malade comme elle. Depuis quinze ans, quand dix heures sonnaient, on était sûr de le voir arriver; maintenant pauvre âme en peine, que va-t-il faire de ses soirées? Puisse le ciel rendre bientôt madame de** à la santé, et à M. Tschann ses chères causeries et sa tasse de thé bien chaude et bien sucrée!

Un autre ami de madame de***, le comte de Luxbourg, joue cette année de malheur. Il a des procès, il est remplacé à Paris par le prince de Wallerstein. Comme fiche de consolation, on lui promet l'ambassade de Vienne : et ne voilà-t-il pas, dit-on, qu'il déplaît, je ne sais comment, à mademoiselle Lola Montès, qui fait la pluie et le beau temps à la cour de Sa Majesté bavaroise, et qui est bien capable de l'empêcher d'aller à Vienne! Cette sylphide aux ailes rognées, a tellement tourné la tête du vieux roi, qu'il vient de la nommer comtesse, comtesse de l'entrechat, sans doute, et de lui acheter une terre magnifique.

Les dimanches de M. Duchâtel ne sont pas ce qu'un vain peuple pense. Ses salons, si enviés, subissent la loi commune à tous les salons ministériels, loi terrible, à laquelle même ne peut échapper la grâce de madame la comtesse Duchâtel. Ils ressemblent à un foyer de théâtre: on dirait une mosaïque d'hommes et de femmes de tous pays, de tout âge et de toute condition, qui ne se connaissent pas, qui bâillent et qui guettent le regard du ministre pour lui sourire niaisement et lui faire la bouche en cœur. Au milieu des groupes voltigent et se rendent utiles : M. Leclerc, chef du cabinet, jeune homme rangé, poli, capable, et surtout très obligeant; puis M. Dollé, sous-chef, et enfin M. Brindeau, l'ami de la maison. Coiffé, frisé, parfumé, habillé par Sentis, verni, ganté, élégant de la tête

aux pieds, M. Brindeau est jalousé par les familiers moins opulens et moins coquets; mais il a pour lui l'oreille du ministre, dit-on.

Le Lauzun des préfets, infatigable athlète, qui mène de front les affaires, les plaisirs et l'orthographe, M. de Rambuteau a fait, des bals de l'Hôtel-de-Ville, des bals publics, un Wauxhall mieux composé, un Prado officiel. Il est l'âme des fêtes préfectorales, le boute-en-train du cotillon, le sigisbé des belles dames qui réclament son bras. Quand il s'envole pour le bal de l'Opéra, où l'attendent sous l'horloge de petits dominos roses ou bleus, verts ou jaunes, c'en est fait des galans propos, des doux à parté, des sémillantes anecdotes; c'en est fait de la gaîté.

Les soirées de l'Hôtel-de-Ville intéressent principalement messieurs les gardes nationaux et mesdames leurs épouses.

Il existe deux sortes de salons dits de finance, ceux où l'on est heureux d'être admis, où l'on va sans préoccupation d'affaire. Le salon de M. de Rothschild est le type du salon financier-grand-seigneur. C'est un terrain neutre, sur lequel toutes les opinions se rencontrent sans colère et sans animosité. L'argent est de tous les partis. Les amis du ministère présent et ceux du ministère futur causent ensemble, dansent au même quadrille et soupent à la même table, et n'en restent pas moins, jusqu'au jour de la coalition ou de la réconciliation, ennemis acharnés. M. le baron James de Rothschild a le grand esprit de ne pas faire de politique mal à propos; il ne fait que des emprunts, des chemins de fer et de la banque. Le soir, chez lui, il veut oublier qu'il a été banquier toute la journée, et il demande en grâce que les autres l'oublient comme lui.

Tous les salons financiers ne professent pas le soir la même horreur des affaires. Quelques uns, dans l'espoir de se créer des cliens, donnent des dîners, des soirées, des soupers, et portent les dépenses aux profits et pertes. Entre deux verres de vin de Champagne, entre la poire et le fromage, on demande négligemment à son voisin : A propos, vous n'avez plus M... pour banquier?

— Mais si, je l'ai toujours.

— C'est que l'on m'avait dit...

— Quoi donc?

— Je n'aime pas à dire du mal d'un confrère.

— Allez toujours.

— Vous ne me trahirez pas?

— J'en suis incapable.

— Eh bien, l'on prétend que M... est en ce moment embarrassé dans ses affaires; je croyais que vous saviez la nouvelle?

Et la conversation finit là. Mais le trait est lancé, la calomnie a porté. Le soir, en vous couchant, vous êtes inquiet, la nuit vous dormez mal, vous avez le cauchemar; vous voyez vos écus qui dansent comme des sylphes, et qui s'envolent comme des oiseaux. Le matin, vous vous rendez chez votre banquier. Vous ne savez comment justifier votre brusque résolution. Enfin vous vous expliquez timidement, gauchement; votre banquier sourit; ah! vous dit-il sans malice, vous avez dîné hier chez X... et, sans chercher à dissiper vos soupçons, il ordonne qu'on tienne vos fonds à votre disposition. Ce sourire, cet ordre qui coupent court à toute supposition, vous rendent une partie de votre confiance, vous avouez la vérité, et votre banquier vous prouve que jamais il n'a été plus solide, ni plus millionnaire.

Vous tous, assez heureux pour avoir des banquiers, défiez-vous des maisons X. Le vol au client est un pas vers un vol plus grave encore. A ces roués de la banque, promettez toujours votre clientèle; mais ne la donnez jamais. Tant que vous les leurrerez d'un faux espoir, vous serez de tous les festins. Le jour où ils auront votre argent, dites adieu à toute invitation, peut-être à vos écus.

Parmi les salons dramatiques, ceux de Duprez et de mademoiselle Rachel tiennent la tête. Là, comme au théâtre, ces deux grands artistes sont toujours les premiers. Par un sentiment de noble fierté, mais de fierté peut-être exagérée. Duprez n'appelle chez lui que des artistes comme lui, ses pairs. Il craint, et bien à tort, certaines fatuités, qui croiraient l'honorer en acceptant ses invitations. Dans ces temps d'égalité, le talent est encore une aristocratie qui marche l'égale de toutes les aristocraties. Duprez ne fait d'exceptions qu'en faveur de la belle madame Pernetti, de madame Paton, qui

s'appelait avant son mariage la jolie mademoiselle Pacini, et de M. et Mme Crémieux. Me Crémieux est plus que l'ami de Duprez, plus que son admirateur : il est son avocat; et aujourd'hui un ténor ne peut pas plus chanter sans avocat que sans voix. La chicane a envahi le théâtre ; acteurs et directeurs se lancent des significations, répondent par assignations, et dans cette correspondance l'huissier sert de facteur, et l'avocat qui défend la veuve et l'orphelin défend aussi le chanteur. Est-il besoin d'ajouter que, chez Duprez, on se réunit pour chanter? L'illustre ténor ; sa femme, qui a un véritable talent, Colletti, du Théâtre-Italien, la Strepponi, Godefroy, la harpe déjà célèbre, Dubois, le violon, font les frais de ces concerts, dont un roi serait jaloux. N'oublions pas que madame Duprez fait les honneurs de son salon avec l'aisance et la grâce d'une grande dame.

Quand mademoiselle Rachel demeurait quai Voltaire, elle recevait le jeudi. Prince du chant et reine tragique doivent différer de goûts et de caractère. Mademoiselle Rachel ne se plaît que dans la société des titres et des blasons, que dans une vraie cour de vrais gentilshommes.

Comprimées par une étiquette sévère, ces soirées se passaient lentement, mais noblement. Un peu moins de titres ronflans, un peu plus de laisser-aller, et Hermione, qui aime parfois à rire, n'eût pas été condamnée à s'entendre répéter en vile prose les mêmes fadeurs qu'on lui débite sur la scène en très beaux vers.

Mademoiselle Rachel a quitté le quai Voltaire pour la rue Joubert. En s'éloignant du faubourg Saint-Germain, est-ce à dire qu'elle ait reconnu le néant de ces raouts trop comme il faut ?

Mademoiselle Mars, comme mademoiselle Rachel, plus encore peut-être que mademoiselle Rachel, a été entourée de courtisans qui n'eussent pas mieux demandé que de la rendre insupportable avec leurs cajoleries. Mais Thalie ne plisse pas le front comme Melpomène; Thalie ne fait pas la grosse voix; Thalie ne porte presque jamais une couronne de reine et moins encore d'impératrice. Habituée, d'abord, au coquet verbiage de Marivaux, plus tard au spirituel dialecte de Scribe, mademoiselle Mars, sans faire fi des décorations et des titres, appréciait surtout l'esprit et la gaîté de bon ton; elle voulait plaire, et non pas être adorée comme une châsse devant laquelle on se prosterne gravement. Sa maison était devenue le rendez-vous élégant d'une société d'élite, une espèce d'école de belles manières et de beau langage, à l'usage de la jeunesse dorée et blasonnée. Je me rappelle encore les soupers du jour de l'an, où l'on avait tant d'esprit, où l'on mangeait si bien et où l'on riait de si bon cœur; et cette pauvre Julienne, et tous ces convives si insoucians, si fous, les uns blonds, les autres bruns ! Les soupers n'existent plus que dans nos souvenirs, et les convives sont devenus des hommes graves, à cheveux gris et à faux toupets.

Mais Célimène, moins entourée, moins fêtée, est toujours Célimène. L'esprit, la grâce, la voix; qui a oublié la voix de mademoiselle Mars! les belles façons ne vieillissent jamais.

Gayrard, l'habile statuaire que tout le monde connaît, s'est fait bâtir, rue de Laval, une petite maison, charmant nid d'artiste. Au premier, ce sont les petits appartemens, les petits enfans, mais tout petits, tout mignons. Le rez-de-chaussée n'est qu'un vaste atelier, divisé en plusieurs sous-ateliers; ateliers de moulage, réduits secrets, mystérieux cabinet de toilette d'où les œuvres du maître sortent belles et parées; atelier de travail, garni d'ébauches, d'essais, de plâtres de toute nuance, d'un cheval en chair et en os, d'un vrai cheval, modèle toujours prêt, qui attend dans sa stalle le moment de poser, et d'un poêle en fonte destiné à réchauffer les plâtres et le cheval. Puis on entre dans un atelier-salon, où le matin Gayrard reçoit les femmes du monde qui viennent faire leurs commandes, et où le soir madame Gayrard tient ses raouts du mercredi. Dans la disposition des fleurs, dans l'élégance qui règne, on reconnaît la main d'une femme et la fantaisie d'un artiste. Ces statuettes portent des noms bien connus dans le monde; vous les connaissez toutes. Et ces petits chefs-d'œuvre, si bien touchés, qu'on achète si cher, ces groupes de jeunes filles, ces chevaux vivans, ces singes écuyers, voilà leur père, c'est Gayrard, et pour un père est-il un plus beaux luxe que ses enfans. Demandez à madame Cornélie, feu la mère des Gracques. Le mercredi soir il y a foule chez madame

Gayrard ; d'abordpresque toutes ces charmantes statuettes sont ses amies, ensuite les artistes, les confrères ne manquent pas; voici Geniole, qui avait tant de *chic* avant d'avoir travaillé sérieusement, et qui peint aujourd'hui en maître après cinq années d'études sévères et de voyages entrepris en Orient et en Italie, où il a achevé différens travaux pour le gouvernement. Geniole prépare un grand tableau représentant l'agonie d'Ugolin et de ses quatre fils dans la tour de la Faim; si cet artiste a le temps de le finir, vous l'admirerez à la prochaine exposition. Voici Eugène Isabey, notre plus brillant coloriste et notre premier peintre de marines; Alfred de Dreux, qui s'enferme mystérieusement dans son atelier pour élaborer quelque nouveau chef-d'œuvre, et Achille Giroux, qui marche sur ses traces, et Rousseau, le peintre de nature morte, et Pérignon, le peintre de portraits vivans, bien vivans, et le statuaire Etex; voici enfin toute l'avenue Frochot, cette pépinière d'artistes, qui rend visite à son voisin de la rue de Laval.

De tous les princes qui l'ont précédé, Sa Majesté Louis-Philippe est le roi le plus intime, le plus époux, et le plus père, si j'ose m'exprimer ainsi. Le soir, comme un simple bourgeois, il se délasse des soins et des fatigues de la royauté entre sa femme, ses enfans et ses amis, qu'autrefois on eût appelés des courtisans. Mais, aujourd'hui, à vrai dire, il n'y a plus de cour: il n'y a plus qu'un salon royal, où les amis, admis sans cérémonie, n'en conservent que mieux le respect dû à cette charmante et royale familiarité. A ces réceptions si simples et si peu officielles, l'étiquette a perdu quelque chose ; mais l'étiquette des vieilles dynasties était-elle faite pour la jeune dynastie de juillet ?

Tous les soirs, après le dîner de famille, la reine et les princesses s'installent autour d'une table ronde, où chacune a son tiroir, et elles font de la tapisserie. Les portes sont ouvertes ; les visites commencent, on n'annonce pas. Chaque personne qui arrive, salue la reine, qui se soulève de son fauteuil. L'étiquette, je me trompe, l'usage permet de s'asseoir à côté de Sa Majesté, de causer avec elle, jusqu'à ce qu'une nouvelle visite arrive. On sert des glaces, des gâteaux, du thé ; le roi se promène dans les grandes galeries, qu'il fait éclairer, causant avec l'un et avec l'autre.

Les mardis et vendredis sont des jours réservés; on n'est pas reçu. Le mardi, le roi fait venir sa musique du Conservatoire, et travaille pendant que l'orchestre exécute les plus beaux morceaux de Rossini ou d'Auber. Le vendredi les jeunes princesses dansent entre elles. Si, par hasard, quelque aide-de-camp, quelque officier d'ordonnance n'a pas encore passé l'âge de la contre-danse, on le prie de faire sa partie. Ces petits bals de famille plaisent beaucoup à madame la duchesse de Montpensier, et lui rappellent les soirées de Madrid, où, malgré les rigueurs de l'étiquette espagnole, elle jouait à cache-cache avec la reine, sa sœur. L'infante, comme on dit familièrement au palais, est déjà Française; déjà elle dit de ces mots qui plaisent tant dans la bouche des princes.

Dernièrement quelqu'un lui avait été présenté et lui parlait du beau soleil de Madrid, du froid et de la neige de Paris : la conversation était de circonstance. « J'aime tant la France, répondit la jeune princesse, que je ne m'aperçois pas du froid. »

Encore quelques mots comme celui-là, et l'infante deviendra tout-à-fait populaire.

Charles de Boigne.



SOUVENIRS HISTORIQUES.

—

LE MARECHAL DE L'EMPIRE.



UAND le maréchal Lefebvre investit Dantzick en 1807, le célèbre ingénieur Bousmard venait de mettre cette place, depuis long-temps négligée, en état de soutenir un siége régulier. Le général Kalkreuth, sur lequel Bousmard exerçait une grande influence, avait sous ses ordres une garnison de douze mille Prussiens et de trois bataillons russes. Le maréchal avait, pour l'attaquer, le dixième corps, composé de Français, de Polonais, de Badois, de Saxons, au nombre d'environ seize mille. Lannes et Oudinot l'appuyaient avec des forces imposantes. Ils l'aidèrent à se délivrer des douze mille Russes qui débarquèrent à Weichselmunde, et que le général Kamonski voulait introduire dans la ville. Ce combat meurtrier fut un des nombreux épisodes d'un poème auquel ne manquèrent ni l'héroïsme ni le merveilleux. Lefebvre donnait toujours à ses soldats l'exemple du courage et de la modestie. Le maréchal de l'empire n'oubliait pas qu'il avait été sergent des gardes-françaises. Un jour que l'ennemi s'était emparé d'une redoute destinée à couvrir nos travaux sur les hauteurs de Holzenberg, et que nos troupes, foudroyées à bout portant, pliaient de toutes parts, c'en était fait de l'armée peut-être, si Lefebvre ne fût accouru, suivi de quelques généraux et de ses aides-de-camp. S'élançant à la tête d'un bataillon du 44e : « Allons, enfans, s'écria-t-il, c'est aujourd'hui notre tour ! » Dans la mêlée, des soldats voulaient lui faire un rempart de leurs corps : « Non, non, dit-il en les repoussant, et moi aussi je veux combattre ! » Et, à travers une grêle de balles il pénétra dans la redoute, dont tous les défenseurs furent tués ou pris.

Voilà comment le brave maréchal menait les opérations du siége. Deux mois pour en venir à bout, ce n'était pas trop sans doute, excepté au compte de Napoléon, qui trouvait que Lefebvre n'en finissait pas. Il en avait le droit, lui qui avait étonné l'univers par la rapidité de ses invasions, de ses conquêtes, et qui, tout récemment encore, avait réduit le royaume de Prusse en sept semaines. De son camp de Finkenstein, promenant ses regards sur l'Europe, remuant la Turquie, observant l'Angleterre, menaçant la Russie, concluant des traités avec l'Allemagne, lançant des décrets et frappant du pied la terre pour en faire sortir des soldats, chaque fois qu'il pensait au siége de Dantzick, il ne pouvait contenir son impatience. « A quoi pense Lefebvre?... Que fait-il?... Je ne conçois rien à ses lenteurs. » Telles étaient les brusques réclamations qui s'échappaient de ses lèvres frémissantes. S'il arrivait un rapport dans lequel le maréchal rendait compte d'une difficulté nouvelle, dont l'explication entraînait quelques détails sur les localités, Napoléon le parcourait de ses yeux d'aigle, puis le jetait avec dépit : « C'est du grimoire, disait-il ; le diable emporte l'Alsacien, avec son style descriptif. »

Le bombardement avait commencé dans la nuit du 23 au 24 avril, et dans les premiers jours de mai les assiégés ne donnaient aucun signe de détresse. « Il faut absolument que je sache à quoi m'en tenir, dit Napoléon ; je ne

comprends rien aux rapports de Lefebvre. Il me fait un Dantzick qui n'a pas le sens commun, Denon, partez sur-le-champ, rendez-vous auprès du maréchal, et rapportez-moi un croquis de la place. Je compte sur vous, allez ! »

Un quart d'heure après l'allocution impériale, Denon courait sur la route de Dantzick, avec son portefeuille et ses crayons; Denon, qui comptait déjà plus de soixante années, qui avait vu les anciens rois et les anciennes cours. Louis XV et Louis XVI à Versailles, Frédéric-le-Grand à Postdam, Catherine II à Saint-Pétersbourg, Voltaire à Ferney, l'inquisition à Saint-Marc, et qui, depuis l'expédition d'Égypte, ne quittait plus les pas de Napoléon. Sur le sol de Pharaon, l'artiste avait pris l'habitude de saisir la nature sur le fait et la victoire au vol, sans se soucier des inconvéniens inséparables de ce genre de travail. A Eylau, près de l'empereur, un boulet vint briser une pièce de canon et tua trois hommes. En ce moment, Denon parut, toujours armé de son portefeuille. «Je pensais à vous, lui dit l'empereur, et il le renvoya en ajoutant : Il y a ici trop de dangers et de brouillards. »

Napoléon n'oubliait rien; le sang-froid de l'artiste au milieu de la bataille d'Eylau, était présent à sa pensée lorsqu'il l'envoya dessiner et lever des plans au bruit de la canonnade de Dantzick.

Denon arrive aux avant-postes, il demanda à parler au maréchal, et lui expose sa mission. Lefebvre, qui n'en sent pas bien la portée, soupçonne qu'elle en cache une autre. Il ne sait pas que l'homme qu'il a devant les yeux est incapable d'une action équivoque ; que, sans porter l'uniforme du soldat, il en a le courage. Lefebvre n'était pas de l'expédition d'Égypte : il se battait alors en Allemagne et commandait alors la fameuse armée de Sambre-et-Meuse. D'ailleurs, il avait peu de goût pour les arts, excepté l'art militaire qu'il pratiquait exclusivement. Il était plus familier avec les noms de ses caporaux qu'avec ceux des peintres, sculpteurs, musiciens et poètes chargés de retracer et de chanter ses exploits : nul rapport n'avait donc existé entre le maréchal et l'artiste. Denon connaissait fort bien Lefebvre; mais Lefebvre connaissait à peine Denon. Il le toisa de la tête aux pieds, en fronçant le sourcil, et tout-à-coup un éclair de gaîté, sillonnant sa mâle physionomie, il lui dit d'un certain air *loustig* que relève encore son accent alsacien :

— Ah! ah! monsieur veut voir Dantzick? — Monsieur veut voir par lui-même où en est le siége que je dirige! C'est un spectacle assez joli!... Je vais vous envoyer aux premières loges.

Denon remarque le ton plaisant du maréchal, mais peu lui importe : ce qu'il lui faut, c'est qu'on le mette à même de satisfaire l'empereur, et le maréchal y paraît disposé. En effet, il appelle un grenadier, un de ses fidèles, qui serait devenu sous-officier vingt fois pour une, s'il eût pu s'incruster dans la cervelle la forme des lettres de l'alphabet; mais, comme le brave Firbach le disait lui-même avec un noble orgueil : « Le crâne est trop dur; c'est ce qui fait que les balles et les coups de sabre n'y mordent pas non plus. » Lefebvre s'adresse à lui :

— Firbach, tu vas conduire Monsieur à l'endroit d'où l'on découvre le mieux Dantzick ; tu sais... sur le glacis... en face du bastion de Bischofsberg?

— Oui, maréchal, répondit le grenadier en faisant à l'instant demi-tour.

Denon se dispose à suivre son guide. — Maréchal, je vous remercie, dit-il à Lefebvre, qui réplique en clignant de l'œil : — Il n'y a pas de quoi.

Lefebvre n'attendit pas que Denon fût loin pour s'écrier :

— Ah! l'empereur ne s'en rapporte pas à moi!... l'empereur me détache un espion! Il ne sait donc plus que faire de sa police! Ma foi! je traite M. l'espion de la bonne manière. Si celui-là n'est pas dégoûté du métier, il en dira des nouvelles, et la marchandise en deviendra plus rare. Il croyait me tromper, le farceur, avec ses plans, ses dessins, comme si Bonaparte était un enfant qui eût besoin d'images pour s'amuser! Dès le premier abord j'ai flairé mon homme.... c'est un pékin! Il dit s'appeler Denon... c'est possible... je crois l'avoir vu au sacre ou ailleurs : la police se fourre partout. Eh bien! si Bonaparte l'aime tant, sa police, qu'il la charge de commander ses armées, de gagner des batailles, de prendre des villes. Pour commencer, je l'aguerris au feu, moi! Ah! maudit espion, si

tu reste à l'endroit où je t'ai envoyé!... Je ne m'inquiète pas de Firbach... il n'a pas peur .. ça le connaît; mais toi, mon garçon, tu ne demanderas pas ton reste. Je donnerais un jour de paie pour te voir décamper.

Cependant Denon et son guide cheminaient d'un pas alerte; ils eurent bientôt dépassé la ligne des batteries françaises, qui dans ce moment lâchaient d'effroyables bordées et entretenaient avec le canon des forts ennemis le dialogue le plus dramatique. Les boulets, les obus se croisaient au dessus de la tête de l'artiste et du grenadier; le sol sur lequel ils marchaient, labouré en tous sens, témoignait par écrit que tous les projectiles n'observaient pas exactement leur feuille de route. Dès qu'ils furent à portée des remparts, on se mit à les ajuster par manière de passe temps, et les balles leur sifflèrent continuellement aux oreilles. Le grenadier s'arrêta le premier et avertit Denon qu'ils étaient arrivés au point désigné par le maréchal. Sans prononcer un mot, Denon s'établit dans un trou creusé par une bombe, dont le rebord lui offrait une espece de pupitre, il ouvrit son portefeuille, tira son crayon et se mit à dessiner.

Le brave Firbach le regarda faire d'abord, non sans quelque étonnement.

« Drôle de place, pensait-il en lui même, pour prendre des points de vue! »

Puis, voyant que Denon n'avait pas l'air de se presser : — Camarade, lui dit-il, en avez-vous pour long-temps?

— Pourquoi cela? dit Denon.

— Pourquoi ?... pourquoi ?... C'est qu'il fait chaud ici!...

— C'est juste, mais je ne vous retiens pas... vous pouvez me laisser à présent que vous m'avez conduit, je ne serais pas embarrassé pour revenir.

— Merci, camarade... alors je vous dis au revoir... le plus tôt que vous pourrez.

Le grenadier fit volte-face et s'en alla, pas accéléré, rejoindre sa compagnie, dont le dîner frugal se trouva mis à point pour son retour.

Le maréchal Lefebvre avait eu quelques affaires à expédier. Une heure s'était passée, et il n'avait revu ni Denon ni Firbach. Il s'en souvint tout-à-coup. « Comment! s'écria-t-il, ni l'un ni l'autre? Leur serait-il arrivé malheur?... J'en serais fâché... Pour un brave à trois poils, mourir en se promenant à côté d'un pékin, ce serait désagréable!

— Firbach se porte comme un charme, dit un aide-de-camp, je viens de le voir passer de la gamelle à la cantine pour se reconforter l'estomac.

— Alors, c'est donc l'autre qui manque à l'appel?... Diable!... la plaisanterie a été un peu sévère... J'aurais préféré qu'il retournât près de Bonaparte pour rendre compte de sa réception. Mais, enfin, s'il est mort, ce n'est qu'un espion de moins.

— Mort! ah bien oui! reprit l'aide-de-camp; prenez ma lunette, maréchal, et regardez!... Ce particulier que vous voyez là-bas, qui marche tranquillement comme si de rien n'était, c'est lui, c'est votre homme.

— Il se pourrait!... mon gaillard serait resté là, une heure durant... en observation, à remuer les quatre doigts et le pouce. Où est Firbach? Qu'on m'amène Firbach!

Firbach vint et raconta naïvement comment s'étaient passées les choses; il avait à peine fini que Denon rentrait au quartier.

Alors, il fallut voir le maréchal courir au devant de l'artiste, lui sauter au cou, le serrer dans ses bras; il fallut l'entendre s'écrier dans son enthousiasme soldatesque :

— Non, tu n'es pas un espion, toi! tu es un bon b......! je te reconnais pour digne de marcher avec nous, et je remercie l'empereur de m'avoir fait faire ta connaissance.

Après cette joie admirative, dans laquelle il entrait quelques remords d'avoir exposé les jours d'un brave homme, Lefebvre reprit son discours d'un ton plus mesuré :

— M. Denon, lui dit-il, je m'étais trompé sur votre compte; je vous en demande excuse. Je vous proclame le brave des braves. Dessiner sous la mitraille! c'est dix fois plus fort que de charger à la baïonnette ou le sabre à la main. Nous ne sommes tous que des capons auprès de vous. Sa Majesté l'empereur et roi vous a chargé de lui rapporter une description exacte de la place; vous en connaissez déjà un côté... pardon si je vous ai fait commencer par le plus rude! mais je vous montrerai le reste moi-même. Je ne laisserai pas un bastion, pas un ouvrage,

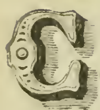
sans y jeter un coup d'œil avec vous. Je tiens à ce que vous m'accordiez votre estime comme vous avez la mienne. Je veux que Sa Majesté soit aussi contente de moi que je le suis de vous.

Lefebvre tint parole; il conduisait Denon partout, le priant de dessiner à son aise, et ne cessant d'admirer la fermeté de sa main. Denon repartit pour Finkenstein. Quelques jours après, le 24 mai 1807, lorsque l'assaut allait être livré, Dantzick capitula. Le général comte de Kalkreuth obtint les mêmes conditions que celles qu'il avait accordées quatorze ans auparavant à la garnison de Mayence. Lefebvre le fit reconduire aux avant-postes prussiens avec tous les honneurs de la guerre, et le vieux compagnon du grand Frédéric exprima sa reconnaissance dans une lettre affectueuse écrite au maréchal. Quant au vainqueur, il reçut pour sa récompense le titre de duc de Dantzick. Dans les lettres-patentes qui le lui conféraient, on lisait ces lignes, toutes empreintes du génie impérial : « Que le titre de duc, porté par ses descendans, leur retrace les vertus de leur père; et qu'eux-mêmes ils s'en reconnaissent indignes, si, pendant la guerre, ils préféraient jamais un lâche repos et l'oisiveté de la grande ville aux périls et à la noble poussière des camps, si jamais leurs premiers sentimens cessaient d'être pour la patrie. »

Il est donc manifeste que l'artiste ne garda pas rancune au maréchal, et que Denon ne nuisit pas à Lefebvre dans l'esprit de Napoléon. Mais, hélas! le glorieux maréchal mourut sans laisser un héritier de son nom, et à la fin de 1813, Dantzick tomba au pouvoir des ennemis de la France.

X. X.

LA PLACE ROYALE.



ROYEZ-MOI, même pour les esprits les plus légers et les plus futiles en apparence, c'est une tâche bien triste de rechercher sous ces cendres refroidies le peu de feu qu'elles couvrent encore, c'est une tâche bien triste que de parcourir, après deux générations si vivantes par l'esprit, par la grâce, par le génie, par la beauté et le courage, ces mêmes lieux abandonnés aujourd'hui à des vieillards sans nom, à des enfans, à des invalides, à tout ce qui est l'oubli, le silence, le repos, le sommeil. Quand vous marchez sur ces dalles sonores, vous vous faites peur à vous-même, et vous détournez la tête pour savoir si quelqu'un ne vient pas derrière vous, des héros d'autrefois, La Trémouille, Lavardin, Condé, Lauzun, Benserade. Dans cette obscurité et dans ce silence, vous vous demandez à vous-même pourquoi donc les gens de M. de La Rochefoucauld, de Gabrielle d'Estrées et de Mme de Montespan, n'ont pas allumé leurs torches pour éclairer le carrosse ou la chaise à porteurs de leurs maîtres. Silence! d'où vient ce bruit de musique et de petits violons? il vient de la rue du Parc; et cette foule de bourgeois à l'air empressé, où vont-ils? eh donc! ils vont où les appelle Molière, leur ami; ils vont où les convie la comédie, cette émotion toute nouvelle; ils se rendent en toute hâte à l'hôtel Carnavalet pour y voir jouer le *Georges Dandin* de Molière. Et tous ces grands hôtels que je vois là, dont les portes sont fermées, silencieuses, et toutes ces hautes fenêtres, où nul ne se montre, sinon quelque servante en haillons, comment s'appelaient-ils autrefois? c'était l'hôtel Sully, l'hôtel Videix, l'hôtel d'Aligre, l'hôtel de Rohan, l'hôtel Rotrou, l'hôtel Guéménée, nobles maisons changées en hôtels mal garnis, contre lesquelles le savetier

du coin et l'écrivain public ont placé leurs échoppes immondes! Que peuvent-elles penser ces nobles murailles à se voir ainsi dévastées, silencieuses, dédaignées? Quel silence dans ces salons si remplis naguère de causerie puissante! quelle tristesse sous ces plafonds dorés tout chargés d'amours et d'emblêmes! quelle révolution incessante, quelle misère! Et ne faut-il pas bien du courage, encore une fois, pour suivre à la piste tous les souvenirs de ces beaux lieux, dans lesquels ont vécu, ont pensé tout haut, les plus rares esprits, les plus beaux génies, les plus charmans railleurs, les plus excellens caractères de cette singulière époque qui précédait de si près, comme pour l'annoncer, tout le dix-septième siècle français; grands noms devant lesquels chacun s'incline, beaux esprits d'une popularité toute puissante, illustres habitués de la place Royale, qui composent, en effet, toute son histoire.

Toutefois, cette évocation des temps passés a cela d'utile, qu'elle peut nous consoler de l'oubli et du silence qui nous menace à notre tour. Quand on pense de combien peu d'années se composent la gloire, le renom et la popularité de ce monde, on finit par s'en inquiéter un peu moins. Cette place Royale, après avoir été, pour ainsi dire, le plus vaste et le plus puissant salon de l'Europe, n'est plus, à deux siècles de distance, que l'écho lointain et silencieux de l'esprit d'autrefois. On ne sait même pas les noms des hommes qui ont rempli cette enceinte du bruit de leurs noms et de leur esprit. Et cependant ils ont tous passé sous ces arcades, les uns et les autres. Scarron s'y faisait porter, pendant que sa femme, jeune et belle, appuyée sur la portière de sa chaise, le suivait d'un pas déjà gravé et solennel, ne se doutant guère qu'un jour elle aurait, en présence de toute une armée, S. M. Louis XIV, la tête nue, pour escorter sa chaise à porteurs. Mais déjà autour de cette femme se partagent l'attention, le silence, l'obéissance, le respect. On faisait grâce aux vives saillies de son mari en faveur de l'esprit correct et sérieux de sa femme. La grande dame se révélait dans toute sa simple et gracieuse majesté; et voilà comment le petit salon du poète malheureux qui a travesti Virgile, suffisait à peine à contenir tous ces hommes illustres à des titres si divers.

Dans cette pauvre maison, si obscure au dehors, si pleine d'éclat et d'esprit au dedans, nul n'avait le droit de pénétrer s'il n'était, avant tout, homme d'esprit et de bonne compagnie. Ni les titres, ni la richesse, ni la naissance, ne suffisaient à vous introduire au milieu de ce cercle d'hommes choisis entre tous. Mais aussi il suffit de citer quelques uns de ces noms-là, et vous pourrez juger de cette toute-puissance: M. de Vivonne, qui avait tout l'esprit de sa maison; le chevalier de Matta, dont chaque bon mot était répété de la ville à la cour; le chevalier de Grammont, le héros de Hamilton, son digne historien; Charleval, le plus élégant des poètes négligés; Coligni, héros en Hongrie, à Paris le prosélyte de Ninon, l'émule du grand Condé à la cour; Ménage, si savant et si bel esprit; Pelisson, si laid avant qu'il n'eût parlé; Désivetaux, si naïf qu'on le trouvait rustre et crédule; Hénault, le maître de Mme Deshoulières et le traducteur de Lucrèce: l'abbé Tétu, le complaisant de toutes les femmes, sans être ni leur amant, ni leur dupe; Montreuil, dont on lit encore les madrigaux; Maigny, dont on regrette les chansons; le marquis et la marquise de la Sablière, celui-ci d'un esprit fin et délicat, celle-là d'un grand courage et d'un grand cœur; Mme la duchesse de Lesdiguières, elle avait grande envie de plaire, et nonobstant cette grande envie, elle plaisait tout comme si elle n'y eût pas songé; Mme la comtesse de La Suze, qu'elle était faible, mais aussi qu'elle était charmante! Et Mme de Sévigné, c'est tout dire, elle a créé, en se jouant, la riche langue du grand siècle; et Mlle de Scudéry, si honnête homme. Dans ce salon tout rempli d'un certain abandon poétique, inconnu même à l'hôtel de Rambouillet, régnait, sans qu'on y prît garde, Mme Scarron, éclatante, superbe, admirée, admirable. Là, point de conversations futiles, point de récits de ruelle, peu ou point de petits vers; chacun, excepté le maître de la maison, qui n'y prenait pas tant de garde, se faisait honneur de parler le langage de la raison, de la sagesse et du bon sens.

Par cet unique rendez-vous des beaux esprits et des grands seigneurs, vous pouvez juger de tous les autres, car pas un nom des deux re-

gnes, pas un prince de Louis XIII, pas un poète de Louis XIV, ne manque à cette galerie de la place Royale : M. le duc de La Rochefoucauld, Madame de Lafayette, la duchesse de Lesdiguières, le prince de Condé, Molière, saint Vincent de Paule, le grand Corneille et Thomas son bon frère, La Fontaine, le duc de Montpensier, M. de Thou et M. de Cinq-Mars, ils y sont tous. Quel drame étrange et singulier il s'est passé dans cette enceinte! Quel entassement incroyable de passions et de noms propres! Entendez-vous ces éclats de rire tout remplis de moquerie et de scepticisme? C'est la Marion Delorme qui s'enivre d'amour, c'est Ninon de l'Enclos, le plus charmant des enfans d'Epicure, et Chapelle et Bachaumont. Voilà pour les fous et pour les folles de leur esprit et de leur corps; les autres sont plus rares, ils se nomment mademoiselle Delaunay, et mademoiselle Polallion, et madame de Montausier, madame de Gondran, madame de Vervins, le maréchal Deffiat, le P. Joseph, ce gentilhomme qui cachait sous l'humble robe de capucin un politique digne du cardinal de Richelieu. Silence! et qu'on s'agenouille! Voici venir, dans sa litière rouge, escorté par ses gardes-du-corps, son éminence le cardinal en personne! Qui encore? le maréchal de Biron, le maréchal de Roquelaure, le marquis de Pisani, le duc de Bellegarde, le baron de Thermes, la princesse de Conti, le poète Desportes, le duc de Joyeuse, qui était un grand protecteur des gens de lettres, le cardinal Duperron, l'ami du poète Desportes, l'archevêque de Sens, son frère, le duc de Sully, mademoiselle et M. de Senneterre, celle-ci belle et bien faite, qui savait toutes les nouvelles, et qui, bien peu s'en faut, a été une femme de lettres, et son frère Senneterre, l'espion de Richelieu, l'ami de Mazarin; le maréchal de la Force, — nous étions chez lui tout à l'heure : le jour de la Saint-Barthélemy, on l'avait laissé parmi les morts. Il était un des grands amis de Henri IV, et fort peu courtisan ; il avait quatre-vingt-neuf ans quand il voulut se marier pour la quatrième fois, alléguant que, ne pouvant plus courir le cerf, il lui était impossible de demeurer seul à la campagne. Allons encore, allons toujours, voici le grand poète lyrique, François Malherbe, le pensionné de Catherine de Médicis ; la vicomtesse d'Orchies, de la maison des Ursins, qui n'avait rien de beau que la gorge et le tour du visage, et qui croyait médiocrement en Dieu ; M. des Yvetots : il s'habillait fort bizarrement, il avait des chausses à bandes comme celles des suisses du roi, rattachées avec des brides, des manches de satin de la Chine, un pourpoint et un chapeau en peau de senteur, une chaîne de paille à son cou, et il sortait en cet habit-là; tantôt il était vêtu en satyre, tantôt en berger, tantôt en dieu, et il obligeait sa nymphe à s'habiller comme lui, aujourd'hui en bergère, le lendemain en déesse; M. de Guise, le fils du Balafré : quand il quitta sa maîtresse, mademoiselle Marcelle, une personne de la meilleure grâce du monde, de belle taille, blanche, les cheveux châtains, qui dansait bien, qui savait la musique jusqu'à l'écrire, qui faisait des vers, et dont l'esprit était honnête et neuf, mademoiselle Marcelle composa cette chanson sur son amant volage :

Il s'en va ce cruel vainqueur,
Il s'en va plein de gloire;
Il s'en va méprisant mon cœur,
Sa plus noble victoire;
Et malgré toute sa rigueur,
J'en garde la mémoire.

Je m'imagine qu'il prendra
Quelque nouvelle amante;
Mais qu'il fasse ce qu'il voudra,
Je suis la plus galante.
Mon cœur me dit qu'il reviendra,
C'est ce qui me contente.

Mais le cruel ne revint pas, et la pauvre Marcelle mourut de douleur. Au reste, il était temps qu'elle mourût, il ne lui restait plus dans son escarcelle qu'un petit écu de trois livres.

C'est ainsi qu'un rien suffit à cette résurrection des temps passés. Chantez-moi sur un vieil air cette tendre élégie de la pauvre Marcelle, je n'aurai pas besoin de l'accompagnement obligé du luth ou du théorbe pour que je voie passer devant moi, dans leurs appareils les plus pompeux ou les plus modestes, tous les hôtes de la place Royale. — Voici le connétable de Luynes, cet homme qui a volé sa fortune, le virulent assassin et le lâche successeur du maréchal d'Ancre; il ne valait guère mieux que l'homme assassiné et dépouillé si lâchement; voici le maréchal d'Estrées, le digne frère de ses six sœurs;

le président Chevry, le bouffon de M. de Sully; M. d'Aumont, le visionnaire, le très bien venu à l'hôtel Rambouillet; madame de Reniez, madame de Gironde, sa fille; M. de Turin, inflexible magistrat. Le roi Henri IV lui dit un jour: « M. de Turin, je veux que M. de Bouillon gagne son procès. — Sire, répondit le bonhomme, rien n'est plus facile, je vous enverrai le procès, et vous le jugerez vous-même. » Que si cependant cette longue liste de noms propres et ces nombreux souvenirs vous étonnaient à propos de la place Royale, je vous répondrais: Quoi d'étonnant; souvenez-vous quels ont été les deux siècles qui ont glissé sous ces arcades. Jamais, en effet, à aucune époque on n'a rencontré plus d'hommes importans: M. le chevalier de Bellièvre, qui ne s'est jamais mis en colère; madame de Puysieux, qui chantait devant le cardinal de Richelieu toutes sortes de jolies chansons, dont il riait comme un fou. La princesse d'Orange et le duc de Mayenne, qui joue son rôle dans l'*Astrée*. Qui encore? madame d'Aiguillon, la nièce du cardinal, si avare, qu'on reconnaissait ses jupes à la crotte qui les couvrait; le maréchal de Brézé, qui obéissait à sa servante; le maréchal de la Meilleraie, un grand assiégeur de villes, qui n'entendait rien à la guerre de campagne; et le roi Louis XIII, dont nous ne parlons pas. C'était un beau cavalier, il était bien à cheval, il mettait bien une armée en bataille, il eût enduré la fatigue au besoin. Ses amours étaient d'étranges amours: il n'avait d'un amoureux que la jalousie, un rien le rendait fou d'amour. Un jour, il vit une jeune fille qui plaçait une bougie dans un flambeau, et il lui envoya dix mille écus pour sa vertu. Un autre jour, mademoiselle d'Hautefort cache un billet dans son sein, le roi veut avoir ce billet, et il le prend avec des pincettes. Ah! ce roi-là n'annonçait guère son fils Louis XIV, et ne ressemblait guère à son père Henri IV. Il serait mort plutôt que d'être amoureux *pour tout de bon*, comme il disait. Singulier prince, il mourut avec un grand courage; on alla à son enterrement comme à des noces. N'oubliez pas Beautru, il a été un des beaux-esprits de son temps; il était hardi, insolent, grand joueur, de mœurs et de religion fort libertin, médisant à outrance; le cardinal Richelieu l'aimait pour sa confiance. Il avait des réparties fort singulières. Un jour, comme il passait devant le crucifix, il leva humblement son chapeau: « Voilà, lui dit quelqu'un, qui est de bon exemple. — C'est vrai, dit-il, nous nous saluons, mais nous ne nous parlons pas. » Il disait aussi du roi d'Angleterre, Charles I[er]: « C'est un veau qu'on traîne de marché en marché, jusqu'à ce qu'on le mène à la boucherie. » Quelle fête est-ce donc, et qui joue de la viole de si bon cœur? Ne serait-ce pas le père de mademoiselle de Lenclos? Non; c'est Maugars, le joueur de viole du cardinal. Un jour, Bois-Robert, le bouffon du cardinal, fit donner à Maugars l'abbaye de Crâne-Étroit, et le cardinal de rire aux éclats de la bouffonnerie. C'était un bon diable, ce Maugars, plein de talent, d'invention, de petites ruses de pauvre diable, et avec cela fier comme un poète qui eût été riche. Ne sentez-vous pas une odeur de bergerie, les pâturages sont tout dressés, les agneaux bêlans appellent leur mère: c'est Racan qui chante ses idylles. Figurez-vous un berger gentilhomme, il était le digne disciple de Malherbe, et, à tout prendre, un beau génie, mais distrait, et n'étant jamais où il devait être. Le jour où il fut reçu à l'Académie, il arriva avec un papier que son chien avait déchiré. Voilà, dit-il, mon discours, je ne puis pas le recopier et je ne le sais pas par cœur.

Maintenant que j'y songe, nous avons eu le plus grand tort d'oublier l'abbé Tallemant dans cette cohue dont il a été l'historien goguenard. Nous avons eu tort d'oublier Despréaux, le satirique, le bon sens inflexible et tout d'une pièce; comme aussi ce serait grand dommage de tirer La Fontaine de cet isolement qui fait sa joie, de le mêler à ces beaux-esprits si peu naïfs, de l'asseoir dans une ruelle, et de lui faire débiter les jolis petits lieux-communs de chaque jour. Non, ne parlons pas de La Fontaine, il n'a fait que passer sous les ombrages de la place Royale; mais parlons de Bois-Robert, il a été un des rois de la place Royale; il se fit de bonne heure le complaisant du cardinal. C'était un bouffon qui faisait rire le maître à tous. Au reste, rendons-lui cette justice: Bois-Robert n'a fait de mal à personne; il en a consolé plus d'un qui était dans la peine; il en a visité plus d'un qui était à la Bastille. En un mot, tout bouffon qu'il a été,

il a été le fondateur de l'Académie française. Quand il est mort, il disait encore ce bon mot : « Je ne demande qu'une chose, c'est d'être aussi bien avec Notre-Seigneur que j'ai été avec le cardinal de Richelieu. »

Pourquoi donc, je vous prie, puisque nous sommes à la place Royale, ne pas parler de la marquise de Rambouillet? Elle a joué à coup sûr un grand rôle dans ce monde à part qu'on appelle *le beau monde.*

Madame de Rambouillet était une personne d'un goût très fin et même exquis, qui s'entendait à toutes les élégances de la vie. A elle seule elle a fait une révolution dans l'art de disposer et d'arranger l'intérieur d'une maison. Elle fut la première qui changea l'escalier de place, afin d'avoir une longue suite de chambres et de salons; elle avait bâti elle-même son hôtel. Dans cette maison ainsi bâtie, pour que l'air et la lumière, et partant la bonne humeur et la santé, y entrassent de toutes parts, se donnaient rendez-vous tout ce qu'il y avait de plus galant à la cour, tout ce qu'il y avait de beau-xesprits dans la ville. C'est là que fut fondée cette grande puissance qu'on appelle la causerie. La marquise de Rambouillet était jeune et belle; son esprit était net, sa parole était vive. Elle avait pour ses amis toutes sortes de malices charmantes. Molière, il est vrai, dans un des accès de sa mauvaise humeur, a dénoncé le bel-esprit des *Précieuses ;* mais cependant, quelle que soit la verve de Cathos, de Madelon et de Mascarille, on ne peut nier que cette langue française, qui commençait à peine, n'ait gagné beaucoup de grâce à être parlée avec tant de soins et d'études, et dans un si beau salon, par la plus belle compagnie. Madame de Rambouillet a été véritablement une des premières personnes qui ont donné le signal au grand siècle. Madame de Sévigné, elle-même, est venue un peu plus tard que la belle Arténice. D'ailleurs, elle a été la mère de madame de Montausier, ce rare et modeste esprit, qui a écrit tant de pages élégantes et simples sous le nom de Voiture.

Dans ces murs, et pour Lucile d'Argennes Julie de Rambouillet, fut rêvée et exécutée la *Guirlande de Julie.* La fête de Julie arrivait un mois d'hiver (1644), les fleurs manquaient pour composer un bouquet digne d'elle, M. le duc de Montausier (il était un peu l'amant de Julie, et il a attendu bien long-temps qu'elle le voulût accepter pour son mari) appela à son aide tous les poètes de son temps pour que chacun apportât une fleur de son choix à cette guirlande. Vous pensez si ces messieurs obéirent à cet appel fait à leur courtoisie! Pas un ne manqua à cette fête de la beauté et de l'esprit : M. d'Andilly le père, et M. d'Andilly le fils, M. Chapelain et M. Colletet, M. Desmarets, M. Godeau, M. de Gombaud, M. l'abbé de Serizy et M. de Malleville, M. de Montmor, M. Racan, M. Tallemant des Réaux, et M. de Scudéry, et enfin M. Conrart, que l'on peut à bon droit appeler avec Bois-Robert le père de l'Académie française. Sur les plus belles feuilles d'un blanc vélin, le fameux maître d'écriture Jarry se chargea de transcrire cette merveille. A la première page Zéphyre se balance dans les airs, il tient d'une main une rose et de l'autre main la guirlande de fleurs peinte par Robert, ainsi que les vingt-neuf fleurs que vous retrouverez dans les vingt-neuf pages suivantes; il est bien entendu que M de Montausier n'a pas renoncé à jouer sa partie dans ce concert d'éloges en l'honneur de la femme qu'il aimait. Comme chacun de messieurs les poètes pouvait choisir sa fleur favorite, Chapelain choisit l'*impériale*, en l'honneur de Gustave-Adolphe, le héros de Julie, M. Colletet et M. de Montausier avaient choisi la *rose*, M. de Gombault l'*amaranthe*, M. d'Andilly la fleur de *thym*, M. Desmarest la *violette*, et même on se souvient de ces vers :

> Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe
> Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour ;
> Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
> La plus belle des fleurs sera la plus superbe.

Ce beau volume ainsi rempli de vers et de fleurs, fut relié par Gaslon, le relieur du cardinal de Richelieu ; il avait placé au dedans et au dehors de ce beau livre le chiffre de Julie d'Argennes ; tant qu'elle vécut ; Mme de Montausier conserva précieusement ce monument élevé à son esprit, à ses grâces, à sa beauté, et elle le montrait avec orgueil. Après la mort de cette dame, la *Guirlande de Julie* passa à sa fille, Mme la duchesse d'Uzès, et à la mort de cette dame,

le précieux volume fut vendu quinze louis à M. Moreau, le premier valet de chambre de M. le duc de Bourgogne. M. l'abbé de Rothelin, M. de Bozes, M. Caignat, M. le duc de la Vallière ont possédé tour à tour la *Guirlande de Julie*. Un libraire de Londres l'a acheté quinze mille francs, et l'a revendu à Mme la duchesse d'Uzès pour quarante mille francs. On n'a pas tort de parler de la destinée des livres.

N'oublions pas, dans notre histoire, Mme d'Hyères, si aimable dans ses folies; la sœur de Mme de Montausier, Mlle de Rambouillet; et Mlle Paulet, qui jouait du luth mieux que personne, et dont le chevalier de Guise fut si fort amoureux. Chose étrange, et qu'on ne sait pas, c'est que Mlle Paulet, élégante, jolie, musicienne, bel-esprit, courageuse et fière, fut la première qui, en France, fut appelée une lionne. Aujourd'hui, le titre de lionne est un grand titre; c'est une gloire. Une femme qui n'est pas une lionne se croit déshonorée. Mlle Paulet ne fut pas si fière, elle s'emporta fort contre Voiture, mais le nom lui en resta. Tant il est vrai que dans une civilisation quelque peu avancée, rien n'est nouveau, surtout en fait de ridicules.

Si j'avais le temps, comme je vous raconterais l'histoire de Voiture: il était fils d'un marchand de vins, mais il se tirait gaîment d'affaire, en disant qu'il avait été réengendré avec Mme et Mlle de Rambouillet. C'était un bel-esprit; il aimait l'amour et le jeu, mais le jeu plus que l'amour. Il traitait les plus grands seigneurs avec un sans-façon et un sans-gêne merveilleux. Un jour, il mena chez Mme de Rambouillet deux grands ours qu'il avait rencontrés dans la rue. Il mettait facilement la main à l'épée. Il mourut, disait Mlle Paulet, comme le Grand-Seigneur, entre les bras de ses sultanes. C'est lui qui dit ce joli mot sur le jeune Bossuet, qui avait alors quatorze ans lorsqu'il prêcha son premier sermon à l'hôtel de Rambouillet, un quart d'heure avant minuit: « Je n'ai jamais entendu prêcher ni si tôt, ni si tard. » Songez donc que toute la famille des Arnault a passé dans la place Royale en y laissant son empreinte. La marquise de Sablé a vécu dans cette grande maison à côté de la comtesse de Maure, porte à porte; mais elles se visitaient chaque jour par écrit. C'étaient deux frileuses. Un jour cependant la comtesse de Maure était si malade que la marquise de Sablé se décida à descendre l'escalier pendant que l'on portait au-dessus de sa tête le baldaquin du lit de la cuisinière. Dam! ce sont là des histoires d'autrefois; on devine, on reconnaît tout un siècle à ces sortes de loisirs.

Le maréchal de Grammont faisait partie, lui aussi, de cette société choisie, et quels beaux contes il leur débitait du plus grand sang-froid! Là, venait, tout rempli de morgue et de science, le président Jeannin, qui osa défendre Laon contre Henri IV. Après la paix, Henri IV voulut l'avoir, disant que, puisqu'il avait servi fidèlement un petit prince, il pouvait bien servir un grand roi. Un jour que la reine-mère lui avait envoyé une grosse somme d'argent, le président renvoya cette somme, en disant qu'une régente ne pouvait disposer de rien tant que son fils était mineur. Mais, plus nous allons et plus ces hommes du passé se montrent à nous. M. Gombaut, l'évêque de Vence, M. Gombaut, le poète, que Mme de Rambouillet appelait *le beau ténébreux*. Son plus grand chagrin eût été qu'on sût sa misère, et ses amis lui faisaient croire que l'argent qu'ils lui donnaient était envoyé par le roi. Gombaut, c'est toute la misère et toute la fierté du poète. Chapelain fut au rebours: il était le plus vanté, le plus riche et le plus mal vêtu de tous les beaux esprits. Quand il fut présenté pour la première fois à Mme de Rambouillet, il portait un habit de satin colombain, doublé de panne verte, et passementé de petits passemens colombains et verts, à œil de perdrix; il avait à son chapeau un crêpe qui, à force d'être porté, était devenu couleur de feuille morte; avec un vieux cotillon de sa sœur, il s'était fait un justaucorps en taffetas noir; sa perruque est une fable, Boileau en a fait un poème. Ainsi était bâti l'auteur de la *Pucelle*.

Vous aviez aussi dans ce temps-là la reine de Pologne, pauvre reine, et la duchesse de Croï, la fille de Mme d'Urfé. Faites place et rangez-vous, voici le maréchal de Bassompierre, c'est le plus bel-esprit de la cour. La reine lui passe toutes ses folies. Le cardinal de La Rochefoucauld et le chancelier Séguier le saluent de la main, tandis que Jodelet se met à vendre des barbes pour le parlement de Metz, qu'on venait

de remplir de jeunes gens. MMmes de Rohan s'en vont aujourd'hui faire une visite à Mme de la Maisonfort. N'entendez-vous pas venir Fontenay Coup-d'Epée? c'est un brave qui va rendre sa visite de chaque jour à Mlle Férier, la fille du ministre. Dumoustier, le dessinateur, perd son temps à dire des injures à tout le monde. Le président Le Coigneux court après les belles dames; puis, quand il rentre chez lui, il dit : Je vais voir ma vieille, en parlant de sa femme. M. d'Emery, le financier, l'ami de Marion Delorme, il avait gagné 9 millions en dix ans : on disait de lui que c'était le plus grand damné des hommes. Desbarreaux jure et s'emporte. Dans sa voiture à quatre chevaux, Marion Delorme, magnifique et dépensière, mène la vie à grandes guides et meurt à trente-neuf ans, laissant pour 20,000 écus de dentelles et pas un sou d'argent comptant. Cet esprit qui passe tout là-bas, c'est Pascal; cet homme qu'on salue jusqu'à terre, c'est le maréchal de l'Hôpital. N'auriez-vous pas aimé la comtesse de La Suze, qui faisait de si jolis vers et des élégies si touchantes; Mme de Jeaucourt, qui était si jolie et qui a été le modèle des mères; le président de Nicolaï, dont la jeunesse fut si orageuse; le père André, dont la parole brutale et toute remplie de violences était loin d'annoncer le père Bourdaloue et le père Massillon, qui n'étaient pas loin! Que dites-vous de Mme Pillon, la sincérité même, qui avait bouche en cour; Mme Pillon, une simple bourgeoise, à force d'esprit et de boutades piquantes, était également redoutée à la ville et à la cour. Et Mme de Moutan, qui avait les mains aussi belles que les mains de la reine. Et Mme d'Ayvait, si colère qu'elle a pensé tuer sa fille d'un coup de poing. Et, parmi les plus beaux-esprits, M. Costar. Un jour, dans cette même place Royale, passait Mme de Longueville : sa chaise se brise; un grand laquais se présente pour venir en aide à Mme la duchesse : « A qui êtes-vous? lui dit-elle. — Je suis à M. Costar. — Et qui est ce M. Costar? C'est un bel-esprit, Madame. — Et qui te l'a dit? — Si vous ne voulez pas le croire, Madame, prenez la peine de le demander à M. Voiture. — Tel maître, tel valet, dit la duchesse, voyant le valet si beau et si bien élevé. »

Songez donc enfin, que parmi ces hommes, que le Marais nous rappelle, il faut compter le cardinal de Retz et M. de Roquelaure, et Mme de la Roche-Guyon, chantée par Benserade, et la Serre, et la Calprenède. Vous ne pouvez pas comprendre quelle était la toute-puissance d'une femme d'esprit, de Mme de Cornuel. par exemple. C'était l'esprit en personne; elle disait de la religion, « déjà! la religion n'est pas mourante, mais seulement défaillante.» Un jour qu'elle fut arrêtée par des voleurs, un de ces bandits lui mit la main sur la gorge : « Vous n'avez que faire là, mon ami, lui dit-elle, je n'ai ni perles ni tétons. »

Ne quittons pas cette place Royale, où s'est dépensé tant d'esprit, tant de grâces et tant d'amours, sans saluer de nos regards et de nos regrets l'hôtel Carnavalet. De cette maison, aujourd'hui silencieuse, est sortie, tout armée, la langue française et la plus belle langue que la France ait parlée, la langue de Mme de Sévigné.

C'est ainsi que, dans cette heureuse ville, il n'y a pas un coin de terre, pas une ruine, qui ne puisse servir à écrire quelques beaux chapitres tous remplis des plus grands noms de l'histoire, et dans lequel vous verriez s'agiter, au milieu des espérances, des déceptions et des progrès de tous genres, les plus nobles, les plus illustres et les plus excellens esprits.

JULES JANIN.

HISTOIRE MILITAIRE DES ÉLÉPHANS.

I.

ÉDUCATION ET SERVICES MILITAIRES DES ÉLÉPHANS.



ALGRÉ sa lourde apparence, l'éléphant est, sans contredit, de tous les animaux celui qui possède le plus d'intelligence et d'adresse. Dans cette masse épaisse, sous cette écorce grossière, la nature a caché un instinct docile et des aptitudes peu communes. Naturellement doux et inoffensif, ce géant des quadrupèdes ne dédaigne pas de se soumettre à la volonté d'un enfant; on le voit même se détourner pour laisser le passage à la faible brebis; mais il conserve toujours le sentiment de sa force, et malheur à l'imprudent qui oserait le provoquer! Alors il devient féroce, et la colère exalte son courage. Les animaux les plus formidables, le lion, le tigre, le rhinocéros, ne sauraient le faire reculer, et souvent il suffit d'un coup de sa trompe pour les exterminer. Dans la violence de ses emportemens, il s'élance au milieu des chasseurs, il arrache les arbres, il déplace les rochers, la terre est ébranlée sous ses pas, l'air retentit au loin de ses cris, qui frappent de terreur les hommes et les animaux.

Il ne faut donc pas s'étonner si l'apparition soudaine de ces quadrupèdes a pu faire, sur les armées des anciens, la même impression que la détonation et les ravages de l'artillerie ont produite, dans les temps modernes, sur des nations contre lesquelles ce terrible moyen de destruction était employé pour la première fois..... En effet, rien n'était aussi terrible que l'aspect des éléphans préparés au combat. Qu'on se figure un front de bataille garni d'une ligne de ces animaux tous prêts à s'élancer, tous soulevant leurs trompes menaçantes, et préludant par d'effroyables hurlemens au carnage et à la destruction! Une preuve que cette vue était vraiment effrayante, c'est que la grande âme d'Alexandre en fut elle-même frappée, et qu'on entendit le héros s'écrier qu'il n'avait encore rencontré dans aucun combat un danger aussi digne de son courage.

On conçoit, après cela, que les peuples de l'antiquité aient songé de bonne heure à tirer parti des éléphans pour la guerre. Ils durent, dès lors, s'appliquer à diriger l'instinct de ces quadrupèdes, pour les rendre dociles au commandement, calmes dans le péril, et pour leur apprendre à faire l'usage le plus meurtrier des armes dont la nature les a doués. Tout porte à croire qu'ils avaient des établissemens pour les dresser, comme nous avons maintenant des dépôts pour l'instruction des remontes de cavalerie.

L'aptitude des éléphans pour le carnage est tellement connue dans l'Inde, que ces animaux y servent d'exécuteurs des hautes œuvres, et qu'on leur apprend à expédier les criminels, tantôt d'un seul coup, tantôt en leur brisant successivement les os, pour leur faire souffrir un plus long supplice. Cette pratique barbare était également suivie par les anciens. Perdiccas fit fouler aux pieds trois cents Macédoniens coupables de révolte; Amilcar punissait souvent du même supplice, pendant la guerre des mercenaires, les rebelles qui tombaient entre ses mains. Ptolémée Philopator fut sur le point de faire périr de la même manière un grand nombre de Juifs dans l'hippodrome d'Alexandrie. P. Emile fit exposer aux éléphans les déserteurs romains qu'il trouva dans le camp de Persée. Enfin, l'implacable Annibal exposait aussi quelquefois les

prisonniers romains à la fureur de ses éléphans: c'était en même temps un moyen d'assouvir sa haine et d'accoutumer ces animaux au carnage qu'ils devaient faire aux jours de bataille.

Le principal service que rendissent les éléphans, considérés comme un important moyen de guerre, c'était de rompre l'ordonnance de l'ennemi. Les rangs les plus serrés, les carrés les plus compactes, étaient forcés de céder au choc de ces masses ambulantes qui, suivant l'expression de Pline, renversaient les bataillons, écrasaient les combattans. S'il y eut jamais des troupes éprouvées et intrépides, ce furent certainement celles d'Alexandre, et cependant sa phalange, toute hérissée de piques, fut forcée de plier et de s'ouvrir devant les éléphans de Porus. Quand, par malheur, on ne parvenait pas à repousser ces formidables agresseurs, ils se faisaient jour en tous sens, écrasaient tout ce qui se présentait sur leur passage, et l'armée pouvait être regardée comme désorganisée.

Outre les ravages que faisait l'éléphant par l'impulsion de sa masse, il en exerçait encore d'effrayans au moyen des armes terribles dont la nature l'a pourvu. Sa trompe, l'organe la plus admirable peut-être de tout le règne animal, réunit la raideur d'un levier à toute la souplesse que peuvent exiger les opérations les plus délicates. On l'a vu au milieu de la mêlée saisir un soldat à l'aide de ce formidable instrument, l'étouffer dans ses replis et le lancer au loin, ou bien le soulever légèrement au dessus de sa tête pour le livrer aux hommes placés sur son dos.

Les défenses de l'éléphant sont pour lui une autre arme non moins terrible : il s'en sert comme le taureau de ses cornes, et avec une énergie proportionnée à sa prodigieuse force musculaire. On l'a vu percer ainsi d'outre en outre non seulement des hommes, mais même des bœufs et des rhinocéros. C'est principalement à l'aide de ses défenses que l'éléphant rompait les lignes ennemies, et faisait brèche dans les masses. Mais c'était surtout sur la cavalerie que les éléphans produisaient une grande impression de frayeur. La vue, les cris, l'odeur de ces animaux, font tressaillir le cheval, dont le premier mouvement, à leur aspect, est toujours de prendre la fuite. Les anciens se sont donné beaucoup de peine pour vaincre cette répugnance. Cette anthipathie du cheval pour l'éléphant, constatée de nos jours encore par les naturalistes et les voyageurs, a toujours exercé une grande influence dans les combats où les deux espèces se sont trouvées en présence.

Lorsqu'il y avait des éléphans dans les deux armées ennemies, il arrivait souvent que deux de ces animaux se battaient l'un contre l'autre, et ces luttes gigantesques se terminaient ordinairement par la mort de l'un des combattans. Polybe n'a pas cru déroger à la gravité de l'histoire, en faisant la peinture d'une rencontre semblable qui eut lieu à la bataille de Raphia..

II.

ARMEMENS DES ÉLÉPHANS.

Pour donner aux éléphans un aspect plus terrible, on les parait d'une manière bizarre ; on leur mettait des housses de drap rouge, couleur que l'on croyait propre à exciter leur ardeur. Quelquefois on y ajoutait des ornemens d'or et d'argent. On leur peignait le front et les oreilles en blanc, en bleu ou en rouge. On avait remarqué que, lorsque ces animaux entrent en fureur, ils dressent leurs larges oreilles et les étalent d'une manière effrayante, et l'on voulait, en peignant ces parties de couleurs éclatantes, les rendre plus apparentes et en augmenter l'effet. Enfin, on leur attachait de grands panaches, des banderolles et des grelots. Ces animaux aiment en effet à être parés, et plus on les charge d'ornemens, plus ils sont fiers et joyeux ; aussi l'usage de les caparaçonner date-t-il de loin; nous en avons une preuve dans la description que Diodore de Sicile nous a laissée de ceux que Stabrobatès, roi de l'Inde, avait préparés pour repousser l'agression de Sémiramis.

Souvent, pour les garantir autant que possible des coups de l'ennemi, on recouvrait de plaques de fer les parties de leur corps les plus exposées, comme la tête et le poitrail; quelquefois même on les cuirassait entièrement, et alors on les appelait *loricati*. Tels étaient ceux de Juba dans la guerre d'Afrique. Et pour rendre plus meurtrier l'effet des défenses de l'éléphant, on y adaptait des pointes d'acier, et on leur couvrait tout le corps de plaques de fer. Il paraît aussi qu'on leur attachait au poitrail des pieux ferrés

ou de fortes piques, dont les pointes projetées en avant étaient en effet un bon moyen de percer la ligne ennemie; on fixait cet appareil aux défenses, pour lui donner plus de stabilité. Cet usage de garnir de pointes d'acier les défenses de ces animaux, a toujours été pratiqué en Orient : on y faisait souvent tenir de véritables épées, des cimeterres et des poignards empoisonnés. On était même parvenu à armer leurs trompes de sabres et de faux dont on leur apprenait à se servir avec adresse : le véridique Pyrard, qui voyageait en Orient au commencement du dix-septième siècle, assure avoir été témoin de ces exercices.

Les jours de bataille, on donnait aux éléphans des boissons enivrantes et des drogues propres à les échauffer. C'était, en Europe, du vin aromatisé ou mêlé avec de l'encens; en Orient, une liqueur fermentée tirée du riz et de la canne à sucre, et où l'on faisait infuser de l'encens et de la myrrhe, à Ceylan, on les enivrait avec de l'opium. Quinte-Curce fait probablement allusion à l'état d'ivresse des éléphans de Porus, lorsqu'il dit qu'ils avaient été rendus furieux à dessein. Il résulte également de l'histoire des Machabées, que les Syriens et les Egyptiens enivraient leurs éléphans pour les exciter au carnage.

La pièce la plus remarquable de l'armement des éléphans était une espèce de tour qu'on leur mettait sur le dos, et dans laquelle se plaçaient quelques soldats armés de piques et de traits. J'ai dit *une espèce de tour*, car nous ne connaissons point exactement la construction de ces machines : on n'en trouve aucune représentation sur les monumens et sur les médailles où sont souvent figurées différentes parties de l'attirail de guerre des anciens. Le nombre même des combattans qu'on y plaçait est un sujet de discussion; car les indications fournies à cet égard par les auteurs ne sont nullement d'accord. Si nous en croyons Héliodore, chaque éléphant portait six guerriers, dont deux sur le devant, deux sur le côté droit et deux sur le côté gauche. Il n'est pas certain d'ailleurs que tous les éléphans fussent toujours chargés de tours : cela serait devenu embarrassant et aurait absorbé trop de monde, lorsqu'il y en avait un grand nombre. On se contentait alors d'en mettre sur les plus forts et les plus dociles, les autres étaient poussés sur l'ennemi, conduits seulement par leurs cornacs.

III.

PLACE DES ÉLÉPHANS DANS LES CAMPS, DANS LES MARCHES ET DANS L'ORDRE DE BATAILLE

Autant il est certain que les éléphans avaient leur place dans le camp, autant il serait difficile d'indiquer d'une manière précise l'endroit du camp qui leur était réservé, la castramétation de la plupart des nations de l'antiquité étant peu connue. Lorsque les Romains adoptèrent l'usage de ces quadrupèdes, les dimensions et la destination de toutes les parties de leurs camps étaient déjà arrêtées ; mais l'on y tenait toujours en réserve des espaces libres pour les troupes qui pouvaient venir rejoindre l'armée, et pour y placer les prisonniers, les valets et les marchands. C'est probablement dans l'esplanade qui régnait entre les tentes et le parapet, qu'on dressait les loges où étaient gardés les éléphans.

Dans les marches ordinaires, les éléphans étaient conduits séparément à la suite du gros de l'armée, afin d'éviter les encombremens auxquels aurait pu donner lieu leur présence au milieu des colonnes. Leur place était alors à la queue des réserves avec le bagage. Polybe dit qu'Annibal, après avoir passé le Rhône, mit ses éléphans à l'arrière-garde, pour marcher vers le pays des Allobroges.

Quand les marches avaient lieu en présence de l'ennemi, la place des éléphans était toute différente, suivant que l'on se portait en avant et que l'on battait en retraite. Dans la première hypothèse, les éléphans étaient placés en tête des colonnes, et dans la seconde à l'arrière-garde.

L'emploi des éléphans dans les armées d'autrefois offre une grande analogie avec celui de l'artillerie chez les nations modernes. L'éléphant avait cela de commun avec le canon, qu'il était en même temps un moyen offensif et un moyen de protection également propre à agir sur l'imagination et sur le physique de l'ennemi. On garnissait avec des éléphans les côtés faibles de la ligne, de même qu'on les renforce aujourd'hui

avec des canons; enfin l'un et l'autre de ces deux moyens ont donné plus d'une fois à l'attaque une prépondérance qu'elle n'aurait pas obtenue par le seul concours des autres armes. Mais à côté de ces rapprochemens, il y a de grandes différences : d'abord des éléphans n'avaient aucune action à distance, et c'est là un avantage immense que notre artillerie a sur ces animaux; en second lieu, les embarras et les encombremens qui résultaient de l'emploi de ces quadrupèdes devaient être beaucoup plus considérables que ceux que cause l'artillerie; car le canon, instrument purement passif, ne présente par lui-même aucun principe de résistance, tandis que les éléphans pouvaient en opposer une très vigoureuse, et qui souvent même était invincible.

On rangeait les éléphans sur une seule ligne. Il est très douteux qu'on les ait placés quelquefois sur plusieurs rangs, et il n'y a pas d'exemple qu'on les ait jamais serrés en masse. Lorsque l'on en avait un grand nombre, on en garnissait tout le front de l'armée. Rangés de cette manière, ces animaux faisaient l'effet d'une ligne de tours ou de redoutes avancées, dont les troupes qui étaient derrière figuraient les courtines. Quand au contraire on possédait peu d'éléphans, on se contentait d'en mettre sur les ailes, pour donner de la consistance à ces parties, qui sont ordinairement les plus faibles. Ils remplaçaient alors en quelque sorte les ouvrages qu'on élève quelquefois à l'extrémité des lignes. Ou bien le général les tenait en réserve, pour les porter en avant dans un moment décisif, et déconcerter l'ennemi par cette apparition imprévue.

Lors du passage des rivières, les éléphans rendaient de grands services, soit en rompant par leur masse la force du courant, soit en sondant les gués, soit en servant de guides aux colonnes d'infanterie et de cavalerie.

IV.

ORGANISATION MILITAIRE DES ÉLÉPHANS. — RANG ÉMINENT DE LEURS OFFICIERS.

Les éléphans étaient réunis par détachemens, ou, comme nous dirions maintenant, par brigades de soixante-quatre; chaque brigade était partagée en divisions et subdivisions auxquelles on avait donné des noms tirés de la tactique des Grecs. Ainsi, on appelait :

I. *Phalange*, le corps entier de soixante-quatre éléphans.

II. *Cératarchie*, la demi-phalange, forte de trente-deux éléphans.

III. *Eléphantarchie*, une division de seize éléphans.

IV. *Ilarchie*, une subdivision de huit éléphans.

V. *Epithérarchie*, une section de quatre éléphans.

VI. *Thérarchie*, une demi-section, ou deux éléphans.

VII. *Zoarchie*, un seul éléphant regardé comme l'unité élémentaire de la phalange.

Le nom de *phalange*, et l'effectif de soixante-quatre éléphans donné à la brigade me portent à penser que la formation de ces animaux en colonne était un carré plein de huit files de front, sur huit de profondeur. Cette disposition pouvait convenir dans les marches à proximité de l'ennemi, dans les changemens de front, et dans toutes les occasions où l'on avait intérêt à diminuer les distances, ponr mettre plus de rapidité dans les évolutions.

Les Grecs donnaient au commandant supérieur des éléphans le nom d'*éléphantarque*, mot que les Latins ont rendu par ceux de *magister elephantorum*. Cet officier avait sous ses ordres le *cératarque*, l'*ilarque* et les autres chefs des différentes subdivisions de la brigade. Son rang était des plus éminens, et lui donnait une grande importance, principalement dans les armées d'Orient, où les éléphantarques paraissent avoir tiré beaucoup de vanité de leur place. Quelquefois même ces officiers se sont crus assez forts pour lutter d'autorité avec les commandans des armées. Polybe raconte qu'à la bataille de Palerme, les conducteurs des éléphans, rivalisant avec Asdrubal, et voulant s'attribuer le mérite de la victoire, se portèrent sur l'ennemi sans en avoir reçu l'ordre, et le mirent en fuite...

Chaque éléphant avait un conducteur qui lui était spécialement affecté, et qu'on n'avait garde de changer, attendu que ces animaux se prennent ordinairement d'amitié pour les personnes qui les soignent, et n'aiment pas les

nouveaux visages... Ce conducteur était monté sur le cou du quadrupède dont il dirigeait les mouvemens avec la voix, ou au moyen d'un barreau de fer, long d'un pied, arrondi par un bout, pointu par l'autre, et muni d'un crochet qui lui donnait de la ressemblance avec un harpon. Il s'en servait pour frapper ou piquer doucement le cou et les oreilles de l'animal, lorsqu'il refusait d'obéir à la voix.

V.

EXERCICES DES ÉLÉPHANS DANS LES SPECTACLES.

On peut admettre comme un fait constaté, qu'à dater de l'établissement do l'empire romain, les éléphans figurèrent régulièrement dans les spectacles et dans les grandes cérémonies de la capitale. Il y avait à Rome des lieux destinés à la garde, et des écoles fondées pour l'instruction des éléphans réservés pour le service ordinaire du cirque et de l'amphithéâtre, et il existait en outre des dépôts de ces animaux dans les parties maritimes du Latium, d'où on les tirait au besoin, pour les faire paraître dans l'arène.

Parmi les spectacles dans lesquels parurent les éléphans, les plus étonnans furent ceux que donna Germanicus. Ces animaux y exécutèrent des tours presque incroyables. Non seulement on leur vit faire des armes et danser la pyrrhique, mais ils donnèrent des représentations burlesques et jouèrent de véritables pantomimes. Douze éléphans parurent dans l'arène, accoutrés d'une manière bizarre, et avec des costumes d'acteurs dramatiques, se divisant et se réunissant comme des chœurs de danse. D'autres furent dressés à marcher par groupes de quatre, dont chacun portait dans une litière un cinquième éléphant qui contrefaisait une nouvelle accouchée. Ils allèrent ensuite s'asseoir autour des tables qu'on leur avait dressées, en passant au milieu des convives, à travers les lits sans les déranger, et ils prirent leurs repas dans des plats d'or et d'argent, avec une aisance grotesque qui excita au plus haut degré l'hilarité des spectateurs.

Mais l'épreuve la plus extraordinaire pour d'aussi lourds quadrupèdes, c'était de grimper sur un, ou peut-être sur deux câbles, tendus depuis le fond de l'arène jusqu'au sommet de l'enceinte, et, ce qui est encore plus surprenant, de revenir sur ce périlleux chemin. On refuserait de croire à de semblables faits, s'ils n'étaient attestés par des témoignages contemporains. Non seulement les éléphans exécutèrent ce tour étonnant aux yeux de Germanicus, ils le répétèrent encore en d'autres occasions; Néron, Galba, donnèrent au peuple de semblables spectacles. Mais une chose peut-être plus incroyable encore, c'est qu'il y ait eu des hommes assez hardis pour se tenir sur ces animaux pendant qu'ils allaient et revenaient de cette manière : un chevalier romain donna, suivant Suétone, une semblable preuve d'intrépidité, aux jeux célébrés par ordre de Néron.

Le plus souvent on faisait combattre des éléphans contre des gladiateurs appelés *bestiarii*, et quelquefois contre d'autres animaux, notamment contre des taureaux. Domitien donna quelquefois ce spectacle, et Héliogabale fit voir, à l'occasion de son mariage avec Cornélia Paula, un combat de tigres contre des éléphans, et l'un de ces derniers animaux y fut tué. Commode fit aussi paraître des éléphans dans l'arène. Ce gladiateur couronné y descendait quelquefois lui-même pour se mesurer avec les animaux les plus féroces ; et l'on raconte qu'il était d'une force tellement prodigieuse, qu'il attaqua un jour un éléphant, et d'un coup de pique l'étendit mort à ses pieds. Il répéta ensuite le même exploit sur un hippopotame, sur un tigre et sur une infinité d'autres bêtes...

Un autre usage auquel on employait les éléphans, c'était de les atteler aux chars de parade destinés à porter les images des dieux et des empereurs, dans les grandes cérémonies et dans les apothéoses. Auguste fut le premier qui obtint cette distinction ; sa statue était portée, à la marche triomphale du cirque, sur un char tiré par des éléphans. Caligula décerna le même honneur à sa sœur Drusille, et Claude à son aïeule Livie, lorsque ces princesses furent mises au rang des dieux. Héliogabale alla plus loin : il donna le spectacle de quatre chars attelés chacun de quatre éléphans, et ne dédaigna pas de remplir lui-même le rôle de cocher.

Le chevalier P. Armandi.

LA FLEUR DES FEUILLETONS.

LOUISE.

I.

FAUTE D'UN HABIT.


L y avait cinq minutes au moins qu'un jeune homme exposé à une pluie battante frappait à la porte d'une obscure maison du quartier Saint-André-des-Arts, quand la portière se décida à tirer le cordon. Le jeune homme se dirigea avec prudence et presque à tâtons, quoique cette maison fût celle qu'il habitait, vers une lumière qui brillait sans rayonner derrière des vitres ternes, au fond de l'allée, remplie, à droite et à gauche, de ballots et de piles de papier, et dont le sol inégal ondulait sous ses pieds.

— Vous dormiez donc déjà ? demanda-t-il à la portière en ouvrant la loge.

— C'est vrai, répondit une petite vieille qui, pour achever de rendre à ses idées toute leur lucidité habituelle, humait à grand bruit une copieuse prise de tabac ; c'est vrai, je m'étais un peu assoupie en vous attendant.

— En m'attendant ! Il n'est pas encore huit heures.

— Vous êtes le dernier, monsieur Lucien, tout le monde est rentré.

— Vous voulez dire que ce soir, comme hier, comme toujours, personne n'est sorti. Il n'y a dans cette maison que des locataires qui ne troublent guère votre repos. Au rez-de-chaussée, le marchand de papiers, qui se couche aussitôt qu'il a terminé ses comptes de la journée et encaissé son dernier écu ; au premier, un employé de l'administration des hospices qui ne s'aventure jamais la nuit dans les rues ; au second, une vieille demoiselle paralytique ; et enfin, au troisième et dernier étage, moi, à qui il n'arrive pas six fois par an de rentrer passé minuit. Allons, vous n'êtes pas à plaindre, vous menez une existence de rentière.

Pendant qu'il parlait, le jeune homme avait allumé un bout de bougie renfermé dans une petite lanterne provenant probablement de la vente du matériel de quelque théâtre de boulevart, et en tout semblable à celles dont se servaient, il y a une vingtaine d'années, les traîtres de mélodrame. Peu soucieux de prolonger la conversation, il se retirait : la portière le rappela.

— A propos, dit-elle, j'ai reçu une lettre pour vous.

Lucien revint sur ses pas, et à peine eut-il reconnu l'écriture de l'adresse qu'il laissa échapper une exclamation de surprise. Il tournait et retournait la lettre entre ses doigts; il regardait le timbre, le cachet, et, malgré le témoignage qu'il avait sous les yeux, il semblait douter de la réalité de ce qu'il voyait : il souriait d'un air d'incrédulité, et quand il demanda à quelle heure de la journée cette lettre était arrivée, l'émotion fit trembler sa voix. La portière, qui ne comprenait rien à ce trouble et à cette pantomime, lui dit :

— Qu'avez-vous donc, monsieur Lucien? est-ce que vous croyez que cette lettre vous annonce une mauvaise nouvelle?

— Oh ! j'espère bien que non, répondit-il, et je devrais déjà l'avoir lue !

Il quitta précipitamment la loge.

— Pourquoi ne la lisez-vous pas ici ? Vous seriez plus à votre aise et ce serait plus tôt fait.

Le jeune homme n'entendit pas cette offre, où la curiosité entrait pour le moins autant que l'envie d'obliger. Il voulait être seul et il montait aussi rapidement que le lui permettait l'état de l'escalier; mais, arrivé au milieu du deuxième étage, il s'arrêta.

— Une lettre d'elle ! Mais ce n'est pas possible !

Il s'assit sur une marche, et sans faire attention que le vent s'engouffrait dans l'escalier par une fenêtre ouverte et chassait sur lui une pluie glacée, il brisa le cachet.

Sa lecture ne fut pas longue : la lettre ne contenait que quelques lignes imprimées qu'il ne prit pas le temps de parcourir en entier. Un seul mot, son nom, était écrit par la même main qui avait tracé l'adresse.

— Fou que j'étais! s'écria-t-il. Mais n'importe : c'est encore du bonheur !

Il redescendit et dit à la portière :

— Je sortirai dès que je serai habillé. Dans une demi-heure vous irez me chercher une voiture. Puis il monta tout d'un trait cette fois les trois étages qui conduisaient à sa chambre, véritable cellule inaccessible aux distractions et cachée comme un nid sous les toits.

Toutes les grandes villes, mais Paris plus qu'aucune autre peut-être, offrent des contrastes souvent inexplicables. Là, le bruit, le mouvement, la vie active et affairée ; ici, la solitude; plus loin, le luxe oisif. Sur telle partie du sol, la population se réunit, se presse, s'entasse, et, au bout de quelques années, se déplace et afflue ailleurs, comme les eaux capricieuses d'un fleuve qui change de rivages. Telle autre partie semble vouée à l'immobilité : les mêmes habitudes, les mêmes physionomies s'y perpétuent sans altération. Au centre du quartier Saint-André-des-Arts, entre la place de ce nom et celle de l'Ecole-de-Médecine, entre la rue Hautefeuille à gauche, la rue de l'Eperon et le passage de Rohan, qui conduit à la Cour du Commerce à droite, il existe un petit quartier inconnu à la plupart des Parisiens et formé par quelques rues étroites et humides qui se croisent et s'enchevêtrent comme les allées d'un labyrinthe. C'est une sorte de terrain neutre qui n'est ni la ville ni la province, où ne pénètre que par écho le bruit des hôtels garnis, des tavernes et des restaurans qui le flanquent de tous côtés. Rien n'y a changé de mémoire d'homme. Il y a là des médecins célèbres depuis trente ans; des libraires, Déterville, Pankoucke, qui ont vu s'engloutir dans d'immenses et folles entreprises plusieurs générations de marchands de livres. C'est là qu'ont vécu pendant de longues années des hommes illustres à divers titres, Huzard, Loiseau, l'auteur de l'*Ami des Lois*, Pigault-Lebrun, ce cœur sans fiel; c'est là qu'est mort obscurément, protégé par l'oubli qu'il avait cherché, mais inébranlable dans ses convictions énergiques, Robert Lindet de la Convention. La spéculation s'est arrêtée sur les limites de ce quartier : on n'y a pas fait au soleil plus de place pour éclairer et réchauffer ces appartemens sombres; l'herbe y pousse toujours dans les cours.

Deux ou trois maisons seulement, grattées et blanchies, ont reçu une toilette neuve. Tout garde le même aspect, tout est immuable, éternel comme le format du *Moniteur*, qui, du sein de ce pays perdu, répand dans le monde ses vérités et ses mensonges officiels.

Lucien Gairal demeurait rue des Poitevins, n° 4, dans la maison contiguë à celle du journal, et cette maison n'était ni la moins irrégulière ni la moins délabrée de toutes les vénérables constructions environnantes. Une lourde porte cintrée donnait accès dans une espèce de caverne, noire même en plein jour. Au fond de cet antre était une niche où gîtait la portière. Entre la loge et l'escalier, une porte vitrée jadis, mais dont il ne restait plus que les châssis, menait à une petite cour où la lumière arrivait comme au fond d'un entonnoir, et qui servait de puisard naturel aux eaux du ciel et à celles qu'y versaient des plombs serpentant le long des murailles. L'escalier, dont les marches disjointes par le temps, offraient une inégalité fatigante de hauteur et de largeur, et quelquefois même des solutions de continuité, était orné, d'un côté, d'une rampe massive appuyée sur des balustres en bois de la forme d'une dame-jeanne et criblés de trous

de vers, et de l'autre, d'une corde lâche passée de distance en distance dans des pitons, et aussi nécessaire à ceux qui tentaient l'ascension que le fil d'Ariane au héros de la fable. Quand on avait gravi soixante ou soixante-dix degrés, on arrivait à une petite terrasse surmontée d'un treillage arrondi en berceau, auquel pendaient comme des bouts de ficelle des tiges desséchées de plantes grimpantes qui, à cette élévation du sol, recevaient pendant la belle saison quelques rayons de soleil entre les échappées des toits et des cheminées. A l'autre extrémité de ce jardin babylonien était l'appartement occupé par Lucien. Il se composait d'une chambre, précédée d'un carré obscur ; en retour il y avait aussi un cabinet qui regardait la terrasse. Cette dernière pièce n'avait pour tous meubles qu'une armoire à porte-manteaux, et qui, par nécessité, avait été transformée en bûcher. L'état misérable de cette maison, dont la physionomie générale est plutôt adoucie qu'exagérée, ces murailles sales, ces fenêtres à demi-brisées, tout cet aspect pauvre et abandonné, disposait l'esprit à une impression fâcheuse. Que pouvait-on supposer derrière ces portes, si ce n'est des galetas malpropres ? Aussi aurait-on été surpris agréablement en pénétrant dans la chambre de Lucien.

Il y a des gens à qui des habits usés et râpés par la brosse font plus d'honneur, grâce à une certaine distinction naturelle, que des vêtemens neufs et élégans à d'autres. Lucien Gairal avait su faire de ce taudis une retraite où l'on devinait au premier coup d'œil une pauvreté noble et fière. A défaut de tableaux et de gravures, les murs disparaissaient sous les livres. Aucune place n'était inoccupée, aucun recoin ne restait vide. Ce n'était pas l'arrangement vulgaire d'une femme de ménage qui poursuit un grain de poussière de meuble en meuble, la symétrie d'un esprit étroit qui, pour se créer des ressources contre l'ennui et l'oisiveté, se fait l'ami et l'esclave de son mobilier : les tables étaient chargées de papiers et d'ouvrages de sciences et d'art : des atlas, des livres d'histoire, des traités de médecine et d'anatomie chassés des rayons encombrés de la bibliothèque, avaient élu domicile sur les chaises. Tout attestait le travail, une vie méditative, oubliant parfois l'ordre matériel pour les préoccupations de l'intelligence.

Il ne serait pas exact de dire que l'étudiant de Paris, représenté généralement comme un pilier d'estaminet, un coureur de grisettes, de tapageur nocturne, aurait le droit de se plaindre de la calomnie. Mais dans la difficulté de découvrir le côté sérieux de cette existence, des observateurs superficiels se sont arrêtés aux défauts qui sont en évidence ; ils ont établi un principe absolu, et qui est vrai comme il est vrai que tout étudiant allemand se grise avec du vin du Rhin, que tout étudiant espagnol passe ses nuits à jouer de la guitare. On ignore ou on feint d'ignorer que derrière cette dissipation du grand nombre, derrière cette vie de taverne, paresseuse, grossière, brutalement sensuelle, il existe des volontés fermes et passionnées pour l'étude ; des intelligences qui s'abreuvent à toutes les sources de la science, des natures puissantes et vigoureuses qui se domptent par les privations, qui s'imposent la retraite et les veilles, et se préparent aux luttes de la vie par les épreuves d'une jeunesse austère.

Lucien Gairal appartenait à cette génération sérieuse qui attend le moment de son émancipation. Depuis plus d'un an il était reçu médecin. Mais à part des soins donnée souvent gratis à des malades trop obscurs et trop pauvres pour fonder sa réputation, il n'avait guère plus d'occasions de pratiquer l'art de guérir que s'il eût été avocat ou peintre. Fils d'un ancien colonel mort quelques années après la restauration, Lucien, grâce à une bourse entière, avait été élevé dans un collége de la capitale. Au sortir de ses études, il avait été passer quelques mois avec sa mère, retirée en province. Il revint à Paris, incertain encore de la profession qu'il embrasserait. Après avoir hésité entre le barreau, la littérature et la médecine, il se décida pour cette dernière carrière. Mais il fallait attendre avant de recueillir, il fallait passer de longues années dans le dénûment, et Lucien se serait reproché de détourner à son profit une parcelle de la modique pension de sa mère. Le temps, cette source première de tous les revenus, était le seul capital qu'il possédait ; il calcula ce que chaque heure de la journée pouvait produire, comme d'autres calculent ce que les minutes peuvent dévorer de trésors, et il se dit que son corps comme son esprit pouvait suffire

à cette activité continuelle. Pendant les intervalles de ses cours, il rédigeait des articles de journaux; pour quelques pièces de cinq francs, il apportait sa part a cette effrayante masse d'intelligence et d'esprit qu'absorbe la presse quotidienne. Il donna aussi des leçons : il se fit professeur de latin, de grec, et à force d'ordre, d'économie et de persévérance, il put établir son budget d'une manière à peu près normale et balancer ses dépenses et ses recettes. Mais la moindre dissipation aurait rompu l'équilibre. Cette vie laborieuse ne fut interrompue que par la mort de sa mère. A la nouvelle qu'il en reçut, Lucien partit à pied, le sac sur le dos, un bâton à la main, et se rendit dans un petit bourg de la Basse-Normandie. C'était un pèlerinage qu'il accomplissait, car la pension de sa mère s'éteignait avec elle. Mais quelques faibles qu'il eût connu ses ressources, Lucien les avaient crues suffisantes, et son cœur se serra à l'aspect du mobilier délabré qui composait tout son héritage. Il vit que dans ses lettres sa mère l'avait trompé sur sa misère comme il l'avait trompée lui-même sur la sienne, et il s'attendrit au souvenir de ces mensonges réciproques qui avaient déguisé des souffrances que ni l'un ni l'autre n'aurait pu adoucir. A l'exception de l'épée, des épaulettes et de la croix de son père, tout fut vendu pour acheter une grille en fer et une pierre qui remplaçât la croix de bois noir où on avait écrit : *Ici repose Anne-Joséphine Favier, femme Gairal.* Il planta sur cette terre fraîchement remuée quelqnes arbustes verts et quelques fleurs dont il remit le soin et la culture aux hasards des saisons, comme il remettait son existence aux caprices d'un avenir inconnu, et désormais, isolé dans le monde, il revint à Paris reprendre sa chaîne, toujours pauvre, mais toujours courageux et patient. Cette régularité de conduite n'était pas, chez Lucien, le fruit d'un naturel avare, d'une organisation négative. Loin de là, il avait eu des combats à soutenir, des désirs ardens à refouler au fond de son cœur; des images mondaines avaient poursuivi et troublé ses veilles : le plaisir l'avait sollicité souvent. Mais sa probité lui avait appris qu'entre voler et emprunter sans savoir comment on rendra, il n'y a que l'épaisseur d'un sophisme. Décidé en outre à ne pas dévier de ses convictions politiques, il n'avait pas voulu qu'un malaise personnel lui fît désirer un changement qui lui semblait utile à tous, et pour garder le droit d'être mécontent des autres, il avait évité d'être mécontent de lui-même.

Cependant il faut se défier de la sagesse et la corriger quelquefois. En mettant un frein inflexible à ses passions, Lucien avait laissé s'émousser l'aiguillon de la nécessité. Au moment de recueillir, il craignait d'avancer la main. Il y avait en lui deux hommes dont l'un dominait l'autre. Cet esprit rompu à toutes les luttes de la pensée, ferme, inébranlable, qui avait jeté un coup d'œil profond sur les misères humaines, qui s'était enthousiasmé pour tous les dévoûmens, avait contracté dans la retraite une habitude d'indépendance et une certaine sauvagerie que froissait le contact du monde et qui s'effarouchait jusqu'à l'indignation à la seule idée du savoir-faire et du charlatanisme. Il le sentait et s'excitait en vain à l'action, car son cœur était resté naïf et candide et n'avait rien perdu de la fraîcheur de ses émotions. C'étaient toujours comme au temps de sa première jeunesse, des rêveries et des extases, de vagues désirs qui s'envolaient vers les nuages : un rayon de soleil lui donnait de la joie pendant une heure. Puis, il y avait un temps d'arrêt dans sa vie. Un amour chaste et silencieux la remplissait et fournissait un aliment encore inconnu à l'activité méditative de son esprit. Il se plaisait à en suivre les progrès, il le caressait comme une espérance, comme une chimère trop douce pour risquer de la voir s'évanouir en cherchant à la réaliser. C'était ainsi que, depuis un an environ, il avait vécu dans le repos, oubliant que le moment était venu pour lui de réclamer sa place et de prendre sa part de gloire et de fortune.

Pendant les premiers mois de son séjour à Paris, il avait été reçu chez un ancien ami de son père, M. Delaunay, homme que sa probité plus qu'une intelligence supérieure avait distingué de ses confrères. Agent de change pendant vingt-cinq ans, il s'était retiré des affaires le moins riche et le plus considéré de sa compagnie. A cette époque, Lucien s'était lié d'amitié avec le fils de M. Delaunay. Il venait souvent dans la maison, où ses visites étaient

toujours bien accueillies. Des revers de fortune atteignirent cette famille : elle se vit sur le point d'être totalement ruinée, et ne sauva du naufrage qu'une centaine de mille francs. L'ami de Lucien, Victor, quitta la France. Un an plus tard, quand les préoccupations et les inquiétudes de M. et Mme Delaunay eurent un terme, Louise, leur fille, sortit du pensionnat où elle avait achevé son éducation. Lucien l'avait vue autrefois déjà assez belle pour inspirer de l'amour : mais les passions ont un instant marqué dans la vie pour éclater, et ce fut tout-à-coup, et comme par l'effet d'une révélation soudaine qu'il s'aperçut un jour que cette jeune fille à qui il avait souvent parlé, avait une taille et des mains admirables, un sourire charmant, de beaux yeux bleus où languissait une pensée rêveuse, et un son de voix qui le faisait tressaillir. Il l'aima, mais en secret, et sans qu'aucune parole le trahît. Louise était trop pure, sa mère trop confiante pour qu'il songeât à abuser de la liberté qu'une longue connaissance lui donnait. Il lui arriva même quelquefois d'éviter les tête-à-tête qu'amenait le hasard. Il n'était pas de ceux qui regardent comme une proie légitime l'innocence et la pudeur, la jeunesse comme les cheveux blancs lui inspiraient du respect. Louise avait-elle deviné ce que cachait son silence? Il l'ignorait. Elle n'avait pas changé à son égard ; elle ne le cherchait ni ne le fuyait ; elle n'était ni plus joyeuse quand il arrivait, ni plus triste quand il s'éloignait, et il semblait à Lucien que son humeur était restée trop égale, son amitié trop franche, pour qu'il pût s'y mêler un autre sentiment.

Mais si timide que fût son amour, si peu d'espoir qu'il eût conçu, Lucien n'était pas en garde contre la vivacité de ses impressions, et, comme nous l'avons vu au commencement de ce chapitre, sa philosophie avait cédé à un mouvement de joie irréfléchie lorsqu'il avait reconnu sur l'adresse de la lettre l'écriture de Mlle Delaunay. Cette lettre était tout simplement une invitation pour le soir même à un bal chez M. et Mme de Montdidier, dont Lucien avait entendu quelquefois parler chez le père de Louise. Cette invitation, comment et pourquoi lui était-elle adressée? C'était à Louise sans doute qu'il la devait. Absent, il avait un instant occupé sa pensée. elle désirait le voir, elle lui donnait rendez-vous et l'appelait à côté d'elle, au milieu de ce monde où sa beauté allait paraître dans tout son éclat, où l'attendaient mille hommages. N'est-ce pas là une sorte d'encouragement? Qui sait si, dans ce premier moment, Lucien n'aurait pas oublié ses sages et discrètes résolutions? Tant de bonheur, un bonheur si inespéré, le transportait bien au delà de la réalité. Il fallait, pour que l'imagination de Lucien repliât ses ailes, qu'elle se heurtât contre un de ces obstacles vulgaires dont les romanciers et les écrivains dramatiques ne tiennent ordinairement aucun compte, et qui cependant forment la trame et le tissu de la vie.

Rentré dans sa chambre, et quand déjà il avait préparé ses habillemens de soirée, Lucien, comme tous les amoureux qui ne voient pas seulement dans une lettre les sentimens qu'elle exprime ou qu'ils croient y deviner, mais qui prêtent encore un charme mystérieux et une sorte d'animation à l'objet matériel, aux caractères tracés par une main chérie, au papier dont le contact fait courir le frisson dans leur doig Lucien voulut relire le bienheureux billet. Il commença par épeler, syllabe par syllabe, les huit ou dix mots de l'adresse; il lut ensuite, en ne s'arrêtant que sur son nom, l'invitation, cause première de tant de joie. Mais, hélas! une dernière ligne, une ligne fatale qui d'abord avait échappé à ses regards, renversa tout ce fragile échafaudage, et le ramena, des enivremens d'une fête, au milieu de sa solitude et de sa pauvreté. Le bal de Mme de Montdidier était un bal costumé, et le costume était d'étiquette rigoureuse pour les danseurs Le premier mouvement de Lucien fut de courir à son secrétaire, mais la réflexion l'arrêta. Le matin même il avait calculé son budget jour par jour jusqu'à la fin du mois qui approchait, et l'argent dont il pouvait disposer n'aurait pas suffi à une pareille dépense. En présence d'un obstacle aussi prosaïque, la colère lui parut de mauvais goût, et renfermant ses regrets en lui-même, il sourit tristement et alluma la lampe qui avait déjà éclairé tant de veilles laborieuses. En cet instant on frappa à sa porte.

— M. Lucien, la voiture est en bas, lui cria la portière.

— Renvoyez-la : j'ai changé d'idées, je ne sortirai pas.

Puis s'asseyant devant sa table de travail.

— Je n'étais qu'un enfant tout à l'heure, dit-il, me voilà redevenu homme. Le bonheur est la pierre de touche de la sagesse, et la joie est plus difficile à supporter que la peine.

Après un moment de silence, il ajouta avec un accent railleur :

— Pourquoi n'écrirait-on pas un livre sur de pareilles mésaventures, un livre des *impossibilités ?* Qu'un étudiant veuille enlever une grisette, il devient aussitôt riche comme un des trois Rothschild : tout amoureux court les grands chemins et sème l'or sous ses pas. On va en Suisse pour un regard, en Italie pour un sourire, et pourtant la vérité est que les frais de poste coûtent horriblement cher, et que je ne suis pas le premier qui, pour soixante misérables francs, ait appris la différence qui existe entre le roman et la vie réelle.

LES ABSENS ONT TORT.

Les salons de M. de Montdidier s'ouvraient à une foule nombreuse pendant que le philosophe de la rue des Poitevins faisait de l'héroïsme dans sa mansarde et se persiflait sur son désappointement. D'épigrammes en épigrammes il en était venu à dresser l'acte d'accusation du bal en général, et en particulier du bal costumé, quoiqu'il soit très probable que s'il eût mis le pied sur cette terre promise un instant entrevue, le farouche disciple de Timon se serait bien vite converti aux idées plus consolantes du docteur Pangloss. Peu à peu cependant ses boutades misanthropiques se calmèrent, et sans convenir que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, son esprit s'élevant au dessus de cette contrariété présente, ne la considéra plus que comme une leçon salutaire et y puisa le texte de sérieuses réflexions pour l'avenir.

Les bals costumés ont pour l'observateur cet avantage sur les autres, qu'ils trahissent le mauvais goût naturel des femmes, à peu près comme l'ivresse babillarde met à nu le fond des cœurs. A moins d'une lésion au cerveau, il est rare qu'une femme habituée à vivre dans le monde ne possède pas d'une manière satisfaisante la théorie de la toilette, cette grande affaire de son existence. Aux promenades, aux spectacles, et jusque dans les cercles bas-bleus où elle pétitionne et réclame l'exercice de ses droits politiques, la réformiste la plus radicale habille et déshabille sa voisine comme la poupée qui a amusé son enfance. Cet art compliqué des chiffons a des règles générales, des principes fondamentaux que toutes connaissent. D'un défaut grossier de toilette on peut conclure hardiment contre la femme qui s'en rend coupable à un défaut moral ou intellectuel. Mais lorsqu'il s'agit d'un costume, l'expérience de tous les jours est dépistée : la plus habile à marcher dans l'ornière de la mode met alors le pied sur un terrain inconnu, où elle trébuche si l'instinct ne vient à son secours. Aussi, dans toutes les réunions semblables, le vulgaire abonde, le trivial se pavane sous des déguisemens sans vérité, dépourvus d'exactitude et de pittoresque, sous les habits de la suissesse, de la femme grecque de la pierrette, inévitables lieux-communs de toute mascarade. Parmi les costumes qu'on avait remarqués dans les salons de M. de Montdidier, un surtout avait attiré l'attention des hommes et excité l'envie des femmes. C'était une nouveauté merveilleuse pour tous ceux qui n'avaient pas visité, un jour de fête, le village de Scheveningen en Hollande. La jeune personne à qui il avait suffi de se présenter pour être déclarée tout haut ou tacitement la reine du bal, était âgée de dix-huit ans environ. De beaux cheveux châtain foncé de ce ton chaud et vigoureux qui reflète la lumière, encadraient son visage régulier et expressif en même temps. Il y avait dans la coupe de sa figure, dans la courbure de ses sourcils dessinés comme avec un pinceau, dans la douceur pénétrante de ses yeux bleus voilés par de longues paupières, un mélange charmant de force et de candeur. Rien encore n'avait altéré la pureté de ses pensées, l'innocence de ses désirs; mais en la regardant avec attention, on aurait deviné une organisation puissante qui sommeillait dans l'ignorance d'elle-même et des passions et qu'une étincelle devait embrâser. La plupart des jeunes filles, faibles et fragiles créatures, portent écrite sur le front leur destinée. Elles l'accompliront dans le cercle étroit où se meuvent les joies et les

souffrances ordinaires des femmes ; la soumission leur tiendra lieu de dévoûment; leur bonheur sera un amour tranquille : plus de peines ou de plaisirs serait un poids trop lourd et les ferait plier. Chez celle-là existait la double force du corps et de l'âme, capable de supporter également une infortune ou une félicité infinies.

Cette jeune fille était mademoiselle Louise Delaunay.

Le bal de M de Montdidier était pour elle presque un début dans le monde. Sa mère, d'une santé long-temps chancelante, avait été obligée à de grands ménagemens, et Louise, pour ne pas la quitter, renonça volontairement et sans peine à des fêtes où elle aurait pu cependant paraître accompagnée par son père. Plus tard, la fortune de sa famille fut, comme nous l'avons dit, gravement compromise. C'étaient chaque jour des inquiétudes renaissantes ; tantôt l'avenir semblait promettre la sécurité, tantôt il s'assombrissait. Cette incertitude, pire cent fois que la ruine, ces alternatives de crainte et d'espoir, mettaient en jeu la sensibilité extrême de Louise et la faisaient vivre dans un état continuel d'exaltation nerveuse. Elle devinait, pour les consoler, des peines qu'on voulait lui dérober : elle partageait des espérances que son imagination ardente lui présentait comme des réalités, et quand il fallait abandonner ce rêve, elle cachait ses pleurs et s'efforçait de sourire encore. Son père et sa mère, pour lui épargner le spectacle de leurs angoisses, se séparèrent d'elle comme ils avaient déjà consenti à l'éloignement de Victor, leur fils. Louise entra dans un pensionnat, où elle acheva une éducation brillamment ébauchée, et qu'elle n'avait pas poussée plus loin que celle des femmes qui n'ont d'autre obligation que d'éviter l'ignorance. Là, elle approfondit ce qu'elle n'avait fait qu'effleurer. Les talens qu'elle acquit pouvaient, dans un cas de ruine complète qu'elle prévoyait alors, lui être utiles et assurer son existence. Heureusement elle n'eut pas besoin de les mettre à profit : rentrée au sein de sa famille après ce commencement d'épreuve qui avait jeté une ombre sur les premiers jours de sa jeunesse, elle était préparée au changement qui s'était opéré dans la maison paternelle. Elle s'attendait à un sort plus triste et ne se trouvait pas à plaindre. Mais la vie qu'elle menait était retirée, et il avait fallu les instances pressantes de Claire de Montdidier, plus âgée qu'elle de trois ans et qu'elle avait connue dans les premiers temps de son séjour au pensionnat, pour déterminer M. Delaunay à accepter cette invitation. Pendant la semaine qui avait précédé, Louise s'était occupée de ce bal avec toute l'ardeur innocente de son âge. Son costume avait été exécuté sur le modèle que Claire lui avait prêté. Elle l'avait essayé à plusieurs reprises devant toutes les glaces de la maison, en présence de son père et de sa mère, quelquefois aussi, seule et comme en cachette, et un soir elle s'était souri à elle-même de si bonne foi, elle s'était si naïvement trouvée charmante qu'elle avait désiré que Lucien Gairal eût occasion de lui adresser un compliment.

La sensation qu'elle produisit la troubla, et dans sa timidité et son ignorance du monde elle ne sut d'abord si ces mille regards tournés vers elle étaient moqueurs ou bienveillans, si les chuchottemens et les réflexions échangées à voix basse exprimaient des épigrammes ou des éloges. Elle aurait pu cependant se rassurer en voyant l'air de satisfaction qui rayonnait sur le visage de son père, et l'empressement des danseurs à obtenir d'elle la faveur de lui servir de cavaliers. Mais celui qui aurait dû se présenter le premier de tous ne paraissait pas, et Louise, un peu piquée peut-être au fond du cœur, refusa d'abord les invitations. Pourtant cette petite bouderie ne tint pas long-temps contre l'attrait du plaisir et les sollicitations qui se renouvelaient sans cesse. Les succès qu'elle obtint, et dont elle ne doutait plus, effacèrent bientôt jusqu'à la dernière trace de la contrariété qu'elle avait éprouvée. Elle ne s'était pas rendu un compte bien rigoureux du sentiment qui l'avait portée à désirer la présence de Lucien ; elle n'avait pas fait un examen de conscience bien sévère : c'était une préférence qui ne lui semblait autre chose qu'un mouvement d'amitié. Un regard, une parole, la main de Lucien pressant la sienne, l'auraient peut-être éclairée ; mais il n'était pas là, mais il avait dédaigné de comprendre cet aveu indirect, et la pensée qui l'avait dictée s'évanouit comme un son qui ne trouve pas d'écho pour le répéter.

Vers le milieu de la nuit, les quadrilles furent

interrompus par quelques scènes en apparence improvisées qu'exécutèrent trois ou quatre plaisans de la société, de l'espèce de ceux qui, dans les grandes réunions, ont pour mission de faire rire les autres à leurs dépens, et qui se chargent du rôle stupide de bouffons sans appointemens. Pendant ce triste intermède, Louise, en compagnie de Claire de Montdidier et d'une autre de ses amies de pension, Clarisse Dumontel, s'était retirée dans une pièce contiguë au salon principal et que les joueurs avaient momentanément abandonnée. Un jeune homme d'une trentaine d'années au plus, d'une figure distinguée et d'une tournure élégante, les y avait suivies; mais quoiqu'il pût, sans aucune indiscrétion, s'approcher de Mme de Montdidier dont il était parfaitement connu, et surtout de Clarisse, placée dans ce bal sous sa surveillance immédiate, il s'arrêta en les voyant toutes trois assises sur un canapé et causant avec intimité. Il se tint debout contre la porte, occupé à écouter les lazzis qui se débitaient à l'autre extrémité du salon; mais de temps à autre ses regards se dirigeaient furtivement du côté du canapé, et ce n'étaient ni Claire ni Clarisse qu'ils cherchaient.

— Eh bien, demandait Mme de Montdidier à Louise, crois-tu que ton père soit fâché maintenant d'avoir cédé à mes prières et qu'il regrette de t'avoir conduite au bal?

— Je n'en sais rien, répondit Louise; mais moi j'avais toujours désiré y venir.

— Et tu me laissais parler seule : tu n'as pas dit un seul mot pour m'aider à vaincre sa résistance !

— Ma chère amie, tu dois comprendre quels étaient les motifs de ce refus; il est peut-être plus sage de se priver entièrement des plaisirs qui ne doivent pas se renouveler que de les goûter une fois par hasard pour n'en conserver que le regret. Tu es heureuse, Claire, tu es riche.

— Grâce à mon mariage, qui ne se serait pas fait si j'avais vécu comme une recluse. M. de Montdidier n'est pas jeune, il est vrai : soixante ans! près de trois fois mon âge! Mais il est bon, il m'aime, et il est fier de moi. Et puis, il était immensément riche, et moi je n'avais rien, presque rien. Cent mille francs! pas plus, tout juste ce qu'il faut pour épouser un avoué ou un notaire de province, ou pour payer la charge d'un huissier à Paris. Au lieu de cela, j'ai un hôtel, des domestiques, un équipage. Mon mari n'a point d'esprit, j'en conviens; mais il est officier de la Légion-d'Honneur, je ne sais pas pourquoi, j'en conviens encore, et il est invité à tous les bals du château, choyé partout, influent auprès de tous les ministres. Enfin, je suis très heureuse; je n'aurais pas pu m'habituer à l'idée d'être pauvre. Cependant tout le monde a ses chagrins; sais-tu, Louise, que j'ai été bien grondée à cause de toi?

— A cause de moi? Pourquoi, et par qui? Par ton mari?

— Non : par un de ses neveux, monsieur de Mauléon, qui avait rapporté pour moi de Hollande le costume que je t'ai laissé choisir parmi les miens. Je ne suis pas jalouse de toi : je dois faire les honneurs de chez moi : mais conviens que je t'ai ménagé un véritable triomphe : il n'y a qu'une voix sur l'élégance de ta toilette...

— Et sur ta beauté, interrompit Clarisse Dumontel. Tu nous éclipses toutes, et nous ne sommes que tes très humbles satellites. Comme on a vu que je te connaissais, on s'est adressé à moi pour savoir ton nom, et toutes les femmes, mariées ou demoiselles, sont convenues alternativement, les unes que tu serais sous ce costume la plus jolie personne du bal, si tu avais les cheveux noirs, les autres si tu étais blonde. Tu vois qu'il te manque si peu de chose pour être parfaite que ce n'est pas la peine d'en parler.

— Vous me rendez honteuse, dit Louise, et quoique je sois un peu plus rassurée maintenant que lorsque je suis entrée, je n'accepte pas vos éloges.

— Allons, pas de fausse modestie, reprit Mme de Montdidier, tu es charmante, tu dois le savoir, tu le sais, et ce serait pousser trop loin l'esprit de contrariété que de ne pas être d'accord sur un pareil sujet avec tout le monde.

— Je le veux bien puisque vous le voulez toutes deux, mais assurément votre amitié vous aveugle, ou vous tendez un piége à ma vanité.

— Oh! je connais quelqu'un qui rendrait témoignage pour nous, dit Clarisse en jetant un regard plein de malice sur le jeune homme qui était toujours debout contre la porte du salon.

et qui à ce moment détourna la tête. Mme de Montdidier surprit ce regard rapide et sourit en voyant celui qu'il désignait.

— Vraiment? dit-elle. Puis, après un moment de silence. elle ajouta d'un ton moitié sérieux, moitié moqueur :

— Je sais aussi quelqu'un qui probablement ne se ferait pas prier pour soutenir la même opinion, n'est-ce pas, Louise?

— Que veux-tu dire ?

— Il ne faut pas dissimuler avec moi.

— Mais je ne te comprends pas.

— Je ne l'ai pas encore vu. Tu me le montreras pour que je juge par moi-même si cet heureux mortel est digne de son bonheur. Quel costume porte-t-il ?

— Qu'est-ce donc? Et de qui s'agit-il? demanda Clarisse. Vous parlez devant moi par énigmes.

— Il s'agit, reprit Mme de Montdidier, d'un protégé de mademoiselle. Il y a deux jours, après avoir acquis la certitude que ce déguisement faisait ressortir admirablement tous ses avantages, elle est venue me demander d'un air embarrassé et bien gauche qu'elle croyait naturel et indifférent si je ne craignais pas de manquer de danseurs. Moi, j'ai vite répondu oui, par pure complaisance, et j'ai remis à Louise une lettre d'invitation qu'elle s'est chargée de remplir devant moi et qu'elle a envoyée à monsieur... monsieur... Attends donc que je me rappelle son nom... Monsieur Lucien Gairal .. un jeune homme auquel mademoiselle porte le plus vif intérêt et qui le mérite... cela va sans dire. Voyons, sois franche, Louise, la dissimulation ne t'a pas réussi. Tu as un sentiment de préférence pour ce monsieur Lucien... Tu l'aimes?

— Moi ! répondit Louise, je l'aime comme un ami de ma famille, et je ne t'ai pas demandé une lettre d'invitation pour lui sans en avoir parlé à mon père. Je ne connaissais personne ici : il fallait bien m'assurer au moins d'un danseur.

— Oh ! sans doute, continua Mme de Mondidier, car avec une figure comme la tienne, il était probable que tu resterais toute la soirée sur ta chaise.

Les questions de Claire et les regards inquisiteurs de Clarisse avaient un peu troublé Louise. Elle avait cru de la meilleure foi du monde que Mme de Montdidier n'avait pas deviné le motif secret de sa demande, et lorsque celle-ci ajouta :

— Quoi qu'il en soit, ce monsieur Lucien est, ou bien timide, ou bien indifférent, car depuis plus d'un quart-d'heure que nous sommes seules dans cette chambre retirée , il ne t'a pas cherchée, il ne s'est pas montré...

Louise fut presque satisfaite d'avoir à répondre :

— Il n'est pas venu, croyant ainsi couper court à la conversation.

— C'est bien mal à lui, dit Claire; mais il ne faut pas condamner les gens sans les entendre, et je suppose qu'il aura d'excellentes raisons à te présenter. En attendant que tu lui pardonne, venge-toi comme il convient ; tout le monde ici est disposé à te le faire oublier.

— Oui, tout le monde, reprit Clarisse, et surtout ce mélancolique Espagnol qui reste planté comme une statue près de la porte du salon , et qui n'a de regards que pour toi. Tu as produit sur lui une impression profonde, je t'en avertis.

— Toi aussi ! dit Louise. Tu veux plaisanter à ton tour.

— Je ne plaisante pas , j'ai reçu ses confidences.

— Tu le connais?

— Assez pour qu'il ne me cache pas ses secrets, et je suis charmée d'apprendre que monsieur Lucien n'est pas ici. Un rival ! et un rival préféré, peut-être ! Mais il y aurait eu là de quoi faire naître une haine à mort... Que sais-je ! un duel !

— Folle que tu es ! et si je croyais que tu parles sérieusement, je n'oserais plus lever les yeux sur ce jeune homme ! J'ai déjà dansé avec lui il y a une heure, et il m'a de nouveau engagée pour la première contredanse.

— Je le sais encore, et je suis bien sûre qu'au fond de l'âme il maudit ces faiseurs de parades qui retardent l'instant où l'orchestre donnera le signal !

— Mais enfin, quel est ce jeune homme avec lequel tu parais être en si grande intimité?

A ce moment des éclats de rire et des applaudissemens accueillirent la fin de la parade, et un

coup d'archet retentit. Le jeune homme inconnu s'avança vers Louise et la prit par la main. Mme de Mondidier et Clarisse restèrent seules un instant.

— Est-ce une plaisanterie que tu lui as faite? demanda Claire.

— Non vraiment, et à la manière dont Gustave m'a parlé d'elle, je te jure que je le crois déjà amoureux fou.

Louise se laissa conduire, assez embarrassée de sa contenance, car il était évident que son danseur avait dû s'apercevoir qu'il était désigné dans la conversation. Mais il ne semblait pas disposé à profiter de cet avantage et à suivre les conseils que la fatuité aurait pu lui donner. Elle lui sut gré de son extrême réserve, même de son silence, peut-être aussi de l'émotion mal déguisée qu'il éprouvait. La contredanse terminée, Clarisse vint la rejoindre et lui dit :

— Eh bien! décidément, comment trouves-tu mon frère?

— C'est ton frère! s'écria Louise.

— Sans doute.

— Méchante! pourquoi m'avoir intriguée pendant une demi-heure?

— Ma chère amie, dit Clarisse en se penchant vers elle, tu as fait une conquête. C'est une passion véritable, une passion à première vue. Prends garde : ne tourne pas la tête, ne lève pas les yeux, les siens ne te quittent pas. Il est là, debout, immobile, à dix pas devant nous... Ah! mon Dieu! je crois qu'il marche... Oui, il s'avance... Il vient me parler... Que veux-tu? ce n'est pas ma faute, et je puis l'en empêcher....

En effet, Gustave Dumontel s'approcha de sa sœur. Au même moment M. Delaunay vint retrouver sa fille et lui demanda si elle consentait à se retirer. Mais Clarisse obtint de lui qu'il resterait jusqu'à la fin du bal. C'était la première fois que M. Delaunay voyait Mlle Dumontel; il se souvenait seulement avoir entendu souvent prononcer ce nom. Avec l'enjoûment qui la caractérisait, Clarisse eut bientôt fait connaissance : le reste de la nuit se passa sans aucun incident digne d'être rapporté. Le jeune homme causa avec le père de Louise, et celle-ci fut charmé de ses manières distinguées, de sa conversation, qui, sans être précisément remarquable, annonçait un esprit droit et la grande habitude du monde. Il apprit de lui quelles circonstances avaient interrompu les relations d'amitié entre sa sœur et Louise. A l'époque de sa sortie du pensionnat, Clarisse avait quitté la France avec lui. Un oncle, le seul parent qui lui restât, venait de mourir en Amérique. Ils avaient été recueillir une succession considérable, et n'étaient de retour à Paris que depuis quelques mois. Peut-être Gustave exagéra-t-il un peu le désir que sa sœur avait toujours eu de revoir son ancienne amie, et ce petit mensonge, qui était au fond la traduction involontaire de ses propres sentimens, prépara M. Delaunay à la requête que quelques instans plus tard Clarisse lui adressa.

La foule s'était peu à peu éclaircie dans les salons. Quelques quadrilles languissans et incomplets annonçaient la fin du bal. Tandis que Louise s'enveloppait dans son manteau et recevait les adieux de Mme de Mondidier, Clarisse demanda à M. Delaunay la permission d'aller voir sa fille et fixa elle-même le jour de sa visite. Ils descendirent ensemble; mais ils ne devaient pas encore se séparer. La pluie tombait par torrens, et vingt personnes se disputaient des voitures de place. Un seul équipage attendait son maître : c'était celui de Gustave Dumontel. Au bout de vingt minutes il s'arrêtait devant la porte de M. Delaunay.

A la même heure où les deux amies se séparaient, Lucien éteignait la lampe près de laquelle il avait veillé toute la nuit. Mais il avait en vain demandé une distraction au travail. Le livre placé devant lui était resté ouvert à la même page et ses yeux avaient parcouru vingt fois sans les lire les mêmes caractères. L'esprit de l'homme est comme le brin de paille qu'enlève le moindre souffle, comme la feuille tremblante que colore un rayon de soleil, ou qu'assombrit le nuage qui passe, une chose légère, vagabonde et changeante. L'imagination de Lucien s'était lancée dans les champs sans limite de l'inconnu. Le front appuyé sur ses mains, il l'avait laissée voyager au pays mystérieux des rêveries et des chimères, se bâtir, au gré de ses caprices, des palais que renversaient d'autres fantaisies, et se créer une destinée et des existences diverses. Tantôt, quand il suivait en idée au milieu du bruit et des parfums du bal l'image de cette jeune

fille, il s'indignait de son inaction, il secouait et brisait la chaîne que sa misère avait rivée : alors s'ouvrait devant lui une vie active, glorieuse, riche; il avait foi en lui-même, et les obstacles qui le séparaient du but disparaissaient. Tantôt, à la place de ces riantes espérances, c'étaient de tristes pressentimens : la vie redevenait rude, aride et solitaire quand quelque souvenir de son enfance flottait devant ses yeux. Avec le son affaibli des cloches qui tintaient lentement dans la cheminée, il lui venait au cœur des pensées de repos et d'obscurité tranquille; le coup de vent qui ébranlait et faisait crier ses fenêtres dispersait ses illusions et le reportait dans l'enceinte d'un cimetière de village, près d'une tombe envahie déjà par l'herbe, où s'était éteinte une autre existence qu'il n'avait pu secourir ni prolonger, et parfois il lui semblait que la sienne devait retourner bientôt à ce terme fatal et s'y arrêter souffrante et inconnue.

Cependant il garda les résolutions énergiques qu'il avait prises, et le lendemain même, après quelques heures d'un sommeil agité, il sortit, décidé à vaincre sa répugnance pour le métier de solliciteur et à tenter tous les moyens honnêtes de mettre fin à sa misérable position. L'ordre et l'économie sévère dont Lucien s'était toujours fait une loi avaient donné à tous ceux qui le connaissaient le change sur sa pauvreté. Mademoiselle Delaunay était loin de soupçonner seulement le véritable motif qui l'avait empêché de se rendre au bal. Elle espéra qu'il viendrait se justifier, mais il ne parut pas : du moins, le jour où il vint demander à monsieur Delaunay une lettre de recommandation pour monsieur de Montdidier, Louise était allée avec sa mère rendre une visite à Clarisse. Deux semaines s'étaient déjà écoulées depuis ce bal, huit jours se passèrent encore sans que Lucien se montrât. Un matin, il arriva une lettre de lui pour M. Delaunay, et la vieille domestique qui avait élevé Louise lui remit une autre lettre qu'elle seule devait lire.

III.

LE PROTECTEUR.

Si nous écrivions un roman, nous ne serions encore qu'au début de la première partie de cette histoire. Ce serait le moment d'initier le lecteur aux habitudes, à la vie intérieure de la famille Delaunay. Le père et la mère de Louise devraient avoir leur place dans le tableau. Le roman a ses coudées franches; il prend son temps, se pose et se développe à son aise. A moins qu'il ne s'appelle Werther ou René, à moins que par la profondeur de la conception, par la puissance de l'analyse, par l'ampleur du style, il ne s'élève au dessus des régions moyennes de la vie bourgeoise, jusqu'à la création d'un type indépendant de tout accident vulgaire, jusqu'à l'abstraction, cette dernière et sublime expression de l'art, le roman procède par détail et nuance. Au contraire du drame qui recrute et parfois enrôle des caractères pour les plier à une convention inévitable et les faire entrer de force, sous peine de mort, dans un cadre donné, il peut suivre dans la liberté de leurs mouvemens les modèles qu'il reproduit, marcher ou revenir avec eux sur ses pas, aimer ce qu'ils aiment, et prêter une sorte d'existence aux objets qui les entourent. Alors souvent un simple mot des personnages ainsi connus sous toutes leurs faces, un geste, un regard, ont la valeur et l'effet inattendu d'une combinaison profonde, jusqu'au moment où du sein de ces préparations accumulées, éclate le cri de la passion. Mais le feuilleton, cette étincelle suivie aussitôt de la nuit et de l'oubli, n'existe qu'à la condition de scintiller toujours. A peine a-t-il tracé deux ou trois silhouettes, à peine a-t-il fait une pause, il faut qu'il avance sans trêve ni repos, par sauts et par bonds d'égale longueur, que le lendemain il se retrouve sur ses pieds, alerte et dispos comme la veille, qu'il courre sans cesse à l'action et ne s'arrête un instant sur les points culminans de son récit que pour mesurer la distance qu'il doit franchir de nouveau.

Qu'il soit donc convenu, aussi bien que si cela était expliqué longuement, que la beauté de Louise et l'éducation brillante qui avait développé en elle une extrême distinction naturelle de sentimens et d'idées, étaient devenues presque un sujet d'inquiétude et de regrets pour son père et sa mère. Ils l'eussent désirée moins parfaite. Un semblable trésor devait-il rester sans maître ou écheoir à des mains indignes de le posséder ? Cette belle jeune fille,

si pure, d'une âme si élevée, mais sans fortune, devait-elle languir dans l'attente et le désir éternel d'un mariage conforme à ses goûts et capable de réaliser les rêves gracieux de son imagination, ou, comme une plante privée d'air et de soleil, aller s'étioler et perdre ses couleurs et ses parfums derrière le comptoir d'un petit marchand, dans les préoccupations du *doit* et de l'*avoir* ou les soucis quotidiens d'un ménage pauvre? Toutes les graves questions enfantées par ce désaccord des désirs et des résultats, par cette imprudence des familles qui sème à pleines mains dans le présent des germes qui doivent avorter dans l'avenir, avaient été discutées entre eux sans jamais amener une conclusion satisfaisante. De son côté, Louise n'avait pas encore songé sérieusement qu'un jour viendrait où elle pourrait se séparer de son père et de sa mère. L'absence prolongée et inexplicable de Lucien l'avait avertie, mieux que n'eût fait sa présence, de la préférence qu'elle lui accordait. Elle l'avait oublié, il est vrai, pendant quelques heures, mais rendue à elle-même, au calme ordinaire de sa vie, la tête libre des enivremens d'une fête, elle pensa à lui quand elle ne le vit plus. Elle sentit une espèce de vide autour d'elle, et ce qui lui manquait l'occupa plus que ce qu'elle avait possédé sans en connaître le prix Il lui arriva moralement ce qui arrive dans l'ordre physique aux gens qui ont l'habitude de s'endormir au bruit monotone d'un marteau et qui s'éveillent sitôt que le bruit cesse. Dès la seconde visite de Clarisse, toujours accompagnée par son frère, elle avait deviné quelle influence cette rencontre fortuite pouvait avoir sur sa destinée. Elle savait, à n'en pouvoir douter, que Gustave Dumontel l'aimait sérieusement, et elle préparait déjà la réponse qu'elle ferait à une proposition qui, selon toute apparence, ne devait pas tarder. Le jour où, pendant son absence, Lucien avait vu son père, il avait annoncé qu'il reviendrait probablement le lendemain, et huit jours s'étaient écoulés. Quelle cause l'avait donc retenu? Louise l'ignorait, et nous devons en instruire le lecteur.

Pendant que Gustave Dumontel faisait à sa sœur confidence de l'amour subit qui s'était emparé de lui, et que celle-ci, dans l'intérêt de Louise, dont elle appréciait les excellentes qualités, et qu'elle avait toujours aimée sincèrement, ménageait des entrevues entre les deux jeunes gens, et s'ingéniait à trouver des prétextes pour les rendre plus fréquentes, Lucien Gairal, ne soupçonnant pas qu'il eût un rival à redouter, ne voyait d'obstacle à l'accomplissement de ses désirs que sa pauvreté. Si Louise ne l'aimait pas encore, du moins il avait la certitude qu'elle n'aimait personne. Pourquoi, s'il se déclarait, ne lui serait-il pas réservé de faire cesser cette indifférence qu'un autre sentiment devait remplacer tôt ou tard? Mais il ne lui suffisait pas de souhaiter la fortune pour qu'il la possédât, et quelque bonne envie qu'il eût de se dévouer à la guérison des malades, les cliens ne pouvaient pas s'improviser. Ses premières démarches furent employées à recueillir des renseignemens et à reconnaître des tentatives qu'il pouvait faire utilement. Une occasion se présenta, et il se rendit chez M. de Montdidier, muni de la lettre de recommandation du père de Louise.

Le résultat de cette visite était décisif pour lui. Une réponse favorable, un appui généreux, et son avenir était assuré, et il lui était permis d'espérer que Louise lui appartiendrait un jour. Le cœur lui battait fortement lorsque le valet de chambre alla annoncer à son maître qu'un jeune homme désirait être introduit auprès de lui. M. de Montdidier ne pouvait ou ne voulait pas le recevoir à l'instant même. Il le fit prier de revenir le lendemain, à moins qu'il n'aimât mieux l'attendre dans son cabinet. Lucien accepta cette dernière proposition : sa demande était trop importante pour qu'il la différât de vingt-quatre heures, mais il fut presque content de ce léger retard qui lui donnait un peu de répit et le temps de calculer de nouveau les chances qu'il avait de réussir. A force de les repasser dans son esprit et de préparer son éloquence. ses idées s'embrouillèrent, les minutes lui parurent longues comme des heures, et pour se distraire il prit sur le bureau un journal. C'était une feuille de l'opposition, contenant ce jour-là le récit de scènes tumultueuses dans les écoles, et qui avaient été suivies d'un commencement d'émeute comprimée par la troupe. Des arrestations avaient eu lieu ; mais les principaux meneurs étaient restés inconnus. Lucien remarqua que ce jour-

nal n'était pas timbré et portait sur la première page, le mot *épreuve* écrit à la main. M. de Montdidier était plus qu'un abonné, peut-être un rédacteur, peut-être un actionnaire, et il lui parut de bon augure que, dans sa position de fortune, son futur protecteur partageât les opinions d'une feuille qui, du moins, avait le mérite de ne pas prêcher l'égoïsme et le culte honteux des intérêts et de la peur. Une circonstance, une trouvaille insignifiante pour tout autre que lui, lui donna une nouvelle espérance et acheva de le convaincre qu'il était dans un jour de bonheur. La pièce où il attendait était la même que celle où les trois amies avaient causé ensemble et où elles étaient revenues une seconde fois à la fin de la soirée. Lucien, après sa lecture et les commentaires qu'elle lui fournit, s'assit sur un canapé qui faisait face à la fenêtre. Comme il était seul, rien ne l'obligeait à une tenue d'étiquette : il s'étendit donc négligemment, les jambes allongées, la tête renversée, et pour mieux se maintenir dans cette position glissante, il passa ses mains entre le siége et le dossier du canapé. Ses doigts rencontrèrent un objet d'une forme carrée qui, au toucher, ressemblait à un livre en miniature. C'étaient, en effet, quelques pages de papier vélin d'un format infiniment petit, retenues par un sinet et fixées dans une couverture de maroquin doré et doublé de soie bleue. Lorsqu'il le tira de sa cachette, cet agenda de bal était ouvert ; sans se croire coupable d'indiscrétion, Lucien jeta les yeux sur les feuilles froissées. Elles contenaient une vingtaine de noms écrits au crayon. C'était une liste de danseurs oubliée là ou perdue par une femme, et dont la présence au bout de quinze jours ne témoignait pas avantageusement du soin donné par les domestiques au mobilier. Le nom inscrit en tête était le sien ; le dernier était celui de Gustave Dumontel. Mais qu'importait au jeune homme ce nom et les autres tracés par une main qu'il ne pouvait méconnaître? Ce petit livret avait appartenu à Louise, il y retrouvait la preuve qu'elle avait songé à lui, à lui d'abord, que dans le secret de ses pensées elle lui avait réservé son premier sourire, son premier regard, la première fleur de sa parure et de sa beauté. Il pouvait donc se croire aimé discrètement comme il aimait lui-même. Il couvrait de baisers le bienheureux agenda.

— Je le lui rendrai peut-être un jour, s'écria-t-il ; un jour je lui apprendrai que j'avais surpris le secret de son cœur. Oh ! oui, je réussirai, et j'ai là un talisman que le ciel m'a envoyé comme un gage de bonheur.

La porte du cabinet s'ouvrit et M. de Montdidier entra. C'était un homme gros et court, d'un extérieur commun, et dont la physionomie, qui annonçait une absence totale d'intelligence et d'idées élevées, aurait singulièrement déplu à Lucien en toute autre circonstance ; mais dans ce moment il voyait tout en beau et ne fut pas choqué de cet air suffisant, plein de lui-même et de ce grossier aplomb que l'argent donne à la sottise.

— Monsieur, lui dit M. de Montdidier en lu faisant signe de s'asseoir, vous venez de la part de M. Delaunay ?

— Oui monsieur, répondit le jeune homme. Avez-vous pris connaissance de la lettre que j'ai prié de vous remettre lorsqu'on m'a annoncé ?

— Je l'ai lue. Vous connaissez intimement M. Delaunay, et il vous porte un vif intérêt si j'en juge par la manière flatteuse dont il parle de vous.

— C'était un ami de mon père, dit Lucien en s'inclinant.

— Voilà la première fois que je vous vois, Monsieur, mais il me semble que j'ai déjà entendu prononcer votre nom. Oui, on m'a parlé de M. Lucien Gairal.

— M. Delaunay avait obtenu pour moi une invitation à votre dernier bal, mais je n'ai pu en profiter.

— Bien, bien, je me rappelle : c'est ma femme qui m'a parlé de vous. Puis il ajouta en ricanant : Vous êtes amoureux de mademoiselle Delaunay, n'est-ce pas?

— Monsieur ! interrompit Lucien surpris de cette interpellation directe.

— Ma foi ! reprit l'homme aux écus, c'est encore madame de Montdidier qui me l'a dit. Je n'en sais pas davantage. Au reste, ne vous en défendez pas, vous faites preuve de bon goût : mademoiselle Louise était assurément la plus charmante personne du bal. Elle a fait vingt conquêtes, et entre autres une qui pourrait de-

venir redoutable, celle d'un jeune homme fort riche, M. Gustave Dumontel. Ah! ah! on en parle, je vous en préviens.

A ce nom de Gustave Dumontel qu'il venait de lire, Lucien se sentit pâlir : il lui sembla qu'un trait aigu pénétrait jusqu'à son cœur et y laissait un froid mortel. C'était une sensation douloureuse qu'il n'avait pas encore éprouvée et qu'il ne pouvait pas définir. Une de ses mains se porta machinalement dans une des poches de son habit. Elle y saisit et froissa l'agenda de Louise. Cependant il fit effort sur lui-même, et cherchant à chasser de son esprit ce premier soupçon, il dit en souriant :

— Que les sentimens que vous me supposez, Monsieur, pour mademoiselle Delaunay soient véritables ou non, permettez-moi de vous informer du motif qui m'a déterminé à vous demander cette entrevue.

— Je vous écoute, Monsieur ; de quoi s'agit-il? répondit M. de Montdidier en croisant les mains sur son ventre et en se renversant sur son fauteuil avec l'air de fatuité d'un protecteur et la satisfaction d'un sot qui vient de faire une malice.

— Je suis reçu médecin depuis plus d'un an, dit Lucien. Je suis pauvre, et les occasions de me faire connaître m'ont manqué jusqu'à ce jour. J'ai supporté sans me plaindre la mauvaise fortune ; je ne suis pas plus maltraité par le sort que beaucoup d'autres, qui valent autant et mieux que moi peut-être. Mais il me semble, Monsieur, que, comme beaucoup d'autres aussi, je puis prétendre à la réputation et ambitionner quelque gloire. Qu'on me fournisse le moyen de les acquérir, qu'on m'aplanisse les premiers obstacles insurmontables sans protection, c'est tout ce que je désire : le reste et l'avenir me regardent. J'ai appris, Monsieur, que vous êtes membre, et membre très influent d'un dispensaire : une place de médecin y est vacante. Je viens vous la demander, et je sais que celui qui aura votre appui doit l'obtenir.

M. de Montdidier regarda quelque temps le solliciteur en clignant les yeux et en faisant entendre pour toute réponse une espèce de petit grognement dubitatif.

Lucien continua :

— Il ne m'appartient pas de faire valoir mes droits à cette faveur : je ne puis en invoquer d'autres que mon titre de médecin. Mais ceux qui me connaissent ne me refuseront pas, sans doute, quelques éloges qui seraient déplacés et suspects dans ma bouche. M. Delaunay, j'en suis sûr, vous rendra volontiers témoignage de ma vie laborieuse et de quelques succès brillans que j'ai obtenus pendant le cours de mes études.

— Diable! diable! dit M. de Montdidier, vous me mettez dans l'embarras, Monsieur. Je serais enchanté, en vous servant, d'être agréable à un homme que j'estime autant que M. Delaunay. Il est bien entendu que je prendrai des renseignemens sur votre compte et que, comme vous venez de le dire très sensément, je ne puis pas croire à votre capacité sur votre simple affirmation. Mais enfin je suppose que vous n'aviez pas une trop bonne opinion de vous-même, il y a encore une difficulté : j'ai presque promis cette place à quelqu'un, et je n'ai qu'une parole.

— A quelqu'un qui sans doute en a besoin comme moi, interrompit Lucien d'un son de voix triste et découragé. Je n'ai plus rien alors à vous demander, Monsieur. J'attendrai encore : je serai peut-être heureux une fois dans ma vie. Dieu veuille que ce ne soit pas trop tard!

— Voyons, ne vous désolez pas, jeune homme. Vous avez une physionomie qui m'intéresse, et votre résignation est celle d'une tête froide et raisonnable. J'aime que la jeunesse sache souffrir. Tout le monde ne peut pas être satisfait et content. Vieillissez, et vous aurez votre tour. Mais si on pouvait arranger cette affaire...

— Votre protégé est-il pauvre, demanda Lucien.

— Il n'a pas le sou. C'est une aumône qu'on lui fait.

— Et, sincèrement, Monsieur, en le tirant de la misère, croyez-vous récompenser son talent?

— Hum! hum! son talent!... il en a... mais, après tout, il ne faut pas être Dubois ou Marjolin pour ordonner des tisanes à des ouvriers malades, ou pour faire des saignées au sixième étage. Ainsi, ce n'est pas là la question.

— Eh bien! Monsieur, dit Lucien, j'exercerai

à sa place et je vous remettrai le traitement pour le lui rendre.

— Vous: mais vous m'avez avoué tout à l'heure que vous n'aviez pas de fortune.

— C'est vrai, Monsieur, reprit Lucien qui s'animait par degrés et qui, ayant rencontré une pensée généreuse, sentait son cœur se réchauffer à une idée d'abnégation et de dévoûment : c'est vrai, Monsieur, et plus vrai que vous ne pouvez le croire. Si je vous disais pourquoi je n'ai pas accompagné M. Delaunay à votre bal!... mais la misère ne m'effraie pas, j'y suis habitué; c'est la compagne de mon enfance; nous vivrons encore ensemble, s'il le faut, et quand nous nous séparerons je ne la maudirai pas, je ne serai pas ingrat envers elle, elle ne m'a soufflé à l'oreille aucune mauvaise pensée, elle m'a enseigné la patience et le désintéressement, et je me souviendrai de ses conseils dans la bonne fortune. La misère! je la bénis maintenant, parce qu'elle m'a éprouvé. Que l'épreuve se prolonge, peu m'importe! celui qui en sort pur est maître de l'avenir.

Un mouvement de lèvres assez dédaigneux accueillit de la part de M. de Montdidier cette profession de foi. Il était évident qu'il ne comprenait rien à de tels sentimens et que dans ce moment Lucien lui paraissait un cerveau tant soit peu fêlé. Le jeune homme heureusement ne s'aperçut pas de cette impression fâcheuse; il continua avec la même exaltation :

— Que votre protégé reçoive cet argent sous le sceau du secret et qu'il me laisse à moi les peines, les fatigues, le travail. Ce n'est pas de l'argent que je demande à présent. Chaque jour produit son pain et cela me suffit. Qu'on m'envoie près du lit des malades pauvres qui n'auront que des remercîmens à me donner; ces remercîmens-là deviendront des trésors un jour! Que je puisse seulement les disputer à la fièvre qui les dévore sur leurs grabats! Que je puisse opposer la science à la mort et lui dire : Recule, abandonne-moi ta proie! et je lui arracherai souvent ses victimes: car la science de la vie, je la sais, Monsieur, je l'ai étudiée, et il m'est arrivé une fois de répondre hardiment de l'existence d'un homme que mes maîtres avaient condamné! Je lui ai dit: Tu ne mourras pas! et il s'est relevé de son lit! C'est que la science est diverse comme le mal, multiple et infinie comme l'intelligence de l'homme, pleine de ressources, de prodiges et de révélations soudaines, puissante à conserver comme la mort à détruire! Médecin, je lui dispute le malade jusqu'au dernier souffle et je ne cède qu'à Dieu.

Lucien s'arrêta. Après quelques secondes, il dit d'une voix moins élevée et moins émue :

— Vous me regardez avec surprise, Monsieur, et vous pensez peut-être que cet enthousiasme est de commande. Si j'avais l'honneur d'être connu de vous, vous sauriez que je n'ai jamais pu feindre des sentimens que je n'éprouve pas. Cette confiance en moi, qui vous semble sans doute exagérée, je suis certain de la justifier si l'occasion se présente. Une occasion favorable, c'est tout ce que je désire; c'est la réputation, et plus tard la fortune pour moi. Eh bien! Monsieur, quelle sera votre réponse?

— Asseyez-vous, je vous prie, dit M. de Montdidier. Nous avons peut-être à causer. Celui que vous appelez mon protégé est un parent éloigné du ministre de l'intérieur. Il y a eu des sollicitations, mais je ne suis pas précisément engagé, et la proposition que vous faites pourrait concilier bien des choses; d'autant plus que votre concurrent n'a pas, je crois, dans les sentimens, la même délicatesse que vous. C'est un paresseux, un utopiste, un cerveau mal fait, et on avait eu l'intention de lui donner une place et de l'occupation pour l'obliger à se tenir tranquille. Mais sans exiger de vous le sacrifice complet de vos intérêts, on pourrait faire valoir auprès du ministre cette espèce d'indemnité volontaire et mettre en même temps sous ses yeux des titres qui justifieraient cette préférence.

— A vrai dire, je n'en ai aucun, reprit Lucien; je n'ai que la consciense que je remplirai dignement cette place. Mais qui le sait, excepté moi? Je suis obscur, inconnu.

— Enfin, s'il dépendait de vous de vous faire connaître avantageusement, refuseriez-vous l'occasion qu'on vous offrirait?

— Qu'avez-vous à me proposer, Monsieur?

M. de Montdidier s'était exprimé lentement, en mettant un repos calculé entre chacune de ses phrases, comme un homme qui craint d'aborder, sans préparations, une question délicate. Lucien l'écoutait avec anxiété et cherchait

à deviner le motif de cette hésitation Partagé entre le doute et l'espoir, il était si près de réussir ou d'échouer! Son interlocuteur prit encore un détour avant d'arriver à son but.

— Je conçois, dit-il, toute l'importance que vous attachez à cette nomination : votre avenir peut en dépendre, en effet... où demeurez-vous, Monsieur, dans le quartier des écoles?

— Oui, Monsieur; je n'en ai jamais habité un autre depuis mon arrivée à Paris, répondit Lucien qui ne comprenait pas où pouvait conduire une pareille demande.

— Cette place ne vous obligerait pas d'en changer. Vous n'y avez aucun client?

— Aucun.

— Nommé aujourd'hui, je suppose, demain vous entreriez en fonctions? Ceux qui ne songent pas à vous appeler auraient recours à vous. Veuillez ne pas me trouver indiscret : quelles sont vos opinions politiques?

— Probablement les mêmes que les vôtres, dit Lucien en jetant un coup d'œil sur le journal resté ouvert sur le bureau.

— Vous pourriez vous tromper, reprit en souriant M. de Montdidier, et peut-être n'avez-vous répondu ainsi que pour flatter celles que vous me suposez, bien mal à propos, sur l'inspection de cette feuille anarchique et incendiaire. Je la reçois, c'est vrai ; je la lis même tous les matins, parce que je suis un de ses actionnaires : l'affaire est bonne et lucrative, j'y ai mis des fonds qui me rapportent des bénéfices; mais voilà tout, et je condamne et je déteste de pareils principes. Ainsi, puisque la glace est rompue, parlons franchement et mettez-vous à votre aise. Ne craignez pas de laisser éclater devant moi votre haine pour les ennemis de l'ordre. L'émeute, ces jours derniers, a troublé votre quartier. On n'a arrêté que des coupables insignifians; mais deux des chefs ont été blessés, on le sait : ce qu'on ignore, et ce qu'il faudrait découvrir, ce sont les maisons où ils ont été recueillis et où ils sont restés. Un médecin pourrait le savoir...

— Et le dire? interrompit Lucien en se levant.

— Sans doute.

— Monsieur, est-ce à ce prix que vous mettez votre protection? Je ne puis croire que vous parlez sérieusement, et ce n'est sans doute qu'une épreuve. Vous rougiriez pour moi si j'acceptais le rôle infâme de dénonciateur.

— Comme vous voudrez, dit M. de Montdidier en se levant à son tour, et en opposant un sourire de dédain aux regards sévères et froids du jeune homme, comme vous voudrez. Mais vous trouverez bon alors qu'on songe à ses amis. Je ne vous retiens pas plus long-temps, Monsieur; et il accompagna ces dernières paroles d'un geste indiquant la porte de son cabinet.

Lucien se retira sans prononcer un mot. Quand il fut sorti, M. de Montdidier, enchanté de la dignité qu'il avait mise à congédier le solliciteur, prit son journal et le parcourut.

— Décidément, dit-il en se frottant les mains, ces enragés-là ont de l'esprit et de la verve. L'affaire est bonne et deviendra excellente. Ah diable! le procureur du roi s'en mêle. Le numéro d'hier a été saisi... Procès en cour d'assises... C'est de la glu pour les abonnés. Allons! bien! me voilà juré pour la prochaine session qui commence dans trois jours! Ma foi! j'en suis fâché, si je tombe au sort je condamnerai le journal à cause des principes... c'est à dire, non, je l'acquitterai... à cause de l'amende.

Lucien avait parcouru le trajet qui le séparait de la rue des Poitevins, sous l'émotion de ce dénoûment inattendu. Dans les premiers momens, c'était moins la perte de ses espérances, qu'il ressentait, que la honte d'avoir subi une pareille proposition. Le sentiment de fierté blessée qui, par respect pour lui-même, lui avait interdit toute qualification injurieuse, se répandait alors en invectives et en apostrophes véhémentes. Cette irritation cessa, lorsque rentré chez lui, il se retrouva seul, seul et pauvre comme la veille, et qu'il envisagea avec effroi et découragement les jours qui allaient suivre. Puis il se rappela les premières paroles de M. de Montdidier, et il relut ce nom de Gustave Dumontel écrit sur l'agenda par la même main qui avait tracé le sien. Que devait-il croire? que devait-il faire? retourner chez le père de Louise? Mais, qu'il y rencontrât ou non ce rival, son malheur était le même. Aimé ou dédaigné, il devait se taire désormais; il ne pouvait plus prétendre à ce bien tant désiré, et les

rêves dont il s'était bercé, le bonheur qu'il avait entrevu un instant. n'avaient servi qu'à lui rendre le silence et le secret impossibles. Après plusieurs jours passés dans les tourmens de l'incertitude, il reçut un billet de M. Delaunay qui s'étonnait de son absence prolongée bien au delà de toute habitude, et qui l'engageait à venir le voir. Il fallait prendre un parti. Lucien, s'armant de résolution, écrivit une lettre ainsi conçue :

« Monsieur,

» Ne m'accusez ni d'ingratitude, ni d'oubli » Je me souviendrai toujours de vos bontés et » de l'accueil que vous m'avez fait. Seul et sans » amis, c'est sans doute à vos sages conseils et » aux exemples que vous m'avez offerts, que je » dois de m'être préservé des fautes où peut se » laisser entraîner la jeunesse. Je vous ai aimé, » je vous aime et je vous respecte comme un » père, et cependant nous ne devons plus nous » voir. Je vais vous parler à cœur ouvert, et » vous jugerez par cette confidence même que » j'étais digne de votre amitié. Votre recom» mandation auprès de M. de Montdidier m'au» rait été utile, si j'avais pu accepter les con» ditions qu'on voulait m'imposer. Elles étaient » telles, que je n'ai pas besoin de vous les dire » pour être sûr qu'à ma place vous les auriez » repoussées comme je l'ai fait. Mon bonheur » présent, mon avenir tout entier peut-être, » dépendaient du succès de cette démarche. Si » j'avais réussi, je serais venu vous trouver le » lendemain, à l'instant même, et je vous au» rais dit : — J'aime votre fille depuis long» temps, sans qu'une parole, un seul regard, » aient trahi cet amour renfermé dans l'ombre » et le silence de mon cœur. Après des années » stériles passées dans l'attente, je puis espérer » un sort meilleur, je puis offrir un jour à celle » qui partagera ma destinée, les fruits de mon » travail. Interrogez votre fille, car moi, je ne » sais rien de ses sentimens à mon égard : » qu'elle me permette seulement de la voir en» core sous les yeux de sa mère, et qu'elle fixe » elle-même le terme où elle consentira à la » quitter pour moi. — Mais le monde me re» pousse, et la fortune fuit plus vite à chaque » effort que je tente pour l'atteindre. Combien » de temps durera cette lutte inégale? Je l'i» gnore. Mais ce que je sais, et ce que j'avoue » sans honte, c'est que la misère est lourde et » qu'elle commence à me faire plier. Je la sup» porterai, mais seul, et bien triste, car je n'a» vais qu'une espérance sur la terre, qu'une » seule pensée qui soutenait mon courage et » qui le ranimerait encore si on avait foi en lui !.. » Adieu, Monsieur ; j'aime trop votre fille pour » la revoir, quoi qu'il arrive, et je suis trop » honnête homme pour ne pas vous le dire.

» Si quelqu'un de votre famille se souvient » de moi, veuillez répondre que probablement » d'ici à peu de temps je quitterai Paris. »

Quoique Lucien sentît bien qu'en écrivant une semblable lettre, il brisait tous les liens qui l'attachait à la famille Delaunay, cependant une dernière lueur d'espoir brillait encore pour lui. Il n'était pas impossible qu'en le plaignant de cet amour chaste et respectueux on lui dit : revenez et prenez patience. Si Louise, interrogée par sa mère, laissait échapper un aveu qu'il n'avait pas osé solliciter, peut-être le rappellerait-on Le mal était grand, mais non sans remède; peut-être sa douleur l'exagérait... Deux semaines se passèrent. Il ne reçut aucune réponse, et à chaque instant de ses journées solitaires et de ses nuits sans sommeil, le nom de Gustave Dumontel revenait sur ses lèvres avec celui de Louise, et personne ne pouvait lui apprendre la vérité qu'il désirait savoir, quelque affreuse qu'elle pût être! Enfin, un jour, guidé par l'instinct de la jalousie, il se rendit à la mairie du troisième arrondissement, et là, il lut la publication des bans de mariage entre M. Gustave Dumontel et Mlle Louise Delaunay.

— Tout est donc fini entre nous, dit-il : elle l'aime !

Il tira de dessus son cœur, où il reposait toujours, le petit agenda de bal, et le regardant tristement :

— Elle avait pourtant écrit mon nom avant le sien, elle avait songé à moi avant de le connaître ! Un souvenir plus durable sur cette page que dans son cœur, voilà tout ce qui me reste de mon premier amour.

(*La fin au prochain numéro.*)

PORTRAITS CONTEMPORAINS.

I.

M. ALEXANDRE DUMAS.



LA critique aurait peut-être le droit de se montrer sévère à l'égard de M. Alexandre Dumas, le plus fécond romancier du monde; mais elle s'exposerait à ce que M. Dumas lui répondît : « Critique, que me veux-tu? Ce n'est pas pour toi que j'écris. Palsembleu! nous autres gentilshommes... » et autres charmantes rodomontades imitées de l'Arioste. En conscience, M. Alexandre Dumas, ce grand pourfendeur de libraires et de journaux, a bien d'autres choses à faire que de pâlir sur les livres, et d'enfanter laborieusement des ouvrages mûrs et vieillis.

Aussi, loin de nous montrer sévère, nous serons pour M. Dumas tout-à-fait bonhomme; nous le traiterons, comme tout le monde le traite, en véritable enfant gâté du feuilleton. Cependant, puisqu'au fond de cette pétulance de collégien et de ces heureuses excentricités, frétille, comme une anguille sous l'herbe, un mérite véritable, nous le dénicherons de notre mieux, afin de vous en faire l'histoire naturelle.

Depuis une heure, je cherche un mot pour caractériser le talent de M. Alexandre Dumas. Cette tâche est difficile, car ce talent ne ressemble ni à une strophe de M. Victor Hugo, ni à un chapitre de M. de Balzac; il n'est point patent; et c'est pour cela que tout à l'heure je le comparais un peu trivialement à une anguille. En effet, c'est un animal subtil : on croit le voir, il disparaît; vous le tenez, il a fui. On le dirait plus impalpable qu'une bouffée de fumée, plus décevant qu'un parfum. En un mot, il est plutôt dans l'homme que dans l'écrivain, dans le tempérament que dans la pensée, dans le tout que dans les détails.

Cette fois, je tiens le mot qui voltigeait dans ma pensée; « M. Alexandre Dumas brille peut-être par les qualités qu'il n'a pas. » Au premier coup d'œil ceci peut paraître ironique ou paradoxal; je vais prouver cependant que c'est la pure et simplette vérité.

Si M. Dumas possédait cette haute qualité littéraire qu'on trouve dans presque tous les grands maîtres du théâtre et du roman depuis Louis XIV jusqu'aujourd'hui, il n'eût point écrit cette énorme et ravissante élucubration qui lui vaut son plus éclatant succès : *Monte Christo*. Il n'eût point sans cesse et outrageusement faussé l'histoire pour l'accommoder au goût de ses feuilletons. Au lieu des *Trois Mousquetaires*, qui lui ont rapporté beaucoup d'argent et de renom, il eût écrit encore quelque laborieux petit volume comme la *Chronique du temps de Charles IX*, le seul de ses livres qu'estiment les lettrés.

On peut à la rigueur se passer du *vrai* dans le sens du mot *réel*, mais il est un bon sens que je veux trouver jusque dans les divagations de la fantaisie, un bon sens qui retienne près du

précipice les pas sinueux de cette folle déesse, un bon sens qui luise comme un phare au milieu des plus profondes ténèbres d'Hoffmann. M. Dumas s'enivre, il tombe dans le précipice, il perd de vue le phare... et, chose miraculeuse, il tire de sa chute un élément de succès! Voici le mystère : il possède l'art de se relever au moment même où il perd pied. Du sein de l'obscurité un éclair jaillit, Dumas le sorcier remonte sur son manche à balai, et le voilà planant déjà au plus haut des airs. — Pour me faire mieux comprendre, je dirai qu'Alexandre Dumas ressemble à ce piéton confus d'une chute, qui se relève avec assez d'agilité pour faire oublier sa maladresse. S'il jouissait du vrai sens littéraire, M. Alexandre Dumas gambaderait-il sans cesse parmi les difficultés les plus terribles du roman? Pour moi, il me fait l'effet de ces zingari qui dansent, les yeux bandés, au milieu d'une douzaine d'œufs. — M. Dumas voit les œufs et saute pardessus. Un littérateur, possédant le sens en question, éviterait la danse, dans la crainte d'un accident, ou il sauterait loyalement les yeux clos, et résoudrait la difficulté dans un sens ou dans un autre.

Jamais, je le pense, M. Alexandre Dumas n'a eu la prétention de posséder cette qualité littéraire, préconisée par ce pauvre Boileau, dont nous nous moquons tous plus ou moins. Le vers du satirique en est resté pour lui à ses deux premiers mots : « Hâtez-vous... » et il se hâte. Si les fées — M. Alexandre a dû voir des fées bienfaisantes autour de son berceau — si les fées qui le douèrent de ses heureux défauts, l'avaient doté de la sage qualité dont nous parlons, il n'eût pas, en peu d'années, inondé le feuilleton et la librairie des mille jets de son imagination ; il n'eût pas, en peu d'années, réalisé le capital d'un nom européen et la réputation du plus grand gagneur d'argent de France et de Navarre. — M. Alexandre Dumas me paraît attaqué d'une hydropisie littéraire ; les journaux le pompent tous les jours sans pouvoir l'épuiser.

Je ne pousserai pas plus loin la nomenclature des nombreuses qualités qui manquent à M. Alexandre Dumas, et dont l'absence constitue son succès. J'ai promis d'être indulgent. Il me suffit de prouver que toute idée de paradoxe était loin de moi, en disant : « M. Alexandre Dumas brille souvent par les qualités qu'il n'a pas. »

Qu'on nous permette actuellement de développer un aperçu jeté au commencement de cet article. — Nous avons dit que le talent de M. Alexandre Dumas gisait plutôt dans son tempérament que dans sa pensée. Quelque étrange que puisse paraître cette opinion en matière de critique littéraire, elle est peut-être juste. Voyons sur quelles observations elle s'appuie.

M. Alexandre Dumas entre à peine dans cet âge où les cheveux s'argentent, et déjà il a encombré la France et l'étranger de ses productions littéraires, il a promené le manteau pailleté de sa prose et les sandales romaines de son alexandrin dans tous les théâtres de la capitale. Loin de ralentir sa marche, il semble la presser de jour en jour. Or, croyez-vous que, pour écrire, il faille seulement une imagination inépuisable et des doigts agiles? il faut plus encore, il faut une bonne santé, une excellente santé! — M. Alexandre Dumas se porte bien, voilà un des grands secrets de son talent.

Ceci ne rend pas, je le sais, toute l'acception du mot *tempérament*, et peut-être s'attendait-on à nous voir aborder plus franchement la question ; mais il y aurait, ce nous semble, un peu de puérilité à pousser trop loin, en matière littéraire, des faits de pure physiologie. Il suffit qu'on comprenne notre pensée. La science des rapports du physique et du moral est vaste et ardue. Il nous suffira de dire que, pour appuyer notre opinion sur le caractère particulier du talent de M. Dumas, nous avons patiemment feuilleté le mémoire de Cabanis : *De l'influence des tempéramens sur la formation des idées.*

Quelque perfectionné que soit, par une longue habitude, le mécanisme de la pensée, il est difficile de comprendre comment l'idée a le temps de se formuler dans le cerveau de M. Alexandre Dumas. La pensée me paraît plutôt chez cet écrivain une confuse et permanente évaporation, que cette ferme cristallisation dont parle Stendhal. Les idées (*ideos*, image),

petits monstres variés par la forme et la couleur, dansent en chœur inégal dans cette atmosphère brumeuse qui s'élève du crâne du conteur.

Dans la carrière de M. Alexandre Dumas, il existe d'ailleurs deux phases bien distinctes; et il est bon de marquer chacune d'elles d'une craie différente. La première est son âge d'or dans l'acception figurée, elle vit naître *Henri III* et *Caligula*, dont nous parlerons plus loin; la seconde est son âge d'argent dans l'acception propre, elle a produit trois ou quatre cents volumes de roman. Il est un troisième âge, l'âge de cuivre, on peut l'entendre au propre ou au figuré, car il ne produit rien... que des gros sous. L'heureux Alexandre Dumas ne connaîtra sans doute jamais cet âge terrible que la fortune réserve à la plupart des grands joueurs et des grands artistes. Celui-là n'assistera pas, comme tant d'autres, à ses propres funérailles; je le crois, je l'espère.

En vérité, je l'avais oublié. — En décomposant cet animal fibreux que j'ai nommé le talent de M. Alexandre Dumas, je n'ai décrit que son curieux organisme; il est un principe de vie, l'animisme, dont je n'ai point parlé. Ne l'oublions pas, c'est de lui que part toute sensibilité, toute activité morale, toute véritable force vitale. Or, les destinées de ce principe tendent, chez M. Dumas, vers un but fatal : le bonheur.

Pareil à ce tyran de l'antiquité qui retrouva son anneau dans le ventre d'un poisson, si M. Alexandre Dumas jetait un manuscrit dans la mer, il le retrouverait tout imprimé au bas du *Constitutionnel* ou du *Journal des Débats*.— Voilà un exécrable bonheur!

L'insouciance morale de M. Alexandre Dumas l'a conduit à l'insouciance littéraire, et de là, par une pente facile, à la grande route de la collaboration. Aujourd'hui, cette collaboration n'est plus un mystère, nous en pouvons donc parler librement.

Sans juger ici le degré de talent des divers collaborateurs de M. Dumas, nous n'hésiterons pas à attribuer la plus grosse part de mérite au signataire. Il faut n'avoir pas en soi de grandes ressources d'énergie, il faut surtout manquer de cette personnalité si nécessaire à l'artiste pour faire ainsi abnégation de soi-même. — On se fait bronze pour grossir la statue d'un autre. — Un collaborateur qui ne partage pas avec son compagnon de travail les honneurs de la publicité, doit nourrir, dans le secret du cœur, une haine amère et profonde pour l'homme qui attire ainsi sur sa tête tous les rayons de la publicité et le laisse dans l'ombre. Qui mesurerait les abîmes d'une haine impuissante? Dans l'enfer, si l'enfer est ainsi que le Dante l'a entrevu, les collaborateurs ignorés rongeront éternellement le crâne de leur vampire. Que cet espoir les console!

Loin de gagner dans la collaboration, à notre sens, chacun y perd quelque chose. Le signataire lui-même abjure une notable partie de son individualité littéraire, en consentant à laisser exécuter sa pensée par une plume étrangère. — La collaboration est, dans les lettres, un signe de décadence. Un homme de génie ne collabore point. Vous ne voyez pas la collaboration dans les grandes œuvres poétiques; vous commencez à l'apercevoir dans le roman, et elle règne souverainement dans les théâtres de vaudevilles et de mélodrames : — là est le dernier degré de la littérature. — L'homme à forte cervelle n'a pas besoin, pour couler l'or de sa pensée, qu'un charpentier de scénario lui serve de matrice.

Mais Alexandre Dumas n'est point tout-à-fait un homme de génie; le génie est plus continent. Son esprit ressemble à un grand libertin, sans souci, couvert de magnifiques oripeaux, plein de jeunesse, de fortune, de belles paroles, et qui s'en va semant son argent, son cœur et sa vie dans tous les tripots qu'il rencontre.

Du train dont il y va, ses romans sont des longs voyages. Dumas ne peut plus dire je commence un roman, mais bien : Je pars pour un roman en vingt volumes. Il ne sait pas trop où il va, ni nous non plus; mais là est le charme. C'est un Robinson Crusoé marchant à la découverte dans une île connue; Auguste Maquet est, passez-moi la plaisanterie, son Vendredi; la négrophilie a changé les rôles. Dumas, le havre-sac bourré de quelques bribes d'histoire pour se nourrir à l'occasion, de bons

souliers à ses pieds, une forte plume à la main, se met en route. Chemin faisant, on rencontre une forêt; le lieu plaît à M. Maquet, il s'arrête; Dumas continue son chemin, et va aux Grandes-Indes; le lendemain, il revient, tire Maquet par la manche, et lui dit : — Eh bien! nous dormons? Depuis combien de temps es-tu là? — Depuis six feuilletons. — Que cela! Tu as dormi. J'ai bien vu d'autres pays, moi, depuis hier... Allons, en route, la locomotive nous attend!

Eh bien! cette littérature, — pardonnez-nous l'expression, — cette littérature vantarde, gasconne, effrontée, menteuse, impudente, empirique, plaît à tous. Elle est, dit-on en province et à l'étranger, pleine d'esprit français. Hélas! quand cessera-t-on de nous calomnier? L'esprit français, comme l'entendent l'Angleterre et l'Allemagne, est la plus ridicule chose du monde. Distinguons, s'il vous plaît. L'esprit qui nous charme dans Alexandre Dumas, vient en droite ligne des bords de la Garonne, et non des rives de la Seine. Ses romans à succès roulent, le plus souvent, sur trois ou quatre situations impossibles : la lutte de quatre hommes contre un, et, bien entendu, toujours ce dernier reste vainqueur : ce sont des guet-apens abominables, dont le héros sort pour tomber dans une autre embûche, et ainsi de suite; des braves qui se drapent dans leur manteau, font sonner leur rapière, et se battent en gouaillant; des gentilshommes, des gentilshommes et des gentilshommes, qui répètent chacun à leur tour : « Nous sommes gentilshommes!... » Entre nous, cela fait un peu sourire, et si la gentilhommerie n'était pas chose respectable en soi, le mal ne serait pas grand. Dans un certain monde, on doit médiocrement chérir M. Dumas.

Somme toute, Alexandre Dumas est aimé du public; il amuse. Il y a en lui je ne sais quoi de généreux et de théâtral qui séduit le populaire. Bourgeois par plusieurs côtés, il est presque prince par d'autres; c'est un prince de la bourgeoisie. Il a bon cœur, il est étourdi, deux charmans défauts qui le feront éternellement traiter en enfant gâté par cet excellent public, qu'il aide à dormir et à digérer tous les jours de l'année. Un tel service vaut bien cent mille francs de pension.

Nous n'avons jusqu'ici considéré M. Alexandre Dumas que comme romancier, négligeant avec intention une autre face de son talent, la première sous laquelle il se révéla, la plus brillante peut-être et la plus solide. Elle mérite bien, par sa valeur propre et par les succès qu'elle obtint, d'être examinée à part. — Nous voulons parler de ses œuvres dramatiques.

C'est en 1829 que M. Dumas débuta dans la littérature, et sa première œuvre fut un drame, cet *Henri III* qui parut à la veille d'une révolution et qui fit une révolution lui-même. Il était temps qu'un audacieux vînt tenter des routes nouvelles et sortît de la contemplation vertigineuse des imitateurs de Racine. Calquer servilement les œuvres des grands maîtres, ce n'est pas les glorifier, c'est les affaiblir, c'est en faire ressortir le côté défectueux. Non, ce n'est point en se traînant à la remorque d'un poète, en mettant ses pas dans ses pas, qu'on le continue. Avec cette belle manière d'entendre le respect dû au génie, on ne l'imite pas, on le ridiculise, on le parodie, et, à notre sens, jamais les glorieux noms de Racine et de Corneille n'eussent été irrévérentieusement prononcés dans la querelle romantique, si leurs successeurs n'avaient pas essayé de se mettre à l'abri derrière ces colosses.

Revenons à M. Alexandre Dumas et à son brillant début. Lui-même nous a raconté, dans ses nombreuses préfaces, combien il lui fallut d'efforts et de persévérance pour faire accepter sa pièce. Grâce à de hautes protections, elle fut jouée enfin et couronnée du plus beau succès qu'il soit permis à un auteur de rêver. Quand l'acteur vint jeter le nom du jeune victorieux aux bravos de la salle enthousiasmée, un prince se leva et se découvrit. C'était le duc d'Orléans qui saluait dans la personne de M. Dumas la poésie de l'avenir.

En effet, c'est une œuvre belle et grande que ce drame d'*Henri III*. Il nous sortait enfin de ces compositions décolorées qui avaient alors le privilége d'occuper la scène française. Les amans de la belle duchesse de Guise et le bouillant Saint-Mégrin, la lutte tantôt sourde et cachée, surtout ouverte et audacieuse du

duc de Guise contre le roi, l'opposition si dramatique de ce roi énervé que fatigu it le poids de son pourpoint, avec cette mâle figure du duc de Guise, toujours bardé de fer, toujours agissant : tout cela constituait une action grande et forte, un drame énergique, puissant, qui ne pouvait manquer de produire une impression sur les masses. L'effet en fut immense. Enfin, le spectateur voyait devant lui des êtres vivans et passionnés et non plus des cadavres galvanisés; il écoutait, il suivait anxieux les développemens et les péripéties du drame, il s'émouvait, il applaudissait!

C'est à l'Odéon que fut représentée l'année suivante (1830) la seconde pièce de M. Dumas. *Stockholm*, *Fontainebleau et Rome*, trilogie dramatique sur la vie de Christine de Suède. Cette œuvre, qui renferme d'admirables poésies n'obtint pas cependant le succès de son aînée. Conçue dans la manière de Shakespeare, c'est à dire embrassant un grand laps de temps et offrant une extrême variété de tableaux, elle dérouta un peu les spectateurs français, habitués à l'uniformité des tragédies. La critique, toutefois, ne laissa pas de lui rendre justice et d'engager M. Dumas à persévérer dans la voie qu'il avait si glorieusement ouverte.

La Tour de Nesle, *Antony*, *Richard d'Arlington*, trois pièces d'un genre différent, mais offrant toutes trois de grandes beautés, répondirent à cet appel. Ces pièces sont trop connues pour que nous en fassions ici l'analyse. Certes, on y pourrait signaler bien des défauts, bien des situations fausses ou forcées, des exagérations de langage, une affectation hardie de couleur locale, mais à côté de ces défauts brillent des qualités éminentes qui en ont assuré le succès. *Theresa*, *Angèle*, *Don Juan de Marana*, *Kean*, *Charles VII chez ses grands vassaux*, suivirent de près, et, malgré les taches qu'on peut relever dans ces œuvres, taches qui proviennent d'un travail trop hâté et parfois d'un certain parti pris, elles témoignèrent en même temps et de la fécondité de l'auteur et de sa merveilleuse aptitude dramatique.

On était alors en 1835, les principaux drames de l'école moderne avaient paru. Dès 1830, M. Victor Hugo avait fait jouer *Hernani*, bientôt suivi de *Marion Delorme*. *Le roi s'amuse*, quoiqu'interdit le lendemain de sa première représentation, n'en avait pas moins ouvert de nouveaux horizons à l'art dramatique. Puis, il composa *Caligula*.

Ici nous devons ouvrir une parenthèse,— elle sera courte,— mais il est indispensable d'appeler l'attention du lecteur sur une délicate question. Cette question, la voici : A quoi tient le succès au théâtre?— Pour nous, après cent refléxions, nous avouons humblement n'avoir pu la résoudre que par un mot : l'opportunité. Mais ce mot ne laisse-t-il pas encore le débat sans conclusion? Qui sera juge de cette opportunité? et comment déterminer le moment précis où l'œuvre doit sortir du laboratoire pour s'étaler au soleil de la publicité.

En effet, qui pourrait dire les vraies causes de l'insuccès de *Caligula*. Cette pièce renferme de grandes beautés, et nous sommes bien trompés si elle ne reparaît pas quelque jour sur le théâtre, aux applaudissemens de ceux qui la sifflèrent jadis. Quel tableau que ce Caligula hébété de puissance, à bout de voluptés, que cette Messaline, louve ardente, massouvie toujours, qui passe des bras de l'empereur dans ceux du tribun Cherea! Quel tableau que ces monstrueuses figures du vieux monde mises en regard de Stella, la jeune chrétienne, la vierge pure, qui traverse le drame comme une apparition céleste! On dirait d'une étoile de l'avenir qui, bientôt, rayonnera sur le monde régénéré.—Et là-bas, dans le fond, méprisant, hautain, menaçant déjà cette tourbe immonde de patriciens qui se disputent bassement les faveurs de César, Aquila, le Gaulois, l'homme libre, le barbare à crinière fauve, qui dévorera l'empire! — Non, le dernier mot n'a pas été dit sur cette œuvre, et ce n'est pas au palais seulement que les jugemens sont sujets à cassation.

Sans doute, les gens quinteux, qui font la critique étroite, pointilleuse, et ne veulent jamais voir une œuvre par ses larges côtés, pourront signaler des erreurs dans la tragédie de M. Dumas, où n'en trouve-t-on pas, bon Dieu! Mais quand on aura effacé ici, retranché là, ne restera-t-il pas toujours une pièce magistrale, un tableau d'une touche fière et hardie? Et pourtant le succès lui fit défaut à son apparition. Ce n'en fut pas moins l'époque la plus glorieuse de la vie littéraire de M. Dumas, et

je pense que si son imagination, toujours en quête du nouveau, lui permet parfois de se ressouvenir, je pense, dis-je, qu'il doit se rappeler ce temps où l'art le préoccupait si vivement, avec une satisfaction intime que ne lui cause certainement pas le succès bruyant du *Comte de Monte-Christo*.

M. Alexandre Dumas n'était pas, du reste, homme à rester sur une chute ; moins d'un an après *Caligula*, il donnait, sur la même scène, *Mademoiselle de Belle-Isle*, cette comédie si pimpante, si leste, et qui fut pour lui l'occasion d'un nouveau succès. Jamais écrivain ne montra plus d'esprit, plus de bonne humeur, de verve et de sentiment dramatique. Jamais on ne sut mieux allier l'idéal et le réel ; car c'est là le génie particulier de M. Dumas. Plus *vrai* que M. V. Hugo, qui sacrifie trop au lyrisme, plus idéal que M. Scribe, qui ne s'élève guère au dessus de l'observation matérielle, aussi spirituel que celui-ci, aussi dramatique que celui-là, versé enfin autant que pas un dans l'art de charpenter une pièce, M. Dumas est, par excellence, l'honneur du drame. Que n'est-il resté dans cette voie ? Nous aurions eu de beaux drames et moins de romans futiles. Mais le feuilleton était là béant, gouffre fascinateur et laissant dans des profondeurs encore inexplorés des monceaux d'or et de billets de banque, des châteaux et des villas! M. Dumas s'y précipita tête baissée, et dès ce jour, il fut perdu pour l'art.

Ce que fut, ce qu'est M. Dumas dans le roman, nous l'avons dit, nous n'avons plus à y revenir. Si l'opinion que nous avons exprimée plus haut sur ces œuvres hâtées, dont il inonde le rez-de-chaussée de tous les journaux, paraissait trop sévère, on ne doutera pas du moins de notre impartialité, après l'appréciation rapide que nous venons de faire de ses principaux drames. Les romans sont amusans, d'accord ; mais à quoi le doivent-ils, sinon au mouvement et au drame dont l'esprit de l'auteur déborde? C'est un mérite, sans doute ; mais tant qu'il existera une différence entre l'esprit et la pensée, entre l'effet et la cause, entre l'analyse et la synthèse, il y aura une différence entre le drame et le roman. — Et nous ne cesserons de dire à M. Dumas : faites des drames et non des livres.

Ce que nous disons ici de M. Dumas, nous croyons qu'il n'est pas éloigné de le penser lui-même, en dépit de ses succès populaires; car à l'heure même où nous écrivons, il élève un théâtre dont l'ouverture doit avoir lieu prochainement par un drame de sa façon. Nous voudrions que ce drame eût un immense succès et qu'il engageât M. Dumas à abandonner le feuilleton pour rentrer dans la lice qu'il n'aurait jamais dû quitter. Vienne ce jour et nous oublierons toutes nos critiques pour aller encore applaudir du cœur et des mains l'auteur d'*Henri III*.

En parlant d'Alexandre Dumas, il serait injuste de ne pas nommer M. Auguste Maquet, son principal collaborateur. Ce jeune écrivain a donné des preuves de mérite personnel. Originairement, son talent, moins brillant que celui d'Alexandre Dumas, était peut-être plus sérieux, et trahissait quelques tendances politiques. Aujourd'hui, nous ne savons plus ce qu'est M. Maquet; peut-être conserve-t-il encore le relief de sa personnalité, mais il le perdra certainement dans le frottement d'une longue et dévorante collaboration.

Je ne pousserai pas plus loin mes observations sur Alexandre Dumas ; j'ai cherché à le peindre tel qu'il est; or, je ne prends point le pinceau pour dissimuler les taches de la peau, ouvrir les yeux, fermer les bouches. M. Dumas ne voudrait pas lui-même qu'on le traitât en vieille coquette. J'espère donc ne lui avoir déplu en rien; car je suis comme tout le monde, j'aime mon Alexandre Dumas, je le porte dans mon cœur...., je le chéris toujours, bien entendu, à cause de ses défauts.

(*Le Dimanche.*) C.-Hippolyte Castille.

DEUX MARTYRS.

UNE RUPTURE.

PROLOGUE.



Au centre du quartier Saint-Georges, cet Eldorado des artistes et des lorettes, dans une de ces maisons nouvelles qui, par la magnificence et la richesse de leur sculpture, le style élégant et hardi de leur construction, rivalisent avec les palais, régnait, dans les premiers jours de janvier 1836, une activité et un mouvement inaccoutumés.

Huit heures du soir venaient de sonner à l'église Notre-Dame-de-Lorette, et, à la lueur d'une torche, trois personnes, sous le portique de cet hôtel, étaient occupées à l'attelage d'un cabriolet; l'excessive précipitation qu'elles y mettaient, attirait et fixait l'attention des rares passans de la rue de Breda; ce qui surtout les faisait remarquer, c'est qu'en ce moment se renouvelait ce qui toujours arrive en pareille circonstance, c'est à dire que lorsque trop de personnes ensemble veulent rapidement exécuter une chose, elles se gênent, se heurtent, n'avancent et ne réussissent à rien. Le cocher, le seul peut-être qui, parmi ces trois personnes, eût pu s'y entendre le mieux, se trouvait empêché par ses deux aides, le valet de chambre et le concierge, qui, ne connaissant absolument rien à ce qu'ils entreprenaient, n'en faisaient pas moins, malgré cela, ou plutôt à cause de cela, du zèle inutile et embarrassant.

Au premier étage de l'hôtel était un salon vivement éclairé par de riches candélabres chargés de bougies; du dehors, à travers les élégans rideaux de lampas et de mousseline qui retombaient devant les glaces des fenêtres, on distinguait la silhouette d'un homme parcourant les appartemens à pas précipités; on pouvait même l'entendre parler, car, dans son impatience, il s'exprimait assez haut pour qu'on pût distinguer les paroles suivantes : Louise, mon chapeau, mes gants; et avant que la femme de chambre ait eu le temps de lui donner ce qu'il demandait, il criait de nouveau : Le cabriolet n'est donc pas prêt? dites à Valentin de monter de suite, j'ai à lui parler; ce drôle-là n'en finira pas aujourd'hui, ajouta-t-il plus bas; et à peine Louise était-elle sortie, qu'il recommençait à crier, à jurer contre ses gens, les accusant de paresse et de lenteur. — Enfin, Valentin, est-ce bientôt terminé? demanda-t-il à celui-ci qui entrait : — Dans un instant, répondit le cocher, tout tremblant; puis il ajouta : Monsieur m'a fait demander? — Pour te dire de te faire aider par Baptiste et Jérôme.

— C'est ce qu'ils font, Monsieur, répondit-il, mais n'étant pas bien au courant de cette besogne, ils me retardent au lieu de m'avancer.

Sans écouter ce que Valentin murmurait entre ses dents, son maître continua : Fais en sorte surtout, que dans un quart d'heure je sois chez le vicomte de Nancy.

— Monsieur, il y a très loin d'ici à la rue de Varennes, et il me serait impossible d'y arriver en si peu de temps, hasarda craintivement Valentin.

— Ne répliques pas, maraud! lui dit Amédée Dermont emporté de colère à cette juste observation; crève ton cheval s'il le faut; fais comme tu pourras, enfin, mais je veux ce que je te demande, tu m'as entendu. Le pauvre garçon sortit.

Amédée Dermont recommença de parcourir l'étendue de son salon, à grands pas et dans tous les sens.

Amédée avait vingt-huit ans, une taille moyenne, l'œil vif, étincelant; un front large et bien développé; la barbe, les cheveux et les sourcils noirs; le nez légèrement aquilin, le vi-

sage pâle, les joues amaigries. Une contraction nerveuse, décélant chez lui une grande souffrance morale, errait sans cesse sur ses traits, et le forçait d'entr'ouvrir assez fréquemment ses lèvres fines et blanches, et de laisser voir des dents d'une beauté et d'une régularité dignes de la bouche d'une jolie femme Malgré leur teint bruni, les traits d'Amédée étaient ordinairement pleins d'amabilité et de douceur; mais en cet instant ils étaient tellement bouleversés, que son visage avait quelque chose de dur, de farouche. Amédée paraissait souffrir horriblement. Ses gens lui étaient si sincèrement attachés, qu'ils souffraient eux-mêmes de le voir ainsi depuis quelque temps, et enduraient avec résignation les paroles parfois un peu dures, qu'il laissait échapper, mais qu'il rétractait toujours quelques minutes après. Ils savaient bien, du reste, que leur maître les aimait, et que si, dans ses momens d'impatience, il les maltraitait, c'est qu'il cédait à quelque chose de plus fort que sa volonté, que son cœur n'était pas en participation avec sa bouche.

Las enfin de cette marche pénible, saccadée, impulsive de l'impatience, Amédée vint se jeter sur un divan, en murmurant ces paroles: O jalousie, tortures infinies! douleurs épouvantables! Assis là, il était loin d'être calme, les yeux attachés sur la porte, il frappait violemment du pied sur le parquet, se tordant impitoyablement les mains; tout annonçait chez lui un prochain éclat d'impatience, une imminente éruption de colère.

Un événement inattendu vint heureusement détourner cet orage. La porte du salon s'ouvrit et une voix bien connue fit entendre ces paroles:

— Allons donc, ai-je besoin qu'on m'introduise? Il serait vraiment curieux de voir Achille Beaufort se faire annoncer chez son ami Amédée. — Achille! est-ce possible! toi ici? dit Amédée en se levant et volant dans les bras de son ami.

— Oui, mon cher Amédée, moi-même; j'arrive de Milan tout exprès pour te voir, pour t'embrasser; et les deux amis se pressèrent encore une fois dans les bras l'un de l'autre; puis Achille reprit: Dam! puisque tu ne m'envoies plus de tes nouvelles, je suis bien forcé d'en venir chercher

— Bon et joyeux ami!

— Depuis deux heures déjà, Lafitte, Caillard et Comp. m'ont ramené dans la capitale du monde civilisé, comme on dit; et ces deux heures, mon cher, je les ai employées à te chercher; je te croyais toujours dans notre humble logement de la rue Bellechasse; tu sais, où nous nous endormions si gais et nous réveillions si heureux; j'ignorais que tu demeurasses dans ce somptueux hôtel, aussi suis-je allé me promener dans notre ancien quartier St-Dominique, où j'ai appris que l'on se souvient à peine de nous; vois donc comme la gloire passe vite; nous sommes déjà oubliés! Il faut avoir bien du génie ou beaucoup d'or pour faire parler de soi pendant seulement dix ans. Enfin, c'est à peine si l'on a pu m'enseigner ta nouvelle demeure; au fait, que veux-tu? il faut bien que le proverbe ait raison: les absens ont tort. Mais, à propos d'absens, il était temps que j'arrivasse à ce qu'il paraît, tu allais sortir?

— C'est vrai; mais maintenant que te voilà, je reste.

— Que ma présence pourtant ne te gêne en rien, sors, si tu as besoin, je t'attendrai; je ne repars pas aujourd'hui, j'ai quelques jours à moi.

— C'est le ciel, au contraire, qui t'envoie, je ne veux plus sortir, te dis-je.

Puis, appelant ses gens, il dit: Qu'on détèle, je reste. Oh! mon cher Achille, dit-il, tu es arrivé assez tôt pour me sauver d'un ridicule affreux; quand on est malheureux, vois-tu, on ne sait plus ce qu'on fait, on perd la raison, et j'ai bien besoin de ton amitié pour rappeler la mienne, pour épancher mes douleurs! En disant ces mots, il pressait les mains de son ancien ami dans les siennes avec effusion, et ses yeux se remplissaient de larmes.

Depuis quelques instans, Achille écoutait son ami sans paraître le comprendre; il ne savait s'il devait croire cette douleur feinte ou véritable: il regardait fixement Amédée, essayant de lire sa pensée dans ses yeux; mais bientôt, il ne douta plus de la sincérité de ses paroles, car si, dans la joie de le revoir, il n'avait pas d'abord remarqué la pâleur de ses traits, l'altération qu'il vit alors sur son visage, le convainquit qu'il souffrait réellement.

Sur ce front si joyeux trois années auparavant, il rencontra les rides d'une vieillesse prématurée, empreinte ineffaçable du passage des

douleurs; ces yeux, naguère si vifs, étaient caves et obscurcis par des larmes! Et ces larmes, sillonnant les joues de son ami, venaient lui tomber brûlantes sur les mains.

—Eh quoi! des larmes, dit Achille avec étonnement, tu pleures vraiment?—Oui, je pleure, répondit Amédée; c'est bien faible à un homme, n'est-ce pas, de pleurer comme une femme, comme un enfant.

— Je connais ton âme, Amédée, et si tu pleures, j'en suis certain, c'est qu'un grand malheur t'a frappé : car si fortement qu'une âme soit trempée, il y a des coups si inattendus et qui viennent de si haut, qu'elle doit plier ou se rompre quand ils fondent sur elle.

— Aux yeux du monde, aux tiens aussi peut-être, mes maux ne paraîtront rien, et pourtant, je souffre, je pleure tous les jours, à tous les instans! Mais peut-on comprendre les souffrances d'autrui, quand, comme toi, on est calme, heureux. —Heureux! fit Achille en laissant passer un soupir.

— Me tromperais-je, aurais-tu aussi des chagrins, des douleurs.

— Ni chagrins, ni douleurs, mais parfois des regrets; je pense à la France, aux amitiés que j'y ai laissées; et puis, est-il rien de beau comme le pays natal? mieux vaut un sommier de ronces dans sa patrie, qu'un lit de roses sur la terre étrangère! Mais passons, revenons à toi, ne pourrais-je savoir la cause de tes chagrins, les consoler, les partager.

— Je te l'ai dit, Achille, quand tu connaîtras mes douleurs, tu en riras comme tout le monde, et comme lui aussi tu auras raison peut-être; car je suis un insensé! je pleure, je souffre, Achille, parce qu'une femme ne veut pas m'aimer.

—Est-ce bien possible, fit Achille en laissant échapper un sourire d'incrédulité.

— Accuse-moi de faiblesse, de folie, de tout ce que tu voudras, je m'y attends; tout ce que tu pourras me dire, je me le suis dit cent fois déjà; toutes les réflexions que tu pourras me faire, cent fois aussi je me les suis faites, mais je suis toujours retombé dans la même apathie, dans la même lâcheté! je manque d'âme, de cœur et de courage!

— Quelle est donc cette femme qui a tant d'empire sur toi?

— Une simple ouvrière, sans beauté, sans éducation, que j'ai fait instruire, que j'ai comblée de dons, couverte de parures, que j'ai élevée au rang des femmes du monde en la faisant briller comme elles! — Elle est donc ta maîtresse, demanda Achille.

Amédée fit signe à son ami de s'asseoir, et, prenant place auprès de lui, il lui dit :

— Achille, veux-tu savoir ce qui m'est arrivé depuis ton départ pour Milan?

— Parle, je t'écoute.

— Il y a trois ans, tu dois te le rappeler encore, quoique nous ne fussions pas nobles, nous étions admis dans tous les salons du faubourg Saint-Germain; partout on accueillait avec bienveillance, on traitait avec bonté les deux amis de collége, les deux orphelins. La protection d'un maréchal de France, auquel mon père avait de son vivant rendu quelques légers services, m'avait, il est vrai, beaucoup aidé, et valu la place de professeur de musique que j'occupais chez madame la marquise de Sergy.

— De même que moi, interrompit Achille, j'obtins celle de précepteur des fils du marquis de St-Clair, à la recommandation de M. le duc de Montbrun qui s'est souvenu que ma mère, jeune fille alors, lui avait, dans les jours sanglans de notre révolution, sauvé la vie aux risques de la sienne, et qu'elle lui avait en même temps conservée intacte, une fortune dans laquelle il rentra à la restauration.

— Peut-être aussi, reprit Amédée, devions-nous plutôt la considération qu'on nous accordait à la petite fortune que nous avaient laissés nos parens, qu'à la reconnaissance de leurs obligés.

— Tu es toujours sceptique, mon cher Amédée, toujours défiant.

— C'est que j'ai vécu aux exemples du monde, c'est que j'ai vu tant de gens fêtés, encensés quand ils étaient riches, quand ils brillaient, quand ils prodiguaient; puis méprisés, oubliés par ceux-là mêmes qu'ils avaient hébergés, choyés, comblés d'amitiés et de présens, quand ils n'avaient plus rien, quand ils souffraient, quand ils avaient faim! qu'il m'est permis de douter aujourd'hui.

— Ceux qui nous recevaient alors, Amédée, n'étaient pas, au moins, j'aime à le croire, de ces gens au cœur froid, égoïste, dont tu parles; il nous aimaient sincèrement. — Pour notre mérite personnel, crois-tu? — Pourquoi non?

je ne parlerai pas de moi, mais bien de toi, Amédée, on aimait ton caractère enjoué, ton esprit souple et délicat; tu étais musicien, poète; de plus, galant, empressé avec les dames; et toujours aussi, en dépit de tes rivaux nobles et pédans, tu étais le héros des fêtes et des soirées où l'on nous invitait. Il faut bien aussi compter pour quelque chose les charmes extérieurs de ta personne, tu avais une belle tenue, une taille avantageuse, de grands yeux noirs qui alors ne pleuraient pas comme ils le font aujourd'hui, tout cela pesait un peu dans la balance de tes succès.

Tiens, ajouta Achille, je me souviens que vers ce temps, une jeune fille, malgré ses nombreux quartiers de noblesse et le nom glorieux de sa famille, ne dédaignait pas d'arrêter ses yeux sur les tiens; et si, dans un de ces momens, une main indiscrète se fût glissée furtivement sur le cœur de la belle demoiselle de Sergy, elle l'aurait certainement senti battre plus fort que de coutume: oh! mon ami, ton chemin était tracé là, et si tu avais voulu le suivre, tu serais maintenant heureux

— C'est vrai, dit tristement Amédée, la marquise de Sergy me nomma souvent son ami, son enfant; elle me traita long-temps avec bonté; je n'oublierai jamais qu'Irma, sa plus jeune fille, douce et naïve enfant de dix-sept ans, qu'aucun souffle d'amour n'avait effleuré, rougissait en me voyant, baissait ses grands yeux bleus à mon approche et me disait ingénuement qu'elle était heureuse de ma présence.

Tout cela est vrai, comme il est vrai aussi que je l'aimais, moi, et pourtant... pourtant, ô mon Dieu! je me suis pour toujours séparé d'elle!

Aux souvenirs de ces beaux jours, si rapidement enfuis, Amédée s'arrêta pour étancher les pleurs qui coulaient abondamment de ses yeux.

— Continue, dit Achille qui, le front incliné, ne voyait pas les larmes de son ami.

— Oh! laisse-moi m'arrêter un moment ici, Achille, dit Amédée avec un profond soupir; c'est là que commencent mes douleurs; comme le villageois que ses drapeaux appelle à la frontière, et qui, après avoir quitté le chaume de sa mère et le doux regard de sa fiancée, donne à la croix de pierre du chemin, une dernière prière, un dernier adieu; avant de m'éloigner même, en souvenir du temps où j'ai perdu tout le bonheur de ma vie, je veux y laisser, moi aussi, une dernière pensée, y donner une dernière larme!

Achille comprit et respecta la sainte et silencieuse douleur de son ami.

Après quelques instans de recueillement, Amédée reprit:

—Anna, la fille aînée de la marquise, allait épouser le général de Clainval; à l'occasion de ce mariage, je fis une romance pour Irma; soit que ma composition fût aride, soit qu'Irma n'eût réellement pas de moyens pour cet art, sa voix ne put jamais vaincre les nombreuses difficultés qu'elle y rencontra; pendant huit grands jours, nous essayâmes vainement tous les détours en usage sans parvenir à interpréter convenablement les notes de cette malencontreuse romance.

Un jour j'étais auprès d'Irma et les mêmes entraves nous arrêtaient encore, quand madame de Sergy, qui se trouvait présente, impatientée sans doute du peu de succès de sa fille, appela une jeune ouvrière qui travaillait au salon après le trousseau d'Anna, je crois, et lui dit: Aline, vous qui possédez une si jolie voix, essayez donc cette romance, je suis certaine que vous la direz bien mieux qu'Irma, elle ne sait rien faire, ne peut rien apprendre.

La pauvre enfant fut profondément blessée du reproche que, devant nous, lui faisait sa mère, car elle rougit, et je vis aussitôt des larmes perler dans ses beaux yeux.

— Amédée, ajouta la marquise, impitoyable, veuillez bien accompagner Aline.

Plusieurs fois déjà sans doute, et sans que je l'eusse remarqué, la jeune ouvrière s'était trouvée présente quand je donnais les leçons à Irma, car elle savait la romance que madame de Sergy lui demandait; aussi, confiante en sa force, et de plus encouragée par l'éloge flatteur de la marquise, elle accepta sans hésiter.

Je me mis au piano.

Après quelques préludes, Aline chanta.

Dès les premières notes qu'elle fit entendre, je fus séduit, émerveillé! ses accens arrivèrent à mon oreille, suaves et doux comme doivent être ceux des anges!

Sa voix, belle et grave comme la poésie elle-même, vibra comme une harmonie céleste; ma pensée, subjuguée, suspendit son cours, mes doigt crispés demeurèrent immobiles sur les touches du clavier, j'étais extasié, ravi, j'écoutais!

J'avais devant moi un talent inné, une artiste inconnue du monde et d'elle-même; c'était Aline! Dès ce moment je l'admirai, je l'aimai!

— Malheureux! murmura Achille.

— Oh! mon ami, si tu avais entendu comme moi avec quelle âme elle disait mes paroles, avec quel sentiment elle interprétait mes pensées?

J'osai lever les yeux sur elle, je ne vis pas si elle était jolie, je l'aimai pour son génie; en la regardant je n'analysai point ses traits, mais je rencontrai le feu de l'inspiration étincelant sur son front! Que m'importait d'ailleurs la grandeur de ses yeux, la teinte de sa chevelure, les lignes de son visage; je lui vis une âme, je lui crus un cœur et cela me suffit.

— Poursuis, dit Achille à son ami, qui, après cette narration, était tombé la tête sur sa poitrine et semblait plongé dans une rêverie profonde.

— Que te dirai-je de plus, reprit lentement Amédée, si ce n'est que je revis Aline souvent, chaque jour, que je lui avouai que je l'aimais! Ce qu'elle avait deviné sans doute, car elle reçut l'aveu de mon amour froidement, sans surprise ni colère; cependant elle ne repoussa point mes offres, devint bientôt ce qu'elle est aujourd'hui.

— Ta femme, peut-être? dit vivement et avec anxiété son ami Achille.

— Non! et j'en rends grâces à Dieu, elle ne voulut pas la devenir, car j'ai été assez fou pour le lui proposer; mais elle a préféré demeurer ce qu'elle est; ma maîtresse seulement.

Enfin je l'aimais! aussi n'ai-je point hésité de sacrifier, d'abandonner tout pour elle; pour lui plaire, je me suis fait une existence nouvelle; j'ai fui lâchement la position qu'une bienveillante amitié m'avait faite dans la société, je me suis éloigné avec ingratitude de tous ceux qui m'aimaient et qui m'étaient chers. Madame de Sergy, quand elle apprit ma liaison avec Aline, me fit défendre sa porte; ce coup qui, en d'autres temps, m'eût affligé profondément, me toucha peu alors, je l'avoue: — Que m'importait, en effet, dans ce moment, la colère et le mépris de la marquise? J'avais de la fortune, je me croyais aimé d'Aline autant que je l'adorais, que pouvais-je demander de plus? Aussi, sans regarder en arrière, sans regrets, j'entrai dans la nouvelle voie que je venais de m'ouvrir; je me dévouai tout entier, je me donnai de cœur et d'âme à celle que je croyais pouvoir aimer toute la vie sansamertume! Les parures les plus riches et les plus nouvelles, les toilettes les plus brillantes et les plus recherchées, rien ne lui fut refusé, rien ne lui manqua; j'organisai pour elle des soirées, des bals, des fêtes; je fis somptueusement meubler des appartemens; bientôt aussi, j'eus un essaim de nouveaux amis; papillons légers que l'éclat et le bruit attirent; mais qui fuient quand s'éteint la lumière.

Grâce à mes soins, à mon amour, Aline, que je fis instruire, étudier, devint une musicienne distinguée, fêtée et recherchée dans les soirées et dans les salons; partout enfin où on aime les artistes, elle était reçue avec enthousiasme, avec distinction. J'osai, pendant quelques mois, croire que j'étais heureux! Insensé! Mes yeux étaient éblouis, fascinés des rayons d'une illusion menteuse; aujourd'hui elle est détruite, cette illusion; la réalité seule est là, debout et terrible devant moi! Aline est devenue légère, coquette, ingrate; la moitié de ma fortune s'est engloutie dans mes folies, j'ai perdu la considération des gens de bien qui s'intéressaient à moi; comme je ne peux ni ne veux plus rien donner, présens ni fêtes, mes nouveaux amis se sont éloignés; Aline, seule, m'est restée, mais indifférente à mon amour, moqueuse à mes plaintes, sourde à mes prières! Pendant quelque temps j'ai cru qu'elle m'aimait; mais l'ingrate ne me paya jamais que d'une fausse tendresse, ce qu'elle pensait me devoir d'amour et de reconnaissance; à cette heure elle se croit quitte, elle m'oublie et se jette dans le monde sans songer que je suis ici seul, que je souffre et que je l'aime! Si je lui reproche l'abandon dans lequel elle me laisse, elle me raille et répond qu'elle veut être libre, que je puis user du même droit, qu'aucun lien ne nous attache l'un à l'autre, et que le jour où l'un des deux ne se conviendra plus dans sa chaîne, il pourra la briser sans efforts.

— Elle a raison, dit Achille.

— Et malgré son indifférence, son ingratitude, je l'aime encore, et je sens que je mourrais s'il me fallait la perdre.

— Mourir, dit Achille, en éclatant de rire; diable, comme tu y vas; allons donc, Amédée, mais qu'as-tu donc fait de ton courage, de ton énergie d'autrefois?

— Pour le courage, il faut de la force, pour

l'énergie de l'espoir; l'un et l'autre me manquent à la fois; je ne veux ni ne puis me séparer d'Aline.

— Alors souffre sans te plaindre, si tu te complais avec ta douleur.

— Je te le disais bien, Achille, te voilà comme tout le monde, dur, impitoyable à mon égard. Je ressens des souffrances inouïes, mais tu en ris, c'est un mal que tu ne comprends pas.

— Pardonne-moi, mon ami, reprit vivement Achille, pardonne-moi mon emportement involontaire: mais qui ne se serait pas, à ma place, senti révolté, en voyant un homme comme toi se courber sous le joug d'une femme! Ecoute, Amédée, reprit-il après un moment de réflexion, veux-tu suivre mes conseils, dans peu de jours je repars pour Milan; le marquis de Saint-Clair, qui, dans ce moment, voyage en Bohême avec ses fils, doit y être de retour dans un mois, je l'y précéderai. Eh bien! partons ensemble; là, sous le beau ciel de l'Italie, j'en suis sûr, tu trouveras le calme et le bonheur.

— Que deviendrait Aline, si je l'abandonnais ainsi?

— Pauvre fou! mais ne vois-tu pas qu'elle ne se souvient déjà plus des sacrifices immenses que tu as faits pour elle?

— Cela est vrai, pourtant; car, sans penser à moi, elle est partie, ce soir encore, comme tous les jours, sans que je sache quelle réunion, quelle fête l'a recueillie. Quand tu es arrivé, j'allais, incertain, au hasard, comme un insensé, courir sur ses traces; car je suis jaloux! Oui, mon cher ami, je suis jaloux! c'est encore là une de mes souffrances; souffrance horrible, torture qui brûle, déchire et dévore, et aux cris de laquelle le monde répond par des éclats de rire, par des sarcasmes! Aline aussi, rit de mes douleurs et de mes larmes; si je lui fais des reproches, elle ne m'écoute pas; si par faiblesse j'avoue des torts que je n'ai point, si je la conjure de me pardonner le mal que je n'ai point commis, elle détourne la vue et ne m'entends pas davantage; si je me jette à ses pieds, elle part sans me répondre, sans paraître me voir, hier, aujourd'hui, demain et les jours suivans se sont passés ou se passeront ainsi; j'ai bien souffert déjà et je souffrirai beaucoup encore! Voilà, mon ami, comment s'usent mes jours, mes heures et toute ma vie!

Comme il exhalait ces dernières plaintes, le bruit d'une voiture se fit entendre; Achille et son ami prêtèrent l'oreille un moment car elle venait de s'arrêter devant la porte de l'hôtel. Minuit venait de sonner: C'était Aline qui revenait de soirée; elle entra précipitamment dans le salon, et sans remarquer Achille qui se tenait dans un angle éloigné, elle dit à Amédée : Je vous croyais sorti ou retiré dans votre appartement; comme je crains de vous importuner en restant, je m'éloigne. — Restez, madame, lui dit sèchement Amédée, je vous attendais, j'ai besoin de vous parler; comme de coutume, n'ayant pas eu le bonheur de vous voir avant votre départ, j'y comptais pour votre retour, je vois avec plaisir que je ne me suis pas trompé: il est vrai, s'empressa-t-il d'ajouter, que je ne dois pas en avoir une grande reconnaissance, puisqu'en rentrant ici vous ne pensiez pas m'y rencontrer.

Sans doute Aline allait répondre à cette attaque, lorsqu'elle aperçut Achille.

— Oh! pardon, monsieur, lui dit-elle; mais, fatiguée, étourdie de la fête à laquelle il m'a fallu assister, je n'avais pas eu l'honneur de vous voir; agréez, je vous prie, mes sincères excuses; soyez assez bon aussi, pour ne point avoir égard au moment de contrariété que M. Dermont n'a pas su contenir en votre présence.

— Je reçois vos excuses, madame, répondit froidement Achille; pour Amédée, je n'en ai pas besoin, nous sommes des amis d'enfance, il peut agir avec moi et devant moi, absolument comme si je n'y étais pas; son cœur m'est si bien connu, que s'il me renvoyait aujourd'hui de chez lui, j'y reviendrais demain, sans scrupule et sans lui en vouloir le moins du monde, tant je serais assuré que sa pensée n'aurait point participée à son action, à ses paroles.

— Vous connaissez Amédée depuis longtemps, monsieur, fit Aline; mais comment se fait-il alors que je n'ai pas eu l'honneur de vous recevoir plus souvent?

— Depuis trois ans, madame, j'ai dû quitter la France pour me fixer en Italie, je profite en ce moment de quelques jours de liberté qui me sont accordés pour venir serrer les mains de ce pauvre Amédée, que je croyais retrouver libre et heureux comme autrefois.

— Qui a pu vous faire croire, monsieur, que votre ami ait perdu son bonheur et sa liberté?

répliqua Aline visiblement blessée des paroles d'Achille.

— Je sais, madame, que je ne devrais pas m'immiscer dans les différends de votre intérieur; mais je me crois excusable à mon tour, en faveur de l'amitié qui, je vous l'ai dit, me lie à Amédée depuis notre enfance. Je suis arrivé, j'ai vu ses larmes, j'ai deviné sa douleur! Pour qu'un homme comme lui pleure, il faut que ses forces soient épuisées et qu'il ait perdu le courage de souffrir.

— Votre ami, je le devine, vous a prévenu contre moi, Monsieur, il a eu tort : non que je redoute l'opinion d'autrui, je ne dois à personne compte de mes actions; mais parce que dans le monde on n'accueille jamais qu'avec moquerie et dérision les plaintes et les querelles d'un ménage, quelque sérieuses qu'elles soient, il faut toujours, dans ce cas, avoir assez de raison, assez de force pour souffrir en silence et éviter le ridicule qui ne manque jamais de s'attacher à ceux qui sont assez sots pour crier haut ce qu'ils devraient taire et garder avec soin. Maintenant, Monsieur, voulant bien répondre aux reproches que vous m'adressez, je vous dirai que je ne suis pas cause des tourmens de votre ami, que je ne l'oblige pas à passer les nuits à m'attendre, à courir follement dans les rues de la ville, à me poursuivre jusque chez mes amis les plus intimes; j'aurais plutôt, je crois, le droit de me plaindre d'être ainsi suspectée dans toutes mes actions; je n'ai pas, que je sache, vendu ma liberté; qu'il fasse ainsi que moi, qu'il utilise ses momens, qu'il voie le monde, qu'il vive enfin! Si Amédée se croit esclave, qui l'empêche de s'affranchir?

— C'est à dire, Aline, interrompit Amédée, que vous me verriez partir sans remords, que vous me quitteriez sans regrets?

— Des remords! répéta Aline en jouant l'étonnement; mais pour avoir des remords il faut être coupable; quant à des regrets, je vous le demande, pourquoi en ressentirais-je? En vous quittant je mettrais un terme à vos douleurs, puisque vous m'accusez de vous faire tant souffrir.

— Aline, dit Amédée d'une voix suppliante, cesse ce langage cruel; ton cœur n'est pas endurci au point de résister plus long-temps à mes prières et à mes larmes? Je t'aime de toute la force de mon cœur et de mon âme! et tu sais ce que je puis lorsque j'aime! Mais tu m'arraches l'espoir et la vie avec tes dures paroles, tu me tue de tes mépris et de tes dédains. Tant que j'eus des larmes à répandre, je souffris avec moins d'angoisses et plus de résignation; mais aujourd'hui que la fièvre me dévore, que son feu ardent sèche les pleurs dans mes paupières, que le sang qui me monte au cerveau va me rendre fou, hâte-toi de reconnaître tes torts et tout ce que j'ai fait pour toi; scelle notre réconciliation par un mot de tendresse, une parole d'amour: alors je tire un voile sur le passé, j'oublie pour toujours ce que j'ai souffert. C'est une faiblesse dit-on, de tomber aux pieds d'une femme; eh bien! cependant tu le vois, Aline, je suis aux tiens.

En effet, en disant ces mots, Amédée mit un genou sur le parquet et voulut prendre une des mains d'Aline, qui la retira vivement, en s'écriant avec une ironie désespérante : — Mais vous le disiez bien, Monsieur, vous devenez fou; allons donc! grand enfant, relevez-vous, oubliez-vous que nous ne sommes pas seuls, qu'on vous voit, qu'on vous entend? Vraiment, vous feriez croire que je vous traite en martyr. Puis se retournant vers Achille, immobile, mais le visage pâle de colère et de contrainte, elle lui dit : Voyez donc, Monsieur, quel enfantillage, quelle folie! mais vous, qui êtes son ami, rappelez-le à la raison, je vous en prie.

Malgré la colère qu'Achille éprouvait de voir torturer ainsi son ami, il était parvenu cependant à conserver assez de force et de sang froid pour rester maître de lui, et demeurer muet spectateur de cette scène; mais quand Aline l'interpella il ne se contint plus.

— Madame, lui dit-il d'une voix sourde et les dents serrées, vous êtes sans cœur et impitoyable!

Comme une lionne blessée par le trait du chasseur, Aline bondit sous le coup de ces paroles.

— Vous êtes bien hardi, Monsieur, d'oser ainsi m'insulter chez moi.

— Je suis chez Amédée Dermont et non chez vous, Madame, lui répondit froidement Achille.

— Insolent! murmura-t-elle; puis, reprenant son chapeau qu'en entrant elle avait jeté sur un divan, Aline fit quelques pas vers la porte pour sortir.

Achille souriait de pitié et ne répondait plus; mais Amédée s'était relevé de sa position humi-

liante, et, les bras croisés sur sa poitrine, la colère et la rage dans les yeux, il se jeta au devant d'Aline en lui criant : — Avant de sortir vous allez m'entendre une dernière fois, Madame ; je sens au feu qui me brûle le front, aux battemens précipités dans lesquels mon cœur se brise, que mon courage se réveille enfin ! Ce que je sens mieux encore, c'est que vous avez trop compté dans votre empire sur moi, c'est qu'à force de tyrannie, d'ingratitude, vous m'avez lassé ; c'est que désormais tout est fini entre nous ; je rougis de vous avoir aimée, j'abjure ce fol et indigne amour ; et si le souvenir jamais m'en revient à la pensée, ce sera pour le maudire, car il me rappellera toujours les années les plus cruelles et les plus malheureuses de ma vie ! Gardez cet hôtel, je vous le laisse, ajouta-t-il, je ne reprends pas ce que j'ai donné ; quant à moi, dans huit jours je serai hors de France. Que Dieu veille sur vous. Madame, voilà mon dernier mot ! Et prenant le bras d'Achille, saisi de cette explosion inattendue de courage, il l'entraîna hors du salon, laissant Aline seule, interdite et immobile de stupéfaction.

I.

UN BAL CHEZ L'AMBASSADEUR.

Le 15 mai 1839, Achille Beaufort et son ami, Amédée Dermont, étaient depuis deux jours seulement de retour à Milan, où ils rentraient après un assez long voyage sur le continent avec le marquis de Saint-Clair et ses fils, quand ils reçurent une invitation du chargé d'affaires de la cour de France, pour un bal qu'il donnait à quelques jours de là, dans son hôtel.

Malgré leur fatigue et les embarras de réinstallation, suites inévitables d'un voyage, les deux amis ne crurent pas devoir refuser l'honneur que leur faisait l'ambassadeur, et puis, la fête promettait d'être belle ; tous les notables Français, en ce moment à Milan, devaient y assister ; c'était pour ainsi dire une fête nationale, une soirée délicieuse que l'on pourrait croire passer dans son pays. Pour qui se souvient, ce plaisir est plein de charmes et de puissance ! Telle position qu'on occupe, tel bonheur parfait qu'on éprouve, tel beau ciel étranger qui nous couvre, le mot patrie ! donne un battement de plus au cœur !

— Eh bien ! Amédée, que penses-tu de notre voyage ? demanda Achille à son ami quand ils se retrouvèrent seuls tous deux dans leur appartement.

— J'en suis enchanté, mon cher Achille, et je ne pourrai jamais assez te remercier de m'avoir fait connaître M. le marquis de St-Clair, et surtout de m'avoir fait admettre dans son intimité ; c'est un homme tout aimable et qui m'a comblé de bontés.

— C'est un homme malheureux, qui souffre de l'exil qui lui est imposé ; son cœur gémit tous les jours d'être éloigné de la France ; surtout depuis qu'il a compris combien celle pour qui il s'est expatrié, pour qui vingt fois il risqua sa vie dans la dernière guerre de la Vendée, était indigne du nom de princesse et des sacrifices que ses amis ont faits pour elle.

— Qui donc, dans la vie, peut se croire hors de l'atteinte du malheur ? dit Amédée, personne ; moi aussi, tu t'en souviens, j'ai eu mes peines et mes déceptions ; mais enfin, grâce à ce voyage et à ta constante amitié, je suis devenu calme et presque aussi heureux que j'étais il y a six ans !

— Tu as donc oublié cette femme, cette Aline pour laquelle tu voulais mourir ?

— Si parfois encore son nom me revient à la mémoire, ce n'est que pour me rappeler tout ce que je te dois, pour te remercier de m'avoir aidé à reprendre ma liberté, de m'avoir rendu à la raison, à moi-même.

— A cette époque tu étais fou, c'est vrai, et il était temps que j'arrive pour te sauver d'une perte certaine. Oh ! tout y aurait passé, raison, jeunesse, fortune !

— Oui, car la pente était rapide, et sans tes sages conseils, je me serais entièrement perdu, j'aurais roulé jusqu'au fond de l'abîme !

— Tu n'es pas cependant ce que je voudrais que tu fusses encore, il te manque deux choses.

— Lesquelles ?

— D'abord, tu n'as pas complètement encore retrouvé cette bonne et franche gaîté que tu possédais il y a quelques années ; cette aimable insouciance dont on admirait, dont on enviait le bonheur.

— Oh ! mon ami, ce n'est que dans la jeunesse que l'on peut donner un libre essor à sa gaîté, c'est une fleur qui n'éclôt que dans le printemps de la vie ; le mien est passé, et je sens, au bouillonnement de mon sang, qu'ayant maintenant atteint la saison des orages, je dois

prudemment garder par devers moi toutes mes forces morales, afin de supporter avec courage ce qu'il plaira au destin de m'envoyer.

Tu parles de maîtresses? Je ne suis pas né pour elles, je ne sais pas aimer sans amour, moi, et tu te souviens ce que j'en ai souffert. Je m'étais d'ailleurs donné pour but de n'aimer qu'une fois dans ma vie, aussi ai-je versé dans ma première passion tout ce que j'avais en moi de tendresse et d'affection ; mais cette passion m'a brisé le cœur et ne m'a pas laissé de place pour un second amour! Et cependant...

— Achève, dit Achille.

— Ecoute, ami, je te dois et te veux donner toutes mes pensées ; eh bien! je me suis fait une idole, une religion d'un souvenir de mon passé; il est un nom qui me revient tous les jours à la mémoire, qui m'accompagne chaque nuit dans mes rêves.

— Un nom, un souvenir du passé, répéta Achille en riant de l'air grave et passionné de son ami ; j'aime les romans, conte-moi cela, Amédée, comment se nomme cette belle et adorée maîtresse?

— Tu plaisantes toujours, et ce que je te dis est sérieux cependant ; je n'ai point de maîtresse, je te le répète, si j'aime aujourd'hui, c'est sans espoir ; l'objet de mes pensées est bien loin de moi, sans doute, et tu ne devinerais jamais de qui je veux te parler, à moins que, comme à moi, les beaux yeux d'Irma de Sergy n'aient laissés sur ton cœur l'empreinte d'un doux regard.

— Comment, il se pourrait? tu aimerais mademoiselle de Sergy? Oh! bizarrerie du cœur des hommes! c'est justement quand tu as tout fait pour perdre Irma, que tu commences à l'aimer?

— C'est à elle, si bonne et si belle, que je pense tous les jours et à toute heure ; c'est un effet rétroactif de mes pensées, il est vrai, mais je ne puis m'empêcher d'y songer, à ce passé si heureux et que j'ai si follement méconnu ; depuis quelque temps surtout, le nom d'Irma vibre plus fort et plus souvent encore à ma mémoire ; je retrouve son image partout ; dans ma solitude, dans mon travail, dans mon sommeil! Mais cet amour, si toutefois c'en est un, ne peut m'être fatal; au contraire, il garantira mon cœur contre de nouvelles et de malheureuses passions.

Au jour indiqué, les deux amis se rendirent ensemble à l'invitation qui leur avait été faite par l'ambassadeur de France. Les salons de l'hôtel étaient alors somptueusement décorés; l'éclat splendide des lumières, se mariant au reflet des innombrables glaces dont tous les panneaux étaient revêtus, perpétuaient à milliers les toilettes éblouissantes, l'or et les pierreries dont ruisselait l'assemblée ; la beauté proverbiale des Milanaises acquit ce soir-là un nouveau crédit auquel, cependant, ne le céda pas celle des Françaises qui se trouvaient en grand nombre à cette fête; toutes les invitées étaient jeunes et jolies, et leurs charmes naturels, quoiqu'elles eussent pu s'en dispenser, étaient rehaussés encore par la richesse et l'éclat de leurs parures.

Pendant un moment, Amédée se crut transporté dans un de ces palais de fées des contes de Perrault, dont la lecture avait fait les délices de sa jeunesse ; ou bien par d'autres instans, il passait ses mains sur ses yeux, croyant être le jouet d'un songe ; mais tout cela était vrai, tout cela était réel ; il ne dormait point ; il voyait, il entendait! Les femmes, toutes belles comme les divinités antiques, n'étaient que de simples mortelles ; seulement, la nature, pour elles, s'était montrée prodigue de grâces et de perfections ; avec une profusion inouïe, elle leur avait versé ses inappréciables trésors. C'est alors qu'il pensa, au sein des palais, à ces femmes qui déjà possèdent la richesse, le rang, les honneurs et sur lesquelles la nature répandait encore de si larges torrens d'attraits et de beauté ; tandis que dans de sombres réduits, dans de tristes mansardes, réceptacles de misères et de douleurs, de pauvres femmes, de malheureuses mères qui, tout le jour, suent à leur travail, toute la nuit veillent au chevet de leur époux ou de leur enfant malade, n'ont pas sur leur figure amaigrie par la souffrance, un seul trait, une seule ligne qui appelle l'amour ou excite la compassion Elles s'effraient elles-mêmes, les saintes martyres, et reculent épouvantées devant le miroir qui reflète la pâleur de leur visage!

Quand Amédée se fut bien convaincu qu'il n'était pas dans un monde fictif, il s'approcha, se fondit dans cette onde aux vagues dorées, et les mille voix qu'il entendit vibrer à ses oreilles lui parurent aussi suaves, aussi douces que les parures qu'il admirait étaient fraîches et brillantes.

A un signal donné par l'ambassadeur, le bal

commença ; la musique fut douce et enivrante, les quadrilles nouveaux et recherchés, les danseurs gracieux et légers. Ce fut pendant quelques instans une voluptueuse ivresse, un tournoiement vaporeux, un vol presque aérien, quelque chose de féerique, de surhumain, que ne pourrait rendre ni peindre les expressions du langage, qui fascinait la vue, troublait les sens ! Pendant un intervalle, les groupes se formèrent, les colloques s'établirent, on disposa des jeux pour les cavaliers ; quant aux dames, elles remplacèrent momentanément la danse par la musique et le chant ; chacune d'elles tint à montrer son génie ou son talent. Amédée, qui, jusque là, s'était tenu à distance et, pour ainsi dire, isolé au milieu de cette foule, s'approcha alors de l'endroit où s'étaient rassemblés les artistes et les amateurs ; il se retrouvait dans sa sphère. Déjà plusieurs artistes, hommes et femmes, avaient tenu le piano avec avantage ; déjà aussi, plusieurs voix s'étaient fait entendre, les unes fortes et vibrantes, les autres douces et mélancoliques.

Aux argumentations pleines de justesse que fit Amédée, on s'aperçut aisément qu'il était musicien distingué ; on le pria avec instance de payer son tribut à la soirée. Après un peu d'hésitation, causée sans doute par la timidité naturelle de son caractère, Amédée se rendit aux nombreuses et pressantes invitations qui lui étaient faites, et, avec autant de verve que de talent, avec une précision surprenante, extraordinaire, une dextérité remarquable de doigté, il exécuta, à la satisfaction générale et au milieu de l'enthousiasme commun, un air composé sur les motifs d'une légende italienne très en vogue en ce moment à Milan. On lui donna de justes louanges qu'il reçut avec une politesse humble et spirituelle.

Après lui, vinrent s'essayer plusieurs artistes dont le talent pâle, médiocre, produisit peu d'effet sur l'assemblée ; déjà les conversations se ranimaient, l'attention ne se soutenait plus, quand elle fut tout-à-coup rappelée de nouveau ; une jeune femme, dont la grande beauté était rehaussée encore par une toilette d'une élégante simplicité, venait de prendre place devant le clavier. Sa figure, pâle jusqu'à la blancheur du lys, décelait chez cette femme, que peu de personnes semblaient connaître et dont on se demandait le nom bas à l'oreille, une souffrance résignée qui captivait l'intérêt ; ses grands yeux bleus attristaient et pénétraient l'âme par leur regard langoureux et mélancolique. Sa longue et soyeuse chevelure blonde, tombant en boucles sur ses blanches épaules, et retenue à sa source par un demi-cercle en or, était le seul ornement que portât sa jolie tête.

Le timbre harmonieux de sa voix était aussi pur, aussi suave que les traits de son visage étaient réguliers et parfaits de douceur. Son talent égalait sa grâce autant que sa modestie égalait sa beauté ; elle chanta une romance avec un charme si vrai, une expression si touchante, que tous ses auditeurs en furent émerveillés ; on lui décerna d'une voix unanime les hommages les plus sincères et les mieux mérités. Amédée surtout se sentait ému ; il lui semblait, mais confusément, qu'il n'entendait pas pour la première fois cette voix divine vibrer à son oreille. Ces accens enivrans le transportèrent d'une telle admiration, que voulant témoigner d'une manière toute particulière, à la jolie chanteuse, le cas qu'il faisait de son talent et le plaisir qu'il avait éprouvé de l'entendre, il s'approcha d'elle et lui dit, mais presque à voix basse : vous êtes une grande artiste, Madame, et je vous le dis dans toute la sincérité de mon âme, jamais mon cœur ne fut aussi vivement ému que lorsque vos accens sont arrivés jusqu'à lui !

— Jamais ! répéta lentement la jeune femme en détournant à demi la tête, et laissant tomber sur son enthousiaste admirateur un regard à la fois doux et triste ; puis après une courte interruption, elle ajouta, en appuyant fortement sur ses paroles : Pas même le jour où mademoiselle Aline interpréta si bien votre composition ?

Au nom d'Aline qu'on lui jetait au visage quand il s'y attendait si peu, Amédée sentit un froid de glace se glisser dans son sang ; il devint aussi pâle que la neige, et sa langue paralysée ne put trouver un seul mot de réponse à cette attaque. Immobile, cloué à cette place où l'on venait de lui rappeler un souvenir aussi cruel, souvenir qu'il croyait pour jamais éteint dans sa mémoire, heure malheureuse de sa vie qu'il croyait oubliée ou inconnue du monde entier, il ne voyait plus, il n'entendait plus ; quelques instans se passèrent ainsi ; cette femme, qui l'avait si adroitement atteint et blessé, profita du trouble dans lequel l'avait jeté ses paroles pour disparaître ; elle fut se perdre dans le

tourbillon de la foule. La danse recommença.

— O mon Dieu! se dit Amédée quand la raison lui revint : Je suis donc connu jusqu'ici par ce monde que je ne connais pas, moi? Mon nom est donc écrit sur mon front? Quelle est donc cette femme? je ne crois pas l'avoir jamais rencontrée; si déjà je l'avais vue, sa beauté me l'aurait assurément fait remarquer; cependant, plus je me rappelle ses traits, plus je me remémore le son de sa voix, plus je me trouble, plus mon incertitude augmente; il y a dans mon cœur, comme un souvenir, comme un écho lointain qui redit ses paroles! O mon Dieu! répéta-t-il, éclairez-moi, faites que j'apprenne son nom, que je puisse la retrouver; aidez-moi dans mes recherches, Seigneur!

Il s'enquit alors près de ceux qui l'entouraient du nom de cette femme dont ils venaient d'applaudir le talent; beaucoup ne la connaissaient pas; il apprit par d'autres, enfin, qu'elle était l'épouse du comte San-Lucio, ambassadeur de Piémont près la cour de France, et momentanément en résidence à Milan. Ces révélations n'éclairaient pas Amédée sur le but de ses recherches; en effet, comment la comtesse de San-Lucio pouvait-elle le connaître? Et en supposant que son nom, toutefois, fût parvenu jusqu'à elle, comment savait-elle ce qui s'était passé six ans auparavant, et quel motif surtout avait-elle pour le lui rappeler aussi cruellement? Plus il essayait de percer le voile de ce mystère, plus il se perdait dans de ténébreuses suppositions.

Las de conjecturer enfin, Amédée reprit courage et résolut de parcourir les salons jusqu'à ce qu'il retrouvât celle qui l'avait attaqué avec si peu de générosité; il voulait à tout prix avoir raison de cette femme.

Plusieurs fois déjà il avait inutilement traversé la foule, et commençait à désespérer de rencontrer la comtesse qui, peut-être, avait déjà quitté le bal, quand il l'aperçut enfin, assise dans un petit salon contigu à la grande salle de la danse; seule, le front appuyé dans une de ses blanches mains, elle paraissait avoir à dessein recherché cette solitude, pour donner un libre cours à de pénibles et profondes réflexions.

En la revoyant, Amédée sentit redoubler les battemens de son cœur, son courage l'abandonnait de nouveau, il restait en place, n'osant avancer vers celle que, quelques instans auparavant, il cherchait pour l'accabler de reproches; et s'il n'eût pressenti que le quadrille allait bientôt finir, et, qu'avant que la foule ne revînt il fallait absolument qu'il parlât à la comtesse, il n'aurait pas osé troubler son recueillement. Il fit un effort sur lui-même, et, s'approchant doucement de la belle rêveuse qui releva la tête au bruit, quoique faible, de ses pas.

— Pardonnez-moi, madame, lui dit-il, pardonnez-moi de vous troubler en ce moment, mais je n'ai pas le choix des instans, car, cette soirée une fois passée, je ne vous reverrai peut-être jamais; ne vous étonnez donc pas de la persistance que je mettrai à vous poursuivre jusqu'à ce que vous m'ayez donné le mot de l'énigme que vous m'avez jetée en me fuyant il y a une heure; je veux le savoir, Madame, et je viens vous demander comment le hasard a pu vous livrer un des secrets les plus malheureux et les plus importans de ma vie!

La jeune femme se leva et voulut s'éloigner; mais Amédée, à qui la force était momentanément revenue, se mit devant elle, et lui dit. Vous ne sortirez pas sans me répondre, Madame.

— Laissez-moi partir, monsieur, dit la comtesse avec accablement, et surtout, je vous en prie, ne m'interrogez pas, je n'ai rien à vous dire!

— Pourquoi donc alors, dit Amédée, m'avoir frappé si cruellement sans aucun motif? Vous ai-je jamais offensée, moi, qui ne vous ai jamais vu, moi, qui vous ne connais pas?

— Peut-être! dit bien bas la comtesse.

— Peut-être, avez-vous dit? en effet, ajouta-t-il en la fixant davantage, d'où vient qu'en face de vous je sens faiblir mon courage? je suis venu pour vous reprocher le mal que vous m'avez fait, pour me plaindre de votre jeu cruel: et voilà que je ne trouve plus de paroles, que je n'ai plus de colère, et que je vous demanderais presque pardon comme si j'étais coupable; oh! tenez, ce qui m'a vaincu, madame, c'est que j'ai vu des larmes dans vos yeux; c'est que vous aussi, vous avez des douleurs! que pourrais-je vous dire maintenant? que peut-on reprocher à ceux qui souffrent?

— Vous avez deviné juste, vous avez dit vrai, Monsieur; oui, je souffre bien, je suis bien malheureuse! et, de tout ce monde que vous voyez vous êtes le seul qui me plaigniez, le seul qui ayez compris que je souffrais. Les tortures

l'âme sont inconnues à cette foule, elle n'y croit pas ; parce que je suis noble, comtesse, elle me croit heureuse ! elle ne voit de moi que ce qu'elle m'envie, mon nom, mes titres, mes richesses ! comme si un manteau de pourpre ne pouvait pas recouvrir et cacher une lèpre ! oui, je souffre, Monsieur, oui, je souffre ! et je jetterais volontiers bien loin de moi, tous ces joyaux, toutes ces parures, pour une seule des belles années de mon enfance ! oui, je souffre ! car je suis loin de mon pays, loin de ma mère, loin de mes amies de jeux et de bonheur, de celles-là seules qui parfois sont sincères et restent fidèles ; si elles pouvaient m'entendre, elles pleureraient avec moi ou me consoleraient, mais elles sont trop loin ! je dois donc me résigner à souffrir seule, sans consolations, car ce n'est pas dans le malheur qu'il faut espérer de nouveaux amis.

— Pourquoi cela, madame ?

— Parce que les malheureux seuls savent comprendre le malheur, et que le fardeau de leurs propres peines étant déjà trop lourd pour leurs forces, ils ne peuvent encore se charger de celui d'autrui.

— Les peines de l'âme et du cœur s'allégent en se partageant, madame, et croyez-moi, quand on les verse dans le sein d'un véritable ami, on souffre moins ; celui-là qui en reçoit le dépôt et le secret, ressent du bonheur s'il peut donner quelques consolations, et toujours et malgré tout, il y parvient, car l'amitié sincère est ingénieuse et intarissable dans ses ressources à se dévouer.

— Croyez-vous, Monsieur, dans le monde, à la possibilité d'un pareil dévoûment.

— Oui, Madame, et je serais heureux d'être moi-même appelé à vous le prouver.

— Vous ! Monsieur, fit la comtesse étonnée, sans me connaître ?

— Vous m'avez avoué que vous étiez malheureuse, faut-il donc se connaître autrement que par ses peines pour se tendre la main ? le malheur n'est-il pas le premier titre à toute amitié ? Dieu n'a-t-il pas commandé de s'aimer, de s'aider mutuellement dans la traversée pénible de l'existence ? puisque je sais que vous souffrez, je demande à vous être utile, à vous consoler, à devenir votre ami ; acceptez-vous madame ?

— Parlez plus bas, dit la comtesse à Amédée dont la voix et les accens inspirés s'élevaient graduellement, la foule se rapproche, déjà peut-être on nous observe, et je ne suis pas libre, Monsieur, ajouta-t-elle avec un profond soupir.

— Je le sais, madame, je sais qui vous êtes.

— Comment, Monsieur, dit vivement la comtesse, vous savez...

— Que vous êtes l'épouse, ou plutôt l'esclave du comte de San-Lucio, interrompit Amédée.

— C'est là tout ce que vous savez, Monsieur ?

— Voilà tout, madame.

— La jeune femme parut respirer plus librement.

Amédée Continua : cependant, je sais aussi madame, que ce noble et puissant seigneur, votre époux, est assez fou ou aveugle pour ne pas apprécier le trésor qu'il possède en vous ; je sais aussi,... mais dois-je vous le dire ?

— Parlez sans crainte, je suis prête à tout entendre.

— Je sais que le comte de San-Lucio, sans rougir de honte, porte ailleurs que chez vous ses affections et ses amours !

— Il aime la Stella ! n'est-ce pas ? demanda vivement la v comtesse, je le sais ; mais qui vous l'a dit à vous ? ajouta-t-elle plus doucement.

— Votre mari, madame, affiche aux yeux de tous et en plein jour sa passion imprudente pour cette courtisane, il fait tout haut et à qui veut l'entendre l'apologie de cette femme.

— Elle est donc bien jolie ? demanda la comtesse ?

— Moins que vous assurément, madame ; je puis l'affirmer quoique cependant je ne l'aie pas vue ; de retour à Milan depuis quelques jours seulement, je ne suis pas encore allé au théâtre de la Scala.

— Mais on dit qu'elle est dans ce bal ?

— C'est vrai, madame; mais c'est la femme à la mode, et les adorateurs qui se pressent autour d'elle pour recueillir les sourires ou les paroles qu'elle daigne laisser tomber, empêchent qu'on puisse l'approcher. Mais revenons à vous-même, madame, puisque vous me connaissez, me direz-vous en quels lieux déjà j'ai eu le bonheur de vous rencontrer ?

— Regardez-moi donc bien, Amédée, dit tendrement la comtesse en fixant son regard sur celui du jeune homme.

— Eh ! quoi, madame, vous savez aussi mon nom.

O mon Dieu, reprit-il en posant ses deux

mains sur son front comme pour y puiser un souvenir, mais moi-même, certainement, j'ai quelque part déjà entendu les accens de votre voix; j'ai vu déjà votre charmant visage! et pourtant, c'est vainement que je cherche à me rappeler en quels lieux, en quel temps de ma vie?

— Oh! dit tristement la comtesse, vous avez entièrement oublié Irma de Sergy!

— Irma! s'écria Amédée, quoi, c'est vous; ô mon Dieu, ajouta-t-il, en portant la main sur son cœur comme pour en comprimer les battemens, ô mon Dieu! je vais mourir! Il pâlit, chancela, et ses forces l'abandonnant presqu'entièrement, il fut obligé de s'appuyer pour se soutenir. Le quadrille étant terminé, la foule revint bruyamment se précipiter dans la petite salle où se tenaient Amédée et la comtesse. Irma n'osait pas quitter le jeune homme dans l'état où l'avait jeté la brusque révélation de son nom; cependant il le fallait, sa réputation, son honneur allaient, si elle ne fuyait pas, devenir la proie de ce monde prompt à la médisance, à la calomnie.

Le bruit, les rires de ceux qui s'approchaient, réveillèrent un peu Amédée, et prenant une des mains de la comtesse demeurée près de lui, il y imprima ses lèvres, en lui disant d'un air suppliant :

— Je suis mieux, Irma, laissez-moi; fuyez; fuyez les regards de cette foule, elle lirait dans nos yeux et sur nos fronts le moment de bonheur suprême que je viens de recueillir; dans quelques instans, nous nous retrouverons; mais maintenant, je vous en prie, fuyez, fuyez, mon Irma!

Ils se séparèrent pour un moment; mais aussitôt que la danse recommença, Amédée et la comtesse se retrouvèrent seuls où ils s'étaient rencontrés déjà, et le jeune homme, oubliant qu'on pouvait l'entendre, s'exprimait ainsi : Dois-je en croire mes yeux? Quoi, c'est bien vous que je revois, Irma? Que vous êtes encore embellie! Oh! non, je ne vous avais pas oubliée, vous êtes toujours là, dans mon cœur! votre visage céleste, miroir fidèle de votre belle âme, fut toujours présent à ma pensée; et, si mes yeux, éblouis de votre beauté, ne vous reconnurent pas d'abord, mon cœur ne se trompait pas, lui, car il battait violemment à vos accens? Toujours aussi, je me suis souvenu de votre douce bonté! oh! Irma, si j'ai été indigne de vous, Dieu m'en a cruellement puni; depuis que je vous ai quittée, vous ignorez tout ce que j'ai souffert; mais, dans mes tourmens, quoique loin de vous et sans aucun espoir de vous revoir jamais, vous fûtes toujours le bon ange de mes pensées, le dieu de ma croyance! Agenouillé devant votre image comme devant celle d'une madone, je vous priais comme on prierait le Seigneur! Quels beaux rêves j'ai faits en souvenir de vous! mais aussi que de regrets et de larmes en songeant au bonheur que j'ai perdu, à l'offense que je vous ai faite! Pardon, Irma, pardon! ajouta-t-il en tombant aux genoux de la comtesse, car ce fut un moment d'égarement fatal, de cruelles folies, que celui où je vous quittai pour suivre une chimère; cependant je vous aimais, je vous ai toujours aimée, je vous aimerai toujours.

— Oh! taisez-vous, Amédée, si l'on vous entendait, dit Irma en lui fermant précipitamment la bouche de ses mains blanches.

Mais déjà il était trop tard, et la recommandation devenait au moins inutile.

Sur le seuil de la porte du salon où ils se tenaient, était apparu, debout et immobile, un homme de haute taille, auquel la pâleur répandue sur ses traits, donnait à son visage colère une expression farouche et effrayante; son front était impérieux, son regard menaçant et étincelant de fureur. Irma en le voyant ne put retenir un cri d'effroi.

— Le comte! s'écria-t-elle.

C'était en effet le comte de San Lucio, son mari; il s'approcha d'elle et, d'une voix sourde, mais terrible, lui dit :

— Que faites-vous ici, madame? pourquoi n'êtes-vous pas au salon? depuis long-temps je vous y cherche; je voudrais croire que cette fête vous fatigue et que loin d'elle, dans la solitude, vous cherchez un moment de repos, mais je ne vous retrouve pas seule...

— Monsieur, croyez bien, balbutia Amédée.

— Je ne vous parle pas, monsieur, lui dit le comte en l'interrompant; attendez un moment, je vous prie, vous aurez tout-à-l'heure à me répondre; puis, se tournant de nouveau vers Irma : Allons, madame, rentrez, lui dit-il; et, comme elle paraissait hésiter à suivre cet ordre, craignant sans doute l'issue de cette scène, il lui saisit brusquement le bras, et avec une telle

violence qu'il la contraignit soudain de lui obéir.

Quand Amédée et le comte furent seuls, ce dernier s'approcha du jeune homme et, ses yeux dans les siens, il lui dit d'une voix sourde et menaçante : Votre nom, monsieur?

— Amédée soutint pendant quelques instans son regard sans lui répondre ; puis, la colère paraissant le dominer à son tour, il lui dit d'un ton bref, saccadé : A quoi bon, que vous importe mon nom?

— Vous ne comprenez pas pourquoi je vous demande votre nom? répéta le comte en lui étreignant le poignet avec force ; je veux savoir si vous êtes assez noble pour vous mesurer avec moi?

— Allons donc! fit Amédée en se dégageant par un brusque mouvement de la main de son adversaire.

— Votre nom! réitéra encore une fois le comte avec une voix tonnante ; mais de quelle race êtes-vous donc, vous n'osez pas vous avouer?

— Monsieur, répondit Amédée avec véhémence, j'ai du cœur et du courage! voilà ma noblesse, à moi! c'est celle du peuple, et je ne la troquerais pas contre vos titres et parchemins.

— Le comte parut ne pas entendre les dernières paroles d'Amédée, et continua ainsi : Par quelle fraude êtes-vous entré dans nos salons?

— Oh! taisez-vous, monsieur, ne m'insultez pas, s'écria Amédée en se redressant, les poings fermés et le front menaçant ; vous me feriez oublier qui vous êtes et le lieu où nous sommes. Sans lui répondre, le comte lui jeta un regard de dédain, et froissant un de ses gants, il l'en frappa au visage!

A cet outrage, Amédée furieux, hors de lui, voulut s'élancer sur son adversaire; mais ce dernier le saisit par les deux bras, et, sans effort, comme un enfant qui jouerait avec son hochet, il l'envoya tomber sur le divan où, quelques instans auparavant, il était assis avec Irma ; puis, sans y donner plus d'attention, le comte sortit du salon et se mêla dans la foule des invités.

Rien ne pourrait donner une idée du désespoir ou plutôt de la rage d'Amédée après cette scène ; il se frappait le front, s'arrachait les cheveux, se déchirait la poitrine ; il était oppressé, il étouffait ; c'est en vain qu'il cherchait des larmes, ses yeux étaient secs, ses paupières brûlantes ; il courait à travers la foule comme un insensé, comme un homme ivre, coudoyant, heurtant tous ceux qu'il rencontrait ; il cherchait Achille, et passa dix fois près de lui sans le voir.

— Qu'as-tu donc? te serait-il arrivé quelque chose de fâcheux? lui demande son ami en l'arrêtant ; tu as le visage renversé?

— Achille, je veux sortir d'ici, je veux fuir ces lieux à l'instant même ; leur atmosphère me pèse, me déchire, me brûle!

— Mais enfin, explique-toi.

— Que je m'explique, dis-tu? oh! mais fuyons avant tout, sauve-moi, entraîne-moi ; il y a ici un homme dont il me faut le sang et la vie!

— Mais tu perds la raison, Amédée ; allons, reviens à toi, mon ami.

— Cet homme m'a insulté, frappé, foulé sous ses pieds!

— Insulté, frappé! Et tu ne t'es pas vengé? dit Achille, exaspéré de la dernière phrase de son ami.

— Non! pas encore ; mais je le tuerai, je l'assassinerai cet homme! car il ne veut pas se battre, l'infâme!

— Quel est son nom?

— Le comte de San Lucio!

— Le comte de San Lucio, répéta Achille, l'ambassadeur de Piémont?

— Oui! et l'époux d'Irma de Sergy!

— Lui! l'époux d'Irma de Sergy? et tu as revu Irma?

— Je l'ai revue, je lui ai parlé, je l'ai retrouvé l'esclave de cet homme ; j'ai retrouvé l'ange aux griffes du diable!

— Achille devina aisément ce qui avait pu se passer entre le comte et son ami ; il entraîna ce dernier hors de l'hôtel, et, quand il lui parut un peu plus calme, il lui conseilla sagement d'oublier cette fatale rencontre, qui ne pourrait avoir que de fâcheux résultats pour lui. Le comte de San Lucio, lui dit-il, est un homme trop puissant, trop influent pour qu'il ne t'arrive pas malheur si tu persistais à le poursuivre ; son rang, sa noblesse, le mettent hors de ton atteinte, il ne te rendra jamais raison de l'insulte qu'il t'a faite ; que le mépris et l'oubli soient toute ta vengeance ; crois-en mon amitié qui t'en prie, Amédée.

Amédée parut se rendre aux conseils de son

ami; mais intérieurement il n'en était rien, car dès ce moment, son cœur mortellement blessé, commença de rêver la vengeance.

II.

LA SCALA.

Huit jours s'étaient passés depuis la fête donnée par l'ambassadeur de France, et depuis ce temps, Amédée s'était tenu constamment enfermé dans sa chambre; une tristesse profonde, et dont rien ne pouvait le distraire, le dominait sans cesse. Il ne gardait qu'une idée fixe, celle de rencontrer le comte de San Lucio, et, de gré ou de force, d'obtenir de lui la réparation de l'outrage qu'il lui avait fait; complètement absorbé dans cette folle pensée, il avait déjà, pour y parvenir, formé et détruit vingt projets plus déraisonnables les uns que les autres, quand un soir qu'il était, comme de coutume, seul, triste et rêveur, on vint le prévenir qu'une dame demandait à être reçue; il ordonna qu'on la fît entrer.

Amédée ne la reconnut pas d'abord, son visage était recouvert d'un voile trop épais pour qu'il pût distinguer ses traits; et, d'une voix qu'elle cherchait à déguiser ou que l'émotion rendait tremblante, elle le pria de lui accorder quelques instans d'entretien.

Le jeune homme se leva, lui tendit la main, et lui dit, après l'avoir priée de s'asseoir : Vous pouvez parler, madame, je vous écoute.

— Sommes-nous seuls, Monsieur? dit la jeune femme toujours voilée en promenant autour d'elle ses regards inquiets.

— Absolument seuls, madame, répondit Amédée, vous pouvez vous expliquer sans crainte; quel motif vous amène, en quoi puis-je vous être utile?

Sans répondre l'inconnue rejeta son voile en arrière.

— Irma! fit Amédée en voyant ses traits et reculant de surprise.

— Moi-même! Amédée, dit la comtesse, qui me suis ressouvenue de votre promesse et de l'obligeante amitié que vous m'avez offerte il y a huit jours au bal où nous nous rencontrâmes; je ne croyais pas en avoir besoin aussitôt, car dès aujourd'hui je viens vous en demander une preuve; j'ai compté sur vous pour me rendre un service.

— Oh! que vous avez bien fait de penser à moi! parlez, parlez, Irma, je ne vous faillira pas; je vous servirai, fallût-il vous sacrifier ma vie! car, vous le dirai-je, l'existence me pèse; mais au moins je serai heureux de mourir utilement pour vous!

— Amédée, reprit la comtesse, voudriez-vous, ce soir, m'accompagner au théâtre de la Scala.

— Vous accompagner à la Scala! répéta Amédée surpris; vous ne vous jouez pas de moi, Irma? Oh! pardonnez-moi cette pensée, reprit-il aussitôt, mais ne suis-je pas excusable de l'émettre, quant, au lieu de me demander un service, vous m'apportez un bonheur? que puis-je penser? que dois-je croire?

— Ce que je vous demande, mon ami, est plus important et plus périlleux, peut-être, que vous ne pensez.

— Quel que soit, en cette occasion, le péril qui m'attende, je voudrais pour vous, Irma, faire beaucoup plus encore.

— Je ne doute pas de votre courage, Amédée, mais c'est moins à lui qu'à votre dévoûment et surtout à votre prudence que j'en appelle aujourd'hui. Avant tout, écoutez d'abord mon projet; c'est peut-être une folie, mais, qu'importe, j'y tiens; n'essayez donc pas de le combattre, je suis résolue de le mettre à exécution. La Stella, dont tout le Milanais est épris, cette Stella, ma rivale, que chacun dit si belle et que je ne connais pas, je veux la voir!

Elle doit paraître ce soir dans un de ses triomphes, on joue *Fénella;* je veux m'assurer par mes yeux, si vraiment elle mérite les louanges que l'on donne à son talent et à sa personne. Ce que je veux surtout savoir, c'est si l'on a dit vrai en l'accusant d'être la maîtresse du comte de San Lucio.

— Vous en doutez, madame, dit Amédée blessé d'entendre la comtesse réfuter une idée qu'il avait émise.

— Je voudrais non seulement n'en pas douter, mais encore en tenir les preuves; car alors j'essayerais de rompre mon mariage, ou au moins je m'adresserais aux tribunaux pour obtenir une séparation.

— Et par quels moyens pensez-vous obtenir ces preuves? dit Amédée.

— Le comte, mon mari, assistera à cette représentation, je le sais.

— Le comte y sera? oh! alors tant mieux, dit vivement Amédée.

Irma s'aperçut de l'effet que ses dernières paroles avaient produit sur Amédée, mais elle n'en devina pas la cause ; cependant, en entendant l'exclamation qui lui était échappée, elle lui demanda pourquoi la joie qu'il paraissait ressentir en apprenant que le comte serait ce même soir à la Scala ?

— Parce que je pense que le service que je vais vous rendre, pourrait vraiment avoir quelque mérite.

— Ce que surtout je ne saurais trop vous recommander, Amédée, c'est la prudence, dit la comtesse avec inquiétude.

— Comptez sur moi, Irma, je vous suis tout dévoué, et, dans cette circonstance comme dans toute autre, je ne ferai que ce que me dicteront le devoir et l'honneur.

En parlant ainsi, Amédée donnait à ses paroles un autre sens que celui de sa pensée ; il n'avait pu, sans laisser éclater sa joie, apprendre que le comte était à la Scala, parce que cette occasion, qu'il cherchait en vain depuis plus de huit jours déjà, se présentait d'elle-même à lui. Il allait sans doute se trouver en face de son ennemi. peut-être pourrait-il s'en venger ! mais il dut réprimer promptement cette joie et n'en rien laisser paraître aux yeux d'Irma, sans encourir les risques de tout perdre et de faire manquer le projet qui venait de germer dans son esprit. La jeune femme ignorait quelles avaient été les suites de la rencontre du comte avec Amédée, au bal de l'ambassadeur. Amédée se garda bien de l'en instruire : car, quoiqu'il l'aimât véritablement, sa haine pour le comte l'emportait sur son amour ; et, sans songer qu'il manquerait à la parole qu'il donnait en ce moment, que peut-être aussi, par son imprudence, il compromettrait celle qui se confiait si loyalement à lui, il ne vit, ne pensa, ne sentit que la vengeance. Il se livra à cette pensée avec frénésie ; on pourrait même dire avec bonheur ! L'outrage aigrit tellement le cœur, qu'il le rend dur, méchant, et excite l'homme le meilleur à rendre le mal pour le mal, souvent même avec usure.

— Mais, dit Amédée en ramenant ses idées à sa situation, comment saurez-vous, comment devinerez-vous, madame, que votre mari est l'amant de la Stella ?

— Oh ! ne craignez rien, je ne m'y tromperai pas, dit la comtesse ; s'il existe entre eux quelques rapports intimes, je saurai surprendre leurs signes d'intelligence ; une femme ne se trompe jamais à ce jeu.

— Mais alors que ferez-vous ?

— Je vous l'ai dit déjà ; si je puis réunir assez de preuves, si je puis constater que le comte, mon mari, se dégrade avec des courtisanes, j'en appellerai aux tribunaux.

— Croyez-moi, Irma, dit Amédée un moment ramené à la raison, renoncez à cette idée, les juges ne vous entendraient pas, et votre jalousie ne ferait qu'un scandale qui retomberait sur vous et ajouterait encore à vos malheurs.

— Ma jalousie ! dit la comtesse en s'efforçant de sourire, vous avez dit ma jalousie ? comme vous vous trompez, mon ami, et me donnez encore aujourd'hui une nouvelle preuve que vous n'avez jamais compris mon cœur.

Une femme, vous devriez savoir cela, n'a-t-elle pas toujours, si parfaite qu'elle soit, de la vanité, de l'amour-propre ? Et puisque vous m'avez fait croire que j'étais jolie, ne dois-je pas être blessée de voir mon mari me dédaigner, et descendre aussi bas me chercher une rivale ? ne dois-je pas être justement indignée de me voir préférer une comédienne, une de ces femmes perdues, une de ces créatures sans âmes, qui vendent et livrent leur corps pour quelques parures, pour un peu d'or ? Moi, jalouse ? répéta-t-elle ; mais il faudrait pour cela que j'aimasse le comte de San Lucio !

— Et vous ne l'aimez pas, Irma ? demanda Amédée avec chaleur, avec force.

— Comment pourrais-je l'aimer ? répondit tristement la comtesse, il ne me donna jamais un mot de tendresse, jamais pour moi un mot d'amitié ne sortit de sa bouche ; je fus toujours étrangère à ses affections ; jamais il ne se servit de moi autrement que par vanité, comme d'une parure qu'on a achetée, qu'on montre et qu'on fait briller aux yeux du monde. Mon mariage avec cet homme fut pour moi la source de tous les malheurs, de tous les chagrins ; il a détruit tous mes enchantemens, dissipé tous les rêves de ma vie, toutes mes illusions de jeune fille ; vous aviez commencé de renverser mon bonheur, Amédée, le comte de San Lucio continua et chèva l'œuvre.

— Ne me pardonnerez-vous jamais ma faute ? Irma ?

— Mon ami, continua doucement la jeune

femme, je vous ai pardonné déjà, mais vous ne saurez jamais tout le mal que vous m'avez fait en me quittant; pourtant, reprit-elle, je puis vous le dire, aujourd'hui que ce temps est loin de nous et que le nom d'épouse me protége; Amédée, il y a six ans, je m'étais accoutumée à la douce habitude de vous voir, vous étiez le reflet et l'écho de mes pensées; près de vous j'étais heureuse, et je l'avoue, mon ami, je vous aimais!

— Vous m'aimiez, Irma! vous m'aimiez d'amour? dit Amédée en prenant une des mains de la comtesse pour la presser dans les siennes.

— Oui, ingrat, je vous aimais d'amour! et vous n'avez pas voulu le comprendre.

— O mon Dieu! dit Amédée avec exaltation, que j'ai été indigne et insensé; fouler aux pieds tant de bonheur, tant d'amour!

Irma, ajouta-t-il, je ne mérite pas votre pardon, mais laissez-moi toute ma vie pleurer ma faute à vos genoux.

— Relevez-vous, dit la comtesse à Amédée, qui, en prononçant ces dernières paroles, s'était incliné devant elle; pour votre punition, je veux que vous sachiez tout ce que j'ai souffert. Irma s'exprima ainsi: Ma mère avait deviné mon secret attachement pour vous, elle m'en avait quelquefois parlé, mais toujours avec douceur; ses reproches étaient suivis de sages conseils pour l'avenir, car, ayant tout, elle désirait me voir heureuse; elle avait apprécié votre mérite, elle vous aimait, et, malgré la distance qui séparait nos rangs, elle eût, je crois, consenti à notre union si vous l'eussiez demandée. Aussi, votre conduite la blessa bien cruellement; elle ne put jamais vous pardonner votre liaison avec Aline, et surtout votre brusque départ avec elle; dans sa colère, son dépit d'avoir été trompée par vous, elle ne réfléchit pas qu'elle ferait peut-être le malheur de ma vie, et promit d'accorder ma main au premier gentilhomme qui viendrait la lui demander. Cette résolution m'alarma vivement, car je sentais que mon cœur ne pourrait jamais aimer celui qui me donnerait son nom, et qu'alors mon malheur entraînerait peut-être celui d'un homme digne et loyal; je la suppliai d'y renoncer, je pleurai, je priai, mais elle fut inexorable. Comme j'étais jeune, et, disait-on, passablement jolie, comme j'étais surtout richement dotée, je ne devais pas attendre long-temps le malheur que je redoutais; il arriva en effet. Quelques mois plus tard, j'assistai à un bal chez le marquis de Fontalba, et trois semaines après j'étais comtesse de San Lucio! Ce titre de comtesse, dont une autre femme sans doute eût été fière et heureuse, fut pour moi un lourd fardeau et un sujet continuel de peines et de larmes, car aussitôt mon mariage, il me fallut quitter tout ce que j'aimais, mes amies, mon pays, ma mère, et cela pour suivre sur une terre étrangère, dans un monde entièrement nouveau pour moi, un homme que je connaissais à peine et pour lequel, je dois bien l'avouer, je n'éprouvai toujours que de la crainte et de l'aversion; j'avais plusieurs motifs puissans pour le haïr; d'abord il m'avait épousé contre mon cœur, contre ma volonté; c'était pour lui déjà un précédent fâcheux qu'une femme oublie difficilement; mais enfin j'étais bien jeune encore, et si, au lieu de m'écraser de son regard dur, de ses paroles sévères, il eût eu pour moi de ces attentions, de ces prévenances délicates et aimables, de ces petits riens qui sont tout pour les femmes, j'aurais oublié et pardonné sans doute; mais son caractère impérieux ne se plia jamais à ce qu'il nommait des petites faiblesses, et je dus me soumettre aux exigences et aux secousses de sa volonté fantasque. Car aujourd'hui, par exemple, il me séquestre, m'éloigne de tout ce que je pourrais aimer, de ce qui pourrait me plaire ou atténuer mes regrets, calmer mes chagrins; mais le lendemain, par un revers de ses idées, il me jette tout étourdie au milieu d'une fête ou d'un bal, dans un tourbillon de curieux, souvent de moqueurs Quand je rentre fatiguée des obsessions qu'il m'a fallu subir, je me reporte par la pensée au bonheur de mon enfance, aux tendres embrassemens de ma mère! et je pleure! et je regrette! oh! je suis bien malheureuse! Si dans ces momens de trouble où mon esprit cherche dans le vague un appui, un consolateur, mon époux venait vers moi avec un mot d'amour à la bouche, je sens que je lui donnerais toute ma vie, toute mon âme! Je l'aimerais peut-être, car mon cœur est maintenant vide d'affections et j'ai besoin d'aimer! Mais le comte, égoïste et roid, ne comprend pas mes douleurs, ne voit pas mes larmes! parce que j'ai des toilettes brillantes, parce que je suis chargée de bijoux, selon sa pensée je dois être heureuse; il croit si bien mes désirs remplis qu'il porte ailleurs, sans

remords et sans scrupules, sa tendresse et toutes ses affections. On dit que cela se fait ainsi et est reçu dans le monde; mais moi, qui fus élevée loin de cette société tumultueuse, inconséquente, sacrifiant toute son âme à ses plaisirs, je ne pourrai jamais me faire à ses usages; puis, comme si ce n'était pas assez de ces souffrances, mon époux maintenant va plus loin, il m'outrage; il va jusqu'à m'accuser d'entretenir des relations coupables avec un amant; ce dernier outrage me révolte enfin, je me redresse sous le fouet de ses injures; et si j'acquiers un jour la preuve que mon époux, le noble comte de San Lucio, manque à ses devoirs, qu'il faillit aux sermens qu'il a faits à ma mère de me rendre heureuse et de n'aimer que moi, je lui renverrai les épithètes offensantes qu'il m'applique si injustement aujourd'hui. Vous connaissez maintenant mon projet, Amédée, consentez-vous toujours à m'accompagner?

— Si j'y consens! oh! oui, mon amie! toujours! répondit Amédée, votre résolution est celle d'un grand et noble cœur, et je serai fier et heureux de m'associer à cette lutte de l'opprimé contre l'oppresseur, à ce combat du faible contre le fort, du juste contre le tyran!

— Partons alors, dit la comtesse.

Après quelques soins donnés à sa toilette, Amédée revint et dit : Partons, ma chère Irma! je suis prêt; en prononçant ces mots, ses yeux s'étaient animés d'un feu extraordinaire; Irma le vit, mais elle ne comprit pas que c'était un éclair de vengeance qui traversait la pensée d'Amédée, en songeant que sans doute il allait rencontrer son ennemi; elle préféra croire, les femmes ont parfois tant de vanité, que cette émotion, ce trouble, lui étaient causés par le seul bonheur de se trouver avec elle.

Une voiture les attendait et les emporta; mais pendant le trajet de sa demeure à la Scala, Amédée se rapprocha d'Irma qui, muette et pensive, s'était blottie dans un angle de la voiture; il prit bien doucement une de ses mains et la posant sur son cœur : Irma, lui dit-il, sentez-vous comme il bat?

— Qu'avez-vous donc? dit la jeune femme presque bas et d'une voix émue et tremblante.

— Ce que j'ai, ma chère Irma! répondit Amédée en hésitant; oh! j'ai le pressentiment que je ne vivrai pas long-temps!

— Quoi! vous avez peur?

— Peur! répéta-t-il d'une voix brève et presque courroucée; puis s'arrêtant tout-à-coup, il reprit après d'un air suppliant : oui, j'ai peur, Irma, peur de mourir sans que vous m'eussiez pardonné la malheureuse destinée que je vous ai faite. Oh! quoi qu'il arrive, mon amie, ajouta-t-il avec plus de force, dites-moi que vous me pardonnez!

— Ne le savez-vous pas déjà, Amédée? répondit la jeune femme d'une voix pleine d'un doux reproche.

— Une question encore, Irma, reprit Amédée en se rapprochant davantage; cet amour que, dans un temps plus heureux, vous m'avez dit avoir ressenti pour moi, est-il entièrement et pour jamais éteint dans votre cœur?

— Je ne puis, ni ne dois vous répondre à cette question; mon ami ne savez-vous pas que je ne m'appartiens plus?

— Ma chère Irma! reprit le jeune homme avec exaltation, je vous l'ai dit déjà, un secret pressentiment m'avertit que le terme de ma vie n'est pas éloigné, et je ne voudrais pas mourir sans être aimé d'une femme, sans être assuré qu'une larme d'amour viendra sceller ma tombe?

— Amédée, mon ami, chassez loin de vous ces funestes et tristes pensées.

— Tristes, dites-vous! répondit le jeune homme, oh! non, Irma, la mort, c'est le terme des souffrances; peut-on regretter la vie quand on aime sans espoir? Mourir! mais je verrai ce moment sans effroi, avec bonheur même, si, en quittant cette terre, je pouvais dans un baiser remettre à celle que j'aime, ma vie et mon amour! Irma, je vous en supplie, prenez pitié de moi, répondez-moi de la voix de votre cœur, m'aimez-vous encore?

— Pour toute réponse, la jeune femme lui serra la main avec tendresse.

Quelles paroles, douces ou passionnées, eussent elles mêmes été prononcées de la bouche d'Irma, auraient été, pour Amédée, préférables et plus expressives que cette amoureuse étreinte sous laquelle il sentit une fièvre d'amour s'allumer dans son sang. En ce moment, il oublia tout, le lieu où il se trouvait, la promesse de prudence et de sagesse qu'il avait faite à Irma, sa vengeance même! Il oublia la terre, le ciel, pour ne voir qu'une femme au monde, pour ne

se souvenir que d'un nom, Irma! pour ne savoir qu'un mot : amour!

Et instinctivement son visage s'étant approché bien près de celui de la jeune comtesse, ses lèvres recueillirent sur sa bouche un de ces humides baisers dont le bonheur est ignoré du ciel même, et qui suffisent à faire oublier les maux d'une vie entière.

A ce moment la voiture s'arrêta ; ils étaient arrivés à la Scala. Leur émotion commune était si violente qu'ils furent quelques instans sans pouvoir se parler, en proie à une de ces agitations que nous avons tous plusieurs fois ressenties, sans doute, mais dont nous n'avons jamais bien pu exprimer le bonheur.

Enfin, préoccupés, étourdis, incertains de ce qu'ils venaient faire au théâtre, ils entrèrent cependant. La colonnade majestueuse, le portique imposant de cet édifice, arrêta leurs regards errans ; la clarté scintillante des lumières vint pénétrer jusque dans leurs pensées et les rendit à la raison. Ils se ressouvinrent alors où ils se trouvaient et le motif qui les avait amenés.

Quand ils entrèrent dans la salle, on n'entendait pas un souffle, on ne distinguait pas un seul geste ; Salvi, qui, alors, était en scène, captivait tout entière l'attention de plus de quatre mille spectateurs, se condamnant ainsi à l'immobilité et au mutisme le plus complet, afin de ne pas perdre une note de la voix de l'admirable ténor.

Il était en ce moment beau au dessus de toute l'idée qu'on s'en pourrait faire, de voir l'ensemble brillant de cette salle théâtrale, la plus vaste de l'Europe, avec sa construction sévère et hardie, ses six rangs de loges éclairées et ornées en ce jour par tout ce que Milan renfermait de grâce et de coquetterie, de femmes jeunes, riches et belles, et toutes parées de ce que le luxe et le talent peuvent créer de plus féerique et de plus éblouissant.

A cette muette contemplation, à ce silence absolu qui régnait sans qu'on osât respirer, succéda sans aucune transition un orage d'applaudissemens ; cependant bientôt, chose presqu'incroyable, les bravos enthousiastes de la foule redoublèrent encore, et si solide que fût l'édifice, il trembla sur sa base aux trépignemens désordonnés avec lesquels fut saluée la Stella à son entrée en scène.

Aux premières notes que jeta la cantatrice aimée, le silence, un moment troublé si bruyamment, se rétablit aussitôt comme par enchantement.

Jusqu'alors Amédée et Irma avaient attaché peu d'intérêt au spectacle qu'ils voyaient ; les yeux perdus dans la salle, ils cherchaient tous deux un même but sans se le dire. Aux accens de la Stella, ils tournèrent spontanément leurs regards vers la scène, et se ressouvinrent ensemble avoir quelque part déjà entendu la voix de cette cantatrice, son timbre ne vibrait pas pour la première fois à leurs oreilles ; cependant ils doutaient encore, et n'osaient réciproquement se confier leurs pensées, ils compulsaient leurs souvenirs, scrutaient leur mémoire, mais en vain, car ils ne se rappelaient toujours que confusément ; leurs regards ne se détachaient plus de la Stella, et tous deux le visage pâle, les yeux fixes, ils ressemblaient en ce moment à deux de ces belles statues de marbre blanc dont l'Italie est si riche.

Involontairement et sans qu'ils s'en aperçussent, le dialogue suivant s'établit entre eux.

— Mon Dieu! c'est sa voix !

— Oui ! et c'est aussi sa taille!

— Oh ! mais ce sont bien là ses yeux!

— Voyez donc, c'est tout son visage !

— Oui, c'est elle!

— Oh ! c'est bien elle !

—Qui donc, elle ! se demandèrent-ils tous deux ensemble en se retournant instantanément l'un vers l'autre, surpris de s'être ainsi mutuellement devinés. Après une pause de quelques momens, pendant lesquels Amédée était parvenu à se rendre maître de l'émotion qui le dominait, il s'approcha de la jeune femme et lui dit avec une expression de doute et de crainte : Irma, n'est-ce point Aline, notre mauvais génie qui, sous le nom de la Stella, nous apparaît là devant les yeux ?

— Oui ! c'est elle, répondit la comtesse d'une voix étouffée ; cette même Aline qui, autrefois, me ravit votre affection, est aujourd'hui la maîtresse de mon époux ! toujours ma rivale ! toujours mon ennemie ! en tous lieux, en tous temps et partout !

— Je vous vengerai, Irma! dit Amédée.

— Hélas ! que pourrez-vous faire?

— Je vous vengerai, vous dis-je, répéta-t-il d'une voix sourde.

— Mon ami, dit Irma avec prière et posant une de ses blanches mains sur Amédée, ne tentez rien contre cette femme, je vous en prie, vous échoueriez infailliblement ; on perd toujours avec les méchans, vous succomberiez dans cette lutte que vous auriez provoquée, et je me trouverais encore une fois seule au monde ; ne sentez-vous pas que nous sommes deux sous le joug d'une destinée fatale, et que nous devons nous résigner et souffrir.

— Non, Irma, vous êtes trop belle et trop bonne, vous ne pouvez être condamnée à toujours souffrir, et c'est ce même joug, dont vous parlez, que je veux briser, répondit Amédée avec énergie.

— Oh ! je vous le répète, mon ami, ne l'essayez pas, soyez mon conseil, restez mon appui, c'est le seul bonheur qu'il nous soit permis, n'envions pas davantage, Dieu ne nous l'accorderait pas et nous punirait de vouloir trop oser.

Amédée imprima ses lèvres sur la main de celle qui le nommait son ami, pour la remercier de ce beau titre qu'elle lui donnait, mais qu'il pressentait ne pouvoir pas long-temps garder ; cette pensée ramena de nouveau son regard dans la salle dans l'espoir d'y découvrir le comte de San Lucio, que jusqu'alors il avait vainement cherché des yeux.

Enfin, l'œuvre de Donizetti se termina, et le public, pour couronner le triomphe de la prima dona qu'il avait constamment applaudie pendant toute la soirée, la redemanda à la chute du rideau. La Stella revint gracieusement recevoir ces hommages, et comme elle approchait près de la rampe pour remercier de l'honneur qu'on daignait lui faire, un bouquet de fraîches et jolies fleurs partit d'une loge d'avant-scène et vint tomber à ses pieds. Au même instant un sifflet aigü se fit entendre dans la direction opposée. Non seulement cet acte était une insulte pour l'artiste, mais en même temps une attaque à l'enthousiaste admirateur qui lui avait envoyé son hommage.

Aussi, quand les murmures de réprobation avec lesquels la foule accueillit cet outrage furent un peu calmés, celui qui avait jeté les fleurs se pencha sur l'appui de sa loge, et sortant une moitié de son corps dans la salle, cria de toute la force de ses poumons : L'auteur de cette démonstration indigne est un lâche! je l'attends et le défie !

Cet homme dont les traits étaient décomposés par la rage, et qui jetait ainsi une provocation au milieu de quatre mille personnes, cet homme, dis-je, c'était le comte de San Lucio !

Quant à l'auteur de l'insulte faite à la Stella, on l'a déjà deviné sans doute, c'était Amédée Dermont.

Une sorte de stupeur s'était répandue dans la salle ; on était stupéfait de la hardiesse de ces deux audacieuses provocations, et quoique le spectacle fût déjà depuis long-temps terminé, chacun restait immobile à sa place, les regards attachés sur le comte de San Lucio qui, debout dans sa loge et les bras croisés sur sa poitrine, attendait qu'on osât répondre à son défi. On pressentait un événement, il ne se fit pas longtemps attendre ; quelques minutes s'étaient à peine écoulées, que la Stella elle-même, enveloppée dans une mante qu'elle paraissait avoir jetée à la hâte sur ses épaules, entra dans la loge du comte ; prévoyant ce qui allait se passer sans doute, elle venait l'engager à quitter cette place, afin d'éviter une rencontre terrible.

La Stella avait deviné juste ; mais déjà il était trop tard, et lorsqu'elle arriva, un homme qui suivait ses pas, entra ou plutôt se glissa avec elle dans la loge du comte et en referma la porte sur lui. Plus prompt que l'éclair, et avant que les yeux de la foule eussent pu distinguer les nouveaux personnages qui venaient d'arriver, le bruit d'un soufflet se répercuta dans toute la salle ! A ce contact, le comte, car c'était lui qui venait d'être frappé, bondit comme un lion furieux et voulut s'élancer sur son adversaire, mais celui-ci le contint en lui dirigeant le canon d'un pistolet vers la poitrine ; à cette vue, le comte rompit de quelques pas.

Amédée, car c'était lui qui se trouvait alors face à face avec le comte de San Lucio, lui cria de façon à être entendu de son immense auditoire : Le comte de San Lucio se souvient-il du soufflet qu'il m'a si insolemment prêté au dernier bal de l'ambassade de France? Eh bien ! mon noble seigneur, comme on dit communément de par le monde, que les bons comptes font les bons amis, et que je tiens à être le vôtre, je n'ai rien voulu vous devoir, et ma main est venue régler avec votre visage.

Le comte était d'une pâleur effrayante, ses

yeux étincelaient et semblaient jeter des flammes, ses lèvres blanches et entr'ouvertes s'agitaient sans prononcer une parole.

—Ainsi donc, noble comte, ajouta ironiquement Amédée, nous voilà déjà quittes sur un point; mais il en est un autre sur lequel je crains que nous ne nous entendions pas aussi facilement; peut-être serons-nous forcés de le régler les armes à la main.

— Insolent! murmura le comte.

— Oh! calmez-vous, reprit Amédée sans s'émouvoir, j'y mets des formes je pense; cependant, si nous ne pouvions pas nous entendre à l'amiable, il faudrait bien employer les grands moyens, il faudrait bien nous battre!

Le jeune homme ajouta : Oh! je vous vois prendre vos airs dédaigneux, je vous vois détourner fièrement la tête; vous allez prétexter votre noblesse, le rang qui nous sépare; mais épargnez-vous des phrases banales et inutiles, je viens de vous montrer clairement que l'intervalle entre nous n'est pas même de la longueur de mon bras! d'ailleurs, vous vous êtes nivelé à ma taille, vous êtes descendu jusqu'à moi, vous m'avez volé ma maîtresse!

— Infamie!

— Oui, infamie! car c'est cette même maîtresse qu'il faut me rendre ou nous battre.

— Mais vous êtes fou, monsieur, dit le comte avec une explosion de colère.

— Non, Monsieur le comte, non, interrompit Amédée reprenant son imperturbable sang-froid ce n'est pas de la folie, mais de la mémoire, voilà tout; je me souviens parfaitement que cette femme, ajouta-t-il en montrant la Stella, cette comédienne que vous adulez, que vous couvrez d'or et de parures, que cette femme, dis-je, fut ma maîtresse avant d'être la vôtre!

— Ne croyez pas cela, monseigneur, dit la Stella, c'est un mensonge, c'est une épouvantable calomnie; je ne connais point, je n'ai jamais connu cet homme!

A ces paroles, Amédée tourna les yeux vers elle, et la couvrant tout entière de son regard d'aigle, il lui dit avec hauteur : Vous ne me connaissez pas, madame? Puis il ajouta tout aussitôt : Que la Stella, au milieu de ses triomphes et de ses fêtes, entourée de ses esclaves et de ses flatteurs, ne voulût pas me reconnaître, je comprendrais cela; mais ici, entre le comte de San Lucio et moi, en face de ses deux amans, si ce n'est la Stella, au moins Aline devrait se ressouvenir et ne pas me renier. Rappelez-vous donc, madame, reprit-il, ce temps peu éloigné encore, où vous n'étiez qu'une pauvre fille du peuple; alors, vous ne possédiez pas cette richesse, vous ne portiez pas ce nom dont vous vous targuez si fort; tout cela, c'est à moi que vous le devez, madame, car si je ne vous avais pas ravie à la misère, vous seriez encore sa proie! Sans moi, sans Amédée Dermont que vous ne voulez pas reconnaître, l'aiguille de l'ouvrière serait encore aujourd'hui votre seul moyen d'existence; loin de moi cependant l'idée de blâmer cette période de votre vie, ce fut la seule peut-être où vous fûtes digne d'être considérée; loin de moi surtout de vouloir condamner l'artisan qui s'élève loyalement, gloire au contraire à celui qui, par son travail, se fait grand et honorable aux yeux de tous; mais honte à imprimer sur le front de celui qui, par des voies illicites, arrive à la fortune, aux honneurs, et qui, du haut de son piédestal d'or et d'infamie, renie ses frères ou les écrase de son orgueil et de ses dédains! Soyez donc plus reconnaissante envers votre bienfaiteur, madame, ajouta Amédée, et souvenez-vous toujours que l'ingratitude est le pire de tous les vices!

— Enfin, que voulez-vous de moi, dit le comte exaspéré, mais toujours contenu, cependant, par l'attitude menaçante de son adversaire.

— Que vous répudiez à l'instant cette femme, répondit fermement Amédée.

— Vous êtes un insolent que je ferai châtier, dit le comte d'un ton menaçant et résolu.

— Mais avant, je saurai bien vous contraindre à vous battre avec moi, dit Amédée en se rapprochant davantage encore de San Lucio, et lui fixant à bout portant sur la poitrine l'arme qu'il n'avait pas quittée.

— Je ne me battrai jamais avec vous, dit résolument le comte.

— En ce cas, reprit Amédée, choisissez donc entre les chances d'un duel et une mort certaine! décidez-vous pour le combat à l'instant, si vous ne voulez pas que je vous tue, car j'y suis résolu.

— Vous m'assassineriez donc?

— Pourquoi pas! si vous m'y forciez; tenez, M. le comte, croyez-moi, hâtez-vous d'en finir, car je ne répondrai pas de moi pour long-temps.

Le ton de fermeté avec lequel furent prononcées ces dernières paroles, l'expression de fureur peinte sur le visage d'Amédée, et plus encore, peut-être, les armes qu'il tenait en main, effrayèrent assez le comte pour lui faire craindre qu'il exécutât ce dont il le menaçait.

— Eh bien! Monsieur, dit le comte avec un reflux d'impatience, mais d'une voix qui trahissait quelque frayeur, demain nous nous reverrons!

— Demain soit, répondit Amédée; puis après un moment de réflexion il ajouta : Oui, demain, volontiers; mais il me faut donner votre parole que vous ne manquerez pas à ce rendez-vous.

— Je vous le jure! fit le comte avec effort.

Celui qui, au moment où le comte fit cette promesse, aurait pu lire dans son regard, aurait vu que sa bouche mentait à sa pensée.

— Demain, alors, reprit Amédée en sortant de la loge, dès que paraîtra le jour, M. le comte, j'irai vous attendre aux portes de votre hôtel!

III.

LA PRISON.

Le lendemain, à peine le jour commençait à poindre, quand Amédée que l'impatience de voir venir l'heure où il pourrait se mesurer avec le comte de San Lucio, avait tenu éveillé toute la nuit. sortit de chez lui accompagné d'Achille, son ami, qu'il avait choisi pour témoin.

Toutes les remontrances que ce dernier avait pu lui faire étaient demeurées sans effet; Amédée rêvait et cherchait depuis trop long-temps la vengeance pour laisser échapper l'occasion de la satisfaire, quand elle semblait se présenter d'elle-même.

Cependant Amédée se défiait de la parole du comte, quelque chose lui disait intérieurement que son adversaire n'aurait pas le courage de jouer sa vie contre la sienne; aussi, comme il l'avait promis la veille, il se dirigeait en ce moment avec son ami vers l'hôtel de San Lucio, afin d'attendre le comte à sa porte, et le contraindre à tenir son engagement s'il était parfois tenté d'y manquer. Amédée ne se trompait pas dans ses conjectures; le comte, se croyant trop noble pour être obligé de tenir sa parole envers un homme de la classe d'Amédée, trouva convenable, et probablement moins dangereux pour lui, de le faire arrêter et jeter en prison. sur l'accusation d'outrages et voies de fait sur sa personne Et comme les autorités de Milan n'avaient rien à refuser à l'homme influent et tout-puissant par son nom et son crédit, des agens furent envoyés et s'emparèrent d'Amédée au sortir de chez lui. C'est en vain qu'il essaya de résister, il fut lié, entraîné et jeté dans un cachot pour y attendre son jugement.

Amédée ne savait s'il rêvait ou s'il était en proie au délire de la fièvre; être ainsi trahi, emprisonné sans pouvoir se défendre, ni même se faire entendre; il ne pouvait comprendre qu'il y eût dans le monde des hommes assez pervers pour fausser ainsi leurs sermens, pour manquer ainsi à leur parole donnée; des hommes qui se disaient nobles, et qui étaient assez lâches pour forfaire à leur honneur! Amédée possédait un de ces caractères d'élite du xve siècle, plein d'honneur et de loyauté chevaleresque jusqu'au dévoûment le plus sublime, il eût préféré vingt fois la mort plutôt que de manquer à sa foi. C'était un émule de Bayard, perdu au milieu de notre âge de spéculations et de bassesses; ne comprenant pas qu'on n'arrive maintenant aux honneurs et à la considération qu'en jetant l'or à poignée pour fasciner les yeux des petits, qu'en rampant jusqu'à la poussière pour lécher les pieds des grands!

Amédée passa les premières heures de sa captivité dans une inertie complète; mais se réveillant peu à peu de sa torpeur, de son faux sommeil, de cruelles et sombres réflexions le ramenèrent à l'affreuse vérité, sa position se déroula tout entière dans son imagination avec ses plus effrayans tableaux; rien ne vint à sa pensée qu'une perspective triste et désespérante; il comprit alors, mais malheureusement trop tard, qu'il s'était engagé dans une voie funeste, qu'il avait provoqué une lutte inégale et que les forces allaient lui manquer, que déjà il pliait sous l'étreinte d'une main de fer, la trahison! Oh! alors le sang lui bouillonna dans les veines; la colère, le désespoir, la rage lui montèrent ensemble au cerveau, il devint fou! Et sans penser, sans savoir que ce qu'il tentait était au-dessus des forces humaines, il se jeta furieux sur la porte de sa prison; et de ses mains, de

ses ongles il essaya d'en arracher les ferremens. Après s'être pendant long-temps, dans sa rage insensée, épuisé en vains efforts, le visage couvert de sueurs, la bouche écumante, les doigts ensanglantés. les mains meurtries, il revint brisé de fatigue et de découragement tomber sur le bloc de pierre qui lui servait de siége. Il demeura là, les bras croisés sur sa poitrine, immobile de corps et d'esprit pendant plusieurs heures; des larmes coulèrent silencieusement sur ses joues décolorées, la nature agissait enfin, il put bientôt respirer plus librement. A travers ses tortures morales, un moment la raison se fit jour; l'espérance! cette sœur des affligés, cette mère du cœur humain, lui apparut rayonnante au milieu de ses larmes. Je ne puis, pensa-t-il, demeurer long-temps ici; on me jugera, alors je pourrai parler, me défendre, protester de mon innocence, et la liberté me sera rendue. Et puis, quand encore injustement mes juges me condamneraient, ma détention ne saurait être de longue durée, je ne suis point un criminel d'Etat: c'est d'un fait entièrement personnel que l'on m'accuse; je prouverai d'ailleurs que ce misérable comte de San Lucio fut mon agresseur, et que je n'ai fait avec lui qu'user de représailles; mais ce qu'il me faut jusque-là, c'est du courage. O mon Dieu! ajouta-t-il comme inspiré par un éclair secret, vous seul pouvez me soutenir dans cette voie périlleuse, ne refusez pas votre appui à l'un de vos enfans dans le malheur; je n'ai jamais méconnu ni contesté votre puissance, Seigneur? seulement, orgueilleux et vain comme le sont tous les hommes, j'ai trop oublié, peut-être, quand j'étais heureux et libre, que je vous devais tout, et qu'il suffisait à votre volonté suprême d'un seul instant pour tout me reprendre, le bonheur et la liberté; mais en vous priant, ô souverain maître du monde, je sens déjà se retremper mes forces et se réveiller l'énergie de mon âme! déjà l'espérance me revient au cœur; ô mon Dieu! merci, je sens revivre en moi le courage que j'y croyais éteint et dont pourtant j'ai tant besoin en cet instant; votre créature ne sera pas indigne de vous; fort de votre appui, j'attendrai le front haut, l'esprit calme et résigné, tout ce qu'il plaira au monde de m'envoyer d'injures et d'outrages, de malheurs et de souffrances! Je ne descendrai pas au dessous de mes devoirs, je ne fléchirai que devant vos décrets, rigoureux quelquefois, mais justes toujours, Seigneur! Et les genoux du prisonnier résonnèrent sur les dalles de son cachot.

Le geôlier, qui entra dans ce moment, le trouvant ainsi agenouillé, sourit dédaigneusement, et lui dit en raillant ces mots cruels: Hé! camarade, est-ce que vous sentiez l'heure de votre dîner, que je vous trouve récitant votre bénédicité; au reste, tant mieux, c'est d'un bon catholique, et dans ce pays-ci on aime la ferveur religieuse. Amédée ne répondit rien à la voix rauque qui lui adressait cette ironie, mais il détourna la tête et vit un homme tenant une lampe allumée qui lui apportait un morceau de pain noir et une cruchée d'eau, c'était là ce qu'il appelait son dîner. Quand le geôlier eut déposé le tout dans un coin de la prison, il ajouta: Allons camarade, hâtez-vous de prendre votre repas, car la règle de la maison, nous défend rigoureusement de laisser les prisonniers seuls avec de la lumière, et je n'ai le temps d'attendre ni votre caprice, ni que l'appétit vous vienne.

A ce mot familier de camarade, que deux fois cet homme lui avait adressé, à l'ironique apostrophe dont il l'avait suivi, la première pensée qui vint à l'esprit d'Amédée, fut de se ruer sur cette créature hideuse et de l'écraser sous ses pieds. Mais la raison le retint, il pensa assez tôt que cet être habillé du nom d'homme, n'était qu'un vil instrument dont se servaient ses ennemis, qu'il ne sentait ni ne comprenait les tortures qu'il infligeait; Amédée songea aussi dans ce moment que peut-être le vice, la misère ou la faim avaient poussé cet homme à prendre ce métier abject, et l'avaient aussi forcé de vendre son cœur et son âme pour son pain quotidien! Il se contenta de lui répondre: Remportez donc votre lumière et votre pain, car je ne mangerai pas!

— Oh! oh! mon beau monsieur, vous êtes difficile, fit en raillant cet homme, la cuisine de la maison ne vous va pas, je vois ça; mais patience, vous vous y ferez; les commencemens sont toujours ainsi, cela produit le même effet sur tout le monde; mais quelques jours seulement de diète bien observée et vous rentrerez en goût; j'ai vu de plus grands seigneurs que vous qui s'y sont accoutumés.

Amédée demeura muet et résigné devant cette horrible et insultante plaisanterie; pour la pre-

mière fois il leva les yeux sur cet homme qui lui sembla hideux; son visage était à demi recouvert d'une longue barbe rousse, son nez était large et aviné, ses yeux étaient petits et brillans comme ceux d'un serpent, ses cheveux crépus et en désordre ; un sourire satanique errait sans cesse sur ses lèvres d'un rouge violet, enfin sa figure ressemblait dans son ensemble à celle d'une Furie de l'enfer torturant et déchirant les humains ; il joignait à cette tête monstrueuse un corps petit , quoique robuste , avec des membres d'athlète ; sa voix était rauque, ses expressions grossières. Amédée n'était point craintif, pourtant cet homme lui en imposa Il éprouva pour lui ce que l'on ressent à la vue de l'araignée, la peur du dégoût! Cet homme parut à Amédée d'une nature et d'un cœur trop bas pour qu'il daignât se révolter contre ses sarcasmes. Aussi, sans lui répondre, il s'assit sur son banc de pierre et lui tourna le dos.

Le geôlier reprit alors sa lumière et ajouta en sortant, toujours avec un sang-froid imperturbable : Eh ! quoi, vous me boudez, mon cher hôte ? vous avez tort vraiment, je suis meilleur enfant que je n'en ai l'air, j'étais d'ailleurs prévenu des meilleures dispositions en votre faveur; car, je vous le répète, je suis bon diable avant tout, et je ne vous en veux pas quoique j'en eusse bien le droit cependant, car vous êtes venu augmenter ma besogne, qui certes était déjà assez considérable; mais enfin, que voulez-vous, il faut bien que le service se fasse, et en y mettant, vous, un peu de patience, moi, un peu de mon activité habituelle, nous eussions fini par arriver. Allons, prenez votre courage à deux mains, ajouta le cerbère avec un sourire sardonique et en montrant à Amédée une botte de paille déposée dans un coin du cachot ; reposez-vous quelques heures sur votre lit, après cela, je l'espère, nous serons peut-être bons amis.

Amédée resta seul; alors il repassa dans son esprit les diverses phases de sa vie ; un peu plus calme, les réflexions qu'il fit sur sa position lui rendirent un peu de ce courage et de cette résignation dont il avait tant besoin ; ses facultés presque annihilées par les tortures qui l'avaient assiégé pendant le cours de cette journée, se ranimèrent par la prière et l'espérance ; et sentant que son corps avait besoin de repos, il se jeta un moment sur la paille destinée à lui servir de lit; il parvint, brisé qu'il était par la fatigue et la douleur, à trouver quelques instans de sommeil qui lui rendirent une partie de ses forces. Quand il se réveilla, la faim commençait à se faire sentir, il trouva presque mangeable le pain noir dont il ne voulait pas peu d'heures auparavant; c'est ce que son facétieux geôlier ne manqua pas d'observer et de lui dire quand il vint lui apporter une nouvelle ration.

La captivité d'Amédée durait déjà depuis plusieurs jours, quand on vint lui mettre de force les fers aux pieds et aux mains ; il ne sut à quoi attribuer ce redoublement de rigueur ; toutes les questions qu'il fit à ce sujet demeurèrent sans réponse, il fallut encore se résigner à souffrir.

Mais dans la soirée du même jour, la porte de sa prison s'ouvrit de nouveau ; son geôlier entra, mais il était cette fois suivi d'une femme dont le visage était voilé ; sur un signe de cette femme, le geôlier sortit. Amédée resta seul avec l'inconnue, qui se tint éloignée de lui à une distance fort respectueuse. Après avoir silencieusement considéré Amédée pendant quelques instans, elle rejeta son voile en arrière, et, à la la lueur quoique très faible de la lampe, le prisonnier put reconnaître la Stella. Un sourire de mépris fut la seule marque de surprise qu'il laissa échapper en revoyant cette femme.

— Vous ne m'attendiez pas, Monsieur? dit la Stella rompant la première le silence qui régnait depuis son arrivée.

— J'aurais pu cependant m'en douter, madame, répondit Amédée, quand ce matin, par votre ordre sans doute, on est venu me charger de ces fers, dit-il en montrant ses bras enchaînés ; mais vous avez eu tort de craindre, je ne me serais pas abaissé jusqu'à porter la main sur vous.

— Moi, craindre ! dit vivement la Stella.

— Allons, madame, reprit Amédée en la regardant fixement, pas de fausses bravades, ayez plus de franchise, avouez qu'en ce moment même encore, vous avez peur ! Les méchans tremblent toujours en faisant le mal; non par remords de leur conscience, mais parce qu'ils craignent la vengeance.

— Monsieur, pas de discours inutiles, interrompit la Stella, j'ai hâte de vous instruire du motif qui m'amène ici.

— Parlez donc, alors, je vous écoute.

— Je viens vous offrir la liberté !

— Vous! dit Amédée laissant échapper un sourire de doute et d'incrédulité.

— Oui, moi! cela vous surprend?

— Oh! non pas, car il est présumable que ce n'est pas sans conditions.

— Vous dites vrai.

— Et celles que vous venez m'imposer sont bien ignobles, bien basses, sans doute?

— Je vais vous les dicter.

— Je ne veux rien entendre, car je n'attends ni ne veux rien de vous, madame, répondit dédaigneusement Amédée.

— Insensé que vous êtes! dit la Stella en appuyant sur chacune de ses paroles; mais sachez donc qu'il dépend de ma seule volonté de vous retenir ici tout le temps que je croirai nécessaire à mes projets.

— Le jour de mon jugement viendra, et je saurai bien faire entendre la vérité à mes juges.

— Ils ne vous croiront pas; et, d'ailleurs, si je le veux, on ne vous jugera pas; ainsi donc, ne gardez pas cet espoir.

— Mais c'est une infamie! une indigne lâcheté! s'écria Amédée exalté par la colère.

— C'est tout ce qu'il vous plaira, Monsieur, mais il en sera ainsi, et vos injures n'y sauraient rien changer; c'est vainement que vous jetteriez de hauts et lamentables cris, ils ne traverseront pas ces murs; les voûtes de ce cachot étoufferont vos plaintes et vos imprécations. J'ai pour moi le pouvoir et la force; aussi, je vous le répète, votre sort est entièrement dans mes mains. Cessez donc de lutter contre moi, les chances ne sont pas égales; car, vous le voyez, dès le premier choc vous avez été vaincu.

— Vaincu par la plus indigne trahison.

— La trahison est une arme pour qui sait s'en servir. Puis la Stella ajouta : Voulez-vous votre liberté, Monsieur? voyons, décidez-vous.

Après avoir réfléchi quelques momens, Amédée dit à la Stella : Qui me répond, madame, que la démarche que vous faites maintenant près de moi, n'est pas un nouveau piége, et que, lorsque j'aurai souscrit à votre demande, j'obtiendrai ma liberté.

— Je porte sur moi un sauf-conduit signé du gouverneur de cette prison, que je vous remettrai en échange de ce que vous m'allez écrire.

La Stella fit apporter tout ce qui était nécessaire. Le geôlier plaça l'encre et le papier, ainsi que la lampe sur le bout du banc de pierre où Amédée était assis, puis il sortit. Amédée prit la plume, qu'il retourna plusieurs fois entre ses doigts avec hésitation; enfin, voulant sortir de cette position d'une façon quelconque, il dit brusquement à la Stella, qui attendait sa résolution les yeux fixés sur lui : Ne voyez-vous pas que je vous attends, madame?

— Ecoutez, et écrivez alors littéralement ce que je vais vous dire, répondit froidement la Stella; puis, après une courte interruption, elle dicta : Je déclare, sur l'honneur, que j'ai menti aux hommes, à Dieu et à ma conscience.

— Madame! interrompit Amédée le visage pourpre de colère; puis il fit un violent effort pour se lever, mais bientôt ses chaînes le retinrent et lui rappelèrent sa position.

— Continuez, dit la Stella sans s'émouvoir de la colère d'Amédée. Elle reprit : Que j'ai menti aux hommes, à Dieu et à ma conscience...

Amédée écrivit avec une telle rapidité, que sa plume grinça sur le papier d'une manière effrayante.

— Est-ce écrit, demanda la Stella.

— Poursuivez, répondit Amédée d'une voix saccadée par la fureur.

Elle continua de dicter, et dit : — En accusant la signora Stella d'avoir été ma maîtresse; je me rétracte donc aujourd'hui, librement, par cet écrit...

— Ah! mon Dieu! et vous permettez tant de cynisme et de cruauté, murmura le jeune homme en levant les yeux vers les voûtes de son cachot.

— Je rétracte aujourd'hui librement, par cet écrit, continua impitoyablement la Stella, des paroles que ma haine pour le comte de San Lucio m'avait seule inspirées.

— Aline, tu es bien infâme, dit sourdement Amédée.

Sans s'arrêter aux effets impuissans de la rage de sa victime, la Stella, toujours plus implacable, reprit en lui montrant du doigt le papier sur lequel il écrivait : — Mettez de plus : Je m'engage, également sur l'honneur, et aussitôt que j'aurai recouvré ma liberté, à sortir des murs de Milan pour n'y jamais rentrer.

Amédée écrivait toujours convulsivement.

— Je jure encore, et toujours sur l'honneur, continua de dicter la Stella, de ne jamais rien entreprendre, ni par moi, ni par d'autres, con-

tre les intérêts ou contre la personne du comte de San Lucio.

— Voilà ce que je n'écrirai pas, dit Amédée en se dressant de toute sa hauteur et faisant résonner ses fers.

— Voilà cependant ce qu'il faut écrire, ou garder vos chaînes, dit impérieusement la Stella.

— Eh bien! soit! je garde mes fers, répondit Amédée d'une voix tonnante et en brisant sa plume; vous n'avez pas compris, madame, que si je consentais à cette rétractation si basse et si lâche, que si je mentais aussi impudemment à la vérité, à mes principes, c'était que, avant de quitter Milan, je voulais au comte San Lucio laisser un poignard dans le cœur! Tout est dit maintenant, ajouta-t-il; et, prenant l'écrit qu'il avait commencé, il le déchira en morceaux. Sortez d'ici, Aline, s'écria-t-il au paroxysme de la fureur, je ne veux plus vous voir ni vous entendre; et, d'un revers de main, il fit voler loin de lui la lampe, qui s'éteignit dans sa chute et les plongea tous deux dans l'obscurité la plus complète : la Stella ne put retenir un cri d'effroi; à sa voix, le geôlier accourut apportant de la lumière. La Stella était pâle et tremblante.

En la voyant ainsi, Amédée sourit de pitié; il détourna les yeux, après lui avoir jeté un regard de mépris. La Stella, irritée d'avoir laissé percer sa frayeur, sortit, ne trouvant plus de nouvelles tortures pour sa victime, en lui jetant toutefois un regard menaçant, accompagné de ces paroles terribles : Amédée, vous vous souviendrez de moi; je vous ferai surtout repentir de m'avoir bravée; je veux vous apprendre ce que peuvent la haine et la vengeance de la Stella! Quand Amédée se retrouva seul dans l'ombre de son cachot, les forces factices qui l'avaient un moment soutenu en face de la Stella, l'abandonnèrent tout-à-coup; il retomba assis sur son froid et humide siége de pierre, et, le cœur brisé, la poitrine haletante, les mains collées sur son visage, il semblait vouloir empêcher les larmes de jaillir de ses yeux, tant il lui paraissait faible à un homme d'exprimer ainsi sa douleur. Oh! s'il eût été libre! ce n'est pas à pleurer qu'il eût perdu ses heures, passé ses instans. Mais nul espoir de délivrance ne lui restait maintenant; pas un seul parent qui pût s'intéresser à son sort, plus un seul ami pour le plaindre; tout lui était ravi, tout, jusqu'à la lumière du jour! Achille, se disait-il, ignore le lieu où on me retient captif, on ne peut arriver jusqu'à moi. Et Irma! ah! la pauvre jeune femme, comme moi, peut-être, est en ce moment victime de la cruauté de son impitoyable époux.

O mon Dieu! s'écria-t-il exalté par ces pensées, que vous êtes injuste; je vous ai prié, supplié, vous ne m'avez point entendu, point écouté; vous m'avez laissé souffrir, moi et tout ce que j'aime! Si c'est une épreuve que vous avez tenté sur moi, elle est au dessus de mes forces, Seigneur! Et puisque vous êtes impitoyable, puisque vous refusez de me secourir, que vous ne voulez pas entendre mes cris de douleur, je renonce à vous servir; je ne vous reconnais plus, je ne sais plus votre nom; s'il y avait un Dieu, le monde serait meilleur! Je renonce au ciel, je me donne à l'enfer! Faut-il commettre un crime, faut-il donner ma vie! Tout, tout à celui qui me donnera une heure, une seule heure de liberté! En disant ces mots, il s'était levé; debout, les bras croisés sur sa poitrine, la tête haute, le visage menaçant, semblant attendre que les murailles de la prison répondissent à son appel; puis il ajouta d'une voix dont retentirent les voûtes de sa prison : Allons, quel démon veut accepter mon marché, qui veut me délivrer au prix que je propose?

— Moi! dit un homme apparaissant subitement debout sur le seuil de la cellule.

— Vous! s'écria Amédée en reculant d'autant de pas que pouvait le lui permettre sa chaîne. Vous! mon geôlier, répéta-t-il ironiquement; mais ce sarcasme est encore une torture que l'on vous paie Sortez, sortez, n'insultez pas davantage à ma douleur.

Le geôlier, car c'était lui en effet, entra, et, sans paraître tenir compte de ce que lui disait Amédée, referma la porte sur lui. Après avoir déposé à terre la lumière qu'il tenait à la main, il s'avança vers son prisonnier resté stupéfait, et, se posant debout devant lui :

— J'étais là, derrière cette porte, lui dit-il en montrant celle par laquelle il venait d'entrer; j'ai tout entendu, et votre colloque avec la signora Stella et le marché que vous venez de proposer à celui qui consentirait à vous servir; j'ai tout entendu et j'accepte, non comme vous le demandez, pour une seule heure de liberté, mais pour votre délivrance tout entière!

— Vous n'êtes point Satan, je pense, dit Amédée en le fixant avec crainte.

— Peut-être! car Satan s'insinue au cœur et au cerveau de chaque homme qui médite une vengeance ou un crime!

— Que voulez-vous enfin de moi? dit Amédée sortant de sa stupeur, venez-vous aussi me proposer une lâcheté?

— Je veux la mort du comte de San Lucio!

— La mort de San Lucio! répéta Amédée avec étonnement; mais encore une fois, qui donc êtes-vous?

— Vous le savez, le geôlier Piétro.

— De quel intérêt alors est pour vous la mort de mon ennemi?

— Oh! ceci est une bien longue histoire; mais si, cependant, vous êtes curieux de l'apprendre, je vais vous la dire; seulement avant, et pour que vous m'accordiez toute votre confiance, laissez-moi vous débarrasser de vos fers.

Pendant que Piétro lui ôtait ses chaînes, Amédée le considérait attentivement. Quelque chose, comme une transformation subite, venait de s'opérer dans cet homme tout-à-l'heure si bas et si servile; sa taille s'était redressée, ses yeux semblaient avoir grandi et brillaient d'un vif éclat; son visage rayonnant avait une expression hardie, intelligente; ses traits animés respiraient la colère, l'énergie et la force.

— Jusqu'à ce moment, dit-il à Amédée, vous n'avez vu en moi qu'un geôlier, un de ces êtres ignobles, dégradés, jetés sur la terre pour torturer leurs frères; une de ces misérables créatures sans âme et sans cœur, qui voient indifféremment les larmes et les douleurs de leurs semblables. Pourtant un jour, dans un temps, je fus homme aussi; puis je fus martyr, puis je fus esclave. Dieu m'avait créé sensible et bon, mais comme les autres hommes je devins aussi méchant et dur; le monde l'a voulu.

— Chacun a dans la vie, je le sais, monsieur, interrompit Amédée, sa part plus ou moins juste d'amertumes et de souffrances; mais brisons là, je vous prie, et dites ce que vous attendez de moi.

— Alors, dit Piétro en s'asseyant sur le banc de pierre, imitez-moi et prêtez toute votre attention à mes paroles.

— J'écoute, dit Amédée; mais soyez bref.

Le geôlier commença ainsi :

— Je ne me nomme point Piétro, j'ai pris ce pseudonyme pour exercer les indignes fonctions dont vous me voyez forcément chargé, afin de ne pas déshonorer le nom de mon père! de mon père, mort au service de votre pays en 1812.

— Votre père est mort au service de la France? demanda Amédée avec intérêt.

— Oui, monsieur; mon père, le colonel Vallaccini, est mort pour votre empereur, sur la tête duquel l'Italie, ma patrie, avait posée sa couronne de fer! Quand ma pauvre mère apprit que son époux était mort au passage de la Bérésina, elle voulut aussi mourir; mais la raison ranima ses forces un moment éteintes, elle se résigna de vivre pour ses deux jeunes enfans, moi d'abord, qui n'avais que huit ans alors, et ma sœur Félippa, moitié plus jeune encore. Notre mère nous aima de toutes les forces de son cœur et de son âme, elle reporta sur nous toute l'affection qu'elle avait eu pour notre père; aucun sacrifice ne coûta à la pauvre femme pour notre éducation et les soins à donner à notre enfance; elle vendit ce qui lui restait pour nous soutenir et pour nous élever! Mais nous l'aimâmes bien aussi; nous fîmes, ma sœur et moi, tout ce qui dépendait de nous pour la payer en amour, en obéissance et en dévoûment. Je tâchai, moi, de me rendre digne d'elle: je fis tant et travaillai si bien, qu'en 1830, quoique je n'eusse encore que vingt-six ans à cette époque, déjà j'étais un avocat distingué, j'avais réalisé l'espoir de ma mère, j'étais son soutien, son appui; j'étais le bonheur et l'amour de ma charmante sœur Félippa, que j'aimais plus que la vie, c'est à dire à l'égal de Dieu et de ma mère!

Mais ce bonheur, dont mon imprévoyance ne soupçonnait pas le terme, s'écroula spontanément, comme miné sourdement par une exploration hardie et traîtresse. L'écho du canon de juillet, bombardant le palais de vos rois, vint retentir au cœur des peuples de notre Péninsule. A ce signal, l'Italie se ressouvint qu'elle avait autrefois partagé les périls, la gloire et les constitutions de la France; que le prince Eugène, juste et loyal, noble et courageux comme Bayard, avait, vingt ans auparavant, conduit ses enfans victorieux dans toutes les capitales de l'Europe; elle voulut encore une fois partager avec vous cette liberté que vous veniez de reconquérir après un long esclavage.

L'esprit d'indépendance se réveilla au cœur de tous mes frères; les écoles, le barreau, les

lettres, la jeunesse tout entière, enfin, rêva et résolut l'affranchissement de la commune patrie et l'abolition des lois étrangères qui nous régissaient; nous courûmes aux armes! Déjà nous formions une armée nombreuse et redoutable, d'autant plus que tous nous étions armés pour une sainte et digne cause, la liberté! que nous avions à notre tête, et pour nous commander, deux jeunes princes dont le nom seul était une épouvante pour les rois absolus. Nous avions horreur de la guerre civile, et le sang ne devait point couler; nous voulions une révolution prompte et digne comme la vôtre; nous voulions, aussitôt que nous eussions été maîtres du gouvernement et des places fortes, remettre nos destinées et notre pouvoir aux mains de la France; nous serions alors rentrés dans la grande famille de ceux qui, pendant vingt ans, avaient été nos frères et nos compagnons d'armes!

Mais le sort trahit notre courage; nous eûmes tort, car nous fûmes vaincus; et les vaincus seraient-ils les plus loyaux et les plus justes, les plus courageux et les plus braves, ils ont tort et sont condamnés : la force a toujours raison. Ceux-là qui, dans les révolutions, seraient des héros que le peuple porterait en triomphe sur ses épaules, et dont il insérerait les noms en lettres d'or sur des tables de marbre s'ils étaient vainqueurs, ne sont que des traîtres et des assassins tout au plus dignes de la corde et du couteau, si la fortune leur est contraire; et quand, pour des idées vraies ou fausses, mais défendues avec honneur, conviction et courage, ils ont donné la moitié de leur sang, la foule insensée accourt et applaudit quand, en place publique, le bourreau prend ce qui leur en reste.

Tel fut mon sort et celui de mes braves compagnons; car, vous le savez, notre révolution ne fut point heureuse : l'un des deux princes qui nous commandaient mourut captif; mais ne vous hâtez pas de le plaindre, car il fut plus heureux que son frère qui, depuis, erra de royaume en royaume, de puissance en puissance, et expie aujourd'hui sous les fers ses erreurs d'un moment.

Ce fut moins cependant la force de nos ennemis que la trahison des nôtres qui nous perdit. Un misérable, un lâche nommé Francesco, dans lequel nous avions placé notre confiance, à qui nous avions donné le commandement d'une partie de nos forces, nous vendit et nous livra à nos ennemis. Or, une nuit qui devait être pour nous décisive, que toutes nos mesures étaient prises, que nous allions nous mettre en route pour surprendre Mantoue, nous nous vîmes tout-à-coup entourés et assaillis par une nombreuse armée de soldats autrichiens. Après une longue, mais vaine résistance, la moitié des nôtres succomba courageusement; quant aux autres, et j'étais du nombre, nous fûmes faits prisonniers. Malgré nos blessures, après nous avoir liés et garottés, on nous jeta dans des cachots infects pour y attendre notre jugement.

Un désespoir horrible, impossible à décrire, s'empara de moi quand je me vis ainsi, blessé, mourant, jeté au fond d'un cachot noir et humide, comme celui-ci, par exemple. Pourtant, mes blessures et ma captivité n'étaient pas les plus fortes ni les plus poignantes angoisses que je ressentisse; ma mère, ma pauvre mère! et ma sœur, ma bonne Felippa, dont j'étais le seul et unique soutien, qu'allaient-elles devenir toutes deux sans moi? Je ne pourrais dire combien de temps je demeurai dans cet état, pareil au silence de la tombe; je ne voyais ni le jour ni la nuit, je ne pouvais compter les heures; tout ce que je pus remarquer, c'est qu'à chaque instant on nous enlevait quelques uns de nos compagnons de douleur et que jamais ils ne revenaient. L'air mystérieux, presque lugubre, qu'on mettait à les venir prendre, prouvait évidemment pour tous que le bourreau se chargeait de leur liberté. J'attendis long-temps mon tour, mais il ne vint pas; pourtant, je le confesse ici sincèrement, je l'aurais vu venir avec plaisir; je souffrais tant?

J'avais appris que l'habitation de ma mère avait été la proie des flammes; que pouvait-elle être devenue, ainsi que ma sœur? Peut-être sans appui, sans pain, sans ressources, erraient-elles, désolées, à travers la campagne! Peut-être étaient-elles mortes déjà de faim, de douleur et de misère!

Enfin, après bien long-temps d'anxiété et de souffrances, mon gardien me remit un jour, en secret, une lettre dont un de ses amis l'avait chargé pour moi. Je remerciai cet homme de sa bonté, sans savoir cependant de qui était cette lettre et ce qu'elle contenait; elle avait dû éprouver bien des difficultés avant que de me parvenir, car elle était salie et froissée au point d'être méconnaissable.

Aussitôt que je pus je me hâtai de l'ouvrir; mes yeux d'abord volèrent à la signature, je vis le nom de Félippa! Avant de lire, je couvris cette lettre de mille baisers; je la trempai de mes larmes. Une lettre de ma sœur, de ma chère Félippa; ah! mais c'était un bonheur inespéré, car alors mon espoir pouvait renaître, elle vivait! elle me parlait de ma pauvre mère, sans doute; elles vivaient toutes deux! Quand mon agitation fut un peu calmée, que mes yeux furent moins obscurcis de pleurs, j'essayai de lire cette lettre que j'étreignais dans mes mains comme un trésor prêt à m'échapper; soit la profonde émotion de la joie, soit le triste pressentiment d'un malheur, je ne pus ouvrir cette lettre sans un tremblement convulsif, un effroi, une crainte insurmontable. Les premiers mots que je vis, oh! je ne les oublierai jamais, ils resteront éternellement gravés dans ma mémoire, car ils me rendirent fou, et, dans ma folie, je les répétai constamment à chaque heure du jour. Mais, reprit Mario ému, des larmes dans les yeux et dans la voix, cette lettre je l'ai conservée, je l'ai là sur mon cœur: c'est maintenant tout ce qui me reste de ma famille et de mon bonheur passé.

En disant ces mots, il tira de son sein un portefeuille qu'il ouvrit, et dans lequel il prit une lettre ou plutôt un fragment, un lambeau; car il l'avait relue tant de fois que le papier en était usé; il l'avait tant arrosée de ses larmes que les caractères en étaient presqu'effacés; il se rapprocha alors autant qu'il put de la lampe et lut, non sans de fréquentes interruptions de sanglots, les phrases qui suivent :

« Quand tu recevras cette lettre, mon cher Mario, agenouille-toi; prie Dieu pour ta mère et ta sœur, toutes deux auront cessé de vivre, c'est à dire de souffrir... Déjà notre mère est au ciel, et en écrivant ces lignes, que tu ne liras peut-être jamais, je sens les forces qui m'abandonnent; je vais bientôt aussi descendre dans la tombe. Pourtant, avant de mourir, je voudrais t'apprendre toutes les tortures que nous avons subies, ta mère et moi, après et depuis ton départ. La guerre civile jeta un de ses flots sur notre village; la modeste chaumière où se passèrent si heureuses les premières années de notre enfance, où notre mère tant de fois nous bénit, notre pauvre chaumière, dis-je, fut engloutie par la dévastation et le pillage; le feu acheva l'œuvre de destruction; nous ne pûmes bientôt plus que pleurer sur un monceau de cendres! Éperdues, mourantes de frayeur, ma mère, moi et tant d'autres martyrs, nous nous sauvâmes à travers champs, fuyant le feu et le fer qui nous poursuivaient. Mais les forces de ma pauvre mère ne lui permirent pas de marcher long-temps, elle tomba bientôt exténuée de fatigue et de douleur. Toutes deux cachées au fond d'un bois, nous vécûmes là, pendant quelques jours, de ce que je pus recueillir; mais nos maux ne faisaient que commencer, nous n'étions pas quittes avec la destinée, et, pour mettre le comble à nos douleurs, l'horrible faim vint nous surprendre. Oh! quand je vis les tortures de ma mère, rien ne put me retenir, je ne connus plus d'entraves, tout me parut praticable; ainsi, je résolus de me sacrifier pour elle et d'aller s'il le fallait jusqu'à la ville, à travers l'armée ennemie, pour lui trouver du pain et des secours. Je trouvai aux portes de Milan des soldats autrichiens qui me refusèrent le passage. Je demandai à parler à leur chef; après avoir essuyé mille railleries de ces hommes grossiers, ils me conduisirent enfin vers celui qui paraissait les commander. Oh! mais alors, juge de ma surprise, Mario, quand je me trouvai en présence de Francesco; un instant je crus que Dieu nous avait enfin prises en pitié et nous envoyait un sauveur; je me jetai aux genoux de Francesco et l'implorai de venir au secours de ma mère, qui se mourait de faim et de misère. Sauvez-moi! sauvez ma mère! Francesco, lui criai-je.

» — Mais, qui êtes-vous? je ne vous connais pas, me répondit-il froidement en me laissant à ses genoux.

» Eh! quoi, lui répliquai-je en me relevant indignée, vous ne reconnaissez plus Felippa Vallaccini? La fille de cette femme qui aida votre mère dans les soins de votre enfance; la sœur de celui qui partagea avec vous son pain, son lit, ses études; votre plus sincère et plus utile ami, enfin! Ah! Francesco, lui criai-je, avec l'accent du reproche, vous êtes un oublieux et un ingrat!

» — On ne me nomme plus Francesco, Madame, me dit-il impérieusement, appelez-moi comte de San-Lucio! »

— Le comte de San-Lucio! interrompit en ce moment Amédée.

— Oui, le comte de San Lucio, répéta encore

Mario; comprenez-vous maintenant, ajouta-t-il, pourquoi je m'intéresse à vous? pourquoi je veux vous sauver, pourquoi enfin je veux la mort de votre ennemi?

— Oui, vous avez raison, répondit à son tour Amédée, réunissons nos deux haines, n'en formons qu'une seule mais éclatante vengeance ; il vous a certes assez trahi. martyrisé, mon pauvre Mario, pour que vous voulussiez sa mort.

— Oh! ce n'est pas tout, interrompit Mario Vallaccini ; écoutez, écoutez, ce qui est plus infâme, plus horrible encore! Et il poursuivit ainsi la lecture de la lettre de sa sœur :

« J'étais retombée, anéantie, fondant en larmes aux pieds de cet homme impitoyable ; je n'avais plus la force de me relever, ni même celle de parler, et je serais morte là de douleur en pensant à ma mère, lorsque Francesco, après m'avoir considérée pendant quelques instans dans cet état, me tendit la main et me releva ; un moment, je le crus touché de mon désespoir et de mes larmes ; intérieurement déjà, je lui pardonnais ce qu'il venait de me faire souffrir; il se tenait debout, immobile devant moi, paraissant plongé dans de profondes réflexions, quand enfin, il me tint ce langage dont je me souviendrais long-temps si Dieu n'avait fixé comme prochain le terme de ma vie!

« — Voulez-vous sauver votre mère!

» — Je ne trouvai rien à répondre à cette question; mais, stupéfaite, interdite, je regardais cet homme ; je n'avais jamais pensé jusqu'alors qu'on pût faire une semblable demande. Voulez-vous sauver votre mère! Mais quel est donc l'enfant qui ne voudrait pas sauver sa mère? Quel est donc celui qui aurait oublié que ses plus belles heures ; ses plus heureuses années se sont écoulées sous les baisers de tendresse et les larmes d'amour de sa mère ; qu'il ne doit de vivre qu'à ses soins, qu'à ses veilles, et trop souvent au sacrifice de sa santé et même de sa vie ! Il n'est pas de biens, pas de bonheur qui puisse jamais tenir lieu de l'amour d'une mere ; et je pleure des larmes de sang avec quiconque a perdu la sienne, car Dieu nous a repris le plus précieux trésor qu'il nous eût jamais donné! Pour sauver sa mère, on doit tout donner, sa richesse, sa vie, son honneur! L'honneur! ah! pardonne-moi, Mario; mais pour quelques pièces d'or j'ai vendu le mien ! Pardonne à ta sœur déshonorée, elle a voulu sauver sa mère ! Je ne te dirai pas les lâches et infâmes propos que me tint Francesco ; je les entends à peine et je voudrais entièrement les avoir oubliés, mais le sang me bouillonna au cerveau, les forces me manquèrent, je ne pus que joindre les mains et m'écrier : O mon Dieu ! est-ce donc là votre justice? Vous me laissez écraser sous la puissance de cet homme, sans venir à mon aide; vous êtes sourd à mes cris, à mes prières ; je vais mourir et vous ne me secourez pas! Seriez-vous donc sans puissance contre le mal? Qui donc gouverne le monde , est-ce le ciel ou l'enfer?

» Tout tournait autour de moi, je ne sentais plus, je ne voyais plus, je n'entendais plus que les rires sataniques de Francesco ! Je m'évanouis! Je ne sus jamais combien d'heures j'étais demeurée dans cet état; mais quand je repris mes sens, quand je sortis de ma léthargie, un souvenir horrible, quoique confus, traversa mon esprit, je jetai un cri d'épouvante et me couvris le visage de mes deux mains, croyant cacher la honte et le déshonneur que j'y pensais imprimé ; puis, je me relevai, et dans un accès de la fièvre qui brûlait mon sang, je ramassai les quelques pièces d'or avec lesquelles l'infâme Francesco avait payé mon honneur, et souillée, flétrie, les cheveux et les vêtemens en désordre, le visage pâle, la poitrine haletante, je m'enfuis de ces lieux où j'aurais dû mourir, et je courus comme une folle vers l'endroit où j'avais laissé ma mère se débattant contre les tortures de la faim !

» J'arrivai trop tard ! Elle était morte ! Je n'en pouvais croire le jour ni mes sens ! Dieu qu'on dit juste, m'écriai-je, n'a pu ravir une mère à sa fille qui vient, pour la sauver, de donner plus qu'un amour, plus qu'une richesse, plus que sa vie, mais son honneur ! Je me jetai sur son cadavre déjà froid et glacé ; en vain je l'embrassai et l'appelai mille fois, l'écho seul répondit à mes cris, ma mère était morte ! Et le ciel qui ne voulut point m'épargner une seule douleur, ne me rendit pas folle ; il me laissa même assez de force encore pour souffrir long-temps, jusqu'aujourd'hui, où épuisée par les remords et les larmes, je sens que je vais enfin mourir ! Il me reste à peine la force de te dire adieu Mario, pardonne-moi mon bon frère ! J'ai été coupable, mais je croyais sauver ma mère ?

Pendant le cours de cette lettre, d'abondan-

larmes sillonnèrent les joues creuses et brunies de Mario; aussi, bien souvent, il s'interrompit pour les essuyer. Après cette lecture, il resta quelques momens comme affaissé sur lui-même, les regards attachés vers le sol; puis, se réveillant tout-à-coup, il dit à Amédée : quel châtiment croyez-vous capable d'égaler un tel crime? Est-ce trop de vouloir la mort de cet homme? Oh! si j'avais été libre quand je reçus cette confession de ma pauvre sœur, que je me serais bien chargé moi-même de ma vengeance! mais j'étais esclave alors et je fis de vains efforts pour rompre mes fers; après une lutte désespérée qui dura autant que mes forces purent me retenir debout, je tombai anéanti, et plus heureux que ma pauvre Félippa, je perdis la raison, j'oubliai. Ce n'est qu'au bout de trois ans, que ce qu'on appelle la science des hommes me tira de cet état d'insensibilité qui était pour moi le bonheur, et me rendit à mes souvenirs, à mes souffrances! Mais je ne recouvrai jamais ni courage, ni énergie, je ne fus plus, dès lors, qu'un être brute, sans pensées ni souvenirs, dur et sauvage comme mes bourreaux! Ce fut cet abrutissement, cet anéantissement de toutes mes facultés, qui me valurent l'emploi dégradant, bas et sordide que je tiens en ce moment près de vous, et que sans vous, peut-être, j'aurais encore long-temps gardé, car ce n'est qu'en vous entendant prononcer le nom de San-Lucio, que ma haine et ma vengeance se sont réveillées.

Maintenant, vous connaissez le motif de mon empressement à accepter le marché que vous avez proposé à qui voudrait le faire, vous savez qu'autant que vous, au moins, je puis et je dois détester San Lucio. Eh bien! si vous voulez me venger de cet homme, je vous donne la liberté!

—Si je le veux! dit Amédée, mais par quels moyens... comment parviendrez-vous...

— Ne vous en inquiétez pas, et dussé-je me sacrifier, j'y parviendrai? mais puis-je compter sur vous, sur votre promesse?

—Je vous jure sur l'honneur que dans les trois jours qui suivront ma délivrance, le comte de San Lucio, ou moi, aura cessé de vivre!

—Après s'être mutuellement serré la main en signe d'alliance, Amédée et Mario se levèrent; puis, sans en dire davantage, le geôlier reprit l'attitude et les instrumens de son métier, sortit de la prison, et, comme de coutume, en ferma soigneusement la porte.

Cette prompte sortie de son gardien, le laconisme de sa résolution, jetèrent un moment le trouble au cœur d'Amédée, sa confiance chancela, il craignit d'être le jouet ou la victime de cet homme, qui, peut-être, n'avait voulu rien autre chose que l'éprouver. Pourtant, en se rappelant qu'il n'avait livré aucun de ses secrets, que c'était au contraire lui, Mario, qui lui avait confié ses malheurs et ses motifs de haine, et qu'en faisant ce récit, de vraies et d'abondantes larmes roulaient sur son visage, il se tranquillisa; il se dit avec raison qu'on ne pourrait feindre aussi exactement la douleur. Après plusieurs réflexions semblables, il rendit son cœur à l'espérance et attendit de nouveau avec patience et résignation. Ce ne fut que le lendemain fort avant dans la nuit que revint Mario; il s'était muni d'une pince en fer et de plusieurs autres outils propres au travail. Vous avez dû perdre patience, dit-il, en entrant à Amédée, mais il m'a fallu tout ce temps pour réunir ce que j'apporte, et surtout pour l'entrer ici sans être aperçu.

— Que prétendez-vous faire de tout ceci? demanda Amédée.

— Nous en servir pour sortir de ces lieux, répondit Mario.

— Et comment?

— Voici, je vais vous en instruire en peu de mots :

Là, dit Mario en étendant horizontalement le bras droit vers un angle de la prison, est une pierre scellée dans l'épaisseur de la muraille, cette pierre cache une large ouverture pratiquée sur un long souterrain fermé à son extrémité par une grille en fer dont voici la clé; cette voûte conduit au canal Mortesana; c'est par cette même poterne qu'entra Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne, dont les troupes pillèrent les habitations, dévastèrent et incendièrent maisons et palais, et passèrent le soc sur le sol de cette ville que rétablirent plus tard les Torriani, les Visconti et les Sforzi. Eh bien! avec votre aide, je vais enlever cette pierre, le seul obstacle à notre liberté! vous comprenez le reste: allons, à l'œuvre! Après un long et pénible tra-

vail, ils parvinrent enfin à s'ouvrir un passage sur le couloir souterrain. Mario alluma une torche qu'il avait apportée, et tous deux entrèrent dans la voie qu'ils venaient de se frayer; ils descendirent quelques marches au bas desquelles ils se trouvèrent dans une allée noire, basse et très humide; après s'être arrêtés quelques instans pour s'orienter, ne sachant pas bien au juste de quel côté ils devaient diriger leurs pas, ils se décidèrent de suivre à leur droite. Depuis plus d'un quart d'heure déjà, ils marchaient dans ce labyrinthe sans rencontrer une issue, éprouvant surtout une grande difficulté à conserver leur torche allumée.

Amédée se laissait machinalement conduire, s'inquiétant peu du but qu'ils devaient atteindre, rien pour lui ne pouvait être pire que la captivité qu'il fuyait; aussi était-il entièrement résigné. Quant à Mario, quoiqu'il n'en voulût rien laisser paraître, il s'inquiétait visiblement; il craignait s'être trompé de route et ne pouvoir plus tard retrouver le bon chemin; il mit une main devant la flamme immobile de sa torche, pour essayer de lire dans le vide; il ne put rien distinguer encore; tout au loin, devant lui, était sombre et infini; Mario s'arrêta, hésitant s'il devait continuer sa marche; Amédée insista pour poursuivre, et ils reprirent leur promenade nocturne, souterraine et silencieuse. Après avoir fait encore environ un millier de pas, ils sentirent un air plus frais leur toucher le visage; leur lumière, quoique très faiblement, s'agitait un peu; Amédée le fit observer à son compagnon, dont ce rayon d'espoir ranima le courage; ils marchèrent avec plus de rapidité, et au bout de peu d'instans, ils arrivèrent enfin à cette porte tant désirée. Sans s'arrêter à la considérer, Mario en prit la clé, et non sans quelque peine, car cette grille rouillée n'avait point été ouverte depuis long-temps, ils parvinrent ensemble à la faire tourner sur ses gonds, mais juste seulement pour leur donner passage.

— Allons, c'est maintenant, dit Mario, qu'il faut user de tout notre courage, car je n'ai pas de barque à vous offrir; c'est à la nage que nous devons fuir et gagner l'autre bord, vous en sentez-vous la force?

— La haine et la vengeance qui m'animent m'en donneront assez, répondit Amédée, le but que je veux atteindre, je l'atteindrai! je veux, je pourrai!

— Avant de remettre notre vie au hasard, dit Mario, comme nous ne pouvons connaître les décrets de la Providence, embrassons-nous!

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, et après s'être, à plusieurs reprises, pressés avec effusion, ils se serrèrent une dernière fois la main et se jetèrent courageusement à la nage en s'écriant tous deux et à haute voix: à la grâce de Dieu!

IV.

L'ASSASSINAT.

Le printemps venait de finir, et le comte de San Lucio devant se rendre à Turin pour prendre de nouveaux ordres de son souverain, ne voulut pas quitter Milan sans donner, avant son départ, une fête qui rivalisât d'éclat et de richesse avec celle que le consul de France lui avait offerte peu de temps auparavant; sa fortune lui permettait ce que son orgueil et sa vanité lui commandaient en cette occasion, c'est à dire, de ne pas demeurer au dessous de son collègue. Aussi, ne lui céda-t-il rien, ni en luxe, ni en magnificence, car au moment où se passèrent les faits que je vais essayer de décrire, l'hôtel de San Lucio resplendissait de richesses et de lumières. Une large avenue, bordée d'orangers en fleurs et illuminée à la vénitienne, avait été préparée au milieu de la cour de l'hôtel pour servir de passage aux nombreux et brillans équipages qui se pressaient et arrivaient en foule.

Toutes les notabilités milanaises paraissaient avoir été conviées à cette fête, ou pour mieux dire, à cette solennité.

Les salons, quoique très spacieux, menaçaient néanmoins d'être trop exigus, tant le nombre des invités augmentait à chaque instant. L'ensemble de cette réunion, dont la toilette et les parures étaient éblouissantes, présentait aux yeux un effet magique, qu'on pouvait presque comparer à un fleuve de diamans et de pierres précieuses, à des vagues d'or et de rubans. Les parfums, les hommages, l'esprit et la beauté, confondus ensemble, jetaient dans l'air qu'on respirait en ces lieux un enivrement,

un charme irrésistibles; tout était animation, enchantement, écho de voix douces et harmonieuses.

Le comte de San Lucio paraissait d'une gaîté et d'une amabilité extraordinaires, d'une politesse plus recherchée encore que de coutume, quoiqu'en ce moment pourtant, il supportât entièrement seul tout le poids de l'étiquette de sa maison et l'ordonnance de la fête; mais sa grande habitude du monde, ses manières excessivement polies et spirituelles lui suffisaient, et faisaient qu'il s'acquittait de sa charge avec toute la grâce et la distinction possibles.

Cependant, à travers le masque de gaîté dont il couvrait son visage, on pouvait, mais en le fixant bien, remarquer par momens, sur ses traits, une contraction nerveuse qui décelait les violens efforts qu'il faisait pour cacher une douleur aiguë, ou pour comprimer une explosion de colère prête à éclater. Il tournait fréquemment ses regards vers la porte qui conduisait à ses appartemens; mais de nouveaux invités arrivant, il était bientôt contraint de reprendre son rôle. C'est qu'au delà de cette porte, sur laquelle le comte reportait sans cesse et toujours malgré lui les yeux, était une femme qu'il désirait ardemment voir paraître au salon. Cette femme n'était autre que la comtesse de San Lucio, dont plusieurs invités déjà avaient remarqué l'absence; quelques uns même s'en étaient enquis auprès du comte, mais toujours il avait éludé leurs questions, ne sachant qu'y répondre; car ce retard, au mépris de ses ordres, lui paraissait inexplicable.

Enfin, ne pouvant plus long-temps résister à son impatience, le comte entra dans la chambre de sa femme; sa colère alors se changea en fureur, lorsqu'il la trouva, tandis qu'on l'attendait au salon, sans toilette, sans parure, en simple robe de ville, assise devant une table, et, achevant, à la pâle lueur d'une bougie, une lettre ainsi conçue :

« Mon ami, à force de recherches, de peines » et de demandes, quoique sans cesse environ» née, suspectée, espionnée même, je suis » parvenue à découvrir le lieu où l'on vous re» tient captif. Je ressens quelles doivent être » vos douleurs, car croyez bien, Amédée, que » vos souffrances sont aussi les miennes; j'en » suis d'ailleurs la seule cause, vous avez voulu » vous sacrifier pour moi; mais je crois vous » l'avoir dit déjà, nous sommes voués au mal» heur, et quoi que nous fassions pour lui échap» per, il ne voudra pas lâcher sa proie. Je vous » connais, mon ami, je sais que le courage ne » vous manquera pas, même dans l'infortune; » mais si pourtant mon aveu peut le grandir en» core, ou au moins adoucir un peu votre douleur, » je vous le confesse ici, Amédée, je vous aime! » Vous n'êtes pas le seul à souffrir, moi aussi la » tyrannie m'oppresse, et, au moment où je vous » écris ces lignes, le bruit d'une fête à laquelle je » ne veux pas assister, gronde autour de moi; je » pressens un orage épouvantable, mais j'essaie» rai de résister; comme vous, je serai forte; » comme vous, je saurai souffrir. Peut-être me » brisera-t-on sous les tortures, mais je ne plierai » pas! Priez Dieu pour moi, car de nous deux, » Amédée, je suis encore la plus malheureuse! » Adieu, n'oubliez jamais que je vous aime! »

Et elle signa, Irma de Sergy. Ce fut dans ce moment que le comte entra; en vain Irma essaya de dérober à ses regards la lettre qu'elle venait d'écrire, il s'en aperçut.

— Vous vous jouez de moi, Madame, s'écria-t-il au paroxysme de la colère, et les yeux étincelans de fureur. Quoi, vous êtes ici, calme et insouciante de mes ordres, quand je vous attends, quand les invités vous demandent!

— Je vous ai prévenu, monsieur le comte, que je ne me rendrais pas à cette fête, répondit la jeune femme avec calme et fermeté.

— Et moi, Madame, dit le comte en élevant la voix, j'ai juré que vous y viendriez; avant tout, vous devez m'obéir, ne l'oubliez pas.

— Je n'oublie rien, monsieur le comte, répondit Irma en s'animant, pas même vos procédés à mon égard; mais je suis lasse enfin de cette obéissance que vous m'imposez depuis trop long-temps; et je vous le répète, puisqu'il le faut, je n'irai pas, je ne paraîtrai pas à cette fête. Je ne veux pas donner mes douleurs en spectacle à vos amis; à votre maîtresse, ajouta-t-elle en baissant la voix.

— Madame! fit violemment le comte en s'avançant sur Irma, les poings fermés et le regard menaçant.

— Oui, Monsieur, votre maîtresse! répéta

Irma avec une force nouvelle et en relevant la tête, car je sais que la Stella est dans vos salons.

— Oh! de la jalousie, madame, dit le comte avec ironie.

— Je suis jalouse de votre honneur et du mien, Monsieur le comte, et je ne vous fournirai pas volontairement l'occasion de mettre en parallèle l'épouse et la courtisane; je ne me laisserai pas ravaler au point de la comparaison, cela ne sera pas, je vous le jure, je veux vous épargner cette action honteuse et pour vous et pour moi.

— Et moi, je vous jure que cela sera, répliqua vivement le comte en frappant rudement de son poing sur la table.

— Alors vous me traînerez ou me porterez devant vos invités, dit la comtesse.

— Pourquoi pas, si vous m'y forcez, Madame?

— Vous n'oseriez pas, Monsieur; vous savez torturer en lâche, dans l'ombre, sans témoins; mais au grand jour et devant tous, vous auriez peur!

— Peur, répéta le comte avec fureur, peur! et de quoi donc? serait-ce de l'heureux galant auquel vous écriviez tout à l'heure?

— Ah! vous m'espionnez donc, Monsieur? Allons, épargnez-moi vos injures, ajouta Irma en jetant la lettre toute froissée aux pieds de son persécuteur; voilà ma réponse à votre accusation, vous pouvez lire; je puis même vous en épargner la peine et vous dire que celui auquel j'adresse cette lettre, est ainsi que moi une de vos victimes: je meurs sous vos coups, il meurt sous vos fers! et pour adieu, je lui dis combien je vous déteste et combien je l'aime!

— Et vous osez me le dire, Madame!

— Cela vous surprend de ma part; n'est-ce pas, monsieur le comte? Moi, jusqu'ici faible et rampante, oser ainsi m'affranchir; moi qui, sans jamais jeter une plainte, sans exhaler un murmure, toujours patiente et résignée, souffre depuis six ans! Depuis le jour enfin, où, pour obéir aux volontés de ma mère, je vous donnai ma main; et voilà qu'en ce jour, je relève la tête malgré votre joug! C'est que la patience et la résignation s'usent à la fin; c'est qu'au paroxysme de la souffrance, la plus faible des créatures trouve dans ses douleurs un cri de détresse, un effort de courage! Pour tout il y a une mesure que l'on parvient à combler; une dernière goutte fait déborder un vase, une dernière oppression soulève un peuple; un dernier coup de fouet met le genou de l'esclave sur la poitrine du maître! Je ne veux, ni ne peux plus supporter votre tyrannie; elle m'est devenue trop lourde, et quoiqu'il doive en advenir aujourd'hui, monsieur le comte, je résisterai, je braverai votre colère!

— Vous êtes folle, Madame, dit le comte.

— Je l'étais en effet, folle, le jour où, croyant trouver dans votre âme un peu de générosité, je fus assez imprudente pour vous livrer le secret de mon cœur et vous prier de prendre pitié de mes larmes! Oui j'étais folle, folle et aveugle ce jour-là, car je ne vis pas que la cupidité vous faisait seule rechercher ma main, vous qui ne convoitiez que ma dot.

Aussi, comme depuis ce moment vous semblez bien avoir pris à tâche de me faire repentir de ma confiance; comme vous vous êtes bien vengé de mon amour et de mes larmes! Comme vous m'avez impitoyablement martyrisée de corps et d'âme! Après m'avoir arrachée à l'amour de ma famille, aux embrassemens de ma mère, qui, maintenant, pleure et regrette, la pauvre femme, de m'avoir ainsi sacrifiée, vous m'avez exilée de mon pays, éloignée de mes compagnes d'enfance, isolée de tout ce qui m'était cher; vous m'avez torturée, brisée, battue! Oui, Monsieur, battue, et je porte encore aujourd'hui sur mon cops vos meurtrissures d'hier, vos coups de tous les jours! Et cela, surtout, parce que jamais je ne voulus vous dire le nom de celui que j'avais aimé avant de vous connaître, parce que je n'ai pas voulu livrer un innocent à votre injuste vengeance.

— Un innocent répéta le comte avec un rire d'incrédulité.

— Oui, Monsieur, un innocent, répéta à son tour Irma, car non seulement il ne m'avait jamais aimée, mais encore il avait toujours ignoré mon affection; et aujourd'hui que le destin nous a rapprochés l'un de l'autre, il ne m'offre encore que son amitié et un refuge contre votre tyrannie; nos relations sont si franches et si pu-

res, que jamais la pensée d'une mauvaise action n'est venue troubler nos âmes !

Le comte ne répondit pas à ces paroles, mais le doute restait peint sur son visage; aussi Irma qui s'en aperçut, reprit avec dignité:

— J'ai tort de vous parler ainsi, car vous ne pouvez comprendre ce que je ressens parce que vous n'avez jamais ressenti ! l'état d'abjection dans lequel vous êtes tombé, ajouta-t-elle en lui jetant un regard de mépris, ne vous permet pas de voir si haut; ce qui est grand, noble, beau, vous semble impossible, irréalisable; vous en êtes tellement éloigné ! L'amour ! ce nom si saint et si sacré qu'il mériterait qu'on se signât chaque fois qu'on l'entend prononcer, l'amour, dis-je, n'est pour vous qu'une fiction, qu'un mot, qu'un mensonge; ce sentiment si puissant sur toute la nature, vous l'avez flétri, perdu dans votre cœur; pour séduire et corrompre, vous en avez extrait tout ce qu'il renfermait de poésie, pressuré tout ce qu'il contenait de croyance et de bonheur !

— Cessez, je vous prie, vos digressions et vos injures, Madame, interrompit le comte de San Lucio avec les marques de la plus vive impatience: souvenez-vous seulement de mes volontés; et, si dans un quart d'heure vous n'êtes pas au salon, redoutez ma colère, car malgré vos cris, vos menaces et l'impuissance des efforts de ceux qui essayeraient de vous défendre, je vous ferai porter par mes gens; croyez-moi donc, soumettez-vous; ne provoquez pas un éclat plus scandaleux pour vous encore que pour moi, et la violence qu'à mon grand regret je me verrai forcé d'employer.

— Ma résolution est maintenant ce qu'elle sera toujours, répondit fermement Irma; rien ne saurait m'en faire changer, croyez-moi bien.

— Priez le ciel de mieux vous inspirer, dit le comte en sortant et jetant sur Irma un regard où se lisaient la fureur et la menace.

Mais, soit qu'il eût oublié la lettre restée à ses pieds, soit que son orgueil l'empêchât de croire à ce qu'Irma lui avait dit, il ne la ramassa point.

La force fébrile que la colère avait un instant prêtée à la comtesse, l'abandonna aussitôt après que son mari se fut éloigné; alors, épuisée par la lutte qu'elle venait de soutenir, elle retomba accablée et presque mourante dans son fauteuil; quelques momens encore, son visage pourpre de dépit conserva son animation; son cerveau brûlant garda aussi quelques instans son énergie, sa colère, sa résolution: mais peu à peu ses joues pâlirent, ses yeux se mouillèrent, et des ruisseaux de larmes en jaillirent. Avec sa force factice, s'envola son courage; et une moitié du temps que le comte lui avait fixé en sortant n'était pas encore écoulée, que déjà elle sentait ne pouvoir plus tenir ce qu'elle avait si courageusement juré. Le comte allait revenir, et elle ne trouvait plus de forces pour lui résister, elle n'aurait plus d'armes pour un nouveau combat; une fois encore, elle se résignerait à souffrir, à plier, à obéir; déjà même elle avançait la main pour sonner, afin que ses femmes vinssent l'habiller, lorsque, relevant la tête, elle vit un homme debout sur le seuil de la porte opposée à celle d'où venait de sortir le comte.

— Ciel ! vous ici, Amédée, s'écria-t-elle.

— Ah ! pardonnez, Irma, pardonnez, Madame, lui dit Amédée Dermont, car c'était lui, en effet; je ne vous cherchais pas, Dieu m'en est témoin; ce n'est pas vous que je voulais rencontrer.

— Qui donc cherchez-vous ?

— Vous l'avez deviné, sans doute, Irma, c'est votre mari, c'est ce noble comte de San Lucio qui engage sa parole et n'a pas assez de courage pour venir la retirer; cet homme assez lâche pour redouter ma vengeance, et qui, pour se mettre à l'abri, n'a rien trouvé de mieux que de me faire jeter dans un cachot où il menaçait de me laisser mourir, ce qui serait infailliblement arrivé, si une de ses victimes, s'associant à ma vengeance, n'était venue m'en tirer à propos.

— Une de ses victimes? répéta la jeune femme.

— Oui, Irma, oh ! vous ne connaissez pas encore toute la vie, toute la lâcheté, toute l'infamie de celui dont vous portez le nom ! vous ne savez pas qu'il a vendu son pays, livré ses frères; qu'il a tué la mère, déshonoré la sœur de Mario Vallaccini, qu'il tenait sous son écrou de fer, et avec lequel je me suis enfui : mais ne rencontrant aucune occasion favorable pour notre vengeance, nous avons dû attendre jusqu'à ce soir; enfin, aujourd'hui, à la faveur de la

nuit, de cette fête, et surtout à l'aide du désordre occasionné par la foule qui se presse et se heurte dans cet hôtel, j'ai pu furtivement m'introduire et arriver jusqu'ici, où j'espérais rencontrer mon ennemi.

— Vous m'effrayez, Amédée, que voulez-vous faire ? Au nom du ciel, je vous en prie, quittez ces lieux !

— Moi, fuir ! oh ! non, ne vous ai-je pas dit que j'étais venu pour me venger du comte, votre mari.

— Votre projet est insensé, mon ami, suivez mes conseils, écoutez ma voix et ma prière, quittez ces lieux au plus vite, n'exposez pas de nouveau la liberté que vous avez enfin ressaisie ; si vous hésitez un seul instant de plus, vous allez vous perdre, et vous me perdrez avec vous, car dans peu, le comte va revenir, et s'il nous trouve ensemble, il nous accusera et se vengera !

—Le comte va revenir, dites-vous, alors je ne sors pas d'ici, je vais l'attendre.

— De grâce, Amédée, je vous en prie, quittez au plus tôt cet hôtel, le comte de San Lucio ne voudra jamais se battre loyalement avec vous, et, je vous le répète, s'il nous trouve ici ensemble, il nous tuera.

— Ah ! mais j'ai des armes, dit le jeune homme exaspéré en posant une paire de pistolets sur la table ; qu'il vienne, je l'attends.

— Il ne se battra pas, vous dis-je, et vous ne voudriez pas l'assassiner, vous, un homme d'honneur et de courage ; non, vous avez un trop noble cœur pour commettre une action aussi lâche ! Partez Amédée, encore une fois, partez, je vous en prie, je vous en supplie à genoux ! Tenez, par cette porte, dit-elle en montrant celle par laquelle il était entré, peut-être pourrez-vous sortir encore sans qu'on vous voie, mais partez vite ; ah ! de grâce, mon ami, ne me résistez plus, partez ! partez !

Amédée resta quelques instans impassible à considérer Irma qui s'était jetée à ses genoux, comme s'il n'entendait pas ses supplications ; enfin, lui prenant la main, il la releva, et lui dit :

— Plaignez-moi, Madame ; je voudrais pouvoir céder à vos larmes et à vos prières, au risque même de rentrer et de mourir dans ma prison ; mais je ne m'appartiens plus ; j'ai donné ma parole, j'ai juré sur l'honneur et par les sermens les plus terribles, à Mario Vallaccini, de n'avoir ni repos, ni trésor, ni paix, ni sommeil avant la mort du comte de San Lucio ! C'est à ce prix, et sur la foi de mes sermens qu'il m'a donné la liberté ! J'en appelle maintenant à vous, à votre conscience ; dois-je fuir ou tenir ce que j'ai promis ?

— Vous devez fuir, Monsieur, répondit solennellement Irma ; toutes les fois qu'un serment conduit à un crime, Dieu le brise et en dégage celui qui a été assez imprudent pour le faire.

Les paroles d'Irma ne produisirent pas sur Amédée l'effet que sans doute elle-même en attendait, car la fixant avec sévérité, il lui dit avec une inflexion de voix railleuse :

— Est-ce bien pour moi que vous tremblez, Madame? Ne serait-ce pas plutôt le noble comte, votre mari, que vous voulez sauver de ma colère ! Oh ! quant à moi, reprit-il, je le sais, j'ai depuis long-temps perdu mes droits sur votre cœur ; je ne suis plus aimé ! Je ne l'ai peut-être jamais été.

— Oh ! mon Dieu, il doute de mon amour, se dit mentalement la comtesse ; puis elle ajouta tout haut, mais avec une voix brisée par les sanglots : Je ne vous aime plus, je ne vous ai jamais aimé, dites-vous? Ingrat ! Vous me torturerez donc toujours ?

— N'ai-je pas le droit de douter, Madame, répondit Amédée ; pendant le cours de ma captivité, ai-je reçu de vous un souvenir, un seul mot de consolation ? Qui m'assure que vous ne m'aviez pas oublié ?

— Oh ! merci, mon Dieu, merci de lui avoir inspiré ce reproche, s'écria la jeune femme comme subitement éclairée par un souvenir, car vous me donnez le moyen de me justifier de ces injustes accusations, et de lui prouver si je l'aime ! Puis, s'adressant à Amédée : vous avez été bien cruel, lui dit-elle, mais je pardonne à votre douleur, je sais ce qu'on souffre quand on est malheureux ! Vous dites que je ne vous aime pas? Tenez, prenez et lisez ce papier, dit-elle, en lui montrant la lettre froissée qui gisait sur le tapis du parquet, et dites encore, dites que je ne vous aime pas !

Amédée hésita quelques instans, puis enfin, se baissant, mais sans détacher ses yeux de

dessus la jeune femme qui, muette et immobile de bonheur et de crainte, attendait, la poitrine haletante, quel serait le dénoûment de cette scène, il ramassa la lettre; à peine la tenait-il dans ses mains, qu'il regrettait déjà les reproches trop durs qu'il avait faits à Irma; en voyant son visage et ses beaux yeux inondés de larmes, en entendant ses sanglots, en tournant entre ses doigts ce papier qu'il n'osait ouvrir, trop certain d'y trouver sa condamnation, il se sentit troublé, ému, attendri; sur un signe d'Irma pourtant, il déplia la lettre en parcourant d'un regard avide les lignes qu'il y trouva écrites; puis aussitôt qu'il eut terminé, tombant à deux genoux sur le parquet, il s'écria avec une religieuse exaltation : Quoi, Irma! mon ange! vous m'aimez toujours? Dieu m'avait gardé ce lot de bonheur et j'osais me plaindre. Tu m'aimes! Oh! je n'échangerais pas ce mot contre tous les trésors, toutes les richesses du monde, contre la gloire et l'éclat d'un trône! Tu m'aimes! Oh! mais désormais je suis tout à toi; demande, parle, ordonne, que veux-tu? Mes pensées, mes actions, ma vie, mon âme sont maintenant tes biens sans partage; dispose, commande, j'obéirai à tes ordres quels qu'ils soient; je puis tout, tout m'est possible, puisque tu m'aimes!

— Oui, Amédée, je vous le répète, je vous aime, je suis heureuse de votre bonheur, et tant que je vivrai je vous aimerai; mais vous ne me résisterez plus maintenant, quittez ces lieux, car je tremble que le comte ne survienne et ne nous ravisse pour toujours le bonheur que nous goûtons en ce moment.

— Et maintenant que je sais que tu maimes, ma belle Irma! je fuirais, je t'abandonnerais à la rage de cet homme! Oh non! ne l'espère pas, je ne puis ni ne veux te quitter; ton amour me donne des droits dont je dispose; tu es mon bien, mon trésor, et je te défendrai à l'égal de ma vie! tant que mon bras pourra soutenir une arme, tant qu'une goutte de sang coulera dans mes veines, je te disputerai au monde entier s'il venait nous attaquer! A une seule condition, cependant, reprit Amédée, je pourrais partir!

— Laquelle, oh! mon ami, qu'exigez-vous, parlez, dit Irma avec empressement, dominée par la crainte.

— Fuyons ensemble!

— La comtesse recula de quelques pas; mais se rapprochant presque aussitôt d'Amédée elle lui dit avec l'accent d'un vif reproche : Qu'osez-vous me proposer? Moi, vous suivre! au mépris de tous mes devoirs! de ma position! j'oublierais que je suis épouse, je fuirais avec vous comme une femme perdue! Mais vous n'avez plus votre raison, mon ami; plus tard vous me mépriseriez, si je vous cédais aujourd'hui; Amédée, pensez donc à ce que dirait le monde?

— Le monde! répéta-t-il sourdement, le voilà donc ce grand mot, ce terrible argument avec lequel on tue toutes les affections du cœur, avec lequel on détruit l'amour, le bonheur de l'âme! N'avons-nous pas assez souffert, Irma? six années de martyre n'ont-elles pas, par avance, expié la faute que nous commettrions en nous donnant l'un à l'autre, en fuyant ensemble sous un ciel plus hospitalier? Oh! crois-moi, laisse-là le monde et ses préjugés, ne t'assimile pas à lui, c'est un ingrat pour qui vainement toujours on se sacrifie et qui jamais n'en tient compte à ses victimes; il sait encenser la richesse, mépriser la misère, mais jamais il n'eut une plainte pour les douleurs de l'âme, pour les souffrances du cœur! Pour demeurer pur, loyal, honnête, on combat pendant dix ans, vingt ans, quelquefois la vie tout entière; on souffre des douleurs inouïes, incalculables; puis vient un jour, où, abreuvé d'humiliations et de dégoûts, exténué de privations, de misère et de faim, on se trouve sans forces pour de nouveaux et incessans combats : alors le désespoir arrive, la raison se perd et l'on succombe! Alors aussi, le monde implacable dans son étroite justice, condamne et châtie le malheureux sans lui tenir compte de toute une existence de vertus, de trente ans passés sous le faix d'un travail avec lequel il a nourri et soutenu sa famille. Et pourtant, quand ce même travail lui manqua, le monde ne répondit pas à ses cris de détresse et fut sourd aux sanglots de ses enfans; mais il était là avec sa main de fer, guettant à l'instar du tigre que sa proie fît un écart pour la saisir et la briser sous son étreinte.

D'autres martyrs, plus forts ou plus faibles, à Dieu seul en appartient de juger, las de pleurs

et d'avoir faim, et plutôt que de tomber dans l'abîme du déshonneur, se détachent violemment de la vie! Et la foule joyeuse, insouciante, pour courir à ses fêtes, à ses plaisirs, à ses orgies, passe devant leur cercueil sans leur donner une larme pour les aumôner d'une prière, sans se signer ni se découvrir! Le monde! Oh! mon Irma, qu'est donc ce vain mot pour deux cœurs qui s'aiment et s'entendent? Eh quoi! tu ne renoncerais pas pour moi à ce luxe qui t'oppresse, à ces hommages qui te fatiguent, à ces honneurs, à ce grand nom qui t'écrasent! Crois-moi, Irma, malgré ta naissance, ton cœur sensible, aimant, n'est pas fait pour la sévère et impitoyable étiquette de ces fastueux salons, pour les marbres froids et durs de cet hôtel! Pauvre captive! mais ne vois-tu pas que ton maître, avec art, cherche à te déguiser les barreaux de ta prison? et qu'ici ta poitrine manque d'air, ton cœur d'espérance et d'amour? Pour faire revivre sur tes joues pâlies les roses de la jeunesse, pour rallumer sur ton front les rayons de bonheur qui déjà s'y éteignent, pour sécher tes beaux yeux humides de pleurs, c'est la liberté, le bonheur, l'amour qu'il te faut! Viens! viens! je te donnerai tout cela, moi, viens!

— Oh! Amédée, tu es le démon qui tente, dit la jeune femme en essayant de retirer ses mains retenues prisonnières dans celles de son amant, laisse-moi, le bonheur que tu m'offres séduirait mes sens, triompherait aisément de ma faiblesse; fuis, quitte-moi, je t'en supplie une dernière fois; si j'entendais davantage ta voix, tes paroles, j'oublirais tous mes devoirs, ma position, je deviendrais coupable!

— Coupable! répéta Amédée, les lois de la nature ne donnent-elles plus le droit de se soustraire à la tyrannie? O mon Dieu, je vous le demande, ajouta-t-il avec inspiration, deux de vos créatures voudraient, en dehors du monde qui les torture, se réunir et vivre paisiblement ensemble de tout l'amour que vous avez mis dans leurs cœurs; pour cela, seraient-elles condamnables? Non! vous ne jugez pas ainsi, Seigneur! Non! mon Irma, Dieu, au contraire, je crois le sentir, nous absout d'avance; c'est lui qui m'envoie vers toi pour ta délivrance; mes paroles sont les siennes, ne me résiste plus. Viens sous le beau ciel de notre patrie, près de ta mère qui pleure, et serait heureuse de te revoir! près du fleuve où la nature a placé ton berceau; viens vivre là, heureuse et ignorée de tous, hors de moi, de ta mère et de Dieu! Je passerai ma vie à tes genoux pour t'aimer et te le dire!

— Amédée, tu m'as vaincue, je n'ai plus de force pour résister à tes prières, mais j'en manquerai aussi pour te suivre!

— Ne crains rien, mon Irma, je n'abandonnerai pas ainsi mon trésor, je t'emporterai s'il le faut! Au moment de saisir le bonheur, comme à l'approche d'un grand danger, les bras redeviennent robustes et forts, on sent dans son cœur bouillonner l'énergie et le courage! Et cerclant de son bras la taille fine et svelte de sa belle amante, déjà il l'entraînait avec lui quand la porte s'ouvrit et que parut le comte de San Lucio. Amédée, stupéfait, recula de quelques pas; mais, presque aussitôt, revenant à lui, il s'élança pour reprendre les armes qu'il avait laissées sur la table; mais il était trop tard déjà, le comte, qui avait deviné son mouvement, se jeta au devant de lui, le repoussa rudement, et s'en empara lui-même.

Alors, d'une voix tremblante, il dit à Amédée: Arrière jeune fou! entre vous et moi, vous le savez bien, la lutte est impossible; mais aujourd'hui, pour la dernière fois, je vous rencontre sur mon chemin, car je vais vous écraser sous mes pas!

En entendant ces paroles, en voyant l'attitude menaçante du comte, Irma se jeta à ses pieds et s'écria avec l'accent de la frayeur: Grâce! grâce, Monsieur! nous ne sommes pas coupables, je vous le jure!

— Vous me demandez grâce pour votre amant, dit le comte; mais c'est une amère dérision, Madame! Comment aujourd'hui enfin, je me trouve en face de l'homme pour qui vous me sacrifiez depuis notre mariage; de celui que depuis six années vous aimez, et dont le nom m'est demeuré caché au fond de votre cœur; je rencontre enfin cet ennemi inconnu que je cherche depuis si long-temps; et je lui ferais grâce? Oh! non, ne l'espérez pas, Madame; vous l'aimez trop pour que je le laisse vivre! ce seul motif suffirait à ma vengeance, si d'ailleurs encore il n'était mon plus mortel ennemi. Allons,

Madame, quittez ces lieux, ajouta-t-il en élevant la voix, épargnez-vous le spectacle d'une juste, mais sanglante vengeance !

— Vous, Monsieur, dit-il en s'adressant à Amédée d'un ton ferme et résolu, à genoux et en prière, votre dernière heure est sonnée, et c'est ainsi qu'il vous convient de mourir !

— Mais donnez-moi donc une arme, dit Amédée avec rage, lâche ! je vous épargnerai au moins l'horreur, les remords d'un assassinat !

— Voyez mes pleurs, écoutez mes sanglots, disait la jeune femme se traînant aux genoux et s'attachant aux vêtemens du comte, épargnez-le, je vous en supplie, et pendant toute ma vie je serai la servante de vos désirs, l'esclave de vos volontés ; je vous obéirai sans murmures, sans plaintes, sans larmes. Je prierai Dieu pour vous chaque soir avec ferveur ! Si vous l'exigez, je vous aimerai d'amour ! ou bien, si vous l'aimez mieux, prenez ma vie, tuez-moi ! et en ce moment encore, M. le comte, je vous bénirai ; mais épargnez Amédée, il est innocent, Monsieur, je vous le jure, épargnez-le, il est innocent !

— Mais ne sentez-vous pas que vos prières et vos supplications, plutôt que de le sauver, le condamneraient s'il ne l'était depuis long-temps déjà ? Sa mort est résolue ; vous priez, vous pleurez en vain, relevez-vous, Madame.

— Cet homme a raison, relevez-vous, Irma, répéta Amédée avec une noble et courageuse fierté ; ne vous abaissez pas davantage, en vous traînant plus long-temps aux pieds de ce misérable sans âme et sans cœur ; c'est un tigre qui a soif de mon sang, laissez-le donc abreuver sa rage.

— Toi mourir ! mon Amédée, s'écria la jeune femme avec désespoir ; mais cela ne se peut pas, cela ne sera pas ; Dieu ne saurait permettre un crime aussi infâme !

— Dieu permet tout, le crime et la vertu ; mais c'est parmi les martyrs qu'il choisit ses élus, répondit Amédée en levant les yeux au ciel.

— Sortirez-vous enfin, Madame ! cria encore une fois le comte de San Lucio.

— Non ! misérable assassin, je reste ! dit la comtesse exaspérée ; je ne puis ni ne veux plus vivre sans Amédée, c'est mon amant ! Je l'aime ! oui je l'aime de toutes les forces de mon cœur et de mon âme ! Je l'aime autant que je te hais ! Tu nous tueras ensemble, car je ne me séparerai pas de lui ! et jetant ses deux bras autour du cou d'Amédée, elle le couvrit de son corps ; puis, retournant vers le comte son visage pâle et décomposé, elle ajouta : Frappe donc, maintenant, si tu l'oses.

— Tu l'auras voulu, misérable enfant, dit le comte furieux en armant un de ses pistolets.

— Oh ! mon beau poète, mon amant adoré, dit la jeune femme appuyant sa jolie tête sur le sein d'Amédée qui cherchait à se débarrasser de son étreinte, laisse-moi mourir avec toi, Dieu réunira nos âmes dans la vie éternelle.

Pour toute réponse, Amédée imprima un baiser sur les lèvres blanches et frémissantes de sa malheureuse amie !

Au même instant, un coup de feu partit ! Irma jeta un cri déchirant, ses bras se détachèrent du cou de son amant, elle chancela et fut tomber à quelques pas ! Elle venait d'être percée d'une balle.

A la vue de cette femme, quelques instans auparavant pleine d'amour et de beauté, qui tombait pour ne plus se relever sous le coup d'un assassinat ; à la vue surtout du sang qui sortait à-flots pressés de sa blessure, Amédée devint fou ! ses membres se tordirent dans des convulsions horribles ; son visage prit une affreuse teinte verdâtre ; sa bouche écuma, ses yeux sortirent de leur orbite ; ses cheveux se dressèrent sur sa tête, et d'un bond aussi rapide que la foudre, il s'élança sur le meurtrier d'Irma, qu'il aurait infailliblement broyé dans ses mains auxquelles le désespoir, la rage et la folie donnaient maintenant une force surhumaine ; mais un second coup de feu partit ; le plomb atteignit Amédée au front ! Il fit un demi-tour sur lui-même, ses genoux fléchirent et frappèrent d'abord le parquet, puis son corps se renversant en arrière, il vint de sa tête sanglante effleurer les pieds du comte en exhalant ces derniers mots : lâche ! assassin !

Au bruit de la double détonation qui venait de se faire entendre, la foule joyeuse des invités quitta le salon, accourut et envahit bientôt la

chambre où gisaient les deux cadavres! Mais le comte de San Lucio ne perdit point contenance, et se tournant vers les spectateurs effrayés de cette horrible scène, il cria d'une voix formidable et grave: Allez dire au podestat de la ville que le comte de San Lucio vient de venger son honneur!

ÉPILOGUE.

LES SUPPLICIÉS.

Quatre heures du soir sonnaient à la cathédrale de Turin. On était alors le 11 décembre 1842, et quoique la journée eût été froide et humide, la foule quelques momens auparavant s'était précipitée avec empressement et presque gaîté, comme s'il se fût agi d'une fête ou réjouissance publique, pour assister à l'exécution qui venait d'avoir lieu sur la grande place du marché; et cette même foule divergeait maintenant de ce point par toutes les issues possibles, abandonnant aux rafales du vent qui soufflait sa bise avec force, les cadavres de deux suppliciés qui se balançaient à leur gibet, haut chacun de cinquante coudées. Et ce même peuple, tout-à-l'heure aussi avide d'émotions et de curiosité, s'écoulait lentement, morne et silencieux, la poitrine oppressée par l'affreux spectacle qu'il venait de voir.

Ces hautes œuvres laissent toujours dans le cœur une impression qui fait douter de la justice des hommes, et se demander si Dieu leur a bien permis de s'arroger le droit de vie ou de mort sur leurs semblables.

A l'une des extrémités de la place, un homme déjà âgé, à la figure triste et sévère, aux cheveux grisonnans, s'était appuyé sur l'angle d'une maison formant le coin d'une rue, et quoique toute la foule en se retirant défilât devant lui et le heurtât quelquefois, il ne quittait point sa place, et paraissait ne pouvoir assez à son gré repaître ses yeux de l'horrible spectacle sur lequel ils étaient avidement fixés.

Bientôt il resta presque seul; pourtant, quelques personnes encore passaient, regardaient et s'enfuyaient rapidement; une d'entre elles, c'était un jeune homme, s'arrêta un moment à considérer; puis, regardant autour de lui, et voyant ce vieillard toujours immobile à la même place, il s'en approcha et lui dit :

—Quels sont ces deux criminels dont on a fait justice en ce jour?

Le vieillard répondit à l'interrogation du jeune homme par cette question :

— Vous n'êtes donc pas de ce pays, Monsieur?

— Non, ma foi! mon brave homme, je suis touriste français et depuis une heure seulement dans votre ville.

— A la bonne heure, car je ne crois pas qu'il soit un habitant de Turin ou de ses environs, qui ignore le crime de ces deux misérables, dit-il en montrant de la main les deux corps que malgré la nuit tombante on distinguait encore se dessinant dans l'ombre.

— Mais quel est donc ce crime? reprit le jeune touriste intéressé par les paroles sentencieuses du vieillard.

— Oh je puis vous le dire, moi, car je l'ai vu de mes propres yeux! Mes pauvres maîtres! fit-il en soupirant et levant ses regards vers le ciel; oui, je vous ai vu mourir! mourir tous deux le même jour, à la même heure! jeunes, beaux et pleins de gloire? C'est au faîte des honneurs, au milieu d'une fête qu'ils sont venus vous frapper, les infâmes! Ecoutez, jeune homme, dit-il en lui serrant fortement le bras, écoutez :

Il y a six mois aujourd'hui, le comte de San Lucio et la comtesse Stella, son épouse depuis un an, donnaient un splendide festin à tous leurs amis en réjouissance des nouveaux honneurs dont notre souverain venait de combler le comte, en le nommant grand-maître de l'ordre de Santa-Anna, pour récompense de ses signalés services. Oh! je m'en rappelle comme si je le voyais encore! au milieu du plus riche salon de l'hôtel, une longue table était couverte et chargée des mets les plus délicats, des fruits les plus nouveaux, des vins les plus fins. De magnifiques girandoles inondaient de leurs flots de lumière ce délicieux banquet d'où débordaient la gaîté, l'esprit, le bonheur.

Le comte et la comtesse étaient ce soir-là plus gracieux, plus beaux encore que de coutume; chacun les fêtait à l'envi, et ils ripostaient aux nombreux hommages qui leur étaient adressés par des paroles si flatteuses et si franches, que l'entrain et l'allégresse de la fête s'en augmen-

taient encore. L'organisation du service avait été faite avec une précision remarquable; debout, près de chaque convive, se tenait un valet prêt à recevoir ses moindres ordres et remplir sa coupe chaque fois qu'elle se vidait. A l'une des extrémités de la table, était placé le comte San Lucio, à l'autre était la comtesse Stella; debout près de chacun d'eux aussi se tenait un homme, un valet, en apparence, qui leur versait, leur versait souvent. Le visage de ces deux hommes me parut sinistre; je le remarquai un moment, mais je les connaissais pour être depuis plusieurs mois au service du comte, duquel j'étais moi-même intendant; je crus à une hallucination, je ne m'y attachai pas davantage; cependant, la fête continuait, ces hommes versaient toujours! Deux heures encore, cela dura ainsi. Enfin, le temps gagnant, la joie stimulée par les vins de toutes sortes qui avaient délaissé leurs flacons, arriva à son suprême degré, tous les invités se levèrent pour un dernier toast en l'honneur du comte et de la comtesse, leurs magnifiques et généreux amphytrions. Ces derniers voulurent aussi se lever pour répondre à ce triomphe, mais il leur sembla que de lourdes chaînes les attachaient à leur siége; ils firent tous deux de vains efforts, leurs membres se refusèrent à les soutenir, et ils retombèrent lourdement assis, un sang de plomb paraissait s'être fixé dans leurs veines. C'est en vain aussi qu'ils voulurent parler, leur langue glacée semblait s'être attachée à leur palais; plusieurs fois et successivement ils passèrent leurs mains sur leurs visages, un épais brouillard leur couvrait la vue, ils ne distinguaient plus à peine!

Les convives joyeux et animés ne virent point d'abord ce qui se passait, et vidèrent encore une fois leurs coupes en criant : A la gloire du comte de San Lucio! à la beauté de la comtesse Stella! Mais, n'obtenant plus de réponse, ils tournèrent leurs regards vers ceux pour lesquels ils portaient ce toast, et virent leurs visages pâles et livides! leurs traits déjà décomposés offraient à tous les yeux surpris l'effroyable image de la mort.

La joie se changea spontanément en deuil et en tristesse, et chacun s'empressait à donner des secours pour rappeler à la vie ces deux victimes, quand un de ces hommes qui leur avait versé la boisson fatale pendant tout le cours du festin, cria d'une voix haute, lente et mesurée: A quoi bon quérir des secours inutiles? restez donc ici tous, et écoutez-nous!

— Il serait, d'ailleurs trop tard, quand vous reviendriez, interrompit l'autre, cet homme et cette femme seraient morts. car ils sont empoisonnés!

— Empoisonnés, répétèrent tous les assistans avec terreur!

—Oui, empoisonnés, réitéra l'un de ces deux hommes.

— Et quels sont les assassins! demanda-t-on dans l'assemblée.

— Nous, répondirent ensemble les deux hommes, demeurés calmes et immobiles au milieu de la foule furieuse des invités.

A ces mots, les deux victimes mourantes rassemblèrent tout ce qui leur restait de forces, se tournèrent du côté de leurs bourreaux, et tentèrent une fois encore de se lever debout; mais ces derniers leur posant une main de fer sur l'épaule, les firent aussitôt plier et se rasseoir.

— Oh! comte de San Lucio, tu ne mourras pas sans me connaître, dit l'un d'eux. Je veux te crier mon nom pour supplice et dernier adieu. L'heure des représailles a sonné, noble comte! Je venge aujourd'hui d'un seul coup le pays que tu as vendu, la mère que tu as tuée, la sœur que tu as déshonorée! Les fers m'ont meurtri, les cachots et les souffrances m'ont vieilli et défiguré; mais rien de tout cela n'a pu atteindre le cœur, ni étouffer la haine de Mario Valaccini!

— Et moi s'écria l'autre avec autant de force, étreignant de sa main le poignet de la comtesse Stella, livide et mourante; je venge en ce moment deux martyrs que tu as fait assassiner lâchement par le comte de San Lucio, aujourd'hui ton époux! Je venge la belle Irma de Sergy que tu as brisée pour régner en sa place; et Amédée Dermont, dont la mort est aussi ton ouvrage! Regarde si tu peux me voir encore, et sache en mourant que l'amitié, quelquefois fidèle, se dévoue et se charge de la vengeance! Reconnais en moi Achille Beaufort.

L. Duverry.

LA COMTESSE DE GATINAIS.

ANECDOTE DU IXe SIÈCLE.

Au temps du roi Louis-le-Bègue, mourut à Château-Landon Geoffroi-le-Barbu, comte de Gâtinais, qui ne laissa pour hériter de ses vastes domaines qu'Ebrégisille, sa fille unique.

Ebrégisille comptait à peine dix-huit ans. Une taille moyenne, mais bien prise, un pied des plus mignons, une figure grecque ornée d'un nez légèrement aquilin ; avec des sourcils minces et bien arqués, un œil expressif bordé de longs cils, un regard limpide, en faisaient une femme accomplie. Mais les charmes de sa personne étaient encore surpassés par la supériorité de son esprit et la justesse de son jugement.

Or, le plus grand objet des regrets de Geoffroi en quittant la vie, était de laisser seule dans le monde cette fille, son unique amour, exposée aux séductions, aux convoitises, et peut-être aux violences des seigneurs du voisinage, généralement assez peu délicats sur les moyens qu'ils employaient pour satisfaire leurs passions criminelles.

Pour préserver son enfant de tout danger, le vieux comte de Gâtinais imagina d'en confier la tutelle au monarque lui-même.

Volonté de mort est sacrée. Louis-le-Bègue, qui avait plus d'une obligation au Barbu, ne déclina point la mission qui lui était confiée. Mais, comprenant toute la responsabilité qui allait peser sur lui en gardant à la cour une jeune fille pleine de candeur et d'innocence, il résolut de lui donner un protecteur en la mariant le plus tôt qu'il lui serait possible, se réservant de choisir lui-même l'époux qu'il jugerait digne de posséder un pareil trésor.

A peine cette détermination de Louis fut-elle connue, qu'une foule de partis se présentèrent pour obtenir la main de la belle comtesse; les uns fascinés par sa beauté, les autres par orgueil, ceux-là encore dans l'espérance de recueillir une dot qui augmenterait leurs domaines et par conséquent leur puissance. Car, à cet époque, on voyait beaucoup de ces mariages dits de convenance où l'intérêt est tout et l'amour rien. Les temps n'ont point changé.

Mais le roi avait formé un projet qu'afin d'en assurer la réussite il n'avait communiqué à personne, pas même à la reine Adélaïde, qui avait toute sa confiance.

Alors vivait à la cour un gentilhomme du Gâtinais qui avait nom Ingelger ; c'était un homme de cinquante à cinquante-six ans, grand et fluet, affligé d'une figure maigre avec le nez prédominant, l'œil gauche éraillé et une tache lie de vin qui lui couvrait la plus grande partie de la joue gauche; au total un seigneur fort laid : mais vif, agile, pétulant, allègre, beau discoureur, galant, courtois, empressé, entreprenant, audacieux auprès du beau sexe et très jaloux de lui plaire ; lequel avait, dit-on, réussi dans plus d'une occasion où avaient échoué des gens qui croyaient lui être bien supérieurs sous tous les rapports.

Les soins assidus, les flatteries, les obséquiosités d'Ingelger avaient su capter la confiance du monarque. Son élocution facile, la prestesse de ses mouvemens paraissaient à ce roi bègue et perclus des qualités inappréciables auxquelles rien ne pouvait résister. Aussi avait-il fait de cet homme le confident de toute ses pensées et l'avait-il élevé de l'emploi le plus subalterne de la cour aux fonctions supérieures de grand sénéchal.

Or, il arriva qu'un jour Louis résolut de mettre à exécution son idée favorite, celle de marier sa belle pupille avec le grotesque sénéchal. Par cette union, qui donnerait à son plus intime favori la souveraineté des bords de la Loire, il espérait, le faible monarque, maintenir dans le

devoir les seigneurs de cette contrée, esprits brouillons qui parfois lui causaient assez d'ennuis.

Ebrégisille s'était retirée au monastère de Pont-Frand, pour y passer l'année de son deuil. Louis y envoya Ingelger sous le prétexte d'un message pour l'abbesse, mais, en réalité, pour sonder le terrain et voir celle qu'on lui destinait pour femme et qu'il ne connaissait pas encore. L'aspect virginal de la belle comtesse, la fraîcheur de son teint, que faisaient ressortir ses vêtemens noirs, firent une vive impression sur les sens du vieux seigneur, qui sortit du monastere éperdument amoureux.

Malheureusement, la jeune fille ne partagea point un aussi tendre sentiment, et témoigna de grandes répugnances lorsqu'on lui fit quelques ouvertures à ce sujet. Mais le roi, confiant dans le mérite de son favori, confiant dans son autorité particulière, résolut de faire lui-même la demande en mariage.

Malheureusement, Ebrégisille avait, avec toute sa gentillesse, une de ces têtes gâtinaises qui prennent d'abord une résolution et n'en départent rarement. Elle répondit donc au monarque, que sauf le respect qu'elle devait à sa majesté comme son seigneur ou tuteur, la règle de bienséance et d'honnêteté l'empêchait de souscrire aux désirs du roi; que, d'abord Ingelger était d'un âge trop avancé en comparaison du sien; en second lieu, qu'elle ne se sentait aucun penchant pour lui; enfin, qu'il était né son vassal, et que, par sa naissance et sa fortune, elle avait droit de prétendre à l'alliance d'un seigneur qui fût son égal. Ceci posé, Ebrégisille résista à tous les raisonnemens, à toutes les observations, à toutes les promesses, sans toutefois manquer aux égards qu'elle devait au monarque qui lui tenait lieu de père. Mais Louis, tourmenté, pressé, obsédé par son amoureux sénéchal, s'obstina à ce que sa royale volonté l'emportât.

Pour atteindre ce but, il mit la reine Adélaïde dans ses intérêts, qu'il ne séparait pas de ceux de son vieil ami. Quant à celui-ci, depuis qu'on lui avait fait part des décisions de sa belle inhumaine, il était maigri d'un quart et avait une couleur jaune obscur qui effrayait tous ceux qui tenaient à sa conservation.

La reine, d'après les conseils de son époux, nomma la comtesse de Gâtinais l'une de ses dames d'honneur, et ce fut en cette qualité qu'à l'expiration de son deuil elle fut présentée a leurs majestés. Les autres dames, ses compagnes, l'accueillirent avec des transports d'admiration si bien joués, qu'ils gagnèrent toute la confiance de celle qui en était l'objet.

Deux de ces dames, et l'on choisit les plus adroites, furent désignées pour apprendre à la nouvelle dame d'honneur tous les devoirs de sa charge, mais, dans la réalité, pour faire valoir auprès d'elle les admirables qualités du grand sénéchal.

Enfin, après six mois de persécutions et d'obsessions de toutes sortes, vaincue par l'ennui, par l'importunité, Ebrégisille consentit à faire ce que lui prescrivait son tuteur.

Dès que l'on sut cette détermination, ce fut une joie générale à la cour, comme si l'on eût remporté une éclatante victoire sur un de ces seigneurs qui à chaque instant bravaient l'autorité du souverain.

Afin qu'Ebrégisille ne pût revenir sur une adhésion si laborieusement acquise, Louis convoqua immédiatement les barons et feudataires du comté de Gâtinais. Le lieu du rendez-vous fut la grande place de Château-Landon, qui est vis-à-vis l'église de saint Séverin, regardé comme le protecteur de la ville et du comté. Le monarque y parut au milieu des seigneurs, appuyé sur son grand sénéchal qui guidait sa marche vacillante. Ingelger était superbement vêtu et témoignait à chacun son affection, à celui-ci par un gracieux sourire, à celui-là par un coup d'œil, aux plus considérables par de bienveillantes poignées de mains souvent échangées, en un mot, par toutes ces petites manières engageantes que, mille ans plus tard, nous voyons si bien mettre en pratique par quiconque aspire aux suffrages de ses concitoyens. Le silence s'étant établi, Louis déclara qu'il était dans l'intention de marier la comtesse de Gâtinais, sa pupille, et demanda quel suzerain les seigneurs auraient pour agréable... Mais Ingelger, en candidat adroit, avait long-temps à l'avance travaillé la matière électorale de l'époque; aussi, les seigneurs, en gens bien avisés, répondirent-ils qu'ils s'en remettaient à la discrétion de sa majesté, plus capable que nul autre de

pourvoir de mari leur dame et maîtresse.

Sur quoi le roi répartit qu'il lui avait destiné sou grand sénéchal Ingelger. A ces paroles, ce dernier prit la mine d'un maire de village qui veut capter la bienveillance de son conseil pour obtenir un chemin vicinal ou bien une subvention de traitement pour le garde champêtre, laquelle s'épanouit comme la figure d'un élu lorsque les seigneurs eurent répondu que la volonté du roi fût faite, pourvu que leur comtesse s'y accordât aussi, et la pauvre enfant, forcée dans ses derniers retranchemens, ratifia bon gré mal gré la promesse qu'elle avait si inconsidérément faite.

Aussitôt les trompettes sonnèrent en signe d'allégresse, et les cloches de Saint-Séverin, auxquelles répondirent celles de Saint-Wgal, de Sainte-Croix et de Notre-Dame, annoncèrent au loin, par un branle général, que la comtesse avait fait son choix.

Le mariage fut donc célébré avec autant de pompe que de magnificence, en l'assistance des seigneurs de la cour, des feudataires et des vassaux du comté de Gâtinais, aux acclamations d'une foule immense qui remplissait les parvis de l'église Saint-Séverin et les rues étroites de Château-Landon, et nonobstant les remarques de mesdames de la ville concernant la tristesse répandue sur la belle figure d'Ebrégisille et leurs railleries sur l'encolure grotesque de l'époux et leur compassion hypocrite sur la pauvre épousée.

Après les réjouissances auxquelles, pendant plusieurs semaines, prit part toute la haute société du Gâtinais, les choses reprirent leur train habituel; chacun rentra dans son domicile, et les nouveaux époux s'établirent dans le donjon qui dominait la ville et la campagne environnante.

Le soleil vivifiant du mois de mai et encore plus les belles journées de la lune de miel, semblaient avoir rajeuni Ingelger. Ce ne furent d'abord que parties de campagne, chasse, pêches, repas, assemblées joyeuses; ce ne furent que petits mots de tendresse, soins assidus, prévenances, complaisances, doux épanchemens; ce ne furent que soumissions maritales, obéissance aveugle de l'époux au moindre caprice de sa femme, prodigalités de toute espèce. En un mot, le grave sénéchal, avec ses cinquante-six ans, jouait tant qu'il le pouvait au jeune homme. Mais ces exercices violens de tous les jours finit par l'épuiser, et avec les beaux jours de l'été s'envolèrent sans retour les derniers signes de la sénile jeunesse d'Ingelger.

Le chagrin de voir les années s'accumuler sur sa tête opéra un terrible changement dans le caractère du comte de Gâtinais, qui devint morose, bizarre et grondeur. Pour Ebrégisille, elle comprit parfaitement ses devoirs d'épouse, et, renonçant volontiers aux plaisirs du monde, elle consacra sa jeunesse aux soins que réclamait son mari. Il est vrai qu'à cette barbare époque, il existait mille usages absurdes dont la civilisation toujours progressante a, Dieu merci, fait justice. Ainsi, l'on craignait et l'on tenait compte de l'opinion publique; ainsi, les femmes s'occupaient de l'intérieur de leur maison et n'auraient pas osé confier le soin de la famille à des mercenaires; ainsi, les mères élevaient elles-mêmes leurs filles; l'éducation était simple, il est vrai, mais elle était vertueuse. ainsi, la fille ne quittait le toit paternel que pour entrer au domicile conjugal; ainsi, le lit nuptial n'était jamais divisé; les époux se supportaient mutuellement, et la mort seule rompait des liens que la religion et la morale déclaraient indissolubles.

A peu de distance de Château-Landon, sur les bords du Loing, s'élevait un antique manoir flanqué de quatre tours dont les créneaux dominaient la campagne environnante: c'était le château de Glandelles, le chef-lieu de la seigneurie du comte Gontran, le près parent et l'un des principaux vassaux d'Ingelger. Gontran était un homme d'une trentaine d'années, aux formes massives plutôt qu'athlétiques, tranchant de l'important, très fier de sa noblesse, insolent avec ses inférieurs, bas et rampant avec ceux qui, par leur rang, se trouvaient au dessus de lui. Au total, un mal-appris sans aucun mérite. Souvent admis au château de son suzerain, il avait pu voir Ebrégisille dans une sorte d'intimité, et la candeur virginale, l'entretien plein de retenue et de charme de cette belle personne avaient produit une vive impression sur son âme grossière. Long-temps retenu par le respect que la jeune comtesse lui inspirait il n'avait point osé lui faire confidence de

la passion adultère qui le dévorait et que chaque instant venait accroître.

Ebrégisille ne soupçonnait pas le feu qu'elle allumait ; elle voyait Gontran comme un parent que son mari paraissait affectionner, elle lui parlait avec la politesse des gens bien élevés ; mais, loin d'éprouver pour lui aucune sympathie, elle ressentait, au contraire, une sorte de répulsion instinctive que la suite ne vint que trop justifier.

Après un combat intérieur qui dura plus d'un an, Gontran s'enhardit enfin à déclarer la violence de sa flamme à celle qui en était l'objet. C'était le soir, la lune brillait de tout son éclat ; le moment où Ebrégisille avait quitté son époux malade pour prendre le frais sur la terrasse du château, fut précisément celui que choisit l'amoureux comte pour peindre la violence de sa flamme. Ebrégisille, surprise, offensée, reprit Gontran avec douceur cependant, et s'efforça, en lui démontrant l'inconvenance de sa conduite, de le faire rentrer dans le devoir. Mais Gontran, se trompant, comme tous les présomptueux, sur les sentimens de la belle comtesse, et interprétant la modération qu'elle mettait dans ses discours comme une preuve d'une défaite prochaine ; voulut poursuivre sa conquête. Mais Ebrégisille le railla avec esprit sur ses prétentions, et, parvenue à la porte de ses appartemens, rentra sans affectation et laissa l'amoureux seul sur la terrasse à exhaler ses soupirs.

Gontran, habitué à des conquêtes faciles, Gontran, qui affectait de professer un souverain mépris pour les femmes, fut cruellement blessé, et, à partir de ce moment, il conçut une haine d'autant plus violente contre Ebrégisille, qu'il avait été plus épris de ses charmes.

Vindicatif comme le sont les esprits lâches et médiocres, il chercha à nuire de toutes les manières à la jeune comtesse. Pour atteindre plus sûrement ce but, il avait gagné à prix d'argent certains mauvais domestiques comme il s'en trouve souvent dans les maisons opulentes. Ceux-ci l'instruisaient de toutes les actions de leur maîtresse, et sur ces données, Gontran bâtissait des fables qui d'abord parurent invraisemblables, mais qui, à force d'être répétées, acquirent une certaine consistance d'abord chez les oisifs d'une petite ville, qui ont toujours besoin de nouveautés pour sortir de temps à autre de leur apathie habituelle, et qui passèrent ensuite dans le public, où elles furent reçues sans examen et où elles laissèrent de fâcheuses impressions contre Ebrégisille. Pour celle-ci, forte de son innocence et de sa vertu, elle ne tint aucun compte de propos qui lui semblaient tellement absurdes, qu'elle ne soupçonna pas que personne de raisonnable pût y croire. Ce fut ainsi que huit ans se passèrent, pour l'un, à toujours calomnier, et pour l'autre, à redoubler d'exactitude dans tous les soins qu'elle donnait à son époux, toujours souffrant, toujours malade ; lorsqu'un matin, les femmes de la comtesse, en entrant, suivant leur habitude, dans la chambre pour assister au lever de leur maîtresse, trouvèrent celle-ci plongée dans un profond sommeil et à côté d'elle le pauvre Ingelger passé de vie à trépas.

Surprises, effrayées, elles éveillèrent par leurs cris Ébrégisille, qui, saisie d'épouvante, s'élance du lit et remplit le château de ses clameurs. On accourt de toutes parts, on s'empresse auprès d'elle, on constate que la mort d'Ingelger n'est que trop réelle, mais qu'elle a été prompte et sans douleur, car il semble sommeiller, tant sa figure est peu altérée. Le bruit de cette mort inopinée se répandit bientôt du château à la ville et de la ville à tout le comté. Gontran, qui en fut informé des premiers, ne laissa pas échapper une si belle occasion d'exercer sa stupide vengeance. Il fit d'abord dire secrètement à l'oreille de certaines gens sur lesquels il comptait, que la mort d'Ingelger n'était rien moins que naturelle ; comme s'il n'était pas dans l'ordre des choses qu'un veillard accablé d'infimités, ruiné par une caducité précoce, pût mourir.

Ensuite, d'autres ajoutèrent qu'Ebrégisille ne s'était mariée avec le sénéchal que comme contrainte et forcée, qu'elle voyait avec regret, la pauvre comtesse, s'évanouir ses belles années dans la retraite et privée de tous les plaisirs, de toutes les jouissances que lui assuraient et son rang et sa fortune. De là au soupçon d'un crime il n'y a qu'un pas. L'on compara Ebrégisille au médecin Sédécias, ce Juif qui avait empoisonné son maître et protecteur Charles-le-Chauve. Enfin, ce fut contre cette belle personne un hourra général auquel on remarqua que les femmes

prirent une part bien plus active que les hommes, surtout les vieilles et les laides. Gontran, moteur de toute l'émeute, ne demeura point inactif, et, rassemblant tous les chefs que l'on dirigeait vers la comtesse, il en fit une accusation en forme qu'il déposa au pied du trône.

Eudes régnait alors. Ce prince crut l'affaire assez grave pour en référer aux seigneurs de France, et les convoqua, ainsi que les barons de Gâtinais, à Château-Landon. L'assemblée était nombreuse; la jeune veuve y fut mandée, elle y comparut. Son habit de deuil relevait l'éclat de ses charmes, tandis que son maintien plein de dignité, son regard doux et tranquille, annonçaient la paix de son âme et son innocence.

Gontran s'avança alors, et, fixant sur sa victime un œil petit et faux, il renouvela avec sa voix aigrement discordante ses accusations d'adultère et d'empoisonnement; puis, jetant son gant au milieu de l'arène, il défia à combattre en duel et à outrance quiconque oserait entreprendre de justifier la comtesse. Un profond silence succéda aux paroles du comte de Glandelles, et, soit que les calomnies de ce seigneur eussent fait accepter à chacun les graves présomptions contre Ebrégisille, soit que l'on pensât manquer de respect au roi et aux autres seigneurs qui semblaient mal disposés pour l'accusée, tant il y a que personne ne se présenta pour relever le gant.

Gontran, seul au milieu de l'arène, attendait la réponse à son défi; les heures s'écoulaient, le soleil avait déjà fourni près de la moitié de sa course, les yeux de l'assemblée se portaient avec anxiété tantôt vers Mézinville, tantôt vers Moque-Poix, dont les chevaliers, près parens d'Ebrégisille, étaient les commensaux habituels du château et les flatteurs les plus outrés de la beauté de la comtesse. Mais personne ne paraissait: les malheureux n'ont point d'amis.

Gontran renouvela pour la troisième fois son défi. Alors la comtesse se leva, et avec calme présenta pour combattre ce gigantesque ennemi, un jeune adolescent de seize ans, à la face rose, aux yeux bleus et aux cheveux blonds et bouclés, qui avait plutôt l'air d'un page que d'un chevalier, et qui, comme le défunt mari, portait le nom d'Ingelger.

Celui-ci, fier du choix de sa dame et maîtresse, s'élança rapidement dans l'arène et releva le gant à la grande admiration des assistans et sans aucune hésitation de sa part, malgré le regard hideusement méprisant que lui lança son adversaire.

Le défi ainsi donné et reçu, le roi ordonna que l'on se saisît des deux combattans, qui, suivant la coutume, furent enfermés sous bonne et sûre garde, puis il fixa le jour où la lutte devait avoir lieu. A cette époque de barbarie où l'on ne connaissait pas encore les ressources de la chimie et de l'anatomie, où l'on ignorait les miracles si bien prouvés de l'appareil de Marsh, on laissait les morts reposer en paix, et l'on s'assurait de la culpabilité de ceux que l'on soupçonnait de les avoir tués, par le *jugement de Dieu*, qui consistait dans un combat à outrance entre l'accusateur et l'accusé ou son défenseur. Du moins, dans cette manière de procéder, les formes judiciaires étaient des plus simples et n'entraînaient ni embarras ni longueurs, et surtout point de controverses.

On éleva les barrières dans cette vaste prairie qui est à l'occident de Château-Landon, sur les bords du Fusain. On fourbit les armes et l'on dressa les chevaux. Au jour marqué, le roi Eudes vint, accompagné des princes et seigneurs de France et des vassaux et barons du Gâtinais, présider en personne au combat.

Une foule immense, compacte, inquiète, bordait les limites du champ, et s'étendait au loin sur les coteaux d'alentour. Le roi s'étant assis sous le pavillon royal, on vit arriver sur un chariot lugubrement drapé de noir, la jeune et belle Ebrégisille, dont l'habit de grand deuil de veuve relevait les admirables charmes.

Bientôt les fanfares se firent entendre; elles précédaient une longue file d'écuyers richement vêtus, qui portaient les bannières, les insignes et les armures des chevaliers, et conduisaient leurs chevaux bardés de fer.

Le maître et les juges du camp s'étant assurés que les armes étaient égales en force et en bonté, qu'elles étaient en tout point conformes aux *us* et coutumes de la chevalerie, les firent porter près de l'autel où elles devaient être bénites. Alors, on amena les deux champions, vêtus d'une simple casaque; ils s'agenouillèrent

et les prêtres commencèrent le service divin, où ils demandèrent qu'il plût à Dieu d'accorder le triomphe à la cause de la justice.

Les prières terminées, les chevaliers se dépouillèrent de leurs casaques et se revêtirent de leurs armures. Celles de Gontran, soigneusement polies, réflétaient tous les feux du soleil; une longue écharpe rouge suspendait sa tranchante épée et son écu au fond de gueule présentait la figure d'un lion de sable. Les armes d'Ingelger, au contraire, complètement noires, comme le constume de sa dame, étaient tranchées par sa blanche écharpe, et son écu, sans ornement, portait sur un fond d'argent cette simple devise : TOUJOURS FIDÈLE. Avant de mettre son casque, Gontran s'avança dans l'arène, et fièrement appuyé sur sa lance, mesurant de sa hauteur, son jeune et faible adversaire :

« J'accuse, dit-il, Ebrégisille comtesse de Gâtinais, veuve de mon honoré et respecté suzerain et parent Ingelger, grand sénéchal de France, de vénéfice et adultère, et je soutiendrai, les armes à la main, l'accusation que, devant Dieu, je porte contre elle; déclarant lâche et menteur quiconque osera soutenir le contraire. »

» Et moi, » reprit Ingelger, dont la chevelure blonde et bouclée ondoyait sur son armure, tandis que sa figure candide et modeste contrastait singulièrement avec le hideux visage de son antagoniste : « moi, je déclare Gontran, comte de Glandelles, chevalier félon et imposteur, et je soutiendrai partout, contre lui et contre tous, l'innocence et l'honneur de ma dame et maraine Ebrégisille, comtesse de Gâtinais, et j'espère, avec l'aide de Dieu, qu'elle sera reconnue pour femme irréprochable et vertueuse. »

Après plusieurs provocations semblables, les deux chevaliers se radoucirent, se réconcilièrent, se prirent la main, s'embrassèrent; puis, la main droite placée sur la poitrine, firent devant l'autel leur profession de foi. Ensuite, ayant chevauchés leurs coursiers, ils prirent du champ et attendirent le signal.

Un sentiment d'anxiété s'empara de la multitude au moment où cette plaidoirie à coups de lances allait s'exécuter. La bonne mine, la beauté, la jeunesse d'Ingelger lui avaient gagné tous les cœurs; les dames, surtout, lui témoignaient une vive sympathie, et, grâce aux avantages physiques du défenseur, l'accusée n'avait presque plus d'ennemis.

Alors les trompettes sonnèrent et le héraut d'armes ayant élevé sa verge, les deux champions s'élancèrent l'un vers l'autre. Gontran, avec l'arrogance que donne la certitude d'un triomphe facile; Ingelger plein de confiance dans l'équité de sa cause. Ils se joignent, leurs fers se croisent; Gontran porte à son adversaire un vigoureux coup de lance qui transperce son écu, lui cheville le bras et lui fait au côté une blessure. Le sang rougit la blanche écharpe, mais Ingelger tient ferme, ne perd point l'arçon, et, concevant toute l'imminence de son péril, se recommande à Dieu, jette un rapide regard sur sa maîtresse, dont il comprend l'inquiétude, et, brandissant sa lance, il porte à son adversaire un coup au milieu de la poitrine, qui le perce de part en part. Le redoutable Gontran chancelle, vide les étriers et va mordre la poussière, en rendant par la bouche des flots de sang noir, avec lesquels il exhale son âme perverse. Alors, Ingelger, prenant son temps, se débarrasse du tronçon qui le tenait bridé à son pavois, descend de cheval, s'approche de son ennemi maintenant gisant à terre, et de sa tranchante épée lui coupe la tête, qu'il présente à l'assemblée. — Qu'ainsi périsse tout calomniateur!

Aussitôt, mille cris de joie, mille acclamations se font entendre, et portent jusqu'aux cieux les noms d'Ingelger et d'Ebrégisille. Tel est le peuple, il brise un jour l'idole de la veille. Personne ne pouvait plus raisonnablement douter de l'innocence de la comtesse, si péremptoirement démontrée.

Cependant, Ingelger s'étant approché du char funèbre où Ebrégisille avait été spectatrice du combat, il présenta la main à la belle comtesse pour l'aider à descendre; puis ils se jetèrent simultanément à genoux pour remercier la Providence d'un aussi éclatant triomphe, et marchèrent jusqu'au pied du trône, où les attendait le monarque, qui, avec une vive émotion, proclama l'innocence de la comtesse, déclara Gontran imposteur, et sa mort juste et équitable. Les acclamations se renouvelèrent; mais Ebrégisille ayant fait signe qu'elle voulait parler, tout bruit

cessa à l'instant. « Sire, dit-elle, vous connaissez mes malheurs; ma mère mourut en me donnant le jour, et à peine si j'avais seize ans que je perdis mon père. Le roi Louis voulut bien prendre soin de la destinée d'une orpheline, et me fit épouser un homme d'un âge qui n'avait aucun rapport avec le mien, et pour lequel je ne sentais aucun penchant. Je me soumis par obéissance aux ordres de Sa Majesté; je remplis exactement et fidèlement mes devoirs de chaste épouse; un méchant empoisonna mon existence par ses calomnies; il excita la jalousie de mon mari, qui devint injuste et cruel; je passai mes jours dans la douleur et dans les larmes; et ma vie, sans une grâce spéciale de la Providence, se serait terminée dans l'ignominie, accusée que j'étais du crime le plus odieux, abandonnée de mes parens et de mes amis, qui semblaient me croire coupable..... Sire, je tiens plus à ma réputation qu'à la vie, et je viens supplier Votre Majesté de permettre que, laissant un monde injuste et corrompu, je me retire en religion, où j'espère, avec l'aide de Dieu, oublier les traverses dont ma carrière a été semée, et jouir enfin de la paix que peut seule donner une bonne conscience, en attendant qu'il plaise au Seigneur de me rappeler à lui... Sire, je n'ai plus qu'une prière à vous faire; c'est de décider ce qu'il y a de plus raisonnable, de plus équitable, ou que mes parens et vassaux qui m'ont lâchement abandonnée dans ma détresse, aient mon héritage, ou bien qu'il soit donné à cet adolescent, qui, surpassant son âge en magnanimité, vient, au péril de sa vie, de prouver sa fidélité et sa soumission envers moi? »

Le roi Eudes et tous les seigneurs de France réunirent vainement leurs efforts pour empêcher Ebrégisille d'ensevelir tant de beauté et de mérite dans le cloître. Sa résolution était irrévocable. Alors Eudes, de l'avis général, déclara que la justice et l'intérêt public réclamaient que le comté appartînt à Ingelger. Ce qui fut ainsi fait. Pour Ebrégisille, elle se retira, suivie d'une seule femme, au monastère de Pont-Frand, qui avait été fondé par un de ses aïeux. Elle y passa sa vie entre les exercices de piété et les actes de charité envers les pauvres. Elle recevait une fois seulement, tous les ans, son vaillant et fidèle défenseur.

Le roi Eudes eut toujours Ingelger en grande recommandation, et le maria à la fille de Tertulle, comte d'Anjou. Après la mort de celui-ci, Ingelger réunit les deux comtés, et devint l'un des plus puissans seigneurs de la monarchie, et la tige des comtes d'Anjou.

S. Rovillard,

CHRICTON L'ÉCOSSAIS.



Parmi ces hommes de génie arrivés trop tôt ou trop tard, qui passent sur la terre comme de rapides météores dont rien ne reste, pas même le souvenir, il est un personnage remarquable dont aucune histoire ne nous a transmis la vie, et qu'une circonstance tout-à-fait imprévue a fait découvrir à l'auteur de cet article, au milieu de recherches laborieuses sur les célébrités de l'Italie au XVIe siècle. Cet homme, dont je vais raconter rapidement l'existence merveilleuse, fut un autre Pic de la Mirandole, qui surpassa peut-être son modèle; mais il n'était pas prince comme Pic de la Mirandole; il ne pouvait comme lui payer des panégyristes, et l'oubli l'a puni de sa pauvreté.

Au milieu des disputes ardentes, des controverses sans fin qui agitèrent le monde savant et religieux au temps de Luther et de Calvin, arriva à Paris un jeune Écossais qui venait chercher la célébrité dans la ville la plus polie de l'Europe. Cet étranger était Georges Chricton, fils d'un avocat d'Édimbourg; il avait fait

dans cette ville les plus brillantes études et avait étonné tous ses maîtres par sa prodigieuse facilité à apprendre, non moins que par sa merveilleuse aptitude pour les exercices du corps.

Chricton, après avoir long-temps réfléchi au moyen d'éblouir la cour et la ville par un coup d'éclat qui pût lui procurer d'utiles protecteurs, n'en trouva pas de meilleur que celui de faire afficher aux portes du collége de Navarre une espèce de défi adressé aux savans de l'Université qui voudraient disputer avec lui à jour indiqué, offrant à ses adversaires le choix de dix langues et de toutes les sciences.

Cette proposition bizarre, faite par un inconnu, passa pour une forfanterie de charlatan et fit sourire tous les docteurs qui ne jugèrent pas convenable d'y répondre Mais le défi ayant été renouvelé, le cardinal Duperron eut la curiosité de connaître le jeune insensé qui s'exposait ainsi à une moquerie générale. Il se rendit chez Chricton. Celui-ci se plaignit à son éminence du mépris qu'on semblait faire de sa demande, et lui fit comprendre avec hauteur qu'il ne s'expliquait cette indifférence des membres de l'Université que par la certitude qu'ils avaient d'être vaincus.

Le cardinal, fort surpris de l'audace de l'Ecossais, l'interrogea sur quelques sujets mystiques qui paraissaient peu faits pour une imagination si fraîche et si jeune. Chricton sourit et refusa de répondre, en prévenant le cardinal qu'il ne donnait point de leçons particulières, mais qu'il professait en public. Duperron, offensé de cette épigramme, dit à Chricton qu'il avait un moyen de s'en venger, et qu'il s'empresserait de le mettre à exécution en lui faisant ouvrir, dès le lendemain, les portes du collége de Navarre. L'offre fut acceptée avec enthousiasme, et le cardinal sortit pour aller rendre compte à Catherine de Médicis de cette singulière visite.

La reine en parla le soir à son jeu. Le poète Ronsard, ce vivant lexique grec-français, lisait dans ce moment à Charles IX des vers sur le chant des alouettes. Il s'interrompit, se rapprocha vivement de Catherine, et quand il eut écouté en silence la nouvelle qui se publiait, il sortit pour aller la raconter à son ami Jodelle, chez lequel se réunissaient alors, chaque soir, les sept poètes de la pléiade française.

Selon la promesse du cardinal Duperron, Chricton fut admis le lendemain à soutenir sa curieuse discussion. Un auditoire brillant et grave à la fois remplissait la vaste salle du collége de Navarre. D'un côté, l'on voyait les désœuvrés de la cour, à la tête desquels se plaçait le duc de Nevers, ami et protecteur des savans; de l'autre, des docteurs de Sorbonne, des clercs, des jésuites, des moines; mais pas un sourire de femme, pas un regard encourageant ne pouvait se lever sur ce jeune fou de vingt ans, dont la raison à peine formée allait se faire vieille tout-à-coup devant cette austère assemblée, dont l'éloquence devait changer dix fois de langage sans autre récompense promise que quelques applaudissemens douteux, tandis qu'une honte éternelle l'attendait s'il échouait devant ses redoutables examinateurs.

Chricton monta dans la chaire; sa figure était noble et calme; sa chevelure noire, abandonnée au caprice des vents, laissait à découvert son front vaste, proéminent, où se pouvait remarquer le signe d'une merveilleuse mémoire.

Les cinquante plus habiles professeurs de France étaient présens. La lutte commença par des questions de haute théologie. Chricton répondit en latin avec une profonde connaissance des Pères de l'Eglise, et laissa l'assemblée dans une stupéfaction générale. On passa ensuite à la dialectique, qu'il définit en allemand avec une précision non moins heureuse; la physique, les mathématiques lui donnèrent lieu de se faire encore plus applaudir, car il les expliqua en français. Bientôt, entraîné par tant de suffrages, et n'attendant pas des questions qu'on n'osait plus lui adresser, il se livra, dans une improvisation politique en langue italienne, à l'examen du *Livre du Prince*, de Machiavel. Il en démontra si habilement les dangereux effets pour la liberté des peuples, que le duc de Nevers et plusieurs autres courtisans crurent que Chricton faisait une allusion directe au gouvernement de Catherine de Médicis, et ils sortirent effrayés en même temps que pleins d'admiration pour le jeune Ecossais.

En ce moment, Côme de Ruggieri, le *sorcier de la reine*, invita brusquement l'orateur à soutenir contre lui une thèse sur l'astrologie judiciaire. Chricton, sans hésiter, lui fit connaître,

en langue espagnole, trois ou quatre traités d'astrologie, dont Ruggieri n'avait jamais soupçonné l'existence; des secrets nouveaux furent révélés à ce physicien grand-seigneur, et il avoua sa défaite en rougissant. Chricton avait parlé pendant sept heures sur tous les sujets qui lui avaient été indiqués; il avait soutenu de longues thèses contre les plus habiles légistes, avec une supériorité, une clarté de raisonnement qui lui méritèrent des applaudissemens universels; les professeurs se déclarèrent vaincus, et lorsqu'il descendit de la chaire, le président de l'Université lui offrit un diamant et une bourse pleine d'or, puis, il fut reconduit à sa demeure par la foule des écoliers avec des acclamations d'enthousiasme.

Le lendemain, il reçut la visite de quelques poètes, mais pas un courtisan ne parut. Chricton, qui avait l'espoir d'être présenté au jeune roi de France et à la régente, ne s'expliquait point cet abandon. Il attendit en vain plusieurs jours, personne ne vint. Il écrivit directement à la reine pour lui demander une audience.

Le soir, comme il se promenait près du Louvre, un homme d'une taille élevée, enveloppé d'un manteau, lui frappa légèrement sur l'épaule en prononçant son nom. Chricton s'arrêta et reconnut Côme de Ruggieri. L'astrologue se pencha vers son oreille et lui dit d'une voix mystérieuse :

— Vous êtes perdu!

— Moi, répondit Chricton avec surprise.

— Vous-même, ajouta Ruggieri d'un air sombre. La reine a reçu votre lettre; elle me l'a montrée, et Sa Majesté est indignée de votre audace!

— Mais je n'avais rien dit à la reine qui pût l'offenser.

— Rien dit, insensé! Avez-vous donc oublié votre attaque hardie, au collége de Navarre, contre mon sublime *compatriote* Machiavel. Savez-vous que Catherine de Médicis lit son livre plus souvent que les prêtres ne lisent leur bréviaire; que mon illustrissime compatriote Machiavel serait aujourd'hui le premier ministre de la reine, si Dieu n'eût pas rappelé ce grand homme; et qu'une attaque violente contre son meilleur ouvrage est une satire contre le roi, la cour, et peut-être même contre notre sainte religion?

— Mais, vénérable docteur Ruggieri, vous oubliez donc à votre tour que Machiavel conspira contre les Médicis, qui le firent emprisonner et mettre à la question?...

— Et qu'ils reconnurent plus tard leur fâcheuse erreur en le faisant nommer secrétaire de la république de Florence.

— Que le pape Clément VII se déclara son ennemi implacable?

— Oui, mais je sais que Léon X le protégea, le pensionna et fit jouer ses comédies à Rome.

— Qu'il n'eut d'admiration, d'éloges, que pour l'infâme César Borgia, assassin de son frère?

— Permettez, César Borgia était un grand homme de guerre, qui aima mieux la cuirasse que le froc, dont l'épée servit à Louis XII pour conquérir le Milanais, et qui fut allié au gendre de notre reine par son mariage avec Charlotte d'Albret! Vous voyez donc bien qu'ici, mon savant antagoniste, c'est moi qui ai l'avantage sur vous.

— Je n'en conviendrai jamais.

— Eh! qu'importe, au surplus, que vous ayez le malheur d'avoir raison quand la reine a décidé que vous aviez tort! Sa Majesté a donné des ordres à toute la cour pour qu'on vous oublie; personne n'ose murmurer votre nom. Ce n'est pas tout encore: un moine de Saint-Germain-des-Prés a fait parvenir en secret à Catherine un mémoire dans lequel il prouve que vous êtes lié par un pacte avec le diable; vos sciences universelles, votre don des langues, cette fascination surnaturelle que vous exercez sur vos auditeurs, sont de fortes présomptions contre vous, et demain, au plus tard, vous serez arrêté!

— Arrêté! s'écria Chricton.

— Si vous en doutez, je vais consulter les astres; c'est la seule consolation qu'il me soit permis de vous offrir. »

Chricton, qui n'avait jamais tremblé devant aucune intelligence, trembla devant l'ignorance du fanatisme et les calomnies de la sottise. Sa première pensée fut de demander à Ruggieri s'il ne pourrait pas favoriser sa fuite immédiate. Le *sorcier de la reine* parut réfléchir un instant;

puis, par un effort de générosité qu'il fit longuement valoir, il consentit à se compromettre pour son *cher ami*. Un cheval, une bourse bien garnie, lui furent offerts.

Une heure après cette conversation, il était en route pour Marseille, et Ruggieri, qui avait inventé toute cette histoire, se trouva débarrassé d'un homme qui eût pu devenir un rival dangereux pour lui dans la faveur de Catherine.

Chricton se rendit à Rome, et reproduisit son défi. Cette fois il eut pour témoins le pape, les légats, les diacres et les cardinaux. Son succès fut aussi complet qu'à Paris. Grégoire XIII lui offrit les plus riches présens.

Chricton voulut ensuite visiter Venise. Il y fit une connaissance précieuse, celle d'*Aldus Manutius*, petit-fils du plus célèbre typographe de l'Europe à cette époque. Scaliger assure qu'Érasme fut correcteur d'épreuves dans les ateliers de ce maître. Cette famille des Manutius était en haute réputation à Venise. Le dernier de tous, Aldus, jouissait d'une immense fortune, qu'il employait à encourager la science, c'est à dire les savans. Il était lui-même un des plus beaux génies de son temps; il avait publié d'excellens commentaires sur Cicéron; une vie de Côme de Médicis, et grand nombre d'ouvrages latins fort estimés; mais il lui manquait d'utiles lumières sur les autres langues de l'Europe. Aussi, qu'on juge de sa joie, quand Chricton vint lui demander l'hospitalité. Une prompte intimité s'établit entr'eux, et Manutius ne s'occupa plus que du plaisir de faire briller son nouvel ami.

C'était hors de Venise, dans une villa délicieuse, que le rendez-vous avait été donné. Au milieu d'un magnifique jardin remplit de fleurs enivrantes, de plantes des tropiques, de rosiers de l'Inde, s'élevait une vaste tente d'étoffe lamée d'or, sous laquelle était placé un théâtre élégamment décoré. Les spectateurs arrivèrent successivement dans leurs riches gondoles. Chricton, qui les attendait, commença par un éloge improvisé des dames de Venise, et fut remercié par une triple salve de bravos. Il pria ensuite les plus savans de lui donner des difficultés à résoudre, une science abstraite à expliquer; mais, à sa grande surprise, tout le monde garda le silence. La majorité de l'assemblée ne se trouvait composée, à cause de l'échange de beaucoup d'invitations, que de gens du monde venus pour une fête plutôt que pour un concours. Il n'y eut qu'une espèce de bretteur, homme assez nul en apparence et pourtant fils d'un membre du conseil des Dix, qui prit la parole pour inviter Chricton, d'un air fort impertinent, à lui expliquer toutes les règles de l'escrime.

« Seigneur, c'est une science qui ne se définit que les armes à la main, lui répondit Chricton, et si vous le désirez, nous allons la professer ensemble. »

L'offre, acceptée par le Vénitien, amena les deux champions sur un terrain nouveau; de lourds fleurets furent apportés, et les spectateurs émus suivirent avec curiosité les incidens de ce combat.

C'est qu'en effet, l'érudition vraiment miraculeuse de Chricton ne lui avait jamais coûté de privation; il n'avait sacrifié aucun des plaisirs de la jeunesse, et n'avait négligé aucun des arts agréables. Il était à la fois peintre, musicien, danseur élégant, et d'une adresse sans exemple les armes à la main.

La lutte commença d'une manière bien fâcheuse pour le seigneur vénitien; il fut touché plus de dix fois en quelques minutes, et comme sa colère était égale à sa maladresse, il attaqua Chricton avec une violence si aveugle que celu-ci, en se défendant, brisa sa lame, et, ne pouvant retenir son mouvement, fit une blessure assez grave à l'épaule de son adversaire.

Un cri général suspendit l'assaut. Le Vénitien, honteux et souffrant, se fit reconduire chez lui en proférant d'horribles menaces.

Chricton, qui connaissait la justice des grands seigneurs de Venise, alarmé des suites que cette affaire pouvait avoir devant le conseil des Dix, suivit les prudens avis de Manutius et se réfugia à Mantoue, où d'autres événemens de ce genre devaient avoir pour lui des conséquences bien autrement graves.

Il alla se loger incognito dans une hôtellerie modeste, et ne s'occupa pendant long-temps qu'à visiter, en observateur éclairé, les divers monumens de ce très petit duché.

Un jour, son désœuvrement l'avait conduit dans un de ces *casini* où se trouvaient réunis pêle-mêle des chevaliers du Précieux-Sang,

ordre nouvellement créé par le duc souverain, des contrebandiers, des fabricans de soieries, des chanteurs ambulans, qui formaient la majorité de la population de Mantoue.

Parmi ceux qui fréquentaient ce casino, il y avait un nommé Morgano, dont la présence paraissait inspirer une grande terreur. Chricton apprit que ce Morgano, que le duc de Mantoue se reprochait d'avoir admis dans ses Etats, était un spadassin renommé, courant le monde comme un aventurier et se vantant d'avoir mis à mort les meilleures maîtres d'armes de l'Europe. Il venait d'en tuer trois qui avaient osé se mesurer avec lui à Mantoue. Chricton, malgré ses projets de retraite, ne put résister au désir de provoquer cet homme. C'était une imprudence, sans doute, mais elle prenait sa source dans un sentiment généreux. Avant tout, il demanda au souverain la permission de porter ce défi Le duc y consentit, et Chricton offrit publiquement le combat à Morgano en ajoutant la condition de déposer quinze cents pistoles pour prix de la victoire. Morgano n'eut garde de refuser cette bonne fortune, et peu de jours après, la cour, les principaux chevaliers et la moitié de la population de Mantoue se trouvaient réunis sur la grande place de l'église des Frères-Mineurs, pour assister à ce duel où l'un des deux adversaires devait périr.

Les armes choisies étaient de courtes épées dont l'usage venait de s'introduire en Italie. Morgano s'avança d'abord sur son ennemi d'un pas rapide. Chricton se contint et se contenta de parer les coups en attendant avec sang-froid que les forces de son antagoniste soient épuisées Des passes brillantes, des attaques inattendues, firent un instant hésiter Chricton : une légère blessure rougit son bras; alors il rompit de quelques pas, tourna autour de son redoutable adversaire, le força de changer de mouvement et le plaça le visage vers la porte de l'église. Cette porte était déjà tendue de noir, un cercueil vide attendait sur le seuil. Morgano se troubla en voyant ce lugubre appareil. Chricton profita de cette émotion, le poursuivit, le pressa avec tant de force et de vivacité qu'il le renversa et lui plongea enfin son épée dans le cœur. Il distribua ensuite la somme déposée aux veuves des trois dernières victimes de Morgano.

Le résultat heureux de ce duel fit s'évanouir de joie une belle Italienne que Chricton avait déjà remarquée plusieurs fois à l'église et à la promenade. En galant cavalier, il se dirigea vers elle et déposa à ses pieds son épée victorieuse, comme un gage de reconnaissance pour l'intérêt qu'on lui témoignait. La dame, honteuse de son émotion, se couvrit de son voile; mais le duc de Mantoue, qui était facétieux, ne put s'empêcher de dire en souriant que l'invincible Écossais venait de faire d'un seul coup deux blessures incurables. Il se retira en invitant Chricton à venir le voir au palais ducal.

Un intérêt plus puissant et plus cher occupait Chricton. La charmante Italienne remplissait toutes ses pensées; il découvrit bientôt qu'elle se nommait Camilla de Palestri, qu'elle était veuve et très riche. Il se fit admettre aux soirées brillantes qu'elle donnait souvent, et ce fut là qu'entraîné par le désir de plaire il laissa voir un jour tous les trésors de science qu'il possédait.

Le duc de Mantoue, instruit du mérite universel de Chricton, le nomma gouverneur de son fils, Vincent de Gonzagues, prince dissolu, turbulent, et fort peu délicat dans le choix de ses amours.

Le nouveau gouverneur, ne trouvant dans son élève qu'une nature rebelle, dissipée, sans passion pour l'étude, imagina de composer une comédie dans laquelle il joua lui-même quinze rôles, lesquels personnifiaient tous les vices, les défauts, les ridicules dont la cour et la ville lui avaient fourni les modèles. Cette leçon en action fut approuvée par tout le monde, excepté par le prince de Gonzagues. Il n'y vit qu'une satire particulière contre lui, et, pour se venger, il résolut de devenir le rival de son gouverneur et de lui enlever Camilla.

Depuis long-temps, cette jeune veuve avait agréé les sentimens de Chricton, et des dispositions se faisaient pour une union désirée, lorsque la veille de Sainte-Camille, par une de ces belles nuits étoilées si communes dans ces doux climats, Chricton se rendit sous les fenêtres de madame de Palestri; les cordes de son *rebec* résonnaient sous ses doigts. Aussitôt, six hommes masqués se précipitèrent sur lui; son courage ne l'abandonna pas, il para les coups des assas-

sins avec tant d'adresse et se défendit avec tant de vigueur qu'il les mit en fuite et désarma celui qui les commandait. Chricton lui arracha son masque et reconnut, en reculant de surprise, le prince son élève.

Sans proférer une plainte, il fléchit le genou, prit son épée par la pointe, en présenta la garde à Vincent de Gonzagues et lui dit : « Frappez, monseigneur, personne ne le saura, et vous ne serez pas déshonoré. »

Le prince, aveuglé par une basse jalousie et par un brutal ressentiment, eut la lâcheté de frapper Chricton, qui retomba sans vie aux pieds du prince.

Camille ne survécut que peu de mois à cet horrible événement; elle mourut folle. La noblesse de Mantoue manifesta une si profonde horreur contre le meurtrier de Chricton que le duc exila son fils en France. Toute la ville prit le deuil comme pour un malheur public.

Ainsi mourut, en 1583, ce roi de la science contemporaine. Il n'avait que trente ans.

Tous les poètes du temps firent à l'envi son éloge, ce qui ne put sauver son nom de l'oubli, car il n'avait jamais rien écrit lui-même pour perpétuer son souvenir. Comme sa gloire rejaillissait presque tout entière sur l'Italie, des grands seigneurs ornèrent leurs palais de tableaux où Chricton était représenté dans un costume mi-parti de chevalier, une lance d'or dans une main et un livre dans l'autre. Au bas de tous ces portraits on lisait :

A l'admirable Chricton.

ROCHEFORT.

LE CAPITAINE CROQUE-MITAINE.

« Montfaucon est une éminence douce, insensible, élevée entre le faubourg Saint-Martin et celui du Temple dit un annaliste du XVIIe siècle, et que l'on découvre de plusieurs lieues à la ronde. Sur le haut est une masse accompagnée de seize pilliers où conduit une rampe de pierre assez large, qui se fermait autrefois avec une bonne porte. La masse parallélogramme, haute de deux à trois toises, longue de six à sept, large de cinq, terminée d'une plate-forme et composée de dix ou douze assises de gros quartiers de pierres bien liées et bien cimentées, rustiques ou refendues dans leurs joints. Les piliers, gros, carrés, hauts chacun de trente-trois pieds, et faits d'un nombre égal de grosses pierres, y étaient rangés en deux files sur la largeur, et en une sur la longueur. Pour les joindre ensemble et pour y attacher les criminels, on avait enclavé dans leurs chaperons deux gros liens de bois qui traversaient de l'un à l'autre, avec des chaînes de fer d'espace en espace. Au milieu était une cave où se jetaient apparemment les corps des criminels, quand il n'en restait plus que les carcasses, ou que les chaînes et les places étaient remplies. Présentement (1690), cette cave est comblée, la porte de la rampe rompue, ses marches brisées : des piliers, à peine en reste-t-il sur pied trois ou quatre, les autres sont entièrement ou à demi ruinés : la plupart de leurs pierres, entassées les unes sur les autres confusément, couvrent une partie de la plate-forme de la masse; en un mot, de ce lieu patibulaire si solidement bâti, à peine la masse en est-elle encore debout. De l'éminence même sur laquelle il était élevé, il ne subsiste plus que la terre que cette masse remplit; les environs en ont été enlevés et convertis en plâtrières. »

En 1572, c'est à dire un siècle environ avant l'auteur de la description que nous rapportons. Montfaucon et son monument patibulaire se trouvaient déjà dans ce même état de délabrement et de ruine. Seulement, au fond d'une clairière dominée par les potences, s'élevait une chétive masure où un homme, qui ressemblait plus à un spectre qu'à un vivant, débitait du vin et de l'eau-de-vie au petit nombre de gens

qui venaient visiter cette vallée des supplices, ce Golgotha de la Jérusalem française.

Le 22 août 1572, deux hommes entrèrent vers neuf heures du soir dans cette lugubre taverne. L'un de ces hommes, vêtu d'une casaque rouge, d'un justaucorps de satin, armé d'une longue rapière, et portant sur sa tête une toque chargée, outre mesure, de plumes de corbeau, était de moyenne taille, d'une figure basse, et paraissait appartenir, du moins si l'on devait s'en rapporter à ses manières et à sa tournure, à cette classe de spadassins ou de héros à trois poils, comme on disait alors, qui infestaient Paris depuis l'arrivée de Catherine de Médicis. Ce matamore avait d'énormes moustaches poignardant le ciel; et un bouquet de barbe assez semblable à celle d'un bouc, enjolivement facial que l'on nommait alors une *lorraine*, achevait de donner à sa physionomie aquiline un cachet de mauvais augure.

Son compagnon était d'une haute stature : à ses vêtemens simples, mais d'uue bonne étoffe et d'une coupe raisonnable, on devinait qu'il appartenait à la classe respectable et privilégiée des bourgeois-marchands de Paris. Cet homme était une espèce de Saint-Christophe, ou mieux encore de Goliath ou de Samson habillé. Son dos, comme celui du porte-croix de Jésus-Christ, était large, accidenté et épais; ses bras ressemblaient à des fléaux de balances, et ses jambes avaient beaucoup de rapports avec les piliers de Saint-Jean-en-Grève. Tout cet ensemble était surmonté par une tête des plus grosses et des moins gracieuses : grand nez, grande bouche, grandes dents et petits yeux sans éclat et sans transparence, telle était sa figure.

Les deux compagnons se firent servir une pinte de vin sous un triste peuplier, seul arbre vivant sur ce sol maudit, et, après avoir bu le premier coup, le spadassin, étendant sa main couverte d'un gantelet de couleur rouge vers les fourches de Montfaucon : — Dans deux jours d'ici, dit-il avec un sourire effroyable, Gaspard de Coligny, amiral de France, viendra prendre sa place à ce gibet.

— Bah! n'as-tu pas, l'autre jour, manqué la plus belle occasion du monde d'en débarrasser la reine Catherine? Coligny sortait de son hôtel, peu accompagné, il ne se doutait de rien; toi, tu étais juché à une lucarne en face de sa maison, sûr de n'être pas vu, et plus sûr encore de n'être pas pris; tu avais à la main une bonne carabine..... eh bien! la main t'a tremblé, le coup est parti, et M. l'amiral n'est pas mort.

— C'est vrai, mais le canard est blessé, si bien qu'il ne pourra se servir de ses ailes pour échapper : sa blessure est un certificat de trépas.

— Il n'y a que les morts qui ne reviennent plus, dit le bourgeois d'un air sombre; aussi je laisse aux timides les carabines et les pistolets, qui font plus de bruit que de besogne; si je me mêle jamais de tricoter dans les affaires publiques, une bonne dague me suffira!... Mais, dis-moi, Maurevel, pourquoi diable m'as-tu amené dans ce cloaque impur et infect? N'avons-nous pas, dans le quartier du Louvre et de la Féronnerie, des cabarets aussi bien achalandés et plus appétissans que celui-ci?

— Nous aurions eu pour voisins des vivans, répondit Maurevel, et ici nous n'avons que des squelettes et des charognes; car maître Sigoyer, l'hôte de ce paradis terrestre des pendus, ne peut guère compter parmi les vivans. Mais, encore une fois, Pacôme, écoute-moi; ce que j'ai à dire te touche, toi et les tiens. Ecoute : la mesure des iniquités est parvenue à son comble. Les huguenots ont enfin lassé la patience royale et la longanimité du ciel : la dernière heure de ces impies va sonner! La justice de Dieu et la justice du roi ont déjà marqué les maisons des victimes, et le glaive est sur le point d'être tiré du fourreau pour n'y plus rentrer qu'après l'œuvre de la vengeance accomplie.

— Je ne te croyais pas si habile prêcheur, dit Pacôme, et tu dégoterais un carme ou un jacobin; mais je n'aime pas les phrases, je ne les comprends pas, explique-toi en bon français ou je déloge.

—Apprends donc, Pacôme, qu'après-demain.., après-demain, entends-tu? la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois donnera le signal de l'égorgement général des huguenots; apprends que moi, Maurevel, je suis chargé par le duc de Guise d'enrôler tous les braves hommes, tous les zélés catholiques qui pourront nous aider dans l'œuvre sainte; apprends qu'il n'y aura pas là seulement de la gloire religieuse à ac-

quérir, mais il y aura encore de l'or à récolter : l'argent, les biens, les hardes des huguenots qui tomberont sous nos coups deviendront le légitime salaire de notre patriote entreprise. Que dis-tu de cela, Pacôme?

— Qu'est-ce que cela me fait à moi? murmura le bourgeois.

— Comment, tu demandes ce que cela te fait? interrompit Maurevel en frappant la table d'un coup de poing, ne m'as-tu pas dit vingt fois que de la corporation des aulmussiers, mitainiers, chapeliers et bonnetiers de Paris, tu étais le plus misérable? que le gain que tu retirais de ta boutique de la rue de la Féronnerie te suffisait à peine pour nourrir ta femme et tes sept enfans? Ne m'as-tu pas rabâché tout cela vingt fois, heim?

— C'est vrai, dit piteusement le mitainier.

— Eh bien! l'occasion se présente de faire connaissance avec la fortune ; marche avec moi dans le grand jour qui va luire, et Dieu récompensera tes efforts. Tu vaux à toi seul dix hommes pour la force et pour le courage, tu auras dix parts dans le butin.

Le mitainier laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Il était ébranlé. Maurevel s'aperçut que le colosse fléchissait.

— Ne te vois-tu pas d'ici. Pacôme, continua-t-il, à la tête d'une bonne trentaine de mille livres que tu aurais gagnées dans l'espace de quelques heures? Ta pauvre boutique, si chaude l'été, si froide l'hiver, si triste en tout temps, se métamorphose tout-à-coup en un brillant magasin ; les armes de ta corporation, *les ciseaux* et *les chardons*, au lieu d'être en plomb sur un fond de plâtre, seraient incrustés en or dans une muraille neuve et splendide. Tes enfans, aujourd'hui en guenilles, dont la présence chasse les chalands, seraient bien vêtus, gracieux, frais, réjouis et, sous la garde d'une servante picarde ou champenoise, laisseraient à ta femme le temps de trôner dans un beau comptoir de noyer mâle. La corporation des bonnetiers ferait alors attention à toi, car le bonheur est comme l'aimant, il attire et il attache; on te comblerait de louanges et de caresses... On te prierait, toi dont la valeur commerciale serait alors égale à la puissance physique, de vouloir bien accepter la charge de *grand-garde* des aulmussiers, chapeliers, bonnetiers et mitainiers de la ville de Paris. Nul ne pourrait, parmi nous, imprimer à cette charge plus de gloire et de grandeur que vous, te dirait-on.

— Oh! non, nul ne le pourrait! fit à demi-voix le mitainier dont le visage commençait à s'empourprer d'orgueil.

— Et ne lirait-on pas, d'ailleurs, en gros caractères au dessus de ta boutique, poursuivit Maurevel comme s'il n'eût pas entendu son exclamation : Pacôme Vandilier, *bonnetier, mitainier de la reine Catherine de Médicis et de madame la duchesse de Guise?*

Un coup de foudre n'aurait pas produit sur le mitainier un effet plus subit et plus prompt.

— Comment! comment! s'écria-t-il en se levant, je serais nommé mitainier de la mère de notre roi et de madame la duchesse de Guise! tu ne me trompe pas, Maurevel?

— Je te trompe si peu, reprit le bravo, que voilà la commission en bonne forme et que je puis te la remettre.

Et Maurevel tira de son sein une pancarte de parchemin, scellée des sceaux de France et des armes de la maison de Guise, qu'il mit dans la main du mitainier.

Celui-ci la prit en tremblant.

— Je suis prêt à tout entreprendre et à tout risquer, répondit le colosse en hennissant d'allégresse : faut-il aller chercher le bourdon de Notre-Dame et le descendre au milieu du parvis pour tinter l'agonie de l'amiral? j'y vais ; faut-il, armé d'une pertuisane, aller à moi seul défier les huguenots à la Croix-du-Trahoir ou au carrefour de la porte Bussy? j'y vais encore! parle, Maurevel.

— Modère cette ardeur, répondit le spadassin, calme ce zèle qui, pour être profitable à notre cause, ne doit éclater que le jour de la Saint-Barthélemy ; mais écoute les instructions que j'ai à te donner, Pacôme, et, si je ne te vois pas d'ici à après-demain, grave-les dans ta cervelle, afin de ne les pas oublier : — Coligny doit être une des premières victimes de la journée ; ce n'est point à moi qu'est réservé l'honneur de le frapper. C'est Besme, attaché à la maison de Lorraine, qui est chargé de ce soin. Mais une mission plus périlleuse m'est confiée ; je dois, moi, entends-tu, venir accrocher à ces gibets

qui se dressent en face de nous, le cadavre de l'amiral. Pour parvenir à cette fin, à laquelle la reine Catherine tient par dessus tout, il faudra déployer de la force, du courage et de l'intrépidité, car les partisans du prince de Condé et les amis d'Henri, roi de Navarre, nous opposeront sans doute une vive résistance. Je compte donc sur toi : tu m'accompagneras jusqu'ici, et chemin faisant, nous dépêcherons les huguenots que nous pourrons rencontrer.

— Est-ce là tout? dit le mitainier dont l'instinct sanguinaire commençait à prendre le dessus.

— Ecoute encore, dit Maurevel, le mot de ralliement sera : *Dieu et Lorraine;* le signe de reconnaissance, une croix blanche sur le bras. Voilà pour les hommes. Quant aux femmes et aux enfans, ils porteront, en signe de pacte et d'alliance avec nous, des *mitaines vertes*. Il faut que tu te procures, d'ici à après-demain au lever du soleil, toutes les mitaines vertes qui sont chez les marchands de ta corporation. Tu feras remettre secrètement ces ballots de mitaines dans les fossés du Louvre qui regardent la rivière : c'est là que la reine les fera prendre pour les distribuer ensuite. Au surplus, Pacôme, je t'engage à garder ce qu'il te faut de mitaines pareilles pour ta famille. La rue de la Féronnerie, où tu demeures, étant infestée de huguenots, et nos gens qui, pour la plupart, ne connaissent personne à Paris, pourraient envelopper, sans le vouloir, dans la même vengeance, les huguenots et les catholiques. Quant aux armes dont tu dois te munir, tu prendras celles qui te tomberont sous la main ou que tu préfères.

— J'ai dans mon grenier une masse d'armes, qui, à ce que me disait mon vieux grand-père, a servi à notre trisaïeul dans la révolte des *maillotins*. Elle me suffira : avec une pareille faucille on peut abattre plus d'épis qu'avec vos longs tuyaux à poudre, qui crachent plus d'épouvante que de trépas.

Maurevel et Pacôme regagnèrent Paris. Dès le lendemain, 23 août, le bonnetier se mettait en quête dans les boutiques des marchands de sa corporation, pour accaparer toutes les mitaines qui s'y trouvaient. Il en rassembla plusieurs milliers.

— Mais que faites-vous donc de toutes ces mitaines-là? lui disaient ses confrères étonnés et de sa sombre physionomie, et surtout de le voir payer comptant, lui si pauvre, des marchandises en aussi grande quantité et à tout prix; mangez-vous donc des mitaines vertes comme d'autres mangent des fraises de veau ?

— Je suis *Croque-Mitaines* (1), vous l'avez dit, répondit Pacôme en souriant amèrement, mais après des mitaines je croquerai des morceaux plus succulens.

Dans la nuit du 23 août, veille de la Saint-Barthélemy, par les soins du mitainier de la reine, on jetait dans les fossés du Louvre trois énormes ballots de mitaines vertes.

Le lendemain, 24 août 1572, la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois donna le signal du carnage, et ce glas de mort trouva les assassins à leur poste. Bientôt, de la Grève aux remparts du Louvre, on entendit les coups d'arquebuse s'appeler et se répondre. Les cris de vive le roi! vive Catherine! vivent Guise et Lorraine! se mêlaient au bruit de ces détonations, qui redoublaient de moment en moment; des bandes d'hommes aux bras nus, et le corps à peine couvert d'une espèce de sarreau de toile bleue, assez semblable au vêtement que l'on nomme aujourd'hui blouse, véritable livrée de meurtriers, se répandirent dans tous les quartiers de Paris, sous la conduite de chefs expérimentés et tous dévoués à la faction des princes lorrains. Presque aussitôt le massacre commença, et la chute du cadavre de Coligny, sur les pavés déjà sanglans de la rue de Béthisy, fut le prologue de ce lamentable drame qui devait durer tout le jour.

Cependant, les bourgeois de Paris s'étaient barricadés dans leurs maisons, catholiques et huguenots craignaient les excès de ces soudards déchaînés, de cette populace implacable, dont les fureurs n'ont pas de bornes lorsqu'elles éprouve le double enivrement du sang et du vin. Les boutiques étaient fermées dans le quartier du Louvre; une seule dans la rue de la Fé-

(1) Le nom de *Croque-Mitaines* lui resta, et il devint ineffaçable après la cruelle journée de la Saint-Barthélemy, où Pacôme se signala par des forfaits inouïs. De nos jours ce nom bizarre est passé dans le langage populaire, et l'on a fait de Croque-Mitaines une espèce d'ogre ridicule dont on fait peur aux petits enfans.

ronnerie était entr'ouverte et semblait narguer la guerre civile par la pauvreté de ce qu'elle contenait et par l'indigente apparence de sa devanture. Cette boutique était celle du mitainier Pacôme Vandilier.

Au seuil de ce logis jouaient quatre enfans misérablement vêtus ; trois jeunes filles de treize à dix-sept ans travaillaient auprès de leur mère à quelque distance.

En ce moment, le bruit des arquebusades redoubla : la mère et les trois filles faisaient le signe de la croix à chaque explosion.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit la bonne femme, il paraît que les huguenots se défendent et ne veulent pas se laisser arrêter. Où tout cela nous mènera-t-il ? Mes enfans, vous avez les mitaines que votre père vous a données hier soir ?

— Oui, mère, oui, nous les avons.

— Gardez-les bien. Et maintenant, je crois, mes pauvres enfans, que nous ne ferons pas mal de fermer entièrement la boutique ; il ne fait pas bon à rester là sur le pas de la porte, quand tous nos voisins sont clos.

En effet, les malheureux huguenots, traqués comme des bêtes fauves, commençaient à opposer une résistance désespérée aux assassins. Plusieurs s'étaient formés en troupe de quinze ou vingt hommes, et traversaient les rues l'épée à la main, pour tâcher de gagner, les uns le Pré-aux-Clercs, en traversant la Seine à la nage, les autres la plaine Saint-Denis, où il leur était facile de se cacher dans les carrières et les fours à plâtre.

On avait fait rentrer les quatre bambins qui se roulaient à la porte, et déjà la femme de Pacôme le mitainier plaçait la dernière barre de ses volets, lorsqu'un valet à cheval, aux livrées du roi de Navarre, s'arrêta précipitamment devant la boutique.

— Avez-vous des mitaines vertes ? dit-il en descendant d'un saut de son cheval.

— Hélas ! monsieur, nous n'en avons plus une seule paire, répondit la marchande d'un ton dolent.

— Tant pis, répondit le valet désappointé ; mais n'en voilà-t-il pas quelques paires ? continua-t-il en regardant aux mains des enfans et les jeunes filles.

— Nous en avons chacun une paire dans la maison, dit la mitainière ; mais, outre qu'elles ne sont pas neuves, mon mari, maître Pacôme, nous a bien recommandé de les garder.

— Gardez-les donc, reprit le valet ; mais, cependant, si vous voulez les troquer contre dix pièces d'or que voilà, je les emporte ; sinon, j'en trouverai ailleurs.

Et le valet jeta sur le comptoir dix carolus d'or tous battant neufs, qui brillaient sur ce pauvre bois noirci par le cuivre du prolétaire comme une escarboucle sur une crèche.

La mitainière regarda ses filles ; elle était éblouie de cette aubaine, elle riait malgré elle : c'était la première fois, depuis long-temps, qu'elle contemplait un aussi grand nombre de pièces de ce précieux métal.

— Allons, décidez-vous, dit le valet, je suis pressé.

— Prenez, lui dit la marchande, et grand bien vous fasse ; mais, vous le voyez, je ne vous trompe pas, elles ne sont pas neuves.

— Qu'importe ! qu'importe ! dit le valet.

Les jeunes filles jetèrent sur le comptoir leurs mitaines vertes ; la mère en fit autant, les quatre marmots seuls opposèrent une vive résistance, comme si les malheureux eussent eu un pressentiment du sort qui les attendait, privés de ce palladium domestique.

Le valet mit le tout dans son surcot, remonta à cheval et disparut. Une minute après la boutique était fermée.

Une heure à peine s'était écoulée depuis le départ du valet aux livrées du roi de Navarre, qu'un coche renfermant huit personnes passait rapidement dans la rue de la Féronnerie déjà jonchée de cadavres, et attirait l'attention d'une bande de meurtriers qui débouchaient par la rue Saint-Denis.

— Ce coche renferme, si je ne me trompe, la famille de Ravaisière, alliée à l'amiral de Coligny, dit le chef ; qu'on l'arrête, et si les gens qui l'occupent n'ont pas le signe d'un salut, qu'on les tue sur place.

Le coche fut immédiatement arrêté ; il ne contenait que des femmes et des enfans, qui tous portaient des mitaines vertes : on les laissa passer.

— Où diable a la tête M. le maréchal de Tavannes, de m'ordonner l'occision de toute cette

famille? dit le chef, et de lui procurer les moyens d'échapper. Que le diable l'accompagne! Çà, enfans, nous voilà dans une rue où l'huguenoterie fleurit depuis long-temps; cherchez, cherchez bien, et mettez-vous à l'œuvre jusqu'aux coudes.

Les assassins se répandirent aussitôt sur les deux côtés de la rue, frappant du pommeau de leurs épées et à toutes les portes des boutiques, demandant ici des hommes, là des rafraîchissemens, et ordonnant à tout le monde d'ouvrir sous peine de mort.

Ils arrivèrent ainsi à la porte du bonnetier Pacôme Vandilier. Ils frappèrent, et la mère et les filles vinrent leur ouvrir en tremblant.

— Avez-vous des armes ici? dirent-ils.

— Non, messieurs.

— Logez-vous des huguenots? répondez, répondez la vérité, ou sinon...

— Nous n'avons ni armes ni huguenots, répondit la mère; mon mari, moi-même et nos enfans, nous sommes bons catholiques et fidèles serviteurs du roi...

— Et le signe de ralliement et de reconnaissance des serviteurs de Dieu et du roi, ne l'avez-vous pas?

— Hélas, non, messieurs.

— Qu'en avez-vous fait? vous devez l'avoir.

— Ce qu'ils ont fait, s'écria un homme qui s'approcha tout-à-coup des satellites de Médicis, ce qu'ils en ont fait? je vais vous l'apprendre. Ils ont vendu leurs mitaines vertes pour une somme considérable aux huguenots, et les nièces de Coligny viennent d'échapper, grâce à eux, au fer de la religion catholique. La cupidité de ces créatures mérite un châtiment exemplaire: amis, traitez-les comme les huguenots leurs alliés.

L'homme qui tenait ce discours était Besme, le lâche exécuteur des vengeances de Guise. Après avoir tué l'amiral, il s'était hâté de courir à l'hôtel de Ravaisière, où la famille Coligny était rassemblée. Sa colère s'était changée en fureur, lorsqu'il avait acquis la certitude que cette noble famille avait eu le bonheur de se soustraire au massacre en se procurant, grâce à la présence d'esprit d'un de ses domestiques qui avait endossé la livrée du roi de Navarre, les *mitaines vertes* de la faction catholique.

Besme n'avait pas plus tôt terminé sa sanglante allocution, que les bandits s'élançaient dans la boutique comme des bêtes féroces. Ils égorgèrent d'abord la mère et les trois filles, puis, par une barbarie dont n'offrent que trop d'exemples les guerres civiles, ils outragèrent indignement leurs cadavres. Les quatre petits enfans, qui s'étaient blottis de peur sous les arches du lourd comptoir de noyer, furent arrachés de leur retraite et percés de coups; enfin, par un raffinement de cruauté digne de cannibales, les meurtriers atteignirent une broche, transpercèrent les quatre pauvres petits innocens, et les placèrent comme d'immondes animaux devant un grand feu qui était allumé. Ils pillèrent ensuite la maison, jetant par les fenêtres ce qu'ils ne pouvaient emporter, et terminant leurs forfaits dans ce malheureux logis en brisant les portes, les châssis, les contrevents et jusqu'aux escabeaux qui les garnissaient.

Les voisins de Pacôme n'avaient pas osé bouger pendant cette effroyable scène, car c'est surtout dans les guerres civiles que l'égoïsme se produit dans toute son horreur.

Cependant, le mitainier avait été exact au rendez-vous que lui avait donné Maurevel: dès cinq heures du matin, ils parcouraient le quartier de l'Université à la tête d'un gros détachement d'archers déguisés, et se livraient à la recherche des huguenots qui leur étaient désignés d'avance: c'est ainsi qu'ils trouvèrent dans une cave Ramus, le célèbre professeur de l'Université (1), et qu'après lui avoir extorqué une somme assez considérable d'argent, ils finirent par le précipiter du haut de sa maison sur le pavé. Le célèbre sculpteur Jean Goujon subit bientôt le même sort (2), et arraché violemment d'un

(1) Ramus, ou la Ramée, de domestique au collége de Navarre, parvint à force d'études et de travaux au premier rang des savans de son époque. Henri II lui avait donné une chaire de professeur royal en 1551; mais ses doctrines hardies en métaphysique et en philosophie lui avaient suscité de nombreux ennemis parmi ses collègues et parmi la jeunesse des écoles. Ce fut son compétiteur Charpentier qui révéla sa retraite aux sicaires de Catherine de Médicis.

(2) Jean Goujon, qu'on a surnommé le Corrégo de la sculpture, était né à Paris. Ses magnifiques travaux du Louvre, de la fontaine des

échafaudage de l'hôtel du comte de Poitou, dont il terminait alors les magnifiques ornemens dans la rue de La Harpe, il fut frappé de plusieurs coups de poignard et mourut sur place. Après ces dignes exploits, suivis d'un grand nombre d'écoliers qui s'étaient joints à leur troupe, égorgeant à sa suite en amateurs, ils se rendirent au Grand-Châtelet, où ils trouvèrent la populace qui traînait dans la boue le corps de l'amiral Coligny : ils s'emparèrent de ce cadavre, le placèrent sur une misérable charrette et le conduisirent à Montfaucon, où ils l'accrochèrent au milieu des malfaiteurs, dont les fourches patibulaires étaient amplement pourvues. Toutes ces atrocités s'exécutèrent aux cris de vive le duc de Guise! vive la reine Catherine! vive la religion!

Le corps de Coligny, suspendu aux ignobles chevrons des gémonies parisiennes par les robustes bras du mitainier, celui-ci crut que sa mission et le pacte qu'il avait contracté avec Maurevel étaient terminés.

— Je te quitte, dit Pacôme à son compagnon, crois-tu que j'ai bien gagné le titre que m'a octroyé la reine Catherine.

— Mieux encore que je ne l'avais espéré, répondit Maurevel; mais pourquoi veux-tu nous quitter si vite? tu n'as eu pour ta part que les huit cents écus donnés par le professeur Ramus, et tu peux recueillir bien d'autres sommes d'ici au coucher du soleil.

— Je me contente de ce que j'ai, repartit le mitainier; ma femme, d'ailleurs, et mes enfans ne doivent pas savoir ce que je suis devenu : il faut que j'aille au plus tôt les rassurer.

— Va donc, dit Maurevel, et que Dieu te conduise : tu as assez bien travaillé pour son service aujourd'hui.

Pacôme reprit le chemin de son logis, mais dans des dispositions moins ardentes que lorsqu'il en était sorti. Le colosse était las d'égorger; sa fièvre de meurtre s'était éteinte dans le sang, et son humeur débonnaire succédait en ce moment à son exaspération impitoyable. Dans sa route, le mitainier sauva la vie à quelques malheureux fugitifs: il retira même des mains de plusieurs assassins, du côté du charnier des Innocens, quelques filles huguenotes que les monstres allaient frapper et mutiler. Son intervention, jointe à quelques paroles énergiques, suffit pour faire lâcher prise aux satellites de Guise et de Médicis.

Mais quelle fut la stupéfaction de Pacôme Vandilier en arrivant devant sa maison! Sa boutique ouverte, ses contrevens brisés, ses meubles épars jetés çà et là sur le pavé, lui firent soupçonner une partie de la vérité. Il se précipite dans la maison, et un affreux spectacle se présente à sa vue : sa femme et ses trois filles horriblement défigurées; plus loin ses quatre pauvres petits enfans placés devant la fournaise et n'offrant plus, même à l'œil d'un père, les traces d'une forme et d'une ressemblance humaine.

— Oh! s'écria Pacôme en rugissant, est-ce donc ainsi qu'on a traité la famille d'un homme qui se battait pour la religion catholique et pour le roi de France? Malheur! malheur à ceux qui ont rempli cette maison de meurtre et de carnage. Je vais leur rendre avec usure les maux qu'ils ont fait pleuvoir sur moi. Les infâmes! ils me promettaient de l'or, des honneurs, des richesses, et ils me donnent, au lieu de cela, le pillage, la destruction!

Et Pacôme se roulait sur le corps de sa femme et de ses filles; il pressait entre ses bras les chairs charbonnées et pantelantes de ses petits enfans, il les appelait de leurs noms, et se livrait ensuite, plein de rage et la bouche écumante, aux blasphêmes et aux actes du plus violent désespoir.

Une foule considérable s'était rassemblée autour de la boutique du mitainier. Le lugubre drame d'épouvante et d'assassinats qui se déroulait sur tous les points de la Cité semblait s'être effacé, dans ce quartier, devant cet immense malheur domestique.

Tout-à-coup le mitainier se dresse au milieu de ce monceau de cadavres : ses traits ont repris leur placidité habituelle, son œil est sec, son front est calme; il étend la main d'un geste solennel sur le cadavre de sa femme et de ses enfans : puis, d'une voix creuse et haletante :

— Vous serez vengées! s'écrie-t-il, vous

Innocens, de l'hôtel Carnavalet, feront passer son nom à la postérité la plus reculée. Un nommé Prédan, mauvais sculpteur, le désigna au fer des assassins.

serez vengées, infortunées créatures, et votre trépas coûtera autant de trépas qu'il y a de minutes au jour, d'heures à l'année! Adieu, adieu, je vais commencer l'œuvre d'expiation. Malheur à ceux qui se trouveront désormais face à face avec le mitainier de Paris!

Et, arrachant la croix blanche qu'il portait au bras, comme tous les écorcheurs de Guise :

— Je suis huguenot! s'écria-t-il d'une voix terrible : que ceux qui veulent immoler une nouvelle victime à la rage de Catherine et des princes lorrains, s'approchent : je suis huguenot, et je les attends!

Le mitainier brandissait son maillet de fer tout souillé de sang.

Personne ne bougea.

Jetant alors un dernier regard sur sa maison et sur les cadavres de sa famille, il fit un geste d'adieu et se précipita au milieu de la foule qui s'ouvrit précipitamment pour le laisser passer.

Pacôme Vandilier courut comme un forcené vers le Louvre; là, dans une maison de la rue Froidmanteau, il vit des huguenots assiégés par des satellites catholiques. Les huguenots étaient à bout de leur défense, et allaient probablement être égorgés en se rendant prisonniers, lorsque le mitainier arriva. En un tour de main, il assomma quatre des assaillans, saisit leurs armes et les jeta aux assiégés qui firent une vigoureuse sortie. Pacôme, se mettant alors à leur tête et ramassant sur son passage tous ceux qui se trouvaient isolés ou cachés dans les rues, opéra sa retraite en bon ordre vers le village de Boulogne, tuant, chemin faisant, tous les catholiques qu'il rencontra.

Après avoir mis sa petite troupe en sûreté, Vandilier, dont les désastres semblaient avoir grandi tout à coup l'intelligence, s'arrêta : — Je vous ai sauvés tous de la rage et de la fureur des catholiques; mais apprenez vous-mêmes qui je suis. Je suis Pacôme Vandilier, mitainier de Paris; j'ai participé au massacre de vos frères, et attaché de mes propres mains le corps de votre chef au gibet de Montfaucon. Mais Catherine et Guise, pour payer mon aveugle obéissance, ont fait égorger ma famille. C'est pour la venger, c'est pour perpétuer de terribles et sanglantes représailles que je me suis jeté dans vos rangs. Maintenant je suis huguenot comme vous; je voue haine, opprobre, exécration aux catholiques, et mon bras ne se reposera pas un seul instant avant l'extinction du dernier Guise et du dernier Valois. Me voulez-vous pour chef? Je promets de gagner à votre tête la première place protestante, et là de vous donner des preuves journalières de mon dévoûment à votre cause et à vos croyances.... Allons à La Rochelle!

La troupe de Vandilier se mit en marche, elle grossissait à mesure qu'elle avançait dans sa route. A trente lieues de Paris, elle se montait à plus de trois mille hommes, presque tous gentilshommes et déterminés à vendre chèrement leur vie. Pacôme, devenu tout à coup général d'armée, se conduisit dans cette retraite en homme plein de prudence et de courage. Il maintint dans son armée une exacte discipline, choisit pour camper des endroits favorables, ne commit ni pillage ni exactions, et s'acquit l'estime et l'admiration de tous ces huguenots, qui lui confirmèrent glorieusement le surnom de Croque-Mitaines, reçu par lui sous de si fatales auspices.

Ils arrivèrent enfin devant La Rochelle. Le brave Lanoue, qui commandait dans la ville, et qui était averti de la venue du capitaine Croque-Mitaines et de ses co-religionnaires, sortit au-devant de lui avec une partie des troupes de la garnison, et lui donna par cette marque d'honneur un témoignage public de son affection et de sa sympathie.

— Mon général, dit Pacôme en montrant ses compagnons à Lanoue, les braves hommes que je vous amène m'ont nommé leur capitaine : je ne suis qu'un pauvre sire, peu initié aux stratagèmes de la guerre, et ne saurai jamais que me battre de grand cœur pour le triomphe de notre cause; cela ne suffit pas pour être chef : aussi viens-je remettre mon commandement entre vos mains.

— Gardez-le, mon brave, répondit Lanoue; restez capitaine et combattez avec nous.

Le mitainier de Paris partagea en effet le commandement des troupes avec Lanoue. En 1573, une armée catholique, sous les ordres du duc d'Anjou (depuis Henri III), vint assiéger La Rochelle. Les savantes dispositions du gouverneur rendirent les assauts de l'armée royale

inutiles; mais ce qui occasionna des pertes énormes à cette armée, ce furent les sorties réitérées de la garnison, sorties qui toutes étaient dirigées en personne par le mitainier de Paris. Dans une de ces sorties, le capitaine Croque-Mitaines, usant de sa force musculaire, ramena dans la ville, sous chacun de ses bras, deux officiers de l'armée catholique, le baron de Gisors et le comte de Nantouillet. L'armée de Charles IX perdit devant La Rochelle plus de dix mille hommes, et le siége fut levé honteusement par le duc d'Anjou, qui courut alors en Pologne essayer sur sa faible tête l'antique et vénérable couronne des Jagellons.

Le capitaine Croque-Mitaines demeura sous les armes tout le temps que durèrent les guerres de religion. Sa vaillance, sa force et son intrépidité ne furent pas inutiles à Henri IV, auquel il s'attacha par la suite. Quand le roi de Navarre devint roi de France, il pressa Pacôme Vandilier de recevoir un grade plus élevé que celui qu'il tenait :

— Laissez-moi, Sire, dit le vieux soldat, le titre de capitaine ; à cette qualité est venu se joindre un sobriquet qui m'honore en me rappelant mon premier métier. Assez d'autres, Sire, oublient la source d'où ils sont sortis, pour que que je ne veuille pas qu'elle s'efface de ma mémoire.

L'ancien mitainier de Paris, le capitaine Croque-Mitaines, devint, sous les premieres années du règne de Henri IV, capitaine de louveterie de la forêt de Compiègne. Ce poste lui avait été donné par forme de récompense, il le remplit jusqu'en 1603.

Pacôme n'avait jamais voulu remettre le pied dans la capitale; il n'y parut qu'une fois, le jour de l'entrée de Henri IV, et encore parce qu'il avait à cœur de partager les dangers que son maître pouvait courir. Il ne parlait jamais du massacre de sa famille sans répandre des larmes, et, par son testament, il laissa au corps des aulmussiers, bonnetiers, chapeliers et mitainiers de la ville de Paris tout son bien, moyennant un service annuel pour le repos de l'âme de sa femme et de ses enfans. Pacôme persista à vivre et mourut dans la foi protestante, qu'il avait embrassée d'une façon si tragique.

Et comme si cet endroit de la rue de la Féronnerie eût été destiné à des crimes détestables, trente-huit ans après le massacre de la famille du mitainier, Henri IV tombait, en face de cette même boutique de la rue de la Féronnerie, sous le poignard d'un assassin !

AMÉDÉE DE BAST (1).

(1) Extrait des *Bourgeois de Paris*, 2 vol. in-8°, chez Baudry, éditeur, 31, rue Coquillière.

UN QUADRILLE AUX TUILERIES.

(1811.)



La salle de spectacle des Tuileries avait été préparée de manière à former, dans sa totalité un vaste plain-pied de niveau avec les premières loges; elle était magnifiquement décorée, et offrait un superbe coup d'œil. Toutes les femmes présentées étaient assises sur des banquettes; les loges étaient garnies de femmes qui, pour n'être pas présentées, n'en étaient ni moins élégantes ni moins jolies. Au fond de la salle, des fauteuils avaient été placés pour l'empereur et l'impératrice, et des chaises pour les princesses.

Le bal s'ouvrit à dix heures par une contredanse où figuraient l'impératrice Marie-Louise et le prince de Neuchâtel, la reine Hortense et le maréchal Duroc, Mme de Croï et M. de Nan-

souty, la princesse d'Eckmülh et le prince Borghèse. Mais on attendait avec impatience l'exécution du quadrille qui, depuis huit jours, était l'objet de toutes les conversations. A onze heures, l'orchestre l'annonça. C'était une allégorie; la scène se passait au bord de *la fontaine Egérie*.

D'abord, on vit paraître les *constellations*, vêtues de gaze bleue, et portant sur la tête un large bandeau d'or surmonté d'une étoile; à ces douze divinités, qui se rangèrent de deux côtés de la salle, succéda une jeune Iris à la blonde chevelure, d'une figure fine, d'une taille gracieuse, qui, en exécutant les plus jolis pas avec les plus jolis pieds du monde, vint suspendre au bosquet de la fontaine son écharpe nuancée des couleurs de l'arc-en-ciel; aussitôt les nymphes du Tibre, sortant de leur grotte, vinrent cueillir des fleurs avec Zéphyre, — M. Galz de Malvirade, — qui se mêla à leurs jeux.

Une femme, vêtue d'une tunique blanche brodée en or, sans autres ornemens qu'un casque antique et un bouclier avec l'image d'une louve, s'avança à pas lents vers la fontaine pour consulter l'oracle; plongée dans une profonde douleur, elle levait au ciel des yeux admirables qui paraissaient en savoir le chemin : c'était Rome sous les traits de la princesse Borghèse. A sa voix, la nymphe Egérie, — Mme la comtesse Juste de Noailles, — le front orné de perles et de corail, se présenta avec autant d'élégance que de grâce, et lui prédit les plus heureux destins. Alors, quatre Génies annoncèrent la France : c'était la princesse Caroline. L'éclat de son costume éblouissait tous les yeux; sa tunique blanche, brodée en or, était soutenue par une ceinture d'émeraudes; son manteau de pourpre était parsemé d'abeilles d'or; un casque resplendissant de saphirs et de rubis ombrageait ses cheveux blonds, et son bouclier de satin blanc étincelait des feux de mille pierreries. Elle embrassa Rome, et appela sur elle la protection des dieux; aussitôt Apollon, — le comte Charles de Lagrange, — la lyre en main et la tête couronnée de lauriers, descendit de l'Olympe suivi des douze Heures du Jour et des douze Heures de la Nuit. Ces divinités étaient toutes vêtues d'une tunique brodée en argent, dont la couleur était variée selon le rang que chacune tenait parmi les Heures, depuis le noir qui marquait Minuit, jusqu'à la tunique rouge de Mme la comtesse Lobau, qui représentait Midi, et la tunique jaune de la première Heure du Jour, représentée par Mme Regnault de Saint-Jean-d'Angély.

On distinguait aussi dans cet Olympe impérial Mmes les duchesses de Bassano, de Castiglione, d'Alberg, d'Elchingen, de Vicence; les comtesses de Montmorency, Victor de Mortemart, de Bouillé, Anatole de Montesquiou, Duchâtel, Mme Edmond de Périgord, dont les yeux charmans brillaient, comme aujourd'hui, de tout l'éclat de son esprit; Mme de Baral, le modèle de la grâce, et Mme Gazani, l'idéal de la beauté.

Toutes ces divinités cherchèrent à consoler Rome; mais le sourire ne revint sur ses lèvres que lorsque les Génies lui apportèrent des cieux une armure semblable à celle de la France, et l'image d'un enfant qui devait lui rendre son antique gloire.

Cependant Rome et la France, les Nymphes, les Génies, les Etoiles, Apollon et les Heures, après avoir formé divers tableaux, défilèrent devant l'empereur, qui dit, en passant, au général Lagrange : « Vous étiez fort bien dans le costume d'Apollon; mais votre lyre était trop petite.

« — Pour chanter vos exploits, Sire; » répondit le général.

A minuit, les contredanses recommencèrent.

Vatou,
Membre de la chambre des députés.



VOYAGES.

LES RUSSES AUX ILES ALÉOUTIENNES.



UAND on visite les possessions anglaises des Indes orientales, on ne voit pas, sans un profond sentiment de pitié, ces pauvres Hindous inoffensifs user, sans se plaindre, leur courte existence à dépouiller leur fertile pays pour enrichir l'oisiveté d'avides marchands étrangers. Là, quelques soldats bretons, recrues de la veille, gouvernent en véritables tamerlans des étendues de territoire dans lesquelles on taillerait largement des royaumes aux fils aînés des rois d'Europe. Les Hindous, quoique braves naturellement, n'opposent guère qu'une résistance d'inertie à ces proconsuls, le plus souvent aussi insatiables qu'inexpérimentés; et lorsqu'accablés sous le poids des travaux que leur imposent de criminelles exactions, les malheureux relèvent le front, cette maxime de l'un de leurs livres sacrés devient leur cri de révolte: « *Il vaut mieux s'asseoir que marcher, être couché qu'assis, dormir que veiller; mais la mort est préférable à tout.* » Certes, il ne faut pas une grande audace pour gouverner des hommes si résignés; aussi la compagnie des Indes en use-t-elle dans la proportion de l'intérêt des exploitans qui la composent.

La dernière guerre de Chine a donné la mesure de la valeur des habitans du Céleste-Empire, et la conquête facile de la Sibérie et du Kamschatka, par les Russes, a dès long-temps prouvé le peu de résistance dont les nations asiatiques sont capables.

Il n'en est pas de même des populations américaines leurs voisines. A peine a-t-on traversé le détroit de Behring, que sur le côté du Nouveau-Continent et sur les îles Aléoutiennes, on rencontre parmi les Indiens des caractères fortement trempés, des âmes neuves, pleines de sublimes dévoûmens.

L'histoire de Stanislas Orock se raconte encore avec épouvante dans les montagnes d'Ounalaska, et elle montre à quelle hauteur de courage et d'exaltation généreuse les Aléoutiens sont susceptibles de s'élever.

Mais avant d'initier le lecteur aux péripéties du drame terrible auquel nous allons le faire assister, disons quelques mots de la géographie de ces vastes régions si peu connues en Europe.

Les îles Aléoutiennes, ou îles aux *Renards*, forment, on le sait, un long archipel qui s'étend depuis la pointe de la presqu'île Alaska, sur la côte nord-ouest de l'Amérique, jusqu'au rivage de la presqu'île Kamtchatka, sur la côte orientale de l'Asie. Ounalaska est, après Kodiak et Ounimak, la plus importante de ces îles, qui placées sur une même ligne de plus de cinq cents lieues de longueur, semblent les anneaux rompus et surnageans d'une chaîne qui aurait lié le continent asiatique au continent américain : le monde Ancien au Nouveau-Monde. Des jets de flammes s'échappent des flancs volcaniques du plus grand nombre des îles Aléoutiennes, comme pour attester leur origine commune et leur parenté avec les pics ignivômes d'Alaska et du Kamtchatka. Une montagne, dont le sommet est enveloppé de neiges éternelles et de brouillards impénétrables, domine Ounalaska. Le climat de cette île est froid et rigoureux; l'été s'y fait attendre long-temps; la végétation y est peu développée, les arbres appartiennent aux varié-

tés que l'on rencontre dans les régions alpines : ce sont les bouleaux, les sorbiers et les aunes, qui n'y acquièrent pas cependant ces grandes dimensions qui semblent réservées aux pins et autres conifères; les herbages, au contraire, remplissent les vallées et forment de belles prairies.

A l'époque où Behring découvrit les îles Aléoutiennes, elles étaient habitées par un peuple nombreux, aux mœurs douces et bienveillantes. Les naturels Aléoutiens, frères d'après les traits du visage et les caractères de la tête, de la race que l'on a nommée mongolique, s'occupaient exclusivement, comme toutes les peuplades hyperboréennes, de chasse et de pêche. Ils vivaient en paix les uns avec les autres; la mer leur offrait ses poissons, le ciel ses oiseaux; sur la terre, ils trouvaient des renards, des loups et des ours à combattre. Choris a publié le récit d'une fête à laquelle il assista, et qui rappelle la gracieuse description des fêtes nationales des îles Tonga, qui inspirèrent à lord Byron le chant divin de Toobonai dans le poëme de *Christian et ses compagnons*.

Mais c'est surtout dans l'attaque de la baleine que les naturels signalent leur intelligence et leur intrépidité. On ne se sert point en effet de grands navires pour la pêche de la baleine. Les Indiens Kodiaks et Aléoutes vont à sa rencontre assis dans leur *baïdarka*, léger canot formé de peaux de phoques. Leur habileté et leur sang-froid sont également surprenans. Il n'est pas rare de voir un seul homme, n'ayant pour arme qu'une lance, attaquer et tuer ce monstrueux cétacé, dont l'huile et la chair sont pour ces Indiens un aliment exquis.

Avant que la compagnie impériale russo-américaine reçût du czar Paul Ier, par son oukase du 8 juillet 1799, le monopole exclusif des possessions moscovites dans le Nouveau-Monde, plusieurs navigateurs et flibustiers russes excités par l'appât des riches pelleteries, avaient déjà formé quelques petits établissemens sur quelques îles aléoutiennes. Comme dans toutes les colonies à leur naissance, les hardis chasseurs européens traitèrent un peu les malheureux indigènes comme le gibier dont ils convoitaient les fourrures, et si dans le cours de cette histoire il se trouvait quelques épisodes empreints de cruauté, nous prions le lecteur de se reporter au temps et au lieu de la scène. On semble en effet se faire une obligation, en France, de rendre les empereurs de Russie responsables personnellement du reste de barbarie du vieil empire moscovite; ces injustes récriminations sont en quelque sorte devenues à la mode. Il serait temps cependant de se montrer plus équitable et de reconnaître surtout ce qu'on doit au génie civilisateur de l'empereur régnant. L'histoire des colonies russes est celle de toutes les colonies nouvelles et il y a loin du détroit de Behring à Saint-Pétersbourg.

Parmi les vieux chasseurs moscovites, le plus terrible était encore, en 1820, un Russe qui avait nom Ezéchiel Abbo. Ezéchiel, avant la constitution de la compagnie russo-américaine, était passé à la tête de quelques hardis aventuriers dans l'île Ounalaska, dont il avait tenté la conquête. Là, s'étaient renouvelées les scènes de combats mentionnées dans l'histoire de Fernand Cortez et de Pizarre. Les Aléoutiens, d'abord frappés de stupeur au bruit de l'explosion et à la vue de l'effet meurtrier des carabines, s'étaient bientôt ralliés courageusement; ils avaient répondu aux coups de feu par des coups de flèches. Ezéchiel, blessé au bras et l'œil droit crevé, avait été forcé de reculer. Les Aléoutiens eussent pu, dès ce premier engagement, exterminer leurs cruels agresseurs. Mais Abbo avait su les calmer en leur renvoyant, chargés d'outres d'eau-de-vie et de menus présens, plusieurs de leurs femmes et de leurs enfans qui étaient tombés en son pouvoir. Les naturels avaient accueilli, dans la simplicité de leur cœur, les présens d'Abbo; et pour fêter ce retour ils avaient mis bas les armes. Toutefois, une nuit qu'ils reposaient sans soupçon, après une journée de fêtes, à demi enivrés par l'eau-de-vie d'Ezéchiel, dont ils avaient usé sans en connaître les effets, les Russes fondirent sur eux à l'improviste et les massacrèrent impitoyablement. Ce fut vers ce temps que les commissaires de la compagnie russo-américaine, définitivement constituée, arrivèrent à Ounalaska. Les Aléoutiens étaient plongés dans le deuil, et sous le coup d'une profonde terreur. Ezéchiel était maître de l'île. La compagnie ne pouvait manquer d'engager à son service ce hardi chef de bandes. Abbo fut

envoyé contre Ounimak, Aigha et Kanaga encore insoumises. Son expédition fut sanglante, et à son retour à Ounalaska il fut reconnu pour chef de l'établissement.

Ezéchiel Abbo était de petite taille, sec, légèrement voûté et d'apparence chétive; mais il y avait en lui ce quelque chose qui étonne et fait regarder à deux fois. Son visage était blême, creusé, osseux. Ses cheveux blancs descendaient en désordre le long de ses joues. Sa barbe également blanche et inculte tombait sur sa poitrine. Son regard semblait un perpétuel démenti donné à ses actions et à ses paroles; il souriait là où tel autre eût versé des larmes, et devenait sombre et triste alors qu'il paraissait devoir se réjouir. Du reste, la balafre de la blessure qui lui avait fait perdre un œil donnait à sa physionomie un air d'inexprimable dureté, et comme pour ajouter à ses dehors sauvages, il était toujours vêtu d'une longue robe de peau d'ours.

Ezéchiel était intrépide. Il avait ce qui constitue le héros; une audace calme et persévérante, un profond mépris de la vie. Il poussait ce mépris jusqu'à l'extrême; la vie d'un homme ne pesait rien dans la balance de ses déterminations. On citait de lui des actes qui eussent rendus Néron jaloux. Ainsi, un jour, après avoir battu sans succès les montagnes d'Ounalaska à la poursuite des renards, il s'arrêta dans un ravin. Ses chiens pantelaient exténués de lassitude, de soif et de faim; une traite de quelques heures restait encore à faire, les provisions étaient épuisées: Ezéchiel appela un des chasseurs aléoutiens de sa suite:

— Viatta, lui dit-il, Susar — c'était le nom de son chien favori — Susar meurt de soif. Il comptait sur la curée; mais nous sommes dans un jour malheureux, la curée a manqué. Les renards deviennent prudens, Viatta, il se lassent de servir de pâture à mes chiens; mais, dis-moi, n'as-tu rien pour Susar?

Le chasseur aléoutien se tenait tremblant devant Abbo:

— Rien, maître, répondit-il?

— Approche-toi, Viatta, reprit Abbo, ouvre ton habit.

Le chasseur obéit. Alors Ezéchiel, d'un geste plus prompt que l'éclair, saisit son couteau de chasse à son côté, et en éventra le malheureux qu'il poussa du pied à son chien affamé.

L'Aléoutien avait crié en tombant: « Ma fille! ma pauvre fille!

— Je prendrai soin de ta fille, Viatta, dit Abbo, car tu as été un bon et fidele serviteur.

L'Aléoutien fit un geste comme pour répondre: merci! Ezéchiel se pencha vers lui et lui tendit la main. L'Aléoutien prit cette main et l'appuya sur ses lèvres mourantes, tandis que Susar plongeait son museau sanglant dans la poitrine ouverte de l'infortuné, et étanchait à longs traits sa soif.

L'action de ce malheureux qui baise la main de celui qui vient de l'éventrer pour satisfaire la soif de son chien, donne assez bien l'idée du degré de servilité où la domination atroce d'Ezéchiel, avait fait tomber les pauvres Aléoutiens d'Ounalaska.

Une autre fois, c'était une jeune fille dont Abbo faisait ouvrir le sein pour y fourrer ses pieds goutteux, prétendant que le sang vierge et chaud calmait ses douleurs. Cet homme qui s'enivrait de puissance, oubliait-il que, si loin qu'il fût de la mère-patrie, un jour viendrait où la justice de l'empereur saurait l'atteindre et qu'il lui faudrait rendre compte du sang des pauvres insulaires, aussi précieux aux yeux du souverain que celui de ses enfans de la métropole.

Ezéchiel Abbo, bien qu'âgé de soixante-dix ans, était encore un vaillant chasseur. Toutefois les renards, comme il le disait, devenaient prudens; traqués dans la plaine, ils se réfugiaient dans l'intérieur des montagnes, au risque d'avoir à s'y défendre contre les ours, moins redoutables pour eux que les hommes. Un jour qu'Abbo s'était engagé plus avant que de coutume au milieu des fondrières formées par les laves du volcan d'Ounalaska, il vit accourir de son côté une chèvre suivie de son chevreau. La malheureuse bête fuyait épouvantée à travers les précipices. Ezechiel se trouvait seul sur un étroit sentier, il avait dévancé les hommes de sa suite. Cependant la chèvre arriva et passa près de lui avec la rapidité d'une flèche. Cette chèvre avait au cou un chapelet de coquillages que ses bonds effrayés agitaient comme une sonnette. Ezechiel, étonné de cette rencontre, arma sa carabine, mais à peine en avait-il appuyé la crosse sur son-

épaule qu'il se sentit poussé brutalement par derrière. Il se retourna. Un ours était sur lui la gueule béante, l'œil sanglant. Abbo recula, mais il n'eut pas le temps de relever sa carabine; l'ours se dressa vivement et abattit ses deux pattes de devant sur les épaules d'Ezéchiel. Ce fut un moment terrible. L'homme et l'ours se trouvaient face à face. Ils échangèrent un regard farouche et la lutte s'engagea. Ezéchiel était un robuste vieillard, cependant il chancela et tomba, accablé par le poids de son redoutable adversaire. L'ours se jeta sur lui. Alors un ricanement aigu s'échappa de la poitrine d'Abbo. Le malheureux se raidit convulsivement et saisit à deux mains son adversaire à la gorge. Ils combattaient sur un étroit sentier qui se trouvait bordé d'un côté par une muraille de rochers coupé à pic de l'autre côté par un gouffre profond. Ezéchiel était couché sur le dos en travers du sentier, l'ours pesait sur lui. C'était une affreuse lutte. Abbo se sentait faiblir. Il arc-bouta ses pieds contre la muraille de rochers, enlaça l'ours de ses bras et tendit ses jarrets dans un violent effort; il glissa ainsi vers le bord du gouffre où il paraissait disposé à se précipiter avec son adversaire. Mais l'ours poussa tout-à-coup un effroyable rugissement, sa tête se releva et retomba, son regard se voila, ses paupières se fermèrent; un flot de sang s'échappa de sa gueule béante et rougit la poitrine d'Ezechiel. L'ours renversé sur le côté agita un instant encore ses pattes dans les convulsions de l'agonie et demeura sans mouvement; il était mort. Ezéchiel se dressa sur ses pieds. Un jeune Aléoutien se tenait devant lui, habillé du costume primitif, à savoir d'une jaquette de peaux d'oiseaux descendant à mi-jambes, et de culottes faites avec des intestins de cétacés. Il avait la tête couverte d'un bonnet de peau de renards; et tenait à la main un arc détendu.

— Mon père, dit ce jeune homme, je cherche ma chèvre et son chevreau que cet ours chassait dans la montagne.

Mais Ezéchiel ne parut point entendre. Il considérait attentivement le jeune Aléoutien, puis l'ours dont la poitrine était traversée d'une flèche

— Tu es Orock? dit-il enfin au jeune homme en croisant les bras.

— Mon père dit vrai, répondit l'Aléoutien. Mais j'ignore son nom; qu'il me pardonne, continua-t-il, le regard attaché au front d'Ezechiel.

— Tu vas me suivre, dit Abbo.

— Je ne reconnais pas le visage de mon père, poursuivit Orock, peut-être est il nouveau-venu dans nos montagnes. Cependant je le suivrai si je puis le servir, qu'il me permette seulement de chercher ma chèvre et son chevreau.

— Non, suis-moi, dit Ezechiel. Mais où sont les tiens, où est ton père, où est ta mère?

— Mon père est depuis trois lunes dans le pays des esprits. Ma mère habite près de la caverne embrasée, et cette chèvre et le chevreau sont tout son bien.

— Si ton père est mort, je le remplacerai, dit Ezechiel. Il faut que ta mère et toi vous me suiviez tous deux.

— Et où mon père veut-il que nous le suivions? demanda Orock avec surprise.

— Orock, le renom de ton adresse est venu jusqu'à moi; mais peut-être mon nom n'est il pas ignoré dans ces montagnes rebelles. Je suis Ezechiel Abbo.

A ces paroles le jeune Aléoutien tressaillit et se redressa. Il regarda Ezechiel fixement, les lèvres serrées, les sourcils froncés, les narines frémissantes. Il paraissait au moment de bondir sur Abbo dont un sourire éclairait le visage.

— Je te suis connu, c'est bien, dit Ezechiel. Maintenant, Orock, il faut que tu me suive, il faut que ta mère me suive. Il faut que ta rébellion cesse, je veux t'attacher à moi. Tu vis dans ces montagnes de neige comme un enfant maudit. Tu vivras dans ma ville comme un fils de l'empereur.

Le front d'Orock s'était assombri, ses joues avaient pali; son regard pur, ouvert et plein de confiance s'était voilé tristement. Debout devant Ezechiel, les bras croisés sur la poitrine, le buste penché en arrière, il semblait s'efforcer de dompter les émotions ardentes qui remuaient au dedans de lui. Enfin il releva la tête et laissant retomber les bras le long de son corps avec découragement, il considéra l'homme debout et l'ours abattu, et dit d'une voix profonde :

— Le père des esprits, qui m'a conduit ici, ne veut pas que cet homme meure; ma flèche a frappé son ennemi.

A ces paroles le jeune Aléoutien se détourna et s'éloigna d'Ezéchiel.

Celui-ci le laissa partir.

— Orock, lui dit il, ta chèvre et son chevreau ont descendu le sentier, tu les retrouveras dans la plaine qui s'étend au bas de la montagne.

Mais dès qu'Orock se fut retiré, Abbo prit à sa ceinture une petite trompe de cuivre et en sonna vigoureusement. Les hommes de sa suite furent en un moment près de lui.

Abbo dit alors à un vieil Aléoutien de le conduire à la caverne embrasée, demeure de la mère d'Orock.

L'Aléoutien baissa le front et répondit.

— Kieva est ton esclave.

Et la troupe se mit en mouvement. La caverne embrasée était située sur un pic élevé de la montagne, non loin d'une bouche du volcan d'Ounalaska. La clarté rouge des flammes qui s'en échappaient, se projetait pendant la nuit jusque sur les neiges accumulées au seuil de la caverne, qui en avait pris le nom de caverne embrasée. C'était un refuge âpre et sauvage. Ezéchiel et sa suite gravirent péniblement les sentiers coupés par des glaciers et bordés de précipices. Ils arrivèrent à la caverne. La mère d'Orock était une pauvre femme ployée en deux, succombant sous le poids de la misère. Au moment où Ezéchiel pénétra dans sa triste demeure, elle était assise sur une peau de renard auprès d'un feu de broussailles dont la lueur éclairait la grotte; elle trayait une renne. Mais, à la vue d'Abbo, la malheureuse femme se leva tremblante et dit :

— Que veux-tu de moi? Nous avons fui devant toi. Orock, le père de mon enfant, est mort. Mon fils ne connaît pas ton visage. Oh! maudit soit le jour où je t'ai connu.

Cependant Ezéchiel tressaillit à l'accent de ces paroles. Il prit un tison dans le foyer et l'éleva à la hauteur du visage de la mère d'Orock.

— Oui, poursuivit celle-ci, tu ne me reconnais pas. Oh! certes, il faisait sombre en effet quand tu m'as ravie à mon père!

— Zillah, dit Abbo, si ton fils est mon fils, j'en rends grâce au ciel. Orock est un enfant aussi adroit que brave.

— Non, mon fils n'est pas ton fils, répondit la pauvre Zillah. Tu m'as ravie à mon père et retenue dans ta maison; mais le ciel n'a pas permis qu'un fils naisse de tes violences. Orock est le fils de celui qui m'a sauvée de toi.

—Eh bien! Orock sera mon fils, dit Ezéchiel, je lui dois la vie, et je viens te chercher. Orock ne veut pas me suivre, il te suivra comme le chevreau suivait ce matin sa mère.

Mais la mère d'Orock refusa de suivre Ezéchiel, et il lui fallut la faire emporter, malgré ses cris, par les chasseurs qui l'accompagnaient.

— Zillah, lui dit-il, je veux te rendre le bonheur et le repos.

Abbo établit en effet la pauvre Zillah dans sa demeure, et l'environna de tout ce qui pouvait lui rendre la vie douce et heureuse.

Cette nature farouche était extrême dans le bien comme dans le mal.

Cependant Orock, après plusieurs jours de recherches et d'anxiété douloureuse, apprit que sa mère avait été emmenée par Ezéchiel, celui qu'il avait sauvé de la dent terrible de l'ours. Cette nouvelle alluma le sang du jeune Aléoutien. Le cœur torturé d'inquiétude et de colère, il descendit, pour la première fois, dans le vallon où se trouvaient situés l'établissement de la compagnie russo-américaine et la maison d'Abbo.

Orock ne savait pas qu'Ezéchiel avait autrefois usé de violence contre Zillah, mais il avait cet homme en horreur. Son père lui avait raconté comment Abbo était venu d'un pays étranger à la tête de ses compatriotes pour envahir Ounalaska, comment il en avait massacré pendant une nuit la population endormie; puis il lui avait dit les exactions, les atrocités commises par ordre de cet impitoyable marchand; les Aléoutiens obligés de fuir dans les montagnes ou de mettre leur vie à sa merci. Orock aimait sa mère de toute la ferveur de son âme; la nouvelle de l'enlèvement de la pauvre femme, la pensée qu'elle était au pouvoir d'Ezéchiel effrayaient son imagination depuis long-temps ébranlée par le récit des cruautés de cet homme.

Il arriva dans le vallon et se rendit à la demeure d'Abbo. Mais Abbo attendait cette visite et Orock fut conduit vers sa mère Zillah, transportée de sa misérable caverne dans la maison d'Ezéchiel, environnée de soins, et passant ainsi, en un moment, du plus affreux dénûment à u

véritable bien-être, se sentait pénétrée de reconnaissance, malgré ses griefs contre celui qui l'avait autrefois ravie à son père. Elle accueillit Orock dans ces dispositions, et bientôt le jeune Aléoutien, surpris autant que touché des avances d'Abbo qui lui avait toujours été représenté comme un monstre inflexible, se donna tout entier à lui. Ezéchiel connaissait trop bien le caractère naïf de la malheureuse population dont la destinée lui était confiée, pour s'étonner de cette conquête qu'il avait prévue et préparée. Il fit entrer Orock parmi les chasseurs de sa suite. Le jeune Aléout;en fut baptisé, c'est à dire qu'un moine russe lui versa de l'eau sur la tête en ajoutant à son nom d'Orock le nom sanctifié de Stanislas; car à cette pratique se borne à peu près toute l'éducation religieuse donnée aux naturels d'Ounalaska.

Orock connaissait dans leurs sombres profondeurs les montagnes de l'île où il avait passé son enfance, il connaissait le gîte des renards et des loutres; Ezéchiel, qui devenait vieux et dont le pas s'allourdissait, en vint à lui remettre de temps en temps la direction des chasses. Orock était aussi adroit qu'infatigable, si bien que lorsqu'il lui arrivait de suppléer Abbo, le butin encombrait l'établissement de la compagnie. Peu à peu on sut gré à l'intrépide chasseur des bénéfices qu'il faisait réaliser; il en résulta une amélioration générale dans le sort des Aléoutiens soumis. Orock était béni par tous ces infortunés auxquels son adresse et son courage épargnaient de cruels châtimens. Zillah était tranquille et heureuse. Elle dirigeait un atelier de jeunes filles employées à l'apprêt des fourrures. Cependant, un matin qu'Orock se disposait à partir pour la chasse, il vit, attaché à un poteau dans la cour de l'établissement, une des jeunes filles de l'atelier de sa mère. La pauvre enfant était à demi dépouillée de ses vêtemens, ses compagnes, rangées autour d'elle étouffaient silencieusement leurs sanglots. Orock s'approcha de ce groupe triste et sombre. La jeune fille attachée à l'arbre était bâillonnée, un vieil Aléoutien frappait jusqu'au sang, avec une lanière tordue et nouée, les épaules de la malheureuse dont tout le corps frissonnait convulsivement. L'exécuteur avait des larmes dans les yeux: mais un commis russe, assis près du poteau, comptait les coups et faisait impassiblement recommencer ceux qui ne lui paraissaient pas frappés assez fort. C'était une scène déchirante. Ce châtiment barbare était infligé à cette jeune fille pour une faute légère. Cependant Zillah, qui se trouvait dans la cour, s'approcha de son fils et tendit vers lui ses mains suppliantes. Orock, le visage pâle, les lèvres serrées et les muscles raidis, regardait les épaules déchirées et saignantes de la jeune fille. A la vue de l'air triste et affligé de sa mère, il s'approcha du commis russe :

— Maître, combien Thérésa Viatta doit-elle recevoir de coups? demanda-t-il d'une voix entrecoupée et convulsive.

— Quatre-vingt-quinze, répondit le commis russe.

— Maître, combien en a-t-elle reçu?

— Trente?

Orock, à cette réponse, dépouilla son vêtement, mit ses épaules à nu et se plaça devant la jeune fille.

—Frappe Kieva, dit-il ensuite au vieil Aléoutien.

Et comme Kieva hésitait :

— Frappe! répéta le commis russe.

Le vieil Aléoutien obéit, et le commis compta les coups sur les épaules d'Orock. Quand le nombre de quatre-vingtquinze fut atteint, Orock reprit son vêtement et partit pour la chasse. ses épaules étaient déchirées, le sang coulait, mais son front rayonnait de joie. Cependant, il apprit le soir que le commis russe avait fait appliquer à Thérésa Viatta, après son départ, les coups de lanière qu'il avait cru, dans la candide bonté de son cœur, épargner à la jeune fille. Thérésa, épuisée, avait perdu connaissance; on l'avait transportée mourante dans la maison d'Abbo, mais la femme d'Ezéchiel n'avait pas voulu recevoir la malheureuse enfant; Zillah la gardait chez elle. Néanmoins, soit que la perfidie du commis russe l'eût indigné, soit que la maladie de Thérésa l'attristât, Orock, dès le lendemain de cet événement, ne fut plus le même. Il commença par refuser de suivre une chasse que devait diriger Abbo. On le mit aux fers. Mais la violence ne pouvait qu'irriter cette nature généreuse et indomptée. Orock brisa ses fers et retourna dans les montagnes. Toutefois, peu de

jours après cette évasion, il revint à l'établissement sur la prière de sa mère, et peut-être attiré par l'inquiétude que lui donnait la maladie de la pauvre Thérésa. Il reprit son service, mais non plus avec la même activité infatigable

Thérésa était la fille de ce malheureux chasseur Viatta, qu'Ezéchiel avait un jour éventré sans pitié pour satisfaire la soif de son chien Susar. C'était une frêle enfant aux cheveux blonds, au doux visage rempli de tristesse et de langueur. Orock la voyait souffrante; il l'aimait.

Cependant, la compagnie reprenait toute sa sévérité envers les Aléoutiens, depuis que l'assistance d'Orock ne lui était plus aussi fructueuse. Abbo, que la reconnaissance ou l'intérêt avait aussi paru un moment subjuguer, redevenait féroce et impitoyable. La colonie était dans l'épouvante.

Ce fut vers ce temps que l'équipage du capitaine Lindoff, de la marine russe, prit terre à Ounalaska. La compagnie, en l'honneur de cette visite, commanda aux Aléoutiens d'avoir à se réjouir et à faire bon visage. Des divertissemens eurent lieu dans toute l'étendue de l'île. Les malheureux insulaires dansaient sous le bâton, pâles de honte et des larmes sur les joues, chose si triste, que les matelots de l'équipage, émus de pitié, les remplaçaient spontanément dans les quadrilles. Puis Abbo ordonna des courses à pied, auxquelles hommes, femmes et enfans étaient tenus de prendre part. Mais pendant l'une de ces courses, qui n'allait pas à son gré, l'impitoyable vieillard s'imagina tout-à-coup de lancer ses chiens après les coureurs exténués. La trompe résonna; les chiens, excités, s'élancèrent avec furie sur les pas des Aléoutiens. Ceux-ci, effrayés, se précipitèrent les uns sur les autres dans une affreuse confusion. Les chiens arrivaient à eux, ardens de rage, animés par les fanfares de la trompe, les éclats de voix et les coups de fouets des commis russes. C'était une chasse humaine horrible à voir. Les malheureux, ainsi chassés, couraient éperdus d'effroi, et ils entendaient à travers le bruit des fanfares et des aboiemens, le rire de leurs bourreaux. Cependant Thérésa Viatta, à peine relevée de sa cruelle maladie, se traînait péniblement en arrière, épuisée de fatigue, de souffrance et de terreur. Tout-à-coup Susar, l'ardent et redoutable Susar, se précipita vers elle, Thérésa tomba renversée par le chien maudit. Ce fut un moment d'inexprimable angoisse. Le féroce Susar prit à la gorge la malheureuse enfant, néanmoins force lui fut de lâcher prise aussitôt, frappé à la tête par un poing vigoureux. Il se retourna, Orock était devant lui, il lui sauta au cou. Orock reçut dans ses bras le terrible animal et le pressa contre sa poitrine. Le chien se raidit, haletant, la gueule béante et les yeux sanglans. Il mordit avec rage la poitrine d'Orock; mais le jeune Aléoutien le tenait étroitement embrassé. Bientôt Susar poussa un profond soupir, sa tête se renversa sans force et sa gueule se ferma. Orock dénoua alors ses bras et Susar tomba lourdement sur le sol, il était mort. Cette lutte étrange et effrayante n'avait duré qu'un instant. Cependant les matelots et les officiers de l'équipage du capitaine Lindoff, frappés du courage et du sang-froid d'Orock, allèrent spontanément au devant de lui et lui firent une sorte d'ovation.

Mais Abbo n'avait pas vu sans colère tomber son chien favori; l'irritable vieillard dissimula sa vengeance. Le soir de ce jour, après un banquet offert aux officiers et aux matelots de l'équipage, Ezéchiel fit appeler Orock et Thérésa Viatta.

— Messieurs, dit-il aux officiers russes, vous avez admiré la bravoure et le sang-froid de ce jeune sauvage, mais Orock n'est pas moins adroit que courageux C'est le Guillaume Tell d'Ounalaska. Kieva, continua-t-il en s'adressant au vieil Aléoutien, qu'on apporte un arc et une flèche.

Kieva sortit de la salle du banquet et alla chercher ce que demandait Abbo.

— Orock, reprit celui-ci en se tournant du côté du jeune homme, tu aimes Thérésa Viatta?

— Maître, Thérésa Viatta est malheureuse, répondit Orock.

— Eh bien! je te la donne pour femme si tu atteins d'une flèche le but que je vais t'indiquer.

— Maître la flèche d'Orock sait atteindre le cœur de l'ours, dit le jeune Aléoutien en regardant fixement Ezéchiel.

— Oui, répondit Abbo, je ne l'ai pas oublié; mais tu verras de tes yeux le but que je t'indi-

querai, et si tu l'atteins, je te donne avec Thérésa Viatta la liberté.

— C'est bien, répondit Orock.

Les officiers et les matelots écoutaient ce dialogue en silence et d'un air étonné. Ezéchiel se retourna de leur côté, puis il reprit :

—Messieurs, nous ne pouvons pas vous offrir le plaisir de la comédie, nous n'avons pas de comédiens ici; mais d'honneur je ne le regrette pas; ces mauvais singes de sentimens m'ont toujours fait hausser les épaules. Je me souviens entr'autres d'un Guillaume Tell que j'ai vu à Wladimir et qui pleurait comme un veau écorché en braillant qu'il craignait d'attraper la tête de son fils. Ce n'est pas ainsi que se conduit un homme de la trempe de Guillaume Tell.

A ce moment, Kieva rentrait. Il apportait un arc et des flèches. Abbo fit asseoir Thérésa Viatta à une extrémité de la salle. Il lui posa un verre sur la tête et dit à Orock.

—Prends cet arc et ces flèches, brise ce verre, et Thérésa Viatta est à toi.

Orock regarda le but qui lui était indiquée, puis il prit une flèche des mains de Kieva et l'ajusta long-temps; enfin il banda l'arc, mais sa main tremblait, il brisa la flèche entre ses doigts et dit :

—Maître, Orock renonce à Thérésa Viatta, il aime mieux ne jamais la voir lui sourire que de s'exposer à répandre son sang.

Les officiers russes qui regardaient cette scène comme un jeu de la part d'Ezéchiel, applaudirent à la réponse d'Orock. Cependant Abbo reprit en s'adressant au jeune Aléoutien.

—Brise le verre et je te donnerai la liberté.

—Orock s'est livré à toi. Il sera libre tant que tu n'auras pas emprisonné les montagnes d'Ounalaska.

— Mais je puis t'emprisonner, esclave!

— Orock sera libre tant qu'il pourra mourir.

— Eh bien! puisque tu ne veux pas abattre ce verre, je vais l'abattre moi, dit Ezéchiel en s'approchant de la muraille où se trouvait suspendue sa carabine.

— Maître!!! s'écria Orock d'une voix tremblante et suffoquée.

— Tire ou je tirerai, dit Abbo en allongeant le bras vers la carabine.

Orock prit une nouvelle flèche des mains de Kieva, en examina la pointe et tendit son arc.

Son visage était pâle, ses yeux ardens d'inquiétude et de menace; ses lèvres frémissaient convulsivement.

— Allons, tire, dit Ezéchiel la main sur la muraille.

Orock leva son arc, en amena la corde à lui et pendant un moment ajusta le verre posé sur la tête de Thérésa Viatta. Mais le malheureux jeune homme laissa retomber ses bras avec désespoir et, de la paume de sa main, essuya son front mouillé de sueur.

A ce moment un officier russe se leva de son siége et essaya d'intervenir, faisant observer que le jeu avait été poussé assez loin. Toutefois, Abbo rejeta brutalement ses observations.

—Qu'il tire, ou je vais tirer, répondit-il avec colère en étendant de nouveau le bras vers sa carabine.

Mais il n'eut pas le temps cette fois d'en atteindre la crosse, Orock, plus prompt que l'éclair, releva son arc : la flèche partit et vint clouer sur la muraille, à deux doigts de la carabine, la main du cruel Abbo, qui poussa un effroyable cri de rage et de douleur.

Orock s'élança aussitôt vers Thérésa, l'emporta dans ses bras et disparut.

Cependant, une heure ne s'était pas écoulée depuis la disparition d'Orock, qu'Ezéchiel, suivi d'une garde nombreuse, escaladait les montagnes d'Ounalaska. La nuit était venue, la neige tombait à gros flocons. Le volcan, semblable à une immense torche, laissait voir à sa crête calcinée une gerbe de feu. Ce fut vers ce point flamboyant qu'Abbo dirigea les hommes de sa garde; il pensait que le jeune Aléoutien se réfugierait dans la caverne embrasée qui se trouvait près du cratère. Orock, chargé de Thérésa Viatta, gravissait, en effet, le pic de la montagne, dans la direction de son ancienne demeure, toutefois, il connaissait les sentiers qui y conduisaient directement; il y arriva bientôt. Thérésa s'était évanouie entre ses bras. Orock déposa la pauvre jeune fille au fond de la caverne, sur un lit de mousse qui avait servi autrefois à sa mère. Cela fait, il redescendit précipitamment les sentiers. Zillah était restée au pouvoir de la compagnie, il avait hâte de l'arracher aux dangers qu'elle pouvait courir. Il fut, en un mo-

ment, au bas de la montagne. Le vallon était désert, l'obscurité profonde. Orock traversa sans hésitation l'espace qui le séparait de la maison d'Abbo; il pénétra dans la partie de cette maison occupée par sa mère, chercha la malheureuse Zillah, mais ne la trouva pas. Alors il sentit sa poitrine se serrer et son front pâlir. Cependant, il se dirigea vers la demeure d'Ezéchiel. Il y entra sans obstacle. Abbo avait emmené avec lui les chasseurs et les commis russes, laissant aux esclaves aléoutiens la garde de sa maison. Toutefois, Orock, arrivé sous le vestibule du logement d'Ezéchiel, s'arrêta frappé de crainte. Un groupe de femmes était agenouillé dans un coin du vestibule et paraissait prier, le front penché vers la terre. Il s'approcha de ce groupe et porta la main sur sa poitrine avec douleur. Zillah était étendue sans mouvement par terre au milieu des femmes agenouillées. Ses habits étaient tachés de sang; elle était morte. Orock, en présence de ce triste spectacle, resta quelques momens debout, le regard sombre et fixe, les bras tombans le long du corps. Il considérait le front décoloré de sa mère, immobile, muet, glacé de stupeur. Enfin, il s'inclina sur la pauvre Zillah, lui prit la main et l'appela d'une voix douce; il l'appela ainsi trois fois en approchant son oreille des lèvres de la morte. Cette scène de désespoir concentré avait une expression poignante, impossible à rendre. Cependant, la femme d'Ezéchiel, entourée d'Aléoutiens armés de sabres et de torches, entra tout-à-coup dans le vestibule. Elle avait été informée de la présence d'Orock, elle ordonna de le saisir mort ou vif. Un vieux chasseur russe, qui se trouvait dans la troupe des Aléoutiens, s'avança le sabre haut sur le jeune homme. Mais Orock le désarma. Les Aléoutiens se tenaient en arrière et paraissaient, malgré les imprécations violentes de la femme d'Abbo, ne pas vouloir user de leurs armes contre le fils de Zillah. Orock avait le sabre du chasseur; en proie au vertige du désespoir, il se précipita à l'improviste sur la femme d'Ezéchiel. La malheureuse, éperdue de frayeur, tomba à genoux en invoquant le nom de son mari. Orock s'arrêta, il parut hésiter. Mais, rejetant tout-à-coup son sabre :

— Eh bien! femme, tu diras à ton mari qu'il a tué ma mère et que je t'ai épargnée.

A ces mots, Orock s'enfuit du vestibule et disparut protégé par les ténèbres. Il reprit tristement le chemin de la montagne. La neige tombait toujours, l'obscurité était plus profonde, et c'est à peine si l'on apercevait encore une lueur confuse à la cime du volcan. Orock gravit le sentier qui devait le conduire à la caverne où il avait déposé Thérésa Viatta Il marchait d'un pas rapide mais inattentif, la tête inclinée sur la poitrine; de profonds soupirs se brisaient dans sa gorge.

Cependant Abbo, après avoir long-temps erré au milieu des neiges, était enfin arrivé au sommet de la montagne. Il avait fait allumer des branches de pin et sonder la caverne embrasée. Thérésa Viatta avait été retrouvée sur le lit de mousse. La pauvre jeune fille, revenue au sentiment, mais effrayée du silence de cette caverne sombre et glacée, pleurait avec désespoir. A l'arrivée des hommes d'Ézéchiel, elle joignit les mains et fit un cri de joie. Abbo, satisfait de voir que, suivant ses prévisions, Orock s'était, en effet, rendu à son ancienne demeure, posa des gardes en sentinelle, de manière à le surprendre à son retour. Puis, il fit sortir Thérésa Viatta de la caverne et lui ordonna de chanter. Thérésa chanta d'une voix triste et souffrante. Néanmoins, éclairée aussitôt par l'entretien d'Ézéchiel avec ses hommes, et songeant qu'on la faisait chanter pour attirer Orock dans un piége, elle s'interrompit. Abbo voulut l'obliger de continuer en employant la violence; mais la jeune fille se leva tout-à-coup, s'échappa des mains des gardes et s'enfuit dans la direction de la bouche du volcan. Ezéchiel et les gardes se précipitèrent sur ses pas. Cependant, ils s'arrêtèrent bientôt suffoqués par la vapeur sulfureuse qui jaillissait du cratère. Thérésa courait toujours. Abbo apostropha violemment ses hommes qui reculaient épouvantés; et seul il se lança après la jeune fille.

Orock arrivait en ce moment. Il vit, à travers la vapeur embrasée, Abbo sur le point d'atteindre Thérésa. Plus prompt que la foudre, il courut au vieillard qu'il enleva dans ses bras; et égaré, troublé, pris de vertige, il continua de courir en avant. Les gardes armèrent leurs carabines et le couchèrent en joue. Orock, toujours courant et chargé d'Ezéchiel, gravit un

bloc de rocher qui surplombait la bouche du volcan. On les vit, à la lueur des flammes, suspendus pendant un moment, l'un et l'autre, sur le gouffre... mais les gardes firent feu et tous deux roulèrent dans l'abîme.

Thérésa Viatta s'était affaissée sur elle-même, étouffée par la vapeur.

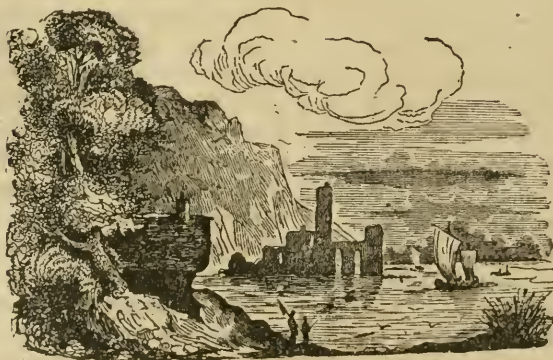
Cependant, le lendemain de cette nuit funeste, es habitans d'Ounalaska gravissaient, avec inquiétude, le pic de la montagne. Le volcan était éteint. Les jeunes filles recueillirent, au milieu des cendres, le corps inanimé de la pauvre Thérésa. Les hommes cherchèrent Orock, mais ne le trouvèrent pas. L'un d'eux, penché sur le bord du cratère, l'appela. Les entrailles du volcan s'émurent et répondirent à sa voix. Alors, les Aléoutiens levèrent les mains au ciel, persuadés qu'Orock n'était pas mort; ils se dirent qu'il sortirait un jour du sein de la montagne pour leur antique indépendance.

Aujourd'hui encore, les malheureux insulaires se rendent en pèlerinage sur la cime du volcan et appellent leur sauveur. L'écho de l'abîme leur répond et entretient leur triste espérance.

Amédée Gouet.

---

(1) Cette nouvelle, que nous empruntons au *Portefeuille*, *Revue Diplomatique*, qui a pris si vite un rang distingué parmi les publications politiques de premier ordre, est due à la plume élégante de M. Amédée Gouet. Cette étude de mœurs sur les colonies russo-américaines, si peu connue, nous a paru pleine de détails piquans, et aussi remarquable par un style vif et coloré que par; la nouveauté des détails.



ANNA VALLÉE.

Dans le salon d'une maison bourgeoise, un homme, le maître du logis, marchait avec agitation d'un bout à l'autre de la pièce. L'altération de ses traits, son geste fébrile, l'accentuation pédestre de sa démarche, tout dans son maintien révélait une violente émotion et laissait voir les pénibles efforts qu'il s'imposait pour maîtriser une colère prête à éclater à tout instant. Cet homme paraissait avoir, et avait en effet quarante-cinq ans. Il était grand et fort, carré des épaules et de la taille, jambé à l'avenant; l'aspect de sa personne était vulgaire et désagréable. De moment à moment, il s'arrêtait pour répondre brièvement et avec brusquerie, par une exclamation outrageante le plus souvent, au discours que lui tenait une jeune femme, pâle et maladive, qui, placée debout à la droite du foyer, s'exprimait avec le calme qui vient d'un courage réfléchi, avec la mesure parfaite et le ton convenable qui dénotent une éducation distinguée.

Ces deux personnes, dont les manières et le langage étaient en si grande opposition, différaient davantage encore de mœurs et de sentimens. Il n'y avait aucun rapport de caractère entre elles, et rien de commun que le nom, car c'étaient deux époux.

Leur entretien était momentanément interrompu. Mme Souvray venait d'informer son mari d'une résolution grave, et, dans une attitude pleine de fermeté, elle attendait sa réponse. Celui-ci continuait sa marche tourmentée à travers la chambre, et gardait le silence. Après quelques minutes de laborieuse réflexion, il s'arrêta tout-à-coup vis-à-vis de sa femme:

— Vous avez fini? lui demanda-t-il brutalement.

— Oui, Monsieur, répondit-elle avec dignité.

Il fit encore deux ou trois tours, et s'arrêtant de nouveau:

— Eh bien! Madame, reprit-il d'un ton dédaigneux, votre beau discours ne m'a pas fait changer d'avis. Jamais, ajouta-t-il avec force, je ne consentirai à une séparation amiable qui me rendrait la fable de tous ceux qui nous connaissent et qui servirait de manteau à vos déréglemens. Je ne veux pas non plus d'une séparation judiciaire dont l'éclat livrerait mon nom à la chronique scandaleuse de cent gazettes. Grâce à Dieu, je suis plus soucieux de mon honneur. Nous vivrons comme par le passé, malheureux sans doute, mais ensemble.

— Moi, Monsieur, dit-elle résolument, je vous déclare que la vie commune est un supplice au dessus de mes forces; et je suis bien décidée à ne pas supporter davantage vos indignes traitemens.

— Vous vous plaignez aujourd'hui pour la première fois.

— C'est que pendant long-temps j'ai eu l'espoir de vous ramener à de meilleurs procédés. Je pensais que, touché de mes efforts pour vous complaire et de ma soumission absolue à vos volontés, vous finiriez par reconnaître vos torts

envers moi et par me témoigner enfin les égards et la considération auxquels j'ai droit à tant de titres, comme femme, comme épouse et comme mère. Loin de m'en faire un reproche, sachez moi gré, au contraire, d'avoir gardé un si long et si pénible silence.

— Vous deviez parler plus tôt, ou il fallait vous taire toujours.

— Ah! la résignation a ses limites! s'écria-t-elle avec une doulourense expression et en levant les yeux au ciel comme pour implorer son divin témoignage. Si j'élève la voix aujourd'hui, continua-t-elle avec plus de calme, c'est que j'ai trouvé dans le sentiment de ma dignité blessée le courage de braver votre colère et la force de m'exprimer.

— Trève de phrases! interrompit-il brusquement. Expliquez-vous sans préambule et laissez à vos grands airs ; voyons, qu'avez-vous à me reprocher? en vous épousant, ne vous ai-je pas donné un nom honorable? chaque année, mon travail n'ajoute-t-il pas à notre fortune? suis-je ivrogne ou joueur? voyons, parlez.

— Je n'ai pas attaqué votre probité, Monsieur, répondit-elle; je ne me plains pas du mal qui me touche, et je vous répète que le joug domestique dont vous m'accablez est un fardeau trop lourd que je ne puis plus porter.

M Souvray pensant avoir répondu à sa femme par une raison sans réplique en lui donnant cette incroyable excuse qu'il n'était ni joueur, ni ivrogne, dédaigna d'en faire valoir de nouvelles; il haussa les épaules en signe d'impatience. Après une courte pause, Mme Souvray reprit d'un accent plein de tristesse :

— Jetez un coup d'œil en arrière, Monsieur; revenez par la pensée à l'époque de notre union: il y a cinq ans; j'en avais seize. J'étais orpheline, sans parens même éloignés, n'ayant pas d'autre appui dans le monde que mon tuteur. Ma fortune et cette position isolée vous convinrent, parce qu'en vous mariant vous n'aviez pas de famille à épouser Et sans vous informer autrement de mon caractère, sans me connaître, ni m'aimer, vous avez sollicité ma main. Moi, pauvre enfant oubliée du ciel! pouvais-je lutter contre les conseils de mon tuteur? Devais-je contrarier la volonté de celui qui m'avait servi de père? La reconnaissance ne me faisait-elle pas un devoir de lui obéir? La veille encore pensionnaire, sans transition aucune, le lendemain j'étais votre femme. Vous, Monsieur, vous avez agi en pleine liberté, avec la conscience parfaite de votre action. Votre expérience des choses de la vie et des obligations du monde était aussi complète que mon ignorance en était entière. Je suis donc fondée à vous demander compte de mes espérances déçues, de l'inutilité de mes jours, de mon avenir compromis, de mon malheur enfin! car le jour où, jeune fille, j'ai franchi le seuil de cette maison pour la première fois, j'y suis entrée avec résignation, confiante en votre loyauté, pleine de bon vouloir, bien résolue à satisfaire religieusement aux devoirs de ma nouvelle situation; et certes, dans la disposition de mon esprit et de mon cœur, il vous eût été facile de me les rendre également chers et aisés à remplir. Vous ne l'avez pas voulu. Assez de fois pourtant je vous ai fait entendre que je serais heureuse de céder aux exigences de votre volonté jalouse, de me soumettre à tous les sacrifices d'amour-propre que vous m'imposiez, si du moins vous consentiez à m'en tenir compte et à les accepter de ma part comme un témoignage d'affection. Quoi que j'aie tenté, vous m'avez toujours repoussée. Or, sachez-le donc, Monsieur; si j'ai tant et depuis si long-temps souffert sans me plaindre ni vous montrer d'hostilité, je n'ai agi que par inspiration de conscience et respect de moi-même. Jamais la pensée ne m'est venue que vos torts envers moi pussent en aucun cas servir d'excuse aux miens. Et aujourd'hui, ce m'est une consolation d'autant plus vive que vous m'avez méconnue davantage, de vous obliger à me rendre la justice rigoureuse que durant ces cinq années d'épreuves je ne vous ai donné aucun sujet de reproche, et que j'ai fidèlement tenu mes promesses.

— Parlez plus franchement : vous voulez dire que j'ai manqué aux miennes? interrompit-il d'un ton d'ironie.

— Oui, Monsieur, répliqua-t-elle. Vous aviez promis, et c'était votre premier devoir, vous aviez promis de m'honorer; vous deviez, par votre exemple, commander aux autres la considération pour moi, et vous ne l'avez pas fait. J'avais droit d'être traitée comme votre compagne, et vous m'avez abaissée au rôle indigne de

votre servante. Vous me donnez vos ordres sans jamais me demander un avis. Je tiens votre maison, chaque mois vous me comptez la somme qui doit suffire aux besoins de tous, et cela pour vous éviter l'ennui des détails journaliers. Je ne sais rien de votre fortune comme j'ignore aussi vos projets; entre nous, il n'y a que ces rapports obligés et futiles, commandés par l'usage ou la bienséance : point d'intimité. Et cette façon de vivre, s'écria-t-elle en s'animant par degrés, serait ce qu'on entend par la communauté du mariage? ce serait là un des commandemens de cette loi éternelle qui domine toutes les autres? Non, non, Monsieur! A défaut de savoir, les femmes ont dans l'esprit un instinct qui les trompe rarement. Je comprends que le titre et le caractère d'épouse impliquent des droits et des priviléges que je n'ai pas. Je sens qu'ici je suis chez vous et non chez moi; que ma position est fausse, humiliante, et qu'elle doit exciter la pitié de ceux qui la connaissent, comme à moi-même qui la subit, elle n'inspire que du mépris.

— Madame! interrompit-il avec éclat et en frappant violemment du pied.

— J'ai employé tous les moyens pour obtenir votre confiance, continua-t-elle avec plus de mesure; j'ai fait tous mes efforts pour en être digne, et alors même que j'ai cru la mériter, je n'ai pas cessé de la solliciter comme une faveur. M'avez-vous accueillie une seule fois? Non, vous le savez bien. Jamais vous ne m'avez répondu que par des lieux communs ou des banalités parfois injurieuses, et quand j'ai trop insisté, vous m'avez maltraitée, Monsieur.

— Mensonge!

— Mensonge? reprit-elle en relevant la tête avec orgueil et cependant d'une voix altérée par l'émotion douloureuse qu'éveillait en elle le souvenir de son humiliation; oubliez-vous donc qu'hier, ce dernier outrage me manquait! lorsque j'ai surpris le secret de vos familiarités avec ma femme de chambre, votre honte s'est manifestée avec une telle violence, que ma personne témoignera long-temps des effets de votre colère.

— Hier, j'ai eu tort, répondit-il avec moins d'emportement cette fois que de confusion; mais convenez, Madame, que vous prenez aujourd'hui une cruelle revanche Au reste, ajouta-t-il presque aussitôt, se faisant accusateur pour n'avoir pas à se justifier, n'espérez pas me tromper; ces récriminations, ces menaces, tout cela ne vient pas de vous. On vous a monté la tête et je veux savoir qui vous a donné d'aussi mauvais conseils.

— Vous savez trop bien que je n'ai pas d'amis, répliqua-t-elle avec tristesse et d'un accent plein d'amertume. N'avez-vous pas fermé ma porte à toutes les personnes qui m'aiment ou que j'avais plaisir à voir? Au moins avez-vous remplacé les sociétés qui m'étaient chères ou agréables par d'autres de votre choix? Hélas! non. J'ai toujours vécu seule. Et d'ailleurs, les gens qui me servent ne sont-ils pas les espions de votre jalousie? Les lettres que je reçois des deux ou trois amies de pension qui me sont restées fidèles, me parviennent-elles jamais que d'abord elles n'aient passé sous vos yeux? Détrompez-vous, Monsieur. Sachez que le sentiment de fierté qui m'indigne contre vous prend sa source dans mon cœur et qu'il ne relève pas des inspirations d'autrui. Un dernier mot doit vous éclairer et mettre fin à cette discussion, continua-t-elle en accentuant ses paroles avec plus d'énergie; vous jugerez après si pour nous la vie commune est désormais possible. Je n'ai plus d'affection pour vous. Ne vous récriez pas! mon affection, vous l'avez refusée. — Ma soumission à vos volontés n'est plus la conséquence de mon estime pour votre caractère; si j'obéis, ce n'est point déférence de ma part; je ne fais que céder à la crainte de vos emportemens. Et sans doute vous ne prétendez pas à mon respect, vous qui n'avez su respecter ni votre maison, ni votre femme, ni vous-même.

— N'ajoutez pas un mot, Madame; je vous le défends! s'écria-t-il d'une voix éclatante. Ainsi, depuis le premier jour, poursuivit-il avec une émotion si vive qu'elle comprimait les élans de sa colère, depuis cinq ans, votre soumission est un mensonge? Ce que j'appréciais comme une vertu était de l'hypocrisie? Cela est infâme! — Vos plaintes sont chimériques, ajouta-t-il encore en se remettant peu à peu avec effort; et il vous sied mal de vous autoriser du seul tort que j'aie envers vous, alors que votre conduite est si coupable, pour provoquer une rup-

ture scandaleuse qui nous flétrirait tous les deux, et vous plus encore que moi-même! Pauvre folle! vous ignorez donc quelle autorité la loi donne au mari comme chef de famille? Eh bien! ne me forcez pas à vous l'apprendre; craignez qu'à l'avenir je n'use de tous mes droits avec rigueur pour vous punir de tant d'audace et de fausseté.

— Vos menaces ne m'effraient pas, Monsieur. Je vous ai dit ma résolution; elle est inébranlable.

— Votre entêtement me fait pitié, répliqua-t-il à bout de patience et avec rage. Si, par impossible, je cédais à votre demande, que deviendriez-vous, mon Dieu? en sortant de ma maison, où iriez-vous? hors d'ici, ne le savez-vous pas, il n'y a pour vous ni honneur, ni estime à prétendre? partout ailleurs vous seriez vue avec mépris. Faut-il donc aussi vous rappeler votre fille et ce que vous lui devez? Allez, Madame, la chaîne qui vous pèse est celle de vos devoirs; songez à les remplir plutôt qu'à vous soustraire à leurs faciles obligations, et conduisez-vous de telle manière que je puisse un jour vous pardonner.

Fatigué de la lutte et espérant un bon effet de l'impression que ses dernières paroles produiraient sur l'esprit de sa femme, il ne voulut pas entendre de réponse. Il vint à elle, lui prit la main avec autorité et la conduisit jusqu'à la porte de son appartement.

— Rentrez chez vous, Madame, lui dit-il sévèrement; j'ai besoin d'être seul.

Aussitôt après la sortie de Mme Souvray, son mari se laissa tomber avec accablement sur son siége et appliqua sa réflexion sur la scène qui venait de se passer entre elle et lui. Il était, à vrai dire, encore plus surpris qu'affligé de la démarche de sa femme, et il n'avait pas assez de liberté d'esprit pour en mesurer toute la sérieuse portée.

— Qui pouvait supposer, se disait-il, que sous ce calme et cette frêle apparence, il y avait tant de fierté, d'énergie et de résolution? Oh! elle réfléchira! pensa-t-il bientôt dans son aveugle présomption. Elle comprendra que son intérêt est de se soumettre. De mon côté, quelques soins, quelques prévenances, et les choses rentreront dans l'ordre voulu.

Il achevait ses dispositions pour sortir, lorsqu'il fut distrait et retenu par un visiteur entré familièrement sans s'être fait annoncer.

Le nouveau-venu était un homme entre deux âges, aux manières simples et à la démarche posée. Il avait le front calme, l'œil doux, le regard placide, le sourire facile et bienveillant. La candide expression de sa physionomie réflétait avec vérité la paix de son esprit et la sérénité de son âme. Véritable type du célibataire béat. Il s'appelait Bonnaire.

— Bonjour, Souvray, dit-il en lui offrant la main.

— Parbleu! tu arrives à propos, répondit celui-ci du ton brusque qui lui était habituel, car j'ai besoin de te parler, et je me proposais d'aller chez toi dans l'après-midi. Mais dis-moi d'abord le motif de ta visite.

Bien qu'il fût accoutumé de longue date aux façons cavalières de son ami, M. Bonnaire se montra un peu étonné de la réception pétulante qu'il lui faisait.

— Ne sais-tu pas, lui dit-il avec le calme dont il ne se départissait en aucune circonstance, que j'ai l'habitude de venir tous les jours voir ta femme, ma pupille?

— Je l'oubliais, répondit M. Souvray avec distraction.

— Cela n'a rien d'étonnant, répliqua l'impassible M. Bonnaire; tu es si rarement chez toi que tu ne peux guère y remarquer mon assiduité.

— Réponds-moi, interrompit l'époux avec vivacité : sont-ce tes conseils qui ont inspiré à ma femme les reproches qu'elle vient de m'adresser, les folles idées d'indépendance qu'elle nourrit? Connais-tu ses projets de séparation?

M. Bonnaire ouvrit de grands yeux étonnés et recula de trois pas.

— Mais je suis fou moi-même, reprit aussitôt M. Souvray, cela est impossible! toi qui nous as mariés, tu n'as pu songer à nous désunir.

— Ah! ça, tu m'effraies! explique-moi ce que signifie un pareil langage?

— N'entends-tu pas, poursuivit le mari d'une voix altérée par les efforts qu'il faisait pour vaincre son émotion, autant que par l'émotion même dont il était agité, n'entends-tu pas que ma femme, dont je me croyais aimé, qui me sem-

blait heureuse, m'a demandé ce matin les comptes de sa fortune en sollicitant mon consentement à une rupture amiable, si mieux je n'aimais une séparation judiciaire ?

—Que me dis-tu là ! s'écria le bonhomme au comble de la stupéfaction.—Et de quoi se plaint-elle ? demanda-t-il naïvement.

— J'ai eu quelques torts envers elle, répondit M. Souvray avec embarras; tu comprends qu'elle les exagère beaucoup, s'empressa-t-il d'ajouter en donnant à sa voix une inflexion emphatique.

— Enfin, que te reproche-t-elle ? demanda encore le tuteur avec persistance.

— Ah ! je ne te prie pas de me confesser ! s'écria l'époux avec impatience; je n'ai pas besoin de ton absolution. Ce que j'attends de ton amitié, reprit-il après un court silence et avec douceur, passant ainsi de l'emportement à la prière par une transition brusque assez en usage parmi les gens mal élevés qui cèdent promptement à la colère, ce que j'attends de ton amitié, c'est de voir Anna ; elle t'aime, elle écoutera tes avis. Ma dignité de mari se refuse à ce que je fasse les premiers pas, ajouta-t-il avec une imbécile assurance ; mais qu'elle revienne soumise comme autrefois et je n'aurai pas de rancune. Je remets entre tes mains, mon cher Bonnaire, les intérêts de mon ménage.

Le tuteur allait décliner la charge de ce devoir ; son ami ne lui en laissa pas le temps. Il lui ferma la bouche par ces paroles :

— Mes affaires m'obligent à sortir ; mais reste à dîner avec nous et à mon retour tu m'apprendras le résultat de tes efforts.

Puis il s'éloigna sans donner aucune attention au geste expressif par lequel M. Bonnaire manifestait son désir de produire une objection à l'encontre du service qu'on lui demandait.

— Bon ! le voilà parti sans m'avoir entendu ; quel singulier homme! s'écria M. Bonnaire en s'allongeant sur la causeuse. Reste à dîner avec nous, me dit-il; il oublie que j'ai l'habitude de dîner ici tous les jeudis... et c'est aujourd'hui jeudi. — Allons! poursuivit-il en pensant tout haut, reprenons une fois encore mon rôle de tuteur que je croyais achevé, et préparons-nous à faire un cours d'éloquence conjugale à l'usage de ma pupille!

Il fut soudainement interrompu dans sa réflexion par le bruit d'une voix dont le timbre criard lui était bien connu.

— Puisque mon frère n'est pas chez lui, nous reviendrons, M. de Bussiennes; je vous demande seulement quelques minutes pour embrasser ma belle-sœur.

Ces paroles, venues de l'antichambre, étaient prononcées par Mme Godard, propre sœur de M. Souvray. C'était une personne grande et forte, à l'œil noir, vif et hardi; aux joues purpurines, aux gestes multipliés, au maintien assuré; femme de belle prestance et de joyeuse humeur, ayant le verbe haut, la réplique prompte et nette, la tête légère et le cœur sur la main; au demeurant : femme excellente et parfaitement ridicule. Elle s'adressait à un jeune homme dont les manières pleines de distinction et la tenue réservée faisaient un contraste peu avantageux aux bruyantes allures de son interlocutrice.

— Eh ! dit-elle en entrant la première au salon, voici précisément M. Bonnaire, un ami de la famille, qui voudra bien vous faire compagnie quelques instans!

— Madame, je suis votre serviteur, dit M. Bonnaire en s'inclinant.

— Permettez-moi, continua Mme Godard, de vous présenter M. Albert de Bussiennes, riche propriétaire de la Normandie, arrivé depuis peu d'un long voyage en Grèce, en Orient. Monsieur a visité Jérusalem! ajouta-t-elle avec emphase.

— Comment ! c'est toi, mon garçon? s'écria M. Bonnaire en s'adressant à Albert, qui paraissait aussi contrarié de cette rencontre que d'avoir à subir les singuliers honneurs que Mme Godard faisait de sa personne.

— Dieu, qu'il est changé! se dit à part lui le tuteur d'Anna

— Vous connaissez M. de Bussiennes? demanda son introductrice avec surprise.

— Si je le connais? répondit M. Bonnaire. Je l'ai vu.... c'est à dire, non, je ne l'ai pas vu naître; mais je l'ai vu élever, grandir. J'ai été l'ami de son père, le général de Bussiennes; le plus honnête homme! ajouta-t-il avec exclamation : la probité en chausses et en pourpoint.

— Je suis sensible, Monsieur, dit Albert avec une froide politesse, au souvenir que vous con-

servez de mon père. Ma présence chez M. Souvray, continua-t-il avec une intention marquée, a pour objet l'achat d'une propriété qui faisait autrefois partie du domaine de ma famille et que j'ai le désir d'y voir rentrer.

—Diable! s'écria M. Bonnaire en affectant une aisance qu'il était loin d'éprouver, tu augmentes tes biens à l'âge où d'ordinaire on les engage!

— Mme Durfort, poursuivit Albert du même ton réservé...

— Mon Dieu! M. de Bussiennes, interrompit celle-ci avec impatience, ne m'appelez donc pas sans cesse Mme Durfort.

— Excusez-moi, Madame.

— Lors de votre départ, continua-t-elle avec volubilité, il y a cinq ans, j'étais en effet Mme Durfort, du nom de mon premier mari, feu le colonel Durfort. Mais depuis j'ai eu la douleur de le perdre, et après l'avoir pleuré bien longtemps, pressée par ma famille et cédant à la raison, j'ai dû consentir à épouser M. Godard, joailler des princes de la famille royale, fabricant d'ornemens d'église et marguiller de St-Sulpice. Ne me faites donc pas souvenir à tout instant que j'ai porté ce beau nom de Durfort; cela renouvelle mon chagrin et des regrets... coupables dans ma position actuelle.

— Pardon, Madame, répondit Albert avec un froid sourire. Je tenais à ce que M. Bonnaire ne se méprît pas sur le motif qui m'amène chez M. Souvray

— Il est tout naturel. dit-elle avec empressement: mon frère étant propriétaire d'une moitié de la terre que vous désirez acquérir, la vente ne peut s'en faire sans son agrément. Permettez, Messieurs, que je vous laisse pour entrer chez ma sœur, ajouta-t-elle en ouvrant la porte qui conduisait à l'appartement de Mme Souvray.

Albert de Bussiennes et M. Bonnaire, restés seuls, gardèrent un assez long silence. Le jeune homme ne paraissait pas disposé à reprendre l'entretien; il s'était assis et feuilletait avec indifférence un album placé à portée de sa main. Ce muet tête-à-tête était insupportable au tuteur d'Anna. Après avoir fait plusieurs tours et jeté à différentes reprises un coup d'œil furtif sur le fils de son ancien ami, il s'arrêta à quelques pas de lui :

— Ah ça, Albert, lui dit-il avec bonhomie, est-ce qu'après cinq ans écoulés, tu me garderais encore rancune?

— Pourquoi revenir sur le passé, Monsieur, répondit le jeune homme qui voulait éviter une explication.

— C'est que je me trouve blessé de la froideur de ton accueil, répliqua M. Bonnaire avec franchise et sans cacher son émotion. A présent que tu es homme, ajouta-t-il, que tu as secoué ton manteau de jeunesse et acquis de l'expérience, peux-tu m'en vouloir encore d'avoir refusé la main de ma pupille à un enfant qui n'avait ni état, ni position dans le monde?

— Au moins n'avait-il pas sa fortune à faire? objecta celui-ci avec dureté.

— J'en conviens; mais après tout les idées ne sont plus aujourd'hui les mêmes, et la justice que ton amour-propre me refusait autrefois, à présent tu me la rends du fond du cœur, j'en suis sûr.

— Vous vous trompez, Monsieur, répondit Albert d'un accent plein d'amertume; mes idées n'ont pas plus varié que mes sentimens. Votre refus pèsera sur ma vie jusqu'à mon dernier jour, comme un affreux malheur; et s'il faut vous le dire, je ne vous le pardonnerai jamais.

— Ainsi, dit avec peine M. Bonnaire, un peu troublé par ces paroles, j'ai perdu ton affection?

— Que vous importe!

—Et cela pour avoir fait mon devoir, ajouta-t-il du même air.

— C'est ce que je conteste, répondit sévèrement Albert.

— Au moins reconnaîtras-tu qu'aucun intérêt personnel n'a dicté ma conduite en cette circonstance?

— Puisque vous voulez savoir ma pensée, dit le jeune homme, je vais m'expliquer. On n'est pas toujours méchant parce qu'on fait le mal; on nuit aux autres dans les conditions de sa nature. Vous, par exemple! dont les mœurs sont douces, le caractère bienveillant, avec votre bonhomie naturelle, vous avez fait une action que les gens de cœur ont le droit de flétrir.

— Est-ce possible?

— Quand j'ai sollicité la main d'Anna, poursuivit Albert avec l'accent contenu de cette agitation nerveuse qui présage la colère, elle avait

seize ans et moi vingt-deux Nous avions passé ensemble nos années d'enfance ; elle avait été élevée avec ma sœur, dans la même pension, et vous veniez avec elle durant les mois de vacances au château de mon père. Nos relations étaient étroites et dataient du berceau ; aucun événement ne les avait interrompues, ni aucun désaccord altérées ; enfin, nous nous aimions et vous le savicz. Puisqu'à vos yeux ma jeunesse était un obstacle et le seul empêchement à la réalisation de nos projets, il fallait attendre comme je le demandais, ou plutôt, rappelez-vous-le, comme nous vous l'avons demandé à mains jointes et à genoux tous les deux. Mais l'éducation d'Anna était terminée ; vous étiez obligé de l'avoir constamment auprès de vous, à lui faire voir le monde et à diriger sa conduite, et vous avez reculé devant cette tâche qui était le premier de vos devoirs ; parce que cela eût dérangé vos convenances particulières et les habitudes de votre vie. Oh ! tant qu'il n'a fallu que gérer sa fortune avec probité et recevoir ses caresses d'enfant, le rôle de tuteur vous était facile. Vous n'avez pas compris son caractère sérieux. Les soins qu'exige la seconde éducation d'une jeune fille vous ont effrayé ; vous n'avez pas trouvé dans votre cœur le dévoûment d'un père. En mariant votre pupille, vous n'avez songé qu'à vous débarrasser au plus vite du poids de votre responsabilité. L'intérêt de votre liberté l'a emporté dans votre détermination sur l'intérêt de son honneur ; vous vous êtes préoccupé de vous-même sans songer à elle ; vous avez été froidement égoïste ; vous avez failli à votre mission. Je ne parle que d'elle, ajouta-t-il avec une exclamation douloureuse ; si je parlais de moi !

— Albert, je t'en prie, dit M. Bonnaire très ému, épargne-moi ces injustes reproches.

— Avez-vous eu pitié de moi autrefois, s'écria-t-il avec imprécation, quand vous avez brisé violemment dans mon cœur l'affection la plus vive, le sentiment le plus cher et le plus fort dont le ciel ait doté les hommes : leur premier amour? Par l'indigne abus de votre pouvoir, par votre décision cruelle, vous n'avez pas seulement détruit mes plus douces espérances, vous avez encore jeté le désordre dans mon existence, ruiné mon courage et fermé pour moi tout avenir sérieux. Avec elle et pour elle je pouvais tout entreprendre ; sans elle, la vie ne m'offre plus ni intérêt, ni but. Et vous voulez que je vous pardonne?

Il fit une pause et reprit presque aussitôt avec plus de retenue, sinon avec plus de calme, en s'efforçant de maîtriser les élans de sa douleur :

— Oui, peut-être un jour vous pardonnerai-je, si elle est heureuse. J'oublierai mes souffrances en voyant son bonheur. Mais si, au contraire, son cœur, comme le mien, a conservé la religion du passé, si je surprends ses larmes, alors je vous répéterai sans relâche que vous avez fait une mauvaise action, que vous avez été coupable, et ma voix n'aura pour vous que des malédictions !

Vivement impressionné par l'énergie de ces récriminations, M. Bonnaire était incapable d'y répondre. Il rassemblait ses souvenirs et faisait péniblement son examen de conscience.

— Mérité-je en effet tant de sévérité? murmura-t-il tout bas, absorbé dans sa réflexion et se parlant à lui-même. Hier j'aurais repoussé avec indignation ces paroles de colère ; c'est qu'hier encore je pouvais croire ma fille heureuse, tandis qu'aujourd'hui cette confidence de Souvray...

— Que dites-vous? demanda Albert qui n'avait saisi que quelques mots de ce court monologue.

— Je dis, s'écria M Bonnaire avec éclat et en faisant violence à sa paisible nature, je dis que si je voulais te répondre je ne manquerais pas de bonnes raisons, mais je n'en ai pas la force ; car malgré l'injustice de tes reproches, tu viens de mettre le trouble dans mon esprit, et dans mon cœur le germe d'un remords. Aussi, je te laisse ; ta vue me fait mal ! ajouta-t-il en sortant avec une vitesse qui donnait à son départ l'apparence d'une fuite.

— Je n'ai pu me contenir devant cet homme, auteur de tous mes maux ! se dit Albert en cherchant à calmer son irritation fiévreuse par une marche précipitée à travers la chambre. Il n'est pas méchant, sans doute ; mais il n'est pas bon non plus. Il n'a pas de haine ; mais sait-il aimer? — Il n'a pas la volonté de nuire ; mais

sert-il à quelqu'un? cet homme est une négation vivante.

Il s'arrêta tout-à-coup en entendant prononcer son nom par une voix que, depuis cinq années, il n'avait pas entendue, et le son de cette voix le fit tressaillir.

Anna parut aussitôt, suivie de sa belle-sœur Mme Godard.

II.

Anna Vallée était une créature d'élite richement dotée par Dieu. En même temps qu'il lui avait donné la beauté, il avait mis dans son cœur le germe des plus nobles sentimens et illuminé son front des plus beaux rayons de l'intelligence. Dons précieux desquels ressortent trois facultés essentielles : plaire, comprendre et aimer. Trois mots qui résument eux-mêmes magnifiquement toutes les choses qui donnent à la vie un prix inestimable. Pourquoi faut-il que les plus heureusement doués, ceux qui sont les mieux faits pour jouir des merveilles du beau et apprécier les délicatesses du bon, pourquoi faut-il que ceux-là précisément soient condamnés, en raison même de la multiplicité de la distinction de leurs aptitudes, et comme en expiation providentielle de leur supériorité, à sentir plus vivement les souffrances, à connaître de plus grandes douleurs que le commun des hommes, et à rencontrer des écueils dans telles règles sociales, qui, pour les organisations vulgaires, sont d'une observation si facile?

Anna Vallée et sa belle-sœur, Mme Godard, offraient le contraste de deux types contraires : le type fin de la femme impressionnable et romanesque, et le type matériel de la femme positive et commune. La première était surtout sensible aux émotions délicates qui arrivent au cœur par les sens révélés et indéfinis; la seconde n'éprouvait de sensations que celles qui résultent de l'action manifeste d'un des cinq sens déterminés. L'une faisait reposer le bonheur sur l'affection! elle l'avait rêvé dans l'accord des sentimens et dans l'harmonie des pensées; — l'autre lui donnait pour base la santé, et elle l'avait trouvé dans le bien-être. Celle-là entendait par mariage une sympathie mutuelle et un dévoûment réciproque; aux yeux de celle-ci le mariage était la conséquence d'un contrat, la communauté des intérêts et l'habitude de vivre ensemble. Toutes les deux avaient la dévotion du devoir; mais Anna ne réglait sa conduite que d'après les inspirations de sa conscience, tandis que Mme Godard obéissait sans examen à l'exemple et à l'usage, en suivant terre à terre la ligne tracée aux femmes pour avoir droit au respect. De nature différente, ces deux femmes devaient avoir des destinées contraires. En les opposant l'une à l'autre, nous n'avons pas entendu montrer le courage et la force d'âme sous l'apparence de la faiblesse, ni mettre en lumière la pauvreté morale que recouvre quelquefois la force physique : il est des vérités patentes qui n'ont pas besoin de démonstrations nouvelles. Nous n'avons voulu qu'établir une distinction frappante, dont l'intention se produira peu à peu dans le cours de ce récit.

La veuve du colonel Durfort, remariée au fabricant d'ornemens d'église Godard, ignorait absolument les résolutions qui avaient existé autrefois entre sa belle-sœur et Albert de Bussiennes. Aussi, lorsqu'après un moment d'inutile entretien, elle dit à celle-ci l'objet de sa visite et le nom de la personne qui l'avait accompagnée, fut-elle très surprise de l'entendre s'écrier familièrement et avec une expression de joie vive et naturelle: Albert, Albert est ici!

En prononçant ce nom, qui lui rappelait de si heureux souvenirs, Anna s'était levée avec précipitation et, suivie de Mme Godard, elle se dirigea vers le salon où Albert de Bussiennes était resté seul depuis le départ de M. Bonnaire.

— Albert! dit-elle en l'abordant et en lui tendant la main avec cordialité; Albert, répéta-t-elle d'un ton de reproche amical, mon ami d'enfance, mon frère, vous étiez en France, à Paris, chez moi, et vous ne demandiez pas à me voir?

— Madame... dit Albert avec embarras en s'inclinant pour baiser respectueusement la main qu'elle lui offrait.

— Madame? répéta-t-elle avec étonnement et d'une voix contrainte; ne suis-je plus pour vous ce que j'étais autrefois?

— Anna, excusez-moi, reprit-il avec émotion, je croyais satisfaire aux exigences de votre po-

sition actuelle en m'imposant un sacrifice bien pénible, n'en doutez pas.

— Mauvaise excuse, interrompit Mme Godard, qui avait une aversion marquée pour les rôles de personnage muet.

— Cependant, je vous avouerai, continua Albert en s'adressant à Anna, que malgré mes scrupules, tant j'avais le désir de vous revoir, je me suis présenté dans toutes les maisons où je vous rencontrais avant mon départ.

—Ah! vous auriez pu la chercher long-temps! s'écria Mme Godard qui s'obstinait à intervenir dans l'entretien; mon cher frère est si jaloux, qu'il tient sa femme enfermée chez elle comme dans une prison.

— Ma sœur! lui dit Anna comme pour la rappeler au sentiment des convenances.

Mme Godard, sans tenir compte de l'avertissement qui lui était donné cependant sous la forme impérieuse d'une interruption, poursuivit du même air dégagé :

— Je connaissais mon frère avant vous; il a des qualités, certainement; mais c'est bien le caractère le plus bourru, le plus despote!

— Ma sœur! interrompit de nouveau Anna avec plus de sévérité; vous êtes chez lui et vous parlez devant sa femme.

—Ah! je ne me gêne pas! répliqua-t-elle sans embarras; je lui dis très bien en face ce que je dis de lui en arrière.

— Le privilége des sœurs, c'est de ne pas flatter leurs frères, dit Albert avec une intention conciliante.

— Et j'en use, ajouta Mme Godard de cet accent qui témoigne d'une parfaite satisfaction de soi-même.

Albert ne se lassait pas de regarder Anna; il tenait ses yeux incessamment attachés sur les siens; et celle-ci n'avait pas la pensée de se défendre contre les tendres interrogations de ce regard si plein de mélancolie, tant la naïveté de son esprit et de son cœur était grande, tant son affection pour Albert était naturelle et pure!

— Mon Dieu! lui dit-elle avec abandon et d'une voix affectueuse, que je suis heureuse de vous revoir, mon ami! combien de fois votre souvenir m'est venu en aide dans mes longs jours de solitude. Je faisais revivre par la pensée notre joyeuse enfance; je me rappelais nos charmantes causeries du château de Bussiennes, avec cette bonne et bien aimée Aurélie

— Je n'ai rien oublié, dit-il avec une douce expression de regret.

— Et nos brillans projets, vous en souvient-il? reprit-elle inconsidérément.

— Laissons les morts en paix, répondit-il d'un accent plein de tristesse.

— Vous avez raison, mon ami. Quand la réalité avec sa main de fer a détruit nos illusions, mieux vaut les oublier que de leur rendre une action éphémère en évoquant péniblement leur ombre. Parlez-moi de vous, de votre vie aventureuse.

— Oui, M. Albert! s'écria Mme Godard, prompte à saisir l'occasion de donner une autre direction à l'entretien; parlez-nous de vos voyages, parlez-nous de Jérusalem, la cité sainte, le berceau du monde chrétien! comme dit M. Godard.

— Je n'ai pas la vanité de voyageur, répondit-il en se défendant.

— Vous faites alors exception à la règle, répliqua-t-elle avec autant de sens que d'obstination à produire les jets verbeux de son esprit.

— Je suis plus pressé d'apprendre ce qui vous touche, poursuivit Albert en s'adressant toujours à Anna; laissez-moi vous voir, vous contempler. Nous nous entendions si bien autrefois, que même après une longue séparation, d'anciens amis comme nous peuvent encore se dire mille choses sans qu'il soit besoin de parler.

— La parole aide pourtant beaucoup à la conversation, objecta gaîment Mme Godard.

— Albert, je suis toujours de votre avis, répondit Anna en lui souriant d'intelligence.

— Alors, s'écria Mme Godard avec éclat, conseillez-moi de relever la tête et de ne pas souffrir qu'on l'enterre vivante à vingt ans dans les quatre murs de son appartement.

— Serait-il vrai? dit Albert en jetant sur la femme résignée un regard douloureux et interrogatif.

— Oui, cela est vrai, poursuivit Mme Godard; la faiblesse de ma sœur a autorisé les exigences de son mari; elle tremble devant lui comme un écolier devant son maître. Ah! si jamais M. Godard! s'écria-t-elle sans achever sa

pensée, mais en la complétant très clairement par un geste expressif.

L'indiscrétion officieuse de Mme Godard révoltait les instincts délicats de Mme Souvray ; elle était humiliée de voir le secret de sa vie arriver, par voie indirecte et dénaturée, à l'ancien ami de son enfance ; aussi résolut-elle, quoi qu'il lui en coûtât d'ailleurs, de lui faire elle-même, dans sa vérité, l'aveu de sa position malheureuse.

—Ce que ma sœur vous dit est en effet la vérité, répondit-elle d'une voix altérée à la muette interrogation d'Albert ; et, pourtant, elle ignore ce que j'ai pris soin de cacher à tous les yeux. Oui, Albert, je souffre. Je ne voulais pas, en ce moment, dès le premier abord, me présenter à vous comme une victime ; tant de femmes en prennent le voile pour couvrir leurs propres fautes, que je le trouvais indigne de moi. Mais, puisque le hasard m'y amène, je ne vous ferai pas une demi-confidence,

— Pauvre sœur ! dit Mme Godard d'un air de compassion.

Anna se recueillit un instant, puis elle reprit avec l'accent pénible d'une émotion contenue :

— Je n'ai trouvé dans le mariage, ni le bonheur qu'on peut en espérer, ni la considération qu'il doit donner toujours. — Je n'ai pas lutté contre les caprices d'une autorité jalouse, j'ai été sans force contre des tracasseries de tous les jours et de chaque instant. Ma raison a été méconnue, mon cœur froissé ; j'ai souffert tout cela avec résignation. Mais, enfin, j'ai été outragée, gravement outragée. Dieu m'inspirant alors le courage du désespoir et me rappelant au respect de moi-même, j'ai trouvé la force d'apprendre ce matin à M. Souvray ma résolution de me séparer de lui.

— Une séparation ! s'écria Mme Godard stupéfaite ; ah ! ma sœur, vous allez trop loin ! une séparation, mon Dieu ! répéta-t-elle en se récriant avec plus de force ; mais il y a d'autres moyens, vous avez mal interprété mes conseils.

— Je n'ai pris conseil que de mon malheur, répondit-elle avec calme.

Albert comprit qu'il n'avait en cette circonstance ni avis à donner, ni consolations à offrir. La réserve la plus pénible lui était commandée par le sentiment des convenances, et inspirée peut-être aussi par la conscience de sa position. Cependant il se laissa aller à prendre la main de la compagne de sa jeunesse, et il la serra affectueusement. Celle-ci apprécia son silence et répondit sans arrière-pensée à son étreinte amicale, en témoignage de sa gratitude.

— J'attends mon tuteur, lui dit-elle, pour lui demander asile et protection.

— Vous réfléchirez, ma sœur, avant de prendre ce parti extrême, ajouta Mme Godard avec une honorable persistance. Il ne faut pas jouer ainsi son avenir tout entier sur un jour de colère. Mon frère a des torts, de très grands torts envers vous ; j'ai été la première à le reconnaître. Mais je le versai, dans son intérêt et dans le vôtre ; je le forcerai à revenir et il reviendra, soyez-en sûre, tel qu'il doit être pour vous. Ainsi, ma sœur, ne parlez plus de séparation ; le mal n'est pas sans remède et peut encore se réparer.

— Il n'est plus temps, ma sœur, répondit Anna avec résignation ; vos démarches échoueraient contre ma volonté.

A peine eut-elle prononcé ces paroles, que M. Souvray rentra. Il témoigna sur-le-champ par l'expression de sa physionomie, sa surprise et plus encore son mécontentement, de trouver sa femme en compagnie d'une personne qui lui était inconnue. Mme Godard nomma aussitôt M. de Bussiennes à son frère, et lui dit sommairement le motif de sa visite. Les deux hommes s'inclinèrent avec une froide politesse, et ils échangèrent un de ces regards profondément répulsifs qui, dès le premier abord, fait deux ennemis de deux hommes jusque-là étrangers l'un à l'autre. Dans l'action de ce regard, action prompte et insaisissable comme l'éclair, le mari et son rival malheureux s'étaient soudainement entendus et plus sûrement que par la parole. Celui-là avait exprimé sa défiance instinctive et son antipathie : celui-ci avait jeté le feu de la haine invétérée qui bouillonnait dans son cœur. Après quelques mots cérémonieux, M. Souvray pria M. de Bussiennes d'entrer dans son cabinet pour traiter l'affaire qui l'amenait chez lui. Albert salua la femme qui venait de lui confier son secret avec autant de froideur que si elle lui eût été tout-à-fait étrangère, et il obtempéra à l'invitation qui lui était faite par le maître de la

maison. Ils se retirèrent tous les deux et furent bientôt rejoints par Mme Godard, qui n'avait pas voulu quitter sa belle-sœur sans avoir fait de nouvelles instances auprès d'elle pour la détourner de ses projets.

Anna, restée seule, s'assit sur la causeuse placée près du foyer, et comprimant sa tête dans une de ses mains, elle s'abandonna à une douce rêverie.

— Albert! murmura-t-elle tout bas.

Ce nom pour elle était gros de pensées.

— Albert! répéta-t-elle encore après un moment avec une exclamation mélancolique. Quel cœur généreux! quel ami dévoué! Comme il m'aimait autrefois! comme, il paraît m'aimer encore! Hélas! mon Dieu, pourquoi n'ai-je pas eu la force de résister à mon tuteur?

Elle était si absorbée qu'elle n'entendit pas entrer M. Bonnaire, et lui-même tant sa préoccupation était grande! n'avait pas aperçu sa pupille.

— Ah! j'avais besoin d'air, se dit-il en prenant place de l'autre côté de la pièce; il me fallait de l'exercice pour apaiser les émotions de la matinée. Quelle situation! continua-t-il, se parlant toujours à lui-même et en prenant dans son fauteuil la pose qui lui était habituelle; c'est à dire qu'il avait croisé la jambe droite sur la gauche et ramené ses deux mains entrelacées l'une dans l'autre sur son épigastre, de façon à pouvoir faire exécuter librement à ses pouces le travail inoffensif d'un moulinet. Quelle situation! Souvray d'un côté, Albert de l'autre, une explication en perspective avec ma pupille; c'est à n'y pas tenir! Je ne comprends pas cela; moi, qui jamais ne me mêle des affaires de personne, il semble que tout le monde aujourd'hui se soit donné le mot pour me tourmenter des siennes. Aussi je ne voulais pas revenir; non, je voulais fuir pour conserver ma neutralité. Mais pendant que je méditais sur la sagesse de ma résolution, l'heure du dîner approchait, et tout en réfléchissant, petit à petit, sans m'en apercevoir, je me suis trouvé à la porte de la maison; je ne pouvait plus reculer. Ce que c'est que l'habitude!

Anna leva les yeux.

— M. Bonnaire! s'écria-t-elle un peu surprise et en venant à lui.

— Bonjour, ma fille, lui dit-il en l'embrassant.

— Mon tuteur, j'ai à vous entretenir sur un grave sujet.

— Je ne l'échapperai pas, se dit à part lui M. Bonnaire. Moi aussi, mon enfant, j'ai à te parler, et très sérieusement; mais je me sens mal disposé. Si tu m'en crois, nous remettrons à demain nos confidences: la nuit porte conseil.

— Ce que j'ai à vous confier n'admet aucun retard, répondit-elle avec vivacité,

— Je sais déjà... objecta le tuteur en se défendant.

— Qui vous a instruit? demanda-t-elle sans lui permettre d'achever.

— Ton mari.

— Il ne vous a pas tout dit! répliqua-t-elle en faisant de la tête un signe dubitatif et en levant les yeux au ciel.

— Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage, ajouta-t-il en se refusant de tous ses efforts à une explication inévitable.

— Eh bien! mon bon tuteur, reprit-elle d'une voix caressante et en prenant son bras pour s'en faire un appui, vous qui m'avez servi de père, qui m'avez élevée avec une tendresse et une sollicitude qui jamais ne se sont démenties...

— Au moins tu me rends justice, toi! interrompit-il avec une expression satisfaite.

— Achevez votre ouvrage, poursuivit-elle du même air affectueux; et puisque mes chagrins vous sont connus, dès aujourd'hui donnez-moi asile dans votre maison et protégez-moi de votre autorité contre les violences de mon mari.

— Voilà le bouquet! s'écria M Bonnaire avec explosion. Anna, ma chère enfant, reprit-il aussitôt, le mariage est un lien sacré; tu t'abuses en pensant qu'on peut le rompre aussi légèrement.

— Il le faut, dit-elle avec fermeté.

— Mais non, il ne le faut pas, répliqua-t-il en s'écriant avec force. D'ailleurs ton mari t'aime, et ce matin il m'a formellement déclaré qu'il ne consentirait jamais à une séparation.

— Vous saurez l'y contraindre.

— Le puis-je? le dois-je? répondit-il en se défendant de tous ses moyens. Souvray est mon ami depuis vingt ans; si j'ai des devoirs à remplir envers toi, je ne suis pas libre de toute obligation envers lui. En conscience, je ne puis

pas briser l'union que j'ai formée ; je ne puis pas détruire mon propre ouvrage.

— Si, mon tuteur, vous le devez. Vous me saurez gré de vous avoir caché mes larmes et mes souffrances durant cinq années. Vous réfléchirez qu'en croyant assurer mon bonheur vous vous êtes trompé, et que j'ai été la victime de votre erreur. Vous penserez aussi que vous êtes mon protecteur naturel, le seul appui que j'aie dans le monde, et vous ne refuserez pas d'ouvrir les bras à votre fille.

— Non, sans doute, dit-il avec hésitation et dans un état de perplexité difficile à rendre. Encore faut-il de graves motifs pour légitimer une rupture?

— Je n'en ai que trop!

— Ah ! s'écria-t-il avec la délicatesse de sens particulière aux juges de police correctionnelle, qui n'admettent de souffrance que celles qui résultent de voies de fait ; ah ! s'il s'était oublié au point de se porter sur ta personne à des excès !...

— Cet aveu m'est pénible, interrompit-elle en faisant un douloureux effort pour maîtriser les susceptibilités de son orgueil; mais puisqu'il le faut, oui, ses emportemens ont été jusque-là.

— Qu'est-ce que j'apprends ! s'écria-t-il avec l'accent pénétré d'une émotion vraie, et en l'entourant affectueusement de ses bras. Ah ! je n'entends pas cela ; je vais lui signifier...

— Quoi? demanda d'une voix forte et avec colère M. Souvray en s'avançant brusquement de façon à se placer entre M. Bonnaire et sa femme, dont il écoutait l'entretien en silence depuis quelques instans.

A cette apparition soudaine, le tuteur et sa pupille reculèrent de quelques pas avec une sorte d'effroi. Anna ne put retenir un cri qui s'échappa de sa poitrine comme l'expression irréfléchie de son esprit troublé, et non pas comme une appréhension craintive de son cœur en révolte.

— Tu nous écoutais? demanda M. Bonnaire d'une voix tremblante.

— Oui, répondit M. Souvray avec une concision brutale, et pour t'éviter d'inutiles remontrances, ajouta-t-il aussitôt et du même ton emporté, je te rappelle, si tu l'as oublié, que les droits d'un tuteur, aussi bien que ses devoirs, cessent le jour où il marie sa pupille ; que l'autorité du mari annule la sienne et la remplace. Je veux t'apprendre, si tu l'ignores, que chez moi je suis seul maître, et qu'en aucun cas je ne souffrirai un intermédiaire entre ma femme et moi.

— Je ne suis plus votre femme ! s'écria Mme Souvray d'une voix déchirante altérée par les pleurs.

Et elle rentra dans son appartement avec précipitation, en donnant les signes d'un violent désespoir.

III.

M. Souvray, comme la plupart des hommes nés dans la classe pauvre et parvenus à la richesse lentement, après de longues épreuves, par un travail assidu et toutes sortes de privations, avait une haute idée de lui-même, et son mérite ne la justifiait pas. Son intelligence bornée ne distinguait que le but matériel de la vie : la richesse qui procure le bien-être. Or, comme il avait atteint ce but, il s'estimait à l'égal des plus habiles et des plus grands.

S'il n'eût été que ridicule et sot, M. Souvray eût pu être néanmoins un mari supportable. Au besoin, les exemples à citer comme preuves à l'appui ne feraient pas défaut, quoique cependant il y ait dans cette disposition hautaine à recevoir comme étant dus tous les témoignages de déférence, quelque chose de blessant pour la femme la plus modeste et qui doit finir à la longue par fatiguer son dévoûment. Mais il avait certains défauts de caractère inhérens à sa nature, et d'autres encore résultant du vice de son éducation, qui le rendaient insociable à tel point, que même ses amis d'enfance, ces familiers indifférens, s'étaient tous, à l'exception d'un seul, peu à peu éloignés de lui.

On expliquait sa liaison avec M. Bonnaire par la loi physique du mariage des contraires et de l'éloignement des semblables. Il avait sur ce brave homme l'ascendant de la force sur la faiblesse. Il le dominait, parce qu'il avait de la décision dans l'esprit et une volonté entêtée, et que l'autre, dans les plus petites aussi bien que dans les plus solennelles circonstances, n'agissait jamais que d'après l'impulsion des événemens ou d'autrui.

Toutefois, dans la situation où nous les avons

laissés tous les deux après la sortie désespérée d'Anna, les rôles avaient un peu changé. Les reproches d'Albert, les sollicitations et les larmes de sa pupille avaient éveillé pour la première fois un sentiment de regret chez le tuteur. Et puis aussi, les explications diverses dont il avait subi le choc durant la matinée avaient produit sur ses facultés paresseuses un tel effet de surexcitation, qu'il eut la force de se poser en accusateur devant son ami et qu'il trouva dans son cœur des accens énergiques pour flétrir la conduite de l'époux. De son côté, M. Souvray était à bout de résistance; il avait déposé ses airs superbes, et s'il conservait encore le ton brusque qui lui était habituel, ce n'était que pour déguiser son abattement et sa douleur très réels. Le cri de désespoir que lui avait jeté sa femme avec imprécation et comme adieu, avait traversé son épaisse écorce et l'avait atteint droit au cœur. Il était accablé.

Tous les deux gardaient le silence depuis quelques instans, se promenant l'un et l'autre de chaque côté de la pièce, à la façon des chantres qui psalmodient les vêpres. M. Souvray le rompit tout-à-coup.

— Voilà le fruit de tes conseils, dit-il sans lever ni la tête, ni les yeux: des larmes, des menaces!

— Dis plutôt de ta conduite coupable, répliqua M. Bonnaire d'un ton de reproche et avec fermeté.

— Bonnaire! s'écria-t-il en le regardant avec surprise et comme pour le rappeler à sa modération accoutumée.

— Ah çà! crois-tu donc me faire peur aussi, à moi? s'écria l'autre à son tour, en mesurant sa voix sur le diapazon de celle de son interlocuteur. Tu as beau te poser en sultan et prendre tes airs de maître, tu ne m'effraies pas, entends-tu bien? et pour t'en convaincre, je vais soulager mon cœur du poids qui l'oppresse. Remercie-moi de m'être contenu devant ma fille.

Ce langage si nouveau dans la bouche du seul homme qu'il affectionnât, fit éprouver à M. Souvray une émotion profonde. Il s'arrêta devant lui dans une attitude stupéfaite, sans trouver la force de lui répondre un mot. Celui-ci fit une courte pause, comme pour se recueillir; puis, il continua par saccades, d'une voix altérée qui témoignait des efforts qu'il faisait sur lui-même pour violenter sa nature.

— Souvray, tu as mal agi, tu n'as tenu ni tes promesses envers Anna, ni ta parole envers moi. Tu as voulu cumuler les bénéfices du mariage avec les agrémens de l'indépendance de la vie de garçon; et pour cela, tu as assujetti ta femme au plus odieux comme au plus ridicule esclavage. Tu l'as tenue prisonnière, opprimée sous le joug le plus tyrannique, sans lui permettre d'autre société que la mienne, dont tu n'as pas encore osé la priver; et cela pour te livrer, sans gêne et sans contrôle, à des écarts de conduite toujours blâmables, et qui, à ton âge et dans ta position, sont repoussans et honteux. Morbleu! tu devais te connaître, car tu n'as pas même l'excuse de la jeunesse! Et si tu ne sentais pas en toi les qualités qui font l'étoffe d'un bon mari, que ne suivais-tu mon exemple en restant garçon? Quand un homme, ainsi que tu l'as fait, s'abaisse jusqu'à frapper sa femme, il mérite tous les châtimens. Aussi tu t'abuses si tu comptes sur moi pour amoindrir tes fautes aux yeux d'Anna et la ramener à de meilleurs sentimens pour toi; je te déclare que je ne m'y prêterai pas. Ah! cela t'étonne de me voir en colère, parce que je n'en ai pas l'habitude! Eh bien! tu sauras à l'avenir que je n'ai besoin de personne pour envoyer mon discours à son adresse.

Ce langage impressionna vivement M. Souvray. Il parut hésiter à répondre: puis, après deux ou trois tours et sans s'arrêter, il prononça avec une brusquerie affectée et d'un accent pénible, ces paroles difficiles à venir:

— Bonnaire, tu es un ingrat!

— Parce que je ne suis plus de ton avis, n'est-ce pas? répondit-il en reprenant lui-même avec agitation sa marche interrompue.

— Toi, mon seul ami!

— Suis-je cause si tu n'as pas su conserver les autres?

— Tu m'abandonnes au moment même où je suis malheureux!

— Si tu es malheureux, tu l'es par ta faute et tu n'as à t'en prendre à personne.

M. Souvray ne répliquant pas, le tuteur poursuivit avec moins d'amertume!

— Que diable la vie n'est pas un combat

perpétuel, un lutte sans fin, ainsi que tu parais le croire. Tu es toujours à cheval sur tes droits, comme un gendarme sur sa monture, et pourtant tu sembles oublier que ces droits dont tu parles sans cesse, tu les as reçus pour protéger ta femme et non pour l'accabler; autrement le nom d'époux serait odieux à l'égal de celui de bourreau.

— Bonnaire! interrompit-il avec impatience, en frappant du pied par un mouvement involontaire.

— Ah! j'ai le droit de te parler ainsi! s'écria le bonhomme avec éclat, tu m'avais promis le bonheur de ma fille, et tu m'as trompé.

— Pouvais-tu la donner à un plus honnête homme? dit l'époux en relevant la tête avec orgueil.

— C'est cela, répondit-il en s'arrêtant court devant lui; drape-toi dans ta probité! et qui donc n'est pas honnête homme, si ce n'est un fripon? Y a-t-il un milieu entre l'honneur et l'infamie? On l'a dit il y a long-temps: pour être honnête homme, il ne faut que de la logique. Et toi, comme tant d'autres, en suivant la droite ligne, tu as été guidé par l'instinct de ton intérêt personnel plutôt que par un sentiment réfléchi de moralité. Ce qu'il faut être d'abord, quand on a une femme et des enfans, c'est bon père et bon mari; et c'est ce que tu n'es pas.

— Mais en quoi ai-je failli à ces devoirs sacrés d'époux et de père? Enfin, que me reproches-tu?

— Ce que ta femme te reproche elle-même, ta brutalité d'abord.

— Est-on maître de sa colère?

— Est-ce là ton excuse?

— Non, répondit-il avec vivacité. Mais la conduite d'un homme doit-elle être jugée sur un moment d'erreur?

Après un nouveau silence, M. Bonnaire reprit avec calme et d'un accent pénétré:

— Vois-tu, Souvray, ton mariage est une grande faute dont nous sommes coupables tous les deux. Moi, j'ai manqué d'esprit; toi, de cœur. — J'aurais dû comprendre que tu étais trop âgé pour modifier ton caractère et le conformer aux exigences de celui d'Anna; et tu devais sentir que tu étais trop blasé sur les plaisirs du monde et trop vieilli par les malheurs de ta jeunesse, pour recommencer la vie avec une jeune fille. Aussi, depuis le premier jour tu imposes à ta femme tes goûts, mais elle ne les partage pas; et, pour être justes envers elle, nous devons convenir ensemble qu'elle ne peut pas les partager. Là est le mal.

— Eh bien! dit avec effort M. Souvray dont l'émotion augmentait toujours davantage et devenait de plus en plus visible, cette vieillesse anticipée, cette humeur inégale et chagrine dont tu me fais reproche, où les ai-je puisées, sinon dans les travaux et les dures épreuves de mon jeune âge? au moins, cette origine devrait-elle me valoir quelque indulgence; mais non, vous êtes tous sans pitié. Toi surtout, qui me connais depuis vingt ans; car tu sais qu'au fond du cœur j'ai de quoi racheter certains défauts de caractère, et si tu voulais chercher dans ta mémoire, tu y trouverais sans doute le souvenir de quelques actions de ma vie que tu admirais autrefois, et qui prouveraient, au besoin, que je ne suis pas aussi méchant qu'il vous convient de me faire. Mais toi, aussi bien que les autres, vous jugez l'écorce sans apprécier la valeur du bois.

Il s'interrompit tout-à-coup en voyant entrer son domestique.

— Que voulez-vous? lui demanda-t-il d'une voix brève.

— Une lettre pour monsieur, répondit le serviteur en la lui présentant.

— Qui vous l'a remise?

— Madame.

— Madame est donc sortie?

— Oui, Monsieur.

— Laissez-nous, dit-il d'une voix éteinte et avec un geste impératif.

Le domestique se retira.

Sous le poids d'une appréhension craintive, M. Souvray se décida avec lenteur à ouvrir cette lettre, quoiqu'il brûlât d'impatience de la lire. Dès les premiers mots, de grosses larmes obscurcirent sa vue et tombèrent une à une sur le papier qu'il tenait de ses deux mains tremblantes. Après en avoir achevé la lecture, il se sentit défaillir, et s'approchant d'un siége il s'y laissa tomber dans un extrême accablement.

— Oh! c'est affreux! s'écria-t-il d'un accent

plein de douleur, en comprimant sa tête par un geste énergique en son expression désolée.

— Qu'y a-t-il donc, mon Dieu? lui demanda M. Bonnaire tout consterné.

— Tiens, lis! répondit-il d'une voix sourde en lui présentant toute froissée et mouillée de larmes la lettre d'Anna. Mais non, poursuivit-il en se levant avec effort, ce malheur est impossible. Ah! si horrible qu'elle soit, je veux m'assurer moi-même de la vérité!

Et il entra précipitamment et comme égaré dans l'appartement de sa femme. M. Bonnaire ne comprenait rien à ces propos décousus, ni à ces façons d'être et d'agir si contraires aux habitudes de M. Souvray. Mais lorsqu'il le vit pleurer, lui si insensible en apparence, il oublia ses griefs et ne put se défendre d'un sentiment de compassion pour cet homme dont il était l'ami depuis tant d'années.

— Pauvre Souvray, dit-il en s'associant instinctivement à une souffrance dont il ne voyait encore que les effets, et dont il allait apprendre la cause.

Il déploya le billet que lui avait remis l'époux affligé de sa pupille, et il lut les lignes suivantes :

« J'ai quitté votre maison pour n'y rentrer jamais. J'ai emmené ma fille; vous la reverrez un jour. Ce n'est pas moi qui voudrais la déshériter des caresses de son père!

» Adieu, Monsieur. Ne cherchez pas à découvrir ma retraite; laissez-moi vivre en paix et dans l'obscurité. A ce prix, j'oublierai tout le mal que vous m'avez fait. Anna. »

A peine eut-il achevé que M. Souvray reparut. Ses traits étaient contractés, une pâleur mortelle couvrait son visage; il versait d'abondantes larmes et paraissait n'avoir plus la force de se soutenir, tant sa démarche était pénible et chancelante, tant sa main fébrile était prompte à saisir toutes choses pour s'en faire un appui. Jamais un plus vif chagrin ne se manifesta avec plus de violence.

— Ma femme! ma fille! s'écria-t-il d'une voix déchirante et comme pour les appeler à lui. Ah! je ne survivrai pas à ce cruel abandon! ajouta-t-il en se jetant avec désespoir dans les bras de son ami.

M. Bonnaire n'était pas l'homme des émotions fortes, et quoiqu'il fût réellement affecté, son attendrissement était cependant moindre que son embarras. L'état violent de son ami l'effrayait; il ne savait quelle contenance prendre, et il cherchait vainement quelques unes de ces bonnes paroles de consolation, toujours si douces aux affligés, alors même qu'elles sont inefficaces à les soulager.

Souvray recouvra bientôt quelque liberté d'esprit, sinon du calme. Il puisa dans l'excès même de sa douleur des forces nouvelles pour agir avec activité, afin de prevenir s'il se pouvait, par de promptes démarches, les suites funestes du départ de sa femme.

— Au moins, toi, ne m'abandonne pas! reprit-il après un moment et en se dégageant des bras de M. Bonnaire. Mon ami, je t'en supplie, viens à mon secours. Il faut que je la retrouve; à tout prix je veux la voir et la ramener. Si tu sais quelque chose, ne me laisse pas dans cette mortelle inquiétude.

— Je t'assure que j'ignore tout-à-fait où elle est, répondit-il avec vérité; mais compte sur moi pour te seconder dans tes recherches.

— Ah! s'écria M. Souvray en l'interrompant et comme frappé d'une inspiration soudaine; je me souviens que ce matin ma sœur m'a dit quelques mots auxquels je n'ai pas alors attaché d'importance, et qui à présent me donnent l'espoir de retrouver ma femme chez elle. De ton côté, retourne chez toi; elle y est sans doute si elle n'est pas chez Mme Godard. Je te rejoindrai bientôt. Il faut employer tous les moyens pour éviter un pareil éclat. C'est tout de suite, entends-tu, mon ami, c'est à l'instant qu'il faut agir. Il y va plus que de ma vie, il y va de mon honneur! Ce n'est pas demain que ma femme doit rentrer chez elle, c'est aujourd'hui, ce soir, sur-le-champ. Ne perds pas une minute, je t'en conjure, ajouta-t-il en s'éloignant avec précipitation et dans le plus grand trouble.

—Pauvre Souvray, il me fait peine! se dit à lui-même M. Bonnaire en faisant ses dispositions de départ. Voilà bien ces maris despotes, ces tyrans domestiques! s'écria-t-il encore avec la froide indépendance d'esprit propre aux célibataires devant une infortune conjugale. Pour qu'ils soient satisfaits, il faut que tous ceux qui les entourent cèdent à leur volonté et trem-

blent devant leur regard ; cependant la plus légère piqûre au cœur suffit à faire tomber tout-à-coup leur masque de sévérité et à mettre à nu leur propre faiblesse. Ils se montrent alors ce qu'ils sont en effet pour la plupart, faibles comme tous les autres et faciles à émouvoir comme des enfans. Mais hélas ! il est souvent trop tard, et le mal qu'ils ont fait est quelquefois irréparable ! — Ah ! quelle journée ! — Songeons avant tout à ma fille : Souvray n'est pas le plus malheureux. Pauvre et chère Anna, qu'elle doit souffrir ! elle est chez moi, j'en suis sûr. Allons, se dit-il avec un certain mécontentement de lui-même, quand ma fille m'attend, j'ai bien mieux à faire que de discourir tout seul comme un député qni apprend la harangue qu'il improvisera le lendemain ; allons vite la rejoindre et la consoler.

Et il sortit avec toute la promptitude dont il était susceptible, le flegmatique bonhomme!

Si l'époux et le tuteur d'Anna Vallée l'avaient mieux connue, ils n'auraient pas espéré vaincre sa résolution, alors même que leurs recherches venant à réussir, ils eussent découvert le lieu de sa retraite ; car elle était du petit nombre de femmes qui ont à la fois deux sortes de courage également rares et difficiles : le courage de la résignation et celui de la résistance. Cinq années durant elle avait subi, sans se plaindre, les plus humiliantes épreuves ; longtemps encore sans doute elle eût supporté le joug dont on l'accablait au nom du devoir, et peut-être fût-elle morte à la peine, si à la fin elle n'avait été atteinte et blessée dans sa dignité personnelle, ce sentiment auxiliaire du sens moral que Dieu ne sépare pas de l'instinct conscencieux dans le cœur de sa noble créature. A présent qu'elle s'était mise en révolte contre la loi sociale, elle était décidée à la lutte ; aucune considération ne pouvait la déterminer, ni aucune force la contraindre à revenir sur ses pas. Il était possible d'ajouter à son malheur par des tourmens nouveaux, mais non pas de triompher de sa volonté.

En quittant la maison de son mari, elle n'avait pas eu la pensée de fuir la vie d'ordre, régulière et ignorée qui convient si bien aux femmes, pour chercher les bienfaits chimériques d'une folle indépendance. Elle n'avait voulu que soustraire sa personne à des traitemens brutaux et échapper au supplice journalier d'une condition dégradante. C'était là son excuse, et certes elle était légitime.

Dans son malheur, elle nombra ses amis et calcula avec justesse ce qu'elle pouvait attendre de chacun d'eux en cette occasion difficile. Après l'explication qu'elle avait eue avec son tuteur, et le voyant si faible devant son mari, elle pensa avec raison qu'elle ne devait point compter sur son secours. Elle comprit aussi que s'adresser à sa belle-sœur, ce n'était que faire un éclat inutile en forme de protestation, pour renouer plus fortement la chaîne par une réconciliation sans dignité et sans bonne foi après quelques jours d'absence du domicile conjugal. Or, comme elle voulait une rupture irrévocable, elle dut se préoccuper de trouver un appui sérieux, puisqu'il ne lui était permis d'espérer de Mme Godard et de M. Bonnaire qu'une protection momentanée et incomplète. Le nom d'Albert de Bussiennes vint alors s'offrir à son esprit ; non pas qu'elle eût la pensée coupable de se réfugier auprès d'un homme qu'elle avait aimé autrefois de la plus vive tendresse ; elle avait trop de pureté dans le cœur, et dans le caractère une noblesse trop vraie pour concevoir seulement un pareil projet, bien loin de s'y arrêter; mais elle remerciait Dieu d'avoir permis qu'elle retrouvât cet ami, qu'elle n'aimait plus que d'une affection fraternelle, pour la guider de ses conseils et l'aider de son devoûment dans une circonstance aussi décisive pour son propre avenir et pour celui de son enfant.

A qui donc l'infortunée demanda-t-elle asile? En quel lieu, près de qui chercha-t-elle le repos et les consolations dont elle avait tant besoin ? C'est ce que fera connaître la suite de ce récit. Toujours est-il que les nombreuses démarches de M. Souvray pour retrouver l'épouse dont il déplorait amèrement la perte, après l'avoir méconnue si long-temps, restèrent sans résultat.

IV

Albert de Bussiennes habitait, dans la rue de Clichy, l'arrière-corps d'une maison qui était sa propriété. Cette partie du bâtiment qu'il occupait en entier donnait d'un côté sur la cour et de l'autre sur un vaste jardin borné par un mur

qui longeait la rue Blanche. A cette extrémité du terrain. Albert avait récemment fait élever une petite maison à deux étages, qui avait sa façade et dont toutes les issues débouchaient sur le jardin; la seule porte principale percée dans le mur à la gauche de la construction et sur la même ligne s'ouvrait sur la rue Blanche.

Depuis le jour où Albert avait revu Anna chez son mari, trois ans s'étaient écoulés. On était au commencement de l'automne de 1828, lorsque nous le retrouvons chez lui, dans un endroit écarté de son jardin où il se tenait presque continuellement, et qui lui servait en quelque sorte de salon durant les beaux jours, car il y recevait sans façon la plupart des visiteurs. Il était en compagnie de M. Bonnaire, avec lequel il s'était réconcilié. Tous les deux causaient familièrement et paraissaient être dans cette intimité parfaite qui résulte de relations journalières.

— Tiens! dit Bonnaire, je t'annonce la visite de Mme Godard,

Albert, assis le dos tourné du côté où s'acheminait vers eux la visiteuse, n'avait pu l'apercevoir. Il se leva aussitôt avec un empressement poli et fit quelques pas à sa rencontre.

Bonjour, Messieurs, dit Mme Godard en répondant à leur salut. Je n'ai pas voulu qu'on dérangeât ma sœur, ajouta-t-elle en s'asseyant; il ne fait pas encore jour chez elle. Si vous le permettez, Messieurs, j'attendrai près de vous le moment de son lever.

— C'est très aimable à vous, Madame, répondit avec une gracieuse inclinaison le tuteur d'Anna Vallée.

— Ma femme fait la paresseuse par ordre du médecin, dit Albert en manière d'excuse. La convalescence d'Anna est lente, vous le savez, elle a besoin de calme, de repos.

— Cela se conçoit, après tant de secousses! répliqua Mme Godard d'un accent emphatique et en levant les yeux au ciel.

— A présent, nos inquiétudes sont dissipées, elle est tout-à-fait hors de danger, dit le tuteur avec l'intention de faire comprendre à Mme Godard que, dans la circonstance, l'exagération de sa pantomime était au moins superflue.

— Oui, grâce à Dieu, nous n'avons plus à craindre pour elle, ajouta Albert avec une intention marquée; mais son état de faiblesse exige encore de grand ménagemens, et nous devons surtout nous appliquer à éloigner de son esprit des souvenirs qui l'affligent. Promettez-moi, madame Godard, d'éviter de l'entretenir de choses qui pourraient lui rappeler, même indirectement, l'origine de ses souffrances.

— Soyez tranquille, M, Albert, répliqua-t-elle en prenant une pose ambitieusement dramatique. Je crois donner à Anna une grande preuve d'amitié en continuant à la voir, moi, la propre sœur de son mari! en ne l'abandonnant pas dans la position la plus fausse où puisse se trouver une femme. Je n'ai nulle envie, croyez-le bien, de faire revivre des souvenirs aussi pénibles pour moi que pour elle.

— Pénibles pour tous, ajouta le conciliant M. Bonnaire.

— C'est vrai; oublions-les nous-mêmes, dit Albert en se levant. Je vais annoncer votre visite à ma femme et vous l'amener dans un moment, ajouta-t-il en s'éloignant.

A peine Albert de Busiennes eut-il fait quelques pas en se dirigeant vers la partie du jardin où était située la maison habitée par Anna, que Mme Godard se rapprocha avec vivacité de M. Bonnaire, et arrêtant sur lui un regard d'intelligence :

— Sa femme! répéta-t-elle après Albert dès qu'il ne fut plus à portée de sa voix et en accompagnant son exclamation d'un mouvement d'épaule très significatif; — ce mot-là sonne mal à mon oreille; j'ai peine à m'y faire.

— Dam! elle est sa femme par le fait. Si elle n'en a pas le titre, pour nous, du moins, et pour tous ceux qui la connaissent, elle en a le caractère respectable, répondit nonchalamment M. Bonnaire, dont la morale était aussi complaisante dans son principe que facile dans son application.

— Ah! je n'aurais jamais cru ma sœur capable d'une pareille chose! s'écria la femme veuve pour la seconde fois, emportée par un mouvement de sainte réprobation. Fuir sa maison, quitter son mari et accepter la protection d'un autre! car personne n'est dupe de ces deux habitations séparées.

— Cela n'est pas très orthodoxe, dit l'indul-

gent tuteur; mais enfin les apparences sont sauvées.

— Que deviendrait-elle, mon Dieu! si Albert l'abandonnait? s'écria de nouveau Mme Godard, qui avait une confidence sur le cœur et qui voulait être amenée à la produire naturellement au moyen d'une interrogation.

— Oh! pour cela, je réponds de lui; il est homme d'honneur.

— Oui, dit-elle avec un signe d'assentiment. J'avoue même que je ne puis me défendre d'une certaine admiration pour son caractère, ajouta-t-elle avec cette exaltation factice particulière aux gens dont l'esprit n'apprécie rien avec justesse, et qui croient couvrir le défaut de leur jugement en exagérant par l'expression toutes les choses dont ils n'ont pas l'intelligence exacte. Je me souviendrai toujours, poursuivit-elle, de cette lettre qu'il vous écrivit pour refuser, au nom d'Anna, la fortune que mon frère vous avait rendue. « D'elle, je ne veux qu'elle, disait-il; la fortune d'Anna appartient à sa fille, et c'est à vous qu'il appartient de la conserver. » Cette conduite est belle, M. Bonnaire!

— Elle est aussi assez rare, répondit le bonhomme. Par le fait, j'exerce encore mes fonctions de tuteur; je n'ai fait que changer de pupille.

— Pauvre petite Henriette! dit Mme Godard qui éprouvait à la longue de vives démangeaisons; reconnaîtra-t-elle son père quand elle le reverra?

— Elle ne le verra probablement pas de sitôt? répondit-il avec insouciance.

— Peut-être! répliqua-t-elle d'un accent qui eût fait honneur à défunt le père Sournois.

— Voilà un peut-être qui ne laisse pas d'être assez inquiétant. Auriez-vous des nouvelles de Souvray; reviendrait-il?

— Chut! répondit-elle encore du même air grotesquement mystérieux; il est de retour.

— Ah! mon Dieu! s'écria M. Bonnaire stupéfait. Et sait-il...?

— Il sait tout, interrompit-elle brusquement. Il est informé comme un préfet de police.

— Cela ne veut pas toujours dire très bien.

— Il sait, reprit l'officieuse confidente, que sa femme en le quittant s'est retirée à quelques lieues de Paris, chez la sœur de M. Albert. Il sait encore que cette sœur mourut l'année suivante, et qu'Anna fit alors, en compagnie d'Albert, un long voyage en Italie. Il n'ignore pas non plus que depuis leur retour, elle habite près de lui dans cette maison.

— Alors vous aviez raison, il reste fort peu de choses à lui apprendre, répondit avec distraction M. Bonnaire. Il revient, j'en suis sûr, avec des idées de vengeance? reprit-il aussitôt en exprimant par le jeu de sa physionomie son inquiète appréhension.

— Du tout.

— Il est donc bien changé?

— A ne pas le reconnaître : il est sentimental comme un Allemand.

— Je le croyais en Angleterre?

— Il habite l'Angleterre, en effet, depuis trois ans. Ne savez-vous pas qu'il s'est associé au chef d'une des premières maisons de banque de Londres?

— Je l'ignorais. Revient-il à Paris pour s'y fixer?

— Non; il parle déjà de son départ.

— Il a donc pris son parti; il ne songe plus à sa femme?

— Il ne m'a pas confié son secret, répondit Mme Godard. Deux ou trois fois cependant j'ai sollicité une explication sur ses projets d'avenir, sans pouvoir l'amener à une confidence. Mais j'ai vu ses yeux se remplir de larmes au seul nom d'Anna, et alors il s'éloignait précipitamment, espérant sans doute me les cacher; comme si une femme se méprenait jamais sur ces rares faiblesses dont vous paraissez si honteux, vous autres hommes!

— Pauvre Souvray, dit avec émotion M. Bonnaire en compatissant au malheur de son ancien ami; il regrette sa femme.

— J'en suis sûre, répliqua Mme Godard, et malgré sa faute, si Anna voulait...

— Un rapprochement entre eux est désormais impossible, interrompit le tuteur presque effrayé de cette pensée.

— Ne dites pas cela, M. Bonnaire, s'écria-t-elle avec vivacité et d'un accent plein d'énergie. Qu'est-ce donc pour une femme dont le cœur est fier et l'âme élevée, qu'une position que nul ne respecte, que le monde repousse et flétrit? c'est la honte à chaque pas, le mépris

dans tous les yeux. Cette vie cachée est un supplice insupportable, ma sœur n'y résistera pas; et si son mari veut oublier et pardonner, je croirai la bien servir en me prêtant à leur réconciliation.

— Et Albert? dit naïvement le bonhomme.

— Bah! répondit-elle en changeant de ton par une transition soudaine pour affecter des airs frivoles : bah! les hommes oublient si vite! ce sera un beau fleuron à sa couronne de jeunesse. D'ailleurs, ajouta-t-elle avec un parfait contentement d'elle-même, je prêche pour les miens.

— Madame Godard, il ne faut pas jouer avec le feu, dit avec calme le méthodique M. Bonnaire. Anna aime Albert; ils sont heureux; et une épreuve de trois années est rassurante pour l'avenir. Or, il ne me paraîtrait pas sage de les entretenir d'un malheur dont ils ne se plaignent pas, ni de troubler la paix de leurs jours par des prévisions fâcheuses qui jamais ne se réaliseront, je l'espère. Entre l'arbre et l'écorce, il ne faut pas mettre le doigt. Voilà mon opinion.

— Je les entends tous les deux, dit-elle avec vivacité, en faisant à M. Bonnaire un signe d'intelligence pour lui recommander la discrétion.

Anna marchait appuyée sur le bras d'Albert. Elle était très pâle et paraissait souffrante; cependant ses beaux yeux bleus avaient l'éclat que donne la santé et brillaient de cette pure sérénité qui vient de la conscience. Tout en marchant, et par un mouvement gracieux du col, elle les tenait attachés avec amour sur ceux d'Albert, qui lui-même, la tête inclinée vers elle, semblait les caresser du regard. Ils s'avançaient lentement.

— Venez, malade, lui dit Albert d'une voix affectueuse en abordant leurs amis: venez faire valoir vos excuses.

— Les malades en ont-ils besoin? répondit Mme Godard avec une politesse empressée.

Après un échange amical de complimens entre les deux sœurs, Anna s'approcha de M. Bonnaire pour l'embrasser avec tendresse. C'était le charmant bonjour qu'elle lui donnait tous les matins depuis qu'il avait consenti, sur son instante prière, à faire taire ses scrupules et à oublier ses devoirs de tuteur et d'ami, pour venir, non pas habiter chez elle, mais y vivre habituellement, presque en famille, atténuant ainsi quelque peu, par sa présence, ce qu'il y avait de blâmable dans la conduite de sa pupille.

— Oh! mon tuteur, que vous êtes beau! dit-elle en plaisantant.

— Oui, ma fille, répondit-il d'un air enjoué, j'ai mis mon habit de cérémonie, j'ai réglé ma toilette sur le carillon de la fête, comme font les bonnes gens.

— Et cela, pour être mon chevalier! c'est une galanterie de votre part.

— N'allons-nous pas à la pension d'Henriette assister à la distribution des prix? L'habit noir était de rigueur, répliqua-t-il avec la même gaîté tranquille. Nous serons là au milieu de pairs de France, de députés, de magistrats; nous allons tous, parens et amis, confondre et mêler nos larmes!

— Comment! s'écria Mme Godard en éclatant de rire, vous allez pleurer?

— Je vais me procurer cette douce satisfaction, répondit-il d'un ton spirituellement comique.

— Pourquoi Mme Godard ne vous accompagnerait-elle pas? dit Albert.

— J'en aurais grande envie, répondit-elle avec coquetterie, mais je ne suis pas habillée.

— Votre toilette est plus que suffisante, ma sœur, interrompit Anna. Il n'est pas nécessaire de suivre à la lettre l'exemple de mon tuteur, ajouta-t-elle en lui souriant.

Mme Godard céda aux instances qui lui étaient faites, et il fut convenu qu'après avoir été chez elle revêtir un costume digne de la cérémonie, elle se rendrait directement rue de Valois-du-Roule, chez Mme Mignerou, à laquelle Anna Vallée avait confié l'éducation de sa fille.

— C'est votre ancienne pension? dit Mme Godard en s'adressant à Anna, qui venait de lui apprendre le moment et le lieu du rendez-vous.

— Oui, et maintenant celle de ma fille, dit-elle avec une douce expression de mélancolie. Heureuse maison, que de fois je l'ai regrettée!

— Hélas, ma chère Anna, reprit la veuve très désolée de l'être, les femmes passent la première partie de leur jeunesse à désirer la seconde, et la seconde à regretter la première!

— Mon Dieu! que vous êtes changée, Mme Godard! s'écria tout-à-coup M. Bonnaire. Décidé-

ment le veuvage vous est funeste. Vous, autrefois si gaie et d'humeur constamment belle, vous n'êtes pas reconnaissable Depuis la mort de ce bon M. Godard, vous voyez en noir les plus belles couleurs, vous ne parlez plus que par sentences. Permettez-moi de vous le dire, le sombre marguillier de Saint-Sulpice a déteint sur la veuve du brillant colonel Durfort.

— C'est qu'à mon âge, dit-elle en composant son maintien pour le mettre en accord avec ses paroles, et quand on est veuve pour la seconde fois, on n'a plus dans le cœur que des regrets.

— Bah! à votre âge! répondit le célibataire en manière de protestation. Je vous prédis, ajouta-t-il d'un ton mi-sérieux, mi-plaisant, qu'avant peu un nouvel époux essuiera vos larmes et vous rendra cette bonne gaîté qui vous a fait tant d'amis.

Mme Godard jeta sur le vieux garçon un regard scrutateur.

— Je ne pense pas à me remarier, dit-elle avec une coquette hypocrisie; cependant vivre seule, sans affection sérieuse, c'est bien triste pour une femme.

—Surtout pour une femme qui n'en a pas l'habitude, répliqua-t-il avec une malicieuse bonhomie. Croyez-moi, madame Godard, vous êtes née pour le mariage comme moi pour le célibat.

Cette chute imprévue rendit un peu confuse Mme Godard, qui paraissait attendre une tout autre conclusion.

— Venez avec moi, ma sœur, dit Anna en entraînant Mme Godard dans un kiosque élégant, élevé depuis peu à cette place même du jardin où ils étaient réunis; je veux vous faire les honneurs de mon nouveau cabinet d'étude. C'est une surprise d'Albert, ajouta-t-elle en montrant une joie d'enfant.

Dès que les deux femmes furent entrées dans le pavillon, M. Bonnaire s'approcha mystérieusement d'Albert, et après avoir regardé de droite et de gauche avec une craintive précaution, il lui dit à voix basse :

— J'ai une fâcheuse nouvelle à t'apprendre.

— Expliquez-vous.

— Souvray est à Paris, dit-il plus bas encore.

— Je le sais, répondit Albert.

— Ah! fit le bonhomme stupéfait. — Et qui te l'a appris?

— Lui-même.

— Ah! ah! murmura M. Bonnaire en ouvrant de grands yeux et sans pouvoir prononcer une parole, tant son étonnement était au comble.

— Laissons ces dames; j'ai à vous entretenir sur ce sujet, dit Albert en lui prenant le bras.

Tous les deux s'acheminèrent vers la partie boisée du jardin, où ils s'entendirent en toute sécurité sur les mesures propres à prévenir les dangers qui pouvaient résulter pour tous, surtout pour Anna, de la présence de M. Souvray à Paris.

— C'est charmant, toutes choses y sont du meilleur goût, dit Mme Godard en sortant du pavillon, suivie d'Anna. — Cette petite retraite, ajouta-t-elle très satisfaite de se trouver seule avec sa belle-sœur, j'allais presque dire cette prison, est délicieuse. M. Albert fait ce qu'il peut pour vous rendre la solitude supportable; je lui en sais gré.

— Je ne m'en plains pas, ma sœur.

— Anna, reprit l'officieuse parente, croyez-vous me cacher vos souffrances?

— Mes souffrances viennent du passé, répondit-elle avec froideur.

— Le présent n'y est-il pour rien? demanda Mme Godard avec persistance et oublieuse de la promesse qu'elle avait faite à Albert.

— Non, ma sœur.

— Pourquoi ne pas vous confier à moi? ajouta-t-elle encore en prenant un air de compassion. Vous n'êtes pas heureuse, cette fausse position vous accable?

— Ma position est fausse, je le sais, pénible souvent; mais elle est la conséquence de ma conduite et je ne puis m'en prendre à personne.

— Cette résignation est admirable! s'écria Mme Godard en accentuant son exclamation du timbre aigu du geste circonflexe dont elle usait dans les cas embarrassans où la pensée lui faisait défaut, si la parole ne lui manquait pas.

— Elle est naturelle . on se résigne aisément au sort qu'on a choisi, répondit Anna du ton le plus simple.

— Vous avez mesuré vos forces sur votre courage, reprit l'obstinée conseillère; et il faut bien le dire, dans votre lutte incessante contre la société, malgré vos efforts, vous avez été vaincue. Vous souffrez, votre santé s'affaiblit.

— Rassurez-vous, interrompit Anna qui voulait détourner l'entretien ; je ne suis ni malade, ni malheureuse au point de vous inquiéter.

— Cette vie exceptionnelle n'est pas faite pour vous, ma sœur.

— Mais c'est le mariage qui a été pour moi une condition exceptionnelle, répondit Anna poussée à bout, avec cette énergie d'expression qui contrastait avec sa douceur habituelle et qu'elle trouvait toutes les fois que son orgueil était blessé ou son caractère méconnu. N'ai-je pas supporté pendant cinq ans cette affreuse humiliation d'être traitée par mon mari, dans ma propre maison, comme une femme que l'on n'ose avouer? Ai-je eu les égards, la considération et l'autorité que je devais attendre d'une union légitime? Non ; vous le savez bien. Et quand, après cette longue et douloureuse épreuve, je puis consacrer ma vie à un homme que j'aime et qui m'honore, quand je trouve dans son affection un bonheur si grand que je ne pouvais pas même l'espérer, car j'ignorais qu'il fût possible, vous voulez que j'arrête ma pensée sur les inconvéniens d'une position que je choisirais entre toutes, si, dans les mêmes circonstances, j'avais encore à choisir? En vérité, je serais folle et bien indigne d'Albert si je ne savais reconnaître son dévoûment pour moi, qu'en l'importunant de mes scrupules tardifs et des susceptibilités de mon amour-propre !

— Mais le monde? objecta Mme Godard.

— Qu'importe au monde l'existence ignorée d'une pauvre femme !

— Pensez à l'avenir.

— Dieu y pourvoira.

— Si vous perdiez M. Albert? se hasarda à dire doucereusement Mme Godard.

— Pensez-vous que je voulusse m'en consoler? répondit-elle d'un accent plein de résolution et en relevant la tête avec fierté.

— Je n'ai pas une pareille idée, répliqua vivement Mme Godard en faisant un geste de protestation, quoique cependant elle fût bien éloignée d'avoir compris ce qu'il y avait de véritable courage et de résignation sublime dans la réponse de sa belle-sœur. Seulement, ajouta-t-elle, je m'afflige pour vous de cet isolement dans lequel vous vivez. Excepté votre tuteur et moi, nul ne vous visite. Autrefois vous aviez des relations, quelques amis, et si vous receviez peu de personnes, du moins, permettez-moi de vous le dire et ne vous en offensez pas, tout le monde pouvait vous voir. Aujourd'hui en est-il ainsi? non ; puisque moi-même, qui vous apprécie et vous aime, je n'ai la liberté de rechercher votre compagnie que depuis mon veuvage. Ah ! tous les sacrifices de M. Albert n'égaleront jamais ceux que vous lui faites en bravant pour lui l'opinion générale !

— Et j'en bénis le ciel ! répondit Anna d'un accent pénétré et sans laisser voir à son indiscrète parente combien elle était douloureusement affectée de son langage.

— Ainsi, reprit Mme Godard avec hésitation, l'espoir d'un retour...

— Que voulez-vous dire? demanda-t-elle en l'interrompant, comme si elle eût craint de la comprendre.

— Ma chère Anna, poursuivit sa belle-sœur avec ténacité et en donnant à sa voix une inflexion caline ; le temps porte remède à tant de maux ! je pensais que dans votre intérêt bien entendu, dans celui de votre fille, un rapprochement.....

— Arrêtez, ma sœur, interrompit de nouveau Anna, et cette fois avec autorité ; je ne veux pas en entendre davantage.

— Je n'insiste pas, dit Mme Godard un peu blessée et en s'efforçant de ne le paraître pas ; cette tentative de ma part est la première et je vous promets de ne pas la renouveler.

— Merci, ma sœur, répondit froidement Anna.

— Vous ne m'en voulez pas, ajouta encore Mme Godard avec quelque inquiétude.

— Puisque vous n'en parlerez plus, répliqua-t-elle en lui tendant la main en signe d'accord

Elles se séparèrent dans les meilleurs termes, en se promettant l'une et l'autre de se revoir deux heures plus tard à la pension de la jeune Henriette. Mme Godard, s'autorisant de cette promesse et du peu d'instans qui lui restaient à donner aux préparatifs de sa toilette, insista pour que sa belle-sœur ne la reconduisît pas et pour qu'elle lui permît de partir sans recevoir l'adieu d'Albert et de M. Bonnaire, avec lesquels elle devait se retrouver dans la soirée.

V.

Après le départ de Mme Godard, et tandis qu'Albert se concertait avec M. Bonnaire dans un endroit écarté du jardin, Anna, restée seule, s'abandonna à la tristesse de ses réflexions. De tout ce que lui avait dit sa belle-sœur pour la décider à se rapprocher de son mari, elle n'avait retenu que ces paroles : l'intérêt de votre fille.

— Ma fille ! se dit-elle avec une expression douloureuse et en pleurant des larmes amères ; l'intérêt de ma fille ! — Ah ! je le sens, si je suis coupable, c'est surtout devant elle; pour elle; mes torts n'ont pas d'excuse ! Qu'il m'est pénible de penser que cette enfant tant aimée, élevée avec amour, sera mon juge dans l'avenir ! ma fille — elle me demandera compte un jour du nom qu'elle porte; je l'aurai flétri. Elle me demandera son père. sa famille; que lui répondrai-je ? Placée entre deux coupables, pour qui sera son indulgence? O mon Dieu, accordez-lui l'intelligence qui devine ; épargnez-moi le châtiment de rougir devant ma fille !

— Tu es seule, Anna, lui dit avec surprise Albert qui avait laissé M. Bonnaire pour revenir auprès d'elle, croyant la trouver encore en compagnie de Mme Godard.

— Depuis un moment, répondit-elle en essuyant ses yeux ; ma sœur me quitte.

— As-tu quelque nouveau sujet de peine ? lui demanda-t-il avec inquiétude.

— Non, mon ami.

— N'essaie pas de me cacher tes larmes; tu pleurais ?

— C'est une faiblesse que je n'ai pu vaincre, dit-elle en cessant de s'en défendre ; je pensais à ma fille.

— Eh bien ! reprit-il avec douceur et d'un ton de reproche bienveillant, ne vas-tu pas la voir tout-à-l'heure joyeuse et triomphante ? veux-tu, par tes pleurs, attrister ce jour, qui, pour elle et pour nous, doit être un jour de fête ?

— Albert, lui demanda-t-elle pleine d'abandon et d'une voix angélique avec une indicible expression de tendresse et de sollicitude maternelles ; tu l'aimes, ma fille, n'est-ce pas ?

— Autant que tu la chéris toi-même, répondit-il avec sincérité.

—Je ne peux pas désirer plus, dit-elle caline et satisfaite en le pressant contre son cœur comme pour communiquer avec lui de plus près, et mieux lui faire sentir l'émotion de reconnaissance dont elle était pénétrée.

En ce moment Albert, n'était pas exempt lui-même d'une vague inquiétude. Il ne pouvait en confier le secret à son amie, et peut-être la réserve qui lui était commandée à cet égard rendait-elle plus ardent le besoin qu'il éprouvait d'épancher ses sentimens dans l'âme sympathique dont il faisait vibrer toutes les cordes sous l'influence de ses propres impressions. Après un instant de silence recueilli, il reprit avec cette exaltation concentrée qui leur paraissait naturelle à tous les deux, tant elle était en harmonie avec la violence de leurs sensations.

— Te l'avouerai-je, Anna ? dans ces rares occasions où les convenances du monde s'opposent à ce que je t'accompagne; quand je dois, comme aujourd'hui, te confier à ton tuteur ; eh bien ! mon cœur s'attriste ; je ne suis pas maître, non plus que toi, de cette faiblesse d'enfant ; et mon esprit s'arrête involontairement et avec douleur sur le sort que je te fais. O ma chère Anna ! toi que j'aime comme une épouse, que je serais fier de pouvoir avouer l'amour que tu m'inspires, hautement, à la face de tous, et qu'il m'est cruel de cacher mon bonheur comme un jaloux, d'enfouir mon trésor comme un avare !

— Je suis heureuse de ton amour, interrompit Anna avec tendresse; et ma prière ne s'élève au ciel que pour demander à Dieu de me le conserver.

— Tu mets à me cacher tes sacrifices, reprit Albert avec une émotion contenue et du même ton exalté, l'art qu'on déploie pour couvrir des défauts. Ton cœur est si pur que le dévoûment te paraît naturel et facile. O ma femme bien-aimée ! que je serais ingrat si je n'appréciais pas ce qu'ils sont et comme ils doivent l'être, les biens précieux que tu me donnes ! Laisse-moi te répéter encore que notre union, condamnée par les hommes, est sainte aux yeux de Dieu, sacrée et légitime pour nous, car elle sera éternelle. Le temps, en resserrant nos liens, les rendra toujours de plus en plus respectables, et. dans un avenir rapproché, ceux-là même qui sont aujourd'hui pour nous des juges inexora-

bles, seront les premiers à nous absoudre et à te témoigner la considération à laquelle tu as rigoureusement droit par tes vertus, par ton mérite, par tes longues et courageuses épreuves.

— Oh! parle, parle toujours, Albert! s'écria-t-elle de cet accent inspiré que Shakspeare a prêté à la poétique Juliette pour retarder à l'aube le départ de son époux Roméo ; — que ta parole est douce à entendre! quel bienfait pour mon cœur, quel calme pour mon esprit!

— La honte est réservée aux seules amours vulgaires, poursuivit-il avec une énergie toujours croissante; elle n'atteint pas les femmes qui, cédant à l'élan de leur cœur, à l'entraînement d'une noble passion, confient à la foi jurée leur réputation, leur honneur, le repos de leur vie et leur sort tout entier. Non, non, ma bien-aimée, la honte ne peut atteindre ces femmes! Le dévoûment, quelle que soit sa bannière, est toujours respectable : rien ne peut flétrir un sentiment généreux.

— Pourquoi le monde n'a-t-il pas ton indulgence, mon ami? dit-elle d'un ton modeste et d'un accent plein de mélancolie. C'est que seul tu sais combien la religion du devoir était gravée dans mon cœur. Tu as vu mes combats, tu sais si j'ai résisté avant de faillir; et si j'ai été faible contre toi, tu ne peux m'en faire ni blâme, ni reproche.

— Pauvre amie! dit-il en l'entourant affectueusement de ses bras.

—Que parlais-tu tout à l'heure de notre solitude? reprit-elle en s'abandonnant à cette douce étreinte et en tenant ses beaux yeux encore humides attachés sur ceux d'Albert; elle m'est chère, tu le sais bien ; mais à présent, tes paroles, auxquelles j'ai foi, vont me la faire bénir. Vois-tu, mon ami, poursuivit-elle avec une émotion plus vive ; pour tous, excepté pour toi, je suis coupable. Dans tout regard qui n'est pas le tien, je crois lire le mépris. Souvent un mot dit au hasard, me blesse comme un outrage. Je ne suis vraiment heureuse que lorsque je suis seule avec toi, comme en ce moment, parce qu'alors je puis relever la tête, tout dire sans crainte, tout entendre sans rougir. Et si tu dis vrai, si le temps a ce pouvoir d'amoindrir les fautes, a vienne la vieillesse, je l'appelle à grands cris!

M. Bonnaire n'était pas tellement absorbé dans les réflexions que lui suggérait la confidence d'Albert, que d'instant à autre il ne regardât sa montre avec une sorte d'inquiétude. Il était ponctuel autant que craintif, le brave homme. L'heure fixée pour la distribution des prix à la pension de sa jeune pupille approchait, et s'il était désireux de se rendre avec exactitude à cette solennité, il avait des raisons particulières pour désirer beaucoup aussi de quitter au plus vite la maison de ceux qu'il se laissait aller parfois à nommer ses enfans. Il se dirigea donc vers le lieu habituel de réunion, où il les surprit et les troubla dans leurs épanchemens.

— Ah! ça, vous oubliez l'heure tous les deux! s'écria-t-il en les abordant pour appeler leur attention sur lui, car il voyait bien à leur maintien que ni l'un ni l'autre ne l'avait entendu venir.

— Mon tuteur, je suis à vos ordres, répondit Anna un peu confuse, en se dégageant des bras d'Albert.

— Je vous confie ce que j'ai de plus cher, lui dit à son tour celui-ci en désignant Anna.

— Je suis d'autant plus sensible à cette marque de confiance, répliqua M. Bonnaire, que tu ne peux pas faire autrement.

— Je ne vous savais pas railleur? reprit Albert avec un sourire d'étonnement.

— Il est vrai de dire que je n'en fais pas une habitude; mais à l'occasion, tout comme un autre, je place mon petit mot.

Ces choses, et d'autres encore inutiles à rapporter, se disaient en cheminant vers la maison ; Anna marchant seule et en avant, Albert et le tuteur côte à côte derrière elle. Aussitôt qu'Anna fut entrée dans son appartement pour y faire les derniers apprêts de sa toilette, les deux hommes cessèrent tout-à-coup leurs frivoles propos pour s'entretenir à voix basse d'un sujet d'inquiétude qui leur était commun et qu'ils devaient taire à Mme Souvray.

— Vous m'avez bien entendu, dit Albert; revenez le plus tard possible.

— De ton côté, renvoie Souvray le plus tôt que tu pourras, répondit le bonhomme avec empressement; je ne serais nullement flatté de me trouver face à face avec lui.

— Fiez-vous à ma prudence.

— C'est que j'en suis sûr, reprit le tuteur avec un geste exclamatif d'appréhension, il va faire un éclat!

— Ne craignez rien de semblable, reprit froidement Albert; j'ai pris toutes les précautions nécessaires à la sécurité d'Anna et à la vôtre, poursuivit-il avec un sourire promptement éteint sur ses lèvres.

— C'est égal, je ne suis pas tranquille.

— Pour calmer votre frayeur, ajouta Albert, dès que M. Souvray m'aura quitté, je vous enverrai Robert, mon domestique; sa présence vous dira que l'apparence même d'un danger impossible a disparu.

— Je ne te cache pas que cela me fera plaisir, répondit le candide tuteur avec une satisfaction qu'il ne chercha pas à dissimuler.

Quand il eut mis en voiture et vu s'éloigner M. Bonnaire et la femme bien-aimée pour laquelle il allait discuter les conditions d'un meilleur avenir avec l'homme dont les droits sur elle étaient légitimes et souverains, Albert revint, sombre et pensif, s'asseoir à l'endroit même où il devait recevoir, à l'abri de toute surprise, cet homme qui s'était jeté fatalement à la traverse de sa vie pour contrarier ses plus chères espérances, pour ruiner ses projets ambitieux, et dont le nom seul mettait en révolte ses instincts naturels. Toutefois, il n'était point aveugle dans son ressentiment ; son esprit droit et juste ne se refusait pas à apprécier les motifs fondés qui devaient rendre celui de son rival au moins égal au sien ; et c'était avec calme qu'il voyait approcher le moment solennel de cette rencontre décisive avec lui. Ce n'était pas non plus sans espoir qu'il en attendait le résultat.

— Cette entrevue sera pénible, se disait-il en parcourant de nouveau une lettre relue vingt fois déjà ; mais un refus de ma part était impossible. M. Souvray sollicite un entretien dont son avenir et le mien dépendent, m'écrit-il ; sa lettre est touchante, pleine de résignation ; pas une plainte, pas de colère ; ce n'est pas le mari offensé, me dit-il, c'est le père de famille qui fait un appel à mon honneur. J'ai dû accéder à sa demande. Aussi bien, je veux en finir avec cette existence occulte qui m'est insupportable. Reculer sans cesse devant un danger, éluder momentanément un malheur inévitable, ce n'est pas s'y soustraire, et c'est les aggraver par l'attente du mal qui souvent est pire que le mal lui-même! M. Souvray et moi nous ne pouvons respirer le même air, il faut poser nos limites.

Albert, on doit le croire, avait pris les mesures nécessaires pour que, dans un aucun cas, Mme Souvray pût se rencontrer avec son mari. Il avait aussi résolu de lui laisser ignorer toujours cette démarche, si, contre ses prévisions, les suites en étaient défavorables. Sans la circonstance qui devait forcément tenir Anna éloignée de chez elle durant plusieurs heures, Albert eût très certainement assigné à M. Souvray un terrain neutre pour s'expliquer librement avec lui; mais il lui sembla que cette disposition aurait le double inconvénient de mettre un tiers dans leur confidence, et de faire, à l'époux délaissé, un aveu inutile et trop brutal dans sa vérité, en lui refusant l'accès de sa maison. Puisque le hasard lui fournissait l'occasion d'agir avec plus de convenance et de dignité, il s'empressa de la saisir. Il fixa donc le lieu du rendez-vous chez lui, et le moment à trois heures.

D'instant à autre, il jetait un coup d'œil impatient vers le large perron au moyen duquel on communiquait de sa maison au jardin, car trois heures avaient sonné depuis quelques minutes, et c'était par cette entrée principale de la rue de Clichy, dont jamais Anna n'avait franchi le seuil, que M. Souvray devait arriver. Ce retard n'était pas de nature à l'inquiéter encore ; cependant l'attente lui causait une agitation dont il n'était pas maître, et pour tromper cette sorte d'anxiété, il arrêta son esprit sur un ordre général d'idées en rapport avec sa propre situation, et qui devaient l'amener insensiblement à des réflexions toutes personnelles.

— Que je plains les malheureux, pensait-il, qui s'engagent légèrement dans ces unions fatales, si nombreuses aujourd'hui! Le mariage les effraie, et croyant échapper aux obligations de sa loi salutaire, ils s'abandonnent aux séductions mensongères des liaisons secrètes. Et ainsi, pour se soustraire à des devoirs faciles, ils s'enchaînent à la plus pénible des sujétions. Ils renoncent aux joies et aux bienfaits de la famille, pour en prendre les charges et en subir les tourments dans l'obscurité d'une condition dégradante, e

n'est que lorsque déjà ils ne sont plus jeunes et que la jeunesse a emporté avec elle l'excuse de leurs dérèglemens, c'est quand l'expérience, cet'e fidèle amie des vieillards, vient décharger leurs yeux du voile des illusions, qu'ils voient combien a été grande leur erreur et combien est affreuse leur misère. Ils se trouvent alors placés dans cette alternative multiple et humiliante dans tous les cas, ou de vieillir, avec la conscience de leur abjection, dans les plus détestables mœurs, ou de régulariser leur désordre en donnant leur nom à la complice de leurs écarts, qu'ils n'avaient point d'abord jugée digne de le porter; ou bien encore de rompre avec ingratitude quelquefois, avec brutalité toujours, des rapports entachés de honte et d'abandonner une femme à laquelle ils ont confié les plus précieux secrets de leur cœur, aux chances de son propre sort; ce qui a pour résultat funeste et odieux, dans la généralité des exemples, de la laisser livrée aux inspirations mauvaises de cette triste et dure nécessité, sœur aînée de la faim. Horreur! —Ah! si l'expérience donnait du poids à la parole de celui qui l'a chèrement acquise, je pourrais dire avec autorité ce qu'il y a d'amertume et de remords, même dans l'amour le plus vrai, le plus sincèrement éprouvé, le plus digne d'excuse enfin, quand il n'a pas reçu la double sanction de la loi divine et de la loi humaine! Pauvre Anna! dans son malheur elle m'a demandé l'appui d'un frère, et moi, abusant de sa confiance, alors que je lui devais protection, je l'ai rendue coupable, de victime qu'elle était. J'ai sacrifié son honneur à mon amour, c'est à dire à mon égoïsme. Entre le monde et elle j'ai mis un abîme: le mépris! Je l'ai condamnée à l'horrible et perpétuel supplice de cette vie clandestine qui la tue. O mon Dieu? s'écria-t-il avec désespoir, pourquoi mon malheur est-il si grand que toutes les voies réparatrices me soient fermées?

Un domestique vint annoncer à Albert l'arrivée de M. Souvray. Après avoir renouvelé à son serviteur la recommandation expresse de veiller à ce que personne ne pût le troubler durant son entrevue, il lui ordonna d'introduire le visiteur dans ce lieu retiré du jardin où il l'attendait.

— Enfin! dit-il avec cette expression résignée d'un homme prêt à tout événement, pour lequel l'incertitude est plus pénible que ne sont douloureuses à prévoir les chances les plus contraires; enfin, je vais savoir si je puis abaisser les murs de ma prison, ou s'il me faudra chercher dans l'exil la liberté d'action et le repos de ma vie!

Et de loin, apercevant M. Souvray venir vers lui d'un pas lent et difficile, il se leva aussitôt et fut à sa rencontre.

VI.

La présence de M. Souvray chez Albert de Bussiennes a besoin d'être expliquée. Non pas qu'à nos yeux elle ne soit en parfait accord avec le caractère des deux personnages, et suffisamment justifiée par les événemens déjà connus, comme dans la suite elle le sera davantage encore par ceux qui doivent se produire. Mais il est des lecteurs qui peut-être se refuseront à croire que ces deux hommes puissent se rencontrer autrement que la menace à la bouche ou l'épée à la main. Il nous faut donc rappeler à ceux-là que Dieu n'a donné qu'à un très petit nombre de ses créatures la faculté d'éprouver héroïquement leurs passions bonnes ou mauvaises. Les mœurs que nous exposons sont malheureusement dans la vie réelle, et il est facile d'en apprécier la vérité; car pour cela il suffit de regarder autour de soi ou de s'interroger soi-même. Or, chacun en consultant sa mémoire ou son cœur, peut aisément savoir s'il a été chevaleresque dans ses amours et magnanime dans ses haines, ou si plutôt il n'a pas employé les moyens prosaïques généralement en usage pour amener le plus sûrement et le plus promptement possible la réussite de ses projets intéressés, que ce fût pour aimer ou pour nuire.

M. Souvray, qui n'avait pas encore cinquante ans, paraissait en avoir soixante. Ses cheveux avaient blanchi, son front s'était ridé, son regard avait perdu le feu de la virilité et pris cette expression terne et froide dont l'effet est répulsif; il marchait voûté et avec peine, son maintien annonçait l'accablement; en un mot, il avait tous les dehors de la vieillesse. — Ce changement malheureux qui s'était opéré dans sa personne, résultait bien moins des souffrances de son cœur que de la profonde blessure faite à

son orgueil. Il se fût consolé de n'avoir pas su mériter ou d'avoir perdu l'amour de sa femme; mais il était torturé par la pensée qu'elle en aimait un antre, et cela surtout parce qu'il en ressortait une flétrissure pour son nom et du ridicule pour sa personne. Et puis, à l'âge de M. Souvray, un grand dérangement dans les habitudes de la vie ne se fait jamais impunément. L'abandon de ceux qui lui étaient attachés aux titres les plus respectables, lui fut pénible sans doute; cependant l'isolement subit dans lequel il se trouva après la fuite de sa femme et de sa fille, l'affecta plus douloureusement encore et contribua davantage à le vieillir; car, il est aussi vrai qu'il est triste de le dire, c'était moins sa femme qu'il regrettait que les bienfaits inhérens à la condition normale du mariage. Il avait été en effet beaucoup plus sensible au désordre survenu inopinément dans son existence qu'il ne fut ému de la ruine de ses affections. Avec un caractère impérieux, ce qui implique toujours une grande confiance en soi et une certaine énergie; avec une volonté persévérante et entêtée, ce qui annonce de la décision et de la suite dans les idées, et une sorte de courage assez rare : le courage patient, M. Souvray n'avait aucune force morale dans l'esprit. Esclave de la règle, il ne résista pas à un malheur venu en dehors de toutes ses prévisions, et dont il n'avait pas même l'intelligence exacte, car il était bien éloigné d'en apprécier la sérieuse portée. D'autres, dans sa position et frappés de la même manière, eussent pu être accablés comme lui; mais leur douleur à ceux-là, en se produisant par les mêmes effets déplorables, eût témoigné sans doute des déchiremens et du deuil de leur âme; tandis que chez lui, les rides précoces et l'altération des traits n'avaient pour origine et pour cause principale que des préoccupations égoïstes et des besoins matériels contrariés. Chef de famille, il voyait avec une sorte d'égarement son foyer désert; époux et père, il ne se rendait pas compte de son isolement, et il se refusait à croire que cette situation fût durable. Aussi caressait-il incessamment la pensée d'une réunion prochaine à sa femme; bien encore, faut-il le répéter, que dans ce rapprochement, il eût surtout en vue de rétablir l'ordre de son existence et de reprendre, dans la société, une position normale. En résumé, M. Souvray avait d'abord ressenti très vivement l'offense faite au mari; mais le temps calma sa colère et affaiblit son ressentiment. A présent qu'il était arrivé à cette époque de la vie où les hommes éprouvent toujours de plus en plus, à mesure qu'ils avancent en âge, le besoin d'une société habituelle, d'un entourage affectueux, et le besoin plus vif de ces soins prévenans qui ne peuvent pas être achetés, et moins encore payés. M. Souvray voulait par tous les moyens, quoi qu'il en coûtât d'ailleurs à sa vanité, retrouver sa famille. Dans sa préoccupation de lui-même, il ne mettait pas en doute que sa femme ne fût dans des dispositions semblables aux siennes, et qu'après une expérience funeste, elle ne s'empressât de rentrer dans le devoir aussitôt qu'il lui en ouvrirait la voie.

Il ne se décida pas sans avoir beaucoup et long-temps réfléchi, sans s'être minutieusement informé; mais dès qu'il eut pris son parti et fixé le but qu'il désirait atteindre, il y marcha droit et résolument. Il fit alors une démarche toute pacifique auprès d'Albert de Bussiennes. On connaît les motifs qui déterminèrent celui-ci à l'accueillir.

M. Souvray et Albert de Bussiennes en s'abordant échangèrent un froid salut sans prononcer un mot, et tous les deux, obéissant à la même inspiration, détournèrent les yeux. Arrivés en silence au lieu où ils devaient s'expliquer, et dont nous avons décrit ailleurs les dispositions particulières, M. Souvray le premier prit la parole.

— Excusez-moi, monsieur, dit-il d'une voix tremblante et en s'asseyant sur le siége que lui désignait Albert; je ne suis pas maître de mon émotion, ajouta-t-il avec peine.

— Remettez-vous, monsieur, répondit Albert avec une politesse réservée et en prenant place lui-même à quelques pas de son interlocuteur, le dos tourné au kiosque qui servait de cabinet d'étude à Anna.

Après une courte pause durant laquelle il parut se recueillir, M. Souvray reprit d'un accent difficile et avec embarras :

— Permettez-moi, monsieur, de vous donner un mot d'explication sur l'étrangeté de ma visite.

Albert s'inclina en signe d'assentiment.

— J'ai long-temps hésité, monsieur, et vous devez le croire, avant de franchir le seuil de votre maison, poursuivit l'époux. Je ne l'ai fait qu'après une mûre réflexion, et aussi d'après les conseils et sur le témoignage d'hommes honorables qui vous connaissent et qui sont mes amis. Ce qu'ils m'ont dit de votre caractère et de votre loyauté a levé mes scrupules, et c'est avec confiance, j'ose le dire, que je viens vous trouver pour mettre fin, s'il se peut, à un état de choses également malheureux pour vous et pour moi; plus malheureux encore pour une autre, ajouta-t-il avec un profond soupir et en levant les yeux au ciel.

— Je vous écoute, dit froidement Albert.

— Dans la position où nous sommes placés l'un vis-à-vis de l'autre, continua M. Souvray en proie à un malaise très visible que le sévère maintien de son auditeur n'était pas de nature à diminuer; je ne puis pas attendre de vous une entière justice. Cependant, pour donner plus de poids à mes paroles, je voudrais dégager votre esprit de toute prévention fâcheuse, et j'y parviendrai peut-être si vous consentez à entendre le récit des faits qui ont motivé ma conduite et qui la justifient, je le crois, depuis le jour où j'ai reçu le coup le plus cruel qui puisse atteindre un père de famille.

— Parlez, monsieur, je suis à vos ordres, répondit Albert avec calme et dignité.

— Il y a trois ans, reprit alors avec moins de contrainte le mari qui, à l'avance, avait un peu préparé son thème, quand je fus frappé à la fois dans mon honneur et dans mes affections par le départ de Mme Souvray, je fis tous mes efforts pour découvrir sa retraite; j'implorai tous les secours; je ne reculai devant aucune démarche; tout fut inutile. Accablé à la fin par le poids de mon malheur, ayant à me défendre contre la pitié des uns, objet de ridicule pour d'autres, je me résignai à quitter la France, avec regret sans doute, mais non pas sans espoir de réparer un jour une infortune dont j'ignorais alors toute l'étendue. Avant de m'éloigner, je confiai mes chagrins au plus honnête homme, au plus sûr et au meilleur des amis, à M. Durmont, qui vous est connu; le chargeant, après mon départ, du succès d'une entreprise devant laquelle mon courage et mes forces avaient échoué. Ses recherches, comme les miennes, long-temps infructueuses, eurent à la fin un résultat : il y a trois mois, il m'écrivit à Londres que Mme Souvray avait oublié pour vous ses devoirs d'épouse et de mère. Ah! si j'avais cédé au premier mouvement de mon désespoir, s'écria l'époux violemment ému à ce souvenir et d'un accent contenu de colère, je serais accouru vous demander compte de toutes mes souffrances!...

— Je n'aurais pas accepté votre défi, monsieur, interrompit vivement Albert.

— Je suis convaincu du contraire, répliqua son interlocuteur du même ton de vivacité.

— Aujourd'hui et pour les mêmes raisons, ajouta Albert avec plus de calme, je vous refuserais encore.

— Aujourd'hui je ne viens pas vous provoquer, répondit brusquement M. Souvray.

— Je n'en doute pas, monsieur, reprit Albert d'une voix ferme. Cependant, ajouta-t-il avec autorité, je veux à mon tour vous donner à ce sujet une explication. Si j'avais été votre ami, et, admis à ce titre dans votre maison, que j'eusse surpris votre confiance pour abuser votre femme en lui prêchant l'oubli de ses devoirs, sans contredit, vous auriez droit à une réparation que, dans cette circonstance, je ne vous ferais pas attendre, soyez-en sûr. Mais nos relations sont bien différentes, et je crois n'avoir aucun tort envers vous; car, souffrez que je le dise, je ne vous connais pas. Dans un jour de malheur, Mme Souvray, avec laquelle j'ai été élevé, et dont je m'honore d'être l'ami depuis vingt ans, est venue me demander, non pas conseil, mais protection. Je l'ai accueillie, et si je dois compte à quelqu'un des motifs que j'ai eus d'agir ainsi, ce n'est pas à vous, monsieur. Toutefois, votre franchise provoque la mienne, et pour échapper à la responsabilité d'une action décisive de ma vie, je ne chercherai pas à nier ce qui est vrai, ce qui malheureusement aussi est su de quelques uns. Mon caractère se refuse à un tel subterfuge; mais je décline à l'avance, et quoi qu'il puisse advenir de notre entrevue, un moyen de réparation que je ne vous dois pas. Jamais je n'accepterai un combat inégal à ce point que, vainqueur ou victime, les suites en seraient pour moi également funestes, par des

considérations de convenance qui s'entendent de reste sans qu'il soit besoin de les déduire. Pour fixer sur-le-champ et avec netteté la nature de nos rapports, et aussi pour en venir plus vite au véritable objet de notre rencontre, j'ai cru cette explication nécessaire, monsieur.

— Elle était inutile, répondit après un moment de silence M. Souvray qui avait écouté le discours d'Albert sans manifester aucune émotion. A mon âge, monsieur, on réfléchit avant d'agir; ce qui est une erreur à vingt ans est une faute à cinquante : en vieillissant on perd ses droits à l'indulgence et au pardon. Je vous répète donc, ajouta-t-il avec un pénible effort cette fois, que j'ai renoncé à toute idée de vengeance et que je suis venu vous trouver sans intentions hostiles et dans un but entièrement opposé.

En ce moment, Anna, pâle et tremblante, et agitée par les émotions les plus vives et les plus diverses, longeait furtivement le mur du jardin. D'un pas sourd et craintif, respirant à peine, s'abritant çà et là derrière les massifs, elle approcha peu à peu et inaperçue du kiosque auprès duquel s'entretenaient Albert et M. Souvray, et elle réussit à y pénétrer sans avoir été entendue. Là, haletante et l'oreille attentive, témoin invisible et juge intéressé d'une lutte dont elle était le sujet, elle put saisir toutes les paroles et apprécier l'émotion qui les accentuait. de ces deux hommes qui se disputaient son cœur.

Le ton sentencieux et doctoral avec lequel M. Souvray avait prononcé ses dernières phrases indisposa Albert, et lassé déjà par les longs préliminaires d'un entretien qui durait depuis une heure sans être encore engagé, il s'écria avec un geste d'impatience et d'un accent emporté qu'il regretta aussitôt, mais dont il ne fut pas maître dans le moment :

— Enfin, monsieur, que voulez-vous de moi?

— Ce que je veux? s'écria à son tour M. Souvray surpris et décontenancé par l'interpellation directe et un peu brutale de son adversaire.

Il parut hésiter et se leva instinctivement pour tromper son agitation et reprendre l'assurance de son maintien en faisant quelques pas en silence.

— Ce que je veux? reprit-il avec éclat, mais d'une voix altérée, néanmoins; c'est ma femme, c'est ma fille, c'est ma famille tout entière!

— Y pensez-vous, monsieur? dit Albert en se levant lui-même dans le plus grand trouble.

— Oui, je vous dis ma pensée, répondit aussitôt M. Souvray avec un sentiment pénible si énergique en son expression qu'il produisit sur Albert une soudaine impression de tristesse, et que son effet fut accablant pour la malheureuse femme qui assistait secrètement à cette scène douloureuse. Ah! ce que je souffre, poursuivit-il en faisant de nombreux et vains efforts pour retenir ses larmes, et ce qu'il m'en coute de découvrir ainsi les plaies de mon cœur et la faiblesse de mon caractère, Dieu seul peut le savoir! Le prix que j'espère de ces aveux peut seul aussi me donner la force de les faire.

Il se voila le visage de ses mains, et après quelques minutes écoulées dans un recueillement que respecta son adversaire, il parvint à maîtriser des pleurs qui ne prenaient pas source dans son cœur, ainsi qu'il le disait, mais qui avaient éclaté dans un instant de surexcitation nerveuse, après une difficile contrainte et une longue tension d'esprit, sous l'inspiration de son orgueil en révolte.

— J'aurais pu, reprit-il en se remettant peu à peu et d'une voix saccadée qui s'affermissait davantage à mesure qu'il parlait, j'aurais pu, en usant de mes droits légitimes sur elle, contraindre Mme Souvray à rentrer dans son devoir; mais le scandale qui résulte de moyens violens l'eût flétrie et moi avec elle; pour notre honneur à tous les deux j'ai voulu l'éviter. Je sais d'ailleurs que sa situation actuelle lui est à charge, qu'elle en souffre à tel point que sa vie a été en danger et que sa santé est encore compromise. Elle est malheureuse, je ne l'ignore pas; malheureuse par sa faute, sans doute, mais aussi par la mienne, je le confesse, et plus encore par la vôtre, ne vous en défendez pas. Or, moi, qui ai reçu la plus cruelle offense, quand je suis prêt à jeter un voile sur le passé et à réparer sans éclat, d'un commun accord, ce qu'il y a de réparable dans le malheur de Mme Souvray; vous, qui n'avez rien à oublier, consultez votre conscience et dites si l'honneur ne vous commande pas de joindre vos efforts aux miens pour rétablir l'ordre dans une famille que vous avez démembrée; pour rendre au repos, à une position régulière et respectée, la seule digne d'elle, une

femme que vous avez égarée, sinon perdue. Dégagez votre esprit de toute préoccupation personnelle, comme je le fais moi-même, pour ne penser qu'à l'avenir de l'infortunée dont je crois défendre le véritable intérêt par mes paroles et bien le servir par ma démarche. On vous dit honnête homme, monsieur; eh bien! ce que je vous demande est un acte de probité rigoureuse auquel vous ne pouvez pas vous refuser. Je vous donne par ma conduite un grand exemple d'abnégation, et je veux y ajouter un éclatant témoignage de confiance en vous choisissant vous-même, dans cette circonstance délicate, pour juge entre vous et moi. Laissons mes droits, j'y consens; n'appréciez que mes titres en les comparant à ceux que vous supposez avoir peut-être, et décidez si, sous ce rapport aussi bien que sous tous les autres, il ne m'appartient pas d'assurer le salut de Mme Souvray. Moi, je lui ai donné un nom honorable et une position indépendante; je l'ai avouée hautement comme la compagne de toute ma vie; elle m'a dû la considération publique, car j'ai fait honorer en elle le double caractère d'épouse et de mère. Avec moi, si son existence n'a pas été heureuse, du moins a-t-elle été régulière et conforme à l'ordre des familles, respectable à tous les yeux et respectée de tout le monde. A tous ces biens, qu'elle a perdus volontairement, mais avec irréflexion, dans une heure de colère; à tous ces biens que je veux lui rendre et qu'elle ne peut tenir que de moi, quel bienfait nouveau puis-je ajouter? Un seul : l'oubli de ses torts, et ce sacrifice je l'impose à mon amour-propre. Que pouvais-je faire de plus et que puis-je faire davantage pour elle? Vous, monsieur! vous l'avez tout d'abord condamnée au mépris; vous l'avez assez méconnue et mésestimée pour n'avoir pas craint de la dégrader publiquement. Tout ce qui vient de vous, ne l'avez-vous donc pas compris? est un sujet de honte pour elle. Votre affection la déshonore, votre protection la flétrit, vos bienfaits la souillent. Tout dans cette demeure, qui est la sienne, je le sais, dit-il rouge d'émotion plus encore que de colère en désignant du geste la maison qu'habitait Anna, tout ici, et les soins mêmes que vous prenez de la cacher, ne lui rappellent-ils pas à chaque instant sa faute? Ne vit-elle pas en ces lieux comme une coupable, sous l'empire incessant de la crainte, des remords, des regrets peut-être? Encore une fois j'oublie ce qui me touche pour ne penser qu'à elle, à sa propre estime que vous lui avez fait perdre, au sentiment de son devoir que vous avez violemment arraché de son cœur, pour penser à sa fille sur laquelle rejaillira un jour, quoi que je tente pour l'effacer, la tache que vous avez faite à l'honneur de la mère. Répondez, monsieur; après tous les malheurs que vous avez causés à madame Souvray, quel malheur nouveau de votre part peut désormais l'atteindre? Un ennemi impitoyable dans sa vengeance, voulant la perdre sans retour, qu'eût-il fait autre chose que ce que vous avez fait et qu'eût-il pu faire de plus? Soyez sincère, monsieur, et prononcez-vous.

Ces pensées produites sans ordre, telles qu'elles se présentaient à l'esprit inculte qui les enfantait, et formulées par une parole insuffisante qui déguisait d'autant moins leur crudité native que, brusque et soudaine dans son jet, elle était plus énergique dans son action; ces pensées révoltèrent la noblesse des sentimens et les instincts délicats d'Albert de Bussiennes. Il en était déjà au repentir d'avoir ouvert sa maison à l'époux d'Anna. Cependant il conserva assez de calme pour répondre sans colère à cet homme, à ce vieillard, et de façon néanmoins à se faire comprendre d'un adversaire auquel la conscience de leur situation respective paraissait manquer entièrement, puisqu'il osait s'entretenir de choses qu'Albert avait jugées devoir rester toujours sous-entendues entre eux.

— Je serais mauvais juge, dit-il avec mesure mais non pas sans quelque vivacité; je serais mauvais juge dans une question qui m'intéresse de si près; les convenances de ma position se refusent d'ailleurs à ce que je discute avec vous sur un pareil sujet; je veux seulement vous rappeler que vos procédés envers Mme Souvray l'ont contrainte à la fuite, et c'est là son excuse. Aujourd'hui vous prenez en pitié son sort et son malheur, et vous offrez comme remède ce qui a été la première cause du mal. Cette proposition, je n'ai pas à la refuser ou à l'accepter, je ne puis que la trouver au moins fort déplacée quand elle s'adresse à moi. Je vous l'avoue, monsieur, après les faits antérieurs qui ont motivé une éclatante rupture entre vous et

Mme Souvray, après une absence volontaire de trois années, après votre lettre surtout, j'attendais et j'étais en droit d'attendre de votre part tout autre chose. Si j'ai consenti à vous voir, vous m'obligez à vous le dire, monsieur ; c'est que moi aussi je désirais alléger les souffrances de la personne dont il eût été digne et convenable que le nom ne fût pas prononcé dans cet entretien. J'espérais fixer tacitement avec vous les conditions secrètes de son indépendance, en faisant telles réserves légitimes propres à couvrir votre dignité, en consentant, pour s'y soumettre avec scrupule, à toutes les exigences que pouvait commander le soin de votre honneur. Mais je repousse formellement, et je le ferais avec une indignation plus vive si vous n'étiez chez moi, le rôle intermédiaire que vous avez eu la pensée de m'attribuer. Quelque pénible que soit son sort présent, ajouta-t-il d'un ton plein d'assurance, je ne pense pas que Mme Souvray consente jamais à reprendre sa condition passée.

— Le savez-vous? demanda M. Souvray avec un laconisme impérieux.

— Je crois pouvoir en répondre, répliqua Albert.

— Moi, j'ai la certitude du contraire, dit l'époux du même air assuré. Quand elle saura que je veux effacer ses fautes aux yeux du monde en les couvrant des miennes ; quand elle saura que je veux lui rendre tout ce que vous lui avez fait perdre, je ne puis pas douter qu'elle ne veuille réparer ses torts envers moi, envers son enfant, envers elle-même.

— Elle n'acceptera pas ! s'écria d'un ton d'impatience Albert, qui voyait bien que M. Souvray voulait en venir à lui demander une entrevue avec Anna. Vous vous abusez, monsieur, reprit-il avec moins d'emportement ; ce que vous attendez d'elle et ce que vous espérez de vous-même est un sacrifice au dessus des forces humaines. Vous n'oublierez pas vos griefs ; elle surtout n'oublierait jamais sa faute.

— Je suis sûr de mon courage, répondit-il avec force, et j'ai malheureusement appris à connaître le sien ; et d'ailleurs, si je veux la rétablir dans ses droits d'épouse, c'est pour qu'elle puisse, dans les rapports bienveillans de la vie de famille, se dévouer honorablement à ses devoirs de mère, et non pas pour renouer la chaîne de mariage qu'elle a brisée ; c'est enfin et surtout pour la tirer de l'abîme où vous l'avez plongée, pour décharger son front du poids honteux qui l'accable.

Il s'arrêta tout-à-coup, et tous les deux, d'un même mouvement spontané, portèrent les yeux vers la porte du kiosque qui venait de s'ouvrir à grand bruit sous la main d'Anna. Celle-ci en sortit aussitôt et précipitamment, et s'avançant d'un pas rapide, dans une extrême agitation :

— Il est trop tard ! s'écria-t-elle d'une voix éclatante avec un geste énergique de protestation, en s'adressant à son mari.

A l'apparition soudaine et si imprévue d'Anna, l'étonnement des deux hommes fut au comble. Ils reculèrent simultanément de quelques pas avec une sorte d'effroi, sous l'empire d'une émotion indéfinissable

Anna tenait son visage comprimé convulsivement dans ses mains, et entièrement voilé sous son mouchoir ; pourtant elle ne pleurait pas.

M. Souvray comprit sur-le-champ, au trouble et à la sombre expression de la physionomie d'Albert, que sa surprise n'était point affectée et qu'il ignorait réellement la présence d'Anna dans le pavillon. D'ailleurs, l'intervention de sa femme en ce moment solennel servait trop bien ses vues et contrariait trop ouvertement celles de son adversaire, pour qu'il pût conserver un doute à cet égard. Bientôt et le premier, il recouvra son sang-froid ; mais son saisissement avait été aussi violent que subit, et sa première parole témoigna que l'impression n'était pas encore effacée de son esprit.

— Vous étiez là, madame ? dit-il en désignant le kiosque et en se rapprochant instinctivement d'Anna.

M. Souvray n'eut pas prononcé un mot, ni fait un pas, qu'Albert s'avança rapidement comme pour s'interposer entre les deux époux. Placé à une égale distance de l'un et de l'autre, et au milieu d'eux, il jeta d'abord sur M. Souvray un regard expressif et plein d'autorité. Puis, s'adressant à Anna, il lui dit avec effort et d'un ton de sévérité dont il n'avait pas encore usé envers elle :

— Qui a pu vous informer de ce qui se passait ici, et comment n'avez-vous pas craint de venir y surprendre un secret que votre intérêt

même vous commandait de respecter?

— Excusez-moi tous les deux, répondit-elle avec une expression résolue et d'une voix dont la force même trahissait les efforts inouïs que l'infortunée s'imposait pour surmonter son émotion.—Ma sœur m'a tout appris; j'ai redouté un malheur, et sous le coup de cette affreuse prévision, je n'ai pas réfléchi à l'inconvenance et à l'indiscrétion de ma démarche, ni calculé ses suites; je suis accourue. Pardonnez-moi.— De là, ajouta-t-elle en désignant du geste son cabinet d'étude, j'ai entendu discuter pour moi un avenir que je n'accepte pas; et je n'ai pas voulu, je n'ai pas dû rester plus long-temps étrangère à un débat dont j'étais le sujet, quand, par un mot, je pouvais le conclure.

— Dans une circonstance aussi grave, madame, interrompit aussitôt M. Souvray, ne prenez pas une résolution avant d'y avoir réfléchi, je vous en prie; surtout avant de m'avoir entendu.

Ces paroles, il les prononça avec vivacité, mais difficilement néanmoins; car, en revoyant sa femme si pâle et si amaigrie, plus vieillie que lui-même, proportion d'âge gardée, si différente enfin de ce qu'elle avait été autrefois, il hésita d'abord à la reconnaître. Il lui parut que vingt ans avaient passé sur leur tête depuis l'époque de leur séparation. Son embarras vis-à-vis d'elle était extrême. Il craignait de lui parler au nom du devoir; à peine osait-il lui rappeler le titre auquel ils étaient indissolublement unis et quels intérêts sacrés leur étaient communs, tant, à ses propres yeux, ils semblaient être étrangers l'un à l'autre.

Albert jugea qu'une explication définitive entre les époux était désormais inévitable, que ses efforts pour la contrarier seraient vains et n'auraient pour résultat que de l'envenimer et de la rendre plus pénible; il garda le silence. Cette situation était pour lui aussi délicate que difficile, Toutefois il crut devoir conserver, dans une attitude froide et digne, la place qu'il avait prise au milieu d'eux, comme pour dominer le débat; car si la plus grande réserve lui était commandée, la neutralité ne lui était pas permise

— La ligne de ma conduite est tracée, je la suivrai jusqu'au bout, reprit Anna avec la même décision d'esprit, avec la même fermeté d'accent, en répondant à son mari. Je suis coupable d'une bien grande faute; nul plus que moi ne la juge sévèrement, n'en doutez pas; mais dans mon malheur je veux avoir au moins le courage de ma faiblesse. car si j'attache un grand prix à la considération des autres, le bon témoignage de ma conscience m'est encore plus précieux et plus cher. Les engagemens nouveaux que j'ai contractés, ajouta-t-elle avec plus d'énergie et en s'imposant la plus horrible contrainte, si condamnables qu'ils soient aux yeux de tous, sont cependant définitifs, irrévocables et sacrés pour moi. Si en vertu d'un droit et par la force on peut les rompre, jamais du moins ils ne seront rompus de mon aveu. Vous parlez d'un retour au passé; mais suis-je donc libre, ô mon Dieu! de faire un seul pas en arrière? Pour reprendre dans la société la place que j'occupais auprès de vous, ne me faudrait-il pas abdiquer tout respect humain, fouler aux pieds toute pudeur, et insulter effrontément à tout sentiment de moralité? Vous placez mon honneur et mon salut sur ce terrain; moi, je n'y vois qu'une honte nouvelle et une affreuse torture. Assez, assez de honte! s'écria-t-elle avec égarement; mes forces sont à bout, ayez pitié de moi; je succomberais à cette dernière épreuve.

— Rétractez ces cruelles paroles, madame, interrompit l'époux avec supplication et de plus en plus accablé par la résistance inébranlable et motivée d'Anna. J'en appelle à votre raison; plus calme et mieux éclairée, vos idées seront plus justes et votre détermination tout autre. Je veux et j'ai besoin de le croire.

— Détrompez-vous, monsieur, répondit-elle sans hésiter. Pour être soudaine, ma résolution n'en est pas moins irrévocablement arrêtée; et vous voyez que je n'ai pris conseil que de moi-même. Je voudrais pouvoir réparer le désordre que j'ai apporté dans votre vie, et qu'il me fût permis d'accepter sans abaissement nouveau et sans indignité le généreux pardon que vous venez m'offrir; mais, je le répète, monsieur, et avec un profond sentiment de douleur, il est trop tard. La réparation que vous me demandez, je dois vous la refuser par des considérations aussi délicates que rigoureuses, sur la nature desquelles vous ne vous méprendrez pas, et aus-

si par telles autres considérations personnelles dont le secret m'appartient, ajouta-t-elle en jetant sur Albert un regard furtif et contrit. Oh! je le sais, reprit-elle avec une indicible expression de mélancolie, ce refus sera mal apprécié par la plupart; dans la sévérité de leur jugement, les hommes condamneront sans pitié ma conduite, et dans cette circonstance particulière, peut-être la taxeront-ils d'ingratitude et de perversité? Mais les femmes, meilleurs juges en ce qui touche le cœur, les femmes, j'en ai la confiance, comprendront l'inspiration que je suis et l'instinct qui me guide; elles auront plus d'indulgence pour moi.

— Ainsi, Madame, dit M. Souvray d'une voix altérée, sans même vouloir m'entendre, vous m'enlevez tout espoir?

— Je le dois, répondit-elle en baissant les yeux avec humilité.

— Je demande avec prière, reprit-il du même accent contraint, ce que je serais en droit d'exiger, et je vous trouve impitoyable!

— Mon Dieu! s'écria-t-elle avec une exclamation touchante en sa tristesse, pourquoi ne voulez-vous pas m'entendre?

— C'est que les obstacles dont vous parlez sont chimériques et n'existent pas en réalité, répliqua l'époux avec force. Pensez à votre fille, à l'exemple que vous lui mettez sous les yeux, et dites si vous ne lui devez pas le sacrifice de vos scrupules?

— Ma fille! murmura-t-elle d'un accent pénétré.

— C'est encore une enfant, poursuivit-il avec une énergie croissante; je connais votre tendresse pour elle et je la laisse à vos soins. Mais, plus tard, pourrais-je vous confier le soin de son éducation? Je ne voudrais pas vous blesser par mes paroles; cependant, et quoi qu'il m'en coûte, il me faut bien vous faire mesurer la portée de votre décision, puisque vous semblez l'ignorer.

Ces derniers mots, et surtout le ton brusque et menaçant qui les accentuait, éveillèrent la susceptibilité d'Albert. Il s'avança vers M. Souvray et lui dit avec autorité :

— Permettez, monsieur, qu'ici j'use de mon droit. Ce n'est ni le lieu, ni le moment convenables à des récriminations désormais sans but. L'état de santé de Mme Souvray se refuse d'ailleurs à une plus longue discussion; il n'a pas dépendu de moi de la lui épargner. Veuillez rentrer, madame, ajouta-t-il froidement en s'adressant à Anna dont il prit la main et qu'il accompagna jusqu'à la porte du pavillon.

Et comme elle allait y entrer :

— Quoi! pas un mot? s'écria M. Souvray avec éclat et dans une extrême perplexité.

Anna s'arrêta pour jeter sur son mari un dernier regard plus expressif encore que son silence.

— Au moins, reprit celui-ci épuisé par la lutte et dans un accablement profond, faites que je puisse embrasser ma fille.

— On va vous conduire auprès d'elle, répondit Anna en se tournant vers Albert pour lui manifester, par ce mouvement significatif, l'intention de se décharger sur lui de ce devoir. Et elle rentra précipitamment dans son cabinet d'étude.

Après avoir fermé la porte du kiosque, Albert, d'un pas rapide, se rapprocha de M. Souvray.

— En deux mots, monsieur, que désirez-vous faire? lui demanda-t-il avec vivacité et en continuant à marcher pour le forcer, par son exemple, à s'éloigner de l'endroit où Anna se trouvait en quelque sorte retenue prisonnière.

— Eh! le sais-je moi-même! répondit-il brusquement en se décidant avec peine à suivre son interlocuteur, ce qu'il fit néanmoins, mais non pas sans avoir jeté, à différentes reprises, un regard indécis où les regrets et l'inquiétude se disputaient l'expression, vers le pavillon qui renfermait la malheureuse femme qu'il avait méconnue et accablée autrefois, et de laquelle à présent il sollicitait le repos, sinon le bonheur de sa vieillesse.

— Après ce qui vient de se passer, monsieur, reprit Albert du même ton ferme et vif, vous devez comprendre que, sans feintes ni délais, il faut prendre un parti.

— Sous le poids d'une émotion qui ravive toutes mes souffrances, dit-il, je ne puis et ne veux rien décider.

— Il le faut, cependant; votre honneur y est engagé.

— Je ne permets à personne de me prescrire

des devoirs, répondit l'époux en relevant la tête.

— Eh! monsieur, s'écria Albert d'une voix forte et avec un geste impatient, je ne pense qu'à remplir les miens!

— Demain vous me trouverez à vos ordres, reprit avec calme M. Souvray.

— Votre heure?

— A midi, chez ma sœur.

— Il suffit; j'y serai.

Arrivés au détour de l'allée où ils cheminaient lentement depuis quelques minutes, et comme ils entraient dans l'avenue principale du jardin faisant face au perron large et élevé qui la dominait, ils se trouvèrent à quelques pas de M. Bonnaire. Le candide tuteur venait de rentrer avec sa jeune pupille.

Après le brusque départ d'Anna, le brave homme éprouva une grande inquiétude. Où allait-elle? Quelle grave considération ou quel événement inattendu l'obligeait à s'échapper ainsi à la hâte avant la fin de la cérémonie? Il redoutait d'autant plus les suites de cette démarche, qu'Anna lui en avait laissé ignorer le motif. Le moment venu de se retirer, sa perplexité fut au comble. Albert ne lui avait pas envoyé son domestique, ainsi qu'il le lui avait promis. Etait-ce oubli de sa part, ou n'était-il pas plutôt présumable que cette absence avait une signification dangereuse, c'est à dire qu'il pouvait y avoir pour lui quelque inconvénient à un si prompt retour? Cédant à la fin aux sollicitations de Mme Godard, avec laquelle il devait revenir, et qui était très curieuse de connaître le résultat d'une entrevue que ses indiscrètes révélations avaient amenée, il se décida à monter en voiture. Mais avant de prendre cette détermination, il crut faire acte de prudence, et il fit une maladresse, en donnant ordre au cocher de rentrer directement chez Albert par la rue de Clichy. Cette fausse précaution eut d'abord pour effets fâcheux de faire connaître à une enfant qui l'ignorait cette seconde issue de la demeure de sa mère, de l'introduire dans l'appartement d'Albert où jamais jusqu'alors elle n'était entrée, et, à ce propos, de provoquer de sa part des interrogations difficiles à éluder, impossibles à satisfaire. Et en dernier lieu cette précaution eut pour résultat désagréable la rencontre de l'époux et du tuteur d'Anna, qui naturellement eût été évitée, si celui-ci, obéissant à ses instincts moutonniers, fût rentré, comme il en avait l'habitude et comme il était convenable de le faire, par la rue Blanche.

Le domestique d'Albert ne refusa pas l'accès de la maison à Mme Godard, accompagnée de M. Bonnaire et de la jeune Henriette; mais, en vertu des ordres de son maître, il lui défendit obstinément l'entrée du jardin. Il fallut donc qu'elle se résignât à attendre au salon avec sa petite nièce, tandis que le tuteur, auquel le serviteur n'osa pas appliquer la consigne, irait aux informations et en quelque sorte prendre le mot d'ordre d'après lequel il devait agir, lui et les deux personnes qu'il avait ramenées. Dans cette intention, il se dirigeait de son pas méthodique, d'un air mystérieux et préoccupé, et l'œil au guet, vers le logis d'Anna, lorsque M. Souvray et Albert vinrent inopinément déboucher dans l'avenue qu'il suivait et pour ainsi dire lui barrer le passage. Aussitôt qu'il les aperçut, il s'arrêta stupéfait. Il était encore assez éloigné d'eux, quoique cependant à portée de la voix. En cette occurence, l'instinct personnel se développant chez lui devant l'imminence du danger avec une promptitude inaccoutumée et dominant tout autre sentiment, lui inspira la résolution magnanime d'échapper par la fuite à une rencontre dont il prévoyait, en les exagérant, les conséquences désagréables. Déjà il avait franchi une plate-bande et gagné une contre-allée pour se masquer derrière les broussailles d'un massif, quand la voix d'Albert, se faisant entendre avec éclat, contraria soudainement ses projets d'excursion à travers bois.

— M. Bonnaire! lui cria-t-il de loin.

A cette appellation directe, celui-ci s'arrêta interdit. Puis, se remettant aussitôt:

— Non, non, dit-il en se défendant du geste et en manifestant, par un commencement d'exécution, l'intention formelle de s'éloigner; je ne veux pas vous déranger.

— Approchez, je vous en prie, ajouta Albert d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Le bonhomme prit alors son courage à deux mains et s'avança d'un air penaud.

— Je serais désolé d'être indiscret, murmura-t-il avec hésitation en abordant timidement

Albert et l'ancien compagnon de son enfance.

— Vous avez ramené Henriette de sa pension? interrompit vivement Albert.

— Nous venons de faire notre entrée triomphale, l'un portant l'autre et couverts de lauriers, répondit le tuteur d'un air de plaisanterie froide et tranquille sous lequel il cherchait à déguiser son embarras.

—Son père, M. Souvray, désire la voir; voulez-vous l'accompagner auprès d'elle?

— Avec plaisir, balbutia difficilement M. Bonnaire, en jetant tour à tour un regard étonné sur Albert et sur M. Souvray.

Le silence prolongé de ce dernier finissant par lui devenir insupportable :

— Tu ne me dis rien, Souvray? ajouta-t-il d'un ton qu'il s'efforça de rendre dégagé et à travers lequel perçait son état de malaise.

— Est-ce ici que je devais te retrouver, Bonnaire? répondit-il d'un accent sévère et d'un ton de reproche. Approuves-tu donc les désordres de ta pupille ou ne comprends-tu pas que ta présence semble les sanctionner?

— Parce qu'elle est malheureuse, ce n'est pas une raison pour que je l'abandonne.

— Comment n'as-tu pas craint, reprit l'époux, au mépris de notre ancienne amitié et sans respect pour toi-même, de venir en cette demeure autoriser l'inconduite de ta fille?

Albert ne put maîtriser un mouvement impatient dont l'expression n'échappa point à M. Souvray.

— Je pourrais te répondre victorieusement, dit le tuteur un peu remis de son appréhension; mais je ne veux pas le faire; tu me parais trop à plaindre.

— Ah! fais-moi grâce de ta pitié! s'écria M. Souvray d'une voix éclatante et avec colère. Conduis-moi vers ma fille, ajouta-t-il brusquement et en reprenant le premier leur marche un instant interrompue; auprès de mon enfant, du moins, je serai, je l'espère, à l'abri des déceptions.

Albert et le tuteur suivirent M. Souvray à distance rapprochée.

— Pauvre petite! murmura M. Bonnaire à l'oreille de son voisin; il y a si long-temps qu'elle ne l'a vu et elle était si jeune à l'époque de son départ; je tremble qu'elle ne reconnaisse pas son père!

Après quelques mots échangés à voix basse sur la conduite qu'il avait à tenir, M. Bonnaire rejoignit avec vitesse M. Souvray, qui montait déjà les degrés du perron; et Albert revint triste et recueilli vers le kiosque où Anna était enfermée, pour la délivrer d'abord, mais surtout pour calmer ses angoisses et la consoler. Il la trouva assise sur une causeuse, la tête cachée dans ses mains et appuyée sur ses genoux, dans un état complet d'abattement et comme anéantie. Pendant quelques momens, il la considéra en silence avec un douloureux sentiment d'intérêt et de compassion, sans qu'elle lui donnât aucun signe d'attention, sans qu'elle parût même se douter de sa présence. En effet, elle ne l'avait pas entendu entrer, tant elle était absorbée dans sa torpeur.

— Anna! lui dit-il à la fin, d'un accent plein d'inquiétude.

Elle leva la tête et fixa les yeux sur lui avec égarement.

— Rassure-toi, ajouta-t-il avec tendresse; je suis seul.

Elle passa à différentes fois la main sur son front comme pour en chasser une idée fixe et importune. Peu à peu elle revint au sentiment de la vie réelle; mais à mesure que sa raison se raffermissait, le souvenir de la scène qui venait de se passer se ravivait en même temps dans son esprit, et retombait sur son cœur pour le briser. Bientôt des larmes arrivèrent à ses yeux, une à une, lentes et difficiles d'abord, puis abondantes, et sa poitrine se trouvant enfin allégée par l'irruption soudaine de ses sanglots, elle put prononcer cette première parole :

— Pardon, Albert; dit-elle avec effort et en lui tendant la main.

Il embrassa cette main si chère avec effusion et à plusieurs reprises, et par quelques mots pleins de sollicitude, il réussit à tranquilliser Anna sur le sujet dont il la devinait préoccupée, car elle ne le questionnait pas. — Aussitôt qu'il la vit, non pas entièrement remise, mais plus calme, il lui offrit son bras pour regagner sa demeure. Après avoir fait quelques pas en silence :

— Albert, j'ai besoin que tu m'excuses, dit-elle en levant sur lui ses beaux yeux encore humides.

— Pauvre femme! répondit-il avec bonté;

t'excuser, et de quoi? de ton courage ou de mon imprévoyance?

— Oh! mon ami, s'écria-t-elle après s'être recueillie, que j'ai souffert pendant votre entretien! Je me sentais faillir sous le poids de vos paroles. Quand soudain j'ai compris que je ne devais pas laisser peser sur toi la responsabilité de mon refus, alors j'ai retrouvé des forces et du courage. Mais hélas! j'ignorais l'horreur du supplice que je venais braver, en m'exposant au double regard de deux hommes que, dans ma pensée, il était impossible de jamais réunir. Dieu ne se lassera-t-il pas de me frapper? ajouta-t-elle avec une touchante expression de tristesse et d'un accent désolé; mon expiation doit-elle être éternelle?

— Après l'excès du mal, il n'y a plus que du bien, lui répondit Albert avec tendresse et dans une intention consolatrice. Le bonheur qu'on achète au prix des grandes peines est un bonheur certain et qui ne manque jamais.

— Tu veux donc que j'espère, demanda-t-elle de sa voix angélique avec une confiance égale à son abandon.

— Je veux que tu guérisses d'abord, répliqua-t-il avec un sourire difficile; et ce qui pour ton tuteur serait mortel : le changement d'habitudes! ajouta-t-il en cherchant à la distraire par la légèreté affectée de ses paroles, me paraît au contraire devoir produire un bon effet sur toi. Anna, si tu m'en crois, nous partirons demain.

— Quand tu voudras, répondit-elle du ton le plus simple et le plus naturel.

— Comment! tu consens à partir sans autre souci du voyage?

— Que m'importe! ma vie ne relève-t-elle pas de la tienne? Partout où nous serons ensemble je me trouverai bien, et d'autant plus heureuse que nous serons plus isolés, ajouta-t-elle en se rapprochant plus près de lui par un chaleureux mouvement d'expansion.

— Eh bien! reprit Albert d'un accent attendri, te convient-il de passer les vacances d'Henriette au château de Bussiennes? Veux-tu que nous allions revoir nos riches vallées de la Normandie, nos pommiers séculaires, ces beaux lieux qui nous rappelleront notre heureuse jeunesse?

— C'est mon plus cher désir.

— Ecoute : je dois ne te rien cacher, poursuivit Albert d'un ton plus sérieux. Demain j'aurai une nouvelle, une dernière entrevue avec M. Souvray. Pour lui, aussi bien que pour nous, il faut prévenir à toujours de fâcheuses rencontres. S'il demeure d'accord de se fixer en Angleterre où sont ses intérêts de fortune, nous resterons en France. Si, au contraire, il se refuse à tout engagement, si je n'obtiens pas de lui une parole certaine; ce sera à nous, ma pauvre amie, de chercher dans l'exil l'indépendance, le repos et la sécurité, ces biens précieux que nous apprécierons d'autant mieux que, pendant long-temps, nous en aurons été privés. Dis : en cela partages-tu mon avis et approuves-tu mes projets?

—Toujours, Albert; répondit-elle avec abandon. Tiens, ajouta-t-elle avec un geste familier et plein de grâce, et avec une vive expression de gratitude, — je ne trouve pas de paroles pour te remercier.

En ce moment ils approchaient de la maison. Tout-à-coup Anna quitta le bras d'Albert et fit quelques pas en arrière; puis, elle se pencha dans une attitude charmante pour prêter l'oreille.

— Reconnais-tu cette voix? dit-elle en se retournant vers lui et en attachant sur les siens ses yeux brillans d'une vive émotion de joie.

— C'est la voix de ta fille, répondit Albert avec un sourire d'intelligence, c'est Henriette qui t'appelle.

— Viens l'embrasser! s'écria-t-elle d'un accent plein de passion, inspiré à la fois par l'amour de la mère et par l'amour de la femme.

Et cédant à un élan généreux et irréfléchi, éveillé dans son cœur par la sollicitude maternelle et par la reconnaissance de l'amie, elle accourut précipitamment vers Albert et se jeta dans ses bras avec transport.

VIII.

L'entrevue de M. Souvray avec Albert d'abord, puis ensuite avec Anna, lui avait causé une émotion si violente, que dès le jour même il tomba gravement malade. Il ne put donc pas recevoir celui-ci le lendemain ainsi qu'il le lui avait promis. Aussitôt qu'il fut rétabli, c'est à dire après

plusieurs mois, Albert, exactement informé par l'officieuse Mme Godard, lui rappela inutilement sa promesse; toutes ses instances échouèrent devant le refus persistant du mari. La rencontre dont tous les trois avaient espéré des résultats si grands et si divers, fut stérile. Ils restèrent les uns et les autres, comme par le passé, dans une situation craintive et indéterminée. M. Souvray ne fit aucune nouvelle tentative pour revoir sa femme, mais il ne voulut pas non plus consentir l'engagement tacite qu'on sollicitait en son nom. Il retourna en Angleterre et il s'y fixa. Toutefois, il venait chaque année passer deux ou trois mois à Paris, et durant ce temps, il allait presque tous les jours embrasser sa fille, sur laquelle il paraissait avoir concentré toutes ses affections. Malgré la vivacité apparente de sa tendresse paternelle, M. Souvray laissait cependant tout entière à Anna la direction sérieuse de l'éducation de son enfant. En agissant ainsi, craignait-il d'accabler la mère en lui portant un coup affreux, ou redoutait-il pour lui l'embarras d'élever une jeune fille, ou se jugeait-il incapable de bien remplir cette tâche difficile? C'est ce qui ne peut être judicieusement décidé. Caractère étrange que celui de cet homme! Il ne savait rien faire à temps, ni dignement, pas même seulement avec convenance. Il appréciait la vie de famille, et pourtant autrefois il avait perdu les avantages et les bienfaits qui en résultent pour avoir failli aux devoirs qui la consacrent et à ceux qu'elle commande. A présent méritait-il donc de les reconquérir, alors qu'il préférait éprouver les joies du père subrepticement, à la dérobée, et comme une distraction, à en connaître le bonheur ineffable dans toute sa plénitude, quand pour cela il ne lui eût fallu qu'en accepter ouvertement les charges, au contraire de les décliner ainsi qu'il le faisait? Cet homme fut malheureux sans doute, mais ses souffrances avaient pour cause première un vice de cœur : l'égoïsme, des vices de nature : l'inintelligence et la vanité, des vices d'éducation : le scepticisme et la brutalité; et si grandes qu'elles aient été, ses souffrances peuvent-elles être comparées aux douleurs poignantes, aux malheurs irremédiables qu'il occasionna à la noble et infortunée créature qu'un hasard déplorable avait fatalement associée à son sort?

A l'endroit pittoresque du jardin d'Albert, près du kiosque qui, durant une heure mémorable, servit de prison à Anna, à cet endroit même où avait eu lieu l'entrevue des trois principaux personnages de ce récit, et après dix ans écoulés depuis lors, une jeune fille et une dame âgée, l'une et l'autre vêtues de deuil, travaillaient de compagnie. C'étaient Henriette Souvray et sa tante, que nous avons connue tour à tour sous le nom de Mme Durfort et sous celui de Mme Godard. Henriette portait le deuil de son père; la tante portait le deuil de son troisième époux, M. Perrin, magistrat savant et intègre, mort presque en même temps que M. Souvray, depuis une année à peine.

Henriette avait une très grande ressemblance avec son père; elle en était le portrait vivant, pour employer une expression consacrée dans le langage actuel. Les traits du père, en se féminisant dans la personne de sa fille, avaient naturellement beaucoup gagné en finesse et en grâce. Il résultait de cette transformation que ce qu'il y avait de vulgaire dans la nature de l'homme, de trop fortement prononcé dans les lignes de son visage et de trop mâle dans le caractère de sa physionomie, avait été amoindri dans certaines parties et complètement effacé dans d'autres, en se reproduisant chez un enfant de sexe différent. Henriette était donc une grande et belle personne. Si elle n'avait pas au même degré que sa mère la noblesse de l'âme, le courage résigné et la distinction de manières, elle avait du moins, comme elle, une intelligence remarquable, beaucoup de résolution dans l'esprit, et des qualités attrayantes qui la faisaient aimer.

Aussitôt après la mort de M. Souvray, la mère retira sa fille de pension et la prit avec elle. La présence d'Henriette dans la demeure d'Albert et d'Anna, loin d'égayer leur retraite en l'animant, l'attrista au contraire, en ce qu'ils durent s'imposer une contrainte continuelle dans leur langage et dans leur manière d'être, par respect pour cette enfant. Leurs rapports se trouvèrent ainsi péniblement changés sans être dénaturés cependant. Les deux maisons furent établies sur un pied distinct et les services complètement séparés; chacun était chez soi. Seulement Albert venait assidûment chaque jour,

comme ami et dans la tenue d'un visiteur, dîner et passer la soirée chez Anna, où il rencontrait immanquablement M. Bonnaire, qui avait en quelque sorte fait élection de domicile chez sa pupille. Avec la belle saison, les relations devenaient plus faciles. Sous le prétexte plausible que la jouissance du jardin était commune aux deux habitations, on se voyait à tout instant de la journée sur ce terrain neutre, sans que les convenances fussent trop ouvertement contrariées. Ces dispositions, bonnes en elles-mêmes et qui coûtaient des efforts si difficiles à ceux qui les observaient, ne remplirent pas néanmoins leur principal objet. Henriette ne fut pas dupe de ces faux-semblans cérémonieux. Depuis long-temps elle avait deviné, avec la pénétration que le malheur développe de bonne heure dans les jeunes intelligences, les choses qu'on s'appliquait à lui cacher avec tant de soin et au prix de tant de peines. Aussi son cœur était-il tout plein du souvenir de son père qu'elle considérait comme victime, et portait-elle à sa mémoire un véritable culte. Elle aimait tendrement sa mère et ne jugeait pas sa conduite. Mais il était un homme qui, dès l'enfance, avait éveillé prématurément en elle des instincts haineux et contre lequel elle nourrissait sourdement, avec une opiniâtreté bien rare à son âge, l'espoir d'une implacable vengeance.

La veuve du magistrat Perrin était aussi différente de la veuve du marguillier Godard, que celle-ci avait peu ressemblé à la veuve du colonel Durfort, quoique, cependant, à l'exemple profane de la Trinité sainte, ces trois épouses se trouvassent réunies par le temps dans une seule et même personne. Mme Durfort avait été hautaine et altière; Mme Godard sentencieuse, doucereuse et quelque peu hypocrite; Mme Perrin avait la bonne tenue, la parole franche, le ton simple et modeste qui firent respecter de tout le monde son dernier mari. C'était une femme sans originalité propre dans le caractère, qui recevait l'impression bonne ou mauvaise, qui obéissait à l'exemple, quel qu'il fût, de l'homme avec lequel elle vivait habituellement, et dont elle épousait en quelque sorte, en se les appropriant, les qualités et les défauts, de même qu'elle faisait de ses intérêts et de sa personne. Depuis son veuvage, Mme Perrin s'était rapprochée d'Anna; elle vivait dans son intimité. La position équivoque, surtout l'avenir de sa jeune nièce, était de sa part l'objet d'une inquiète et vive préoccupation. Elle portait à cette enfant une véritable affection maternelle. Dans sa sollicitude pour la fille de son frère, elle montrait une assiduité si grande et tant d'empressement à lui faire société ou à l'accompagner, qu'elle semblait remplir auprès d'elle les fonctions de gouvernante.

L'entretien de la tante et de la nièce languissait; Henriette paraissait soucieuse et jetait de moment à moment un coup d'œil impatient vers l'avenue qui conduisait à la maison de sa mère. Mme Perrin, dans le but de calmer cette agitation dont le motif lui était connu, reprit la conversation délaissée au point qu'elle jugea devoir le plus sûrement distraire sa nièce et l'intéresser davantage.

— Tu aimes donc beaucoup M. Léon de Sivry? lui demanda-t-elle.

— Oui, je l'aime, répondit naïvement celle-ci; ne le mérite-t-il pas?

— Assurément, c'est un bon jeune homme; mais je te vois avec peine prendre ce mariage tant à cœur, parce que, dans l'état des choses, il peut bien ne pas se conclure.

— Oh! je n'ai pas cela à redouter! répondit Henriette avec cette parfaite assurance particulière aux jeunes gens qui ont l'inappréciable bonheur de ne pas connaître encore les déceptions.

— Je l'espère comme toi, reprit la tante; mais tout au moins je voudrais te voir plus résignée à attendre, et long-temps peut-être; car, pour vous marier, tu es un peu jeune, et l'état de M. de Sivry dans le monde est encore bien modeste; il n'est que capitaine.

— Capitaine d'état-major, dit la jeune fille en relevant la tête avec quelque orgueil.

— Enfin, il n'est toujours que capitaine, répliqua madame Perrin.

— Il avancera.

— Ce n'est pas l'ambition qui lui manque.

— Il sera bientôt colonel; puis général.

— Pourquoi pas maréchal de France?

— Je le juge capable de parvenir aux plus hautes dignités.

— Il a de belles espérances, cela est vrai,

reprit la tante avec plus de sérieux. Mais la fortune que ton père t'a léguée, jointe à celle de sa mère, restée intacte aux mains de M. Bonnaire depuis douze ans, te permettait de prétendre sous beaucoup de rapports à autre chose qu'à des espérances. Henriette, j'aurais désiré pour toi une position plus sédentaire, qui te fît demeurer auprès de nous tous qui t'avons élevée et dont tu es l'enfant gâté.

— Le jour où je m'éloignerai me sera bien pénible, dit Henriette d'un accent affectueux ; et pourtant je l'appelle de tous mes vœux ; car je le sens, ma bonne tante, ma présence ici est un embarras, et moi-même j'y suis mal à l'aise.

— Comment! s'écria la tante d'un ton de tendre reproche, tu es la reine de cette maison Chacun ici t'entoure de soins et d'égards; on devine tes fantaisies pour les satisfaire ; tu n'as pas même le temps de désirer.

— Oh! je ne suis pas ingrate! répliqua la jeune fille. Je sais apprécier les témoignages d'affection dont je suis l'objet, même de la part de M. Albert, envers lequel je suis injuste sans doute, car je ne puis vaincre la secrète antipathie qu'il m'inspire.

— Pauvre enfant! murmura à voix basse madame Perrin.

— Ce qui me glace le cœur, poursuivit Henriette avec une sombre expression de tristesse, c'est la réserve de ma mère envers moi. Non que je mette en doute son amour, j'en ai trop éprouvé les bienfaits; mais il n'y a pas d'intimité, pas d'abandon entre elle et moi. Ses rares caresses semblent calculées et paraissent venir plutôt d'un effort qu'elle s'impose que d'un épanchement, hélas! pourtant si naturel! Que de fois j'ai provoqué sa confiance par mes joies d'enfant ou par mes larmes, selon que je la trouvais moins triste ou plus abattue ? Toutes mes tentatives ont échoué devant sa froideur.

— Ta mère est si malheureuse, et depuis si long-temps.

— Pourquoi se refuse-t-elle aux consolations de sa fille ?

— C'est qu'il est des maux sans remède et des peines que les consolations ravivent, au contraire de les amoindrir.

— Je ne voudrais pas blasphémer, dit Henriette en levant douloureusement les yeux au ciel ; pourtant, Dieu est-il juste de permettre que les enfans aient à souffrir des fautes qu'ils n'ont point commises ?

— Henriette, répondit vivement et avec tendresse madame Perrin, pour la première fois une plainte est sortie de ta bouche ; il est de mon devoir de te faire apprécier sur-le-champ combien elle est injuste et mal fondée, en ce qu'elle laisse entendre plus encore que ce qu'elle exprime. Ma chère enfant, si autrefois la conduite de ta mère a pu encourir quelque reproche, elle a beaucoup d'excuses; et douze années d'expiation et d'une vie méritoire sont plus que suffisantes pour l'absoudre.

— Oh, oui! dit Henriette en joignant les mains avec contrition.

— Pour elle plus que pour toute autre, continua madame Perrin, sa position est pénible ; car elle a dans le cœur la noble fierté qui veut les grands respects.

— Comme vous connaissez bien ma pauvre mère! s'écria Henriette avec un accent exalté d'orgueil que lui inspirait son amour filial.

— A l'âge où la société a tant d'attraits pour une jeune femme, ta mère s'est volontairement condamnée à la solitude pour s'occuper exclusivement de ton éducation ; donnant pour premier intérêt, sinon pour but unique à sa vie, ton bonheur. Et c'est au moment où elle espère l'assurer à jamais par un mariage que tu désires, c'est quand elle va voir enfin ses efforts couronnés et sa tâche accomplie, que ta mémoire, oublieuse des bienfaits, fouillerait le passé pour y découvrir un sujet de blâme ? Ce serait plus que de l'ingratitude, et un pareil sentiment ne peut avoir place dans ton cœur. Va, ma fille, quand une erreur est expiée si chèrement, par tant de larmes et avec tant de courage, par tant de sacrifices et de beaux exemples, quand elle dure toute la vie, une erreur semblable est bien près d'être une grande vertu.

— Jamais la pensée d'accuser ma mère ne m'est venue, n'en doutez pas, ma bonne tante, répondit Henriette avec empressement. Je suis si heureuse, au contraire, ajouta-t-elle avec une expression ravie, d'entendre de votre part ces paroles de louange qui s'adressent à elle, cet

éloge mérité de son courage et de ses vertus. Quelle pleine justice vous lui rendez!

— Tu le dis, ma fille, c'est justice de la louer. Je le fais d'autant plus volontiers que pendant long-temps j'ai été sévère pour elle.

— Vous, ma tante?

— Tu n'es plus une enfant, Henriette, puisqu'on songe à te marier; je crois donc pouvoir parler avec toi en toute franchise. D'ailleurs, je ne suis pas de ceux qui, pensant agir avec prudence, laissent tout ignorer aux jeunes filles. Il me semble plus sage et de leur intérêt mieux entendu, de les éclairer par avance sur les dangers du monde où elles entreront à leur tour, pour les tenir en garde contre les écueils et leur rendre moins pénible l'expérience de la vie. Et toi, ma fille, qui as sous les yeux un exemple des malheurs qu'entraîne après elle une union mal formée, tu voudras les éviter pour toi-même. Si ton affection pour M. de Sivry n'est pas réelle et bien profonde, si, dans ce mariage, tu ne vois qu'un changement de position, promets-moi d'y renoncer.

— S'il en était ainsi, je suivrais vos conseils; mais rassurez-vous, ma tante, j'aime M. Léon. Voilà quelques années que je le connais, vous le savez; et la fidélité de ses sentimens pour moi, déjà éprouvée, me donne une entière sécurité pour l'avenir. J'aurai en lui un bon mari, un noble époux, dont je serai fière. Et puis je vous l'avouerai, ma tante, un souvenir religieux vient ajouter au bonheur que j'espère de cette union. Mon père a connu Léon; il approuvait nos projets, et je suis heureuse, oh! mais bien heureuse! de respecter, même au delà du tombeau, la volonté de mon père, en associant mon sort à celui de l'homme dont il avait fait choix pour être l'époux de sa fille.

— Pauvre enfant! tu chérissais ton père?

— Vous ignorez combien je l'aimais! répondit Henriette avec une exclamation chaleureuse. Mon plus vif chagrin est de n'oser pas rappeler ici son souvenir à ma mère ni à personne.

— Si ce n'est à moi.

— Encore ne vous en parlai-je qu'avec hésitation. Ah! ma tante, chaque jour je sens davantage combien est grande la perte que j'ai faite en lui! S'il vivait, mon père! je ne serais pas chez M. Albert. En ce moment, surtout, je serais calme et rassurée; car s'il vivait, mon père! répéta-t-elle avec plus de force, c'est lui qui aurait vu Mme de Sivry pour régler les intérêts de mon mariage. Tandis que je suis inquiète et malheureuse en pensant qu'il est représenté dans cette grande famille, qui doit être la mienne, par mon tuteur, M. Bonnaire, un homme sans caractère, sans énergie. Ah! fit-elle en achevant avec une exclamation douloureuse.

— Au moins nous ne pouvons mettre en doute son dévoûment, répondit Mme Perrin.

— Léon m'a dépeint sa grand'mère, Mme la comtesse de Sivry, comme une personne sévère et hautaine, poursuivit Henriette en proie à la plus vive impatience. Comment aura-t-elle accueilli mon pauvre tuteur, si simple, si bon homme?

— Rassure-toi, mon enfant; la bonhomie a aussi son éloquence.

— Ma bonne tante, vous comprenez mon inquiétude, n'est-ce pas? dit-elle en manière d'excuse et dans une extrême agitation.

— Elle va cesser, répondit Mme Perrin, car voici M. Bonnaire.

M. Bonnaire, dans son plus beau costume, dont il ne se parait que dans les occasions solennelles, s'avançait en effet d'un pas mesuré en sa lenteur et avec le calme flegmatique qui était le cachet de sa personnalité. Le bonhomme eut à subir, de la part de sa jeune pupille, un véritable assaut de questions auxquelles il ne put répondre que vaguement, faisant de son mieux pour les éluder : car il avait quelques raisons secrètes de lui laisser ignorer le résultat de sa démarche. Mais Henriette était trop intéressée à connaître la vérité pour se payer de défaites: aussi insista-t-elle et avec tant de dureté, que Mme Perrin crut devoir intervenir pour la rappeler à plus de convenance et de respect.

— Henriette, lui dit-elle avec sévérité, tu parles à ton parrain, à ton tuteur.

— Laissez toute liberté de parole à ma filleule, madame Perrin, interrompit avec une douce expression d'ironie M. Bonnaire. Ne savez-vous pas que l'ingratitude est la monnaie courante des enfans pour payer les soins qu'on leur donne et les services qu'on leur rend?

— Pardon, excusez-moi, dit affectueusement Henriette en se rapprochant de son parrain. Je suis malheureuse! ajouta-t-elle en essuyant quelques larmes.

— Allons! j'oublie ta colère, répondit le faible tuteur; tu sais bien que je pardonne toujours.... quand tu pleures.

— Vous êtes si bon, dit-elle d'une voix câline.

— Tu me flattes? tu as encore besoin de moi.

— Mon parrain, vous ne me trompez pas? poursuivit Henriette du même ton caressant.

— Puisque je n'obtiens de toi qu'une demi-confiance, répondit M. Bonnaire avec bonté, ne me questionne plus, je t'en prie. Léon viendra ce soir dîner avec nous, tu apprendras de lui les détails et l'effet de ma visite.

— Allons, Henriette, interrompit la tante en faisant quelques pas comme pour donner l'ordre du départ à sa nièce, voici l'heure de ta leçon de piano; viens faire nos apprêts. Tu sais que M. Zimmermann n'attend pas.

Le tuteur embrassa sa pupille, salua Mme Perrin, et revint pensif au lieu du rendez-vous ordinaire, pour y attendre Albert et lui rendre compte de sa démarche.

— Comme elle est changée, cette bonne Mme Godard! se disait-il avec une satisfaction qui révélait de sa part certaines vues intéressées sur la personne de la femme veuve pour la troisième fois. Elle a trouvé dans M. Perrin, son dernier époux, un guide heureux, et elle a mis à profit les enseignemens et les exemples de cet homme distingué. Il faut en convenir, les femmes seules ont l'esprit assez impressionnable, le caractère assez souple pour se transformer de la sorte. Ah! si ce n'était le ridicule de proposer un quatrième mariage, je crois, malgré mon âge, que je me risquerais à tenter l'épreuve, ne fût-ce que pour secouer le détestable joug de Mme Jollivet, ma gouvernante!

Albert ayant aperçu M. Bonnaire, vint rapidement à sa rencontre; car il attendait son retour avec anxiété. C'était le même homme qu'autrefois, peu vieilli en apparence, et cela résultait de ce qu'il avait pris de bonne heure les graves allures de la maturité. D'accord avec Anna, il avait autorisé les assiduités de M. de Sivry dans sa maison, d'abord parce que la loyauté de son caractère lui était bien connue, et qu'il tenait sa personne en grande estime; ensuite parce que les jeunes gens s'aimaient, et que leur union avait été projetée alors que tous les deux n'étaient encore que des enfans, ce qui avait une touchante analogie avec l'origine de ses relations avec Anna; enfin et surtout, parce que ces projets d'union avaient été connus et approuvés par le père d'Henriette.

Léon de Sivry avait été élevé par sa grand'-mère, de laquelle il attendait une fortune honorable; cependant il était bien décidé à sacrifier ses devoirs de fils et ses espérances d'avenir à son amour pour Henriette, si sa mère persistait dans l'intention qu'elle avait manifestée à plusieurs reprises de ne pas consentir à son mariage. Il était libre d'en agir ainsi, car son état dans l'armée, quoique modeste, le rendait néanmoins indépendant; et il eût été excusable peut-être, le refus qu'on lui opposait n'étant motivé que par des considérations de forme, et ne s'adressant en aucune façon à sa fiancée. Le jeune capitaine était également pressant auprès de sa grand'mère et de la famille d'Henriette, et cela non pas seulement parce qu'il était amoureux, mais encore parce qu'il s'attendait à être prochainement attaché comme aide-de-camp à la personne d'un général en activité de service, et qu'il était résolu à ne pas quitter Paris avant d'être marié. Dans ces dispositions, il renouvela ses instances avec tant de vivacité, que Mme de Sivry dût accueillir la proposition d'une entrevue avec M. Bonnaire. Cette démarche du tuteur coûta beaucoup à l'amour-propre d'Albert, et il voulut la laisser ignorer à Anna de peur que sa fierté ne s'en trouvât blessée. Si lui-même il y donna son aveu, ce fut pour se rendre aux prières du jeune homme; ce fut surtout déterminé par cette pensée que dans le désordre social où il vivait, il n'avait pas le droit de se montrer susceptible sur les convenances du monde, et que c'était pour lui une obligation d'honneur d'aplanir par tous les moyens les obstacles au bonheur à venir d'Henriette, ceux-là particulièrement qui auraient pour cause, ou pour prétexte ses relations avec sa mère.

— Bonjour, Bonnaire, dit-il en l'abordant.

— Je te croyais sorti avec Anna.

— Anna est sortie seule. — Dis-moi vite ce qui s'est passé entre Mme de Sivry et toi ?

— A la suite d'un entretien prolongé, répondit le tuteur, Mme de Sivry m'a déclaré avec une amabilité parfaite et en termes fort gracieux, que non seulement elle consentirait au mariage de son petit-fils et d'Henriette, mais encore qu'elle le verrait avec plaisir, si Anna vivait seule et libre ; mais que dans sa position fausse et dépendante vis-à-vis de toi, elle ne pouvait pas convenablement la visiter, ni se résoudre à solliciter d'elle une alliance entre leurs deux familles.

— Et qu'as-tu répondu ?

— J'ai répété aussi bien que possible la leçon que tu m'avais faite hier ; mais l'éloquence de Cicéron eût échoué devant une déclaration aussi nette et une résolution aussi arrêtée.

— Puisqu'elle avait cédé aux sollicitations de son fils et bien voulu te recevoir, je devais espérer de Mme de Sivry plus d'indulgence pour la position d'Anna.

— La dureté de sa réponse est mon fait et non le sien, répliqua avec empressement M. Bonnaire. Elle, au contraire, a été charmante, d'une politesse recherchée et pleine de ménagemens. « Je sais apprécier, m'a-t-elle dit, ce qu'il y a d'honorable dans les rapports de Mme Souvray avec M. de Bussiennes ; j'excuse ce que d'autres condamnent avec tant de sévérité, et je la plains, car elle doit beaucoup souffrir. Mais le monde dans lequel nous vivons a des exigences qu'il nous faut respecter, si mon fils veut y trouver les appuis dont il a besoin pour parvenir dans la carrière qu'il a embrassée. » Je ne peux, ajouta le bonhomme, te rapporter mot pour mot notre conversation. Enfin, comme on dit vulgairement, elle m'a doré la pilule pour conclure au refus que je t'ai dit.

Albert garda le silence quelques minutes, absorbé dans ses réflexions. Puis il reprit de l'air résolu d'un homme qui, ayant pris son parti, est maître de l'événement :

— Mon pauvre ami, nous demandons à ton dévoûment de pénibles services ; notre amitié pèse sur ta vie.

— Que dis-tu ? ne suis-je pas de la famille ?

— Jusqu'à présent tu as supporté les ennuis des fonctions de tuteur ; désormais tu n'en dois plus connaître que les agrémens. Je prends le reste sur moi.

— Je ne te comprends pas.

— Je vais m'expliquer ; et ma femme, que j'aperçois, arrive à propos, car c'est à tous les deux et en même temps que je désire faire part d'une résolution prise depuis long-temps, et que je ne puis pas tarder davantage à exécuter.

A ces paroles, Anna s'approcha avec vivacité.

— De quel air contraint dis-tu cela, mon ami? demanda-t-elle en se serrant instinctivement aux côtés d'Albert. Serions-nous menacés d'un nouveau malheur ? ajouta-t-elle avec inquiétude.

— Loin de là, répondit-il avec tendresse ; c'est une grâce que j'ai à te demander.

— Parle vite, alors.

— Anna, lui dit-il d'une voix émue et avec un profond sentiment d'amour, depuis douze ans tu partages mon sort ; tu m'as tout sacrifié ; et malgré mes efforts et mon bon vouloir, je n'ai pu reconnaître que d'une manière très imparfaite ton dévouement. Eh bien ! si tu le veux, je puis, non pas m'acquitter envers toi, mais au moins réparer un peu du mal que je t'ai fait. Anna, veux-tu porter mon nom?

— Albert ! s'écria-t-elle surprise et radieuse.

— Ah ! je ne t'en aimerai pas davantage, reprit-il d'un accent plein de p[illegible]sion ; mais ce sera pour moi un bonheur ineffable, après tant d'années d'une existence méconnue ou calomniée, de pouvoir te donner au grand jour ce dernier témoignage de mon estime pour ton caractère et de mon amour pour toi.

— Assez, assez, mon ami ; tes paroles m'enivrent ! s'écria-t-elle avec une expression de joie qui tenait du délire. — Quoi ! il m'était réservé de porter ton nom, de voir notre union sanctifiée? O mon Dieu, je vous remercie ! — Albert, mon ami, mon époux, tu réalises le rêve de ma vie ; tu viens, par un mot, de me rendre heureuse pour toujours. Mes maux sont finis, mes souffrances oubliées ; désormais je puis défier le malheur : je suis ta femme ! ajouta-t-elle en se pressant contre son cœur et en attachant sur les siens ses beaux yeux pour qu'il pût y voir combien était vive sa reconnaissance et plus grande encore son ivresse.

— Ma femme ! dit-il d'un accent pénétré; ne l'es-tu pas depuis douze ans?

— Oui, répondit-elle; mais il fallait courber mon front, cacher mon bonheur pour le faire excuser. J'avais à rougir devant ma fille, pauvre enfant que je chéris et dans laquelle je voyais un juge. Tandis qu'aujourd'hui, ajouta-t-elle d'une voix accentuée par l'orgueil, je puis relever la tête et donner un libre cours aux élans de mon cœur : je reçois de tes mains la couronne d'épouse!

— Ma bien-aimée, dit Albert un peu attristé, ta joie est indiscrète ; elle nous apprend l'étendue de ta résignation et la violence de tes peines.

— Les maux passés me deviennent chers, répliqua-t-elle avec une vivacité enjouée ; ils me font mieux apprécier les biens que tu m'apportes. — Oh ! ma fille, ma fille ! s'écria-t-elle dans une agitation qui tenait de l'égarement, pourquoi n'est-elle pas là ? Albert, et vous aussi, mon tuteur, promettez-moi de lui laisser ignorer ce changement dans notre vie. Je veux être la première à lui parler de ma position nouvelle. Enfin ! je vais rentrer dans les droits et les priviléges de mère que j'avais abdiqués, et pouvoir embrasser ma fille sans remords, l'entretenir sans contrainte, la conseiller sans scrupules! Ma fille! où est ma fille ?

— Tu me fais regretter bien vivement d'avoir tardé à t'ouvrir mon cœur, dit Albert du ton le plus affectueux; il m'en coûtait d'attendre, sois-en sûre. Mais, depuis un an à peine tu es veuve et libre, et, par respect pour certaines convenances, je voulais différer encore. Si j'ai parlé aujourd'hui, c'est que notre mariage est nécessaire à celui d'Henriette.

— Est-ce possible ?

— Oui, ma bonne amie. A ton insu, Bonnaire a fait ce matin une démarche auprès de Mme de Sivry. Notre fausse position étant le seul obstacle à la réalisation des projets que nous avons formés pour l'avenir de ta fille, nous devons l'aplanir sur-le-champ. Or, puisque tu y consens, dès demain tu seras Mme de Bussiennes. Et je le dis en toute franchise, Anna, la main sur le cœur et Dieu pour témoin, ce jour sera le plus beau de ma vie.

— Que puis-je dire après toi ?

— Es-tu satisfaite ?

— Le bonheur me rend folle, dit-elle avec abandon et toute joyeuse; j'ai peur de mourir.

M. Bonnaire avait assisté à cette scène sans prononcer un mot, mais avec une émotion très visible.

— Albert! s'écria-t-il tout-à-coup d'une voix altérée, difficile et lente à se produire; il ne faut pas croire, parce que je ne te dis rien, que je suis insensible à ce que tu fais pour Anna et pour sa fille, pour mes deux enfans. Tu te tromperais, entends-tu bien ? mais aussi, j'ai à te remercier; car tu répares en ce moment un mal dont j'ai été la première cause, en refusant de vous unir tous les deux, il y a bientôt vingt ans.

— Mon cher Bonnaire, veux-tu seul conserver la mémoire des mauvais jours.

— Tu me fais comprendre, ajouta le bonhomme toujours plus ému à mesure qu'il parlait, ce que j'ai ignoré toute ma vie, — qu'on peut être heureux du bonheur des autres, Albert, ta main?

— Dans mes bras, mon vieil ami, dit Albert en l'étreignant avec effusion.

— Voyons ! reprit M. Bonnaire en essuyant quelques larmes rebelles et avec un ton de vivacité sous lequel il tentait vainement de cacher son trouble; dispose de moi, charge-moi de quelque chose, que je ne sois pas tout-à-fait étranger à vos arrangemens de famille. Veux-tu que je retourne chez Mme de Sivry.

— Permets que je la voie moi-même.

— Eh bien! dit Anna en s'adressant à son tuteur, ce sera moi qui userai de votre complaisance.

— A la bonne heure, s'écria celui-ci en manifestant une vive satisfaction.

— Il faut que pour ma fille, reprit Anna, la surprise soit complète. Venez, mon tuteur, vous serez de moitié dans mon secret.

— Je réclame ma part, dit gaîment Albert.

— Un secret qui a trois complices perd son nom, son charme et sa valeur, répondit malicieusement Anna.

— Restez maître du vôtre, je me résigne, repartit Albert. Moi-même j'ai quelques dispositions à faire; ensuite j'irai chez mon notaire auquel, depuis long-temps, j'ai donné mes instructions, afin que demain, sans autre retard, nous puissions signer notre contrat. Allons,

Mme de Bussiennes, ajouta-t-il plaisamment en la congédiant par un baiser. votre rôle de maîtresse de maison va commencer dès ce soir; songez à faire dignement les honneurs de chez vous. Je vous amènerai dix personnes à diner

— Je ferai de mon mieux pour les bien recevoir, dit-elle en s'éloignant avec M. Bonnaire.

Albert entra dans le kiosque dont l'usage lui était particulièrement affecté depuis qu'Henriette était venue habiter avec sa mère; et, tout en faisant ses préparatifs :

— Je dois commencer mes visites par la plus pénible, se disait-il. Je vais voir d'abord Mme de Sivry et assurer, je l'espère, le sort d'Henriette, de cette enfant que j'ai élevée, qui est presque la mienne, et qui n'a jamais eu pour moi un sourire, une parole bienveillante. Si son père en mourant lui a légué le soin de sa vengeance, elle accomplit bien rigoureusement sa triste mission. Pour elle, la voix du sang n'est pas un vain mot. Eh! qu'importe l'aveugle ressentiment d'une jeune fille! j'ai la conscience d'avoir fait pour elle plus que mon devoir n'exigeait. Dans un temps prochain, mieux éclairée, elle reconnaîtra ses torts; et son injustice passée rendra peut-être son affection plus vive. Elle me paraîtra plus douce, à moi qui l'aurai attendue si long-temps!

A cet instant Henriette rentrait avec sa tante, Sans pénétrer, comme elle en avait l'habitude, dans l'appartement de sa mère : elle vint directement et avec précipitation au lieu où elle espérait trouver Albert. L'altération de ses traits, sa démarche tourmentée, son geste fébrile, tout en elle laissait voir une extrême agitation et trahissait une émotion puissante. Elle arriva près d'Albert au moment où il allait sortir, et elle l'aborda soudainement, la colère sur les lèvres, par une parole injurieuse; lui barrant énergiquement le passage, dans l'attitude d'une lionne qui défend ses petits.

IX.

Léon de Sivry sachant trouver Henriette chez son professeur, M. Zimmermann, avec lequel il était lié, vint l'y rejoindre et lui apprendre l'insuccès de la démarche de M. Bonnaire auprès de son aïeule. Alors le ressentiment de la jeune fille ne connut plus de bornes, et quand elle revit Albert, elle lui reprocha, dans les termes les plus durs et les plus outrageans, les chagrins et la mort prématurée de son père, les souffrances et la honte de sa mère, tous les malheurs de sa famille. Elle lui demanda compte de son nom flétri, de l'exemple funeste qu'il avait mis sous ses yeux, de ses espérances d'avenir compromises ou perdues. Quoi que fît sa tante, madame Perrin, pour arrêter ou contenir les écarts de sa colère, elle n'écouta aucune remontrance et fut impitoyable.

— Aujourd'hui même, dit-elle en achevant, je veux quitter votre maison où je n'aurais jamais dû venir si vous eussiez eu quelque peu le sentiment de ma position et de la vôtre, si vous n'eussiez pas abusé de votre ascendant sur l'esprit de ma mère pour me contraindre à cet affreux supplice. Ma tante me recevra ou j'aurai recours à mon tuteur, et dussé-je ne trouver asile que dans une pension ou un couvent, je vous déclare que je préférerais encore me soumettre au joug de cette protection que de rougir plus long-temps de celle que je reçois de mon ennemi.

— Votre ennemi? dit Albert qui se contraignait avec peine.

— Oui, s'écria-t-elle avec égarement, le plus cruel, le plus fatal ennemi d'un enfant, c'est l'homme qui porte atteinte à l'honneur de sa mère!

— Dans votre extravagante folie, s'écria Albert à son tour, ne poussez pas l'ingratitude jusqu'à outrager votre mère!

— Oh! non, répliqua-t-elle plus calme; je la respecte et je l'aime; mais, ajouta-t-elle avec une énergique expression d'amertume, je ne suis pas condamnée à vous respecter, vous!

— D'un mot je pourrais vous rendre bien honteuse de votre injurieux discours, dit Albert avec un pénible effort; mais j'ai promis le silence à votre mère, et quoi que j'en puisse souffrir, je tiendrai ma parole. C'est elle qui se chargera de la seule vengeance que je veuille tirer de vos insultes.

— Je vous prie de croire, M. Albert, interrompit madame Perrin, que je suis tout-à-fait étrangère à la conduite de ma nièce envers vous.

— Etait-il besoin de le dire, madame?

— A tous égards, je ne puis que la désapprouver.

— Quoi ! vous aussi, ma tante, s'écria Henriette, vous m'abandonnez? Ah ! je suis bien malheureuse !

— Si tu l'étais moins, répondit froidement la tante, j'aurais aussi moins d'indulgence.

Il se fit un silence embarrassant et pénible pour tous les trois. Henriette, un peu calmée, reprit en ces termes en s'adressant à Albert :

— Je vous ai exposé mes griefs, monsieur, et peut-être en des paroles trop vives ; mais ce sont de faibles représailles aux malheurs que vous avez causés à moi et aux miens. Vous comprenez facilement que pour les faire agréer de ma mère, les raisons de mon départ doivent venir de vous. J'espère de votre loyauté que vous lui tairez les véritables motifs de ma détermination, et que vous trouverez, pour lui cacher la vérité, un prétexte plausible pour elle, honorable pour vous, convenable pour tous.

— J'y consens, et je le promets, répondit Albert avec autorité, si ce soir, après avoir entendu votre mère, vous me renouvellez la même demande.

Et il s'éloigna sous la triste impression de cette scène véhémente, l'esprit troublé, le cœur souffrant, la conscience inquiète, doutant de lui-même et se demandant si, en effet, dans les reproches de cette jeune fille, il n'y avait pas quelque fondement; et si quoi qu'il fît dans l'avenir pour réparer le désordre de sa vie, il ne subsisterait pas toujours des traces ineffaçables de son passé malheureux.

Henriette s'assit avec accablement. Sans lever la tête, sans prononcer un seul mot, absorbée dans sa rêverie, elle conserva long-temps cette attitude méditative. Madame Perrin, qui, dans cette occasion, n'eût eu pour sa nièce que des paroles de blâme, respecta sa douleur; mais elle ne chercha ni à l'adoucir, ni à la distraire. Bientôt une voix vibrante et joyeuse se fit entendre dans le lointain, et tira soudainement celle-là de sa torpeur, celle-ci de son recueillement C'était Anna, qui, revenue avec M. Bonnaire, accourait avec vitesse vers sa fille, et qui, encore dans l'éloignement l'appelait déjà néanmoins, comme pour communiquer plus tôt avec elle, en attendant qu'elle pût la voir et la presser sur son cœur.

— Henriette ! ma fille ! criait-elle radieuse et empressée.

— Ciel ! ma mère ! s'écria Henriette comme réveillée en sursaut et avec une sorte d'effroi instinctif.

— Ma fille, ma chère enfant, dit Anna aussitôt qu'elle fut près d'elle, en l'embrassant à plusieurs reprises et avec effusion ; qu'il me tardait de te voir, de t'embrasser ! j'ai tant de choses à te dire et un si grand bonheur à te confier.

— Qu'est-donc, ma mère ? demanda Henriette très surprise et en se remettant par degrés. D'où vient cette joie qui brille en toi ?

— Tu vas le savoir, et vous aussi, ma bonne sœur, ajouta-t-elle en serrant la main de Mme Perrin avec cordialité.

— Ah ça ! mes enfans, un moment, je vous prie, interrompit M. Bonnaire qui, en arrivant, se plaça entre ses deux pupilles. Si vous le permettez, nous allons vous laisser seules : le tête-à-tête prête un charme infini aux confidences. Aujourd'hui j'ai beaucoup écouté, ajouta-t-il avec une expression satisfaite pleine de bonhomie; j'ai sur la conscience une foule de nouvelles heureuses, en sorte que je serais flatté de trouver à mon tour un auditeur pour donner un libre cours au trop plein de mon contentement. Madame Perrin, dit-il en souriant, voulez-vous me rendre le service d'accepter mon bras; c'est vous que je choisis pour être la victime de mon éloquence.

— Je me dévoue, répondit-elle gaîment. Au moins me direz-vous le motif de cette joie universelle ?

— Sans doute ; ce sera la récompense de votre dévoûment.

— Ne vous éloignez pas, dit Anna.

— Nous ne quitterons pas la grande allée du jardin, répliqua M. Bonnaire en se retirant bras dessus bras dessous avec sa complaisante victime.

— Eh bien? demanda Henriette avec hésitation et d'un air inquiet, aussitôt qu'elle fut seule avec sa mère.

— Pourquoi ce trouble, mon enfant ; comme tu parais émue, lui dit Anna en la couvrant de caresses.

—En effet, répondit-elle naïvement sans chercher à s'en défendre, ce changement subit que je vois en toi m'émeut et m'inquiète.

— Rassure-toi. Ecoute, je vais te parler, non comme une mère parle à sa fille, mais comme on s'abandonne à une amie.

— Ma bonne mère !

Avant de continuer, Anna s'arrêta involontairement et fit une courte pause. Ce n'était pas hésitation de sa part, ni besoin de se recueillir; mais au moment de faire à sa fille un aveu qui devait l'amener naturellement à l'entretenir aussi et pour la première fois de ses sentimens pour Albert, elle éprouvait une sorte d'embarras facile à comprendre, sinon à expliquer. Triomphant bientôt de cette impression passagère, elle reprit avec une émotion contenue et une douce expression de fierté :

— Henriette, je vais quitter le nom de ton père : demain j'épouserai M. Albert de Bussiennes.

— Que m'apprends-tu là ? dit la jeune fille au comble de l'étonnement.

— Ais-je besoin d'ajouter, reprit la mère, que ce mariage satisfait tous mes vœux ? non, car souvent tu as surpris mes larmes, quoi que j'aie fait pour te les cacher. Toi-même, ma chère enfant, tu as eu bien à souffrir d'une position qui nous accablait tous. C'est à force de tendresse et de confiance que je veux réparer mes torts envers toi, ajouta-elle avec les plus vives démonstrations de sollicitude et d'amour.

— Parle de tes bienfaits, répliqua vivement Henriette en mêlant ses larmes aux larmes de sa mère; des torts, pour moi, tu n'en as pas.

—Si ton père vivait, poursuivit Anna, tu serais juge entre nous. Je voudrais alors lui disputer ton affection, et, pour amoindrir ma faute à tes yeux, je ferais valoir mes excuses. Mais la tombe a ses priviléges : le respect et l'oubli. Ma fille, tu conserveras dans sa pureté le souvenir de ton père. Et si parfois, pour nourrir tes regrets, tu veux faire revivre par la pensée celui que tu pleures, appelle ma mémoire à ton secours; ne crains pas de m'interroger.

— Mon Dieu ! s'écria la jeune fille dans l'élan spontané de sa reconnaissance, vous m'avez entendue, vous exaucez ma plus fervente prière ! Oui, ajouta-elle avec moins d'exaltation, mais d'un accent pénétré, je demandais au ciel cette confiance que tu m'accorde enfin, et la faveur si chère de pouvoir pleurer mon père tout haut. Des malheurs que j'ignore, dont je suis innocente, vous avaient séparés; mais moi, je vous réunissais dans mon cœur. Là, dit-elle avec un geste énergique et chaleureux, là vous étiez confondus dans un même sentiment d'amour, égal pour tous deux, et je n'osais pas parler ! s'écria-t-elle encore d'un accent déchirant, en versant d'abondantes larmes.

— Il fallait t'ouvrir à ta mère, ma fille, et lui confier plus tôt tes chagrins.

— Je l'ai voulu cent fois, répondit-elle avec abandon; mais ton regard si triste et si sévère m'arrêtait dès les premiers mots. Mes pensées venues du cœur expiraient sur mes lèvres.

— Pauvre enfant ! dit la mère en l'étreignant dans ses bras et en la couvrant de baisers.

— A présent et toujours, ma bonne mère, reprit Henriette avec un accent de sensibilité profonde, aucune de mes pensées ne sera plus secrète pour toi. Ton cœur sera le sanctuaire où je déposerai saintement mes espérances et mes regrets, mes rêves de jeune fille, ma joie ou ma tristesse, tout ce que Dieu m'inspirera.

— Ces douces paroles te révèlent à ta mère. Je n'attendais de toi que du bonheur, je comprends que tu seras aussi pour moi un sujet d'orgueil.

— L'orgueil d'une mère est facile à surprendre, dit Henriette avec un sourire de modestie.

— Peut-être ! répondit Anna avec un signe gracieux d'assentiment; mais il n'est pas si facile à vaincre.

— Ma tante avait raison, ajouta Henriette d'une voix affectueuse, on aime ses enfans, disait-elle, pour le mal qu'ils ont donné ou pour le bien qu'on leur a fait. Et moi, je te dois tout !

— Je n'ai pas seule droit à ta reconnaissance.

— Je ne dois rien, je ne veux rien devoir qu'à toi, interrompit vivement la jeune fille.

Les dernières paroles de sa mère venaient de rappeler péniblement à Henriette l'explication qu'elle avait eue une heure auparavant avec Albert. Elle en était déjà au repentir, et devinant l'intention de celle-ci, elle chercha à éluder, au moins momentanément, un sujet d'entretien qui devait l'amener à s'accuser elle-

même, et qui les attristerait toutes les deux. Mais si le silence que, durant long-tems, la jeune fille avait dû s'imposer à l'égard de son père l'avait affectée douloureusement, ce même sentiment de contrainte, Anna l'avait éprouvé avec plus de force à l'égard d'Albert ; aussi, quand, pour la première fois, après une si longue réserve, l'occasion se présentait naturellement à elle de mettre en lumière le dévoûment de son nouvel époux et d'apprécier hautement les nobles qualités de son caractère, se garda-t-elle de la laisser échapper.

— C'est que tu ignores, ma fille, ce que tu dois à Albert, reprit Anna d'un accent qui révélait la gratitude de la mère et l'amour de l'épouse. Si j'ai pu diriger ton éducation, c'est qu'il a été mon conseil. Ses lumières et son expérience m'ont guidée ; il dictait et j'exécutais. Sa sollicitude pour toi a toujours devancé la mienne et je puis le dire en toute vérité, pendant douze ans tu as été pour lui, aussi bien que pour moi, une occupation de chaque jour.

— Ne me dis pas cela, répondit Henriette avec embarras et d'un air suppliant.

— Pourquoi? Crains-tu de lui rendre justice? — Qui donc a pris soin de ton avenir, si ce n'est lui? M. Bonnaire a le titre de tuteur, mais c'est Albert qui en a eu les charges et rempli les obligations. Seul, il a administré tes biens et doublé ta fortune.

— Ne m'accable pas, interrompit de nouveau Henriette, chaque mot que tu prononces me blesse comme un reproche.

— Tu ne sais pas tout, poursuivit la mère en obéissant à ce généreux sentiment de fierté qui porte à louer une personne dont on est aimé, et qui fait prendre plaisir à rappeler les services qu'on a reçus. — Par égard pour toi, il voulait prolonger le deuil de ton père et retarder notre union. S'il a changé d'avis, c'est encore par considération pour toi ; mon mariage se conclut aussitôt parce qu'il est devenu nécessaire pour assurer le tien avec M. Léon. En ce moment même, Albert s'occupe de tes plus chers intérêts. Il n'a voulu céder à personne le soin de régler ton état futur ; son dévoûment n'a pas reculé devant la démarche la plus pénible ; en un mot, il est allé chez Mme de Sivry.

— Ah! ma mère, s'écria Henriette, je suis bien coupable!

— Que veux-tu dire, mon enfant?

— J'ignorais les sacrifices de M. Albert, les soins qu'il m'a donnés et sa conduite envers toi ; je ne voyais en lui qu'un obstacle à mes espérances ; et, à cette place même, il n'y a qu'une heure, je l'ai gravement outragé.

— Tu n'as donc pas réfléchi, ma fille, que lui faire un reproche c'était m'accuser aussi?

— Dans mon désespoir, j'ai tout oublié ; je suis indigne de toi ; dit-elle en se jetant dans les bras de sa mère.

— Tu as déjà une excuse dans ton repentir, ajouta celle-ci avec bienveillance.

— Fais-la valoir auprès de M. Albert. Qu'il sache aussi de toi que ta fille n'est pas une ingrate.

— Tu vois comme il se venge! s'écria la nouvelle épouse avec un accent de légitime orgueil.

— Pour première faveur, demande à ton mari l'oubli de mes torts.

— J'y consens de grand cœur, ma fille ; mais que lui promettrai-je en ton nom?

— Assure-le de ma reconnaissance.

— Ta reconnaissance, mon enfant? mais il y a trop de droits incontestables pour qu'il te soit permis de la lui refuser. Henriette, ajouta-t-elle avec tendresse, Albert t'a traitée et il t'aime comme sa propre fille ; il mérite ton affection, et ta mère et la demande pour son époux.

— Je tâcherai... murmura avec effort et sans achever la rancuneuse enfant de M. Souvray.

— Ma sœur, permettez que je vous fasse mes sincères complimens, dit en s'approchant Mme Perrin, qui venait à propos interrompre l'entretien de la mère et de la fille.

— Bien volontiers, répondit Anna avec une expression ouverte de satisfaction.

— C'est du fond du cœur que je vous félicite, ajouta sa parente d'un ton cordial et plein de sincérité.

— Je n'en doute pas, ma sœur, et je vous remercie, répliqua-t-elle en laissant paraître combien elle était sensible à ces témoignages de sympathie.

Durant sa conversation avec Mme Perrin, M. Bonnaire avait vu de loin entrer nombre de personnes chez Anna. Ce mouvement inusité,

dans une maison habituellement si tranquille, lui causa quelque surprise; et, dans le besoin d'action, dont par extraordinaire aussi il était tourmenté, il quitta momentanément sa confidente pour aller s'informer de ce qui se passait. Presque aussitôt il revint, et d'un ton de raillerie inoffensive, s'adressant plus particulièrement à Anna :

— Que faites-vous donc seules ici, dit-il, tandis que votre maison est remplie de monde et semble devoir se transformer en un palais de fée?

— Ne plaisantez pas, mon tuteur; quelques unes des personnes invitées par Albert sont-elles déjà arrivées?

— Non; mais ton rez-de-chaussée est encombré de fournisseurs chargés de parures et d'objets magnifiques. Ils attendent Albert.

— Quelle folie! dit Anna.

— Je crois même, ajouta M. Bonnaire avec une malicieuse intention, que j'ai aperçu la corbeille classique.

A ce propos, surtout à la manière dont il était exprimé, le rire fut général. Henriette elle-même, malgré ses appréhensions, ne put s'en défendre.

—Vous, qui me raillez si souvent au sujet de mes habitudes, reprit M. Bonnaire encouragé par le succès, quel charme vous fait donc préférer à tout autre ce petit coin de votre propriété? n'est-ce pas aussi l'habitude?

— Oui, cela est vrai, répondit Anna. Pendant bien des années, ajouta-t-elle en désignant le kiosque, ce pavillon a été pour moi un lieu de retraite, un paisible cabinet d'étude. J'ai dû le céder à Albert pour des motifs de convenance; mais c'est toujours ici qu'est resté établi le point de nos réunions.

— A cette place, que de fois j'ai surpris tes larmes! dit Henriette avec un doux accent de mélancolie.

— Pour vous, ma sœur, ajouta Mme Perrin, c'est une terre de souvenir.

— Et le théâtre d'une scène bien douloureuse, dit-elle un peu attristée.

— Si vous continuez sur ce ton, et l'imagination aidant, interrompit ironiquement M. Bonnaire, vous allez voir dans les quatre planches de ce pavillon une grotte mystérieuse, et faire de notre jardin une vallée de soupirs, comme écrivait ce bon M. Ducray-Duminil.

— Vous vous moquez? dit Anna en reprenant sa belle humeur.

— Dieu m'en garde!

— Vous prenez en pitié nos faiblesses? ajouta-t-elle.

— Vous avez tant de respect pour les miennes, répondit-il du même air narquois.

— Il n'y a qu'un moment, M. Bonnaire se montrait plus sentimental, dit avec malice Mme Perrin.

— Cela ne m'a pas réussi.

— Qu'est-ce donc? demanda Anna.

— Devinez, reprit avec un peu de coquetterie la femme trois fois veuve.

— Ah! Madame, s'écria M. Bonnaire avec un geste de protestation, les vaincus ont droit aux honneurs de la guerre,

— Oui, répliqua-t-elle; mais ils doivent en faire les frais.

— Ne m'accablez pas, ajouta-t-il d'un ton suppliant.

— Savez-vous, ma sœur, reprit Mme Perrin en s'adressant à Anna, ce que M. Bonnaire vient de me proposer?

— Qui sait? dit plaisamment celle-ci; le titre de Mme Bonnaire, peut-être?

— Précisément. Votre tuteur m'offrait le plus sérieusement du monde le ridicule d'un quatrième mariage.

— En cela, Madame, vous seule voyez du ridicule, objecta vivement le célibataire; mon excuse, d'ailleurs, c'est que je voulais le partager.

— Décidément le vent souffle au mariage! s'écria l'épouse d'Albert avec un éclat de franche hilarité.

— M. Bonnaire a voulu plaisanter, reprit Mme Perrin avec une certaine gêne et en fixant sérieusement le vieux garçon.

— Je prends à témoin mes deux enfans, répliqua-t-il avec vivacité, que j'ai parlé très sincèrement.

— Réfléchissez, dit jovialement Anna à la femme qui avait déjà fait plusieurs expériences du mariage, je crois que mon tuteur serait un excellent époux.

— Au moins, s'empressa-t-il d'ajouter, je ferais mes efforts pour le devenir.

— Enfin, voici Albert ! s'écria la mère d'Henriette en faisant à sa fille un signe d'intelligence comme pour la rassurer.

La physionomie d'Albert était très animée. Son regard brillait de ce feu divin dont le foyer est à l'âme ; et il y avait répandue sur tous ses traits cette expression heureuse de satisfaction intime qui se produit, chez les honnêtes gens, après un devoir rempli. Lui, si habile à vaincre et à dissimuler ses émotions pénibles, il lui eût été impossible, alors même qu'il l'eût voulu, de garder le secret de son bonheur et de ne pas le montrer dans son excès par des manifestations démonstratives. Cependant, à la vue d'Henriette, un souvenir douloureux vint assombrir son front; mais Anna ne le laissa pas long-temps sous cette impression fâcheuse. Prompte et expansive, elle alla à sa rencontre et se jeta dans ses bras.

— Mon ami ? dit-elle avec prière.

— Ma femme ! répondit-il en l'embrassant avec tendresse.

— Une grâce ? ajouta-t-elle du même air suppliant.

— Que veux-tu ?

— Pardonne à ma fille.

— Henriette, venez m'embrasser, dit-il sans hésitation en s'adressant à la jeune fille.

Et, par un geste affectueux, il lui tendit la main en s'avançant vers elle.

— Monsieur, je reconnais mes torts et je m'efforcerai de les expier, murmura-t-elle un peu honteuse et avec effort en s'inclinant devant lui.

— Que faites-vous, mon enfant?

— Dites, monsieur, ajouta-t-elle sans quitter son attitude respectueuse et repentante quoi que fît Albert pour l'attirer à lui ; dites, consentez-vous à oublier d'injustes reproches inspirés par la colère, et qui ne peuvent être expliqués de ma part que par l'ignorance où j'étais de votre honorable conduite envers ma mère et de vos bons procédés pour moi.

— Je vous pardonne sans arrière-pensée, mon enfant, le mal que vous m'avez fait; mais en cela je n'obéis qu'à l'impulsion de mon cœur, sans vouloir apprécier en aucune manière si l'excuse que vous invoquez est ou non valable.

— Ayez pour moi l'indulgence d'un père.

— Ce titre va désormais m'appartenir ; cependant, depuis bien long-temps déjà je vous aime comme ma fille.

— Je vous remercie, monsieur, et j'espère dans la suite me montrer digne de votre générosité.

— Je désire surtout, mon enfant, que vous triomphiez d'un injuste ressentiment, et que vous me rendiez enfin un peu de l'affection que je vous porte.

— Vous avez bien des titres à la mienne, répondit avec résolution la fille de M. Souvray ; mais, vous le savez, monsieur, l'affection ne se commande pas. Et d'ailleurs, après ce qui s'est passé entre nous il y a quelques heures, si je vous disais que mes sentimens à votre égard ont tout-à-coup changé de nature, vous pourriez avec raison mettre en doute ma sincérité. De vaines protestations ne vous satisferaient pas, et ma franchise se refuse à un aveu mensonger. Je vous assure dès à présent et à toujours de mon respect et de ma reconnaissance; et je vous promets de travailler à chasser de mon esprit de tristes souvenirs et à vaincre mes susceptibilités, afin de pouvoir un jour vous donner loyalement dans mon cœur la place que vous désirez y occuper.

— Cet espoir m'est précieux, ma fille ; et en se réalisant il me récompensera amplement des soins que je vous ai rendus, répondit affectueusement Albert, qui, tout en appréciant la droiture de la déclaration d'Henriette, entrevoyait néanmoins avec peine que cette enfant ne mentirait pas au sang de son père, et qu'il n'en serait jamais aimé. Pendant votre jeunesse, ajouta-t-il avec émotion et d'un ton paternel, vous avez eu sous les yeux un spectacle affligeant; vous avez vu de près les malheurs qu'amène le désordre dans la vie sociale. Que cette expérience, qui a coûté si cher à votre mère et à moi, ne soit pas perdue pour vous ; car si nous devions être jamais témoins de votre propre infortune, c'est nous que le monde accuserait encore ; il nous reprocherait amèrement de vous avoir donné un exemple. Ce dernier châtiment serait trop cruel, mon enfant; il tuerait votre mère.

— Ne le redoutez pas, dit-elle d'une voix ferme et avec fierté.

Albert alors se rapprocha d'Anna; et prenant affectueusement, pour l'appuyer sur le sien, le bras de sa compagne, d'une voix profondément altérée par une émotion de bonheur, et avec une certaine exaltation, il lui dit :

— Et toi, ma chère Anna, toi, l'unique amour de toute ma vie! pour tous les sacrifices que tu m'as faits, pour reconnaître ton dévoûment si beau et si complet, pourquoi n ai-je à t'offrir que mon nom?

— Mais ce nom que tu me donnes, répliqua-t-elle avec une vive inspiration d'orgueil, résume en lui tous les biens. C'est mon honneur et celui de ma fille, c'est la liberté, c'est la considération! Ton nom, après douze ans d'intimité, c'est l'excuse de ma faute et mon plus bel éloge; il me réhabilite. Mon ami, le mariage est pour moi ce que le sacre était jadis pour les rois de la France, non pas une vaine cérémonie, mais la sanctification de leurs droits.

— Le mariage est aussi pour toi, ma bien-aimée, le prix victorieux d'une lutte de quinze ans contre la société, reprit-il avec chaleur et de l'accent énergique d'une protestation. Le monde te repoussait sans vouloir admettre tes excuses ni entendre ta justification. Eh bien! à ton tour tu vas prendre mon nom comme une arme pour combattre et frapper ce préjugé odieux qui flétrit l'erreur à l'égal du vice, et n'a qu'un même fer pour marquer la faiblesse et l'infamie!

Il fit une pause. Puis, voyant tous les regards attentifs et sur toutes les physionomies une expression sympathique, il poursuivit avec la même énergie d'accent et du même air exalté :

— Tu pourras dire à ceux-là qui jugent si sévèrement les femmes et se prononcent avec tant de hardiesse sur leur honneur : Voyez, ma fille! J'ai été une bonne mère, et néanmoins vous m'avez repoussée. Tu leur diras encore, appuyée sur mon bras : Voici l'époux de mon choix; j'ai été sa compagne fidèle et dévouée, et pourtant vous m'avez enveloppée dans le même mépris que les femmes indignes; vous m'avez flétrie du même nom que vous donnez aux créatures sans pudeur et sans aveu! Aujourd'hui vous ne me refusez plus vos respects. Pourquoi? Suis-je plus honorable que je l'étais hier? Non, vous le savez bien. Mais j'ai pris le vêtement qu'il faut à la vertu pour obtenir vos hommages et votre considération; je porte le nom de celui que j'aime. Et ce n'est pas devant mon courage, devant mes bonnes mœurs et ma conduite exemplaire que vous vous inclinez, c'est devant mon titre. Quel discernement et quelle justice!

— Mais, objecta Mme Perrin, le titre d'épouse est la seule garantie de la société. Ainsi que le disait très judicieusement ma sœur, il résume en lui toute la valeur morale d'une femme.

— Quelle étrange bizarrerie et quelle singulière comparaison! s'écria avec irréflexion le candide M. Bonnaire. Je ne connais pas une femme plus respectable et plus généralement respectée que Mme Perrin; cependant elle a eu trois époux. Elle a été tour à tour Mme Durfort, Mme Godard, Mme Perrin, et n'a pas dit encore son dernier mot au mariage, je me plais à le croire. Tandis que ma pauvre pupille a été constamment méconnue et malheureuse, pour avoir voulu jouir une seule fois des bénéfices du divorce, quand la loi ne le permettait plus.

— Ah! mon tuteur! interrompit Anna un peu confuse.

— C'est bien le cas ou jamais de dire en cette circonstance, continua-t-il du même air naïf, que la forme l'emporte sur le fond.

— Bonnaire! s'écria Albert comme pour le rappeler à l'ordre.

— Hein? demanda le bonhomme en paraissant se réveiller; est-ce que j'ai dit une sottise?

— Tu interprètes mal mon avertissement, mon ami.

— Ce ne serait pas la première fois de ma vie que pareille chose me serait arrivée, répliqua-t-il du même ton de simplicité.

— Avouez-le, messieurs, dit en formulant sa pensée sur le diapazon élevé de l'esprit de ses auditeurs Mme Perrin, que la remarque équivoque dont elle venait d'être l'objet de la part de M. Bonnaire n'avait point offensée; avouez-le, si tant de femmes sont condamnées à la honte et paraissent coupables, c'est surtout parce que les hommes, en général, manquent de cœur pour récompenser le dévoûment, et de courage pour réparer le mal qu'ils ont causé.

— Madame, vous parlez comme un vieux h-

vre! s'écria le célibataire avec une expression enthousiaste.

— Vous faites le procès des ouvrages nouveaux, mon tuteur, dit Anna.

— Il en est des livres comme des vins, répondit-il : les plus vieux sont les meilleurs. Cette maxime n'est pas applicable aux hommes, ajouta-t-il plaisamment.

— Si, quelquefois; dit encore la pupille avec un gracieux sourire.

— Oh! quelle flatterie à mon adresse! s'écria M. Bonnaire. C'est égal, venant de toi, j'ai la faiblesse d'y être sensible. Allons, madame Perrin, laissez-vous entraîner par l'exemple.

— J'ai besoin de réfléchir, répondit-elle avec coquetterie.

— Vous êtes cruelle, ma sœur.

— Bonnaire demande-t-il donc l'impossible? ajouta Albert.

— Non; mais il demande beaucoup.

— Quoi donc? dit Albert un peu intrigué.

— Le sacrifice de ma liberté, répondit la veuve de trois époux.

— Ah! madame, interrompit avec vivacité M. Bonnaire; je vous offre en échange un plus grand sacrifice.

— Comment! fit-elle un peu surprise, et lequel?

— Le sacrifice de mes habitudes, dit-il avec une telle conscience de son abnégation et une bonne foi si entière, qu'il fut impossible à ceux qui l'écoutaient de contenir leur hilarité.

Ils furent interrompus par le domestique d'Albert. Après s'être incliné, le serviteur prononça ces paroles du même ton solennel dont il usait pour annoncer indistinctement tous les visiteurs, mais qui, dans la circonstance, avait un à-propos particulier :

— M. le comte et Mme la comtesse de Sivry sont au salon.

— C'est bien, lui dit son maître en le congédiant.

— Anna, reprit Albert avec une expression ravie et en appuyant sur le sien, par un geste familier, le bras de son épouse, Mme la comtesse de Sivry vient officiellement nous demander la main d'Henriette pour son petit-fils.

— Allons la recevoir! répondit-elle d'un accent profondément ému et en jetant autour d'elle, surtout sur sa fille, un regard satisfait et plein de fierté.

— Cette visite, ajouta encore Albert avec une indicible expression de tendresse, est le premier pas que le monde fait vers toi.

— Oui, s'écria-t-elle avec enthousiasme et en pressant énergiquement contre son cœur le bras de son époux, — c'est enfin le témoignage de sa considération.

X.

Dans sa lutte si pénible et si longue contre la société, Anna Vallée avait déployé un grand courage; mais elle y avait épuisé toutes les forces de sa nature délicate. Depuis long-temps elle n'était soutenue que par cette énergie fiévreuse qu'inspire le sentiment d'une injustice à ceux qui en subissent les rigueurs. Elle croyait que sa conduite, si coupable qu'elle fût, avait néanmoins une excuse qui devait en atténuer les écarts aux yeux du monde, et son esprit en révolte protestait incessamment contre un châtiment qui, n'étant pas proportionné à sa faute, lui semblait cruel. Cette pensée qu'elle était victime, avait entretenu ses facultés dans un état continuel de surexcitation auquel elle devait de n'avoir pas succombé aux douloureuses épreuves de sa position. Mais la nature ne perd jamais ses droits. Les efforts violens qu'avait faits sur elle-même l'infortunée Anna pour se raidir en quelque sorte contre son malheur, avaient ruiné son organisation et détruit à jamais sa santé. Elle était trop faible pour supporter une vive émotion de joie. L'excès d'un bonheur qui réalisait ses plus chères espérances et qui comblait tous ses vœux l'accabla, quand elle eût résisté peut-être à un nouveau chagrin. Dans la nuit même du jour où devait être sanctifiée son union avec Albert de Bussiennes, elle fut atteinte d'une affection assez grave pour qu'il fallût différer d'accomplir l'acte solennel de leur mariage. La maladie fit des progrès rapides et prit bientôt un caractère inquiétant. Une semaine n'était pas écoulée que déjà il y avait danger pour sa vie, et, qui pis est, péril pour sa raison. Cependant elle ne paraissait pas éprouver de vives souffrances; elle était habituellement dans un état de calme et d'affaissement sur lequel ceux qui

l'aimaient s'étaient d'abord mépris. Son mal ne lui arrachait aucun cri de douleur, pas même une plainte; il ne se trahissait au dehors avec quelque agitation que durant les accès d'un délire dont les symptômes étaient alarmans, et par des crises nerveuses qui se renouvelaient à des intervalles toujours plus éloignés à mesure que la maladie agissait davantage sur la pauvre femme. La vie s'éteignait en elle par degrés, doucement et presque sans effort.

Depuis un mois, Albert et Henriette n'avaient pas quitté le chevet de celle qui leur était chère à des titres également sacrés à l'un et à l'autre, sinon également respectables aux yeux d'autrui; et depuis quelques jours déjà ils n'osaient plus s'entretenir de leurs espérances, plus même de leurs inquiétudes. Ils gardaient un morne et religieux silence, craignant d'échanger une parole et ne communiquant ensemble que par des larmes, tant leur cœur était accablé et leur désespoir profond. Vers le soir, à cette heure triste et indécise qui n'est plus le jour et qui n'est pas encore la nuit, Anna, en réunissant tous ses efforts, retrouva cette force factice et cette lucidité de pensée qui se produisent en général chez les agonisans aux approches de la mort. A cet instant suprême, tenant dans les siennes la main de sa fille et la main d'Albert, et arrêtant tour-à-tour sur chacun d'eux un regard à demi voilé où l'amour et les regrets semblaient se disputer un reste d'expression, elle leur dicta ses dernières volontés et leur fit un solennel adieu; puis, s'adressant particulièrement à Albert, d'une voix déjà éteinte et toujours plus faible à mesure qu'elle parlait :

— Mon ami, lui dit-elle d'un accent angélique et après s'être un moment recueillie, je vais te laisser bien seul, bien isolé, car tu as renoncé à toutes les affections secondaires pour n'aimer que moi, pour m'appartenir tout entier. Promets-moi cependant de te soumettre avec résignation et courageusement à l'arrêt providentiel qui nous frappe tous les deux, et toi, mon ami, plus encore que moi-même; va, je le sens bien. Ne maudis pas la justice de Dieu; sans doute elle est rigoureuse; mais, en nous atteignant, ne punit-elle pas des coupables? Pouvions-nous donc espérer qu'après avoir outragé les plus saintes lois et vécu dans l'oubli des devoirs les plus sacrés, il nous serait permis d'obtenir un jour pour nos désordres la sanction divine, quand, pour la solliciter, nous n'avions pas même à faire valoir l'excuse du repentir? Nous nous sommes révoltés contre la puissance sociale, nous nous sommes soustraits à des règles salutaires auxquelles tout le monde obéit avec respect. Sans que le sentiment élevé du bien et du mal se soit altéré dans notre conscience, nous avons néanmoins violé cette morale droite et simple qui engendre les bonnes mœurs. De tels exemples ne doivent pas être impunément donnés. Pour racheter cette faute, il fallait plus que des larmes, et nos souffrances de quinze années ne suffisaient pas. Ce n'est pas trop, mon ami, pour notre expiation, ce n'est pas trop de ma mort et des regrets que tu me donneras. Hélas! que Dieu n'a-t-il permis au moins ma réhabilitation! Albert, porter ton nom une heure, une heure seulement et mourir ensuite, mourir honorée. Ah! c'eût été mourir heureuse et non punie; je n'avais pas droit à ce dernier bienfait, j'étais indigne d'un aussi grand bonheur!

Elle s'arrêta, épuisée par les efforts que lui avaient coûtés ces paroles. Il se fit alors un sinistre silence, interrompu de moment à moment par le bruit sourd des sanglots qu'Henriette et Albert maîtrisaient à grand'peine. Une fois encore la mourante se tourna vers sa fille, mais presque aussitôt et instinctivement elle reporta son regard éteint vers celui que sans doute elle jugeait le plus à plaindre des deux : puis elle expira, en murmurant ce nom qui résumait sa vie et qui expliquait sa mort : Albert!

Dans son désespoir, Albert manifesta la pieuse intention de faire transporter dans la chapelle du château de Bussiennes les restes de sa compagne, et de se fixer lui-même dans la demeure de ses pères, pour y vieillir dans la retraite, tout entier à sa douleur, auprès de la tombe de l'infortunée qui avait eu tout son amour et à laquelle il n'avait manqué que quelques jours de vie pour mourir son épouse. Cette triste consolation lui fut opiniâtrément refusée par Henriette. Ni les larmes, ni les prières du malheureux ne purent triompher de la résolution obstinée de la fille de M. Souvray. L'enfant voulut, c'était son droit et son devoir, que sa mère reposât sous la même pierre, dans le même ca-

veau de famille où déjà reposait son père; et sa volonté fut faite.

Souvent, bien souvent, on voit Albert de Bussiennes, les traits altérés par les pleurs et pâlis par la fatigue d'une nuit d'insomnie, sortir de chez lui avec le jour et s'acheminer vers le vaste lieu de sépulture situé sur les boulevards extérieurs de Paris, au pied du village de Montmartre. A cette heure matinale, les affligés qui ont la religion des souvenirs et la dévotion de la mort sont encore peu nombreux dans cette enceinte funèbre. Là, c'est une mère, ici une veuve, plus loin une amante; çà et là un jeune homme, un fils; mais surtout des femmes, comme partout où l'on pleure et où l'on prie. Albert, alors, gagne cette partie privilégiée de l'enclos où l'orgueil de l'homme survit à l'homme et semble protester par le luxe des tombeaux contre l'égalité de la mort. Après avoir franchi la grille qui entoure le modeste monument dont Henriette et lui ont seuls l'entrée, il pénètre dans ce dernier asile de sa bien-aimée. Là, sous cette sombre voûte, il passe de longues heures dans un recueillement profond, tout entier d'esprit et de cœur à celle qu'il regrette et que, parfois, en des momens d'hallucination, il parvient à faire revivre par la pensée. O châtiment providentiel! lui, Albert, époux d'Anna Vallée devant Dieu, il ne peut s'agenouiller sur le marbre qui la recouvre, sans s'agenouiller en même temps sur la dépouille de l'homme dont il a flétri l'honneur et désolé la vie, il ne peut s'incliner pieusement vers elle sans s'incliner à la fois vers celui qui a été son époux devant la loi humaine; il ne peut prier pour elle sans prendre envers lui l'attitude repentante d'un coupable qui implore son pardon!

PAUL FERNEY.

POÉSIE.

CRI DE L'AME.

Le temps de l'Arabie est venu.
MAHOMET.

L'amour, la liberté, dieux qui ne mourront pas.
LAMARTINE.

Aimons, âmes, mes sœurs! aimons! la loi suprême
Nous a donné l'amour pour nous rendre meilleurs,
Pour combattre le mal et rafraîchir les cœurs;
On périt par la haine, et l'on vit quand on aime!

Oui, les temps vont venir! Si les âmes ont faim
Du fraternel amour que le poète appelle,
Si tous sont conviés à l'agape nouvelle,
Prenons tous une place aux tables du festin!

Ainsi qu'une colombe, après les temps contraires,
L'amour apporte à l'arche un rameau d'olivier;
Joint le Ciel à la terre, et l'âme au monde entier,
Unit Christ avec l'homme et l'homme avec ses frères!

L'homme qui va trop loin perd souvent en chemin
Espoir, beauté, parfum, toute sa poésie!
Mais s'il s'arrête, pleure et demande un messie,
Oh! l'amour vient à lui, car l'amour est divin!

L'amour, c'est un Esprit de là-haut! c'est un Ange!
C'est une Vertu, car il est clément et bon!
Entre le crime et nous il a mis le pardon,
Pour que nous ne soyons qu'une seule phalange!

Roi dont la fille aînée a nom la Liberté,
L'amour étend son sceptre, ô femmes et poètes!
Au banquet des esprits ne perdons pas les miettes
Pour que tous aient leur part de la société!

Hommes, lesquels de vous se lèveront apôtres,
Épaule contre épaule, et la main dans la main,
Pour crier le grand mot du saint Galiléen :
« Aimez-vous tous les uns les autres!

ALPHONSE DUCHESNE.

REVUE DES TRIBUNAUX.

TRIBUNAL CIVIL DE LA SEINE.

(4me chambre).

M. ALEXANDRE DUMAS ET MM. TROUPENAS ET MASSET, ÉDITEURS, CONTRE M. RICHET, DIRECTEUR DU JOURNAL l'*Abeille littéraire*. — PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE. — DEMANDE EN DOMMAGES-INTÉRÊTS.

La *Gazette des Tribunaux* a rendu compte du procès engagé entre deux éditeurs des ouvrages de M. Alexandre Dumas, relativement à la publication du roman de *Monte-Christo* ; un nouveau procès entre les éditeurs du même auteur vient d'être jugé à la 4me chambre du tribunal civil de la Seine. Voici les faits de l'affaire :

M. Richet, directeur du journal l'*Abeille littéraire*, a publié dans sa feuille, à la date d'août 1845, un roman d'Alexandre Dumas, intitulé : *Maître Adam le Calabrais*. M. Alexandre Dumas et MM. Troupenas et Masset, ses éditeurs, ont vu dans ce fait une atteinte à leur droit, et ont intenté contre lui une demande en dommages-intérêts.

MM. Troupenas et Masset excipaient d'un traité, enregistré le 11 novembre 1845, qui leur conférait le droit exclusif de reproduire ou faire reproduire dans les journaux les œuvres de M. Alexandre Dumas, et d'en publier, en outre, une édition in-18. M. Richet opposait un traité verbal antérieur, passé avec la Société des gens de lettres, qui l'autorisait à reproduire les œuvres des membres associés publiées dans les journaux. La difficulté du procès consistait surtout en ce que *Maître Adam le Calabrais*, publié d'abord dans le *Siècle* en mars 1839, avait été depuis édité et publié en volume par M. Dumont en 1840, antérieurement au traité passé entre Richet et la Société des gens de lettres.

On soutenait pour M. Alexandre Dumas et ses éditeurs, que la reproduction autorisée par la Société des gens de lettres ne devait s'entendre que de la réimpression par un journal d'un article publié par un autre journal ; mais qu'une fois publié en volume, l'ouvrage entrait dans le droit commun des lois de 1793 et de 1810, et que toute réimpression pouvait être qualifiée de contrefaçon. On produisait en ce sens une consultation délibérée par M. Henri Celliez, avocat de la Société des gens de lettres.

On prétendait encore, en s'appuyant sur un jugement conforme rendu par la 5me chambre du tribunal, que les traités passés entre la Société des gens de lettres et les journaux reproducteurs, n'autorisaient ceux-ci à reproduire que les articles publiés depuis la signature de leur traité.

Enfin, on excipait des articles 35 et 36 des statuts de la Société qui, sous peine de poursuite en contrefaçon, obligent le journal reproducteur à indiquer la source première de l'œuvre reproduite avec la signature de l'auteur, et on produisait un exemplaire du numéro d'août 1845 de l'*Abeille littéraire*, ne portant au bas de l'article reproduit que la signature de M. Alexandre Dumas.

Le tribunal, après avoir entendu Me Digard pour les demandeurs, et Me Jules Lebeau dans l'intérêt des défendeurs, a rendu le jugement suivant :

« Attendu que la demande des sieurs Alexandre Dumas et Troupenas contre Richet est basée sur ce que : 1° l'édition sous forme de livre, d'articles de journaux, ferait cesser le droit de reproduction dans tous les cas ; 2° sur ce que Richet ne pouvait pas reproduire les articles publiés antérieurement à son traité verbal avec Pommier ; 3° sur ce que Richet aurait contrevenu à l'article 35 des statuts de la société des gens de lettres ;

» Sur le premier moyen :

» Attendu que l'article 30 des statuts ne peut pas être invoqué contre Richet, puisque les articles par lui reproduits n'avaient pas été précédés, dans le journal le *Siècle*, d'aucune mention d'interdiction ; que la publication en volume de ces articles en 1840 n'a pu infirmer en rien le droit antérieur de reproduction acquis à Richet de ces mêmes articles ;

» Qu'il n'appert d'aucune déchéance à cet égard dans les statuts invoqués ;

» Sur le deuxième moyen :

» Attendu que, par article publié, il n'a été entendu entre toutes les parties, lors du traité verbal, en date du 31 décembre 1844, tous les articles publiés par les membres de la Société depuis la constitution même de cette société ;

» Qu'ainsi, sous ce rapport, rien ne peut être imputé à Richet, qui n'a reproduit que les articles émanés d'un membre de la Société et parus depuis la constitution de cette Société ;

» Sur le troisième moyen :

» Attendu qu'il appert des documens produits, que Richet n'a en rien contrevenu à l'article 35 des statuts ; qu'il a de bonne foi indiqué au bas des articles reproduits l'auteur et le journal ; que s'il a été présenté un exemplaire où le mot le *Siècle* ne se trouve pas, cela s'explique par le fait même d'un tirage précipité, tandis qu'une foule de numéros ont été représentés où les deux mots de *Dumas* et du *Siècle* se trouvent imprimés, numéros délivrés aux abonnés en partie, et qu'ils n'ont pu être faits pour le besoin de la cause ;

» Le tribunal déboute Dumas et Troupenas de leur demande en intervention, et les condamne aux dépens. »

CAUSERIES. — MODES.

Les feuilles jaunissent, les fleurs se fanent, voici venir l'automne, adieu beaux jours! Cependant, consolons-nous, lorsque les frimas auront détruit jusqu'à la dernière feuille du printemps et chassé le dernier parfum de l'été, les fleurs de Constantin resteront pour nous rappeler l'été et le printemps absens; charmantes fleurs! Constantin, revenu d'un voyage artistique en Italie, nous rapporte la *Flore italienne*; ses magasins sont, on le sait, une féerie qui rivalise avec le *Jardin d'Hiver*.

Lemonnier-Pelvey, que nous citions dans notre dernière revue, tire un merveilleux parti de ces belles et flexibles fleurs; nous en avons pour preuve les ravissans chapeaux, les capotes et les bonnets aériens qui sortent de chez lui.

Parmi ces chapeaux nous en avons remarqué un en paille, brodé, sur le bord de la passe d'une guirlande de chenille noire, doublé en crêpe lisse rose bouillonné, garni d'un ruban rose orné d'une dentelle noire.

Ceci nous a convaincu que la chenille, qui ne s'employait qu'en hiver, est maintenant d'un usage général, vert émeraude ou grenat ou gros bleu, elle s'allie à la paille d'été avec un véritable succès. Nous citerons également un délicieux bonnet à la *Clarisse Harlowe*, il est en crêpe lisse très ample, une rose se trouve couverte et non cachée par les ondulations vaporeuses de l'étoffe diaphane. Parlons encore, puisque les modes de dames n'ont apporté ce mois-ci d'heureuses innovations que dans la coiffure seulement, parlons encore, disons-nous, d'une capote appelée *miss Arabella*, en poult de soie vert tendre, garnie de biais crêpe lisse de même couleur, sur un côté une touffe de trois roses thé sans feuillage; une voilette d'Angleterre garnit le bord de la passe et défend le visage du hâle.

Passons aux modes d'hommes.

Les pantalons en étoffe légère sont souvent gris sur gris et à raies; les carreaux écossais ne se trouvent plus que dans les vestes. D'autres fois ces vestes sont en coutil gris à petites raies, poches à basques sur les hanches et arrondies sur le devant; les boutons sont gros et bombés. Les redingotes-vestes croisent sur les cuisses à deux mains au dessus du genou.

Les gilets sont toujours très longs et à basques arrondies.

Pour toilette d'enfant, pantalon large, veste s'ouvrant sur la poitrine et laissant voir la chemise de batiste à col rabattu.

Comme accessoires de la mode, nous avons à signaler le capuchon qui se porte aux bains de mer et devient fort nécessaire pour les promenades du soir. On en fait en cachemire blanc doublé de taffetas à couleur tendre et attaché au cou par des rubans assortis à la doublure. Les femmes élégantes se créent de charmantes coiffures avec les barbes de dentelle de guipure et de gaze.

Les bracelets, les agrafes et les Sévigné conservent leur faveur, mais les boucles d'oreilles restent dans une complète disgrâce.

Les débuts de M. Bertini et de Mme Rossi, les rentrées de Mmes Stoltz et Carlotta Grisi, ont été pour l'Opéra de véritables sources de succès qui feront attendre patiemment le *Robert Bruce* de Rossini.

La Comédie-Française s'escrime contre M. Adolphe Dumas; de part et d'autre on a fulminé sans aucun résultat pour l'art.

M. Bocage s'occupe activement de la réouverture de l'Odéon — On ignore encore si la saison sera inaugurée par *Agnès de Méranie*.

Paul et Virginie, l'un des bons vieux succès de l'Opéra-Comique, a reparu sur l'affiche et fait chaque soir les délices des habitués.

Les nouveautés abondent au Vaudeville; successivement nous avons eu les *Fleurs animées*, les *Chansons populaires*, les *Brodeuses de la Reine* et la *Place Ventadour;* autant de succès.

Mlle Rose Chéri fait toujours verser des larmes aux âmes sensibles, qui, depuis plus d'un demi-siècle, se sont attendries à l'amour malencontreux de *Clarisse Harlowe* et de *Lovelace*.

La parodie ne devait point s'endormir auprès d'un pareil succès; aussi le *Palais-Royal*, agitant les grelots de la Folie, a-t-il voulu égayer sur les infortunes qui font pleurer au Gymnase. L'un a aussi bien réussi que l'autre, ce qui prouve que les extrêmes se touchent.

Colombe et Perdreau, tel est le titre d'un désopilant vaudeville dû à la collaboration de Clairville, qui permet à l'administration des Variétés de faire désirer le retour de M. Bouffé et de Mlle Déjazet.

La Porte-Saint-Martin et l'Ambigu-Comique continuent à exploiter heureusement les succès du *Docteur noir* et du *Marché de Londres*.

Grand succès à la Gaîté. — La mise en scène du *Temple de Salomon* suffit à elle seule pour assurer la vogue de l'ouvrage.

Le *Loup garou* fait au boulevard du Temple les délices des *titis* des Folies-Dramatiques.

Les Délassemens comiques annoncent l'*Oiseau bleu*; le théâtre Saint-Antoine se repose sur *Manon Lescaut*.

UN HIVER SOUS LE POLE.

I.



u mois de mai 1821, tout ce qu'il y avait à Londres de savans illustres et de marins hardis était en grande émotion. Les navires le *Fury* et l'*Hecla* se trouvaient gréés, armés et prêts à mettre à la voile pour une expédition qui, bien que destinée aux travaux d'une conquête pacifique, présentait de plus affreux dangers que si elle eût dû braver les boulets et l'abordage.

Peu de mois auparavant avait eu lieu le retour de Parry. L'intrépide capitaine n'avait pas réussi, malgré des efforts surhumains, à trouver un passage au nord dans les mers orientales de l'Asie.

Le projet de la découverte de ce passage, dont l'importance préoccupe, depuis le milieu du XVI[e] siècle, les plus célèbres navigateurs, avait été repris par l'amirauté anglaise.

En 1818, le capitaine Ross, sous les ordres duquel se trouvait Parry, alors simple lieutenant, avait été chargé de diriger une première exploration dans les mers arctiques. Il s'était avancé au milieu des glaces, jusqu'au fond de la baie de Baffin, après avoir doublé le cap Farewell et longé la côte occidentale du Groënland. Puis il était revenu du côté opposé et s'était engagé dans le détroit de Lancastre et Barrow. Mais le capitaine Ross avait tout-à-coup viré de bord, prétendant que le détroit se trouvait complètement barré par des terres élevées.

Le résultat de cette première expédition avait causé à Londres un mécontentement profond. Parry avait émis une opinion contraire à celle du capitaine Ross, relativement à l'existence des terres élevées que ce dernier prétendait avoir aperçues en travers du détroit; et le gouvernement avait fait aussitôt armer deux navires dont il avait confié la conduite à Parry. Celui-ci devait, du reste, répondre pleinement à cette marque de confiance. Trois mois après son départ de la Tamise, il entrait dans le détroit de Lancastre et Barrow, et dépassait la limite atteinte par le capitaine Ross. Bientôt il découvrait les îles Bathurst et Melville, et parvenait, au prix de fatigues et de travaux inouïs, en vue de la terre de Banks.

Cette brillante campagne excita en Angleterre le plus vif enthousiasme. L'espoir d'en arriver enfin à se frayer un passage de la mer du nord dans les mers orientales de l'Asie, éblouit toutes les imaginations. Une nouvelle expédition fut préparée au navire l'*Hecla*, qui avait parfaitement soutenu, pendant ce dernier voyage, les rigueurs du froid polaire, l'amirauté anglaise adjoignit le *Fury* construit sur le même modèle.

L'*Hecla* et le *Fury* étaient donc à l'ancre, équipés et prêts à ouvrir leurs voiles au vent. Le capitaine Parry se trouvait à bord de l'*Hecla*, il passait en revue les dispositions prises pour le bien-être et la santé de ses matelots. L'ovation

qui lui avait été faite à son retour, les applaudissemens, les fêtes, les honneurs dont le corps naval et les corporations savantes l'avaient comblé, le prestige qui déjà environnait son nom, l'importance de la mission qu'il était appelé à remplir, avaient exalté au plus haut degré l'ambition aventureuses de ses compatriotes. Parry, laissé maître de composer le personnel de ses équipages suivant sa volonté, était assiégé par une foule de solliciteurs appartenant à la science et à la marine qui, malgré les fatigues et les dangers auxquels l'expédition ne pouvait manquer de se trouver exposée, demandaient la faveur d'y être attachés. Mais il avait fait ses choix et rempli ses cadres, et il se voyait obligé de répondre, par des refus, aux demandes les mieux appuyées, ce qui ne laissait pas de causer de cruels mécomptes.

Cependant, et tandis qu'il s'occupait d'examiner les dispositions du navire l'*Hecla*, qui se reposait sur ses ancres dans un dock de la Tamise, il reçut la visite d'un jeune midshipman qui n'appartenait plus à son bord.

Ce jeune homme était très pâle, ses yeux étincelaient d'anxiété. Toutefois, il semblait se raidir afin de dissimuler une émotion violente. Le désordre de ses vêtemens et l'altération de ses traits éveillèrent l'attention des matelots qui se trouvaient sur le pont du navire.

— Ah! monsieur Price, que vous est-il donc arrivé? s'écria l'un de ces matelots en s'approchant du midshipman avec inquiétude.

— Bob, Bob, je voudrais parler au capitaine, répondit le jeune homme d'une voix étouffée.

— Ah! monsieur Price, reprit le matelot, que Dieu damne mes yeux! depuis le jour où vous m'avez sauvé de la griffe des yankees, je ne vous ai pas vu si pâle que vous voilà. Mais vous avez du sang sur la joue.

— Le capitaine, où est le capitaine? demanda Price avec émotion.

A ce moment, Parry arrivait sur le pont. Le jeune midshipman alla à lui; mais celui-ci, préoccupé, passa vivement sur l'arrière sans le voir; puis il descendit dans sa chambre, Price l'y suivit en silence.

Le soir tombait. Les rayons du soleil couchant traversaient obliquement la chambre du capitaine. Toutefois, Parry, en apercevant le midshipman, ne sembla pas remarquer le trouble de son maintien ni la pâleur de son visage. Price s'était arrêté, en entrant, près du seuil de la porte, il se trouvait à demi enveloppé dans la pénombre.

— Quoi, est-ce vous Arnold? dit le capitaine.

Cette interpellation fut suivie d'un moment de silence. Le jeune midshipman avait le regard attaché au visage de Parry qui le considérait avec étonnement.

Mais Parry reprit en croisant les bras sur sa poitrine.

— Arnold, Arnold, je vous le répète, mes cadres sont remplis : le cadre des officiers comme celui des matelots; nous devons lever l'ancre demain au point du jour. Ah! Arnold, pourquoi refuser de faire partie de l'expédition pour revenir ensuite, comme un enfant, sur votre refus, il est trop tard!...

—Mon capitaine, répondit Arnold Price d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme, vous savez quelle était ma situation quand j'ai refusé votre offre bienveillante. Le commodore Moore, mon grand oncle, m'avait promis la main de sa fille, et j'aime miss Charlotte depuis le jour où j'ai senti mon cœur battre; notre union se trouvait ajournée à la première semaine de mai. Or, partir en expédition avant cette époque, c'eût été faire insulte à mon oncle Moore, à miss Charlotte, et briser à jamais mes espérances de bonheur. Voilà dans quelles circonstances j'ai dû vous prier de prolonger mon congé. Mais le commodore Moore informé, à son retour d'Irlande, que je restais à Londres, se méprit sur les causes de cette détermination. Il entra contre moi dans une violente colère, et dit qu'il ne voulait pas pour gendre un jeune homme que le regard d'une femme pouvait retenir à terre quand l'honneur l'appelait sur son navire.

— Votre oncle Moore a toujours été l'homme du devoir et de la discipline, Arnold, observa Parry en souriant, c'est ainsi qu'il a gagné à l'Angleterre les plus beaux fleurons de sa couronne navale.

— Ce fut alors, reprit le jeune midshipman, que je vins vous trouver.

— Mais il était trop tard, votre place était prise. Croyez-le bien, Arnold, poursuivit le capitaine d'un ton plus affectueux, croyez-le bien,

mon ami, j'ai regretté ce contretemps, je le regrette; vous étiez des nôtres, et je sais quel vide votre absence laissera sur mon bâtiment, j'ai pu donner votre place, mais je ne vous ai pas remplacé. Du reste, j'écrirai à votre oncle Moore, il a quelque amitié pour moi; je lui raconterai la part que vous avez prise à notre dernière campagne, et j'espère que ma lettre, jointe aux prières de miss Charlotte, lui fera changer de résolution à votre égard. Il serait d'ailleurs fâcheux que cette belle miss épousât ce vilain attorney William Strauss qu'elle n'aime pas, puisqu'elle vous aime.

— Miss Charlotte n'épousera pas William Strauss, dit le jeune midshipman d'une voix sombre.

— Oui, oui, espérons-le.

— Arnold avait fait un pas dans la chambre, il se trouvait éclairé par un rayon de soleil, le capitaine le considérait avec attention.

— Qu'est-ce donc? reprit enfin Parry, vous avez du sang sur la joue, et votre vêtement est tailladé comme par une épée; vous seriez-vons battu en duel, Arnold?

— Je me suis battu contre ce William Strauss, parce qu'il me regardait de travers, répondit le midshipman.

— Ah! ah! très bien. Et vous l'avez laissé?

— Sur le pré Saint-Georges.

— Sur le pré?

Et Parry réfléchit.

— Vous vous êtes débarrassé d'un rival, dit-il ensuite; mais je ne sais trop si vous avez avancé vos affaires, Arnold.

— Oui, mon capitaine, répondit le jeune homme en redressant la tête, car les gens de justice sont en quête, ils me cherchent.

— Eh bien! dit Parry avec surprise.

— Eh bien! reprit Arnold, vous ne laisserez pas votre ancien midshipman tomber entre leurs mains; vous ne voudrez pas que j'aille mourir misérablement, comme un bandit, au fond d'un cachot; je puis faire quelque chose de mieux; vous me donnerez asile sur votre navire. Quant à mon oncle Moore, il a promis de me garder Charlotte si je partais avec vous.

— Ainsi donc, vous avez tué votre rival, observa Parry, afin de me mettre dans l'étrange situation, ou de vous livrer à la justice, ou de vous attacher bon gré malgré à l'expédition?

— Oui, mon capitaine, répondit Price d'un ton ferme, et j'ai pensé que vous n'hésiteriez pas.

Il y eut une pause. Parry considéra fixement Arnold, puis il s'approcha du jeune homme et lui tendit la main.

— Vous avez eu raison de penser cela, mon ami, dit-il; mais vous avez eu tort de tuer votre rival. Je vais demander à mes officiers de vous faire place.

A ces derniers mots, le capitaine sortit de la chambre, Arnold le suivit. Le jeune midshipman rencontra sur le pont du navire le matelot Bob Lewis qui s'était attaché à lui pendant une précédente expédition. Il lui dit en passant le résultat de l'entretien qu'il venait d'avoir avec le capitaine; puis il retourna à terre afin de prévenir miss Charlotte de son prochain départ.

Le commodore Moore, dont le nom se trouve inscrit parmi ceux des plus célèbres navigateurs de la Grande-Bretagne, était un vieillard inflexible et austère. Il ne recevait plus Arnold Price, depuis que le jeune midshipman avait démérité dans sa pensée en refusant de prendre part à l'expédition du capitaine Parry; c'était là une faute qui, à ses yeux, n'admettait pas d'excuse. Aussi le rigide commodore, emporté par une aveugle colère, avait-il écouté favorablement la demande de William Strauss, moins préoccupé du bonheur de sa fille que soucieux de punir la prétendue forfaiture d'Arnold. Celui-ci, au désespoir, avait provoqué son rival, et William Strauss était tombé sur le pré Saint-Georges, frappé à la poitrine d'une blessure profonde. Cependant miss Charlotte, moins inexorable que son vieux père et qui trouvait dans son cœur l'excuse de la faute de Price, entretenait avec le jeune homme une active correspondance. Elle aimait son cousin Arnold depuis l'enfance; ils avaient eu, pour ainsi dire, le même berceau.

Miss Charlotte avait dix-huit ans, Price vingt-trois seulement. Les deux jeunes gens, blonds tous deux, tous deux aux premières illusions de la vie et liés d'une étroite amitié, se voyaient comme frère et sœur. Quelques années d'absence de Price et le projet d'union formé par le

vieux commodore, avaient changé en amour leur amitié fraternelle. Charlotte s'abandonnait à Price avec confiance.

Le soir du jour dont nous parlons, Arnold était attendu par la jeune fille. Il entra par une porte dérobée dans le jardin attenant à la maison de son oncle, et vit aussitôt sa fiancée venir à lui derrière les charmilles.

Le soleil était descendu sous l'horizon, les ténèbres enveloppaient l'atmosphère; la lune au zénith répandait cette blanche lueur si propice aux doux épanchemens; les grands arbres du jardin projetaient leurs ombres dans les allées; l'air était frais et les jeunes bourgeons semblaient frissonner sur leurs tiges.

Arnold joignit Charlotte, et tous deux, les mains dans les mains, s'égarèrent au fond des avenues solitaires.

— Je vais partir, disait Price d'une voix altérée et le front amoureusement penché près du visage de la jeune miss. Une année encore loin de toi, Charlotte, une seule année, et je reviens, et notre bonheur fera envie aux anges! O Charlotte! j'ai la parole de ton père; ton père m'a promis de ne pas disposer de ta main contre ton gré, tant qu'il m'estimera digne de toi. Je vais partir, il l'exige. Promets-moi, Charlotte, que je te retrouverai à mon retour telle que je te laisse à mon départ: toute à moi!

— En douterais-tu donc, Arnold? répondit la jeune fille avec un doux accent de reproche. Oh! crois-le bien, cette année d'absence me coûtera de cruelles insomnies et des larmes amères; mais je n'appartiendrai jamais qu'à celui que mon cœur a choisi.

— Cependant, tu allais épouser William Strauss, Charlotte?

— Tu te trompes, ingrat. Mon père me mettait entre William et l'exil chez ma tante, qui habite les Etats-Unis; et ne pouvant me donner à toi, je préférais l'exil.

— Oh! merci! merci, mon amie. Oh! merci, Charlotte! Je t'aime, mais je vais te quitter et j'ai le cœur plein de tristes pressentimens, plein d'inquiétudes qui me torturent. Une année, c'est un siècle! Mais si je ne revenais pas après une année? mon Dieu, la mer est bien perfide... Dis-moi, Charlotte, si je ne revenais pas après une année?

—Je t'attendrais, Arnold, et si tu ne revenais pas... eh bien! j'attendrais la mort qui me conduirait vers toi...

— Oh! merci, je reviendrai. Si j'ai l'âme pleine de sombres prévisions, il est aussi en moi une lueur vive et pure comme ton amour qui éclaire l'avenir. Je reviendrai, Charlotte, je sens que je reviendrai... pour toi. La mort ne m'arrêtera pas; elle voudrait m'arrêter que l'idée que tu m'attends me ferait lui échapper. Maintenant, Charlotte, avant de te quitter il faut que je te fasse une révélation qui demain, d'ailleurs, sera sans doute la nouvelle de la ville: tu n'aimais pas William Strauss et le misérable avait l'audace de prétendre à ta main; je l'ai provoqué en duel et je l'ai tué.

— Tu l'as tué! s'écria la jeune fille en reculant avec frayeur.

Ainsi causant, Arnold et Charlotte étaient arrivés près d'un petit pavillon qui formait le vestibule de la maison du vieux commodore; c'était du côté de ce pavillon que la jeune fille effrayée reculait. Tout-à-coup, une voix se fit entendre de l'intérieur du vestibule; mais à l'accent de cette voix, Charlotte et Price tressaillirent simultanément.

La jeune miss se redressa, écouta un moment, et se jetant aussitôt au cou d'Arnold:

— Oh! dit-elle avec un soupir, je savais bien que tu ne l'avais pas tué!

Ce geste, cette parole, l'accent de la voix du vestibule étourdirent le midshipman. Il fit un pas en avant, essaya de voir à travers la fenêtre du pavillon, puis il s'enfuit d'un air égaré, en s'écriant:

— Elle ne m'aime pas! elle ne m'aime pas!

II.

Le lendemain (8 mai 1821, date mémorable), la foule se portait, de grand matin, sur les quais de la Tamise, pour assister au départ de l'*Hecla* et du *Fury*. Le canon de la ville disait adieu aux deux navires et la multitude saluait, en battant des mains, les braves matelots qui s'y trouvaient rangés sur les ponts et suspendus aux mâts. Des chaloupes, bariolées comme pour une fête, couvraient le fleuve d'une rive à l'autre. Le soleil se levait, et ses premiers rayons inondaient de lumière les banderoles peintes des

canots et des bâtimens pavoisés. C'était une scène, en apparence, pleine de joie et d'ivresse; mais les fronts étaient soucieux et les cœurs serrés. Tout-à-coup le canon de l'*Hecla* répondit au canon de la ville, les voiles furent déployées, c'était le signal du départ. Les chaloupes se rangèrent à la hâte des deux côtés du fleuve pour livrer passage aux navires, qui s'ébranlèrent aussitôt A ce moment, les applaudissemens de la foule éclatèrent avec frénésie; les navires descendirent le cours de la Tamise, suivis par les chaloupes qui luttaient intrépidement de vitesse avec eux. Les officiers et les matelots de l'*Hecla* et du *Fury* regardaient avec attention et saluaient, dans ces chaloupes, leurs parens et leurs amis. Cependant Arnold Price, qui se tenait tristement sur le pont de l'*Hecla*, laissant errer ses regards à l'aventure, porta soudain sa main sur sa poitrine. Un mouchoir tendu vers lui était secoué avec obstination, et dans la personne qui secouait ce mouchoir le midshipman reconnaissait miss Charlotte. Le commodore Moore se trouvait près de sa fille; dès qu'il s'aperçut que Price tournait enfin les yeux de son côté, il le salua amicalement de la main. Le cœur du jeune homme bondit; mais avant qu'il eût répondu aux tendres signaux de Charlotte, au salut du commodore, tous deux disparurent à ses regards, cachés, avec la yole qu'ils montaient, par de longs canots qui naviguaient à toutes voiles.

Bientôt le bruit des acclamations de la foule n'arriva plus jusqu'aux navires, bientôt la mer s'ouvrit devant eux.

Le ciel était pur, l'atmosphère limpide, le vent favorable; l'*Hécla* et le *Fury* couraient sur la vague comme deux mouettes jumelles.

C'est une émotion indéfinissable que celle qui vous prend au départ... Au fur et à mesure que la terre s'éloigne, que l'horizon grandit, la poitrine se serre, les forces tombent, il semble que l'air devienne plus rare, un abattement douloureux alourdit les membres... Cependant les hommes de l'*Hécla* et du *Fury* étaient des marins éprouvés; dès le soir du premier jour ils ne songeaient plus qu'à l'œuvre importante du voyage. Arnold Price songeait au retour, il avait presque oublié l'étrange scène du jardin. La voix partie de l'intérieur du vestibule, qui l'avait fait tressaillir comme un écho de la voix de William Strauss, le sentiment de bonheur avec lequel miss Charlotte s'était écriée que William n'était pas mort, et l'interprétation qui lui était aussitôt venue du cri de la jeune fille, le midshipman ne se rappelait plus ces choses que comme les visions funestes d'un rêve; le petit mouchoir de Charlotte, le salut amical du commodore occupaient sa pensée. Il songeait à la joie que lui témoignerait son oncle Moore au retour de l'expédition, à l'empressement de Charlotte. Toutefois, il songeait aussi à répondre dignement à la faveur que lui avait faite le capitaine Parry en l'admettant sur son navire. Arnold refoula dans sa poitrine ses regrets et ses espérances pour ne plus s'occuper que de la manœuvre.

L'*Hécla* et le *Fury* voguaient à pleines voiles sur le détroit d'Hudson, ils atteignirent le 2 août l'entrée du canal situé entre l'île de Southampton et le continent américain.

Le spectacle que présentent les régions arctiques est à la fois grand et terrible. Là, l'horizon n'offre plus aux regards qu'une vaste étendue de montagnes de glace; la mer, saisie par un froid qui, en hiver, dépasse souvent quarante-cinq degrés, se gèle dans un espace immense, sa surface durcie soutient la neige qui tombe et ensevelit les terres sous une couche de plusieurs pieds. Un silence solennel, interrompu à longs intervalles par le craquement des glaciers qui se brisent avec un bruit de tonnerre, pèse sur ces tristes solitudes.

Cependant, au mois de juin, le soleil, qui remonte sur l'horizon, vient rendre un peu de vie à ces contrées désolées. La couche de glace qui emprisonne la mer se fend; pendant le mois de juillet, la chaleur des rayons solaires atteint un degré capable de détacher des rivages les énormes glaçons qui s'y sont accumulés en montagnes durant l'hiver. Ces glaçons, entraînés par les courans, s'entrechoquent et se brisent; leur approche expose les navires aux plus grands périls.

L'*Hécla* et le *Fury* naviguaient côte à côte avec précaution. Le ciel était d'azur, le soleil chaud, les neiges réfléchissaient au loin ses rayons embrasés. Le thermomètre, qui, en décembre, descend à quarante-cinq degrés au

dessous de zéro, s'élève en juillet à trente-trois au dessus ; ce qui donne sous le pôle la température de la zone torride.

Les matelots, joyeux et pleins de courage, prenaient cette grande chaleur en patience. Aucun incident remarquable n'avait été signalé depuis le départ de la Tamise. La mer charriait, autour des bâtimens, des îles de glace d'une élévation prodigieuse, et sur ces îles flottantes, on voyait de redoutables ours blancs, occupés à dévorer des phoques surpris par la gelée, et que le dégel mettait à découvert. Les matelots tiraient sur les ours ; cependant, l'ébranlement causé par l'explosion des armes à feu, détachait d'énormes blocs de neige durcie, qui, des hauteurs des masses entraînées par les courans, se précipitaient avec fracas et mettaient les navires en danger ; aussi cette chasse périlleuse fut-elle interdite.

La manœuvre consistait surtout à éviter la rencontre de ces champs de glace errans, dont le choc pouvait broyer les bâtimens. Toutefois, un jour le vent s'éleva, la mer devint houleuse, le *Fury* fut violemment séparé de l'*Hécla*; et les deux navires, entraînés, çà et là, au gré des flots, se trouvèrent portés au milieu des glaces flottantes qui s'entrechoquaient avec fureur et menaçaient de les submerger. Il y eut un moment terrible. L'*Hécla*, balotté au hasard, tentait vainement de gouverner; les efforts des matelots étaient impuissans. Cependant une énorme montagne de glace, dont la cime dominait la mâture du malheureux navire, s'avança soudain vers lui. Le péril était imminent. La voix des officiers retentit, les matelots se précipitèrent sur les manœuvres ; mais la montagne s'avançait avec rapidité ; elle était sur le point de s'abattre sur le bâtiment, lorsque tout-à-coup Arnold Price, dans une inspiration subite, désespérée, mit le feu à l'une des caronades qui se trouvait près de lui à l'avant du tillac. Le boulet alla frapper la masse flottante qui, légèrement déviée par le choc, passa près de l'*Hécla* en lui imprimant seulement une forte secousse.

Cependant les officiers et les matelots, ainsi sauvés à l'improviste de cet épouvantable péril, la première émotion calmée, regardèrent le midshipman avec stupeur. L'ordre de tirer n'avait pas été donné, et ce coup de tête du jeune homme eût pu, tout aussi bien, précipiter la catastrophe.

Le capitaine s'approcha de Price.

— Monsieur, je devrais, lui dit-il, vous faire passer au conseil de guerre.

— Faites, capitaine, répondit Arnold en se redressant avec une fierté tempérée par l'obéissance ; faites, car je puis jurer que j'ai sauvé le navire !..

— C'est vrai, dit Parry en tendant avec indulgence sa main au fier midshipman ; mais une autre fois attendez mes ordres.

Ce fut peu après que les bâtimens s'engagèrent dans l'exploration des côtes du continent américain. Cette exploration, exécutée sur une étendue de plus de deux cents lieues, fut longue et pénible ; l'hiver l'interrompit. Une petite île situé au nord du continent, offrait un bon ancrage ; l'*Hécla* et le *Fury*, dirigés de ce côté à la fin de septembre, s'abritèrent dans une baie ouverte au sud de l'île qui reçut le nom d'*Ile de l'Hivernage* (*Winter Island*). Bientôt les deux navires furent pris par la gelée, et l'hiver s'établit autour d'eux dans toute son horreur. La neige couvrit d'un immense linceul la vaste étendue de la mer, les îles et le continent. De quelque côté que se dirigeât le regard, il n'aperçut plus au loin qu'une surface blanche hérissée de pics de glace. Le silence de la mort enveloppait cette scène de désolation.

Cependant de nombreuses bandes de loups ne tardèrent pas à se montrer, lancées à la poursuite de rennes ou de daims égarés, qui passaient sur la neige avec la rapidité de l'éclair. Des ours blancs tombaient quelquefois à l'improviste au milieu de ces bandes. Alors s'engageaient de terribles combats, des luttes furieuses et sanglantes. Les équipages de l'*Hécla* et du *Fury* assistaient de loin aux péripéties de ces drames étranges. Mais ils n'étaient pas eux-mêmes à l'abri des attaques ; en vain les matelots s'efforçaient-ils de casser la glace autour des bâtimens, les ours ou les loups les tenaient des jours entiers en état de siége ; puis ils disparaissaient tout-à-coup lorsqu'un gibier plus facile venait à se faire sentir. Des légions de goëlands, de mouettes et de pétrels, chassés du nord par la rigueur de l'atmosphère, traversaient l'espace avec des cris rauques, et s'abat-

taient jusque sur les mâts des navires; les marins s'en emparaient. Toutefois, ils ne se contentèrent bientôt plus de ces maigres prises; des compagnies pour la chasse du daim furent organisées par les officiers. Arnold Price n'était pas le moins empressé à se jeter dans les aventures de cette existence pleine de fatigues et de dangers. Il appela autour de lui Bob Lewis, un vieux compagnon, John Graham, Jack, Tom et Daniel, ceux des matelots de l'*Hécla* dont il connaissait le dévouement, et se mit à leur tête; puis, quand son tour fut venu, il descendit avec eux sur la glace.

La neige couvrait la surface de la mer; mais, durcie par le froid, elle offrait au pied une résistance égale à celle du marbre dont elle avait la blancheur et l'éclat. Un jour terne et blafard éclairait l'immense solitude.

Le midshipman s'élança hardiment, suivi de ses intrépides matelots, à la recherche d'une proie. Mais après avoir erré de tous côtés, brûlé vainement sa poudre et dispersé ses balles, force lui fut de revenir harassé de fatigue. Il ne rapportait au navire qu'un appétit homérique. Bob Lewis avait tué deux maigres pluviers et une sorte de lièvre, John Graham un renard bleu, et Tom un loup; chacun revenait chargé de son butin.

— Mon pauvre Bob, disait Price au vieux marin qui marchait près de lui, avec tes deux moineaux et ton lièvre, qui semble empaillé tant il est sec, tu me fais l'effet d'un marchand de la *cité* qui revient d'ouvrir la chasse sur *le mont du Chasseur* (1).

— Et vous, monsieur Price, répondit Bob en riant, vous me faites l'effet du *renard aux raisins trop verts*.

— Pour moi, dit Jack qui revenait aussi les mains vides, j'aime Tom. O le bon Tom, qui part à la chasse d'un daim et qui rapporte un loup.

— Moi, je ne raille pas, dit Daniel qui n'avait pas été plus heureux que Jack et Arnold, je déplore; car il me semble que Bob en tuant un lièvre et Tom en tuant un loup ont commis des fratricides... Ils me font l'effet de deux Caïns.

— Daniel, s'écria Tom, puis qu'il te semble que je suis un Caïn fratricide parce que j'ai tué un loup, il te semblera sans doute que je suis un chasseur si je traque un juif, alors, prends garde à toi.

— Des menaces! répondit Daniel en portant la main sur le manche de son couteau de chasse.

— Silence! s'écria Arnold Price. Devenez-vous fou, Daniel? Et vous, Tom, ne savez-vous répondre à une plaisanterie que par une provocation.

— Les mouches se piquent, dit John Graham qui portait gaîment son renard bleu, et les loups se mangent; et quand cela arrive la paix est au village.

Les matelots se turent.

Cependant, le bruit d'une décharge de carabines ébranla tout-à-coup l'atmosphère.

Arnold et sa troupe s'arrêtèrent avec stupéfaction.

— Qu'est-ce que cela peut être? dit le midshipman.

Mais de nouveaux coups de feu se firent entendre.

— Allons! en avant! s'écria Price, glissez une cartouche dans le canon de vos fusils. En avant!

Le jour tombait avec rapidité. Arnold et les matelots préparèrent leurs armes tout en courant sur la neige. Le bruit des coups de carabines se faisait entendre dans la direction du lieu où se trouvaient les navires.

— En avant! répétait Arnold.

Et, bien que brisé de fatigue, l'intrépide jeune homme courait en avant des matelots.

Toutefois, Bob Lewis s'écria soudain d'une voix tonnante.

— Halte-là!

La troupe s'arrêta court.

Alors le vieux Bob montra de la main, à la distance d'environ vingt pas, une masse indistincte qui, tapie sur la neige, échappait à l'observation grâce à sa couleur presque blanche et à la faible clarté du jour.

— Armez! dit Bob.

— Que nous montres-tu là? demanda Price.

— Vous allez voir.

A ces paroles, le vieux marin fit feu :

Aussitôt un loup de haute taille se dressa sur ses pattes et poussa un sourd rugissement.

(1) *Shooter's Hill,* hauteur à huit milles de Londres, d'où l'on domine la ville.

— Voici la sentinelle qui jette le cri d'alarme, dit Bob, les équipages sont attaqués. Dieu me damne, l'animal guettait notre arrivée.

Au bruit du rugissement, d'autres loups, au nombre de cinq, se levèrent derrière le premier, c'étaient en effet les éclaireurs d'un corps nombreux qui attaquait les équipages.

— Feu, et en avant! s'écria Arnold.

Les matelots couchèrent les loups en joue. La fusillade retentit. Tous les loups rugirent alors d'une effroyable façon et se précipitèrent avec rage sur les marins; plusieurs d'entr'eux étaient blessés, le sang de leur blessures rougissait la neige. Les matelots se dispersèrent pour se rejoindre aussitôt, mais les loups se mirent à les poursuivre. Les terribles bêtes, quoique blessées, couraient rapidement, et la troupe d'Arnold était épuisée de fatigue; les loups menaçaient de l'atteindre. Les matelots, exténués et effrayés, se précipitaient en avant avec désespoir; les loups étaient sur leurs talons.

— John Graham, jette-moi ton renard bleu par terre, dit Price haletant, Bob jette ton lièvre, tes moineaux, jetez tout et rechargez vos armes!

Les matelots exécutèrent les ordres du midshipman sans discontinuer de courir.

— Maintenant, volte face! reprit presqu'aussitôt Arnold

Les loups, arrivés près du gibier qui leur était jeté, s'arrêtèrent un moment et se prirent à le flairer, suivant les prévisions d'Arnold. Le midshipman et sa troupe se trouvaient seulement à quelques pas des redoutables animaux.

— Visons bien, cette fois, dit Price, et ne les manquons pas...

Les marins firent feu de nouveau, et des cinq loups, quatre tombèrent en râlant; le cinquième, dont une patte avait été brisée, se releva et bondit sur Arnold, mais il fut aussitôt assommé à coups de crosse.

Cependant la fusillade se faisait toujours entendre du côté des navires.

— Notre chasse commence à devenir bonne, dit le midshipman avec enthousiasme, mes amis, rendons-la meilleure. En avant!

— Oui, en avant! Bob et les autres matelots suivaient l'infatigable midshipman, qui se dirigeait rapidement du côté des navires; ils furent bientôt à portée de les apercevoir. Une multitude de loups environnait effectivement l'*Hecla* et le *Fury;* mais les hommes de ces équipages en avaient déjà fait un massacre. Les redoutables bêtes, que la faim pressait, combattaient avec acharnement, elles bondissaient jusque sur les ponts des bâtimens dans des élans furieux; plusieurs marins avaient été cruellement déchirés. C'était une lutte étrange et effrayante que cet assaut donné par des loups affamés à des navires pris par les glaces. Cependant Arnold fit charger à double charge les carabines de ses matelots et se jeta rapidement sur le flanc de la bande des loups. Cette attaque soudaine étourdit les cruels animaux, la confusion se mit dans leurs rangs. A ce moment, les marins de l'*Hecla* tirèrent tous ensemble. Les loups décimés, fatigués de la lutte, se dispersèrent. Toutefois, l'un d'eux, en se retournant, sauta au cou de Bob, qui tomba à la renverse. Ce fut un moment terrible. L'animal tenait sous lui le vieux marin exténué. Bob poussait des cris de rage, le loup lui déchirait la poitrine. Déjà le sang du matelot rougissait la neige, c'en était fait du pauvre Bob; mais Arnold, plus prompt que l'éclair, se jeta au secours de son vieux compagnon, il frappa le loup de son couteau de chasse, l'animal lâcha sa proie et releva la tête; alors Price, d'un geste rapide, lui plongea la lame du couteau dans la gorge. Le loup poussa un effroyable rugissement d'agonie et tomba.

Cette chasse fut la dernière. On était à la fin du mois d'octobre, et le froid devenait intolérable. Les jours diminuaient avec rapidité, bientôt l'espace ne fut plus éclairé que par une lueur terne, uniforme, pareille à celle que produit le crépuscule du soir de nos hivers. Le soleil ne se montra plus sur l'horizon. Bientôt, les ours et les loups eux-mêmes, quittant ces régions désolées, allèrent promener vers le sud leur faim dévorante, et le silence ne fut plus interrompu que par le bruit de la tempête.

Les matelots restaient renfermés dans les navires. Ce ne fut qu'après neuf mois d'attente que l'expédition put reprendre ses travaux. Le 2 juillet, elle s'engagea dans le détroit formé par la presqu'île Melville au sud et l'île Cokburn au nord; mais une barrière non interrompue de glace l'arrêta, force lui fut, après avoir

lutté pendant soixante-cinq jours contre cet obstacle, de revenir à l'île Igloolik pour y attendre de nouveau le retour du printemps. En 1823, le capitaine Parry tenta une seconde fois le passage en pénétrant dans le détroit exploré l'année précédente et qui fut appelé détroit de l'*Hecla* et du *Fury*. C'était à l'époque de la fonte des glaces. Le soleil était remonté au ciel dans toute sa splendeur, ses rayons embrasaient l'atmosphère. Mais un brouillard impénétrable, développé par cette chaleur brûlante, rendait la navigation très dangereuse. D'énormes glaçons, détachés tout-à-coup des rivages, venaient s'entrechoquer et se briser autour des bâtimens. Les marins, bien qu'épuisés par les fatigues de deux années de travaux, luttaient avec persévérance. L'expédition engagée dans le détroit, poursuivait ses découvertes au milieu de périls inouis. Toutefois, un moment arriva où il ne lui fut plus possible d'avancer. Arnold Price fut alors envoyé dans une chaloupe pour reconnaître les côtes d'une sorte d'île qui s'offrait à l'avant des navires, à la distance d'une portée de fusil. Il emmena avec lui le vieux Bob, John Graham, Daniel, Tom et Jack, les matelots de ses parties de chasse. Le midshipman eut bientôt atteint le point indiqué, il amarra sa chaloupe et sauta sur le rivage; ses hommes le suivirent. Mais à peine avaient-ils fait soixante pas dans l'intérieur de l'île, qu'un craquement immense, effroyable, se fit entendre, et instantanément Arnold et ses matelots se sentirent entraînés avec la rapidité d'une flèche. Ils se trouvaient sur un champ de glace qui, miné par la chaleur et rompu au choc du pas des malheureux, était emporté par les courans. Ce fut un moment d'incertitude affreuse. La brume dérobait à l'observation des marins du *Fury* et de l'*Hecla* le désespoir de cette scène. Cependant, au bruit du craquement, des embarcations furent aussitôt lancées à la mer. Pendant un mois entier les côtes des îles environnantes furent explorées; on retrouva la chaloupe qui avait transporté le midshipman et ses matelots; mais les navires croisèrent vainement dans toutes les directions, Arnold et ses malheureux compagnons ne purent être retrouvés.

III.

Nous n'essaierons pas de peindre le deuil qui s'empara des marins de l'*Hecla* et du *Fury* à la suite de ce triste événement. La perte d'Arnold Price et des matelots qui le suivaient porta le découragement dans toutes les âmes. Cependant l'expédition poursuivit encore son entreprise ; mais, repoussée par les glaçons, exténuée de fatigues, en proie au scorbut, elle l'abandonna presque aussitôt et revint en Angleterre.

Toutefois, pendant que les équipages se livraient à de pénibles recherches le long des côtes, Arnold Price et ses compagnons d'aventures, entraînés avec l'île de glace par des courans d'une rapidité effrayante, erraient çà et là, brisés de stupeur. Le premier mouvement du midshipman, au bruit du terrible craquement précurseur du danger, avait été de se précipiter vers l'endroit où il avait amarré sa chaloupe, mais Bob l'avait arrêté par le bras.

—Monsieur Price, il est trop tard, lui avait-il dit, éloignons-nous du précipice.

En même temps, le vieux matelot avait entraîné Arnold au centre de l'île flottante. John Graham, Tom, Jack et Daniel les y avaient suivis machinalement, étourdis par la singularité et l'imminence du péril. Ils étaient là, tous les six, pétrifiés de surprise et d'effroi. Ils ne se parlaient pas, ils ne se regardaient pas, ils regardaient la mer qui s'étendait autour d'eux et les emportait au gré des vagues. L'île de glace avait plusieurs kilomètres d'étendue et voguait comme un immense radeau. Une montagne, plus haute que le grand mât d'un bâtiment et formée de glaçons entassés, en occupait le milieu. Arnold et ses compagnons se tenaient au bas de la montagne, les pieds dans la neige fondante et la tête exposée aux rayons d'un soleil torride. L'île, dans sa course vagabonde, se heurtait çà et là avec violence contre d'autres îles, entraînées comme elles, et déviait tout-à-coup en imprimant aux pauvres marins de fortes secousses qui les faisaient frissonner, car les malheureux croyaient à chaque moment sentir la glace qui les portait s'ouvrir sous leurs pieds. Cependant, il se fit soudain, au dessus de leurs têtes, un gémissement prolongé, et instantanément une masse blanche tomba devant eux. Avant qu'ils se fussent rendu compte de l'émotion qu'ils ressentaient,

cette masse se divisa et deux oursons blancs, ayant la grosseur de petits chiens, apparurent à leurs yeux stupéfiés. Pendant un moment, le midshipman et ses matelots regardèrent comme éblouis les deux bêtes qui, tombées du haut de la montagne de glace, reprenaient haleine tout en se léchant avec tranquillité les pattes de devant. Les marins avaient emporté de la chaloupe leurs fusils avec eux et les conservaient instinctivement. Daniel, qui se trouvait le plus près des oursons, revenu de sa surprise, les coucha en joue. Mais Arnold l'arrêta, les deux animaux, après avoir achevé leur toilette, s'étaient pris en effet à jouer innocemment, et à se rouler l'un sur l'autre dans des flaques d'eau éparses sur la glace. Bientôt ils vinrent se jeter jusque dans les jambes des matelots. Ce fut pour les malheureux une distraction qui les détourna de la funeste contemplation du danger qui les menaçait. Price fut le premier qui sortit de sa stupeur et pensa à relever le moral de ses hommes.

— Mes amis, dit-il, si nous continuons à courir comme cela, nous arriverons en Angleterre avant le capitaine.

— Avec ces gracieux animaux, dit Bob qui s'était mêlé au jeu des oursons.

— Pourvu que notre navire ne fonde pas au soleil, observa John Graham.

— Et que la manne nous tombe du ciel, dit Daniel

— Moi, je crains d'arriver enrhumé, dit Jack qui toussait.

— Prends une pastille, dit Tom en offrant à Jack sa blague à tabac.

Jack prit dans la blague une forte pincée de tabac qu'il roula dans ses mains et plaça dans un coin de sa bouche.

— Merci, dit-il ensuite. Vois-tu, Tom, la vie, l'existence et tout ce qui s'en suit, ça ne vaudrait pas l'écume d'un pot-au-feu, s'il n'y avait pas là les amis, la ration de grog tous les dimanches et la fine chique.

Mais à peine le pauvre Jack avait-il fait cette réflexion philosophique, qu'une épouvantable commotion ébranla l'île de glace. Price et ses hommes furent jetés pêle-mêle avec violence contre la montagne de glaçons, qui se rompit avec un bruit de tonnerre... Puis tout rentra dans le silence et l'immobilité.

Pendant plusieurs heures le midshipman et ses malheureux matelots ne donnèrent aucun signe de vie; ils demeuraient étendus sans mouvement sur la glace, épuisés de faim, de fatigue, d'émotion, et étourdis par leur terrible chute. Arnold s'était fait en tombant une blessure au front, le sang inondait son visage. Néanmoins, l'infortuné jeune homme, dans l'état de prostration où il se trouvait, en proie à une sorte de rêve, sentait vaguement sur ses joues humides passer et repasser une douce et chaude caresse.

Il ouvrit les yeux.

Cette caresse lui venait de l'un des oursons, occupé à lécher le sang de sa blessure.

Cependant, le midshipman, revenu au sentiment, se leva; il regarda autour de lui. L'île de glace avait échoué sur une langue de terre que Price n'aperçut pas sans pousser un cri de joie. Il alla au vieux Bob, qu'il rappela à la vie sans beaucoup de peine; les autres marins recouvrèrent successivement connaissance; tous avaient de fortes contusions, mais aucun n'était dangereusement blessé.

Au premier moment de cette résurrection, les malheureux matelots furent pris d'une sorte de délire qui exalta leurs forces épuisées par un long jeûne. La terre! la terre! ils voyaient la terre! ils n'en croyaient pas leurs yeux. Ils se jetaient dans les bras les uns des autres, ivres, fous de bonheur. Sous l'influence de cette excitation, Arnold et ses compagnons parcoururent les lieux où les avaient entraînés les courans. Le midshipman crut reconnaître, d'après l'inspection du ciel, qu'ils se trouvaient dans une île de l'archipel Baffin-Parry. Cette île était déserte, dévastée, envahie par les neiges et les glaces; c'était un affreux séjour.

Un sombre découragement succéda bientôt à la première explosion de joie. Les matelots regardaient autour d'eux avec un profond désespoir. Quelques arbrisseaux rabougris, de rares touffes d'herbes se faisant jour à travers la neige, composaient la végétation de cette triste contrée.

— Pas même une taverne où nous puissions manger du roastbeef et boire de l'ale, dit Jack en poussant un soupir.

— Une taverne? Mon pauvre Jack, te crois-tu

donc ici à Wapping (1), répondit Arnold. Nous avons mieux qu'une taverne, pardieu! nous avons cette île en toute propriété.

— Et l'espérance d'en sortir bientôt, ajouta le vieux Bob. Car si nous sommes, en effet, dans l'archipel Baffin-Parry, il est possible que le capitaine vienne nous prendre à son retour.

— Il est fâcheux que nous ayons oublié de lui dire où nous allions, observa John Graham.

— C'est une maladresse, mais qui ne doit pas nous empêcher de dîner, camarades, dit Tom; moi, j'ai grand appétit, et si vous m'en croyez, nous ne tarderons pas à nous mettre à table. Monsieur Price, continua le matelot en faisant au midshipman le salut militaire, je serai de cuisine, si vous le permettez, et je vous promets une ration qui vous fera oublier le plus succulent roastbeef, que vous ayez goûté de votre vie.

— C'est beaucoup promettre, mon pauvre Tom, répondit Price, mais je te donne carte blanche, seulement je dois te dire que je trouverai ta ration d'autant meilleure, qu'elle viendra plus tôt.

—Ah! ah! vous avez appétit, monsieur Price. Eh bien! tant mieux!

A ces derniers mots, Tom appuya sur son épaule la crosse de sa carabine. La détonation se fit entendre, puis aussitôt un sourd gémissement. Tom avait tué l'un des oursons qui rôdait encore sur les glaces.

— Et c'est là le gibier succulent que tu nous promettais, mon brave Tom? dit le midshipman d'un air déconfit.

— Vous verrez, monsieur Price, répondit le matelot.

Quelques momens après, les six malheureux naufragés, réunis autour d'un filet d'eau qui s'échappait du creux d'un rocher, mangeaient, buvaient et causaient comme s'ils se fussent trouvés à bord de l'*Hecla*. Arnold s'efforçait d'entretenir la confiance de ses compagnons d'infortune. Il développait l'idée que Bob avait émise relativement à la possibilité du retour du capitaine Parry dans les parages où ils se trouvaient.

— Du courage, mes amis, leur disait-il, nous avons nos fidèles carabines, nous sommes six, unis entre nous et pleins de santé, il ne faut pas que le cœur nous manque, il ne faut pas que l'on puisse dire que six des plus intrépides marins de l'*Hecla* ont cédé au découragement dans une contrée où des lièvres ont le courage de vivre. Soyons unis. Cette île est vaste, cet ourson succulent et l'eau de cette source... très fraîche. Soyons fermes Nous reverrons la douce Angleterre. Buvons à notre union! Buvons à notre retour à Wapping!

Ces toasts, bien que répondus avec l'eau fraîche de la source, émurent les matelots jusqu'aux larmes. Ils se serrèrent les mains, parlèrent avec effusion et s'encouragèrent l'un l'autre à supporter les traverses de l'existence nouvelle qui leur était faite, jurant de rester unis.

Pendant l'été la mer jette sur les plages désertes des terres arctiques d'immenses quantités d'arbres morts que les courans ont enlevé aux continens voisins. Les Esquimaux et les Groënlandais, habitant ces tristes contrées, n'ont pas d'autre bois que celui qui leur est ainsi apporté; ils le recueillent avec empressement et l'emploient, entre autres usages, à construire leurs huttes et à fabriquer leurs armes. Tom en avait trouvé sur la grève de l'île des amas considérables et s'en était servi pour faire rôtir l'ourson; il avait allumé des feuilles sèches et des menues branches à l'aide de la batterie de sa carabine. L'ourson, qu'un appétit vigoureux assaisonnait, fut dévoré avec enthousiasme, et les matelots, reprenant courage aux paroles chaleureuses du midshipman, se levèrent, après le repas, dans les meilleures dispositions. Price était un franc et noble cœur plein d'abandon et de loyauté. Il avait su acquérir un puissant ascendant sur ces hommes incultes, dont plusieurs avaient deux fois son âge, par l'énergie de ses résolutions et la fermeté de son caractère; tous l'aimaient et lui obéissaient avec entraînement. Dans la circonstance présente, ils plaçaient en lui l'espoir de leur salut. Aussi, observaient-ils ses moindres gestes et s'efforçaient-ils de saisir dans ses regards le vol de ses pensées. Arnold affectait une grande confiance dans l'avenir, une parfaite sécurité. Mais l'inquiétude le torturait : un miracle seul pouvait les sauver. L'espérance qu'il travaillait à entretenir dans l'âme de ses

(1) Wapping, quartier de Londres habité par les marins.

malheureux compagnons était sortie de son cœur Ils se trouvaient enfermés dans une île déserte, sans vivres, sans munitions, au milieu des neiges et des glaces. Peut-être, à force de travaux, pourraient-ils prolonger quelques mois leur triste existence, mais commsnt subsisteraient-ils quand viendrait l'hiver?... Et puis ces matelots qui, bien portans et bercés par l'espoir, se montraient dévoués et courageux, comment se conduiraient-ils quand arriverait la souffrance? quand ils n'espéreraient plus?

Arnold ne pouvait réellement compter que sur le dévoûment inaltérable du vieux Bob Lewis, auquel un échange de mutuels services l'avaient attaché depuis long-temps. Mais ce dévoûment, si grand qu'il fût, devait échouer contre les obstacles que présentait l'avenir. Arnold sentait son courage se briser. Cependant il refoulait énergiquement ses inquiétudes au fond de sa poitrine et encourageait les matelots.

—Mes amis, dit-il, nous avons mangé et bu; c'est au mieux. Mais nous devons songer à prendre un peu de repos. Tom, il faut entretenir le feu afin de dégeler la terre, puis nous nous occuperons de nous faire un abri. Demain nous nous construirons un palais.

Le lendemain, les matelots, encore remplis d'ardeur, creusèrent courageusement la terre et entreprirent, sous la direction du midshipman, de se construire des huttes à la manière des Groënlandais. Les travaux durèrent plusieurs semaines. Tandis que Bob, Daniel et Jack travaillaient aux huttes, Tom et John Graham allaient à la chasse des mouettes et des pétrels, le seul gibier qui fréquentât l'île, ou à la pêche des harengs qui fourmillaient sur les côtes.

Cependant, à peine les huttes étaient-elles construites, que la neige commençait à tomber; car, dans ces tristes régions, si brûlans que soient les jours d'été, l'hiver n'abdique pas sa rigueur; la gelée revient saisir les glaces avant qu'elles n'aient achevé de fondre.

Les matelots, occupés au rude labeur des constructions ou distraits par la chasse, trouvaient à peine le temps de songer à l'avenir. Mais la vue des premières neiges produisit sur eux un effet terrible. Les malheureux, frappés de stupeur, s'abandonnèrent aussitôt au plus profond découragement. Leur gaîté s'évanouit, ils ne se parlèrent plus. Ils regardaient tomber la neige en silence et poussaient de tristes soupirs. C'était un spectacle navrant et sombre. Cependant Arnold, attentif à ce premier symptôme, Arnold en qui reposait l'espoir de tous ces infortunés se hâta d'organiser des pêches générales dans le double but de donner le change à leurs cruelles réflexions, et de faire des approvisionnemens avant que le froid ne devînt trop rigoureux. Les matelots se prêtèrent cette fois encore avec entraînement aux projets du midshipman. Le vieux Bob donna l'exemple, Bob avait soixante-cinq ans, et malgré son grand âge il montrait une activité infatigable, un enjouement à toute épreuve. La tâche de Price devenait de jour en jour plus difficile, le bon vieillard l'y aidait de tous ses efforts. Il avait sur ses camarades l'autorité que lui donnaient ses cheveux blancs, ses longs services et une grande connaissance des régions polaires, qu'il avait fréquentées pendant long-temps à bord de navires baleiniers Les matelots, dans la cruelle détresse où ils se trouvaient, écoutaient volontiers ses avis. Bob les rassurait, il riait, chantait, plaisantait; lui, d'un caractère habituellement grave, il se livrait aux plus folles extravagances, si bien qu'Arnold sentait, en le voyant, des larmes lui venir aux yeux. Tom et Jack supportaient encore vaillamment les fatigues journalières et le souci de l'avenir; mais John Graham devenait rêveur, Daniel semblait découragé, il se traînait avec peine, son caractère changeait. Non moins dévoué, non moins bon camarade que les autres, Daniel ne se prêtait plus à rien, et grondait toujours sourdement entre ses dents. Son humeur chagrine ne fut d'abord l'objet d'aucune remarque, puis elle suscita des querelles, et la mésintelligence s'introduisit parmi les malheureux naufragés.

Cependant, le besoin de rester unis, afin de pourvoir aux nécessités d'une existence commune, fit refouler long-temps au fond des poitrines les éclats de cette funeste mésintelligence; mais les regards étaient menaçans et les efforts souvent contraires.

Arnold avait eu la précaution de faire transporter de l'eau de mer dans le creux des rochers pendant les beaux jours; cette eau desséchée au soleil lui avait donné une provision de sel.

De son côté, Bob, non moins industrieux qu'intrépide, avait su fabriquer des filets à prendre le poisson avec les fils des écorces d'arbres. Les pêches furent belles, et la triste colonie put préparer des approvisionnemens de salaison pour l'hiver. Toutefois, un incident signala ces pêches, un incident qui fit bondir d'espoir le cœur des malheureux matelots. Il y eut un coup de filet qui amena sur le rivage, avec des débris de ferrures, une petite caisse dont le bois doublé d'épaisses lames de cuivre était profondément rongé par l'action de l'eau de la mer. Tom, dans son ardente impatience, après avoir inutilement tenté d'ouvrir cette caisse, la défonça d'un violent coup de pied. Alors aux yeux éblouis de la troupe, un ruisseau de pièces d'or se répandit sur la plage. Le premier mouvement des matelots fut de se précipiter, avec des cris de surprise, après les pièces qui s'égaraient. Mais Tom, qui se tenait debout, les bras croisés sur la poitrine, frappant, après un moment, d'un nouveau coup de pied la caisse éventrée, s'écria :

— J'aimerais mieux un morceau de biscuit !

— Mes amis, dit Arnold, un navire a sans doute échoué sur ces côtes. Du courage ! nous pourrons trouver les provisions qui nous manquent. Du courage, nous sommes sauvés !

Ces paroles, et surtout la découverte de la caisse aux pièces d'or, ranimèrent le zèle des matelots. Daniel lui-même, éveillé de sa morne torpeur, prit une part active aux opérations de sauvetage ordonnées par le midshipman. Mais le filet lancé à plusieurs reprises n'amena plus rien, si ce n'est une bouteille fermée d'un bouchon de plomb, et qui contenait un rouleau de parchemin sur lequel étaient écrits ces mots :

« Le treizième jour du mois d'août de l'an 1553.

» Une tempête nous a séparés, sur les côtes de Norwége, de Richard Chancellor. Qu'est-il devenu ? qu'est devenu le gros Billy, le second de son navire. Boit-il toujours ses quatre pintes de genièvre pour s'ouvrir l'appétit, ou, lui aussi n'aurait-il pris tant de soins à s'engraisser que pour engraisser des harengs ? Triste, triste ! de finir en queue de poisson !

» Un glaçon a ouvert notre quille. La mer est très mauvaise. Depuis quinze heures nous faisons jouer les pompes sans succès...

» J'entends la voix du capitaine sir Hugg Willoughby...

» Nous coulons bas ! nous coulons bas ! Ah ! ma mère, ma femme, mes enfans, adieu ! adieu ! Billy, à toi aussi adieu !

» Charles Howard. »

La lecture de ces lignes ne fut pas sans causer un douloureux serrement de cœur au midshipman. Lui aussi avait une mère. Et Charlotte, devait-il la revoir jamais ?

En 1553, sous le règne de Henri VIII, une compagnie de marchands de Londres avait, en effet, armé deux navires destinés à faire le tour des côtes septentrionales de l'Asie, et à établir des relations commerciales avec ces contrées lointaines, dont les récits de Marco-Polo faisaient alors regarder dans toute l'Europe les richesses comme inépuisables. Les deux navires avaient été mis sous le commandement de sir Hugg Willoughby et Richard Chancellor. Ce dernier après des aventures et des fatigues inouïes, était revenu en Angleterre, mais sir Hugg Willoughby n'avait jamais reparu.

Cependant le vieux Bob, Tom, Jack et John Graham, excités par la découverte de la caisse aux pièces d'or et de la bouteille, se mirent à l'eau et plongèrent intrépidement, malgré le froid. La mer était, en cet endroit peu profonde. Bob parvint, après de vaillans efforts, à en retirer une caisse en plomb, parfaitement close, et qui renfermait des galettes de farine encore saines; John Graham amena une autre caisse semblable, et Tom un flacon de cuivre contenant du genièvre. Ce flacon, ainsi que les caisses, étaient enveloppés d'une épaisse couche de glace qui ne s'était jamais fondue sans doute depuis l'origine ; ce qui peut expliquer l'état de conservation où les denrées furent trouvées, malgré un aussi long séjour au fond de la mer. Toutefois, les matelots, en présence de ces inappréciables trésors, sentirent leur courage se ranimer. Ils se livrèrent aux explosions d'une joie folle, et dansèrent snr la plage, autour des caisses, en poussant des hourras de triomphe. Enfin, exténués de fatigue, ils se retirèrent à la tombée du jour. Mais, soit que la joie leur eût troublé l'esprit, soit tout autre motif, quand ils arrivèrent aux huttes, ils ne se trouvèrent plus en possession que d'une caisse de galettes :

celle de John Graham avait disparu, et la caisse aux pièces d'or était de beaucoup diminuée. La perte des pièces d'or n'inquiéta pas, mais la caisse de galettes fut l'objet d'actives recherches : elle ne put être retrouvée. Tom accusa alors Graham lui-même de l'avoir dérobée; cette accusation, à laquelle Graham répondit par un démenti, excita une violente querelle qui, sans l'intervention du vieux Bob et d'Arnold, eût terminé cette journée heureuse par une lutte sanglante.

Le lendemain, de nouvelles tentatives de sauvetage furent essayées ; mais la mer était houleuse, il fallut y renoncer. Le surlendemain, la mer était plus mauvaise encore. Bientôt le froid devint assez rigoureux pour la saisir, et tout espoir d'en retirer de nouvelles caisses fut perdu. L'hiver arrivait à grands pas. La neige ne discontinuait plus de tomber. Des loups et des bandes de renards bleus se montraient de tous côtés dans l'île. Arnold organisa des chasses comme il avait organisé des pêches. Cependant, la poudre manqua bientôt. Le vieux Bob imagina alors de fabriquer des armes pareilles à celles dont se servent les Groënlandais : il tailla des épines, fit des arcs et des flèches. Mais les matelots ne pouvaient être adroits au maniement de ces nouvelles armes, aussi les chasses devinrent-elles très dangereuses. Arnold, Jack et Bob y reçurent alternativement de graves blessures; force fut de les suspendre plusieurs fois.

Pendant ces intervalles, Price et ses compagnons se retiraient dans les huttes. Ces huttes, à demi ensevelies sous le sol et rigoureusement closes à l'air du dehors, formaient trois chambres séparées par des cloisons. Les matelots occupaient la première chambre, le midshipman la seconde; dans la troisième, se trouvaient les approvisionnemens de bois et de vivres, dont Arnold faisait chaque matin des distributions. Les vivres consistaient en galettes, poissons, loups et renards salés, auxquels Price ajoutait une petite part de genièvre : c'était maigre et surtout peu salubre. Du reste, cette existence sous les huttes était des plus tristes. Les matelots, couchés autour du feu, sur des peaux de bêtes, se laissaient aller au plus profond abattement. Ils ne se parlaient pas. On entendait le bruit de leurs soupirs au milieu du sombre silence qui régnait au dehors,

Cependant le froid augmentait de jour en jour, les ténèbres devenaient plus intenses. La neige couvrait au loin la terre, le vent s'élevait, de terribles tempêtes bouleversaient l'air. Puis, le calme revenait, et le silence de la mort succédait au tumulte de l'ouragan déchaîné.

Des bandes de renards et de loups affamés erraient autour des huttes avec des grondemens sourds.

Une nuit, des renards parvinrent à creuser, sans bruit, la muraille de terre qui fermait la chambre aux provisions. Ce fut un horrible pillage. Cependant, Arnold, dont le sommeil inquiet était très léger, s'éveilla ; il se leva, et s'armant d'un épieu, il se précipita au milieu des renards ; mais ceux-ci se retournèrent sur lui et le déchirèrent cruellement. Aux cris du midshipman, les matelots arrivèrent; les renards, épouvantés, s'enfuirent. Toutefois, les approvisionnemens, à la suite de cet échec, menacèrent de manquer bientôt.

Arnold essaya d'entraîner à une chasse ses malheureux compagnons; mais la neige tombait à gros flocons, le froid était intolérable, une obscurité profonde enveloppait l'atmosphère ; il fallut rentrer dans les huttes, et le midshipman se vit obligé de diminuer la part de nourriture qu'il distribuait chaque jour aux matelots. La caisse de galettes et le flacon de genièvre étaient épuisés depuis long-temps; il ne restait plus que du poisson salé.

Quand Price exposa l'état de pénurie dans lequel se trouvait la chambre aux provisions, il ne s'éleva pas un murmure Les matelots supportèrent sans mot dire le retranchement qui leur était imposé. Cependant, le tourment de la faim se fit bientôt sentir. Daniel se plaignit le premier : Arnold ne se montrait presque plus ; il restait dans sa chambre, étendu sur son lit de peaux de bêtes; il paraissait succomber de faiblesse. Toutefois, un soir, le vieux Bob pénétra jusqu'à lui, le front pâle et les traits bouleversés.

— Monsieur Price, dit le vieillard d'une voix brisée par la douleur et la colère, en prenant dans ses mains la main fiévreuse du midshipman, monsieur Price, vous vous épuisez, vous

ne mangez plus. Oh! oui, vous ne prenez plus votre part afin d'en augmenter la leur; eh bien! ce sont des ingrats, des misérables. Ils veulent piller les provisions!

Arnold regardait Bob fixement. Il se leva à demi en s'aidant de son coude. La sueur de la faiblesse perlait sur ses tempes, ses joues étaient blêmes et creusées, ses yeux étincelaient du feu de la fièvre.

—Piller! répondit-il avec un soupir et comme s'il ne comprenait pas.

— Oui, piller! répéta le vieillard avec douleur; et, tenez, les voilà qui brisent votre porte.

En effet, il se faisait un bruit extraordinaire dans la hutte voisine. Les ais mal joints dont la porte était faite volèrent en éclats.

Mais le midshipman s'était tout-à-fait levé dans un violent effort. Il marcha au devant des matelots, qui s'arrêtèrent spontanément.

Il y eut un moment de silence.

Les matelots, ces hommes autrefois si robustes, semblaient aujourd'hui des spectres échappés de la tombe. Quelques mois avaient opéré ce terrible changement. Leur visage était hâve, leurs membres décharnés, de sombres éclairs s'échappaient de leurs yeux. Arnold se tenait devant eux, faible, chancelant, exténué. C'était, à la clarté des flammes du foyer, un spectacle de terreur indicible.

— A mort! s'écria tout-à-coup Daniel d'une voix égarée en levant un épieu sur la tête du midshipman.

Mais Tom, plus prompt que la pensée, repoussa Daniel.

— Monsieur Price, dit-il en faisant le salut militaire, nous avons faim, nous voudrions manger, nous sommes épuisés.

—Mon ami, répondit Arnold en prenant dans sa main moite de fièvre, la main du brave matelot, vois si je suis plus fort que toi. Crois-tu que je n'ai pas faim aussi?

— Monsieur Price, dit Tom, mangeons aujourd'hui, le tems s'est éclairci, la neige ne tombe plus; demain nous pourrons sortir. Si nous ne mangeons pas, nous deviendrons incapables de toutes choses, nous n'aurons plus la force de sortir de ce sépulcre.

— Oui, mangeons, dit Jack, voyez-vous, monsieur Price, il faut que nous mangions, ou nous ferons quelque mauvais coup... et nous le regretterions après.

— Monsieur Price, ne nous refusez pas, dit John Graham, vous le savez, bouche qui a faim mord.

John Graham était celui des matelots qui paraissait avoir le moins souffert.

— Mes amis, répondit Price, si vous croyez que le temps nous permettra de sortir demain, nous allons manger. Il ne nous reste plus que pour trois jours de vivres d'ailleurs, il faut que nous sortions bon gré malgré. Qu'en penses-tu Bob? ajouta le midshipman en se tournant du côté du vieux matelot.

—Je pense, répondit celui-ci, que nous mangerons de bon appétit, pourvu que vous en preniez votre part.

— Oui, oui, je mangerai, dit Arnold, car il faudra chasser et je sens que le vertige me prend.

— Moi, je sens des chaleurs qui me montent à la tête, dit Jack.

Les provisions furent apportées. Ces provisions se composaient d'une tête de morse et d'un quartier de veau marin. Mais le froid était si intense, même dans l'intérieur des huttes, que ces pièces étaient gelées au point que le couteau de chasse ne put les entamer, il fallut d'abord les passer dans les flammes.

La tête de morse fut dévorée, et du quartier de veau marin il ne resta plus que pour un seul repas. Cependant les malheureux matelots recouvrèrent quelque force. Le lendemain ils s'éveillèrent vaillans et pleins d'ardeur.

La neige avait en effet cessé de tomber, elle couvrait le sol d'une couche épaisse; toutefois, sa surface durcie ne cédait pas sous le pied. Les matelots sortirent courageusesement de leurs huttes, armés d'épieux, d'arcs et de flèches.

Le ciel était bas et sombre, un demi-jour sans rayons éclairait l'espace. Le silence n'était interrompu que par le glapissement des renards bleus qui erraient au loin à la recherche d'une proie.

Le vieux Bob marchait en avant, Price, Tom, Jack, Daniel et John Graham le suivaient de près. Cependant, à peine avaient-ils fait cinquante pas sur la neige, qu'un loup isolé tomba au milieu d'eux. Arnold l'attaqua vivement.

L'animal blessé s'enfuit, ils se jetèrent à sa poursuite. Le loup se dirigeait du côté de la mer; il arriva sur le rivage, la mer était prise; le loup se lança sur la glace, le midshipman et ses compagnons l'y suivirent... Toutefois un cri de détresse retentit soudain, les matelots s'arrêtèrent. Ce cri venait de Daniel, le malheureux avait rencontré un trou sous ses pas; il était tombé à la mer. La stupeur fut profonde. Daniel poussait des cris de souffrance et se débattait avec désespoir; il était entraîné sous la glace. Tom se jeta sans hésiter à son secours. Tous deux disparurent. On entendait le bruit de leurs efforts. Tom frappait avec sa tête la voûte de la glace fermée au dessus de l'eau, la glace craquait mais ne se rompait pas. Le vieux Bob, Arnold et Jack, suspendus sur le trou, appelaient l'intrépide matelot et tâchaient par leurs cris de diriger son retour. Enfin l'eau du trou s'agita, Tom et Daniel reparurent. Ils remontèrent sur la glace, Daniel était évanoui. Tom se tint un moment debout, fit un soupir, étendit les bras et tomba sans mouvement. Il avait le crâne ouvert, le sang ruisselait le long de ses joues pâlies.

Ce cruel événement frappa d'épouvante la troupe du midshipman. Jack souleva Tom et le pressa sur sa poitrine en l'appelant avec douleur. Tom rouvrit les yeux; il n'était pas mort. Aussitôt Jack et le vieux Bob le chargèrent sur leurs bras, et reprirent à la hâte le chemin des huttes. Arnold et John Graham les suivirent en emportant Daniel évanoui.

Ils marchaient sur la neige d'un pas lourd et fatigué, le front triste, l'esprit tourmenté de sombres réflexions. Le calme de l'air était solennel, et bien qu'il fût midi, l'immense solitude des glaces n'était éclairée que par une lueur terne et blafarde.

Ils arrivèrent aux huttes. Tom et Daniel furent étendus près du feu, Daniel reprit peu à peu ses sens. Quant à Tom, il poussa un profond soupir, releva la tête et retomba lourdement sur le sol; il était mort.

Lorsque la certitude de cette mort fut acquise, lorsqu'à la voix de Price, du vieux Bob et de Jack, Tom ne répondit plus, les sanglots éclatèrent. Les poitrines étaient brisées, les forces et le courage étaient à bout. Jack, en proie au délire, se jeta sur le corps inanimé du pauvre Tom et le tint long-temps étroitement embrassé, il lui parlait, il l'appelait. C'était une scène de deuil impossible à décrire.

Cependant, le vieux Bob, plus maître de lui, enleva dans ses bras le midshipman, qui succombait au désespoir, et le porta dans sa chambre. Il coucha, sur son lit de peaux de bêtes, le malheureux Jack, auquel il fut obligé d'attacher les pieds; puis, aidé de John Graham; il alla creuser derrière les huttes un trou dans la neige, et y transporta le corps de Tom.

Arnold, exténué par la souffrance et les privations, fut pris d'une fièvre lente qui le fit tomber dans une sorte de douce rêverie. Jack ne revint à lui que pour ressentir les atteintes du scorbut. Daniel se releva peu à peu. John Graham était le seul qui parût ne pas souffrir.

Toutefois, les vivres étaient épuisés; la dernière expédition n'avait rien produit. La fièvre soutenait Arnold; Jack, torturé par la maladie, ne pensait plus à manger; John Graham allait toujours; mais le vieux Bob se sentait à la veille de succomber, et Daniel éprouvait des accès frénétiques terribles.

Une nuit, le malheureux Daniel sortit, armé de son couteau de chasse. La neige réfléchissait la pâle clarté de la lune, la solitude était silencieuse. Daniel se traînait sur ses mains, il n'avait plus la force de se tenir debout. Il arriva derrière les huttes, et là, se relevant sur ses genoux, il se prit à creuser péniblement la neige avec son couteau. Le travail fut long. L'affamé relevait la tête de temps en temps et respirait avec effort. La sueur coulait le long de ses tempes, malgré la rigueur du froid. Il poussait de profonds soupirs. Enfin, une sorte de cri sauvage s'échappa de la poitrine du malheureux; il plongea plus avidement ses bras dans le trou qu'il avait creusé. Sa respiration était suffoquée, ardente. Après un moment, il se redressa: il amenait quelque chose avec lui. Son regard étincelait; il tenait son couteau d'une main. Tout-à-coup, un nuage, qui voilait la blanche lueur du ciel, fut emporté par le vent... C'était le cadavre de Tom, que Daniel affamé, avait découvert...

Toutefois, avant que le malheureux matelot, égaré par la souffrance, eût repris haleine, il

poussait un cri d'épouvante. Une bande de renards bleus se jetait sur lui; il voulut fuir, mais il fut renversé et bientôt son râle emplit de bruit la solitude. Cependant le vieux Bob, attiré par ses cris de détresse, sortit de la hutte, et se mit à courir après les renards bleus. Il courut ainsi jusqu'au pied d'une montagne de glace qui s'élevait au bord de la mer. Daniel avait été mis en pièces, une traînée de son sang rougissait la neige, ses membres déchirés étaient épars çà et là; Bob songeait à les recueillir.

Mais il aperçut tout-à-coup, au sommet de la montagne de glace une forme humaine qui paraissait le considérer avec attention. Etait-ce un rêve? Le vieux Bob sentit son cœur battre plus fortement dans sa poitrine. Cependant il se mit à gravir courageusement la montagne. Alors la forme humaine, que les feux de la lune inondaient de lumière, parut vouloir se dérober aux regards du marin; puis elle essaya de descendre par un chemin opposé à celui qu'il gravissait; mais ce chemin était impraticable. Bob hâta le pas, et bientôt il se trouva en face de John Graham qui le repoussa violemment et s'enfuit. Toutefois le malheureux trébucha dans cette fuite éperdue, il tomba et roula en poussant un effroyable cri d'agonie au bas de la montagne de glace.

Bob était resté immobile malgré le choc impétueux de Graham, il regarda autour de lui avec surprise. Une caisse en plomb se trouvait à demi enfoncée dans une cavité de la glace, il s'en approcha. C'était la caisse aux galettes de farine qui avait disparu le jour du sauvetage; Bob l'ouvrit. Cette caisse était au tiers vide, des pièces d'or recouvraient les galettes. Le vieux matelot se ressouvint alors de l'accusation portée par Tom contre John Graham, il ne s'étonna plus de la manière dont celui-ci avait enduré le tourment de la faim.

Cependant Bob succombait de lassitude et d'épuisement. Il ne se sentait pas la force d'emporter entre ses bras la caisse aux galettes de farine, il la souleva et la fit glisser péniblement jusqu'au bas de la montagne de glace, où il rencontra le corps défiguré de Graham. Il s'assura que le malheureux était privé de vie et l'ensevelit; puis il traîna la caisse sur la neige jusqu'aux huttes.

Malgré cette ressource inattendue, le vieux matelot n'était pas sans crainte relativement au midshipman. Quant au pauvre Jack, son état n'offrait plus d'espoir; dévoré par le scorbut, il se tordait douloureusement sur son lit en poussant des cris de souffrance. Toutefois Arnold n'entendait pas ces cris; épuisé par le jeûne, par l'inquiétude et les fatigues, il n'était pas revenu à lui depuis la mort de Tom. Il ignorait la maladie de Jack, Bob devait lui cacher la mort de Daniel et celle de Graham.

Le vieux Bob paraissait destiné à survivre à tous ses braves et robustes compagnons. Cependant il veillait sur le midshipman comme un père sur son fils. Les mois les plus rigoureux de l'hiver étaient passés, et il espérait que la caisse de galettes de farine lui ferait atteindre le printemps. Du reste Arnold, semblait en être arrivé à ne plus souffrir. Une pensée unique occupait son esprit; douce pensée que les anxiétés de sa cruelle situation et son dévoûment aux malheureux qui l'entouraient, lui avaient fait jusqu'ici refouler profondément: aujourd'hui que la douleur avait brisé sa volonté, Arnold ne songeait plus qu'à Charlotte.

Le soir, lorsque Bob se retirait près de lui, après avoir donné ses soins à Jack, c'était de Charlotte que causait le pauvre Price. bercé par les visions de son tranquille délire. Le vieux matelot se prêtait avec bonté aux rêveries du midshipman, et tous deux, comme s'ils se fussent trouvés à Londres, en tête-à-tête sous le toit du commodore Moore, ils s'entretenaient de la jeune miss. Car Bob, attaché depuis long-temps à la fortune d'Arnold, avait autrefois joué le rôle de Mercure dans ces amours juveniles; il connaissait Charlotte et le commodore Moore.

Les jours s'écoulaient ainsi tristes et sombres. L'époque du printemps arrivait; mais l'état de souffrance de Jack augmentait, et le midshipman ne revenait pas au sentiment de sa position. La vigueur de Bob était épuisée. Le dévoué matelot ne se traînait plus dehors des huttes que pour chasser à l'affût, chasse malheureuse contre des renards et des loups. Bob était obligé de se cacher dans la neige pour attendre, pendant des heures entières, le passage d'un loup ou d'un renard isolé. Or, un jour, après l'une de ces chasses, le pauvre vieillard se sentit la

jambe gauche prise d'engourdissement ; il revint aux huttes avec des peines inouïes. Là il chauffa vivement sa jambe malade dans l'espoir de rendre la circulation à son sang arrêté ; mais il n'y parvint pas, sa jambe était gelée. La paralysie monta jusqu'au genou.

Depuis ce jour, quoique le soleil se fût montré sur l'horizon, Bob ne sortait plus. Les renards, attirés par les cris de souffrance de Jack, erraient autour des huttes en grattant la neige, et cherchaient à s'introduire par l'ouverture des cheminées. Bob ainsi assiégé en était réduit, pour toute défense, à entretenir jour et nuit de grands feux dans les chambres. Il commençait à désespérer de sortir jamais de ce triste sépulcre.

Cependant Arnold paraissait ne pas entendre le tumulte, quelquefois effrayant, des cris de Jack mêlés aux farouches glapissemens des renards. Plongé dans sa douce rêverie, il s'entretenait tranquillement tous les soirs avec le vieux matelot qui se rendait près de lui. Bob animait l'entretien de ses souvenirs, car s'il était inquiet de l'état de rêve incessant dans lequel se trouvait le midshipman, la réalité qui les pressait de toutes parts était si terrible, que le fidèle marin en était arrivé à craindre qu'Arnold ne revînt à lui.

Or, un soir que Jack paraissait souffrir davantage, que les renards auxquels on n'opposait pas de résistance, semblaient plus acharnés, le vieux Bob se trouvait dans la chambre de Price et causait avec lui.

— Vous souvenez-vous, monsieur Price, lui disait-il, de ce jour où nous avons fait ensemble une descente dans le pays des Yankees (1) ?

— Oui, répondit Price ; ce jour-là, grâce à ton dévoûment, Bob, j'ai vu Charlotte qui se trouvait auprès de sa tante.

— Oui, vous avez vu miss Charlotte grâce à mon dévoûment, monsieur Price; mais j'ai revu le drapeau du pays, mes enfans et ma femme, grâce à votre courage ; car c'est vous qui m'avez délivré des Yankees aux mains desquels j'étais tombé.

— N'était-il pas juste que je te délivrasse, Bob, tu t'exposais à cause de moi... Du reste, Charlotte m'a dit que tu t'étais conduit dans cette affaire comme un boulet de canon.

— Ah ! c'est toute une histoire.

A ce moment il se fit au dehors un bruit aigu et prolongé ; c'était le bruit du glapissement des renards. Les cruels animaux se mirent à gratter la neige qui couvrait les huttes. Jack, dans sa chambre, se plaignait douloureusement. Arnold devint sérieux, il parut écouter.

Mais le vieux Bob avait à cœur de le distraire, il reprit d'une voix plus haute :

— Oui, c'est toute une histoire. Vous savez comment la chose s'engagea, monsieur Price. C'était, si je ne me trompe, en février 1815 ; nous étions tous les deux à bord du *Glocester*, dans le golfe du Mexique, occupés à faire la guerre aux Yankees de ces côtés-là ; lorsqu'un jour vous me dites, en me montrant le rivage : « Mon vieux Bob, j'ai ici, à une portée de canon, une petite cousine à laquelle je voudrais faire parvenir un bonjour. » — Eh bien ! que je vous répondis, mettez-moi dans un canon, je porterai votre bonjour.

Cependant, les renards, à l'extérieur, creusaient avec opiniâtreté les murailles de la hutte, le bruit de leurs glapissemens augmentait, Jack se plaignait plus fort. Arnold semblait préoccupé.

Bob poursuivit, en rapprochant de la couche du midshipman la peau de bête sur laquelle il était assis.

— Le lendemain, monsieur Price, je mettais le pied sur la terre des Yankees. Ah ! c'est un beau pays que celui-là, des plaines magnifiques, des forêts, des herbes, du soleil, des femmes et des fleurs. Tout cela sent si bon que ça fait plaisir de vivre. J'allais droit à la maison que vous m'aviez indiquée. Mais il me fallait faire parvenir à miss Charlotte votre bonjour incognito. Si j'étais reconnu, moi, matelot du *Glocester*, j'étais pris et peut-être pendu. Ces damnés Yankees ne plaisantent plus avec nous, d'abord. Nous avons été cousins ; mais depuis que nous nous sommes brouillés, ça n'est plus ça. Ils nous pendent et nous les pendons, ça va ! J'allais donc à la maison, j'avais votre bonjour dans ma poche sur un bout de papier. Je me présente. Miss Charlotte ? que je demande. La petite arrive tout de suite. Je lui remets discrè-

(1) *Yankee*, provincial, nom donné aux Américains par les Anglais.

tement le bout de papier. Mais voilà que l'imprudente, sauf votre respect, monsieur Price, ça se conçoit, à son âge, ça n'a pas de malice. Voilà, que je dis, qu'elle m'interroge de ci, de là, patati, patata, tant et tant que je me délie la langue. Le moyen de résister quand une petite bouche toute rose vous questionne, avec des belles larmes de joie dans les yeux! Non, je sentais que je lui faisais du bonheur et... bref, il y avait là une tête à potence. Je le vois encore ce traître de valet, il nous écoutait. Il ne dit rien, je pars, je reviens à vous, et nous retournons ensemble.

Arnold, un moment distrait, avait fini par écouter attentivement le récit de Bob. Celui-ci parlait très haut, car il se faisait dans un coin de la chambre un grattement continu. Les renards creusaient la terre qui formait la muraille de la hutte.

Le vieux matelot poursuivit :

— Nous retournons ensemble.... La petite miss vous attendait. Mais pendant que vous causiez avec elle, comme voilà que nous causons, moi, qui étais de faction, je vois tout-à-coup mon sacripant de valet qui revenait de la ville à la tête d'une troupe de miliciens. « Bob, que je me dis, le traître te trouvait trop mince gibier pour t'arrêter tout-à-l'heure, il en veut à ton midshipman. Sur ce, je me lance comme un boulet à travers les miliciens, et je vous crie de battre en retraite. Vous filez vos nœuds, moi je tombe et je suis pris. »

Pendant cette dernière partie du récit du matelot, un renard avait montré sa tête dans un coin de la hutte, au niveau du sol, par un trou qu'il avait creusé. Bob, allongeant sa jambe paralysée qui se trouvait près du trou, en avait frappé le renard ; mais son pied s'était enfoncé dans l'ouverture et y restait fixé. Le renard s'était d'abord retiré, puis il était revenu et se jetant sur la jambe du matelot, il s'était mis à la dévorer.

Bob étouffa un cri de douleur et reprit :

— Les Yankees menaçaient de me pendre, mais vous vîntes le lendemain avec les camarades me délivrer.

Toutefois le pauvre Bob ne put continuer, la souffrance le suffoquait; il se renversa sur sa couche de peaux de bêtes et perdit connaissance. Cependant, à travers le nuage qui voilait sa pensée, le malheureux entendit les cris de Jack redoubler, il vit s'ouvrir la porte de la chambre. Jack se débattait au milieu des flammes et des renards.

Puis il se fit au dehors un grand bruit comme celui qui proviendrait des coups répétés d'un canon de détresse. Les renards épouvantés s'enfuirent, et tout rentra dans le silence.

IV.

Bob, quand il revint à lui, se trouva sous le charme d'une indicible émotion. Il se voyait environné de matelots qui l'appelaient par son nom et lui prodiguaient des soins. Arnold Price, debout parmi ces matelots, le regardait comme dans un rêve.

— Et Jack? dit Bob, frappé des dernières visions de son évanouissemant.

— Ce pauvre Jack est mort, répondit tristement un des matelots, le feu et les renards l'ont dévoré.

— C'est bien toi qui me parles, Dikson? demanda Bob avec inquiétude, c'est bien vous, Flechter, Park, Dumby qui êtes là autour de moi? Mes amis, je suis bien éveillé?

— Oui, oui, répondirent les matelots, nous sommes tes amis.

— Nous revenons en expédition, ajouta Dumby, mais hier soir le *Fury* a fait une voie d'eau. Nous avons tiré le canon pour appeler à notre aide les camarades de l'*Hecla*. Ce matin nous avons pris terre.

Après cette explication, les matelots du *Fury* chargèrent sur leurs épaules le vieux Bob, dont la jambe paralysée avait été cruellement déchirée par les renards. Arnold Price fut également emmené.

Les navires le *Fury* et l'*Hecla* étaient en effet revenus en expédition, sous la conduite de l'infatigable capitaine Parry. Un accident — heureux pour nos pauvres amis — avait arrêté leur marche. Toutefois, cet accident eut pour résultat de retarder les travaux du capitaine jusqu'au printemps de l'année suivante. Ce ne fut qu'au mois de juillet 1825 que Parry essaya de pénétrer dans la mer Polaire par la passe du Prince-Régent. Mais le *Fury*, heurté de nouveau par les glaces, s'entr'ouvrit cette fois

complètement et coula bas. L'expédition fut obligée de retourner en Angleterre.

Arnold Price avait recouvré à grand peine l'usage de ses facultés; quant au vieux Bob, le chirurgien du navire l'*Hecla* était parvenu à lui conserver sa jambe. Seulement il fut condamné à boiter toute sa vie, en souvenir des renards bleus du pôle.

Nous voici de retour à Londres, après cinq ans d'absence... Comment finirons-nous cette histoire?... Ah! certes, notre vieil ami Bob Lewis et ce pauvre Arnold ont assez souffert... Mais pourquoi ne nous est-il pas permis de les rendre heureux...

Vous souvient-il de l'émotion de Beppo, lorsqu'au retour de ses voyages, il vit sa femme aux bras d'un étranger? Cette émotion, Bob dut la ressentir, car sa situation fut la même. Cependant il se montra aussi sage que Beppo, il ne se plaignit pas. Sa femme avait beaucoup pleuré à la nouvelle de la mort du brave matelot répandue au retour de l'expédition précédente; enfin, lasse de pleurer, elle s'était remariée. Bob ne la réclama pas.

Miss Charlotte avait aussi beaucoup regretté Arnold et manifesté un grand désespoir; puis elle avait épousé William Strauss, que le midshipman n'avait fait que blesser.

Arnold ne dit rien non plus, mais il demeura anéanti de surprise et de chagrin.

— Les femmes, ça n'a pas de patience, ça se désespère trop vite, lui observa Bob en manière de consolation. Dans notre état, voyez-vous, M. Price, il ne faut se marier qu'avec la mer, comme les doges de Venise.

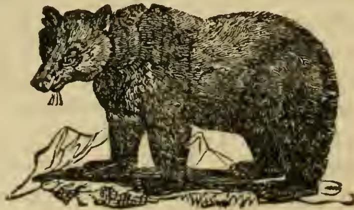
Arnold jura, en effet, de ne jamais se marier.

Mais il fut plus malheureux que Beppo, plus malheureux que Bob; car si Bob perdait sa femme, il perdait, lui, une fiancée, toutes les promesses de l'avenir et ses illusions.

Il chercha, dans les vicissitudes de nouvelles expéditions, à oublier le bonheur que lui avait promis Charlotte.

AMÉDÉE GOUET.

(*Le Portefeuille.*)



LE CHATEAU DE MONTFORT.

LÉGENDE DU XVIe SIÈCLE.



Ce château, dans son état actuel de dégradation, offre une des ruines les plus pittoresques de la Bourgogne. Précédé d'une longue avenue de noyers, presque tous brisés par les vents qui soufflent avec impétuosité sur la montagne, et d'une croix gothique mutilée en 1793, il présente, au midi, en arrière d'un vaste préau, trois hautes tours octogones. Celles dites de l'*Est* et des *Oubliettes*, défendent un portail en ogive bien conservé et jadis armé de herses, ponts-levis, barbacanes et machicoulis. La troisième tour, à l'ouest, dite *Tour d'Amélie*, est jointe aux deux autres par une forte muraille. Les cuisines, le commun, les magasins étaient au rez-de-chaussée à droite; à gauche, une immense écurie voûtée et soutenue par des piliers ornés de sculptures curieuses, régnait dans la largeur de la cour intérieure. En face, un vaste bâtiment contenait les chambres d'habitation, et s'élevait à pic sur le rocher qui sert d'assiette au château. Plusieurs escaliers conduisaient dans les trois tours de la façade, et dans celles moins élevées qui protégeaient l'enceinte de ce noble manoir. Au dessus du portail, à droite, on trouve la chapelle, jadis ornée d'une belle rose délicatement sculptée, et dont il no reste que quelques fragmens. C'est de là que, suivant la tradition, le dernier des palatins arquebusa un jour le bailli d'Auxois, qui, revenant de Montbard à Semur, chevauchait, *au gré du sire*, un peu trop sur la droite de la route.

Les souterrains étaient également magnifiques. L'un d'eux surtout, soutenu comme celui de Chillon, par sept piliers, est encore dans un état de conservation parfaite. La salle de la monnaie, dont la voûte repose sur un seul pilier, auquel aboutissent des arceaux pleins de hardiesse et de légèreté; des fourneaux brisés, des statues mutilées jonchent le sol de leurs débris et attestent l'ancienne splendeur de ce château. Mais revenons à la tour d'Amélie et à l'événement tragique dont elle fut le théâtre il y a deux siècles et demi.

Il semble que le ciel, dans ses impénétrables décrets, se plaise à marquer d'un sceau de malheur les êtres qu'il destine à éprouver des revers qui dépassent la mesure ordinaire. Amélie d'Orange, dont nous essayons de retracer ici l'histoire, était d'une famille qui semblait vouée au destin le plus cruel. Louise de Coligny, sa mère, avait vu massacrer sous ses yeux le héros à qui elle devait le jour. L'amiral de Coligny venait de sceller de son sang l'attachement qu'il portait à ses croyances religieuses et de tomber victime de la faiblesse de Charles IX et de la cruelle duplicité de Catherine de Médicis. Le jeune et beau Théligny, qu'il avait donné pour époux à sa fille, venait de subir le même sort, et Louise restait veuve et orpheline bien jeune encore, avec les avantages de naissance, de fortune et de beauté qui pouvaient faire de sa main l'objet des désirs ambitieux d'une foule de prétendans.

L'exemple d'une cour corrompue rendant la

jeunesse peu scrupuleuse sur les moyens de réussir, Louise dut penser à faire un choix qui la mît à l'abri des poursuites dont elle était l'objet. Parmi les seigneurs qui recherchaient son alliance, Guillaume de Nassau, prince d'Orange, n'était ni le plus jeune, ni le plus beau; mais l'âme de Louise savait apprécier des qualités plus solides, et dès que le temps du deuil de son veuvage fut expiré, elle donna sa main et son immense fortune au héros des Pays-Bas, dont le nom est devenu immortel par l'affranchissement des provinces qu'il arracha à la domination espagnole, et qui apportait dans la communauté conjugale une dot de gloire et d'illustration que ne pouvaient égaler les avantages de tous ses rivaux.

Le choix si sensé et si digne d'une belle âme que venait de faire Louise de Coligny, eut pour elle des suites heureuses. A la fin de la première année qui suivit son mariage, elle donna le jour à un fils, Maurice de Nassau, prince d'Orange, dont les qualités héroïques rendirent le nom fameux. L'année suivante, Louise devint mère d'une fille qu'elle nomma Amélie, et qui, en comblant les vœux de ses parens, embellit par ses jeux enfantins le noble château de Montfort qu'ils avaient choisi pour leur résidence.

Le prince Guillaume adorait la jeune et charmante Amélie, et, lorsque après les longues absences que nécessitaient les intérêts de la Hollande, il revenait déposer ses lauriers pour n'être plus qu'époux et père, son bonheur était au comble entre une femme chérie et deux enfans dont son cœur paternel aimait à suivre les jeux innocens et à admirer les qualités naissantes. S'il contemplait avec orgueil son fils, dont le jeune front semblait déjà rayonner de gloire, et dont les amusemens guerriers et le caractère bouillant faisaient présager les hautes destinées et la belliqueuse carrière, c'était avec le plus profond attendrissement qu'il serrait sur son cœur la jeune Amélie, dont la figure céleste et l'angélique douceur semblaient appartenir plutôt au ciel qu'à la terre,

Lorsque des raisons d'Etat arrachaient Guillaume d'Orange à ses affections de famille pour le rendre à ses glorieux travaux, il éprouvait une peine que n'étouffait pas ses préoccupations ambitieuses. Cette peine avait sa source dans l'attachement qu'il portait à sa femme et à ses enfans. Le cœur d'un époux et d'un père battait toujours sous la cuirasse du noble guerrier, et plus d'une fois, au moment des adieux, une larme vint tomber sur la brillante écharpe brodée par Louise et Amélie, et trahir l'émotion de cette âme si belle, qui savait allier les plus douces affections aux pensées élevées de l'homme d'état. Sa dernière caresse était toujours pour Amélie, qui, après s'être arrachée de ses bras, se hâtait de monter sur une des tours de la façade du château, pour voir encore son père descendre la montagne, entouré de sa nombreuse escorte, et lui envoyer un dernier baiser sur une touffe de liserons roses arrachée aux créneaux.

L'adolescence d'Amélie avait fait place à cet âge brillant de la jeunesse où tous les trésors de la beauté viennent d'éclore. Elle achevait son seizième printemps, et l'on aurait cherché vainement une jeune fille plus belle et plus richement douée de tout ce qu'une excellente éducation peut ajouter aux dons de la nature. Le prince Guillaume ne l'avait point encore emmenée avec lui en Hollande, et c'était dans la retraite de Montfort qué s'étaient écoulées les heureuses années de son enfance, sous l'œil vigilant de sa mère, dont l'instruction, supérieure à celle des femmes de son siècle, pouvait suppléer près d'Amélie à toutes les leçons qu'elle eût pu recevoir ailleurs. Mais le prince, fier de sa fille, et sachant de combien de dangers était environné le rang qu'elle occupait, se décida à la tirer de la douce retraite où elle avait vécu jusqu'alors, et à la conduire dans une sphère où elle devait trouver un époux digne d'elle.

Ce ne fut pas sans une pénible émotion qu'Amélie reçut la nouvelle d'un départ qui l'enlevait à ses occupations de jeune fille, à ses fleurs, à ses oiseaux, à sa biche chérie, et (disons toute la vérité) à un objet que son cœur avait distingué et auquel, presque à l'insu d'elle-même, elle donnait des regrets qu'elle n'eût jamais osé laisser voir.

Parmi les seigneurs des environs qui, de temps à autre, venaient visiter les nobles habitans de Montfort, le prince Guillaume avait remarqué le jeune baron Olivier de Ragny, orphelin de père et de mère, doué d'une raison précoce et de toutes les qualités qui pouvaient lui mériter une

haute renommée. Olivier, à vingt-cinq ans, offrait l'heureux assemblage de tout ce qui peut gagner l'estime des hommes et faire impression sur le cœur des femmes. Si la naissance et la fortune du jeune baron n'étaient pas égales à celles du prince Guillaume, cependant la bannière de la maison d'Orange aurait pu, sans déroger, unir son lion et ses léopards couronnés d'azur aux colombes symboliques qui ornaient l'écu du sire de Ragny; mais un obstacle plus insurmontable séparait ces deux nobles maisons : le prince d'Orange professait hautement la religion catholique réformée, et Olivier de Ragny était zélé catholique ; ce qui, dans ces temps d'intolérance religieuse, était un motif de rupture des plus douces affections.

Olivier n'avait pas vu deux fois Amélie d'Orange sans ressentir le pouvoir de ses charmes; mais, connaissant l'inflexibilité des principes du prince, il comprit de suite l'inutilité des espérances qu'il aurait pu concevoir sans cet obstacle. En homme d'honneur, il crut devoir rendre plus rares des visites qui n'auraient servi qu'à alimenter un sentiment sans espoir, et plusieurs mois se passèrent sans qu'il revînt à Montfort.

Cependant le bruit se répandit dans tout le canton que le prince d'Orange allait partir pour la Hollande, et que cette fois les deux princesses seraient du voyage. Guillaume était aimé de tous ses voisins, et ceux mêmes qui ne partageaient pas ses croyances religieuses, rendaient une entière justice à sa loyauté, à sa bonté et à cette charité évangélique qui faisait trouver à tous les malheureux un père dans sa personne et un asile sous son noble toit.

Ce fut donc un concours immense de visites au château de Montfort, lorsqu'on sut le départ prochain du prince et de sa famille. Dans cette circonstance, Olivier de Ragny ne put se dispenser de suivre l'exemple de toute la noblesse du voisinage. Il vint, le cœur agité par un trouble qu'il parvint pourtant à maîtriser, surtout lorsqu'en entrant dans la salle d'honneur un coup d'œil rapide lui apprit à l'instant qu'Amélie n'y était pas. Le prince et la princesse lui firent un accueil affectueux, et l'invitèrent à rester au château jusqu'au lendemain; mais il s'en excusa, dit qu'il venait seulement offrir ses vœux et ses hommages à leurs altesses, et, après quelques momens de conversation, il partit l'âme oppressée par deux sentimens opposés, le regret de n'avoir pas vu Amélie, et la certitude que son absence était pour lui un bienfait du ciel, puisqu'un seul regard de cette jeune fille eût suffi pour raviver la plaie de son cœur et le rendre le plus malheureux des hommes.

Olivier, sous l'empire d'une douloureuse préoccupation, descendait lentement la montagne, laissant aller son coursier au petit pas, lorsqu'il entendit une rumeur du côté du village, et des voix de femmes, parmi lesquelles son cœur plutôt que son oreille crut reconnaître celle d'Amélie. Oubliant aussitôt ses craintes et ses résolutions, il pique des deux, arrive près d'un groupe de paysans, et distingue au milieu d'eux une femme à genoux, près d'une biche blessée à l'épaule et dont le sang coulait en abondance. A sa taille légère, à ses beaux cheveux blonds, Olivier a sur-le-champ reconnu Amélie, dont il ne voit pas encore le visage ; mais, au bruit qu'il fait en écartant les paysans, elle se retourne et lui dit :

— Ah ! venez, venez, baron de Ragny, voyez ma pauvre Léïla qu'on a tuée ! J'allais l'emmener dans quelques jours avec moi en Hollande; mon père, à ma prière, avait ordonné qu'on préparât un chariot pour elle, et des méchans viennent de lui tirer un coup de fusil, comme si c'était une biche sauvage.

Olivier s'était approché; avec un peu d'eau qu'il trouva dans un fossé, il lava la plaie, et vit avec joie que le joli animal n'avait reçu qu'une blessure légère dont sa peau seule avait souffert. Il détacha son écharpe, et demanda à Amélie la permission d'en faire un bandage pour l'épaule de Léïla, en attendant un autre pansement, et il ramena le sourire sur le charmant visage de la jeune fille, en lui donnant la positive assurance que sa biche serait en état de la suivre lorsque le jour de son départ arriverait.

— Vous voulez donc emporter un souvenir de la Bourgogne, Mademoiselle ? dit Olivier d'une voix émue.

— Ah ! sire de Ragny, dit Amélie, je n'aurais pas emmené Léïla avec moi, que jamais le souvenir des lieux où je suis née ne s'effacerait de ma mémoire. C'est malgré moi, croyez-le bien, que je quitte ma paisible retraite ; mais vous

êtes le seul à qui j'ai osé le dire, car la volonté de mon père sera toujours pour moi la voix du ciel.

En parlant ainsi, deux larmes s'échappèrent de ses paupières et vinrent tomber dans la main d'Olivier, qui avait saisi la sienne, et qui, emporté par un sentiment qu'il ne put maîtriser, lui dit de manière à n'être entendu que d'elle :

— Amélie ! ange céleste ! ils sont ineffaçables aussi les souvenirs que vous laisserez en ces lieux, et j'atteste le ciel qui m'entend que jamais votre image ne sortira de mon cœur, quel que soit le destin qui nous sépare.

—Adieu, baron de Ragny, dit Amélie avec un soupir mêlé de larmes, vos pensées et les miennes se rencontreront sur le sommet de ces tours, et si je suis assez heureuse pour y revenir bientôt, ce sera avec bonheur que je vous y retrouverai.

Olivier baisa respectueusement la blanche main qu'il tenait encore dans la sienne, et, sans proférer une parole de plus, il remonta sur son cheval et partit au galop. Avant de quitter le sentier qu'il suivait pour atteindre la grande route, il tourna la tête et aperçut Amélie à la même place, donnant sans doute des ordres pour faire emporter la biche par les paysans. Il crut voir un mouchoir blanc s'agiter en l'air comme un signe d'adieu.... Etait-ce une illusion ? Dieu seul le sait; mais ce qui est bien certain, c'est que le jeune baron emporta dans son cœur plus d'amour qu'il n'eût été à souhaiter pour son repos.

Trois jours après cet entretien, qui laissa dans l'âme de ces jeunes gens des traces ineffaçables, on vit un matin descendre du château de Montfort une compagnie d'homme d'armes, au milieu de laquelle flottait la bannière du prince. Cette troupe précédait un coche (c'était le nom qu'on donnait alors aux voitures destinées à transporter les dames d'une haute condition). Ce coche était doublé en velours bleu de ciel, et chaque panneau portait en riche broderie l'écusson d'Orange et celui de Châtillon, nom de famille de Louise de Coligny. A la portière de droite, venait, sur un magnifique palefroi, le prince Guillaume, couvert d'une brillante armure, et la tête ornée d'un léger casque de parade, rehaussé d'or et surmonté d'un panache orange, bleu et blanc. Derrière le coche venaient deux haquenées blanches, couvertes de riches housses et destinées au deux princesses, dans le cas où, fatiguées de la voiture, elles désireraient faire une partie de la route à cheval. Venaient ensuite deux fourgons pour les femmes de service et la vaisselle indispensable dans un long voyage, attendu qu'à cette époque le peu d'hôtelleries qu'on trouvait sur les routes n'étaient pas montées de manière à recevoir convenablement de tels hôtes. Enfin, la marche était fermée par un joli chariot couvert en toile bleue, brodée en laine, et offrant aussi les armoiries d'Orange et de Châtillon. Les roues de ce chariot étaient basses, et toute sa construction légère et gracieuse comme l'objet auquel il était destiné; c'était le char de voyage de Léila. Une épaisse et molle litière de foin frais, empêchait la jolie blessée de sentir les cahots et de souffrir de la route.

Ce cortége presque royal, voyageant à petites journées, mit un assez long temps pour arriver à Delft, où le prince avait un palais qu'il préférait à ses autres résidences. Enfin on arriva, et à peine la nouvelle en fut-elle connue, que de toutes parts on s'empressa de venir offrir au prince et aux princesses les hommages d'une population heureuse de les voir. Des fêtes brillantes leur furent offertes, et si la jeunesse hollandaise n'avait pas les grâces légères qui, de tout temps furent le partage des Français, le désir de paraître avec avantage aux yeux de Louise et d'Amélie, fit faire de grands frais de toilette et d'équipement à tous les jeunes gens dont le rang et la fortune leur permettaient d'approcher des princesses.

A peine la jeune Amélie eut-elle paru dans les fêtes, que le bruit de sa beauté et de ses manières affables se répandit, non seulement dans les provinces des Pays-Bas, mais encore en Allemagne et dans tout le Nord de la France. De tous côtés il arriva de nouveaux admirateurs à cette jeune fille si modeste, si ignorante de sa beauté, et dont le cœur gardait un doux souvenir qui la préservait de tout autre attachement.

Aucune nouvelle de Montfort n'arrivait sans qu'Amélie sentît son front se couvrir de rougeur. On attribuait ce trouble au plaisir qu'elle éprouvait à entendre parler des lieux qui lui étaient chers; mais une vague espérance causait

cette émotion, et la tendre jeune fille pensait qu'il n'était pas impossible qu'Olivier de Ragny trouvât le moyen de lui faire parvenir indirectement un souvenir. Son attente toujours déçue devint une douleur pour cette âme aimante, et une grande tristesse s'empara de la noble fille dont chacun peut-être enviait le sort.

Selon la prévision d'Olivier, Léïla avait été promptement guérie, et sa gentillesse faisait toujours l'amusement favori d'Amélie. Elle avait gardé et serré soigneusement l'écharpe blanche et violette que portait le sire de Ragny, et dont il s'était servi pour panser la blessure de la biche. Cette écharpe était devenue pour Amélie une relique précieuse, qu'elle n'eût pas cédée pour le plus riche écrin; mais ce sentiment, si pur et si caché à tous les yeux, devait bientôt faire place à toutes les exigences du devoir qu'allait dicter la volonté paternelle.

Il y avait à peine trois mois que Guillaume d'Orange était en Hollande avec sa famille, que de tous côtés vinrent des prétendans se mettre sur les rangs pour demander la main d'Amélie. Hélas! une haute naissance est sans doute un brillant avantage, mais souvent aussi elle est une entrave au bonheur. La crainte d'une mésalliance fait éloigner l'homme que le cœur d'une jeune fille aurait choisi, et, par respect pour les convenances du rang, on sacrifie toute une vie qui aurait pu être heureuse, et qui ne devient que trop souvent un enfer anticipé.

Le comte Frédéric-Casimir, prince palatin de Landsberg, âgé de cinquante ans, d'un caractère violent et jaloux, mais richement partagé du côté de la naissance, de la fortune et des talens militaires, vint offrir son alliance à Guillaume d'Orange, avec la présomption de n'être pas refusé.

En effet, cette proposition offrait tant d'avantages, que le père d'Amélie, ignorant d'ailleurs les secrets sentimens de sa fille, crut devoir passer par dessus la disproportion d'âge en faveur d'une union qui assurait à son pays un allié puissant, et au besoin un vaillant défenseur : Casimir fut donc accepté.

Lorsque le prince annonça à Amélie la décision qu'il avait prise, la douce et timide jeune fille baissa les yeux pour cacher les larmes qu'elle sentait prêtes à couler, et elle salua silencieusement son père en signe de soumission. Telles étaient les mœurs de ce siècle et le respect qu'on portait à la puissance paternelle. Amélie, pour rien au monde, n'eût osé se permettre la moindre objection : un père était pour elle le représentant de Dieu sur la terre, et elle regardait comme sacrés et sans appel les ordres qui émanaient de sa volonté. La mère d'Amélie, ne voyant que par les yeux de son époux et croyant, comme lui, le cœur de sa fille parfaitement libre, reçut avec joie l'annonce de son prochain mariage, et se fit une douce jouissance d'en hâter les apprêts.

Rien ne peut donner une idée de la magnificence des présens que reçut la jeune fiancée. Pierreries, dentelles, étoffes précieuses, vaisselle d'or et d'argent, équipages somptueux, chevaux du plus grand prix, tout fut prodigué à cette jeune fille pour cacher, autant que possible, à ses yeux, ce qui manquait à son futur époux en agrémens personnels. Casimir n'avait cependant rien de repoussant en lui : il avait était beau à vingt-cinq ans; mais cet âge avait doublé, et sa taille épaissie, ses cheveux blancs et rares son visage bruni par les travaux guerriers, pour une jeune fille de seize ans n'avaient rien d'attrayant. Du reste, le palatin eût-il été jeune et beau, Amélie s'en serait à peine aperçue. Elle obéissait aveuglément aux ordres de son père, et jusqu'au jour de son mariage, ses yeux ne s'étaient jamais levés sur son fiancé.

La cérémonie nuptiale fut entourée de toute la pompe qui pouvait en rehausser la solennité. La veille au soir, le palais de Delft, au moment de la signature du contrat, resplendissait de mille feux, et tous les appartemens, remplis de la plus brillante société, offraient le coup d'œil féerique le plus animé. Le château et la terre de Montfort furent donnés en dot à la jeune épouse, et, en cela, son père voulut lui faire un présent agréable, connaissant l'attachement qu'elle portait au berceau de son enfance, et ne se doutant pas qu'il la rapprochait d'un lieu fatal à son repos.

Dès que les fêtes du mariage furent terminées, le palatin témoigna le désir de venir prendre possession de son château de Montfort. Le motif secret de ce départ précipité avait sa source dans ce caractère jaloux et ombrageux, qui

ne pouvait penser sans frémir aux hommages que recevait Amélie à la cour de son père. Dissimulant ce honteux sentiment, Casimir sut colorer son départ par le spécieux prétexte du bonheur qu'il prétendait devoir goûter dans une retraite où il serait tout à sa femme, sans qu'aucun soin étranger vînt l'en distraire. Amélie, toujours soumise et résignée, suivit son époux sans se plaindre, et dès qu'elle fut arrivée dans son château, elle se fit un genre de vie tout-à-fait selon les goûts de Casimir, passant ses journées dans la tour où était son appartement, occupée à lire ou à des ouvrages de couture qu'elle faisait distribuer par son intendant aux pauvres du pays.

Casimir aurait bien voulu pouvoir se dispenser de faire de son château le rendez-vous de la noblesse du voisinage ; mais à moins de passer pour un sauvage ou de laisser deviner sa sombre jalousie, il ne pouvait fermer sa porte à ses voisins, et rompre toutes relations avec eux. Mais il prit le prétexte de la santé d'Amélie qui était chancelante, pour ne jamais la laisser paraître lorsqu'il arrivait quelques visites au château, et pour ne pas la conduire avec lui dans celles qu'il rendait.

Amélie ne voyait donc personne que son mari, et le vieil intendant qui l'avait vue naître et qui était le distributeur de ses aumônes. Elle aurait regardé comme un crime de s'informer de ce qu'était devenu le sire de Ragny, et si parfois un soupir bien involontaire venait traverser sa mémoire, la chaste épouse de Casimir se le reprochait et l'éloignait comme une mauvaise pensée.

Malgré cette vie presque claustrale que menait la jeune châtelaine de Montfort, son ombrageux époux trouvait encore quelque chose à reprendre dans sa conduite. Avait-elle ouvert sa fenêtre du côté de l'avenue le jour où quelque visiteur était venu au château, le farouche Casimir y voyait l'intention de se faire voir aux arrivans, et il entrait dans des accès de fureur qui faisait trembler la malheureuse jeune femme. Il lui avait ôté sa biche favorite, sa jolie Léïla, que le prince d'Orange avaient renvoyée à Montfort avec les fourgons qui contenaient le trousseau d'Amélie. Cette biche devint la bête noire du palatin, non seulement parce qu'il était jaloux de l'affection que sa femme avait pour elle, mais encore parce que le plaisir qu'elle avait à la voir courir et sauter dans la cour du château, était pour Amélie un prétexte de descendre et de quitter la tour où elle était confinée.

Cet état de choses parut si injuste au vieil intendant, qu'il crut devoir en informer le prince d'Orange et lui apprendre combien sa jeune maîtresse était malheureuse. Guillaume, qui avait espéré une conduite bien différente de la part de celui qu'il avait choisi pour gendre, crut devoir s'en expliquer avec lui. Sous prétexte de lui confier une mission importante et de réclamer l'appui de ses talens diplomatiques, il lui fit parvenir un message qui l'invitait à se rendre au plus tôt en Hollande, mais sans lui parler du véritable motif qui lui faisait désirer sa présence.

Le désir de briller dans un poste éminent, balançait dans l'âme du palatin la honteuse passion de la jalousie. Il pensa qu'Amélie, étant près de devenir mère, ne pourrait songer à sortir ni à recevoir des visites. Il partit donc, et sa douce victime put respirer en paix quelque temps.

Six semaines après le départ du palatin, la jeune princesse mit au monde un fils qu'elle nomma Frédéric. Ce moment fut pour elle une joie au milieu de ses peines. En couvrant de baisers la figure de son enfant, elle pardonnait à son époux, et il lui semblait qu'il reviendrait désormais avec plus de douceur et de confiance en elle, lorsqu'il la verrait uniquement occupée à soigner et à élever son fils.

Le bonheur est le meilleur baume pour la santé. Amélie, presque heureuse, osait entrevoir un avenir moins sombre ; imprévoyante, comme on l'est à son âge, elle avait repris sa fraîcheur et tout l'éclat de sa beauté. N'étant plus sous la garde tyrannique du palatin, elle descendait souvent dans la cour du château, son enfant dans ses bras, suivie de la biche fidèle qui lui avait été rendue. Qui l'eût vue alors si belle, si jeune et si gracieusement calme, eût cru voir une des belles madones de Raphaël, sortie de son cadre et animée par un souffle du Créateur.

Un jour, le bon intendant lui raconta qu'un ermite, dont la demeure était sur une montagne parallèle à celle de Montfort, faisait un bien immense dans le pays, non seulement par les aumônes qu'il distribuait, mais encore par les re-

mèdes qu'il donnait aux malades. Ce récit intéressa vivement Amélie. Quoique sa religion différât de celle de l'ermite, sa charité se rapprochait de lui, et elle désira le voir et lui porter une offrande pour les pauvres qu'il connaissait mieux qu'elle. Pendant le temps du sommeil son enfant, elle prit le bras de l'intendant, et et suivit le sentier qui conduisait à l'ermitage. Elle traversa le jardin et frappa légèrement à la porte : un instant après l'ermite vint ouvrir. Il avait son capuchon rabattu sur les yeux, et on ne voyait de lui que ses pieds nus dans ses sandales.

— Mon père, dit Amélie, si je viens ici troubler votre solitude, ce n'est pas, croyez-le bien, une curiosité indiscrète qui m'amène. Je sais tout le bien que vous faites aux pauvres de mes terres, et je désirerais faire passer par vos mains quelques aumônes que vous pouvez distribuer mieux que moi, qui ne sors presque jamais, et qui ne connaît pas ceux qui ont besoin.

En entendant cette voix d'ange, l'ermite chancela sur ses jambes, et, à la grande surprise d'Amélie, il tomba sans mouvement à ses pieds; dans cette chute, le capuchon qu'il avait sur la figure se renversa et offrit aux yeux de la princesse éperdue les traits amaigris, mais toujours présens à sa pensée, d'Olivier de Ragny. Plus morte que vive, elle allait appeler l'intendant qui s'était éloigné par respect; mais, revenant à la vie, Olivier se jeta à ses genoux et lui dit .

— C'est donc en vain, madame, que j'ai voulu me cacher à vos yeux, et cependant vivre près de vous sous ce déguisement ? Le ciel, plus fort que ma volonté, a permis que vous ayez reconnu le malheureux qui n'a pu trouver ni la mort, ni la fin de son amour, en apprenant votre mariage.

— Sire de Ragny, dit Amélie hors d'elle-même, laissez-moi vous fuir; songez à ce lien dont vous parlez, ce lien qui me rend criminelle, si je reste un instant de plus.

En disant ces mots, elle jette sur une table une bourse pleine d'or, et s'échappe en courant, le visage couvert de larmes et bouleversé par l'effroi.

Le vieil intendant, qui était resté au jardin, ne comprenant rien à l'état où il voyait sa maîtresse, hasarda quelques questions; mais, n'obtenant aucune réponse, il lui offrit son bras, dont le secours ne vint jamais plus à propos pour soutenir la marche tremblante d'Amélie. En rentrant au château, elle courut s'enfermer dans sa chambre, puis elle prit dans ses bras son enfant endormi, le couvrit de baisers et de larmes, et lui demanda tacitement pardon de l'éclair de bonheur qui venait de traverser son cœur en retrouvant si près d'elle celui dont l'image la suivait sans cesse, malgré ses efforts pour l'oublier.

Elle était encore sous le poids de l'émotion qu'elle avait éprouvée, lorsqu'on vint l'avertir qu'un courrier de Hollande venait d'arriver.

Elle ordonne qu'on le fasse entrer, et son sang se glace en voyant un homme, couverts d'habits de deuil, qui lui présente un paquet scellé de cire noire. Elle n'a pas la force d'interroger cet homme ; d'une main tremblante elle brise le cachet, et à peine a-t-elle lu les premières lignes qu'elle tombe dans d'horribles convulsions, en criant d'une voix déchirante : « Mon père! mon père assassiné! » On relève la malheureuse Amélie, l'intendant lit le contenu de la lettre, et l'affreuse vérité est connue. Le prince Guillaume d'Orange venait d'être assassiné à Delft, à la porte même de son palais, par un forcené nommé Balthazard Gérard, natif de Villefors, en Franche-Comté. La haine qu'il portait aux opinions religieuses du prince l'avait porté à cet acte de fanatisme et de barbarie. L'infortuné Guillaume était mort percé de trois balles qui lui avaient été tirées à bout portant, et Amélie perdait un père adoré et un protecteur contre les mauvais procédés de son époux.

Tant de sensations diverses dans le même jour, ne pouvaient manquer de porter atteinte à l'organisation si délicate de la malheureuse Amélie. A peine deux mois s'étaient écoulés depuis la naissance de son enfant, le lait se porta au cerveau et sa raison s'égara. Dans son délire, elle invoquait son père, le suppliait de la soustraire à la colère du palatin, puis, mettant une main sur son cœur, et parlant bas, comme si un être invisible eût pu l'entendre, elle murmurait de douces paroles qu'aucune oreille humaine n'a recueillies, et qu'il n'est donné à personne de deviner...

Souvent l'infortunée était plus calme : dans un moment où la femme qui la veillait crut pou-

voir céder au sommeil, elle se leva sans bruit, donna un dernier baiser à son enfant, et, montant rapidement au sommet de la tour qu'elle habitait, elle s'élança du haut de la plate-forme, et ce corps si frêle et si beau vint se briser sur les rochers qui forment l'esplanade du château de Montfort.

Vingt ans après ce déplorable événement, Frédéric de Landsberg, baron de Montfort et fils d'Amélie, faisait élever un monument à la mémoire de sa mère, et une table de marbre blanc, scellée dans un mur et recouvrant la bière de la princesse, retraçait ses vertus et ses malheurs.

Celle qui écrit cette histoire a vu ce que la Révolution a laissé de ce monument. Ayant souvent parcouru les ruines du château de Montfort, elle a pris sur les lieux mêmes les principaux documens qui lui ont servi à retracer des faits dont l'authenticité peut être vérifiée dans les riches archives de l'ancienne province de Bourgogne.

MARIE DE BLAYS.

(*Musée des Familles.*)

LES DEUX NOVICES.

I.



Quoique d'un esprit inquiet et remuant, malgré ses soixante ans accomplis, le sire de Commeilles était cité comme un brave et vaillant chevalier. On l'accusait d'un peu de sévérité pour sa fille unique, la charmante Bertrade, dont les yeux noirs faisaient rêver tous les damoisels des environs et tous les pages du château; mais on se plaisait à lui reconnaître un dévoûment éprouvé et une grande rigidité de principes en matière de religion. Outre son fief de Commeilles, le vieux Normand possédait des biens dans le pays Mansois, ce qui le détermina à prendre parti pour le comte d'Anjou, dans la guerre survenue entre ce seigneur et Guillaume-le-Bâtard. A cette époque, il n'avait pas encore prêté serment entre les mains du duc de Normandie.

On sait le mauvais succès de cette tentative. Il s'écoula plusieurs années avant que Guillaume, irrité, ne consentît à lui rendre sa faveur. Enfin, pressé par ses sollicitations, il lui permit de revenir habiter son château de Commeilles, momentanément confisqué pour payer les frais de la guerre.

Depuis qu'il était veuf, le vieux seigneur normand vivait dans la retraite la plus absolue.

Un jour du mois de mai de l'an de grâce 1056, le sire de Commeilles fit mander sa fille dans la grande salle du manoir. L'ayant autorisée à s'asseoir à quelques pas de lui, il la considéra long-temps en silence.

—Bertrade, dit-il enfin d'une voix lente, je me fais vieux!... Privé par la mort prématurée de votre mère, dont le ciel bénisse la mémoire, d'un héritier mâle du nom que mes ancêtres m'ont transmis puissant et glorieux, je ne puis hésiter davantage à contracter une nouvelle alliance dont j'espère recueillir les fruits, sinon plus chers, au moins plus utiles.

Bertrade leva sur le vieux châtelain ses grands yeux remplis d'expression, et lui répondit avec soumission et douceur:

—Hélas! vous allez me donner bientôt une autre mère!... je sais trop qu'elle ne remplacera

jamais celle que j'ai perdue, mais je saurai me rendre digne de mériter son affection.

— La femme avec laquelle je songe à m'unir est jeune et belle; entre vous sans doute il y aurait jalousie, rivalité, et je ne le veux pas.

— Eh bien! mon père? interrogea Bertrade.

— Afin d'éviter tout conflit, toute discorde, sous huit jours vous vous retirerez dans une abbaye de votre choix.

— Vous me sacrifiez... objecta la jeune fille.

— Il le faut. Dans six mois vous prononcerez des vœux; tel est le sacrifice que l'intérêt de notre maison vous impose; telle est, ma fille, ma volonté immuable.

La tête cachée dans ses mains, Bertrade étouffait ses sanglots.

— C'est assez, reprit le sire de Commeilles d'un ton brusque; apaisez cette douleur inutile, et sachez vous mettre au dessus d'une faiblesse vulgaire, indigne du sang dont vous sortez.

— Monseigneur, mon père, n'aurez-vous point pitié de votre enfant qui vous demande grâce?

Le chevalier fit un mouvement d'impatience; il ne comprenait pas qu'on pût résister à des considérations si puissantes... Comme Bertrade pleurait toujours :

— Vous pouvez regagner votre appartement, lui dit-il sans la regarder.

La jeune fille avait montré une obéissance passive aux volontés de son père, dont elle connaissait la rigide sévérité; elle se leva silencieusement et quitta la salle.

Bertrade de Commeilles comptait à peine dix-huit ans. Douée d'une grande beauté, d'une intelligence vive, ardente, d'un cœur aimant, il lui semblait pénible de se séparer ainsi du monde qui conservait à ses yeux le prestige de l'inconnu, et vers lequel ses désirs la poussaient.

Cependant elle parut s'armer de résignation.

Le surlendemain de cette brève explication, son père vint la prendre et la conduisit à l'abbaye de Préaux, où il la remit entre les mains de la supérieure.

Depuis un mois à peine Bertrade était captive dans ce cloître où ne l'avait point appelée sa vocation, mais bien des raisons aussi injustes que barbares, qu'elle lia connaissance avec une de ses compagnes, autre victime d'un préjugé funeste. Elle se nommait Anne, venait d'atteindre sa dix-septième année, et ne manquait ni de grâces ni de résolution. Son père, le comte Anscharise, l'avait enfermée pour qu'elle ne participât point à la fortune de ses frères, destinés à soutenir avec éclat la gloire de leur maison.

Cette similitude d'infortunes fut un lien qui unit les deux jeunes filles. Elles n'avaient plus de famille et sentaient un réel besoin d'épancher les trésors de leurs âmes affectueuses : une vive sympathie les attacha profondément l'une à l'autre. Dans cette situation, elles n'eurent plus de secrets... Après avoir gémi ensemble sur le triste destin qui leur était réservé, elles se sentirent le courage d'accomplir à deux ce que, seules, elles eussent à peine osé concevoir... Elles formèrent donc le dessein de fuir ce lieu où s'étiolait leur jeunesse, et d'aller demander au duc de Normandie, dont la réputation de justice était parvenue jusqu'à elles, asile et protection, prêtes qu'elles étaient à se soumettre à tout pour éviter l'esclavage qu'on leur imposait.

Par quelles ruses, dans quelles circonstances, nous ne saurions le dire, mais toujours est-il qu'un soir elles mirent ce magnifique projet à exécution...

Malheureusement, les novices ne connaissaient pas le pays qu'elles devaient parcourir, et la nuit était sombre, triste, silencieuse; à peine, à de rares intervalles, la lune, passant entre deux nuages noirs, les éclairait un moment.

Long-temps elles marchèrent au hasard à travers les ténèbres, se tenant par la main, cherchant à se rassurer et n'ayant en dehors de leurs appréhensions vagues qu'une pensée fixe, immuable : celle de fuir.

Les sinuosités du sol, les inégalités du terrain les menaçaient de mille chutes; ou bien elles se heurtaient contre des arbres; les cailloux de la route blessaient leurs pieds délicats.

La lune, si long-temps voilée, dégagea enfin sa lumière pâle et incertaine. A la faveur de cette lueur inattendue, Anne et Bertrade aperçurent, non loin de l'endroit où elles se trouvaient, une forêt épaisse que, selon elles, il leur était nécessaire de traverser pour arriver à Rouen, résidence de Guillaume.

Ce fut de ce côté qu'après avoir recueilli leurs forces et rappelé leur courage, elles se dirigèrent.

Une fois engagées sous les massifs d'arbres séculaires de la forêt, les faibles rayons qui, un moment, les avaient guidées, n'arrivèrent plus jusqu'à elles.

Elles tentèrent néanmoins d'avancer, mais de nouveaux obstacles entravèrent leur marche; une crainte mystérieuse les saisit... La pensée de retourner sur leurs pas leur vint trop tard : elles s'étaient égarées dans les immenses et ténébreuses solitudes de la forêt.

Harassées de fatigue, brisées par une marche au dessus de leurs forces, en dehors de leurs habitudes, elles s'assirent avec découragement au pied d'un vieux châtaignier et gardèrent ce silence que la peur impose aux âmes faibles.

Partout, autour d'elles, elles écoutaient les bruissemens vagues, monotones de la nature; elles prêtaient une oreille attentive au murmure du vent dans les trembles, les aliziers et les bouleaux, et ces bruits, joints aux frémissemens des insectes rôdant sous les feuilles, sur le sol, contribuèrent encore à les remplir d'un superstitieux effroi.

Anna appuya sa tête blonde sur l'épaule de sa compagne, et resta immobile.

A certains endroits, la lune pénétrait par les échappées du feuillage et projetait fantastiquement des lueurs pâles et vacillantes sur la terre obscure.

Les pauvres novices voyaient ces rayons mats, blafards, mobiles; leur imagination troublée leur prêtait mille causes étranges, mille formes effrayantes. Bientôt la fraîcheur de la nuit les pénétrant, augmenta leurs terreurs imaginaires... Peut-être, alors, regrettèrent-elles de s'être engagées dans une si périlleuse entreprise !

— Ma sœur, dit d'une voix tremblante Anne à Bertrade, ne vois-tu pas cette vapeur blanche qui s'agite et s'approche en rampant sur la terre.

— Oui... mais tais-toi... tes paroles m'effraient.

— N'as-tu point entendu comme des voix confuses?

— Oh! de grâce... rien de plus... pose ta main dans la mienne. Approche-toi bien de moi... c'est cela.

— Tu as bien froid?

—J'ai si peur!... Maintenant, ma sœur aimée, mettons notre confiance dans le Seigneur qui peut tout; adressons-lui une fervente prière.

— Mon Dieu ! protégez-nous! murmura Anne faiblement.

— Seigneur, veillez sur vos enfans, ajouta presque bas Bertrade de Commeilles.

Les deux fugitives fermèrent instinctivemeut les yeux, se tinrent étroitement embrassées, et peu à peu, perdant le sentiment de leur situation, oubliant leurs craintes, elles s'endormirent.

Lorsque Bertrade de Commeilles sortit la première de ce lourd sommeil qui succède toujours aux grandes fatigues, aux émotions fortes, tout ce qui l'entourait avait, comme par enchantement, changé d'aspect. La forêt animée était resplendissante de lumière et de vie. Les oiseaux, cachés dans les branches, mêlaient leurs gazouillemens joyeux aux cris aigres, discordans, confus des insectes. Toute la nature verdoyante, ranimée, ravie, semblait s'épanouir aux rayons du soleil, qui, inondant les cimes des arbres, s'éparpillaient sur le sol humide et prêtaient les couleurs du prisme aux perles étincelantes que la rosée de la nuit avait déposées sur le feuillage des arbrisseaux et dans les corolles des fleurs sauvages.

Long-temps la jeune fille contempla dans un muet ravissement cette brillante métamorphose, avant de réveiller sa compagne. Elle remercia le ciel qui l'avait sans doute entendue, et implora son appui pour mener à bien leur entreprise dont elle ne désespérait plus; car, avec le retour du jour, ses craintes chimériques s'étaient dissipées.

Elle achevait sa prière, quand tout-à-coup elle entendit dans le lointain les sons de plusieurs cors que répétaient les échos de la forêt. Ce bruit approchant, elle put distinguer les jappemens des chiens et les cris des piqueurs.

Souvent, à Commeilles, Bertrade avait suivi son père dans des chasses : aussi comprit-elle aisément la cause de ce tumulte qui, par intervalles, lui arrivait plus distinct ou paraissait s'éloigner, selon les accidens du terrain et les différentes directions prises par les chasseurs.

Dans la crainte d'être surprise, elle se tourna vers Anne, qui, enveloppée dans les plis de sa mante à capuce, reposait encore.

En ce moment, un bruit se fit dans le feuillage, non loin d'elles; elle tourna précipitamment la tête et vit un magnifique daim qui passa rapide comme une flèche. A peine avait-il disparu, qu'un cavalier, lancé à sa poursuite, se montra dans le même sentier.

A cette apparition imprévue, Bertrade ne put retenir un cri que lui arracha le saisissement.

Attirés par cette exclamation, les regards ardens du chasseur rencontrèrent les siens.

Il s'arrêta.

Certes, il eût été difficile de dire lequel des deux laissa percer le plus grand étonnement.

Tremblante d'être reconnue, la jeune fille fit un mouvement pour se lever, tout en agitant le bras d'Anne, qui ouvrit enfin les yeux.

D'un geste, l'étranger rassura les fugitives; et comme partagées entre l'appréhension et la curiosité, elles attendaient, il descendit de cheval et s'approcha courtoisement d'elles.

C'était un homme d'une trentaine d'années, à la physionomie gracieuse, ouverte et digne tout à la fois. Les proportions de sa taille étaient admirablement prises; ses manières et son costume décelaient un seigneur de haute condition, de naissance supérieure.

A cette époque, les chevaliers normands jouissaient d'une réputation de galanterie et d'amabilité qu'ils se faisaient une loi de justifier en toutes occasions; en eût-il été autrement, l'inconnu paraissait trop respectueux, avait trop bon air, pour qu'il fût possible de suspecter la noblesse de ses intentions et la générosité de son caractère.

Ainsi raisonnèrent en elles-mêmes Bertrade et Anne, qui furent complètement rassurées quand le seigneur, arrivé près d'elles, s'inclina et leur adressa la parole.

D'abord, il leur fit part de la surprise que lui causait la singularité de leur costume religieux, puis leur demanda d'une manière pressante de lui expliquer par quelle aventure il rencontrait, à cette heure matinale, dans un lieu si écarté, deux personnes de cette profession.

Ce ne fut qu'après bien des difficultés, et sur l'assurance formelle qu'il ne les trahirait pas, que les deux novices lui firent l'aveu de ce qui leur était arrivé.

— Je suis, dit Bertrade, la fille du seigneur de Commeilles, et ma compagne doit le jour au noble comte Anscharise. N'ayant point d'inclination pour la retraite où l'on nous avait enfermées contre notre gré, la crainte d'y passer notre existence entière nous a fait prendre la résolution de fuir.

— Qu'espériez-vous? demanda avec intérêt l'étranger.

— Aller nous plaindre au duc Guillaume, notre gracieux souverain, de la rigueur de nos familles, et nous mettre sous sa puissante protection.

— Qui vous assurait de sa bienveillance?..... Le duc, s'il compatit à l'infortune, aime aussi l'obéissance.

— Oui, seigneur... mais...

— Vous ne doutiez pas de sa générosité?...

— Non; car c'est, dit-on, un prince aussi loyal que vaillant.

— Vous avez bien fait de le juger ainsi, et il sera flatté de l'apprendre, répondit l'inconnu qui paraissait aussi sensible à l'embarras des jolies fugitives qu'à leur naïveté et à leurs charmes

— Connaîtriez-vous le duc? interrogea Anne.

— Beaucoup... Je jouis à sa cour d'un crédit illimité, que je serai heureux d'employer en votre faveur, si vous consentez à me confier vos intérêts.

Les deux jeunes filles se regardèrent indécises.

Elles semblaient se consulter.

L'étranger comprit et excusa leur hésitation :

— Vous n'avez rien à redouter en m'acceptant pour intermédiaire entre vous et Guillaume..... Si ma parole de chevalier vous est une garantie, je vous l'engage.

— Messire, répliqua Bertrade, nous acceptons votre parole et la protection momentanée qu'elle nous assure. Sans vous connaître encore, nous avons assez foi en vous pour supposer que vous êtes incapable de nous tromper. Ce n'est point par la ruse ni par la violence qu'un chevalier normand peut se rendre dangereux à deux jeunes filles privées de défenseur.

Le seigneur parut extrêmement flatté de ces paroles.

Il fit un signe d'assentiment, et, portant à sa bouche le cor qu'il tenait à la main, il en sonna pendant quelques instans d'une façon particulière.

D'autres sons ne tardèrent point à y répondre, et un quart d'heure ne s'était pas écoulé que plusieurs cavaliers de sa suite firent irruption sur lieu de cette scène.

Il s'avança vers eux, leur parla rapidement à voix basse.

Deux piqueurs mirent pied à terre, et disposèrent leur selle le plus commodément possible pour recevoir les charmantes fugitives avec qui l'étranger continuait de s'entretenir.

Lorsque tout fut prêt, il leur offrit la main avec une courtoisie gracieuse ; un page tint l'étrier, et elles s'élancèrent légèrement sur leurs montures, bien nécessaires après les fatigues de la veille, dont elles n'étaient point encore remises.

On avait rattaché les chiens, que les pages et les piqueurs tenaient en laisse.

L'étranger, avant de donner le signal du départ, se plaça en tête de la cavalcade, entre les deux jeunes filles.

On partit.

— Nous avons troublé votre chasse, disait Anne, et nous le regrettons...

— C'est un plaisir si plein d'attraits, ajoutait Bertrade.

— Peut-il être comparé à celui, mille fois plus doux, d'être utile. La chasse est un délassement, sans doute; mais obliger deux créatures qui réclament assistance, c'est un bonheur.

L'entretien se prolongea. Bertrade, après avoir renouvelé à l'étranger les protestations de leur reconnaissance pour la manière toute délicate avec laquelle il les traitait, sans les connaître autrement que de nom et sur la foi de leur récit, se hasarda à lui demander comment il se nommait.

Il réfléchit avant de répondre :

— On m'appelle Willelm.

Elle le remercia par un sourire.

On continua d'avancer.

La rêverie heureuse dans laquelle cette bizarre aventure jetait de temps à autre Bertrade et Anne, n'était interrompue que par les propos aimables du protecteur que la Providence venait de leur accorder au moment où elles s'y attendaient le moins.

II.

La petite troupe ayant marché une partie du jour, s'arrêta dans la forêt de Lions, devant la porte d'une maison de chasse, espèce de petit château que possédait le seigneur Willelm.

Il sauta à bas de cheval, offrit sa main aux novices, et, précédé d'un page, les introduisit dans cette retraite.

— Voici, nobles damoiselles, leur dit-il, le séjour que je vous destine jusqu'au moment où j'aurai préparé Guillaume à vous recevoir. Vous êtes ici chez vous; ordonnez, commandez, vous serez obéies. Veuillez seulement permettre à celui qui s'estime heureux de vous servir en cette occasion, de venir de temps en temps vous offrir ses hommages et vous rendre compte des dispositions du duc.

Comme bien l'on suppose, Bertrade et Anne ne trouvèrent nul inconvénient à accéder à cette demande.

Elles ne voyaient d'ailleurs pas sans plaisir déjà cet homme qui s'intéressait si généreusement à leur sort. Ses procédés inspiraient la confiance et ne permettaient point de révoquer en doute la délicatesse de ses intentions.

Sa demande agréée, le seigneur Willelm remonta à cheval, et, accompagné de sa suite qui l'attendait au dehors, il prit le chemin de Rouen.

L'habitation plut excessivement aux fugitives. Elles prirent un plaisir infini à en visiter les jardins et les environs. Ce qui surtout ne contribua pas peu à les satisfaire, ce fut la déférence avec laquelle on les traita.

Plusieurs serviteurs recevaient et exécutaient leurs moindres ordres. Elles n'avaient point le temps de formuler un désir qu'il ne fût aussitôt accompli. Assurément, les filles du comte Anscharise et du sire de Commeilles étaient accoutumées à être servies ; mais elles n'imaginaient pas qu'on pût à ce point pousser les prévenances.

Puis leur aventure ne manquait pas d'une certaine étrangeté qui agissait puissamment sur leur esprit que dix-huit printemps n'avaient pas mûri encore. A cet âge, on se complaît à caresser l'extraordinaire, on accueille, on aime tout ce qui semble sortir des routes communes de la vie. Faut-il aussi le reconnaître? le nouvel ami, le protecteur influent qu'elles devaient au hasard, ne manquait pas de titres à leur gratitude, à leur attachement... Il ne leur était plus

étranger : ne se dévouait-il pas pour les servir?... Et les jeunes filles, celles particulièrement à qui l'état religieux est antipathique, ont un invincible penchant qui les pousse vers ceux qui se dévouent pour elles.

Est-il un sentiment plus louable que la reconnaissance?

Sous l'impression de tant d'événemens qui dérangeaient le cours de leur existence monotone, Anne et Bertrade rêvaient, se sentaient heureuses. Pour elles l'avenir était dans le présent, et comme le présent était brillant, parsemé d'illusions, elles ne trouvaient point de vœux à former!

Néanmoins, par instans, quelques nuages passagers obscurcissaient leur joie, lorsqu'elles repensaient à leur famille, à l'inquiétude que ne devait pas manquer d'y causer leur fuite.

Elles se communiquèrent ces réflexions, et d'un commun accord se promirent de prendre l'avis de Willelm sur ce qu'il convenait de faire dans cette occurrence.

Était-ce pour cette raison qu'elles attendirent sa première visite avec une certaine impatience, et que le lendemain leur cœur palpita plus vite lorsqu'elles entendirent plusieurs chevaux s'arrêter à la porte de l'habitation?

On leur demanda si elles étaient disposées à recevoir Villelm... Sur leur réponse affirmative, il fut introduit. Une légère rougeur colora leurs joues à sa vue.

Elles restèrent les yeux baissés avant de lui adresser la parole.

Willelm prolongea ce silence ; il semblait jouir de cette confusion qui ajoutait de nouveaux charmes à leur charmes.

Il portait un costume différent de celui de la veille; il était plus riche, plus élégant et rehaussait davantage les avantages naturels de sa personne.

Après avoir rendu compte à ses protégées de ce qu'il avait déjà entrepris pour leur être utile, il ajouta d'une voix persuasive, tandis qu'il étudiait attentivement les diverses expressions de leur physionomie :

— Oui, j'ai entretenu le duc de votre situation, et le portrait que je lui ai fait de votre grâce, de votre beauté, de votre modestie, l'a si fortement intéressé en votre faveur, qu'il a formé le dessein de vous venir voir.

— A Dieu ne plaise, répondit vivement Bertrade, que notre gracieux souverain prenne souci de visiter deux pauvres filles dont le devoir est d'aller elles-mêmes implorer son appui!

De son côté, Anne se joignit à sa compagne pour repousser la proposition qu'on leur faisait de recevoir Guillaume.

Willelm parut satisfait de cette manifestation unanime, et devint avec ses protégées d'une galanterie extrême. Aussitôt qu'elles lui demandèrent conseil sur le moyen à employer pour rassurer leur famille, sans toutefois leur faire connaître leur retraite, il répondit qu'il avait prévu cette observation et d'avance y avait fait droit.

Au bout de deux heures, qui parurent bien courtes à ces trois personnages, Willelm prit congé de Bertrade et d'Anne.

Il semblait charmé.

Elles étaient songeuses...

Appuyées sur le balcon du château, elles suivaient du regard Willelm qui s'éloignait avec sa suite peu nombreuse.

De temps à autre, il tournait la tête et leur adressait un signe d'adieu auquel elles ne manquaient pas de répondre.

—Qu'il est noble et bon!... murmurait Bertrade.

Et Anne répétait avec un soupir:

— Qu'il est aimable et généreux, le seigneur Willelm!

Bientôt les chevaux prirent le galop, et dans un tourbillon de poussière disparurent au détour d'une allée

Long-temps elles restèrent à la même place.

Chaque jour ces visites se renouvelèrent; une intimité plus grande s'établit entre le seigneur normand et ses protégées qu'il semblait prendre le plus vif plaisir à voir, à entretenir. Quant à elles, pauvres jeunes filles, leur cœur ne leur appartenait plus : il s'était ouvert sans qu'elles s'en doutassent, à leur insu, pour ainsi dire, à un sentiment qu'elles ignoraient encore.

Une métamorphose s'opéra en elles, qui affaiblit sensiblement le lien qui les unissait. La confiance illimitée qu'elles s'étaient montrée jusqu'alors s'altéra. Elles devinrent vis-à-vis l'une de l'autre froides, réservées, contraintes. Qui avait causé ce changement rapide, quel pouvoir agissait sur elle?...

Nous l'avons dit : Anne et Bertrade aimaient...

Elles étaient rivales!...

Par une de ces inconcevables anomalies du cœur humain, Willelm, lui aussi, aimait : non l'une de ses protégées, mais toutes deux. C'est là un de ces cas qui ne sont point assez rares pour qu'on refuse d'y ajouter créance.

Tandis que les deux jeunes filles se tenaient dans les bornes d'une sage réserve, ce fut de la part de cet homme généreux une lutte singulière que celle qu'il eut à soutenir contre lui-même, pour ne pas succomber. Grande était sa peine.

Trop éclairé pour ne pas définir aisément ce qui se passait dans l'âme de Bertrade et de sa compagne, il ne pouvait s'arracher à la douceur de voir chaque jour ces aimables créatures qui s'étaient mises sous la sauve-garde de son honneur, de sa loyauté.

Leur naïveté, leur confiance, leurs soins empressés, tout en l'attachant davantage à elles, lui rendaient ses devoirs plus rigoureux à remplir. Aurait-il eu la cruauté d'abuser de l'ascendant qu'il exerçait sur leur esprit, sur leur cœur ? — Non ! Willelm était homme, il pouvait être faible, mais jamais coupable. La justice de son caractère, la force de sa raison, lui rappelaient qu'il ne pouvait sans bassesse, sans félonie, être parjure à ses sermens et abuser de l'innocence d'un âge où l'on ne connaît ni le mal ni le danger de le commettre.

Willelm n'était point un homme vulgaire.

S'il n'avait pas toujours, dans sa vie passée, su commander à ses passions, on ne l'avait jamais vu insulter à la vertu, au malheur.

Depuis un mois qu'Anne et Bertrade habitaient le château de la forêt de Lions, Willelm ne les entretenait plus de leur présentation au duc de Normandie.

Soit qu'elles se plussent dans ce séjour, soit qu'elles n'osassent point lui rappeler sa promesse, les jeunes filles observaient le même silence sur ce point. Durant les longues heures qui les réunissaient, on avait tant de choses à se dire !... Il n'était point question de Guillaume..... On eût cru qu'il n'existait pas, et que Willelm était le seul arbitre des destinées de Bertrade et d'Anne.

Elles se reposaient sur lui du soin de veiller à leur bonheur.

La suite de Willelm, depuis ses visites fréquentes, avait été par lui réduite à deux personnes, seigneurs de haut rang, s'il en fallait croire leurs vêtemens et les armoiries brodées sur les selles de leurs chevaux.

L'un deux était l'intime confident de sa passion, dont la violence croissait chaque jour.

—Roger, dit-il à celui-ci en revenant un soir, mon vaillant Roger, désormais je ne veux plus les voir seul... Vous m'accompagnerez auprès d'elles, n'est-ce pas ?

— Je suis à vos ordres, seigneur.

— C'est bien.

Willelm hocha la tête d'un air insatisfait en ajoutant :

— En vérité ! je suis honteux de me défier ainsi de mes propres forces.

— Que redoutez-vous ?

— Vous ne comprendrez pas cela, Roger... jamais vous n'avez aimé...

— C'est vrai.

— Je n'envie pas votre calme, et cependant il y a dans mon cœur un feu qui me dévore et que je puis à peine maîtriser.

— Qu'avez-vous fait de votre volonté puissante ?

— Quand je les vois, elle m'abandonne.

— Il faut cesser de les voir.

Willelm le regarda avec un sourire de compassion et en haussant les épaules.

— Vous parlez comme un enfant, Roger !... Le puis-je ? Je cède malgré moi à l'aimant qui m'attire... Une plus longue lutte deviendrait périlleuse pour elles, pour moi... Pauvres et nobles créatures ! — Oh ! oui, Roger, vous me suivrez... vous les connaîtrez...... et puis..... non, je ne veux pas souiller une bonne action par une trahison odieuse... Votre présence, votre froideur, me rappelleront à la raison.

— Seigneur, je vous ai toujours exprimé librement ma pensée, commença Roger.

— Eh bien?...

— Je vous blâme.

Willelm leva vivement son regard plein de fierté sur celui qui censurait ainsi sa conduite ; et comme s'il eût fait un violent effort pour se contenir, il répondit froidement :

— Peut-être, messire, vous en ai-je donné le droit.

— Si dame Mathilde apprenait...

— N'importe!...

— Qui sait à quels excès sa jalousie pourrait la porter contre ces jeunes filles!

— Croyez-vous que je souffrirais qu'on leur manquât d'égards ? — Mais brisons là.

— Soit, seigneur.

— Il me semble, d'ailleurs, messire Roger, que vous êtes bien jeune pour condamner de la sorte un sentiment que vous ne connaissez pas... Vous serez moins raisonneur quand vous l'aurez éprouvé...

— Je doute d'en jamais être atteint.

— Hem! fit avec un sourire significatif Willelm en s'adressant à son autre compagnon de route, — qu'en pensez-vous, Bigot?

— Roger s'abuse!.. il subira le sort commun.

— Pardieu! reprit Willelm; puis il ajouta: — Je sais, Roger, que vous avez un cœur inaccessible, farouche; vous avez vingt-huit ans et vous préférez la chasse, la guerre, la vie agitée et bruyante, enfin, à ce noble sentiment sans lequel l'homme ne saurait atteindre à la perfection. Mais laissez faire, laissez faire, messire, vous changerez... on n'est pas impunément en lutte ouverte avec lui : c'est un tribu que tôt ou tard les êtres doivent payer à la nature... et, à ce compte, les plus rebelles deviennent les plus soumis, les plus fervens...

— S'il en est ainsi, seigneur, on serait tenté de croire que vous avez long-temps combattu avant de vous rendre.

— Ah! ah!... vous raillez, messire, repartit Willelm... moi, peut-être est-ce autre chose.... Toujours j'ai rendu un hommage, voué un culte à ce sentiment suprême dont vous niez le pouvoir, dont vous méconnaissez les bienfaits... A peine eus-je la faculté de sentir, qu'il se développa en moi ; à peine pus-je parler, que je bégayai son nom. L'amour, messire Roger, est sainte chose!... c'est le pivot sur lequel tourne le monde; c'est un lien sublime qui unit l'humanité, qui rattache l'homme à Dieu!... Il m'a été dispensé par la Providence, qui a tant fait en ma faveur, comme un bien céleste qui devait grandir mon caractère, augmenter mon ardeur, éclairer mon intelligence!... J'ai aimé tôt, parce que cela était nécessaire, non seulement à mon bonheur, mais à celui de tant d'autres.... Aussi n'est-ce pas un instinct brutal qui me pousse vers ces deux créatures, c'est un amour vrai, profond, sincère... Si je ne les aimais pas autant, peut-être eussé-je fait moins pour elles et davantage pour moi! — Vous êtes insensible, Roger, et je vous plains!...

Willelm était ému en s'exprimant ainsi; son front était devenu soucieux; il n'ouvrit plus la bouche.

Roger et Bigot respectèrent son silence.

Laissons-les cheminer, et revenons à Bertrade et à sa compagne.

Déjà à part soi, chacune d'elles formait pour l'avenir mille projets enchanteurs. A mesure que l'affection de Willelm se révélait, une plus grande réserve régnait entre elles... Elles se parlaient peu, n'avaient plus de plaisir à se trouver ensemble, et souffraient mutuellement des marques d'attention que leur ami prodiguait à l'une ou à l'autre. Elles ignoraient d'ailleurs s'il était engagé dans les liens du mariage ; car elles avaient reculé devant l'idée de l'interroger, et les domestiques observaient la discrétion la plus absolue.

Les jours suivans, elles furent étonnées de voir Willelm accompagné de Roger. Cependant, il fallait bien qu'elles acceptassent la présence de ce nouveau personnage. Elles s'y accoutumèrent sans trop de peine, peu à peu, et Bertrade surtout, qui, souvent, conversait avec lui, eût peut-être souffert de ne plus le voir.

Le sire Roger de Beaumont, dans ces aimables causeries, semblait s'être singulièrement apprivoisé. On pourrait presque dire avec un historien du temps que « le feu des yeux noirs de la fille du sire de Commeilles avait promptement fondu les glaces de son cœur. »

Un soir que les deux seigneurs avaient quitté plus tard que de coutume les aimables châtelaines de la forêt, et qu'ils allaient rejoindre leur troisième compagnon, ils entendirent à l'extrémité de l'allée qu'ils suivaient, le pas de plusieurs chevaux venant directement à leur rencontre.

Pour éviter d'être reconnus, ils mirent pied à terre, et attendirent derrière un massif de buissons que ceux qui arrivaient devant eux fussent passés pour poursuivre leur route.

A quelques paroles qu'échangèrent les cava-

liers, Willelm reconnut qu'ils s'entretenaient des jeunes filles. Sa curiosité fut vivement piquée. Lui, Roger et Bigot, redoublèrent d'attention, et bientôt ils conçurent de véritables alarmes sur les intentions des hommes que le hasard leur faisait épier. Ayant attaché leurs chevaux, ils suivirent à distance ces gens qui prenaient la direction du château.

— Au nom de la duchesse, ouvrez ! — cria le chef de la troupe en heurtant violemment à la porte de l'habitation devant laquelle ils s'étaient arrêtés.

A la faveur des ténèbres, Willelm et les siens purent être témoins de ce qui se passait.

Cependant, malgré la sommation du chef et les coups réitérés, tout restait calme à l'intérieur... on n'ouvrait point la porte.

— Ne nous obligez pas à nous frayer un passage par la force, — répéta-t-on.

Le même silence continuant de régner, on heurta avec une nouvelle violence.

— Qu'est-ce que cela signifie? — dit Willelm à Roger.

— Ces gens, il me semble, sont des officiers de la duchesse.

— Les drôles ont de mauvais desseins...

— Tout porte à le croire.

— Nous saurons y mettre ordre.

— Mais, si effectivement c'est au nom de la duchesse qu'ils agissent, — voulut objecter le sire Robert Bigot...

— N'importe, messires, baissez vos visières, tirez vos épées et suivez-moi, — répondit Willelm, — et que surtout mon nom ne soit pas prononcé.

Sans plus attendre, l'épée à la main, suivi de ses compagnons, il se présenta devant les assaillans.

— Qui que vous soyez, — dit-il, — et quels que puissent être vos projets, je ne souffrirai pas que l'on insulte ceux qui habitent cette maison.

Les autres ripostèrent avec hauteur qu'on eût à les laisser exécuter les ordres qu'ils avaient reçus. Willelm répondit, sur le même ton, qu'il ne lui plaisait pas qu'on allât plus loin. La querelle s'étant échauffée de part et d'autre, on en vint aux mains avec la dernière fureur. Willelm et les siens avaient à tenir tête à sept ou huit individus bien armés, qui déployaient une grande valeur, et paraissaient disposés à ne point faire quartier.

Le combat dura un quart d'heure avec un égal acharnement. La mêlée était d'autant plus terrible que l'obscurité était presque complète.

Cependant, aidé des deux seigneurs, Willelm, qui frappait comme un lion, tua trois des ennemis et mit le reste en fuite. Roger s'étant, avec le sire Bigot, lancé à leur poursuite, parvint à en arrêter un qu'il ramena au château, dont les portes s'étaient ouvertes aux vainqueurs.

Légèrement blessé au bras et à la tête, Willelm était assis, sans casque, entre Anne et Bertrade qui lavaient ses blessures, non sans pousser force exclamations, lorsque les deux seigneurs parurent conduisant leur prisonnier.

— Voici l'un des agresseurs, dit Roger.

Encore rempli d'animation, incapable de maîtriser son emportement, Willelm se leva d'un bond, et jetant un regard furieux sur le coupable, il lui dit avec force :

— Misérable!... quel était ton dessein et celui de tes complices ?

Aux accens de cette voix mâle et impérieuse, celui à qui s'adressait cette question leva la tête, et dans un trouble inexprimable il recula en s'écriant :

— Ciel!... le duc!... le duc Guillaume!...

— Le duc Guillaume ! — répétèrent les jeunes filles au comble de la stupéfaction.

Et leurs regards inquiets, effrayés, se portèrent en même temps sur leur protecteur dont le véritable nom venait d'être soudainement révélé.

Un moment, il resta comme embarrassé, suspendu, flottant entre la honte et la colère ; mais ce fut un éclair : il dompta ces sentimens indignes de lui, et s'adressant à ses protégées dont les traits exprimaient le saisissement, il leur dit avec noblesse :

— Oui, nobles damoiselles, je suis Guillaume-le-Bâtard!... Un instant j'ai voulu abdiquer ce titre pour goûter auprès de vous les charmes de cette douce intimité que le prestige de la souveraineté effraie... Oui, je suis le duc de Normandie, votre protecteur, votre appui désor-

mais, puisqu'un nom plus doux, celui de confident, d'ami, m'échappe à présent que vous me connaissez. Si à vos yeux j'ai changé de titre, comptez sur Guillaume comme vous comptiez sur Willelm, c'est même chose!

Il se tourna vers l'officier de la duchesse et lui dit plus doucement :

— Vous ne m'avez pas répondu : quels étaient vos projets contre les habitans de ce château?

— Prince, nous n'avons fait qu'obéir aux ordres de votre noble épouse, la duchesse Mathilde, dont nous sommes les dévoués serviteurs. Nous avions mission de nous emparer de ces deux damoiselles...

Il désignait Anne et Bertrade.

— Où aviez-vous ordre de les conduire ?

— Je l'ignore, seigneur, n'étant pas celui d'entre nous chargé des instructions de madame la duchesse. Au reste, je pense qu'il ne devait rien advenir de fâcheux.

— Vous êtes libre ! — dit Guillaume, — Messieurs, suivez-moi... nous allons sur l'heure retourner à Rouen... il faut que j'éclaircisse cette affaire...

Il paraissait mécontent, préoccupé, et sortit après avoir, toutefois, adressé quelques paroles rassurantes aux jeunes filles.

Roger, lui, parut s'éloigner à regret de Bertrade, qu'il savait bien ne plus revoir aussi souvent.

Restées seules, Anne et Bertrade écoutèrent le bruit des pas des chevaux s'éloignant au galop.

Il était trop tard, la nuit était trop avancée, et d'ailleurs elles éprouvaient trop d'émotions pour songer à regagner leur couche. Elles se regardèrent en silence, et tout-à-coup, en se jetant dans les bras l'une de l'autre, elles s'abandonnèrent au désespoir.

Le charme qui les tenait sous son empire venait d'être rompu ; leur rêve s'était évanoui, et elles se retrouvaient ensemble, tristes, désolées comme autrefois.

Comme le chagrin rend meilleur, plus expansif, comme leurs déceptions étaient les mêmes, elles confondirent leurs douleurs et leurs larmes.

Pauvres enfans ! un instant avait suffi à les réconcilier... Elles n'étaient plus rivales, elles étaient sœurs.

L'illusion détruite, elles restaient face à face avec la réalité.

III.

S'il en faut croire le jugement des historiens sur la duchesse Mathilde, on prendra une opinion peu favorable de sa douceur. Sa jalousie, fondée, du reste, et justifiée par le penchant de Guillme pour les femmes, la conduisit souvent à commettre des actes de cruauté qu'on a peine à accorder avec le caractère pieux qu'elle affichait.

Réels ou supposés, elle traita souvent avec la plus révoltante barbarie les objets de la tendresse du duc.

« Mathilde, dit un auteur du dernier siècle, peut avoir joint à l'avantage de la beauté, qu'aucun historien ne lui conteste, beaucoup de fidélité pour les devoirs du mariage et de zèle pour fonder ou rétablir des abbayes ; mais le pardon des injures, l'égalité d'âme dans les disgrâces, et la charité, qui ne sait pas faire d'injustes préférences, sont des vertus qu'il ne paraît pas qu'elle ait beaucoup exercées. »

En dehors de ces défauts, elle possédait quelques qualités qui pouvaient en atténuer la gravité.

Elle vouait un amour réel à son époux et chérissait ses enfans...

Dans le premier moment qu'il avait appris par son prisonnier une partie des intentions de la duchesse, Guillaume, profondément blessé, avait eu peine à contenir son irritation ; mais, durant le trajet assez long qu'il eut à faire pour retourner à Rouen, lieu de sa résidence, ses réflexions prenant un autre cours, il trouva, non sans raison, la conduite de sa femme suffisamment justifiée par la sienne. Au surplus, il ne savait pas qu'elle eût songé à nuire à ses protégées ; sans doute qu'elle ne voulait que les éloigner de lui.

A cette époque, marié depuis peu, il était encore trop épris de la rare beauté de Mathilde pour ne point envisager avec indulgence, avec un secret plaisir même, cette jalousie dont les effets étaient une marque d'attachement.

Maintenant une objection bien naturelle se présente.

On s'étonnera justement que tant d'affections

trouvassent place dans l'âme du duc; mais c'est là un de ces mystères, un de ces phénomènes que la psychologie ne saurait expliquer et dont néanmoins elle ne peut nier l'évidence.

Si, dans l'esprit de Guillaume, une considération était encore nécessaire pour justifier la belle duchesse, c'était son état : elle était sur le point de le rendre père. D'un autre côté, la conscience du duc ne restait pas muette. Intérieurement, il s'accusait d'avoir donné lieu à l'emportement de sa femme en s'éprenant follement de deux personnes dont il aurait peut-être à se reprocher d'avoir troublé l'existence.

Cette manière toute raisonnable de s'amender adoucit singulièrement son humeur; ce fut dans les dispositions les plus favorables, les plus bienveillantes qu'il arriva au palais.

L'anxiété de Mathilde était grande ; elle attendait impatiemment qn'on vînt lui apprendre les résultats de sa tentative contre celles qu'elle soupçonnait d'être les maîtresses clandestines de son mari.

Sur l'injonction de Guillaume, il fut introduit auprès de la duchesse, qu'il trouva venant à sa rencontre.

A l'expression de son visage, il jugea aisément que ce n'était pas lui qu'elle comptait voir paraître en cet instant.

— En vérité, — dit-il, — je suppose, Mathilde, que ce n'est pas ma visite que vous attendiez ?

— Je l'avoue.

— Et pourquoi ? — demanda-t-il en souriant.

— Depuis quelques mois vous m'avez trop délaissée pour que j'espère, comme autrefois, votre présence.

— J'ai eu tort, Mathilde... je vous en demande pardon...

Elle le considéra attentivement, comme surprise de ce langage.

— Vous m'étonnez, sire duc... je n'ose croire à un si prompt retour...

— Ceux qui persistent dans un égarement, dans une injustice, sont des hommes faibles... Faut-il me justifier à vos yeux, Mathilde ?

— C'est inutile, — interrompit-elle, — je sais d'avance ce que vous allez m'objecter... Des chasses, des exercices obligés vous ont éloigné de moi...

— Non, — par mon épée, Mathilde, vous me jugez mal ! Ecoutez : deux infortunées se sont mises sous ma protection, ont reclamé mon appui ; il était de mon devoir de leur accorder l'un et l'autre, je l'ai fait. Peut-être, et je dois l'avouer, sont-elles la cause du semblant d'indifférence dont vous m'accusez ; peut-être, — ne vous en offensez pas, Mathilde, — ont-elles un moment captivé mon esprit par leurs grâces; mais elles n'ont porté aucune atteinte sérieuse aux sentimens de mon cœur pour vous.

— Voici, sire duc, une confidence peu flatteuse, — répondit Mathilde dont le rouge de l'indignation colorait les joues.

— Calmez-vous, Madame, dit Guillaume sans s'émouvoir.

— Je ne présumais pas que la fille du comte de Flandres, que la duchesse de Normandie, dût jamais entendre un pareil aveu...

Guillaume poursuivit en souriant, mais en appuyant avec une intention marquée sur chacune de ses paroles.

— J'ai eu tort, vous dis-je, et m'en accuse de grand cœur... Mais vous, au lieu de m'exposer vos craintes, vous avez imité ma dissimulation ; vous avez tenté d'accomplir une action que j'ai déjouée.

— Comment, sire duc ?

— Ceux envoyés par vous pour s'emparer de Bertrade et d'Anne, ont été taillés en pièces ou dispersés...

— Par qui ?

— Par moi, Mathilde... je ne tolère pas de violences dans mes États contre mes sujets.

— Oh !... par Notre-Dame, seigneur, vous poussez loin le dévoûment pour deux aventurières, en exposant vos jours pour les défendre. — répliqua ironiquement la duchesse aussi blessée du mauvais succès de sa tentative que de la part active prise par Guillaume pour la déjouer.

— Ces deux jeunes filles sont de nobles maisons, et j'ai fait pour elles ce que tout chevalier eût fait à ma place, ce que je trouverais bien qu'on fît pour vous, Mathilde, si, par malheur, besoin il en était... ce qu'à Dieu ne plaise !

— La duchesse fut ou feignit d'être désarmée par l'air de simplicité de son époux.

— Il faut bien que je vous croie, — dit-elle en soupirant ; mais vous ne refuserez pas, pour me convaincre, de me faire une promesse...

— Laquelle?

— Celle de ne plus les revoir.

— Guillaume réfléchit... Mathilde lisait son incertitude dans ses regards...

— Vous hésitez?... dit-elle impétueusement.

— Oui, j'hésite... parce que je me demande s'il est généreux d'abandonner ainsi brusquement, sans un mot d'adieu, deux créatures à qui j'ai engagé ma parole et qui ont un droit puissant à ce que je la leur tienne : l'infortune.

— Mais vous les aimez... vous me trahissez, Guillaume?... dit la duchesse en proie aux mouvemens de sa jalousie. Après un silence, elle reprit:

— Vous êtes le maître.

— Je le sais, Mathilde..... quoique souvent vous vous empariez des rênes de ma volonté pour la guider selon votre fantaisie... Ne me pressez pas... j'aviserai...

— Il était aisé de voir qu'un combat violent se livrait en lui. Les bras croisés, la tête penchée sur la poitrine, les soucils froncés, il marchait à grands pas dans l'appartement. — Soudain, comme s'il se fût arrêté à un parti extrême, il appela un page et lui donna l'ordre d'aller quérir sur-le-champ Roger de Beaumont.

Mathilde, muette, attentive, ne l'interrogea point; un tremblement nerveux agitait ses membres et son œil soupçonneux, obstinément fixé sur lui, ne perdait pas un seul de ses mouvemens.

Il continuait à se promener sans rien dire.

— Oh! s'il les aime! — murmura la duchesse.

Roger parut.

Visiblement agité, Guillaume lui dit quelques mots à l'oreille, et le congédia.

Lorsqu'il se retrouva seul avec sa femme, il lui tendit la main; sa figure avait repris une sérénité apparente; sans doute, il venait de remporter une grande victoire sur lui-même.

— Vous m'en voulez encore, Mathilde? — dit-il.

— Qu'avez-vous résolu? — demanda-t-elle froidement.

— Ce que vous désiriez.

— Vous ne reverrez plus ces deux femmes?

— Non... mais je leur maintiens l'assurance que je leur ai donnée de veiller sur elles, de m'occuper de leur avenir. J'espère, plus tard, leur trouver à toutes deux un établissement digne de leur famille, de leurs vertus.

— Merci! — dit Mathilde.

Dans la conversation qui suivit, Guillaume s'enquit auprès d'elle de ses véritables intentions en faisant enlever Bertrade et Anne.

— J'avais résolu, répondit-elle, — de les faire conduire dans l'abbaye d'Avranches, par une sorte de considération que je voulais garder encore pour leur famille; autrement, là ne se fût point borné mon ressentiment.

— Il est heureux pour tous que les choses aient pris cette tournure, — répondit le duc.

Et il sortit, laissant Mathilde sous l'impression de cette menace vaguement exprimée, blessante pour une épouse aussi altière que la duchesse.

Quoi qu'il en soit, Anne et Bertrade avaient en elle désormais, sans la connaître, une ennemie implacable, qui ne devait laisser échapper aucune occasion de tirer vengeance de l'affront qu'elle avait subi, et dont elles étaient la cause innocente.

Le jour suivant, deux femmes voilées se présentèrent aux portes du palais, insistant pour voir le duc.

Non sans beaucoup de difficultés, elles furent conduites devant Guillaume, qui, un peu remis des commotions de la veille, s'entretenait avec Mathilde.

Dès qu'elles l'aperçurent, les deux inconnues se jetèrent à ses pieds, et, écartant leurs voiles, lui laissèrent voir leurs visages baignés de larmes.

C'était Anne Anscharise et Bertrade de Commeilles.

Le duc recula, voulut les relever...

Elles s'y refusèrent, en disant:

— Seigneur, vos fidèles sujettes ne quitteront cette posture que lorsque vous aurez consenti à les faire reconduire dans un couvent, où elles gémiront le reste de leur vie d'avoir enfreint les ordres de leur père.

Mathilde, elle aussi, avait reconnu ses rivales détestées; il est un instinct dans le cœur des femmes qui est infaillible.

Comme Guillaume restait interdit:

— Répondez à ces belles suppliantes, — lui dit-elle, et ne les laissez pas si long-temps dans

cette humiliante position. Je me retire pour ne gêner en rien cette entrevue et votre décision ; en m'éloignant, si ma faible voix peut être de quelque poids dans la balance de votre volonté, je vous supplie, mon noble époux, d'exaucer leur prière... Vous ne pouvez avec justice garder pour le monde deux âmes faites pour la retraite.

Elle sortit au moment où Guillaume allait lui imposer silence.

Resté seul avec Bertrade et sa compagne, il leur parla avec bonté, les exhortant à prendre patience.

—Grand prince, si nous avons conservé quelque pouvoir sur votre cœur, — dit Anne, — faites en sorte que nous soyons réintégrées dans l'abbaye de Préaux, que nous n'eussions jamais dû quitter. C'est là que désormais nous coulerons dans la prière et les regrets une existence triste et vide.

— Quoi! — objecta le duc attendri, — une position libre, brillante, ne saurait-elle avoir de charmes pour vous?

— Non, non...

— Si elle vous attachait à ma cour?...

— Encore moins.

— Plus tard... un mariage que sanctionnerait votre famille, formé par mes mains... béni du ciel...

— Je n'aime personne, répliqua Anne sans hésitation.

Bertrade baissa les yeux, rougit et se tut.

— Ainsi, — continua Guillaume, —mes deux jeunes amies persistent à s'éloigner de moi?

— Oui... oui... — dirent-elles d'une voix faible.

—A s'exiler loin du monde, où tout, leur jeunesse, leurs grâces, leur esprit, les appelle?...

— Hélas! oui... sire duc.

Ce fut du bout des lèvres qu'elles prononcèrent cette affirmation démentie par leur cœur.

— Réfléchissez encore.

— Nous l'avons fait, seigneur.

— Eh bien, — dit Guillaume, dissimulant de son mieux l'émotion qu'il éprouvait, — vous serez satisfaites... Veuillez vous relever... cette posture ne vous convient pas... Vous allez partir...

Les ayant fait asseoir, il sortit brusquement, non sans se retourner pour leur jeter un dernier regard dans lequel il y avait autant de tendresse que de compassion.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, que Roger de Beaumont entra seul. Il s'inclina devant les deux amies, leur adressa plusieurs paroles aimables, et les pria de le suivre.

Dans la cour, attendaient deux haquenées de la duchesse. Bertrade et Anne furent invitées à y prendre place. Roger prêta sa main pour elles y monter.

Les yeux du brave comte ne quittaient pas ceux de Bertrade.

Quatre archers sous ses ordres composaient le cortége.

Il se mit en marche.

De la fenêtre de son appartement, Mathilde le regarda s'éloigner avec tous les signes d'une grande satisfaction.

— Où envoyez-vous ces intéressantes créatures? — demanda-t-elle au duc qui venait de la rejoindre et se tenait debout derrière elle.

— A l'abbaye d'Avranches, Madame, — répliqua-t-il; pouvais-je mieux faire pour vous être agréable?

— Non, dit-elle, — non; merci encore!

La duchesse se jeta dans les bras de son mari.

Pour achever de la dissuader, celui-ci tourna cette aventure en badinage, et il plaisanta l'incrédule Mathilde sur ses craintes chimériques.

La duchesse parut complètement rassurée; mais, dans son cœur, elle conservait une haine profonde aux deux jeunes filles qui avaient troublé sa tranquillité. D'ailleurs, elle avait l'intime conviction que, ne fût-ce qu'un moment, elles lui avaient aliéné l'amour de Guillaume; et, pour elle, c'était un outrage irrémissible, dont sa fierté s'indignait.

Les femmes hautaines, comme était la duchesse Mathilde, sont capables de dissimuler un ressentiment; mais elles ne savent jamais pardonner un affront.

IV.

La route se fit avec une extrême lenteur de Rouen à Avranches; et cependant, au gré des voyageurs, elle parut rapide... C'est qu'ils avaient des motifs graves pour appréhender l'instant où l'on devait toucher au terme du chemin.

Pour les deux jeunes filles s'ouvrait une nouvelle prison ; les portes du monde allaient pour toujours, après tant d'efforts, tant de traverses et d'illusions, se refermer derrière elles.

C'était l'exil, la captivité; c'était la désespérance!

Roger de Beaumont, lui, était sur le point de se séparer de tout ce qu'il aimait, de Bertrade, à qui il devait de connaître l'amour. Ces pensées rendirent les esprits soucieux à mesure qu'on approcha de la fatale abbaye d'Avranches; les fronts s'inclinaient mornes et tristes vers la terre.

La séparation fut pénible, douloureuse... Elle ne provoqua point de cris, mais il y eut des larmes silencieuses, larmes amères, répandues de part et d'autre.

Les novices avaient appris à estimer le caractère de leur guide ; l'une d'elles, Bertrade, se sentait irrésistiblement entraînée vers lui par un penchant qui avait vite effacé dans son cœur l'image du duc Guillaume.

— Allez, brave seigneur, — lui dit-elle sur le seuil du cloître, — et dites à votre maître que ses féales sujettes vont expier par une vie de chagrins un moment d'erreur. Pourquoi nous sommes-nous fiées à lui !... Enfin... s'il n'a pas tenu ses trop brillantes promesses, nous le lui pardonnons, et, dans une retraite austère, nous n'en formerons pas moins des vœux pour sa félicité !

Profondément préoccupé, Roger retourna à Rouen avec l'escorte. Il transmit au duc, sans en rien omettre, les dernières paroles des deux résignées.

Guillaume, harcelé par Mathilde, n'avait, comme on sait, que faiblement insisté pour retenir les novices. La jalousie de la duchesse les lui rendait embarrassantes. Il fut affecté d'avoir encouru une sorte de reproche de leur part.

Sans doute il avait satisfait à un devoir, mais non pas aux obligations qu'il s'était volontairement imposées lui-même.

Mathilde le louait et le remerciait de sa manière d'agir; mais Anne et Bertrade avaient bien le droit de se plaindre de sa conduite envers elles; car il les avait sacrifiées, en quelque sorte, à une réconciliation.

Guillaume s'avouait cela, et cette idée le tourmentait souvent, même au milieu des préoccupations les plus sérieuses.

Son fidèle confident, Roger, ne contribua pas peu, par sa façon d'être, à lui rappeler ses torts. Il était devenu devant lui contraint, gêné ; une mélancolie s'était emparée de son esprit, naguère libre et fort... On eût dit qu'il pliait sous le faix d'un lourd chagrin. Le noble seigneur s'éloignait de plus en plus de la cour; il ne s'y rendait que sur un ordre ou lorsque son service auprès de la personne du duc y nécessitait sa présence.

Guillaume pénétra la cause de cet accablement. Bien que sa passion pour les jeunes filles, comme tant d'autres qui traversèrent son existence, fût presque éteinte, il ne put maîtriser un mouvement de jalousie en s'apercevant de l'impression produite par l'une d'elles sur le cœur rebelle de Roger de Beaumont.

Il s'appliqua à approfondir ses sentimens, et sut bientôt que c'était pour Bertrade que ce seigneur soupirait.

Mais la contrariété causée à Guillaume par cet attachement bien naturel, fut passagère. Il repoussa loin de lui toute pensée semblable à celles qui l'avaient attaché aux fugitives; ne conservant pour elles et pour son ami qu'un intérêt véritable, il résolut de dissiper jusqu'aux moindres doutes de Mathilde, en s'occupant de leur établissement.

Plein de cette bonne pensée, Guillaume se rendit secrètement à Avranches auprès des deux novices, à qui il exposa nettement ses intentions à leur égard.

Bertrade et Anne dépérissaient d'ennui dans ce cloître : aussi n'eut-il pas de peine à vaincre leur faible résistance.

Au retour de ce voyage, il fit mander Roger de Beaumont et Robert Bigot. Il leur rendit compte de ce qu'il voulait faire pour eux et de ce qu'il avait déjà tenté et obtenu.

Il est superflu de rapporter comment fut accueillie cette confidence, ni l'effet qu'elle produisit sur les deux seigneurs.

Le comte Anscharise et le sire de Commeilles furent aussitôt avertis par Guillaume de l'intérêt qu'il daignait prendre au sort de leurs filles, et de l'union qu'il projetait de leur faire contrac-

ter, union à laquelle elles avaient donné une adhésion complète.

L'honneur que leur faisait le souverain de s'occuper si spécialement de l'établissement de leurs deux filles, qu'ils ne voulaient point doter, attira à Guillaume de vifs remercîmens. C'est plus qu'ils n'avaient jamais osé espérer. D'ailleurs, la nouvelle position que faisait la faveur du duc aux cadettes, ouvrait aux aînés de ces familles la route de la fortune et des honneurs.

Ayant réuni tous ces suffrages, il ne restait plus à Guillaume qu'à prévenir la duchesse de ses projets.

Il le fit avec gaîté, s'attendant à voir accueillir avec une grande joie par Mathilde une nouvelle qui devait lui donner une entière sécurité sur sa fidélité et sur la pureté de ses intentions.

Il n'en fut rien.

Mathilde reçut sèchement l'aveu de tant de démarches, de tant de peines.

— Qu'aviez-vous besoin, lui dit-elle, de vous préoccuper si ardemment de deux créatures qui doivent vous être indifférentes? — J'ai le droit d'augurer mal d'un tel empressement que rien ne justifie, et dont le but est de sortir ces aventurières de leur retraite pour les rapprocher de vous.

Guillaume s'attendait trop peu à cette réponse pour y riposter convenablement. On suspectait sa conduite dans ce qu'elle avait de plus pur, de plus désintéressé ; cela lui parut une offense d'autant plus grave, qu'il ne méritait pas de la subir... Il s'arma de modération pour répliquer :

— Mathilde, vous interprétez mal mes sentimens ; ils ne sont que justes, généreux, naturels, vous le comprendrez plus tard.

Cette douceur ne calma pas la duchesse.

— Vos intentions généreuses, dit-elle avec aigreur, cachent des desseins coupables... Vous n'avez pas oublié ces jeunes filles... vous les aimez encore... et vous brûlez de me trahir à l'abri du nom que vous leur donnerez.

— Ces suppositions sont odieuses; ma conduite en cette circonstance ne saurait y donner lieu.... Sur quoi fondez-vous ces soupçons qui tentent de flétrir d'un même coup deux nobles seigneurs que j'estime, deux nobles filles que je respecte, et moi-même, moi votre époux ?

La colère du duc commençait à gronder sourdement.

— Sur quoi ? — répondit Mathilde, — mais croyez-vous donc que j'ignore vos actions ?... détrompez-vous...

— Qu'est-ce à dire ?...

— Dans quel but ce voyage secret, ce voyage dont tout à l'heure même vous ne m'avez point parlé, sinon pour concerter avec ces deux jeunes aventurières vos desseins pour l'avenir.

— Assez ! assez ! dit Guillaume qui frappa du pied.

— Sire duc, vous avez cru abuser une fois encore ma croyance ; mais j'ai fait épier vos moindres démarches, et votre conduite dans cette affaire à laquelle vous vous êtes si généreusement dévoué, dans laquelle vous compromettez mon bonheur, votre caractère et votre loyauté, n'est plus un mystère pour moi !...

Le duc dompta l'emportement où le jeta cette apostrophe, et, prenant cet air d'autorité et de grandeur dont il connaissait la puissance, il répondit d'un ton froid, mais absolu :

— Madame, j'ai fait dans tout ceci plus pour vous, peut-être, que pour ces infortunées, et rien pour moi. La bonne harmonie qui régnait entre nous avait été un moment détruite par votre jalousie, j'ai voulu la rétablir ; j'avais des torts apparens à vos yeux, je tenais à honneur de les réparer. Tels vous n'avez pas jugé mes sentimens, je le regrette. Quant à vos injures, j'ai besoin de me souvenir que vous êtes duchesse de Normandie pour les laisser impunies ; mais tenez pour certain ce que je vais vous dire. Ce que j'ai fait, je le maintiens ; ce que j'ai résolu s'accomplira, parce que c'est justice. Une fois unies, ces jeunes filles paraîtront à ma cour, si telle est la volonté de leurs époux ou leur désir... Nul ne sera assez hardi pour y apporter obstacle... Elles jouiront de la liberté qui appartient à tous mes sujets dont la naissance est digne de cet honneur.

— Monseigneur, croyez-vous que je le souffrirai, moi ?

— Vous le souffrirez, parce que je le veux, parce que je suis votre souverain, votre époux, votre maître, et qu'il est de votre devoir d'obéir quand je commande.

— Je leur céderai la place...

— Non, je vous le défends..... le jour où vous serez exilée de cette cour, c'est que telle aura été

ma volonté et non la vôtre... Prenez garde, Mathilde, prenez garde de lasser ma patience et que ce jour soit plus prochain que vous ne le désirez vous-même !

Il y avait une menace tellement formulée, tellement manifeste dans ces derniers mots, que la duchesse en fut effrayée.

— Guillaume, vous ne m'avez pas habituée à un pareil langage, — dit-elle presque vaincue en voyant ses efforts se briser contre l'énergie du duc.

— Je suis tel que vous me faites, — répondit-il.

— Vous me traitez non en souveraine, mais en esclave.

— Non, vous dis-je, et je vous parle sans colère. Tant que vous vous êtes montrée douce, soumise, aimante, vous avez régné sur moi ; j'ai mis mes soins à vous plaire, j'ai sacrifié tout ce qui pouvait porter ombrage à une jalousie dont je me sentais fier, puisqu'elle m'était un sûr garant de votre amour. Dès l'instant que vous sortez de cette réserve, je me crois dégagé de tout lien et libre de vous montrer que je n'étais point soumis à vos désirs par faiblesse, mais par déférence, par attachement. — L'on m'attend au conseil, il faut que je vous quitte...

— Ah ! Guillaume ! je n'oublierai jamais cette déplorable scène... Vous m'apprenez à vous connaître, vous vous révélez à moi...

— Si, jusqu'à présent, vous m'avez supposé une de ces natures que l'aigreur fait plier, que la colère et la menace font faiblir, vous me jugiez bien mal.

— Un dernier mot. Au moins n'assisterai-je pas à ce mariage ?

— Soit !... Je vous en dispense.

— Cela est heureux, seigneur, et je vous en remercie.

— L'on va venir me chercher, Madame ; que mes serviteurs ne voient pas ce qui s'est passé entre nous. Rentrez dans votre appartement.

— Mais, seigneur... c'est de la violence...

— Je vous ai dit de vous retirer...

— Et si je résiste ? — demanda fièrement Mathilde, révoltée de cette domination à laquelle elle cherchait un moyen de se soustraire.

— Si vous résistiez ? — répéta le duc étonné de cette persistance. — Vous ne l'oseriez pas !

— Je l'ose, — dit-elle en s'éloignant de la porte qu'elle avait été sur le point de franchir.

Guillaume concentra les rayons ardens de son regard sur sa femme, et dit d'une voix frémissante :

— Obéissez !... je l'ordonne !... Quand je commande au peuple normand, il obéit ; quand je passe, il s'incline... c'est qu'il sait que je sais punir les rebelles... J'aime mon peuple, j'ai pour lui un amour aussi vrai que celui que je vous porte, et cependant je ne tolérerais point de sa part un acte d'insoumission. Je traite d'égal à égal avec des rois, je suis puissant, honoré, redouté, et cette énergie inébranlable qui m'a maintenu à la place élevée où ma naissance et mes destinées m'ont conduit, se briserait devant la résistance d'une femme !... Oh !... vous n'avez vu en moi, — je vous l'ai dit, — que l'époux généreux, aussi ne croyez-vous pas à l'homme fort... C'est un tort grave... c'est une imprudence... Guillaume, s'il a un cœur aimant, a une volonté de fer, et quand un obstacle se dresse devant lui, il le renverse, il l'écrase !... Rentrez ! rentrez, Mathilde ; ne m'irritez pas davantage par une désobéissance aveugle, inutile.. Il serait insensé à vous de lutter avec moi...

Cette fois la duchesse ne put se méprendre : elle lut sur le visage pâle de Guillaume toutes les colères de son âme. Elle eut une hésitation ; mais d'un geste impérieux il lui désignait la porte de son appartement.

Elle obéit.

— Seigneur, — dit un page qui entra, — on réclame votre présence au conseil.

— J'y vais.

Et il sortit en murmurant d'une voix altérée :

— En arriver à ces extrémités... c'est horrible !

En dépit des obstacles suscités par Mathilde, le mariage entre Bertrade de Commeilles et Roger de Beaumont s'accomplit. Le même jour fut célébré, à la même chapelle, celui d'Anne Anscharise avec Robert Bigot.

Suivi de toute sa cour, Guillaume, dans un magnifique costume, servit de témoin.

Ce fut une pompeuse cérémonie suivie d'une fête brillante à laquelle assista toute la fleur de la noblesse normande. Seule, la duchesse prétexta une indisposition qui l'exempta de paraître. Cette indisposition ne fut trouvée étrange par personne, attendu l'état de grossesse de Mathilde.

En revanche, le prince Robert, fils de Guillaume, quoique encore enfant, accompagna la cour.

Renfermée chez elle, Mathilde s'abandonnait aux transports jaloux de son âme; elle formait mille projets de vengeance contre celles qui l'avaient, sans s'en douter, blessée dans son orgueil, dans sa passion.

Les premiers mois du mariage des deux couples furent des plus heureux. Robert et Roger semblaient redoubler d'attentions pour rendre brillant le sort de celles qu'ils aimaient tant !... Ils étaient fiers de leurs jeunes épouses à qui le mariage donnait une beauté plus arrêtée, plus éclatante. Ils les conduisaient à la cour, où elles étaient admirées, fêtées par tous, et notamment par Guillaume, qui s'applaudissait chaque jour d'avoir accompli jusqu'au bout une bonne action, sans que sa conscience eût rien à lui reprocher qui pût en atténuer le mérite.

Les deux seigneurs, bien qu'ils eussent été les confidens de ses sentimens d'autrefois, le voyajent sans nul ombrage, courtois, plein de galanterie, empressé auprès de leurs jeunes femmes, dont plus que jamais ils étaient épris. Cette confiance naissait de l'assurance qu'ils avaient d'être aimés; au surplus, ils se reposaient sur la loyale amitié du duc.

Il n'en était pas de même de Mathilde; chaque jour elle vouait une haine plus profonde à celles qu'elle croyait ses rivales; et le moindre propos flatteur de Guillaume qu'elle saisissait, le moindre mouvement qu'elle remarquait, en épiant d'un œil infatigable, affermissait ses soupçons, aiguillonnait sa jalousie.

Néanmoins elle possédait l'art de dissimuler sous un air d'indifférence son aversion pour Bertrade et Anne.

Le duc, à qui elle n'adressait plus de reproches, fut dupe de ce manége. Il s'imagina que Mathilde avait enfin ouvert les yeux à la raison; il ne crut pas de sa dignité de tenter un rapprochement, mais il se promit de n'y pas être contraire, s'il venait de la part de la duchesse.

Sur ces entrefaites, pour s'attacher davantage Roger, dont il appréciait les qualités précieuses et le dévoûment rare, il le nomma premier ministre. Cet acte, qui obligeait l'époux de Bertrade à être constamment auprès de Guillaume, eût dû suffire pour dissiper les doutes de Mathilde; loin de là, comme tous les esprits étroits qui ne veulent jamais revenir sur un jugement une fois prononcé, elle fut convaincue qu'en agissant de la sorte à l'égard de l'époux, Guillaume avait pour objet de complaire à la femme, à qui revenait une partie des avantages et honneurs de cette haute position.

Les choses étaient en cet état, lorsqu'un jour, au milieu d'une réunion nombreuse dont faisaient partie Mathilde avec son fils Robert, un messager apporta à Guillaume une lettre du sire Robert Bigot.

Il se disposait à l'ouvrir... un grand tumulte éclata dans la salle voisine... Il fit quelques pas vers la porte afin d'en connaître la cause...

En cet instant, Roger de Beaumont parut. Depuis la veille que le duc ne l'avait vu, un changement effrayant, étrange, s'était opéré dans toute sa personne.

Il semblait avoir vieilli de dix années...

Sa pâleur, son désespoir, le désordre de ses vêtemens, arrêtèrent les paroles sur les lèvres de tous les assistans...

Plusieurs seigneurs, Gauthier, *sans avoir*, Raoul de Tesson, Auvre Géant, le comte Urbain, s'empressèrent autour de lui, l'interrogèrent...

Il ne pouvait proférer un seul mot, et il tomba presque sans connaissance entre les bras de Guillaume.

Rappelé à la vie, interrogé de nouveau, il ne put que dire en cachant son visage dans ses mains :

— Elle est morte... perdue pour moi!...

Un pressentiment funeste traversa l'esprit du duc. Son regard rencontra par hasard celui de Mathilde : elle tressaillit.

— Parlez, messire, parlez...

— Bertrade... l'ange dont vous m'avez confié le bonheur... elle est morte...

— Morte !... répéta-t-on.

— Si jeune!... dirent les dames.

— Si belle!... ajoutèrent les guerriers pleins d'émoi.

— Si vertueuse!... soupira Guillaume.

— Oui... cette nuit même... elle s'est éteinte dans mes bras, en proie aux plus affreuses convulsions...

— Grands dieux!...

— Et cette mort, — continua Roger dont les paroles s'arrachaient avec peine, — cette mort est le résultat d'un crime abominable...

— La douleur l'égare, — dit Mathilde, qui, jusque-là, était restée muette.

—Non, Madame... on l'a empoisonnée... vous le savez bien...

— Que dit-il?... fit-on dans l'assemblée.

— Et qui accusez-vous, Roger? — demanda le duc saisi d'un tremblement.

A cette question, Roger de Beaumont releva la tête, et paraissant un moment faire trève à sa poignante douleur pour donner un libre cours à son indignation, il promena son œil troublé sur le cercle d'assistans qui l'entouraient.

— Qui j'accuse? — dit-il d'une voix haute et vibrante. — Oh! mon souverain, faut-il vous révéler cette vérité affreuse..... Y croirez-vous, d'ailleurs...

On attendait plein de stupeur; les cœurs ne battaient plus dans les poitrines. — Il ajouta lentement, comme pour donner plus d'autorité à ses paroles :

— J'accuse ici, hautement, devant tous, la duchesse Mathilde, votre épouse!...

— La duchesse? — s'écria Guillaume en se tournant vers elle.

— Moi!... moi!... exclama à son tour Mathilde, dont les traits s'étaient couverts d'une pâleur livide.

— Vous, Madame, — répéta Roger en la considérant avec une fixité effayante.

L'assemblée se taisait.

Guillaume restait immobile, comme anéanti par cette foudroyante accusation qu'il n'avait que trop de motifs de croire fondée.

— Roger, dit-il enfin, avez-vous songé à la gravité d'une telle accusation?... Votre raison n'est-elle pas troublée par le chagrin d'une perte aussi cruelle?

— Non, non, Seigneur...

Avec effort, Mathilde s'était approchée jusqu'auprès de Guillaume; elle tomba défaillante à ses pieds, en proférant d'une voix qu'elle cherchait à rendre assurée :

— Guillaume, mon souverain, mon juge, on a devant vous outragé audacieusement votre épouse; c'est à vos genoux qu'elle vient réclamer, non asile et protection, mais justice.

— Oui, oui, justice! — ajouta Roger.

— Vous l'aurez... — dit brièvement le duc.

Les spectateurs attendaient avec anxiété le dénoûment de cette scène.

Guillaume interpella Roger après avoir longuement réfléchi.

— Sur quoi fondez-vous vos soupçons?... où sont vos preuves?

— Je n'en ai point d'autre que ma parole de chevalier... Je l'engage...

— Ah! ah!... firent quelques voix dans l'assemblée.

— Allégation mensongère et perfide, — dit Mathilde avec vivacité; — on veut me perdre... et l'on n'a pas une preuve.

— Celui de mes serviteurs qui a versé le poison, a avoué son crime en voyant les tortures de Bertrade... Il agissait d'après les ordres de la duchesse...

— C'est faux!... interrompit-elle. — La sueur perlait de ses tempes pendant ce débat pénible.

— Où est cet homme?... qu'on l'amène... dit précipitamment Guillaume.

— Il n'existe plus...

— Comment?...

— Je l'ai tué!...

— Prenez-y garde, Roger... Vous êtes mon ami, mon serviteur; mais la duchesse est mon épouse... et, pour l'accuser, il faut d'autres preuves que des discours...

— Il n'en existe pas... il n'en peut exister, — répéta la duchesse.

— Attendez... attendez, — dit l'époux de Bertrade posant sa main sur son front comme pour rappeler sa mémoire égarée; ce misérable, en expirant, m'a dénoncé un autre crime; il m'a dit que la compagne de Bertrade, Anne Anscharise, elle aussi, devait périr victime du poison remis par les mains jalouses de la duchesse.

— Ah!... exclama Guillaume avec un frisson d'horreur... quel abîme!

Et se rappelant tout-à-coup, comme par instinct, la missive que lui avait remise le messager de Robert Bigot, il l'ouvrit en toute hâte, la parcourut et dit d'une voix sombre :

— Elle aussi!... infortunée... La vérité se fait jour!

Repoussant avec un regard terrible Mathilde, qui se tenait suppliante à la même place :

— Malheureuse! — s'écria-t-il.

Un long et cruel silence succéda à cette scène palpitante.

— Vous, Guillaume, vous aussi vous m'accusez?... demanda, d'un accent étouffé, la duchesse.

Il ne lui répondit pas.

En cet instant, la porte s'ouvrit à deux battans; le visage morne, abattu, l'air sombre, parurent sur le seuil Robert Bigot, le sire de Commeilles, le comte Anscharise et tous les autres parens des deux victimes.

Ils firent quelques pas vers Guillaume, il les prévint en disant :

— Je sais, messires, quel sujet vous amène; je sais ce que vous venez réclamer de ma justice... c'est une vengeance éclatante... Si elle est méritée, vous l'aurez.. Quoi qu'il en puisse coûter à mon cœur, je vous promets que l'auteur de si exécrables forfaits recevra un châtiment exemplaire.

Puis, se tournant vers Mathilde épouvantée :

— Madame, — ajouta-t-il en se voilant le visage de ses mains, — Madame, c'est votre mort qu'ils me demandent...

Elle se redressa sur elle-même pour répondre.

— Je ne descendrai point à me justifier... Tuez-moi; satisfaites toutes les passions, toutes les haines dont je suis la victime... Seulement, au nom de notre fils Robert, au nom de cet autre créature que je porte dans mon sein, épargnez-moi de tels outrages, ne me déshonorez pas!...

— Je demande le jugement de Dieu! — dit Roger.

— Nous le demandons... ajoutèrent les membres des deux familles...

— Je l'accepte... répliqua Mathilde; — que viennent en champ clos les félons qui m'accusent... Je trouverai des champions pour me défendre, ne fût-ce que dans cette noble assemblée... N'est-ce pas, Raoul de Tesson, n'est-ce pas Urbain, Gautier, Hugues de Grentemesnil, que ne vous laisserez pas planer une calomnie sur le front de votre souveraine?

Aucun ne répondit.

— Eh bien, dit-elle exaltée, si les chevaliers normands me refusent l'appui de leurs bras, j'appellerai à moi la noblesse de Flandre, j'appellerai, s'il le faut, mon digne père, le vaillant comte Baudouin; mes frères tireront l'épée pour l'honneur de leur malheuse sœur...

— Nul ne viendra... elle est coupable, — proféra sourdement le vieux sire de Commeilles.

— Vengeance! justice!... ajoutèrent les autres membres des deux familles en deuil.

Un frémissement d'approbation parcourut l'assemblée.

La duchesse ne put l'entendre : ses forces l'avaient trahie; elle venait de tomber à la renverse sur la dalle, privée de sentiment.

Le prince Robert, en voyant tomber sa mère, poussa un cri et courut vers elle, tandis que Guillaume, impassible, glacé, semblait étranger à tout ce qui se passait autour de lui

V.

Le premier moment passé, lé dùc de Normandie frémit à la pensée de sacrifier sa femme, quelque exécrable, quelque avéré pour lui que fût son crime. Sa position était difficile, sa tâche pénible à accomplir, placé entre son attachement et ses devoirs.

D'un côté, il lui fallait mécontenter ses sujets, en refusant de procéder par les voies ordinaires en pareille occurrence; il lui fallait faire une exception, renverser les lois établies; et, d'un autre côté, son cœur se révoltait à l'idée de livrer aux chances d'un jugement celle qu'il avait si ardemment aimée, qu'il aimait encore, la mère de son fils Robert, et qui ne s'était rendue coupable d'un forfait aussi horrible que par un excès d'affection, dans une heure de folie...

Pour être un grand homme, Guillaume ne se sentait pas la force d'être un Brutus...

Vers ce temps, la duchesse mit au jour le prince Henri.

Cette circonstance lui fut favorable, car elle

ne contribua pas peu à désarmer tout-à-fait le duc.

Bien que le crime fût aux yeux de Guillaume à l'état de certitude, les preuves aux yeux du monde étaient insuffisantes pour faire condamner Mathilde. Peu connaissaient son inimitié envers les jeunes filles, et d'ailleurs les apparences avaient été trop bien gardées par elle, pour qu'il fût possible, les instrumens de sa vengeance n'existant plus, de rendre patente la vérité de l'accusation dirigée contre elle avec tant d'audace.

Bigot et Roger durent dévorer leur désespoir et mettre un frein à leur colère. Le mécontentement de ces seigneurs fut au comble, l'amitié qu'ils vouaient à Guillaume se refroidit singulièrement, lorsqu'après bien des lenteurs et des retards, il démêlèrent que son intention n'était pas de sévir.

Il les combla de bienfaits pour reconquérir leur attachement. Il y parvint à force de procédés, d'estime, de douceur quant à Roger de Beaumont; mais, long-temps après la conquête de l'Angleterre, Bigot, lui, entra dans une conspiration. En considération de ses griefs passés, Guillaume lui accorda sa grâce.

Cependant, quoiqu'il eût porté atteinte à sa réputation de justice pour épargner Mathilde, l'affection qu'il lui portait s'était considérablement refroidie. Le fruit que cette princesse mit au monde dans ces tristes circonstances, ne fut reçu ni d'elle ni de son mari avec la joie qu'on éprouve d'ordinaire à se voir revivre dans ses descendans.

Le jeune Henri, pour me servir de l'expression d'un historien de Guillaume, fut un de ces malheureux enfans à qui leur père ni leur mère n'ont jamais souri.

Toujours Guillaume eut une sorte de prévention contre cet enfant; prévention qui influa sur le caractère de Henri, qui, plus tard, fut exclus de la succession de son père.

L'aîné, le prince Robert, et l'objet de la prédilection particulière de Mathilde, fut un éternel sujet de discorde entre la duchesse et Guillaume, parce que celle-ci, extrême dans toutes ses passions, tolérait, autorisait, en quelque sorte, les mauvais penchans de son fils. Cette mauvaise direction porta ses fruits dans l'avenir. Robert leva l'étendard de la révolte contre son pèje, sur qui, à la bataille de Gerberoy, entreprise par Guillaume pour le châtier, il porta une main coupable.

Le duc, presque constamment en hostilité contre ce fils qu'il voulait réduire, ne lui pardonna jamais un affront dont il fit retomber avec justice la faute sur Mathilde.

Au retour de la campagne de Gerberoy, une scène terrible éclata entre lui et elle à ce sujet. Il lui adressa les plus sanglans reproches, lui fit des menaces redoutables contre cet enfant insoumis, qui propageait l'exemple de la rébellion.

La duchesse, depuis long-temps courbée sous le poids de ses remords, châtiment auquel n'échappe jamais le coupable, quel que soient son rang et sa puissance, la duchesse, dis-je, ne put supporter de telles secousses.

Elle tomba gravement malade, et ne tarda pas à succomber aux suites de cette maladie.

Ainsi mourut, jeune encore, cette princesse qui, s'abandonnant aux déchaînemens de ses passions, ne reculait devant aucun excès pour satisfaire ses haines.

Ainsi furent vengées Bertrade de Commeilles, Anne Anscharise et plusieurs autres victimes encore de la jalousie de cette femme hautaine, violente, emportée et cruelle.

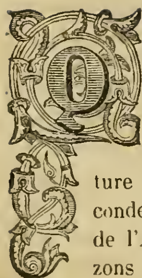
Le ciel, qui lui infligea les tortures cuisantes du remords, qui infiltra dans son âme irascible un tourment qui l'accompagna jusqu'au tombeau, a dû se montrer sévère et justement irrité lorsqu'elle comparut devant son divin tribunal.

— Mais Bertrade et Anne, deux anges, ont dû prier pour elle !

Eugène Mahon.

SOUVENIRS D'UN VOYAGEUR.

L'ALGÉRIE EN AMÉRIQUE.



Que de fois les campagnes du Mexique m'ont rappelé les souvenirs des campagnes de l'Algérie!

Ce n'est pas la nature qui présente ces analogies; non, la nature mexicaine est plus riche, plus féconde, plus large encore que la nature de l'Afrique septentrionale; ses horizons sont plus étendus, sa lumière plus intense et plus ardente; ses montagnes, au lieu de se déployer en chaînes harmonieuses qui représentent une espèce d'ordre et de régularité, sont jetées çà et là, sans ordre, sans symétrie, comme si leur naissance était due au caprice, au formidable caprice des volcans!

Ce ne sont ni les jours brûlans, ni les nuits humides de ces contrées tropicales, que l'on peut comparer aux journées radieuses, aux douces nuits de l'Afrique; le ciel d'Amérique a des soleils plus rudes et des constellations moins bienfaisantes que celui de l'Algérie.

D'ailleurs, mille insectes lumineux sillonnent les nuits mexicaines de leurs étoiles vagabondes, glissent incessamment sur le sombre rideau des forêts, et se posent en grappes de feu sur les branches des arbres, fruits incandescens d'un pays où les journées n'ont point d'ombre, où les ténèbres elles-mêmes rayonnent de clartés.

La nature africaine est loin de ressembler à la nature de l'Amérique. Aussi les orangers ont beau secouer leurs fleurs, les palmiers ont beau balancer au vent leurs tiges sveltes couronnées d'un bouquet de plumes végétales, le voyageur ne peut se faire illusion : l'Afrique et l'Amérique sont deux continens, deux mondes, deux hémisphères, et un océan les sépare.

Mais si de la contemplation de la nature vous passez à l'étude des mœurs populaires dans les campagnes du Mexique, il vous semble retrouver les vagues traditions de la vie arabe. C'est là seulement qu'est l'Algérie.

Lorsque le vaisseau qui portait Cortez à travers le golfe, cette Méditerranée de l'Amérique, glissait lentement sur des eaux paisibles où se reflétaient les Cordillières; à l'ombre de ces voiles à moitié pendantes, une population de soldats, de prêtres et de matelots saluaient le rivage de ses chants de fête.

Or, cette population qui allait ainsi joyeuse à la conquête d'un nouveau monde, portait dans ses veines le sang mêlé de deux races. Plusieurs d'entre ces aventuriers gardaient encore les habitudes des deux peuples qui avaient co-habité dans la Péninsule. Plusieurs faisaient dater le christianisme de leur famille du siége de Grenade et des derniers soupirs de la royauté andalouse.

Après ceux-là, d'autres vinrent, semblables aux premiers; les pentes des Andes se peuplèrent; les campagnes furent défrichées; des animaux inconnus à ces contrées s'y acclimatèrent et couvrirent en peu d'années les champs de

leurs innombrables troupeaux. L'Amérique changea de face. La population hispano-arabe ne changea pas.

Cela se conçoit; dans la patrie, tout est sujet aux variations, aux modes ; mille fantaisies viennent à chaque instant refaire les habitudes d'un peuple. Il se modifie d'année en année, de mois en mois. Nul motif ne le porte à tenir à ses vieilles coutumes. Le sol du pays est sous ses pieds; il vit, il meurt entre le berceau de ses enfans et le tombeau de ses ancêtres.

Il n'en est plus ainsi dans l'exil. On aime d'autant plus la patrie que la patrie est absente. On n'a pas la réalité, mais on garde l'image; et plus on s'éloigne, plus on s'attache à ces vestiges d'un autre temps, d'un autre sol, à ces coutumes antiques des aïeux.

C'est une religion que l'amour de la patrie, et le culte de cette religion dans l'exil est l'observation stricte et continue des mœurs paternelles.

Voilà ce qui fait que nous retrouvons aux Etats-Unis les usages de l'Angleterre au xviie siècle; usages complètement effacés sur leur terre natale. Voilà ce qui nous montre, dans la vie des paysans du Mexique, un reflet de la vie des Maures du xvie siècle, au milieu des plaines de l'Andalousie.

Cavalier comme l'Arabe, le *ranchero* met son bonheur, sa vie tout entière dans son cheval; c'est son premier bien et sa divine ressource; il ne s'en sépare qu'avec la vie.

Comme l'Arabe, au cercle du foyer domestique, la conversation qu'il affectionne est celle qui roule sur le compagnon de ses fatigues, sur le mobile de ses joies, sur son cheval. Il s'anime en parlant de lui; ses yeux brillent, ses cheveux se dressent, il tressaille d'enthousiasme en énumérant les brillantes qualités de son alezan, ou les grâces infinies de son *tordillo* aux crins noirs.

Sa femme peut être malade à la maison, ses enfans courir tous nus à l'ardeur du soleil, pourvu que son cheval ait au râtelier une bonne provende de flèches de maïs et une mesure pleine de grain quand vient le soir, il dort sans souci, l'intrépide centaure : tout lui sourit dans ses songes.

Les jours de fête, lorsque la criarde cornemuse déchire au loin les échos des montagnes pour annoncer la fête du village ou les enivrantes émotions de la place des Taureaux, l'Arabe d'Amérique prend sa plus riche selle, il suspend au pommeau ce sac de cuir brodé de soie, d'or ou d'argent, qui rappelle le *djebira* des Arabes d'Afrique; il met à son cheval sa belle bride enrichie d'étoiles et de croissans d'argent, chausse son éperon à large mollette, et part au grand galop en soulevant d'épais nuages de poussière.

De même que l'Arabe, il ne marche jamais sans arme ; mais son arme à lui, c'est l'épée : la carabine se fabrique trop loin et coûte trop cher. la poudre est rare : aussi n'est-ce point de la carabine que se sert le paysan du Mexique pour exécuter sa *fantasia*, mais de la lance ou du sabre.

Du plus loin qu'il aperçoit un ami, il porte la main à la poignée de la latte de fer qui ne l'abandonne jamais, tire cette arme quelque peu rouillée, la brandit fièrement au devant de lui, la fait tourner en cercle autour de sa tête; puis, poussant tout-à-coup ce cri de *saint Jacques*, auquel son cheval obéit comme le coursier de l'Arabe obéit au cri de guerre, il se lance au galop, les jambes tendues, le corps penché, l'épée flamboyante dans la main droite.

Le voyageur qui vient au devant de lui en a fait autant, les deux chevaux s'entrechoquent en s'arrêtant court sur leurs jambes de derrière, et, labourant le sol de leurs sabots, les épées se croisent un instant, les cris se mêlent. Après ce simulacre de combat, qui rappelle la rencontre de deux cheikhs de l'Algérie, les deux cavaliers calment leurs dociles montures, et, laissant pendre l'épée à la dragonne de cuir, échangent une cordiale poignée de main.

Les complimens d'usage sont aussi longs, aussi exagérés, aussi emphatiques que ceux que se font en pareil cas les Arabes. Ils sont accompagnés aussi d'une multitude de formules religieuses, telles que : « Grâces à Dieu! si Dieu le veut! avec l'aide de Dieu! etc., etc. » Les deux Américains ne poussent pas plus loin la conversation sans allumer, non pas la pipe au tuyau de cerisier. dont l'usage est inconnu de l'autre côté de l'Océan, mais la feuille transparente du maïs, dans laquelle ils ont roulé la narcotique dépouille du tabac.

Quelquefois ils aspirent tour-à-tour la fumée du même cigarito, comme les Arabes aspirent la fumée du même chibouk. N'est-il pas étrange qu'à deux mille lieues de distance la même plante, brûlée d'une façon analogue, soit l'emblème de la paix, le signe de la fraternité?

Dans les fêtes locales, pendant l'intervalle qu'on laisse entre les différens combats de taureaux, les paysans mexicains se plaisent à mesurer tantôt leurs forces, tantôt leur adresse de cavaliers, tantôt la rapidité de leurs chevaux.

Un grand cercle se forme dans un champ ou sur la place d'un village; chevaux et cavaliers, serrés côte à côte, laissent au milieu un vaste espace libre, où les jeunes gens, le haut du corps nu, la ceinture serrée par une étroite bande de soie, vont se livrer à la lutte.

Les cavaliers qui arrivent trop tard au rendez-vous, plutôt que de former une seconde ligne derrière les premiers, lancent leurs chevaux sur le cercle et s'ouvrent de force une place entre deux compagnons, comme le coin s'ouvre un passage à travers les fils du chêne le plus compacte.

La lutte commence. Un silence profond règne dans l'assemblée. Tant que les forces des champions se balancent, tant que leurs efforts, détruits par des efforts égaux, restent sans résultat, chacun retient son haleine, chacun attend... Mais, lorsque l'un des deux athlètes, fatigué, semble laisser l'avantage à son rival, mille cris divers, partant de points opposés, encouragent le vainqueur, réveillent l'énergie de celui qui fléchit, modèrent l'un, excitent l'autre. Si la lutte vient à changer de caractère et passe d'un simple exercice à un véritable combat, le président du cercle, qui est ordinairement le major-dome d'une plantation voisine, ou l'alcade d'un village, n'a qu'un mot à dire, et les deux champions sont à l'instant séparés.

Au printemps de chaque année, les Arabes d'Afrique se livrent aussi à de semblables exercices. Que de fois n'avons-nous pas vu, dans les plaines qui s'étendent auprès des grandes villes du littoral, cinq à six cents cavaliers réunis en cercle, assister, sous la présidence d'un vieux cheikh, à des jeux athlétiques où la jeunesse du pays déploie son adresse et exerce ses forces.

Là, un cri du cheikh arrête aussi la lutte au moment où elle menace de devenir sérieuse; là les ordres du président désarmé des jeux sont aussi respectés que l'autorité du despote entouré de tout l'appareil d'une force imposante.

Les courses des deux pays offrent les mêmes rapports : deux cavaliers partent au galop sur un terrain uni, prennent la bride de leurs chevaux entre les dents ou la laissent flotter, suivant le degré de confiance qu'ils ont dans les jambes de leurs montures; puis ils se saisissent l'un l'autre et cherchent à s'enlever mutuellement de la selle.

Ils sont presque entièrement jetés hors la ligne verticale; leurs corps ne tiennent plus au cheval que par la pression énergique des genoux; cette pression suffit à la fois pour activer la course des deux quadrupèdes, les tenir presque collés l'un à l'autre et donner aux rivaux un point d'appui solide quoique mouvant.

Les deux hommes, les deux chevaux ne forment qu'un corps porté sur huit jambes, dont les mouvemens échappent à l'œil tant ils sont violens et rapides. Les bras se nouent autour des corps; les têtes se redressent et s'inclinent, chacune s'efforçant de dominer la tête rivale en l'obligeant à se courber sous la pression du menton. Les muscles sont tendus comme des cordes; ils dessinent leurs arrêtes vigoureuses sous la chair ruisselante des bras; les cheveux se mêlent et jettent à chaque instant une rosée de sueur sur les brunes épaules des athlètes.

Tout-à-coup, l'un des deux aventuriers raidit les jambes, écarte violemment son cheval, en appuyant l'éperon pour le porter en avant; en même temps, il imprime au corps de son adversaire une terrible secousse, l'ébranle, l'enlève, le soutient un instant dans l'air, en témoignage de sa victoire, et le dépose mollement sur le sol en arrêtant sa monture.

Sa victoire est célébrée par les cris de joie de tous les gens de son village.

Parmi ces divertissemens équestres, il en est un en Amérique auquel nous ne trouvons pas d'analogue en Algérie : c'est la course au coq.

Un des plus habiles cavaliers saisit un coq par les pattes et le tient de la main droite élevé au dessus de la tête de son cheval. Trente à quarante hommes montés se mettent à sa poursuite et s'efforcent, par tous les moyens possibles, de

lui arracher le malheureux animal, dont les plumes sèment incessamment le champ du tournoi.

Quelquefois le porteur du coq se voit arrêté par une ligne de chevaux qui lui barre le passage ; s'il juge qu'il peut la rompre, il s'élance contre elle et reparaît bientôt courant encore de l'autre côté. S'il reconnaît qu'il n'a nulle chance de se faire jour par une brusque volte, il trompe la vigilance de ceux qui le suivent, passe et repasse entre eux, tantôt se dressant sur ses étriers pour échapper à leurs atteintes, tantôt s'affaissant tout-à-coup, disparaissant pour ainsi dire sous la crinière flottante de son étalon.

Le pauvre coq est, comme on le juge bien, la victime de cette fête sanglante. Qu'il soit ravi à celui qui le porte, ou qu'il reste entre ses mains, il n'en est pas moins la plupart du temps mis en pièces. Chacun de ceux qui le touchent lui enlève au moins une poignée de plumes, quelquefois une aile entière, quelquefois la tête ; souvent le combat s'achève, parce que le cavalier poursuivi ne porte déjà plus dans sa main droite que les pattes du pauvre roi des basses-cours.

Dans les bals on retrouve encore, au Mexique, les souvenirs et les traditions des mœurs arabes. La danse du pays s'appelle *jarabe;* c'est, comme en Algérie, une espèce de pantomime, une série de poses et d'attitudes plutôt qu'une véritable danse. Je ne sais s'il ne serait pas plus juste de dire, au contraire, que c'est une véritable danse; car la danse primitive a dû être, selon nous, une pantomime représentant les actes voluptueux de la vie humaine, le drame de la passion, les enivremens de l'amour. La danse a imité la nature avant de la forcer à s'épanouir en pirouettes, à se rompre en sissonnes, à grimacer en entrechats.

Dans le *jarabe*, comme dans la danse mauresque, la mesure est d'abord lente, puis elle s'anime par degré, précipite ses temps, devient successivement tendre et passionnée, suppliante et furieuse, enfin elle s'éteint tout-à-coup dans les modulations du *dolce* ou dans les soupirs étouffés du *pianissimo*.

La danseuse suit la même gradation. D'abord ses pieds caressent mollement le sol en marquant la mesure, puis elle presse son mouvement en soulevant alternativement la pointe et le talon ; bientôt elle frappe à coups redoublés la terre, les roulemens furieux de ses pieds retentissent plus rapides que les notes qui composent le chant pressé de la guitare ; enfin elle ne se calme pas, elle s'affaisse ; la danse finit par des poses plutôt brisées que lentes, plutôt incohérentes que molles et gracieuses.

Chaque fois qu'elle prend une attitude plus voluptueuse que les autres, chaque fois que ses petits pieds traduisent habilement la musique, les applaudissemens éclatent, les spectateurs lui offrent le verre de mescal (eau-de-vie d'agave), comme les Maures offrent aux almées de leurs fêtes le flacon d'arák.

D'autres plus enthousiastes ou plus riches, tirant de leurs bourses des poignées d'argent, les jettent sous les pieds de la bayadère, arrosent largement le plancher des produits de leurs sucreries ou de leurs mines.

Quelques uns, plus polis ou plus tendres, posent adroitement sur les bras, sur les joues, sur le sein de la danseuse, des pièces de monnaie, avec lesquelles celle-ci continue à suivre la mesure sans les laisser tomber.

C'est absolument ce que font les Arabes pour les danseuses qu'ils préfèrent ; ils se plaisent à les couvrir d'or et d'argent, à mettre à l'épreuve leur merveilleuse adresse, qui consiste à conserver en équilibre sur leurs membres les pièces de monnaie qu'on y dépose.

D'où viennent ces mystérieuses analogies chez deux peuples si différens et placés à de si longues distances l'un de l'autre ?

Par quelle série de circonstances étranges les usages du peuple maure se sont-ils conservés en Amérique, parmi des peuples chez qui le type espagnol lui-même est déjà presque effacé ?

Nous l'avons dit, les souvenirs de la patrie absente survivent à l'amour, au nom même de la patrie.

Les Mexicains ne se rappellent déjà plus que leurs pères ont été Espagnols ; la plupart ignorent même que l'Espagne fut autrefois occupée par les Maures, et que les plus belles pages de son histoire sont celles qui ont été illustrées par les Abencerrages ou par les Ben-Zecri.

Qui sait, au milieu des forêts du Mexique, sur les plages du grand Océan, le long des flots capricieux de la mer Vermeille, qu'il existe au

monde une cour des Lions, une ruine appelée l'Alhambra?

Et cependant les fils ont conservé, par habitude, des mœurs que leurs pères ne gardaient religieusement que par vénération pour la terre qui leur avait donné le jour. (L'*Algérie*.)

HISTOIRE NATURELLE.

LES NIDS D'OISEAUX.



C'est un des plus intéressans sujets de l'histoire naturelle que l'étude des nids, dans la série entière des animaux; et les oiseaux, en particulier, offrent à notre admiration des produits aussi riches que variés de cet instinct mystérieux qui sera toujours pour notre raison un incompréhensible problème.

Un nid, dit l'Académie, est une espèce de berceau, de logement, que les oiseaux construisent pour y déposer leurs œufs et y élever leurs petits. L'Académie aurait pu ajouter qu'un nid est une construction habile, élégante, régulière et solide; œuvre commencée par une prévoyance délicate, sous l'empire d'une nécessité aveugle, et continuée avec une ardeur tendre et soutenue; travail industrieux, qui plonge l'observateur dans l'admiration sur des facultés à jamais inexplicables pour lui!

Chaque espèce d'oiseaux a pour son nid des formes, des dispositions différentes et des emplacemens particuliers. Les oiseaux de proie s'établissent sur la cime des rochers ou sur la plate-forme d'une vieille tour. C'est à l'aide de pièces de bois énormes qu'ils élèvent leurs vastes habitations; et, à cet effet, la nature les a doués d'une énergie musculaire qui leur permet de transporter dans les airs des fardeaux lourds et embarrassans. Cette habitation, terminée à grands frais de temps et de peine, doit servir à leurs arriere-neveux; car il est rare que ces oiseaux et leur famille abandonnent le premier monument de leur tendresse maternelle. Ces nids sont si solidement construits que le temps ou l'intempérie des saisons en occasionnent rarement la destruction.

Les oiseaux de proie sont les seuls qui jouissent du privilége d'élever des demeures solides et résistantes, et le plus grand nombre des oiseaux se contentent, pour établir leurs nids, de la branche d'un arbre, d'une motte de terre ou des tiges de légers roseaux. Les uns se servent de brins de paille, de petites bûchettes, de mousse, de duvet, de coton, de mille riens trouvés, çà et là, à grand'peine, apportés de loin, de bien loin, puis enfin déposés sur des branches choisies. C'est à l'aide des pattes et du bec, qui sont leurs seuls instrumens, que les oiseaux lient, entrelacent entre eux ces brins d'herbe, cette mousse, ces bûchettes, et forment enfin leur petit chef-d'œuvre.

Quelques espèces ont l'intelligence de suspendre leurs nids à des rameaux flexibles qui cèdent au moindre vent; la mère prudente, comme l'a dit si gracieusement Dellille :

« Les suspend aux rameaux mollement balancés,
» Et dans ce doux hamac les enfans sont bercés. »

D'autres oiseaux rassemblent des graviers et des feuilles, forment du tout un mastic à l'aide de

leur salive ou de l'eau qu'ils vont puiser quelque part ; ils fabriquent ainsi une petite maçonnerie très solide, impénétrable à l'air et à l'humidité, que l'oiseau place ordinairement dans des angles de cheminée ou de rocher. Ce nid, merveilleusement façonné à l'extérieur, est à l'intérieur un chef-d'œuvre nouveau ; des cloisons y sont pratiquées pour séparer les petits d'avec le père. Celui-ci, après avoir pourvu aux soins de sa famille, se retire dans sa chambrette, reste isolé, surveille au dehors, et se repose quand on n'a plus besoin de lui. Pour terminer ce travail, que de peines, que de voyages ! quelle sublime industrie soutenue par cette patience instinctive que donne la nature !

Quelques oiseaux aussi établissent leurs nids sur le sol, entre quelques monticules de terre qui les garantissent du vent et des inondations. Ces nids-là sont moins soignés que ceux établis ailleurs ; pourtant un duvet abondant et maintenu par des tiges flexibles en fait des réduits ingénieux et commodes. D'autres espèces, moins difficiles encore ou plus paresseuses, se bornent à pratiquer un trou dans le sable, où elles déposent leurs œufs, et, se fiant aux rayons du soleil pour les faire éclore, elles les abandonnent pendant le jour. Mais, pour être justes, n'oublions pas de rappeler qu'elles sont fidèles à y revenir le soir.

Comme je ne puis faire ici la description d'un grand nombre de nids, je me bornerai à donner une idée des plus intéressans à connaître. Celui de la *Mésange à longue queue*, par exemple, est l'un des plus curieux que construisent les passereaux. La mésange n'est pas beaucoup plus grosse qu'un roitelet ; elle a pour sa demeure des précautions infinies : elle ferme son nid par le haut, par le bas, et ne laisse qu'une petite ouverture circulaire qui lui sert de porte et de fenêtre. Son nid est cerné partout de façon à ce que rien ne puisse arriver à l'intérieur ; et, comme le froid pourrait encore pénétrer par cette petite ouverture, la mésange a inventé pour son usage les portières de nos salons : la petite porte de son manoir est garnie d'un rideau de plumes flexibles et transparentes ; ainsi, elle n'est point privée du jour et n'est pas exposée à la pluie. C'est par là qu'elle sort et qu'elle rentre, à volonté, sans rien déranger à la symétrie de son établissement. Ce n'est pas tout encore ; la mésange est si petite, qu'elle a tout à craindre : aussi, pour déguiser sa demeure aux yeux des ennemis, elle a recours à un subterfuge : elle attache son nid au tronc d'un arbre, et prend soin de le recouvrir des plantes parasites qui croissent sur l'écorce, afin d'en continuer l'apparence. C'est pour dépister l'ennemi que la mésange déguise son ouvrage, et met tranquillement sa famille sous la protection d'un petit mensonge innocent. .

Une autre espèce de ce genre pousse encore plus loin ses précautions de sûreté : comme elle habite les lieux aquatiques, et qu'elle a tout à craindre des reptiles, elle suspend son nid à une branche flexible pendante au dessus des eaux. L'ouverture du nid est prolongée par un tuyau à travers lequel il serait impossible à une couleuvre de pénétrer.

Une autre mésange ajoute à son nid une petite cupule destinée à recevoir le mâle et la femelle quand ils se reposent des soins du ménage. Les nids de cette espèce d'oiseaux, l'une des plus petites, des plus délicates, des plus faibles, sont ordinairement de huit pouces de hauteur sur quatre pouces de largeur ; cette œuvre immense, en la comparant à la faiblesse de l'artiste est commencée au milieu des rigueurs de l'hiver, et n'est terminée qu'au printemps, moment où la femelle vient y déposer des œufs. La ponte est longuement continuée, et elle atteint quelquefois jusqu'au nombre de vingt-deux œufs, que la femelle couve depuis le premier jusqu'au dernier.

Que de surveillance il faut pour nourrir, soigner, réchauffer ces nombreux rejetons, dont les uns sont nés et les autres sont à naître ! Ici, des inquiétudes pour ceux qui s'envolent ; là, de la patience pour ceux qui restent.

Enfin, le moment arrive où tous, oublieux des soins qu'ils ont reçus, abandonnent leur nid, leur père et leur mère, et, pour rappeler encore quelques vers charmans du chantre des *Saisons* :

« Bientôt, sûrs de leurs forces et plus audacieux,
» Ils partent enchantés, s'adressant leurs adieux ;
» Et, l'instinct dénouant leur chaîne mutuelle,
» Un nouveau nœud commence une race nouvelle. »

La fauvette des roseaux, ainsi nommée des

lieux qu'elle habite, apporte en naissant l'instinct d'une autre prévoyance. Pour échapper aux dangers de l'élément sur lequel elle donne le jour à ses petits, elle a su faire, à la fois, de son nid, une habitation de terre et une embarcation. Ce nid légèrement attaché aux roseaux, peut se soutenir immobile sur l'eau, si elle vient à l'atteindre, et il est enduit de mastic qui le rend imperméable.

Je possède un nid de la fauvette couturière ; il est fait avec un tel art que, pour le voir intérieurement, il faudrait le découdre et couper des nœuds fortement serrés; la couturière le fait avec plusieurs feuilles dont elle rapproche les bords, et qu'elle réunit au moyen d'un surjet de brins de coton ou de plantes fibreuses ; c'est là son fil. Vous avez deviné son aiguille : c'est un bec dont la pointe n'est pas moins solide qu'acérée.

Citons encore, pour leur perfection, les nids de la grive, du loriot, et, surtout, les nids merveilleux des gros-becs, ces constructions immenses faites en communauté pour y loger des populations de six cents habitans, vivant probablement en bonne intelligence, puisqu'on les nomme *Républicains*. Voici ce que l'on sait d'eux :

Plusieurs centaines de gros-becs se réunissent pour construire en commun, sur un arbre, une sorte de toiture tissue avec de grandes herbes, et tellement serrée qu'elle est impénétrable à la pluie. Lorsque le travail est terminé, l'espace est distribué pour y placer des nids attachés au toit, tous de même grandeur, tous contigus l'un à l'autre. Chacune de ces habitations à son ouverture particulière; cependant il arrive assez souvent qu'une même porte donne entrée dans trois nids, l'un au fond, et les autres de chaque côté; quelquefois seulement deux voisins ont établi entre eux cette sorte d'intimité; et, après avoir laissé assez d'intervalle pour que la pluie ne puisse atteindre les minces parois d'habitations privées, chaque oiseau se loge sans beaucoup de travail, car il profite des constructions mitoyenne.

Les nids, d'environ trois pouces de diamètre, sont faits avec des herbes plus fines que celles de la toiture, également bien serrées et garnies intérieurement de duvet. Quand la population augmente, les nouvelles habitations se placent sur les anciennes, et quelques unes des cases particulières délaissées par leurs propriétaires, sont converties en voie publique pour arriver à de nouvelles constructions.

Vaillant se fit apporter un de ces édifices tout entier, toit et chambres; il y compta trois cent vingt nids. Si un couple d'oiseaux avait occupé chacune de ces petites demeures, l'édifice entier aurait contenu six cent quarante habitans. Il serait intéressant de suivre, durant le cours d'une année au moins, une population aussi nombreuse et aussi bien unie dans les momens consacrés aux soins de la génération naissante. Il est probable que la caserne demeure déserte, lorsque les petits prennent leur volée, jusqu'à ce que les femelles viennent y faire une nouvelle ponte. On ignore comment l'association s'est formée, comment elle se reforme après avoir été dissoute : on n'a pas vu les ouvriers à l'œuvre, et ce qu'il y a de plus curieux et digne d'être observé, c'est précisément ce que nous ignorons.

Comment ne pas parler du nid de la fauvette de Saint-Domingue ! Il est digne de fixer l'attention des hommes, même les plus indifférens, sur les productions si merveilleusement variées de la nature. Ce nid est construit avec une industrie qui échappe presque à la description. Composé de brins d'herbes sèches, de fibres, de feuilles et de racines flexibles que l'oiseau a tissues avec art pour en former une boule épaisse, serrée et impénétrable à la pluie, ce petit édifice est hermétiquement fermé en dessus, et, dans tout son pourtour, il n'a qu'une ouverture, elle est en dessous, et l'oiseau n'y peut entrer qu'en montant.

Une cloison sépare le fond d'avec l'entrée; ce fond est réservé pour la couvée; c'est une alcôve mystérieuse, garnie de lichen et tapissée d'un duvet soyeux. Ce n'est pas tout encore; et ce qu'il nous faut admirer le plus, c'est le discernement qu'apporte la fauvette à soustraire à de nombreux ennemis ses petits et le berceau qu'elle leur a préparé pour l'essor de leur vie encore incertaine. Un jet de liane flotte entre deux arbres au dessus des eaux ; c'est là que la prévoyante mère fixe son nid par une ligature solide, quoique flexible; le vent agite et balance

cette demeure aérienne, et la fauvette est rassurée contre l'invasion des rats ou autres petits quadrupèdes. Si, mieux favorisé pour la rapine, l'oiseau de proie s'approche de cet asile providentiel, son attention est violemment détournée par le père ou par la mère de cette intéressante couvée. A quelques pas de lui, il les voit tous deux sautiller avec peine comme s'ils étaient blessés, et l'un et l'autre, cheminant sous son vol rapide, attirent sur eux le danger qu'ils redoutent pour leurs petits.

Je terminerai par l'histoire d'un nid qui figure, avec une importance égale, dans les annales de la gastronomie et dans celles de la zoologie. Je veux parler des nids de Tonquin, objet d'un commerce important dans les mers de la Chine et de l'Inde, et que les Hollandais considèrent comme l'un des meilleurs mets de leur cuisine. Ce comestible n'est autre chose que le nid d'une espèce de salangane. Il est bâti dans la forme qu'ont à peu près les nids de toute cette famille : il n'est pas composé, comme on l'a cru, d'œufs de poissons ou d'autres substances animales, mais des branches d'un fucus, décolorées et agglutinées ensemble par cette hirondelle. M. Lamouroux a cru les reconnaître pour un varech de la mer des Indes, qui contient une grande quantité de sucre.

C'est surtout dans les cavernes des côtes, dans les îles de l'Océan, telles que Timor, Flores, Amboine, Taïti et les Marquises, qu'on va chercher les nids de Tonquin. Pour atteindre à l'entrée d'une caverne battue par la mer, il faut descendre un rocher à pic de plusieurs centaines de pieds de hauteur, rester sur l'abîme pendant plus d'une heure, sans autre soutien que de légères échelles de rotin ou de bambou qui, d'espace en espace, tapissent le rocher. Arrivé à l'entrée des grottes, on allume les flambeaux, et l'on procède à la recherche des nids, placés le plus souvent dans des fentes et des crevasses, où il faut pénétrer avec précaution ; il y règne une nuit éternelle, et l'on n'entend d'autre bruit que le mugissement des vagues qui se précipitent avec fracas au fond de ces abîmes Il faut avoir le pied bien sûr et la tête bien calme pour escalader, sans tomber, ces roches humides et glissantes ; une hésitation, un faux pas seraient suivis d'une mort certaine.

Les accidens ne sont pourtant pas rares : quelquefois, au milieu du profond silence qui préside à la cueillette, un cri se fait entendre, un flambeau disparaît, et le bruit effroyable d'une portion de roche détachée qui roule au fond du précipice, et dont l'écho, semblable au grondement du tonnerre, se prolonge dans toutes les parties de la caverne, annonce aux chasseurs consternés la perte de l'un de leurs camarades. Les nids les plus estimés sont ceux qu'on cueille dans les cavernes les plus humides et que les oiseaux n'ont pas encore salis par la couvée. Ils sont plus blancs, plus nets et plus transparens que les autres

La cueillette se fait deux fois par an, et si l'on a soin de ne pas dégrader les roches en prenant les nids, le nombre est à peu près égal chaque fois.

La seule préparation que reçoivent les nids de Tonquin avant d'être livrés aux Chinois, est la dessiccation : on a soin d'y procéder à l'abri des rayons du soleil, qui en détérioreraient la couleur et la qualité ; puis on les rassemble en première, deuxième et troisième sortes, et on les emballe dans de petites boîtes en bois de la contenance de trente kilogrammes environ.

Une quantité considérable de ces nids est destinée aux tables de la cour. Les Chinois disent que rien n'est plus stomachique, plus salutaire que cette nourriture : mais son seul mérite est certainement le prix auquel elle est vendue ; ce prix flatte la vanité des riches, qui en sont ainsi les seuls consommateurs.

La quantité annuelle de ces nids qu'on importe en Chine s'élève à 242,000 livres environ : en estimant chaque livre à une moyenne de 50 fr., on trouve que, pour ce seul article, les Chinois paient aux îles de l'Archipel plus de 12 millions de francs. C'est un monopole important pour les souverains des diverses îles où se trouvent les cavernes. Aussi, la possession de ces lieux est-elle souvent la seule cause des guerres que se font ces petits peuples.

On conçoit qu'une marchandise si précieuse excite la cupidité ; aussi les cavernes qui sont le moins difficiles à aborder ont-elles été souvent exposées aux déprédations des flibustiers et des autres pirates, qui non seulement enlevaient les nids, mais dégradaient les roches, et diminuaient,

par ces dévastations, la récolte des années suivantes. Dans les lieux où règne l'ordre et la tranquillité, et où l'accès des cavernes est difficile, le revenu est assez régulier. Telles sont les cavernes de Gœnong-Gœtœ, à Java : elles donnent annuellement près de 7,000 livres de nids, qui valent, au prix du marché de Batavia, 139,000 dollars espagnols, ou près de 700,000 f. Les frais d'exploitation, de curage, d'emballage, ne s'élèvent pas à plus de 10 à 11 p. 0|0.

Me serais-je trompé sur l'intérêt qui s'attache à ces détails, et, plutôt que de décrire avec tant de complaisance cette preuve nouvelle de notre cupidité, n'eût-il pas mieux valu citer un exemple de plus de l'instinct des oiseaux, de leurs grandes prévoyances, et de ces industries prodigieuses qui écrasent l'intelligence humaine?... Le lecteur va pouvoir en juger.

Le voyageur Lamarre-Piquot a rapporté de l'Inde un nid de fauvette solidement tissu d'herbes déliées, entrelacées avec la bourre des plantes, et formant un matelas de plusieurs pouces d'épaisseur.

Ce nid a la forme et le volume d'une carafe renversée; la portion rétrécie se termine par une tige de roseau dure et flexible à la fois, disposée comme une anse, qui servait à le suspendre au milieu d'un épais fourré. Un soir, notre voyageur fut frappé d'une lueur vacillante qui s'agitait à quelques pas de lui, et, l'attribuant à la phosphorescence de quelque cigale lumineuse, il s'élança pour s'en emparer. Un cri plaintif se fit entendre, un bruissement saccadé le suivit... la lumière avait disparu; et, comme M. Lamarre Piquot ne pouvait croire qu'un faible insecte fût l'auteur de ce petit événement joyeux ou funèbre, il marqua la place et s'y rendit le lendemain.

Il trouva le nid dont je viens de parler, mais rien n'expliquait à ses yeux la lumière scintillante qui, la veille, avait attiré ses pas. Il cherche autour du nid, sur les feuilles, sur l'écorce de l'arbre, sur la terre même qui l'entoure; rien ne lui rend compte de ce phénomène étrange.

Enfin, il se décide à ouvrir le nid : trois œufs refroidis et abandonnés attestaient la terreur dont avait été frappé la couveuse; mais ce que notre naturaliste était loin de soupçonner et qu'il ne put voir sans une profonde émotion, c'est que cet intérieur mystérieux et sombre était éclairé par des vers luisans, placés et retenus à distance sur des tasseaux de terre glaise. Quelques débris de ces insectes gisaient au fond du nid : c'étaient des *Carcels* éteintes et hors de service... Hors de service? Non... Ces larves immobiles eussent été, sans M. Lamarre-Piquot, la première nourriture des jeunes petits de la fauvette.

Je m'arrête; si je voulais continuer ces incompréhensibles récits, je craindrais de fatiguer les attentions même les plus bienveillantes. Et, pourtant, je n'ai rien dit des soins que prodiguent à leurs petits un père et une mère attentifs et tendres; je ne les ai pas montrés leur gazouillant un doux langage, pour les initier à d'intimes secrets, les recouvrant de leurs ailes, et lorsqu'un danger les menace, déployant, pour les sauver, autant de ruse que de courage, autant d'activité que de dévoûment...

Si je m'arrête, c'est que l'étude des animaux est un abîme où brillent quelques éclairs qui, sans nous dévoiler les mystérieuses lois de leur instinct, ne font qu'ajouter de l'effroi à notre admiration. On l'a dit avec vérité, toutes les explications du génie tombent devant un insecte. Oui, sachons le reconnaître et le dire à notre tour; malgré les travaux entassés depuis cinq mille ans par la pensée humaine, l'histoire des instincts des animaux n'en reste pas moins d'une immensité inconnue, et cette énigme, pour me servir ici d'une magnifique expression de l'auteur de *Corinne*, cette énigme dévore, comme le Sphinx, les milliers de systèmes qui prétendent à la gloire d'en avoir deviné le mot.

ACHILLE COMTE.

LE VALET DE COMÉDIE.



Sosie ! Chrysale ! Philénie ! Pamphilus ! nous avons retrouvé le rire attique aux folies des *Nuées*, et salué par une joyeuse reconnaissance la *Ciguë* des belles Olympiades ! Venez donc, valet effronté, bourgeois toujours dupe, amoureux endetté, courtisane avide ; levez un coin du velarium qui cache vos bonnes et naïves figures, et présentez-vous à ce parterre d'Athéniens gaulois qui allie si bien au plaisir dramatique le goût de l'érudition curieuse. Hélas ! nous n'avons plus de types ; la fantaisie les a fait envoler : montrez-nous donc un peu vos masques toujours ressemblans et toujours jeunes ! Thalie s'élève à la leçon de politique et sait châtier les mœurs en pleurant : jouez-nous un peu cette grande et éternelle comédie de la famille, plus vraie que toutes les histoires, plus vivante que tous les complots ! Dans l'agora, ou dans le carrefour, sous les draperies du pallium ou les aiguillettes du pourpoint, vous poserez quelques minutes chacun à votre tour ; mais place d'abord au plus gai, au plus remuant, au plus jovial, et peut-être au plus sérieux de tous, au valet de comédie !

Le valet de comédie est un drôle qui se mêle d'intrigue, et qui a assez d'esprit pour bien mentir, assez de bonne humeur pour affronter la justice, assez de courage pour se moquer des coups de bâton. Tromper, voilà son rôle ; mais s'il l'accomplit dans ses innombrables variantes, il faut dire qu'il n'agit que par bonté d'âme, et surtout par passion, par goût, par nature. Fripon, il est guidé par un amour pur et désintéressé de son art ; courtier de mariages, son humeur maligne et folâtre se plaît aux délicates entreprises ; faussaire, il aime les coups hardis, les grandes difficultés, et pour un quiproquo plaisant, préparé avec verve, mené avec adresse, il est homme à risquer les galères. Doué de pareilles qualités, vous pensez bien qu'il a fort à faire et qu'il ne manque pas de cliens ! Aussi, de tous côtés, joueurs, amoureux, débauchés, bourreaux d'argent, enfans prodigues, fils de famille et chevaliers d'industrie se pressent sur ses pas, criant à l'aide, implorant son secours, le tirant par sa tunique brune, son manteau rayé ou sa résille.

— Davus, mon ami, j'ai besoin de quarante mines pour la courtisane Lysistrata, que j'adore ! Davus a la main leste, l'esprit fécond en ruses ; il vole les quarante mines ; il en volerait bien d'autres. — Mascarille, mon fils, j'aime Julie, et l'on veut me marier avec Armande ! Mascarille a des secrets pour remettre un billet doux et ménager un entretien d'amour ; il connaît le cœur des femmes, flatte, conjure, machine, et trouve toujours auprès de la belle quelque Dorine de sa connaissance, qui donne aux deux larrons les grandes et les petites entrées du logis. — Crispin, mon oncle est éternel, comment veux-tu que je vive au prix où sont les rubans? Crispin met la robe de chambre du bonhomme, le notaire vient, il prend la plume, signe, paraphe ; son maître est légataire de par la loi et la léthargie. — A moi, Figaro, s'écrie l'autre ; je veux un tête-à-tête avec la senora Rosine, aux yeux et à la barbe de cet algonquin de Bartholo ! La lancette d'une main et le rasoir de l'autre, Figaro arrive ; et l'Eveillé bâille, la Jeunesse éternue, Bazile a la fièvre, Bartholo est confondu et la senora mariée.

Ainsi, le valet de comédie est l'éternel recours, le Dieu tout-puissant, la Providence par-

tout présente. Sans lui, que ferait l'amour, je vous en prie? Il viendrait chaque soir répandre sur le seuil de la maîtresse adorée les parfums de l'Afrique et chanter sa naissance obscure sous la jalousie silencieuse. Sans lui, que ferait la jeunesse? Les oncles tiennent à la vie autant qu'aux écus; partant, plus de galanteries, de maîtresses et de fredaines; il faut attendre la fièvre et l'apoplexie. Grâces lui soient donc rendues! Habile, rusé, fertile en stratagèmes, connaissant à fond la nature humaine, il s'est déclaré le champion de la jeunesse et de l'amour; conjurant les colères paternelles, bernant les créanciers et tondant les tuteurs, il a pris sous sa garde les plus aimables personnages de Rome, d'Athènes, de France et d'Espagne : Pamphilus, Damon, Valère, Cléanthe, Almaviva!

C'est pourquoi, si l'on me demandait : Qu'est-ce, en deux mots, que le valet de comédie? je répondrais : C'est l'homme d'esprit pauvre diable, qui remue le carrefour et gouverne la famille; c'est l'esclave, le valet ou le barbier, né pour la politique et les affaires, qui s'est fait, faute de mieux, le diplomate du mariage et du testament.

Davus, Mascarille, Figaro sont donc un même personnage, changeant de nom et de vêtemens à différentes époques : personnage éternel qu'on trouve en haut et en bas, partout et toujours; car il représente le talent en service, l'industrie obscure, les tours de force inconnus, l'esprit appliqué aux petites choses, la vie de l'homme merveilleusement doué qui s'épuise à des fins médiocres et meurt anonyme. Tel est Figaro; mais entre l'esclave d'Aristophane et le barbier de Beaumarchais il y a vingt siècles et plus. Voyons notre héros naître, marcher, grandir avec le temps, les événemens, les droits individuels et la liberté.

Les bras liés et les pieds blanchis, il arrive un beau jour à Athènes, de Syrie, de Perse ou d'Egypte. Xanthias, Sosie, Carion ont la main crochue et le regard sournois; du reste, l'esprit ouvert et la rancune au cœur. La seule supériorité qu'ils reconnaissent au marchand d'esclaves qui les vend et au bourgeois qui les achète, c'est que l'un a volé et l'autre hérité. « C'est en échange d'un peu d'argent que je suis devenu esclave, dit Carion, pour avoir été moins riche que mon maître! » Mais il va se dédommager de la servitude en exerçant sur toutes choses sa langue de vipère. Il est là, pauvre, entouré de riches, esclave au milieu d'hommes libres, le jouet, le bouffon, le souffre-douleurs. Il rôde sur la place publique, écoute et colporte les bruits du jour; il sait la vie privée, les antécédens, la petite chronique des hommes en place. Entendez-le dans les *Guêpes* médire sur tous! Voici Cléon, l'ami du peuple, qui a été corroyeur; Alcibiade, la coqueluche des hommes et des femmes, qui grasseye; Arminias l'archonte, le plus grand joueur d'Athènes : et Lachès le concussionnaire, qui a de bonnes raisons pour diriger les expéditions maritimes.

Sosie connaît les femmes galantes de la ville, Xanthias parodie l'orateur en vogue. La maîtresse n'est pas épargnée, car l'esclave qui la sert à table connaît ses faiblesses; mais comme le maître a dans sa maison un cachot, des chaînes et de longues badines de bouleau pliant qu'il fait venir de la campagne pour certain usage, il préfère injurier les dieux, lesquels ne se vengent guère, soit bonté, soit impuissance. Est-il dans le temple d'Esculape, entouré de vieilles dévotes qui veulent se faire toucher par le dieu, ou d'aveugles qui implorent un cataplasme? Au lieu de prier avec recueillement, et d'adorer comme il convient Esculape, fils d'Apollon et sauveur des hommes, il couve des yeux certain plat de bouillie, plein jusqu'aux bords et blanc à faire plaisir, l'espoir du souper de sa voisine. Il avance la main, la vieille avance la sienne; Carion siffle et mord, enlève le plat et s'en gorge : la dévote racontera demain comme quoi le serpent sacré, familier d'Esculape, l'a mordue et lui a fait l'honneur de convoiter son souper. Voilà les premiers tours de notre héros; c'est son enfance badine et maraudeuse. Esclave, en butte aux privations, il s'en va au temple voler la pitance des dévotes; ou bien on le voit s'avancer dans la salle du festin, craintif, rouge jusqu'aux oreilles, l'échine pliée d'avance, car le maraud porte une joue enfluxionnée et un plat à moitié vide. Il ne s'agit encore pour lui que d'une grossière jouissance dérobée en passant; quand il aura plus à faire, il fera plus. Dans la comédie satirique il est le bouffon; dans la comédie d'intrigue il conduira tout, tiendra

les fils dans sa main, fera jouer les ressorts sera maître de la scène. Il est vif, alerte, ne risque rien, n'ayant rien, et, de plus, il ne connaît pas les scrupules et la conscience, toutes inventions des ladres et des avaricieux. Il médit des dieux, glose sur les déesses et se moque de l'Olympe ; l'épigramme incrédule, le mot blasphématoire, le poète met tout dans sa bouche et il s'en charge volontiers; le maraud a un grain de lucianisme. Un jour, après le sacrifice, il est resté au temple, et là, caché derrière une colonne, il a vu tout doucement le grand-prêtre faire le tour des autels et mettre saintement les gâteaux dans son sac. Qu'espérez-vous d'un pareil pendard? il s'en souviendra peut-être en face de Basile.

Menons-le donc à Rome, avec Plaute, et donnons-lui des personnages. Le voilà introduit dans une famille romaine. Une mère inquiète et sévère, un père qui se souvient de sa jeunesse, un fils qui en est aux expédiens, un parasite ventru qui paie son dîner en quolibets, un soldat fanfaron qui entretient des courtisanes, c'est de quoi intriguer jour et nuit, pour peu que l'on ait le premier mot du métier. Or, Davus, Sosie, Liban s'en sont pénétrés; et ce premier mot, qui est aussi le dernier, le voici : *Pernegabo, atque objurabo; perjurabo deniquè;* je nierai jusqu'au parjure.

C'est la profession de foi de Liban ; voyons-le à l'œuvre dans l'*Asinaria*.

Liban, délices des étrivières, et Léonidas, pilier de prison, sont les esclaves du bourgeois Ménédète. Leur maître veut donner quarante mines à son fils Argyrippus pour la courtisane Philénie; mais que dira sa femme! Il aime autant qu'on lui vole, pour garder le décorum paternel : Léonidas et Liban se chargent de l'affaire. Remarquez en passant quel singulier personnage est l'esclave de la famille à Rome! Il est le directeur des enfans, et le maître le fait pendre au besoin. L'esclave aimé, méprisé, honni de tous, et tous réclament le secours de son esprit et de son adresse. Pour lui, les offices rebutans, les chaînes, les carcans et les lames ardentes; mais en même temps il domine le Romain brutal par la souplesse de son esprit et la corruption de son cœur. Car il ne faut pas nous faire illusion, Davus est un être dégradé. Ne le taillez pas sur le patron des Pasquins de Molière; notre homme est effronté dans son regard, cynique dans son allure, grossier dans son langage. Il ne vient pas aider l'amour, mais la débauche; l'amante de Pamphile ou de Damon est une courtisane ; c'est lui qui va quérir Bacchis pour le soir, et il vole pour donner à son maître de quoi l'entretenir.

Dans l'*Asinaria* il s'agit donc de quarante mines que veut Argyrippus . Léonidas et Liban se mettent en campagne. Or, Léonidas a rencontré un certain marchand de Pella à qui son maître a vendu des ânes d'Arcadie. Ce marchand vient payer, il doit précisément quarante mines, la somme est bientôt soutirée au marchand. Alors le filou change de langage; nanti de la somme, il n'est plus esclave, il est maître, et vous allez voir comment il emploie cet instant de pouvoir. Tous ses grossiers instincts s'éveillent, toute sa rancune déborde, et Argyrippus devient le bouffon à son tour. Philénie se trouve présente, Liban s'approche d'elle : « Une nuit avec toi et un tonneau de vin, lui dit-il, voilà ce que je souhaite. » Argyrippus entre en fureur; mais il faut composer, Liban tient les quarante mines. L'esclave relève la tête, regarde son maître dédaigneusement, se promène d'un air d'importance : « Vous voulez de l'argent; c'est bien, l'ami; repassez ce soir, nous verrons. » Philénie le supplie presque à genoux, Liban, qui brûle d'envie et de convoitise, prend plaisir à la voir pleurer; puis la couvant d'un regard impudent : « O mon oisillon, dit-il, ô ma colombe, mon alouette, mon hirondelle! métamorphose-moi en serpent, que j'aie deux langues; puis entoure-moi de tes bras et serre-moi contre ton sein! »

Quelle figure fait Argyrippus dans cette scène, quand on sait qu'il va se marier avec Philénie! Mais il y a plus. Savez-vous à quel prix Liban va mettre les quarante mines qu'il a volées? C'est une bouffonnerie bien audacieuse quand on songe que Plaute avait connu l'esclavage et que ses spectateurs n'étaient que des hommes libres : « Mon maître, dit le drôle, mets-toi à quatre pattes, il me prend fantaisie de chevaucher sur ton dos. » Singuliers retours! ce matin, Liban a failli expirer sous le bâton pour n'avoir point enlevé une toile d'araignée, et le voilà mainte-

nant qui se passe le caprice de monter sur son maître! Mais ce qui est curieux, c'est que le descendant des Camille se met à quatre pattes et tend les épaules; Liban est impitoyable, il le fait trotter, galoper, l'éperonne, l'essouffle, le met sur les dents, le fait crier merci. Il y a, si je ne me trompe, dans ce badinage caractéristique, bien autre chose qu'une scène de comédie; d'abord un fait moral et presque un symbole historique : — Le triomphe de l'esprit sur la bourse, dans sa forme grotesque et populaire; — puis les fourches caudines de la vertu romaine, si l'on songe que ce colosse chaste et brutal qui fut la république, n'a acheté ces plaisirs, des Liban d'Asie et de Grèce, qu'au prix de son indépendance et de sa mâle dignité.

Voilà donc le valet de comédie à Rome. Il y est marqué du fer de la servitude. Il est esclave dans la ruse, esclave dans l'insolence de la victoire. Ce n'est pas le messager d'amour, c'est le valet de l'orgie, non pas de l'orgie athénienne, où l'on voit les beaux esprits en goguette, la philosophie entre deux vins, les courtisanes dissertant à demi-nues; mais de l'orgie romaine, qui n'eut jamais rien de délicat, hormis à Tibur, dans cette petite Athènes, dont Horace était l'Alcibiade latin, et Lesbia l'Aspasie étrurienne.

L'esclave qui triomphe dans l'*Asinaria* est à son apogée dans l'*Epidicus;* car son maître, pour prix de son adresse et de sa ruse, le prie d'accepter la liberté. Voilà donc notre homme d'esprit pauvre diable, libre à son tour, maître de lui-même. Il n'a plus à craindre les verges, les houssines, les fers et le cachot. On ne le vend plus comme une bête de somme avec la villa; on ne le jette plus aux murènes. Mais quoi! la liberté donne-t-elle le vivre? Hélas! non : les temps sont durs au pauvre monde, les biens sont répartis à contresens, les gens d'esprit logent le diable dans leur bourse! *Gracioso* en Espagne; Scapin, Pasquin, Scaramouche en Italie, il continue son rôle de fripon ou de galant messager. Le séjour de Séville lui apprend la vanterie hâbleuse et la courtoisie madrigalesque, l'air de Naples polit ses vices et donne à son allure tortueuse une légèreté et une gentillesse des plus frétillantes. Ainsi parfait, que va-t-il faire? Un matin, en quittant la geôle, il dit adieu aux Etats du pape, et pour couronner sa gloire, pour donner son mot en politique, pour saluer la terre du franc-parler, pour mourir dans la patrie de l'esprit, le drôle arrive en France; et ma foi! Il a si bonne mine, qu'aussitôt venu, aussitôt pris, Mascarille entre en condition chez le marquis Valère.

Arrêtons-nous un instant, et considérons notre héros à loisir : Mascarille n'est plus bouffon, il est devenu bel esprit; il plaisante, mais avec bon ton, avec mesure, avec atticisme. Il porte le plus galamment du monde son chapeau garni de plumes, il a des manchettes qu'il secoue avec aisance, il est frais rasé, et se bourre de tabac comme les gens de qualité : on voit que le faquin hante les marquis et les vicomtes. Liban, dans sa tunique grise, a toujours l'air de sortir de prison ou d'y entrer : Mascarille ne dépare pas trop Versailles. D'ailleurs, il a des mœurs et garde les apparences; quand il s'agit d'un beau coup à faire, il ne prend pas feu tout d'abord. Il ne veut pas se brouiller avec la justice, il a des scrupules; ce n'est pas qu'il soit honnête homme, fi donc! mais il le veut paraître. Ajoutez à cela qu'il travaille pour le bon motif : la maîtresse de son maître n'est pas une courtisane, mais une honnête fille de bourgeois, dont il apprécie le mérite et dont il veut faire paternellement le bonheur.

En effet, Mascarille s'est fait le soutien d'une grande cause, le héros d'une grande lutte, Mascarille a une portée philosophique, il obéit à un principe, il tend à un but. Ce qu'il défend, c'est le mariage d'inclination contre le mariage d'argent, l'amour contre la raison, les lois du cœur contre les entraves sociales! vous concevez bien qu'à cette hauteur, Liban ne lui va plus qu'à mi-jambes, et que Davus n'est qu'un polisson, *insignis nebulo*, aimable sans doute, mais combien au dessous pour la valeur morale! Le client de Mascarille, c'est l'amour, l'amour pur, innocent, respectueux, qui tend au sacrement. Son adversaire, c'est le père, cet éternel tyran qui sacrifie sans pitié ses propres enfans à des préjugés barbares, et qui répond froidement à l'amour : « Sans dot! » ou : « Etes-vous gentilhomme? » — Jouer le père et lui faire comprendre que cet arrêt : *Sans dot!* ou cet autre : *Etes-vous gentilhomme?* est cassé par ce mot sa-

cré et souverain : Ils s'aiment! Voilà la tâche de Mascarille. Si les amoureux n'étaient pas ingrats, il est clair qu'ils élèveraient en l'honneur de Mascarille le plus beau monument qui se puisse faire. Ce serait un groupe, — deux amoureux, la main dans la main, se parlant à voix basse et ne songeant qu'aux roucoulemens de la passion, tandis que Mascarille, dominant les tourtereaux, pense, réfléchit et invente pour eux, se frappant le front, et criant, la main étendue sur leurs têtes candides : *Vivat Mascarillas fourbum imperator!*

Seulement, il faudrait semer par terre, dans les plis de son manteau, quelques écus volés. Car le maraud, sous la culotte de soie et l'élégant justaucorps, garde la marque de son origine, et de temps à autre la main lui démange. Le sang héréditaire des Davus qui coule dans sa veine, s'émeut à la vue d'une cassette, et Liban le chevaucheur, embrasserait de joie Scapin le fourbe, rossant le bourgeois Géronte. Crispin et Hector ne manquent pas non plus d'une certaine familiarité qui frise l'insolence, d'un certain orgueil qui révèle tout d'abord le valet nécessaire. N'êtes-vous pas un peu surpris de les voir causer avec leurs maitres sur le pied de l'égalité, les traiter de pauvres cervelles, les faire aller, venir, courir, demeurer? Ici se place une petite question de critique.

Une édition de Molière prétend, à propos de valets de comédie, qu'au temps de la Fronde, la communauté des périls et l'habitude des intrigues amoureuses avaient établi entre les valets et leurs maîtres une sorte de compagnonage, dont les pièces de Molière font foi. Je crois que, dans cette circonstance, le rapport de l'histoire et de la littérature est complètement illusoire. Il faut l'avouer franchement, Mascarille, Scapin, ne sont pas réels au sens propre du mot, et ce n'est pas là un reproche que j'articule; pourvu qu'ils soient vrais, qu'ils agissent selon les lois de la nature, je n'en demande pas plus. Quand un seigneur de la cour de Louis XIII avait dit à son laquais : « Allez porter cette lettre chez la marquise, » tout était fini. Au besoin, quand l'aventure prenait une tournure fort romanesque, il lui ordonnait peut-être d'apporter l'échelle de soie; mais le galant introduit, le valet n'avait garde de monter derrière pour continuer, à côté des amours du salon, les jumelles amours de l'antichambre. De leur côté, les fils de famille bourgeoise n'avaient pas à leur service ces aigrefins, tout frais arrivés de Naples ou des galères, ces servantes qui intriguent et marieraient la république de Venise avec le Grand-Turc; en ce temps-là, comme à présent, qui eût voulu, s'il vous plaît, de Dorine ou de Scapin? Mascarille est donc un type de fantaisie, le *deus ex machinâ* du poète dans la négociation matrimoniale ou la diplomatie financière. Et il le fallait à Molière, cet alerte brigand, pour faire marcher sa comédie! Voudriez-vous que ce fût Valère lui-même, qui allât voler de ses propres mains la cassette de son père; que la fille de M. Jourdain consentît à cette grotesque cérémonie où le bonhomme est élu mamamouchi, bâtonné et affublé de son costume oriental! Cela était impossible; car alors Valère n'était plus qu'un vaurien insoutenable, et Isabelle une péronnelle sans respect. Le valet sauve tout : nous savons qu'il est menteur et fripon, il ne se donne pas pour honnête homme; il a toujours soin de parler de son dernier voyage à Toulon; de lui, on s'attend à tout; mais, comme il est homme d'esprit, il fait rire, et on est déarmé.

Il y a plus. Qui punit Harpagon de son avarice? La Flèche, le valet de Valère. Qui punit le bourgeois gentilhomme de ses prétentions ridicules? Covielle, ce maître fourbe, parlant le turc comme un habitant de Péra C'est donc le valet qui donne la leçon de morale. Vous voyez comme notre homme d'esprit se relève : Liban donne raison au vol et au dérèglement, Epidicus couronne l'astuce; La Flèche et Covielle corrigent. Je sais bien qu'ils ne le font que par occasion et ne pensent guère qu'à la cassette; toujours est-il que le résultat est une question de morale, et cela suffit au théâtre.

Mais, sous ce rapport, il faut qu'ils baissent pavillon devant Toinette et Dorine, et se reculent un peu pour leur laisser la place. Lisette, Nicole, accortes soubrettes, qui faites vis-à-vis à nos valets, il faudrait avoir les scrupules de M. Tartufe pour vous bannir de notre présence. Si nos héros personnifient jusqu'à un certain point l'homme d'esprit pauvre diable, nos héroïnes personnifient entièrement le bon sens pratique, la raison suprême du peuple. D'abord

elles ont leur franc-parler dans la maison ; vives, raisonneuses, servantes-maîtresses, elles sermonnent, grondent et se moquent du médecin, du futur, du maître d'armes et du cafard. Nicole a vu M. Jourdain auner du drap dans sa boutique, et connaît tous les cousins et petits-cousins ; elle est presque de la famille, comment ne rirait-elle pas en le voyant aller vêtu comme un gentilhomme, et danser la courante à son âge ? Nicole, qui ne connaissait ni la tierce ni la quarte, pousse des bottes à M. Jourdain, et va le pourfendre, bien qu'il ait appris la raison démonstrative. Voilà la servante de Molière ! elle ne sait pas lire et manque à parler Vaugelas ; mais elle a compris que M. Fleurant n'est qu'un charlatan, que Bélise est une mauvaise épouse, Philaminte une mauvaise femme de ménage, qu'Arnolphe mérite la disgrâce conjugale, que les maîtres de philosophie ne font que de l'eau claire, et monsieur Tartufe, je vous jure, redoute plus encore son esprit vif et clairvoyant que ce sein tentateur que le corsage ne peut contenir. Elle n'en manque pas un, tous y passent ; vous lui prouverez qu'il faut aller en tierce au lieu d'aller en quarte ; que quand on dit : *ou*, les lèvres sont disposées de telle façon et la langue de telle autre ; mais ce que vous ne lui apprendrez pas, c'est le bon sens, car elle en est pétrie jusqu'au bout des ongles, et vous n'en avez goutte. Elle vous soutiendra mordicus que vous ne mettrez point votre fille au couvent, et que M. Diafoirus n'est point fait pour elle ; elle vous montrera comment votre femme, qui vous choie et vous dit « mon bon, » n'est qu'une commère avide et rapace qui attend l'héritage ; elle vous accommodera de toutes pièces ce saint homme grimacier qui s'accuse de tuer les puces avec trop de colère. Elle seule a raison, elle seule voit clair, elle seule a le sens commun ; et je suppose qu'en la peignant, Molière a pris pour modèle cette vieille Laforêt, sa servante, qui ne s'entendait guère qu'à ourler des torchons, et à laquelle il lisait pourtant ses admirables farces, mettant au bas de la page *optimè*, quand elle avait ri.

Notre héros a plus de prétentions. Nous avons dit qu'il visait au bel esprit : c'est une des faces les plus curieuses de son caractère. A force de fréquenter les gens du bel air, Mascarille a pris le fil ; je le soupçonne d'avoir écouté de l'antichambre les galantes causeries de salon, et d'avoir saisi au passage un madrigal de Valère en annonçant le chevalier Damis. Au surplus, Mascarille a de la mémoire, il est susceptible de culture ; et si son maître lui prêtait pour un jour ses canons du grand volume, ses plumes à un louis le brin, et ses hauts-de-chausses amples et étoffés, qui sait où s'arrêterait l'humeur entreprenante de Mascarille et de son ami Jodelet ! Hier, il a justement rêvé à un impromptu du goût tout nouveau, et a étudié la manière dont un gentilhomme a dit à ses porteurs : « Marauds, vous demandez de l'argent à un homme de ma qualité ! » S'il pouvait seulement avoir une demi-journée, une heure de galant loisir ! Le ciel l'écoute, Mascarille est heureux, il va revêtir l'habit d'un honnête homme et se parfumer de benjoin. Lagrange et du Croisy ont voulu faire pièce à Cathos et à Madelon ; vous savez comment Jodelet et Mascarille s'en tirent, souples, galans, empressés, hâbleurs, portant avec grâce la petite oie de Perdrigeon, se pavanant sous le chapeau de la bonne faiseuse ; récitant des passages du Cyrus, et faisant tâter l'endroit de leurs blessures aux blanches mains des Précieuses. Mais, hélas ! l'heure expire ; adieu les madrigaux, les entretiens fleuris, les calineries féminines !

Vous vous souvenez des saturnales de Rome, des déguisemens annuels de l'esclave et des rancunes du maître, quand le maraud avait eu de trop hardis caprices ? Eh bien ! ce ne sont encore là que des saturnales passagères ! Arrive le maître, le chapeau tombe, et le pauvre diable, Mascarille comme devant, s'en va au logis, confus, penaud, rêvant au temps où il pourra prendre ses ébats sans être interrompu par l'éternel bâton qui se promène autour de ses épaules depuis plus de vingt siècles.

Cet heureux temps arrivera ; mais avant de saluer l'ère nouvelle, notre homme essuiera bien des traverses. Nécessaire aux grands, mêlé à leur existence, témoin de leurs plaisirs et rongé d'envie, il se dit un jour que la vie est une lutte dont la jouissance est le prix, et il descend dans l'arène. Qu'ont de plus que lui les heureux du monde ? le nom et l'héritage. En revanche, il a les dons de l'esprit, l'activité, l'entrain, beau-

coup de désirs et peu de scrupules. D'ailleurs, le temps qui amène le bien et réalise l'ordre, le pousse vers son but de toutes les forces de ses années, pour ainsi dire : la grande muraille qui cache au pauvre diable ce monde dont il n'entend que le bruit, s'abaisse, mais peu à peu, piano, lentement, si lentement, que notre homme s'impatiente, escalade et retombe, jeune, bouillant, plein de vie et de forces, au milieu de cette mêlée confuse et acharnée qui se débat pour parvenir. D'où vient-il? On ne le sait pas et il l'ignore. Il est fils de je ne sais qui ; il a été volé par des bandits et il a été bandit lui-même. L'histoire de ses travaux et de sa lutte contre la destinée est un long et admirable poème. Il veut parcourir une carrière honnête, et partout il est repoussé, partout il est confiné dans les derniers degrés de l'échelle. Il apprend la chimie, la chirurgie et la pharmacie, et il parvient à être garçon vétérinaire. Il fait des petits vers, broche l'énigme et tient boutiques de madrigaux ; mais son excellence l'apprend, et on lui retire, au nom de sa majesté, le droit de saigner les chevaux de l'Andalousie.

Alors il se jette à corps perdu dans le théâtre : il remplit le parterre des plus excellens travailleurs, retranche les gants, les cannes, tout ce qui produit des applaudissemens sourds, et présente au public une comédie dans les mœurs du sérail. Miséricorde ! les puissances mahométanes ont monté une cabale, et la pièce tombe au milieu des huées. Il faut pourtant vivre, payer l'air qu'on respire et l'eau qu'on boit ; il taille de nouveau sa plume. Alors, tous les insectes littéraires, les moustiques, les cousins, les critiques, les maringouins, les envieux, les feuillistes, les libraires et les censeurs fondent sur lui, le sucent, le dévorent, et toujours devant lui le recors, derrière le gendarme ; à droite, le tribunal, à gauche, la prison. Comment marcher droit et se sentir vivre en pareil enfer ? Un beau jour, fatigué d'écrire, d'intriguer, de faire tous les métiers et de n'en faire aucun, il renonce à l'ambition, à l'argent ; et, toujours alerte et rieur, pour faire honte à la sottise des hommes, il prend le rasoir, et le voilà barbier, barbier de qualité, s'il vous plaît, pinçant de la mandoline et fredonnant le couplet, ayant la main légère et le rasoir élégant ; se mêlant encore de petits vers, d'intrigues et d'emplâtres : « Boutique peinte en bleu, vitrage en plomb, trois palettes en l'air, l'œil dans la main, *consilio manuque*, Figaro. »

Figaro représente avec une élévation et une profondeur singulières le type que nous avons tâché d'esquisser, l'homme d'esprit pauvre diable. Lisez un peu ces admirables comédies, le *Barbier de Séville* et le *Mariage*, et voyez si ce génie rusé, qui joue Bartholo, Bazile, Almaviva, n'est pas digne du nom de diplomate que nous avons donné pompeusement à ses humbles confrères ? Figaro sait tout et connaît tout ; il a sur toutes choses son mot fin, son épigramme acérée : la politique, la science, la fidélité conjugale, la banque, le journal, la médecine, les préjugés, les vices, les défauts, les travers, il passe tout en revue, en homme gaîment sceptique ; et à chaque instant les souvenirs de ses épreuves personnelles s'échappent de sa bouche en maximes mordantes et en proverbes railleurs. D'autres ont retiré de la vie une misanthropie amère, mais chez lui, gai de nature et sain de corps, l'expérience a fait jaillir une source inépuisable de sarcasmes qu'il débite avec l'aplomb du philosophe et la verve du satirique. Figaro est un incroyable mélange ; il use les ressources de son merveilleux esprit à ménager un tête-à-tête, à renvoyer Bazile, à cacher le page Chérubin : il est le barbier d'une petite ville d'Andalousie, et cet enfant du hasard, cet homme *anonyme* a en lui l'étoffe d'un homme d'État : c'est lui qui pose les cataplasmes à la mule de Bartholo, et, s'élevant au problème de sa destinée : « O! bizarre suite d'événemens ! s'écrie-t-il, comment cela m'est-il arrivé? pourquoi ces choses et non pas d'autres? qui les a fixées sur ma tête ? » Philosophe, poète, musicien, orateur, laborieux par nécessité, paresseux avec délices, ce n'est plus le valet de comédie, c'est le bohémien moderne qui perce déjà sous sa résille.

Nous sommes bien loin de Davus et de Mascarille : à peine osé-je prononcer leur nom après le portrait de Figaro. Mais vous allez voir son dernier triomphe : Figaro se charge de la rancune de ses pères ; il va jouer son maître par dessous jambes.

En effet, le temps a si bien marché, que son excellence l'ambassadeur d'Espagne près la cour

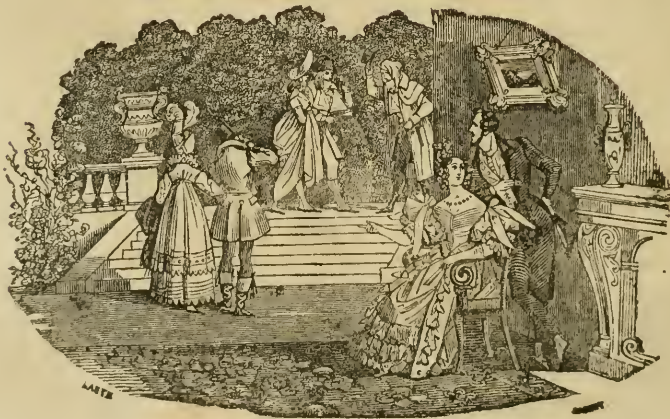
d'Angleterre, se fait le rival de Figaro et veut lui souffler sa femme. Une place de jockey diplomatique au mari, et quand notre homme ira de Madrid à Londres, en un clin d'œil Almaviva est chez Suzanne. Remarquez ce progrès : son excellence daigne jeter les yeux sur la femme de son valet; il aspire à baptiser les enfans de son barbier. Quel honneur pour le pauvre diable! Mais notre homme a servi assez long-temps les amours d'autrui ; voilà vingt siècles qu'il allume les flambeaux dans la salle du plaisir, il est temps qu'il prenne femme à son tour et qu'il se marie, mais pour lui seul. Almaviva est donc joué, battu, comme un petit écolier, et sous ses yeux la jolie Suzanne passe entre les bras de Figaro; qui, au plaisir de se marier, joint celui de donner une leçon de politique à un ambassadeur, une leçon de modestie à un grand d'Espagne de première classe, une leçon d'égalité à son seigneur et maître le comte Almaviva.

Son Excellence disait au barbier : « Figaro, tu as de l'esprit et du caractère, avec ma protection, tu parviendras dans les bureaux. » Où se serait arrêté Figaro, s'il avait suivi la carrière que lui ouvrait l'ambassadeur ? Quels eussent été son histoire, ses combats et ses triomphes? Où Beaumarchais finit, Lesage commence Vous connaissez les aventures de ce fils d'une câmériste et d'un écuyer d'Oviédo qui, après avoir passé par tous les degrés de la domesticité, meurt secrétaire intime d'un ministre. — Gil-blas est l'apothéose du valet de comédie.

Notre homme a donc sauté la rampe et changé de théâtre. Mais hélas! avec lui il emporte la gaîté. Les casse-tête de l'imbroglio, le laborieux plaisir de l'intrigue ont remplacé ses tours de passe-passe si nets, si vifs, si élégans, si faciles à suivre; quant à l'amour, depuis qu'il n'a plus à son Mascarille et son Figaro, à force de soupirer, il est devenu poitrinaire; et de la pulmonie il est tombé dans la mélancolie, de la mélancolie dans l'hypochondrie, de l'hypochondrie dans la *toxicomanie,* qui est la dernière de ses maladies.

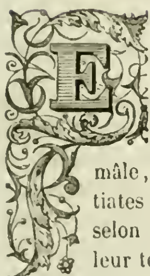
EUGÈNE FORQUERAY.

(*Courrier français.*)



MONTAUMOR DES ADRETS.

I.



En l'année 1515, dans une vallée au pied des Alpes, au milieu de laquelle s'élève le mont de l'Aiguille, la femme d'un moissonneur avait mis au jour un enfant mâle, tellement difforme que les Spartiates l'eussent jeté dans un gouffre, selon leur coutume, s'il fût né dans leur temps et dans leur république. Sa jeune mère, qui était belle et pleine de tendresse, versa des larmes amères sur cette laide créature et l'allaita. Puis, dans la chapelle du village, cet enfant reçut l'eau du baptême et le nom de Chaffréo.

Abandonné plus tard à une vie oisive, il il buvait le lait des chèvres et respirait les parfums de la vallée. Pendant que son père et sa mère moissonnaient les blés, couché dans les sillons, il s'essayait à chanter comme les alouettes; et sa voix, claire et souple comme les sons d'un chalumeau, ravissait au loin les habitans du pays de Nyons. Comme il ne paraissait bon à rien, il servit pendant quelques années d'enfant de chœur dans la chapelle du village, et ensuite l'évêque de Grenoble, l'ayant entendu chanter, l'emmena dans cette ville, le fit chanter au chœur de l'église de Notre-Dame. et paya pour lui une pension au sacristain, qui le prit en amitié malgré sa laideur.

Parvenu à l'âge viril, l'enfant de chœur n'avait pas grandi dans les proportions ordinaires. Son corps était celui d'un enfant, mais ses bras et ses jambes étaient d'une longueur disproportionnée; sa tête était presque au niveau de la bosse qui surmontait ses épaules. Cependant, avec toutes ces difformités, sa figure blanche était régulière et encadrée dans une chevelure coupée carrément sur son front et nouée par derrière en queue.

Il serait difficile de dire toutes les impressions douloureuses qui froissèrent l'âme de cet enfant disgracié, plus sensible que les âmes communes, parce que le malheur apprend à mieux sentir. Toutes les joies lui étaient refusées: il n'avait jamais l'idée d'un plaisir que pour sentir une peine ou un regret. Pour lui les désirs les plus innocens étaient des désirs insensés, qu'il devait toujours réprimer. Ainsi, tout en luttant contre les impressions pénibles qui lui venaient du monde, il avait encore à étouffer en lui les sentimens les plus naturels. Mais ce n'est pas toujours avec succès qu'il essaya de s'en rendre maître: de tous les sentimens qui naissent naturellement dans le cœur humain, celui qui lui convenait le moins, celui qui était à sa personne ce que serait la vie à un squelette, l'amour fut plus fort que sa volonté et sa raison.

Marc-Aurèle a dit que l'amour est une petite fièvre, et Montaigne, je crois, le compare à

une petite flamme bleue qui va et vient; mais pour Chaffréo l'amour vint comme une fièvre violente, comme ces fièvres qui jettent dans le délire et font courir dans les veines un sang brûlant.

Chaffréo avait souvent remarqué dans l'église de Notre-Dame une jeune fille d'une rare beauté. Toutes les fois qu'elle venait à la messe ou aux autres offices, il se plaçait derrière une colonne de la nef, et attachait sur elle des regards d'amour et d'admiration. Pendant plusieurs mois il l'avait ainsi regardée des heures entières, à peu près tous les jours; mais enfin cette jeune fille remarqua ses yeux étincelans fixés constamment sur elle; elle en eut peur et ne regarda plus au pied des colonnes de la nef. Chaffréo comprit alors tout son malheur; mais ne pouvant se résoudre à ne plus voir cette beauté qu'il effrayait, il se cacha pour la contempler et ne la regarda plus qu'à travers ses doigts entr'ouverts.

Bientôt cette jeune fille ne vint plus à l'église, et Chaffréo fut tourmenté du désir de la retrouver, de savoir au moins ce qu'elle était devenue. Il s'adressa pour le savoir à une vieille dame qui accompagnait ordinairement la jeune fille à l'église, et lui demanda où il pourrait la voir pour lui remettre un livre de prières qu'elle avait, disait-il, perdu dans l'église. La bonne vieille dame, ne pensant pas que Chaffréo fût amoureux, satisfit son désir en lui proposant de se charger elle-même du livre pour la jeune fille, qui était entrée au couvent de Saint-Claire. Chaffréo avait en effet trouvé un livre de prières dans l'église, mais rien ne pouvait lui faire supposer qu'il appartînt à celle qu'il désirait revoir. Ce livre était pour lui un heureux prétexte; il répondit donc à la vieille dame que, puisque la jeune fille était au couvent de Sainte-Claire, cela se trouvait à merveille, car il devait y aller le soir même pour porter une lettre de monseigneur l'évêque à madame l'abbesse. — Ainsi, Madame, continua-t-il, dites-moi le nom de votre fille et je lui ferai remettre son livre en allant au couvent.

— Elle n'est point ma fille, dit la vieille dame; cependant je puis vous dire son nom : elle se nomme Sidonie.

Dès que Chaffréo sut où était Sidonie (puisqu'ainsi se nommait celle qui occupait sa pensée), il salua la vieille dame et retourna prendre sa place parmi les enfans de chœur. Il marchait tristement comme un pécheur qui a l'âme pleine de remords; il baissait la tête, et sa voix ne retentissait plus aux saintes voûtes de l'église. Hélas! se disait-il, ai-je le démon dans le corps, ou bien ai-je bu un breuvage de sorcier? D'où vient que je suis triste et malheureux? pourquoi ne vais-je plus tirer la guimpe des petites nones quand elles regardent le monde au lieu de prier le Seigneur? pourquoi, enfin, n'ai-je plus devant les yeux que l'image de Sidonie? O doux nom de celle qui sans doute est un ange, un ange, ou bien un démon qui, sous la forme d'un ange, vient préparer ma perdition!

L'office étant fini, Chaffréo, avant de sortir de l'église, s'agenouilla devant l'autel d'une chapelle de la Vierge, et fit le vœu d'aller en pèlerinage à Notre-Dame-de-la-Grotte-de-la-Balme, si par l'intercession de la bienheureuse Marie il était tiré de sa peine.

Quand il sortit de l'église le jour baissait; la soirée était belle; et toujours en rêvant, il marcha dans les rues de la ville, où les boutiques des marchands se fermaient et où l'on voyait, de loin en loin, des bourgeois en groupe, causant des événemens qui prenaient depuis quelques jours un caractère plus alarmant pour les habitans du Dauphiné, qui allait être le théâtre d'une guerre sanglante.

Après de longs détours, Chaffréo se trouva près du couvent de Sainte-Claire, et en ce moment la nuit était déjà venue. Le couvent, séparé des maisons de la ville, était silencieux comme une église pendant la nuit. Aucune lumière ne brillait à ses fenêtres, et le seul bruit que l'on entendait était le croassement des grenouilles dans un fossé rempli d'une eau stagnante qui baignait le pied des murs. Du côté opposé à la ville se trouvaient des jardins et des champs, et la vue pouvait s'étendre au loin sur la pente des montagnes qui sont à l'ouest, et qui dessinent leurs crêtes dans le ciel.

Chaffréo alla s'asseoir au pied d'un mur qui servait de clôture à un jardin en face du couvent, et il se mit à rêver, relevant de temps en temps la tête sur les murs du monastère, où il lui semblait voir l'angélique figure de Sidonie.

Une lumière parut bientôt à une petite fenêtre, et y fixa ses regards pendant long-temps, comme s'il eût été convaincu que Sidonie était là.

La nuit était blanchie par cette faible clarté que répandent les étoiles quand le ciel est pur; tous les bruits du jour semblaient s'endormir, et l'on voyait sur les pentes des montagnes les feux tremblans qu'allumaient les pâtres et les bûcherons. Chaffréo, qui avait toujours la tête penchée dans ses mains, entendit les cloches de la ville qui sonnaient la dixième heure.

Il fut distrait bientôt de sa rêverie par le bruit des pas d'un jeune homme qui s'avançait vers lui, tout en regardant les murs du couvent. En passant devant Chaffréo, ce jeune homme l'aperçut et s'arrêta. Il cessa de regarder vers le couvent, et chercha à voir, malgré l'obscurité, quelle était la personne qui, à cette heure, était assise près de ces sombres murs. Mais plus il regardait Chaffréo, plus il lui semblait impossible de distinguer si c'était un homme ou quelqu'autre créature vivante qu'il voyait confusément accroupie et immobile sur une pierre. Enfin Chaffréo se leva subitement, et le jeune homme inconnu, ayant reculé d'un pas, put distinguer sa tête, sa bosse et ses longues jambes. Il lui demanda ce qu'il faisait là; mais, sans répondre à cette question, Chaffréo lui demanda de lui dire d'abord ce qu'il venait y faire lui-même, et en même temps il examina ce jeune homme qui venait ainsi le troubler dans sa rêverie. Autant que ses yeux perçans purent le lui permettre, il vit que c'était un homme d'armes, portant sur son chapeau, à larges bords, une plume blanche, signe d'un rang élevé, quoiqu'il fût simplement vêtu d'une veste bleue, d'un pourpoint tailladé à la mode du temps, avec des bouffans de soie bleue, et d'un petit manteau avec lequel il avait cherché d'abord à cacher sa figure. Chaffréo remarqua de plus qu'il ne paraissait pas avoir plus d'une vingtaine d'années.

Après le temps qui fut nécessaire pour cet examen réciproque, le jeune homme inconnu, qui avait sans doute intérêt à obtenir une réponse aux questions qu'il voulait faire à Chaffréo, commença par le satisfaire en lui disant qu'il cherchait quelqu'un qui eût accès dans le couvent de Sainte-Claire.

— Que peut avoir à faire dans un couvent un homme d'armes? demanda Chaffréo.

— Rien; mais je voudrais y faire parvenir une lettre à...

— A qui? Si c'est à madame l'abbesse, vous n'avez qu'à la remettre à la tourière.

— Non, ce n'est ni à l'abbesse ni à la tourière que je veux la remettre; mais à une jeune personne, qui est entrée là depuis quelques jours, à ma cousine, et je récompenserai bien la personne qui pourrait la lui remettre à elle-même.

— Je pourrais, si je le voulais, entrer dans ce couvent, et je suis même venu ici dans cette intention. C'est aussi à une jeune et belle personne que j'aurais à remettre, non pas une lettre, mais un livre de prières.

— Comment se nomme cette jeune et belle personne?

— Dites-moi d'abord le nom de la vôtre.

— Le nom de ma cousine est Sidonie de la Mure.

C'est elle, se dit tout bas Chaffréo, et sans laisser à Montaumor le temps de lui demander s'il la connaissait, il ajouta qu'il était chargé de remettre à celle qui se nommait Sidonie un livre de prières, de la part d'une vieille dame, et qu'avant d'entrer au couvent il s'était assis pour se reposer; qu'il serait facile de faire parvenir la lettre en la mettant dans le livre.

Cette occasion parut être une bonne fortune pour le jeune inconnu qui s'empressa de mettre sa lettre dans les pages du livre, et chargea Chaffréo de prier instamment Sidonie de répondre à la demande qu'il lui faisait.

— Que peut-il demander à cette noble demoiselle? — se dit encore en lui-même Chaffréo qui s'avança aussitôt du côté de la porte du couvent; — il ne s'agit sans doute que d'un message d'amour, et je ne dois pas me charger d'un tel message; mais du moins je ne rendrai pas cette lettre, et je saurai, en la lisant, quel est ce beau cousin, quel est le sujet de sa correspondance, et quelles sont enfin ses intentions. Peut-être que la Providence m'a mis sur son chemin pour déjouer des projets coupables; car ces beaux jouvenceaux sont audacieux envers les demoiselles.

Ayant ainsi pris la résolution et concilié, dans sa pensée, sa conscience et son action, il retira

la lettre du livre et la glissa dans l'une des larges poches qui s'ouvraient sur les basques de son habit et se fermaient au moyen d'un bouton de cuivre de la largeur d'un écu.

Arrivé à la porte du couvent, il se souleva sur la pointe des pieds pour atteindre le bout d'une corde qui mit en branle une cloche suspendue sous la corniche du portail. Une vieille femme, portant l'habit sombre des religieuses et un trousseau de clés suspendu à sa ceinture, vint voir à travers la grille d'un guichet, et lorsque Chaffréo lui eut fait connaître l'objet de sa mission, elle tira plusieurs gros verroux, et le messager entra et fut conduit devant l'abbesse, à laquelle il remit la lettre de l'évêque, et demanda la permission de remettre lui-même le livre de prières, qu'il tenait à la main, à la demoiselle qui s'appelait Sidonie, parce que la dame qui le lui envoyait désirait avoir de ses nouvelles et savoir si elle n'avait rien à lui faire dire.

— C'est sans doute Sidonie de la Mure dont vous voulez parler? — demanda la vénérable abbesse.

— J'ignore, madame, quel est son autre nom; mais je crois que celle dont je parle est entrée dans ce saint couvent depuis peu de jours.

— C'est elle-même alors, et comme elle n'est ici que momentanément et non pas, je crois, pour y prononcer des vœux, nous pouvons nous départir à son égard de la règle sévère qui défend aux saintes filles de Dieu toute communication avec le monde.

Et s'adressant à la tourière qui examinait avec un sourire malicieux la tournure de l'enfant de chœur, la supérieure ajouta : — Vous pouvez conduire ce jeune homme vers mademoiselle de la Mure.

La tourière se contenta de conduire Chaffréo jusqu'au milieu d'un corridor, et de lui montrer la porte d'une petite chambre, après quoi elle s'en retourna.

Ce n'est qu'en hésitant et en sentant battre son cœur plus vite, que Chaffréo posa le doigt sur un loquet de bois qui ouvrait cette porte, et l'ayant ouverte sans bruit, il vit Sidonie assise près de sa fenêtre ouverte, devant une petite table sur laquelle était posée une lampe, dont le vent frais des montagnes faisait vaciller la flamme. Elle poussa un petit cri de surprise lorsqu'elle vit subitement Chaffréo à côté d'elle; cependant comme il était confus et immobile et que dans cette attitude il lui présentait le livre, elle se rassura; et Chaffréo alors lui présenta ce livre en lui disant qu'il l'avait trouvé à l'église, à la place qu'elle avait naguère coutume d'occuper, et qu'il avait pensé qu'il était à elle.

—Non, dit Sidonie,—ce n'est pas moi qui l'ai laissé; il ne m'appartient pas; mais je vous remercie de la peine que vous avez bien voulu prendre de me l'apporter en pensant qu'il était à moi.

Chaffréo répondit quelques mots d'excuses, et ensuite il lui raconta que tout près du couvent il avait rencontré un jeune homme qui se disait son cousin, et qui avait voulu le charger de remettre à sa belle cousine une lettre; mais qu'il avait refusé de se charger d'un tel message, dans la crainte de déplaire à une noble demoiselle et d'enfreindre les règles sévères du couvent.

— Vous avez sagement agi, — dit Sidonie en rougissant; mais comme je ne suis ici que momentanément et que.... — Elle s'arrêta, puis reprit ainsi : — Dites à mon cousin Montaumor des Adrets (car ce ne peut être que lui, puisque je n'ai pas d'autre cousin) qu'il est bien inutile qu'il m'écrive, que je serai enfermée dans ces murs jusqu'à ce que les troubles qui désolent notre pays aient cessé, et qu'après je ne serai à lui qu'autant qu'il sera à Dieu. Dites-lui encore que pour être sa fiancée, je n'en suis pas moins catholique, et que, plutôt que d'être l'épouse d'un calviniste, je resterai toute ma vie dans ce couvent.

Chaffréo ayant entendu ces paroles, restait cependant, comme pour écouter encore la douce voix de Sidonie et pour l'admirer; ses regards firent baisser les yeux de la jeune fille, qui, pensant que peut-être il attendait qu'elle lui donnât quelque chose, se hâta de prendre dans sa bourse une pièce d'argent qu'elle lui offrit. Mais Chaffréo la refusa, et n'en demeura pas moins dans la même attitude.

Alors la jeune fille, qui était émue et tremblante de peur, ôta de son cou une petite croix d'argent et la lui offrit en le priant de l'accepter. Chaffréo prit cette petite croix, et Sidonie l'ayant salué et ayant baissé les yeux sur un li-

vre ouvert sur ses genoux, il se retira lentement.

Etant sorti du couvent, il ne tarda pas à retrouver Montaumor des Adrets (car c'était en effet le fils du redoutable baron, chef des réformés). L'amant de Sidonie lui demanda la réponse qu'il attendait; mais il fut fort surpris quand Chaffréo, le regardant avec un sourire amer, lui dit que Sidonie de la Mure l'avait chargé de répondre qu'elle ne voulait plus entendre parler d'un réprouvé, d'un huguenot, et qu'elle était maintenant la fiancée du Seigneur.

Ces paroles firent un tel effet sur Montaumor, qu'il ne vit pas Chaffréo s'enfuir avec la rapidité d'un chevreuil; il jeta un dernier regard sur les murs du couvent, et reprit le chemin de la ville, sentant pour la première fois un tourment qui lui était inconnu.

II.

Au pied des montagnes où s'ouvre le défilé qui conduit à la Grande-Chartreuse, un village, composé de quelques centaines de maisons basses, construites en terre et couvertes de chaume, était animé comme une grande cité marchande. Une foule tumultueuse le parcourait en tous sens, et les champs d'alentour commençaient même à se remplir d'un grand nombre d'hommes qui dressaient des tentes, allumaient des feux, et s'occupaient de tous les soins d'un campement. Ce lieu était le quartier-général qu'avait choisi provisoirement le baron des Adrets, et tous les religionnaires qui prenaient les armes pour marcher sous son commandement, arrivaient par compagnies, et se groupaient autour de ce chef pour attendre la réunion complète de tous les volontaires qui devaient, selon leur expression, s'assembler pour le service de Dieu et la délivrance du roi et de la reine sa mère.

On vit arriver successivement, sous leurs bannières respectives, les compagnies de Grenoble que commandaient les capitaines Fermayet et Cotte, celles des pays de Grésivaudan, de la Mure et celles du Bas-Dauphiné, qui étaient toutes commandées par des chefs qui s'étaient déjà fait connaître dans d'autres guerres et que leur valeur seule avait fait élire.

Les vallées à demi-sauvages des Alpes qui sont entre le mont Blanc, le mont Pelvoux et le mont Viso, où s'étaient autrefois réfugiés les Vaudois, dont la croyance et la doctrine étaient à peu près les mêmes que celles des sectaires auxquels on donnait, dans ce temps, le nom de Huguenots, envoyèrent aussi leur contingent qui formait deux compagnies. La première était composée d'hommes aux longues chevelures, vêtus de drap de laine d'une blancheur éclatante, et portant pour armes de longues piques. C'étaient, pour la plupart, des bergers; ils avaient le regard fier et la démarche assurée. De larges chapeaux, rabattus sur leur front, leur donnaient un air sombre; et quand ils approchèrent du camp, ils firent entendre des cris aigus qui retentirent au loin dans les montagnes voisines et effrayèrent tout le camp. Le chef, qui commandait cette compagnie, était un vieillard dont les cheveux étaient déjà blancs; il était vêtu comme tous ceux qu'il commandait, et les seules marques de son grade étaient une croix noire sur son habit et une plume d'aigle à son chapeau.

La deuxième compagnie des montagnes était composée des habitans des vallées les plus reculées du Haut-Dauphiné, limitrophes de la Sardaigne. Ils étaient plus sauvages que les premiers, et pour la plupart chasseurs. Ils étaient vêtus de larges brayes de drap grossièrement fabriqué avec la laine de leurs troupeaux et non teinte; leurs épaules n'étaient couvertes qu'avec des peaux d'animaux sauvages ou de moutons, de sorte que la variété des couleurs de ces vêtemens était infinie. Au lieu de chapeaux, ils étaient coiffés de bonnets faits avec des peaux de chamois. Ils portaient aussi de longs cheveux; mais, à la différence des premiers, ils les nouaient en queue derrière la tête. Leurs armes étaient également variées; les uns avaient de longues piques, d'autres des arquebuses grossièrement faites, d'autres des javelines, des frondes, et d'autres d'énormes massues; tous avaient aussi des sabres et des poignards.

Au milieu de cet étrange bataillon dont l'aspect faisait peur, on remarquait un géant couvert d'une peau d'ours et portant sur l'épaule une massue qui aurait sans doute pu servir à Hercule. Ces farouches montagnards annoncèrent leur arrivée, comme les premiers, en pous-

sant de grands cris, et se campèrent autour du village, sous un rocher, au sommet duquel ils plantèrent leur bannière.

Le soir même du jour où ils arrivèrent, ces montagnards donnèrent à tout le camp, assemblé pour les voir, le spectacle d'une danse étrange, que l'on appelait le Bacchuber ; c'était une espèce de danse pirrhique, que l'on dansait parmi les Caturiges, non pas au son de quelque instrument de musique, mais au chant des femmes qui plaçaient au milieu d'elles la plus âgée.

Tout le camp des huguenots applaudit à ce spectacle qui était nouveau pour la plupart d'entre eux, et les montagnards aux habits blancs manifestèrent leur satisfaction, en poussant, selon leur coutume, leur cri sauvage qui épouvanta de nouveau ceux qui ne l'avaient entendu qu'une fois.

La nuit vint mettre fin à ces jeux qui rappelaient les temps antiques. Les compagnies rentrèrent dans leurs quartiers respectifs, et allumèrent des feux pour la nuit. Cependant, le bruit qui s'élevait au dessus du camp, comme le bruit des vagues agitées, ne s'apaisa qu'à l'heure où tous les hommes, qui se trouvaient dans le camp, se mirent à genoux, et firent une prière à Dieu pour le succès de leur entreprise.

Le lendemain, quand à peine le jour avait commencé, le bruit de la veille se fit de nouveau entendre, et alla en augmentant à mesure que les compagnies se mettaient en mouvement pour se ranger en ordre et être passées en revue par leur commandant général, le baron des Adrets.

Ce chef, dont la renommée avait inspiré une pleine confiance à tous les volontaires qui étaient accourus pour défendre leur religion et protéger leurs co-religionnaires, avait toutes les qualités qui font aimer le chef d'une armée. Une audace assurée et sans affectation ajoutait quelque chose à sa fierté naturelle ; cependant, il prodiguait des éloges à toutes les compagnies ; il donnait de l'argent à ceux qui en avaient besoin ; il promettait à tous également le partage du butin de la guerre ; il exhortait à la bravoure, et promettait la victoire toujours et partout. Il parla avec mépris de l'armée catholique que l'on allait combattre et qui était commandée par Lamotte-Gondrin, et du duc de Savoie qui devait aider ce dernier et entrer dans le Dauphiné à la tête de ses troupes.

Ayant passé la revue de toutes les compagnies, le baron des Adrets donna l'ordre du départ, et se mit en marche vers le midi, à la rencontre des catholiques.

III.

Sur le parvis de Notre-Dame de Grenoble, deux femmes se parlaient à voix basse. Ce n'étaient pas deux jeunes femmes causant de rien, c'étaient deux vieilles parlant des graves choses qui se passaient en ce temps-là. L'une était la femme de Guillaume Desportes, second président du parlement ; l'autre était la femme de Jean-Robert, avocat : deux bonnes femmes au demeurant. Celle de l'avocat avait la parole plus facile ; mais l'autre avait un grand air de dignité.

— Savez-vous, ma chère, — disait la présidente, — que les huguenots se sont soulevés ce matin et qu'ils ont contraint les consuls de leur remettre les clés de la ville ? Ils ont appris que le baron des Adrets, vainqueur de Lamotte-Gondrin, arrive à grands pas sur Grenoble, et cette nouvelle, qui les met dans une brutale joie, consterne tous les catholiques; car il paraît que ce baron des Adrets est un homme abominablement cruel, qui laisse partout, sur son passage, la ruine et la dévastation.

— Mais comment se fait-il, — demanda l'autre dame, — que les huguenots se soient rendus maîtres de la ville aussi facilement ? Les catholiques n'ont donc plus de cœur ?

— Ne saviez-vous pas qu'André de Ponat et Paul Rémy, principaux chefs de ce parti, avaient introduit secrètement, pendant la nuit dernière, un grand nombre de gens d'armes dans la ville ? Nous avons été trahis, et maintenant nous sommes à la merci des huguenots.

— André de Ponat ? Ah ! vous me surprenez, vraiment ! je n'aurais jamais cru que cet homme-là abjurerait un jour la croyance de ses pères. Je l'ai connu autrefois, beaucoup connu : il me faisait sa cour ; il y a de cela trente ans, je crois. Eh ! mon Dieu ! je n'aurais pas songé alors que ce gentilhomme, qui était fort aimable, serait un jour infidèle.

— Comment, infidèle ?

— Infidèle à la religion. Comme les choses et les hommes se dénaturent dans le monde! Vous souvenez-vous de notre jeune temps?

Causant ainsi, ces deux dames allaient entrer dans l'église, quand le sacristain vint enfermer les portes. Chaffréo, qui en sortait, les avertit que l'arrivée des huguenots inspirait des craintes à l'évêque. Elles regagnèrent alors leurs logis, et Chaffréo s'en alla du côté du palais où siégeait le parlement, autrefois le palais des rois dauphins.

Il y avait de ce côté une rumeur populaire: les catholiques fermaient leurs maisons et conjuraient l'orage; les protestans, au contraire, couraient vers la porte de France, qui est à l'est de la ville, et, tout en courant, manifestaient leur grande joie par des cris et des rires. Or, la cause de cette consternation d'une part, et de cette allégresse de l'autre, c'était l'arrivée du baron des Adrets, à la tête de quatre mille hommes. Après s'être rendu maître de Valence, de Romans, de Saint-Marcellin, où il avait laissé la majeure partie de ses troupes, il arriva et fut salué de loin par les acclamations des religionnaires qui se portèrent en foule au devant de ses pas. Etant entré dans la ville, il fit publier aussitôt, par les places et les carrefours, une proclamation dans laquelle il s'intitulait: «François de Beaumont, baron des Adrets, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, colonel des légions du Dauphiné, de Provence, du Lyonnais et de l'Auvergne, élu général en chef des compagnies assemblées pour le service de Dieu et la délivrance du roi et de la reine sa mère.» Il faisait défense à tous de célébrer la messe dans les églises ou autres lieux, sous peine de mort. Il enjoignait à tous les habitans, notamment aux consuls de la ville et aux membres du parlement, d'assister au prêche qui devait avoir lieu le lendemain dans l'église des Jacobins, sous peine de quinze cents livres d'amende.

Ensuite il donna ordre aux chefs du parti catholique, dont les principaux étaient Guillaume Desportes, second président du parlement; Pierre Bucher, procureur-général; Abel de Buffevent; Vibailli de Grésivaudan, et l'avocat Jean-Robert, de sortir sur-le-champ de la ville. Pour rendre cet ordre plus pressant et plus impérieux, trois potences furent dressées sur la place du palais, auxquelles devaient être pendus ceux qui n'obéiraient pas incontinent et sans mot dire.

Aussi la route de Chambéry fut-elle bientôt pleine de fuyards, malgré l'obscurité de la nuit. Les membres du parlement, les chefs du parti catholique, ne cherchèrent leur salut que dans une prompte fuite. On s'exagérait cependant la cruauté du baron; on le croyait capable des plus grands excès envers ses ennemis, pourtant il ne se montra sévère qu'envers ceux qui lui opposaient quelque résistance.

Ce n'était pas tout que de se faire obéir au nom de Dieu et du roi de France; le baron ne faisait pas la guerre à ses frais, ni aux frais du gouvernement, et cependant la guerre était onéreuse. Il n'avait qu'un moyen d'obtenir de l'argent, c'était de faire piller les églises. Les soldats, gens à tout résolus, se prêtaient volontiers au pillage; il enfoncèrent donc les portes de l'église. Les autels furent profanés; l'or, l'argent furent arrachés des saints lieux; pour l'avoir, on brisa les tabernacles, les images des saints. Dans l'église de Saint-André, le magnifique tombeau des rois dauphins fut détruit; dans celle de Notre-Dame, la chapelle des Cassards, qui renfermait des trésors précieux et des ornemens d'un grand prix, fut laissée vide, les soldats s'étant appropriés les menus objets, apportèrent le gros du pillage au baron qui en fit faire un inventaire exact et déclara avoir reçu le tout au nom du roi de France et pour les frais de la guerre.

Les couvens ne furent pas plus respectés que les églises: les soldats huguenots n'eurent pas de pitié pour ces âmes recluses qui, séparées du monde, devaient du monde être oubliées: ils se portèrent en foule à celui de Sainte-Claire, et les saintes filles qui l'habitaient furent saisies de l'épouvante qui se répand dans un troupeau de brebis quand un loup s'y jette à l'improviste.

Chaffréo qui avait suivi les huguenots des églises aux couvens, les regardait enfoncer les portes de celui de Sainte-Claire et l'envahir comme une place prise d'assaut. Bientôt il entendit des cris déchirans, des cris de femmes éperdues; puis il vit, à travers les vitraux des fenêtres, des ombres qui se penchaient et d'au-

tres ombres menaçantes comme des fantômes, et toutes ces ombres erraient dans les salles spacieuses, dans les longs corridors. Il vit enfin sortir furtivement un homme enveloppé d'un manteau noir et dans lequel il crut reconnaître un membre du clergé de la ville. Cet homme emportait dans ses bras une femme dont la tête et les cheveux étaient pendans comme si elle eût été morte. S'en étant approché, Chaffréo reconnut les traits de Sidonie, et il suivit à quelques pas de distance l'homme qui l'emportait.

A peine celui-ci venait de sortir du couvent qu'un autre y entra, ou plutôt s'y précipita pour arrêter le pillage et la dévastation. C'était le jeune Montaumor des Adrets qui, s'étant fait connaître, en imposa un instant aux soldats mercenaires qui s'étaient enrôlés parmi les huguenots dans le seul but de tirer quelque profit de la guerre et de s'enrichir dans le pillage. — Montaumor chercha dans tout le couvent Sidonie, et il allait se retirer pour continuer ses recherches ailleurs, quand une vieille religieuse qui se lamentait dans le fond de sa cellule, lui dit qu'elle connaissait Sidonie, et qu'elle venait de la voir emporter évanonie par un prêtre. Abandonnant aussitôt le couvent aux huguenots qui se livrèrent de nouveau au pillage et à d'autres excès, Montaumor courut par toute la ville pour trouver la moindre trace d'un enlèvement aussi étrange. Il marcha long-temps, en proie à une vive inquiétude, dont il était à peine distrait par le bruit que faisait les soldats sortant des cabarets, ou y entrant, en chancelant sur leurs jambes et en chantant des refrains bachiques.

Arrivé dans la rue Chenoise, vieille rue qui existe encore de nos jours au milieu de la ville, il frappa à la porte d'une maison basse et silencieuse; une grosse servante, tenant une lampe à la main, vint lui ouvrir, lui fit une révérence qui faillit faire éteindre la lampe, et l'introduisit, à travers un sombre corridor, dans une chambre assez proprement meublée selon le goût de ce temps-là. Dans cette chambre, une vieille femme filait lentement le chanvre qui garnissait sa quenouille, et paraissait prête à s'endormir au bruit du rouet que son pied faisait tourner. Voyant entrer Montaumor, elle s'inclina sans se lever de son siége et le pria de s'asseoir.

— Marie-Claire, — dit Montaumor après s'être assis, — depuis quelques jours que je ne vous ai vue, des circonstances extraordinaires m'ont appris que vous m'avez caché des choses importantes, que vous vous êtes joué de ma crédulité, et je viens ici pour que vous me délivriez d'un doute qui me tourmente.

— Jésus! — s'écria la vieille dame, — vous m'effrayez en me parlant ainsi; il semblerait qu'un grand malheur est arrivé.

— C'est un malheur en effet qui m'amène ; il s'agit de Sidonie, de ma cousine et de ma fiancée, que vous avez élevée dans cette maison, qui vous avait été confiée par sa mère mourante. Un mystère semble encore couvrir sa vie et sa destinée. Souvent je me suis aperçu qu'elle était, ainsi que vous, sous l'influence d'une personne mystérieuse que je n'ai jamais vue et dont je n'ai jamais ouï parler. Cependant elle est orpheline, et nul autre que mon père, ma mère ou moi, n'avait de droits sur elle. Je veux donc savoir aujourd'hui quel est ce personnage mystérieux qui a eu des relations quelconques avec elle et avec vous.

— Jésus! monseigneur, — s'écria de nouveau la dame, en laissant tomber sa quenouille à ses pieds, — vous m'étonnez grandement. Que puis-je vous dire que vous ne sachiez? N'êtes-vous pas venu dans cette maison librement et toutes les fois que vous l'avez voulu depuis deux ans, et vous a-t-on caché quelque chose, y avez-vous jamais vu l'ombre d'un mystère? Si votre noble cousine m'a quittée ces jours derniers, c'est elle-même qui l'a voulu, et son intention n'a pas été de vous cacher sa retraite, car, je vous l'ai déjà dit, elle est entrée dans le couvent de Sainte-Claire pour être plus en sûreté pendant ces jours de trouble et de persécution.

— N'éludez pas mes questions. Je veux savoir quel est l'homme qui vient de l'enlever du couvent de Sainte-Claire.

— Seigneur! seigneur! est-il possible? Sidonie enlevée, au pouvoir des huguenots!

— Ne vous désolez point tant. Ce n'est pas un huguenot qui l'a enlevée, c'est un prêtre, et ce prêtre vous devez le connaître.

—Moi? — demanda avec un air de confusion et d'embarras très visible la vieille dame, — comment puis-je connaître un homme que je

n'ai point vu ? N'y a-t-il qu'un prêtre dans Grenoble ?

— Vous cherchez en vain à m'en imposer ; je dis que si ce prêtre ne connaissait pas Sidonie, il ne serait pas allé la chercher dans ce couvent, surtout dans le moment où les protestans l'envahissaient, et s'il connaît Sidonie, ce n'est qu'ici qu'il a pu l'avoir vue, et vous devez nécessairement le connaître vous-même.

— Sidonie ne connaît de prêtre que son confesseur, et moi, monseigneur, je ne puis vous en dire davantage ; mais je jurerais, la main sur les Saints-Evângiles, que tant que Sidonie a été confiée à ma garde, je l'ai élevée saintement comme j'aurais élevé ma propre fille, et que ses parens seuls ont eu avec elle des relations intimes. à l'exception de quelques dames de la ville.

— Ainsi, vous refusez de me dire la vérité ?

— C'est la vérité même que je vous dis, et je ne puis rien dire de plus sans ajouter le mensonge à la vérité.

— La vérité se découvrira, et ce que vous me cachez aujourd'hui, demain je le saurai peut-être, et demain aussi je vous le ferai bien avouer.

Sans attendre la réplique de la vieille dame, Montanmor sortit à la hâte de sa maison, et se remit à la recherche de sa fiancée à travers une ville qui était dans le plus grand désordre.

IV.

— Hélas! pourquoi le ciel laisse-t-il vivre ce baron maudit, ce chef redouté des hérétiques? Son nom seul fait frémir ma chair sous ma robe de bure.

— Le baron des Adrets est un fléau que Dieu envoie aux peuples pour les punir de leur indifférence. La foi des peuples s'est affaiblie, les temples deviennent déserts, et la justice divine éclate comme la foudre.

— Mais ce ne sont pas les hérétiques qui souffrent de la vengeance céleste; ils triomphent, tandis que les catholiques succombent et gémissent.

— C'est que l'œuvre du mal s'accomplit : bientôt l'œuvre de la justice à son tour s'accomplira. Alors le nom de huguenot sera un nom maudit ; celui qui le portera ne saura plus où se cacher, la fureur du peuple le poursuivra partout.

Ainsi parlaient deux moines dans la longue galerie de la Grande-Chartreuse.

Au milieu d'un vallon silencieux et sauvage, entouré de hautes montagnes couvertes de roches noires et de sapins, de vieux sapins qui ont de la mousse à leurs branches comme les vieux chartreux ont de la barbe à leurs mentons, on voit le grand cloître morne et muet ainsi qu'une tombe, et presque toujours dans l'ombre que projètent les hautes cimes des Alpes.

Là, quand à peine l'oiseau des monts a fait entendre son premier cri aux lueurs de l'aube, la cloche chante au moine l'heure du réveil, et le moine, sortant de sa couchette en bois de sapin qui ressemble par sa forme et sa grandeur à une bière, traverse lentement les galeries sonores et va s'agenouiller dans la chapelle.

C'était à cette heure matinale que deux moines s'entretenaient de la guerre et du baron des Adrets, lorsqu'un troisième survint et leur dit :

— Mes frères, nous sommes menacés de l'orage qui gronde là-bas; les huguenots sont maîtres de Grenoble, où ils ont pillé les églises et les couvens.

— Les couvens? — demanda l'un des premiers moines.

— Oui, les couvens. Celui de Sainte-Claire surtout, a été le théâtre des plus horribles cruautés ; les soldats du baron y sont entrés brusquement, en enfonçant les portes. Figurez-vous la consternation des religieuses ; toutes se sont jetées à genoux pour implorer la pitié des barbares : elles étaient à moitié nues, les pauvres filles!

— Oh! Sainte-Marie! dit un moine en faisant le signe de la croix.

— Oui, — continua le narrateur, — elles étaient à moitié nues et toutes tremblantes comme des brebis sous la dent des loups, et les huguenots ont été plus cruels que des loups : aux larmes aux prieres, ils sont restés durs comme les rochers de nos montagnes.

— Mon frère, qu'ont-ils pu faire à ces brebis sans taches? — demanda l'autre moine.

— Hélas! que sais-je, moi?

— Mais enfin?

— Enfin; ils ont pillé, saccagé, brûlé: ils ont

tout fait, ils ont tout pris aux saintes filles, sauf la vie.

— Juste ciel! et comment ces nouvelles sont-elles parvenues à la Chartreuse?

— C'est ce chanoine arrivé hier au soir qui en a fait le récit à notre révérend général. Je pleurais en l'écoutant narrer ces catastrophes.

— Ah! c'est ce chanoine qui est venu nous demander asile, et qui est accompagné d'un petit jeune homme blond?

— Oui, c'est ce chanoine-là.

— Mes frères, dit le troisième moine, vous me rappelez une idée qui m'est venue hier au soir quand je regardais, au réfectoire, ce petit jeune homme dont vous parlez. Dieu me préserve! il m'a semblé que c'était une fille. Il a de longs cheveux blonds et fins comme la soie; il a une peau blanche et fraîche, puis il a une voix si douce que j'avais plaisir à l'entendre parler.

— Serait-il possible? qui oserait violer la règle sévère du couvent, qui défend à toute femme d'y entrer, à moins que ce ne soit la reine de France ou une princesse du sang, encore faudrait-il brûler leurs traces? Mais, non, ce chanoine est un saint homme: ce n'est pas lui qui viendrait profaner ce saint lieu; ce n'est pas lui, non plus, qui mènerait en sa compagnie une jeune fille.

— Cela ne préjugerait rien: un prêtre peut avoir une nièce à sauver, une nièce ou une sœur, que sait-on?

— Mais toujours, si c'est une fille, notre couvent...

— Nous brûlerons la place où elle a passé.

— Ou bien les huguenots viendront la brûler.

— Dieu nous garde des huguenots! Allons-nous aux matines, mes frères.

Les trois moines entrèrent alors dans la chapelle où se trouvaient déjà tous les chartreux. Dans un coin, deux personnes étrangères mêlaient leurs prières aux prières des moines; c'étaient un chanoine du chapitre de Notre-Dame de Grenoble et une jeune fille déguisée en damoiseau. Le costume qu'elle avait pris contrastait singulièrement avec la candeur de son maintien Certes, ses beaux yeux bleus qu'elle tenait timidement baissés, ses blonds et fins cheveux qui tombaient en boucles dorées sur ses épaules, n'accusaient pas un jeune homme d'armes qui, quelque jeune et novice qu'on eût pu le supposer, aurait examiné avec malice toutes ces têtes tondues qui se prosternaient, et aurait fièrement fait sonner ses éperons d'argent sur les dalles de la chapelle.

Si ce n'eût été qu'un damoiseau, aurait-on vu les moines darder sur lui des regards aussi perçans? Aurait-on entendu ce chuchottement qui passait sur leurs lèvres comme le vent sur des feuilles sèches? Tout bas les uns disaient: — C'est une fille. — Les autres disaient: — Non, ce n'est pas une fille; mais c'est un joli petit garçon. Voyez quel front pur! quel doux visage! — Oh! si elle voulait lever les yeux qu'elle tient ainsi baissés, ils doivent être beaux comme deux étoiles du soir.

Le prieur général, scandalisé de ces distractions, de ces chuchottemens dont il devinait la cause, dit alors d'une voix grave:

— Mes frères, vous ne priez pas avec ferveur.

Ces paroles établirent un profond silence, et tous les moines, baissant la tête, fermant les yeux, se mirent à prier.

A peine les chartreux avaient achevé leurs prières du matin, quand un messager, que le prieur général avait envoyé dès la veille à Grenoble pour avoir connaissance des événemens qui s'y passaient, vint annoncer que deux compagnies de l'armée hérétique. commandées par les capitaines Fermayet et Cotte, s'étaient mises en marche pour venir piller la Grande-Chartreuse, qui passait alors pour l'un des plus riches couvens de France.

A cettte nouvelle, brusquement venue, les chartreux se lamentèrent; ils allaient et venaient dans les corridors, se parlaient à haute voix, contre leur habitude, de sorte que c'était à ne plus pouvoir s'entendre. Que faire? telle était-la question que chacun avait à la bouche. Aucun n'émettait un avis qui fit cesser l'incertitude et le désespoir.

Pierre Sarde, le prieur général, était un homme de courage et de sang-froid. Comme tous les hommes qui ont confiance dans la providence, il ne s'abattait pas au premier choc de la douleur; le désespoir ne venait pas subitement troubler sa raison. Il assembla donc tous

les chartreux, et leur dit qu'il fallait céder à la tempête du jour, et fuir devant le fer des hérétiques. C'était, en effet, le seul parti à prendre, si l'on ne voulait rester pour affronter les insultes et la mort. Chaque moine se hâta donc de remplir une besace et de prendre le bâton de pèlerin.

Le vénérable prieur général eut soin de faire emporter et cacher dans les bois, dans les creux des rochers, les objets précieux qui faisaient en partie la richesse du couvent. Parmi ces objets se trouvait le crâne de saint Bruno, fondateur de la Chartreuse. Ce crâne était enrichi d'or et de pierreries. Ensuite le troupeau du seigneur se dispersa : les uns prirent le chemin de la Savoie et franchirent les montagnes qui ceignent le vallon du côté de l'orient, les autres prirent, au nord, le chemin du monastère de Sainte-Marie, dans le Royans.

Le chanoine de Grenoble et la jeune fille qu'il menait avec lui, furent donc obligés d'aller aussi chercher ailleurs un refuge.

Deux prieurs, deux vieillards, qui avaient autrefois connu les passions, les malheurs du monde, et qui s'étaient retirés dans la Chartreuse pour y finir saintement leur vie, ne voulurent pas quitter ce saint asile, et préférèrent attendre là que Dieu les appelât à lui.

Comme autrefois les sénateurs de Rome s'assirent sur leurs chaises curules pour attendre les outrages des barbares qui venaient se ruer dans la capitale du monde, ces deux prieurs s'assirent sur le seuil du couvent pour voir venir, dans la montagne, les soldats huguenots. Au moindre bruit qui retentissait dans le vallon silencieux, ils sentaient un tremblement dans tous leurs membres. La voix des chevriers, venant du sommet des rochers, les effrayait. Ils attendirent dans cette anxiété jusque vers la fin du jour. Au moment où le soleil n'éclairait plus que les pics aigus des monts, ils semblèrent voir, le long du sentier sinueux qui débouche dans le vallon, une longue file d'hommes. Cependant ils pensèrent que ce pouvait être un troupeau de chèvres, et comme ils ne pouvaient trop s'en rapporter à leurs yeux affaiblis par l'âge et les veilles, ils appelèrent le jardinier du couvent, qui n'avait pas voulu fuir non plus. Celui-ci se flattait d'avoir des regards perçans. Il mit la main à son front, au dessus de ses yeux, et regarda du côté que lui indiquait les moines.

— Ne voyez-vous pas un troupeau de chèvres ? — lui demanda l'un d'eux.

— Non, mon révérend.

— Que voyez-vous donc ?

— Dieu nous garde ! je vois...

— Que voyez-vous ?

— Je vois... attendez... je n'y vois pas bien clair ; mais oui, je vois briller des armes. Ce sont des soldats et non pas des chèvres.

— Les voici donc, ces hérétiques destructeurs, — dit alors le même chartreux à son frère qui tremblait, — ayons confiance et espérance en Dieu, peut-être ne nous abandonnera-t-il pas. Dans tous les cas, que sa volonté soit faite. Si nous devons périr de leurs armes, nous mourrons martyrs.

— Hélas ! nous aurions peut-être mieux fait de fuir comme les autres. Si Dieu a permis que nous fussions avertis du danger, c'est sans doute pour nous dispenser de le braver, de l'attendre inutilement. Pour moi, je vous avoue que je tenais encore un peu à la vie de ce pauvre monde, pour pouvoir continuer mon histoire du Dauphiné, à laquelle j'ai déjà consacré tant de veilles, tant de recherches laborieuses. Vous savez ce qu'elle m'a coûté de peines. Si je meurs, toute cette peine sera perdue. J'ai caché mes manuscrits dans un coin où les huguenots ne sauraient les trouver ; mais personnes ne les trouveraient jamais après ma mort.

— Frère, — répondit l'autre chartreux, — pensons à prier Dieu ; recommandons-nous à sa bonté infinie.

V.

En arrivant à la Grande-Chartreuse, les huguenots furent étonnés de la trouver déserte. Les deux prieurs qui y étaient demeurés, et qui s'étaient retirés dans la chapelle, tremblaient à leur approche ; cependant leurs personnes furent respectées.

Ayant rassemblé toutes les provisions de bouche que les chartreux n'avaient pas emportées, les soldats affamés ne songèrent plus qu'à manger et à boire dans la grande salle du réfectoire, où ils se réunirent avec confusion. Jamais ces voûtes sonores n'avaient retenti d'un pareil

bruit : des cris, des éclats de rire, des chants de guerre, des chants d'amour, des propos à faire peur, avaient remplacé les chants religieux et les prières. Quoique les huguenots professassent une grande pureté de mœurs, les soldats qui défendaient leur cause étaient comme toutes les soldatesques, grossiers et sans frein.

Ce fut donc une grande et longue orgie, qui se prolongea bien avant dans la nuit.

Quand les voix commencèrent à s'éteindre dans les gosiers, quand le vin ne fut plus versé à pleines coupes, et que les lampes religieuses pâlissant ne jetèrent plus que des lueurs blafardes sur les visages livides, on vit venir cette langueur et cette tristesse qui suivent toujours les paroxismes d'une gaîté folle et brutale. Le sommeil enfin allait ramener le silence dans ces lieux profanés, quand, tout-à-coup, de nouveaux éclats de rires éclatèrent.

Chaffréo, l'enfant de cœur de Notre-Dame, venait de paraître dans la salle du réfectoire, et les huguenots l'accueillaient avec cette grande hilarité. Ils le prirent ensuite et le posèrent sur la table pour qu'il fût à la vue de tous.

— D'où viens-tu, Cupidon? — lui demanda le capitaine Fermayet, qui partageait la gaîté des soldats, — est-ce le diable qui t'envoie? réponds, que viens-tu faire ici?

— Monseigneur... — répondit Chaffréo tout tremblant.

— Ne m'appelle pas seigneur, malotru.

— Mon général.

— Ne m'appelle pas général, ventrebleu!

— Mon prince.

— Si tu m'appelles encore une fois prince, je te fais empaler au bout d'une pique.

— Comment vous nommerai-je alors?

— As-tu besoin de me nommer? — Réponds à ma question.

— Eh bien! je viens de Grenoble pour voir la Grande-Chartreuse.

— C'est sans doute une espèce d'espion envoyé par les catholiques, — dit un huguenot.

— Dieu vous garde de le croire, — reprit Chaffréo, — je vous ai dit la vérité. J'étais enfant de chœur à Notre-Dame de Grenoble, et je n'avais eu jamais le temps de venir voir ce couvent fameux; j'ai donc profité de ce moment, où les églises sont fermées, où je n'ai plus à chanter, pour faire ce voyage dans la montagne. Voilà, je vous le jure, le seul motif qui m'amène.

— Ah! c'est un enfant de chœur! Il est joli, ma foi! — dit le capitaine Cotte.

— Tu dois avoir une belle voix, — dit l'autre capitaine; — chante-nous une chanson.

— Je ne connais que des chants d'église, — dit Chaffréo.

— Tu dois savoir aussi quelque ballade, et tu chanteras, si tu n'aimes mieux être pendu : choisis.

— Puisque vous m'y forcez, je vais chanter les seuls couplets que je sache.

— Silence! vous tous, — s'écria le capitaine Cotte, — l'enfant de chœur va chanter. — Et tous firent silence pour écouter Chaffréo qui chanta de sa voix claire et retentissante les couplets suivans d'une vieille chanson :

« Voulez-vous qu'avec franchise,
» Je vous dise
» Ce que j'ai vu cette nuit?
» Mais ne traitez pas mon songe
» De mensonge :
» Car c'est Dieu qui l'a produit.

— Bravo! bravo! s'écrièrent les huguenots.

Chaffréo continua :

» J'ai vu sous de sombres voiles
» Onze étoiles,
» La lune avec le soleil,
» Qui m'ont fait la révérence,
» En silence,
» Tout le long de mon sommeil. »

A ce second couplet, des rires fous s'emparèrent des huguenots, et Chaffréo qui s'était péniblement résigné à cette plaisanterie, eut le temps de sauter en bas de la table, et de sortir furtivement.

Les soldats ne tardèrent pas à s'endormir. Les uns se couchèrent dans les dortoirs, à la place des moines fugitifs, les autres tombèrent sous les tables.

Le vent soufflait impétueusement dans le vallon. Chaffréo, voyant que les huguenots étaient tous endormis, rassembla des feuilles sèches, des branches de sapin, et mit le feu à plusieurs endroits du couvent; puis il alla s'asseoir à quelque distance sur un rocher élevé. De là, il

vit bientôt les tourbillons de flammes qui se firent jour à travers les fenêtres, il entendit les cris des huguenots qui ne pouvaient plus s'échapper des flammes. Les lueurs rouges de l'incendie qui jaillissaient à travers d'énormes masses de fumée noire, éclairaient les rochers ; les langues de feu s'élevaient comme des fusées. Alors il entendit des loups qui hurlaient au loin, et des oiseaux de nuit qui rentraient dans le creux des arbres. Oh ! stupide plaisir de la vengeance ! Chaffréo fit entendre aussi un éclat de rire qui ressemblait au cri d'une bête sauvage.

Après avoir contemplé quelques instans encore le spectacle qu'il s'était donné, après avoir vu à la lueur de l'incendie du couvent les sombres rochers qui entourent le vallon, les noires forêts de sapin, et les hauts sommets des montagnes que la lueur des flammes colorait faiblement d'une teinte rouge, comme les premiers rayons d'un jour d'été, Chaffréo descendit du rocher où il s'était assis, et reprit le chemin qui descend par des gorges sombres vers le village de Voreppe. Un sentiment de crainte et d'effroi le portait à fuir ces lieux maintenant désolés et silencieux, et en marchant aussi vite que le lui permettaient ses forces épuisées, il tremblait de peur, et se retournait souvent comme s'il eût craint d'être poursuivi.

Le lecteur devinera sans doute le motif qui l'avait amené à la Grande-Chartreuse ; il avait suivi les traces de l'homme qui avait enlevé Sidonie du couvent de Sainte-Claire.

VI.

Chaffréo, après l'incendie de la Chartreuse, étant revenu à Grenoble, s'occupa activement à découvrir le lieu où avait dû être emmenée Sidonie, et pendant qu'il faisait des démarches à ce sujet, il apprit que Montaumor, de son côté, cherchait aussi à découvrir les traces de sa cousine. Il lui vint alors à la pensée de dépister ce poursuivant, et il lui fut facile de lui faire dire, par une vieille dévote de sa connaissance, qui crut se prêter à un renseignement officieux et mystérieux, que Sidonie avait été conduite à la Grande-Chartreuse. Le fait était vrai en lui-même; mais on ignorait encore dans la ville que le couvent de la Chartreuse était brûlé, et que tous ses habitans ou ses hôtes avaient fui. Chaffréo, par ce moyen, savait qu'il allait éloigner Montaumor de Sidonie, et lui faire perdre deux jours dans une recherche inutile.

Nous ne suivrons pas Montaumor sur le chemin de la Grande-Chartreuse, où il ne lui arriva d'ailleurs rien de remarquable. Nous nous transporterons subitement sur les lieux au moment où il y arriva.

Dès qu'il aperçut le fond du vallon où s'élevaient naguère les murs du couvent, il s'arrêta pour contempler le triste spectacle qu'offraient maintenant ses ruines. Puis il s'avança à grands pas, et quand il fut sur ces ruines encore fumantes, il s'arrêta de nouveau. Des craintes et des pensées sinistres le tinrent un moment immobile. Il supposait, en voyant les environs du couvent absolument déserts, que tous ses habitans avaient péri, et que Sidonie, si elle s'était trouvée dans l'un des bâtimens du couvent, pouvait être également ensevelie sous les ruines. Mais comme il s'abandonnait à ces conjectures désolantes, il entendit un bruit étrange qui le fit tressaillir ; c'était une voix sépulcrale sortant lente et lugubre de dessous les ruines du cloître. Ecoutant plus attentivement, il entendit enfin un chant triste, semblable au chant funèbre des prêtres qui accompagnent les morts à leur demeure dernière.

Cherchant alors à mieux entendre la voix qui continuait, sous terre, ce chant funèbre, Montaumor écarta quelques poutres à demi brûlées et des pierres entassées au pied d'un reste de mur. La voix devenait de plus en plus distincte à mesure qu'il écartait les décombres, et ne s'étant pas découragé à ce travail, il ne tarda pas à découvrir une ouverture, puis un escalier en pierre qui conduisait dans un souterrain. La voix alors cessa de se faire entendre, et Montaumor descendit hardiment comme le héros de Virgile dans les enfers.

Une lampe éclairait ce souterrain vaste. C'était une cave. Le corps d'un moine, vêtu de sa robe, était étendu sur une planche ; sa tête rasée et son visage avaient une blancheur cadavéreuse; ses mains étaient croisées sur sa poitrine. Auprès de lui un moine à genoux achevait la prière des morts, après avoir chanté le *Miserere*, et tout à côté un homme, qui venait de creuser une

fosse, était appuyé sur une bèche pour attendre que le moine vivant se fût levé.

Or, ces deux moines, le mort et le vivant, étaient ces deux bons frères qui n'avaient pas voulu fuir, et qui s'étaient avisés de descendre dans la cave quand les flammes dévoraient le couvent. Mais l'un des deux n'était parvenu dans ce refuge que pour expirer aussitôt. L'autre n'avait aucun mal, non plus que le jardinier de la Chartreuse, qui l'avait suivi. Ils n'avaient eu que l'avantage de se trouver ensevelis vivans, et en attendant la mort, ils avaient creusé la fosse du défunt.

Le pauvre chartreux fit à Montaumor le récit de tant de malheurs, d'une voix tremblante et pleine de sanglots; il le remercia mille fois de l'avoir sauvé des tortures de la mort qu'il avait eu en perspective. Le jardinier pleura de joie et baisa les mains de celui qu'il regarda comme un envoyé de la providence. Ensuite ayant repris bon courage, il se fit aider pour déposer le mort dans sa fosse, et l'enterra.

Un moment après, Montaumor demanda au chartreux s'il n'avait pas vu une jeune fille et un homme qui devaient être venus se réfugier dans le couvent deux jours avant.

— Il est impossible,—répondit le chartreux, qu'une jeune fille soit venue se réfugier dans ce couvent, parce que l'entrée en était absolument défendue aux femmes. Dans les jours qui ont précédé ce grand désastre, je n'ai vu venir ici qu'un chanoine de Grenoble; il avait avec lui un enfant.

— Un enfant! quel âge avait-il?

— C'était un jeune damoiseau de quinze ans au plus.

— Etes-vous bien assuré que c'était un damoiseau et non pas une damoiselle?

— Je ne le puis le supposer, l'ayant vu en compagnie d'un chanoine.

— Cela ne prouve rien. Mais, dites-moi, avez-vous remarqué cette jeune personne, et pourriez-vous m'en donner le signalement?

— Ce damoiseau était blond; il avait, je crois, des yeux bleus et paraissait fort timide, fort abattu par la fatigue et la douleur.

— Pauvre fille! — reprit Montaumor, —pouvez-vous me dire encore où ce chanoine est allé en quittant le couvent?

— Je présume qu'il est allé dans le pays de Royans, au couvent de Sainte-Marie, avec notre révérend prieur général. Maintenant que me voici délivré, grâce à vous, et que la Grande-Chartreuse n'existe plus jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu et au roi de France de la faire rebâtir, je me détermine à partir aussi pour le couvent du val de Sainte-Marie.

— Je vous conseille alors, dit Montaumor, de prendre un autre chemin que celui de Voreppe, qui est plein de soldats huguenots.

— Je connais dans la montagne du midi un chemin que je vais prendre. Il est plus difficile, mais il est plus sûr.

— C'est aussi par là, — continua Montaumor,— que je veux passer pour redescendre dans la vallée. Je vais également au val de Sainte-Marie, et vous m'obligerez si vous voulez me servir de guide.

Cette proposition fut agréée avec bonheur par le chartreux, qui sortit pâle et défait de la cave qui avait failli être son sépulcre. Le jardinier du prieuré, voyant sa prison ouverte, et la sachant bien fournie des meilleurs vins des côtes du Rhône, ne voulut plus la quitter. Il s'en constitua le gardien et souhaita un bon voyage au dernier prieur qui s'en allait.

Montaumor et le chartreux se mirent à gravir la montagne qui s'élève au midi du vallon. Ils se retournèrent souvent pour regarder, de l'élévation où ils étaient parvenus, les ruines du couvent. De légers nuages de fumée s'en élevaient encore. Le pauvre vieillard, s'appuyant sur son bâton, versait des larmes à cette vue; cependant il semblait se consoler en écoutant son jeune compagnon de voyage qui l'exhortait à ne pas s'abandonner à la douleur, en lui rappelant la fermeté que doit avoir un chrétien.

Parvenus enfin sur le sommet de cette montagne, ils eurent besoin de se reposer. Le chartreux surtout était accablé de fatigue. Il se coucha sur la pelouse et trouva ce repos voluptueux.

De ce point culminant la vue s'étend au loin sur les crêtes des grandes Alpes, et plonge dans la longue vallée de Grésivaudan, où l'Isère, comme un serpent aux écailles luisantes, coule en se repliant dans des champs fertiles, où le vent fait ondoyer des nappes jaunes de colza des chanvres d'un vert sombre et des blés. Les regards

trouvent un beau contraste quand ils quittent ce riant paysage et s'élèvent sur les monts qui portent si haut leur chevelure de sapins et leurs neiges éternelles, puis, derrière ces monts, sur d'autres cimes que l'on voit poindre à travers les vapeurs de l'horizon, comme ces tours et ces dômes que l'on voit de loin sur les grandes cités.

Montaumor restait insensible à cette vue : sa pensée était toute absorbée par l'impression intime de ses souvenirs. Le chartreux oubliant au contraire les angoisses de la veille, se livrait avec bonheur à la contemplation de ces beautés qui semblent faites pour recréer Dieu, leur auteur.

C'était lui, le frère Jean, qui, pendant les heures vagues du cloître, avait écrit l'histoire du Dauphiné, et cette histoire, fruit de longues études, fidèle tableau des événemens antérieurs à son temps et des mœurs dauphinoises, venait d'être la proie des flammes ; car il avait si bien caché ses manuscrits pour les soustraire au pillage des huguenots, qu'au moment où le feu avait pris au couvent, il n'avait plus eu le temps de les sauver. Il versa de chaudes larmes en songeant à cette perte, comme un père au souvenir d'un enfant que la mort vient de lui prendre. Cependant il pensa que sa mémoire était encore bonne, que sa vieillesse n'était pas avancée, et l'espérance de pouvoir écrire de nouveau cette longue histoire, après avoir revu les lieux des principaux événemens, vint un peu le consoler.

Voyant ensuite que Montaumor, silencieux, avait les yeux fixés en bas dans la vallée, il crut que l'aspect des monts, des forêts, des eaux roulantes, attirait son attention, et le désir lui vint de faire une description savante.

— Vous voyez, — dit-il à Montaumor qui le laissa parler sans l'interrompre, — toutes ces campagnes qui s'offrent à nos regards ; elles étaient autrefois habitées par les *Voconces*, car les anciens géographes placent ce peuple entre l'Isère et la Durance, les Alpes et le Rhône. Les *Cavares* habitaient les plaines qui s'étendent làbas vers la Provence. Les *Voconces* étaient divisés en trois peuplades, savoir : les *Tricastins*, qui fondèrent la ville de St-Paul-les-trois-Châteaux, les *Tricoriens* et les *Mimènes*. J'avais démontré dans mon histoire, dont les manuscrits sont maintenant en cendres, que les *Cavares* et les *Voconces* ont été connus des anciens sous ces mêmes noms. Strabon et Polybe ne parlent d'eux que sous le nom général d'Allobroges, parce qu'ils faisaient, en effet, partie de l'Allobrogie ; mais Tive-Live, décrivant la marche d'Annibal à travers la Gaule et les Alpes, nomme particulièrement les *Tricastins*, les *Voconces* et les *Triconiens*.

— Par où croyez-vous qu'il ait passé ? — demanda Montaumor, qui pensait toujours au chanoine et à Sidonie.

— J'estime, — répondit le chartreux, — qu'il a suivi le cours de la Durance ; car la description que fait Tite-Live....

— Comment ? de qui donc parlez-vous ?

— D'Annibal.

— Mais moi je vous parle de cet infâme chanoine de Grenoble. Où pensez-vous qu'il ait passé pour prendre le val de Sainte-Marie ?

— Vous m'étonnez, jeune seigneur ; pourquoi traiter d'infâme ce pauvre chanoine ?

— Parce qu'il a enlevé une jeune fille, cette jeune fille que vous avez vue déguisée en damoiseau.

— Juste ciel ! serait-il bien possible ? Vous vous trompez sans doute. Il ne faut pas juger légèrement de choses aussi graves.

— Trop heureux si je m'étais trompé ; mais cela est une vérité et je vous jure que je poursuivrai ce mauvais prêtre jusqu'au bout du monde pour le punir.

Après un moment de silence, pendant lequel chacun était revenu à ses premières réflexions, le frère Jean continua ainsi la description qu'il avait commencée.

— Vous voyez, — dit-il, — ces hautes montagnes qui s'élèvent autour de nous, en s'étendant au nord et au levant, ce sont les Alpes côtiennes. Ce nom leur vient de *Cotius*, qui régnait autrefois sur ces contrées et qui avait pour capitale de son royaume la ville de Suze, au-delà et au pied des monts, du côté du levant. Les Alpes qui s'étendent au midi, étant plus rapprochées de la mer, prirent le nom d'Alpes maritimes.

— Il y avait dans les Alpes cotiennes, au temps dont je vous parle, dix-neuf peuplades : les *Caturiges*, les *Garoncelles*, les *Tricoriens*, les *Sceltes*, les *Verruciens*, les *Ucènes*, les *Arantiques*, les *Ebrodunces*, les *Brigances*, les *Gallites*, les

Triulates, les *Nèmentures*, les *Sicoriens*, les *Méduales*, les *Vagiennes*, les *Vertacomacores*, les *Equitures* et les *Tricolores* Toutes ces peuplades, séparées par des montagnes, des rivières et des torrens, vivaient indépendantes les unes des autres ; cependant elles étaient régies par les mêmes lois, puisées dans le droit romain.

— Maintenant, remarquez cette belle rivière qui serpente en flots clairs, dans la longue vallée, c'est la *Tisère* de Ptolémée, le *Scoras* de Polybe ; c'est un grand fleuve sur la frontière des Allobroges, pour parler comme *Munacius Plancus*. Pline la met au nombre des torrens qui descendent des monts Alpéens, mais elle est trop calme pour être appelée un torrent.

— Voyez plutôt là-bas un véritable torrent qui sort impétueux d'une gorge étroite et vient se jeter dans l'Isère, c'est le Drac ; ce nom lui vient de Δράκων. Il est en effet terrible et furieux comme un dragon. Nous ne pouvons voir d'ici la Durance qui prend naissance sur le mont Genèvre. Elle partage sa source avec le Pô, grand fleuve qui descend le versant oriental des Alpes pour arroser des plaines qu'il fertilise, tandis que la Durance se précipite à l'occident dans les vallées profondes qu'elle ravage souvent. Strabon la nomme aussi Δυρέντια.

— L'ancienne Allobrogie était, comme vous voyez, composée de diverses peuplades dont les mœurs et les coutumes paraissent avoir été singulières. Leurs affaires publiques se traitaient en assemblée générale, et ils attachaient tant d'importance à ces assemblées, qu'ils punissaient de mort le dernier arrivé. C'était un excellent moyen pour faire remplir à un citoyen ses devoirs. La plus légère indiscrétion sur les affaires qui s'y discutaient, était punie de la même manière. Le vol était puni par le supplice du feu. Le meurtre était puni de l'exil seulement ; cependant, si la victime était un étranger, le meurtrier était puni de mort, ce qui prouve que chez les anciens habitans des montagnes, comme de nos jours, l'hospitalité était une chose sacrée. Dans la famille le père avait droit de mort sur ses enfans ; le mari avait le même droit sur sa femme; mais les enfans honoraient leurs pères comme Dieu, et les dames allobroges, soumises à leurs époux et seigneurs, ne songeaient qu'à leur faire des brayes, à leur rendre douces les heures de la maison, à s'acquitter enfin de leurs devoirs d'épouses et de mères avec une exactitude religieuse. Dans quelques vallées reculées on voit de notre temps encore des restes de ces mœurs barbares mais pures. Quelquefois on rencontre un fort montagnard qui gravit une côte, monté sur un mulet ou sur un âne, tandis que sa femme le suit avec peine à pied. On a vu aussi de ces pauvres créatures attelées aux charrues et labourer les champs dont la pente est trop escarpée pour qu'on pût s'y servir de bêtes de somme ; mais plus souvent on les voit porter sur leur tête de lourds fardeaux. Maintenant que les mœurs changent, les femmes commencent à dire qu'elles sont durement menées, quoiqu'elles n'aient plus sujet de se plaindre dans les vallées que nous voyons d'ici. Un jour viendra où elles mèneront les hommes comme les Allobroges menaient leurs femmes ; elles les mettront aussi à la charrue comme de vraies bêtes à cornes.

Le chartreux aurait poussé plus loin ses dissertations historiques, si Montaumor ne lui eût dit qu'il était temps de se remettre en marche pour arriver dans la vallée avant la nuit. En descendant la montagne il fut impossible au chartreux de parler encore de l'histoire du Dauphiné; car il était obligé de marcher, après Montaumor, dans un sentier étroit aussi escarpé qu'un précipice. Souvent il se trouvait à quelques centaines de pas en arrière et descendait en se tenant aux branches de genévriers et aux broussailles.

Bientôt le sommet de la montagne qu'ils venaient de quitter fut caché par des nuages qui, poussés par les vents, venaient s'y arrêter de toutes parts, semblables à ces navires emportés par la tempête qui sillonnent la mer et viennent sombrer sur un banc de sable.

Puis, du sommet de la montagne les nuages s'étendirent rapidement. Le ciel devint noir, l'air chaud. Les voyageurs se sentirent affaissés par cette température qui relâche et amolit les fibres ; mais ils furent bientôt rafraîchis par une pluie abondante qui pénétra leurs vêtemens. Pendant tout le temps qu'ils mirent à achever cette descente, l'orage ne fit qu'augmenter. Le choc des nuages les effrayait par d'effrayantes détonations électriques. Le sentier étroit dans lequel ils marchaient se chan

geait en torrent, où l'eau roulait des pierres; de sorte qu'ils arrivèrent à grand'peine dans la vallée vers les premières heures de la nuit. Exténués de fatigue et ne pouvant plus aller, parce que l'orage continuait avec plus de force, ils s'approchèrent d'une petite auberge qui se trouvait sur la route de la Savoie, au bord de l'Isère, où ils aperçurent de la lumière. La porte de cette auberge étant fermée, Montaumor y frappa; une femme passa la tête à une étroite fenêtre et demanda qui frappait ainsi à cette heure, disant qu'elle ne pourrait loger personne.

— Il le faut cependant, dit Montaumor, nous ne pouvons aller plus loin.

Cette femme allait descendre pour leur ouvrir, quand, à la lueur d'un grand éclair, elle distingua le costume du moine; alors, comme elle était la femme d'un huguenot, elle leur cria : — Dieu vous conduise plus loin, mes braves hommes; je ne vous conseille pas de vous arrêter ici. Le pays est en pleine révolte; il s'y commet bien des meurtres, et ce soir nous attendons ici des hommes d'armes.

Le moine poussa un soupir en regardant le ciel qui était toujours noir.

— N'importe, — répondit Montaumor, — ouvrez-nous votre porte; quand vous hébergeriez le diable, je veux coucher ici; — et disant cela il frappa de nouveau à la porte qui s'ouvrit enfin. La femme de la maison les introduisit en gromelant entre ses dents quelques paroles de mécontentement; cependant elle fit aussitôt un grand feu de sarmens, devant lequel Montaumor sécha ses habits. Le moine chauffa sa grosse robe de bure que la pluie n'avait pas entièrement pénétrée, parce que son épaisseur la rendait imperméable; puis ils se mirent à table, où la huguenotte fut encore forcée de leur servir un souper qu'elle avait préparé pour d'autres.

Il n'y avait dans cette maison que deux lits dans une petite chambre. Montaumor et le chartreux s'y couchèrent pour s'abandonner au sommeil, que leur rendait si nécessaire la fatigue de la journée. Ni l'un ni l'autre n'avait fermé les yeux depuis deux nuits.

Malheureusement ils ne jouirent pas d'un long sommeil. Quelques momens après, on entendit frapper de nouveau à la porte de l'auberge, et des voix d'hommes se firent entendre en même temps. Cette fois, la huguenotte se hâta d'ouvrir, et les hommes qui arrivaient, ayant déposé leurs armes avec grand bruit, s'approchèrent du feu. L'un d'eux, qui était le mari de la huguenotte, manifesta d'une manière énergique son mécontement, quand sa femme lui eut dit que deux voyageurs inconnus, arrivés pendant l'orage, avaient mangé le souper qu'elle avait préparé pour lui et ses compagnons, et qu'ils occupaient leur unique chambre.

Dans ce moment, Montaumor dormait profondément; mais le chartreux, dont le sommeil, au grand cloître, n'avait jamais été troublé que par le son de la cloche, entendit les discours qui se tenaient en bas : toutes les paroles montaient dans la chambre où ils se trouvaient, à travers les fentes du plancher. Après des imprécations auxquelles les nouveaux venus se livrèrent quand ils apprirent que l'un des deux voyageurs qui avaient mangé leur souper et occupaient l'unique lit de l'auberge, était un moine, le chartreux les entendit délibérer sur ce qu'ils allaient faire, et décidaient enfin qu'ils allaient jeter ces deux intrus à la rivière qui coulait à deux pas.

Le chartreux qui tremblait dans son lit, en écoutant, poussa alors un graud soupir : son cœur se serra quand il entendit quelle résolution venait d'être prise; il ferma les yeux, serra les poings, en se disant : je suis perdu! Cependant, il se rappela la sainte fermeté des martyrs, et il descendit de son lit pour réveiller Montaumor. — Levez-vous, lui dit-il, et priez avec moi; recommandez votre âme au Seigneur; car c'en est fait de nous : les hérétiques montent pour nous jeter à la rivière! — Ensuite, il se mit à genoux près de son lit et commença sa prière.

Montaumor était à peine réveillé quand la porte s'ouvrit violemment et que les protestans entrèrent, portant une torche allumée, des sabres nus et des cordes. L'un d'eux reconnut aussitôt le fils du baron des Adrets; alors leur colère s'apaisa soudainement, et ils ne témoignèrent plus que des sentimens bienveillans. Ce changement subit émerveilla le moine et rendit heureuse la huguenotte qui avait craint qu'un crime n'attirât sur sa maison la colère du ciel.

VII.

Ayant passé la journée suivante à poursuivre leur voyage, Montaumor et le chartreux arrivèrent le soir dans le pays de Clayes, après avoir franchi, dans une partie de sa longueur, la vallée du Grésivaudan.

Alors, le chartreux fit remarquer que le soleil avait disparu derrière les montagnes. — Nous ne pouvons, — dit-il, — arriver ce soir au val de Sainte-Marie, et j'ai bien peur de tomber encore dans quelque mauvaise auberge. Nous ferions acte de prudence en cherchant un gîte chez un bon catholique; il n'en manque pas, Dieu merci! de ce côté de la vallée.

— J'aperçois, là-bas, un beau château, — dit Montaumor ;— si vous le voulez, nous irons y passer la nuit. Ce n'est pas que j'aie peur de coucher dans une auberge, mais je crains que nous n'en trouvions pas, à moins de marcher encore pendant plusieurs heures, et vous paraissez aussi fatigué que moi.

— Je suis vraiment fatigué : mes jambes fléchissent.

— Ainsi, vous êtes de mon avis : nous allons à ce château.

— Oui; mais si le seigneur de ce château était un hérétique, comme le seigneur de Montbrun, comme le terrible baron des Adrets? Ceux-là aussi ont de beaux châteaux, ce qui ne les empêche pas d'être chefs des huguenots, de faire brûler les couvens.

Il est sans doute inutile de faire observer que le moine ignorait que Montaumor était le fils du baron des Adrets.

— Peu nous importe, — reprit Montaumor, — que le seigneur de ce château soit protestant ou catholique.

— Le connaissez-vous?

— Non; mais voici un paysan qui va nous l'apprendre.

— Quel est ce château là-bas? — demanda Montaumor au paysan qui passait en le saluant.

— C'est le château de Montelliez.

— Qui l'habite?

— C'était Antoine de Sassenage, le frère du baron Laurent de Sassenage; mais il est mort.

— Maintenant, qui l'habite?

— On dit que c'est toujours lui.

— Il n'est donc pas mort?

— Oh! pour mort, je vous l'assure. Tout le pays sait bien qu'il est trépassé dans les pays étrangers où il était allé faire la guerre.

— Voilà une plaisante contradiction.

— On dit qu'il revient toutes les nuits. Aussi son château est toujours fermé, toujours silencieux, quoique ses domestiques y soient encore aussi nombreux qu'avant.

— C'est égal; en corps et en âme, le seigneur de Montelliez nous recevra dans sa demeure.

— Comment! vous voulez y entrer?

— Sans doute, nous allons y passer la nuit.

— Je vous conseille d'entrer plutôt dans la plus pauvre de nos maisons. Ce château est d'ailleurs hanté par des esprits qui épouvantent souvent les habitans d'alentour par le grand bruit qu'ils font. Quand il doit mourir quelqu'un dans la noble famille de Sassenage, trois jours avant, et comme pour annoncer cette mort, une femme, toute vêtue de noir, apparaît dans la grande salle d'honneur et fait entendre des cris, des pleurs épouvantables; c'est la fée Mélusine dont descendent les seigneurs de Sassenage en droite ligne.

— Quelle superstition! s'écria le moine.

— Mon révérend,—ajouta le paysan,— vous ne croyez pas à cette fée, pourtant on voit les cuves où elle avait coutume de se baigner, et qui présagent la fertilité ou la stérilité des champs, chaque année, selon qu'elles sont plus ou moins pleines d'eau, la veille de la fête des Rois. Près de ces cuves, on voit la table de pierre sur laquelle la dame Mélusine prenait autrefois ses repas; maintenant, elle ne mange plus.

— *Fabulosa omnia*, — dit le chartreux, quand le paysan eut passé son chemin. — C'est ainsi qu'à Parme, quand quelqu'un meurt dans une noble famille, on voit, au milieu d'une salle, une vieille femme assise, comme une sibylle; c'est ainsi que dans un château de Bohême, la mort de la dame châtelaine est présagée par l'apparition d'un fantôme noir. On dit aussi que le tombeau d'une célèbre princesse est devenu l'oracle de sa famille, parce que, lorsqu'il doit arriver malheur aux princes de son sang, on entend un grand bruit, et qu'en ouvrant son tombeau, on trouve son corps couché sur le côté, au lieu

d'être couché sur le dos. Enfin, ne dit-on pas que les os du pape Silvestre s'entrechoquent dans sa tombe, avec un bruit effrayant, pour annoncer la mort prochaine de ses successeurs. Vous voyez que ces vieilles croyances, inspirées par la peur, sont assez répandues. Quant à cette fée Mélusine, c'est une vieille fée, connue comme le juif errant dans maints pays, et sans doute celle que le poète l'Arioste appelle : *quella benigna et dotta incantatrice.* Quoi qu'il en soit, ce n'est pas à cette source fabuleuse qu'il faut chercher l'antique origine de la maison de Sassenage. En m'occupant des recherches sur l'histoire du Dauphiné, j'ai cru trouver qu'elle descend de Cassignatus, qui fut tué en Thessalie, à la tête des Gaulois qu'il commandait, dans un combat livré par les Romains au roi de Macédoine.

— Que pensez-vous d'Antoine de Sassenage? — demanda Montaumor, — le croyez-vous mort?

— Je sais, — répondit le chartreux, — que Philibert, précédent baron de Sassenage, étant mort, il y a quelques années, sans postérité, les enfans de François du Pont furent appelés à lui succéder, d'après les anciens fidéicommis de la maison ; qu'Antoine, l'aîné, se trouvant alors à faire la guerre en pays étranger, Laurent, son frère cadet, se mit en possession de la baronnie. Plus tard, Antoine revint; mais Laurent ne voulut plus le reconnaître. Il était parti bien jeune ; puis des peines, une maladie, une fièvre de ces pays d'où il revenait, l'avaient beaucoup changé. Laurent prétendit donc que son frère Antoine était mort et désormais incapable de succéder à qui que ce fût. Ces contestations firent grand bruit et se terminèrent enfin à l'amiable. Le revenant se contenta d'une somme d'argent, et de ce château de Montelliez, laissant la baronnie à Laurent qui s'en trouve paisible possesseur. Maintenant je ne sais si les habitans des terres de Pariset, de Claves et de Varces, qui ont été inféodées à cette seigneurie, voudraient, à l'exemple du baron, soutenir que le seigneur Antoine est mort, afin de ne payer aucune redevance à son ombre.

En ce moment les voyageurs arrivaient à la porte du château de Montelliez. Sur le frontispice de cette grande porte, ils remarquèrent une figure sculptée, représentant une Mélusine se baignant dans une cuve et tenant de la main droite l'écu de la maison de Sassenage, de la gauche celui de Salvaing, sur lequel se lisait cette devise : *Si fabula, nobilis illa est.*

Cette demeure féodale semblait être déserte : toutes les portes et les grandes fenêtres, à cadres de pierre, étaient fermées et annonçaient la solitude. Ce n'est qu'après avoir frappé trois fois que les voyageurs furent introduits par un intendant vêtu de noir, ce qui leur fit croire qu'il était en deuil de son maître. Cet intendant les conduisit dans une grande salle où l'on voyait des armures suspendues aux murs Sur le manteau d'une cheminée se présentait de nouveau l'écu de la maison de Sassenage, *burelé d'argent et d'azur de dix pièces, au lion de gueule, armé lampassé et couronné d'or.*

Montaumor demanda le seigneur de Montelliez.

— Soyez les bienvenus — répondit l'intendant ; — le seigneur de Montelliez se fait un véritable plaisir de recevoir les voyageurs qui veulent bien s'arrêter chez lui, surtout dans ces momens de trouble, où l'on trouve ici une sécurité parfaite; mais veuillez l'excuser s'il ne peut vous recevoir lui-même : ce n'est qu'à l'heure de minuit qu'il peut sortir de son appartement. Je tâcherai de le suppléer en attendant.

Ce discours parut si étrange au chartreux qu'il regarda Montaumor et lui fit quelques signes pour lui faire entendre qu'il conviendrait mieux de s'en aller de ce château suspect ; mais Montaumor avait déjà quitté son manteau et ses armes, et s'était mollement jeté dans un fauteuil que l'intendant lui avait approché du feu. Le chartreux en fit autant : mais quand ils furent seuls, il dit à voix basse, après avoir regardé dans tous les coins de la grande salle :

— Sortons au plus tôt d'ici. Quoique je ne partage pas les croyances superstitieuses des vassaux de Montelliez, j'ai peur que ce château ne soit pas un lieu de sûreté.

En effet, il y a ici quelque chose de mystérieux, et il paraît que le seigneur Antoine reviendra cette nuit de l'autre monde pour nous faire les honneurs de son manoir : mais qu'importe! celui qui le remplace, en attendant, semble un assez bon vivant.

— Ainsi, vous voulez demeurer, malgré ces pressentimens que vous partagez ?

— Sans doute ; où pourrions-nous être mieux pour ce soir? nous aurons ici un bon lit, un bon souper, tandis que nous ne trouverions ailleurs qu'un mauvais lit de paille, et pour souper une vieille poule ou quelque morceau de lard rance.

— Mais nous n'aurons peut-être ici que l'ombre d'un souper, comme nous n'avons que l'ombre d'un seigneur, et je me contenterais d'une vieille poule, voire d'un morceau de lard, pour satisfaire la faim dont je souffre : car, voyez-vous, si j'avais l'habitude du jeûne, je n'avais pas l'habitude de marcher deux jours dans des chemins de traverse sans manger. De semblables courses donnent un grand appétit.

— En vérité, c'est un peu dur pour un moine; mais j'espère que nous aurons à souper bientôt.

— Dieu vous entende !

— Dites plutôt le cuisinier du château.

— Comment y aurait-il un cuisinier si le seigneur n'est qu'une ombre, qui paraît à minuit dans cette sombre demeure, où, jusqu'à ce moment, nous n'avons vu qu'un homme ; car cet intendant, blême et sec, est plutôt au nombre des morts qu'au nombre des vivans, ou du moins il ne doit vivre qu'avec des chauves-souris ? Ecoutez... pas le plus léger bruit, pas la moindre odeur de cuisine. C'est une tombe que ce château... Fuyons : je vous avoue que j'ai peur.

— Un homme de religion qui a peur! Ne croyez-vous pas à Dieu ?

— Je crois à Dieu, mais je crains les piéges du démon.

Le chartreux aurait continué ses désolantes réflexions, si à l'instant les deux battans de la porte de la salle ne se fussent ouverts pour faire passage à deux valets, également vêtus de noir, qui apportèrent près des voyageurs une table abondamment servie. Puis l'intendant étant revenu, les invita, au nom du seigneur, à prendre le repas qu'il leur offrait.

— J'espère, — dit Montaumor au chartreux, en se mettant à table, — que ceci n'est pas l'ombre d'un souper.

— Je commence à me rassurer, — répondit le chartreux, qui fit aussitôt le signe de la croix et se hâta de goûter des mets pour ne plus douter de leur présence réelle.

— Nous pouvons maintenant attendre les revenans avec patience, — ajouta Montaumor, — vienne l'ombre du seigneur, vienne la Mélusine avec sa longue queue, vienne le diable...

— Au nom du ciel! taisez-vous et ne prononcez pas de semblables défis !

— Non ; vienne plutôt l'image de ma gracieuse Sidonie, de celle que je poursuis à travers la province ; c'est une image qui fait sourire et dont on n'a pas peur ; mais quand je pense à elle, puis-je ne pas penser à cet homme qui l'a enlevée du couvent, elle qui n'aimait que moi, car je suis sûr de son cœur !

— Peut-on être bien sûr de quelque chose en ce qui touche les femmes ? dit le moine avec un sourire plein de malice.

— Oh ! pour celle-là, je mettrais ma main au feu comme le romain *Mucius Cævola.*

— Mais reprit le moine — ces créatures ont l'âme aussi faible qu'impressionnable, et succombent à toutes les tentations.

— Cela n'est pas d'une généralité absolue.

— On peut bien rencontrer quelques vertus rares ; je ne dis pas non.

— Il me suffit que vous admettiez des exceptions, et je vous accorde que l'esprit tentateur attire plus de femmes dans ses filets que le prédicateur Olivier n'en attire à ses sermons.

Après le souper, le chartreux, qui avait mangé comme quatre, se retourna vers le feu, croisa ses bras snr sa poitrine et s'endormit doucement.

Montaumor se leva pour remarquer les riches et belles armures qui ornaient la salle; puis il s'approcha d'une fenêtre, et l'ayant ouverte pour voir la cour du château, il remarqua, en la fermant, ces mots tracés avec un diamant sur les vitraux en couleur : *Une sur toutes*. Ces mots étaient écrits là comme le distique tracé par la main de François Ier, également sur les vitres d'un château.

Femme souvent varie,
Est bien fol qui s'y fie.

Mais celui qui avait écrit : *Une sur toutes*, ne partageait pas l'opinion de François Ier. Montaumor cherchait à comprendre le sens de ces mots, quand le blême intendant apporta un chandelier de trois pieds de haut qu'il posa au

milieu de la salle. Il expliqua à Montaumor que Jacques de Sassenage, l'un des ancêtres du seigneur actuel, avait voulu rendre ainsi un hommage d'amour à la femme qu'il avait choisie et qui devint son épouse. Il lui fit voir en même temps les mêmes mots tracés sur toutes les vitres.

L'intendant s'étant retiré, Montaumor écrivit le nom de Sidonie sur quelques vitres, puis, comme la nuit était venue, il revint près du feu, près du moine qui dormait, pour penser à son amour, au sort qui le contrariait incessamment. La fatigue ne tarda pas à appeler le sommeil, et il continua, en s'endormant, le rêve qu'il avait commencé étant éveillé.

Quand le beffroi du château sonna dix heures, le chartreux se réveilla lentement. Ses yeux avaient peine à s'ouvrir ; tout-à-coup il se leva brusquement en s'écriant : la Mélusine! la Mélusine!

Montaumor s'étant réveillé à ces cris, le vit tenant les bras en l'air et la bouche ouverte comme un homme frappé de quelque grande catastrophe.

— Qu'avez-vous donc, frère Jean? un mauvais rêve?

— Non, ce n'est pas un rêve ; je l'ai vue, là.....

— Qu'avez-vous vu? l'ombre d'Antoine de Sassenage?

— Non, la Mélusine.

— A-t-elle une queue de serpent comme sur la porte du château?

— Elle a une longue robe de soie.

— Vive Dieu ! je n'en ai pas peur alors. La queue seule m'aurait effrayé; mais avec une robe de soie elle doit être bien... Est-elle jolie?

— Jolie comme une madone, mais elle n'est que plus à craindre. Le démon se cache souvent sous un doux visage de femme.

— C'est une vision.

— Il est aussi vrai que je l'ai vue, qu'il est vrai que vous êtes un gentilhomme plein de courage, et que je suis un pauvre prieur de la Grande-Chartreuse. Ne riez pas, je vais prier pour éloigner ces apparitions effrayantes.

Le moine priant, et Montaumor revenu à ses premières pensées, attendirent l'heure de minuit. Avec elle arriva le seigneur de Montelliez, dont nous parlerons dans le chapitre suivant.

VIII.

Antoine du Pont, seigneur actuel de Montelliez, avait été long-temps absent du Dauphiné et même de France. Le chartreux, fidèle compagnon de Montaumor, connaissait, comme on l'a vu, le différend qu'il avait eu avec son frère Laurent, qui s'était, pendant cette longue absence, mis en possession de la baronnie de Sassenage; mais ce que le chartreux et le public ignoraient encore, c'est que le seigneur de Montelliez, dont l'existence était mise en doute par bien des gens qui ne le voyaient jamais, ne jouissait pas de toute sa raison. Les événemens inconnus d'une vie aventureuse avaient sans doute causé ce malheur. Quoi qu'il en soit, sa folie était paisible; il se croyait un chevalier errant et quelquefois un monarque; mais comme sa santé délabrée ne lui permettait guère de sortir de son château, l'intendant que son frère avait placé près de lui, n'avait pas de peine à le garder et même à le dérober aux yeux du monde. D'ailleurs il était parvenu à lui faire prendre une habitude favorable à ses desseins. Il le faisait coucher vers midi, et lorsque ce pauvre seigneur se réveillait à minuit, il avait quelques momens lucides, pendant lesquels on ne pouvait quelquefois soupçonner sa folie. C'est en se levant à minuit, qu'il accueillait en personne les hôtes qui, à de rares intervalles, demandaient l'hospitalité dans le château de Montelliez, et, depuis que la guerre désolait la province, cela était arrivé déjà plusieurs fois. L'intendant était satisfait de la manière dont le seigneur avait reçu les derniers hôtes dont nous aurons occasion de parler, et il n'hésita point à annoncer aux nouveaux venus, c'est à dire à Montaumor et au chartreux, que son maître se montrerait à minuit.

Cette heure venait à peine de sonner quand la porte de la salle où Montaumor et le chartreux se trouvaient, s'ouvrit, et qu'ils virent s'avancer le seigneur de Montelliez, qui avait été prévenu par son intendant de l'arrivée des nouveaux hôtes.

Ce seigneur était revêtu du costume de chevalier, auquel il ne manquait que l'armure. Ce

costume avait reçu les injures du temps ; on voyait qu'il avait fait un long service, cependant il était porté noblement. Antoine du Pont, quoique pâle et plus affaibli encore par la maladie que par l'âge, avait encore le port et l'attitude d'un guerrier. Il s'avança gravement vers ses hôtes auxquels il fit les complimens d'usage, en les priant de l'excuser si l'état de sa santé n'avait pas permis qu'il vînt plus tôt les recevoir. Il regarda peu le vieux chartreux, qui se prosterna presque jusqu'à ses pieds pour le saluer; mais il arrêta long-temps ses regards sur le jeune Montaumor, dont le costume militaire semblai tlui plaire.

Nous n'avons pas besoin de rapporter les paroles qui se dirent de part et d'autres. Il suffira au lecteur de savoir que Montaumor, qui crut prudent de ne pas dire son véritable nom, fut satisfait de l'accueil du vieux seigneur, ainsi que le chartreux, qui revint un peu de sa frayeur ; et peu d'instans après, ayant été invités à se retirer dans la chambre qui leur avaient été préparée pour prendre le repos dont ils avaient besoin, ils saluèrent le grave vieillard, et suivirent l'intendant qui les conduisit à l'étage supérieur du château.

Dès que l'intendant se fut retiré, le chartreux témoigna à Montaumor son contentement d'avoir vu en personne le vieux seigneur, parce qu'il était maintenant convaincu que ce que l'on disait de lui était un conte. Mais une chose inquiétait encore le pauvre moine, c'est l'apparition qui l'avait effrayé quelques instans auparavant. Il soutint de nouveau que ce n'était pas une vision, que réellement une femme était venue dans la salle pendant leur sommeil, et que cette femme ne pouvait être que la Mélusine ou la fée du lieu. Montaumor lui dit que, quoi qu'il en fût, ils ne devaient pas craindre un être qui se présentait sous la forme d'une jolie femme. Le chartreux fit remarquer de nouveau que le diable s'était montré quelquefois sous les figures les plus aimables; mais le sommeil et la fatigue le déterminèrent à laisser ces réflexions et à se coucher sur le lit qui lui était destiné près de celui de Montaumor. Les deux voyageurs ne tardèrent pas à s'endormir.

Pendant qu'ils dorment, nous allons conduire le lecteur dans un autre appartement du château de Montelliez, où d'autres hôtes qui étaient également venus demander l'hospitalité au vieux seigneur, recevaient en ce moment sa visite.

L'un de ces hôtes était un chanoine de Grenoble, nommé Ismidon de la Mure, et l'autre était la jeune fille que poursuivait Montaumor des Adrets, depuis le jour où, par suite du pillage du couvent de Sainte-Claire, elle avait été emmenée de ce couvent par une personne inconnue.

Un moment après que le seigneur de Montelliez fut entré dans la chambre où se trouvaient ces deux hôtes, et qui était située dans l'une des tours du vieux château, et qu'il eut salué le chanoine en lui donnant le titre de cousin, parce qu'il y avait en effet entre eux des liens de parenté, et qu'ils s'étaient connus dans leur jeunesse, la jeune fille se retira dans un cabinet voisin, pour se coucher, et les deux cousins s'assirent sous le large manteau d'une cheminée où brillait un bon feu. Ils se regardèrent pendant quelques minutes en silence, chacun d'eux ayant les coudes appuyés sur les bras sculptés des lourds fauteuils en bois de noyer dans lesquels ils étaient assis. Enfin le chanoine prit la parole le premier.

Je vous ai promis hier, dit-il au seigneur de Montelliez, de vous faire connaître les événemens qui ont rempli ma vie depuis que nous ne nous étions vus. J'en abrégerai le récit autant que possible ; il suffira que je vous indique certains événemens sans en rappeler les circonstances, et de manière seulement à vous montrer comment, de chevalier que j'étais, je suis devenu chanoine.

Vous savez que je suis entré fort jeune au service du roi. Je commandais en 1537 une compagnie de chevau-légers, à la prise de Veillane et du château de Suze, où je fus dangereusement blessé et obligé de quitter le service pour me guérir de mes blessures. Je revins dans mon pays, où peu de temps après, ayant tout-à-fait renoncé à la guerre, j'épousai la jeune veuve d'un officier de la marine du roi, dont on avait appris la mort depuis quelque temps. Cette veuve était d'une noble famille, et outre sa fortune personnelle, elle se trouvait en possession de celle que lui avait laissée son mari, qui n'a-

vait pour parens que des collatéraux éloignés. Ce mariage était donc convenable sous tous les rapports, et je vécus pendant deux ans dans un bonheur tranquille, habitant avec ma femme un château qui dépendait de la succession de son mari et qui est situé près de Gap. Une fille était née de ce mariage, et rien ne semblait pouvoir jamais troubler l'existence la plus paisible, quand cependant l'événement le plus imprévu vint me jeter dans la consternation. Le premier époux de ma femme, que l'on avait cru mort, parce que le vaisseau qu'il commandait avait fait naufrage, revint et parut inopinément devant les yeux de sa femme. Je ne chercherai pas à vous peindre la stupeur et l'accablement où nous fûmes, la détresse de la pauvre femme qui se trouva entre deux maris. De telles situations ont ordinairement des péripéties sanglantes, mais heureusement nous en sortîmes avec sagesse et sans beaucoup de scandale. Le marin, qui avait si juste sujet de se plaindre, ne montra qu'un esprit de résignation et de justice. Il avait été pendant deux ans esclave en Afrique, et les grands malheurs, les grandes souffrances qu'il avait éprouvés avaient amorti le feu de son caractère : ce n'était plus qu'un bonhomme, vieilli par les fatigues, et n'ayant plus un grand amour de la vie. Mon mariage était radicalement nul, parce qu'il y avait eu, en la personne de la femme, un empêchement que les jurisconsultes appellent dirimant. Nous en fîmes donc prononcer la nullité, et je laissai le pauvre marin en possession de sa femme et de ses biens, que j'avais innocemment usurpés.

Cet événement étrange et l'impossibilité où je me trouvais de reprendre du service dans l'armée, me déterminèrent à entrer dans les ordres. L'idée m'en vint, parce que j'avais commencé dans ma jeunesse des études en théologie, et grâce à l'évêque actuel de Grenoble, dont je suis cousin, je suis aujourd'hui chanoine au chapitre de Notre-Dame.

Cependant, en embrassant les autels, je ne pus me considérer comme entièrement détaché du monde ; je ne pouvais oublier ma fille, que la mère avait gardée, et l'affection naturelle que j'avais dans le cœur fut pour moi une source d'inquiétude. La pauvre mère, qui avait été si malheureuse dans sa destinée, perdit son mari deux ans après son retour, et elle-même ne tarda pas à le suivre dans la tombe. Ma fille alors, restée comme orpheline, fut confiée aux soins d'une amie de sa mère, qui l'a élevée humblement et en dehors du monde, où le secret de sa naissance aurait été un objet de scandale. J'ai néanmoins toujours veillé sur elle avec tendresse, et tous les devoirs de la religion ne peuvent me faire oublier ceux d'un père.

Là s'arrêterait mon récit, si je ne devais vous faire connaître ma position actuelle à l'égard de ma fille. Elle est, par sa mère, parente éloignée de François de Beaumont, baron des Adrets, cet apostat, ce chef de brigands qui met en ce moment tout le pays à feu et à sang. Or, comme ma fille a hérité de sa mère et de son père putatif, de biens assez considérables, François de Beaumont avait convoité ces biens pour son fils, et, dans cette vue, un mariage avait été projeté par la mère de ma fille et la femme du baron. J'avais dû y consentir, quoique je n'aimasse guère le baron des Adrets. Son fils voyait déjà ma fille, et nous n'attendions que le temps fixé pour ce mariage, environ un an, pour faire connaître à ce jeune homme que je suis le père de sa fiancée, ce qu'il ignore encore. Aujourd'hui, jugez si ce projet peut se réaliser, et jugez de l'embarras où je me trouve, forcé que je suis de me soustraire à la persécution générale, et de soustraire ma fille au pouvoir de cette famille de huguenots, qui ne se ferait aucun scrupule de la faire sortir du giron de l'Église.

Ismidon de la Mure ayant ainsi fini son histoire, le seigneur de Montelliez l'assura qu'il avait trouvé une retraite sûre dans son château ; qu'il n'était pas probable que les protestans vinssent les troubler, et que, dans tous les cas, son château, tout vieux qu'il était, était en état de soutenir un siége ; qu'il n'aurait pour cela qu'à appeler quelques vassaux à son secours.

Ayant encore causé quelques momens de choses indifférentes, ou du moins étrangères à notre histoire, les deux cousins se séparèrent, et le chanoine se coucha.

IX.

Le soleil éclairait déjà toute la vallée, quand le vieux chartreux se réveilla, et, s'étant habillé, sortit de la chambre où Montaumor dormait en-

core. Il voulait se hâter de voir le château de Montelliez dans toutes ses parties, ne l'ayant vu qu'imparfaitement quand il y était entré ; car il pensait que peut-être son jeune compagnon voudrait se remettre en chemin aussitôt qu'il serait levé. Il descendit donc au rez-de-chaussée et traversa une grande salle, au bout de laquelle il vit entrer par une porte latérale le seigneur de Montelliez, qui était armé de pied en cap, comme les chevaliers de ce temps-là, et qui marcha vers lui en brandissant une vieille lance. « Félon chevalier, dit le seigneur au pauvre moine, prépare-toi à combattre : je t'accuse de rapt, et ensuite je t'accuse d'hérésie; deux crimes qui méritent que tu perdes la vie par ma main. »

Le frère Jean fut tellement surpris par ces étranges paroles et par l'attitude menaçante du vieux chevalier, qu'il demeura un instant immobile, la bouche ouverte et le regard fixé sur la lance qui se présentait sur sa poitrine. Enfin, revenant un peu à lui-même, il se jeta à genoux, joignit ses mains, et s'écria :—Seigneur, arrêtez, ce n'est pas moi sans doute qui ai mérité votre colère · je suis un pauvre moine incapable des crimes dont vous m'accusez.

— Lâche et traître que tu es, reprit le vieux chevalier, as-tu pensé que, sous cette robe de moine, tu pourrais impunément venir dans mon château enlever la noble fille d'Ismidon de la Mure?

— Grand Dieu! de quoi m'entendé-je accuser? s'écria le moine. Voyez, seigneur, ma barbe grise, ma tête tondue, les rides de mon visage; est-il possible que je songe à enlever une fille?

Tous les raisonnemens du monde n'auraient pas calmé la colère du seigneur de Montelliez, qui, comme le lecteur l'aura compris, était retombé dans un accès de folie, si son intendant, accourant au bruit de sa voix, ne fût venu détourner la lance qui allait transpercer le vieux moine.—Arrêtez, monseigneur, dit l'intendant à son maître, vous alliez frapper un moine, un homme innocent de tout crime, et qui est votre hôte.

— Connais-tu cet homme? demanda le seigneur à son intendant; peux-tu m'assurer que ce n'est point un traître déguisé en moine, que ce n'est point le fils de François de Beaumont?

— Comment pourrait-il être le fils du baron des Adrets, puisqu'il est au moins aussi vieux que lui? Venez, monseigneur; quand le fils du baron entrera dans votre château, si jamais il y entre, j'aurai soin de vous le présenter, et vous pourrez lui demander compte des intentions dont on l'accuse.

En parlant ainsi, l'intendant prit le vieux chevalier par le bras et l'entraîna dans son appartement, sans beaucoup de peine; car, outre que le vieillard était habitué à lui obéir et à se calmer à sa voix, ce moment d'excitation qu'il venait de passer avait épuisé ses forces, et il tomba bientôt dans un assoupissement qui semblait être son état habituel.

Le chartreux, se voyant délivré du nouveau danger qu'il venait de courir, se hâta de remonter dans la chambre où se trouvait Montaumor, et lui raconta d'une voix fort émue cette étrange aventure. Montaumor ne savait qu'en penser, non plus que lui. L'intendant, qui ne tarda pas à arriver sur les pas du chartreux, vint éclaircir ce mystère : il apprit à Montaumor qu'un petit jeune homme bossu, et qui se disait enfant de chœur de Grenoble, était arrivé le matin et avait parlé à un chanoine, cousin du seigneur de Montelliez, qui se trouvait en ce moment chez lui, et lui avait appris la présence dans le château du fils du baron des Adrets, qui poursuivait une demoiselle, parente sans doute du chanoine, dans l'intention de l'enlever. Le seigneur de Montelliez avait entendu la révélation de l'enfant de chœur, et ce que lui avait dit ensuite le chanoine son cousin, relativement à ses craintes et au danger que courait la jeune demoiselle, avait agi sur son imagination et avait amené un de ces accès de démence auxquels il était sujet depuis une grande maladie qu'il avait eue.

Après ces explications, l'intendant du château de Montelliez demanda à Montaumor s'il était en effet le fils du baron des Adrets, et celui-ci était trop franc pour ne pas avouer qu'il l'était en effet, aveu qui étonna bien plus le chartreux que l'intendant. Après cet aveu, le fils du baron des Adrets comprit qu'il devait quelques explications à chacun des deux hommes qui le regardaient avec surprise et semblaient interdits. Il leur apprit donc quels étaient ses rapports avec la jeune fille dont il suivait les pas, non pour l'enlever, comme on le supposait à tort, mais

pour savoir quel était l'homme qui l'avait enlevée du couvent de Sainte-Claire, de quel droit il agissait ainsi. Il leur dit que cette jeune fille était sa fiancée, qu'il avait donc incontestablement le droit de veiller sur elle, et qu'il s'étonnait que n'ayant plus ni père, ni mère, ni d'autres parens que les siens, quelqu'un ait pu se permettre de l'emmener à travers la province, dans le dessein évident de la soustraire à l'autorité de ces parens.

Montaumor s'adressant ensuite particulièrement au chartreux, l'assura que, malgré qu'il fût le fils du baron des Adrets, il ne devait pas s'en alarmer; qu'il était toujours bon catholique; que des raisons d'état avaient seules poussé son père à se mettre à la tête des protestans; qu'il devait donc le considérer comme étranger à la guerre et au schisme; que son unique pensée et sa seule occupation étaient de retrouver sa fiancée et de la ramener à Grenoble, pour attendre l'époque où il devait l'épouser.

Par la franchise de ses explications et tout ce qu'il sut y ajouter, Montaumor se concilia facilement l'esprit de l'intendant, qui était un très bon homme, et du moine, qui sentait pour lui une véritable affection et qui se contenta de lui faire répéter qu'il n'avait point abjuré la religion catholique, pour lui donner l'assurance qu'il l'honorerait et l'aimerait, quoiqu'il fût le fils du plus grand ennemi de l'Église.

Il restait à savoir comment on se conduirait dans les circonstances actuelles, qui n'étaient pas sans embarras. L'intendant voulait concilier tous les intérêts; il se faisait fort d'empêcher le vieux seigneur, son maître, de troubler de nouveau la paix de ses hôtes, mais il craignait que le chanoine ne voulût partir immédiatement du château, où la présence de Montaumor l'alarmait. Il ne voulait pas signifier à l'amant de Sidonie l'ordre de s'en aller; nous devons même dire qu'en secret il avait le désir d'être agréable au jeune amant, et toutes ces considérations le mettaient en peine. Il réfléchit donc pendant quelques minutes, et ayant ensuite pris Montaumor par le bras, pour le tirer un peu à l'écart, il lui parla ainsi :

— J'arrangerai tout, pourvu que vous soyez discret et que vous suiviez, de point en point, ce que je vous dirai de faire. Vous ne descendrez point dans la grande salle du château, ni dans la cour; vous pourrez seulement monter sur la terrasse de la tour du nord, à laquelle conduit un petit escalier qui est au bout du corridor où se trouve l'entrée de cette chambre. De cette terrasse la vue s'étend bien loin dans les campagnes et sur toutes les montagnes qui les environnent; personne ne vous y verra, et je ferai croire, tantôt, au chanoine de Grenoble que vous êtes parti ce matin. Le bon frère que voilà pourra venir dans le château et se montrer à tous ceux qui s'y trouvent, sans que personne s'inquiète de sa présence; il dira, si quelqu'un le questionne, qu'il est arrivé ici en votre compagnie. sans savoir qui vous étiez, et l'on ne pensera plus à vous.

— Mais à quoi cela m'avancera-t-il? dit Montaumor.

— Vous ne m'avez pas laissé tout dire, reprit l'intendant. Ce soir, quand le soleil se cachera derrière les montagnes qui sont à l'ouest, vous monterez sur la tour, et vous aurez le plaisir d'y voir celle que vous appelez votre fiancée, si réellement elle l'est; car si elle ne l'est pas, elle ne voudra pas y aller. Je vous laisserai ensuite le soin de conduire votre barque habilement, comme on dit : la sagesse seule mène une entreprise à bonne fin, et j'ai la confiance que vous n'agirez point de manière à me faire regretter de vous avoir servi.

Montaumor fut extrêmement satisfait d'avoir trouvé tant d'obligeance dans le vieil intendant: il lui en exprima toute sa reconnaissance, et lui promit de ne rien faire que d'après ses conseils. Il fut convenu qu'on lui apporterait à manger dans la chambre, et que dans la journée le chartreux viendrait de temps en temps lui apprendre ce qui se dirait à son sujet dans le château et l'instruire de tout ce qui pourrait survenir de nouveau.

L'intendant et le moine descendirent ensuite, l'un pour aller trouver le chanoine Ismidon de la Mure, l'autre pour continuer l'inspection et l'examen archéologique dont l'attaque du seigneur de Montelliez l'avait si brusquement détourné une heure auparavant. Quant à Montaumor, il monta sur la tour que lui avait indiquée l'intendant, pour voir les campagnes qui entouraient le château.

X.

L'intendant du château de Montelliez n'eut aucune peine à faire accroire à Ismidon de la Mure que le fils du baron des Adrets était parti immédiatement après qu'on l'avait reconnu, et que le chartreux qui était venu en sa compagnie, sans le connaître, était seul resté dans le château. Le chanoine parut satisfait et dit que puisqu'il en était ainsi, il demeurerait encore quelques jours dans le château de son parent, se proposant d'aller ensuite se réfugier dans la ville de Vienne, dont les protestans ne pourraient pas se rendre maîtres, parce qu'elle était en état de bien se défendre.

Sur ce, l'intendant laissa le chanoine pour aller vaquer à ses affaires. et en se rendant à la cuisine, où se trouvait une vieille femme de charge occupée en ce moment à plumer une poule, il rencontra Chaffréo, qui le salua avec un regard plein de malice, en lui demandant s'il était satisfait, ainsi que son maître, de la nouvelle qu'il leur avait apportée.

— De quelle nouvelle? demanda l'intendant.

— Si ce n'est pas une nouvelle, dit Chaffréo, c'est du moins une révélation utile. Je veux parler de la connaissance que je vous ai donnée, ce matin, de la présence du fils du baron des Adrets dans ce château.

— Ah! bien! bien! reprit l'intendant, je me rappelle que vous êtes venu nous révéler ce fait. Le jeune homme dont vous me parlez vient de partir, et nous n'avons plus à nous occuper de cette affaire. Mais dites-moi si vous êtes venu ici tout exprès pour nous faire savoir que ce jeune cavalier est le fils du baron des Adrets, et quel est l'intérêt qui vous a fait agir ainsi?

— Je ne suis point venu exprès pour cela. Les églises étant fermées et la ville de Grenoble au pouvoir des huguenots, j'ai dû prendre un parti, comme tant d'autres, et je me suis proposé de retourner dans la maison de mon père, qui est un pauvre homme de la vallée de Nyons, et d'y séjourner jusqu'à ce que Dieu permette qu'on recommence à célébrer la messe dans l'église de Notre-Dame où je suis enfant de chœur. Depuis le commencement de cette guerre impie et épouvantable du baron des Adrets, le hasard m'a fait rencontrer plusieurs fois déjà le fils de ce baron et m'a appris qu'il poursuit avec acharnement la jeune fille qui est venue ici avec le révérend chanoine Ismidon de la Mure, dont je suppose qu'elle est la nièce, d'après le soin qu'il prend d'elle. C'est également le hasard qui m'a fait passer près de ce château quand j'y ai vu entrer le fils du baron, et après m'être reposé dans une chaumière voisine, j'ai cru devoir venir informer le seigneur de Montelliez, de la qualité et du nom de son nouvel hôte, ne doutant pas que cet avis peut être utile, surtout à l'égard de la jeune damoiselle dont je viens de parler, et qui seule m'a paru pouvoir attirer ici le damoiseau.

— Vous êtes bien habile à faire des conjectures, dit l'intendant, et votre charité chrétienne me paraît extrême. Quoi qu'il en soit, le jeune cavalier est parti et la noble damoiselle, qui est venue ici en la compagnie de messire Ismidon de la Mure, n'a plus rien à craindre de lui.

— Ce qui m'étonne, reprit Chaffréo, avec un sourire malin, c'est que je n'ai vu sortir personne du château depuis que j'y suis arrivé.

— Vous avez donc veillé à la porte?

— Non, mais j'ai de bons yeux et de bonnes oreilles, et je ne suis pas sorti de cette antichambre d'où l'on voit la porte d'entrée.

— Il y a une poterne au pied de la tour de ce château, d'où l'on peut très bien sortir sans être vu d'ici. Ainsi, mon petit bonhomme, votre vigilance est en défaut.

L'enfant de chœur se mordit les lèvres, et dès que l'intendant l'eut laissé seul, il sortit du château dont il fit le tour, en examinant avec soin s'il existait une poterne. Quelque fût, dans sa pensée, le résultat de son examen, il eut pour effet de le faire réfléchir un moment, après quoi, sans rentrer dans le château pour y prendre congé de ceux qui lui avaient donné l'hospitalité, il prit le chemin des montagnes au bas desquelles était le fief de Montelliez, dont elles dépendaient en partie.

Cependant l'intendant de Montelliez étant entré dans la cuisine, où se trouvait, comme nous l'avons dit, la vieille femme de charge plumant une poule, il lui parla ainsi, en faisant voir, sur son visage pâle et ridé, un malin sourire, et en tenant ses deux mains enfoncées dans les deux grandes poches de son large habit noir:

— Laissez-là votre poule, Judith (c'était le nom de la vieille femme), car j'ai à vous charger d'une affaire d'amour.

A ces mots la vieille Judith leva la tête et laissa tomber la poule, à peu près plumée, qu'elle tenait dans ses mains, tant elle fut saisie d'étonnement. Elle regarda l'intendant, et voyant le sourire qui décélait une pensée malicieuse, elle fit entendre un grand éclat de rire.

—Serait-il possible, M. Chrisostôme, dit-elle ensuite en relevant sa poule, qu'il pût y avoir quelqu'affaire semblable dans ce vieux château, dont les murs n'ont pas entendu un mot d'amour depuis cinquante ans? Etes-vous par hasard devenu amoureux, ou bien est-ce notre seigneur et maître qui se serait épris des charmes de quelque princesse errante?

— Il ne s'agit pas de notre maître et encore moins de moi, dit l'intendant: je vais vous mettre au fait de l'aventure. Vous avez vu la jeune et belle damoiselle qui est arrivée ici l'autre jour avec le cousin de notre maître, messire Ismidon de la Mure, et qui n'est rien moins que sa propre fille.

— Jésus! elle serait la fille du chanoine !

— Oui, sans doute, et il n'y a rien là qui puisse vous scandaliser, puisque c'est avant d'entrer dans les ordres, et avant d'être devenu veuf d'une très noble dame, qu'il a eu cette fille. Mais c'est là un secret pour le public, et je vous le dis sous le sceau du secret, comme je l'ai su moi-même en écoutant cette nuit à la porte de la chambre où couche le chanoine, pendant qu'il racontait cela à notre pauvre maître qui était allé deviser avec lui.

— Je tiendrai le secret, soyez tranquille; mais cela ne me semble pas moins étrange. Après tout mieux vaut que cette damoiselle soit la fille du chanoine que si elle était.....

— Que si elle n'était que sa nièce, comme nous l'avions supposé d'abord. Mais vous voyez ce qu'il en est. Maintenant, vous avez vu aussi ce jeune cavalier qui est arrivé hier au soir, en compagnie d'un moine?

— Oui, je l'ai vu, et je puis dire que c'est un jeune homme d'une mine bonne et avenante, comme le moine est un bien bonhomme.

— Eh bien! le jeune homme est le fils d'un puissant baron du Dauphiné, que je n'ai pas besoin de vous nommer, parce que le nom ne fait rien à l'affaire. Ce jeune homme est l'amant de la fille du chanoine; il prétend même qu'elle est sa fiancée, qu'elle lui a été promise en mariage, et que ce n'est que depuis que la guerre a éclaté entre les catholiques et les protestans, et parce que le baron son père a pris parti pour ces derniers, qu'on ne lui permet plus de la voir, et qu'il se trouve réduit à courir sur ses pas sans pouvoir lui parler. Je me suis senti de l'affection pour ce jeune homme dès que je l'ai vu et entendu parler, et je lui ai promis de le servir. Quant à la jeune damoiselle, son air triste et sa douleur m'ont également touché, il faut donc que nous trouvions moyen de leur ménager une entrevue secrète, ce soir, et j'ai pensé à vous pour m'aider en cela. Vous irez tantôt trouver la jeune fille, vous lui direz tout ce qui se passe, et vous l'engagerez, dès que la nuit sera venue, à monter sur la terrasse de la grande tour, où vous la conduirez et où elle trouvera son poursuivant. Pour la rassurer, vous lui promettrez de demeurer avec elle pendant tout le temps de l'entrevue, sauf à vous tenir à distance, s'ils ont des secrets à se dire: la terrasse est assez large pour cela. Voyez si vous pouvez rendre ce petit service à ces amoureux, comme vous voudriez peut-être qu'on vous l'eût rendu dans votre jeune temps.

Il y a long-temps, monsieur Chrysostôme, que j'ai oublié ces choses-là; mais n'importe, je veux bien de tout mon cœur être agréable à vous et à ces jeunes gens. Je ferai ce que vous me dites.

— Je dois encore, ajouta l'intendant, vous recommander le plus grand secret. J'ai fait accroire au chanoine que ce jeune homme était parti, et il se tiendra caché dans la tour.

Cet entretien s'étant ainsi terminé, l'intendant sortit de la cuisine, laissant la vieille Judith continuer à plumer sa poule, ce qu'elle termina en pensant à ce qu'elle venait d'entendre, et en souriant.

Elle ne manqua pas, lorsque la nuit fut venue, d'aller trouver la fille d'Ismidon de la Mure, qu'elle trouva seule dans la petite chambre qu'elle occupait et qui était située près de celle où se trouvait son père. Elle lui annonça le sujet de sa visite, et lui expliqua par quel moyen, aussi secret que sûr, elle pouvait avoir, en sa

présence, un entretien avec son fiancé. Sidonie, après avoir rougi et avoir montré quelque hésitation toujours naturelle à une jeune fille dans de semblables occasions, finit par consentir à se laisser conduire sur la haute tour du château par la vieille Judith, qui lui fit remarquer que, puisque le jeune homme qui désirait la voir était son fiancé, elle ne voyait aucun mal à un entretien qui aurait lieu en présence d'un tiers, et qu'au surplus, dans les circonstances où ils se trouvaient, dans la position respective où ils étaient l'un envers l'autre, une explication pourrait leur être utile.

A l'heure convenue, Sidonie et Montaumor se trouvèrent donc réunis sur la terrasse de la haute tour du château de Montelliez. La vieille Judith s'assit sur le dernier degré de l'escalier de pierre qui conduisait sur cette tour, et les deux amans s'éloignèrent à distance suffisante pour que leurs paroles ne fussent pas entendues. Aussi, quoiqu'ils se soient dit beaucoup de choses et que ces choses soient intéressantes, d'après ce qu'on peut présumer, nous avons le regret de ne pouvoir rapporter ici cet entretien. Tous les documens que nous avons consultés pour écrire cette histoire, sont muets sur ce point. Nous avons seulement pu voir que cet entretien fut assez long et que la bonne vieille femme de charge s'endormit en regardant les étoiles.

Ce que nous avons appris encore, c'est que Sidonie connaissait, avant cette entrevue, la présence de Montaumor au château de Montelliez. Elle l'avait vu par hasard en traversant une galerie, lorsqu'il était arrivé, et quoique d'une timidité extrême, comme toutes les jeunes filles, elle avait osé entrer dans la grande salle pendant que Montaumor et le chartreux dormaient près du feu, en attendant le seigneur de Montelliez. C'est elle que le chartreux avait vue disparaître à la porte, en se reveillant, et qu'il avait prise pour la Mélusine de Sassenage. Si nous connaissons cette particularité, c'est uniquement parce que Sidonie en parla ensuite à la vieille Judith, à qui elle pouvait sans doute faire des confidences, et à qui elle recommanda expressément le secret. Sans cela, nous n'en aurions rien pu savoir, et le chartreux eût passé pour un visionnaire.

Il est inutile, sans doute, de dire que Montaumor voulut savoir à quel titre le chanoine Ismidon de la Mure emmenait avec lui Sidonie : c'est une des premières questions qu'il adressa à la jeune fille, et les circonstances ne permettant plus d'en faire un mystère, elle fit connaître comment le chanoine était son père. Ce fait, comme nous l'avons dit plus haut, n'était pas ignoré du baron des Adrets et de la baronne ; mais il était ignoré du public, et l'on avait jugé prudent de n'en instruire Montaumor que lorsque son mariage serait sur le point de se réaliser.

Ainsi qu'on le verra par la suite de notre écrit, la connaissance de ce fait ne changea point les dispositions de Montaumor ; il continua sa poursuite aventureuse, comme s'il devait arracher son amante des mains d'un ravisseur. Et, en cela, il fut déterminé par la pensée que le chanoine, depuis le moment où le baron des Adrets avait pris les armes contre les catholiques, avait renoncé à l'alliance de sa famille, et que le soin qu'il prenait d'ailleurs de soustraire Sidonie à sa vue, les paroles qu'il avait dites à sa fille depuis leur départ de Grenoble, pouvaient faire craindre qu'il n'eût le projet de la contraindre à embrasser la vie monastique.

XI.

La grotte de *Notre-Dame-de-la-Balme*, située dans la montagne de Sassenage, est une des sept merveilles du Dauphiné. C'est une grotte profonde de plus de trois cents pas, et dont l'ouverture est très grande ; le jour qui y pénètre fort avant en avait chassé la peur qu'inspirent toujours les vastes souterrains; aussi les pieux catholiques de la montagne y avaient érigé deux autels, l'un à la sainte Vierge, l'autre à saint Jean-Baptiste. Ces autels étaient de granit, les châsses qui renfermaient les images saintes étaient creusées dans le rocher ; tels furent les premiers autels des chrétiens. On n'y voyait que la pierre brute et le bois grossièrement façonné; mais sans doute ils étaient plus agréables aux saints que les autels et les images d'or, parce que la foi qui les faisait élever était plus vive et plus pure. Le fond de la grotte était plein d'obscurité; mais en s'avançant avec un flambeau, on y voyait une fontaine tombant de la voûte le long d'une colonne, et formant, dans un large

bassin, des cristaux de mille formes bizarres. D'autres sources tombaient perpendiculairement du rocher comme des fils d'argent, dans des bassins creusés par ce flux continuel. Toutes ces choses merveilleuses, à l'exception des autels et des antiques images qui les ornaient, étaient étrangères à la main de l'homme.

Telle était la grotte de Notre-Dame-de-la-Balme, à l'époque dont nous parlons.

Une grande torche posée sur l'autel de la Vierge répandait sa clarté dans l'intérieur de la grotte, et faisait ressortir dans l'ombre les figures d'une vingtaine de montagnards qui s'étaient réunis là pour conférer en secret. C'était pendant la nuit. Les uns étaient assis par terre, les autres étaient debout ou appuyés contre le rocher. Au milieu d'eux, l'enfant de chœur de Notre-Dame de Grenoble, Chaffréo, se disant envoyé par l'évêque, racontait les événemens parvenus dans la ville depuis qu'elle était soumise aux protestans. Il annonçait un complot formé par les notables habitans catholiques pour s'emparer de l'autorité, et mettre la ville sous la protection directe de l'évêque. Le parti catholique, disait-il, était assuré de la réussite de ce projet, si quelques centaines de montagnards venaient les appuyer. Mais la nouvelle la plus importante qu'apportait Chaffréo, c'était la présence du fils du baron des Adrets dans le château de Montelliez, et ce fait était pour les montagnards le sujet de mille conjectures.

—Cela est invraisemblable,—disait l'un d'eux, — Antoine de Sassenage, s'il est vivant, est trop bon catholique pour soutenir le parti des huguenots; je ne puis d'ailleurs croire que le fils du baron des Adrets se trouve chez lui.

— Écoutez, — répondit Chaffréo, — et vous comprendrez comment il s'y trouve en effet. Avant la guerre des huguenots, le jeune fils du baron des Adrets venait souvent du château de la Frette à Grenoble, où le hasard, je crois, lui fit connaître une jeune fille qui demeurait dans la rue Chénoise, et qui fut renfermée dernièrement dans le couvent de Sainte-Claire, d'où son père l'a sauvée l'autre jour quand les huguenots l'ont pillé. Son père est un vénérable chanoine qui a embrassé la prêtrise après la mort de sa femme; il conduisit sa fille à la Grande-Chartreuse, où Montaumor des Adrets les poursuivit. Ce jeune homme ne pense plus à la guerre, depuis qu'il aime cette jeune fille. Ne l'ayant plus trouvée à la Chartreuse, qui venait d'être brûlée par les huguenots, il la cherchait encore par les montagnes et les vallées, quand le hasard, qui semble pour lui une bonne providence, l'a amené dans le château de Montelliez, où sa bien-aimée était arrivée la veille. Maintenant, si vous saviez profiter de l'occasion, vous feriez prisonnier ce jeune amoureux et le conduiriez à Grenoble, où les chefs catholiques le tiendraient en otage pour traiter de la paix avec son père.

— Cette action-là,—dit un autre montagnard, — attirerait sur nous la colère du baron des Adrets, et j'aimerais mieux voir tomber le tonnerre sur ma pauvre maison, que de voir ce baron y entrer l'épée à la main.

— L'évêque compte sur votre courage et votre dévoûment à la sainte cause, — ajouta Chaffréo. — Emmenez le fils du baron dans les prisons de Grenoble, et si ce redoutable chef des hérétiques devait en tirer vengeance, il s'en prendrait aux habitans de la ville.

— Mais qui nous assure qu'arrivés sous les murs de Grenoble, les portes nous seront ouvertes et qu'on ne nous tirera pas des coups d'arquebuse? — objecta un autre montagnard.

— Je vous en réponds sur ma tête, — dit Chaffréo, et voyant que les montagnards n'étaient pas entièrement décidés, il leur fit considérer de nouveau tous les avantages que le parti catholique tirerait de leur démarche. — Hâtez-vous, leur dit-il en terminant, voici le moment où il convient d'agir, c'est à dire de descendre au château de Montelliez, vous emparer du fils du baron des Adrets, et marcher sur Grenoble afin d'y arriver à l'heure où vous attendent les catholiques.

— En avant! en avant! — s'écria alors un montagnard plus déterminé que les autres, — allons rassembler les hommes armés, et que la sainte Vierge nous protége.

Tous les montagnards mirent alors un genou à terre, firent une courte prière devant l'image de la Vierge et sortirent de la grotte. Un instant après, une cloche sonna quelques coups précipités, des feux s'allumèrent sur différens points de la montagne, et trois cents hommes furent réunis au dessus du château de Montelliez, où

Montaumor et Sidonie les aperçurent du sommet de la tour.

Bientôt, ces montagnards, qui étaient armés de sabres, de faux, de haches et de quelques arquebuses, cernèrent le château de manière que personne ne pût en sortir. Ensuite les trois chefs qui les commandaient ayant délibéré sur ce qu'il convenait de faire, allèrent frapper à la porte du manoir, et demandèrent à parler à Antoine de Sassenage, sans savoir au juste s'ils n'évoquaient pas l'ombre d'un mort. Ils frappèrent plusieurs fois de moment en moment, et le morne silence qui continuait de régner dans le château commençait à les effrayer, quand enfin le vieil intendant Chrysostôme vint entr'ouvrir un petit guichet pratiqué dans la porte, et leur demanda d'une voix sépulcrale ce qu'ils désiraient. Ils lui dirent en deux mots qu'ils venaient pour s'emparer de la personne du fils du baron des Adrets qui devait se trouver dans le château, pour le conduire comme otage à l'évêque de Grenoble.

— Trahison ! trahison ! s'écria le vieil intendant. Et il ajouta que les portes du château ne pouvaient s'ouvrir pour livrer un hôte quel qu'il fût ; que tous les seigneurs de Montelliez sortiraient plutôt de leurs sépulcres pour empêcher que leur manoir ne fut ainsi déshonoré.

Ces paroles, qui furent rapportées aux montagnards par leurs chefs, inspirèrent de la crainte et du mécontentement. Plusieurs manifestaient déjà l'intention de se retirer, quand Chaffréo fit de nouveaux efforts pour ranimer leur courage ; il leur rappela que leur détermination avait été prise devant l'image de la sainte Vierge, dans la grotte de Notre-Dame-de-la-Balme ; puis il leur proposa de marcher aussitôt sur Grenoble, en laissant près du château une centaine d'hommes chargés d'arrêter le fils du chef des huguenots, quand il voudrait sortir. Cet avis fut adopté, et l'enfant de chœur se rendit lui-même à Grenoble où il avait l'espoir de trouver un moyen pour faire expulser Montaumor du château de Montelliez.

Tel était le ressort qui faisait mouvoir les vassaux du fief de Montelliez ; mais ils avaient en vue un but plus noble, c'était leur indépendance religieuse qu'ils avaient considérée comme compromise. Les enfans des Alpes aiment la liberté par dessus toute chose, et cet amour de la liberté leur donne ce courage spontané dont ils ont souvent fait preuve.

En partant de Grenoble, le baron des Adrets n'y avait pas laissé des troupes : il s'était borné, comme nous l'avons déjà dit, à faire des recommandations sévères aux habitans, et à laisser le commandement de la ville à André de Ponat. Les protestans, voyant leur parti prédominer sans contestation, n'avaient aucune crainte et ne prenaient aucune des mesures de sûreté nécessaires en pareil cas. La messe ne se célébrait plus ostensiblement. La ville était paisible. L'église des Jacobins, seule, était ouverte aux protestans qui allaient y entendre leurs prédicateurs. Cependant le plus grand calme n'est pas toujours le symptôme d'une paix profonde, et les dissentions les plus graves sont celles qui se couvent, qui se préparent sous les voiles du secret. Les principaux catholiques se réunissaient toutes les nuits pour aviser au moyen de ressaisir leur ancienne autorité ; plusieurs de ceux que le baron avait exilés étaient secrètement revenus de la Savoie. Enfin l'évêque usait de tout son pouvoir pour rétablir la liberté de l'Eglise, et l'on attendait la première occasion favorable pour chasser, à leur tour, les chefs protestans.

Cette occasion fut donc amenée par la démarche de Chaffréo, qui était venu, au nom de l'évêque, soulever les habitans de Varces et de Montelliez, et qui cependant n'avait reçu cette mission que par suite des révélations qu'il avait faites à l'évêque, et dans l'intérêt de l'Eglise ; mais les événemens publics les plus importans ont souvent pour cause l'intérêt particulier le plus futile. Ainsi Chaffréo, pour servir une passion insensée, mettait en jeu les sentimens d'une population. Par la même occasion et en se couvrant du manteau d'un saint zèle, il sut, par l'entremise d'un prêtre, arracher à la gouvernante de Sidonie tous les secrets de famille qu'elle avait juré de garder.

Quand les catholiques de Grenoble furent instruits du soulèvement des montagnards, ils surent en tirer profit, et à peine les protestans avaient connaissance de ces événemens, que déjà la ville n'était plus en leur pouvoir.

XII.

Quand le jour eut permis à Montaumor de voir les montagnards qui s'étaient postés tout au tour du château, formant comme une ligne de circonvallation autour d'une place assiégée, il supposa justement qu'ils avaient contre lui des intentions peu amicales, et l'intendant de Montelliez le confirma bientôt dans cette supposition. Cependant il voulut partir pour se conformer à ce qui avait été convenu entre lui et Sidonie, la veille; car ils devaient bientôt se revoir ailleurs. Au reste sa présence ne pourrait plus être ignorée dans le château, et tout lui faisait un devoir d'en sortir aussitôt. Sans tenir compte d'un danger évident, il sortit donc par la porte principale, avec la contenance fière et tranquille d'un homme qui n'appréhende aucune attaque; mais à peine avait-il franchi le pont-levis, que des cris se firent entendre; les montagnards, qui étaient encore assis près des feux allumés pendant la nuit, se levèrent précipitamment pour courir sur lui. Il mit l'épée à la main et continua sa marche, en frappant les premiers assaillans; bientôt il lui fut impossible de parer à tous les coups, et c'est à grande peine qu'il était parvenu jusqu'au pied d'un arbre dont le tronc lui servait d'appui et de rempart d'un côté. Là il épuisait ses dernières forces, et son épée, toute rouge de sang, était devenue impuissante contre les faux et les haches qu'élevaient sur sa tête de nouveaux bras. Montaumor vit alors qu'il était perdu et ses regards se portèrent vers les murs du château, comme pour dire un dernier adieu à la fille d'Ismidon de la Mure. Elle était en ce moment à une fenêtre de la tour, et voyait le combat désespéré de Montaumor contre une foule d'hommes acharnés, elle voyait tout le danger, et, pâle de terreur, elle semblait prête à expirer à l'instant où le coup mortel serait porté à son amant.

Des cris excitaient les montagnards qui, désespérant de pouvoir faire rendre les armes à Montaumor, allaient le frapper mortellement, quand tout-à-coup un autre cri, semblant descendre du ciel, fit taire ces cris de mort. Les regards se portèrent en l'air, et l'on vit au sommet de la tour du château de Montelliez un moine qui étendait les bras. Le soleil éclairait sa figure et la faisait resplendir à la cime de cette tour dont le côté visible était dans l'ombre. L'apparition subite de ce moine, sa voix qui avait vibré dans l'air comme une voix d'archange, inspirèrent une crainte et un étonnement religieux qui firent tomber tous les bras. Montaumor profitant des instans où les regards étaient encore élevés sur la tour, se hâta de fuir, et gagna assez de large pour ne plus craindre les montagnards.

Sidonie leva au ciel des yeux pleins de douces larmes, puis elle agita son voile blanc, et Montaumor, qui s'était retourné pour la voir, répondit à ce signal en lui faisant un dernier signe d'adieu.

Le chartreux voyant Montaumor hors de danger, se mit à genoux sur la tour pour remercier Dieu, qui lui avait permis de sauver la vie de celui qui la lui avait sauvée à lui-même, et les montagnards croyant à une apparition surnaturelle se mirent également à genoux pour prier, ne songeant plus au fils du baron des Adrets.

Pendant que cette scène se passait, le seigneur de Montelliez était heureusement plongé dans un profond sommeil, et il n'entendit rien du tumulte et des cris du dehors. Le chanoine Ismidon de la Mure vit bien le château entouré de gens armés, il entendit leurs cris, et la frayeur le détermina à se tenir renfermé dans sa chambre. Lorsque tout fut fini, l'intendant alla le rassurer, et lui dit que la cause de tout ce bruit et de cette équipée des paysans venait de ce qu'ils avaient appris que le fils du baron des Adrets était dans le château, et qu'ils étaient venus, en faisant grand bruit, pour s'emparer de ce jeune homme; mais qu'ayant été convaincus que ce dernier était parti, ils venaient de se disperser pour regagner paisiblement leurs demeures.

XIII.

Le chanoine Ismidon, sachant que les montagnards du fief marchaient sur Grenoble, et prévoyant que le pays allait être plus que jamais troublé par la guerre, crut prudent de s'éloigner de suite du château de Montelliez pour se rendre à Vienne avec sa fille. Il avait à peine fait quelques pas sur la route qu'il vit venir à lui l'infa-

tigable Chaffréo. Le chanoine reconnut l'enfant de cœur de Notre-Dame à sa gibosité.

— Toi ici ? — lui dit-il.

— Oui, — messire, — j'avais été envoyé vers les catholiques de Montelliez, par monseigneur l'évêque de Grenoble, et j'ai vu tout ce qui vient de se passer au château, m'étant caché dans les branches d'un de ces grands arbres qui sont auprès. Pensant que vous étiez embarrassé pour trouver un chemin, je viens vous montrer celui qui mène à Vienne, car je crois que vous n'avez pas d'autre lieu de refuge dans ce moment. Cette ville n'est plus au pouvoir des protestans, et elle est gardée par les forts romains et remplie de bonnes troupes catholiques.

— En vérité, tu viens de me rendre un grand service, — dit le chanoine. Et Chaffréo, après lui avoir dit quelques mots à voix basse que Sidonie n'entendit pas, lui indiqua le chemin qu'il devait prendre, puis le laissa s'éloigner, et revint vers le château de Montelliez d'où sortait le chartreux qui avait attendu au haut de la tour la disparition de tous les montagnards, et qui avait vu Montaumor se cacher, non loin de là, derrière les ruines d'une chaumière. Il allait le retrouver, lorsque, dans l'avenue du château, il rencontra Chaffréo qui feignait d'errer à l'aventure, et qui alla attendre, un peu plus loin sur la route, au point où il pensait que Montaumor allait venir, quelque chemin qu'il dût prendre ensuite. En effet, il se trouva bientôt en présence du moine et de Montaumor qui ne le reconnut pas, et qui lui demanda tout d'abord s'il n'avait point vu un chanoine et une jeune damoiselle et quel chemin ils avaient pris.

— Je les ai vus, — répondit Chaffréo, — ils m'ont demandé le chemin de la grotte du mont Devez. Je crois que cette grotte sert de refuge à quelques catholiques dans ces jours de guerre et de meurtres. Regardez de ce côté, vous pouvez les apercevoir dans la montagne, là-haut, près de ce rocher noir à la lisière du bois.

Montaumor regardant vers l'endroit indiqué, vit en effet deux personnes qui traversaient la pente de la montagne ; mais ce n'étaient pas le chanoine et Sidonie. Cependant comme il n'aurait pu les reconnaître à cette distance, il ajouta foi au paroles de Chaffréo, et résolut aussitôt de prendre le même chemin.

Le perfide bossu s'offrit pour guide, en disant qu'il connaissait parfaitement ce pays où il était né.

Montaumor demanda ensuite au chartreux s'il voulait le suivre.

— Oui, répondit le chartreux; — vous êtes vraiment mon ange gardien, et je ne saurais mieux faire que de vous suivre tant que vous voudrez bien me souffrir en votre compagnie. Je suis heureux de pouvoir ainsi voyager, de mettre mon temps à profit ; j'espère voir quelques unes des merveilles du Dauphiné, dont je dois parler dans mon histoire.

Cheminant donc sur les pas des deux personnes que Chaffréo avait indiquées aux regards de Montaumor, et qui n'étaient que deux montagnards regagnant leurs châlets, la conversation tomba fort à propos sur les merveilles de la province, dont la plus remarquable ne tarda pas à se montrer au loin dans la plaine de Die, quand ils furent parvenus à une certaine élévation sur la montagne. — C'était le *mont Inaccessible* ou le *mont de l'Aiguille.*

Ce mont, d'une hauteur prodigieuse relativement à sa largeur, étant à cette époque plus étroit à sa base qu'à son sommet, présentait l'aspect d'une montagne renversée. Sa circonférence à la base n'était en effet que de deux mille pas, tandis qu'elle était double à son sommet, qui formait un plateau d'un quart de lieue de longueur, sur une largeur de quatre cents pas.

Antoine Deville, sieur de Domjulien, osa le premier entreprendre l'ascension du *mont de l'Aiguille*, sous le règne de Charles VIII et d'après les ordres de ce prince, qui traversait le Dauphiné pour aller en Italie. Le sieur de Domjulien fut suivi par Raymond Tub, *eschelleur du roi*, par François Dubois, collégien de l'église de Sainte-Croix de Montélimar, et par quelques autres personnes. La relation de cette entreprise mémorable a été conservée dans les archives de la chambre des comptes de Grenoble ; il résulte du procès-verbal que le chemin monté à l'aide des échelles fut d'une demi-lieue, et celui monté sans échelles d'une lieue entière. Dompjulien trouva sur le mont un plateau en pente douce, couvert d'une verte prairie, une source d'eau vive, un troupeau de chamois; et

y étant demeuré deux jours, il y fit dire une messe et planter trois croix.

— Parmi les sept merveilles du Dauphiné, — dit le chartreux, — voilà peut-être la plus remarquable.

— Connaissez-vous les autres? — demanda Montaumor.

— Je les ai vues dans ma jeunesse. On compte d'abord la tour Sans-Venin, située à deux lieues de Grenoble, sur un rocher, près d'une chapelle dédiée à la Sainte-Vierge, et d'un hameau composé de douze ou quinze maisons, que l'on appelle Pariset. Aucun animal venimeux ou malfaisant ne peut approcher de cette tour; quoi qu'elle soit en ruine, on n'y trouve ni serpent, ni lézard, ni crapeau, ni araignée, ni aucun insecte, et ces animaux, quand on les y apporte d'ailleurs, y meurent subitement. L'on compte ensuite la Fontaine ardente, appelée par les gens du peuple : *la Fontaine qui brûle*. Elle se trouve à trois lieues de Grenoble, plus loin que la tour Sans-Venin. Saint Augustin, qui en a parlé, la compare à une célèbre fontaine de l'Epire. Elle est au pied d'une montagne presque toujours couverte de neige, et regarde le midi. On voit sortir du feu d'une ouverture de quelques pieds de diamètre; l'eau qui tombe de cette même ouverture bouillonne sans éteindre les flammes qui passent au travers. Elle est tantôt blanche et limpide, tantôt rouge et tantôt nuancée de mille couleurs; elle répand une forte odeur de bitume et de soufre.

— Une autre merveille se voit dans la grotte de Sassenage; deux cuves creusées dans le rocher s'emplissent miraculeusement d'eau la veille du jour des Rois, pour annoncer d'abondantes récoltes dans l'année, ou restent à sec pour présager la stérilité des champs. Les habitans rattachent à cette merveille la fable de la Mélusine, dont nous parlait ce paysan que nous avons rencontré en allant au malheureux château de Montelliez.

— On parle ensuite de la grotte de Notre-Dame-de-la-Balme et de la manne qui tombe sur les montagnes du Briançonnais comme autrefois dans le désert de l'Arabie; mais il est à croire que ce n'est pas une céleste rosée, *cœlestia dona*, et qu'on la trouve sur les feuilles des mélèses pendant les chaleurs d'été.

Après avoir traversé un bois de sapin, les voyageurs débouchèrent sur un plateau tout près de la grotte du mont Devez, où ils arrivèrent bientôt. On voyait près de son entrée une croix en bois, que les montagnards avaient plantée sur un tertre, comme pour annoncer aux voyageurs aventureux que ce lieu n'était pas sans danger, ou qu'il avait été le théâtre d'un malheur; car c'est ainsi que l'on trouve quelquefois dans les plus sauvages coins des Alpes, ce symbole religieux sur les restes d'un homme assassiné ou tombé dans quelque précipice et dont on n'a pu emporter le corps jusqu'au cimetière éloigné. Aussi le voyageur est-il saisi de pensées sinistres quand il rencontre une croix dans un lieu désert : il ôte son chapeau, recommande son âme à Dieu et marche plus vite, n'osant retourner la tête quand il a passé, de peur de voir derrière lui quelqu'ombre en peine qui réclame la sépulture de son corps, ou bien quelque farouche brigand qui fasse luire son poignard au détour du rocher.

La grotte du mont Devez avait, à quelques pas de son entrée, deux chemins souterrains qui conduisaient dans de profondes cavités, où les habitans de Nyon n'osaient jamais s'aventurer : l'un allait à droite, l'autre à gauche. Chaffréo conseilla à Montaumor de suivre le premier, et Montaumor marcha devant. Le moine le suivit à regret, ayant soin de rester assez en arrière pour regagner plus promptement l'issue, s'il découvrait quelque danger; Chaffréo marchait derrière le moine. Après avoir fait trente pas dans ce chemin obscur, Montaumor s'arrêta pour écouter un faible bruit qui commençait à se faire entendre. Bientôt il s'assura que c'était un bruit de voix; il s'avança encore, et les voix qu'il entendait, vibrèrent pleines et sonores sous la voûte de la caverne, puis il vit une lueur rouge qui éclairait les parois du souterrain.

En ce moment Chaffréo était sorti de la grotte et avait couru en bas de la montagne pour regagner le chemin de Vienne qu'avait pris le chanoine Ismidon. Le chartreux ayant aussi ouï le bruit de ces voix et le bruit des pas de Chaffréo qui s'enfuyait de la caverne, avait cru que Montaumor sortait aussi, et s'était hâté de revenir sur ses pas.

Quant à Montaumor, il écouta pendant quelques instans les hommes qui parlaient dans le fond de la caverne. Il put bientôt reconnaître, à leurs discours, que ces hommes faisaient là de la fausse monnaie; et comprenant aussitôt le danger qu'il y aurait à se montrer à eux, il se hâta de sortir de ce souterrain, à l'entrée duquel il retrouva le chartreux.

Celui-ci voyant revenir son jeune protecteur, courut le serrer dans ses bras. — Oh! mon Dieu! — dit-il, — quelle douleur m'a saisi quand je ne vous ai pas vu revenir de cette caverne où il m'a semblé entendre des démons et voir des lueurs infernales! je vous ai cru perdu. Comment avez-vous pu vous sauver? Qu'avez-vous vu?

— En vérité, j'ai vu des diables; mais j'ai juré de n'en parler à personne; ainsi, oubliez la grotte du mont Devez et n'en parlons plus.

— Vous pouvez croire que je n'en parlerai pas dans mon histoire, malgré tout l'intérêt que pourrait avoir un pareil récit. Je passerai sous silence la grotte du mont Devez et les démons que vous y avez vus. D'ailleurs, il ne conviendrait pas à un chartreux de parler de ces choses-là.

— Qu'est devenu ce petit bossu qui nous a conduit ici? — demanda ensuite Montaumor.

— Hélas! ce petit misérable qui nous a trompés, a pris la fuite et je l'ai perdu de vue au détour de ce rocher là-bas.

— Ceci est étrange; le chanoine Ismidon n'a jamais pu songer à venir dans cette grotte, et je ne comprends pas la tromperie de ce nain difforme. Maintenant il nous faut remettre en chemin. Si vous êtes fatigué de courir ainsi dans les vallées et les montagnes, je vous conduirai dans quelque couvent où vous puissiez vous reposer.

— Bien qu'il y ait des dangers à courir dans ces temps-ci, j'aime mieux vous suivre partout où vous irez, si cela ne vous déplaît pas. Quand le péril est présent je tremble; mais quand il est à venir ou passé je n'y songe pas; ainsi je vais en amassant des souvenirs, des impressions qui me seront utiles pour embellir mes narrations historiques.

—Alors, mettons-nous à la garde de Dieu, jusqu'à ce que je retrouve mon étoile perdue. Voici deux chemins, lequel prendre?

— Je ne sais.

— Je vais jeter mon bonnet en l'air, et le côté vers lequel sera tourné la plume, nous indiquera celui que nous devons prendre.

— Soit.

— C'est par ici, dit Montaumor en ramassant sa toque, et ils s'en allèrent du côté où le soleil commençait à disparaître derrière les monts.

XIV.

En conduisant Montaumor à la caverne du mont Devez, Chaffréo avait voulu l'éloigner de Sidonie, lui faire perdre ses traces, et peut-être le perdre, en supposant qu'il connût le péril qu'il devait rencontrer dans cette caverne. Quoi qu'il en soit, l'enfant de chœur, qui était agile à la course, descendit la montagne comme un chamois, et rejoignit, sur la route de Vienne, le chanoine Ismidon qui cheminait péniblement avec sa fille dont les pieds étaient endoloris par une marche au dessus de ses forces. Etant arrivés à une auberge près de la côte Saint-André, où ils s'arrêtèrent pour se reposer quelques heures, l'aubergiste offrit au chanoine de le conduire, lui et sa fille, jusqu'à Vienne. Il avait à leur service un vieux cheval et une blanche mule, et n'exigeait pour salaire que la modique somme de douze livres.

Le chanoine accepta avec empressement et voulut partir tout de suite; mais alors l'aubergiste, qui avait compté sur le profit qu'il aurait eu l'hébergeant jusqu'au lendemain, objecta la difficulté de se mettre en marche au moment où la nuit commençait à venir; il refusa donc de partir, à moins d'une augmentation de six livres sur le prix qu'il avait d'abord demandé.

C'était le cas de dire que les temps étaient durs, et le chanoine Ismidon, trouvant les exigences de l'aubergiste un peu exagérées, marchandait avec lui, quand deux hommes, assis à une table dans la salle de l'auberge, firent, en buvant leur vin, quelques observations malicieuses.

— Voyez, — dit l'un de ces hommes, qu'à son obésité prodigieuse on pouvait facilement reconnaître pour un boucher, — voyez ce chanoine qui marchande à ce pauvre diable un écu, quand il s'agit pourtant de sauver sa vie!

Le chanoine, qui entendit fort clairement ces paroles, se retourna vers le boucher et le pria de croire qu'il n'était pas un chanoine.

— Moi je vous prie de croire que je vous reconnais, — répliqua le boucher, — et vous devez vous souvenir du droit que vous avez sur nos langues, je veux dire sur les langues de nos bœufs. En vertu de ce charmant petit droit, dont il me serait difficile de connaître l'origine, vous prélevez régulièrement le sixième de toutes les langues que nous mettons en vente dans la ville de Grenoble. Vous avez enfin vendu ce droit à l'évêque Hugues, moyennant cent quatorze sous d'argent, et l'évêque fait débiter les langues à son profit. Vrai Dieu! je ne suis pas protestant, mais je suis tenté de le devenir quand je pense à ces gens d'église qui mangent nos langues sans les payer.

Le chanoine cessa de marchander avec l'aubergiste et le pressa de seller les montures Bientôt il se vit, à sa grande satisfaction, sur un vieux cheval qui portait sa tête entre ses jambes. Chaffréo, tout joyeux de pouvoir faire la route au pas des bêtes, prêta sa bosse au pied mignon de Sidonie pour l'aider à monter sur la mule blanche qui avait des grelots au cou et des flocons de laine rouge sur la tête. Puis le muletier fit claquer son fouet et l'on partit.

Ismidon de la Mure était heureux en pensant qu'il arriverait le lendemain à Vienne, où il espérait trouver enfin un asile sûr et le repos.

Sidonie s'en allait à regret, en pensant aux difficultés que Montaumor aurait à la retrouver. Pourtant elle avait encore, sous les nuages de sa tristesse, des lueurs d'espérance; mais des larmes venaient souvent au bord de ses yeux, d'involontaires soupirs s'échappaient de sa bouche sans sourire. Elle regardait, à droite et à gauche du chemin, les beaux côteaux couverts de vignes, les blanches maisons au pied des côteaux; elle regardait les derniers rayons du soleil perdus dans les nuages empourprés de l'occident; mais ses yeux erraient au hasard, et sa pensée ne les suivait pas : sa pensée était tout entière à ses souvenirs, plus beaux que les paysages, plus beaux que les nuages empourprés du soir.

Chaffréo était heureux; car dans une âme souffrante une joie qui vient est toujours grande et radieuse. Il marchait devant la jeune fille dont les regards doux et tristes comme un rayon de lune, le faisaient tressaillir d'amour. A chaque pas il retournait la tête pour la voir, et sentait son cœur se dilater; son visage, ordinairement sombre, était maintenant serein et joyeux. Quand il fallait descendre dans une auberge pour prendre un repas et se reposer, il était charmé de prêter encore sa bosse à Sidonie, qui souriait gracieusement en y posant son pied; ensuite il serrait sa main dans la sienne pour la soutenir; il serrait la main blanche et douce de la jeune fille dans sa main maigre et osseuse.

Dans la même auberge d'où le chanoine et sa fille étaient partis avec Chaffréo, Montaumor, toujour accompagné du chartreux, arriva dans les premières heures de la nuit; et comme il voyageait à pied, et qu'il avait marché pendant toute la journée, il dut se décider à y passer la nuit.

A peine entré dans cette hôtellerie qui était encore pleine de voyageurs, et qui ressemblait, dans ce moment, isolée comme elle l'était de toute autre habitation, à un caravensérail de l'Orient, il s'adressa à une jeune servante et lui demanda s'il n'était pas arrivé, le même soir, un homme d'un certain âge, accompagné d'une jeune dame.

— Attendez, — dit la servante, — il arrive tant de monde de toutes les façons, de toutes les conditions et de tous les âges, depuis quelques jours; je vois tant de figures qui arrivent et qui s'en vont, qu'il me serait difficile de répondre tout de suite à la question que vous me faites. Mais, je crois pourtant qu'en effet il est arrivé ce soir un homme, déjà un peu âgé, et une jeune dame; oui, oui, et même je puis maintenant vous l'assurer, puisque c'est moi-même qui les ai conduits dans la chambre où ils sont dans ce moment. Ils m'ont recommandé de les réveiller demain matin au petit jour, parce qu'ils veulent partir. Mais vous dire d'où ils viennent, où ils vont et qui ils sont, ma foi! je n'en sais rien, et je ne me soucie point de le savoir: car, depuis quelques jours, nous avons bien assez de besogne et assez de nouvelles à apprendre de tous côtés, pour que je m'occupe de ce vieux bonhomme et de cette jeune dame. Dans un autre moment, je ne dis pas que je n'eusse été cu-

rieuse de savoir si cette jeune dame est l'épouse de ce vieux bonhomme ou si elle est... n'importe ce qu'ils sont tous deux. Cependant, si votre seigneurie avait intérêt à savoir quelque chose à cet égard, je pourrais bien, si cela devait vous être utile, bien entendu, et en me donnant un peu de peine, tirer le ver du nez à cette jeune dame; car, voyez-vous, il est facile de faire jaser une femme, comme on dit, et avec un peu d'adresse, en ayant l'air de la questionner sur la pluie et le beau temps, on finit par savoir ce que l'on veut savoir. Ainsi donc, si vous vouliez savoir...

— Je ne veux rien savoir, dit Montaumor; seulement, comme je crois que cet homme et cette jeune dame sont des personnes de ma connaissance, je serais bien aise d'être prévenu au moment où ils partiront demain matin, et si vous voulez me prévenir vous-même, vous m'obligerez.

— Je le ferai avec plaisir, pour être agréable à votre seigneurie, dit la servante en tendant la main pour recevoir quelques pièces de monnaie que lui offrait Montaumor, et vous pouvez compter que je ne serai pas en retard d'une minute pour vous prévenir de leur départ.

Montaumor s'étant ensuite fait conduire dans une chambre où il se fit servir à souper pour lui et pour le chartreux, la jeune servante s'empressa d'aller frapper à la porte de la chambre des deux personnes dont elle venait de parler à Montaumor, et qui n'étaient pas celles auxquelles il pensait. Sous prétexte de venir voir s'il ne manquait rien aux deux personnes en question, elle fit plusieurs tours dans la chambre, et finit par trouver l'instant favorable pour faire signe à la jeune dame de sortir. Celle-ci comprit à merveille le signe de la servante et trouva bien vite un prétexte plausible pour sortir, en laissant seul son compagnon, qui était aussi son mari.

Avant de redire la confidence que la servante fit à la jeune dame, nous devons faire connaître en deux mots ces deux nouveaux personnages, quoiqu'ils ne doivent pas remplir dans cette histoire un rôle important.

Le mari était un vieux magistrat de la ville de Romans, qui s'était fort avancé dans les discussions religieuses, comme catholique ardent, et les protestans ayant dans ce moment la puissance et l'autorité dont les catholiques avaient abusé peu de temps auparavant, ce magistrat, qui s'appelait Rousdebès, avait jugé prudent de quitter pour quelque temps la ville de Romans, et d'aller attendre, à Vienne, un changement qu'il jugeait devoir arriver inévitablement et prochainement dans l'état des affaires du Dauphiné. Il avait amené avec lui, dans son émigration, sa femme, qui, très jeune comparativement à son âge à lui, aurait bien pu passer pour sa fille.

La dame Rousdebès était une femme de vingt-cinq ans environ, de petite taille, et d'un embonpoint remarquable; sa figure, ronde comme sa taille, était jolie, sans être belle! Ses cheveux d'un blond clair, son teint frais, ses yeux noirs et vifs, et une gaîté perpétuelle lui donnaient un air enfantin qui contrastait avec l'air sévère et réservé de son époux, bien que celui-ci ne lui parla qu'avec douceur, et en lui donnant les épithètes de petite et de mignonne.

La dame Rousdebès étant sortie sur un balcon en bois, sous le prétexte de jouir de la fraîcheur de l'air, la jeune servante, qui marchait devant elle, s'arrêta, et lui parla ainsi:

— Madame ne connaît-elle pas un beau jeune homme, dont la chevelure est noire comme le plumage d'un corbeau?

— Que voulez-vous dire? répondit la dame courroucée.

—Je veux dire, madame, que ce jeune homme-là, que vous devez connaître puisqu'il vous connaît si bien, est ici, dans cette même auberge, et qu'il a l'intention de vous suivre demain matin, lorsque vous partirez. Je suis une honnête fille, voyez-vous, et je n'aurais pas voulu me coucher sans vous en prévenir. Vous aviserez à ce qu'il vous convient de faire; mais ce jeune homme, qui a l'air d'être amoureux-fou de vous, pourrait bien mettre des pierres dans votre chemin. Au surplus, cela ne me regarde pas.

— O Philippe! dit la jeune dame dans une grande agitation et en se parlant à elle-même.

— Ah! il s'appelle donc Philippe? dit la servante.

— Je ne sais qui est ce jeune homme, reprit la dame Rousdebès ; mais vous disiez donc qu'il est brun et qu'il est d'une taille moyenne, qu'il a les yeux noirs et vifs?

— C'est tout-à-fait son portrait que vous faites-là, et je vois qu'il n'y a pas de méprise dans cette affaire.

— Serait-il possible qu'il nous eût suivis? O mon Dieu! il va me perdre.

— Ne craignez rien, madame, un amoureux ne peut pas vouloir causer quelque peine à celle qu'il aime. Je sais arranger ces affaires-là, et si vous voulez que je m'en mêle, avec un peu d'habileté je vais le questionner, et je saurai bientôt ce qu'il prétend faire ; je puis même, si vous le voulez, lui dire de votre part qu'il fera bien de rebrousser chemin, ou bien je lui dirai telle autre chose qu'il vous plaira de lui faire dire.

— Non, non, il faut que je le voie moi-même, il faut que je lui parle, que je lui fasse entendre raison. Dites-moi seulement où est sa chambre, car ce n'est pas ici que je puis lui parler, et il faut que j'attende que mon mari soit endormi. Hélas! dans quelle perplexité me jette-t-il!

— Je suis une honnête fille, madame, et je ne devrais pas me mêler d'une affaire semblable; je me ferais chasser de cette maison, si mon maître ou ma maîtresse venaient à savoir tout ceci; cependant, si c'est vous obliger, si c'est pour assurer votre tranquillité et votre honneur, je veux bien vous dire où est la chambre de ce jeune homme; mais, je vous le répète, je fais cela par pure obligeance, et je m'expose à être...

— Tenez, ma bonne fille, dit la dame Rousdebès, qui comprenait le sens de ces paroles, voici pour faire taire vos scrupules : et elle lui mit dans la main une pièce d'argent.

La servante alors fit voir à la dame, tout près de la place où elles étaient, et ouvrant sur le même balcon, la porte d'une chambre dans laquelle se trouvaient en ce moment Montaumor et le chartreux qui achevaient leur souper

Peu à peu les voyageurs qui se trouvaient dans l'auberge regagnaient leurs chambres et se couchaient. Le silence succédait au bruit ; les lumières s'éteignaient l'une après l'autre, et enfin, l'hôte ayant tiré les verroux de la porte principale de l'auberge, on n'entendit plus aucun bruit.

C'est alors que la dame Rousdebès, sortant doucement de sa couche et de sa chambre, vint, en marchant sur la pointe des pieds, légère comme la chatte qui court après un amant volage, à la porte de la chambre que la servante de l'auberge lui avait indiquée comme étant celle du jeune homme qu'elle lui avait dépeint de manière à lui persuader que ce jeune homme était ce Philippe dont elle semblait redouter la poursuite. Tremblante de peur, elle s'arrêta devant cette porte, ne sachant ce qu'elle devait faire, car si elle frappait, elle pouvait éveiller quelqu'un dans l'auberge, et si elle ne frappait pas elle ne pouvait se faire ouvrir. Elle mit donc la main sur le loquet de cette porte, et à sa grande joie elle sentit qu'elle s'ouvrait. Alors elle entra et referma lentement la porte, puis, marchant au hasard dans la chambre où l'obscurité de la nuit était complète, et avançant un pied devant l'autre en même temps qu'elle étendait ses bras et ses mains pour reconnaître les objets qui se rencontraient devant elle, elle arriva enfin près du lit, où elle entendit que le sommeil profond de la personne qui y était couchée s'annonçait par un murmure assez bruyant et peu harmonieux: et cependant (telle est la puissance de l'amour!) elle écouta ce murmure avec un doux plaisir, comme elle aurait écouté le doux murmure du vent dans les prés, ou de l'eau limpide qui serpente dans un jardin.

Cependant le temps pressait, et la tremblante dame appela doucement Philippe. Sans doute Philippe devait être un jeune homme que la voix d'une amante aurait réveillé subitement; mais la personne qui dormait là, n'était pas Philippe, car c'était le chartreux, compagnon de voyage de Montaumor, qui dormait d'un sommeil si lourd, que la dame Rousdebès appela six fois Philippe sans le réveiller. Enfin elle éleva la voix, et pensant que Philippe faisait la sourde oreille, elle lui parla ainsi, en tirant en même temps la couverture du lit avec violence :

— Te réveilleras-tu, ingrat et insensé? veux-tu feindre le sommeil pour ne pas répondre à mes justes plaintes?.... Pourquoi te trouves-tu dans cette auberge? Est-ce ici que je devrais te revoir? Quel démon t'envoie sur mes pas pour

accélérer ta perte et la mienne?

Le chartreux s'éveillant, entendit vaguement ces paroles, et se mit à trembler de tous ses membres, car il venait de rêver à la Mélusine du château de Montelliez, et la voix et les paroles qu'il entendait maintenant semblaient la suite de son rêve et une affreuse réalité. Il ne fit entendre qu'un gémissement, et la dame Rousdebès reprit aussitôt la parole ainsi :

— Tu gémis, tu vois combien tu es coupable, et combien je suis malheureuse.... tu me vois ici comme une âme en peine.

— Hélas! laissez-moi, par pitié, qui que vous soyiez, dit enfin le chartreux, dont la peur déliait la langue après l'avoir d'abord paralysée, je ferai des prières pour vous ; je ferai dire des messes, je....

— O ciel! s'écria la dame Rousdebès, ce n'est pas lui!.... Qui êtes-vous?

— Je suis un pauvre chartreux qui vous prie, en grâce, de me laisser. Si j'ai mal parlé de vous dans le château de Montelliez, je me repens, je vous demande pardon, et en réparation je prierai pour vous.

Pendant que le chartreux parlait ainsi, en faisant le signe de la croix et en joignant les mains, comme s'il eût été sous la main de Satan, la dame Rousdebès s'était remise à parcourir la chambre pour retrouver la porte, et bientôt elle l'ouvrit et s'en alla, en laissant le pauvre chartreux à genoux sur son lit, récitant toutes les litanies des saints, pour éloigner de lui l'apparition nouvelle qui était venue l'épouvanter

XV.

Suivant Adon, archevêque de Vienne, qui écrivait sous le règne de Charles-le-Chauve, cette ville aurait été fondée par un Africain nommé Venerius, et le nom de Vienne lui viendrait de ce qu'il fallut deux ans pour la construire ; *quod bienno perfecta fuerit.* On l'aurait, pour cette raison, appelée *Bienna*, et, plus tard, par corruption de langage, Vienna.

L'archevêque Adon fixe ensuite sa fondation entre la mort d'Aventinus, roi des Latins, et l'avènement de Sardanapale au trône d'Assyrie. Quant aux fondateurs de Vienne, il est plus raisonnable de croire, avec Strabon, que les Allobroges la bâtirent eux-mêmes.

C'était, au reste, une très noble cité des Gaules, selon *Pomponius Mœla*, des Gaules que les Latins appelaient *Braccata*, à cause des brayes dont les habitans faisaient usage.

Quoi qu'il en soit de son opinion, lors des premières conquêtes des Romains, Vienne devint une ville importante, un boulevart de la civilisation posé en face de la barbarie du Nord. Les légions romaines se mirent à l'œuvre pour l'agrandir, pour construire des palais, des forts sur les trois collines qui la dominent, et pour l'entourer de remparts d'une hauteur prodigieuse, garnis de tours et de parapets. Elle avait cinq portes construites dans les belles proportions de tous les monumens du peuple-roi ; c'étaient la porte de Jupiter-Feretrien, la porte Triomphale, la porte d'Apollon, la porte de la Victoire et la porte de la Conquête. Ensuite ces bras qui remuaient les entrailles de la terre pour en tirer des blocs de pierre, qui pavaient les voies publiques avec des rochers et du marbre, construisirent de beaux aqueducs pour amener de fort loin, du côté de l'orient, l'eau nécessaire aux moulins, aux manufactures d'armes et aux bains publics. Ce prétoire était à colonnes d'ordre ionique ; il aurait bien duré jusqu'à nous avec ses frises, ses chapiteaux élégans, mais le génie moderne en a voulu faire quelque chose ; en conséquence, de nouveaux bras sont venus, qui ont taillé les corniches, les cannelures des colonnes, qui ont recouvert le tout de plâtre, et maintenant le prétoire romain est une vieille masure où logent des rats, parmi quelques vieux livres qui sont censés composer une bibliothèque publique.

Métropole des Gaules, Vienne eut un sénat, fut habitée par les empereurs Vitellius, Julien, Valentinien, Constantin, et vit entrer plusieurs de ses citoyens au sénat de Rome.

Elle fut ensuite capitale des deux royaumes de Bourgogne jusqu'à la mort de Rodolphe-le-Fainéant ; ses nobles archevêques soutinrent après lui sa puissance parmi les grandes cités. L'Église primatiale y régna jusqu'au moment où Louis XI la réunit au Dauphiné Elle avait eu des guerres sanglantes avec les rois dauphins et les comtes de Savoie ; mais elle perdit peu à peu sa grandeur et sa célébrité ; une autre

cité s'éleva tout près d'elle, et la fit oublier dans ses ruines.

Au temps de cette histoire, Vienne n'était donc plus la ville guerrière et superbe d'autrefois ; elle ne sentait plus dans son sein remuer les puissantes légions de Rome, qui la firent si belle et si forte. Ses murs s'étaient éboulés, ses monumens avaient subi les attaques des Barbares ; elle n'avait plus que des ruines célèbres, des églises et des couvens. C'était alors la ville sainte, où le bruit de cent cloches et les voix des prêtres se mêlaient dans les airs pour chanter la gloire de Dieu.

A l'enseigne de la *Coupe-d'Or*, ancienne et bonne hôtellerie où, depuis un temps immémorial, venaient descendre les étrangers que la curiosité, la dévotion ou le goût des antiquités amenaient vers la vieille ville, Montaumor et le chartreux vinrent loger en arrivant à Vienne. Nous n'avons pas besoin de dire que Montaumor couraient toujours à la recherche de Sidonie, qu'il supposait avoir été emmenée dans cette ville qui était au pouvoir des catholiques dans ce moment. En effet, les habitans y étaient dans une quiétude parfaite. Les protestans se tenaient dans leurs maisons, enfermés et silencieux ; les catholiques, les prêtres, les moines dont le nombre était considérable, jouissaient de leur liberté nouvelle, chantaient dans les églises, faisaient des processions dans les rues, le tout pour rendre grâce à Dieu de leur délivrance ; car les sectaires avaient été maîtres de la ville quelque temps avant, et y avaient commis les mêmes violences qu'à Grenoble.

Le chartreux trouva par les rues un bon cordelier, qui le pria de le suivre dans son couvent, jusqu'à ce que l'hérésie fût vaincue et la Grande-Chartreuse rétablie ; mais avant de quitter son jeune protecteur, le chartreux voulut encore souper avec lui à la *Coupe-d'Or*. Le cordelier voulut bien prendre part à ce souper ; c'était un gros et jovial moine, comme on en voyait beaucoup dans ce temps-là. Les moines allaient partout, la nuit, le jour, sans façon, sans hypocrisie. Il n'y avait donc rien d'étonnant à voir dans une salle basse, à la *Coupe-d'Or*, un jeune homme d'armes, au maintien fier et noble, avec deux religieux, tous les trois joyeux, mangeant du meilleur appétit, buvant sans eau et causant avec abandon et franchise.

— Dieu bénisse la côte fameuse qui nous donne cet excellent vin ! — dit le chartreux en vidant une coupe de *Côte-Rôtie*.

— C'est une côte aimée du soleil, — répondit le cordelier avec un sourire de béatitude, — et le Rhône la caresse de ses flots. Si j'étais archevêque de Vienne, je ferais bâtir sur le sommet de la Côte-Rôtie une chapelle en l'honneur de quelque bon saint qui la préserverait des orages mortels à la vigne.

— Moi, — reprit le chartreux, — j'y ferais bâtir une Grande-Chartreuse. Assurément notre couvent serait bien mieux là que dans ce sombre désert de la montagne, et ce vin vaut mieux, ma foi, que notre fameux élixir. Connaissez-vous notre élixir, mon frère ?

— Non, en vérité, je ne connais que ce vin de *Côte-Rôtie*, justement apprécié par les Romains, qui le payaient quarante-trois écus le vaisseau, et dont le poète Martial parle ainsi :

Hæc de vitefera venisse picata Vienna
Ne dubites, misit Romulus ipse mihi.

— Je citerai ce passage du poète dans mon histoire, — dit le chartreux. — Versez-moi de ce vin célèbre, mon frère, — c'est un baume qui calme mes douleurs. Hélas ! j'ai vu brûler la Grande-Chartreuse, notre bel et antique couvent ; j'ai été enterré tout vivant sous ses décombres ; j'ai failli être jeté à la rivière pendant une nuit diluvienne ; puis j'ai vu des diables dans une caverne : ces souvenirs m'arrachent des larmes.

A deux fois le chartreux refoula ses soupirs en vidant la grande coupe d'argent que lui remplissait le bon cordelier.

— Quel est ce jeune homme ? — demanda ensuite le cordelier au chartreux, en montrant Montaumor qui parlait au maître du logis.

— C'est le fils d'un seigneur du Haut-Dauphiné, un brave et noble jeune homme, je vous assure.

— Seigneur, — dit un instant après le cordelier en s'adressant à Montaumor, — si vous êtes venu en cette ville pour voir les antiquités remarquables qu'elle renferme, je me ferai un grand plaisir de vous les montrer.

— Vous m'obligerez sans doute beaucoup, en

me faisant voir l'objet pour lequel je viens ici; mais ce n'est pas une antiquité.

— N'importe, ce soir même je vous conduirai dans la ville. Je connais tout ce qui s'y trouve.

— Mais c'est une fille.

— Une fille?

— Oui.

— Hélas! si c'est après une fille que vous courez, jeune seigneur, je vous plains de toute mon âme; autant vaudrait courir après un oiseau dans les champs.

— En vérité, la jeune fille que je poursuis semble un oiseau qui s'envole devant moi; cependant j'espère bien l'atteindre et le tenir un jour.

— Peut-être; d'ailleurs vous êtes trop jeune pour juger combien c'est grande folie de courir après une femme, serait-ce la plus aimable du monde.

— On dirait, à vous entendre, sire cordelier, que vous jugez de cela d'après votre propre expérience.

— Oui, et, si vous le voulez, je vous dirai comment j'ai pu juger de ces choses mondaines. Il y a long-temps de cela : car vous voyez que ma barde est blanche, et je n'avais alors que vingt ans; mais j'ai conservé ces souvenirs de vingt ans, ces souvenirs qui, au soir de la vie, ont encore les teintes vives de l'aurore. Ecoutez donc, noble jeune homme, et vous, mon frère, que votre gravité ne s'alarme pas au récit d'une historiette si ancienne.

— Je suis né tout près de cette ville, sur l'autre bord du Rhône, dans un petit village que l'on peut voir du haut des tours de Saint-Maurice, caché sous des noyers, au pied de la colline de Sainte-Colombe. La maison de mon père touchait à celle d'un honnête jardinier qui avait une fraîche et jeune fille, et cette jeune fille venait chaque matin apporter à la ville un panier de fruits ou du lait. Elle était jolie, elle était agaçante aussi; elle répondait aux propos d'amour par de doux sourires, et tous les matins, quand elle partait avec son fardeau sur sa tête, je courais l'embrasser sur ses deux joues blanches et roses. Voilà ce qu'avait causé notre voisinage. Le soir nous avions d'intimes entretiens quand, la nuit tombée, nous allions nous asseoir sur un banc de pierre qui touchait le seuil de sa maison. Enfin j'aimais si bien la jeune fille du jardinier, ou plutôt un soir, je lui demandai sa main. Elle sourit, en me disant :

— Nous verrons, Pancrace, nous verrons. — Quelques jours après, je la pressai de nouveau; elle me dit de lui aller chercher un nid de merle; sa main m'était promise à ce prix. Jugez de ma joie! je courus vite dans les bois, dans les saulées le long du fleuve, et j'étais tellement préoccupé de mon bonheur prochain, que je ne trouvais rien. Plusieurs jours se passèrent en recherches infructueuses : je revenais le soir, tout honteux, m'asseoir sur le banc de pierre, et je n'avais pas un nid de merle pour la jeune fille qui me le demandait tous les soirs. Enfin le cinquième jour je trouvai le nid précieux; je fus joyeux, en le trouvant, comme un alchimiste qui trouverait la pierre philosophale, et je courus le porter à Louise (c'était le nom de cette jeune fille). — Ah! vous l'avez trouvé? — dit-elle. — Oui, vraiment, — lui répondis-je, et vous saviez sans doute que j'aurais tant de peine à le trouver; mais je ne regretterai pas des peines mille fois plus grandes pour vous.

— Voyons, voyons d'abord, — dit-elle ensuite; — et, prenant les petits oiseaux, elle feignit de bien les considérer, puis elle s'écria :

— Mais ce ne sont pas des merles!

Je lui jurai par saint Pancrace, mon patron, que ces oiseaux étaient des merles.

— Non, — ajouta-t-elle, — ce ne sont que des grives, et vous n'aurez pas ma main.

La fourberie était patente; je jetai par terre le nid de merle, et je m'en fus, le cœur plein de dépit et d'indignation. Le fait est qu'un autre jeune homme avait cherché à lui plaire et lui avait plu, pendant que je courais après des merles avec fidélité. N'y avait-il pas en cela de quoi me désespérer, de quoi me faire jeter en bas de la tour du Rhône? Cette déception, cette tromperie de femme me consternèrent; je ne pus résister à mon désespoir, à ma honte.

— Et que fîtes-vous? — demanda le chartreux au cordelier dont le discours était interrompu par un long soupir.

— Je me fis moine, et depuis ce temps-là je n'ai plus confiance qu'en Dieu; je considère les femmes comme des êtres qui n'ont qu'un pâle reflet d'âme humaine, qui charment les regards

pour tromper le cœur et la raison. Je dis qu'il ne faut pas attacher sa destinée et ses affections à une femme, comme il ne faut pas bâtir sur le sable d'un rivage. Pour moi, j'ai appris qu'il valait mieux aimer Dieu et la vie monastique, et je sais bien des hommes tombés dans les mêmes piéges, qui souffrent en silence; c'est peut-être une manière de gagner des indulgences du ciel.

— Et vous oubliâtes cette perfide jeune fille? — demanda Montaumor.

— Je ne l'oubliai pas, mais je fortifiai mon âme, et quelques mois après je n'aurais plus cherché un merle pour elle.

XVI.

Montaumor employa le jour suivant à faire des recherches pour découvrir le chanoine Ismidon et sa fille. Il n'en avait encore aucune nouvelle quand, en parcourant la ville, il rencontra le chartreux et le cordelier qu'il avait quittés la veille. C'était tout près de l'église de Saint-Maurice. Ils allaient voir cette église fameuse qui fut d'abord dédiée par saint Paul aux Machabées, suivant les vieilles légendes, et qui fut rebâtie en l'an 713 par les soins de l'archevêque Edoalde, puis consacrée à saint Maurice. Montaumor suivit les deux moines.

— Je vous aurais mené voir l'église de Saint-Ferréol, — dit le cordelier; — elle était en grande vénération parmi les fidèles, mais les protestans l'ont dévastée. Sous le chœur de cette église une ergastule renfermait le corps de saint Ferréol. Chaque année, le jour de sa fête, qui se trouve le dix-huit du mois de septembre on apportait en grande pompe cette relique précieuse dans la cathédrale, à l'heure de vêpres, et le lendemain on la replaçait avec la même pompe dans le souterrain; mais hélas! ces reliques, conservées avec tant de soin, entourées de tant de vénération pendant long-temps, ont été des jouets pour les soldats du baron des Adrets. Des restes du bienheureux saint, ces barbares ne nous ont laissé qu'un petit os!

— Du moins, — continua le cordelier, — vous allez voir la cathédrale, qui est une des plns remarquables de la France. Elle n'a pas moins de cent clercs, et son chapitre compte vingt chanoines nobles, qui portent, dans les grandes cérémonies, une large croix suspendue à un ruban rouge liseré de noir, avec cette légende: *Ecclesia Viennensis prima Galliarum sedes.* Avant de monter sur le parvis par cette large rampe, examinez la belle façade de la cathédrale; ces gracieuses rosaces, ces pignons élancés, puis ces figures fantastiques nées sous le ciseau de l'artiste comme des féeries sous la baguette du magicien. Mais voici des figures plus graves et plus dignes du temple dont elles ornent l'entrée: celles qui remplissent le cintre de la grande porte représentent l'histoire de la naissance, de la vie et de la mort de notre Seigneur; elles occupent, sur deux cordons, trente-neuf niches; celles qui sont sur la porte à gauche représentent l'Ascension, et celles sur la porte à droite représentent l'Assomption de la Sainte-Vierge. Enfin, dans ces vingt-quatre niches qui sont en bas de chaque côté des portes, vous voyez des saints sans bras, sans tête, horriblement mutilés: les huguenots leur ont tiré des coups d'arquebuse et les ont lapidés. Il y avait aussi là-haut, entre les deux tours, la statue de saint Maurice en bronze doré; ils l'ont jetée en bas, et elle s'est brisée sur le parvis.

Les deux moines et Montaumor entrèrent ensuite dans l'église. Un beau jour y pénétrait à travers les vitraux admirablement peints. La voûte était azurée et parsemée d'étoiles d'or; on se sentait saisi d'une religieuse admiration en entrant dans ce temple gothique. L'écho des grandes nefs semblait jeter vers la voûte un perpétuel et mystérieux murmure; on aurait dit qu'à chaque parole d'une jeune fille priant devant l'autel de la Vierge, des chérubins invisibles battaient des ailes et voltigeaient vers les grandes ogives. Là, de pieux chrétiens allaient tous les jours s'abriter un moment contre les passions et les malheurs du monde, comme un voyageur s'abrite, pendant l'orage, sous un rocher qu'il trouve sur son chemin. Maintenant cela n'est plus ainsi: la jeune fille rêve aux plaisirs profanes, et l'homme, surpris par l'orage dans ses égaremens, regarde le ciel et crie: malédiction! puis la femme vieillit, puis l'homme se déprave, et tous les deux reviennent un jour dans le temple; mais ils n'ont plus de foi, et le temple n'a plus de saint murmure, plus d'anges qui battent des ailes.

— Voici, — dit le cordelier qui servait de *cicerone*, — le tombeau de la reine Ermengarde, douairière de Bourgogne; et voici, tout près, celui de Mathilde, femme de Conrad; vous voyez dans cette chapelle, à droite, les tombeaux de plusieurs archevêques qui se sont illustrés par leurs grandes vertus ou leur puissance séculière.

Il fit remarquer ensuite un riche balustre où resplendissait le signe du Rédempteur. Puis il fit passer Montaumor et le chartreux devant vingt-quatre chapelles dédiées aux saints et dont chacune offrait quelque tableau ou quelque relique admirables.

En ce moment la cathédrale s'emplissait de fidèles qui venaient se grouper autour d'une chaire où allait monter le chanoine Lelièvre, homme d'un grand talent, qui écrivit l'histoire de Vienne pendant les discordes religieuses. Il prêcha contre l'hérésie, et Montaumor, silencieux, écouta les anathèmes qui furent lancés contre son père.

Le prédicateur termina ainsi son discours:

« Si l'ennemi infernal, avec ses suppôts, a naguère combattu et endommagé la cité sainte de Vienne, durant ces atroces persécutions et ces guerres funestes des infidèles, cette cité n'a cependant pas été vaincue : elle se relève puissamment et glorieusement comme le bon grain jeté et mortifié dans la bonne terre, non par d'autres moyens que ceux du sacré sacerdoce, lequel a Dieu et les saints propices.

» Noblesse chrétienne et viennoise, qui vous êtes maintenue, par la générosité de vos sentimens, sous l'arbre de vie, jusqu'à présent, reconnaissez que Dieu a fortifié votre courage pour la défense de la foi, pour la vengeance de la tyrannie des ennemis de l'Église.

Justice et personnes graves, dignes de l'administration d'icelle, élues et choisies par notre très chrétien roi pour vos mérites, croyez que, sous cet arbre de la croix fécond en fruits, vous avez été sanctifiées et maintenues en votre splendeur et puissance.

» Conseils et citoyens honorables de cette cité sainte, qui vous repaissez comme oiseaux célestes des fruits de cet arbre *plantureux*, demeurez sous son ombre pour ne craindre jamais aucune invasion des ennemis. »

Parmi les femmes qui remplissaient le chœur de l'église, Montaumor crut reconnaître Sidonie. Il ne se trompait pas : elle était là. Leurs regards se rencontrèrent aussitôt comme deux éclairs dans les nuages, et un doux tressaillement les agita tous deux.

Sidonie se trouvait parmi d'autres jeunes filles, bien jolies sans doute sous le voile virginal ; mais, parmi elles, Sidonie était la plus gracieuse. Elles étaient toutes groupées autour d'une vieille dame qui semblait vouloir les protéger de ses regards inquiets. Cette vieille, en regardant de travers les jeunes hommes qui contemplaient les filles, avait sans doute oublié le temps où elle avait été jeune aussi. C'était une chanoinesse qui s'était donnée à Dieu, et personne n'avait à lui reprocher ce noble parti, mais elle avait connu les dangers inséparables de la jeunesse, et alors elle s'en souvenait pour maintenir dans la bonne voie ces jeunes filles qui étaient aussi ses nièces, pauvres anges auxquels le démon aurait volontiers tendu des piéges. C'était donc à cette digne femme que le chanoine Ismidon avait confié sa fille.

La chanoinesse s'étant levée après une courte prière, à la fin du sermon, les cinq jeunes filles se levèrent aussi et la suivirent hors de l'église, comme des petits poussins suivent une poule. Montaumor les suivit à quelques pas de distance. Elles descendirent le grand escalier et entrèrent, non loin de là, dans une maison dont la porte se referma aussitôt. Les fenêtres de cette maison donnaient sur le fleuve, dont elle n'était séparée que par un jardin. Montaumor regarda la porte fermée, le fleuve qui l'empêchait de voir les fenêtres en face, puis il se mit à penser comment il parviendrait à voir Sidonie, à lui parler.

Les deux moines, le chartreux et le cordelier, qui passaient par là dans ce moment, le rejoignirent. Le cordelier se détourna pour parler à un de ses frères qui passait (on ne voyait que des moines par les rues ce jour-là), et Montaumor s'approchant de son vieux compagnon de voyage, lui dit :—Elle est là; mais, en vérité, je ne sais comment je parviendrai jusqu'à elle.

— Soyez prudent, — dit le chartreux à qui Montaumor avait fait connaître toutes les circonstances qui se rattachaient à l'existence de Sidonie, — le chanoine Ismidon sait mainte-

nant qui vous êtes, et vous seriez perdu si l'on vous savait dans la ville.

— Il faut pourtant que je lui parle, que je la voie. Oh! si vous saviez, bon frère Jean, que son regard de tout-à-l'heure était doux et triste! combien il accusait d'amour en son âme. Il faut que je la voie, vous dis-je, dussai-je périr de la main des catholiques, et plutôt que de renoncer à elle, je...

— Que ferez-vous? hélas!

— Je l'enleverai.

— Dieu vous garde d'entreprendre un rapt! Vous ne consultez en ce moment ni votre raison, ni votre conscience. Votre passion vous entraîne à toute aventure, à tous dangers; mais si vous aperceviez dans vos projets le malheur certain de la pauvre jeune fille que vous aimez avec tant d'âme, et le malheur qui peut vous atteindre vous-même, vous calmeriez cette impatiente ardeur. Que deviendra-t-elle, quand vous l'aurez ravie à son vieux père dont les derniers jours seront ainsi déshonorés et pleins de chagrins? Irez-vous la présenter à la vertueuse baronne des Adrets, comme un trophée de vos premiers exploits? Irez-vous la cacher honteusement dans une caverne des montagnes, ou bien l'abandonnerez-vous pour qu'elle aille d'ici, de là, comme une Bohémienne, cherchant un gîte et du pain? Ah! si vous l'aimez tant, renoncez à ce projet insensé; attendez que la paix soit revenue dans notre pays, que les discordes soient éteintes, les haines calmées; alors, si elle vous aime et si vous l'aimez encore, vous obtiendrez sa main, et le bonheur sera avec vous.

— Il est facile de raisonner ainsi, — répondit Montaumor, — quand on n'a pas au cœur une passion qui vous brûle, qui vous donne des vertiges; mais avec cette passion je raisonne également, et je ne redoute pas tant de malheurs pour ma bien-aimée: j'en veux faire mon épouse et n'aurai pas à la cacher honteusement dans une caverne, ni à l'abandonner par les chemins fangeux du monde; je saurai la faire respecter à l'égal de ma mère; sa vie reposera sur mon honneur, et alors, la voyant heureuse, son vieux père aurait tort d'être chagrin. Ainsi veuillez m'aider à trouver un moyen.

— Dieu sait si je serais porté à faire quelque chose pour vous; mais me mêler du rapt d'une jeune fille, c'est une chose qui répugne trop à ma conscience. Un chartreux a des règles de conduite qui sont inflexibles. Nous allons en parler au frère Pancrace; un cordelier, c'est différent, il peut avoir moins de scrupule; d'ailleurs, il connaît la ville, les habitans, et vous donnera sans doute quelque conseil utile; mais n'oubliez pas celui que je vous donne, renoncez à ce projet funeste.

— Allons donc trouver le cordelier; car si les saints ne me sont en aide, je serai forcé d'invoquer l'assistance du diable.

— Hélas! pouvez-vous blasphémer ainsi? Mais véritablement c'est un projet diabolique, et que le malin esprit peut seul conseiller.

— Oui; mais si mon intention, si la pureté de mon cœur justifient en quelque sorte ce projet, et que je trouve des moyens honnêtes, des moyens qui n'aient rien de diabolique, j'espère que vous serez moins rigoureux dans votre jugement. Au reste je suis poussé invinciblement à l'accomplissement de ce projet, et rien ne peut me le faire considérer autrement que comme un projet louable en soi, puisque je ne veux que forcer et surmonter une volonté contraire au bonheur de cette jeune fille qui est ma fiancée, et que je veux épouser au pied d'un autel, selon les rites de l'Eglise catholique.

— Dieu veuille que vous finissiez ainsi cette étrange aventure, et que je n'aie pas regret de vous avoir accompagné lorsque vous poursuiviez une pauvre jeune fille innocente, pour la voir par vous plonger dans le déshonneur et dans un malheur éternel!

Ayant accompagné ces mots d'un profond soupir, le chartreux hâta le pas pour rejoindre le cordelier qui marchait un peu en avant, et se mit à lui parler mystérieusement. Montaumor, qui attendait le résultat de cette conversation en marchant un peu en arrière, les suivit jusque dans un lieu écarté derrière un couvent où ils se mirent tous les trois à conférer de l'affaire qui les occupait ainsi, au grand scandale du chartreux; car le cordelier écoutait en riant le récit de l'aventure amoureuse, et sa large figure s'épanouissait chaque fois que le jeune Montaumor lui parlait de la ravissante beauté de sa maîtresse, et de sa résolution de mourir plutôt que de renoncer à elle.

Nous allons les laisser chercher ensemble les moyens d'exécuter ou de favoriser les projets de Montaumor, pour parler un peu d'un autre personnage de cette histoire.

XVII.

Nous n'avons pas oublié cet enfant de chœur qui souffrait des tourmens de l'amour, ce jeune homme difforme et dédaigné du monde. Chaque jour avait apporté dans son âme plus de passion, et l'image de la jeune fille de Grenoble grandissait dans sa pensée, envahissait toute son existence comme une lumière qui vient dans les ombres. Par fois cet amour insensé le jetait dans des accès de délire et de rage ; alors il errait pendant la nuit dans les rues désertes de la ville, s'arrêtait souvent sur une borne et se prenait à pleurer. Ses sanglots étaient répétés par l'écho de la vieille cathédrale, dont les murs étaient blanchis par la clarté de la lune. Un soir qu'il pleurait ainsi, un prêtre, passant près de lui, fut touché de sa peine et lui parla d'une voix douce, en cherchant à le consoler ; puis il lui prit la main et lui demanda la cause de ses pleurs. Chaffréo qui n'avait jamais eu personne pour confident, qui avait jusque-là renfermé toutes ses douleurs dans son cœur, s'ouvrit à ce bon prêtre et lui parla ainsi, dès qu'il eut un peu raffermi sa voix sanglotante :

— Je souffre, mon père, d'un mal étrange et terrible ; pourtant je n'ai qu'un amour dans le cœur, mais c'est un amour ardent comme un fer rouge, c'est une torture de l'enfer. Celle que j'aime est belle et douce comme la figure de la Sainte-Vierge, et moi je suis la plus laide des créatures humaines. S'il faisait jour, mon père, vous auriez pitié à me voir. Oh ! mon Dieu, que je souffre ! car elle aime, et celui qu'elle aime est plus beau que moi, comme le jour est plus beau que la nuit ! Il est plus noble et plus fier que moi, comme l'aigle est plus noble et plus fier que le hibou. Sa présence l'enivre de bonheur, la mienne lui fait peur, et je ne suis pas digne de toucher de mes lèvres la poussière de ses pieds !

— Pauvre enfant ! — dit le prêtre, — prends courage, Dieu te rendra la force et la raison, et ce feu qui te dévore s'éteindra bientôt. Tourne tes pensées vers le ciel, et détache tes yeux des choses séduisantes et trompeuses de la terre. Il est peu de femmes qui vaillent les larmes qu'elles font couler.

— Non, cet amour serait un crime, serait pour moi la damnation éternelle, que je ne pourrais y renoncer. Il faut que je meure de cet amour-là.

— Tu ne mourras pas : Dieu éprouve ainsi les âmes nobles et pures, puis il les retire plus fortes du fond de la douleur, comme l'acier que l'on trempe. Mais écoute les conseils d'un homme que le malheur a aussi touché de sa main cruelle, et qui s'est consacré à Dieu ; fuis les regards et la présence de la personne dont tu ne peux être aimé.

— Hélas ! pourrais-je la fuir quand je n'ai pu m'empêcher de la suivre à travers la province, quand je l'ai poursuivie à la Grande-Chartreuse, au château de Montelliez, ici, enfin ?

— Ciel ! que dis-tu ?... Quelle est donc cette fille ?

— C'est la fille du chanoine...

— Assez, malheureux ! c'est ma fille !

Chaffréo reconnut alors le chanoine Ismidon de la Mure et ne répondit que par un profond soupir. Après un moment de silence, le chanoine s'éloigna lentement sous les murs de la cathédrale et disparut dans l'ombre.

L'amant infortuné resta long-temps immobile et assis sur l'une des pierres qui jonchaient le sol autour de l'église et qui étaient sans doute les débris de quelque édifice romain. Il se plongea dans sa douleur profonde, et ses sanglots troublaient seuls, d'instant en instant, le silence de la nuit ; sa tête penchée s'appuyait lourdement sur ses mains, et il ne vit pas une vieille femme qui, sortant d'une petite porte voisine, la porte d'un souterrain où elle demeurait, s'approcha lentement de lui et lui posa la main sur la tête. Chaffréo tressaillit et leva les yeux sur cette vieille, qui lui apparut comme un fantôme.

— J'ai entendu, — lui dit alors cette femme, — ce que tu racontais tout-à-l'heure à ce prêtre ; j'ai entendu sa malédiction, quand il est passé près de moi ; j'ai entendu tes pleurs et tes gémissemens, et je ne serais pas venue vers toi pour te consoler, car les consolations sont vaines pour des âmes en peine, et puis je suis insensible maintenant aux douleurs des autres, comme

on fut insensible aux miennes. Si je suis venue vers toi, écoute-moi bien, c'est parce que ton malheur ressemble au mien, ou du moins à mon premier malheur, et que j'aimerais à te voir faire ce que je fis moi-même.

— Hélas! — dit Chaffréo, — je n'ai rien à faire; mon malheur est accompli; l'espérance m'a quitté, et je n'ai plus qu'à mourir pour finir mes douleurs.

— Enfant, tu n'es pas de cœur, — reprit la vieille femme; — écoute quelques mots de mon histoire: J'étais jeune et belle autrefois, plus belle peut-être que celle qui t'a inspiré ton amour si malheureux; j'aimais un homme qui m'avait séduite et qui me laissa bientôt pour s'attacher à une autre femme, moins belle que moi, mais riche et noble, tandis que je n'avais que la jeunesse, qui passe comme une matinée, et la beauté, qui n'est qu'une vanité, une chimère. Cependant le dédain et la perfidie de celui que j'aimais redoublèrent ma passion et me remplirent de rage et de douleur. Je voulus éteindre cet amour dans son sang ou dans celui de sa fiancée. Le hasard devait décider du sort de l'un ou de l'autre, et ce fut lui qui tomba frappé d'un coup de poignard, au moment où il croyait embrasser sa fiancée, sous le nom de laquelle je lui avais donné rendez-vous dans un lieu écarté, pendant une nuit sombre qui favorisa et cacha ce crime. Je le pleurai, je le regrettai, mais au moins son amour, son abandon ne m'offensèrent plus, ne me torturèrent plus.

— Malheureuse! — répondit Chaffréo, — le remords et la crainte de Dieu ne vous torturèrent-ils point? avez-vous été heureuse depuis ce crime? avez-vous été aimée davantage?

— Oh! non, — reprit la vieille femme, — je n'ai plus voulu de l'amour ni de la pitié des hommes; je n'ai plus voulu de ces sentimens trompeurs et décevans qui remplissent la vie de peines et de larmes; voyant les choses ce qu'elles sont réellement, je n'ai plus vu que de vils instincts, des passions basses et brutales, de la haine et de la méchanceté partout. Je me suis alors retirée du monde. J'ai regardé le monde comme un ennemi auquel je n'ai cherché qu'à faire du mal à mon tour. J'ai été regardée comme une sorcière, comme une femme hantant l'esprit du mal; j'ai été méprisée, repoussée de partout, et j'ai rendu mépris pour mépris, haine pour haine, mal pour mal. Au jour du jugement suprême, Dieu pèsera dans sa balance le mal que m'a fait le monde et celui que j'ai fait au monde, et ce côté de la balance où seront mes péchés sera le plus léger. Dieu verra que si j'ai fait le mal, c'est parce que le monde m'a jetée dans la nécessité du mal. J'ai été comme une louve que l'on jette dans le cirque et qui est forcée de déchirer de ses dents cruelles les animaux que l'on déchaîne contre elle, et qu'elle n'aurait pas songé à attaquer dans les bois. Mais je perds mon temps à te parler ainsi; tu n'es qu'une faible créature, et la douleur dans un être si faible n'est jamais profonde; elle s'apaise bientôt, puis s'éteint. Tu es de ces enfans qui pleurent aujourd'hui et riront demain, qui se désolent d'un amour trahi, et s'en consolent dans un autre amour. Va donc avec ce monde que je méprise, va donc finir ta course à travers cette foule de misérables créatures qui mêlent sans cesse leurs cris de joie à leurs cris de douleur, et que la mort chasse devant elle vers les tombeaux, comme le berger chasse un vil troupeau d'animaux.

La vieille femme continua ce discours étrange en s'éloignant de Chaffréo, qui la suivit des yeux et la vit disparaître dans l'ombre, en même temps qu'il cessa d'entendre sa voix sourde. Elle rentra dans son souterrain, dont elle referma sans bruit la porte basse et cintrée, qui avait été autrefois la fenêtre d'une habitation gallo-romaine, maintenant enfouie sous l'éboulement de la colline qui est au sud de la ville.

XVIII.

Le soir était venu, quand le frère Pancrace, le joyeux cordelier, conduisit Montaumor dans une petite maison construite sur les ruines d'un ancien cirque. Cette maison, d'après son apparence misérable, devait être l'habitation de quelque pauvre diable, et, quoique placée sur un point culminant d'où la vue pouvait découvrir tous les vieux toits en tuile de la ville, les tours des églises, les clochers des couvens et la belle enceinte des collines qui se mirent dans les flots du Rhône, l'aspect de cette habitation n'offrait rien d'agréable. On aime mieux voir dans les champs, sous l'ombre d'un vieil arbre, ou sur une montagne appuyée à un rocher, une

pauvre chaumière : sa simplicité, sont toit rustique, le chien qui la garde, font sourire le voyageur.

Le cordelier poussa du pied la porte, et Montaumor le suivit dans la seule pièce dont cette habitation semblait composée, et qui se trouvait de plain-pied. C'était une chambre dont les murailles étaient garnies de toiles d'araignées et de vieux instrumens de musique suspendus à des clous de bois. Le maître du logis était assis devant une petite table couverte de quelques mets et d'un énorme pot de vin. Par terre, sur un vieux tapis, deux jeunes filles à demi couchées, mangeaient, en regardant le maître qui leur distribuait de temps en temps de petits morceaux de pain, et des fruits secs. Or, cet homme était un jongleur, et ces deux petites filles étaient ses enfans, qu'il avait élevées pour sauter sur des cordes, pour se renverser sur les reins, pour chanter sur les places et les carrefours. L'une avait douze ans, l'autre en avait quinze. Toutes les deux avaient de jolies figures et de beaux yeux ; mais toutes les deux avaient aussi quelque chose de triste, un air de souffrance qui inspirait de la pitié. Ces deux pauvres filles se levèrent en voyant entrer le cordelier ; elles apportèrent auprès d'elles un escabeau, et quand il se fut assis, elles lui touchèrent sa longue barbe, en lui disant :—Bonjour, père Pancrace !—Le moine les caressa en souriant, puis, s'adressant au jongleur, il lui dit qu'il venait lui recommander le jeune homme qu'il lui présentait, sans dire son nom.

Montaumor était resté debout, examinant le singulier ameublement du logis, la mine du jongleur qui n'avait pas bougé de sa place, et les deux petites filles qui s'amusaient avec la barbe du cordelier.

— Ah ! j'entends, — dit le jongleur après avoir regardé le jeune homme, — vous m'amenez-là un jouvenceau qui veut apprendre quelque chose. C'est une belle et noble profession que la mienne, quoiqu'elle soit dédaignée par quelques beaux esprits incapables d'apprécier les talens du jongleur.

— Jouvenceau, — dit-il ensuite à Montaumor, — tu as l'air noble et fier, qui convient à un jongleur : apprends à bien inventer, à bien rimer, à bien proposer et définir ; apprends à jouer de la citole, de la mandole, du monocorde, de la guimbarde, de la rote, de la harpe, de la gigue, du psaltérion ; à faire retentir les cymbales, la symphonie, le tambourin ; sache imiter le chant des oiseaux, faire des tours avec des cordes, faire sauter des chiens à travers quatre cerceaux, jeter des pommes en l'air et les retenir avec des couteaux , et quand tu sauras toutes ces choses, tu n'auras pas à te plaindre des rigueurs de la fortune. Mais ce n'est pas tout : un bon jongleur doit apprendre aussi les ordonnances d'amour, ses privilèges, ses remèdes, et expliquer ses divers degrés ; tu dois savoir aussi combien l'amour est volage et perfide, comment ses deux flèches , dont l'une est d'or fin qui éblouit, et l'autre d'acier, blessent si rudement, qu'on ne peut guérir de leurs coups ; puis les tromperies qu'il exerce, afin de pouvoir dévoiler ses astuces, ses ruses, et d'apprendre à s'en garantir. Si tu sais bien ton métier, tu n'auras pas à te plaindre non plus des rigueurs de l'amour.

— Maître jongleur, — dit Montaumor, — quoique j'estime ta profession, je ne désire pas acquérir le savoir necessaire pour t'égaler et me mettre à l'abri de l'infortune, des peines et déceptions de l'amour ; ma vocation est depuis long-temps décidée ; cependant j'espère de toi des services que tu peux me rendre, et si tu parviens à m'aider dans mes projets, tu peux compter sur ma gratitude.

— Noble chevalier, — reprit alors le jongleur en saluant Montaumor, — pardonne-moi si je me suis mépris sur le motif de ta visite ; j'aurais dû voir à ta figure, tout d'abord, que ta naissance t'élève au dessus des pauvres jongleurs, et que ce serait t'abaisser que de vouloir apprendre d'eux la science qui les distingue. La gloire des armes est plus belle que la nôtre, comme la lumière du soleil est plus belle que celle des étoiles. Et maintenant, si tu viens pour mettre mes talens à profit, je saurai justifier ta confiance. Serais-tu en peine dans ton amour ? la dame dont les regards ont touché ton cœur, serait-elle infidèle et trompeuse ? prodigue-t-elle ses sourires à tous les chevaliers ? serait-elle déjà comme une fleur flétrie qui a perdu son parfum ? Est-ce une femme qui t'a juré

amour et foi en levant les yeux vers le ciel, et qui, bientôt après, en a juré autant à un autre? Est-ce une femme cruelle qui a plaisir à se faire aimer, et ne te donne pas même un sourire pour l'espérance? J'ai connu bien des femmes et j'ai étudié leurs caractères, leurs passions, leurs caprices ; elles sont variées dans leurs nuances comme les fleurs des prairies, et quand on n'a plus dans le cœur cette chaleur d'amour qui nous enchante, qui jette devant nos yeux comme un nuage rose à travers lequel nous voyons les femmes sous des formes et avec des grâces angéliques, oh! je t'assure qu'elles ne sont plus dangereuses.

— Il paraît que véritablement tu as fait une sérieuse étude des femmes.

— Je l'ai faite à mes dépens. Quand j'étais jeune, j'aimais les femmes autant que j'aime aujourd'hui le bon vin. J'en ai aimé de tous les caractères, de toutes les couleurs, des blanches, des brunes, des roses, des rouges, des noires.

— Comment donc des noires?

— Oui, j'ai aimé une Africaine qui avait de beaux yeux bleus sous ses paupières noires, de belles dents blanches sous ses lèvres enivrées. Et enfin, pour compléter mon expérience, j'en épousai une qui semblait faite pour moi, qui me promettait tout le bonheur qu'on peut se permettre d'espérer. Vous l'avez connue, frère Pancrace?

— Oui, un peu.

— Un peu trop, — reprit le jongleur ; — mais silence, que la terre lui soit légère, et ma mémoire aussi.

— Elle est donc morte? — demanda Montaumor.

—Oui, le bon Dieu me l'a retirée; mais quand il l'aura gardée vingt ans comme moi, je crois qu'il en sera bien las.

— Maître jongleur, — venons au fait, dit enfin Montaumor. — Crois-tu pouvoir m'aider à enlever une jeune fille qui est gardée par son père, comme un trésor par un avare?

— Cette jeune fille t'aime-t-elle?

— Je crois à son amour comme je crois à Dieu

— Comment crois-tu à Dieu?

— Mécréant, je crois à Dieu comme à l'amour.

— C'est bien alors; si la jeune fille t'aime, l'enlèvement me paraît facile

— Je ne vois pas qu'il soit tant facile, car il s'agira d'abord de pénétrer dans la maison d'une vieille chanoinesse.

— Je sais qu'une vieille chanoinesse tient sa maison bien close quand elle ne craint plus d'être enlevée : mais il n'est pas de porte qui ne se soit ouverte devant moi quand j'ai voulu la faire ouvrir... Dieu sait combien de fois...

Dieu sait aussi, — dit Montaumor en interrompant brusquement le jongleur, — combien le temps me presse. Parlons de mon affaire.

Alors le cordelier s'en alla, et le jongleur ayant fait un signe à ses deux petites filles, elles allèrent jouer devant la porte, pendant qu'il discuta avec Montaumor le projet d'enlèvement.

XIX.

Les flots du Rhône battaient les murs de la ville, et leur clapotage formait le seul bruit que l'on entendit au milieu d'un silence profond. L'air était calme et la nuit se blanchissait des reverbérations célestes.

Sidonie vint s'asseoir seule près du mur baigné par le fleuve, sous un pavillon de treillage, puis elle rêva comme rêve une jeune fille dont le cœur palpite à un souvenir, à une espérance. Elle était agitée dans l'attente d'un événement; cependant le calme de la nuit semblait descendre dans son âme avec ses douces pensées, quand une voix se fit entendre du milieu du fleuve. C'était une voix pure et sonore qui chantait, et les notes de ce chant coulaient comme les ondes, suaves comme les sons d'une flûte. Sidonie ne vit rien sur la surface de l'eau, et pourtant cette voix ne pouvait venir de l'autre rive. Elle écouta donc, tout étonnée et toute ravie.

La voix chanta ces paroles :

I.

La beauté que j'adore,
Hélas! ne m'aime pas,
Et l'amour me dévore,
M'entraine sur ses pas.

O nuit, calme et sereine
Plus belle que le jour,
Ecoute une âme en peine,
En peine d'un amour!

II.

Je vis son doux sourire
Qui pénétra mon cœur;
Depuis mon cœur soupire
D'amour et de douleur.

O nuit calme et sereine,
Plus belle que le jour!
Ecoute une âme en peine,
En peine d'un amour.

Cette voix était celle de Chaffréo qui avait traversé le fleuve à la nage et s'était avancé jusqu'au pied du mur, sous le pavillon où se trouvait Sidonie, Là, sans être aperçu, n'ayant hors de l'eau que la tête, il avait fait entendre cette plainte de son âme; sa voix avait pris un accent de pénétration et d'amour; il avait chanté comme il avait pleuré quelques momens avant et comme il pleura quelques momens après.

Bientôt après, un bateau dans lequel se trouvait deux hommes, descendit sur le fleuve et vint s'arrêter sous le même pavillon. Ces deux hommes accrochèrent au mur une échelle qu'ils apportaient dans leur bateau, puis ils montèrent dans le pavillon où Sidonie semblait attendre une personne amie. On vit ensuite la jeune fille, effrayée et tremblante, porter les mains à ses yeux, supplier les hommes qui la prenaient dans leurs bras, et enfin on vit ces hommes la descendre dans le bateau qui s'éloigna sans bruit.

Chaffréo voyant qu'il s'agissait d'un enlèvement, et ne doutant pas que la personne enlevée ne fût Sidonie, cria pour avertir les habitans de la maison. Mais cette maison demeura silencieuse et la voix de Chaffréo semblait s'étouffer dans les vagues qui lui battaient le visage. Il se hâta de regagner le bord du fleuve; mais avant qu'il fût rentré dans la ville, la jeune fille et ses ravisseurs étaient arrivés dans la petite maison du jongleur, où se trouvaient, les attendant, le chartreux et le cordelier qui, en vidant un pot de vin, causèrent de choses indifférentes.

Les deux moines avaient été convoqués en ce lieu et à cette heure pour favoriser la fuite de Montaumor; car, ce soir même, le bruit s'était répandu dans la ville que le fils du baron des Adrets s'y trouvait, et aussitôt des consignes sévères avaient été données aux soldats qui gardaient les portes. En même temps des émissaires s'étaient répandus dans les hôtelleries, dans les maisons particulières pour découvrir Montaumor, et c'est à grande peine, grâce surtout à l'habileté du jongleur, que Montaumor avait échappé jusque là à tant d'actives recherches.

Après avoir délibéré, les deux moines et le jongleur avaient été d'avis que Montaumor devait quitter au plus tôt la ville, et sortir par les aqueducs souterrains anciennement construits par les Romains, et où il se tenait caché dans ce moment, attendant l'arrivée de Sidonie.

Ces aqueducs offraient une issue peu connue, à cause de la peur qu'inspirent toujours les lieux souterrains, mais ils conduisaient hors de la ville dans un bois désert.

Le jongleur et son acolyte portant sur leurs bras Sidonie, encore évanouie, se mirent donc en marche pour gagner l'entrée de ces aqueducs, sur la colline qui est à l'est de la ville. Les deux moines devaient les suivre quelques momens après, et apporter des torches pour éclairer leur marche dans ce passage.

En attendant ils vidèrent un nouveau pot de vin, et leur causerie tomba avec à propos sur les aqueducs par lesquels devaient sortir les deux amans.

— Ces aqueducs doivent être remarquables, — disait le chartreux, — et je serai heureux de les avoir vus, pour en parler dans mon histoire du Dauphiné.

— En effet, répondit le cordelier, — ces aqueducs sont célèbres, et l'auteur du roman de Girard de Roussillon, en a parlé. Ce Girard étant assiégé dans Vienne par Charles-le-Chauve, et lassé de ce siége, qui durait depuis long-temps, chercha l'occasion d'une entrevue avec son royal ennemi. Il apprit un jour que celui-ci devait chasser le lendemain dans la forêt de Clermont, forêt célèbre, où autrefois les Druides des Ségusiens venaient chercher le guy de l'an neuf.

Deman ira l'emperere chasser
Dedans Clermont, vostre grand bois plener.
N'yran ou Iny (avec lui) que cinq chevaliers.

— Or, dès ce temps là on allait de la ville dans la forêt de Clermont par ces aqueducs, ainsi que le dit encore le même auteur. Il raconte que Girard ayant trouvé le roi à la poursuite d'un sanglier, sut regagner son affection par ses soumis-

sions, si bien que Charles ne refusa pas d'entrer dans Vienne par la même voie souterraine.

Droit, imperere, dit Girard li membrez,
Par dessoz terre, se vol le commandez,
Nos en iroz, ains qu'il soit avespré,
Droit à Vianne l'admirable cité,
Par une grotte de vieille antiquité,
Payens la firent moult à loz temps passé.

A ces paroles sont en la grotte entrez,
Li forester Bernard fut moult sensez:
Feu et lanterne leur a devant porté.
Moult s'emmerveille Karlom li roy membrez.

XX.

Montaumor, impatient de voir arriver Sidonie, était debout à l'entrée du souterrain, prêtant une oreille attentive aux moindres bruits qu'il entendait au bas de la colline, sur la pente de laquelle était le cimetière, où l'on voyait des monumens funéraires et des croix faiblement éclairés par la lueur de la lune. Au milieu d'un silence profond, il entendit tout-à-coup un cri semblable au cri d'une bête fauve, et il vit au même instant une personne traversant le cimetière et passant rapidement sur les blanches pierres des tombeaux. Puis tout rentra dans le silence pendant un instant. Enfin il entendit marcher dans le sentier qui conduisait au lieu où il était, et bientôt il reconnut Sidonie que le jongleur portait encore dans ses bras, et qui commençait à peine à reprendre ses sens. On la déposa sur l'herbe sèche qui couvrait la terre en cet endroit, et Montaumor lui faisant entendre sa voix, la vit enfin se remettre de son évanouissement. Mais à peine fut-elle remise, qu'elle se mit à verser des larmes amères et à reprocher à Montaumor la violence dont il usait envers elle. Ces reproches surprirent Montaumor, qui ne se doutait nullement des moyens que le jongleur avait employés : il avait pensé que le jongleur, ainsi que celui-ci le lui avait promis, chercherait à s'introduire dans la maison où était Sidonie, qu'il parviendrait à lui parler, ou à lui faire parler, et à la décider à le suivre volontairement, en lui annonçant, comme une chose certaine, l'intention où était le chanoine Ismidon de la faire entrer dans un couvent, où elle serait ensuite contrainte de prendre le voile. Montaumor avait à peu près la conviction que telle était réellement l'intention du chanoine, et il avait pensé que Sidonie, d'après les aveux et les promesses qu'elle lui avait faites en dernier lieu, au château de Montelliez, n'hésiterait pas à le suivre, lorsqu'il s'agirait d'échapper à un danger qu'elle redoutait autant que lui. Malheureusement les choses ne s'étaient point passées ainsi, et le jongleur, peu scrupuleux sur les moyens à employer, choisit les plus sûrs et les moins louables. Il parvint à faire parler à Sidonie et à lui faire dire de se trouver le soir dans le jardin, près du mur baigné par le fleuve, où se rendrait Montaumor. On sait comment il exécuta ensuite l'enlèvement audacieux dont Montaumor n'aurait jamais eu la pensée.

Cependant le temps pressait ; après quelques mots d'explication, après quelques paroles d'amour qui rassurèrent un peu Sidonie, on se décida à entrer dans le souterrain parce que l'on entendait divers bruits qui faisaient craindre que l'on ne fût à la poursuite des fugitifs.

L'air était froid et humide dans le souterrain, l'obscurité y était complète, et un profond silence n'était troublé que par le vol de quelques chauves-souris qui prenaient leur essort vers l'issue. Sidonie, effrayée, se pressait contre Montaumor; et on s'arrêta, debout, à quelques pas de l'entrée, pour attendre les deux moines qui devaient apporter des lanternes pour éclairer la marche dans cette voie souterraine. Ce moment d'attente ne fut pas long; mais il fut plein d'angoisse pour les deux amans, qui ne pouvaient s'expliquer la cause d'un saisissement de crainte qu'ils éprouvaient tous deux. Tout-à-coup Sidonie poussa un cri, en se jetant dans les bras de Montaumor, qui la sentit défaillir et s'affaissant sur ses jambes. Il pensait que c'était là l'effet d'une grande frayeur, et il cherchait à la rappeler à elle, mais quelques minutes après, les deux moines arrivant avec des lanternes et s'étant approchés de Montaumor, ils virent que la jeune fille qu'il tenait encore dans ses bras était toute sanglante, et ne donnait plus aucun signe de vie. Une large blessure dans la région du cœur versait son sang à flots. Les moines approchèrent leurs lumières de ce front pâle, que la mort venait de toucher de sa main glacée. Les beaux yeux qui avaient brillé, quelques instans avant, des feux de l'amour, se fermaient pour toujours ; la blonde chevelure qui ornait le plus doux vi-

sage, tombait maintenant éparse sur la terre humide.

A leurs pieds, les spectateurs de cette scène lugubre virent ensuite un autre corps, d'où la vie s'en allait aussi avec des flots de sang. Ce corps était celui de Chaffréo, qui s'était plongé dans le cœur le même poignard qu'il venait de plonger dans celui de Sidonie. Il tourna ses yeux mourans vers la victime, puis, sans pousser le moindre cri, sans faire entendre aucune plainte, il expira.

Après un moment de violente douleur et de désespoir, Montaumor tomba par terre; et quand il eut repris ses sens, il se pencha sur le corps inanimé de son amante, et pleura si amèrement, que les moines et le jongleur pleurèrent également. Les deux moines s'agenouillèrent ensuite près du corps de la défunte, et récitèrent les prières des morts.

Au bout d'une heure, les moines et le jongleur se concertèrent sur ce qu'il convenait de faire. Il fut arrêté que le chartreux et le cordelier emporteraient, pendant la nuit, le corps de Sidonie dans une église, où il serait reconnu le lendemain, et recevrait une sépulture digne d'elle. Quant à Montaumor, on lui fit considérer qu'il était urgent qu'il partît au plus tôt, et le jongleur se chargea de le conduire sûrement jusqu'à un petit village sur le bord du Rhône, à peu de distance de la ville, où il trouverait une barque pour descendre le fleuve jusqu'à ce qu'il fût en sûreté.

Ces dispositions étant arrêtées, ce ne fut pas sans peine que Montaumor quitta les restes de Sidonie. Le bon frère Jean le poussa doucement hors du souterrain, et lui serrant la main en signe d'adieux, il lui dit quelques paroles de consolations.

Ainsi qu'il avait été convenu, les deux moines descendirent ensuite le corps de Sidonie dans la ville, et le déposèrent dans une église, qu'ils trouvèrent ouverte; et quand le jour fut venu, ils revinrent voir, au milieu d'une foule de peuple, les apprêts que l'on fit pour les funérailles. Comme ils l'avaient pensé, le corps de Sidonie avait été reconnu, et sans s'inquiéter de ce que l'on pouvait conjecturer et dire sur la cause de sa mort, ils furent satisfaits de voir qu'elle recevait une sépulture convenable.

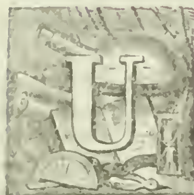
Nous terminons ici cette histoire, tant à cause de la mort de Sidonie et de celle de l'enfant de chœur de Notre-Dame, qu'à cause de la séparation du chartreux et de Montaumor, qui continuèrent leur existence sans se revoir. Montaumor, après la guerre sanglante dont son père ne tarda pas à se lasser, et après que les affaires politiques eurent changé, alla à la cour. Il fut tué plus tard au siége de La Rochelle.

Le chartreux ne tarda pas à retourner, avec tous les autres prieurs, à la Grande-Chartreuse, dont ce couvent fut reconstruit, et il continua, jusqu'à sa mort, à écrire sur l'histoire et les antiquités du Dauphiné.

ALBERT (D'AIGUILLES.)



LE DÉLUGE DE MORAY EN ÉCOSSE.



N espace de plus de six mille milles carrés, dont les montagnes de Monadhleah formaient le point central et qui comprenaient la plus grande partie de Morayshire, (comté de Moray), fut, pendant le mois d'août 1829, le théâtre d'une catastrophe épouvantable. Le quart de l'étendue territoriale de l'Ecosse se trouva bouleversé par une inondation subite. Trois jours de pluie, le 2, le 3 et le 27 du même mois, suffirent à cette œuvre terrible; les cataractes du ciel étaient ouvertes; toutes les rivières avaient quitté leur lit; ce vaste bassin ne formait qu'un Océan. Routes, moissons, édifices, plantations, forêts, vieilles roches, tout avait disparu. Le paysan dont la chaumière s'élevait sur une colline, était entraîné avec elle par le torrent; l'habitant de la vallée périssait dans un tombeau commun et obscur, avec sa femme et ses enfans. On eût dit que les montagnes, arrachées à leurs fondemens, livraient passage à toutes les sources contenues dans les flancs de la terre, et qu'un terrible effort de la nature allait effacer de cette vaste surface tout souvenir de l'homme et de ses ouvrages. Le flot emportait les collines; on voyait des portions de terrain, avec leurs fermes, leurs bestiaux et leurs cultivateurs, flotter au gré de ce déluge, comme les flocons de neige que le ruisseau emporte dans son cours. Des routes de dix lieues se sont effacées. Des ponts de granit, bâtis sur le roc vif, se sont brisés et réduits en poudre. Les plus riches pâturages se sont convertis en montagnes de sable. Des forêts déracinées ont suivi le cours du torrent. Des fleuves, arrachés à leurs anciens lits, se sont frayé une route nouvelle. Toute la topographie de cet immense district a changé de face. Il est impossible d'y reconnaître une seule des propriétés, des lignes de démarcation et des limites autrefois existantes. Ce qui doit exciter la surprise, c'est que tous les habitans du comté n'aient pas péri, tant la catastrophe fut soudaine, sa violence impossible à prévoir, son impétuosité foudroyante.

Pendant que ce déluge d'Ogygès accablait le comté de Moray et le submergeait, le ciel était en flammes. La foudre retentissait de toutes parts. Les hauteurs sur lesquelles se réfugiaient les malheureux que le flot poursuivait, étaient sans cesse frappées des éclats du tonnerre; c'était un effroyable conflit de toutes les forces de la nature conjurées contre l'homme. La terre, devenue le jouet de l'inondation, se trouvait transformée en une mer de création nouvelle; et tous les dangers, toute l'horreur, toute la sublimité de la tempête venaient épouvanter et disperser, priver de leurs biens et de leur vie, frapper au sein de leurs retraites champêtres les habitans paisibles de cette région méditerranée.

La situation et la configuration physique de l'Ecosse se prêtent singulièrement à augmenter l'intensité de ce phénomène, presque inconnu dans l'intérieur de l'Angleterre. Ici ce ne sont que mouvemens de terrain, roches dispersées ou superposées, sources rapides, torrens sauvages; là, vous ne voyez qu'une vaste plaine. Ce que l'on appelle une inondation en Angleterre, ne mérite guère la peine d'y songer ou d'en

parler; ce qu'en Ecosse on appelle *speate* ou *spate*, est un véritable déluge. Voyez comment les peintres nés dans des contrées trop peu montagneuses, Poussin, Carrache, Martin, ont mal réussi à représenter le déluge universel. Il leur manque d'avoir observé de près ce grand spectacle d'une région sillonnée par des blocs de granit, entrecoupée par mille accidens et en proie aux ravages de l'inondation. Cette leçon sublime que la nature ne leur a pas donnée, rien ne pouvait y suppléer. Placez un homme de génie sur la cime des monts Grampiens, frères géans, enchaînés et sourcilleux, qui dominent toute l'Ecosse. tout se tait, pas un souffle d'air n'agite les buissons d'alentour, pas un murmure des ruisseaux n'interrompt le silence qui l'environne; il n'entend ni l'oiseau frapper de son bec le tronc du chêne, ni l'abeille bourdonner autour de la mousse en fleurs. Tout-à-coup, du sein de ce repos, quel long gémissement s'élève? Est-ce la foudre? Est-ce la terre qui mugit dans ses cavernes, dont la profondeur s'ébranle? La face du ciel, dont l'azur foncé noircit à chaque instant, vous menace et s'abaisse sur le front des montagnes : vous diriez un groupe de Titans qui se pressent et frémissent sous les coups multipliés dont Jupiter les accable. L'éclair se joue à leur sommet comme une baguette magique s'y briserait en mille fragmens détachés, étincelans et mobiles. De toutes les cimes, mille cataractes se précipitent. Chaque grotte enfante un déluge; chaque sentier est le lit d'un torrent; chaque nouveau lit d'un fleuve improvisé s'imprègne d'une teinte bizarre et tranchée. Ici les eaux roulent comme du sang sur les rocs de granit; là, le ciel bleuâtre se reflète sur les ondes écumantes. Un chœur formidable est le résultat de cette réunion de bruits et de murmures que forment tant de rivières sans nom et sans origine. Malheur aux cabanes! Désolation et anathème sur les campagnes! Ces ponts, que les glaçons de cent hivers n'ont pas ébranlés, vont tomber comme des roseaux que le vent ploie et déracine. Le génie du déluge, le *Kelphie des eaux*, le démon des torrens courroucés, que l'imagination mélancolique du paysan écossais consacre depuis longtemps comme un être réel, domine et jouit de ses ravages. Il pousse un long cri de joie : à ce cri lugubre se joignent les gémissemens de l'agonie, les hurlemens de mort, l'accent de douleur de l'enfant et de la mère, du vieillard et de la jeune fille, que le démon arrache à leur chaumière, emporte en triomphe et pousse vers l'Océan qui va les dévorer.

Mais quittons cette description trop vague, trop générale, trop poétique, des sublimités et des horreurs qu'entraîne une calamité particulière aux contrées les plus pittoresques. Pourquoi ce fléau, qui plusieurs fois désola l'Ecosse, s'est-il reproduit l'année dernière d'une manière inaccoutumée, avec une violence inouïe? Quelles furent les causes de cette inondation terrible? Quelles furent les circonstances principales qui en marquèrent le passage?

Pendant les mois de mai, juin et juillet, la chaleur avait été excessive; les changemens électriques de l'atmosphère étaient si fréquens, que le baromètre, soumis à leur influence, au lieu de présager exactement la température, ne donnait plus que des indications fausses que le résultat démentait. A une sécheresse extraordinaire, qui tuait les arbrisseaux et les fleurs, succédait par intervalle une pluie ou plutôt une ondée de courte durée, mais d'une violence sans égale. Plusieurs aurores boréales apparurent; le vent soufflait avec force; le temps était incertain et bizarre; un événement malheureux, pronostic de l'inondation, eut lieu le 12 juillet. Près du lac de Keanlochluichart, dans la paroisse de Contin. est situé un petit hameau du même nom. C'était un dimanche. Les habitans se trouvaient à l'église, quand un torrent de pluie, renversant le pont, faisant déborder le lac, se répandant au milieu de la plaine, atteignant les chaumières du hameau, les détruisit de fond en comble et ne laissa pas un seul vestige de Keanlochluicart. L'église était située sur une hauteur et séparée du hameau par une petite rivière et un pont; qu'on imagine la surprise de ces montagnards, lorsqu'en sortant du lieu sacré ils n'aperçurent plus ni pont, ni hameau, ni maisons, ni pâturages, mais seulement une nappe d'eau entraînée par un courant impétueux. Leurs foyers étaient détruits; leurs enfans avaient eu le temps de s'échapper et de se réfugier sur une colline; excepté eux, tout ce qu'ils possédaient leur était enlevé. Dans la sim-

plicité superstitieuse de leur esprit, ils attribuèrent ce malheur à une vengeance divine, et crurent que leur seigneur l'avait attirée sur leur tête en votant au parlement en faveur de l'émancipation catholique.

Outre les causes prédisposantes que nous venons de citer, il en est d'autres plus immédiates. Les vents d'ouest avaient accumulé sur la partie nord de l'Ecosse une masse de vapeurs, dont la colonne immense, entraînée à l'improviste par une bourrasque violente soufflant du nord-est, se précipita vers le sud-est, balaya les côtes de Caithness et de Sunderland, traversa le Frith de Moray, et attiré enfin par les cimes aiguës de la chaîne des monts Monadhleadh, alla se décharger dans les rivières qui en découlent ; le Nairn, le Findhorn, la Spey, le Lossie, le Deveron, le Don et la Dee. Toutes ces sources, bouillonnant dans leurs lits de roches, se ramifiaient en de nombreux ruisseaux qui se grossirent à leur tour et augmentèrent le ravage. Un fait est remarquable : plus la source d'un fleuve se rapprochait du sommet de ces montagnes, plus sa dévastation a été désastreuse ; plus elle s'en éloignait, moins la crue de ses eaux a été considérable. Le Kingussie et ses tributaires ont démesurément grandi ; la Spey s'est contenue dans les limites marquées par les inondations précédentes. Quant à la violence avec laquelle cette masse de vapeurs condensées a dû se dissoudre et se déverser sur les aiguilles granitiques des Monadhleadh, on ne peut s'en faire aucune idée. C'était, comme disait un montagnard, une nouveauté « parfaitement ridicule. »

A une grande distance des Monadleadh, à Huntly-Lodge, il tomba, depuis cinq heures du matin jusqu'à trois heures du soir, assez de pluie pour que le sol fut submergé à la hauteur de trois pouces trois quarts. Enfin, la somme d'eaux pluviales déversées pendant les 2 et 3 août, est egale à la sixième partie de la quantité de pluie qui, année commune, tombe dans toute l'Ecosse.

Tel est le phénomène, fertile en désastres, dont un homme de talent vient de publier la relation détaillée. Sir Thomas Dick Lander, un des riches propriétaires du Morayshire, homme d'esprit et de savoir, a visité toutes ces chaumières détruites, il a porté secours aux victimes ; et lui-même il a vu les plus belles parties de ses plantations et de ses jardins suivre la marche conquérante du torrent, des forêts séculaires fuir sur l'onde impétueuse, ses kiosques élégans voguer comme des navires et se mêler aux débris des cabanes. Comme savant et comme écrivain, sir Th. Lander avait donné preuve des différens genres de mérite que réclamait la description entreprise par lui. Deux romans pleins d'intérêt et d'énergie, plusieurs essais remarquables publiés dans les *Transactions* de la Société royale d'Edimbourg, l'avaient signalé comme un de ces hommes rares chez qui les facultés éminentes n'excluent pas les facultés contraires ; peindre et prouver, disserter et intéresser, analyser et généraliser, sont des mérites et des occupations de l'esprit qui n'ont rien de commun entre eux. Une éducation détestable isole chez la plupart d'entre nous ces puissances diverses de l'intelligence ; leur union semble une heureuse et brillante anomalie.

Chacune des rivières que nous venons d'énumérer plus haut, et dont M. Dick Lander a décrit en poète, en naturaliste et en érudit, la marche dévastatrice, a marqué son progrès par des événemens et des ruines dont l'intérêt réel l'emporte sur celui des plus pathétiques romans. C'est chose étonnante que la multitude des scènes dramatiques recueillies sur place et reproduites dans toute leur naïveté par l'auteur. Sur une ligne de six cents milles, ligne occupée par tous ces fleuves à peu près parallèles, l'amour de la vie, l'égoïsme, le dévoûment pour ses proches, la force de l'âme, les ressources de l'esprit, la fermeté du caractère, la lutte obstinée avec la mort présente, ont fait naître tout-à-coup autant d'incidens qui saisissent l'attention, qu'on en trouve dans les annales d'un peuple entier. A ces exploits, à ces sacrifices, dont les acteurs sont humbles et les motifs sublimes, le narrateur a joint toutes les traditions poétiques, toutes les saillies de superstition et de crédulité qui en varièrent l'uniformité naturelle ; il a laissé aux victimes et aux héros leur style rustique, et cette simplicité, expression ingénieuse de tant d'alternative de désespoir et d'espérance, de tant de passions éveillées dans un instant, fait vibrer dans le cœur une corde plus intime, y excite une sympathie plus profonde que ne

pourraient le faire les plus laborieuses, les plus sombres créations d'une imagination de poète.

En recueillant les principales scènes de ce drame, nous suivrons le même plan que sir Thomas Dick Lander a suivi. Les dévastations de chacun des fleuves seront l'objet d'un examen séparé.

Le Nairn, dont la source dans les montagnes est si pittoresque et si sauvage, n'a point sacrifié à sa colère de victimes humaines. Il s'est contenté de renverser quatre ponts, ceux de Sheannaglass, d'Aultranagh, de Holm et de Nairn. Ce dernier est le moins maltraité des quatre. Plusieurs moulins, une digue, un vaisseau ont succombé à sa fureur. Le vieux château de Kihavoch a résisté à l'assaut, mais, comme pour se venger de son insuccès, le fleuve a balayé tous les arbres dont ce château gothique était environné. A peine les fondations de cet édifice furent-elles battues par cet océan, on vit apparaître sur les créneaux une population inconnue; c'étaient des milliers de rats, dont la paix était troublée et l'antique domaine menacé d'invasion. L'instinct qui les poussait à fuir sur les hauteurs, fut cause de leur perte; on les massacra sans pitié.

Le Nairn se montra clément et paisible, si vous comparez ses exploits à ceux du Findhorn, superbe fleuve dont la source jaillit du sommet d'une montagne qui fait partie des Monadleadh. Rien de plus varié que son cours, tantôt guéable et étendu comme une nappe transparente sur un lit de rochers, tantôt écumant dans ses cavités profondes et anfractueuses, peuplé de poissons aux lames d'argent et aux écailles d'or, environné d'un paysage qui change sans cesse et dont les touristes, gens du lieu commun et de la grande route, n'ont pas songé à venir admirer les beautés sauvages et inconnues. Personne ne les leur avait indiquées, et ces messieurs ne songent guère à demander à la nature de nouvelles révélations.

Trois grandes propriétés, celle de Dalmigarie, Hillechie et Balnespeik furent détruites par le Findorhn. Il enleva les trois arches du vieux pont de Corryborgh, comme on soulève avec la main le couvercle d'un coffre, s'empara du domaine de lord Cawdor, et le fit disparaître avec une rapidité si destructive que le château, situé naguère au sein des verts pâturages, se trouva tout-à-coup suspendu au dessus d'un abîme de plus de soixante pieds, creusé par les flots. Le pont de Ferness, que le torrent envahisseur recouvrait complètement, résista aux efforts du fleuve, qui avait dépassé son niveau ordinaire. Les tombeaux furent ouverts. Le cadavre d'un suicide, John Cumin, qui selon la coutume écossaise avait été enterré sur le grand chemin, il y a plus de cent ans, reparut à la lumière; le sol dans lequel il était enseveli était mêlé de parties ferrugineuses, qui avaient conservé le cadavre dans un état d'intégrité parfaite. La famille de cet homme existe encore dans le canton; elle ramassa son corps, dont les longs cheveux rouges s'étaient enlacés aux racines des buissons, et lui donna les honneurs de la sépulture. Un roc, situé près du pont de Rannoch, opposa au Fridhorn une résistance qui l'irrita; pour surmonter l'obstacle, il s'éleva perpendiculairement à plus de cinquante pieds de haut. Le Divie et le Dorbach, qui vont se jeter dans le Findhorn, rivalisèrent de violence avec lui. Une longue ligne de fermes et de moulins, situés sur leurs rives, furent emportés avec leurs habitans. Toutes les terres de Breemoray, appartenant à lord Moray, furent lavées pour ainsi dire, dépouillées de leurs couches de sol végétal, et réduites à un lit de roches rouges et granitiques, que le flot mit à nu. Il faut entendre le récit du fermier Macdonald et le témoignage naïf de la stupeur dont le frappa cet événement. « Le fond de la vallée forme, dit ce fermier, un enfoncement d'à peu près deux cents toises, où l'eau s'engouffra, et qui devint un lac en quelques minutes. Elle y entrait avec un bruit sourd, expression qui n'est pas correcte, mais qui peut seule rendre ce que je veux dire. Pendant une heure, je vis ce nouvel étang grossir, et bientôt ma suprise et ma douleur furent extrêmes, quand ma ferme et ses bois qui l'entourent, situés sur le flanc du coteau, se détachèrent à mes yeux et voguèrent sur le fleuve, comme une île flottante. Le reste de la colline ne tarda pas à suivre la même route: arbres, buissons, gazons, rochers, pâturages, tout descendait à la fois; ce paysage voyageur fit ainsi une route de plus de cent toises, sur un plan oblique de soixante-dix pieds environ: il n'en reste aujourd'hui aucune trace. »

Seannachan ou le *vieux champ*, appartenant au brave montagnard Pochollok, fut également détruit par l'inondation ; l'exploit qui avait valu à Pochollok cette belle propriété est trop caractéristique pour n'être pas rapporté.

« Pochollok, un des vassaux de Mackinkosk, était, dans sa jeunesse, le vrai type des héros d'Ossian ; sa taille gigantesque, son courage, sa franchise, sa simplicité l'avaient rendu célèbre. Un jour, Macqueen, chef du clan, ayant appris qu'un loup, le dernier débris de cette race extirpée en Écosse, avait dévoré deux jeunes enfans des montagnes, convoqua tous ses vassaux pour le lendemain à midi, et invita spécialement Pochollok, dont la vigueur et l'audace étaient éprouvées, à ne pas manquer à ce rendez-vous de chasse. Déjà les montagnards se trouvaient réunis dans la grande salle ; et Macqueen, étonné de ne pas voir arriver le Fingal de son clan, se promenait de long en large dans la chambre: sa colère était silencieuse, mais profonde : chef, il se voyait l'objet d'une désobéissance: ami, il se voyait dédaigné. Une demi-heure se passa. Pochollok, revêtu du large *plaid* bariolé, armé de la claymore, parut enfin.

» — Apprends que ma coutume est de n'attendre personne, lui dit Macqueen courroucé. Tu sais pour quelle affaire nous sommes ici, et quelle chasse nous devons faire ensemble.

» — De quelle affaire parles-tu? reprit Pochollok.

» — Du loup ; mon messager a dû te le dire.

» — Ah ! c'est cela ? reprit le montagnard en souriant. Je l'avais, sur ma foi, tout-à-fait oublié. Au surplus, à défaut de l'animal, voilà sa tête.

» Et il tira des replis de son manteau la tête gigantesque du loup.

» Tous les assistans applaudirent le héros des montagnes, et lui demandèrent comment s'était achevée sa conquête.

» — En traversant le *Sloçhk* de la vallée, reprit Pochollok, je rencontrai la bête ; mon grand chien s'élança sur elle; aussitôt je la serrai dans mes deux bras, je lui plongeai ma claymore dans le cœur, et je lui coupai la tête : la voici. Ces animaux ont la vie dure ; on dit même qu'ils ressuscitent. Celui-ci, j'espère, ne reviendra pas au monde.

» — Noble Pochollok, s'écria le chef, en mémoire et pour récompense de ta bravoure, je te donne en propriété Seannachan, le vieux champ de mes ancêtres! »

Joignons à ce récit une autre narration du même genre, et qui en est le *pendant* caractéristique.

« Un ravin profond et sablonneux, situé près de la source du ruisseau de Newton, servit longtemps de retraite aux derniers loups qui dévastèrent ces parages. Deux frères, qui demeuraient à Falkirh, se chargèrent de débarrasser le canton de ces hôtes incommodes. La tâche était périlleuse et l'entreprise d'une utilité générale. Peu de familles qui n'eussent été décimées par les monstres ; pas de mère dont un des enfans n'eût péri sous leurs coups. Ainsi, attendit-on avec impatience et anxiété le résultat de la promesse héroïque des deux frères.

» Ils épièrent l'instant où les chefs de la famille, le loup et la louve, habitans du ravin, y laissèrent leurs louveteaux et allèrent chercher pâture. Le frère aîné, armé de son poignard, se glissa lentement dans l'asile des animaux ; et, pendant qu'il frappait leurs petits, son frère, en embuscade à l'entrée de cette tanière qui n'avait qu'une issue, y faisait sentinelle. L'aîné était encore occupé de son œuvre meurtrière, quand les deux loups revinrent. Une terreur subite saisit le cadet, qui, sans donner l'alarme, quitta son poste et prit la fuite. Effrayé de sa faute et du danger auquel sa fuite précipitée avait exposé son malheureux frère, il imagina de se mutiler lui-même avec son poignard, et de dire à ses compatriotes que, surpris avec son frère, dans la tanière, par les deux animaux féroces, il y avait laissé son frère mort et s'était échappé après avoir reçu plusieurs blessures. Le mensonge fut bientôt découvert.

» Les montagnards de Falkirch se dirigèrent en masse vers le lieu, théâtre du combat. Quel fut leur étonnement lorsqu'ils y virent, non le cadavre du frère aîné, mais le frère aîné lui-même, tout sanglant et se traînant à peine! C'était pour eux un fantôme menaçant. Ils reculèrent devant cette apparition. »

» — Qui est-là ? lui crièrent-ils.

» — Donald Mac-Allan.

» — Est-ce toi ou ton esprit?

» — C'est moi-même. J'ai tué facilement les petits de la louve ; mais au moment où j'allais sortir du ravin, l'issue qui y conduit s'obscurcit tout-à-coup et la mère louve se présenta devant moi. Je la frappai de mon poignard. Son mari ne tarda pas à la suivre. La louve blessée se joignit à lui. L'espace était étroit. Un coup heureux étendit morte la femelle ; je m'en fis un rempart derrière lequel, déjà blessé moi-même, je me plaçai pour combattre le survivant : la lutte a duré trois heures. Enfin, j'ai triomphé de mon ennemi ; mais, vous le voyez, il m'a mis en lambeaux.

» — Et ton frère?

» — Je ne sais ce qu'il est devenu. Je l'avais placé en sentinelle à l'entrée du ravin. Il a disparu.

» L'indignation des montagnards fut extrême, en apprenant de quelle ruse le lâche les avait fait dupes. Ils le traînèrent devant le *laird* qui possédait encore le droit de haute et basse justice, et le malheureux fut pendu le lendemain au sommet de la montagne. Cette histoire, dont tout le canton peut attester l'authenticité, ne date pas de cent ans. »

C'est ainsi qu'en mêlant aux circonstances relatives à l'inondation les annales rustiques de ces contrées intéressantes, l'habile auteur a varié le tissu de sa narration et complété le tableau curieux qu'il offrait à ses lecteurs. Laissons maintenant parler le meunier de Dunphael, dont sir Thomas Lander a recueilli les propres paroles.

« Le lundi 3 août, j'étais à la porte du moulin, quand je vis l'eau s'approcher et nous assiéger. Bientôt nous nous trouvâmes prisonniers du fleuve Dorbach, dont le lit était effacé et qui ne formait plus autour du moulin qu'un étang immense. Vers le soir, l'eau baissa considérablement ; nous pensâmes qu'il n'y avait plus pour nous aucun péril et nous restâmes imprudemment chez nous.

» Le lendemain matin, nous étions en prière, quand un flot, impétueux nous assaillant à la fois par la porte et les fenêtres, entra dans notre chambre et nous prouva la folie de notre imprévoyance. Je m'empressai de courir au berceau de mon jeune frère, que je portai dans une chambre plus élevée ; j'y allumai du feu et je redescendis. Les bestiaux étaient dans l'eau jusqu'au poitrail. Je fus obligé de jetter des bottes de foin dans leur étable, afin de combler, autant que possible, l'étang qui s'y formait et de leur offrir un point d'appui. La porte se brisant sous l'effort des flots, nous nous trouvâmes bientôt inondés ; je cassai la fenêtre opposée pour favoriser l'issue de l'eau. A chaque instant de gros troncs de chêne, déracinés par le torrent, venaient frapper contre le moulin. Une mer furieuse, dont les vagues roulaient plus hautes que des maisons, se précipitaient sur nous. C'est en vain que nos voisins, placés sur une colline à dix toises de distance, nous faisaient des signes et nous criaient de nous sauver, tout espoir de salut semblait perdu.

» Nos murailles tremblaient, l'eau montait de moment en moment, lorsqu'un tronçon de bois, attaché à une corde, vint frapper le coin de notre porte détruite. Nos voisins, aux yeux desquels nous allions périr, avaient lancé, dans la direction de notre habitation, un long câble qu'ils avaient assujéti de leur côté. Je saisis la corde et l'attachai solidement à une poutre. Une autre corde plus mince ne tarda pas à nous arriver de la même manière. Nos sauveurs en gardaient un bout entre leurs mains.

» J'attachai cette dernière corde autour du corps de mon jeune frère ; et, toujours tenant d'une main le gros câble qui traversait le torrent, il se laissa attirer par nos voisins jusqu'au rivage. Notre domestique eut recours au même moyen ; mais elle lâcha prise et perdit la vie. Enfin je fus sauvé de la même manière. Aujourd'hui il ne reste pas la moindre trace du moulin qui m'appartenait. »

Sir Thomas Dick Lander déplore avec une éloquence aussi pittoresque que pathétique la perte de sa belle propriété de Relugas, dévastée par les ondes de la Divie.

« Nous nous croyions à l'abri de ses atteintes, dit-il ; mais le fleuve courroucé nous poursuivait. En vain essayons-nous de fuir devant lui, un nouveau flot plus terrible que les vagues précédentes revenait nous assaillir, et nous ne tardâmes pas à en avoir jusqu'aux genoux. Deux bruits distincts se faisaient entendre : l'un semblable à un sourd et lent murmure, l'autre à une constante détonation produite par la chute

des rochers qui se précipitaient dans les eaux.

» Bientôt chacun des arbres, chacun des édifices du parc tombèrent tour à tour; ma propriété ne fut plus qu'un vaste abîme, où venaient se confondre toutes les richesses végétales que j'y avais depuis si long-temps accumulées. Vous eussiez dit une de ces scènes magiques exécutées par les machinistes de nos théâtres, et où l'art du mécanicien dépasse, en les imitant, tous les prodiges de la nature. Mon château ne fut pas détruit ; mais quand nous le vîmes débarrassé des flots qui le pressaient de toutes parts, il se trouva suspendu au-dessus d'un précipice de cent soixante huit pieds, précipice taillé perpendiculairement dans le roc, par la violence du torrent. A peine l'œil pouvait-il le suivre dans son élan ; les débris qu'il faisait voler avec ses flots semblaient poussés par une force égale à celle de la poudre enflammée qui chasse le boulet du sein de la pièce de canon. Que de souvenirs doux et précieux s'attachaient à ces plantations aujourd'hui anéanties ! Que de plaisirs purs à jamais perdus ! Ce parc, planté par mes pères et embelli par moi, avait fait long-temps mes délices. Le paysage le plus grandiose l'environnait ; rien de tout cela ne subsiste.

» Jusqu'ici des ponts, des rochers, des jardins ont été seuls en butte à la fureur du Findhorn et de ses collègues. Parvenu dans des régions plus habitées et grossi par la chute des torrens voisins, il devint meurtrier, entraîna dans son gouffre des familles entières, et couvrit de victimes toute la plaine de Fories, depuis le Fritte de Moray jusqu'à l'Océan. Les événemens tragiques se succédèrent avec une rapidité épouvantable. Un médecin, le docteur Brands, traversait à gué la rivière, ordinairement très peu redoutable, quand cette foudre d'eaux mugissantes s'avança sur lui. Son cheval se noya ; il fut jeté à demi mort sur le rivage, et malgré sa fatigue et l'humidité de ses vêtemens, il alla répandre l'alarme dans les villages voisins. Un honnête bourgeois, nommé Suter, lui servit de second dans cette expédition de bienfaisance, qui sauva beaucoup de victimes.

Un pauvre marinier, nommé Whinns, demeurait à quelque distance de la rivière, dans une petite cabane. Déjà, du sein de cette nappe d'eau, on ne voyait plus s'élever que le toit et la cheminée de la chaumière. Bientôt apparurent au sommet de cette misérable habitation le marinier et toute sa famille, groupés sur le toit. Une petite caisse qu'il avait assujétie au moyen de cordes placées dans l'intérieur, leur servait d'unique support. A chaque tronc d'arbre que le courant lançait contre l'édifice, ces malheureux tremblaient de tous leurs membres. Sa femme, couverte d'un grand drap, donnait le sein à un enfant. Une fille de dix-sept ans et un garçon de douze ans s'accrochaient et se cramponnaient de leur mieux aux ferremens et aux soliveaux de la toiture. Les infortunés attendaient la mort. Pendant long-temps il fut impossible de leur apporter aucun secours.

» La maison habitée par la famille Kerr, à Stripeside, se trouvait également envahie. On croyait cette famille déjà détruite et anéantie par l'inondation, quand on aperçut une main, puis un bras qui sortaient d'une mansarde : c'était le vieux Kerr qui, aidant les efforts de sa femme et de sa nièce, les attira l'une après l'autre sur le toit. Mais à peine avaient-ils atteint cette position, qu'une partie de la toiture s'écroula. Ils glissèrent en rampant le long du toit et se dirigèrent vers un mur d'appui, qui n'avait pas encore cédé à la masse des eaux furieuses.

» Telle était la situation terrible de ces deux familles, lorsqu'on vit enfin une barque, montée par trois hommes courageux dont les noms méritent d'être conservés, Donald Munro, William Smith et Thomas Fraser, s'avancer ou plutôt bondir sur cette mer agitée. Cent fois cette frêle embarcation, assaillie par les débris, les rocs et les cadavres qui se pressaient dans le gouffre, parut submergée avec ceux qui la dirigeaient. Mais telle fut leur adresse et leur courage, qu'ils parvinrent, après avoir reculé souvent et vu la mort de près, jusqu'à la maison d'un fermier nommé Smith, dont le faîte se montrait à peine au dessus de l'eau. Qu'on s'imagine ce que devaient souffrir ces malheureux habitans, qui nageaient dans leur domicile, et cherchaient à se retenir en saisissant les solives du toit et leurs meubles flottans. On fut forcé d'achever la destruction d'une cheminée pour leur livrer passage : ils furent sauvés, déposés sur la rive, portés chez Mme Grant d'Earnhill, qui leur prodi-

gua ses soins; et le bateau, traîné sur le rivage par deux chevaux, fut conduit dans la direction de Stripeside.

» Il fallait voir, sur les collines environnantes, toute une population inquiète et attentive, suivre les mouvemens de ces hommes généreux; les encourager par des cris de joie, quand ils avaient franchi un nouvel obstacle, et rester muette de terreur, quand la force du torrent les entraînait, en cinq ou six minutes, à deux cents toises du point qu'ils voulaient atteindre. Donald Munro qui, ce jour-là, portait un chapeau de paille et une veste jaune, se fit surtout remarquer par son courage : de temps en temps on entendait les spectateurs lointains s'écrier dans leur admiration : *Vive la veste jaune!* Ce fut Munro qui sauva toute la famille Kerr de Stripeside. Mais quand les membres de cette famille furent entrés dans le bateau, cette charge, devenue trop pesante pour un si faible esquif, l'exposa à de nouveaux dangers. En vain cherchait-on à le remorquer, au moyen de cordes tirées par les personnes placées sur le rivage, leur force combinée n'égalait pas la terrible puissance des ondes agglomérées. Cependant, grâce à la *veste jaune* et à ses habiles manœuvres, les Kerr finirent par aborder; c'était un touchant spectacle. Que de vifs embrassemens! Quels serremens de mains! Tous les paysans d'alentour s'empressaient autour d'eux pour les complimenter.

» Cependant le bateau qui avait résisté à tant d'assauts fut renversé; ceux qui le montaient ne sauvèrent leur vie qu'en arrêtant au passage une meule de foin dont les bottes fortement serrées leur servirent de radeau, et les conduisirent jusqu'à un bois voisin, dont les arbres apparaissaient encore au dessus du courant. Ils en saisirent les branches, auxquelles ils s'accrochèrent et se fixèrent. Par un bonheur inattendu, le bateau entraîné par les vagues fut jeté sous leurs pieds, au moment où ils se trouvaient suspendus aux rameaux du bois enseveli sous les eaux. Quelques cordages que le même courant y avait jetés leur servirent à repêcher leur esquif; bientôt il vogua aussi léger qu'auparavant, et la troupe courageuse alla recueillir les débris de la famille Cummins, dont il ne restait plus que deux personnes, le vieux père et sa petite-fille, tous deux cachés et accroupis sur un angle du toit de leur maison. Six autres personnes avaient péri.

» La *Spey*, environnée de ruisseaux et de fleuves qui lui apportent leur tribut, semble un chef de clan entouré de ses vassaux. De la cime des rocs, du sein des cavernes se précipitent et vont se mêler au fleuve les plus sauvages ruisseaux, jaillissant de ces sources montagneuses : le Feshie, le Daliaddy, le Druie, le Dulnan, le Duthel, le Craggan, le Tilchen, l'Aven, le Conglass, le Divat, le Tomore, le Knockando, le Tullen, le Fiddich.

Enfans des vieux granits, sous les bois solitaires
Leurs berceaux ténébreux dorment ensevelis;
Long-temps privés du jour, ils trouvent pour abris
Le chêne aux longs rameaux et les rocs séculaires.
Jamais l'azur changeant, qui brille dans les cieux
D'un mobile reflet, ne colore leurs ondes;
Semblables au génie, en leurs grottes profondes,
Ils grandissent obscurs, sombres, silencieux.
Et le jour vient enfin où, dans les vastes plaines,
D'un bruit joyeux et fier éveillant les échos,
On les voit de la mer envahir les domaines,
Lutter contre sa force et repousser ses flots (1).

» Les exploits de tous ces fleuves conjurés et réunis dans une seule nappe d'eaux tumultueuses, eurent pour théâtre une étendue de plus de cinq milles en longueur sur un mille de large. La foule effrayée chercha un refuge dans une maison située sur un coteau : cet asile ne tarda guère à être inondé. Une douzaine de montagnards à demi nus, apprenant le danger que couraient ces enfans et ces femmes, se dirigèrent vers l'habitation envahie par le torrent. Ils marchèrent enlacés, selon leur coutume, afin d'opposer à la violence des ondes une plus grande masse de résistance. On les vit ensuite élever au dessus de leurs épaules et y soutenir les malheureux qu'ils retiraient des flots, et qu'ils emportèrent ainsi en triomphe.

« On vit sous les coups du *Méthey* et du *Dulnan*, plusieurs ponts, celui de Carr, par exemple, sauter en l'air à quinze pieds de haut. Le pont de Grantown sur la Spey fut le théâtre d'une scène aussi bizarre que quelques unes que nous avons déjà rapportées. Les arches du pont de

(1) Vers tirés d'une belle ode du professeur Wilson, Écossais.

Grantown avaient disparu ; il ne restait plus de toute cette construction qu'un seul parapet, suspendu sur le torrent qui bouillonnait à deux pieds du parapet même, et le couvrait d'écume. Alors arriva sur le bord un nommé Donald Cameron, domestique de M. Peter Forbes. Cet homme, né dans les montagnes, était chargé par son maître d'un message qui le forçait à traverser la rivière. Etonné de l'état où se trouvait le pont, réduit à une espèce de ruban de pierre d'un pied de largeur, et sans aucune espèce de support, Donald commença par contempler attentivement, et tour-à-tour, ce fragile appui auquel il allait se confier, et l'eau dont la violence menaçait de le réduire en poudre. Les cris et les prières des spectateurs se mêlaient au fracas du torrent ; tous les assistans engagèrent Donald à rebrousser chemin. Lui, sans mot dire, s'avança paisiblement sur le parapet, où il marcha d'un pas lent et ferme. Il ne s'arrêta que pour assurer le plaid dont il était enveloppé, et dans lequel le vent s'engouffrait. Il ne tourna pas la tête un seul instant, arriva sans encombre à l'autre bord, et, sautant légèrement sur le rivage, poursuivit sa route sans faire la moindre attention aux félicitations bruyantes qui partaient de l'autre rive.

» Le lendemain un marchand de Grantown, surnommé le *Cher petit Pierre*, par un jeu de mots qui se rapporte à la fois à la cherté de ses marchandises et à la bonhomie de son caractère, essaya d'accomplir la même traversée périlleuse. Ses affaires l'appelaient au village d'Aitnoch, situé de l'autre côté de la rivière. Sa prudence commerciale le guida dans cette expédition périlleuse. Au lieu de se tenir debout sur le parapet, à l'exemple du brave Donald, il s'y assit, chargé d'un gros ballot, placé en équilibre sur ses épaules, et dont le mouvement égal lui servait de balancier. Un rire fou saisit les habitans désolés des villages circonvoisins, lorsqu'ils virent le *Cher petit Pierre*, à cheval sur les fragmens du pont, poursuivre lentement sa marche : un moment ces acclamations semblèrent lui faire perdre l'équilibre; mais il se remit bientôt, et, s'aidant à la fois des pieds et des mains, il atteignit le but de son voyage.

» Les habitans du château de Ballindalloch, propriété appartenant à M. Macpherson-Grant, se trouvaient à table, quand le fleuve Aven entra dans la salle à manger, en chassa les convives et couvrit le sol de trois pieds d'eau. Les arbres du parc, ensevelis dans le sable, ne montraient plus que la cime de leurs derniers rameaux. Une avenue de chênes majestueux et antiques disparut; plus de cent cinquante acres de terre furent emportés; fermes, maisons d'exploitation, étables, pâturages, tout fut détruit, et les fondemens du vieux château se transformèrent en un vaste réservoir. Les malheureux tenanciers, dont toutes les propriétés se trouvaient anéanties, vinrent ensemble demander à M. Macpherson-Grant des facilités et du temps pour le paiement de leurs dettes ; il ne songèrent pas même, tant la probité est profonde et sincère chez le paysan écossais, à se prévaloir d'un événement si terrible et si imprévu, pour réclamer du propriétaire quelques réductions sur les sommes qu'il pouvait exiger d'eux. M. Macpherson-Grant leur en fit la remise entière, et cet acte généreux, provoqué par une conduite si loyale, n'est pas moins honorable pour le propriétaire que pour les fermiers. »

Ces traits caractéristiques jettent un vif intérêt sur le récit de sir Thomas Lander, et peignent avec force la noble fermeté, la loyauté rustique des fermiers et des laboureurs d'Ecosse ; population vraiment admirable par sa simplicité, sa piété, son courage, l'élévation de ses sentimens et la régularité de ses mœurs. Un nommé Jean Cly, meunier de Tomore, aujourd'hui âgé de soixante-quinze ans, offre le type et le vivant modèle de cette race énergique et sensée. Horace, en prodiguant les éloges poétiques au stoïcien que les ruines du monde n'ébranlèrent pas, a tracé d'avance le portrait du paysan Jean Cly.

« Cinq fois, dit sir Thomas Lander, le meunier Jean Cly a vu son moulin et toutes ses propriétés détruites par les inondations successives qui ont désolé cette partie de l'Ecosse, depuis 1768. Ruiné une première fois, il changea le lieu de son établissement, et entreprit de déblayer et d'utiliser un terrain abandonné, couvert de rocs et de sable, mais qui renfermait une richesse dont Jean Cly connaissait le prix, un lit de terre végétale enseveli profondément sous

les diverses alluvions que les eaux y avaient déposées. Après ce travail immense, Cly réussit à creuser une vallée fertile ; il l'entoura d'un mur de circonvallation bâti de ses propres mains, et, pendant deux années, elle porta les plus belles moissons. Malheureusement une seconde inondation renversa la digue, et la vallée de Jean Cly fut remplie des eaux de l'Aven. Comme un de ses voisins témoignait la pitié que lui inspirait ce malheur : « Eh bien ! dit le meunier, j'ai perdu un champ et je suis possesseur d'un lac; j'y pêcherai tout à mon aise. » Trois fois il recommença un nouvel établissement ; trois fois le fruit de ses travaux lui fut arraché par la même cause; en vain obtenait-il d'autres parties de terre à cause de fermage, partout l'inondation le poursuivait. Bienfaisant, généreux, animé d'une dévotion sincère, cet homme ne s'est jamais plaint. Aujourd'hui même il est occupé à défricher un nouveau champ, que sans doute quelque autre assaut des vagues lui enlèvera encore. Son nom est devenu, dans le canton, le synonyme de fermeté et de courage. Le général qui perd une bataille, le commerçant dont la mer engloutit les trésors, ont moins que lui le droit de se plaindre de la fortune, et l'exemple de la résignation de Jean Cly pourrait être utile à plus d'un héros que le monde admire. »

(*Wesminster Review.*)



RÊVERIES D'UN EXILÉ SUISSE,

DANS

LE JARDIN DU LUXEMBOURG (1).

Paris a trois jardins qui se distinguent par divers agrémens. Celui du Luxembourg est sous mes fenêtres, et je lui dois assez de reconnaissance pour le faire passer le premier. Vous verrez, dans tous les Guides des voyageurs, qu'il fut planté sur les dessins de Desbrosses, en même temps que s'élevait pour Marie de Médicis ce palais du Luxembourg, dont l'architecture florentine devait lui rappeler sa patrie. Que l'on se figure un espace pareil en longueur à Montbenon et double au moins en largeur, planté de marronniers, d'érables, de tilleuls, de platanes, d'acacias, sur les deux côtés, formant deux terrasses qui touchent aux ailes du château ; au centre, un spacieux parterre, avec deux boulingrins, un bassin octogone où se jouent des cygnes, des platebandes fermées de grillages en fer à hauteur d'appui, et plantées de fleurs et d'arbustes ; alentour de larges allées bien entretenues et décorées de caisses d'orangers, de grenadiers et de lauriers roses. Tel est le jardin du Luxembourg. En face du palais, il se termine par une longue avenue de marronniers que ferme une grille, et qui mène à ce fameux Observatoire si précieux à la science. A gauche de l'avenue, vos regards plonge dans le jardin botanique, réservé aux étudians en médecine; à droite, vous dominez les pépinières qui fournissent des raisins, des poires et des légumes à M le grand référendaire, et qui font briller, dans la saison, aux yeux de tout le monde, ici une magnifique collection de rosiers, là un splendide carré de dahlias.

Tout ce jardin est soigné par de nombreux ouvriers ; leur travail entretient la fraîcheur du gazon et l'éclat du parterre, dont on renouvelle les fleurs assez régulièrement pour ne laisser aucun mois sans parure. Le premier moment est pourtant le plus beau ; c'est la floraison des lilas. Tout ce qui vient après en console jusqu'à un certain point, mais ne le fait pas oublier, non pas même ces dahlias si fêtés. Roses, réséda, balsamines, tout brille à son tour. Voilà de quoi charmer les yeux et l'odorat, quand la brise le veut bien ; mais n'y touchez pas, lors même que ces grillages vous le permettraient peut-être ! Des gardiens, en uniforme, rôdent partout, la canne à la main, et font une police paternelle dont les gamins se passeraient volontiers.

Au printemps, on voit sortir de la serre et voiturer majestueusement les orangers qui reviennent siéger le long des allées, chacun à sa place accoutumée. Cette décoration plaît d'abord, et finit par ennuyer un peu. Ces malheureux étrangers ne peuvent ni croître, ni fructifier en liberté. Le ciseau du jardinier les émonde, et sa main les dépouille de toutes les fleurs à peine entr'ouvertes. C'est, nous disait un gar-

---

(1) M. J.-P. Porchat, de Lauzanne, un des plus délicats et des plus aimables esprits de ce temps, a fait insérer dans *le Courrier Suisse*, auquel nous l'empruntons, l'esquise suivante, dont la grâce et le bon goût rappellent les plus jolis morceaux de Sterne.

dien, qu'on ne peut les laisser produire de fruits à cause des enfans qui les abattraient. Et puis cela rapporte, ajouta-t-il ; on vend cette récolte aux confiseurs. Au reste, l'oranger se trouve assez bien de ce régime, et peut vivre trois ou quatre siècles dans cette bienheureuse stérilité. Les lauriers roses et les grenadiers font un effet bien plus agréable, et je voudrais leur donner toute la place réservée à leurs orgueilleux rivaux.

Si vous vous asseyez sur ce banc de marbre, presqu'en face du palais, vous voyez au nord-ouest les deux tours de Saint-Sulpice, tours inégales, mais l'une et l'autre armées de leur télégraphe. Quand vous aurez observé quelques momens le jeu fantastique de ce mytérieux agent du ministère, vous arrêterez votre vue sur le palais, dont l'architecture rustique et l'ordonnance régulière sont d'un effet très agréable. Le drapeau tricolore vous dira d'où vient le vent. Vous porterez ensuite vos regards du côté de l'est ; une croix dorée brille, par dessus les arbres, aux rayons du soleil couchant ; elle surmonte le dôme de la Sorbonne. Tandis que vous pensez à Richelieu, son fondateur, l'ombre enveloppe la croix, et si vous voulez chercher encore sur la terre le reflet d'un rayon du soir, vous n'avez plus que ce dôme, plus vaste et plus élevé, où le soleil brille encore : c'est la coupole du Panthéon, le plus haut sommet de Paris. Voilà tout l'horizon qu'il peut vous offrir de la place où vous êtes. Alors vous vous orientez, vous regardez au sud-est : c'est le côté de nos montagnes! Une réflexion rapide vous fait durement sentir ce qui vous manque ici. Du moins le ciel offre des consolations. Des vapeurs flottantes se teignent partout de couleurs richement nuancées. Est-ce parce que la terre n'a plus rien qui fixe nos regards, que nous admirons davantage le spectacle du ciel ; ou bien, dans ce climat plus humide, les effets de lumière dans l'atmosphère sont-ils réellement plus variés et plus doux?

Quels que soient les regrets de l'étranger, le Parisien paraît trouver ici tout ce qu'il lui faut, de l'air, de l'espace, de l'ombre, la causerie, et mille sujets d'observation. Tous les âges, toutes les conditions se croisent et se mêlent. Il y a des momens où cela devient importun, disons mieux, insupportable. Les adolescens avec leurs balles, les enfans avec leurs cordes et leurs cerceaux, soulèvent des flots de poussière ; leurs cris sont étourdissans ; il faut chercher alors quelques avenues écartées, ou revenir aux bonnes heures, c'est à dire à celles où ce petit peuple est enfermé dans les classes.

Le Luxembourg doit à son excellente réputation un autre désagrément, du moins aux yeux du promeneur qui ne voudrait que des sensations voluptueuses. Ce jardin passe pour être le lieu le plus salubre de Paris ; aussi l'on y envoie les malades et les convalescens respirer un air plus pur et se ranimer au soleil. Vous êtes assis sur un banc qui vous a plu , vous faites une délicieuse lecture ; une maman vient se placer à votre droite; elle amasse quelques feuilles sèches, et dépose à vos pieds un pauvre enfant, maigre, chétif, nouvellement guéri de la petite vérole ; un vieillard caduc se traîne sur ses béquilles et vient s'asseoir à votre gauche. Vous allez plus loin. Que de misères éparses ! Des boiteux, des infirmes, des fiévreux ! On dirait une succursale de la Pitié. Il y a pourtant des endroits moins tristes. Laissez à ces pauvres malades leur quartier. La terrasse de l'ouest vous offre des chaises en location. Pour deux sous vous aurez un siége un peu moins dur, et vous verrez passer devant vous des flots de promeneurs presque aussi élégans que ceux des Tuileries.

Vous aurez bientôt remarqué certaines figures d'habitués, et vous vous accoutumerez à les considérer comme faisant partie de la décoration du jardin. On ne manquera pas surtout de vous montrer un vieillard, à la stature assez droite, et marchant d'un pas assez ferme. Il est vêtu de la capote grise et coiffé de la casquette du vétéran. La croix d'honneur brille sur sa poitrine. Pouvait-on ne pas décorer un soldat qui a cent ans de service ? Ce vieillard, c'est Golembiewski ; c'est le Polonais qui vint en France avec Stanislas. Il se fit soldat à quinze ou seize ans ; il l'est encore ; il préfère la caserne aux Invalides, auxquels il n'a, dit-il, aucun droit, n'étant ni infirme, ni impotent. Cet homme rare attire l'attention de chacun, et l'on s'étonne de lui trouver l'apparence et les allures d'un sexagénaire. Mais quel est donc le secret de ce vétéran de l'armée française, pour défier si long-temps la

mort? Ce secret, s'il faut l'avouer, est d'un assez fâcheux exemple, et il ne faudrait pas s'y fier. Demandez à l'épicier de la place Saint-Michel, et vous apprendrez que cette fois l'eau-de-vie a mérité son nom.

Ce climat, si conservateur pour la race humaine, l'est beaucoup moins, à ce qu'il paraît, pour les œuvres d'art. Promenez vos regards à la ronde sur ces piédestaux : que de ruines! quelles disgrâces! Un Mercure sans mains, une Vénus boiteuse, un Faune sans nez et sans oreilles. Ce ne sont pas d'antiques débris, qu'une longue suite de siècles aurait revêtus de grâces et de majesté ; ce sont des dégradations choquantes. L'humidité pénètre le marbre, la gelée survient et le fait éclater.

Je ne sais quels menus champignons, quels funestes lichens s'étendent sur ces blanches épaules, les couvrent d'une écorce noirâtre, et leur font subir les plus hideuses métamorphoses. Sans doute ce désordre cessera ; on peut s'en fier au soin de la noble duchesse qui veille actuellement sur ces brillans parterres. Si attentive aux fleurs, elle ne négligera pas ces reines et ces divinités.

Dernièrement, on a érigé sur son piédestal une Valentine de Milan, grande, belle, majestueuse. L'auteur est un de nos voisins, presque un de nos compatriotes, c'est M. Huguenin, Francomtois, originaire du canton de Neuchâtel. Cette reine couronnée, au long manteau moelleusement plissé, au voile flottant, a l'expression de tristesse qui convient à la veuve de Louis, duc d'Orléans. *Plus ne m'est rien, rien ne m'est plus*, dit-elle à chacun. On a essayé, dans les vers suivans, d'expliquer par les dangers qu'elle va courir, son air de profonde mélancolie :

Salut noble Valentine!
Héroïne
De souvenir triste et doux!
Salut merveille accomplie
D'Italie!
Cet asile est fait pour vous.

Ce beau palais d'Etrurie,
Dont Marie
Jadis a tracé le plan,
Vous promène loin de France,
Et Florence
Vous fait rêver à Milan.

A vos pieds chacun s'arrête
Et vous fête :
Mais vous, le front sérieux,
De deuil vous voilez vos charmes;
Quelques larmes
Tremblent même dans vos yeux!

D'où peut venir la tristesse
Qui vous presse?
Est-ce encor de souvenir?
Non, j'ai su lire, Madame,
Dans votre âme :
Vous songez à l'avenir.

Vous voici comme une infante
Triomphante,
O chef-d'œuvre d'Huguenin!
Belle comme Cythérée,
Mieux parée,
Et blanche comme nonnain;

Mais la funeste science,
Qui s'avance,
Nous révèle un sort fatal,
Vous dit qu'une fin barbare
Se prépare
Pour vous sur ce piédestal.

Oui, de vos sœurs mutilées
Ces allées
Laissent voir l'indigne affront,
Et votre Altesse devine
La ruine
Que ses charmes souffriront.

Cette main, douce merveille,
Cette oreille,
Ce nez si fin tombera;
De vous, amour du royaume,
Le fantôme
Hélas! sans plus restera.

Voilà des climats sauvages
Les ravages;
Et, Française à votre dam,
Vous pleurez ces tièdes plaines,
Vos domaines,
Où serpente l'Eridan.

« Mais, dites-vous, le parterre
» Dans la serre
» Voit recueillir l'oranger;
» Pour sa tête plus chérie,
» Que fleurie,
» On craint le même danger.

» De mon pays qu'un arbuste,
» Plus robuste,

» Ose ici vivre au grand air,
» Hardy (*), qui jamais ne chôme,
» Sous le chaume
» L'enveloppe avant l'hiver.

» Et nous, belles, même nues,
» Sous les nues
» On nous laisse jour et nuit;
» Janvier rit de notre plainte;
» Son étreinte
» Nous profane et nous détruit!

» Par pitié, que l'on me donne
» Dès l'automne,
» Noble dame du château,
» Quelque robe de fourrure
» Ou de bure,
» Pour aider à ce manteau!

» Car enfin, dans mon martyre,
» J'ai beau dire:
» *Plus ne m'est rien!* il m'est doux
» Qu'à voir sa veuve fidèle
» Toujours belle,
» On plaigne aussi mon époux. »

Madame, un ramier se penche
Sur la branche;
Il écoutait vos discours,
Et, messager bénévole,
Il s'envole....
Vous serez belle toujours!

Le ramier qui entend les plaintes et les vœux de Valentine et qui va les porter à la dame du château, n'est pas tout-à-fait une fiction poétique. De temps en temps ces oiseaux s'abattent sur les arbres du Luxembourg; mais les Tuileries sont leur séjour préféré. Ici nous voyons, outre les pierrots que l'on voit partout, des pinsons, des rouges-gorges, quelques fauvettes, et jusqu'à des merles qui font des nids et qui chantent.

Des petits oiseaux aux petits enfans la transition est assez naturelle. Pourquoi ces jolis enfans, si coquettement vêtus, sont-ils tout habillés ou de blanc ou de bleu? C'est qu'ils sont voués au blanc, voués au bleu; et, jusqu'à sept ans, en mémoire de quelque délivrance, ou comme préservatif de chances futures, ils ne seront pas vêtus autrement. De si tendres précautions font sourire ces jeunes esprits forts, aux longs cheveux, au visage barbu, qui viennent se délasser un moment des leçons de MM. Dumas ou Michelet. Ils passent gaîment devant ce vieillard assis et courbé, qui les envie, malgré la rosette d'officier de la Légion-d'Honneur dont sa poitrine est décorée. Des conscrits (qui portent déjà le bâton de maréchal de France dans leur giberne) regagnent vivement la caserne; il en est temps. Cette bonne leur sourit et ne les arrête pas. Voici des frères ignorantins, coiffés de leur grossier tricorne; un prêtre séculier à la soutane moirée, au rabat noir et blanc, passe gravement un livre à la main; et, près de lui, cet homme à l'air doux et modeste, c'est un de nos pasteurs qui fixe dans sa mémoire le sermon que nous entendrons demain.

A huit heures du matin, vous verriez ces terrasses désertes, si dans l'avenue de l'Observatoire quelque bataillon ne s'exerçait au maniement des armes. De temps en temps une inspection amène plus de troupes et plus de bruit. La musique militaire est en progrès, comme presque toutes choses, et les voisins du Luxembourg l'entendent tous les mercredis soirs pendant la belle saison. Mais, tandis que nous causons, le jour s'achève et la nuit nous chasse. Ici elle n'est pas hospitalière. Un roulement se fait entendre; la retraite commence de battre; un petit tambour, escorté d'un fifre liliputien, suffit pour faire évacuer les allées et les terrasses. Quel dommage de quitter si tôt ce beau promenoir! C'est la pensée de chacun. Et peut-être n'a-t-on pas assez réfléchi que les jardins publics sont la campagne du pauvre, la consolation des citadins, forcés de l'être toute l'année. A l'heure où les riches sortent de leurs châteaux et de leurs maisons de plaisance pour respirer la fraîcheur dans leur parc, le pauvre est exclus du sien; il regagne tristement sa triste rue et son étroite demeure. On objecte qu'il est difficile de faire la police sous ces ombrages, où l'obscurité favorise le désordre; mais, à Paris, la police peut tout ce qu'elle veut; elle ferait bien de prolonger les plaisirs de ses administrés.

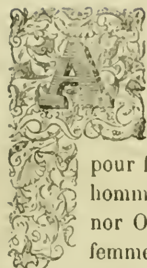
J.-J. P. PORCHAT.

(*Courrier Suisse*).

(*) M. Hardy, chef des jardiniers du Luxembourg.

L'IRLANDE ACTUELLE.

MOEURS DE VILLAGE. — LES BONS AVIS.



A une petite distance du joli village de Kilférona, dans le comté de Clare, en Irlande, vivait, il n'y a pas long-temps encore, et peut-être se porte encore assez bien pour faire sa petite promenade de bonhomme, un brave paysan nommé Connor O'Mara. Il avait épousé une jeune femme appétissante, honnête et industrieuse, qui l'avait rendu père, en peu d'années, de deux beaux garçons et de deux belles filles. L'ouvrage devenant rare dans le comté de Clare, et Connor ayant entendu dire aux passagers que l'on offrait de gros gages aux journaliers dans la province de Leinster, prit congé de sa femme Nelly, embrassa sa progéniture, se rendit, un petit sac sur le dos au bout d'un bâton, à Kilkenny, et se loua, entre cette ville et Carlow, à un fermier nommé Fitz-Patrick. Ce Fitz-Patrick était un digne et honnête homme, qui faisait valoir une terre à lui appartenant, et avait un fort troupeau de vaches et de pourceaux. Sa femme, ménagère fort avenante, s'était vue exaucée dans la prière, et elle était riche d'une jolie famille.

Tout d'abord, Connor plut au fermier, à la fermière, aux enfans, à tout le monde par sa bonne mine, et au bout de quelques semaines à peine, Fitz-Patrick lui dit :

— Connor, mon excellent garçon, j'aime tes façons d'agir, ta figure me convient, ta conduite m'enchante ; tu es un travailleur diligent, et je voudrais que tu restasses quelque temps avec nous. Voyons, veux-tu te louer pour un an ? je te promets douze guinées pour tes gages de douze mois, et par dessus le marché un habit neuf. Cela te va-t-il ? Je te coucherai, je te nourrirai, je te blanchirai, et tu seras regardé comme étant de la maison.

Ces propositions enlevèrent à l'assaut le consentement de Connor ; il s'engagea, et pendant les cinquante-deux semaines de l'année il ne négligea pas un seul jour les intérêts de ses maîtres : tantôt à la tête des ouvriers occupés à fouiller des pommes de terre, opération dont les habitans du comté de Clare s'occupent avec ardeur, tantôt menant la charrue sans trop siffler, traînant la herse sans trop geindre, soignant les brebis et les vaches, conduisant les pourceaux et les veaux aux foires et aux marchés. Pour toute espèce de besogne, pas un des garçons de la ferme ne pouvait en remontrer à notre nouveau-venu. Non seulement c'était un bœuf pour le travail, mais encore il réussissait à tout ce qu'il entreprenait.

Cette année parut bien courte à tous les habitans de la ferme, et Fitz-Patrick, calculant en homme sage, et prévoyant que perdre Connor ce serait perdre son bras droit, résolut de le retenir à tout prix en lui faisant signer un nouvel engagement. En conséquence, quand vint le jour de régler son compte.

— Mon ami, lui dit-il, je suis trop content de toi pour te laisser partir ; si tu veux passer bail

de service pour un an encore, je double tes gages et te promets un autre habit neuf! Vingt-quatre guinées, mon Connor!... Au bout de cette seconde année (si tu consens à rester avec nous), grâce aux économies de la première, tu seras mylord de trente-six guinées; avec ce solide magot tu pourras ensuite aller mettre des pommes de terre à ton compte dans le comté de Clare, y acheter une ou deux belles vaches rousses, et pourvoir honorablement à la nourriture et à l'entretien de ton intéressante famille.

Le propos était éminemment tentateur. Le pauvre diable se laissa séduire, en disant au fond de l'âme que sa bonne et raisonnable Nelly l'approuverait si elle était là, et qu'en l'attendant elle pourrait mettre les deux bouts ensemble et se tirer d'affaire avec l'aide de son fils aîné, bon gaillard âgé de onze ans,

Vive la Providence! Dans cette seconde année, tout coula encore plus gentiment sur quatre roues que dans la première : la récolte fut ravissante de beauté et d'abondance ; la laine se vendit à merveille. La ferme, en un mot, prospéra, et, à la veillée, la gaîté présidait à toutes les réunions du coin du feu; car Connor, amusant personnage, mettait tout le monde en belle humeur par sa naïveté. Les enfans l'aimaient pour la façon dont il leur racontait des contes de toutes les couleurs; surtout quand il venait à éternuer à la façon de sa localité au milieu d'une phrase, cela les faisait beaucoup rire. Connor avait bonne mémoire, et il racontait beaucoup. Il était sujet aux rhumes de cerveau, et il éternuait souvent sur une gamme de stentor.

Ce fut une grande tristesse dans la ferme quand on vit arriver le terme de la seconde année, et, à vrai dire, Connor lui-même se sentait le cœur un peu gros, tout en répétant que son devoir le rappelait auprès de sa Nelly et de ses enfans. Fitz-Patrick et sa femme se concertèrent donc ensemble, et la veille de ce départ, qui contristait tout le monde, le fermier dit à Connor :

— Je te donnerai 48 guinées si tu veux rester encore une année avec moi. Fais attention, ajouta-t-il, qu'avec trois années de gages, tu vas pouvoir porter 80 guinées à ta femme, et, qu'avec cette somme, un honnête paysan peut acheter pas mal de pourceaux, mais, de plus, une petite terre pour être heureux et indépendant.

Connor eut bien quelques remords ; mais comment résister à la séduction d'un pareil avenir pour lui et les siens? Peut-être, en ce moment, sa femme, portant ses enfans en sautoir sur ses épaules, mendiait-elle quelques pommes de terre pour l'amour de Dieu, à la porte d'une maison charitable ; mais quel dédommagement pour eux, lorsqu'ils le verraient revenir avec 80 guinées et un habit flambant neuf! il se résolut donc à rester une troisième année au service de Fitz-Patrick.

Le temps se passa et tout prospéra plus que jamais à la ferme du maître de Connor, qui trouva moyen de bâtir une nouvelle grange, de s'arrondir de quelques arpens et d'augmenter le nombre de ses têtes de bétail. Evidemment ces prospérités lui venaient de son serviteur; il voulut donc tenter un dernier effort pour le retenir auprès de lui un an de plus.

Jamais un pauvre homme fut-il plus tenté que Connor? Hélas! hélas! il aurait bien voulu ajouter de nouvelles guinées à son petit trésor! Il aurait bien voulu... mais, cette fois, sa nature de père et d'époux l'emporta ; le désir de revoir sa femme et ses enfans fut plus fort que l'amour des gros gages, et Connor eut le courage héroïque de déclarer que sa résolution était inébranlable, et qu'il voulait retourner au comté de Clare.

Fitz-Patrick n'osa pas le blâmer, de peur de paraître trop cruel, et consentit à le laisser partir.

Le matin du jour fixé pour le départ de Connor, il fut facile de voir aux yeux des habitans de la ferme, que personne, dans la maison, n'avait clos la paupière de toute la nuit. Connor remarqua que l'active ménagère ne s'était pas couchée, ayant passé toute la nuit à pétrir et à cuire le pain. On déjeuna sans presque échanger une parole (les grandes sensations sont muettes), et chacun, ayant par précaution tiré son mouchoir de sa poche, se préparait à des adieux peut-être éternels, lorsque Fitz-Patrick, conduisant Connor dans sa chambre, le fit asseoir à ses côtés et lui dit :

— Connor, voilà trois ans que tu me sers comme jamais je n'ai été servi. Pendant ces

trois ans, pas un seul penny n'a fait défaut dans mes comptes; jamais l'ivresse ne t'a troublé le cerveau; en tout tu t'es conduit comme le modèle des serviteurs. Garde donc pour toi toutes les avances que tu as reçues sur tes gages, et ce n'est pas trop quand on songe à tous les pences sortis de ta poche pour régaler mes enfans... Ah! que les pauvres petits seront à plaindre quand ils n'auront plus leur bon ami Connor pour les faire sauter et pour leur raconter des histoires!... Il me semble déjà les voir pleurer comme de petites Madeleines?

En parlant ainsi, l'honnête fermier détourna la tête pour dissimuler, et essuyer à l'aide de la manche de son habit une larme qui perlait aux bords de sa paupière, puis il continua en ces termes :

— Connor, mon ami, il est inutile de parler long-temps sur ce sujet; tu dois me connaître et me bien connaître... Je vois à tes yeux que tu me comprends comme je te comprends; car tes yeux ont aussi leur langage... Oui, mon ami, nous nous comprenons l'un et l'autre, n'est-ce pas?... Merci donc de tes bons et fidèles services; merci de ton amitié.

Ici des larmes abondantes ruisselèrent sur le visage de Connor. Il n'essaya pas de les retenir, cela lui eût été impossible.

— Allons, mon garçon, lui dit Fitz-Patrick, assez pleuré comme cela... tes larmes m'honorent, mais parlons d'affaires... As-tu confiance en moi, Connor!

— Si j'ai confiance en vous, mon bon maître? Ah! oui, oui, sans doute! Dieu...

— Veux-tu donc, Connor, avant de partir, recevoir de moi deux bons avis?

— Très volontiers, cher maître, et je promets d'avance d'y obéir.

— Ainsi donc, mon cher Connor, si je t'engage à mettre dans ta poche tout l'argent que je te dois sous la forme de deux BONS AVIS... et si je te prouve qu'une fois rendu chez toi, tu reconnaîtras que tu n'y as rien perdu... voyons, consens-tu à les accepter au lieu de l'argent?

C'était là certes une question embarrassante et qui semblait changer sérieusement la face des choses. Connor avait souvent ouï vanter tel ou tel à cause de la valeur des avis qu'il donnait; il savait que l'on payait de grosses sommes à un avocat pour prix d'un seul avis bon ou mauvais; on lui avait dit aussi que ni rois, ni reines, ni lords-lieutenans d'Irlande ne pouvaient faire un pas sans avoir à leur cour des conseillers, non seulement pensionnés, mais encore gratifiés de chaînes d'or, de jarretières neuves, de croix, de rubans, de tabatières en or incrustées de diamans et autres espèces de bijoux, et il estimait Fitz-Patrick au moins l'égal de tous ces donneurs d'avis officieux et officiels. Il avait une confiance sans bornes en l'honnête fermier, un respect infini pour sa sagesse. Cependant il resta confondu, et, après avoir réfléchi un peu, il s'écria :

— En vérité, doux maître, vous m'étonnez : je suis moi-même tout ébahi.

Puis, essayant de rire de la façon qui pouvait le mieux convenir à sa figure, il ajouta :

— Ah! je vois ce que c'est; j'entr'aperçois la chose; vous voulez vous amuser un *brin* à mes dépens; mais qu'importe, par ma foi! il faut bien rire un peu dans ce bas univers.

Cela dit, Connor exprima tout le long de son visage toutes les marques caractéristiques de la surprise d'un Irlandais qui se voit face à face avec une énigme dont tout son gros bon sens ne peut déterrer le fin mot

Mais le fermier, lui, ne riait pas; il répeta son raisonnement avec un flegme magnifique, et convainquit le pauvre Connor que jamais, depuis sa sortie de nourrice, il n'avait parlé plus sérieusement.

— Tu me quittes, lui dit-il, après trois ans de service, et tu as toutes sortes de droits à toucher l'argent que tu as si légitimement gagné : pourrais-je te regarder en face si je voulais t'en dérober la valeur?...

—Mais, mon cher monsieur Fitz-Patrick, reprit Connor, comment pourrai-je, moi, regarder ma femme et mes enfans? Je vais peut-être les retrouver à demi-morts de faim le long d'un morceau de pain dur, que leur répondrai-je lorsqu'ils me demanderont ce que j'ai fait des guinées que je leur avais promis de rapporter du Leinster?

— Connor, répliqua Fitz-Patrick, je lis dans ta pensée; laisse-moi donc te dire que si tu suis mes avis, tu seras bientôt aussi heureux dans ta famille que dans la mienne. Avec ces avis, tu

arriveras plus riche déjà que tu ne le serais en mettant aujourd'hui tes quatre-vingts guinées dans ta bourse de cuir; mais, au contraire, je te déclare que si je te compte l'argent dans les mains, le charme est rompu, et, je te donnerais es avis pour rien, que tu arriverais chez toi aussi pauvre qu'auparavant. Prends donc mes avis comme je te les propose, ou tu t'en repentiras toute la vie.

Connor hésitait encore, se faisait craquer les doigts, grattait le parquet des pieds et levait les yeux aux solives, comme s'il eût attendu quelque bon génie pour le tirer d'embarras, lorsque heureusement Fitz-Patrick, qui était décidé à lui faire accepter le marché proposé par lui, ajouta à tous ces argumens :

— Connor, mon garçon, je te l'ai dit, je devine tout ce qui se passe en toi, et ce n'est pas aimable de ne pas me croire sur parole; je te veux trop de bien pour ne pas te persuader; je te le répète, tant pis pour toi si tu refuse mes deux avis; mais si tu acceptes avec confiance, et qu'en arrivant chez toi tu ne sois pas enchanté de l'échange, reviens me voir une quatrième année, et je te donnerai cent guinées avec les quatre-vingts qui te sont déjà dues.

Soit que les paroles mielleuses du fermier eussent ensorcelé Connor, soit qu'il obéît à l'instinct d'une confiance réelle, soit qu'il eût peur de se faire de Fitz-Patrick un ennemi plus fort que lui; moitié espérance, moitié peur, il se soumit et déclara qu'il était prêt à accepter les deux avis en échange de l'argent qui lui était dû.

— Qui sait, se dit-il tout bas, si c'est bien Fitz-Patrick qui me parle, et si je n'ai pas affaire au diable en personne sous les habits de mon maître, auquel cas mieux vaut m'en aller à tout prix!

A peine Connor eut-il consenti, que le fermier, l'air joyeux, lui prit la main, lui dit de s'asseoir, de tourner la tête du côté de l'orient, et de prêter la plus sérieuse attention.

— Ecoute-moi bien, continua Fitz-Patrick, car si tu ne suis pas exactement les avis que tu vas entendre, je crois que tu paieras cher ta désobéissance; tandis qu'au contraire, en les suivant à la lettre, tu seras bientôt le plus heureux de tes voisins. Es-tu prêt?

— J'écoute de toutes mes oreilles, dit Connor; commencez.

— Baise d'abord ce livre de messe.

Connor baisa le livre de messe.

— Ferme les yeux maintenant, pour ne pas perdre un seul mot de ce que je vais te dire.

Connor ferma les yeux, et le fermier commença :

— Tu as renoncé à ce qui t'est dû pour tes gages, n'est-ce pas? Tu acceptes en échange les avis que je vais te donner; ces avis, les voici donc :

PREMIER AVIS.

« En te rendant chez toi, ne t'écarte jamais » de la grande route; évite les détours, et, » sous prétexte d'arriver plus vite, ne prends » jamais à travers champs. » M'as-tu bien entendu?

— Oui, maître, dit Connor qui ne put s'empêcher d'ajouter tout bas : Si le second avis est de cette force, voilà quatre-vingts guinées bien placées!

DEUXIÈME AVIS.

« Si tu t'arrêtes dans quelque maison que tu » ne connaisses pas, surtout la nuit, regarde » bien autour de toi. Si tu vois que le maître » du logis est vieux et la maîtresse jeune et jo- » lie, éloigne-toi au plus vite; ne te couche pas. » et ne ferme pas l'œil dans cette maison. » Retiendras-tu celui-là?

— Je le sais par cœur et ne l'oublierai de ma vie, répondit Connor qui se dit encore en lui-même : Si je trouvais quelqu'un qui voulût de mon marché, je le lui céderais bien volontiers à trois quarts de perte.

Mais il n'y avait pas à se dédire, et quoi que pensât Connor, il avait baisé le livre de prières, non sur son pouce, mais la reliure même; le mieux pour lui était de paraître satisfait d'un contrat qui ne pouvait plus être annulé. Il se leva, remercia Fitz-Patrick, et se prépara à partir sans rien demander de plus; mais en ce moment entra la ménagère avec ses enfans, et Fitz-Patrick, saisissant Connor par la main, lui dit :

— A quoi songes-tu, mon garçon, de t'en aller comme cela? Crois-tu donc que nous te laisserons cheminer sans provisions? Partout on

trouve de l'eau à défaut de lait ; mais on ne trouve pas partout du pain, et il en faut pour mettre sous la dent. Heureusement ma femme y a pourvu en cuisant cette nuit. Voilà deux galettes, mon garçon, une grosse et une petite ; porte la grosse sous ton bras, et tu mordras dessus dans le voyage, quand tu ne trouveras pas mieux ; mais ma femme et moi nous voulons que tu mettes la plus petite dans ta poche pour l'offrir de notre part à la brave Nelly, comme un gage de notre amitié ; qu'elle la goûte, et nous dise si, dans le comté de Clare, on pétrit des galettes de cette pâte-là... Laisse-moi la glisser moi-même dans ta poche... L'y voilà... Quoi ! pas de bouton !... Allons, Nelly ! du fil et une aiguille ! Couds-moi cette poche-là : Connor pourrait tomber et laisser rouler sa galette dans la boue.

La poche fut cousue, et alors les adieux se firent en règle : chacun embrassa Connor ; le pauvre diable avait si bon cœur que, attendri de ces caresses, il se mit en chemin plus content de ses hôtes qu'il n'aurait cru l'être un quart-d'heure auparavant...

Nous ne dirons pas toutes les réflexions qui passèrent par la tête de Connor pendant la première journée de son voyage : tantôt, s'accusant de n'être qu'un sot ; tantôt, osant douter de la bonne foi de son ancien maître ; puis, se reprochant ses dernières pensées, il cherchait un sens mystérieux à ces deux avis qui lui coûtaient 80 guinées. Le premier soir, il s'arrêta sur les frontières du comté de Kilkenny, dans la cabane d'un berger qu'il connaissait, dont il partagea le souper, et avec lequel il fuma une pipe. Quoiqu'il se gardât bien de parler de ce qu'il croyait être sa mystification, il lui sembla, telle est l'influence d'une causerie de vieux amis, que son chagrin s'évanouissait dans l'air avec la fumée du tabac.

Le lendemain matin, il reprit son bâton de voyage et se remit en chemin : et comme il allait d'un bon pas, il atteignit deux marchands ambulans qui se rendaient à Tipperary, la balle sur le dos. Ils firent route ensemble. et les joyeux propos de ses braves compagnons achevèrent de distraire Connor. Mais, quand ils lui vantèrent les richesses de leurs boutiques portatives, il fouilla involontairement à sa poche, et son cœur s'attrista en la trouvant si mal garnie. Il dépensa cependant un shelling pour acheter une paire de ciseaux qu'il destinait à sa femme.

Nos trois voyageurs étant arrivés à un détour de la route qui conduit à la ville de Curle, un des colporteurs prit la parole :

— Voilà bien, dit-il, le poteau qu'on nous a indiqué hier au soir à l'auberge où nous avons passé la nuit, et ce sentier doit être celui qui nous épargnera trois milles de chemin.

— En effet, dit le deuxième colporteur, c'est ce sentier-là même, prenons-le donc.

Connor, tout aussi jaloux qu'un autre de ne pas perdre son temps et d'épargner ses semelles, voyant les colporteurs sauter lestement un fossé, allait faire comme eux, lorsque tout-à-coup les avis du fermier lui revinrent à l'esprit. Il s'arrêta en se répétant à lui-même : « Quand » tu te rendras chez toi, suis toujours la grande » route, évite les détours, et ne prends pas à » travers champs sous prétexte d'arriver plus » vite. » Il avait payé cet avis trop cher pour ne pas le suivre. Connor s'excusa donc de ne pas accompagner les deux colporteurs, et marcha tout droit devant lui.

Il ne lui arriva rien de remarquable jusqu'aux environs de la ville, où tout-à-coup il aperçut sur un banc ses compagnons de voyage qui, les habits déchirés, se tordaient les bras et se lamentaient avec un air de désespoir.

— O mes braves gens ! que s'est-il donc passé ? leur demanda Connor.

Ils étaient si troublés qu'ils eurent quelque peine à lui répondre ; mais lorsqu'ils retrouvèrent la parole, ils lui racontèrent que le sentier qu'ils avaient pris les avaient conduits au milieu d'un bois où les attendaient six hommes armés de bâtons et le visage couvert d'un masque ; c'étaient des voleurs, qui, après les avoir dépouillés de leurs ballots, d'une partie de leurs habits et de leur argent, les avaient bien rossés par dessus le marché. Ils croyaient avoir reconnu, au son de leurs voix, deux de ces bandits, pour être les mêmes hommes qui leur avaient la veille si charitablement indiqué le moyen de raccourcir leur chemin. Connor les consola de son mieux et se félicita tout bas de s'être rappelé à propos le premier avis de Fitz-

Patrick. Grâce à lui, s'il n'était guère plus riche que les pauvres colporteurs, il n'avait pas du moins été battu comme eux.

Connor les laissa, ne pouvant leur être d'aucun secours, et continua sa route jusqu'à ce qu'il rencontrât une source d'eau claire; il fit une halte, s'assit sur le gazon, mordit dans la plus grosse de ses deux galettes, se désaltéra, se lava le visage, les pieds et les mains, remercia Dieu d'avoir échappé au premier danger de son voyage et se remit en marche jusqu'à la fin du jour.

Le soleil se couchait lorsque Connor atteignit les limites du comté de Limerick. Il aurait bien voulu pouvoir dépasser le pont d'O'Brien, car à quelques pas de là, il avait encore des connaissances, un autre berger, qui l'aurait reçu de grand cœur dans sa cabane; mais il était déjà nuit, il sentait ses jambes un peu lourdes, et il s'estima heureux d'apercevoir une lumière à la fenêtre d'une grande ferme, où il résolut de demander un gîte jusqu'au lendemain; il frappa donc à la porte, entra avec le salut ordinaire : « Dieu vous bénisse tous! » et fut bien accueilli par une jeune fille qui l'invita à entrer dans la cuisine; car il y a encore en Irlande un reste d'hospitalité des anciens jours. Connor s'assit donc sans façon sous le manteau de la cheminée.

Un bon feu y pétillait en répandant au loin ses clartés réjouissantes. Connor vit qu'il n'était pas seul, il alluma sa pipe, se mêla à la conversation, et ne refusa pas sa part d'un grand plat de pommes de terre qui fut apporté par la servante. Tout indiquait une maison confortable : d'énormes jambons étaient suspendus dans la cheminée même où ils achevaient de prendre couleur; sur les dessoirs brillait un service complet en bel étain; à travers les vitres de deux grandes armoires, on entrevoyait aussi des plats de porcelaine et même d'argent. Le mugissement du bétail, le bêlement des agneaux et le grognement d'une autre espèce de quadrupèdes non moins familier à son oreille, rappelèrent à notre voyageur la ferme où il avait, pendant trois ans, travaillé avec tant de courage. Ses yeux se dirigèrent ensuite sur les habitans de la maison. Il remarqua surtout une jeune femme, belle et coquettement mise, qui allait et venait, en apparence fort affairée; de temps en temps elle s'arrêtait devant la pendule, comme impatiente de la lenteur de l'aiguille qui faisait le tour du cadran. Près de lui, deux hommes d'une figure honnête, lui parurent deux fermiers se rendant à quelque foire du canton. Leur entretien lui révéla qu'il avait deviné juste : étrangers comme lui, ils ne l'avaient précédé dans cette ferme que de peu d'instans et ne connaissaient du fermier que son nom : celui-ci n'était pas là, mais on l'attendait.

Bientôt entra, en effet, un vieillard à cheveux blancs, qui salua tout le monde avec courtoisie et dont l'air respectable frappa Connor. La jeune femme s'approcha de ce nouveau-venu d'un air caressant : c'est son père, pensa Connor; mais c'était son mari, comme le lui apprit la servante. La jeune femme et lui se retirèrent ensemble bras dessus, bras dessous. Alors Connor se souvint du deuxième avis de Fitz-Patrick : « Si tu t'arrêtes dans quelque maison que » tu ne connaisses pas, surtout la nuit, fais » bien attention autour de toi; si tu découvres » que le maître de logis est vieux et la maîtresse » jeune et jolie, éloigne-toi au plus vite, ne te » couche ni ne ferme les yeux dans cette mai- » son. »

Ces mots : « Eloigne-toi au plus vite... ne te » couche ni ne ferme l'œil dans cette maison, » résonnèrent tristement à son oreille, et il crut voir apparaître Fitz-Patrick lui-même qui lui criait : « As-tu bien entendu? » Il quitta donc son siége, et, profitant du moment où tous les yeux étaient tournés du côté du feu, il gagna la porte sans bruit, souleva doucement le loquet, ne souhaita le bonsoir à personne et sortit.

La nuit était devenue sombre et orageuse; Connor, après avoir tourné quelque temps à tâtons, se trouva sous un hangar où il y avait des tas de gerbes et de bottes de foin. Désespérant de gagner la grande route avant le matin, et désirant goûter quelque peu de sommeil, il se peletonna de son mieux dans un coin, et ferma les yeux; mais il ne put s'endormir aussi promptement qu'il l'aurait voulu, tant sa tête était troublée par tout ce qui lui était arrivé depuis trois jours, y compris l'incident des colporteurs et des bandits qui les avaient volés et battus. Le second avis de Fitz-Patrick l'occupait aussi naturellement, quoiqu'il ne s'expli-

quât pas bien encore quel péril il aurait pu courir au coin du bon feu qu'il venait de quitter. Bientôt le silence régna autour de la maison, et tout annonçait que la pluie qui tombait n'inquiétait guère les hôtes abrités sous ce toit hospitalier. Toutes les lumières qui scintillaient à deux ou trois fenêtres s'éteignirent.

— Chacun est couché maintenant, se dit Connor, et qui sait si une terreur panique ne m'a pas tout juste privé d'un bon lit qu'on m'eût offert après le souper!

Tout-à-coup un bruit frappe son oreille; il écoute: un cavalier approche, s'arrête sous le hangar même, et descend de sa monture, qu'il attache à un poteau près d'une botte de fourrage. Ce cavalier était enveloppé d'un manteau couleur brune, qu'il jeta sur la selle du cheval. Cela fait, il porta la main à sa ceinture, et Connor entendit distinctement qu'il armait un pistolet. A ce son de sinistre augure, le pauvre Connor se tapit dans une gerbe, n'osant plus regarder de peur d'être vu. Heureusement qu'il y avait le cheval entre lui et le mystérieux personnage. Celui-ci se croyant seul fit quelques pas hors du hangar; Connor osa relever la tête, lorsqu'un petit coup, donné à l'une des croisées basses de la maison, y fit apparaître une lumière qui permit à notre Irlandais de constater que le nouveau-venu, si c'était un voleur, avait au moins un complice qui l'attendait. Connor n'en trembla pas davantage; mais le soin de sa sûreté le rendit aussi de plus en plus attentif. S'enhardissant jusqu'à aller se placer sous le ventre du cheval, il ne perdit pas un mot de l'entretien qui eut lieu entre un homme et une femme qui se mit à la croisée.

— C'est vous, Marie?

— Te voilà donc venu, Denis: es-tu prêt?

— Et vous, êtes-vous préparée?

— Oui, Denis, si, lorsque tu auras tué le vieillard que l'on m'a donné pour époux, tu promets le secret, et consens à jouir tranquillement de l'argent qui sera la récompense de ton action, je suis prête à tout.

— Je vous fais mon serment de discrétion: mais, dites-moi, avez-vous tout disposé pour que l'on soupçonne tout autre que vous et moi?

— Denis, le hasard nous sert mieux que ma prudence... Justement des inconnus sont venus ce soir nous demander un gîte... Il sera facile de les accuser et de les faire condamner.

— Je puis donc entrer?...

— Viens! et aie le courage de frapper... De l'or! te dis-je, de l'or à pleines mains sera ta récompense.

Les deux interlocuteurs cessèrent ici leur dialogue. Le cavalier se dirigea de la croisée vers la porte; la porte s'ouvrit, et il fut introduit.

Qu'on se figure la fièvre de Connor. Ah! s'il avait eu autant de courage que de probité, comme il eût osé crier au moins: A l'assassin! réveillé tout le monde et empêché une horrible tragédie. Sa conscience lui reprocha bien sa poltronnerie; sa poltronnerie fut la plus forte. Il se figura que le moindre cri allait attirer sur lui le cavalier dont la force lui semblait être celle d'un géant.

— Je ne serais, pensa-t-il, qu'une victime de plus. Ah! du moins, je veux m'armer de preuves irrécusables contre le crime que je ne saurais empêcher.

Que fit Connor? Il prit les ciseaux achetés aux colporteurs pour sa femme Nelly, et tailla dans le manteau laissé sur la selle un morceau de drap choisi dans le collet; puis, avec la pointe des mêmes ciseaux, il perça trois trous dans le cuir de la bride, mais si petits qu'il était impossible qu'on les remarquât si on ne les y avait faits.

Ces précautions prises, Connor s'échappa du hangar au moment où il crut ouïr comme un sourd gémissement qui lui déchira l'âme; il retrouva son chemin, et courut plutôt qu'il ne marcha.

Ce même matin, au lever du jour, Connor franchissait la frontière du comté de Clare, et n'avait plus que vingt-huit milles pour être rendu à son village.

En mettant le pied sur le sol natal, il sentit une nouvelle vigueur se glisser dans tous ses membres, et à six heures du soir, il aperçut enfin la cheminée de son humble toit. O bonheur! Nelly était sur le seuil, les yeux tournés vers le chemin, comme si un pressentiment l'eût avertie de l'approche de son mari. Elle le reconnut, appela ses enfans, et ils coururent à la rencontre de l'heureux Connor. Que d'embrassades et de caresses du mari à la femme, du père aux enfans!

Mais quand on en fut aux explications, quand Connor se vit obligé d'avouer qu'il revenait les poches à peu près vides, toute la famille resta stupéfaite, et Nelly eut la franchise de recevoir, sans dire merci, les ciseaux qui prouvaient que le nouvel Ulysse n'avait pas oublié sa Pénélope, dans sa longue absence. La brave femme s'imagina que Connor ne racontait pas toute la vérité, et elle lui demanda le récit détaillé de toutes ses aventures. Connor ne se fit pas prier, et commençant par le commencement, en conteur naïf, il répéta mot pour mot les avis que lui avait donnés Fitz-Patrick en échange des 80 guinées qu'il lui devait.

— Quoi donc ! s'écria Nelly en l'interrompant, c'est tout ce que tu nous rapportes après trois ans de travail ? C'est ainsi que tu es reparti avec les poches vides?

Ce reproche de Nelly fit ressouvenir Connor de la seconde galette que son maître lui avait tant recommandée.

— J'oubliais, dit-il, que mistress Fitz-Patrick t'envoie une galette pétrie de sa main.

La poche fut bientôt décousue.

— Voyons, dit Nelly, si les femmes du comté de Kilkenny pétrissent mieux que celles de Clare.

Les pauvres enfans de Connor ouvraient de grands yeux, car depuis long-temps ils n'avaient d'autre régal que l'éternelle pomme de terre de l'Irlande ; mais quelle fut la surprise de toute la famille lorsque le couteau qui découpait la galette mit au grand jour une bourse de 80 pièces d'or, avec une lettre dont le contenu fut épelé par le fils aîné de Connor, devenu en son absence un assez bon élève de l'école gratuite de la paroisse :

« Mon cher Connor,

» J'espère que cette lettre parviendra à son adresse, puisqu'elle est écrite pour le courrier qui la porte. Crédule et facile comme nous te connaissons, tu risquerais d'arriver chez toi plus pauvre que tu n'en es parti, si je ne te forçais de faire cas des avis que je compte te donner pour rien, mais qui valent réellement les 80 guinées dont tu croiras les avoir payés.

» En voici un troisième par dessus le marché : ce n'est pas tout, mon cher Connor, que d'avoir de l'argent, il faut encore savoir le placer. Fais donc bon usage du tien, et que Dieu te bénisse, comme c'est le souhait de ton ancien maître, JAMES FITZ-PATRICK. »

Quand la lecture de cette lettre fut finie, la bénédiction qui la termine fut rendue au centuple par Connor et sa femme, qui prièrent le ciel de se charger de leur reconnaissance. Ensuite, comme cet incident n'avait fait que suspendre la curiosité de Nelly, Connor ne tarda pas à la satisfaire complètement, et la famille n'écouta pas sans frissonnement l'histoire des colporteurs volés et battus ; mais surtout les mystères de cette dernière nuit où tout semblait indiquer que Connor avait risqué de se voir attribuer quelque crime horrible. Combien les avis de Fitz-Patrick parurent précieux à la pauvre femme de Connor, échappé si miraculeusement aux voleurs et à l'aveugle vengeance des hommes !

La prudence nous vient quelquefois avec la richesse. Connor et sa femme, après avoir compté et recompté leurs guinées, décidèrent que de peur de tenter la cupidité de leurs voisins, ils devaient garder le silence le plus absolu sur toutes les aventures de cet heureux retour. Ce ne fut qu'au bout de six semaines, et après que les guinées bien employées, selon l'avis de Fitz-Patrick, eurent procuré à Connor deux belles vaches et deux pourceaux, qu'un remords saisit tout-à-coup le propriétaire de la cabane, ainsi convertie en une petite ferme.

Que s'était-il passé dans la maison d'où il s'était si heureusement retiré ? Qu'était-il arrivé aux deux voyageurs qu'il y avait laissés? Le distrait Connor alla donc trouver M. Corbett, le schérif du comté de Clare, et lui fit la révélation de tout ce qu'il avait vu et entendu depuis son départ de Kilkenny.

— Malheureux! lui dit le schérif, grâce à vous, peut-être à cette heure même deux innocens sont condamnés à la peine de mort : c'est aujourd'hui qu'on les juge à Limerick.

— A Dieu ne plaise ! s'écria Connor grandement effrayé.

Le schérif sonna un domestique.

— Qu'on selle à l'instant, lui dit-il, mon cheval bai. Avez-vous conservé le morceau de drap? ajouta-t-il en s'adressant à Connor.

— Le voici, attaché à la doublure de mon habit avec une épingle, répondit Connor.

Alors le schérif écrivit une lettre, et la remettant à Connor :

— Tu vas aller à Limerick sur mon cheval, lui dit-il, et tu n'en descendras qu'à la porte de la cour de justice, où ce papier, adressé à mon confrère le schérif, t'introduira devant les juges. Voilà la monture prête; pars et souviens-toi que tu portes la vie ou la mort de deux innocens.

En moins de deux heures, Connor était à Limerick, et arrêtait le cheval couvert d'écume devant la porte du Palais-de-Justice. Quelques minutes après, Connor se trouvait en présence de la cour.

On jugeait, en effet, ce jour-là, deux hommes accusés de s'être perfidement introduits dans la maison d'un riche fermier, pour le poignader et le voler pendant son sommeil. L'accusation était soutenue par la jeune femme de la victime, qui venait de faire entendre sa déposition avec beaucoup d'assurance. Selon elle, les deux meurtriers l'avaient attachée au pied du lit en lui mettant un bâillon dans la bouche et un bandeau sur les yeux. Elle avait été trouvée dans cet état, au lever du jour, par la servante, qui avait bientôt jeté l'alarme dans le pays. Les deux coupables, arrêtés avec une bourse d'or et des papiers appartenant à celui dont le sang criait vengeance, avaient affecté l'ignorance la plus complète sur ce dont ils se voyaient accusés; mais toutes les preuves parlaient contre eux. Le plaidoyer éloquent de leur avocat n'avait fait aucune impression.

Après une heure de délibération, les membres du jury rentraient dans la salle, pour prononcer leur verdict, lorsque le shérif, se levant de son siége, alla déposer devant le président une lettre ouverte. Sa seigneurie témoigna sa surprise d'une pareille interruption; mais ayant pris connaissance de la lettre, il parut vivement ému, et s'adressa au jury en ces termes :

— Messieurs du jury, voici une circonstance extraordinaire : un nouveau témoin nous arrive, prêt à faire une déposition importante en faveur des deux prisonniers. Je me croirais indigne de la charge que j'ai l'honneur de remplir, si je ne vous priais de reprendre vos siéges et de vouloir bien suspendre quelques instans une sentence qui pourrait être un jour pour vous et pour moi une source de remords.

L'avocat des deux accusés invita ensuite le nouveau témoin à prêter serment. Connor s'avança, et il n'y eut personne qui ne remarquât l'impression causée par sa présence inattendue sur la jeune veuve, assise auprès d'un homme avec lequel elle s'était souvent consultée pendant les débats. Elle regarda Connor, et laissa voir qu'elle le reconnaissait en détournant aussitôt la tête, Connor, encouragé par le regard de l'avocat des accusés, prit alors la parole :

—Mylord, dit-il, avant de faire ma déposition je demande que votre seigneurie fasse garder les portes, car je suis bien trompé si les deux coupables ne sont pas ici présens.

A ces mots la jeune femme se couvrit le visage avec son mouchoir, et son voisin boutonna son manteau, comme se préparant à partir.

Connor osa alors commencer son récit, et un murmure flatteur lui prouva que sa bonne foi paraissait évidente à tout l'auditoire. De plus en plus enhardi, et devenu presque éloquent, il se tourna du côté de la femme coupable, et dit, en la montrant du doigt :

— Voilà celle qui vint à la fenêtre parler au cavalier : je la reconnaîtrais à sa voix, si elle voulait parler à demi-voix à l'homme qui est auprès d'elle. Oui, cet homme est l'assassin lui-même ; je le reconnais à sa taille, à sa moustache et à son manteau, dont j'ai gardé d'ailleurs un échantillon que voici. Qu'on examine si ce morceau ne manque pas sous le collet qu'il a boutonné avec tant de soin.

Cette singulière confrontation, cette preuve. dont le nouvel accusé ne se doutait guère, vinrent le frapper de terreur, lui et sa complice. Pendant qu'on regardait le manteau, Connor ajouta :

— Que cet homme produise aussi la bride de son cheval. Vous y trouverez trois trous faits par moi-même avec la pointe de mes ciseaux.

Il ne fut pas nécessaire à Connor d'en dire davantage ; l'assassin n'essaya pas de nier : sa complice s'évanouit : et les deux fermiers, échappés tout-à-coup à une mort infamante, levèrent les mains au ciel pour le remercier.

Le juge des assises adressa une allocution au

jury qui, sans sortir de son banc, annula toute l'accusation. Un *warrant* fut rédigé, séance tenante, contre les vrais coupables, qui allèrent en prison attendre leur jugement. Ce jugement eut lieu le lendemain même.

Connor se hâta de reprendre le chemin de sa cabane, après avoir embrassé cordialement les deux fermiers dont il venait de sauver l'honneur et la vie. Sa chère Nelly l'attendait avec impatience; ils continuèrent à faire bon ménage, et à élever leurs enfans dans la crainte de Dieu, en leur répétant quelquefois les bons avis de Fitz-Patrick.

EUGÈNE DAILY.

LE DUCHÉ DE MODÈNE.

LA MAISON D'ESTE.



Le mariage de M. le comte de Chambord avec la princesse Marie-Thérèse-Béatrix-Gaëtane, fille aînée du dernier duc de Modène, François IV, archiduc d'Autriche, sœur du duc régnant François V, est un événement trop intéressant pour que quelques détails biographiques et historiques sur la maison d'Este et le duché de Modène ne soient point lus avec plaisir.

L'*Almanach de Gotha* dit simplement à l'article Modène : « Modène, érigé en duché, 18 avril » 1452. Dynastie d'Autriche. — Lorraine depuis » le 30 mai 1814. — Porte d'azur à l'aigle d'ar- » gent, couronne d'or. » Disons-en davantage :

La maison d'Este est une des plus anciennes et des plus renommées d'Italie. Sa généalogie remonte, selon le savant Louis-Antoine Muratori, conservateur des archives publiques de Modène, bibliothécaire du duc en 1780, jusqu'à ces princes qui, au dixième siècle, gouvernaient la Toscane pour les Carlovingiens. Plus tard, elle reçut des empereurs plusieurs districts et comtés, à titre de fiefs, tels que Este, Rovigo, Montagnana, Pasal-Maggiore, Pontremoli et Obertenga, avec le titre de margrave. C'est d'un membre de cette famille, Guelfe IV, qui, en 1071, obtint, à titre de fief, le duché de Bavière, qu'est sortie la maison de Brunswick, qu'on appela long-temps Este-Guelfe, à cause de cette origine.

Pendant les douzième, treizième et quatorzième siècles, l'histoire des margraves d'Este se rattache en grande partie aux destinées des autres maisons princières et des petits États indépendans de la Haute-Italie. Dans les guerres des Guelfes et des Gibelins, chefs des premiers, ils obtinrent, entre autres nouvelles souverainetés, Ferrare et Modène.

La maison d'Este est surtout célèbre par les immenses services qu'elle a rendus aux arts et aux sciences. Nicolas II, mort en 1388, fut le premier qui fit de la cour de Ferrare le siége de la politesse et du bon goût. Plus d'éclat encore entoura Nicolas III, un de ses successeurs, mort en 1441. Il rétablit à Ferrare l'Université fondée par son frère Albert et qui était déchue pendant sa minorité; il en fonda une seconde à Parme. Ses générosités attirèrent à sa cour les hommes les plus distingués de son temps, entre autres Guarini de Vérone, l'aïeul du fameux poète de

ce nom, et Jean Aurispa. Il laissa aussi l'amour des sciences en héritage à ses fils Lionel et Dorso, dont les efforts persévérans tendirent à faire de Ferrare, parmi toutes les villes de l'Italie, la patrie renommée des savans et des poètes.

Le règne de Lionel, mort en 1450, ne brille ni par les conquêtes ni par d'autres événemens politiques; mais aucun prince de la maison d'Este ne mérita plus que lui l'estime de ses contemporains, pour l'amabilité de son caractère, la douceur de son esprit et l'exquise urbanité de ses mœurs. Il favorisa de mille manières le commerce, l'industrie et les sciences; lui-même fut un modèle d'éloquence en latin et en italien. Il était en correspondance avec tous les grands hommes de l'Italie, et il contribua plus qu'aucun prince de son époque à remettre en honneur la littérature ancienne. Le commerce, l'agriculture, l'industrie et tous les arts de la paix fleurirent également sous son frère et son successeur, Dorso, mort en 1471. Dorso était magnifique; mais, comme il n'entretenait ni citadelle ni armée, ses dépenses n'épuisèrent pas les finances du petit État.

L'empereur Frédéric III, passant par Ferrare dans un de ses voyages, fut si charmé de l'accueil qu'il y reçut de Dorso, qu'il le fit duc de Modène et de Reggio, en 1452.

Dorso sut obtenir en outre du pape Pie II la dignité de duc de Ferrare, qu'il conserva comme fief relevant du Saint-Siége. Son successeur, Hercule Ier, mort en 1505, eut beaucoup à souffrir des Vénitiens et de leurs alliés, qui cherchaient à dépouiller la maison d'Este; Milan, Florence et Naples prirent les armes en sa faveur, et il s'alluma une guerre générale Après un traité de paix défavorable, conclu en 1484, Hercule conserva pendant vingt-un ans sa neutralité; et tandis que l'Italie était en proie aux plus grands bouleversemens, ses États jouirent d'une véritable prospérité, doux fruit de la paix: sa capitale brilla de tout l'éclat du luxe et des beaux-arts. Il avait pour ami le comte Boïardo de Scandiano, fameux par son poème de *Roland amoureux*, et l'Arioste, alors bien jeune encore, s'honorait de la protection de ce prince, dont la cour réunissait tout ce qu'il y avait de beaux esprits dans ce temps-là. Hercule Ier eut pour successeur son fils, Alphonse Ier, mort en 1534.

Alphonse Ier se montra grand capitaine. Quand il eut adhéré à la ligue de Cambrai, les Vénitiens parurent, en 1509, sous Ange Trévisan, avec une flotte, à l'embouchure du Pô, et répandirent l'épouvante dans toute la principauté de Ferrare. Alphonse attira la flotte, qui remontait le fleuve, sous le feu de ses batteries, placées sur l'une et l'autre rive. De cette manière il en prit une partie et fit sauter l'autre. Le pape Jules II, qui, bientôt après, quitta la ligue de Cambrai pour s'unir aux Vénitiens, frappa du plus sévère interdit Alphonse, qu'il ne put décider à suivre sa défection, et le déclara déchu de tous ses fiefs spirituels. Le duc perdit Modène et fut abandonné de tous ses alliés; il n'y eut que les Français qui lui restèrent fidèles; encore durent-ils bientôt évacuer l'Italie, si bien qu'Alphonse resta livré à lui seul.

Sur ces entrefaites, Jules II mourut; mais Léon X, son successeur, ne se montra pas disposé à rendre Modène et Reggio, ainsi que l'exigeait le roi François Ier, animé, à l'égard de la maison d'Este, d'une grande et sincère bienveillance. Alphonse Ier, menacé de tous côtés, fit d'héroïques efforts pour se mettre en défense. La mort de Léon X, en 1521, sauva la maison d'Este d'une ruine inévitable. Adrien VI releva Alphonse de l'excommunication que Jules II avait fulminée contre lui; mais Clément VII, successeur d'Adrien, sembla avoir hérité de la haine de son oncle Léon X contre Alphonse. Il ne lui restitua pas Modène et chercha même à le dépouiller entièrement des Etats qui lui restaient encore. Ce ne fut qu'après le sac de Rome, en 1527, sous Charles-Quint, que ce duc rentra dans ses possessions héréditaires et fut confirmé par l'empereur dans tous ses droits de souveraineté.

Si, plus qu'aucun prince de son temps, Alphonse Ier unissait la gloire du capitaine aux talens de l'homme d'Etat, il les surpassait aussi par l'éclat de sa cour, éclat qui était dû au grand nombre d'hommes remarquables qu'elle réunissait; aucun ne fut célébré par des poètes plus illustres, parmi lesquels brille au premier rang l'Arioste. Son successeur, Hercule II, mort en 1559, montra le plus grand dévoûment pour l'empereur Charles-Quint, dont la prépondérance était absolue dans les affaires de l'Italie.

tandis qu'à Rome, son frère, le cardinal Hippolyte, s'était, dans cette circonstance, placé sous la protection de la France. Ce cardinal, qui bâtit la magnifique villa d'Este, à Tivoli, était un des plus généreux protecteurs des sciences.

Alphonse II, mort en 1597, hérita de ses aïeux l'estime pour les lettres et les sciences; mais sa passion pour les fêtes et les plaisirs épuisa ses finances. Malgré trois mariages successifs, il demeura sans enfans. Alors il choisit pour lui succéder son cousin César, mort en 1628, fils naturel d'Alphonse Ier. Quand celui-ci prit le gouvernement, le pape Clément VII contesta la légitimité de ses droits, et décréta que tous les fiefs spirituels de la maison d'Este feraient retour à l'Eglise. César eut la faiblesse de céder aussitôt aux menaces et aux troupes du pape, et d'abandonner Ferrare avec les autres fiefs ecclésiastiques. Mais, comme l'empereur ne lui contestait pas son droit de succession aux fiefs de l'empire, il conserva Modène et Reggio. Cependant il eut à soutenir contre la république de Lucques deux guerres pour la possession de Garfagnana, jusqu'à ce qu'enfin l'intervention de l'Espagne mît fin à cette contestation.

Alphonse III, fils et successeur de César, fit d'abord craindre, vu la grande violence de son caractère, un règne dur et tyrannique ; mais la mort d'une femme tendrement aimée, Isabelle de Savoie, produisit en lui un changement complet, et bientôt une extrême douceur succéda à cette violence. Il abandonna même le gouvernement à son fils aîné, François, et se retira, sous le nom de frère Jean-Baptiste de Modène, dans un couvent au fond du Tyrol, où il termina ses jours dans la méditation et en se livrant à des œuvres de piété.

Depuis la perte de Ferrare, la maison d'Este ne brillait plus que d'un reflet de son antique gloire.

François Ier, fils d'Alphonse III, mourut en 1658; il eut pour successeur Alphonse IV, mort en 1662; François II, mort en 1694; et Renaud, en 1737. Ce dernier, qui avait été cardinal auparavant, épousa Charlotte-Félicité de Brunswick, fille du duc de Hanovre, et réunit par cette alliance les branches de la maison d'Este, séparées depuis 1070. Son fils, François III, mort en 1780, rendit encore quelques services aux sciences. Muratori et Tiraboschi, ses sujets, étaient pensionnés sur son trésor.

Hercule III, le dernier duc de Modène, de Reggio et de la Mirandole, maria sa fille unique, Marie-Béatrix, avec l'archiduc d'Autriche, Ferdinand-Charles-Joseph d'Este, en 1771. Ce dernier, né le 1er janvier 1754, prince royal de Hongrie, de Bohême, prince de Modène, général de la cavalerie dans l'armée autrichienne, gouverneur-général du royaume de Lombardie, était frère des empereurs Joseph II et de Léopold II; Ferdinand eut une fille, Marie-Louise-Béatrix, née le 14 décembre 1787, laquelle épousa, le 6 janvier 1808, l'empereur d'Autriche François II, son cousin.

Modène et Reggio furent, en 1797, incorporées à la république Cisalpine, et la maison d'Este se trouva ainsi dépouillée de ses États par le traité de Campo-Formio.

L'archiduc Ferdinand, à qui les possessions de la maison d'Este devaient revenir après la mort de son beau-père, Hercule III, fut privé de cet héritage ducal. On avait donné à Hercule III, en dédommagement de ses Etats, le Brisgaw et l'Ortenan, qui avaient été érigés en duché, et qu'il transmit à son gendre. Celui-ci n'en jouit pas long-temps; il mourut en 1806.

Le duc François IV, fils de l'archiduc Ferdinand-Charles-Joseph d'Este, né le 6 octobre 1779, rentra, en 1814, dans les possessions de ses ancêtres. Après la mort de sa mère, Marie-Béatrix, arrivée le 14 novembre 1829, il y ajouta les duchés de Massa et de Carrare, qu'elle avait gouvernés séparément comme héritage de sa mère, et les fiefs de la Luvisigiane, que le congrès de Vienne lui abandonna, en décidant, en outre, que, dans le cas de réunion des duchés de Toscane et de Lucques, une partie de ce dernier reviendrait au duc de Modène. Le duc François IV se maria le 20 juin 1812, avec Marie-Béatrix-Victoire-Joséphine, archiduchesse d'Autriche, née le 6 décembre 1792, fille de feu Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne, morte le 15 septembre 1840. Le feu duc François IV, Joseph-Charles-Ambroise-Stanislas, archiduc d'Autriche, prince royal de Hongrie et de Bohême, duc de Modène, de Reggio, Mirandola, Massa et Carrare, a laissé quatre enfans :

1° Marie-Thérèse-Béatrix-Gaëtane, née le 14 juillet 1817 ;

2° François-Ferdinand-Géminien, duc régnant, marié le 30 mars 1842 à la princesse Aldegonde-Auguste-Charlotte-Elisabeth-Amélie-Sophie-Marie-Louise, née le 19 mars 1823, fille de Louis, roi de Bavière;

3° Ferdinand-Charles-Victor, né le 20 juillet 1821, major-général au service de l'Autriche et brigadier d'artillerie à Olmütz, propriétaire du régiment impérial d'infanterie n° 26, ainsi que du bataillon des chasseurs de Frignano;

4° Marie-Béatrix-Anne-Françoise, née le 13 février 1824, fiancée à l infant D. Juan, second fils de Charles V.

La princesse Marie-Thérèse a un oncle paternel, frère de feu le duc François IV, l'archiduc Ferdinand-Charles-Joseph d'Este, né le 25 avril 1781, feld-maréchal au service d'Autriche, chef commandant et propriétaire du régiment impérial russe des hussards d'Isum, gouverneur civil et militaire de la Gallicie.

L'archiduc Ferdinand-Charles-Joseph d'Este a glorieusement figuré dans les armées impériales autrichiennes par ses talens militaires et son brillant courage. A peine âgé de vingt-quatre ans, il reçut en 1805 le commandement supérieur d'un corps d'armée de 80,000 hommes, et fut nommé, en 1809, commandant en chef du septième corps d'armée, fort de 36,000 hommes.

En 1815, l'archiduc Ferdinand prit encore le commandement supérieur de la réserve autrichienne, qui comptait 44,000 hommes. En 1826, il assista, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, au couronnement de l'empereur Nicolas, à Moscou, et parut jouir à un haut degré de la confiance du nouveau souverain de la Russie.

Son frère aîné, le duc de Modène, François IV, ne voulut jamais reconnaître les événemens de juillet 1830.

Nous avons déjà dit que l'archiduc Ferdinand, grand-père paternel de la princesse Marie-Thérèse, était frère des empereurs Joseph II, Léopold II, d'abord duc de Toscane, et, par conséquent aussi, de l'infortunée Marie-Antoinette, tous quatre enfans de la grande Marie-Thérèse et de François-Étienne de Lorraine. On voit que la princesse Marie-Thérèse de Modène tient de très près par les liens du sang à la famille impériale d'Autriche; elle est en outre, par sa mère, nièce de l'impératrice Marie-Anne-Caroline-Pie, née le 19 septembre 1803, fille de feu Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne, mariée le 27 février 1831 à l'empereur Ferdinand Ier.

Le duché de Modène, borné par les États sardes, par le royaume Lombardo-Vénitien, l'Etat de l'Église, Parme, la Toscane et Lucques, se compose aujourd'hui, en outre de l'héritage de la maison d'Este, du duché de Massa-Carrare, de celui de Reggio et de la seigneurie de Garfagnana, et renferme une population de 408,000 âmes, réparties entre 10 villes, 63 bourgs et plus de 460 villages, sur une étendue de 99 milles carrés.

Modène, capitale du duché, est une ville très propre et très bien bâtie, qui compte 20,000 habitans, et qui possède plusieurs monumens remarquables, entre autres une bibliothèque, un évêché, une école des beaux-arts, une université, etc. En 1746, la ville de Dresde lui a acheté sa célèbre galerie de tableaux. Les principales branches du commerce de Modène sont : les olives, le vin, la soie et les beaux marbres de Carrare.

M. le comte de Chambord, par son mariage avec la princesse de Modène, resserre encore ses liens de parenté avec les maisons régnantes d'Autriche, de Sardaigne, de Bavière, de Toscane et de Parme. Cette union matrimoniale réunit les plus illustres, les plus glorieuses, les plus anciennes familles du monde, celles de Bourbon, d'Este, de Hapsbourg, qui commença par Rodolphe Ier à régner en Autriche, en 1273, laquelle s'éteignit dans la personne de Charles VI, mort le 20 octobre 1740, sans laisser de postérité masculine, et à laquelle succéda la maison de Lorraine, nommée alors *Autriche-Lorraine*, par le mariage de Marie-Thérèse, fille de l'empereur Charles VI, dernier membre de la famille de Hapsbourg avec le duc François-Etienne de Lorraine, lequel fut le co-régent de son impériale épouse, fut ensuite, le 15 septembre 1745, proclamé empereur sous le nom de François Ier, et qui commença ainsi une nouvelle dynastie autrichienne, et fut le père des empereurs Joseph II et Léopold II. Ce dernier a été le père de François II et le grand-père de l'empereur actuel d'Autriche, Ferdinand Ier.

M. le comte de Chambord, pauvre exilé de cette France dont la carte fut tracée avec le sang de ses aïeux, porte en dot à cette illustre descendante de ces princes d'Este, dont l'origine remonte ou se perd dans la nuit des temps, un nom duquel on a dit dans l'*Armorial historique de la noblesse de France*, à la lettre B :

« Bourbon. — Henri-Charles-Ferdinand-Marie-Dieudonné de Bourbon, chef actuel de la » branche aînée de la maison de Bourbon, né à » Paris, le 20 septembre 1820, titré en naissant » duc de Bordeaux, connu, depuis sa résidence » en Autriche, sous celui de comte de *Chambord*.

» Pour énumérer les illustrations de l'auguste » maison de Bourbon, il faudrait rappeler presque toutes les gloires de France. »

Le comte DE VILLEMUR.

(*Gazette de France*.)

GRANDEUR ET DÉCADENCE DE CRISTOBAL Ier,

SERGENT AU RÉGIMENT DE SÉGOVIE.



Midi sonne à l'horloge de la petite ville de Gijon. Toutes les Espagnes se livrent aux douceurs de la *siesta*. Notre histoire commence à l'heure la plus chaude de la plus brûlante journée du dix-septième siècle. Gouverneur, alcade, alguazils, évêque, chanoines, licenciés, duègnes, tuteurs, pupilles, tout le monde dort, excepté don Cristobal Arnam, sergent aux hallebardiers de Ségovie.

Don Cristobal Arnam approche de la quarantaine; il y a cinq ans qu'il s'est marié au Mexique avec la fille d'un cacique converti; on le cite au régiment comme le modèle des époux. Qui le verrait ainsi absorbé dans une espèce de fureur concentrée, levant vers le ciel des yeux d'un gris courroucé et froissant violemment des papiers entre ses mains, ne reconnaîtrait pas le soldat intrépide et patient, qui, au milieu des camps comme dans les loisirs de la garnison, a toujours conservé son calme et sa dignité. Quand don Cristobal, avec son large front chauve, sa haute taille, ses moustaches retroussées, passe dans les rues, pas un soldat qui n'ôte sa cigarette de sa bouche. Sévère pour lui-même autant que pour les autres, jamais on ne l'accusa de faire du bruit dans les hôtelleries ou de pourchasser les femmes dans les églises. Soumis à ses supérieurs, réservé avec ses égaux, ne souffrant pas de familiarité de ses inférieurs, on l'eût pris non point pour un simple sergent, mais pour un grand d'Espagne. S'il ne l'était pas, ses aïeux l'avaient été. N'ayant que son épée pour toute fortune, il avait cru que son nom le conduirait aux plus hautes chages militaires, et le ministre venait de lui refuser pour la dixième fois le brevet de sous-lieutenant. Le sentiment d'une grande injustice pouvait seul tenir ouverts à une pareille heure et par une telle chaleur les yeux d'un loyal Espagnol.

Ne nous étonnons pas trop des rigueurs ministérielles à l'endroit de don Cristoval Arnam. Son beau-père, le cacique converti, se voyant

privé de la pension que lui faisait le gouvernement, déclara quelques jours avant de mourir, qu'il retournait au culte de ses pères. Cette apostasie rendit don Cristobal suspect à l'inquisition. Il existait alors dans les archives du ministère, un registre contenant les noms de tous les officiers de l'armée avec des notes sur chacun d'eux ; à côté du nom de Cristobal Arnam, on lisait l'apostille suivante, écrite de la main même du grand inquisiteur de Mexico : *Homme dangereux. Il a épousé la fille d'un cacique mal converti ; on les soupçonne tous d'adorer secrètement le soleil.*

Depuis son retour en Espagne le sergent adressait régulièrement un placet au ministre pour obtenir le grade de sous-lieutenant, et chaque année le ministre répondait par un refus. Cette disgrâce perpétuelle avait agi sur le moral de don Cristobal. Ni le dévoûment du caporal Trifon Ruys, son compatriote, son confident et son ami, ni l'amour de sa femme Carmen, ni les caresses de son fils, ne pouvaient chasser l'humeur noire dont il était atteint, surtout depuis quelque temps; il parlait souvent seul, et dans ces monologues, Carmen avait souvent entendu revenir les mots vengeance... Lavradi... tu seras roi !... et mille autres exclamations qu'elle ne pouvait comprendre. Don Cristobal, autrefois si réservé sur sa noblesse, ne perdait aucune occasion de faire sonner ses titres. Quand arrivaient la réponse et le refus périodique du ministre, le sergent entrait dans des accès de mélancolie qui duraient des mois entiers, et tous les efforts venaient se briser contre cette tristesse obstinée.

A son retour en Europe, le régiment des hallebardiers de Ségovie vint tenir garnison à Gijon, n'ayant d'autres corvées que celle d'escorter le viatique et de fournir une escouade pour occuper l'île d'El Rey. Cette île avait joué autrefois un rôle assez important dans les guerres contre les Maures. Ils en avaient fait une station d'où leur flotte se répandait ensuite sur les côtes. Une citadelle avec un pont-levis en assez bon état, des débris de remparts attestaient son ancienne splendeur. L'île d'El Rey n'était plus que la Ténédos d'une autre Troie, cependant l'usage d'y mettre des forces était maintenu. Chaque mois un sergent et cinq hommes allaient relever le poste insulaire. Leur consigne était de s'opposer au débarquement des Maures ; ils l'exécutaient en pêchant à la ligne et en jouant de la guitare.

Le tour de don Cristobal d'être gouverneur de l'île d'El Rey était venu. L'ennui de quitter Carmen lui faisait autrefois envisager cette dignité avec assez de dédain. La réception de la dépêche officielle que nous lui avons vu froisser entre ses mains, parut avoir modifié ses idées à cet égard, l'heure de la sieste passée, ce fut avec l'empressement le plus vif qu'il fit faire à ses hallebardiers les préparatifs du départ, au grand étonnement du caporal Trifon Ruys, qui, connaissant l'arrivée de la lettre fatale, ne savait à quoi attribuer le changement survenu dans les habitudes du sergent.

La balancelle sur laquelle l'escouade devait s'embarquer était amarrée au pied des murs du couvent de San-Lazare, dont les religieuses se vouaient à la guérison des aliénés. A côté de la balancelle, le brick la *Santa-Trinidad* s'apprêtait aussi à prendre le large; les matelots déployaient les voiles. Carmen, tenant son fils à la main, est venue faire ses adieux à son mari. Ses yeux ont le bleu foncé de la violette et son teint la couleur rosée des nuages du matin. La naïveté de la jeune fille se mêle sur ses traits à la gravité de la mère, et prête à sa physionomie un charme nouveau. La civilisation n'a pénétré chez elle que par son côté divin, la religion ; elle est Espagnole par les habits, mais elle aime son mari et son fils comme une Indienne. Après avoir embrassé l'enfant et Carmen, don Cristobal prit place à l'arrière. Poussée par un vent favorable, la barque disparut rapidement. Pendant toute la traversée, le caporal Trifon Ruys essaya en vain d'entamer la conversation avec son chef, il ne put en tirer une seule parole. Le digne Trifon comprit qu'il avait eu tort de se réjouir ; la lettre ministérielle avait fini par produire son effet accoutumé.

Pendant que l'embarcation qui porte don Cristobal et sa fortune vogue vers l'endroit où l'appelle le destin, arrêtons-nous un moment pour voir filer la *Santa-Trinidad*. Ce brick, assez lourd voilier, transporte à Barcelonne cinquante caisses de figues et de raisins secs, plus une troupe de comédiens ambulans; les manuscrits des deux mille trois cent cinquante pièces de Lopez de

Vega, surnommé de son vivant le Phénix des beaux esprits et le prodige de la nature; les quinze cent soixante-douze comédies fameuses de Caldéron et l'embonpoint de la jeune première complètent le chargement. Le capitaine a en outre quelques passagers; un moine, un étudiant, un homme qui a un gros ventre, un juif qui cache sa religion de peur qu'on le jette à la mer en cas d'orage. Tout le monde est sur le pont; les trois matelots et le mousse qui forment l'équipage sont à la manœuvre; le capitaine donne des ordres; le moine dit son chapelet; l'étudiant met des cordes neuves à sa guitare, le juif écoute le *gracioso* de la troupe, qui lui raconte ses campagnes maritimes, tandis que l'homme au gros ventre regarde fuir les vagues derrière lui d'un air mélancolique et goguenard. L'ancre est levée, les voiles se gonflent, les clochers de Gijon s'effacent à l'horizon; à la nuit tombante on signale l'île d'El Rey; on va passer sous le canon de la forteresse. Est-ce une illusion? on dirait que le vent apporte aux passagers les refrains d'une nocturne orgie. Si la brise souffle ainsi toute la nuit, demain la *Santa-Trinidad* sera tranquillement amarrée sur les quais de Barcelonne. Le capitaine est descendu dans la cabine le cœur plein de ce doux espoir. La mer est unie comme un lac, tout le monde s'endort; le matelot se garde bien de ne pas imiter l'exemple général. Le calme et le silence règnent à bord. Cependant les étoiles ne brillent plus que comme des yeux entr'ouverts à demi; de blanches vapeurs se déploient comme une gaze à l'horizon. C'est l'aurore qui soulève les rideaux de son alcove pour faire sa toilette du matin. Voyez-vous l'extrémité rose de ses doigts qui écarte la mousseline des brouillards? L'alouette va chanter; on entend sur les flots comme un vague bruissement d'ailes frémissantes; ce sont les zéphirs qui regagnent leur domicile après avoir passé la nuit en bonne fortune avec les fleurs.

Charmes de cette heure fugitive dont nous nous moquons aujourd'hui, bonheur de voir lever l'aurore, l'âme des Espagnols vous goûtait encore au dix-septième siècle. Voyez la jeune première de la troupe ambulante, hier elle s'est dérobée aux regards de tous les passagers, maintenant elle saute aussi lestement que possible à bas de son hamac. Vêtue d'un peignoir amaranthe, les cheveux au vent, les pieds dans ses pantouffles éraillées, elle prend la rampe de corde, elle se glisse sur le pont pour assister à ce réveil de la création, duo divin chanté par la nature et la vertu.

L'âme de la tragédienne n'est point la seule parmi celles qui composent le lest de la *Santa-Trinidad* à éprouver ce sublime besoin. Le passager au gros ventre montre aussi son visage rouge au dessus de l'entrepont. Il fait tous ses efforts pour se hisser sur le tillac. Enfin, il y réussit; il surgit hors de l'espèce de trappe dans laquelle il était enfoncé, en poussant un sourire de satisfaction qui fit tourner la tête à la rêveuse actrice.

Lope de Véga, le phénix des beaux esprits, le prodige de la nature, la situation étant donnée, n'aurait pas imaginé un autre procédé que celui dont nous allons nous servir pour entamer la conversation entre ces deux personnages.

L'homme au gros ventre. — Brum! brum! brum!

La tragédienne. — Heu! heu! heu!

L'homme au gros ventre. — Il fait un temps superbe, ce matin. Madame ne craint pas la mer?

La tragédienne. — Non, monsieur, je suis habituée aux voyages.

L'homme au gros ventre. — Cette voix ne m'est pas inconnue.

La tragédienne. — J'ai entendu cet organe quelque part.

L'homme au gros ventre. — Je m'abuse sans doute.

La tragédienne. — C'est impossible.

L'homme au gros ventre. — Si je pouvais apercevoir au coin de la bouche.

La tragédienne — Si je pouvais distinguer au côté gauche du front... (Le jour commence à poindre).

L'homme au gros ventre. — O ciel! le signe de beauté au coin de la bouche!

La tragédienne. — En croirai-je mes yeux? Le coup de poignard à la tempe gauche!

L'homme au gros ventre. — C'est elle.

La tragédienne. — C'est lui!

L'homme au gros ventre. — Coscolina.

La tragédienne. — Lavradi ! (Ils ne tombent pas dans les bras l'un de l'autre).

Quand ils eurent passé quelques instans à se considérer tous les deux, l'homme au gros ventre et la tragédienne s'assirent sur un banc. Les grandes infortunes n'aiment pas à se consoler debout.

— C'est donc toi, dit la Coscolina, que je retrouve après cinq ans d'absence, en pleine mer, et avec un si gros ventre?

— C'est donc toi, répondit Lavradi, que je revois, contemplant le lever de l'aurore avec des joues si grasses?

— Hélas ! répliqua Coscolina en appuyant sur ce mot.

— Avec une taille comme la tienne, on ne s'attendrit plus.

— Qui ne s'attendrirait en un pareil moment? Que sont devenus tes beaux yeux et tes cheveux noirs, Lavradi?

— Ils sont allés rejoindre ton teint si frais, ta jambe si fine, tes épaules si blanches, Coscolina.

— Si tu savais ce qui m'est arrivé depuis le soir où je te vis prédire à un gentilhomme espagnol qu'il deviendrait roi.

— On remplirait des volumes avec mon histoire depuis la nuit où, après avoir dansé le *matraca* au Mexique, tu m'as quitté pour suivre en Espagne un toréador.

— Apprends que le lendemain...

— Que de lendemains depuis celui-là ! Non, Coscolina, je ne veux pas en apprendre davantage. Il n'y a que ceux qui inventent qui aiment à raconter. Tu ne me dirais pas la vérité. D'ailleurs, je la sais d'avance : l'histoire d'une femme n'est-elle pas celle de sa beauté?

— Je t'aimais bien, cependant.

— Amour, ambition, laissons ces mots à la jeunesse, qui se paie de mots. Je n'ai plus rien à attendre ni des femmes ni de la fortune : mon ventre est fait.

En disant ces mots, Lavradi se donna fièrement deux ou trois tapes sur l'abdomen.

— Que vas-tu faire à Barcelonne? poursuivit Coscolina.

— Rien de bon, reprit Lavradi : je suis le valet d'un savant, autant vaudrait dire d'un poète. Mon maître prétend avoir inventé un bateau qui marche sans rames et sans voiles. Il doit faire une expérience devant le vice-roi, et je vais le rejoindre. Cet homme est fou ; je ne le sers que par curiosité. A un valet tel que moi, il fallait un pareil maître.

— Et moi je vais jouer les rôles d'héroïne dans la tragédie. C'est bien triste pour une ancienne danseuse, n'est-ce pas, Lavradi? Ah! mes castagnettes, où êtes-vous?

— Encore un prétexte d'attendrissement ! Faut-il que je t'embrasse, Coscolina ?

— Ah ! Lavradi, murmura Coscolina avec un soupir.

Au moment où Lavradi passait son bras autour de la taille tragique de Coscolina, une violente détonation se fit entendre et un boulet vint se loger dans la carène passablement vermoulue de la *Santa-Trinidad*

II.

Il faut de toute nécessité que nous revenions maintenant sur nos pas pour assister à la prise de possession de l'île d'El Rey par la garnison nouvelle.

Dès qu'on eut signalé du haut des remparts l'approche de la barque libératrice, un vigoureux hurrah fit résonner les échos de l'île. Les soldats, séparés du reste du monde, manifestaient leur joie au moment d'y rentrer. Quand on eut amarré la balancelle au rivage, quand le pont-levis eut donné passage aux hallebardiers de Cristobal, le sergent gouverneur de l'île accourut avec empressement au devant de son successeur pour lui transmettre ses pouvoirs avec l'invariable consigne de s'opposer au débarquement des Maures. Don Cristobal remplit d'un air distrait ces préliminaires indispensables. Le poste fut relevé avec toutes les formalités de l'étiquette militaire. Après vinrent les questions de tous les genres. Les soldats voulaient savoir où en était l'univers depuis un mois qu'ils n'en faisaient plus partie. Le sergent interrogea son collègue; mais don Cristobal, plongé dans des réflexions profondes, daigna à peine lui répondre. Toute sa personne affectait un air de supériorité et de dédain qu'on n'avait point encore remarqué en lui. Evidemment il se passait quelque chose d'étrange dans l'esprit de notre héros.

— Qu'a donc votre sergent? demanda l'autre sous-officier à Trifon Ruys; je le trouve bien singulier aujourd'hui.

— C'est qu'aujourd'hui même, répondit le caporal, le ministre a refusé pour la dixième fois le brevet d'officier au dernier rejeton de la maison Arnam, la plus illustre de toute la Manche; c'est d'une injustice révoltante!

— Il y a vingt ans que je sollicite en vain la même faveur.

—Mais vous n'êtes pas un Arnam y Palenzuela y Mendoce y Cortez y Moleara!

— C'est vrai, je ne suis que le neveu du barbier du comte-duc.

— Alors vous aurez votre nomination.

— Je ne choisirai pas du moins le jour où on me la refusera de nouveau pour faire le dédaigneux avec mes confrères et me donner des airs de capitaine-général.

— C'est dans l'infortune que se reconnaissent les grands cœurs. Croyez-vous que vous auriez passé impunément sans le saluer devant l'invincible Cortez, l'aïeul de don Cristobal, le jour où le roi Ferdinand disgracia le conquérant du Mexique ?

— Laissons cela, caporal Trifon, chacun voit les choses à sa manière. Je souhaite que la mauvaise humeur du sergent ne retombe pas sur vous. Pour peu qu'on lui refuse encore deux ou trois fois le grade qu'il sollicite, vous serez obligé de lui baiser la main, et de vous mettre à genoux comme devant le roi. Adieu, caporal Trifon; bon séjour et bonne pêche. Tout le monde est dans la barque. Au coup de six heures, je boirai à la santé de don Cristobal Arnam y Palenzuela y Mendoce y Cortez y Moleara, un verre de madère dans l'hôtellerie du vertueux Ignace Saboya. Vous n'avez rien à lui faire dire?

— Qu'il ait du vin du plus frais, seigneur sergent, et une servante plus commode.

Le sergent, qui faisait depuis long-temps la cour sans succès à la servante de Saboya, ne jugea pas à propos de répliquer. Que ce Trifon est niais, murmura-t-il en prenant le chemin du rivage, tout ce que fait son sergent est bien fait. Il prendrait fantaisie à Cristobal de se présenter sans habit à la parade, que Trifon y viendrait sans haut-de-chausses. Si Cristobal venait à mourir, il faudrait enterrer Trifon. C'est tout-à-fait le dévoûment du chien pour son maître ou de Sancho Pança pour don Quichotte. Je te bénis, ô ciel, de ne m'avoir pas fait naître dans la Manche!

Tout en remerciant le ciel, le sergent entra dans la barque, et don Cristobal se trouva maître absolu de l'île d'El Rey.

Le premier usage qu'il fit de sa puissance fut de se promener avec une démarche grave et imposante sur la plate-forme de la citadelle, d'où la vue s'étendait au loin sur la mer. Son front était enveloppé du même nuage qui l'assombrissait depuis la réception de la fatale dépêche. De graves pensées semblaient le préoccuper. Il songeait sans doute au moyen de donner un nouveau lustre à son blason, malgré les efforts de ses ennemis. Un moment, il interrompit sa promenade et fit mouvoir les doigts de sa main comme un homme qui cherche à établir un compte. Nous saurons plus tard ce qu'il supputait. Quand il eut terminé son calcul, un sourire de satisfaction passa sur ses lèvres, ses yeux brillèrent d'un feu plus vif. Il releva fièrement la tête, et dans son enthousiasme, il répondit à la voix de Trifon Ruys qui l'appelait depuis long-temps pour présider au souper : Je viens !

En homme prévoyant, Trifon avait fait transporter en lieu sûr les provisions du mois. Le temps lui avait manqué pour faire descendre à la cave un baril de vin qui se pavanait au milieu de la salle à manger, autrement dit le corps-de-garde. D'un côté un râtelier pour les armes, de l'autre un râtelier plus petit pour les ustensiles de pêche; au plafond, un fanal suspendu par une chaîne de fer; une Sainte-Vierge au dessus de la porte d'entrée; au fond un lit-de-camp. Tel était l'ameublement de cette salle qui servait autrefois d'appartement d'honneur au gouverneur. Trifon et les quatre hallebardiers avaient pris place autour d'une table de bois, lorsque d'un pas lent et solennel le sergent vint occuper la place d'honneur.

Un excellente soupe au poisson, produit de la pêche de la garnison précédente, et la seule chose qu'elle regrettât en quittant l'île, fumait dans un vaste plat. Des cruches, que le vin récemment tiré couronnait encore d'un diadême de mousse, flanquaient les deux extrémités de

la table. Les convives attendaient pour remplir hiérarchiquement leur assiette et leur verre, que le sergent eût donné le signal. Un silence plein d'anxiété régnait autour de lui sans que don Cristobal parût comprendre cette prière muette. Personne n'osait l'interpeler directement. Trifon Ruys seul enfin eut le courage de l'estomac.

— Seigneur sergent, dit-il d'une voix insinuante, j'aperçois là bas une dorade qui aspire à l'honneur d'être goûtée par vous. C'est un excellent morceau que la dorade, n'est-ce pas, vous autres?

— Fameux ! s'écrièrent en chœur les hallebardiers

Don Cristobal tendit machinalement son assiette. Un instant après le plat passait de mains en mains et revenait vide à sa place. Au bout de quelques minutes, il n'y avait plus de soupe au poisson dans les assiettes, ni de vin dans les cruches. Trifon Ruys releva alors la tête, et il s'aperçut que le sergent n'avait pas porté un seul morceau à sa bouche. Habitué aux lubies de don Cristobal, le caporal n'avait point pris garde à sa préoccupation. Ce fut seulement alors qu'il commença à s'alarmer. Selon lui, il fallait avoir des chagrins bien cuisans pour ne point prendre sa part d'une dorade arrosée d'excellent vin d'Oviedo. Le refus d'un brevet d'officier ne lui paraissait pas une raison suffisante pour dédaigner un tel régal. Au moment où il allait s'informer des motifs qui faisaient renoncer don Cristobal à la soupe au poisson, celui-ci lui adressa brusquement cette question :

— Savez-vous, caporal Trifon, l'an, le mois et le jour dans lesquels nous sommes ?

— Seigneur sergent, répondit Trifon étonné, nous sommes, si je ne me trompe, dans l'année 1642, au 15 août, fête de sainte Marie.

— Cette date ne vous rappelle rien ?

— Rien ! dit le caporal après avoir inutilement fouillé tous les coins de sa mémoire.

— Vous êtes oublieux, caporal Trifon Ruys, allez mettre du vin dans les cruches, et buvez !

Un hallebardier s'approcha du tonneau et revint déposer les flacons pleins sur la table. Le sergent remplit lui-même les verres, y compris celui du caporal, de plus en plus étonné.

—Il y a aujourd'hui cinq ans, jour pour jour, heure pour heure, reprit don Cristobal d'une voix haute, que me trouvant à Mexico en compagnie du caporal Trifon Ruys, ici présent, un homme m'a prédit que je deviendrais roi !

Soit que le vin lui eût rendu la mémoire, soit qu'il ne songeât qu'à distraire le sergent qui aimait qu'on lui rappelât ce souvenir, Trifon Ruys s'écria en se frappant le front :

— Franchement, seigneur sergent, je commence à croire que le poisson que nous venons de manger a plus de cervelle que moi. Je me souviens maintenant de cette soirée, comme si c'était hier. Nous étions assis à côté l'un de l'autre, mangeant tranquillement un plat de tomates au piment, préparé par les mains mêmes de l'illustre Zaréguy, le premier cuisinier de Mexico pour les tomates. Au dessert nous demandâmes une bouteille de Xerès.

Je m'amusais à considérer les œillades que lançait le toréador Matéo à la danseuse Coscolina, tandis que vous me parliez d'une chose à laquelle je ne prêtais pas une grande attention, car, s'il faut l'avouer, j'ai toujours eu un faible pour la Coscolina, et je crois que je lui aurais dit quelques mots plus tendres que ceux que j'ai coutume d'adresser à mes hallebardiers, si je n'avais craint de commettre un chrétien avec un misérable sang-mêlé comme ce Lavradi, son amant. J'aimais d'autant plus la Coscolina, qu'elle ne ressemblait nullement à une bohémienne: à ses cheveux blonds, à ses yeux languissans, on l'eût prise pour une duchesse allemande; faisait-elle entendre le bruit des castagnettes, deux étoiles s'allumaient dans le ciel de ses yeux; ses bras nonchalans, ses pieds immobiles s'animaient soudain. Le signal est donné ; entendez-vous craquer son corsage de satin, sa robe semble frémir autour de sa taille; n'apercevez-vous pas la jarretière noire qui retient ses bas de soie couleur d'or ? Je suis certain que ce soir-là elle avait des bas de soie couleur d'or ; je suis également certain qu'au moment où ce damné Lavradi s'approcha de notre table, vous veniez de sortir une bourse pleine d'or pour payer l'hôte. Il regarda long-temps le creux de votre main, et voici ses propres paroles : Seigneur, vous serez roi ! Il l'a dit, aussi vrai que Coscolina avait des bas de soie couleur d'or.

Les hallebardiers, superstitieux comme de

vrais Espagnols, se versèrent une nouvelle rasade, et devinrent attentifs lorsque don Cristobal reprit la parole :

— Oui, je serai roi ! Le ciel m'est témoin cependant que je n'ambitionnais pas ces honneurs suprêmes. Le grade d'officier m'eût suffi. Mon fils aurait pu avouer son père, et l'entrevue qui m'attend dans le ciel avec mes nobles aïeux n'eût pas été trop pénible. Ce grade, je n'ai pu l'obtenir; ni un nom illustre, que dis-je, quatre noms illustres, ni mes services n'ont été assez puissans pour me faire rendre justice. On veut que je meure sous-officier. Je vois que cette idée vous révolte, braves soldats ! Allez remplir les cruches.

Un second hallebardier se leva, et un jet d'un rouge brillant s'élança du tonneau. Les rasades continuèrent ainsi que le discours de don Cristobal.

— Que penserait Dieu ? poursuivit-il en levant les bras au ciel, s'il me voyait arriver au paradis avec les simples galons. Je me ferai justice moi-même ; j'obéirai à la Providence qui m'a parlé à Mexico en présence du caporal Trifon qui attestera le fait.

— Je l'atteste, s'écria Trifon la langue un peu pâteuse, Lavradi vous l'a dit : Vous serez roi !

— Lavradi n'aura pas menti si vous me secondez; allez remplir les cruches !

Un troisième hallebardier prit en chancelant la route du tonneau. Ses mains mal assurées laissèrent échapper une partie du liquide sur la table. Ce qui fit qu'on remplit encore les cruches après avoir bu ce qui restait.

— Un immense avenir de gloire s'ouvre devant nous, reprit don Cristobal; le moment est venu d'apprendre nos noms à l'univers. Comme Cortez et ses compagnons il ne tient qu'à nous de conquérir un monde nouveau en restant ici. Voulez-vous me suivre?

— Jusqu'au bout du monde, répétèrent Trifon Ruys et les hallebardiers : ils avaient tous au moins cinq ou six pintes de courage dans le ventre.

— Il faut, continua don Cristobal au comble de l'exaltation, que le roi d'Espagne se repente de m'avoir méconnu. Demain je lui déclare la guerre. Allez remplir les cruches!

Un quatrième hallebardier alla rendre visite au tonneau. Au lieu du jet brillant de tout-à-l'heure, il n'en sortit plus qu'un filet languissant. Cependant les cruches arrivèrent encore une fois pleines à leur destination.

— Savez-vous ce que nous faisons en ce moment? Nous fondons un royaume. Oui, braves hallebardiers ! j'érige cette île en empire, je vous couvre de titres, d'honneurs, de richesses. Me reconnaissez-vous pour votre roi ?

On aurait proposé aux hallebardiers de reconnaître un pape ou un soudan qu'ils auraient consenti avec la même facilité. Ils poussèrent tous le même cri : Oui ! oui !

Don Cristobal reprit d'un ton solennel :

— Je n'attendais pas moins de votre loyauté et de votre courage. Maintenant je vais vous lire la formule du serment que vous devez me prêter en votre qualité de grands du royaume : Au nom de Dieu et de la sainte Trinité, je jure fidélité à S. M. Cristobal Ier, roi de toutes les îles, et à sa famille.

Le caporal et les soldats vinrent tour à tour prononcer en vacillant les paroles sacramentales : Je le jure !

— Je jure aussi, s'écria le roi des îles, de ne jamais oublier que je vous dois ma couronne et de régner en père de famille. Je vous permets de me baiser les mains.

Les grands du royaume n'eurent pas la force de remplir cette formalité ; l'effet de la boisson se fit sentir. Ils tombèrent tous pêle-mêle sur le lit-de-camp, ivres de vin et de royauté.

L'histoire doit conserver le nom des quatre fondateurs de la monarchie des îles. Le premier s'appelait Miguel Terrero, le second Luiz Ladron, le troisième Josè Tapia, et le dernier Juan Plandolid.

Les soucis de la royauté empêchèrent Cristobal Ier de goûter les charmes d'un long sommeil. A l'aube, il monta sur la plate-forme pour songer au bonheur de ses sujets en fumant sa cigarette. Une chose surtout le préoccupait. Il avait une armée, comment se procurerait-il un peuple? Bah, dit-il, je ferai comme les Romains, je le volerai, soit en faisant des descentes sur la côte, soit en arrêtant les navires au passage. Je me ferai écumeur de sujets. Tous les grands fondateurs d'empires ont agi de la même façon.

Au moment où il s'arrêtait à ce dernier parti, Cristobal Ier aperçut un navire se balançant sur les flots à quelques toises de ses Etats. C'était la *Santa-Trinidad* qui, abandonnée tout-à-coup par le vent sans que l'équipage endormi s'aperçût du changement de temps, courait d'insouciantes bordées devant le théâtre des grands événemens que nous venons de rapporter. Par trois fois Cristobal cria de sa voix royale aux gens du brick de s'arrêter et d'envoyer quelqu'un à terre; mais qui pouvait lui répondre? Tout le monde dormait à bord, excepté Lavradi et Coscolina exclusivement occupés à renouer la chaîne du passé. Le roi de toutes les îles prit ce silence pour une insulte ; il découvrit la lumière de l'unique canon qui défendît encore la citadelle, et mit le feu avec son cigare, la pièce était chargée depuis un siècle, ce qui n'empêcha pas le boulet centenaire de se loger, comme nous l'avons dit tout-à-l'heure, dans la carène passablement vermoulue de la *Santa-Trinidad*.

Au bruit du canon, tout le monde fut bientôt sur pied à bord du brick. Le capitaine s'écria tout effaré : Ce sont les corsaires barbaresques! il faut nous rendre.

— Nous nous rendons, répondit l'équipage en tombant à genoux.

Le pont de la *Santa-Trinidad* offrait en ce moment un tableau digne de pitié : le moine faisait le signe de la croix en récitant des prières; le gracioso promettait à la Vierge de renoncer à la scène si elle le tirait de ce mauvais pas; l'étudiant regardait sa guitare d'un air consterné, le juif s'arrachait la barbe. Trois ou quatre comédiennes, dont nous n'avons pas parlé jusqu'ici par suite d'un oubli impardonnable, se pressaient autour de Coscolina, jurant toutes de se précipiter dans la mer plutôt que de devenir la proie des pirates. Lavradi seul conservait son sang-froid; il cherchait les corsaires barbaresques de toutes parts, lorsqu'en jetant les yeux du côté de l'île il vit un nuage de fumée se dissiper au dessus de la plateforme ; en même temps ces mots parvinrent jusqu'à lui : Faites-les aborder, ou je vous coule.

— Les mécréans se sont seuls emparés du fort, dit Lavradi, il n'y a pas moyen de leur échapper. Une captivité chez les infidèles manquait à mes aventures ; allons, Mesdames, vous avez tout juste le temps de faire un peu de toilette pour paraître dignement devant le pacha. Ah! Coscolina, que n'es-tu la danseuse que j'ai connue, je sais bien qui bientôt serait le captif!

Au lieu de se précipiter dans les flots, ces dames songèrent qu'il valait mieux suivre le conseil de Lavradi. Le capitaine s'était déjà empressé de faire exécuter la manœuvre prescrite. Au bout d'un quart-d'heure, la *Santa-Trinidad* était ancrée sous le canon de l'île, et les passagers attendaient qu'on leur fît connaître leur sort.

Sans le coup de canon tiré par don Cristobal, il est permis de douter que la garnison de l'île se fût éveillée d'aussi bonne heure. La détonation d'une pièce de vingt-quatre chargée depuis un siècle pouvait seule la tirer du lourd sommeil dans lequel l'avait plongée l'orgie de la veille. Le premier soin du caporal Trifon Ruys en entendant cette détonation soudaine, fut de monter sur la plate-forme pour s'assurer si ce bruit ne provenait pas de quelque navire en détresse; il n'aperçut que son sergent debout et la *Santa-Trinidad* mouillée au pied du fort.

— Ce brick que je vois là-bas est-il une galère maure qui vient nous assiéger? demanda Trifon en riant, ou bien, seigneur sergent, avez-vous tiré le canon pour saluer une frégate de S. M. Catholique?

— Comte Trifon, répondit Cristobal avec sévérité, seriez-vous un traître? avez-vous déjà oublié vos sermens?

Trifon recula en s'entendant appeler comte. Cristobal le regardait avec des yeux courroucés. Le caporal ne savait plus quelle contenance tenir devant son chef. Heureusement celui-ci reprit d'un ton plus doux :

— Comte Trifon, hier vous avez juré fidélité à S. M. Cristobal, roi de toutes les îles. Craignez de vous parjurer. En m'appelant sergent vous venez de commettre le crime de lèze-majesté. Pour cette fois je vous pardonne. Il m'en coûterait trop de signaler le commencement de mon règne par l'exécution d'un fidèle serviteur.

Tous les détails de la scène de la veille se présentèrent alors à l'esprit du caporal. Est-il pos-

sible qu'il ait pris au sérieux une telle plaisanterie? se demanda Trifon. Il regarda Cristobal pour deviner si celui-ci voulait rire à ses dépens ; le résultat de son examen le remplit de crainte. La physionomie si calme du sergent avait complètement changé; dans l'espace d'une seule nuit son front s'était creusé de rides profondes; ses yeux, enfoncés dans leurs orbites, tantôt fixes, tantôt d'une mobilité étonnante, brillaient d'un éclat extraordinaire; l'expression de son visage avait je ne sais quoi de vague que l'esprit ne pouvait définir, mais que le regard trouvait pénible.

— Pour vous prouver que je n'ai pas de rancune, continua majestueusement don Cristobal, je vous réserve une mission importante. Comte de Trifon, approchez.

Trifon, presque tremblant, vint se placer à côté du sergent.

— Vous voyez ce vaisseau (il lui montrait en même temps la *Santa-Trinitad*), il faut qu'avant une heure tous les êtres vivans qu'il renferme soient conduits dans mes Etats. Vous me répondez d'eux sur votre tête.

— Mon pauvre sergent! s'écria Trifon, et deux grosses larmes tombèrent de ses yeux.

— Je suis touché de votre repentir, comte; songez à bien remplir mes ordres; faites en même temps préparer la salle du trône : c'est là que je recevrai mes sujets.

Le caporal hésitait à se retirer; il ne voulait pas laisser Cristobal seul sur la plate-forme.

— Est-ce que j'attendrais, par hasard ? s'écria le roi d'une voix terrible.

Trifon, effrayé, se décida à la retraite, mais Cristobal l'arrêta un moment pour lui dire :

— Comte Ruys, je vous nomme amirante, vous porterez d'azur écarté de gueules, tel est notre bon plaisir. Allez.

III.

La folie a ceci de commun avec l'amour : on ne sait jamais l'instant précis où elle commence. La folie de don Cristobal germait probablement dans son cerveau depuis le soir de la fameuse prédiction de Lavradi. Elle devait tôt ou tard éclater, et l'on conviendra que le moment était bien choisi, si l'on se souvient que notre histoire commence à l heure la plus chaude de la plus brûlante journée du dix-septième siècle.

Trifon Ruys ne se crut pas obligé, comme nous venons de le faire, de recourir aux lumières de la psycologie pour expliquer la situation du sergent. Il pensa que le meilleur était de ne pas le contrarier. L'accès pouvait ne pas être de longue durée; il ne s'agissait après tout, pour les passagers de *la Santa-Trinidad,* que d'une relâche de quelques heures. Après avoir tenu conseil avec la garnison, le caporal résolut d'exécuter les ordres de don Cristobal. En conséquence, les hallebardiers se partagèrent la besogne. Ladron et Tapia firent disparaître du corps-de-garde les traces de l'orgie de la veille et essayèrent de le métamorphoser en salle du trône, tandis que Trifon, à la tête du brave Terrero et de l'invincible Plandolid, opérait le débarquement ordonné par le roi.

Au lieu de turbans, de barbes, de cimeterres. Lavradi fut fort étonné de voir paraître deux hallebardes précédées d'un homme aussi gros que lui, et tenant un espadon à la main. Les Barbaresques, pensa-t-il, auront égorgé la garnison et se seront revêtus du costume espagnol pour se moquer de nous ou pour nous inspirer plus de confiance; ce qui le confirma pour le moment dans cette idée, ce fut de voir que l'homme à l'espadon se contentait de faire signe aux passagers de descendre, et leur montrait le pont-levis sans proférer une seule parole. Bientôt la poterne s'abaissa sur le dernier prisonnier; l'expédition paraissait s'être terminée au grand honneur de Trifon. L'imprudent n'avait oublié qu'une chose, c'était de faire la visite du navire. Le petit mousse s'était caché à fond de cale; ne voyant personne sur le rivage, il parvint à détacher la chaloupe et fit force de rames vers Gijon.

A force de soins et de patience, Ladron et Tapia étaient parvenus à donner un aspect assez imposant au corps-de-garde. Le tonneau de la veille, recouvert des lambeaux d'un drapeau, formait le trône : le lit-de-camp tenait lieu d'estrade. A droite et à gauche du roi s'élevaient les armes rangées en faisceau. En mettant le pied dans la salle, Cristobal Ier ne put s'empêcher d'admirer cet arrangement et de dire à Ladron : Je te nomme intendant du palais, et

toi, Tapia, je t'accorde le grand-cordon de mes ordres. Qu'on fasse entrer !

Les deux hallebardiers qui avaient reçu le mot d'ordre de Trifon Ruys, s'inclinèrent et les prisonniers furent introduits.

Le juif qui parlait toutes les langues et qui tremblait le plus, se précipita aux pieds de Cristobal Ier et lui adressa une harangue en barbaresque.

— Je consens à ce que tu t'exprimes en espagnol, dit le roi qui ne comprenait rien à ce baragouin ; choisis parmi les cinquante-quatre dialectes de l'Espagne celui qui te conviendra le mieux, et rassure-toi !

— Perle de l'Orient, s'écria alors Lavradi en baissant la tête et en arrondissant ses bras de chaque côté de son front, lumière du ciel, cet homme n'a pas la parole facile ; l'éclat de ta puissance l'a troublé ; daigne permettre à ton serviteur, puissant Achmet...

— Je ne m'appelle point Achmet.

— Sublime Hassan...

— On ne m'a jamais nommé Hassan.

— Divin Mustapha...

— Intendant du palais, qu'on fasse taire cet homme : personne ne doit parler ici sans que je l'interroge ; c'est à toi que je m'adresse, continua don Cristobal en montrant le juif : Qui est-tu?

— Je suis le juif El Rosso, né à Mexico ; je me rends à Barcelone, où m'appelle une fourniture de grains.

— Je vous charge de contracter un emprunt en mon nom ; juif El Rosso, vous êtes mon argentier.

Après sa déconvenue oratoire, Lavradi s'était perdu dans la foule, cherchant à se faire oublier derrière l'ampleur de la Coscolina, lorsqu'en entendant parler de Mexico, il releva la tête et se mit à considérer avec la plus grande attention le roi de toutes les îles.

— Parbleu, dit-il à sa compagne, je serais bien étonné si ce corsaire barbaresque, qui joue une si singulière comédie en ce moment, n'était pas un certain gentilhomme auquel je soutirai un soir une once d'or en lui disant la bonne fortune dans l'hôtellerie du brave Zareguy, près de la Casa d'el Strada, à Mexico. Autant qu'il m'en souviens, je ne lui avais pas prédit qu'il deviendrait forban et renégat.

— Non, bourreau, tu lui avais prédit autre chose ; mais n'importe, dans peu ton compte sera clair, foi de Trifon Ruys.

Depuis quelques minutes, attiré par je ne sais quel vague souvenir, par une idée de ressemblance lointaine, le caporal rôdait autour de Coscolina. Il n'avait eu qu'à écouter Lavradi pour voir ses soupçons se changer en certitude. Son indignation s'était fait jour tout de suite.

— Trifon Ruys est parmi les renégats, dit Lavradi, je suis mort.

S. M. Cristobal avait successivement adressé la parole à tous les assistans. La plupart avaient reçu un emploi. Le moine était devenu grand-aumônier, l'étudiant précepteur des enfans, le *gracioso* valet de chambre. C'était le moins bien partagé de tous. Il devait chaque matin éveiller le roi en lui disant : Levez-vous, sire ! vous avez de grandes choses à faire.

Le regard du roi découvrit enfin Lavradi.

— Approche, lui dit-il, toi qui parlais si bien tout à l'heure ; que pourrait-on faire de toi?

— Un premier ministre, regardez mon ventre.

Après tout, se dit Lavradi, puisqu'il faut mourir, moquons-nous de ce pirate qui se moque de nous depuis assez long-temps. D'ailleurs, tout espoir n'est pas perdu ; il ne m'a pas reconnu, et sans ce maudit Trifon...

— Connais-tu, reprit le roi, la politique ?

— Comme si j'avais été confesseur du confesseur du roi.

— Nous te verrons à l'œuvre. Tu es premier ministre.

— Merci.

— Quant à vous, mesdames, continua Cristobal Ier en montrant le groupe des tragédiennes avec un geste noble et gracieux à la fois, vous ne vous plaindrez pas, je l'espère, de votre sort. Je vous donne en mariage aux plus braves seigneurs de ma cour. L'une sera baronne de Plandolid ; l'autre comtesse de Ladron ; celle-ci marquise de Terrero, celle-là duchesse de Tapia. Pour vous, madame, ajouta-t-il en montrant Coscolina, vous ne serez pas la moins bien traitée. Prince Ruys, fléchissez le genou et baisez la main de la camerera-mayor. Je veux qu'elle soit votre femme

Il y a cinq ans peut-être le caporal aurait pu

consentir à devenir l'amant de la belle, gracieuse, charmante Coscola, Coscolina, Coscolinetta ; mais son époux, jamais ! et aujourd'hui moins que jamais. Quoique Espagnol et galant, il eût voulu être à cent pieds sous terre. Il obéit en maugréant pour ne pas aggraver la maladie du sergent par une résistance inutile.

— Prince Ruys, lui dit le roi quand il se fut relevé, couvrez-vous devant moi, vous êtes grand des îles de première classe. Grand-aumônier, allons chanter un *Te Deum* avant de célébrer ces cinq mariages. Je signerai au contrat : il ne me reste plus qu'à fixer votre sort, messieurs, et il montrait l'équipage de *la Santa-Trinidad* : Je vous nomme mon peuple !

Amirante, ordonnez qu'on tire le canon pour célébrer mon avènement ; grand-intendant du palais, montrez-moi le chemin de mes appartemens, et vous, mon chambellan, faites-moi souvenir d'écrire demain matin à un savant français pour lui demander un projet de constitution.

A revoir, messeigneurs, je suis content de vous!

S. M. Cristobal Ier se retira laissant l'assistance plongée dans le plus profond étonnement.

— Que signifie tout ceci ? se dit Lavradi ; ces gens-là sont bien gais pour des renégats et des Barbaresques. Si je pouvais m'échapper !...

— Tu m'abandonnerais donc ! s'écria Coscolina qui avait entendu ces derniers mots. O le plus ingrat des mortels !

— Trève de tragédie, ma chère, ce serait bien plutôt le moment de faire la folâtre et d'essayer le pouvoir de tes charmes sur cet infernal Trifon Ruys. Tâche de le séduire, et demande-lui ma grâce pour prix de ta défaite.

Après avoir accompagné le moine dans la chapelle, où il avait fait une courte prière pour la guérison de don Cristobal, le caporal rentrait dans la salle d'audience, lorsque les derniers mots de Lavradi frappèrent son oreille.

— Ta grâce! s'écria-t-il en saisissant l'ex-sorcier à la gorge ; sais-tu bien, misérable, que tu es l'auteur de tous nos maux ! Sans toi, sans ta fatale prédiction, à l'heure qu'il est, don Cristobal pêcherait tranquillement à la ligne, tandis qu'il se croit, ainsi que tu as eu l'impudence de le lui promettre, devenu roi de cette île, où il a mis le pied hier pour la première fois ; je te tiens maintenant, il faut que je me venge ; toi, qui connais l'avenir, avais-tu deviné que mes mains feraient à ton égard l'office de la potence que tu as si souvent méritée ?

En même temps il serrait la gorge de la victime de manière à déterminer chez elle ce que le vulgaire nomme un coup de sang, et les savans une attaque d'apoplexie.

— Au secours! au meurtre! hurla Lavradi qui se débattait contre cette terrible étreinte, on veut m'immoler contre le droit des gens ! J'en appelle au roi, où est le roi? vive le roi!

Attiré par ces cris, Cristobal Ier se présenta à la porte de la salle du trône.

— Que se passe-t-il donc ici ? demanda-t-il avec sévérité, et qui ose ainsi crier dans mon palais pendant que je médite sur le bonheur de mon peuple?

Lavradi profita de ce moment pour se tirer des griffes du caporal.

—Sire, répondit-il en se jetant aux genoux du roi, l'amirante, jaloux des faveurs dont vous avez daigné me combler, s'est mis à la tête des mécontens. Il a ourdi une conspiration contre les jours de votre premier ministre. Sans le secours inespéré de votre royale présence, j'allais périr sous le fer des conjurés.

Rassuré sur sa vie, et sachant qu'il avait affaire à un fou. Lavradi s'en donnait à cœur-joie.

— Relevez-vous, fidèle serviteur, ce que vous venez de m'apprendre me perce le cœur! Eh quoi ! ajouta Cristobal d'une voix sombre et douloureuse, déjà l'intrigue et l'envie dressent leur tête hideuse ! C'est celui que je croyais le plus sincère de mes amis qui le premier a levé l'étendard de la révolte. N'importe, il faut un exemple ; je remplirai mon devoir quoi qu'il puisse m'en coûter. Amirante, envoyez-moi votre démission de tous vos emplois ; faites assembler le conseil de guerre qui doit vous condamner à mort. Je vous fais grâce de la potence. Vous serez fusillé avant le coucher du soleil. Allez !

Quant à vous, premier ministre, suivez-moi, nous avons à causer des affaires de l'État.

Le roi prit familièrement le bras de son ministre. En passant devant le caporal, Lavradi lui dit d'un ton dédaigneux :

— Allez donc vous faire fusiller, puisque le roi le veut : moi, je vous pardonne.

Trifon Ruys était atterré, et vraiment il avait sujet de l'être. Le *gracioso*, en quittant le navire, avait emporté un coffre dans lequel se trouvait, entre autres effets, un costume complet pour jouer le principal rôle dans *El Falso Rey* (le faux roi) comédie burlesque et fameuse de Calderon. Cristobal, mécontent de voir son chambellan ordimaire tenir obstinément sous son bras, contre tout sentiment de l'étiquette, ce coffre de marchand forain, l'avait fait tomber d'un coup de poing. Une couronne en carton, un sceptre en bois doré, un manteau rouge et une tunique bleue s'étaient échappés de leur prison mal fermée. Aussitôt Cristobal de s'affubler de ces oripeaux sans oublier la couronne et le sceptre. C'est dans cet équipage qu'il venait de se présenter devant Trifon, bien plus effrayé de cette dernière marque de folie que de sa mort prochaine.

— Pauvre Carmen, fit-il tristement, comment lui apprendre cette nouvelle?

Carmen était en proie à des inquiétudes bien plus poignantes. A peine débarqué à Gijon, le mousse vint annoncer qu'il venait d'échapper par miracle aux corsaires barbaresques. L'île d'El Rey était en leur pouvoir; la garnison avait été massacrée, et les passagers de la *Santa-Trinidad* réduits au plus affreux esclavage. L'intention des pirates, s'il fallait en croire le mousse, était de faire une descente, de mettre le feu à la ville, et de passer tous ses habitans au fil de l'épée. L'ayuntamiento tint conseil. Un courrier extraordinaire partit pour Madrid ; le conseil décréta une procession et l'envoi de deux trincadoures armées pour observer l'île. Carmen avait obtenu la permission de s'embarquer avec son fils sur une des trincadoures. Elle voulait offrir tout ce qui lui restait d'or et de bijoux aux Barbaresques en échange du corps de son mari. La pauvre femme, serrant son fils contre son cœur, pleurait déjà dans un coin du bateau le seul appui qui lui restât au monde. L'escadre, poussée par un vent favorable, s'approchait de l'île. On avait entendu le canon dans la matinée, et l'on supposait que les Barbaresques avaient fait sauter la citadelle. Les deux trincadoures voguaient de conserve de peur de surprise. Bientôt la vigie signala l'île. La citadelle se trouva intacte à l'étonnement général. La flotte mit en panne. Du haut des proues on distinguait parfaitement ce qui se passait dans les Etats de Cristobal Ier. Au sommet d'une roche, un groupe d'hommes et de femmes agitait des mouchoirs comme pour engager l'escadre à aborder. Au milieu de groupe brillait l'uniforme de deux hallebardiers. L'œil perçant de l'Indienne reconnut bientôt ceux qui la portaient.

— C'est Luiz Ladron, s'écria-t-elle, et Natal Plandolid; vite une barque !

— Prenez garde, senora, répondit l'amiral, c'est peut-être une ruse. Les Barbaresques auront pris le costume des hallebardiers. Ces gredins n'en font jamais d'autres. Je vais mettre le siége devant l'île, d'après toutes les règles de l'art, nous les bloquerons, nous les réduirons à la famine, ils se rendront, et dans un mois nous saurons parfaitement à quoi nous en tenir sur ces gens qui vous font des signaux avec leurs mouchoirs.

— Mon mari vit encore peut-être, je veux le sauver ou partager son sort. Une barque, au nom du ciel !

— Détachez la chaloupe, reprit l'amiral, la stratégie des siéges recommande de commencer les opérations en envoyant en avant quelques éclaireurs. La senora remplira parfaitement cet office; qu'elle me permette, pour plus de sûreté, de lui lire le chapitre huitième de la tactique à l'endroit d'éclaireur.

Sans attendre ces instructions, Carmen embrassa son fils et se précipita dans la chaloupe. Plus d'une fois dans sa jeunesse elle avait conduit la pirogue paternelle sur les fleuves mexicains. Elle se mit à ramer vigoureusement, et bientôt elle atteignit l'île. Trifon Ruys, averti par ses compagnons qui avaient reconnu Carmen, vint lui ouvrir la poterne.

— Mon mari? lui dit-elle d'une voix brève et saccadée.

Le caporal baissa la tête sans parler.

— Il est mort !

— Plût au ciel ! répondit douloureusement Trifon.

— Conduis-moi vers lui, je veux le voir.

— Puisque vous le voulez, attendez-moi ici, je vais le prévenir de votre arrivée. Pauvre

femme, murmura-t-il en s'éloignant. que va-t-elle dire?

Dans une chambre basse de la citadelle, devant une table vermoulue, sur des escabeaux chancelans, le roi et son premier ministre causaient des affaires de l'Etat.

— Que pensez-vous, demandait Cristobal, d'une alliance avec la France ?

— Sire, répondait Lavradi, je ne la conseille point à votre majesté. Les continens font des alliances de principes, les îles font des alliances d'intérêt. Vous avez besoin d'une flotte, alliez-vous avec le Turc!

— J'avoue mon faible pour le Français.

— Le Turc a bien son charme.

— Que votre volonté soit faite, seigneur premier ministre, demain nous signerons un traité avec le Turc.

Cristobal poussa un soupir que l'alliance avec le Turc ne parut pas seule lui arracher.

— Votre majesté souffre, dit Lavradi, que ce tête-à-tête commençait à ennuyer. Veut-elle que j'appelle le grand-chambellan?

— C'est inutile, seigneur ministre, un roi doit cacher ses douleurs.

— Sire, de quoi vous plaindriez-vous? Votre royaume est puissant, votre couronne est brillante; vous avez un ministre gras; vous vous alliez avec le Turc. Que manque-t-il à votre félicité?

— Il y manque la reine!

— Au plus fort de sa puissance, le roi songeait à Carmen. Comme pour exaucer son désir, Trifon se présenta. Cristobal ne se souvenait plus qu'il venait de le condamner à mort.

— Que désire l'amiral?

— Sire, la reine est là qui voudrait...

— O ciel! par quel prodige! Pourquoi ne l'a-t-on pas introduite tout de suite? ajouta le roi.

— J'ai craint que l'éclat qui vous environne, ce costume avec lequel elle n'est pas familiarisée, n'agissent trop vivement sur sa faible tête. Si vous commenciez par ôter cette couronne...

— En vérité, prince Ruys, vous êtes fou! Que je quitte ma couronne. Qu'en pensez-vous, premier ministre? Conduisez la reine vers moi.

— En vérité, prince Ruys, vous êtes fou, répéta Lavradi; conduisez la reine vers le roi.

— Et ne pouvoir lui tordre le cou! grommela Trifon; si jamais je le tiens! Entrez, Carmen, ajouta-t-il à voix basse; embrassez le sergent, et surtout ne le contrariez pas.

Carmen ne comprenant rien à cette recommandation, s'élança dans les bras de son mari. A peine si on pouvait entendre les paroles de tendresse qui se faisaient jour à travers ses sanglots.

— Vivant! disait-elle d'une voix entrecoupée, ils ne t'ont pas tué! Le ciel a eu pitié de moi et de mon enfant. Parle donc, pourquoi ne pas m'embrasser comme autrefois?

Cristobal fit un violent effort sur lui-même pour repousser ces caresses. Trifon Ruys pleurait dans un coin. Carmen s'aperçut alors de l'étrange accoutrement de son mari. Le roi venait d'ordonner qu'on prévînt la camarera-mayor de l'arrivée de la reine.

— Que vous a fait votre pauvre femme, poursuivit Carmen, pour que vous la receviez ainsi? Est-ce bien là le costume d'un homme tel que vous? Que me parlez-vous de la camerera-mayor? ce n'est pas le moment de rire. J'ai bien souffert pour vous depuis ce matin. N'êtes-vous pas Cristobal? ne suis-je plus Carmen?

— Je suis le roi et vous êtes la reine de toutes les îles. Je ne veux point pousser l'oubli des convenances jusqu'à ne point faire avertir la camerera-mayor de votre présence.

Carmen, accablée par la surprise et un secret pressentiment, s'affaissa sur elle-même. Son mari essaya de la retenir.

— Relevez-vous, madame: que voulez-vous que pense la cour?

La jeune femme comprit la recommandation du caporal.

— Seigneur, ayez pitié de nous? Je n'ai plus de mari, mon fils n'a plus de père. En disant ces mots, elle s'évanouit.

Trifon accourut pour la secourir. Lavradi n'avait pas attendu jusque-là pour s'esquiver. La vue de deux trincadoures, dont l'équipage avait fini par se mettre en communication avec l'île, le rassura sur les dangers qu'il pourrait courir en mettant fin à cette comédie. Il rentra

donc, la mine effarée, les cheveux en désordre; sans donner au roi le temps de l'interroger, il lui dit, en portant une main auguste à sa bouche :

— Sire, j'ai de tristes nouvelles à vous communiquer.

— Parlez sans crainte, seigneur ministre, je puis tout apprendre, parce que je ne crains rien.

— Une flotte espagnole cerne l'île.

— Mon cousin d'Espagne me déclare le premier la guerre : tant mieux, le bon droit sera de mon côté. Que l'armée couvre tous les points menacés; qu'on accueille le premier vaisseau qui se présentera par une grêle de boulets. Je vais me mettre à la tête des troupes.

— Sire, l'armée est mécontente et refuse de marcher. Toutes les gargousses disponibles ont été brûlées pour célébrer votre glorieux avènement. Il vaut mieux capituler.

— Jamais! Nous avons pour un mois de vivres, et pour deux mois, en nous débarrassant des bouches inutiles. Nous mangerons nos dernières bottes, s'il le faut. L'armée m'abandonne. Je vais me présenter au peuple. La reine est ici; qu'on m'apporte l'infant.

— Le peuple veut rentrer sous la domination espagnole. En attendant, il a proclamé l'anarchie; l'infant est retenu en ôtage sur la flotte.

— Voilà les fruits de ma clémence; trahi! abandonné! Du moins l'ennemi ne m'aura pas vivant.

Il se jeta comme un furieux sur l'espadon du caporal Trifon. Carmen, qui venait de reprendre ses sens, l'arrêta au moment où il allait se frapper.

— Pardon, Madame, poursuivit le roi avec une fermeté pleine de résignation, j'oubliais que vous me restiez. Seigneur ministre, vous avez été fidèle au malheur, je ne dois pas vous envelopper dans ma disgrâce; je vous rends votre serment. Maintenant, qu'on me conduise vers l'Espagnol; vaincu, il me verra avec un visage victorieux. Adieu, royaume où j'espérais faire fleurir le bonheur et la paix! Adieu, peuple ingrat! Rêves de puissance et de gloire, adieu! Prince Trifon, embrassez une dernière fois votre roi proscrit! Et toi, ma fidèle et loyale amie, ils ne t'auront pas. Marchons, Messieurs!

Cristobal brisa son épée.

On vit alors un magnifique et imposant spectacle. Appuyé d'un côté sur l'épaule de Trifon, de l'autre sur celle de Lavradi, Cristobal Ier s'avança lentement sur le rivage. Carmen les suivait en pleurant. L'équipage et les passagers de la *Santa-Trinidad* saluèrent à son passage le monarque captif. Quand celui-ci fut sur le point de passer sur la flotte ennemie, Lavradi s'agenouilla devant lui, et, baisant encore une fois sa main royale, il lui dit : « Sire, espérez : l'exil n'est pas la tombe. » Cristobal lui répondit par un sourire mélancolique, et la mer sépara pour jamais le roi et son fidèle ministre.

Trifon Ruys fut obligé de renoncer à se venger de celui qu'il appelait l'auteur du désastre. Il suivit le sergent.

Sur l'avant d'une des trincadoures, on avait ménagé une place pour le pauvre fou. Carmen, noyée de larmes, et Trifon, non moins désespéré, prirent place à côté lui. Son fils jouait sur ses genoux. L'enfant prit la couronne de carton, et, après l'avoir mise en pièces, il la lança dans les flots, ainsi que le sceptre de bois doré.

— Sceptre, couronne, hochets d'enfant, murmura Cristobal en secouant la tête, mon âme ne vous regrette pas.

On n'était plus qu'à cinq ou six toises de Gijon.

— Eh bien! camarera-mayor, disait Lavradi à Coscolina sur la dunette de la *Santa-Trinidad*, qui, cette fois, prenait bien réellement la route de Barcelone, il paraît qu'on n'échappe pas facilement à sa destinée. Je lui avais prédit qu'il deviendrait roi, il l'a été réellement. Ma foi, je regrette que la comédie ait sitôt fini. J'étais parfaitement à ma place, premier ministre d'un fou, moi qui vais servir de valet à un homme qui prétend faire marcher les vaisseaux sans voiles et sans rames.

Lorsque la flottille prit terre, tous les habitans de Gijon étaient sur la plage. Les troupes, rangées en bataille, attendaient l'ennemi. Trifon aborda le premier. Le commandant et lui s'entretinrent pendant quelques minutes. On amena don Cristobal.

— En mettant le pied sur le sol étranger.

dit-il au commandant, je me fie à votre loyauté. Je suis maintenant votre prisonnier : vous n'oublierai pas que tout à l'heure j'étais roi. Où allez-vous me conduire?

Le commandant jeta un regard de pitié sur son ancien frères d'armes ; puis il lui répondit :

— A San-Lazare, avec tous les honneurs dus à votre rang.

ÉPILOGUE.

Deux ans après la chute de la puissante monarchie des îles, don Cristobal résidait encore en son palais de San-Lazare. Carmen, devenue sœur de charité, soignait elle-même son mari. Trifon Ruys, retiré du service, avait obtenu la place de portier de l'hospice. Le fils de don Cristobal ne put s'empêcher d'aller chercher fortune au Mexique ; l'infant y mourut de la fièvre jaune. L'usage de mettre garnison à l'île d'El Rey s'est perpétué jusqu'à nos jours. Dernièrement, un voyageur, visitant cette île célèbre, y a entendu les guitares des huit milicianos. On ne dit pas s'ils ont encore pour consigne de s'opposer au débarquement des Maures.

T. D.

Siècle.

ROBERT.



A l'entrée de l'automne de 1823 j'étais montée joyeuse dans une diligence qui m'emportait vers un joli village situé au confluent de la Marne et du grand Morin. Deux ans entiers, deux ans d'exil passés à Paris, avaient rendu plus forts mes continuels désirs de vivre d'un air pur et libre ; de voir de ma cellule le ciel large de l'horizon lointain ; de sortir à ma fantaisie, sans souci de ma toilette ou des rencontres ; de marcher sans but, me laissant prendre à des pensées sérieuses ou frivoles, interrompues vingt fois pour admirer soit un vaste paysage, soit un arbre, une fleur, un insecte, d'habiter la campagne enfin. Alors, il ne s'agissait que d'y séjourner quelques semaines ; mais j'étais encore à l'âge où l'imagination multiplie les semaines, en fait des années, et, dans le jour qui les commence, n'a garde de s'inquiéter du jour qui les finira. Je partais avec une famille que ma foi d'alors aux amitiés de ce monde me faisait considérer comme mienne; parmi ses membres, plus jeunes et plus vieux que moi sont morts ! et les autres, en rassemblant tous leurs souvenirs, auraient peut-être peine à retrouver mon nom ; pour moi, ce passé n'est plus qu'un songe, mais tout ce que ma mémoire a ressaisi m'est cher et m'amène un plaisir.

A ce moment, mes compagnons de voyage me faisaient besoin, et je leur étais nécessaire. Toutefois, à peine avions-nous parcouru quelques lieues, que la gaîté douce qui se révélait dans mon babil vif et rieur, était déjà presque évanouie. Il y a des caractères marqués d'un tel sceau, que la gaîté n'est pour eux qu'un oi-

seau de passage, qui, dans ses courtes apparitions, ne dit même pas toujours *au revoir*; ils peuvent pendant quelques instans être emportés hors de leur nature, mais un mot, un souvenir, une impression, les y fort bientôt revenir. Si je devins triste cette fois, c'est que le jour fuyait devant l'ombre, et qu'à cette heure, sans intention, sans m'en apercevoir, je deviens muette et pensive : il semble que l'obscurité extérieure pèse aussi sur mon âme. Pourtant le crépuscule nous permettait encore de nous voir, et M. P..., qui, étonné de mon silence subit, me regardait depuis cinq minutes, s'écria en riant : Eh ! qu'a donc notre Julie ? sa figure est devenue tout-à-coup d'un sombre effrayant. Mme P..., ses deux fils, et Sophie, sa fille, jetèrent les yeux sur moi, tandis que je rougissais, autant que peut rougir un teint pâle et brun.—Une vraie figure à mélodrame, dit l'aîné des fils.

— Voyons, reprit M. P... avez-vous jamais fait un mélodrame ?

— Mais oui, répondis-je en riant à mon tour; cela m'amusait beaucoup.

— Ah ! s'écria Sophie, tu vas nous en faire un à la campagne.

— Bah ! tu n'y songes pas, dans le tumulte des vendanges, au milieu des beautés de la nature, qui, semblable à une coquette dont la vieillesse approche, prodigue en automne tous ses charmes pour se faire regretter. Encore, si vous aviez là-bas quelque vieux château, quelque chronique mystérieuse !

— Qu'en sait-on ? dit M. P... avec son air fin et railleur.

— Ah ! contez-nous cela.

—Moi, je n'ai rien à conter, je dis seulement que dans notre pauvre village il y a peut-être quelque histoire à faire peur.

Les rires redoublèrent, et je n'insistai pas. Cependant nous approchions, et, malgré l'obscurité croissante, nous pûmes encore apercecevoir la maisonnette où l'on nous attendait; mon attention en fut détournée, non par le château moderne qui s'élevait fièrement à côté, mais par le parc vaste, ombragé, qui en dépendait.

— A qui cette propriété ? demandai-je ?

M. P... regarda autour de lui comme si quelque esprit pouvait se glisser dans la diligence que nous occupions toute, et me répondit à voix basse : — A Robert-le-Diable.

J'ouvris d'abord de grands yeux étonnés, puis secouai la tête de manière à signifier : Vous vous moquez de moi.

— Non, en vérité, dit Mme P..., ce château appartient en effet à un homme bizarre, qui s'appelle Robert, et ses façons d'agir sont telles, que c'est toujours Robert-le-Diable quand on en parle.

J'avais sur les lèvres une multitude de questions; mais nous étions arrivés, et les saluts de bienvenue des paysans qui se trouvaient là, et le tapage de l'installation, ne me permirent pas d'en faire une seule à déjeuner. Le lendemain Robert-le-Diable me revint à la mémoire : je demandai quelques détails, et ce fut à qui chargerait de sombres couleurs le portrait qu'on me fit de cet homme.—On ne sait d'où il sort.— Il est vieux et laid; il n'a ni famille ni affection. —Avec une fortune incalculable, il est avare et dur.—Il ne vient jamais qu'à minuit et s'en retourne avant le jour. — Ce château, entretenu avec soin, meublé avec luxe, il ne veut ni l'habiter, ni le louer, ni le vendre.

— Sait-on quelque chose de son histoire ?

— Peut-être, répondit M. P...; mais il a eu des mœurs si infâmes, qu'on ne saurait vous dire cette histoire, mesdemoiselles.

Cette réplique me réduisait au silence, mais je n'en eus que davantage le vif désir de voir Robert-le-Diable et de connaître ce qu'il cachait à tous. Il nous est naturel d'avoir une ardente curiosité pour tout ce qui est en dehors de la foule; dans l'âme de ces êtres à part, la nature a toujours dépensé une richesse de pensées, des passions larges et énergiques, dont le spectacle laisse un grand souvenir.

On parla de promenade, et j'appris avec un grand plaisir que le parc de M. Robert nous était ouvert à toute heure. Cinq minutes suffisaient pour s'y rendre, et dans cette propriété, plus pittoresque que vaste, nulle trace de négligence n'indiquait l'absence et presque l'oubli du maître. Une belle matinée, un ciel pur et brillant de lumière, la bruyante et nombreuse compagnie où je me trouvais, détournèrent mon esprit de ses réflexions sérieuses, et j'étais encore à l'âge où des courses, des jeux d'enfant,

des rires sans cause, ont du charme. Nous avions été reçus par la femme de charge ; son accueil poli, mais grave, l'accent mélancolique qu'elle donnait à ses paroles les plus différentes, me la firent regarder avec attention. Sur sa figure triste et maladive, il y avait une habitude de solitude et de silence, mais non d'ennui, comme si quelque puissant souvenir suffisait à sa vie. Toutes les fois que nos éclats réveillaient les échos du parc, elle tressaillait, mais ne s'opposait pas à notre gaîté. Rentrée à la petite habitation de Mme P..., je m'en voulus d'avoir presque signalé par des folies puériles ma première visite à ces bois, à ces ombrages féconds en inspirations poétiques et en rêveries de bonheur. Aussi, quand après dîner, toute la famille alla dans l'étroit jardin visiter tel ou tel pommier, ou le carré de fraises qui avait moins rendu que l'année dernière, je m'échappai sans prévenir personne, et me dirigeai en courant vers le parc de M. Robert.

Je trouvai la grille ouverte, et personne n'était là pour me dire : Où allez-vous? C'était une soirée de septembre dans toute sa splendeur. J'entrai sous de sombres et fraîches allées avec ces émotions profondes, ce recueillement qu'on trouve toujours là où se révèle la divinité. C'est qu'en effet, dans ce que la nature rassemble pour flatter nos sens, dans ses tableaux, ses parfums, ses harmonies, il y a la manifestation énergique d'un pouvoir, d'une sagesse et d'un ordre dont nous ignorons l'essence, mais que nos rapports avec tout ce qui est créé nous forcent à reconnaître, en dépit de notre raison, qui rejette parce qu'elle ne comprend pas. J'errais au hasard, respirant avec volupté cette fraîcheur embaumée que l'automne apporte aux bois, et choisissant l'avenue, le bosquet dont je ferais mes retraites favorites. Au détour d'un sentier, je trouvai des ombrages plus soignés, plus touffus que je n'en avais encore vu dans ce parc; un épais gazon, que la main de l'homme avait semé de fleurs rares et odorantes, eût défendu le moindre bruit au pas le plus lourd. Au milieu de cette enceinte, une colonne de marbre noir, entourée d'une balustrade, disait que quelque voyageur d'ici-bas avait trouvé là ce repos dont l'attente certaine est souvent notre plus sûr abri contre le désespoir. Je me rapprochai, car une inscription en or se détachait sur le marbre, et je lus ce seul mot : *Tout.* J'eus beau chercher, rien de plus n'apprenait qui s'était arrêté là. Mais devinant qu'entre Robert-le-Diable et ces lieux où la mort apparaissait si touchante et si mystérieuse, il y avait des liens subsistans encore dans toute leur force, mon imagination s'égara dans mille conjectures, jusqu'à ce que la nuit presque noire m'avertît qu'il était temps de rentrer. En sortant de la grille, toujours ouverte, je faillis me heurter violemment contre un cabriolet arrêté à la porte, et qui me parut sale et vieux.

Aux nombreuses questions qui m'accueillirent dans le salon de Mme P..., je répondis de manière à laisser voir que je désirais disposer quelquefois d'une heure à ma fantaisie. Ils comprirent ce besoin que l'on a souvent d'être seul, et ne s'y opposèrent pas.

— Julie, s'écria tout-à-coup M. P..., si vous désirez voir Robert-le-Diable, il vient d'arriver; et cela est fort extraordinaire, car il était jour encore. On dit même, mais je ne puis le croire, qu'il ne repartira demain qu'à midi ; si cela est vrai, nous irons le visiter.

— Il reçoit donc? demandai-je étonnée,

—Oui, et même comme un homme ordinaire, quand l'heure où il passe est convenable.

— Je parie, dit Mme P..., que Julie va chercher s'il n'a pas le pied fourchu.

Ce n'était pas tout-à-fait ma pensée ; mais il est vrai que je me faisais de cet homme un de ces êtres qui recèlent dès l'abord une vie étrange et orageuse, et dont l'aspect fait souhaiter passionnément d'entendre leur histoire. En cette occasion, je fus complètement désappointée. M. Robert, que je vis le lendemain matin, n'avait d'autre apparence que celle d'un fermier de mauvaise humeur : sa figure commune, sa tournure vulgaire, ses vêtemens négligés, me forcèrent presque de renoncer à tous les romans que j'avais rêvés sur son compte : peut-être son front élevé, et le feu qui brillait parfois dans ses yeux, avaient-ils contribué à donner autrefois une existence à sa physionomie; mais les traces en étaient bien fugitives. Notre visite fut courte, et remplie seulement de lieux-communs et de politesses; vers le milieu du jour, M. Robert partit, et je ne le revis plus.

Toutefois, je n'en fus pas moins curieuse de connaître le mystère dont il était le héros, malgré son extérieur si semblable à beaucoup d'autres, et je ne sais pourquoi je me persuadai que la femme de charge en était instruite. J'allais tous les soirs faire une promenade solitaire dans le parc, et je trouvais souvent Mlle Pélagie assise à la grille. D'abord elle me salua d'un air distrait et comme étonnée de me voir seule, et Dieu sait si je mis toutes mes grâces à lui rendre son salut, puis ma physionomie naturellement sérieuse, et mon assiduité me la rendirent favorable; elle m'attendait chaque soir, et un sourire mélancolique précédait quelques paroles que je lui rendais avec usure ; néanmoins, je n'osais lui faire une seule question; cette manière d'apprendre n'a jamais été la mienne, les bavards n'en ont pas besoin pour tout dire, et elles indisposent les esprits discrets. Je me reposais un soir au bosquet du tombeau, et, soit l'influence du lieu, soit disposition particulière, mes rêveries prirent une teinte de tristesse et de découragement qui me montra la vie comme une course fatigante, sans vrais plaisirs, et surtout sans but où puissent s'employer dignement toutes nos facultés. Je me laissai aller à cette douleur vague, quelques larmes s'échappaient de mes yeux fermés, je tressaillis... Une main s'appuyait sur mon épaule, une voix basse et douce me dit :

— Vous pleurez, mon enfant; est-ce sur cette tombe ou sur vous ?

— Sur l'une et sur l'autre, répondis-je à Mlle Pélagie : et je pourrais avoir tort, car ici, ajoutai-je en montrant la colonne, est le paisible terme d'une vie qui fut peut-être heureuse, et moi, j'ai tant de chemin à faire encore dans la mienne, que je ne saurais désespérer du bonheur.

— Pour vous, je ne sais, dit-elle; mais celle-ci, ah ! vous ne pouvez imaginer un voyage plus triste et plus cruellement interrompu !

Et comme la bonne Pélagie lut toute ma curiosité dans mes yeux, comme sans doute il ne lui déplaisait pas de parler de celle qu'elle regrettait toujours, elle me prit la main, m'emmena vers un banc de gazon, s'assit à mes côtés, et commença une narration dont je voudrais rendre fidèlement le naturel et la simplicité.

— M. Robert était un de ces enfans à qui la charité a bâti un lieu de refuge contre la mort qu'ils devraient à la misère, et souvent, hélas ! à une mère qui craint plus la honte qu'elle n'a d'amour au cœur; M. Robert est un *enfant trouvé*. Est-ce un bienfait que de nous laisser achever la tâche qui nous est imposée ? Nous est-il bon de vivre ? C'est le secret de Dieu, qui sait, lui seul, à quelle œuvre il fait concourir nos douleurs, nos vices, nos passions, cette source immense de biens et de maux. Mais, au moins, ceux qui arrêtent au bord du vase la liqueur prête à se répandre, en devraient-ils retenir autre chose que la lie et l'amertume ?

L'homme, et surtout l'homme privilégié, ne vit pas seulement de pain, mais d'amour; après avoir pris sa part de la vie commune à tous, on dirait qu'il reçoit une existence particulière du premier baiser que lui donne sa mère, et qu'il continue cette autre vie jusqu'au dernier regard qu'il laisse à ses fils; mais dans l'hôtellerie ouverte à tant de passagers, qui fécondera, qui allumera dans l'enfant trouvé ce feu sacré ? qui l'aimera ? Tous ceux qui s'en occupent se le passent de main en main, sans rattacher un passé ni fonder un avenir sur sa tête. Qui aimera-t-il ? quand il est enfant, jamais une caresse ! jamais une mère qui redevienne enfant pour lui, qui ne croie pas avoir tout fait quand elle a apaisé sa faim, qui développe son âme avec plus de soin que son corps, et lui fasse pressentir des liens forts et durables, en mêlant toujours à ses caresses et à ses leçons cette phrase · *Quand tu seras grand* ! Seul ! seul ! et toujours, car on le façonne si bien, que l'égoïsme devient sa nature et celle qu'il suppose à tout l'univers; quand l'amour et l'amitié frappent à ce cœur, une longue oisiveté l'a rendu insensible et sourd. Mères, et c'est à vous seules que je m'adresse, l'homme n'a pas encore de rapports avec son fils, il ne le connaît ni ne l'aime véritablement il n'est pas encore père; vous seules êtes responsables du nouveau-né, dont les faibles cris sollicitent votre tendresse plus que votre lait; si le désespoir vous empêche de les entendre, je ne sais si dans l'ordre d'étouffer la triste créature, il n'y aurait pas plus d'humanité que dans celui de le porter aux Enfans-Trouvés.

Plus que tout autre, le jeune Robert souffrit de cette existence froide et toute matérielle ; c'était une de ces organisations où tout se coule en bronze, le vice comme la vertu, et le vice plus encore, car il est plus fertile en rudes combats, en émotions qui bouleversent, en tempêtes où toutes les facultés s'exaltent et s'emploient; mais à côté des passions mauvaises qui germaient en lui, Robert avait reçu la plus grande puissance d'aimer que puisse enfermer une âme humaine. Les premières s'accrurent, l'autre faillit s'anéantir. Comment cela n'aurait-il pas été ? ses enfantines amitiés furent repoussées ou brisées avant leur croissance; sa nourrice ne l'aima pas, car il était laid, triste et violent, et cependant, dès qu'il put la connaître, il n'était heureux qu'auprès d'elle. Réuni à d'autres enfans comme lui abandonnés, il chercha à qui donner les trésors de tendresse exclusive dont il se sentait riche; mais les exigences de cette âme ardente, plus âgée que le corps qu'elle animait, n'excita que des railleries ou un étonnement mêlé de peur. Un seul, parmi tous, sembla répondre à Robert; ils mirent en commun leurs travaux, leurs jeux, leurs intérêts d'enfans, et jurèrent de ne jamais se quitter.

Armand, faible de corps, sans énergie morale, se trouvait heureux de la protection de Robert, à qui cette protection le rendait encore cher, car il s'y mêlait les joies de l'amour-propre; mais Armand n'aimait que lui-même en paraissant aimer Robert; il offrait moins de prise au mal que son ami, mais aucun espoir d'arriver au bien. Ils ne voulaient jamais se quitter; mais quand arriva l'âge où les enfans de la grande maison sont laissés à eux-mêmes, sachant un métier, la nécessité de vivre les jeta loin l'un de l'autre. La vive intelligence d'Armand avait tout recueilli, mis tout à profit de la pauvre éducation qu'on leur donne; son infatigable curiosité avait augmenté ses connaissances à l'aide de quelques livres dus au hasard; il parvint à se placer comme secrétaire auprès d'un Anglais en voyage, et partit, laissant Robert stupide de douleur, et reculant à l'aspect de l'immense solitude qui se déroulait devant lui. A ses facultés aimantes, qui suffisaient à le rendre supérieur, Robert joignait un sens droit, prévoyant, le talent d'observation qui prépare, la persévérance qui obtient. Toutefois les études spéculatives lui convenaient peu, son infatigable activité repoussait les occupations sédentaires; il se fit charpentier, acquit l'aisance et la réputation d'un ouvrier dont la tête dirige le bras, et trouva, au moment où son ami le quittait, un emploi de contre-maître chez le plus riche entrepreneur de Paris.

Pendant quelques mois, tout entier à des travaux qui, malgré son expérience, avaient encore quelque nouveauté pour lui, Robert resta complètement étranger au monde extérieur, et, logé dans la maison du maître, eut à peine quelques relations avec lui. Il souffrait d'être seul ainsi, de n'avoir plus personne à chercher ni à attendre; et quand même il aurait pu remplacer Armand, il ne le voulait pas; est-ce donc aimer que comprendre, au moment où l'on perd une affection, la possibilité d'une affection nouvelle? Les jours de Robert s'écoulaient tristes et uniformes; tout ce qu'il avait de forces morales et physiques était employé à attendre le bien dans la classe où le sort l'avait placé, sans chercher un mieux factice en dehors de la route. Ainsi il resta ouvrier laborieux, surveillant sévère, économe fidèle, sans essayer de devenir un de ces semblans de petits-maîtres, à l'habit bien fait et aux mains noires, méprisés de ceux qu'ils dédaignent, et raillés par ceux qu'ils s'efforcent en vain d'imiter. Familiarisé avec sa besogne, Robert eut des heures, puis des journées à lui; alors il fit quelques liaisons au dehors, il sortit et commença à regarder autour de lui. Avec de l'ignorance et de rudes habitudes, il n'avait cependant pas le goût des plaisirs grossiers; l'âme tendre qu'il avait reçue de la nature lui donnait je ne sais quelle délicatesse qui lui marquait de dégoût et d'ennui les lieux où ses pareils trouvaient la distraction et le plaisir. Ainsi il aimait mieux errer au hasard, exerçant sur tout son esprit observateur, que de rester des heures entières dans un cabaret à boire et à faire assaut de paroles bruyantes, vulgaires et vides. Il songeait souvent à Armand, reprenait un à un tous ses souvenirs et s'en créait un bonheur. Souvent aussi, il pensait à l'amour qu'une femme pourrait lui donner, mais qu'il n'osait espérer. Cet amour! pour lui, c'était un amour devant lequel devait pâlir ou s'effacer toute autre affection; il n'osait l'espérer, et cependant il s'en trouvait

digne, car c'est ainsi qu'il devait aimer. Pauvre Robert! quelle sera la femme assez exempte de vanité et d'ambition pour te choisir et s'attacher à toi, malgré ta laideur, ta pauvreté et l'enveloppe toute commune de ton âme à part!

Les changemens favorables que les soins et l'esprit juste de Robert avaient introduits dans les ateliers de M. Fauvel, frappèrent l'entrepreneur, qui commença à regarder son jeune contre-maître autrement que comme le premier de ses ouvriers. Il causa plusieurs fois avec lui, et malgré la réserve un peu haute de Robert, sa parole acerbe et rare, M. Fauvel reconnut en lui les élémens d'une prospérité future. Alors il prit à lui cet intérêt qu'ont naturellement les hommes qui ne doivent leur fortune qu'à eux-mêmes pour ceux qui commencent la même route avec des chances certaines de succès. M. Fauvel appela souvent Robert dans son cabinet; enfin, à l'occasion d'une solennité de famille, il l'invita à dîner, et l'introduisit pour la première fois dans son intérieur. Robert arriva dans le salon de M. Fauvel, non pas timide, mais défiant. Trois femmes s'y trouvaient; deux d'entre elles l'accueillirent avec cordialité; la troisième lui tournait le dos et cousait, assise dans une embrasure de croisée. Tout en échangeant quelques phrases banales, Robert enveloppait ces deux femmes de son regard curieux et observateur; c'étaient les premières qu'il contemplait ainsi. Mme Fauvel, la plus âgée des deux, avait une de ces figures calmes et fraîches sur lesquelles, au premier coup d'œil, on lit une existence libre de secousses et de passions violentes; il y a même sur ces physionomies comme une garantie contre le sort : il peut frapper, ses coups viennent s'amortir contre ces êtres dont le sang circule toujours également; il semble que ces regards tranquilles défient la tempête.

Mme Fauvel n'arrêta pas long-temps l'attention de Robert; il détourna les yeux sur celle qu'il savait être la sœur de M. Fauvel, et se sentit saisi d'une admiration si vive, qu'elle était presque une souffrance. C'était un front pur et fier, des yeux spirituels, de larges paupières, une bouche gracieuse, un ensemble délicat et régulier qui faisait d'Elisa Fauvel une belle et séduisante personne. Après les premiers mots, elle s'occupa peu de Robert, dont l'extérieur n'était guère attrayant pour une curiosité féminine. M. Fauvel et quelques amis arrivèrent, et la conversation, devenue générale, permit à Robert de rester silencieux. Au moment où l'on passa dans la salle à manger, la jeune fille que Robert n'avait pas remarquée, quitta son ouvrage et vint s'asseoir à table la dernière, en répondant par une inclination de tête au bonjour de M. Fauvel. Robert la regarda un instant, vit qu'elle était fraîche et bien faite, et continua de se livrer, avec tout l'abandon de son âge, à l'enivrement que lui causait chaque mouvement, chaque parole d'Élisa. Ces émotions le suivirent hors du salon de M. Fauvel, il les retrouva dans son sommeil, et l'approche d'un sentiment nouveau pour lui, mais dont il ne méconnaissait pas la nature, sembla promettre à sa vie l'intérêt et le but qu'il lui avait toujours désirés. Aussi, les jours ne comptaient-ils pour Robert que lorsqu'il avait pu la voir un instant; multiplier ces instans devint une sérieuse occupation; tout ce que Robert avait d'imagination fut donné au besoin de voir Élisa, sans même en être vu, d'échanger quelques mots insignifians avec elle, car le son de sa voix suffisait pour laisser à Robert de délicieux souvenirs. Quelque temps après, M. Fauvel, qui voyait dans son jeune contre-maître un appui futur pour sa maison, lui dit que l'intérêt de diverses entreprises nécessitant plus de rapports entre eux, il le priait de venir chaque jour, autant que possible, prendre à sa table une place qui lui serait toujours réservée. Rober accepta, et sa voix tremblante, ses yeux brillans de joie, témoignaient assez du bonheur que cette invitation lui causait.

Dès le lendemain, après avoir porté dans son travail cette agitation fiévreuse que donne l'attente d'une heure qui peut décider de toute une vie, Robert monta chez Mme Fauvel. Elle était avec ses deux compagnes ordinaires, Elisa et Berthe, cette timide et silencieuse jeune fille qui, par toutes ses habitudes, annonçait l'intention de vivre inaperçue; elle réussissait toujours.

Entouré de toutes trois et riant à leurs baisers, le dernier enfant de Mme Fauvel, à moitié couché sur les genoux de sa mère, pressait d'une main le sein que sa bouche abandonnait à peine, tandis que l'autre se jouait dans les longs cheveux châtains de Berthe agenouillée devant

lui. Un attendrissement inconnu jusqu'alors enchaîrait Robert à ce spectacle; la beauté d'Élisa, son amour de jeune homme, cet amour d'illusions, si despotique tant qu'un rien ne l'a pas détruit, tout disparut devant la pure beauté d'un enfant né d'hier, beauté qui dut faire imaginer celle des anges, devant l'amour d'une mère pour son fils. Hélas! Robert ne trouvait pas là de touchans souvenirs, mais d'éternels regrets; il se dit que la tendresse et les soins d'une mère, l'intérieur paisible et affectueux d'une famille, doivent être une sorte de garantie de bonheur, et qu'une route, si belle dès les premiers pas, doit être riante jusqu'au bout. Il se trompait peut-être; mais le beau idéal, n'est-ce pas ce que nous n'avons jamais connu? Ne pouvant maîtriser ses sensations et se connaissant à peine, Robert, qui inspirait à Mme Fauvel un étonnement curieux, écarta doucement Berthe et Élisa, prit l'enfant, le serra sur son cœur avec passion, et l'examina avec ces regards fixes et profonds qui, d'un instant, paraissent vouloir faire éclore un avenir. Mais le bambin, effrayé à l'aspect de cette physionomie sévère et disgracieuse, se rejeta en arrière et poussa des cris perçans. Robert, susceptible et déraisonnable comme le voulait sa nature aimante, se sentit triste et découragé. Haï même des enfans au berceau! pensa-t-il; oh! Armand, pourquoi m'as-tu quitté? Il rendit l'enfant à sa mère, et, se cachant le visage dans ses mains, il ne put dérober aux jeunes femmes qui l'entouraient, les larmes qu'il laissait échapper malgré lui, larmes qui viennent du cœur et qui le briseraient s'il était une force humaine capable de les y retenir. Robert revint à lui et balbutia quelques excuses. Mme Fauvel lui souriait avec bonté, Élisa avec une sorte de compassion dédaigneuse, et Berthe, retournée à sa place ordinaire, baissait plus que jamais la tête sur son ouvrage; les pleurs de Robert n'avaient pas coulé seuls.

— Mon cher enfant, dit Mme Fauvel d'un ton maternel, n'avez-vous donc plus votre mère?

— Je n'en ai jamais eu, madame, et... peut-être... n'aurai-je jamais d'enfant!

Mme Fauvel avait compris, et se taisait par délicatesse; mais Élisa, à qui rien n'avait appris que de certaines questions sont pour l'âme une torture, ajouta :

— Vous êtes orphelin dès le berceau, peut-être?

— Orphelin!... Oui, mademoiselle, et sans souvenirs : je suis un enfant trouvé.

Mme Fauvel prit la main de Robert et la serra; la figure d'Élisa devint froide, et Berthe tressaillit. Robert, ému de la bienveillance de Mme Fauvel, et sentant confusément qu'il y a des malheurs qui embellissent et que les épanchemens d'un cœur tendre peuvent appeler l'amour, parla de lui-même pour la première fois depuis qu'il était séparé d'Armand. Il ne fut ni spirituel, ni éloquent, mais chaleureux et vrai. Il peignit toutes ses douleurs enfantines, le besoin qu'il avait d'affections, et comment elles s'éloignaient toutes de lui; le visage charmant d'Élisa s'anima d'une sensibilité inaccoutumée. Mme Fauvel embrassait son fils avec transport; et Berthe, trop touchée pour songer encore à se cacher, avait laissé tomber son ouvrage sur ses genoux; à moitié tournée vers Robert, elle pleurait sans bruit, passait seulement de temps en temps sa petite main sur ses yeux, pour essuyer les larmes qui lui auraient fait perdre de vue le narrateur. M. Fauvel, en rentrant tout-à-coup, changea brusquement la scène et s'empara de Robert pour lui parler affaires. Pendant le dîner, Robert apprit que Berthe était orpheline et pauvre. Fille d'un des meilleurs ouvriers de M. Fauvel, elle avait trouvé asile chez lui. Y était-elle heureuse? On restait dans le doute; car, si elle n'était pas gaie, elle ne se plaignait jamais.

Quelques semaines s'écoulèrent, et Robert, séduit d'abord par une belle physionomie, s'abandonnait tout entier à l'illusion naturelle aux jeunes gens qui n'ont pas encore aimé. Ce premier amour, chez beaucoup, naît de l'ardeur de la jeunesse et de ces rêves auxquels on est si pressé de donner un nom, bien plus que d'un mérite réel. Robert aimait le type qu'il avait en lui-même et lui donnait les traits d'Élisa. Il faisait, chaque soir partie du cercle intime, et souvent l'instant du départ arrivait sans qu'il eût dit un mot. Qu'avait-il à faire dans ces conversations de femmes, toutes nourries des souvenirs d'un monde frivole, et reflétant ses plaisirs et ses fêtes? Mais si la causerie abordait les secrets du cœur ou de la pensée humaine, alors

Robert y mettait toutes les richesses d'un esprit droit et d'une âme sensible; ses regards adressaient toutes ses paroles à Élisa et y ajoutaient tant de choses! Elle comprit tout et ne s'en mit pas en peine. Ne savait-elle pas que cet amour n'irait pas plus loin que sa volonté? Certes, Robert n'était pas une conquête à flatter l'amour-propre; mais il jetait un peu de variété dans les soirées solitaires de Mme Fauvel. Il arriva même que, lorsque Robert ne laissait parler ni ses yeux ni sa bouche, Élisa ne crut pas s'engager en donnant à sa figure une expression de regret et d'encouragement. Et quel avenir magnifique Robert évoquait d'un coup d'œil ou d'un soupir de la coquette!

Un soir, l'enfant de Mme Fauvel étant malade, nécessitait la présence assidue d'une de ses trois mères et de deux quelquefois. En allant à son tour auprès de lui, Mme Fauvel emmena Berthe pour quelque soin domestique. Robert resta seul avec Élisa. Un silence profond s'établit; mais Robert n'était pas timide, car il ne se sentait au cœur que des volontés pures et énergiques.

— Élisa, dit-il tout-à-coup d'une voix que l'amour et non la peur altérait, Élisa, je vous aime, vous le savez; mais ce que vous ignorez encore, c'est le dévoûment et la force de cet amour. Oui, vous savez que je vous aime, sans cela, aurais-je lu dans vos regards...

— Quoi donc, monsieur? interrompit la hautaine jeune fille, revenue de la légère émotion que le brusque aveu de Robert lui avait causée; qu'avez-vous pu lire sur ma figure, si ce n'est la pitié?

— La pitié! mais, mon Dieu, c'est la malédiction qui pèse sur ma vie!

— Et j'en aurais arrêté l'expression, si j'avais su qu'on dût l'interpréter ainsi. Considérez tout, monsieur, ajouta l'impertinente en jetant dans la glace un regard qu'elle porta ensuite sur Robert; mon frère peut vous désirer pour contre-maître, pour associé même, mais jamais pour l'époux de sa sœur. Ne vous oubliez plus et j'oublierai tout.

Elle sortit du salon, et Robert répétait avec une douleur mêlée de rage :

— Pitié! pitié! tous m'en ont donné; mais qu'ai-je à faire de ce froid et dédaigneux sentiment? C'est de l'amour qu'il me faut! Qui m'en donnera, qui m'aimera comme je puis aimer? qui m'aimera comme je veux être aimé?

— Moi, dit tout près de lui une voix douce et harmonieuse; moi, répéta-t-elle.

Et Robert, se retournant, vit, debout à ses côtés, la jeune Berthe; son visage couvert de rougeur et baigné de larmes, ses mains jointes, les palpitations de son sein, tout annonçait la force de son émotion.

— Vous m'aimez, vous! s'écria Robert, la regardant comme s'il eût vu une apparition.

— Oui, répondit-elle.

Mais son enthousiasme s'évanouissait devant sa pudeur de jeune fille; et, légère, elle s'échappa du salon, tandis que Robert étendait les mains vers elle, mais sans avoir la force de faire un pas pour la retenir. En proie à mille sensations tumultueuses, il sentit la nécessité d'être seul, sortit, et jusqu'à une heure avancée de la nuit, parcourut les rues comme un insensé. Toutefois, Élisa avait déchiré le voile brillant dont Robert l'avait entourée; il la regrettait à peine, il ne l'aimait déjà plus, et Berthe apparaissait à son esprit comme une vision consolatrice; ce *moi* qu'il entendait encore venait apaiser tous les déchiremens de son cœur.

La nuit et la matinée suivantes, il fut en proie à une sorte de vertige, mais il se rendit, comme à l'ordinaire, à la table de M. Fauvel, augmentée cette fois de quelques personnes étrangères; d'abord il ne vit qu'Elisa; hélas! qu'elle lui parut belle encore! malgré tous ses soins pour paraître indifférente, une secrète agitation animait son teint et ses yeux; et Robert, sentant qu'en dépit de lui-même il allait se reprendre d'amour pour celle qui lui avait témoigné tant de mépris, dirigea toute son attention sur Berthe, dont les yeux se baissèrent si vite que Robert ne put savoir s'ils étaient fixés sur lui. Alors il la vit pour la première fois. C'était une figure tout ensemble pudique et tendre, qui se colorait par intervalle et sans cause apparente, comme si c'eût été le reflet d'un feu intérieur; elle avait une attitude si modeste et une taille et des formes si gracieuses! sont front était bas, mais ses cheveux châtains étaient si jolis! sa bouche était grande, mais bien faite; et quel sourire! elle semblait promettre à la fois du bonheur et du plaisir, de la passion et du calme. Sa vue re-

posa Robert. S'il est vrai qu'elle m'aime! pensa-t-il ; et les battemens de son cœur achevèrent sa pensée. On était à peine au dessert que Berthe se leva, et Robert comprit qu'elle allait veiller sur l'enfant pendant l'absence de sa bonne. Quelques minutes après, sous un prétexte plausible, il sortit aussi ; mais au lieu de rentrer chez lui, il alla vers la chambre de l'enfant. Il y avait dans son âme une incertitude qui l'aurait rendu fou si elle eût duré plus long-temps. La porte était ouverte, il entra doucement ; Berthe, penchée sur le berceau, ne le vit pas d'abord ; le petit Fauvel dormait! elle leva les yeux, tressaillit, et fit un mouvement comme pour fuir.

— Quoi! déjà! dit Robert avec tristesse et amertume ; vous éprouvez bien vite le regret d'avoir, par un seul mot, guéri une âme malade! mais vous vous abusiez sans doute, ce n'était que de la pitié, n'est-ce pas? Pourtant, reprit-il avec la violence de son caractère, ne croyez pas que je vais vivre satisfait d'un espoir et dans un doute continuel ; dites, Berthe, dites, m'aimez-vous?

La douce enfant pâlit un peu, mais n'hésita pas ; son âme avait deviné celle de Robert. — Oui, répondit-elle, oui, Robert, je vous aime, et depuis long-temps, et pour toute ma vie. Et les yeux de Berthe, plus éloquens que toutes les paroles, attestaient la sincérité de cet aveu. Toute la fougue de Robert disparut, il se sentit faible devant tant d'émotions diverses. Une femme l'avait accablé de son dédain ; mais une autre, jeune et belle aussi, une autre voulait bien l'aimer, être à lui, devenir sa vie!

— Quoi! vous m'aimez! répétait-il ; mais regardez, je suis laid, Berthe, songez-y ; je suis pauvre, sans nom, rude, ignorant ; vous, si jeune et si douce, et... j'en aime une autre... mais non, je ne l'aime plus ; mais enfin je vous ai dédaignée pour elle.

— Je vous aime, redisait Berthe, parce que vous savez comme on aime, et que nos destins sont pareils : vous n'avez pas connu votre mère ; la mienne, veuve avant ma naissance, est morte en me donnant le jour ; jusqu'ici, nul n'a su, nul n'a voulu m'aimer ; moi aussi, Robert, j'ai subi la pitié!

— Pauvre ange, que j'ai méconnue, pourquoi vous cachiez-vous? Mais, Berthe, ce n'était pas elle que j'aimais, celle que je cherchais, c'était vous. Et savez-vous comment j'ai fait l'amour dans mon âme? Unique, jaloux de toute autre affection, dévoué, indépendant du temps, de la séparation, de l'âge, de tout intérêt vulgaire, deux existences en une ; est-ce ainsi que vous aimerez?

— C'est ainsi que j'aime, répondait Berthe.

— A présent donc, dit Robert en s'approchant d'elle, nous sommes unis pour toujours et partout. Berthe rougit et le repoussa doucement. Déjà l'âme susceptible de Robert s'effrayait de ce mouvement ; il allait parler ; mais l'enfant s'éveilla, et Robert, craignant qu'on ne le surprît, se hâta de s'éloigner après avoir dit : A demain.

Alors commencèrent pour lui ces joies riches, ces plaisirs immenses, ces minutes dont les délices suffisent à enchanter bien des jours, cette existence enfin, seule réponse à ces désirs inquiets de bonheur naturels aux cœurs d'élite, et qui, faute d'atteindre leur véritable but, l'amour vrai, ont été pris comme preuve d'une vie éternelle ajoutée à notre vie temporaire, comme pressentiment du ciel. Et tout cela n'est-il pas dans l'amour? Souvent, presque toujours, ces désirs naissent, vieillissent et meurent avec nous, sans accomplissement ; le vulgaire qui compose la foule, armé de ses intérêts sociaux, est habile à s'interposer entre l'homme supérieur et les bienfaits de Dieu ; il les devance ou les détruit.

Aimé de Berthe, Robert oublia tout, le malheur de sa naissance, les pleurs qu'il avait donnés à ses parens inconnus et ses déceptions. Il ne quittait plus la maison de M. Fauvel, et chacune de ses actions, chacun de ses vouloirs tournait au profit de son amour. Le matin, en traversant la cour pour aller à son travail, Robert levait la tête, sûr de voir Berthe à sa fenêtre ; et ce premier regard, but de sa première pensée au réveil, ce bonjour silencieux et tendre, lui arrivait comme une caresse, et lui assurait un jour heureux et calme. Des ateliers on apercevait la croisée où Berthe travaillait habituellement ; et qu'elle était alors fidèle à y venir! Une grande cour, un vaste terrain les séparaient ; ils se voyaient à peine, mais que n'auraient-ils pas sacrifié à s'entrevoir ainsi! A table

ils étaient plus avares de paroles que jamais, mais ils découvrirent ou inventèrent promptement une foule de riens, de signes, à l'aide desquels ils avaient une conversation suivie et intime au milieu de dix personnes. Elisa, surprise et désappointée du sang-froid de Robert, employait tout le dépit de sa vanité à blesser celle de l'infidèle; mais il ne s'en apercevait pas, et se retirait chez lui le plus tôt possible, certain que Berthe profiterait dans la soirée de chaque occasion pour le joindre, ne fût-ce que pour une minute. Et alors venaient de ces causeries que rien ne remplace pour qui les a connues et les perd; ils se disaient leur triste enfance, leurs vœux secrets, leurs rêves si pareils; ils n'avaient l'un pour l'autre ni vanité ni restriction modeste; en a-t-on pour soi-même? Ils s'avouaient leurs défauts, se montraient leurs qualités, et ne se cachaient pas plus qu'à leur propre conscience ces pensées bizarres ou mauvaises qui traversent quelquefois notre âme, si honnête qu'elle soit.

Bien des journées s'écoulèrent ainsi, si remplies de tous ces bonheurs du cœur, qu'un baiser, une pression de main, une douce étreinte, suffisaient à la jeunesse impétueuse de Robert. Mais enfin ses sens s'éveillèrent, il sentit qu'une entière possession était, non le lien le plus fort, mais un lien nécessaire à l'entière union de deux êtres; et à ce sujet, des idées nouvelles le tourmentèrent : remplirait-il ses devoirs envers Berthe en n'étant que son amant? et s'il l'épousait, pourrait-il, lui que tout inquiétait, croire toujours à l'amour de sa femme, quand, cet amour fût-il mort au cœur de Berthe, les lois et les hommes la contraindraient à en garder les apparences, sous peine de passer pour infâme; et d'ailleurs, Berthe, sa maîtresse, aurait-elle de lui moins de dévoûment, de protection, de confiance que Berthe sa femme? Son parti fut pris; s'il eut tort, il faut le lui pardonner, il ne connaissait pas le monde, il ne se connaissait pas lui-même, et Robert n'écouta que sa passion...

De cette époque le bonheur développa dans Robert cette puissance de volonté qui soumet tout. Il *voulut* faire fortune, non par cupidité. il n'était point avare alors! mais il eût tant souffert de voir naître un désir de Berthe et de ne pouvoir l'accomplir! la jeunesse de Berthe avait besoin de plaisirs et d'indépendance, sa vieillesse d'indépendance et de repos. Pendant un an ses succès furent si rapides, que de contre-maître il devint associé de M. Fauvel. Jusqu'alors son union avec Berthe était restée secrète; leur séjour dans la même maison rendait le mystère facile, mais au bout d'un an de graves événemens le dévoilèrent.

M. Fauvel mourut, Robert se mit à la tête de la maison; mais M. Fauvel seul portait quelque affection à Berthe; sa veuve et la froide Elisa l'accablèrent de tant d'indifférence, de despotisme ou de dédain, que Robert eût exigé le départ de son amie, quand bien même son état ne l'y eût pas forcé. Elle devint enceinte, et, pour échapper à des regards et à des propos insultans, elle vint se cacher dans un asile préparé par Robert, avec ces soins minutieux que l'amour seul sait trouver. C'est là que je connus Berthe

(Pélagie s'arrêta un instant comme absorbée par ses souvenirs, mais elle reprit d'une voix émue :)

Avec une éducation que je n'avais pas utilisée, ma pauvreté m'obligeait de m'offrir comme femme de chambre; mais je fus bientôt la compagne et l'amie de Berthe, la connaître c'était l'aimer; il y avait dans cette adorable créature, je ne sais quel charme qui se répandait autour d'elle comme un parfum. Au bout de quelques mois, elle donna le jour à deux jumeaux, dont la naissance faillit rendre Robert fou de joie. Il passait des heures entières à contempler Berthe donnant le sein à ces deux petits êtres, et s'il ne disait rien, on lisait tour-à-tour sur sa figure des ravissemens inexprimables et d'amères angoisses, comme si, après s'être réjoui de voir ses enfans échapper au sort qui l'avait frappé, il frissonnait en songeant à ce qu'ils en auraient souffert.

Ce qui se passa pendant quatre à cinq ans mérite peu d'être rapporté; ce fut entre Robert et Berthe et leurs enfans, un bonheur uniforme et sans monotonie, des scènes toujours délicieuses, quoique toujours pareilles. Dans cet intervalle, les richesses de Robert s'accrurent avec une rapidité merveilleuse, et il y a vingt ans qu'il acheta cette propriété, la fit meubler, et nous y amena avec quelques domestiques. Les deux ju-

meaux étaient alors les plus beaux chérubins que j'aie jamais vus, et leur charmante mère brillait de tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Robert lui-même ne me semblait plus laid; pour Berthe, il soignait avec coquetterie sa personne et ses vêtemens. Enfin, tous étaient heureux, trop heureux, peut-être, quand on pense aux caprices du sort et à notre nature. Quelques jours après notre installation, Robert vint accompagné d'un jeune homme qu'il présenta à Berthe comme cet Armand qui, le premier, l'avait appelé du nom d'ami. Les voyages l'avaient tout-à-fait formé; sa tournure était agréable, et sa figure eût été bien, sans le fade et continuel sourire de sa bouche, et s'il n'y avait eu dans son regard toujours oblique, quelque chose qui rappelait tour à tour le patelinage hypocrite ou la rigidité cruelle d'un œil de chat. Berthe, si étrangère à la haine, se sentit toutefois, au premier aspect d'Armand, prise d'une antipathie sans retour, qu'elle considéra comme un crime et voulut vaincre, puisqu'il était aimé de Robert.

« Je l'ai rencontré par hasard dans un café, dit Robert, c'est une dernière faveur qui complète toutes celles que le sort m'a faites. Ici, ajouta-t-il en regardant avec attendrissement autour de lui, ici est rassemblé tout le bonheur que j'ai pu rêver : une femme, des enfans, un ami; oh! quel avenir m'est accordé! »

Il apprit ensuite à Berthe qu'Armand lui étant utile comme secrétaire, ils ne se quitteraient plus. Dans les premiers jours, ce nouveau commensal fit tous ses efforts à plaire, et son esprit cultivé, ses narrations vives et animées, le firent réussir auprès de Robert; mais Berthe semblait deviner l'âme froide, égoïste et cupide que de brillans dehors pouvaient cacher quelque temps, mais qu'un instinct répulsif devait tôt ou tard révéler à une âme noble. Armand apportait son travail ici, et restait au château plus long-temps que Robert, qui, retenu à Paris par ses vastes entreprises, ne faisait parmi nous que de courtes apparitions, au grand déplaisir de Berthe. Son ami, toujours attentif, toujours aimable pour sa charmante hôtesse, arriva toutefois, par des nuances imperceptibles, à établir une grande différence entre sa manière d'être devant Robert et celle qu'il affectait seul avec Berthe et les enfans; alors son admiration s'exprimait en paroles plus positives, plus directes : ses témoignages d'affection devenaient plus personnels; puis de la mélancolie après une gaîté folle, des accès d'humeur sombre, de grandes phrases sur le dégoût de la vie, enfin toutes les apparences d'un esprit fortement préoccupé, et d'une passion sans espoir. Plus que Berthe, je m'apercevais de ce manége, et je m'en effrayais; le cœur de cette jeune femme était si bien rempli par Robert et ses enfans, qu'inspirer de l'amour à un autre lui paraissait incroyable et fou, et qu'elle en aurait eu presque honte. Un soir, je veillais seule auprès des deux enfans endormis, en attendant Berthe, que j'avais laissée seule au salon avec Armand. Elle arriva d'un pas précipité, les joues couvertes de rougeur; et la colère qui brillait dans ses yeux bleus, accoutumés seulement à parler d'amour, lui donnait un aspect étrange et imposant tout à la fois. Sans me dire un mot, elle vint se mettre à genoux près du berceau de ses fils, et les regarda long-temps, jusqu'à ce que l'attendrissement succédant à la colère, elle se couvrit le visage de ses mains, et pleura abondamment.

— Au nom du ciel! madame, qu'avez-vous? lui demandai-je en la forçant doucement à se relever et à s'asseoir.

— Ce n'est rien, ma bonne Pélagie, cela est passé. Mais, dis-moi, ne faut-il pas être aveugle ou me croire bien folle, pour penser que l'amour de Robert me permette d'en accueillir un autre?

— Armand a-t-il osé!... m'écriai-je.

— N'avais-je pas bien raison de le haïr? c'est lui qui tout à l'heure m'a parlé de sa passion, de sa passion qui ne peut être qu'avilissante, car il a l'âme basse, cet homme; il voulait peindre son amour pur et vrai, et ne trouvait que des paroles offensantes. Et il me croit la femme légitime de Robert! que serait-ce donc, s'il savait?... Je ne sais ce que je lui ai répondu, mais son visage est devenu horrible; je me suis enfuie, et maintenant je vais écrire à Robert, je veux le détromper, je veux qu'il sépare sa vie de celle d'Armand.

— Chère Berthe, qu'allez-vous faire? savez-vous ce qui peut, ce qui doit nécessairement résulter de cette révélation? un duel...

Berthe tressaillit, ses yeux devinrent fixes, sa

figure pâle et convulsive : son amant mort était déjà devant elle.

— Tu as raison, me dit-elle enfin, tout pour moi, plutôt qu'un danger pour lui. D'ailleurs, Armand ne continuera peut-être pas ses persécutions... Un jeune homme s'abuse quelquefois; je me suis sans doute trop effrayée... Je suis brisée, mon enfant, je vais essayer de dormir.....

Elle se pencha de nouveau sur le berceau de ses fils, toucha leurs petits visages, les baisa, et, quand je la quittai, sa physionomie d'ange avait repris son caractère si tendre et si calme. Le lendemain, Robert arriva de grand matin ; il avait l'air joyeux et préoccupé, et ne répondit aux questions de son amie que par des baisers plus ardens, des paroles plus caressantes encore que d'habitude. Armand vint au déjeuner, tout aussi tranquille, tout aussi gracieux qu'à l'ordinaire; mais lorsqu'à la fin du repas, son ami le pria de venir avec lui dans son cabinet, je le vis pâlir et jeter sur Berthe un regard que je n'oublierai de ma vie. Ils restèrent longtemps ensemble, et, lorsqu'ils revinrent, la figure d'Armand n'exprimait plus l'effroi, mais la fausse douceur qui lui était habituelle. Robert et lui retournèrent à Paris passer quelques jours, ceux-là furent beaux encore, et puis... Armand revint seul ; il dit que Robert, obligé de rester tout entier à ses affaires pendant un mois, priait Berthe de ne pas trop s'ennuyer, de n'être pas inquiète, et de faire fête à son ami qu'il lui envoyait pour l'égayer.

Pendant ce mois, Berthe, désolée, obligée de souffrir près d'elle un homme qu'elle détestait et redoutait, demeura chez elle le plus possible, et ne parut qu'aux repas, et quelquefois dans le jardin, toujours accompagnée de ses enfans ou de moi. Mais Armand avait infiniment d'esprit, et plus d'adresse encore ; il *désirait* Berthe avec fureur; d'imprudentes révélations de Robert l'avaient encouragé; Berthe n'était plus que la maîtresse de son ami, une femme comme il en avait connu mille; car il était placé trop bas pour comprendre à quelle hauteur la nature avait mis celle-ci, et combien elle était en dehors des règles ordinaires. Tout ce que l'esprit peut inventer de flatteur et d'insinuant, fut employé près de Berthe : mais n'eût-elle pas aimé Robert, Armand aurait encore échoué près d'elle, car son amour, malgré tous les prestiges dont il voulait l'entourer, portait un cachet de vulgarité qui en faisait un outrage pour celle capable de connaître et de comprendre une passion meilleure et plus noble. Armand ne recueillit de Berthe que des marques d'indifférence ou d'un ineffable mépris. Pour lui elle ne trouvait même pas de ces mots qui consolent, car elle l'avait jugé ce qu'il était, aussi peu digne d'amitié que d'amour, n'ayant qu'un univers, lui-même, pour l'intérêt duquel il pouvait être indifféremment criminel ou vertueux. Aux paroles glaciales et dédaigneuses de Berthe, il essaya quelquefois d'opposer le secret dont une confiance généreuse l'avait fait dépositaire : mais cette bassesse ne servait qu'à donner à Berthe une contenance plus grande et plus fière.

Le temps s'écoula ainsi ; on attendait Robert le lendemain ; le feu qui consumait Armand, son orgueil blessé, ses efforts pour se contraindre, avaient altéré sa santé ; la joie qui devait arriver à Berthe le lendemain, et dont lui seul connaissait l'étendue, lui jetait au cœur une rage qui se révélait en traits sinistres sur son visage amaigri ; dans ses mouvemens furieux, dans sa voix rauque, dans sa parole agitée. Berthe, heureuse du retour de Robert, qui allait la délivrer d'Armand, resta moins enfermée ce jour-là, et les heures s'écoulèrent paisibles en apparence. Armand se retira dès que la nuit fut arrivée. Berthe, après avoir couché les jumeaux, et me voyant auprès d'eux, ne put résister au désir de parcourir et de jouir d'une nuit fraîche et embaumée. Une demi-heure s'écoula. J'avais oublié de donner aux domestiques quelques ordres relatifs à l'arrivée du maître ; je sortis doucement de la chambre de Berthe, et traversai le vestibule pour me rendre à la cuisine... Un cri perçant, venu du parc, me glaça d'épouvante, et comme je m'élançais pour courir au dehors, je vis accourir la pauvre Berthe, les cheveux épars, les vêtemens en désordre... Elle vint tomber dans mes bras.

— Sauve-moi, sauve-moi! dit-elle.

Sans lui répondre, je la portai jusqu'à sa chambre, et là ses paroles entrecoupées m'apprirent qu'Armand, la surprenant seule la nuit, avait voulu la traiter comme la plus vile des créatures...

— Tout ce que le mépris peut dire, je l'ai dit, ajouta-t-elle; j'ai prié aussi, mais la fuite seule... Vois-tu, Pélagie, il n'y a plus de ménagemens à garder, demain je parlerai à Robert... Eh bien ! il ne se battra peut-être pas, ce serait trop d'honneur pour cet infâme... il le chassera, marqué de sa blessure comme de la main du bourreau... Mais non, Robert est violent, il le tuera...

Et la pauvre enfant tremblait d'indignation et de douleur ; je la calmai peu à peu, l'aidai à se mettre au lit, et désirant veiller près d'elle, je voulus voir si tout était en ordre. Comme j'ouvrais la porte, un homme s'en éloignait, je ne le reconnus que trop bien. Avait-il entendu la menace de Berthe? Mais dans la crainte qu'il ne revînt pendant mon absence, je restai près de mon amie, qui n'eut que quelques heures d'un sommeil pénible.

Malgré ces orages intérieurs, le déjeuner les réunit tous le lendemain comme en temps plus tranquilles ; mais Robert était le seul dont le visage ne trahît pas par quelque indice le trouble secret du cœur ; Berthe, en s'efforçant d'être enjouée, laissait parfois paraître sur son front une expression d'égarement qui me faisait frémir. Pour Armand sa parole était toujours spirituelle et calme; mais il changeait de couleur à chaque instant, et tenait ses yeux constamment baissés, comme s'il eût craint qu'on pût y lire quelque chose des passions cruelles qui bouleversaient son âme. Le déjeuner fini, je voulus me retirer. Restez, bonne Pélagie, me dit Robert, vous êtes aussi de la famille. Et attirant Berthe sur un de ses genoux, tandis que les enfans se groupaient sur l'autre, il attacha sur eux des regards pareils à ceux que notre religion donne à Dieu pour ses élus, tant sa figure était rayonnante d'amour et de douceur.

— Ma bonne chérie, dit-il enfin à Berthe, à quoi penses-tu que j'aie employé ce long mois loin de toi?

— Je ne sais, répondit-elle avec un triste sourire, mais à quelque bonne œuvre, j'en suis sûre ; n'es-tu pas mon Robert ?

— Tiens, regarde. Et il lui montra plusieurs papiers; c'étaient des actes de naissance, des certificats. Tu ne comprends pas encore! eh bien! mon amour, tout est arrangé à Paris, tout s'apprête ici pour que dans huit jours... Robert s'interrompit pour donner à tous trois des baisers passionnés... Dans huit jours nous serons mariés! Ne t'étonne pas, Berthe, ne me remercie pas, tu sais bien que tu m'as donné assez de garanties pour que jamais je ne doute de ton cœur, et toi, te méfiais-tu du mien. Et ces enfans, ces chers enfans, avec cet amour de père que la nature m'a donné pour eux, ne leur devais-je pas toute la protection que nos mœurs et la société exigent ?

— O mon Robert ! unique joie de toute ma vie!

Elle ne put en dire davantage, des pleurs abondans couvraient sa figure et se mêlaient aux baisers qu'elle prodiguait à ses enfans.

— Allons, viens, dit Robert, assez ému lui-même pour désirer d'être seul avec elle et ses fils. Et ne songeant guère aux témoins de cette scène, ils sortirent. Alors seulement je regardai Armand, penché sur sa chaise, pâle et les yeux fermés, le visage en proie à des mouvemens convulsifs. Il me fit presque pitié. J'allai vers lui : Qu'avez-vous? lui dis-je en touchant légèrement son bras. Il tressaillit, ouvrit les yeux ; un tigre prêt à saisir sa proie n'aurait pas eu d'autres regards. Mais se remettant aussitôt : Je n'ai rien, presque rien, ma chère, me répondit-il de sa voix mielleuse ; toutefois j'ai besoin de me reposer ; priez Robert de m'excuser si je ne reparais pas de la journée.

Au bout d'une demi-heure Berthe revint seule avec les enfans, Robert ayant quelques courses à faire dans les environs.

— Mon amie, me dit-elle, je n'ai rien voulu révéler encore, Robert était si heureux, ce soir il sera temps; et puis j'ai besoin de bien préparer ce que je veux dire, afin qu'il n'en résulte pas de malheur. Je suis contrariée, ajouta-t-elle ; comme nous nous promenions, les enfans, en causant avec le jardinier, ont appris qu'il y avait une fête l'autre côté de l'eau ; ils m'ont tourmentée pour les y conduire. Robert l'a presque exigé comme une distraction dont j'avais besoin ; il viendra nous y joindre ce soir, et tu m'accompagneras.

Tandis que j'habillais les jumeaux, Berthe m'entretint de sa reconnaissance et de son amour pour Robert, de son bonheur à venir :

elle avait presque oublié Armand ; les sentimens haineux et violens n'avaient pas de prise sur cette âme. Ne me demandez pas ce qui se passa dans cette course, à cette fête de village... Les souvenirs du soir ont effacé ceux de la journée. La nuit approchait et Robert n'arrivait pas. Comme il avait dit à Berthe, qu'afin d'éviter les longs détours qu'il faut faire pour gagner le pont à une demi-lieue d'ici, il prendrait un bateau qui nous ramènerait tous, nous avions gagné le bord de l'eau ; et Berthe commençait à s'inquiéter, lorsque le bruit cadencé des rames nous fit espérer la fin de notre attente. Les enfans, avec la gaîté de leur âge, se mirent à danser et à frapper dans leurs mains en signe de joie, pauvres chers innocens! La dernière lueur du jour nous permit de distinguer un bateau, où se trouvait le batelier et un homme debout ; tandis que la barque approchait : « Je ne sais pourquoi, me dit Berthe, c'est sans doute l'air du soir, mais j'ai froid, il me semble que mon sang s'arrête dans mes veines. » Le bateau toucha le rivage, il faisait tout-à-fait nuit ; celui que nous croyions Robert tendit la main à Berthe, je suivis avec les enfans.

— Tu viens bien tard, mon ami, dit Berthe.

— Il ne viendra pas, madame, répondit la voix d'Armand.

Berthe fit une exclamation, un mouvement comme pour fuir, mais le batelier avait repris ses rames, et nous étions déjà à quelques pas du rivage.

— Qu'avez-vous, madame ? dit Armand, tandis que la tremblante femme s'asseyait près de moi, à l'un des bouts du bateau : Qu'avez-vous ? continua-t-il en s'approchant de nous, et d'une voix basse et saccadée ; craignez-vous pour vous ? Mais ne m'avez-vous pas vaincu et humilié ?.. Est-ce pour votre Robert que vous avez peur ?... Craintes puériles! n'a-t-il pas un long avenir, un long espoir de bonheur ? La cause de son absence est naturelle. Rassurez-vous. Une de ses entreprises à Paris a nécessité sa présence immédiate ; il reviendra cette nuit, et m'a chargé de le remplacer auprès de vous.

Un rire affreux accompagna ces dernières paroles; Berthe frissonna et ne répondit pas un mot... Le bateau allait toujours... la nuit était obscure... Les enfans s'étaient endormis dans mes bras... Tout à coup... ô que cette nuit ne m'a-t-elle prise aussi!... tout à coup un choc violent sur l'un des côtés du bateau le renverse. Des cris déchirans s'élèvent... Mes enfans ! mes enfans! et nous tombons tous dans l'eau... Dans la chute les enfans m'échappent... Presque au même instant je me sens saisir par un bras vigoureux : c'était le batelier... il gagne en nageant la rive qui borde le parc ; je voulais me jeter à la rivière, il me retint, et j'entendis des cris, des gémissemens, des malédictions, plus rien... Quelques minutes après, un homme sort de l'eau, passe près de nous en courant, et se dirige vers le château : c'était Armand. Berthe! mes enfans! m'écriai-je furieuse ; et je voulus m'élancer encore ; mais j'étais épuisée : je m'évanouis.

(Ici les larmes empêchèrent Pélagie de continuer; mes pleurs aussi m'empêchaient de l'entendre. Dès que nous fûmes un peu plus calmes, elle reprit :)

Quand je revins à moi, j'étais sur mon lit, entourée des domestiques, sur le visage desquels se lisait l'effroi et la consternation. — Berthe! Berthe! m'écriai-je, où est-elle? je veux la voir. Et malgré tous les efforts faits pour me retenir, je sortis de ma chambre et je courus vers celle de Berthe. Elle y était, nos enfans aussi ; elle sur son lit, eux dans leur berceau : mais immobiles, mais morts, et le front naguère si pur de ma fille, de mon amie, présentait une affreuse blessure. Moi et les domestiques nous tombâmes à genoux. Un bruit dans la cour et la voix de Robert qui appelait à grands cris interrompit nos sanglots, Robert! quelle bouche avait pu lui apprendre! Tous hésitaient ; il me sembla que cette tâche m'était imposée par *elle*... je descendis, mais quel spectacle... Armand sanglant, renversé, sans mouvement! Robert, à moitié fou de douleur... et pourtant ne sachant rien encore ; il courut à moi. — Parle, me dit-il, pourquoi Armand fuyait-il du toit de son unique ami ?... Et vois, ajouta-t-il, le cheval s'est abattu, la tête d'Armand s'est brisée sur les pavés de la route ; il est mort... je n'ai plus d'ami !... Où est Berthe ?

— Berthe ! répondis-je, insensée à mon tour, elle est morte aussi.

Robert me poussa avec violence, s'élança vers

les appartemens; je le suivis. Il était debout devant les restes de ses bons amis. Tout! tout! répétait-t-il; puis il chancela et tomba sur le parquet comme une masse inanimée. Vous parlerai-je de l'affreuse maladie qui le retint six mois au bord de la tombe, et des enquêtes qui, pendant ce temps, furent faites sur la mort de Berthe et de ses enfans; car la fuite d'Armand et la blessure de Berthe, reconnue pour être un coup d'aviron, avaient donné à ce funeste accident la couleur d'un assassinat. On n'apprit rien : le batelier, adroit ou innocent, fut ferme dans ses réponses. Lui-même paraissait ignorer ce qui avait fait chavirer son bateau; il fut acquitté, mais il quitta le pays.

Robert revint lentement à la santé. Le premier usage du retour de sa raison fut de faire ériger cette colonne à la place où j'avais fait déposer Berthe et ses fils. Il ne me parla jamais d'Armand; peut-être dans sa chambre avait-il trouvé quelque indice. Mais le caractère de cet homme, que l'amour et le bonheur n'adoucissaient plus, s'aigrit de jour en jour. Il était déjà violent, il devint dur, avare; il n'avait plus de ces généreuses croyances, plus de foi au bien, plus d'espoir au cœur. Seulement pour moi il fut toujours le même : il me pria de rester ici; et si, depuis, il n'y vient que la nuit, c'est que son âme y trouve encore des souvenirs qui l'attendrissent et le rendent jeune, et qu'il ne veut pas de témoins ni d'interruption à sa douleur. Mais que de fois, le suivant sans qu'il s'en doutât, je l'ai trouvé prosterné sur le tombeau de Berthe, baisant la terre avec passion, et adressant à son amante morte des paroles d'amour et des plaintes telles, qu'on a peur d'imaginer les souffrances qu'elles révèlent! Ce fut cette nuit, comme il y a vingt ans, comme la première nuit, comme toujours Mais les forces de Robert s'épuisent; quelque temps encore, et je serai seule pour porter tous ces regrets.... Je me résigne à vivre jusque-là... mais après...

Pélagie avait fini; nous nous levâmes, et nous étions arrivées à la grille du parc, que pas un mot de plus n'avait été prononcé. Je serrai et baisai sa main en la quittant; je l'aimais de toute l'amitié qu'elle avait eue pour Berthe. Mes promenades du soir au parc de M. Robert me devinrent plus chères; je quittai trop tôt ces ombrages et ma bonne Pélagie; mais depuis je n'ai pas oublié cette mélancolique histoire, d'autant plus qu'on ne rencontre pas souvent des cœurs qui ne vivent que d'amour et se brisent lorsqu'il s'éteint.

Mme Letellier (Aline de M***)



AVENTURES D'UN GENTILHOMME.

LE VICOMTE DE KERBOZEC.



Vingt-quatre heures après avoir quitté le manoir de Rosven, Michel de la Faugerais, vicomte de Kerbozec, relayait dans la ville de Lorient qu'il faut traverser quand on se rend de Vannes à Brest en voiture publique. Il mit aussitôt pied à terre pour aller prendre son repas à l'hôtel de l'Ancre-d'Or.

L'auberge alors était infestée de commis-voyageurs en *révolution*, qui lui trouvèrent, dès le premier abord, un air d'aristocrate fort peu de leur goût.

On se mit à table cependant, le capitaine de vaisseau de Kerbozec ne prenait aucune part à la conversation, et ne s'en souciait guère; mais il fut brusquement interpellé par l'un des convives, à propos de la constitution civile du clergé.

Une première fois, le capitaine de vaisseau feignit de ne pas comprendre qu'on s'adressait à lui : le questionneur revint à la charge :

— Monsieur est officier de la marine?

— Peut-être, Monsieur, répondit le vicomte de Kerbozec.

— Ah! peut-être! fit le commis-voyageur ; Monsieur fait mystère de sa profession !

— Mais encore, Monsieur, s'écria le marin qui commençait à perdre patience ; où voulez-vous en venir? Officier de marine ou non, je n'aime pas les interrogatoires. Après?

— Si Monsieur ne veut pas permettre qu'on lui adresse la parole !...

— Il s'agissait, Monsieur l'officier de marine, s'écria d'un ton assez impertinent un second commis-voyageur, il s'agissait de la constitution civile du clergé; mon honorable ami vous demandait...

— Messieurs, s'écria violemment de Kerbozec, suis-je, par hasard, l'objet d'une mystification !... je ne le souffrirais pas, je vous en préviens.

— Façons d'aristocrate! dit un troisième convive.

Cette exclamation fut le signal d'un débordement d'observations non moins désagréables; le marin irrité se leva brusquement, marcha droit au plus criard de la bande et le prit par le bras :

— Je suis vieux et vous êtes jeune, dit-il, prenez-y garde pourtant ! mon petit monsieur, je suis capable de vous mettre à la raison, et de vous faire rentrer dans les bornes de la décence.

Le vicomte de Kerbozec avait cinquante ans bien sonnés, mais était encore vert, grand, très robuste en apparence, et sa main, qui serrait le le bras du coryphée de la bande, le serrait comme un étau.

— Messieurs, je suis dans un lieu public, j'y suis entré pacifiquement, et je prétends qu'on me laisse dîner en repos; du reste, ce ne sera pas long !...

Le regard courroucé du vieux gentilhomme s'arrêtait successivement sur chacun des convives, qui s'étaient levés aussi et semblaient se concerter ; puis, comme personne ne soufflait mot, il se contenta d'ajouter :

— Que cet avertissement vous suffise.

A ces mots, il reprit sa place, et appelant la fille d'auberge il lui dit de le faire servir dans

sa chambre, où il acheva son repas tranquillement; mais dès qu'il fut sorti pour retourner à la voiture, une troupe de gens du peuple se précipita sur lui; on faillit le lapider.

On voulut le coiffer d'un bonnet rouge, on voulut le contraindre à chanter le *Ça ira*.

— Tuez-moi! tuez-moi! misérable! s'écriait le vieil officier en se débattant, et n'outragez pas plus long-temps un capitaine de vaisseau, chevalier de Saint-Louis, qui a vu la mort d'assez près sur les champs de bataille, pour la mépriser de quelque part qu'elle vienne.

— Crie : Vive la nation! on te laissera filer.

— Crie : Vive la nation! A bas les aristocrates! répéta la foule en lui jetant de la boue.

— Vive le roi! cria le comte de Kerbozec.

Le dénouement de cet épisode ne pouvait être que tragique. Au milieu de la populace, on remarquait les commis-voyageurs de l'Ancre-d'Or, et plusieurs orateurs du club des Amis de la Constitution.

— Le sang aurait inévitablement coulé, si quelques matelots n'avaient pas passé par là. Ils accourent, demandent ce que c'est.

— Un aristocrate! un traître qui ne veut pas crier vive la Nation, répond-on de toutes parts.

Les matelots du port de Lorient appartiennent en général aux circonscriptions maritimes de Vannes et d'Auray, c'est à dire aux *quartiers* de notre littoral où les idées religieuses et monarchiques sont restées les plus vivaces jusqu'à nos jours. Mais les marins de la ville même de Lorient et de Port-Louis se mêlaient ardemment à tous les troubles révolutionnaires et se montraient plus cruels peut-être que le reste des gens du peuple, surtout quand il s'agisssait de quelqu'un de leurs officiers.

— Camarades! à mon secours, s'écria le vieux gentilhomme en reconnaissant des marins dans la foule qui l'entourait.

Un matelot sauta d'un bond à côté de lui :

— Nous! tes camarades! vas-y voir! cria-t-il en le prenant au collet.

— Je suis capitaine de vaisseau! dit le vicomte de Kerbozec.

— Qu'est-ce que ça me fait à moi? répliqua le marin. Tu es aristocrate!... à la lanterne!... oh! eh! oh! les autres! rallie à moi, qui a un bout de corde à mon service?...

D'autres marins se jetèrent brutalement à travers la masse populaire; à coups de pied, à coups de poing, à coups de tête surtout, ils se firent jour, et l'instant d'après, Michel de La Faugerais était uniquement en leur pouvoir.

Le peuple, accoutumé à céder la place aux matelots, laissa faire en continuant de hurler : A bas l'aristocrate!

Le capitaine de vaisseau cessa de résister, leva les yeux au ciel, et attendit d'un visage serein la fin de cette scène, qu'il pensait être la fin de sa vie.

Sans faiblir un seul instant, sans pâlir, il promena ses regards sur les farouches marins qui le traînaient vers un des piliers de la place.

Le premier matelot, à qui sa force herculéenne avait valu le surnom d'Arrache-Tout, le lâcha enfin.

— Tiens-le bien, les autres! dit-il, je vais t'affaler le cartahu.

En même temps, il grimpa en vrai gabier sur le pilier du réverbère, et s'y mit à cheval.

— C'est dommage tout de même que personne de vous autres n'ait un bout de corde! Nous le hisserions après un arbre!

— Arrache-Tout, répondit un des marins, c'est facile! T'as raison, au bout d'un arbre, ce sera plus beau! Coupe la ficelle et en route!

— A l'arbre! à l'arbre! crièrent les marins.

Un retard d'une minute fut la conséquence de cette motion; la corde fut coupée et ensuite artistement attachée à la branche du plus grand des arbres de la place.

La foule battait des mains; le vicomte de Kerbozec recommandait son âme à Dieu.

Les camarades d'Arrache-Tout l'aidaient avec une effroyable dextérité, la corde et la poulie du réverbère formèrent un appareil maritime.

— Allons! fais tour mort! hurla le cruel gabier qui avait pris d'autorité le commandement de l'exécution, et paré à hisser ensemble!... Attention!

La populace échangeait de grossières plaisanteries, qui consistaient surtout à comparer l'arbre avec la potence de la lanterne.

— Es-tu paré?... demanda encore Arrache-Tout grimpé sur la branche.

— Ça y est!... Paré!...

— Hisse!

La corde se raidit ; la terre manqua sous les pieds du capitaine de vaisseau, qui n'avait plus dit une parole depuis son triste appel aux marins.

Mais à peine les matelots avaient-ils commencé à hisser, qu'à l'autre bout de la place un long coup de sifflet se fit entendre, et fut suivi du signal qui signifie en langue maritime: *Tiens bon!* ou en langue vulgaire : *Ne continue pas!*

Par un instinct du métier, tous les marins s'arrêtèrent, la corde se détendit, M. de Kerbozec reprit pied, et l'homme au sifflet, fendant la foule avec impétuosité, se trouva comme par enchantement à côté de lui.

— Tas de caïmans! bandits! forbans! flibustiers! pestes de l'enfer! s'écria maître Mathieu Piment du *Diadème*, car tels étaient les titre, nom, prénom et surnom de ce nouveau personnage, — que faites-vous là?... En bas! en bas! brigand d'Arrache-Tout... Tu es donc devenu des Anglais depuis ce matin, race de renégats, de chiens maudits!

Tout en disant ces mots, l'homme au sifflet coupa la corde, bourra de quelques coups de poing les plus farouches des marins et prit par la cravate Arrache-Tout, descendu de l'arbre.

On doit déclarer que maître Mathieu Piment du *Diadème* était un petit homme assez grêle, très laid et d'une force inférieure à la moyenne.

— Empêche-moi ces bourgeois de malheur de faire un seul pas par ici, et attention, tous tant que tu es, ou je vous casse comme verre, poursuivit-il d'un ton menaçant.

Les matelots, sans répliquer, formèrent un cercle autour de l'arbre fatal, dans le but d'arrêter la populace ébahie:

— Pardon! excuse! mon commandant, dit alors maître Piment en se tournant vers le capitaine de vaisseau ; je crois, Dieu me pardonne, que ces imbéciles-là vous ont manqué de respect!

— Oui, mon ami, précisément, répondit le vieil officier en souriant du choix de cette singulière expression.

— Je vas leur parler!... Vous allez voir!... reprit le contre-maître irrité.

La foule, qui comprenait à peine, se rapproche du cercle des matelots devenus fort nombreux, car plus de cinquante autres marins étaient arrivés au pied de l'arbre avec le petit contre-maître.

—

L'ÉLOQUENCE DE MAITRE PIMENT.

Au dessous de l'arbre, il y avait un banc où quelques matelots s'étaient assis, maître Piment s'avança vers eux, le poing levé :

— Place! place! sacripans d'Anglais, renégats, chameaux du diable!... Place donc!..

Les marins s'enfuirent précipitamment, de crainte de recevoir des coups de sifflets dans les côtes, car le petit contre-maître, exaspéré, ne les aurait pas ménagés, ils le savaient bien.

— Mon commandant, donnez-vous la peine de vous asseoir, dit alors l'officier-marinier, en montant sur le banc d'où il se proposait de haranguer les matelots.

Nous nous rendrions coupable du crime de lèse-postérité, si nous retranchions à cette remarquable pièce d'éloquence un seul mot autre que les jurons énergiques dont elle était émaillée en guise de points d'exclamation.

— Oui ! c'est vrai ! c'est la pure vérité! vous êtes pires que des Anglais pur sang, des sans-raison et des sans-cœur, des riens de rien, qui commencent par frapper un cartahu au bout d'une branche d'arbre... que sans moi, vous faisiez un malheur !... Vous ne savez pas vous autres, conscrits d'un jour, ce que c'est que ce vieux brave, cet ancien, ce vénérable, quoi!... — Sauf votre respect, commandant, faut bien leur dire qui vous êtes... — Quoique tu ne mérites pas la peine que je me donne, tas de morceaux de filins pourris!... C'est le commandant Kerbozec!

Un murmure en sens divers se fit entendre à ces mots.

Les marins, à qui la furie du contre-maître avait imposé jusque-là une obéissance pour ainsi dire machinale, commençaient à se reconnaître.

Ceux pour qui le nom de capitaine de vaisseau avait une signification quelconque s'entre-

regardèrent avec une sorte de stupeur ; mais Arrache-Tout et ses compagnons s'étaient donné des coups de coude ; on se moquait d'eux par derrière, et déjà des cris de menace partaient des rangs de la populace.

— A l'arbre ! à l'arbre ! à bas le contre-maître ! A la lanterne tous les deux !

Maître Piment se tourna vers ceux des marins que le nom de Kerbozec avait frappés d'étonnement ou de respect, et du ton le plus ironique :

— Ils ne savent pas, dit-il en haussant les épaules, ce que c'est que le commandant Kerbozec !... Pardon ! excuse ! je les ai encore flattés en les appelant chiens d'Anglais, vu que les Anglais, eux, le connaissent bien !... Oui ! oui ! ils ont leurs raisons pour çà, que je dis !... Le commandant Kerbozec leur en a assez fait danser des danses !...

Les cris de la foule continuaient ; le contre-maître, dont on couvrait ainsi la voix, fit une grimace affreuse en mettant ses deux poings sur ses hanches. Puis, comme si cette première attitude oratoire n'eût pas suffi pour exprimer sa colère méprisante, il posa sur son nez le pouce de sa main droite qu'il ouvrit en imitant le battement d'aile d'un goëland ; et enfin, attendu que son geste irrévérencieux ne calmait aucunement la multitude, il saisit son sifflet de manœuvre et souffla. Roland à Roncevaux ne soufflait pas de plus grand cœur.

Le son aigu, qui avait cent fois dominé le bruit des tempêtes maritimes, eut le don d'apaiser pour une seconde la tempête populaire.

— Ecoutez-moi donc, une bonne fois, vous autres, s'écria aussitôt le contre-maître. — Arrache-Tout, poursuivit-il, avance à l'ordre !

Arrache-Tout, docile comme un mouton, avança jusqu'auprès du banc.

— Ouvre l'œil et l'oreille, renégat, poursuivit maître Piment, ce que je vas dire, tu vas le répéter bien haut, en face, au commandant Kerbozec, que voilà !

— Ah çà ! maître Piment, vous, vous êtes un vieux, un ancien !... c'est connu ! dit Arrache-Tout. On vous écoute. Ce que vous commandez, on le fait... c'est bon ! Mais c'est pas pourtant une raison d'appeler le monde : chameau, Anglais et renégat, rapport à un aristocrate qui n'a pas voulu crier : *Vive la Nation* !

Maître Piment, après avoir bravé par ses poses et dires la populace ameutée, sentit qu'il était indispensable de ne pas irriter les matelots ; contrairement à l'attente de la plupart d'entre eux, il laissa parler Arrache-Tout jusqu'à la fin, du ton d'un supérieur qui daigne accorder une explication.

— Je dis que tu es un chameau, et à double bosse encore, parce que tu n'entends pas le simple bon sens ; je dis que tu es un Anglais, parce que tu as porté ta vilaine patte sur un officier qui leur-z'y a-t-envoyé plus de dix et de vingt brûlées aussi aux Anglais ! donc, faut tu sois un mauvais Français et un renégat, puisque tu as frappé le cartahu pour l'élinguer.

Les paroles du contre-maître firent impression sur quelques matelots des plus enragés.

— C'est-il donc vrai, murmuraient-ils, qui a battu l'Anglais ?

—... Je disais bien, moi, reprit avec volubilité maître Piment, qui les entendit, je disais bien que vous n'êtes tous qu'un tas de conscrits !... Hein ! tu ne sais pas, vous autres, qui est-ce qui commandait l'*Arrêteuse* (1), quand nous avons coulé la frégate anglaise l'*As-de-Pique* (2), en face de Saint-Domingue ? et quand nous avons ramassé comme d'un coup de seine le *Pilote* (3), qu'ils appellent *Paille-Ote* dans leur baragouin, — vu apparemment que pour bien piloter faut s'ôter les pailles qu'on a dans l'œil, par supposition, — et le *Rat-Cerf* (4), et le *Çafaux* (5), qui en était pourtant un vrai de brig, tout ça d'une fois, à l'ancre, devant Gorée, au Sénégal !... Mais ils ne savent rien de rien ces enfans-là, pas tant seulement un bout de musique, continua le contre-maître, dont les facétieuses parenthèses amusaient à présent tous les marins.

Les matelots avaient ri, la populace voulut savoir pourquoi ; de proche en proche, le discours du contre-maître arriva jusqu'aux extrémités de la place, les cris furieux s'apaisèrent.

Un des commis-voyageurs dit de loin :

(1) L'Aréthuse. — (2) La Pique. — (3) Le Pilot. — (4) Le Racer. — (5) Le Sapho.

— Pourquoi ne veut-il pas crier : *Vive la nation* !

— Pourquoi ! repartit maître Piment d'un ton moqueur, ce n'est pas malin, ça. Je vas vous faire expliquer la chose par ce brigand d'Arrache-Tout en personne.

— Monte ici, caïman vert, continua le maître en tirant Arrache-Tout par la cravate.

Le terrible matelot, transformé tout-à-coup en paisible comparse, se laissa faire encore une fois.

La foule avait un spectacle, elle ne mugissait plus.

— Voyons, Arrache-Tout, réponds-moi un peu, dit le maître, aimes-tu le bon vin ?

— Tiens ! fit le matelot.

— Eh bien ! une supposition que je commencerais par te bûcher dessus à coups de pied, à coups de poing, à coups de corde, de toute manière, sans t'en dire seulement la raison, et qu'après je te commanderais de crier *Vive le bon vin !* en manière de me demander pardon de t'avoir défoncé ta coque et ton gréement, qu'est-ce que tu ferais ?

— Je vois la couleur, dit Arrache-Tout.

— Ah ! tu vois la couleur ! suffit !.. Et pourtant tu n'es qu'un fâhi-mousse, par comparaison avec le brave commandant Kerbozec !... Tu aimes le vin, toi ! Il n'aime pas la Nation, peut-être, lui !!... Demande voir à l'Anglais !... Pour qui donc qu'il se battait à bord du vaisseau le *Diadéme*, quand nous avons prêté côté à l'*Illustrious* et au *Calcutta*, devant Ouessant, que l'*Illustrious* n'a pas demandé son reste et a pris le large, et que le *Calcutta* est rentré à notre remorque dans Brest. C'était pour la Nation, pour la France, hein ! que nous travaillions cette fois-là ?... Et le commandant, ici présent, — c'est pas parce qu'il est là que je le dis, mais c'est pour la vérité de la chose. — Il était dans ces temps-là capitaine de la batterie, et il nous a mené à l'abordage à bord du *Calcutta*, toujours en avant !!!...

— Arrache-Tout, je te commande de crier :

« Le commandant Kerbozec est un brave qui » s'est toujours battu comme un vrai Français » contre les Anglais, sur mer et sur terre pareil- » lement ! ».

Arrache-Tout, d'une voix de Stentor, répéta cette singulière proclamation :

— Vive le commandant Kerbozec ! cria maître Piment aussitôt.

— Vive le commandant Kerbozec ! répétèrent les matelots enthousiasmés.

Le contre-maître se tourna vers Arrache-Tout :

— J'avais idée tout-à-l'heure de te faire demander des excuses au commandant, en disant : — Je ne savais pas que c'était vous qui avez coulé l'*As-de-Pique*, qui avez pris le *Pilote*, le *Rat-Cerf*, le *Ça-Faux* et le reste, que vous commandiez la batterie du *Diadéme* au combat de *Calcutta*... et encore bien des choses ; mais tu n'as pas besoin d'en dire si long.

— Non, surément, commandant, interrompit le farouche marin, je ne savais pas tout ça, dam ! c'est pas ma faute ; pardon, s'il vous plait, vous étiez en bourgeois, mon commandant.

— A genoux ! brigand, s'écria le contre-maître en assénant un coup de poing sur le chapeau d'Arrache-Tout ; demande ta grâce, vu que tu as mérité d'être pendu au bout d'une vergue, comme je suis Mathieu Piment du *Diadéme* !

Les matelots qui tout à l'heure obéissaient aveuglément au colossal Arrache-Tout, riaient à ses dépens.

Le vicomte de Kerbozec, jusque-là simple spectateur des faits et gestes du contre-maître, était resté assis sur le banc dans une attitude pleine de majesté ; ses traits n'avaient pas exprimé le moindre sentiment de crainte, mais par momens il avait souri aux étranges saillies de l'officier-marinier.

Lorsqu'Arrache-Tout, devenu tremblant, car il se sentait coupable d'avoir porté la main sur un capitaine de vaisseau, et passible de la peine de mort, fut à genoux devant lui, le vieux gentilhomme se leva et fit signe à maître Piment de descendre.

Le contre-maître porta la main à son chapeau, donna un long coup de sifflet, et s'écria d'une voix fort enrouée :

— Attention, matelots ! Silence haut et bas ! le commandant Kerbozec va parler !

En même temps l'intrépide sous-officier descendit du banc, et passa une sorte d'inspection des marins assemblés ; il contraignit du geste

tous les autres coupables à prendre l'humble posture où se trouvait déjà le farouche gabier :

— Relevez-vous, dit alors le capitaine de vaisseau ; je ne porterai pas de plainte contre vous ; mais rappelez-vous bien que vous avez commis la plus grave des fautes, et désormais ne vous rendez plus coupables d'actes pareils ! N'attentez jamais à la liberté ni à la vie de vos concitoyens !... Respectez vos chefs, défendez-les au besoin !... Des marins français devraient-ils faire le métier de bourreaux?.... C'est honteux ! c'est dégradant !... Il y a des juges en France et personne ne doit être comdamné sans avoir été entendu. Maintenant, mes amis, ne séparons pas deux choses inséparables dans notre patrie : *Vive le Roi* ! *Vive la Nation* !

Maître Piment répéta le cri du capitaine de vaisseau, tous les matelots en firent autant.

— Où voulez-vous qu'on vous mène? demanda le maître de manœuvre, pendant que les matelots, à commencer par Arrache-Tout et ses complices, criaient à tue-tête : Vive la Nation ! Vive le Roi ! Vive le commandant Kerbozec !

— A la voiture de Brest ! si elle n'est pas encore partie.

— A la voiture de Brest ! cria le contre-maître d'une voix perçante.

Les matelots prirent le capitaine de vaisseau dans leurs bras, et fendant la foule, ils se dirigèrent vers la porte de la ville.

La population, changeante comme elle l'est toujours, suivait en applaudissant, mais il lui fallait son cri de haine ; les matelots le poussèrent les premiers en hurlant : « A bas les Anglais ! » Elle le répéta de toutes ses forces.

A la porte de la ville on apprit que le voiturin, las d'attendre, était parti depuis quelques minutes, les marins se mirent à courir, rattrapèrent la patache, et quand le capitaine de vaisseau y fut entré, ils poussèrent de nouvelles clameurs jusqu'à ce qu'elle eût disparu.

Toutefois, maître Piment s'était approché du vicomte de Kerbozec, qui le remerciait de son intervention si opportune, et lui donnait un louis pour boire à la santé du Roi.

— Merci, commandant ! dit le contre-maître, à cette heure, avec votre permission, un petit mot, par complaisance. Vous allez à Brest, pas vrai ? Promettez-moi, s'il vous plaît, de me faire demander de suite.... Je n'ai qu'une peau, voyez-vous !... elle est à votre service, c'est vrai... Malgré ça, j'aimerais qu'elle restât encore quelque temps chevillée sur mes os... jusqu'à une bonne occasion de s'en défaire, s'entend !... Voilà mon idée.

— Mais encore ? fit le capitaine de vaisseau.

— Voyez-vous, commandant, dit le second-maître en baissant la voix, les patriotes d'ici ne me pardonneront pas ce que je viens de faire par rapport à vous. Je vas me tenir tranquille à bord du vaisseau-caserne ; — la peste, si on me croche en ville !.... Faites-moi rallier Brest !.... Il n'y a plus de sécurité à Lorient... et puis, partons bien vite sur la mer jolie ; voilà encore mon idée, s'il vous plaît.

— Très bien, mon brave, répondit le vicomte de Kerbozec, sois tranquille ! adieu !

FAITS, GESTES, PÈLERINAGE ET IDÉES NOTABLES DE MAITRE MATHIEU PIMENT DU DIADÈME.

En 1783, quelques mois après la conclusion de la paix entre la France et l'Angleterre, le vaisseau le *Diadème*, qui avait pris une part glorieuse à la guerre de l'indépendance des Etats-Unis, faisait partie d'une escadre d'évolutions, et s'exerçait, dans le golfe de Gascogne, aux grandes manœuvres de la tactique navale.

A bord de ce vaisseau se trouvaient, en qualité de major de vaisseau et capitaine en second, le vicomte de Kerbozec, qui, l'année précédente, n'y remplissait que les fonctions de premier lieutenant, et en qualité de quartier-maître de manœuvre et de chef de grand'hune, Mathieu Piment, l'un des fins gabiers du bord.

Depuis longues années l'officier et le matelot se connaissaient, ils avaient combattu ensemble sur la frégate l'*Aréthuse*, commandée par Kerbozec, ils avaient fait en outre, sur les mêmes navires, plusieurs autres campagnes de paix ou de guerre.

Par une nuit noire et à grains, l'escadre louvoyait bord sur bord pour s'élever dans le lit du vent.

Mathieu Piment était de quart dans sa hune : tout-à-coup un nuage épais se lève à l'horizon ; l'amiral fait signal de diminuer la toile et de prendre un second ris aux huniers.

A bord du *Diadème*, on se hâte de se confor-

mer à l'ordre transmis par des fusées et des coups de canon; Piment s'élance sur la vergue, le grain éclate avec furie, la pluie tombe à torrens avec un épouvantable bruit de tonnerre, la foudre éclate par deux fois autour de la division.

Au milieu de cet effroyable tumulte, le brave chef de hune, qui venait d'achever son opération, rentrait le dernier sur le mouvant plateau où il exerçait sa petite autorité. Il s'accroche à une corde pour se glisser dans sa hune, mais la corde avait cassé sans qu'il s'en fût aperçu; ses mains et ses pieds manquent en même temps, il pousse un cri, tombe à la mer, appelle encore... Personne ne l'entend; le grain était alors dans toute sa force, la division, rapidement emportée par le vent qui redouble, fuit dans l'obscurité.

Mathieu Piment se trouva bientôt seul dans l'immensité de la mer, il ne voyait plus que les fanaux de position des vaisseaux qui couraient à l'ouest-sud-ouest.

Que faire?... on n'a pas remarqué son absence, on ne le cherche point, il est perdu s'il reste en place.

D'un autre côté la brise du nord-ouest est ronde, les vaisseaux marchent bien, et, quoiqu'il soit habile nageur, il est trop bon marin pour songer à rattraper l'escadre.

Après ces réflexions, Mathieu Piment leva les yeux au ciel; il vit une étoile qui perçait les nuages; le grain avait passé, le ciel, balayé par la brise, reparaissait bleu et pur.

— C'est le cas, pensa le marin, de faire un vœu à la Sainte-Vierge, dont je vois l'étoile dans le lit du vent. Si je pare cette coque-ci, je veux aller à Sainte-Anne-d'Auray, à pied comme un soldat, nu-pieds comme un matelot, un cierge à la main.... Voyons voir ce qu'il y a-t-à faire!

Plein de confiance et de sang-froid, Mathieu Piment examine encore la position de l'escadre. il se débarrasse de ses vêtemens; et puis, prenant son parti, se met à nager vigoureusement, non dans la direction des vaisseaux, mais dans une direction oblique, droit du côté du vent, au nord-ouest. L'étoile le guide. Il est sûr d'être sauvé, non seulement, comme chrétien, mais encore comme matelot, et voici de quelle manière :

L'escadre, depuis plusieurs jours, vire régulièrement de bord de quatre en quatre heures. il y en a deux qu'elle a viré pour la dernière fois; ainsi, dans deux heures elle changera de direction et courra, si la brise reste la même, de façon à passer juste au point de la mer au dessus duquel brille l'étoile.

Il s'agit, pour le nageur, de parcourir en quatre heures, la base d'un triangle isocèle dont les deux côtés égaux doivent être parcourus par l'escadre dans le même espace de temps.

Bien que Piment ne fût pas très versé dans la connaissance de la géométrie, il en savait assez pour comprendre que la ligne droite est le plus court chemin; la division qui louvoie sous petite voilure, fait des zig-zag; lui, va couper droit.

Tout en tirant la brasse, il remercie la sainte Vierge de lui avoir inspiré cette pensée, il nage avec ardeur. Il avait déjà fait plus de la moitié du chemin quand il vit l'escadre virer de bord, ce dont il jugea aisément par la position des fanaux.

Sa dernière crainte s'évanouit alors; il n'a plus qu'à continuer, il sera au point convenable avant les vaisseaux. Il nage, en effet, jusqu'à ce que tous les fanaux de la division se confondent les uns avec les autres, et se maintient, grâce à cette simple observation, juste à l'endroit où l'escadre doit défiler en bon ordre.

Il y était depuis quelques minutes, quand le premier vaisseau arriva sur lui: Piment s'écarte et ne dit rien; un deuxième, un troisième vaisseau passent, le nageur flotte dans l'écume des lames brisées, mais continue à garder le silence: le quatrième vaisseau était le matelot d'avant de l'amiral, l'intrépide nageur se tait encore; l'amiral, son matelot d'arrière, filent encore, Piment s'obstine à se tenir dans l'écume, il fait nuit, on ne peut le voir, il n'appelle pas. il attend...

Enfin le septième navire était le *Diadème*, Comme le noble vaisseau s'avançait à son tour. une voix sonore, partie du sein des flots, héla :

— Ho! du *Diadème*! oh!

A bord du *Diadème* on fit silence.

— Jetez la bouée à Mathieu Piment, tombé à la mer pendant le grain! cria l'habile nageur.

On lui jeta la bouée ; un canot le recueillit quelques instans après.

Le roi Louis XVI, instruit de ce trait de sang-froid extraordinaire, ordonna que Mathieu Piment fût élevé au grade de contre-maître, s'occupa de lui, se fit présenter ses états de service, lui envoya une médaille d'or pour divers actes de bravoure antérieurs, et le désigna par le nom honorifique de *l'Homme du Diadème* (1).

Le contre-maître conserva cette appellation dans la marine, où il était connu de tous les matelots.

Après la campagne d'évolution, maître Piment accomplit pieusement son vœu à Sainte-Anne-d'Auray, sac au dos, nu-pieds, un cierge d'une main, et de l'autre un petit vaisseau qu'il avait fabriqué lui-même sur le modèle du *Diadème*.

Quand il eut appendu ce chef-d'œuvre de patience et d'adresse à la voûte sainte de la chapelle, il se rendit à Rosven, où le vicomte de Kerbozec était alors en congé.

Rosven n'était qu'à huit où dix lieues : le bon marin ne voulut pas manquer l'occasion d'aller présenter ses respects affectueux à l'officier qui s'était le plus chaudement employé pour lui, à son ancien commandant de l'*Aréthuse*, au chef qu'il préférait à tous ceux sous les ordres desquels il s'était trouvé.

La réception faite au pèlerin-matelot par le bonhomme Jean-François Kerbozec, par Armand, l'aîné de la famille, par la bonne femme, et par madame Armand, qui vivait encore à cette époque, ravit le digne contre-maître au septième ciel.

Il fut introduit dans une salle où se trouvaient le patriarche et sa nombreuse lignée, le vicomte de Kerbozec le prit par la main, et le présenta en racontant son aventure.

Les domestiques ébahis la rapportèrent aux fermiers ; ce fut un événement au manoir et dans les métairies.

— Mon bon ami, demanda la vieille châtelaine au contre-maître, à quoi pensiez-vous dans l'eau, quand vous nagiez au devant de la division ?

— Je pensais, madame, répondit le marin, je pensais principalement à bien gouverner... et ensuite à mon vœu, comme de juste ; mais une fois ça, je me disais en moi-même que le bon Dieu ne permettrait pas que le fils de ma bonne femme de mère avalât sa gaffe le premier... Car voyez-vous, Madame, ma bonne femme de mère est quasiment aussi vieille comme vous ; un cœur d'or, qui se tirerait son sang pour moi !... Qu'est-ce qu'elle deviendrait, mon Dieu ! si elle apprenait que son petit Mathieu a fini de bourlinguer ! .. Pauvre vieille !... je ne lui ai rien écrit de tout ça, vu qu'elle aurait voulu venir aussi à Sainte-Anne, et ça l'aurait fatiguée. Donc, partant de Brest, j'ai commencé par mon vœu... demain je serai chez nous ! Va-t-elle être contente !..., Mais, pourtant, j'avais quelque chose qui me consolait au cas où je serais fichu, sauf le respect de la compagnie.

Maître Piment continua ainsi :

Vous savez, Madame, qu'à bord de l'*Arréteuse*, dans les temps, à l'époque du combat de l'*As-de-Pique*, j'avais reçu une balle, ici, dans le côté; ça naviguait mal... Le commandant Kerbozec, qu'est là, votre gars, Madame, vint me voir comme j'étais en train de dire : — « Qui donc qui donnera du pain à ma bonne femme, si je file mon nœud à cette fois? » C'était là, voyez-vous, ma grande inquiétude ; ça me donnait la fièvre et tout, que le docteur me commandait de me tranquilliser; mais pas mèche, moi, je me damnais rapport à ma mère... — « Piment, mon garçon, dit-il (le commandant Kerbozec, s'entend). faut rester calme, voilà l'ordre, quoi ! Où ce qu'elle reste, ta bonne femme ? Je m'en charge ! — A Sarreau, mon commandant, me voici calme comme de l'huile : je vous connais ! » Eh bien ! Madame, tout en hâlant la brasse, je me râppelais ça, j'avais confiance : — A l'appel, quand on verra que Piment passé dans la soute aux légumes des requins, M. Kerbozec pensera à la chose de l'*Arréteuse*, que je me disais... il enverra la délègue (1) à la vieille qui, voyant ça, jugera que Mathieu Piment navigue toujours sur la mer jolie. Elle m'espèrera un jour et puis l'autre, et puis l'autre, en marronnant contre moi, parce qu'elle n'aurait pas reçu de lettre de son fils, jusqu'à tant que vienne le moment d'aller répon-

(1) Historique.

(1) Délègue, délégation, retenue faite sur la solde des marins en faveur de leurs familles.

dre à l'appel pour le grand quart... s'entend, Madame, sans vous commander, chez le bon Dieu!... Pour lors, moi, je m'avançais tout doucement, tout doucement : — « Mère, que j'aurais dit, faut pas vous étonner; si je vous écrivais » pas, je vous attendais en Paradis ; c'est le » commandant Kerbozec qui vous attrapait là-» bas en vous envoyant la délégue. » — Bon, et rien qu'en pensant à tout ça, j'avais la larme à l'œil, et je hâlais toujours la brasse, sur mon étoile, la division étant babord à moi. — Comme de juste et de raison, le commandant de Kerbozec me dit le lendemain ce qu'il comptait faire, quand on vit à minuit que Mathieu Piment n'était plus à son poste, c'était justement ce que je me racontais, — et donc je suis venu ici le remercier encore une fois... Voilà mon idée!... Demain, la bonne femme sera contente!

Le récit de Mathieu Piment du *Diadème* provoqua en même temps le rire et les larmes de son bienveillant auditoire. Le bonhomme Jean-François voulut qu'on débouchât un flacon de vin le plus vieux pour le vider à la santé du marin et de sa mère; Armand, Hilaire, le vicomte Michel trinquèrent cordialement. Ermel était alors à l'Ecole-Militaire.

Le contre-maître ajouta en finissant :

— Moi, voyez-vous, je ne suis pas ce qu'on appelle un saint, je suis matelot, je fais mon service ici; je pense qu'une fois là-haut, il y aura bien un coin pour mon fin gabier... pas vrai, Madame? c'est mon idée! suffit. Mais, ma bonne femme, en voilà une de sainte... C'est pourquoi je vais lui commander de prier tous les jours pour mon commandant, et encore pour toute votre case, par rapport à moi... sans lui dire le fin du fin, vous comprenez!...

Enchanté de sa réticence, le petit contremaître prit congé de la compagnie; les gens de la maison et ceux de la ferme le fêtèrent. Les Gavésio, charmés d'avoir fait sa connaissance, l'accompagnèrent sur la route de Sarzeau, portant l'un son sac, l'autre son étui en ferblanc.

Pierre Gavézio, avant de le laisser continuer seul, lui prit la main :

— Maître Piment, dit-il, écoutez bien.

— Bon! j'écoute, répondit l'autre.

— Vous aimez M. Michel, pas vrai!

— A mort!

— Pour lors, si vous voulez, par hasard, ma fille, je vous la donne.

— Tiens! dit maître Piment; cette belle grande, jolie, mignonne qui s'appelle Toinette, m'est avis! Beau brin de fille!

— Justement! Eh bien?

— Pas possible. Pour le quart d'heure j'ai ma bonne femme.

On fit quelques pas.

— Mais... dit timidement le fermier, voulant faire entendre que la mère du marin pouvait mourir d'un jour à l'autre, et qu'alors...

— Alors, interrompit le contre-maître, devinant à demi-mot, alors, pas plus qu'aujourd'hui. Si j'étais pour vivre à terre, je ne dis pas. Votre Toinette est bien gréée, bien espalmée, c'est vrai! Elle me plaît tout de même; un vrai charme en fleur, quoi! Mais, père Gavésio, c'est trop beau pour Mathieu Piment. Faut que je navigue!

— Adieu donc, dit le fermier, n'en parlons plus... Si jamais votre bonne femme a besoin d'amis quand vous n'y serez pas, qu'elle vienne à Rosven, nous y serons, nous!

— Bon! voilà qui me va mieux : le mariage, c'est gentil pour vous autres ; pour nous, des matelots... ça ne vaut rien... c'est encore une idée à moi! il y a des marins qui ont l'idée à contre : c'est indifférent, voilà la différence.

Le contre-maître et le fermier s'embrassèrent et puis se séparèrent.

Sept ans après, maître Piment du *Diadème* finissait la campagne de Saint-Domingue à bord du *Lys*; il renouvela sa connaissance avec Alain Gavésio, qu'il avait vu tout enfant à Rosven, lors de son pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray, et rencontra par la même occasion Ermel de La Faugerais, passager pour le retour en France.

Le *Lys* ayant désarmé, maître Mathieu Piment alla droit à Sarzeau. Sa mère, qui, sur les entrefaites, avait été reçue à Rosven, et non moins bien traitée par les maîtres que par les fermiers, — sa mère venait de mourir. Le marin lui fit dire une messe pour elle par le curé non assermenté, distribua son argent aux pauvres et prit la route de Lorient, où il était employé dans le port, et chargé de l'instruction générale

des matelots du vaisseau-caserne, lorsque le vicomte de Kerbozec faillit être pendu par Arrache-Tout.

Grâce à ses fonction spéciales, le maître de manœuvre était connu de tous les marins et les connaissait tous. Son agileté, son adresse, son habileté lui avaient conquis l'estime générale de ses subordonnés. Il savait les mener, et, malgré sa petite taille, sa force médiocre et son ensemble fort peu imposant, il les faisait marcher à la baguette.

C'était en sortant du port, après l'exercice des voiles, qu'Arrache-Tout et ses camarades aperçurent la foule ameutée et qu'ils s'emparèrent du capitaine de vaisseau; maître Mathieu Piment les suivait de loin, à petit pas. Tout-à-coup il reconnut le vicomte de Kerbozec;—on sait le reste.

Le surlendemain, Michel de La Faugerais entrait à Brest. A peine arrivé, il fut désigné par l'autorité maritime pour prendre le commandement provisoire de la frégate la *Constitution*; il écrivit aussitôt à Lorient, afin que maître Piment fût dirigé sur son bord.

Le petit contre-maître ne tarda pas à se présenter devant lui.

— Ah! les brigands! les scélérats!... les banians! dit-il, après avoir salué son commandant, c'est qu'ils se sont ravisés, dam! ils voulaient m'élinguer aussi... Patati, patata! mais on a l'œil américain... D'abord, les matelots, c'était à moi; et ensuite je faisais veiller par des braves de Sarzeau, des pays, vous savez!... Seulement, plus moyen de sortir du port, pas mèche d'aller voir son hôtesse, ni de boire un coup. Si j'avais mis le pied en ville, ils me lardaient, c'était décidé... Quand vous m'avez fait demander, j'ai filé à brun de nuit, déguisé en calfat, à bord d'un caboteur, avec une bonne brise de sud-est .. Encore une coque de parée, mon commandant; ce n'est pas de cette fois apparemment qu'ils me genoperont... Voilà... Où faut-il aller maintenant?

— Attends-moi, nous irons ensemble à bord de la *Constitution*.

— Ça me va, fit le contre-maître; si tant seulement nous pouvions prendre le large, ça m'irait encore bien mieux.

— Il faut espérer que j'aurai un commandement réel, et alors tu m'accompagneras, j'en réponds.

— Merci! commandant, je n'en demande pas plus! Envoyé! répondit maître Mathieu Piment du *Diadème*.

A LA PIQUE RÉPUBLICAINE.

La frégate la *Constitution* fut envoyée en rade immédiatement après son armement; le vicomte de Kerbozec sollicitait avec instances un ordre de prendre la mer, une circonstance le servit.

Un ancien capitaine de vaisseau, le comte Claret de Fleurieu, sous les ordres duquel avait navigué le vieux gentilhomme, venait d'être appelé à diriger le département de la marine; il eut connaissance des demandes réitérées de M. de Kerbozec, lui confirma le commandement de la frégate et lui donna mission d'aller à l'Ile-de-France, Bourbon et Pondichéry, pour y porter des ordres relatifs au service colonial. En revenant, la *Constitution* devait toucher à la Nouvelle-Hollande, où le roi Louis XVI comptait fonder un établissement.

Dès qu'elle fut en rade, le commandant ne mit pied à terre que pour les affaires de service les plus urgentes; car déjà des scènes dans le genre de celle de Lorient avaient eu lieu à Brest, où l'autorité supérieure, bien qu'exercée avec dévoûment et fermeté, n'était plus secondée de manière à contenir la populace.

Quelques matelots du port de Lorient furent expédiés à Brest vers la même époque; Arrache-Tout et plusieurs de ses camarades étaient du nombre, ils reçurent pour destination la frégate commandée par le vicomte de Kerbozec.

Mathieu Piment du *Diadème*, premier maître de manœuvre à bord de la *Constitution*, était sur le pont quand les nouveaux-venus accostèrent, sac au dos, dans une grosse chaloupe du port.

Il reconnaît de loin Arrache-Tout et sa bande:
— « Ah! ah! dit-il, nous allons rire. Si tant seulement le commandant montait sur le gaillard d'arrière!... ça serait un peu drôle! »

Le maître n'avait pas achevé ses réflexions que le vicomte de Kerbozec parut.

En ce moment la chaloupe aborda; Arrache-Tout et ses camarades grimpèrent à l'échelle, ils

se mirent en rang pour répondre à l'appel et se faire enregistrer sur le rôle d'équipage.

Le commandant s'avança vers eux; Arrache-Tout leva les yeux, le vit, et poussa un cri de terreur... L'équipage assemblé sur le gaillard d'avant ne comprenait rien à l'hilarité de maître Piment, qui, les deux points sur les côtés, s'appuyait contre le grand mât en étouffant d'homériques éclats de rire.

Arrache-Tout devint pâle comme un linceul ; il tremblait de tous ses membres, il lâcha son sac, qu'il tenait entre ses mains, et faillit tomber à la renverse.

Le commandant, forcé de porter son attention sur ce matelot épouvanté, ne le reconnut pas d'abord :

— Qu'as-tu donc, mon garçon? demanda-t-il d'un ton simple et doux, quoique plein de dignité convenable.

— Ce que j'ai ? s'écria le colosse en reculant d'effroi... je suis... un homme mort !..,

Tous les muscles du marin semblèrent s'être détendus en même temps ; il restait affaissé sur lui-même, sans faire un geste. Maître Piment avait sommairement conté à ses voisins l'aventure de Lorient; l'histoire passa de bouche en bouche; le gaillard-d'avant riait à cette heure, tandis que la peur d'Arrache-Tout se communiquait, non seulement à ses complices, mais à tous les nouveaux-venus.

— Ah ! ah !... j'y suis... s'écria enfin le capitaine de vaisseau ; tu es mon pendard de Lorient.

A ces mots, Arrache-Tout tomba à genoux, en criant d'une voix lamentable :

— Grâce ! grâce ! mon commandant... Vous savez bien... je ne vous connaissais pas...

Le capitaine de vaisseau aurait sans doute répondu qu'il avait déjà pardonné, Arrache-Tout ne lui en laissa pas le temps. Passant d'un extrême à l'autre, le marin retrouva tout-à-coup ses forces, s'enfuit du côté du gaillard d'avant, s'ouvrit passage à travers les gens du bord, et finit par s'élancer de la poulaine à la mer. Il avait perdu la tête.

Le capitaine de vaisseau fit un geste d'impatience; l'équipage se tut, maître Piment lui-même se calma.

—Un canot ! qu'on le sauve! qu'on me l'amène !

Pendant que le maître et une troupe de marins se jetaient dans l'embarcation, rattrapaient Arrache-Tout et le ramenaient à bord de vive force, on acheva l'appel des autres nouveaux arrivans.

Le capitaine de vaisseau feignit de ne reconnaître aucun des hommes qui, un mois auparavant, l'avaient d'abord assailli et sauvé ensuite, grâce à maître Piment du *Diadème*.

Enfin on lui rapporta le fameux Arrache-Tout.

— Je t'ai pardonné, mon garçon, dit le commandant avec sévérité ; ta peur d'aujourd'hui est une faiblesse et une sottise. Conduis-toi bien à mon bord, je n'en exige pas davantage.

Le matelot, hébêté, ne sut que répliquer; le capitaine d'armes, sous-officier, chargé de la police, eut ordre de le faire garder à vue, jusqu'à ce qu'on fût bien sûr qu'il ne tenterait plus de s'évader.

Un mois apres, Arrache-Tout était gabier de misaine, et confessait que le commandant Kerbozec méritait bien d'avoir été sauvé.—Maître Piment est fameusement arrivé, disait-il : ç'aurait été dommage tout de même de trésillonner un vieux brave pareil.

Arrache-Tout était excellent matelot; il n'eut qu'à se louer du traitement de tous les officiers et particulièrement du commandant Kerbozec pendant le cours de la campagne , qui dura pres de deux ans.

On passa d'abord dans les colonies françaises de l'Inde où la frégate remplit scrupuleusement sa première mission; elle était en route pour la Nouvelle-Hollande, lorsque, pendant une relâche à Batavia, l'on reçut les nouvelles les plus alarmantes.

Des bruits de guerre couraient dans la colonie hollandaise; on affirmait que la France, déchirée par les factions, était attaquée par toutes les nations de l'Europe.

Kerbozec ne jugea pas convenable de prolonger son séjour dans l'île de Java; il partit au moment où la nouvelle officielle de la déclaration de guerre allait être connue dans ces parages lointains. Comme il sortait de la rivière, une frégate hollandaise le croisa et lui envoya inopinément sa bordée.

Les Français se jettent sur leurs canons; la

Constitution vire de bord et appuie la chasse à la frégate ennemie ; mais tous les forts se garnissent, on se trouve entre deux feux. Après avoir vomi trois bordées terribles au bâtiment hollandais, qui forçait de voile pour entrer dans le port, Kerbozec se vit contraint de renoncer à la victoire; la *Constitution* gagna le large.

Il eut été dangereux et inutile, en temps de guerre, de pénétrer plus avant dans les mers où les Hollandais et les Anglais avaient déjà des forces considérables; Kerbozec ne continua point son voyage d'exploration.

La France perdit à cette époque la première occasion de s'asseoir d'une manière stable en Océanie. Les Anglais s'agrandirent sans obstacles autour de Port-Jackson, et ainsi échouèrent dès l'origine les plans habiles du roi Louis XVI, qui faisait examiner les rivages d'Australie par l'illustre d'Entrecasteaux, et qui se proposait d'y fonder un établissement sur le bord de la rivière des Cygnes.

Tandis que nous perdions si malheureusement l'occasion de nous asseoir dans la cinquième partie du monde, nous nous apprêtions à la conquête de l'Europe.

Voyons quels furent les résultats de nos luttes gigantesques.

Vingt ans de batailles sur terre, sous les ordres du plus grand général des temps modernes, ne nous ont pas fait acquérir sur le continent une lieue carrée de plus qu'avant la révolution française, et nous avons perdu : la Louisiane, admirable contrée qui était une seconde France; Saint-Domingue, la plus florissante de toutes les colonies du monde ; plusieurs petites Antilles; et dans les mers de l'Inde, l'île de France et son port magnifique.

Sous Louis XVI, une marine florissante, des vaisseaux qui sillonnaient toutes les mers des officiers habiles, des marins capables, des navigateurs illustres, portaient jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'Océanie la gloire du nom français; sans coup férir, nous allions planter notre pavillon sur le continent australien et contre-balancer dès le commencement la puissance naissante des Anglais dans ces régions nouvelles. La révolution, qui dévora nos colonies et notre marine, fit périr en germe toutes les espérances du meilleur des rois, — victime auguste et sainte dont le sang coula en expiation des crimes de ses sujets.

En prenant terre à Brest, le vicomte de Kerbozec fut immédiatement arrêté comme aristocrate et partisan de l'ancienne monarchie.

La république était proclamée depuis un mois; le vieux capitaine de vaisseau arrivait avec des rapports adressés au roi, pleins de respect et de dévoûment à sa personne. Kerbozec, d'ailleurs, avait été imprudent dans ses lettres particulières, qu'on décacheta, et parfois dans ses paroles. car il avait bien espéré en partant qu'à son retour il trouverait la France pacifiée, la constitution parfaitement établie, et le roi régnant sans difficultés et sans entraves.

Le capitaine de vaisseau avait fait la guerre d'Amérique, et en avait rapporté, comme bien d'autres, des idées assez confuses; il ne détestait pas les formes représentatives, et ne blâmait que les excès de la révolution, dont il adoptait les principes assez volontiers. Malgré le pillage des châteaux, malgré le serment exigé du clergé, malgré la persécution religieuse et les émeutes, dans l'une desquelles on l'a vu sur le point de périr, il avait toujours pensé que le gouvernement constitutionnel se consoliderait, et que les troubles ne seraient que momentanés.

Il avait eu à cet égard une foule de discussions avec son frère Armand, le châtelain, ennemi de toute innovation, partisan déclaré de l'ancien régime et des franchises de la province. Mais, avant tout, le vieil officier aimait Dieu et le roi; cette religion profonde perçait dans toutes ses paroles, dans toutes ses actions; on ne lui tint aucun compte de ses utopies, il était aristocrate de naissance et noble de cœur. On commença par l'enfermer en prison; sa frégate fut aussitôt désarmée.

Maître Piment coiffa le bonnet rouge, apprit le *Ça ira* et le *Chant du Départ*, déclara qu'il voulait être libre, et commença par se faire congédier du service.

Une bande de matelots lorientais, parmi lesquels on remarquait le grand gabier de misaine surnommé Arrache-Tout, le suivaient incessamment.

Dans la rue des Sept-Saints, le quartier populaire de Brest, le cabaret de la *Pique républicaine*

servait de rendez-vous aux matelots, désormais affranchis de toute autorité.

La mère Barbe-Jean, qui tenait cet établissement, ayant consulté maître Mathieu Piment du *Diadème* sur le choix d'une enseigne moins compromettante que celle de : *Au Vaisseau la Couronne*, naguère encore affichée avec ornemens fleurdelisés, le maître d'équipage n'hésita pas un instant :

— Vous vous ferez faire, dit-il à l'hôtesse, une frégate avec un bonnet rouge planté sur le grand mât, et on écrira en dessous : A *la Pique républicaine*.

— Tu crois! dit l'hôtesse. Mais c'est une enseigne de sans-culottes.

— Voilà justement ce qu'il nous faut, répliqua sentencieusement le maître de manœuvre.

— Piment, mon fils, comment ça se fait-il donc qu'un brave comme toi, que le roi avait décoré d'une médaille d'or et baptisé l'*Homme du Diadème*, ait viré en grand à la république?

Maître Piment regarda tout autour de lui, ne vit personne, haussa les épaules, et dit à demi-voix d'un ton calin et malin :

— Mère Barbe-Jean, soit dit sans vous offenser, il y a ici bien des cruches petites et grosses; mais la plus grosse de toutes, avec votre permission, c'est bien vous! foi de matelot!...

— C'est vrai! t'as raison! répondit l'hôtesse en secouant la main du maître de manœuvre, mais tu me connais.

— Si je vous connais! fit Mathieu Piment.

— Eh bien!

— On a son idée.

— Je veux savoir.

— C'est rapport au commandant Kerbozec mais pas un mot.

L'hôtesse se rengorgea pour sourire, et ses trois mentons en caracolèrent :

— Tu auras ton enseigne pas plus tard que demain, dit-elle après un instant de réflexion.

A peu de soirs de là, plus de cinquante matelots de *la Constitution* étaient rassemblés dans le cabaret; maître Piment allait d'une table à l'autre en disant à chacun de ne pas sortir sans l'avoir averti. La nuit s'avançait. Les buveurs attardés se retirèrent, il ne resta plus que des gens sur lesquels le maître pouvait compter.

— Mère Barbe-Jean, fermez vos portes, s'écria le vieux marin. Faut être en famille!

Deux minutes après, un coup de sifflet retentit; l'attention générale se porta sur maître Piment, qui du haut d'un bahut haranguait ses camarades :

— ..... Il ne s'agit pas, matelots, de faire les capons, ici, dit-il en finissant; celui qui brasse à culer, on le déralingue! on l'assomme! on le met en étoupe!

— Oui, maître, dit l'équipage tout d'une voix.

— Ah! ils ont mis le commandant Kerbozec en prison, ils voudraient le juger et le guillotiner! Attends-moi un peu!... Pas vrai? hein!

— Oui, maître! répondit l'équipage.

— Voyons! attrape à se gréer! et pas de bêtises! faut crier : Vive la république! la liberté! pas autrement.

— Bon! bon! voilà quatre fois qu'il nous dit ça; c'est connu!

En parlant ainsi, les matelots, coiffés pour la plupart de bonnets rouges, se *gréèrent*, ou pour mieux dire s'armèrent de piques, de hachots et de biscayens estropés et emmanchés de manière à former à l'extrémité de formidables fléaux. Arrache-Tout se faisait remarquer par un fort grappin d'abordage qu'il portait sur l'épaule et qui était garni d'une corde.

Au point du jour, maître Piment entonna le *Ça ira!* Sa troupe s'élança dehors en désordre; la mère Barbe-Jean, inquiète du succès de l'expédition, sortit la dernière du cabaret, ferma la porte et alla se mettre en observation, tandis que les marins gravissaient en hurlant la rue des Sept-Saints, qui aboutit sur la place du Château.

—

Le château de Brest est une vieille forteresse entourée de fossés et flanquée de tours. Là se trouve la prison où l'on renfermait les aristocrates et les suspects. Elle était gardée par un poste nombreux, et susceptible d'être défendue par un régiment entier, qui tenait garnison dans le château même.

Mais Mathieu Piment du *Diadème* avait combiné son plan et donné ses instructions à ses cinquante camarades, qui se dispersèrent bientôt dans les rues basses en poussant des cris tumultueux. Le peuple accourut, le rassemblement devint considérable.

Alors les marins, qui savaient leur rôle, affectèrent une joie dévergondée; ils se mirent à danser devant la première porte de la citadelle, englobèrent dans leur ronde tous les sans-culottes du voisinage, et attendirent ainsi que le régiment fût sorti de la place pour aller à l'exercice.

Bientôt après, toujours chantant et dansant, les marins entrèrent dans l'intérieur du château; la foule, devenue compacte, les accompagna, et les abords de la prison furent encombrés; les soldats de garde, sans défiance, s'étaient mêlés à la foule et regardaient les danseurs.

Tout-à-coup, maître Piment donne un coup de sifflet.

Aux cris de *vive la république!* une partie de ses gens se jettent sur les soldats désarmés, d'autres lèvent le pont-levis, de manière à empêcher le régiment de rentrer, d'autres s'emparent de la seconde porte, donnant du côté de la mer.

Toujours en criant : Vive la nation! vive la liberté! on enfonce la prison.

Arrache-Tout se servait de son grappin comme d'un bélier; on rencontra une grille de fer, les pattes du grappin y furent accrochées; les matelots et le peuple, qui les aidait sans savoir pourquoi, tirèrent sur la corde, la grille céda.

Cependant l'alarme s'était répandue, le régiment, qui faisait l'exercice sur la promenade voisine de la forteresse, reprenait ses rangs.

— Vite! vite! en double! cria maître Piment.

Suivi par Arrache-Tout, il arriva jusqu'à la partie de la prison où Kerbozec était renfermé.

Les prisonniers, aristocrates pour la plupart, pensaient qu'on venait les massacrer, ils priaient.

— Doucement, Arrache-Tout, dis aux autres de ne pas laisser entrer le monde, s'écria Piment.

Un barreau de la fenêtre avait cédé aux efforts du gabier.

Un tumulte effroyable se fit entendre; les matelots et le peuple disputaient au régiment l'entrée de la place. Les soldats n'avaient pas de cartouches, ils s'emparèrent de quelques échelles et les appliquèrent contre le rempart du poste avancé.

Mais quand ils eurent franchi le premier obstacle, ils en rencontrèrent un second, car il s'agissait de pénétrer sous une voûte dont les marins avaient fermé l'entrée.

Pendant qu'à coups de hache le régiment se frayait un passage, Arrache-Tout, par l'ordre de maître Piment, prit Kerbozec entre ses bras et sortit par la fenêtre à l'aide de la longue corde du grappin.

Le maître les suivit.

L'instant d'après il se trouvait au milieu de la place intérieure de la citadelle, dont la porte opposée à celle du côté de la ville était depuis long-temps au pouvoir des marins, comme on l'a dit plus haut.

Maître Piment donne un nouveau coup de sifflet. Tous les gens de *la Constitution* le rejoignent et se précipitent par l'autre issue sur les quais du port.

Le régiment, irrité, rentrait baïonnette croisée. Maint sans-culotte qui, sans le savoir, avait aidé les marins à sauver un aristocrate, paya de la vie son concours involontaire.

Aux cris de : Vive la nation! vive la république! vive la liberté! l'égalité! etc... les matelots se dispersèrent.

Arrache-Tout et Mathieu Piment se rendirent avec le commandant Kerbozec à bord du chasse-marée *le Passe-Partout*, beau caboteur que commandait le maître depuis qu'il s'était fait congédier.

Cinq minutes après, le petit navire largua ses amarres, sortit du port et mit sous voiles.

Tous les autres marins se rendirent chez la mère Barbé-Jean.

— Le coup est fait, dit l'un d'eux; le commandant est paré.

— Ah! dit l'hôtesse avec bonheur; et la consigne?

— Ne jamais rouvrir la bouche de tout ça.

— Bon! A un autre.

A mesure que les matelots rentraient, la bourgeoise leur demandait de même la consigne.

— Fermer son bec, — ravaler sa salive, — manger sa langue, et autres variantes plus matelotes encore de la même idée, telles furent les réponses qu'elle obtint.

Le journal de la localité, parfaitement renseigné sur l'événement, contint le lendemain un article ainsi conçu :

« Les véritables républicains brûlent de voir

» disparaître à jamais les infâmes aristocrates
» dont la présence souille le sol de notre pa-
» trie.

» Le peuple de Brest, irrité des lenteurs de la
» justice, s'est précipité hier, au point du jour,
» sur la prison du château, où sont détenus des
» ci-devant nobles et prêtres, dont le sang au-
» rait déjà dû teindre l'échafaud régénérateur.

» Et l'on a osé frapper ces généreux citoyens
» qui sont suffoqués par la pensée de respirer
» le même air que les traîtres à la patrie, que
» les partisans du despotisme et de la supersti-
» tion... etc... etc... »

L'article concluait à l'expulsion du régiment et à la dégradation des officiers.

On lisait un peu plus bas, dans la colonne des mouvemens maritimes :

« A sept heures et demie, le chasse-marée *le*
» *Passe-Partout,* patron Piment, est sorti du port
» et a mis sous voiles pour Roscoff. »

Une fois au large, Arrache-Tout s'approcha du commandant :

— Eh bien! commandant, dit-il avec fierté, j'ai-t-y tout-à-fait gagné mon pardon?

— Il y a long-temps, mon garçon, que, par ta bonne conduite, tu avais racheté ta faute; sois honnête, suis les conseils de maître Piment et ne te mêle plus aux émeutes sanglantes des sans-culottes...

— A moins que ce soit pour manœuvrer comme aujourd'hui, pourtant, interrompit le gabier en souriant.

— Il faut bien que je ne blâme pas une échauffourée sans laquelle je serais encore prisonnier... Mais sois prudent...

— Hum! fit le matelot.

— A présent, je te dois une reconnaissance pour le service signalé que tu m'as rendu...

— Je suis content, commandant, interrompit encore Arrache-Tout, nous voilà quittes!... Pas de merci, ni peu ni beaucoup, s'il vous plaît; le malin, le fameux, le soigné, quoi! c'est maître Piment, c'est lui qu'a tout fait.

— S'entend, dit le maître en s'approchant, un petit sermon à mon idée sur la manière de gouverner. A cette heure, commandant, où faut-il mettre le cap?

— Je veux aller à Jersey, dit le commandant qui n'ignorait pas qu'un rassemblement d'émigrés s'y formait, et qui renonçait enfin à son penchant pour les utopies démocratiques.

Malgré les gardes-côtes anglais, maître Piment débarqua le capitaine de vaisseau à bon port, prit congé de lui, non sans protester de son éternel dévoûment, et lui souhaita bonne chance.

Arrache-Tout fit de même.

Le surlendemain, après avoir échappé aux croiseurs ennemis, *le Passe-Partout* entrait à Roscoff, petit port situé à douze ou quinze lieues au nord de Brest.

A quelque temps de là, le caboteur, regréé à neuf et en lougre, doublé, espalmé, muni de deux pierriers et monté par des débris de l'équipage de *la Constitution,* se convertissait en corsaire sous les ordres de maître Piment, dont on connaît l'anglophobie.

Le digne maître pardonnait beaucoup à la révolution parce qu'elle avait amené la guerre.

Il détestait les sans-culottes, qui persécutaient les prêtres, et qui avaient volé à l'église de Sainte-Anne-d'Auray son petit modèle du vaisseau *le Diadème;* mais les Anglais... *c'était encore cinquante mille milliasses de fois plus pire*, suivant *son idée.*

G. DE LA LANDELLE.

S. A. LE BEY DE TUNIS EN FRANCE.

GÉNÉALOGIE DU BEY. — DÉPART. — ITINÉRAIRE. — PORTRAIT. — RÉCEPTION. — VISITES DIVERSES.

Tunis est situé sur le lac de la Goulette, nom donné au bras de mer qui forme un chenal pour entrer dans le port. Cette ville est à 140 lieues à l'est d'Alger et à 80 de Constantine. Longitude 7° 51', latitude 36° 47' 69'. C'est auprès de Tunis qu'est élevée la chapelle dédiée à saint Louis, roi de France, qui mourut de la peste en 1270, lorsqu'il faisait le siége de la ville. Charles-Quint prit Tunis en 1535, et se réserva le fort de la Goulette qui commande l'entrée du port, mais les Turcs le reprirent en 1574. Le territoire de Tunis est un des plus fertiles du nord de l'Afrique; il fait un grand commerce qui ne peut manquer de s'étendre sous le règne du bey Achmet, qui lui a déjà donné une grande impulsion. A l'époque où Tunis fut pris par Sinan-Pacha, amiral de Sélim II, en 1574, les Espagnols étaient, comme nous l'avons dit plus haut, maîtres de la Goulette, et la ville formait une espèce de république indépendante depuis 1206. Sinan-Pacha la réduisit en province ottomane. Un gouvernement militaire fut institué, un divan formé des principaux officiers de la milice turque, et le pacha investi, au nom de la Porte-Ottomane, de la direction suprême des affaires. Les beys, dont la charge avait été créée par Sinan-Pacha, et dont les fonctions étaient, dans l'origine, celles d'un trésorier ou simple intendant des finances, se servirent des fonds pour gagner les troupes. Bientôt, comme les maires du palais, en France, ils s'emparèrent du pouvoir souverain. Au 18e siècle, Hassan-ben-Ali, renégat d'origine grecque, rendit le pouvoir héréditaire dans sa famille, et devint la souche de tous les autres beys qui régnèrent depuis sur ce pays. La loi de succession actuellement en vigueur à Tunis n'établit pas la transmission de la dignité royale dans la personne du fils aîné, mais bien dans celle du plus âgé de la famille. C'est ainsi que Hassan-Bey (ou Hussein), étant mort en 1835, ce fut son frère qui lui succéda, et qu'en 1837, le bey actuel, Ahmet-Pacha, succéda à son oncle. A ce dernier succéda Sidi-Mohamed, son cousin.

Dans le traité de commerce conclu par le gouvernement en 1830, le bey de Tunis, Hussein-Bey, est qualifié : le *prince du peuple, l'élite des grands, issu du sang royal, brillant des marques les plus brillantes, Hussein-Bey*, maître du royaume d'Afrique. La Porte envoie tous les ans une flotte pour exiger l'impôt du bey de Tunis; mais chaque fois cette flotte est obligée de rentrer sans avoir pu remplir sa mission, car Tunis est sous la protection immédiate de la France, qui saura faire respecter un de ses alliés les plus fidèles.

Départ de Tunis. — Depuis long-temps S. M. Louis-Philippe désirait voir S. A. Ahmet-Pacha, bey de Tunis, pour le remercier de l'hospitalité qu'il avait accordée si généreusement à ses trois fils qui avaient successivement visité la régence de Tunis. Le bey, de son côté, n'attendait qu'une occasion favorable pour mettre à exécution le projet qu'il avait conçu depuis si long-temps, celui d'aller en France; le gouvernement français venait de faire cadeau à S. A. d'un charmant bateau à vapeur, le *Dante*, en reconnaissance de son noble désintéressement. (Le bey n'avait pas voulu recevoir le prix des chevaux qu'il avait fournis pour la remonte de

notre cavalerie d'Afrique.) C'est sur ce navire que le bey de Tunis s'embarqua le 5 novembre 1846. Le *Labrador*, frégate à vapeur de la marine royale française lui servait d'escorte. Avant de partir, S. A. a été visiter le tombeau de son père, et elle portait, ce jour-là, le grand-cordon de la Légion-d'Honneur comme pour associer la France à ce devoir qu'elle ne manque jamais d'accomplir lorsqu'elle doit quitter Tunis.

Toutes les troupes étaient rangées en bataille au moment de l'embarquement. Ahmet-Pacha leur a adressé ces paroles : « Je pars, mes enfans, mais c'est pour vous, je reviendrai bientôt. » Tous les habitans l'ont accompagné de leurs vœux et de leurs regrets, et plus de cinq cents barques escortaient le *Dante* en dehors de la Goulette. Le bey a confié le gouvernement de ses États à son cousin, Sidi-Hamda et à Jaeb-Tael ; il a défendu de faire tomber aucune tête en son absence, se réservant de prononcer lui-même à son retour.

Le bey est très aimé à Tunis, où il a aboli l'esclavage. Son armée est disciplinée à l'européenne et compte déjà de fort bonnes troupes exercées sous la direction d'officiers français.

La traversée n'a rien offert de remarquable, si ce n'est que le *Labrador*, meilleur marcheur que le *Dante*, était souvent obligé de ralentir sa marche pour attendre ce dernier.

Arrivée en France du bey de Tunis. — Le bey est arrivé à Toulon le 8 novembre sur le *Dante*. Son arrivée a été saluée par l'artillerie des navires en rade et par l'Amiral qui était pavoisé. La quarantaine a été fixée à cinq jours. Le vice-amiral préfet maritime Baudin a été prendre les ordres de Son Altesse, qui a manifesté l'intention de rester à bord de son bateau à vapeur qu'elle affectionne beaucoup, et où elle a couché tous les soirs pendant la quarantaine. Le 13, elle a été admise en libre pratique. A 10 heures, le bey a débarqué dans le port au bruit des salves tirées par l'*Inflexible* commandant la rade, et par le vaisseau-amiral. Tous les navires étaient pavoisés comme à son arrivée. Toutes les autorités civiles et militaires ont reçu Son Altesse. Le 3e d'infanterie de marine et les troupes de la garnison formaient la haie jusqu'à l'hôtel de la préfecture maritime. A midi le bey a reçu toutes les autorités, et dans la journée du 14 est allé visiter l'arsenal. Le soir, il y a eu réception chez le préfet maritime. S. A. a fait cadeau à madame Baudin d'un magnifique diadème en diamans, et à M. Baudin d'une très riche tabatière et d'un sabre dont la lame est d'Ispahan. S. A. a laissé 1,000 fr pour les pauvres à Toulon.

S. A. a voulu juger, à Toulon, de la rapidité d'une dépêche télégraphique; mais le temps brumeux n'a permis de ne la faire parvenir que jusqu'à Avignon.

Portrait du bey de Tunis. — Le bey de Tunis, Ahmet-Pacha, paraît être un homme de quarante et quelques années; il est de taille moyenne, a le teint un peu basané et les cheveux et la barbe presque blancs. Il porte le costume d'officier-général : pantalon garance avec de larges bandes d'or, tunique bleue, épaulettes d'or à gros grains. Sa coiffure est le chachia ou bonnet grec qui a remplacé le turban. Il porte le grand cordon de la Légion-d'Honneur et un nicham vraiment éblouissant. Il est très affable ; son admiration pour la France, sa fidèle alliée, est sans bornes.

Le bey est très sobre comme tous les Orientaux. Le riz est son aliment favori. La volaille qu'on lui sert doit être étouffée et non saignée. Il ne boit pas de vin, mais prend beaucoup de café et fume souvent. On lui a préparé un divan où la régie a réuni les meilleurs tabacs qu'elle a pu trouver. On le dit amateur de hatchich.

Suite du bey de Tunis. — Le bey de Tunis est accompagné dans son voyage par les personnes suivantes : Moustapha-Kasnadar, ministre des finances et son beau-frère ; Moustapha-Aga, ministre de la guerre également son beau-frère ; le général Mohamet-Mozabetz, aussi son beau-frère ; le chevalier Raffo, son secrétaire et conseiller intime, et son fils ; le colonel Salah, commandant des troupes de la garde du palais, un de ceux qui accompagnèrent le duc de Montpensier pendant son séjour à Tunis ; le colonel Ahmet-Ali-el-Diaf, premier secrétaire ; les colonel Vair-el-Din et Massouna-Meteli, aides-de-camp ; le contre-amiral Assouna-Morali ; le chevalier Lambroso, premier médecin ; deux colonels français : MM. Lecorbellier et Grest, chargés d'une mission à Tunis. Trente-cinq musi-

ciens restés à bord du *Dante*, à Toulon ; quinze serviteurs.

M. Alix Desgranges, premier secrétaire interprète de S. M. Louis-Philippe, chargé par le roi d'accompagner partout S. A., s'était rendu à Toulon pour la recevoir.

M. de Lagau, consul général et chargé d'affaires à Tunis, est parti de cette ville avec le bey et l'accompagne aussi.

Voyage de S. A. le bey de Tunis. — Le 15, le bey de Tunis est arrivé à Aix à 7 heures et demie. Il a été reçu par le corps et le conseil municipal, l'état-major de la garde nationale et de la garnison au bruit des fanfares des musiques de la troupe de ligne et des pompiers. Il s'est logé à l'hôtel des Princes, est descendu dans la rue et s'est approché du drapeau tricolore en disant : « Je viens saluer le drapeau français que j'honore ; je viens remercier les soldats français et les habitans d'Aix de la réception qu'ils veulent bien me faire et leur en exprimer ma profonde reconnaissance. Je prie M. le maire et M. le commandant d'armes de vouloir bien être les interprètes de mes sentimens. » S. A. a été visiter l'Ecole royale des Arts et Métiers, et est partie à onze heures pour Avignon, en laissant 1000 fr. pour les pauvres.

Le bey est arrivé à Lyon le 18, et en est reparti le lendemain. Il a donné 2,500 fr. pour les pauvres. En passant à Roane, il a été tellement ému des désastres de l'inondation, qu'il a donné 50,000 fr. pour les malheureuses victimes de cet épouvantable fléau.

Sur toute sa route, le bey a été reçu en souverain.

Arrivée du bey à Paris. — Le bey de Tunis est arrivé à Paris, le 22 novembre, à une heure, par un convoi spécial du chemin de fer d'Orléans. M. de Lagau, consul-général à Tunis, après avoir précédé Son Altesse de quelques jours, était retourné au devant d'elle. M. Alix Desgranges, M. le colonel d'artillerie Thierry, aide-de-camp du duc de Montpensier, chargés par le roi d'accompagner S. A., sont allés recevoir le bey à l'embarcadère où se trouvaient six voitures de la cour en grande livrée. Le bey s'est rendu à l'Elysée-Bourbon où ses appartemens avaient été préparés et chauffés constamment à 25 degrés. Le duc de Montpensier a reçu Son Altesse, qui s'est précipitée dans ses bras et l'a cordialement embrassé. On se rappelle que le duc de Montpensier avait été admirablement reçu par le bey de Tunis.

Réception du bey par S. M. Louis-Philippe. — Le 23 était le jour désigné pour la présentation du bey au roi des Français. Le matin de ce jour, les négocians de Paris qui ont des maisons à Tunis, et une foule de fournisseurs avaient été reçus par S. A. A midi, le bey et sa suite, accompagnés de M. de Saint-Mauris, introducteur des ambassadeurs, sont montés dans les voitures de la cour, précédées d'un piqueur à la livrée royale, et sont arrivés au château un instant après. Le bey est entré dans le salon des maréchaux où des rafraîchissemens ont été servis. A une heure, il a été reçu par le roi et toute la famille royale. Le roi était un peu en avant de sa famille, il a pris les mains du bey et lui a adressé la parole en italien, que S. A. comprend très bien. Le bey a paru très satisfait, car, disait-il, ce qui l'affligeait, c'était de se voir forcé de parler à ceux qu'il aimait, une langue qu'ils ne comprenaient pas. Le roi a daigné remercier le bey de la brillante hospitalité qu'il avait accordée à ses fils, et l'a présenté à la reine et à tous les membres de la famille royale. Le bey est ensuite retourné à l'Elysée-Bourbon avec le même cérémonial.

Séjour à Paris. — Le 22, le bey a été à l'Opéra, où M. Adolphe Dumas, a improvisé des strophes en son honneur. Le bey a promis de les faire traduire. Le 24, le bey a reçu M. le maréchal Soult et tout le conseil des ministres. Le même jour il a été rendre visite à M. Guizot, avec lequel il s'est entretenu près de trois-quarts d'heure en comité secret. Il n'avait avec lui que Moustapha-Kasnadar et le chevalier Raffo. Rien n'a transpiré de l'entretien.

Le soir, il y avait concert à Saint-Cloud sous la direction de MM. Auber et Habeneck. Le bey était placé à côté du roi.

A neuf heures il était de retour.

Visite aux Invalides. — Le 25, le bey a visité les Invalides. Il a été reçu par le maréchal duc de Reggio qui, quoique très souffrant, a voulu lui faire les honneurs de l'hôtel, il était appuyé sur le bras du marquis Oudinot. « Je viens, a dit le bey, sous les auspices d'un grand roi, vi-

siter un monument où la gloire habite, et je suis heureux d'y être reçu par celui qui est si digne d'y remplir la première place. » Sur les instances du bey, le duc de Reggio s'est retiré et le général Petit l'a remplacé auprès de S. A. Tous les invalides étaient rangés dans la grande cour de l'Horloge; malgré la pluie, le bey a voulu passer dans tous les rangs. « Que ne puis-je, a-t-il dit, interroger tous ces braves? ils seraient pour moi les livres vivans de l'histoire contemporaine, et leurs paroles confirmeraient les hauts faits que je lis sur leurs mâles figures et dans leurs nobles cicatrices. Dites-leur cela, général. » Lorsque le bey est entré dans l'église, les aumôniers lui ont montré les drapeaux suspendus à la voûte; S. A. a dit : « La France n'entreprendra jamais que des guerres justes. Qu'il soit permis à son fidèle allié et ami de faire des vœux pour que la victoire couronne toujours les entreprises de vos armées. » Après avoir longtemps contemplé le tombeau de Napoléon, le bey s'est écrié : « Voilà celui qui a rempli l'univers de son nom et dont la gloire éclaire encore le monde! » A l'hôpital, il a adressé ces paroles aux sœurs qui soignent les vieux soldats malades : « Vous êtes les mères de la victoire. Les soldats ne craignent pas la mort; ils ne craignent pas davantage les blessures, quand ils savent que vos mains doivent les panser et que vous leur réservez dans cette maison les mêmes soins qu'ils trouveraient dans leurs familles. » A la salle des reliefs, le bey, après avoir admiré cette vaste collection, a donné lui-même le développement du système du fort l'Ecluse, d'une manière très claire et très ingénieuse. Lorsque, dans la galerie des portraits, on lui a montré ceux de Louis XIV et de Napoléon : « Je vois, a-t-il dit, que chez vous tout a été créé pour faire naître dans les armées une constante émulation. Depuis le soldat jusqu'au maréchal, chacun ici reçoit sa récompense. » On lui a montré la dernière aigle de l'empereur avant son départ pour l'île d'Elbe; alors il a pris les mains du général Petit et les a tenues long-temps serrées. En voyant l'épée de Napoléon : « Cette épée, dit-il, a remporté bien des victoires, mais la plus belle, c'est, quand les Français s'égorgeaient entre eux, de les avoir défendus contre eux-mêmes et de leur avoir donné la paix, cette paix qu'un autre grand roi leur conserve sans qu'il leur en ait coûté une goutte de sang. » Ce sont ses propres paroles.

Le bey, après cette visite, s'est dirigé vers l'Ecole Militaire.

Visite à l'Ecole-Militaire. — Le bey a été reçu à l'Ecole-Militaire par le lieutenant-général Tiburce Sébastiani. « Je sais, a-t-il dit en l'abordant, que l'exactitude est la politesse des princes; mais des généraux et des soldats français, dignes émules de ceux que je viens de voir, m'excuseront d'avoir oublié la marche du temps devant le tombeau et au milieu des vieux compagnons d'armes de l'empereur Napoléon. » S. A. a passé en revue quelques troupes de l'Ecole-Militaire, a voulu goûter à la soupe du soldat et est partie en exprimant le désir qu'il fût dit à tous qu'ils avaient reçu la visite d'un ami.

Le 26, le bey a visité le palais des Tuileries en détail pendant que la cour est encore à Saint-Cloud. Il s'est tout fait expliquer, et a voulu connaître les principaux événemens qui se rattachent à cette résidence royale.

Le 26, il a visité le musée d'artillerie, où il a été reçu par le général Gourgaud.

Le 27, il a visité le Louvre, où il a été reçu par le duc de Montpensier. Le soir, il y avait spectacle à Saint-Cloud. L'Opéra jouait. S. A. était placée à côté de la reine.

Visite à l'Hôtel-de-Ville. — Le 28, le bey a reçu la visite du duc de Montpensier, et à une heure, a été voir l'Hôtel-de-Ville. Le préfet de la Seine, M. de Rambuteau, lui a fait agréer l'offre d'une magnifique collection des séances du conseil municipal, et lui a montré le plan de Paris sous trois aspects : celui des fortifications, celui des rues de Paris, et celui de l'éclairage de la ville. « Ah! s'est écrié le bey, je n'avais encore vu dans Paris qu'une grande ville; je vois maintenant qu'il y en a plusieurs en une seule.

Le 29, il y avait fête à Versailles; les grandes eaux jouaient en l'honneur du bey, qui ne pouvait trop admirer la puissance de ceux qui peuvent changer la vapeur en gerbes étincelantes de lumières.

Visite au musée de Versailles. — Le 30, dès huit heures du matin, le bey était parti pour Versailles. Il a été reçu par M. de Rumigny, aide-de-camp du roi, et M. de Cailleux, directeur

des musées royaux. Au bout d'une heure de promenade, un déjeuner splendide a été servi. S. A. s'est arrêtée long-temps devant le tableau de la bataille de la Moskowa, et apprenant qu'il se trouvait parmi les spectateurs un fils du maréchal Ney, le duc d'Elchingen, elle a voulu le voir pour qu'il lui expliquât le sujet et les détails du tableau. Avant de se retirer, le bey a dit à M. Aubernon : « Il n'y a pas ici une pierre qui ne témoigne de la grandeur du roi qui a élevé ce palais, unique dans le monde; mais on m'a dit qu'il serait tombé en ruines si le roi Louis-Philippe ne l'eût soutenu de sa main puissante. La postérité confondra dans sa reconnaissance le roi qui l'a bâti et celui qui l'a empêché de tomber en le consacrant à la gloire de la France. » Ayant appris que Mme Aubernon faisait une quête pour les pauvres, S. A. lui a fait remettre 10,000 francs.

Visite à la chambre des députés. — Le 1er décembre, le bey a visité la chambre des députés, où il a été reçu par MM. Clément et de L'Espée, les deux questeurs. S. A. s'est tout fait montrer: la place des ministres, etc., etc.

Ensuite, le bey a été au Jardin des Plantes, « ce dépôt vivant de la science, » comme il l'appelle, et est revenu par le puits de Grenelle. M. Hulot lui a donné toutes les explications nécessai es.

Le 1er, visite de la Monnaie, où une médaille a été frappée, selon l'usage, pour constater la visite du bey, reçu par M. Persil.

Le 2 au matin, le bey a visité les Gobelins, et le soir la Bibliothèque royale, où il a regretté de ne pouvoir rester plus long-temps. Il était désolé de la mesure qui défendait d'*éclairer* ce palais des *lumières,* vaste dépôt de la science et du génie. On lui a montré un manuscrit arabe et latin d'un traité conclu entre saint Louis et un bey de Tunis.

Le soir, il y avait spectacle à la cour. L'Opéra-Comique jouait *l'Ambassadrice.* S. A. était placée à côté de la reine.

Concert chez M. Guizot. — Le 4 décembre M. Guizot a donné une fête magnifique au bey de Tunis. Les princes honoraient de leur présence cette immense réunion où se trouvaient toutes nos illustrations de l'armée, de la magistrature et des beaux-arts. Le bey était l'objet d'une curiosité quelquefois, dit-on, indiscrète de la part des dames, et il aurait dit quelques mots que le *Moniteur* se gardera bien de traduire : « Si je n'étais pas dans un pays aussi civilisé, cet empressement me rappellerait le marché d'esclaves. » S. A., toujours d'après les on dit, aurait ingurgité au souper un excellent verre d'Aï. Les Orientaux ne peuvent d'ailleurs se résoudre à prendre le champagne pour du vin. Ibrahim, bey de Mostaganem, homme très religieux, en buvait fréquemment, et il a toujours soutenu que ce n'était pas du vin. Somme toute, la fête a été magnifique; le concert, sous la direction de MM. Aubert et Habeneck, était ravissant. Mlles Guizot ont fait les honneurs de la soirée avec une grâce charmante. Le duc de Montpensier n'avait pu arriver qu'à onze heures, ayant été retenu à Vincennes par la fête de Sainte-Barbe.

Revue au Champ-de-Mars. — Le 5 décembre, à onze heures, a eu lieu au Champ-de-Mars une grande revue en l'honneur du bey, passée par Son Altesse Royale le duc de Nemours. Les troupes, sous les ordres du lieutenant-général Tiburce Sébastiani, formaient un effectif de 25,000 hommes. Toutes les armes y étaient représentées. Le bey était au comble de l'admiration, surtout à la vue des carabiniers et des cuirassiers. La précision des manœuvres et du défilé l'ont vivement impressionné. Malgré l'incertitude du temps, une foule immense assiégeait le Champ-de-Mars. S. A. montait un cheval arabe gris pommelé avec une grâce et une aisance parfaites. A une heure les troupes de la garnison étaient rentrées dans leurs quartiers, et à deux heures celles de la banlieue dans leurs cantonnemens.

Fête à Vincennes. — Le 6 décembre le bey a rendu visite au duc de Montpensier, qui avait fait préparer une fête toute militaire pour Son Altesse. Le 4e bataillon de chasseurs d'Orléans a exécuté des manœuvres au pas gymnastique avec tant de précision et de rapidité, que le bey s'est écrié : « Qu'est-ce qui pourrait résister à un pareil ouragan! » Notre admirable artillerie le remplit d'admiration. Il a dit qu'il défendrait de prononcer le mot *bien* dans ses états. Le bey a été aussi témoin des exercices de l'école de

tir sous la direction de M. le commandant Sol. Les nouvelles carabines avec lesquels les tireurs ont atteint le but, à 600 et à mille mètres, ont beaucoup attiré son attention. Le soir, que les artilleurs du 5e attendaient avec une vive impatience, on a tiré un feu d'artifice où le bey a vu, non sans émotion, son propre chiffre à côté de celui du duc et de la duchesse de Montpensier. Ce feu avait été dessiné par l'officier d'artillerie chargé de la direction de la salle d'artifice. On devait le tirer le jour de la Sainte-Barbe; mais le duc de Montpensier, informé à temps de la surprise, a prié qu'on attendit jusqu'au jour où il devait recevoir le bey.

Visite à l'Ecole polytechnique. — Le 8 décembre, le bey de Tunis a visité l'Ecole polytechnique. Mais auparavant, Son Altesse avait été admirer, aux Champs-Elysées, le magnifique panorama de la bataille d'Eylau. et la neige qui couvrait la terre servait à propos d'introduction à cette exhibition.

A l'école le bey a été reçu par le brave général Rostolan, à la tête de tout son état-major. Son Altesse a tout visité, et ne cherchait pas à cacher son admiration. « Je ne m'étonne pas, disait-elle, du grand renom de cette école dans le monde. La science partage avec l'épée le privilége de fonder des empires et de les maintenir. » Les cabinets de physique ont été l'objet d'un examen spécial. Les professeurs, MM. Regnauld, Bravais et Pelouse, ont fait devant Son Altesse les expériences du coton-poudre. Le bey s'est tourné vers les élèves « en les félicitant de pouvoir entendre de tels maîtres et d'avoir été trouvés dignes d'en recevoir des leçons. » Avant même que ces paroles eussent été traduites, un tonnerre d'applaudissemens les a saluées. Les élèves avaient compris. Le bey, rempli d'émotion, a quitté l'école après y avoir tout vu et tout admiré.

Visite à la chambre des pairs. — Le 9 décembre, après avoir visité les ateliers de dorure et d'argenture de MM. Christoffle, où il a laissé de nombreuses marques de générosité aux ouvriers, le bey s'est rendu à la chambre des pairs, où il a été reçu par M. le duc Decazes. Le doyen de l'armée française, sous-officier sédentaire dans la compagnie qui fait le service du Luxembourg, lui a été présenté. C'est un vieux soldat, plus que centenaire. Il a servi sous Louis XVI, la République et l'Empire.

Il veut mourir debout, répète-t-il souvent. Le bey, après avoir entendu un abrégé de son histoire, lui a fait remettre cent francs. Après avoir admiré dans la galerie des tableaux le *Massacre des Mamelucks* et le *Maréchal Moncey à la barrière de Clichy*, dont il possède une gravure à Tunis, le bey a quitté le palais en remerciant beaucoup M. le duc Decazes qui a bien voulu l'accompagner partout dans cette visite.

Visites diverses. — Le 12 décembre, le bey a visité le palais du conseil d'État et la Cour des comptes, où il a été reçu par M. le premier président Barthe.

Le 13, Son Altesse a vu en détail le Père-la-Chaise, s'arrêtant à chaque monument remarquable. L'aspect grandiose de Paris, vu du pied de la chapelle du cimetière, l'a vivement impressionné.

A son retour, il s'est fait expliquer tout le mécanisme des écluses du canal Saint-Martin.

A trois heures, M. de Verbois lui a montré les diamans de la couronne, et lui en fait l'historique.

Le soir, dîné chez le ministre de la marine.

Départ du bey de Tunis — Le 14, le bey de Tunis a reçu la dernière visite de tous les princes. Lui-même a été la rendre aux ministres, et le soir il a été reçu en audience de congé par S. M. Louis-Philippe et toute la famille royale

Son Altesse, pour mettre le comble à sa générosité, a envoyé 25,000 francs à M. de Rambuteau pour les pauvres de Paris. Cette somme a été immédiatement convertie en achats de bois.

Avant de se rendre à Toulon, le bey de Tunis va passer deux jours à Fontainebleau. Il est accompagné par M. de Lagau, qui retourne à Tunis avec lui, et par M. de Pourcet, officier d'ordonnance du roi, chargé par Sa Majesté de lui faire les honneurs de la route jusqu'à Toulon.

REVUE DES MODES

Il faut que je parle pelisses, burnous et manteaux; car pendant que j'écris, la neige tombe en épais flocons et marque d'une raie blanche et brillantée les corniches de l'hôtel que le duc de Luxembourg, capitaine des gardes de Louis XIV, avait fait bâtir pour lui et sa famille, et qui est aujourd'hui livré aux plus simples mortels.

Ainsi, chaque saison amène les étoffes et les vêtemens qui sont en harmonie avec elle. Il y a trois mois à peine que les mots qui tombaient de ma pensée étaient ceux de tissus les plus légers et les plus aériens. Ce n'étaient que gaze, organdi, mousseline, tulle et tarlatane; aujourd'hui, il me faut nommer le velours soyeux et pesant, le satin broché plein la main, le brocart raidi d'or et d'argent, et toutes les riches merveilles que la maison Gagelin déroule et étale aux yeux de sa noble et riche clientèle.

Les Italiens commencent à motiver des toilettes et l'on s'essaie en ce moment à éclipser plus tard. Si l'on en juge par le début, on sera splendide cet hiver. L'autre soir nous avons vu une princesse russe, autant citée par sa beauté que par sa naissance, se rendre à une soirée de signature de contrat avec une robe de satin blanc qui, au lieu d'être ornée de hauts volans d'Angleterre, comme cela se voit tous les soirs, avait superposé deux bandes de filets d'argent terminées par de hautissimes franges également en argent et dont les têtes étaient des perles. Du haut du corsage pendait et jouait sur la taille le même ornement, qui, par tous ses jours, laissait apercevoir la grâce de la taille de la belle étrangère, dont la coiffure se composait, sur des cheveux en bandeaux, d'un petit bord de satin vert et argent orné de deux plumes blanches. Le manteau que la princesse avait jeté en entrant dans sa loge, était de velours vert doublé d'hermine. L'hermine n'a jamais été plus en vogue.

Pour le matin, il y a quelque chose que l'on n'appelle plus *visite*, parce que le nom a vieilli; mais c'est une charmante innovation qui tient du court mantel et du mantelet. Il ne couvre pas plus la taille que les visites, mais ses pentes de devant rappellent le mantelet. Par derrière il est à deux étages, et chacun d'eux a l'air d'être fait exprès pour exiger et embloyer beaucoup de dentelles. Le satin très épais, le velours, surtout, sont employés pour ce vêtement d'hiver, aussi chaud qu'élégant.

On voit, par ces temps froids, beaucoup de chapeaux en velours plein, n'ayant pour ornement que des espèces d'écharpes nouées autour de la forme et rattachées par un nœud sur un des côtés. Quand cet ornement est en satin, il est terminé par de longs bouts pendans. Le velours épinglé est aussi fort de saison et fort recherché. Cette année, comme toujours, les femmes comme il faut se sauvent du genre voyant comme d'un ridicule, et leurs chapeaux sont presque toujours, pour les sorties à pied, de couleur foncée, et se raccordant avec celle de la redingote.

Les brodequins de M. Dufossé, qui font si bien valoir le pied qui les chausse, et qui le tiennent sec et chaud, vont merveilleusement bien avec ces redingotes de velours, de reps et de satin; car, il faut le dire, au magasin de la *Syrène*, de la rue du Bac, on sait donner aux souliers-guêtres du matin, aux bottines, aux brodequins comme aux petits souliers de bal, une distinction particulière. Dans ce nouvel et splendide établissement, rien n'est négligé, et il y a un parfait accord entre la beauté et l'excellence de ce qui s'y vend et le ton de courtoisie de la maison.

Gagelin est en fonds pour fournir à toutes les étrennes, étrennes qui ne s'en iront point en quelques jours et qui ne fondront pas, comme ces cadeaux sucrés des confiseurs; mais qui, au contraire, défieront l'oubli de ceux qui auront reçu des présens de leurs grands parens, par l'emploi journalier qu'en feront les nièces et les cousines, les sœurs et les amies des donateurs.

Nous avons nommé tout à l'heure les étoffes d'hiver, le velours, le satin, le lampas et le brocart. En dehors de ces riches tissus, il y en a un charmant à donner à qui l'on aime, c'est un châle de cachemire, de ces châles amis de la femme, qui éloignent d'elle le froid et les rhumes, sans rien enlever à la grâce de sa taille, car le cachemire réchauffe sans cacher; et chez Gagelin, qui a des châles dignes des impératrices et des reines, il y en a qui arrivent des bords du Gange, d'autres qui sortent de nos fabriques indigènes, et qui sont abordables pour toutes les fortunes. Gagelin a pris pour titre de sa maison le nom de la *Providence*, et la Providence, dans tout ce qu'elle crée, ne travaille pas toujours pour la richesse.

La femme coquette veut-elle un miroir, la femme dévote veut-elle un prie-dieu, le *lion* cherche-t-il un port-cigares; l'amateur des arts un tableau; le paresseux un fauteuil, l'écrivain un buvard, l'artiste un chevalet, le littérateur des livres-albums et keepseacks; la maîtresse de maison des guéridons, des étagères, des bronzes et des porcelaines; le vieillard des lunettes et des conserves; l'enfant des polichinelles, des jongleurs, des tambours, des trompettes, des ménages et des théâtres, tout ce monde, petits, grands, jeunes, vieux, laids, beaux, millionnaires et petits rentiers, peuvent aller chez Alphonse Giroux, et s'ils n'y trouvent pas ce qu'ils désirent je les déclare sous une mauvaise étoile.

SITUATION

DE

LA VILLE DE CRACOVIE.

DE 1815 A 1840.



Depuis dix ans la *cause de Cracovie* a bien souvent retenti en Europe, nous allons donc résumer les faits les plus importans de l'histoire de cette république, en nous appuyant sur des documens officiels.

Depuis l'année 1772, la Pologne avait déjà subi cinq démembremens. En 1814 les puissances du Nord méditaient un sixième partage, mais elles tinrent leurs desseins soigneusement cachés, tant que la France, en la personne de Napoléon, leur inspira quelques inquiétudes. Ainsi, dans la déclaration de Chaumont, datée du 10 mars 1814, la Russie, l'Autriche, la Prusse et l'Angleterre proclamaient ces paroles solennelles : « Les nations » respecteront désormais leur indépendance réciproque... On n'élèvera plus d'édifices politiques sur les ruines d'Etats jadis indépendans » et heureux... L'alliance des monarques les » plus puissans de la terre a pour but de prévenir les envahissemens qui, depuis tant d'années, ont désolé le monde... Une paix générale, digne fruit de leur alliance et de leurs » victoires, assurera les droits, l'indépendance » et la liberté de *toutes* les nations. La justice » des gouvernemens qui ont garanti ces maximes salutaires pourra être tardive, mais ses » résultats s'accompliront tôt ou tard. Le devoir » des Etats faibles et méconnus est de l'invoquer » *sans cesse* et de l'attendre avec confiance et » avec courage... »

L'existence politique de Cracovie date de l'année 1815. Le traité de Vienne, en assurant la liberté et l'indépendance de ce pays, a défini également ses limites, la forme de son gouvernement et la nature de ses relations avec les puissances voisines. Ce faible débris d'un grand corps politique devait donc son indépendance à des traités, à la rédaction desquels il ne prit aucune part.

Lors du partage du duché de Varsovie et du remaniement territorial, en 1815, la part que l'Autriche avait gardée se trouvait non seulement beaucoup moindre que lors du troisième partage de 1795, mais aussi placée dans des conditions très défavorables pour elle sous le point de vue stratégique. Le czar des Moscovies restait maître des deux rives de la Vistule,

tandis que l'Autriche ne touchait qu'à la rive droite de ce fleuve, et n'avait qu'une frontière sèche contre la Russie, depuis Radomysl jusqu'à Tchernowitz, c'est à dire sur une étendue de près de trois cents lieues de France. Cette différence dans la nature des frontières permettait à la Russie, en cas de guerre, de porter ses armées à travers le royaume de Pologne et, par une vingtaine de marches, jusqu'à l'entrée de la Silésie, tandis que l'Autriche aurait employé une campagne entière pour franchir soit la Vistule, soit la Bug, qui offrent toutes deux d'excellentes lignes de défense; il était donc naturel que l'Autriche visât à rétablir un équilibre stratégique au moyen d'une combinaison nouvelle.

Pour ce qui concerne la balance simplement territoriale, l'Autriche se déclara satisfaite par la cession de la co-propriété des mines de sel de Wiéliczka, qu'avait possédée le duché de Varsovie; sous le rapport stratégique, le point essentiel consistait, pour l'Autriche, à obtenir au moins une position sur la rive gauche de la Vistule. Cracovie pouvait remplir ce but, cette ville pouvait être convertie en forteresse et faire une tête de pont imposante contre la Russie. Cracovie, d'ailleurs, ville commerçante et populeuse, est le principal centre d'intersection des nombreuses chaussées et grandes routes conduisant d'Autriche en Prusse et en Russie. Ce fut donc Cracovie avec un territoire s'étendant jusqu'à la Nida, que l'Autriche demanda pour elle, afin de contrebalancer les avantages qu'offrait à la Russie l'acquisition de la presque totalité du duché de Varsovie. Cette proposition n'ayant point été agréée, malgré tous les efforts faits pour l'appuyer, l'Autriche demanda la possession de la ville de Cracovie avec la faculté de la convertir en forteresse, puis enfin elle consentit à se relâcher même de cette dernière condition. La Russie, voulant à son tour témoigner de son désir de satisfaire l'Autriche, proposa, par la note du 31 décembre 1814, de déclarer la ville de Cracovie, avec un rayon convenable, territoire neutre; mais elle demandait que l'Autriche consentît à en faire autant pour la petite ville adjacente de Podgorze, avec un rayon, située sur la rive droite de la Vistule. Ces propositions de part et d'autre se rapprochaient encore trop peu pour qu'on pût augurer avec quelque certitude du sort futur de Cracovie, lorsque le départ de l'île d'Elbe, et le débarquement de Napoléon, en mars 1815, disposèrent les puissances alliées à se faire diverses concessions réciproques pour se retrouver fortes d'unité contre l'ennemi commun. Cette nécessité amena l'Autriche à consentir que Cracovie et son rayon fussent déclarés libres, et la Russie à retirer sa demande de la réunion de Podgorze au nouvel Etat à créer. Néanmoins, l'Autriche consentit encore à faire de Podgorze, avec un rayon de 500 toises, une ville franche pour le commerce, et promit de n'y jamais faire séjourner de troupes. Le traité additionnel portant l'érection de Cracovie en ville *libre, indépendante* et *strictement neutre*, fut signé le 3 mai 1815. Une convention séparée, conclue entre la Russie et l'Autriche, stipula en même temps que les troupes moscovites ne stationneraient jamais dans le palatinat de Cracovie, convention qui les éloignait dans un rayon de vingt lieues de la frontière autrichienne près de Cracovie, et qui a été strictement observée jusqu'aux événemens de 1831.

Telles sont les causes qui ont produit l'existence de la ville libre de Cracovie. On comprend dès lors pourquoi ce fut l'Autriche qui, en 1831, demanda et obtint l'évacuation du territoire de Cracovie par les troupes moscovites qui l'avaient envahie en poursuivant les débris de l'armée nationale polonaise; pourquoi à l'occasion de la révolution du 29 novembre, l'Autriche enfreignit les traités de 1815, en occupant militairement Podgorze; pourquoi, enfin, c'est elle qui tint, en 1846, garnison à Cracovie, et présida en quelque sorte aux changemens intérieurs successivement introduits dans cette république. Il en résulte qu'aussi long-temps que les délimitations territoriales entre la Russie et l'Autriche sur le sol de la Pologne resteraient dans le *statu quo*, Cracovie devait être nécessairement ou *neutre* ou *autrichienne*.

Organisation politique primitive.

La charte constitutionnelle de Cracovie, octroyée à Vienne, le 3 mars 1815, fondait le gouvernement de la nouvelle république sur des bases essentiellement démocratiques. La souverai-

neté y était répartie entre trois pouvoirs suprêmes : le pouvoir législatif, le pouvoir exécutif et le pouvoir judiciaire. Le premier, ou la chambre des représentans (diète) eut dans ses attributions le contrôle suprême de l'exécution des lois, l'examen des comptes-rendus de l'administration, la nomination des sénateurs et des magistrats, la faculté de les mettre en accusation et de les traduire devant la cour suprême de la diète ; enfin le droit exclusif de statuer sur le budget.

Le sénat, ou pouvoir exécutif, dirigeait l'administration, la police, la force armée, et possédait seul l'initiative des projets de loi.

Enfin le pouvoir judiciaire était composé de magistrats inamovibles, jugeant les affaires civiles et criminelles en dernier ressort, et ne pouvant être accusés que par la chambre des représentans, ni destitués que par la cour suprême de la diète.

La liberté de la presse, la publicité des débats judiciaires et politiques, l'introduction du *jury* en matière criminelle, stipulées expressément dans la charte de Cracovie, complétaient le système des garanties accordées au peuple du nouvel État.

Cette organisation politique, si exceptionnelle dans un petit pays entouré de trois monarchies à peu près absolues, ne saurait s'expliquer que par les sympathies et les idées qui dominèrent un moment à l'époque qui l'a vu naître. En outre, le czar Alexandre était alors jaloux d'une popularité universelle et des suffrages de la presse libérale; il avait d'ailleurs à cœur de se concilier l'amour des Polonais. Aussi la clause du traité de Vienne, qui garantit à toutes les parties de l'ancienne Pologne une *représentation* et des *institutions nationales*, fut adoptée sur ses instances particulières, et la charte de Cracovie fut rédigée dans son cabinet.

L'organisation politique de Cracovie obtint du congrès de Vienne des garanties toutes spéciales, et toutes les puissances *s'engageaient solennellement et formellement à concourir, soit comme signataires, soit comme accédantes au maintien et à l'accomplissement de ce traité.* Le congrès, ayant ainsi réglé le sort de Cracovie, confia la mise à exécution de ces stipulations aux trois puissances voisines du nouvel État, l'Autriche, la Prusse et la Russie, qui furent qualifiées *hautes cours protectrices.* Tout cela se passait à l'époque des *Cent-Jours* ; on cherchait à s'attacher les Polonais dont on redoutait le désespoir et une nouvelle diversion en faveur de Napoléon. Mais, après Waterloo, les trois cours nommèrent une commission chargée d'*introduire* dans la nouvelle république les formes constitutionnelles, d'organiser, disaient-elles, *pour cette seule et unique fois*, son administration; enfin, de prendre *toutes* les mesures que le *bien public* pourrait nécessiter.

La commission prolongea ses travaux depuis 1815 jusqu'à 1818. Elle aurait dû s'occuper de l'organisation des relations commerciales de Cracovie avec les puissances limitrophes et de l'Université; mais elle négligea le premier point qui était essentiel, et eut soin de s'immiscer dans toutes les autres branches du gouvernement.

Relations commerciales.

La république de Cracovie possède un sol fertile, de riches mines de charbon de terre et de zinc, de belles carrières de marbre, ainsi que beaucoup d'autres produits bruts qui ne demanderaient qu'à être exploités habilement pour constituer des sources fécondes de richesse nationale. La ville de Cracovie, située sur un fleuve navigable, au point central de l'Europe, pourrait devenir aisément un entrepôt important pour le commerce intérieur et extérieur. L'article 8 du traité additionnel de Vienne, en défendant à la république d'établir aucun octroi ni droit de douane, l'a destinée à être un vaste port-franc commercial, port-franc qui, par son étendue de soixante-seize lieues carrées, par sa position géographique, plus rapprochée de l'est et du nord de l'Europe que les places de foires les plus renommées de l'Allemagne; par les priviléges enfin de sa constitution politique, aurait pu, avec le temps, rivaliser avec Leipzig et Francfort.

Sous le rapport de nos propres produits manufacturés, l'avenir de Cracovie semblait encore plus avantageux. L'article 10 du traité additionnel de 1815 faisait participer tous les habitans de Cracovie à tous les avantages octroyés sous le rapport du commerce, de la navigation, de l'amnistie et des relations réciproques, à ceux

des citoyens polonais de l'ancien duché de Varsovie qui passèrent sous la domination de la Moscovie, de la Prusse et de l'Autriche, en vertu de deux traités séparés de la même date. Si toutes ces clauses eussent été observées fidèlement dans toute leur teneur, aucun pays du monde n'eût vu son industrie placée dans des conditions plus favorables que Cracovie. Mais la commission organisatrice ne fit pas une seule démarche pour obtenir l'exécution de l'article 10 du traité additionnel. Le gouvernement de Cracovie ne fut pas même informée si, en vertu de l'article 29 de ce traité, une commission avait été nommée ou non pour la révision des tarifs réciproques et des réglemens de douane.

L'Université.

L'article 15 du traité additionnel confirmait les priviléges et garantissait l'existence de l'Université jagellone de Cracovie, il lui conservait la propriété des biens-fonds et capitaux qu'elle possédait à cette époque ; il accordait en outre à cette institution le privilége d'être fréquentée par la jeunesse des provinces limitrophes, après qu'elle aurait été organisée conformément aux vues des trois cours *protectrices*.

Cette antique université possédait, depuis sa fondation, au xive siècle, de nombreux priviléges obtenus à diverses époques. Ses propriétés, jadis immenses, étaient encore, à l'époque du congrès de Vienne, aussi considérables que celles d'aucun autre établissement semblable en Europe. Par suite du nouveau démembrement de la Pologne, elles se trouvaient réparties sur les divers territoires de Cracovie, et sur ceux occupés par la Russie, l'Autriche et la Prusse ; elles formaient un capital de 3,000,000 de francs (4,769,600 florins de Pologne); en outre, les dîmes, les redevances de fermages, les biens territoriaux, le revenu des bâtimens de l'Université, etc., élevaient le capital de l'Université de Cracovie à la somme de plus de 5,000,000 francs (8,234,762 florins).

Si l'article 10 du traité additionnel, concernant les relations commerciales de Cracovie, fut mis en l'oubli par la commission, l'article 15, relatif à l'Université, fut, au contraire, amplement développé par elle.

La commission abandonna l'organisation de l'Université au commissaire prussien qui, lié d'amitié avec le recteur de cet établissement, gagné par ses instances, s'empressa de rédiger les statuts de l'Université d'après les vœux et les intérêts personnels du corps des professeurs. En vertu de ces statuts, la hiérarchie universitaire ainsi que le plan des études furent placés non seulement en dehors de la surveillance, mais même de toute influence de l'autorité suprême du pays. Le recteur de l'Université devint une sorte de proconsul scolaire, juge de toutes les infractions aux lois qui pourraient être commises, soit par la jeunesse des écoles, tant au dedans qu'au dehors de leur enceinte, juge en dernière instance et sans appel. Le plan des études fut abandonné à la décision de chaque professeur, pour la branche qu'il enseignait. Le sénat fit, à la vérité, vers la même époque, des représentations à la commission organisatrice, pour réclamer les propriétés conservées à l'Université par l'article 15 du traité additionnel, quoique située sur le territoire des *trois cours protectrices*.

L'article 10 de la constitution de 1815 stipule que la chambre des représentans possédera quatre prérogatives principales : 1° le pouvoir législatif dans toute sa plénitude ; 2° le contrôle sur les comptes-rendus de l'administration ; 3° le droit de statuer sur le budget des recettes et des dépenses ; 4° la faculté de mettre en accusation les fonctionnaires publics et de les traduire devant la haute cour de justice. Le statut, œuvre de la commission organisatrice, a fait en sorte de retirer à la chambre des représentans, la presque totalité de ces prérogatives.

Ainsi, quant au pouvoir législatif, l'article 124 du statut défend à la chambre de *modifier* les projets de lois présentés par le sénat. Les articles 127, 128 et 129 ne lui permettent pas de statuer sur les propositions de ses membres, sans l'initiative du sénat.

Relativement au *contrôle de la chambre sur les compte-rendus de l'administration*, d'où découlait pour elle nécessairement le droit d'émettre un jugement sur son mérite ou démérite, et d'exiger, le cas échéant, la restitution des fonds dont l'emploi n'aurait pas été justifié, l'article 124 du statut annulait presque ce droit en sta-

tuant que la communication des comptes-rendus de l'administration n'aurait lieu que pour convaincre la chambre des représentans, que le sénat avait dépensé les revenus publics et que le trésor se trouvait à vide; et l'art. 135 du même statut présente à ce sujet une explication encore plus singulière, il dit « que ces comptes-rendus, après avoir subi l'examen de la chambre, seront renvoyés au sénat, munis des observations de la chambre, » mais sans ajouter un mot sur les conséquences que doivent avoir les observations dont il s'agit.

Occupation militaire.

L'occupation militaire de Cracovie avait déjà eu lieu en 1831 lors de la poursuite des débris de l'armée nationale polonaise; mais les troupes moscovites n'y séjournèrent pas long-temps. L'occupation fut de nouveau résolue vers 1834, mais la *conférence* jugea prudent d'en retarder l'exécution.

Vers la fin de 1835, les journaux anglais et français commencèrent à s'occuper de la ville libre de Cracovie. En attirant l'attention du gouvernement britannique sur la situation commercialement importante de cette ville, ils émirent le vœu que l'industrie anglaise pût se fixer sur ce point central de l'Europe pour en faire un entrepôt général de ses produits manufacturés. Cette question eut du retentissement, et les journaux ministériels ayant appuyé cette proposition, la *conférence* commença à redouter que, l'attention du gouvernement anglais, une fois portée sur ce coin de l'Europe si long-temps oublié, l'envoi d'un agent consulaire de ce gouvernement n'en devint la conséquence.

La communauté d'intérêts de la France et de l'Angleterre, et leur émulation en fait de commerce et d'industrie, faisaient présumer que la France suivrait cet exemple. Les trois cours résolurent d'empêcher que l'Angleterre et la France ne fissent la démarche qu'on leur conseillait, et, dans ce but, elles se mirent en mesure de déclarer conjointement à ces deux puissances que l'envoi de leurs agens officiels deviendrait un encouragement et un signal de *révolte* pour les *démagogues* de Cracovie !

Institution du nouveau sénat.

Quoique la *conférence* exerçât un empire absolu dans Cracovie, elle se sentait gênée dans ses opérations par la résistance de quelques sénateurs. Elle annula l'autorité légale du sénat, en se déclarant *permanente*, et détruisit le pouvoir moral des sénateurs en avilissant leur charge. Nonobstant le texte formel de l'article 8 de la constitution de 1823, qui porte « que tous les » sénateurs, ainsi que le président, soient élus » par la chambre des représentans, » tous les sénateurs furent nommés par la conférence. Aucun d'eux ne réunit d'ailleurs les conditions légales d'éligibilité; plusieurs ne sont point citoyens de Cracovie, mais sujets autrichiens ou moscovites. On comprend qu'avec un sénat ainsi composé, les vœux des résidens n'eurent désormais besoin que d'être connus pour recevoir à l'instant même leur réalisation.

Par la note du 9 septembre 1837, la *conférence* ordonna que le commandant de la milice et le directeur de la police ne pourraient être ni nommés, ni suspendus, ni révoqués de leurs fonctions par le sénat, sans que le président se fût préalablement *concerté* à cet effet avec les résidens.

Les votes du sénat seraient désormais donnés à haute voix, afin que la conférence pût connaître l'opinion individuelle de chaque sénateur.

La conférence autorisa le président du sénat à établir un bureau de correspondance diplomatique et de haute police dont le sénat n'aurait point à connaître; le président pût ordonner des arrestations, sauf à en informer le sénat dans le délai de trois jours. La conférence mit un fonds spécial à la disposition du président, pour servir à *récompenser* les fonctionnaires *zélés*, et un fonds séparé pour l'établissement d'une *police secrète*. Enfin elle soumit à la censure du président du sénat les procès-verbaux de la chambre des représentans, et réserva le contrôle suprême de cette censure elle-même aux trois résidens.

Organisation de la milice.

A l'époque de la création de la république de Cracovie en 1815, sa force militaire se composait de 400 hommes.

Le territoire de la république contient 120,000 habitans, cependant la *conférence* pensa tout-à-

coup qu'il serait impossible de trouver, parmi cette population, 400 hommes capables de former la garde urbaine. Le sénat fut donc forcé d'adresser une demande particulière à l'Autriche, pour qu'elle permît à des officiers et soldats de son armée de s'enrôler dans la milice de Cracovie, l'ancienne étant dissoute par la *conférence.* L'Autriche *exauça* cette prière, et la milice se trouva composée d'Autrichiens qui, cependant, conservèrent leurs grades, et continuèrent à compter leurs années de services dans l'armée autrichienne.

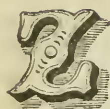
Cependant, outre cette transformation de la milice, l'occupation militaire continua, puis on imposa à la république un code militaire calqué sur celui de Modène.

Conséquences générales.

La ville de Cracovie est régie par deux sortes de lois ; les unes fondamentales qui sont : la constitution insérée au traité de Vienne de 1815, et les modifications successives qu'elle a subies 1818, 1833, 1837 et 1839 ; les autres, dites lois organiques ou statuts divers, dont il serait difficile d'énumérer toutes les modifications successives jusqu'à ce jour.

Maintenant un nouvel ordre de choses a commencé ; on connaît les motifs qui ont déterminé les trois cours d'Autriche, de Russie et de Prusse. L'Angleterre et la France ont protesté contre cette résolution. Le temps nous apprendra de quel côté se trouve la saine raison.

UN MARIAGE DE CAPRICE.



oé, je m'ennuie.

— Vous, Mademoiselle !... Est-ce sérieusement que vous parlez ?

— Très sérieusement.

— Comment pouvez-vous connaître l'ennui ! Vous êtes jeune, belle, riche ; dans ce château, les moyens de distraction abondent.

— Lesquels, s'il te plaît ! Toujours lire des romans, chanter des romances, peindre des aquarelles ; recommencer le lendemain ce que j'ai fait la veille ; n'avoir d'autre causerie que celle de mon père, d'autre visite que celle de M. le curé de village, tu conviendras qu'on pourrait rêver des distractions plus amusantes et plus variées.

— Après tout, Mademoiselle, qui vous oblige d'habiter perpétuellement ce triste pays des Vosges !

— La volonté de mon père, une volonté ferme et contre laquelle le raisonnement échoue.

— Quoi ! dit la camériste curieuse, M. le marquis a résolu de ne plus quitter son château !

Célénie de Vouzac, qui, ce jour-là, était d'humeur expansive, répondit avec un gracieux sourire :

— Cela t'étonne, mon enfant ? Etrangère à Paris, tu ne comprends pas qu'on puisse vivre loin de cette ville si vantée ; elle plaît aux heureux de ce monde ; mais quand on y a cruellement souffert, on la maudit et on la fuit. Or, pendant la révolution, mon père fut jeté en prison... Là, dénué de tout, entouré d'infortunés, entendant sans cesse appeler ses compagnons de captivité que le supplice attendait, il a gardé de cette époque un terrible souvenir. En revenant de l'émigration, il a éprouvé une grande

joie à la vue de son château de Fougeraies, intact et respecté par les ennemis de la noblesse. Il s'y est établi avec moi et quelques domestiques. Personne n'est admis dans cette monotone retraite, personne... Zoé. Est-ce là vivre, je te le demande!

— Patience, Mademoiselle, un meilleur temps viendra.

— Oui, lorsque j'aurai passé l'âge des plaisirs.

— Vous êtes loin d'avoir passé l'âge où l'on est belle et aimée, dit la fine soubrette en prenant l'air le plus naturel du monde.

Célénie consulta le miroir de sa toilette. Cet examen confirma les paroles de Zoé, qui ajouta :

— Mademoiselle ne pourrait-elle pas obtenir de M. le marquis un petit changement de résidence?

— Que dis-tu là, mon enfant! à Paris, nous serions trop près de la cour impériale... et mon père déteste Napoléon.

— Ainsi pas de ressources contre l'ennui?

— Pas une.

— Si fait pourtant, mademoiselle.

— Laquelle! Je te défie bien de me l'indiquer.

— Le mariage.

Mlle de Vouzac ne put réprimer un éclat de rire.

— Le mariage? répéta Célénie. Et avec qui, je te prie? Dans ce pays perdu y a-t-il une figure humaine? Quelques vieux gentilshommes, débris du passé, des fonctionnaires publics auxquels l'entrée du château est interdite, des paysans : voilà notre population mâle. Le choix est-il possible? Va, Zoé, j'ai grandement raison d'être peu satisfaite... Mais, écoute, je t'ai instruite du sujet de ma peine, c'est à toi de mériter ma confiance par une discrétion à toute épreuve.

Zoé sortit en faisant les plus solennelles promesses.

Restée seule, Mlle de Vouzac essaya en une demi-heure de plusieurs distractions : elle ouvrit son piano et déchiffra deux pages d'une sonate nouvelle; puis se leva, courut à une table et prit des crayons pour tracer une esquisse. Elle ne tarda point à jeter les crayons et à fermer l'album. Quand on dessine, on aime à montrer son œuvre; quand on chante, on n'est pas fâché d'être entendue : les arts ne sont qu'un moyen de communication. Hors de l'appréciation et des applaudissemens de la foule, le talent s'agite dans le vide.

S'étant assise enfin près d'une fenêtre, Célénie laissa son regard vague errer sur la campagne jusqu'à l'horizon, que les montagnes découpaient en lignes grisâtres. Cette nature sévèrement belle, mais trop connue, ne disait plus rien à son cœur. Après l'avoir admirée, elle en était lasse.

Tandis qu'elle repassait les jours écoulés, et prévoyait avec une sorte d'effroi les longues années d'isolement que lui gardait l'avenir, une idée subite lui vint à l'esprit : — Si je m'amusais à composer un roman, pensa-t-elle, j'y trouverais une continuelle distraction. Faute d'une société réelle, j'aurais des amis, des compagnons dans les personnages imaginaires éclos sous ma plume. Eh bien! c'est convenu, je ferai un roman et je le remplirai d'incidens compliqués. Mes héros seront tendres, polis, galans; mes héroïnes douces, exaltées, charmantes; et tout finira par des mariages. Car, si je reste vieille fille, si j'approche de ma majorité.... vingt et un ans!... du moins faut-il que d'autres soient mieux partagés, et je ne veux à mon dénoûment que des gens parfaitement heureux.

Ce beau raisonnement était comme un riant dédale rempli d'allées touffues et semé de fleurs odorantes, où s'égarait l'imagination de Célénie. Tout-à-coup une voix animée vint rappeler Mlle de Vouzac au sentiment de la réalité. Elle se hâta d'entrer au salon où elle aperçut le marquis marchant à grands pas, et ayant l'air fort irrité.

— Mon Dieu! dit-elle en lui prenant les mains, qu'y a-t-il donc, mon père?

— Ce qu'il y a!... Un drôle, un misérable a osé... J'en frémis encore.

— De grâce, expliquez-vous.

— L'émotion, ou plutôt l'indignation m'en ôte la force.

— Mais enfin...

— Figure-toi que je revenais tranquillement de la promenade, sur mon alezan. J'étais seul, par malheur. Pour abréger le chemin, j'avais pris le petit sentier du bois Férou. Voilà que j'aperçois une large charrette attelée de trois

chevaux et toute prête à s'engager dans le sentier, par conséquent à m'intercepter totalement le passage. Je crie au voiturier de s'arrêter. Mais, loin d'obtempérer à mon injonction, ce brutal fouette ses chevaux et court sur moi d'un air menaçant. Je reconnais en lui un charbonnier du pays, nommé, je crois, Guillaume, un ancien septembriseur...

— C'est à vous, dit-il, à rebrousser chemin. Ma voiture est chargée, tandis que votre *bidet* ne doit pas trouver son fardeau trop lourd; car vous n'êtes guère gras, mon *bonhomme.*

A ce propos insolent, je ne fus pas maître de ma colère; j'eusse dû me borner à mépriser ce manant;... je levai sur lui ma cravache...

— Ah! c'est comme ça, cria-t-il; parce que vous êtes un *ci-devant*, vous voulez frapper les citoyens... Mais on est plus solide que vous!

— O mon Dieu! fit Célénie devenue extrêment pâle, ce paysan vous a maltraité!

— Non, rassure-toi. Il avait saisi mon cheval à la bride et agitait déjà son fouet noueux, lorsque la Providence m'envoya un défenseur. Je vis sortir d'une haie un jeune homme que je ne connaissais pas... Un beau garçon, ma foi, la taille bien prise, l'œil fier... Il commença par repousser vivement le butor qui m'avait assailli et qui alla rouler à dix pas de là en hurlant; puis s'avançant, le front haut, contre Guillaume, qui s'était relevé: « Apprends, dit-il, à respecter un vieillard, un homme digne d'égards, et retire-toi, car tu aurais affaire à moi, Adrien Blanchet, et à mes amis. » Tandis que le charbonnier, stupéfait, restait comme pétrifié, le jeune homme m'engageait à continuer mon chemin, et, pour plus de sûreté, il a voulu absolument m'accompagner jusqu'à la grille du parc.

— C'est une leçon, j'espère que vous en profiterez, et qu'à l'avenir vous ne sortirez plus sans être suivi au moins d'un domestique.

— Je te le promets, mon enfant. A-t-on idée de l'insolence de ce Guillaume?... Ah! si nous étions encore au bon temps, le procès de ce drôle ne serait pas long.

— Et... vous disiez que votre courageux défenseur se nomme Adrien Blanchet?

— Oui; c'est le fils d'une fermière riche des environs. Tiens, de cette croisée on aperçoit leurs bâtimens.

— Ah! c'est un paysan, fit Célénie avec une petite moue, comme si elle venait de perdre une illusion.

— Un paysan... mais pas trop. Il paraît que la mère Blanchet a de l'ambition; qu'elle avait mis son fils au collége, d'où il est sorti depuis deux ans. Il a employé ce temps à voyager en Europe pour compléter ses études.

— Vraiment!

— Pitoyable, n'est-ce? ajouta le marquis en se balançant dans une vaste bergère; aujourd'hui, grâce au *progrès*, aux *lumières*, de simples roturiers acquièrent de l'instruction, et veulent devenir des messieurs.

— Pourquoi pas, mon père?

Cette réponse, échappée à Célénie, fit bondir le marquis.

— Ai-je bien entendu? s'écria-t-il. Quoi! mon enfant, tu peux approuver une telle confusion des rangs? Ne comprends-tu pas que si tout le monde reçoit de l'éducation, il n'y aura bientôt plus de gens distingués?

— Oui, mais en revanche, il y aura beaucoup moins de Guillaume.

Cette réplique désarma l'indignation de M. de Vouzac, qui tremblait déjà pour la conservation des saines idées si laborieusement inculquées par lui à sa fille.

En ce moment, un valet entra, et remit une cravache au marquis.

— Qu'est-ce? dit ce dernier.

—La cravache de monsieur. Un jeune homme vient de l'apporter; il l'a trouvée sur le chemin, où M. le marquis l'avait laissé tomber.

— C'est bien, dit le vieux gentilhomme; donnez un écu pour sa peine à ce garçon.

— Mais, monsieur le marquis...

— Hein?

— C'est que je n'oserais lui offrir cette récompense.

— Pourquoi pas?... Que de façons!

— La personne en question est riche... C'est le fils d'une grosse fermière du voisinage.

— M. Adrien Blanchet! s'écria Célénie; puis, se sentant les joues empourprées et toute honteuse d'avoir prononcé le nom qui était dans sa pensée, elle ajouta:

— Victor a raison; ce jeune homme mérite

un remercîment, tandis qu'une offre d'argent le blesserait.

— Eh bien! dit avec bonhomie M. de Vouzac, qu'on le fasse entrer.

Adrien se présenta d'un air timide mais sans gaucherie.

— Mille pardons, dit-il, monsieur le marquis, de vous déranger; excusez-moi, Mademoiselle... Je venais seulement pour...

— Nous le savons, dit le marquis en souriant; vous aviez l'intention de me faire remettre ma cravache tombée dans le fort de la bataille. Je vous remercie doublement, mon cher monsieur. Mais il me semble qu'après m'avoir défendu si vaillamment, vous ne devez pas craindre de me parler.

— Mon père a raison, ajouta Célénie de cette voix caressante que les femmes savent si bien prendre pour se rendre tout de suite agréables; j'eusse regretté de perdre l'occasion de vous remercier aussi.

— Mademoiselle, dit le jeune homme d'un accent qui trahissait son émotion, c'est attacher trop de prix à un faible service.

— Non certes, s'écria le marquis. Voulez-vous dîner avec nous?

A cette proposition, Adrien et Célénie ne purent réprimer un geste d'étonnement, presque de stupéfaction; car l'orgueil aristocratique du vieux gentilhomme s'était terriblement amendé. En réfléchissant un peu, Adrien eût pu comprendre aisément que le marquis, grâce à un certain tact, à une longue connaissance des hommes, avait discerné en lui de bonnes façons et une éducation soignée. Mais le fils d'une fermière devait-il s'asseoir à la table du grand seigneur; et n'en était-il pas de la proposition du marquis comme de ces offres médiocrement franches que les gens du monde font souvent du bout des lèvres? cette pensée dicta un refus poli à Adrien. On causa de ses études, de ses projets, de sa position de fortune: dans sa franchise, il se montra tout entier, et au bout d'une demi-heure de conversation les maîtres du château le savaient par cœur.

II.

Adrien Blanchet était une de ces organisations à la fois belles et malheureuses qui ne sont pas faites pour la vie réelle; partout, dans le monde, elles rencontrent soit des angles aigus, soit des épines, et s'y meurtrissent et s'y déchirent. Là où d'autres passeraient, elles sont invinciblement arrêtées; car elles-mêmes s'exagèrent l'obstacle et l'échec. On dit que le malheur est le sacre du talent; c'est alors une triste condition pour le succès des poètes, s'il faut que ces martyrs expient leur supériorité par la souffrance.

En ce sens, l'apprentissage de la vie n'avait pas été long pour Adrien. A peine ce jeune homme avait-il effleuré la société, à peine avait-il soulevé le voile qui cache les mystères des villes, et déjà il s'était senti froissé, déjà il avait fermé les yeux avec effroi. Sa nature délicate et honnête répugnait au vice, aux calculs, aux déguisemens. Faute de trouver le monde tel qu'il l'avait rêvé dans les livres de ses auteurs favoris, il s'en exagérait les imperfections; son immense aspiration vers le bien grossissait le mal à ses regards. Enfin il venait de se mettre en route, et dès le départ il était fatigué.

En plaçant son fils au lycée, la veuve Blanchet avait obéi à une tendresse peut-être aveugle, à une ambition maternelle peut-être inconsidérée. Elle n'avait prévu aucun des inconvéniens qui devaient nécessairement résulter de cette éducation libérale lorsque plus tard le jeune homme, se comparant à ses camarades, serait amené à rougir de sa naissance, — et qui sait, de sa mère! — Faire d'Adrien un latiniste distingué, — un poète, — c'était l'éloigner de son berceau, lui inspirer le dégoût de sa classe. Par ce déclassement la veuve n'avait préparé ni son bonheur ni celui de son fils. Adrien, de retour à la ferme, ne pouvait plus reprendre goût aux objets qui avaient charmé ses premières années; il avait changé de milieu; comment se replonger volontairement dans cette existence simple, rustique, monotone qui ne dit rien à l'esprit? comment se plaire aux détails pratiques de l'agriculture, lorsqu'on en cueille si facilement et si agréablement les fleurs dans les beaux vers des *Bucoliques* et des *Georgiques?* Plus Adrien avait obtenus de succès en classes, plus il était devenu *distingué*, et plus il échappait à la tendresse maternelle. Un autre que lui eût déchargé la veuve du fardeau de son rude travail

mais, dès le jour de son arrivée, il se déclara impropre aux soins qu'exigeait l'exploitation de la ferme. Et d'ailleurs, disons-le, Mme Blanchet voyait sans beaucoup de regret son fils détourné, par le fait de l'éducation, des choses de la campagne. De même qu'elle avait d'abord rêvé pour Adrien les triomphes du collége, de même elle rêvait maintenant pour lui les honneurs du monde : déjà elle le voyait avocat ou médecin, ou juge, ou même sénateur. Il n'y avait pas de désir que son cœur ne formât, et rien ne lui semblait trop grand, trop beau, trop illustre lorsqu'elle se disait : « *Mon fils peut arriver là!* » Cette bonne femme croyait que la science était le marche-pied de la fortune, et qu'en entrant dans la société il suffisait de faire ses preuves de mérite, comme à la frontière on exhibe un passeport.

Moins dévoré d'ambition, moins confiant, Adrien ne se sentait nullement pressé de se mettre sur les rangs parmi les postulans aux emplois. Ni l'appât de la vanité, ni la soif de l'or, ne l'appelaient vers la bruyante capitale : mais des promenades au fond du bois, des siestes sur l'herbe de la prairie, des méditations au bord de quelque frais ruisseau, des poésies tracées au crayon sur les feuilles d'un album, voilà les jouissances qu'il savourait depuis qu'il était de retour de son voyage.

Sa rencontre avec le marquis, sa première visite au château, changèrent ses dispositions en altérant le calme de son âme. A partir de ce jour, il devint rêveur sans analyser ses impressions, sans oser s'interroger. Que lui manquait-il? que désirait-il? où l'emportait sa pensée? vers quel but? Etait-ce en avant ou en arrière; du côté de l'espérance ou bien du côté du regret? Quand sa mère l'interrogeait sur ses dispositions, il ne répondait pas. Une apparente indifférence avait succédé chez lui à l'ardeur juvénile. A peine composait-il encore quelques vers, comme si la poésie en action avait remplacé pour lui la poésie écrite. Car il est à remarquer que les hommes vraiment préoccupés sont ceux qui répandent le moins extérieurement leurs sensations; les douleurs imaginaires, les amours fictifs inspirent plus de chants que les douleurs et les amours réels. *Laure et Béatrix* furent des types, des prétextes à inspiration.

Du trouble dans lequel était tombée l'âme d'Adrien, faut-il conclure que le jeune homme aimât Mlle de Vouzac? il avait été frappé de la distinction, de la grâce répandues sur toute la personne de Célénie. Célénie lui avait révélé la femme. Mais de l'admiration à l'amour, il y a un pas que sans doute Adrien ne s'était point décidé à franchir. Il lui suffisait d'un moment de réflexion pour mesurer la distance énorme qui le séparait de la fille du marquis. Il se laissait donc aller à la contemplation, comme un nonchalant pêcheur se laisse aller à la dérive sur un faible courant. Ses idées étaient une sorte de lit contre lequel il appuyait sa tête. S'il souffrait, s'il sentait la mélancolie lui gagner le cœur, il gardait son mal sans vouloir en guérir.

De son côté, Célénie n'était pas aussi tranquille qu'elle l'avait été autrefois, ou qu'elle affectait de l'être. Souvent sa pensée se reportait sur ce bon et ce brave jeune homme qui ne pouvait être à ses yeux, — malgré ses préjugés, — un simple paysan. Car l'éducation avait transformé Adrien et lui avait mis le pied sur cette échelle dont les degrés conduisent à toutes les grandeurs sociales.

Deux fois, en se promenant hors de l'extrémité du parc, Mlle de Vouzac rencontra le fils de la fermière. La première fois, quelques paroles seulement furent échangées, car Célénie était en calèche; la seconde, étant à pied, elle aperçut Adrien qui, assis et appuyé contre une haie, paraissait plongé dans une profonde méditation. Le marquis de Vouzac, qui donnait le bras à sa fille, se mit à rire assez dédaigneusement.

— On ne m'avait pas trompé, dit-il, notre jeune ami est un rêveur, un idéologue. Mon piqueur le rencontre souvent et m'a affirmé le voir toujours bayant aux corneilles ou contemplant la lune.

— Un peu d'indulgence, je vous prie, mon père. Y a-t-il des goûts plus innocens que ceux-là?... Qu'est-ce qu'il fait donc?

— Petite curieuse!

— O mon Dieu, peu m'importe... Vous savez, l'œil est naturellement attiré par une main qui écrit... Certes, ce n'est pas curiosité... Ecoutez, il me semble que notre connaissance déclame des vers.

Et, avant que le marquis eût pu la retenir,

Célénie s'avança sur la pointe du pied. Un coin de la haie séparait Mlle de Vouzac d'Adrien Blanchet. Celui-ci, bien loin de se douter de la contemplation dont-il était l'objet, cherchait une rime et la poursuivait laborieusement à travers le champ souvent ingrat des consonnances.

De qui pouvait-il s'occuper, sinon de Célénie? Elle était devenue sa muse inspiratrice; à elle désormais sa pensée entière.

Voici donc ce qu'Adrien récitait :

Oh! rendez-moi l'espoir qui berça ma jeunesse,
Les horizons charmans qu'un avenir prochain
Plaçait devant mes pas et presque sous ma main;
Rendez-moi ce parfum d'enfantine allégresse
Qui pour nous change en fleurs les ronces du chemin.
Toujours inassouvi, le rêve de mon âme
Est comme un océan que rien ne peut emplir;
C'est un gouffre insondable où l'on entend mugir,
Dans le cratère noir, la tempête de flamme.
Parfois des passions l'éternel aliment
Ramène jusqu'aux bords le fougueux élément;
Et l'écume brûlante, au loin précipitée,
Inonde en bouillonnant la plaine dévastée.
Le Seigneur, dont la main a réglé le néant,
Peut à son gré, d'un geste, apaiser l'Océan :
Mais sa puissante main modérerait à peine
Le flux et le reflux de la tourmente humaine.

— A merveille! dit Célénie... Mais c'est une véritable élégie.

— Une véritable épitaphe, ajouta le marquis.

Adrien se leva tout confus.

— Vous étiez là, Mademoiselle, murmura-t-il, et vous aussi, monsieur le marquis!

— Sans doute, dit ce dernier. Notre présence vous dérange-t-elle?

— Non, certes; mais j'étais loin de m'attendre...

— Oh! dit à son tour Célénie, c'est une découverte que nous faisons là; monsieur Blanchet est poète!

— Mademoiselle, ne donnez pas le titre si beau de poésie à des essais...

— Des essais qui ont bien leur mérite, à en juger par ce que j'ai entendu.

— Est-ce là votre pensée, Mademoiselle? demanda Adrien avec feu.

— Certainement, pourquoi en douter?

— Oh! c'est que je serais trop heureux... trop fier...

— Mais, reprit avec une certaine intention Mlle de Vouzac, ce n'est pas ainsi qu'il faut entendre vos vers... par hasard et comme malgré vous. Mon père vous avait invité à venir au château; nous comptions vous voir.

Ces paroles gracieuses, appuyées d'un regard qui en rehaussait le prix, causèrent à Adrien un véritable éblouissement. Le jeune homme oublia ses sages résolutions; il méconnut les conseils de la prudence, cessa de songer à son rang, à celui de Célénie, et promit une visite pour le soir même.

Lorsque, après avoir pris congé du marquis et de Mlle de Vouzac, il revint à la ferme, son premier soin fut d'instruire sa mère de tout ce qui s'était passé. Une autre que Mme Blanchet eût vu peut-être d'un mauvais œil ce commencement d'intimité, la veuve s'en réjouit au contraire : les avances du marquis caressèrent la fibre maternelle.

Il y avait là, en visite, assis au coin de la vaste cheminée, un riche cultivateur des environs, le père Martel, homme plein de finesse, de bon sens. Loin d'être ennemi du progrès, Martel avait voulu que sa fille fût élevée à grands frais chez Mme Campan; mais il ne partageait pas les idées ambitieuses de la veuve Blanchet. Ainsi, dit-il en hochant la tête :

— Mon garçon, je ne me réjouis pas pour toi de cette connaissance.

— Cependant, monsieur Martel.

— Il n'y a pas de *cependant*. Ecoute, il faut rester dans sa sphère, ou bien, quand on veut fréquenter les marquis, être aussi haut qu'eux par la fortune. Que va-t-il t'arriver? Au lieu de songer sérieusement à une carrière, de retourner à la ville et d'y devenir soit un bon avocat, soit un habile médecin, en un mot de profiter de tes études, tu perdras ton temps, ta jeunesse, à rendre visite à ce vieux marquis.

— C'est un homme respectable, monsieur Martel, dit vivement Adrien.

— Eh! mon Dieu, je n'ai pas l'intention de me moquer de lui. Après tout, mon garçon, agis comme il te plaira La chose ne me regarde point. Ancien ami de ta famille, je me suis permis de te donner un conseil : il n'y a là, j'espère, rien d'offensant.

— Comment donc!... mais je vous en ai une véritable obligation.

— Pauvre fou, se disait le père Martel en regagnant sa demeure, il est fasciné : on l'a pris par l'amour-propre. Qu'adviendra-t-il de tout cela?

Dès le soir même, Adrien était au château. Célénie fut charmante ; d'un seul coup d'œil elle avait remarqué le soin apporté par le jeune homme à sa toilette ; la coquetterie avait été flattée chez Mlle de Vouzac, qui considérait Adrien comme son futur élève et se promettait d'en faire un élégant du meilleur ton. Enfin, elle allait avoir une occupation! C'était beaucoup plus amusant que d'écrire un roman.

Quant au marquis, une découverte venait de l'enchanter. En questionnant Adrien, il avait appris que celui-ci connaissait les principales règles du tric-trac. O bonheur! trouver dans ce pays sauvage, — dont-il ne voulait pas sortir, — un homme d'esprit et de bonne volonté capable de lui servir de partenaire! Il fut donc convenu qu'on ferait chaque soir une petite partie. Un moment Adrien se rappela les prédictions du père Martel et entrevit, à travers un nuage, sa jeunesse mal employée. Mais il n'était pas une idée raisonnable qui pût prévaloir contre le sourire de Célénie. Au reste, le penchant naturel d'Adrien était encouragé par sa mère, qui s'applaudissait de garder son cher fils, tandis qu'il eût dû être déjà loin d'elle.

Cependant la faveur dont Adrien jouissait auprès des maîtres du château faisait gloser les habitans du village; plus d'une fois le jeune homme avait reçu des félicitations ironiques. A peine daignait-il s'en occuper un instant. Sa pensée tout entière n'était-elle pas concentrée sur Célénie? La noble fille du marquis de Vouzac était devenue aussi nécessaire au modeste fils de la veuve Blanchet, que l'air qu'il respirait. Elle absente, il languissait, s'ennuyait, n'existait plus; en revanche, dès qu'elle réapparaissait à ses yeux, il se sentait renaître ; la joie illuminait son visage. Ce n'est pas qu'il fût très hardi pour lui parler; souvent il ne causait que par monosyllabes. Mais être dans le même salon que Célénie, la voir aller et venir, entendre le son de sa voix, c'étaient autant de félicités dont s'enivrait Adrien. A ce prix, que lui importait d'être cloué, devant le marquis, à une table de jeu!

L'automne commençait à raccourcir les jours et alonger les nuits. Adrien ne changeait rien à ses habitudes ; mais Célénie montra quelqu souci de la nouvelle saison.

— Le temps est souvent sombre, fit-elle observer; s'il arrivait un accident à M. Blanchet, nous en éprouverions un bien grand regret. Peut-être, mon père, devriez-vous demander à Monsieur de venir maintenant dans la journée.

— Non, non, Mademoiselle, s'écria le jeun homme, je n'ai rien à craindre. Je connais parfaitement la route. Quant aux habitans du pays, ils m'aiment presque tous. L'intérêt que vous daignez me témoigner m'est précieux et me touche vivement : mais il vous fait supposer des dangers heureusement imaginaires.

Célénie, rassurée, n'insista point : avait-elle lu dans le cœur d'Adrien? y distinguait-elle un motif de préférence pour les soirées? Ce n'est pas impossible. Ce qu'il y avait d'étrange c'est que, sans le savoir, Mlle de Vouzac avait été près de la vérité : certainement Adrien pouvait être exposé à des rencontres fâcheuses. Le lendemain même, au moment où il allait ouvrir une petite porte du parc dont la clé lui avait été confiée, il entendit derrière lui un bruit de feuilles remuées, et, se retournant brusquement, aperçut Guillaume qui le regardait d'un air à la fois menaçant et railleur. Adrien comprit que c'était là un ennemi dans l'esprit duquel était demeuré le souvenir de leur rencontre sur le chemin vicinal. La haine de Guillaume produisit au cœur du jeune homme l'effet que produit un coup d'épée : elle lui fit froid. Cependant il répondit par une contenance assurée à l'air de défi du charbonnier, ou plutôt du braconnier, — car Guillaume exerçait ostensiblement, et fort mal, la première de ces professions, pour se livrer en secret, avec ardeur, à la seconde.

— Eh bien! dit cet homme, on entre donc en ami chez le ci-devant?

— Que vous importe!

— Ah! ah! faut pas être fier parce qu'on connaît une vieille perruque.

— Taisez-vous, je ne supporterai jamais qu'on parle ainsi de M. le marquis.

— Vous le défendez ferme, mon gars... Il a

été heureux de vous rencontrer certain jour... Car, tout marquis qu'il est, il l'aurait dansée.

— Taisez-vous, je le répète, s'écria le jeune homme indigné. Si le marquis n'était pas aussi clément, vous auriez eu à répondre devant la justice de votre brutalité.

— La justice! dit Guillaume en riant d'un rire à la fois stupide et féroce; je me moque pas mal des gens de loi. Quand on a de bonnes jambes et un bon fusil, on ne craint personne. Mais, après tout, ne vous fâchez pas si je vous fais compliment... Il n'y a pas d'offense.

Sans s'arrêter davantage à échanger des paroles avec le braconnier, Adrien ouvrit la porte du parc où il entra. Quand il arriva au salon, il était un peu ému. Cependant il s'efforça de dissimuler son impression : mais déjà le regard de Célénie avait lu en lui. La soirée fut languissante. Au lieu de s'approcher de la table, — selon son habitude, — Mlle de Vouzac s'était placée près de la cheminée où flambait un feu vif, activé par le vent d'automne, dont les rafales agitaient et faisaient grincer toutes les girouettes du château. Le marquis, à force d'approfondir ses coups, finit par s'endormir. Alors le silence régna un moment dans le vaste salon. Adrien, tout pensif, restait immobile sur son fauteuil et n'osait lever les yeux. Il entendit Célénie tousser légèrement et hasarda un regard du côté de la cheminée... Quel fut son trouble quand il s'aperçut que, le visage tourné vers lui, la tête nonchalamment appuyée sur une de ses mains, Mlle de Vouzac le contemplait d'un air d'intérêt. Il ne put réprimer un mouvement de joie. Célénie sembla réfléchir, prendre une résolution; puis, posant un doigt sur sa bouche, elle attira le jeune homme par un signe. Il se leva doucement, le cœur palpitant de bonheur, et s'approcha de Célénie.

— Asseyez-vous là, dit-elle à voix basse, dans ce fauteuil. Pas de bruit; il ne faut pas troubler le sommeil de mon père.

— C'est vrai, Mademoiselle, il dort si bien!

Elle sourit et ajouta :

— Voyons, serez-vous confiant?

— Moi, Mademoiselle?... Vous en pourriez douter?

— Non; mais la confiance a parfois ses restrictions, même avec les meilleurs amis... et vous êtes notre ami, je crois, M. Adrien.

— Si je le suis!... s'écria-t-il avec une ardeur que Célénie dut modérer d'un geste; si je le suis!... Ma vie, mon âme, tout est à vous... Que ne puis-je vous prouver ma sincérité par les plus terribles épreuves!

— Oh! je n'en demande pas tant, dit Mlle de Vouzac; ce que je veux, ce que nous voulons, c'est votre bonheur, votre repos. Avouez-moi donc la cause du trouble qui se peignait sur vos traits lorsque vous êtes arrivé.

— Du trouble... sur mes traits? Mais c'est un rêve.

— Non, non, Monsieur, vous essayez vainement de me donner le change. Je vous préviens d'abord que je suis très curieuse. Parlez, parlez, sinon je me fâche.

Adrien ne pouvait davantage se refuser à faire connaître la vérité. Il raconta en terme très simple sa rencontre avec Guillaume et eut soin d'écarter de son récit tout ce qui devait lui donner une tournure dramatique. Cependant Mlle de Vouzac paraissait très effrayée.

— Tenez, dit-elle, j'ai le pressentiment d'un danger.

— Pour moi, Mademoiselle?

— Pour vous. Ne riez pas. Ceci peut devenir fort grave

— Merci, oh! merci de votre bon intérêt. Mais qu'ai-je à craindre?

— Tout, peut-être. Ce misérable vous a menacé, je le vois bien.

— Ne croyez pas...

— Je sais ce que j'ai à croire. Vous devez comprendre que nous aurions des regrets éternels si vos visites au château devaient vous attirer l'inimitié, l'envie des gens de ce pays.

— Peu m'importe leur opinion!... Votre sympathie, votre estime, voilà mon unique désir : elles me sont aussi précieuses que la vie.

Ces mots, prononcés avec feu, avaient quelque peu embarrassé Mlle de Vouzac. Partagée entre sa fierté et le sentiment qui la rapprochait forcément du jeune poète, elle reprit en fixant les yeux sur l'âtre enflammé : — Peut-être vaudrait-il mieux, par prudence, ne plus venir le soir...

Adrien ne vit dans ces paroles qu'un ordre rigoureux. Il tressaillit douloureusement et es-

suya une larme à la dérobée. Ce mouvement n'avait pas été si furtif que Célénie ne s'en aperçût. Les mains jointes et le corps gracieusement penché vers le jeune homme, elle dit :

— Que vous êtes cruel!... Comme vous interprétez mal la pensée de vos amis!... Mon Dieu! ne vous affligez donc pas ainsi... enfant que vous êtes... Est-ce que j'ai voulu vous défendre de venir! Non, non, Adrien...

— O ciel! vous avez dit...

— Je ne sais... vous prenez garde à tout!...

— Pardonnez-moi, Mademoiselle... je suis un insensé.

— Vous êtes un cœur loyal, généreux; aussi, auriez-vous dû mieux me comprendre quand je m'inquiétais pour vous.

— C'est trop de bonté. Ne voyez-vous pas que je bénirais des dangers qui me vaudraient cet intérêt si touchant! Une pensée de vous, un souvenir me soutiendrait au milieu des plus terribles supplices. Qu'aurais-je à redouter quand je me dirais tout bas : « Mademoiselle de Vouzac, si noble, si bonne, si belle, daigne songer à mon sort! » Avec cela, je traverserais un bûcher ou je me plongerais dans l'Océan.

— Faites mieux : conservez-vous pour ceux qui vous aiment.

— Ceux qui m'aiment!... Oh! si l'on m'aimait, je... Mais qui pourrait, à l'exception de ma pauvre mère...

Il s'arrêta, ne respirant plus. Célénie n'était pas moins agitée que lui.

— Prenez garde, dit-elle, mon père se réveille.

— Oh! je vais bien vite reprendre ma place vis-à-vis de lui.

— Non... il vaut mieux partir... Il pourrait penser... Adieu, adieu, Monsieur... Adrien.

Le jeune homme s'éloigna dans un trouble inexprimable. Au bruit des pas d'Adrien le marquis s'éveilla réellement.

—Hein! murmura-t-il, qu'est-ce? qu'y a-t-il?

— Rien, mon père, répondit affectueusement Célénie. C'est M. Blanchet qui s'en va.

— Sans achever ma partie?

— Il est tard... Vous avez dormi long-temps.

— Moi! je n'ai fait que m'assoupir. En tout cas, nous reprendrons demain cette partie interrompue.

— Demain, pensa Célénie... Dois-je *le* revoir? Oh! il ne sait pas lui-même la portée de ses paroles.

Et après avoir affectueusement souhaité le bonsoir à son père, elle se retira très préoccupée.

III.

Le lendemain de cette conversation qui avait même jeté un certain trouble dans l'esprit de Célénie, Zoé parut non moins rêveuse que sa maîtresse. Elle d'ordinaire si vive, si enjouée, si habile à combattre chez Mlle de Vouzac les vapeurs ou *diables bleus*, elle était, ce matin-là, sans gaîté, sans pétulance et presque sans paroles. C'était machinalement qu'elle avait coiffée Célénie, et elle n'avait pas donné son avis accoutumé sur le choix de la robe à mettre. Evidemment Zoé était malade. Ce changement subit frappa la fille du marquis.

— Zoé, dit-elle sans affecter d'attacher beaucoup d'importance à sa question, qu'est-ce que tu as aujourd'hui, mon enfant?

— Moi, Mademoiselle? répondit la camériste d'une voix très émue, mais...

— Des réticences ! Si tu as un secret, libre à toi de le garder. Tu n'es pas forcée d'avoir confiance en moi.

— Au contraire, dit Zoé... J'ai bien confiance en votre bonté, mais...

— Encore un mais!

— Ce que j'ai à vous demander a tant d'importance... pour moi, qu'en vérité je n'ose.

— Parle. Je suis prévenue. Le plus fort est fait. Voyons, que veux-tu? De l'argent, une augmentation de gages? Ce n'est pas difficile.

— Je veux... Tenez, franchement, Mademoiselle, voici de quoi il est question. Mon cousin Prosper, le propre fils de mon oncle, est arrivé de l'armée avec son congé et une jolie retraite. Il se souvient des promesses d'amour de notre jeune âge, il m'a écrit plusieurs fois, et, dans sa dernière lettre, il me presse de partir, de retourner au pays... Il faut donc que je quitte votre maison pour me marier. Sans cela jamais je n'eusse songé à me séparer d'une si bonne maîtresse.

En ce moment l'expression qui régnait sur les

traits de Célénie était inexplicable et eût déconcerté la perspicacité d'un physionomiste exercé. C'était un mélange d'ironie, de bonté, de curiosité. Evidemment Mlle de Vouzac ne voulait pas s'opposer à l'accomplissement d'un projet dans lequel Zoé semblait placer son bonheur, sans doute même elle était déjà prête à souscrire aux vœux de sa caméristе : mais en même temps elle n'avait pu se soustraire à un petit sentiment de jalousie : elle n'avait pu se défendre de ce premier mouvement par lequel on reporte sa pensée sur soi, quand on apprend une nouvelle favorable à autrui. Célénie avait donc rapidement comparé son sort présent à celui de Zoé, et elle s'était dit : — Que cette fille est heureuse d'aimer et d'être aimée!

Complétons la pensée de Célénie : « Et d'être épousée ! »

Toutes ces réflexions s'étaient succédé avec la rapidité de la flèche qui fend l'air.

— Assurément, dit Mlle de Vouzac, je ne mettrai pas obstacle à ton bonheur, — si le bonheur consiste à perdre sa liberté. Loin de moi ce projet. Que tu me quittes, moi qui eusse assuré ton sort, libre à toi, Zoé. Mais encore ne pourrais-tu pas attendre un peu ! Songe donc à la gravité de cet engagement : le mariage.

— Oh ! Mademoiselle, j'y ai bien songé. Mais. je vous l'avouerai, je suis très pressée de me marier.

— Vraiment ! fit Célénie en souriant.

— Oui, poursuivit la caméristе; avant peu de temps j'aurai atteint l'âge où l'on est fille majeure. *Fille majeure* ! n'est-ce pas affreux ! Se voir obligée de déclarer à la mairie, devant témoins. qu'on est... Je n'en aurai jamais le courage; voilà pourquoi j'ai hâte d'épouser mon cousin.

Tandis que Zoé parlait, une subite et profonde altération s'était manifestée sur le visage de Célénie. Cependant Mlle de Vouzac sut garder une contenance assurée et dire d'un ton gracieux :

— Eh bien ! vas, mon enfant; je causerai de tout cela aujourd'hui avec mon père. Tu seras contente de nous.

— Oh ! merci, merci, Mademoiselle, s'écria joyeusement Zoé; je vais écrire à ce pauvre Prosper.

Seule enfin, Mlle de Vouzac s'abandonna sans contrainte à l'amertume de ses pensées, car, à son insu, Zoé avait frappé au cœur sa maîtresse. Elle lui avait rappelé que dans deux mois elle, aussi, la fière Célénie, serait fille majeure. Tandis que Zoé esquivrait cette terrible qualification, Célénie devrait l'accepter. Zoé, toute pauvre qu'elle était, allait se marier, et la riche héritière du marquis de Vouzac n'avait que la solitude pour perspective d'avenir ! N'y avait-il pas là de quoi maudire le sort, les années si rapides, et surtout l'entêtement paternel ?

Célénie suivait avec la complaisance du chagrin le cours de ses pénibles réflexions, lorsqu'elle aperçut M. de Vouzac sur le seuil de la porte du boudoir. Il était radieux.

— Ah ! ah ! dit-il, je viens te surprendre. Tu ne m'attendais pas ; mais j'aime assez les coups de théâtre. J'ai médité pour ce matin une promenade délicieuse après déjeuner... Eh mais, qu'as-tu donc, ma chère fille ? quel air d'abattement !

— Je n'ai pas l'habitude de vous cacher mes impressions. Ainsi, vous allez tout savoir, mon père. Ecoutez-moi donc :

Mlle de Vouzac se mit alors à raconter au marquis la scène qui venait d'avoir lieu. Le vieux gentilhomme, assez ennuyé de la confidence, prêtait à peine l'oreille et eût voulu être déjà loin. Quand le récit fut terminé :

—Eh bien! dit-il, après; car je ne vois pas en quoi le sort et les amours de Mlle Zoé peuvent te toucher.

— Vous ne le voyez pas ? Je vais vous éclairer. Comment n'avez-vous pas compris qu'entre moi et Zoé il y a conformité d'âge : que si Zoé, dans sa condition infime, craint d'être l'objet des brocards, je dois bien autrement le craindre; enfin, qu'avant deux mois je serai aussi une demoiselle majeure.

— Le grand malheur!... En vérité, ma fille, tu t'effraies de peu de chose.

— Vous n'êtes pas femme... Les impressions de mon sexe peuvent donc vous échapper. Mais sachez, mon père, qu'un de nos pires supplices est la mortification de notre amour-propre. Je ne veux pas que les mots tant redoutés par Zoé retentissent pour votre fille : or, si je ne suis

point mariée d'ici à deux mois, je ne me marierai jamais.

— Comment! comment! balbutia le marquis tout abasourdi. Mais je n'entends pas cela. Modère-toi, mon enfant, réfléchis; plus tard, un bon parti peut se présenter.

— Ce sera inutile. Je n'irai certes pas déclarer que je suis... jamais! jamais!

— Quelle folie!

— C'est décidé. Je sais l'obéissance et le respect que je vous dois. Mais, pour mon bonheur, pour mon avenir, j'ai le droit d'être consultée. N'ai-je pas déjà trop souffert de votre persistance à habiter ce pays?

— Un pays très pittoresque.

— Où les habitans sont comme des loups.

— Pas tous, dit le marquis en souriant.

Célénie rougit et baissa un peu la tête : elle avait songé à Adrien. Elle s'était reportée par un souvenir rapide à la soirée précédente; et alors, elle avait revu ce jeune homme ému, craintif, embarrassé du tête-à-tête. L'image d'Adrien se présenta entourée d'une auréole de poésie. Mais, comme si elle se fût défiée d'elle-même, Mlle de Vouzac se hâta d'écarter ce souvenir pur, cette image touchante. Elle reprit d'une voix plus ferme :

— M'aimez-vous, mon père?

— Plaisante question! dit le marquis. Si je t'aime, petite ingrate? Et qui donc aimerais-je sur la terre?

— Songez alors à la triste perspective qui m'attend. Les années s'écoulent pour moi dans l'isolement. Ici, votre nom, votre fortune nous sont presque inutiles : les êtres grossiers qui nous entourent ne connaissent pas le prix de l'un et vous envient l'autre. A Paris, au contraire, nous occuperions notre place.

— Paris! .. Paris!...

— Je sais combien ce mot vous est odieux. Pardonnez-moi de l'avoir prononcé; mais il le fallait. Je disais donc, mon bon père, que le reste de ma jeunesse se consumerait ici. Un jour, vous regretterez de m'avoir ainsi sacrifiée.

— Célénie, vos reproches me sont pénibles : je n'y étais point habitué.

— Encore une fois, pardonnez-moi. Mais serait-il mieux de manquer de franchise, de vous dissimuler mes impressions! Maintenant ma position commence à être fausse; plus tard elle le sera bien davantage. Puis-je être heureuse?

— Marie-toi donc, s'écria le marquis impatienté, et que cela finisse? J'ai cent mille écus tout prêts.

— Me marier... ici...

— Mais, qui sait? en cherchant bien.

— Je ne vois... personne.

Une seconde fois, Célénie avait eu à la pensée le souvenir d'Adrien. Mais elle s'était empressée de l'écarter comme un fantôme importun.

— Cherche, dit le marquis; si tu le veux, je ferai connaissance avec les gentilshommes du voisinage, — bien qu'ils me paraissent un peu paysans. Choisis, décide; je souscrirai à tes désirs. Au moins n'auras-tu pas à me reprocher davantage de t'avoir sacrifiée.

Cette conversation avait agité extrêmement Mlle de Vouzac; et, soit que la jeune fille fût indisposée le soir, soit qu'elle voulût soustraire le spectacle de son trouble et de sa préoccupation aux yeux d'Adrien, elle ne parut pas au salon. Que les heures semblèrent longues au jeune homme! Seul, en face d'un vieillard, dans cette vaste pièce meublée à l'antique, il se sentait monter le froid au cœur. Pour lui, le vent et les sons de l'horloge, tombant du sommet du clocher de l'église rustique, n'avaient qu'une sombre mélancolie. A peine un mot était-il échangé entre les deux partenaires : car, de son côté, le marquis songeait, non sans un certain déplaisir, à la conversation du matin; il se faisait des reproches, et, avec des raisonnemens intérieurs, cherchait à étouffer la voix trop bruyante de sa conscience.

Le lendemain, Célénie parut d'abord un moment, par bienséance : puis, se rejetant encore sur sa migraine, elle s'excusa de ne pouvoir rester davantage et sortit du salon. Adrien devint plus triste que la veille : il avait discerné dans cette absence une intention marquée. Cependant M. de Vouzac qui, pendant la journée entière, avait chassé, se trouvait fatigué. Peu à peu il s'assoupit, et laissant retomber sa tête en arrière sur le velours de son large fauteuil, il ne tarda point à s'endormir complètement.

Alors Adrien, se levant avec précaution, alla se placer près de la cheminée. Là il se mit à repasser dans sa mémoire le mystérieux et doux

entretien qu'il avait eu, à cette place, avec Célénie. Elle était assise non loin de lui... dans la pénombre de la vaste cheminée... Ils avaient échangé à voix basse d'intimes confidences.... Jamais Mlle de Vouzac ne lui avait paru plus belle... Bonheur trop vite passé ! joie perdue ! Maintenant n'était-il pas certain qu'un changement s'était opéré dans l'esprit de Célénie?.... Et c'était au moment où le pauvre poète espérait, —sans même se rendre compte de son espérance, — que tous ses rêves venaient de s'anéantir !

Pendant cette pénible méditation le temps s'écoulait sans qu'Adrien y songeât, et le marquis dormait toujours. Un orage avait éclaté; la pluie, fouettée par le vent, tombait à torrens. Adrien ne l'avait pas même entendue. Tout-à-coup il frémit et faillit jeter un cri : Mlle de Vouzac était devant lui et le contemplait dans une attitude grave et silencieuse.

— Vous, Mademoiselle, murmura-t-il, vous ! ici ! quand je n'espérais plus vous revoir, quand je craignais d'avoir subi votre disgrâce !... Mon Dieu ! mon Dieu, c'est trop de bonheur !

— Enfant ! dit Célénie d'un ton presque maternel; parlez plus bas.

Elle s'assit près du jeune homme dont le cœur battait violemment.

Comme toutes les femmes Célénie se mit à gronder pour dissimuler sa propre émotion :

— Voyez, reprit-elle, êtes-vous imprudent !... Si je suis venue, c'est dans votre intérêt, Monsieur... Car vous ne vous doutez peut-être pas qu'il pleut affreusement.

— C'est vrai, je ne m'en étais pas aperçu.

— Là, je disais bien. A quoi songez-vous donc, Monsieur !

— Ne me le demandez pas, de grâce, Mademoiselle.

— Toujours des mystères avec moi, votre meilleure amie. Ne m'avez-vous pas donné ce nom ?

— Si je vous l'ai donné !... Oh ! ce ne serait rien ; vous êtes pour le poète obscur un ange de lumière qui daigne lui accorder un regard, qui daigne s'abaisser vers lui, quitter quelquefois sa sphère éclatante et visiter l'humble séjour où languit l'infortuné. Aussi, comme il vous bénit ! Quelle tendresse... respectueuse, il vous a vouée !... Ne vous offensez pas de cette affection reconnaissante...

— Je ne m'en offense pas, je vous en remercie, bien que dans votre bouche mon éloge soit toujours exagéré.

— Non... non... je ne parle pas en poète, je peins ce que je vois, ce que je ressens. Si vous saviez... si j'osais...

Il s'interrompit. La voix lui manquait.

Mlle de Vouzac eut pitié d'Adrien. Attachant sur lui un regard d'une douceur infinie, elle lui dit :

— Ne me ferez-vous pas toutes vos confidences ?... D'abord, je suis très indulgente. Pourquoi êtes-vous si intimidé ? Vous ne pouvez douter de mon amitié. Est-ce la différence de nos rangs ?... Mais, à notre époque, l'éducation, la fortune, le mérite comblent toutes les distances.

— Mon Dieu ! s'écria le jeune homme d'une voix à réveiller le marquis, m'est-il permis de comprendre ces bonnes paroles !... M'est-il permis de délivrer enfin mon cœur du secret qui lui pèse, de dire à cet ange que je souffre et que je nourris volontiers ma souffrance, que je me sens mourir sans vouloir guérir de mon mal, que. ..

— Vous m'aimez, acheva Célénie.

Le poète couvrit son visage de ses deux mains et balbutia d'une voix à peine intelligible :

— Oui, je vous aime.

Et, sans quitter cette position, il attendit son arrêt.

Célénie gardait le silence, mais ce silence était éloquent. Cependant le pauvre Adrien s'y trompa, et, tout éperdu, fit un mouvement pour se lever et s'éloigner. Il fut vivement retenu par Mlle de Vouzac et frémit en sentant le contact d'une main blanche et douce qui lui pressait le bras.

— O ciel ! dit-il, vous n'êtes pas indignée, vous ne me chassez pas !

— Injuste que vous êtes !... Ai-je donc l'air courroucé?... Avez-vous fait un crime parce que vous m'aimez?

— O bonté qui me charme ! Ainsi vous me pardonnez mon audace ; ainsi, vous avez pitié d'un insensé qui a osé élever vers vous son adoration et ses vœux ! Ma passion va s'augmenter de toute ma reconnaissance. Je suis à vous, à

vous pour toujours. Demandez-moi les plus grands sacrifices, imposez-moi les plus rudes épreuves; vous n'aurez pas encore la mesure de mon dévoûment. On n'a jamais été aimée comme vous l'êtes... Tenez, si vous me disiez que je puis espérer d'être aimé aussi... un jour, je crois que j'en mourrai de joie.

— Vivez, Adrien, vivez avec l'aveu que vous sollicitez.

— Qu'entend-je!

— Taisez-vous, Adrien, taisez-vous. Si mon père s'éveillait, que penserait-il ?... — Pauvre ami, comme il est ému! Calmez-vous, Monsieur, je vous dirai demain matin ce qu'il faut faire.

— Demain matin?

— Sans doute. Vous couchez au château cette nuit.

— Moi?

— Vous. Pouvais-je vous laisser partir? Le temps est si affreux... J'ai envoyé un valet prévenir madame votre mère.

— Que vous êtes bonne!

— De ne pas vouloir que mon poète ait une fluxion de poitrine? C'est assez naturel; vous ne me devez aucun remercîment. Allons, adieu.— Suivez Victor qui va vous conduire à votre chambre. Adieu, à demain, et dormez bien.

Adrien ne dormit point cette nuit-là.

IV.

Combien cette nuit parut belle, enchanteresse, poétique au jeune homme!

Vainement les sinistres rafales sifflaient-elles dans les longs corridors du château, vainement les persiennes s'ouvraient-elles ou se fermaient-elles avec fracas : ni ces bruits, ni la pluie inondant la terre, ni les cimes des arbres fortement secouées et s'entrechoquant, rien ne rappelait Adrien au sentiment de la réalité.

Il était sous le même toit que Célénie!

Et cette chambre qu'on lui avait prêtée pour une nuit, cette chambre très simple, à peine meublée, elle lui semblait une salle de palais, une salle revêtue de marbre et d'or. Pendant ses deux années de voyages, il avait certainement vu, soit en Allemagne, soit en Italie, d'admirables monumens, des chefs-d'œuvre incomparables, et pourtant ni Cologne, ni Venise, ni Rome, ne lui avaient semblé belles comme cette chambre d'ami où il y avait tout au plus trois ou quatre vieux meubles. C'est que sa pensée voltigeait sans cesse autour de Célénie, et, perçant l'épaisseur des murailles, se représentait la jeune fille recueillie, endormie paisiblement, ses longs cils abaissés sur ses joues d'une paleur transparente.

Lorsqu'il évoquait aussi le récent souvenir de la conversation mystérieuse qu'il avait eue avec Mlle de Vouzac, près de la cheminée, il avait peine à réprimer des cris de joie. Plus de doute, son amour profond, son amour immense était excusé, partagé même... Pouvait-il s'y tromper? L'émotion de Célénie, ses paroles, ses regards, n'était-ce pas autant de preuves qu'elle s'associait franchement à un sentiment pur et dévoué? Oh! comme Adrien faisait de beaux rêves! comme l'avenir passait devant ses yeux, diapré des plus riantes couleurs, de même qu'au printemps une verte prairie, toute diaprée de marguerites et de boutons d'or!..... Aimer, c'est quelquefois la mort; mais aimer et espérer à la fois, c'est la vie, c'est le ciel et la terre.

Du fond de cette chambre, le poète envoyait à Célénie des bénédictions, des sermens, des baisers, des vers, tout ce qu'il pouvait donner en échange du bonheur.

Cependant, vers le matin, il se sentit un peu fatigué. Aors, rendu à la raison par la prostration de ses forces, il se mit à réfléchir plus sérieusement à sa position, et aussitôt il se trouva en face d'une difficulté qu'il jugea presque insurmontable : les préjugés du marquis. Mlle de Vouzac avait bien pu être touchée de l'amour d'un poète, et d'ailleurs sa vie solitaire expliquait un certain penchant à la rêverie, à l'exaltation des idées; mais M. de Vouzac, lui, n'était pas amoureux, et peut-être même n'avait-il jamais compris les passions. Que dirait-il de celle-ci? Son premier mouvement ne serait-il pas de s'emporter, de chasser l'impertinent qui, sans blason, oserait lui demander la main de sa fille? Comment aborder ce chapitre délicat? Par où commencer? Quelles expressions employer pour ne point irriter le vieux gentilhomme?

C'était un cercle infranchissable dans lequel tournait la pensée d'Adrien, et ce cercle fatal, se rétrécissant de plus en plus, formait une

sorte d'étau qui comprimait l'esprit, la volonté du jeune homme. Il finit par où il eût dû commencer ; c'est à dire par s'endormir en remettant à la Providence le soin de protéger son amour.

Quand Victor vint l'éveiller, neuf heures du matin avaient déjà sonné. Adrien se hâta de descendre, et fut honteux de trouver le marquis et sa fille dans la salle à manger. Il se confondit en excuses; mais tout troublé qu'il fût, il remarqua qu'en le voyant, Célénie avait rougi et baissé les yeux. M. de Vouzac se frottait les mains.

— Ah! ah! dit le gentilhomme, vous nous êtes resté! C'est à merveille, et j'ai félicité ma fille de son excellente idée. Il serait plaisant que mon jeune ami s'en allât, par l'orage, tandis qu'il y a dans ma maison vingt chambres vides. Désormais, plus de façons entre nous, mon cher Adrien; installez-vous ici quand vous voudrez et tant que vous voudrez.

— Monsieur le marquis, c'est trop de bonté.

—Par exemple!... Nous allons déjeuner. Nous ferons ensuite notre promenade accoutumée; rien de plus simple que de la diriger du côté de la ferme, où nous vous ramènerons. Je gage que votre bonne mère est tout inquiète.

— C'est bien possible, répondit Adrien, elle m'aime tant! Et quand on aime, on est toujours inquiet, préoccupé...

En prononçant ces dernières paroles, il dirigea vers Célénie un regard qui rencontra celui de la jeune fille.

Cette matinée n'offrit, du reste, rien de remarquable : seulement elle accrut l'intimité qui existait entre le marquis et son voisin. Jamais M. de Vouzac n'avait été plus aimable.

Après déjeuner on sortit en calèche. Lorsque Adrien présenta la main à Célénie pour l'aider à monter, il crut sentir que la main de Célénie pressait la sienne. Cette promenade était la suite d'un enchantement de la nuit: elle dura trop peu de temps. Le marquis et sa fille firent une station d'un quart d'heure à la ferme, où Mme Blanchet les reçut avec empressement. Au moment où ils s'éloignaient, Célénie dit rapidement à l'oreille d'Adrien :

— Ne venez pas ce soir, mais écrivez à mon père.

Adrien passa toute la journée dans sa chambre à entasser brouillons sur brouillons, à déchirer vingt épîtres différentes, n'étant jamais satisfait de ce qu'il venait de tracer, se trouvant tantôt trop timide, tantôt trop hardi; craignant de choquer les susceptibilités du vieux gentilhomme, ou bien de trop s'amoindrir. Avant de demander la main de Célénie, la première chose qu'il eût dû faire, c'eût été de consulter sa mère. Mais il doutait trop du succès pour vouloir inspirer à cette pauvre mère, si dévouée, si tendre, des espérances qui ne se réaliseraient pas. Et, d'un autre côté, avec son imagination romanesque, il se plaisait à penser que s'il réussissait, il porterait la joie la plus vive au cœur de sa mère par cette nouvelle imprévue.

Lorsqu'il eut enfin arrêté le brouillon d'une lettre, il prit son papier le plus fin, son encre la plus noire, et écrivit posément une demande en mariage. Il resta quelques instans à examiner cette lettre bien pliée, bien cachetée, qui contenait son sort; puis il appela un des valets de la ferme et le chargea de son message pour le château.

Le soir, il ne sortit pas. Que le temps lui parut long!

Vers six heures, au moment où après le dîner il venait de remonter dans sa chambre, une voix attira son attention. « C'est, se dit-il, » la réponse à ma lettre! » Il descendit précipitamment et se trouva en face du père Martel. Celui-ci avait le visage rayonnant de joie.

Adrien dut cacher son désappointement.

— Bonsoir, dit-il, monsieur Martel. Qu'avez-vous donc, mon Dieu, vous d'ordinaire si grave!

— Tu vas le savoir, mon ami. J'attends pour demain ou après-demain au plus tard ma fille, dont l'éducation est terminée.

— Ah! tant mieux. Je comprends maintenant votre satisfaction.

— J'en étouffe. Songe donc que j'ai vu à peine cette chère enfant depuis longues années. Elle est fraîche comme la rose, à ce que m'écrit sa maîtresse, Mme Campan, et modeste, douce et pieuse comme la Sainte Vierge. Sa tante Pierre est partie pour l'aller chercher; je suis si occupé que je ne puis m'absenter... Ah! j'oubliais;

figure-toi que Marie a obtenu huit prix. C'est bien terminer, j'espère!

Dans un autre moment, Adrien eût franchement sympathisé avec cette joie paternelle, si désintéressée; si touchante. Mais sa propre préoccupation le rendait nécessairement insensible à tout ce qui se passait autour de lui. Il n'en était pas de même de la veuve : grâce à son instinct maternel, elle comprit l'aimable intention qu'avait eue M. Martel en venant annoncer la prochaine arrivée de sa fille.

— Si Marie a tenu ce qu'elle promettait, dit la fermière, ce doit être une bien jolie personne.

— Charmante, voisine, charmante, il ne lui manque rien. Et il faut l'entendre chanter en s'accompagnant sur le *forté*-piano. Vous ne savez pas? Je lui ai ménagé une surprise; j'ai fait venir de Paris l'un des meilleurs instrumens d'Erard.

— Cela a dû vous coûter cher, monsieur Martel.

—Non. Deux mille francs. C'est bien le moins que je donne quelque chose à ma fille... en attendant mieux, ajouta cet excellent homme, l'œil alternativement fixé sur Mme Blanchet et sur Adrien. Ah! l'on ne sait pas ce que l'avenir nous réserve. Marie aura une belle dot, environ cent cinquante mille francs!

La veuve ouvrit de grands yeux.

— Oui, reprit le voisin. Si je trouve un bon garçon, honnête, modeste, pas fier, ayant du mérite, de l'instruction...

Il s'arrêta en souriant et se mit à bourrer sa pipe d'écume richement garnie d'argent. Après avoir exhalé quelques bouffées de tabac :

— Vous êtes étonnée, dit-il, Madame Blanchet, de me voir prêt à donner une telle dot à ma fille. L'explication est toute simple. Je viens de terminer une excellente affaire. Vous vous rappelez que par suite de vente sur hypothèque le château de Blaisons était tombé entre mes mains. Bien que la propriété soit charmante et d'un bon rapport, j'en étais assez embarrassé, quand le ciel m'a envoyé un acquéreur... Il paraît que ce bien appartenait autrefois à sa famille : désireux de la racheter, il m'en a fait offrir, par son intendant, tout ce que je voudrais. Cette affaire augmente joliment la dot de Marie. Eh! mais, je n'y songeais point : quel miracle! Adrien n'est pas ce soir chez M. de Vouzac!

— Il n'y a rien d'étonnant à cela, répondit le jeune homme, je me suis senti indisposé.

— Je serais presque tenté de m'en réjouir, dit le fermier ; car on ne te voit presque plus depuis que tu hantes les marquis.

Adrien ne fut pas maître d'un geste d'impatience dont le père Martel s'aperçut parfaitement. Mais ce dernier, loin de s'en fâcher, reprit avec cordialité.

— Tranquillise-toi : je ne veux pas t'entreprendre de nouveau sur ta liaison avec M. de Vouzac, si l'on peut appeler liaison vos rapports. Je t'ai assez sermoné, assez répété qu'il y a toujours danger à voir des gens qui se croient vos supérieurs...

— Mon Dieu, dit à son tour la veuve qu'aveuglait l'amour maternel, gageons que vous vous trompez, mon cher monsieur Martel.

— Puissé-je, en effet, me tromper. Du reste, si jamais Adrien avait à se plaindre de quelque impolitesse, il en serait quitte pour ne plus mettre les pieds au château.

— Soyez tranquille, dit le jeune homme avec l'apparence du sang-froid, je n'irais pas deux fois dans une maison où l'on ne me recevrait point sur le pied de l'égalité.

— Allons, c'est bien, reprit le fermier; je suis content de toi; tu as du cœur. Adieu... car j'ai prolongé ma visite.

— Je vais vous reconduire, M. Martel.

— Par exemple! j'ai là ma cariole, attelée à *Sans-Pareil*, qui serait capable d'arpenter la route les yeux bandés, tant il la sait par cœur.

Rien de neuf ne suivit le départ du fermier. Adrien, qui était remonté chez lui, chercha une distraction dans un appel à la muse. Jamais les strophes ne s'étaient plus fébrilement succédé sous sa plume.

Il était déjà tard, le lendemain, lorsqu'on vit entrer à la ferme un domestique du château, apportant une lettre du marquis pour Adrien. C'était une invitation à dîner, — cinq lignes cordiales, pas autre chose. Qu'on juge du chemin que fit l'imagination du jeune homme. Cent fois relue, la lettre ne lui apprenait positivement rien de nouveau. Avait-on pris au sérieux sa demande, ou l'avait-on rejetée comme un enfantillage? A coup sûr on ne traiterait point

avec dureté l'hôte qu'on invitait ; mais peut-être lui préparait-on un refus poli, presque obligeant. Ce fut en tournant et retournant ces idées pénibles qu'Adrien arriva au château .

Il n'était encore que quatre heures ; le temps, fort beau, promettait une promenade au parc. Aussi Adrien, qui suivait la principale allée, aperçut-il M. de Vouzac, la canne sous le bras, et les mains croisées par derrière. Quand il aborda le marquis, son pauvre cœur battait avec violence. Le vieux gentilhomme avait sa physionomie ordinaire ; pas le moindre changement, Soit qu'il ne jugeât point le lieu convenable pour une importante explication, soit que par une certaine malice il se plût à prolonger le supplice d'Adrien, le marquis ne dit pas un mot de la lettre de la veille. Il commença par s'informer de la santé de son cher voisin ; puis, le faisant obliquer vers un petit bois, il lui montra des plantations nouvelles.

— Comment, dit-il , trouvez-vous ces jeunes arbres ?

— Mais... d'une belle venue.

— Et pensez-vous que ce soit d'un bon rapport ?

— Excellent.

—Vous avez sans doute des connaissances en horticulture?

— Fort peu, M. le marquis.

— C'est dommage. Il n'est pas tard ; j'avais l'intention de vous mener voir ma serre.

— J'avoue que...

— A votre aise. Eh ! mon Dieu , j'y songe , vous devez être fatigué. Quand on a été malade la veille , ajouta le marquis avec un fin sourire. Rentrons... nous pourrons commencer notre jeu en attendant le dîner.

— Bourreau ! pensa le jeune homme.

Ils étaient tous deux dans le salon et avaient entamé une partie de tric-trac , lorsque le marquis dit assez négligemment :

— A propos...

Adrien tressaillit, M. de Vouzac continua :

— J'ai lu attentivement votre lettre. N'ayez donc pas peur... je ne suis pas un ogre. Vous avez des qualités, de la figure, de l'instruction, de la fortune...

— Eh bien ! Monsieur !

— Vous avez tout cela incontestablement... Mais votre nom est terriblement roturier. Je vous avoue que sans les instances de ma fille à qui vous avez inspiré de l'intérêt...

— Grand Dieu ! s'écria le jeune homme en se levant soudain ; vous daigneriez consentir ?

— Attendez donc... Quel feu ! quelle impatience !... Il ne faut pas me savoir beaucoup de gré de ce consentement.

— Vous me l'accordez , Monsieur ! Vous me l'accordez !...

— Il a bien fallu : ma fille y tient.

— O Célénie ! Célénie !

— Moi, je vous aime beaucoup. Vous êtes un excellent garçon ; mais... vous êtes loin d'être noble, et il est cruel d'avoir une fille qui s'appelle Mme Blanchet.

Adrien, un peu confus, baissa la tête ; mais, croyant devoir faire une concession en échange du trésor immense qu'on lui accordait, il dit :

— Ne pourrais-je pas prendre le nom d'une des propriétés de ma mère ?

— Très bien. Voilà une bonne idée. Excusez-moi , mon ami , jamais je n'aurais pu me décider à appeler Célénie Mme Bl...

En ce moment , Célénie elle-même parut. Adrien jeta un cri et voulut courir à elle. Sa timidité l'arrêta. Ce fut la fille de M. de Vouzac qui vint droit au jeune homme et lui présenta une main qu'il couvrit de larmes. Douces larmes, celles de la joie.

La soirée s'écoula dans un véritable enchantement. On forma des projets , on fit de beaux rêves, on parla de l'avenir. Adrien, pour la première fois , avait hâte de s'éloigner, car il lui tardait d'instruire sa mère de son bonheur. Il n'est pas d'expression pour peindre l'enivrement d'orgueil maternel avec lequel la veuve Blanchet reçut cette nouvelle Contrairement aux désirs d'Adrien, elle n'eut rien de plus pressé que d'aller instruire tous ses voisins et amis de cet événement. Du reste , elle trouvait tant de génie à son fils qu'elle ne s'étonnait pas de le voir aimé par la fille d'un marquis : elle eût parfaitement compris qu'il épousât une archiduchesse.

Cependant la nouvelle, répandue si diligemment, fit grand bruit dans le pays. Chacun de la répéter, de la grossir, de la commenter avec plus ou moins de jalousie et de médisance. Il

n'y eut pas de calomnies que les gens de la campagne ne lançassent contre le marquis et son gendre futur. On accusait M. de Vouzac d'être ruiné par son luxe et de spéculer sur la fortune de la veuve Blanchet ; on accusait Adrien d'avoir séduit Célénie pour amener forcément un mariage. Ces infamies arrivaient jusqu'au jeune homme, mais il savait les mépriser ; son unique regret, c'était de voir la tristesse qui s'était emparée de l'excellent M. Martel, dont les projets se trouvaient anéantis.

Le mariage devait avoir lieu prochainement. Déjà Adrien avait écrit à Paris pour la corbeille.

Selon son habitude, il revenait un soir du château ; il suivait un sentier bordé d'une double haie d'églantiers. Tout-à-coup il entendit une voix rude crier : Halte!

A la clarté de la lune, il reconnut, à dix pas de lui, le braconnier Guillaume. Ce misérable, armé de son fusil, tenait le jeune homme couché en joue.

— Qu'est-ce que cela? fit Adrien.

— Halte! répéta Guillaume. Me *remets-tu*, l'ami ?

— Certainement, vous êtes Guillaume le charbonnier.

— Non, le braconnier, et qui n'a jamais manqué son coup.

Quoique brave, Adrien sentit une sueur froide inonder son front. Il avait tant de raisons pour tenir à la vie! Cependant il fit bonne contenance.

— Que me voulez-vous ? dit-il. Pourquoi cet air de menace?

— Je veux te féliciter. Ah ! tu épouses les marquises ! Tu as bien travaillé, mon homme. Le vieux *ci-devant* t'a payé en belle monnaie le petit service que tu lui as rendu un jour... Moi, j'ai à régler aussi notre compte.

— Guillaume, je te comprends, tu as dessein de m'assassiner. Ecoute. Songe que ce meurtre ne resterait pas impuni.

— Bah! bah! point de témoin, point de crime.

— Misérable ! écoute-moi donc... Je ne veux pas mourir !... je suis si heureux !...

— Tu es heureux, raison de plus. Moi je n'ai pas le sou.

— Eh bien ! Guillaume, je suis riche. Fixe le prix de ma rançon, demain tu auras la somme.

— Bah !... tu me ferais payer par des gendarmes. Assez de raisons.

— Je jure que je ne te dénoncerai pas... Autrefois je ne t'eusse pas prié de m'épargner : mais aujourd'hui j'aime, je suis aimé... Grâce pour mon bonheur.

— Choisis : au cœur ou à la tête!

— Infâme!

Au même instant une détonation retentit. Adrien ayant fait un brusque écart, reçut le coup à l'épaule et non dans la poitrine. Toutefois, la douleur fut si violente, que le jeune homme jeta un grand cri et tomba baigné dans son sang.

V.

Il est temps d'introduire en scène un personnage dont il a été question dans le cours de ce récit. Nous voulons parler du comte Charles de Valsaint.

Si jamais homme naquit sous une heureuse étoile, ce fut celui que nous venons de nommer. Il joignait tous les avantages physiques, de l'esprit naturel, de la grâce, à une noblesse irréprochable et à une belle fortune dont il était libre possesseur à l'âge de trente ans.

L'empereur, qui cherchait à rallier autour de son trône les membres de la vieille aristocratie, avait confié à M. de Valsaint les fonctions de chambellan. Bien vu à la cour, très recherché dans le monde, d'humeur toujours enjouée, Charles devait nécessairement traverser la vie comme un champ de roses. Aussi se vantait-il de n'avoir jamais connu le chagrin. Son acquisition du château de Blaisons était encore une conséquence de son bonheur ordinaire : car il avait vivement désiré racheter ce bien, et précisément le propriétaire était mort. M. de Valsaint attendit un moment où les devoirs de sa charge lui laissaient quelque liberté, et il partit pour les Vosges.

Avec sa vivacité habituelle, M. de Valsaint ne fut pas longtemps à visiter sa nouvelle propriété, à donner des ordres pour que le château fût réparé ; il fit bouleverser le parc qu'on dessina à l'anglaise, creuser un canal, construire des ponts élégans, des kiosques, en un mot, il sema l'or avec une magnificence qui lui valût bientôt dans le pays une immense popularité. Les soins

qu'il donnait aux Blaisons ne l'empêchaient pas de songer à ses voisins de campagne. Il était déjà très bien renseigné sur le marquis de Vouzac et avait même auprès du vieux gentilhomme une espèce de mission diplomatique. Il envoya donc à son noble voisin un élégant billet pour solliciter l'honneur d'une entrevue. La réponse ne se fit pas attendre : elle était conçue dans les termes les plus gracieux.

C'était environ quinze jours après le funeste événement qui avait failli coûter la vie à Adrien. Célénie et son père avaient donné au jeune homme les preuves d'une vive sympathie, d'une affliction sincère : les habitans du château allaient régulièrement à la ferme prendre des nouvelles du blessé. Toute émotion pouvait être funeste ; aussi le docteur avait-il recommandé qu'Adrien parlât peu et ne vît pas trop souvent sa fiancée. Quand le marquis venait s'asseoir au chevet du malade, celui-ci laissait échapper avec une ardeur inquiétante le trop plein de ses pensées poétiques : il chargeait M. de Vouzac de reporter à Célénie mille paroles que le vieux gentilhomme oubliait certainement en route. « Oh ! répétait-il sans cesse, bientôt je serai guéri, bientôt je pourrai vous nommer du doux nom de père. N'ayez pas d'inquiétude sur mon sort. Vous le voyez, Dieu m'a protégé ; Dieu n'a pas voulu que les fiancés fussent désunis. Je lui dois donc des actions de grâces. Que m'importe la souffrance !... Ce qui m'effrayait, j'en conviens, c'était la mort. Mais Guillaume m'a manqué.... L'aile de mon ange gardien s'est placée entre la mort et moi ! »

Le généreux jeune homme avait donné des ordres pour qu'on ne poursuivît pas son assassin. Mais Guillaume avait devancé la justice. Dénoncé par l'opinion, fui avec horreur, traqué par la brigade de gendarmerie, il s'était fait sauter la cervelle.

Voilà au milieu de quelles circonstances le comte de Valsaint se présenta chez le marquis. Charles n'ignorait nullement les projets de mariage qui existaient entre le fils de la veuve Blanchet et Célénie de Vouzac. Cette histoire, qu'il avait recueillie de la bouche de son valet de chambre, était si bizarre, si romanesque, si extraordinaire aux yeux d'un homme élevé dans l'étiquette des salons, que Charles eut peine à y ajouter foi. Ses préjugés se révoltèrent contre cette alliance. « De deux choses l'une, se dit-il, ou ce petit monsieur d'origine rustique est un héros de roman comme Mme Cottin et Mme de Staël n'ont jamais su en peindre, — ou la demoiselle qui méconnaît ainsi son rang est une petite campagnarde dénuée de tout agrément et que son père est trop heureux de donner à un paysan, comme les parens de Mme Georges Dandin. » Toutes ces conjectures avaient fait naître chez le comte de Valsaint une immense curiosité. Quelle fut sa stupéfaction quand Célénie lui apparut doublement belle, car sa beauté avait emprunté un nouvel attrait à la mélancolie dont son âme était atteinte depuis l'attentat du braconnier. Cependant, tout affligée qu'elle fût, Célénie n'avait pas voulu se montrer à son désavantage : sa toilette était à la fois simple et d'une exquise élégance. Ebloui en la contemplant, charmé en l'écoutant parler, Charles n'en pouvait croire ses yeux ni ses oreilles. » Que de distinction ! que de grâces ! se disait-il ; et qu'il y a peu de femmes à la cour de S. M. l'empereur et roi qui pussent soutenir la comparaison avec celle-ci !... Et penser qu'un tel trésor est enfoui dans une province, entre les murs noirs d'un vieux château.... c'est un véritable meurtre ! » Ces réflexions intimes n'empêchaient pas la conversation d'être animée, intéressante. Charles avait été séduit, et naturellement il était désireux de plaire. Semblable à ces collectionneurs qui viennent de découvrir un objet rare et sacrifieraient leur fortune pour le posséder, le comte avait tout de suite deviné le prix de la conquête de Célénie. Mais il ne dissimulait pas les difficultés de l'entreprise. Plus l'amour inspiré par Adrien était étrange, plus Mlle de Vouzac devait y tenir ; de même qu'on est souvent attaché à une personne par les fautes qu'elle a fait commettre, les larmes où les sacrifices dont elle a été la cause. Charles sentait que Célénie ne voudrait pas, en changeant, se donner un démenti ; et cependant il ne pouvait se résoudre à laisser une aussi belle personne tomber entre les mains de ce qu'il appelait un paysan. Ne connaissant point Adrien, mais ayant vu la fille du marquis, il était excusable d'être injuste pour l'un, excusable pour l'autre. Enfin le résultat de sa première visite et de celles qui suivirent

fut un amour violent, une haine non moins violente : l'amour à Célénie, la haine à Adrien.

Le comte, du moment où il se sentit sérieusement épris de la jeune fille, n'hésita point à user de ses avantages. Il appela donc à son aide l'art de la toilette, les raffinemens de la mode, les galantes surprises, le luxe, l'esprit, la courtoisie; il eut même soin de faire adroitement la cour au père en se prêtant à son goût pour le jeu. Or, il savait les échecs : découverte dont le marquis fut émerveillé. Les échecs! depuis dix ans M. de Vouzac n'avait pas trouvé un partenaire digne de lui. Véritable homme du monde, le comte possédait ces petits talens qui rendent agréable et sont beaucoup mieux venus que le génie et l'inspiration poétique. M. de Vouzac commençait à ne plus s'apercevoir de l'absence du pauvre Adrien : que voulez-vous? il avait maintenant en face de lui une main qui manœuvrait sur le damier.

Ainsi, sans le savoir, Adrien avait à combattre un adversaire redoutable, beaucoup plus dangereux avec de belles et insinuantes paroles que ne l'avait été Guillaume avec sa carabine. Si le comte eût été tout droit devant lui, attaquant en face des obstacles, exposant franchement son amour instantané, annonçant enfin des prétentions sérieuses, cette conduite eût alarmé Mlle de Vouzac, et probablement Charles eût échoué par trop d'audace comme Adrien avait failli échouer par trop de timidité. Mais tout jeune qu'il fût, le chambellan avait déjà trop d'expérience pour ne pas savoir éviter les dehors de la présomption, de la fatuité, rester homme du monde et en même temps se faire presque aussi naïf qu'Adrien.

Il en était de l'amour et des efforts du comte comme de cette fumée d'opium qui d'abord imperceptible nuage, s'épaissit bientôt, remplit l'atmosphère, la charge d'un parfum brûlant et subjugue la raison : Etonnée de se sentir aux prises avec un sentiment nouveau, luttant contre elle-même non moins que contre Charles, Célénie s'alarmait, s'accusait, se demandait pourquoi maintenant sa pensée n'était plus entièrement à Adrien. Involontairement elle s'arrêtait à songer à Charles; elle y songeait avec une certaine complaisance, voyant dans son rêve le beau, le noble dignitaire de la cour impériale passer sur un cheval fougueux qu'il maniait habilement. Puis, elle le revoyait assis au piano, essayant avec elle des nocturnes, des duettos à la mode; enfin, à la table d'échecs, intarissable conteur, égayant le marquis par ses anecdotes piquantes et variées.

A travers tout cela, le poète inspirait toujours de l'intérêt, de la pitié. Mais...

— Savez-vous, monsieur le marquis ! dit un soir le comte Charles.

— Qu'est-ce donc!

— Une confidence sérieuse.

— En vérité !

— En vérité. J'ai attendu pour vous la faire que nous fussions un peu liés ; car je ne voulais pas arriver chez vous en diplomate, comme un protocole. Vous vous fussiez méfié de moi.

— Mon cher voisin, vous excitez ma curiosité.

Célénie se rapprocha. Le comte lui adressa un gracieux sourire en effilant sa moustache blonde.

—J'étais chargé, dit-il, auprès de vous; d'une négociation. Sa Majesté cherche à réunir autour de son trône les membres de la vieille noblesse française. Une conquête de ce genre réjouit autant Napoléon que la prise d'une ville ou le gain d'une bataille. Sachant donc que ce pays a l'honneur de vous compter parmi ses habitans...

— Il le sait, interrompit M. de Vouzac vivement flatté.

— Il sait tout, reprit Charles. Rien n'échappe à la vigilance de son œil d'aigle. Il a donc songé à mettre mon voyage à profit en me confiant le soin de sonder vos dispositions. Le marquis de Vouzac, a-t-il dit, est de bonne et antique race.

— Et il ne s'est pas trompé ? s'écria le gentilhomme.

Charles continua :

— Le marquis a les plus belles alliances ; sa fille est charmante.... Tous deux tiendraient parfaitement leur place à ma cour. Voyez-les, pressez-les de quitter la retraite dans laquelle ils se cachent. Telles sont les paroles de l'empereur.

Le marquis sentait son amour-propre doucement caressé ; cependant, moitié par fidélité à ses principes politiques, moitié par goût pour la solitude, il opposa des objections.

— Partir ainsi, renoncer à la vie paisible, ren-

trer au sein du bruit, du mouvement, des agitations, c'est bien difficile ; c'est sacrifier le repos à des chimères dorées.

— Songez donc, dit chaleureusement M. de Valsaint, songez à mademoiselle. Avez-vous fait le serment irrévocable, par le Styx, — de la tenir éternellement éloignée du monde où elle obtiendrait tant de succès ? Il ne m'appartient pas de critiquer vos décisions.. Cependant, permettez-moi de plaider auprès de vous la cause des salons de Paris. C'est là que mademoiselle doit paraître soudain, astre pur, imprévu, et dont les rayons feront pâlir tout ce qui brillait. De grâce, monsieur le marquis, revenez sur vos résolutions premières ; ayez pitié de nous qui réclamons votre présence et celle de mademoiselle dans nos fêtes ; en outre, ayez égard au vœu de l'empereur. Vous vous rendrez, n'est-ce pas ?

— Sans doute, sans doute, dit M. de Vouzac un peu ébranlé, je ne serais pas loin de consentir à un changement de vie, d'autant plus que nous pourrions passer l'été ici ; mais...

— Toujours ce mot terrible qui paralyse tout!

— Ecoutez donc. Vous n'avez pas connaissance de certain projet.

Célénie, qui s'était assise à côté de son père, parut embarrassée. M. de Valsaint prit un air très sérieux et même triste ; il répondit d'une voix un peu altérée :

— Je n'ignore rien, monsieur le marquis ; et, en effet je n'avais pas réfléchi à l'obstacle que ce mariage apporte au dessein dont je vous parlais.

— Un obstacle?

— Permettez. Tout vous appelle à Paris ; mais supposons que ce *projet* soit réalisé, *quelqu'un* deviendra pour vous un compagnon bien gênant.

— Monsieur !... murmura Célénie blessée ou plutôt humiliée...

— Mille excuses, Mademoiselle, je serais au désespoir de vous avoir contrariée... Si j'ai été indiscret, pardonnez à une amitié qui, pour être récente, n'en a pas moins d'ardeur. Je me tairai.

— Non, monsieur ; il ne m'appartient pas de vous imposer silence.

— Parlez donc, mon cher comte, dit à son tour M. de Vouzac.

— Eh bien.. Ah ! c'est très délicat, je le sens.. Mais, après tout, mon devoir d'honnête homme m'oblige à m'exprimer franchement. J'étais parfaitement au courant de ce projet de mariage, et je vous avoue que j'en ai été affligé... Je lis dans vos regards l'étonnement. Pourtant, rien de plus naturel que ma première impression. Il paraît que ce M. Blanchet a du mérite, du cœur, qu'il était digne de votre sympathie... Je lui rends pleine justice. Mais suffit-il aux yeux du monde qu'un mari ait du talent et de bonnes qualités ? Avant d'admettre un nouveau-venu dans son sein, le monde veut savoir qui il est; rien ne dispense de cet examen rigoureux. Or, que de chagrins, de mortifications lorsqu'ensuite la société, apprenant qu'on l'a trompée, se venge par des dédains !... Voilà pourtant ce qui arriverait, Mademoiselle ; ce n'est pas vous qui seriez proscrite : bien au contraire, tous les salons se disputeraient votre présence. Mais auriez-vous le courage d'assister à des fêtes d'où votre mari serait moralement exclu ; et, si vous l'y traîniez, ne souffririez-vous pas du mauvais accueil qui lui serait fait ? Croyez-moi : la loi providentielle, en créant la société, n'a pas voulu que les rangs y fussent confondus. Qu'un homme s'élève patiemment, par degrés, avec l'autorité du travail et de la gloire, je le comprends ; nul ne se plaindra de subir le contact du sublime parvenu ; mais ici il y aurait une ascension non motivée. Du reste, excusez ce long discours en faveur du zèle qui me l'a inspiré.

Célénie se fût donné un démenti si elle eût adopté les opinions que M. de Valsaint venait d'émettre : cependant sa resistance fut faible et parut manquer de conviction.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis cette soirée : Adrien entrait seulement en convalescence. Mlle de Vouzac calculait avec terreur, — avec dépit — que le jour n'était plus éloigné où sonnerait l'heure fatale de la majorité. Cette pensée la conduisait à des regrets. « Ce que je voulais éviter arrivera, se disait-elle; il faudra avouer mon âge... A quoi bon m'être liée par une promesse et faire ce que mon père appelle tous les jours un *mariage de caprice* ?... Les prédictions du comte Charles sont terribles. Au moment où mon père consent à retourner à Paris, si tous les salons m'étaient fermés, à cause de la

basse extraction de mon mari.... C'est affreux! Que décider? »

Le hasard vint accroître les perpléxités de Célénie en lui faisant remettre à la fois deux lettres: l'une de Charles, l'autre d'Adrien.

Charles avait employé les meilleurs moyens pour que sa lettre parvînt à Célénie: l'adresse et l'or. Voici ce qu'il écrivait:

« Mademoiselle,

» Si je n'avais écouté que la voix de la conscience, jamais je ne vous eusse dévoilé l'état de mon cœur; et si j'avais pu trouver la force de fuir, je serais déjà loin d'ici. Mais la passion ne raisonne pas, et au lieu de vous fuir je n'aspire plus qu'à vivre là où vous vivrez. Oui, vous contempler, vous entendre, m'enivrer de vous enfin, c'est désormais mon seul rêve. Hors cela il me faudrait mourir.

» Quels prodiges vous opérez! Moi qui passais indifférent, le cœur libre, au milieu des femmes de la cour; moi, qui n'admettais que les soucis de l'ambition, je suis tout-à-coup subjugué par votre attrait vainqueur; je vous aperçois, et ma liberté est perdue.

» Malheureusement un nom se place entre nous, un nom funeste. Je parle de ma liberté, et vous avez le droit de me répondre que la vôtre ne vous appartient plus. Ainsi je suis arrivé trop tard; ainsi un mois de trop passé à Paris m'a empêché de vous disputer à mon rival. Oh! que le désavantage ne soit pas de mon côté, et compensez une date funeste par le tableau des chagrins perpétuels que cette union disproportionnée ferait peser sur vous.

« Grâce, Mademoiselle, pour votre propre bonheur. Ayez pitié de celui qui met à vos pieds son premier amour vrai et profond; un nom illustre comme le vôtre, une fortune qui, en doublant vos revenus, vous permettra de marcher l'égale des plus brillantes duchesses.

» Un mot favorable, et je déclare mes sentimens à votre noble père.

» Ce mot, vous n'aurez pas besoin de le prononcer; je le lirai sur vos lèvres, dans votre regard.

» Oh! plaise à Dieu que je puisse vous amener à Paris comtesse de Valsaint! »

De son côté, Adrien avait écrit:

« Enfin, chère, bien chère Célénie, on me permet de prendre une plume... Que de choses j'ai à vous dire! je vous ai vu si rarement, pendant ma maladie! Et puis, toujours des témoins pour recueillir nos paroles... Mais maintenant, maintenant que je puis vous écrire, il me semble être seul avec vous, avec ma fiancée, près du foyer, le soir, écoutant le vent qui se lamente et les branches qui s'entrechoquent. Mon Dieu! mon Dieu! suis-je donc heureux de vivre encore, de vivre dans votre amour, comme un oiseau dans son nid, et de pouvoir suivre les capricieux détours d'un rêve charmant, — rêve dont la réalisation s'approche!

» Célénie, vous m'avez donné le droit de compter sur ce bonheur immense, de me dire: A moi le ciel ici bas! Vous êtes cette étoile qui parut aux Mages, pendant la nuit de la bonne nouvelle; vous êtes encore l'ange gardien qui veille au chevet du souffrant. Pas un instant, pendant ma cruelle maladie, je n'ai été séparé de vous. Il me semblait toujours voir votre douce et noble image près de moi, attentive, pensive, recueillie... Je vous parlais et vous me répondiez; notre langage n'était pas celui des mortels. Jamais de plus suaves accens ne sont sortis de lèvres humaines. La fièvre a sa poésie!

» Quelques jours encore, et je serai de nouveau dans ce salon où m'a été accordée la plus grande joie de ma vie... Bientôt après, je conduirai à l'autel celle qui a daigné oublier pour moi sa haute naissance; celle qui a compati aux douleurs du poète... Le poète! Quel nom osé-je prendre, moi obscur; il n'y a de poète que vous...

Oh! vous avez rendu le calme et l'harmonie
A mon âme éperdue, à mon esprit en feu;
Car vous avez en vous la seule poésie,
Celle qui vient de Dieu!

» A bientôt, Célénie; à bientôt, ma belle et adorée fiancée. A vous maintenant et toujours.

« ADRIEN. »

VI.

L'état de convalescence est de la poésie en action. Comme les impressions sont vives et jeunes chez l'homme qui a touché aux sombres portes du tombeau! Il a des étonnemens naïfs et charmans, une sensibilité profonde, plus de fiel au cœur, mais de la joie et de l'amour pour

l'humanité entière. La faiblesse, le besoin qu'il a de tout le monde le ramènent à l'enfance. Les services, même légers, qu'on lui rend, les marques d'intérêt qu'on lui donne, excitent en lui la reconnaissance. Tel était Adrien.

Heureux de revenir à la santé, de ressaisir la vie, il s'enivrait de toutes les joies de la convalescence. Aussi s'étonnait-il de voir autour de lui des visages graves et même tristes. L'avenir se peignait à ses yeux sous des couleurs si riantes!.. Parfois, quand il songeait à cet avenir qui, pour lui, prenait les traits de Célénie, quand il se disait : « Bientôt celle que j'aime m'appartiendra ; bientôt j'entrerai dans la seconde phase de mon existence, une phase d'adoration, » le jeune homme ne pouvait contenir un rire fou. Le bonheur débordait de son âme, comme la liqueur parfumée du vase où on l'a versée à flots. Il battait des mains, il se soulevait sur son lit de repos, il voulait se rapprocher de la fenêtre afin d'apercevoir constamment les toits élevés du château de Vouzac. C'est là, disait-il, que m'attend celle en qui je respire, celle qui est pour moi tout l'univers. Oh! penser que bientôt je ne la quitterai plus ; que sa demeure sera ma demeure, sa vie ma vie! Ma mère, ma bonne mère, n'est-ce pas, je suis bien heureux? »

— Bien heureux, mon fils, répétait la veuve en se détournant un peu, comme si elle eût eu des larmes à essuyer.

— Ma mère, ma bonne mère, vous êtes émue. Oh! vous voudriez en vain me le cacher. Je devine, moi : vous craignez que ma nouvelle position ne me rende fier, ingrat ; que je ne m'éloigne de vous... Bannissez une pareille idée, indigne de nous deux. Lorsque Célénie sera ma femme, vous vendrez cette ferme et viendrez habiter avec nous. Moi, méconnaître les bontés de ma mère! Soyez tranquille; Adrien ne cessera jamais d'être un fils tendre et reconnaissant.

— Je le sais, mon fils ; aussi ne suis-je pas inquiète. Tu es dans l'erreur. L'impression de ta maladie a été si forte, si profonde...

— Qu'importe une souffrance passagère quand elle doit être compensée par une éternité de bonheur!... Tenez, ma mère, jusqu'ici je croyais avoir compris la poésie : non, je n'avais pas même épelé la première lettre de cette langue sacrée. Mais pendant les longues heures de la maladie, tandis que j'étais recueilli silencieusement, des merveilles me sont apparues. J'ai vu le ciel, ô ma bonne mère, et toujours Célénie près de moi. — Elle n'est pas venue à la ferme depuis deux jours, ajouta-t-il un peu tristement. Pourquoi ses visites sont-elles si rares?

La veuve répondit avec une certaine hésitation :

— Le médecin a voulu t'épargner des émotions trop vives. Il défend surtout qu'on entre dans ta chambre. Mais on a envoyé du château... On t'adresse mille souhaits.

— Ah! ce que vous me dites là me fait grand plaisir. J'y pense, si j'essayais de sortir?

— Toi! s'écria la veuve effrayée. Toi, mon pauvre enfant!

— Sans doute. Je suis fort maintenant.

— Au contraire, mon ami.

— On parle volontiers ainsi aux convalescens. Mais vous allez en juger par vos propres yeux.

Adrien essaya de se lever, de faire quelques pas ; il chancela comme pris de vertige et se laissa retomber dans un large fauteuil vers lequel il s'était dirigé.

— Vous avez raison, reprit-il d'un air sombre ; me voilà cloué ici pour quelque temps encore.

— Patience, mon fils, ce ne sera pas long.

— N'est-ce pas, les forces me reviendront rapidement, et je pourrai rendre visite à ma fiancée?

Plusieurs jours se passèrent ; peu à peu Adrien redevenait plus robuste. Il avait pu successivement descendre seul son escalier, faire une promenade au jardin, hasarder une petite course dans la campagne. Mais s'il recouvrait les forces physiques, en revanche l'état de son âme était loin d'être prospère. N'ayant pas revu Mlle de Vouzac ni le marquis, Adrien entassait les conjectures ; sans cesse il écrivait, ses lettres ne recevaient que des réponses verbales. Il ne soupçonnait aucune perfidie, mais il éprouvait une inquiétude bien légitime : il finit par se persuader que Célénie à son tour était malade, très malade, et qu'on voulait lui cacher, à lui son fiancé, cette fâcheuse nouvelle.

Dès lors, il n'aspira plus qu'à se rendre au

château ; et comme il pouvait sans trop se fatiguer supporter cette course, tout raisonnement pour le détourner de son idée, de sa résolution, devint inutile.

— Attends encore, disait la veuve.

— Attendre, ô ma mère! attendre!... Demandez-moi donc si cela m'est possible. Je me sens mourir faute de voir Célénie. Ne vous opposez plus à l'accomplissement de mon vœu. Je ne vous saurais pas gré d'un amour trop prudent. Assez d'obstacles, assez de retards. Les heures me sont des siècles. Laissez-moi partir, je reviendrai joyeux.

— Partir, ô mon Dieu !

— Vous dites cela comme si vous ne deviez plus me revoir! Quel enfantillage! Soyez tranquille, on ne rencontre pas des Guillaume tous les jours.

— Attends, au moins. Tu ne peux aller seul. Il te faut un bras. Je vais faire prévenir notre voisin, M. Martel.

— A quoi bon! mon domestique me suffira.

— Non, mon fils. De grâce, cède à ma volonté comme je cède à la tienne.

— Eh bien! j'y consens. Qu'on aille chercher M. Martel; mais je suis honteux de le déranger ainsi.

— Que cela ne t'inquiète pas ; M. Martel nous est dévoué... Voilà une amitié franche, inaltérable !

Le voisin ne tarda point à arriver. Il essaya d'abord de combattre la résolution d'Adrien, mais il reconnut bientôt l'inutilité de ses efforts. On eût mis plus facilement une digue à la fureur de l'Océan qu'à la volonté du jeune homme. M. Martel prit donc un air résigné et dit en soupirant tout bas :

— Puisque tu le veux absolument, mon garçon, partons.

— Merci, monsieur Martel; si vous saviez combien je vous suis reconnaissant !

Adrien et son guide s'éloignèrent, non sans que la veuve leur eût fait mille recommandations. La vue d'Adrien parut produire une vive sensation parmi les habitans du village contigu à la ferme.

Il serait superflu de retracer les exclamations de joie que le poète ne pouvait contenir. A mesure qu'il approchait du château, il devenait un véritable enfant. Ainsi il riait, chantait, prononçait sans cesse le nom de Célénie, hâtait le pas, malgré la résistance de M. Martel, et envoyait à travers l'espace des baisers au vieux manoir.

— Allons, du calme, de la modération, disait le fermier. Convient-il à ton âge, à ta gravité habituelle, de te livrer ainsi à des enfantillages !

— Je suis si content! ne cherchez pas à modérer ma joie.

— A ta place, Adrien, j'aurais plus de raison que cela. Loin de me créer les plus beaux rêves, je m'attendrais à des ennuis, à des déceptions, j'irais jusqu'à m'imaginer que je suis trahi, abandonné...

— Quel blasphème !

— Ecoute donc, le sage prévoit tout. Supposant que je pourrais être abandonné...

— Encore !

— Je me ferais d'avance une règle de conduite ; j'apprêterais mon courage, ma résignation, ma fierté. Car enfin, qui sait?... Ne te fâche pas... Les femmes sont quelquefois si légères, si changeantes...

— Les femmes ordinaires, oui ; mais Mlle de Vouzac, non... Pourquoi me parler ainsi ? Je repousse vos paroles, vos suppositions : cependant elles m'inspirent un effroi secret. Mon cher M. Martel, soyez franc, quelle cause peut vous dicter un pareil discours ?

— Aucune, sans doute : mais, par amitié, j'ai dû te mettre en garde contre la frivolité de l'autre sexe.

— Ah! Célénie elle-même se chargera de vous confondre. Je veux vous présenter à elle : je veux que vous soyez témoin de mon bonheur!

— Pauvre garçon! murmura à demi-voix le fermier.

Les deux amis étaient arrivés à la principale grille du parc. Au son de la cloche ébranlée vivement par Adrien, le vieux garde vint ouvrir. Cet homme, à l'aspect du convalescent, jeta un cri de surprise.

— Vous, M. Blanchet !

— Moi-même, Jean. Enfin guéri, j'accours...

L'embarras, la consternation se peignirent sur les traits du garde qui avait un fonds d'amitié pour le poète.

— Mon Dieu! dit-il, je suis bien fâché... Je regrette beaucoup...

— Qu'est-ce donc? demanda Adrien avec impétuosité. Tout le monde a l'air mystérieux aujourd'hui. Parlez, monsieur Jean!

— Vous allez être contrarié, dit l'excellent homme en échangeant un air d'intelligence avec le fermier; M. le marquis et sa fille ont été obligés... de... partir pour Paris.

— O ciel! fit Adrien sans se rendre bien compte de la portée de cette nouvelle... Partis pour Paris! avant de me revoir!... Un voyage... à quoi bon? J'y suis, ajouta-t-il, se forgeant une dernière illusion; quelques formalités pour notre mariage...

Le garde crut devoir le détromper.

— Monsieur Blanchet, dit-il, j'ai une lettre à votre adresse.

— Une lettre! s'écria joyeusement le jeune homme; donnez, donnez vite! Tout va s'expliquer.

Tandis que le garde allait chercher cette lettre, M. Martel eut soin de faire asseoir Adrien sur un banc.

La lettre contenait ces lignes :

« Mon cher monsieur Blanchet,

» Plaignez-moi d'être forcé de vous retirer ma parole. J'ai mûrement réfléchi à votre demande, et j'ai senti l'imprudence que j'avais commise en vous accordant la main de ma fille. Toutes les convenances sociales s'opposent à ce mariage. Nous avons été des enfans en prenant au sérieux des idées romanesques, fruits de la solitude, de l'exaltation, mais qui n'étaient que des utopies. Mon devoir de père et d'honnête homme m'ordonne de vous éclairer, tandis qu'il en est temps encore. Ni vous ni ma fille n'eussiez été heureux. Le monde eût ridiculisé impitoyablement une union disproportionnée. Ainsi la rupture de cet engagement est, à mes yeux, un véritable service que je vous rends.

» Croyez, mon cher monsieur Blanchet, que ma fille et moi prendrons toujours le plus vif intérêt à votre sort, et considérez-moi comme

» Votre très affectionné,

» Marquis DE VOUZAC. »

Il faut renoncer à dépeindre les impressions diverses que la lecture de cette lettre produisit sur Adrien. Sa voix tremblait, ses genoux s'entrechoquaient, des larmes remplirent ses yeux et coulèrent abondamment le long de ses joues. L'infortuné n'eut bientôt plus la force de tenir le léger papier; la lettre s'échappa de ses mains fiévreuses et alla tomber à terre. Des sanglots, des mots inarticulés, des gestes de désespoir, tels étaient les signes d'une douleur d'autant plus terrible qu'elle avait été plus imprévue. Adrien levait les yeux au ciel, se frappait le front, bouleversait sa chevelure et ne pouvait que répéter convulsivement :

— O mon Dieu!... ô mon Dieu!

— Adrien, mon ami, mon enfant, murmura M. Martel.

Cette voix sembla tirer le jeune homme d'un rêve accablant. Il se dressa, l'œil en feu, et s'écria :

— Un ami! à moi! je n'en ai plus. L'amitié' l'amour!... Qui donc peut y croire? autrefois on aimait, on était sincère; maintenant il n'y a en ce monde que bassesse, parjure, trahison. Ah! monsieur le marquis, c'est bien honorable, ce que vous faites-là; c'est bien digne de vos aïeux!..... Un serment n'a pas pesé sur votre conscience : vous vous êtes joué d'un pauvre jeune homme qui vous avait livré toutes ses espérances; et parce qu'il était franc, parce qu'il était venu à vous sans arrière-pensée, vous avez dit. « On peut le fouler aux pieds, l'écraser!... » O honte! vous êtes un infâme, monsieur le marquis de Vouzac!

Mais toi, Célénie, Célénie, était-ce là ce que ta bouche me promettait? Tu m'as chassé de ton cœur. Fou que j'étais! tout ceci n'a été qu'un jeu, une affreuse comédie... Ils ont ri de moi, ils ont ri!

Le poète tomba évanoui en achevant de prononcer ces paroles délirantes. Les deux assistans s'empressèrent de lui prodiguer leurs secours.

Quand Adrien eut repris l'usage de ses sens, redevenu calme, il dit tristement à M. Martel :

— Vous m'avez rendu un mauvais service. En revenant à la vie, je reviens à la réalité.

— Courage, dit le fermier, courage, la femme qui a pu t'abandonner ainsi n'était pas digne de toi.

— Je le crois, monsieur Martel. Cependant l'amour peut survivre à l'estime. Je méprise, je

déteste sa conduite, mais rien ne pourra jamais effacer son souvenir de mon cœur.

— Laisse faire le temps; il a guéri bien d'autres blessures.

— Je ne sais qu'un remède à mon mal.

Le fermier frémit et se hâta de dire :

— Ecoute, Adrien, tu connais mon affection pour toi. Je vais te parler franchement. Sois mon fils; Marie est jolie, bien élevée, riche, vertueuse. Elle te donnera le bonheur.

— Nous verrons, répondit le jeune homme. Je vous suis profondément reconnaissant.

— C'est cela, dit le garde, vous serez heureux et vengé. Suivez mon conseil; laissez Mlle de Vouzac avec son M. Charles de Valsaint.

A ce nom imprudemment prononcé, Adrien bondit. Sa rage lui était subitement revenue.

— J'y suis! s'écria-t-il; un rival... un rival! voilà qui m'explique tout. On m'a sacrifié. Ah! c'est vrai, Célénie, vous ne pouviez pas être la femme d'Adrien Blanchet : c'est bien plus beau d'être Mme Charles de Valsaint.

En parlant ainsi, Adrien tira violemment à lui la grille du parc et sortit; mais, au lieu de se diriger vers la maison de sa mère, il avait obliqué à gauche. Il était suivi de près par M. Martel, qui lui disait d'une voix haletante :

— Arrête, Adrien! où vas-tu? Bon Dieu, quel est ton dessein? Mais ce n'est pas là le chemin de la ferme. Adrien, de grâce, écoute-moi; arrête. Ta mère t'a confié à mes soins. Tu ne veux donc pas m'entendre? Je t'en prie, mon cher enfant.

L'exaltation prêtait au jeune homme des forces surnaturelles; il courait si rapidement qu'il eût été impossible au fermier de l'atteindre. Enfin il arriva au bord de la rivière qui, étroitement encaissée et grossie par les pluies d'automne, roulait ses eaux avec l'impétuosité d'un torrent.

Adrien fit un signe de croix, tourna la tête vers M. Martel en lui adressant de loin un geste d'adieu, s'écria : Ma pauvre mère!... Célénie!... puis s'élança dans la rivière qui l'engloutit avidement.

ÉPILOGUE.

Quelques années après le drame dont nous venons de retracer le dénoûment, une séparation de corps et de biens était prononcée entre M. le comte et Mme la comtesse Charles de Valsaint.

A l'amour violent du comte avait succédé la tiédeur, puis l'indifférence. D'autres femmes, sirènes des salons, avaient occupé les loisirs du brillant courtisan. D'amers reproches avaient aigri le caractère des deux époux; une rupture était devenue indispensable; la justice avait rendu son arrêt.

Seule désormais dans l'antique château des Vosges où elle était revenue après la mort de son père, une jeune femme relisait souvent une lettre qu'elle baignait de ses larmes.

Cette femme, c'était Célénie de Vouzac.

Cette lettre était signée : ADRIEN.

LA LAMPE DE LÉLIA.



Les lumières de la vallée d'Anzasca diffèrent complètement par leur apparence et leur situation du *feu follet* (*ignis fatuus*). A une certaine époque, la route principale qui conduit du lac Majeur aux parties occidentales de la Suisse, se dirigeait à travers la vallée d'Anzasca, et il m'arriva une fois d'être retenu toute la nuit dans une cabane, au milieu de ses défilés les plus sauvages, par un orage qui ne me laissait plus maître de mes chevaux. Pendant que j'étais appuyé sur un banc et que je regardais, avec la curiosité d'un homme inclinant au sommeil, dans la direction de la fenêtre (car il n'y avait pas d'autre lit que celui de mon hôte, et je ne voulais pas l'en priver), j'aperçus une faible lueur parmi les rochers dans le lointain. Je crus d'abord qu'elle pouvait venir de la fenêtre d'une cabane ; mais, me rappelant que cette partie de la montagne était tout-à-fait inhabitée, et, sans nul doute, inhabitable, je me réveillai, et, appelant quelqu'un de la maison, je m'informai de ce que cela signifiait.

Pendant que je parlais, la lumière disparut tout-à-coup; mais, une minute après, elle reparut à un autre endroit, comme si celui qui la portait eût fait le tour de quelque rocher qu'il aurait rencontré sur son passage. Pendant ce temps, l'orage éclatait avec une fureur qui menaçait de faire voler dans les montagnes notre cabane avec les hommes et les chevaux, et la nuit était d'une obscurité si profonde, que les bords de l'horizon ne pouvaient, en aucune manière, être distingués du ciel « La voila encore, dis-je, qu'est-ce cela, au nom de Dieu ? — C'est la lampe de Lélia, s'écria vivement un jeune homme, le fils de notre hôte. Eveillez-vous, mon père ! Hola ! Baptiste, Vittorio, Lélia est sur les montagnes. » A ces cris, tous les gens de la maison s'élancèrent à la fois de leur gîte, et se groupant autour de la fenêtre, fixèrent les yeux sur la lumière qui continua d'apparaître, quoiqu'à de longs intervalles, pendant une grande partie de la nuit. Lorsque j'interrogeai les habitans de la cabane sur la nature de cette lampe mystérieuse, ils n'hésitèrent pas à me dire tout ce qu'ils savaient, à la seule condition que je me tairais lorsque la lampe paraîtrait, et que je les laisserais remarquer, sans les interrompre, la place où elle s'arrêtait.

Pour faire comprendre mon histoire, je dois dire que les *mineurs* et les fermiers forment deux classes distinctes dans la vallée d'Anzasca. L'occupation des premiers, lorsqu'elle est poursuivie comme une profession, est regardée comme déshonorante par le reste des habitans, qui vivent d'une industrie régulière. Et, à la vérité, les mœurs des mineurs excusent, en quelque sorte, ce qui autrement pourrait passer pour un préjugé grossier. Ils sont adonnés à la boisson, querelleurs, impérieux, aujourd'hui riches, demain mourant de faim, et, en un mot, soumis à toutes les calamités morales et physiques, compagnes ordinaires des hommes qui ne peuvent compter sur le produit de leur travail ; se classant, sous ce rapport, parmi les joueurs, les écrivains et les autres gens à la vie errante.

Toutefois les *mineurs* sont une belle race d'hom-

mes ; ils sont braves , robustes et souvent de bonne mine. Ils dépensent libéralement ce qu'ils gagnent sans peiue, et si, un jour, ils dorment sans avoir mangé, couchés au soleil comme des bêtes sauvages, le lendemain, si la fortune a été favorable, ils se pavanent, vêtus galamment et gais seigneurs de la vallée. Pareils aux enfans du ciel , les *mineurs* aiment quelquefois les filles des mortels, et quoique rarement ils obtiennent la main, souvent ils touchent le cœur des jolies filles d'Anzasca. Si leurs poursuites ne réussissent pas, il y a des camarades plus déréglés qu'eux, dont les bras sont toujours ouverts pour recevoir les gens désespérés et les braves. Ils changent de théâtre et se transportent sur les grandes routes lorsque les nuits sont noires et les voyageurs imprudens, ou bien ils s'enrôlent sous les drapeaux de ces bandits réguliers qui volent réunis par milliers, et dont le butin est une province ou un royaume.

Franscesco Martelli était le plus beau *chercheur d'or* de la vallée. Il était déréglé , il est vrai , mais c'était là le signe caractéristique des gens de sa classe, et il rachetait ce défaut par tant de bonnes qualités que les fermiers eux-mêmes, au moins ceux qui n'avaient point de filles à marier, se plaisaient dans sa compagnie. Francesco chantait des ballades d'un ton si doux et si triste, qu'en l'écoutant, des vieilles dames se retournaient pour s'appuyer à l'angle de la cheminée et pleurer. Il avait cette voix pénétrante et mélancolique qui, entendue pour la première fois, s'insinue dans l'oreille, et , lorsqu'on l'entend de nouveau , quoique inattendue , semble comme la réalisation d'un désir.

Une seule jeune fille, dans la vallée, n'avait pas encore entendu les chants de Francesco. Toutes les autres, publiquement ou secrètement, sous un prétexte quelconque, avaient satisfait leur curiosité. Cette jeune fille était Lélia, dont le père était un des plus riches fermiers d'Anzasca. Lélia était très jeune. A peine âgée de seize ans. Mais , en sa qualité de fille unique, avec la perspective d'une dot de plus de mille livres d'Autriche (1), elle se faisait remarquer considérablement. Son visage , à l'examiner en détail , était beau , d'une perfection absolue , mais sa figure , quoique régulière , était si petite, et ses manières étaient si timides et tellement celles d'une jeune fille , qu'on la prenait plutôt pour un enfant que pour une jeune fille. L'héritière du vieux Nicolli , tel était le nom que lui donnaient les parens, lorsqu'ils voulaient s'efforcer d'éveiller l'ambition de leurs fils, en songeant, à l'avance, à ce qu'elle pourrait devenir dans quelques années.

Lélia, dans sa personne même, n'existait pas. Sa mère était morte en la mettant au monde. Pendant un grand nombre d'années, la vie de l'enfant avait été conservée ou plutôt sa mort prévenue par une sorte de miracle. Même après que cette maladie (quelle qu'elle fût) eût cédé aux soins que lui donna son père jour et nuit , elle demeura dans cet état qu'on définit par l'expression *n'être pas mal*, plutôt qu'en parfaite santé. Cependant le souvenir le pfus fâcheux qui resta de son indisposition n'était autre qu'une timidité nerveuse, qui, dans une partie plus civilisée du pays, aurait passé pour une sensibilité délicate. D'ailleurs , exclue en quelque sorte du commerce de ses égales par cette particularité de sa situation, une autre société l'empêcha de jouir de celle de ses compagnes. Pendant que son corps languissait, la culture de son esprit avait fait des progrès. La musique, pour laquelle elle avait un attachement passionné, lui fraya la voie vers la poésie, et la poésie , en dépit d'une certaine école en Angleterre, la rendit incapable de se lier avec les gens ignorans et sans délicatesse.

Si donc Lélia n'avait jamais cherché à entendre les ballades de Francesco , la raison , on peut le penser facilement , n'était autre qu'une terreur instinctive , mêlée à l'aversion que lui inspirait le nom d'un de ces grossiers *chercheurs de minerai* ; et réellement, elle écoutait les histoires débitées sur le jeune *chercheur d'or* qui , de temps en temps, venaient à ses oreilles avec quelque chose de cet intérêt vague et éloigné qui nous fait prêter attention aux descriptions d'un animal beau , mais sauvage et cruel d'un autre hémisphère.

Il vint enfin aux oreilles de la pauvre Lélia une histoire qu'elle écouta. Elle était assise seule, suivant sa coutume, au fond du jardin de

(1) La livre autrichienne équivaut à environ huit pence et demi d'Angleterre.

son père, faisant travailler son aiguille à tricoter et chantant dans un ton doux et bas, particulier à sa voix et au delà duquel cette voix ne pouvait se développer. La seule clôture du jardin, en cet endroit, était une ceinture d'arbustes qui embellissait les bords du ravin profond qu'elle dominait. Au fond de ce ravin coulait la rivière rapide, et plus loin, à la distance d'à peine deux cents verges, une chaîne de rochers escarpés bornait l'horizon.

L'aspect sauvage et désolé de la scène était ombragé, et, pour ainsi dire, dominé par la grandeur sévère de ces remparts naturels, et l'ensemble contribuait à former un tableau tel que les artistes feraient des milliers de lieues pour en contempler un pareil. Lélia, cependant, avait eu ce spectacle sous les yeux depuis son enfance. Il ne s'était pas imposé à son imagination par le contraste; car elle n'avait jamais voyagé à une distance de cinq milles de la maison paternelle, et elle continuait de tricoter, de chanter et de rêver sans même lever les yeux.

Sa voix était rarement assez élevée pour frapper les échos des rochers. Cependant, quelquefois il arrivait qu'entraînée par l'enthousiasme, elle donnait un ton répété par les ménestrels enchanteurs de la vallée. En cette circonstance, elle écouta un pareil effet avec surprise, car elle n'avait fait entendre qu'un murmure presque mourant; elle chanta une autre stance sur une clé plus élevée. Le défi fut accepté, et une voix riche et suave reprit sa ballade favorite à l'endroit où elle l'avait interrompue.

Le premier mouvement de Lélia fut de fuir, le second de rester à la place où elle était assise et d'attendre que la musique recommençât, et le troisième, auquel elle céda, d'approcher furtivement, sur la pointe du pied, et de regarder au bas de l'abîme d'où la voix semblait partir.

Elle découvrit que l'écho était un jeune homme occupé à diriger un radeau sur la rivière, comme ont coutume de le faire les paysans des Alpes qui transportent ainsi au marché leurs denrées, et qu'en ce moment le radeau était échoué sur le rivage au pied du jardin.

Le jeune homme s'appuyait sur une rame, comme occupé à pousser sa grossière embarcation. Mais son regard était dirigé vers le ciel, comme celui d'un homme qui épie l'apparition d'une étoile. Sans savoir pourquoi, Lélia fut frappée de la conviction soudaine qu'il l'avait aperçue à travers les arbres, pendant qu'elle était assise, et qu'il avait adopté ce moyen d'attirer son attention sans l'alarmer.

Si tel avait été son dessein, il ne semblait pas avoir d'autre vue pour l'avenir. Car, après avoir contemplé Lélia un instant, il détourna les yeux d'un air confus, et poussant au large son radeau, il descendit rapidement la rivière et fut bientôt hors de vue.

La vie de Lélia était calme comme l'eau dormante du lac qu'un nuage noircit et que trouble l'aile d'un insecte. Cet incident, même si léger, fut matière à réflexion et se mêla aux douces rêveries de ses seize ans. Elle sentit ses joues rougir, en pensant avec étonnement combien *long-temps* le jeune homme l'avait contemplée à travers les arbres, et *pourquoi* il s'était éloigné sur les flots sans parler, lorsqu'il eut réussi à attirer son attention. Il y avait de la *délicatesse* dans sa petite ruse pour lui épargner la surprise, peut-être la terreur qu'elle eût ressentie en voyant un étranger dans une pareille situation.

Il y avait de la *modestie* dans la confusion avec laquelle il avait détourné la tête, et, ce qui peut-être était d'un aussi grand prix pour la gentille Lélia, il y avait une *admiration* profonde et recueillie dans ces yeux brillans qui avaient langui sous son regard. Le jeune homme était beau comme un rêve, et sa voix, elle était si claire et pourtant si douce, si puissante et pourtant si mélodieuse! elle résonnait à son oreille comme une prédiction.

Il s'écoula une semaine avant qu'elle revît l'Apollon de son imagination de jeune fille. Il semblait que, dans cet intervalle, ils eussent eu le temps de faire connaissance. Ils échangèrent des saluts.

La première fois, ils se parlèrent, la seconde ils entretinrent une conversation. Il n'y avait rien de mystérieux dans leurs communications. C'était probablement le fils d'un fermier de la vallée supérieure qui avait été attiré, comme d'autres, par la réputation de l'héritière du vieux Niccoli. Sans doute il ne connaissait aucun livre et il aimait la poésie, plus pour la musique que pour la poésie elle-même : mais qu'importait

cela? Les pages écrites par Dieu étaient autour d'eux et en eux, celles-là, s'il ne les comprenait pas, au moins il les sentait, il était hardi et vigoureux d'esprit, et pour les femmes belles et timides, c'est là la beauté. Il glissait sur les bords des précipices et s'élançait de rochers en rochers dans le torrent, aussi intrépide que le chamois.

Il était beau, brave et fier, et cette créature *glorieuse*, avec ses yeux rayonnans et son visage ardent, se mettait à ses pieds pour la contempler, comme les poètes adorent la lune ?

Le monde, jusqu'alors si monotone, si pâle, si effrayant, devenait maintenant un paradis pour la pauvre Lélia. Une seule chose l'inquiétait : suivant les calculs de ses seize ans, ils s'étaient connus assez long-temps et assez bien; leurs sentimens s'étaient déclarés sans déguisement; ils s'étaient donné leur foi mutuellement et sans qu'ils eussent besoin de se le rappeler, et cependant son amoureux ne lui avait pas encore dit son nom. Lélia, réfléchissant à cette circonstance, condamna un instant sa précipitation ; mais le mal était maintenant sans remède, et elle pouvait seulement se décider à lui arracher son secret, si secret il y avait, à leur prochaine rencontre.

— Mon nom, dit l'amoureux en réponse à son interrogation subite et franche, vous le connaîtrez assez tôt.

— Mais je ne veux pas que vous me refusiez. Vous devez me le dire maintenant, ou, à tout événement, demain au soir.

— Pourquoi demain au soir ?

— Parce qu'un prétendant jeune, riche et bien tourné, et que mon père voit avec grand plaisir, doit demander en forme cette pauvre main, et, quoi qu'il m'en coûte de faire cet aveu, je ne veux pas renverser les plans les plus chers de mon seul parent, sans donner une raison qui le satisfasse. Oh ! vous ne le connaissez pas ! Pour lui, la richesse ne pèse rien dans la balance, quand il s'agit du bonheur de sa fille.

Vous êtes peut-être pauvre ; je l'ignore; mais vous êtes bon et charitable; et, en conséquence, à ses yeux, vous n'êtes pas un parti indigne de Lélia.

Il faisait presque nuit. Mais Lélia crut apercevoir un sourire sur les lèvres de son amoureux pendant qu'elle parlait, et une riante conjecture traversa son esprit qui fit battre son cœur et rougir ses joues.

Pendant quelques minutes, Francesco ne répondit pas. Une sorte de lutte intérieure semblait l'agiter. Mais enfin, d'une voix étouffée, il dit:

— A demain soir donc.

— Ici ?

— Non, dans la maison de votre père, en présence de mon rival.

Le lendemain soir arriva, et l'amoureux dont Lélia avait parlé fut présenté à sa maîtresse pour lui demander la permission de lui adresser ses hommages avec les formalités cérémonieuses usitées dans la vallée en pareille circonstance, ou en d'autres termes (car il y a peu de détours à prendre avec une jeune fille d'Anzasca), pour la demander en mariage. Le vieux Niccoli avait ce parti fort à cœur ; car c'était sans contredit un des meilleurs de beaucoup qui pussent se trouver depuis le val d'Ossola jusqu'au mont Rosa ; le jeune homme était riche, de bonne mine, et réservé même jusqu'à la froideur. Que pouvait désirer de plus un père ?

Lélia avait différé, aussi long-temps que possible, le moment de son apparition dans le vestibule où s'étaient rassemblés les vieillards des deux familles. Tout en arrangeant machinalement sa toilette, elle continuait de regarder attentivement, en dehors de la fenêtre qui dominait la vue de la route et de la vallée, en proie à une attente qui s'augmentait d'une manière désespérée. Ses réflexions étaient amères pendant cet intervalle. Elle était presque tentée de croire que tout ce qui s'était passé n'était qu'un rêve, une fiction de son imagination, bouleversée par la poésie et la solitude, et peut-être, en quelque sorte, altérée par la maladie. Si elle avait été le jouet d'un moment d'oisiveté ! Ce sourire qu'elle avait observé sur le visage de son amoureux n'était-il pas le précurseur de la raillerie qui, peut-être, en ce moment, attestait la joie qu'il ressentait de l'inquiétude et du désappointement de Lélia ? Sa conduite se présentait sous le double jour de la sottise et de l'ingratitude. A la fin, pour obéir aux injonctions répétées de son père, elle descendit d'un pas tremblant et la joue fiévreuse.

La vue de la compagnie qui l'attendait lui imposa et l'humilia. Elle se recula à son aspect avec une timidité plus que maladive, pendant que les regards curieux des assistans se fixaient sur elle avec toute la rigidité de la forme et de la coutume traditionnelles, et semblaient la glacer jusqu'au fond du cœur. Il y eut cependant une personne dont les idées de convenance, toutes strictes qu'elles fussent, ne purent empêcher les yeux d'étinceler et les bras de s'étendre à l'approche de Lélia. Son père, après l'avoir tenue un moment embrassée, après l'avoir regardée d'un œil charmé qui parcourait l'élégance de sa nouvelle parure blanche, la serra étroitement contre son cœur et la bénit.

— Mon enfant, lui dit-il en souriant gaîment à travers une larme qui s'échappait, il est pénible pour un vieillard de songer à se séparer de tout ce qu'il aime dans le monde ; mais les lois de la nature doivent être respectées ; jusqu'à la fin des temps les jeunes gens et les jeunes filles s'aimeront. C'est la route tracée, jeune fille. C'est la destinée des jeunes demoiselles, et c'est ainsi que cela finit. Pendant seize ans, j'ai veillé sur toi comme un avare qui veille sur son or, et maintenant, trésor de ma vie, je te donne pour ne plus te revoir. Tout ce que je demande de ton côté, c'est la soumission ; oui, et une soumission joyeuse, suivant la coutume de nos ancêtres et les lois de Dieu. Quand tout sera fini, que le vieillard se retire ou disparaisse quand il plaira au ciel. Il a laissé son enfant heureux, et les enfans de son enfant béniront sa mémoire. Il a bu à la coupe de la vie, douce et amère, amère et douce, même jusqu'au fond ; mais grâce à sa chère Lélia, avec du miel au fond du vase.

Lélia se laissa aller sur le cou de son père et sanglota vivement. Ses sanglots durèrent si longtemps et furent si amers que l'étiquette de l'assemblée fut rompue et le cercle se groupa avec inquiétude autour d'elle. Lorsqu'enfin elle releva la tête, on vit que ses joues étaient sèches et son visage aussi blanc que le marbre de Cordaglia.

Un murmure de compassion courut parmi les assistans, et les mots, « pauvre créature ! encore si délicate ! d'anciennes vapeurs ! » étaient répétés tout bas de l'un à l'autre. Le père fut alarmé et se hâta d'interrompre une cérémonie qui paraissait si effrayante pour la timidité nerveuse de sa fille.

— C'est assez, dit-il. Tout cela se passera dans un moment ; Lélia, acceptes-tu ce jeune homme pour ton prétendu ? Viens, un petit mot, et c'est chose faite. Lélia essaya en vain de parler, et elle s'inclina en signe d'acquiescement. Messieurs, continua Niccoli, ma fille accepte le prétendu que vous lui présentez. C'est assez ; salue ta fiancée, mon fils, et entrons pour nous passer de main en main la coupe de l'alliance.

—La jeune fille n'a pas répondu, fit observer une voix froide et prudente parmi les parens du prétendu

— Parle donc, dit Niccoli, jetant un regard irrité et dédaigneux sur le formaliste. Ce n'est qu'un mot, un son. Parle.

Les lèvres sèches et blanches de Lélia s'ouvraient pour obéir, lorsque la porte de la petite cour fut enfoncée par un individu qui paraissait trop pressé pour trouver le loquet et qui s'élança au milieu du cercle.

— Ne parle pas, s'écria-t-il. Je le défends.

Lélia s'élança vers lui avec un cri étouffé et se serait jetée dans ses bras, si en ce moment elle n'avait été saisie au milieu du corps par son père.

— Quel est cet homme ? demanda celui-ci d'un ton sévère.

Puis, avec des alarmes toujours croissantes :

— Scélérat ! ivrogne ! fou ! que voulez-vous ici ?

— Vous ne pouvez exciter ma colère, dit le nouvel arrivé, fussiez-vous prêt à me percer. Je viens demander votre fille en mariage.

— Vous ? s'écria le père courroucé.

— Vous ? répétèrent les parens sur le ton de l'étonnement, du dédain, de la colère ou de la raillerie, suivant le caractère de chaque individu.

— Il n'est plus besoin de s'occuper de rien, dit la même voix froide et réservée qui avait déjà parlé ; un mariage qui commence par un esclandre ne se finira jamais dans la chambre nuptiale.

— Demander une femme en légitime mariage, dit Francesco, n'est ni un péché ni une honte.

Que le jeune homme reçoive une réponse de la jeune fille elle-même et qu'il parte ensuite tranquillement.

— C'est bien parlé, dit le plus prudent parmi les vieillards. Parle, ma fille, réponds, et que ce jeune homme se retire. Lélia pâlit et rougit tour à tour. Elle fit un pas en avant, hésita, regarda son père timidement, puis se tint immobile comme une statue, pressant ses mains serrées contre sa poitrine, comme pour comprimer les palpitations qui troublaient sa raison.

— Jeune fille, dit le vieux Niccoli, comprimant sa colère en la saisissant par le bras, connais-tu cet homme? l'as-tu vu quelqu'autre jour? Réponds, peux-tu me dire son nom?

— Non.

— Non? l'insolent vaurien! Va, jeune fille, présente ta joue à ton futur pour que les coutumes de nos ancêtres soient observées, et laisse-moi débarrasser des vagabonds le seuil de ma demeure.

Lélia s'avança machinalement. Mais, lorsque le prétendu légitime, étendant ses bras, accourut à sa rencontre, poussant un cri soudain, elle lui échappa et marcha en chancelant vers celui qui venait d'entrer.

— Arrêtez! arrêtez! crièrent les parens, vous êtes folle, vous ne savez ce que vous faites, c'est Francesco le mineur!

Elle s'approchait de l'étranger qui ne quittait pas sa place, et, au moment où ce nom de mauvais augure frappa son oreille, elle s'évanouit dans ses bras.

La confusion qui succéda à cette scène ne peut se décrire. Lélia fut portée sans connaissance dans la maison, et il fallut les efforts de la moitié de l'assemblée pour entraîner d'un autre côté le père qui, sur le lieu même, voulait en venir aux mains avec le mineur. Francesco demeura quelque temps les bras croisés, dans un silence triste et sombre; mais lorsqu'enfin la voix de Niccoli, qui lui prodiguait des malédictions, fut tombée d'épuisement, il s'avança et se plaça en face de lui.

— Je puis supporter de votre part tous ces noms que vous me donnez, dit-il. Quelques uns, vous le savez bien, ne sont pas mérités, et si d'autres le sont, c'est plutôt pour moi un malheur qu'un crime. Si châtier des insultes et rendre mépris pour mépris c'est être vaurien, je le suis en effet. Mais on ne peut appeler vagabond celui qui réside dans une habitation et suit la profession de ses ancêtres. Tout cela n'est rien, cependant; à le prendre pour le mieux, ce ne sont que des paroles.

Votre reproche réel contre moi, c'est que je suis pauvre. C'est un reproche qui a du poids. Si je voulais prendre votre fille sans dot, je la prendrais en dépit de vous tous. Mais je veux l'abandonner même à son fiancé, cette créature sans âme, plutôt que de soumettre un être si doux et si frêle aux privations et aux vicissitudes d'une vie comme la mienne. Je demande donc, non pas simplement votre fille, mais une dot, fût-elle même très modique. Et, de votre côté, vous avez le droit d'exiger que je ne me présente pas les mains vides. Elle est jeune et ne peut et ne doit pas être en peine de se marier: mais accordez-moi seulement une année, une seule année; indiquez une somme raisonnable, et si, à l'époque fixée, je ne puis pas dire: « Voilà l'argent! » je m'engage alors à abandonner toutes les prétentions qu'une généreuse préférence m'a données sur la main de votre fille.

— C'est un bon arrangement, répliqua la voix froide et prudente de l'assemblée. Une année, en tout cas, aurait dû s'écouler entre les fiançailles d'aujourd'hui et la demoiselle. Si le jeune homme, dans la soirée du douzième mois, à partir de ce jour, avant que minuit sonne, met sur table, en argent monoyé, en or, ou en minérai d'or, la même somme que nous étions prêts ici à garantir du côté de mon petit-fils, je ne m'opposerai pas, pour ma part, à ce que ce caprice de la jeune fille (pourvu qu'il dure pendant un an) soit consulté dans la disposition de sa main, de préférence au jugement et à la volonté de son père. La somme n'est que de trois mille livres.

Un rire de mépris et de dérision s'éleva parmi les parens.

— Oui, s'écrièrent-ils, cela n'est que juste. Que le mineur apporte trois mille livres, et il obtiendra sa fiancée. Voisin Niccoli, c'est une position convenable. Permettez-nous d'intercéder pour Francesco et de vous demander votre consentement.

— Messieurs, dit Francesco avec une anxiété mêlée de colère, la somme de trois mille livres!

Il fut interrompu par un second rire forcé de dérision.

— C'est une proposition convenable, répétèrent les parens. Donnez votre consentement, voisin Niccoli, donnez votre consentement.

— Je le donne, dit Niccoli dédaigneusement

— C'est convenu, répliqua Francesco, dans une explosion d'indignation hautaine, et il s'éloigna le cœur gonflé.

A partir de ce moment, un changement très remarquable parut s'opérer dans le caractère et les habitudes du mineur. Non seulement il abandonna la société de ses compagnons débauchés, mais même celle du petit nombre de personnes respectables chez lesquelles il avait obtenu d'être admis, soit par ses talens de chanteur, soit par la convenance relative de sa conduite. Chaque jour, sans interruption, il se livra au travail de sa profession précaire. Les changemens de saison ne furent plus alors admis comme des excuses; l'orage ne l'entraîna plus au cabaret, la pluie ne lui fit plus chercher un asile dans sa cabane. Chaque jour et souvent chaque nuit on le trouvait dans les plaines, dans les montagnes, sur les flancs des ravins, sur les bords du torrent.

Il se permettait même rarement le délassement d'une entrevue avec sa maîtresse, pour laquelle il s'était soumis à tout ce travail. L'or, non comme moyen, mais comme but, semblait être sa pensée du jour et son rêve de la nuit, l'objet et la fin de son existence. Lorsqu'ils se rencontraient dans les ténèbres, dans la solitude et le mystère, ce n'était que pour échanger à la hâte quelques paroles d'espoir et de consolation, et d'une confiance affectée dans la fortune. Dans ces occasions, des larmes, des palpitations et des sanglots convulsifs, révélaient quelquefois, du côté de Lélia, et le vide de ses paroles et la faiblesse de sa constitution; mais du côté de Francesco, tout était ou du moins tout semblait être enthousiasme et ferme attente.

Cependant les jours, les semaines, les mois s'écoulaient, l'année approchait de sa fin, et une grande partie de la somme était encore enfouie dans le sein des montagnes; chaque jour, chaque semaine, chaque mois, les espérances du mineur s'affaiblissaient de plus en plus Il ne pouvait donner plus long-temps la consolation que ses rêves mêmes lui refusaient. Sombre et triste, il ne pouvait qu'étreindre sa maîtresse dans ses bras, sans prononcer une parole, lorsqu'elle se hasardait à lui faire une question sur ses progrès, et disparaître ensuite en toute hâte, pour reprendre machinalement sa tâche désespérée.

C'est une chose étrange et quelquefois terrible de sonder les mystères de l'esprit féminin La santé de Lélia avait reçu un ébranlement des circonstances que nous avons rappelées; et cet ébranlement avait laissé, pendant plusieurs mois, ses joues pâles et ses membres faibles; et, à cette infirmité physique, se joignait maintenant l'effet produit par ces entrevues muettes, mais trop éloquentes avec son amant. Cependant plus celui-ci perdait de confiance, et plus ses affaires devenaient désespérées, plus le courage de Lélia augmentait, comme pour dompter et dominer leur fortune.

Ses espérances semblaient croître en proportion des craintes de Francesco, et la force qui abandonnait celui-ci venait à elle, comme un allié et un soutien pour sa faiblesse. La santé même de son corps recevait une impulsion de son esprit. Ses nerfs semblaient recouvrer leur vigueur; ses joues leur lustre, et ses yeux leur éclat.

L'imagination froide et paresseuse d'un homme ne connaît pas la moitié des ressources d'une femme en de pareilles circonstances. Désappointé dans sa confiance à la fortune et au hasard, Lélia se réfugia aux pieds des autels et des dieux de son peuple. Les saints et les martyrs furent tour à tour invoqués. Des vœux furent faits, des pélerinages et des veillées religieuses accomplis. Ensuite furent mis en jeu les songes et les prodiges, les présages et les augures. Des sorts furent arrachés des pages de Dante, des avertissemens et des ordres transmis mystérieusement du haut des cieux:

Les étoiles qui sont la poésie du ciel.

L'année touchait à sa fin et la somme que le *chercheur d'or* avait amassée, quoique presque miraculeusement considérable, était encore éloignée, très éloignée d'être suffisante. Le

dernier jour de l'année arriva, commençant par un orage et des roulemens de tonnerre et des éclairs. Et la soirée vint froide et sombre au milieu des travaux désespérés de Francesco. Il était sur le revers de la montagne, en face la maison de Niccoli, et au moment même où la clarté du jour s'éteignait dans la vallée, il vit, avec une amertume de cœur inexprimable, par le nombre des lumières brillant aux fenêtres, que la fête n'était pas oubliée. Cependant comme un noyé qui se prend à un brin de paille, quelque succès de peu d'importance l'engagea à continuer ses recherches. Il se trouva alors à un endroit indiqué par un songe de son enthousiaste maîtresse. Et elle l'avait conjuré de ne pas abandonner ses tentatives, jusqu'à ce que la cloche d'une église éloignée eût fait taire à jamais leurs espérances.

Ses succès continuèrent. Il travaillait avec une pioche et avait découvert une veine perpendiculaire très petite; et il était justement possible que cette veine, quoique tout-à-fait inégale en elle-même, fût traversée, à une grande profondeur, par une autre veine horizontale, et formât ainsi un de ces *amas*, de ces *nids* dans lesquels le minerai est abondant et s'extrait facilement.

Cependant il devenait difficile de travailler et impossible de travailler long-temps. Le cœur lui manquait tout-à-fait. Ses membres tremblaient et une sueur froide baignait son front, et au moment où les derniers rayons du jour s'éteignaient, il tomba évanoui sur la terre.

Il ignora combien de temps il était resté dans cette situation. Mais il fut rappelé à la vie par un son qui ressemblait, à ce qu'il imagine, à un cri humain. L'orage hurlait plus horriblement que jamais sur le revers de la montagne, et il faisait maintenant une nuit complète. Mais, en tournant la tête aux alentours, il aperçut, à une légère distance au dessus de l'endroit où il se trouvait, une petite lumière immobile. Le cœur de Francesco commença à palpiter. La lumière s'avança vers lui, et il s'aperçut qu'elle était portée par une créature vêtue de blanc des pieds à la tête.

—Lélia! s'écria-t-il avec un étonnement mêlé d'une terreur superstitieuse en reconnaissant les traits de sa jeune et belle fiancée.

— Ne perds pas le temps en paroles, dit-elle. Il y a encore beaucoup à faire, j'ai l'assurance la plus complète que maintenant au moins je ne me trompe pas. Allons, aie bon courage. Travaille, voici une lumière. Je m'asseoirai dans un abri de la colline, quelque froid qu'il puisse faire, et je t'aiderai de mes prières, puisque je ne puis le faire de mes bras.

Francesco saisit la pioche, et, stimulé moitié par la honte, moitié par admiration pour le courage de cette malheureuse jeune fille, il reprit ses travaux avec une nouvelle vigueur.

— Aie bon courage, continuait Lélia, et tout ira bien encore. Bravement! bravement travaillé! sois sûr que les saints nous ont entendus.

Une fois seulement elle articula quelque chose comme une plainte.

— Il fait si foid, dit-elle, hâte-toi, mon bien-aimé, car si je voulais retourner à la maison, je ne pourrais retrouver mon chemin sans lumière.

De moment en moment, elle lui répéta plus souvent l'invitation de se hâter. Le cœur de Francesco saignait en pensant aux souffrances de cette jeune fille malade et délicate, dans une pareille nuit et dans un pareil lieu. Et ses coups se pressaient d'une manière désespérée sur le roc inflexible. Il se trouvait alors à peu de distance de la place où elle était assise, et il allait la prier d'approcher davantage la lumière, lorsqu'elle lui redit encore:

— Hâte-toi, hâte-toi. Le moment est presque arrivé; on va m'appeler, on m'appelle. Je ne puis rester plus long-temps pour te dire adieu.

Francesco leva les yeux, mais la lumière avait déjà disparu.

Cet abandon subit était si étrange! Si elle était décidée à partir, pourquoi partait-elle seule, sachant, comme elle devait le savoir, qu'il était inutile que *lui* restât seul dans l'obscurité? Serait-ce que son cœur avait changé au moment où ses espérances s'étaient évanouies? C'était là une pensée amère et peu généreuse. — Cependant elle servit à réprimer la promptitude avec laquelle Francesco s'élança pour atteindre sa maîtresse. Il avait à peine fait quelques pas, lorsqu'une sensation soudaine arrêta sa marche. Son cœur cessa de battre, il s'affaiblit et serait tombé sur la terre, s'il n'avait été soutenu par un rocher contre lequel il vint chanceler.

Lorsqu'il reprit ses sens, il suivit la trace de ses pas aussi exactement que cela était possible au milieu d'une obscurité complète. Il ignorait s'il retrouverait juste la place où Lélia était assise; mais il connaissait les alentours, et si elle y était encore, son vêtement blanc brillerait assurément, même dans la nuit épaisse qui l'environnait.

Le cœur allégé, car tout lui paraissait supportable comparé avec le fantôme qui s'était présenté à son esprit, il commença à descendre la montagne. Dans un lieu si singulièrement sauvage, où les rochers étaient entassés autour de lui, formant des combinaisons à la fois fantastiques et sublimes, il n'était pas étonnant que la lumière portée par sa maîtresse fût complètement invisible pour lui, eût-elle même été bien plus rapprochée qu'il n'était probable en ce moment. Il était encore bien moins surprenant que les cris qu'il poussait à diverses reprises ne parvinssent pas à l'oreille de Lélia. Car il était du côté opposé de l'orage qui éclatait parmi les collines avec une fureur capable de *submerger* le tonnerre.

La route était extrêmement dangereuse, même pour Francesco, habitué à la parcourir, n'ayant pas la plus faible lumière pour guider ses pas. Et c'est peut-être à cette occupation donnée à ses pensées qu'il dut d'atteindre la maison de Niccoli, dans un état d'esprit qui le rendit capable de remplir son rôle de manière à ne pas déroger à la dignité humaine.

— Niccoli, dit-il en entrant dans l'appartement, je suis venu vous remercier de l'épreuve que vous m'avez permis de tenter. Je n'ai pas réussi, et, aux termes de notre engagement réciproque, j'abandonne mes prétentions à la main de votre fille.

Il allait se retirer aussi soudainement qu'il était entré, si le vieux Niccoli ne l'eût saisi par le bras.

— Dis-moi adieu, lui dit-il d'une voix tremblante. Ne nous quitte pas irrité. Pardonne-moi les dures paroles que j'ai prononcées la dernière fois que nous nous sommes rencontrés. Je t'ai observé, Francesco, depuis ce jour, et...

Il essuya une larme en considérant les vêtemens souillés et en désordre du jeune homme, son visage hagard et pareil à celui d'un spectre.

— Il n'importe, ma parole est engagée. Adieu! Maintenant fais venir ma fille, et je prie Dieu que ce qui s'est passé cette nuit n'ait pas une mauvaise fin.

Francesco restait en hésitant sur le seuil de la porte. Avant de partir, il eût voulu voir seulement le bout du manteau de Lélia.

— Elle n'est pas dans sa chambre, cria une voix d'alarme.

Le cœur de Francesco trembla; en un instant toute la maison fut sur pied; on entendait le bruit des pas qui se croisaient et les voix agitées de ceux qui appelaient Lélia. Un moment après, le vieillard s'élança de la chambre et plaçant ses deux mains sur les épaules de Francesco, il le regarda en face d'un air égaré.

— Sais-tu quelque nouvelle de ma fille? dit-il; parle, je t'en conjure au nom de notre bienheureux Sauveur; dis moi que vous êtes mariés, et je pardonnerai, et je te bénirai. Parle! ne parleras-tu pas! un seul mot, où est ma fille? où est ma Lélia, ma vie, mon espoir, mon enfant! mon enfant!

Le mineur se réveilla, comme d'un rêve, et, regardant autour de lui, il semblait ne pas comprendre ce qui s'était passé. Un frémissement violent ébranla son être instantanément.

— Des lumières! dit-il, des torches! venez tous; suivez-moi!

Et il s'élança au milieu des ténèbres. Il fut bientôt suivi par toute la compagnie, au nombre de plus de douze personnes, portant des torches allumées qui éblouissaient comme des météores au milieu de l'orage.

Quoiqu'il guidât lui-même la marche, il semblait à peine capable de se traîner, chancelant comme un homme ivre.

A la fin on arriva à l'endroit qu'il cherchait, et, à la lueur des torches on aperçut au pied de la colline quelque chose de blanc. C'était Lélia. Elle avait le dos appuyé contre le rocher, une main se pressait sur son cœur comme celle d'une personne qui tremble de froid, et de l'autre elle tenait une lampe dont la flamme était expirée.

Francesco et le vieillard se précipitèrent à ses pieds, pendant que les torches répandaient sur la scène une clarté aussi éclatante que le jour. Lélia était morte.

Quelque temps après cet événement, le vieil-

lard sans enfant se mit à la recherche de l'amoureux de sa fille. Mais depuis cette nuit fatale, on ne revit plus Francesco. Jusqu'à ce jour, on entend quelquefois sur les collines un son lamentable, et les paysans disent que c'est la voix du mineur qui cherche sa maîtresse parmi les rochers, et toutes les nuits sombres et orageuses, on voit encore sur les montagnes la lampe de Lélia éclairant le spectre de son amant qui poursuit sa recherche de l'or.

AUGUSTIN PLANCHE.

(Traduit de l'anglais de *Leigh Ritchie.*)

(*Esprit public.*)

UNE PASTORALE A MONTMORENCY.



NE belle matinée annonçait une plus belle journée qui devait appeler bien des promeneurs dans la forêt de Montmorency, ce rendez-vous permanent des parties de campagne du dimanche parisien. La pluie légère qui était tombée pendant la nuit avait attiédi la brûlante atmosphère de la journée précédente et redonné aux herbes, ainsi qu'aux arbres, l'éclatante fraîcheur de leur verdure ; de suaves odeurs bocagères s'exhalaient de toutes parts, et les feuilles ravivées se courbaient encore sous le poids de quelques gouttes d'eau que le soleil levant allait faire disparaître : ses rayons dorés glissaient déjà sur la cime des chênes verts, et, dans les lointains, on voyait planer des vapeurs transparentes qui semblaient hésiter à descendre et à se résoudre en rosée. Les oiseaux étaient tous éveillés, et leurs cris, leurs chants, ou plutôt leur caquetage, alternaient, s'entremêlaient, se répondaient, comme si c'était un concert de voix humaines, un échange de paroles intelligibles.

Six heures sonnaient au clocher de Saint-Gratien, lorsqu'une petite porte s'ouvrit à l'extrémité d'un parc attenant à une maison de plaisance qui regarde le lac. Cette porte livra passage à une femme qui entra rapidement dans une allée du bois, après avoir regardé autour d'elle pour s'assurer que personne ne l'avait vue. Elle tourna deux ou trois fois la tête, en marchant d'un pas leste et vif qu'elle ralentit aussitôt qu'elle se crut assez éloignée de la maison qu'elle avait quittée à la dérobée ; alors, elle s'arrêta et parut réfléchir, car, se sentant seule pour la première fois de sa vie au milieu d'un bois, elle eut peur et se repentit sérieusement d'avoir commis une imprudence ; mais la beauté du lieu et l'attrait de la solitude animée par mille oiseaux, l'ombre humide de la feuillée, le soleil pénétrant à travers les clairières et la douce influence de l'air rempli d'émanations végétales, tout agit sur les sens de la jeune femme qui, bondissant comme un faon long-temps captif redevenu libre, se mit à courir à l'aventure sans se soucier de la route qu'elle suivait en s'enfonçant dans les bois.

Mme Sophie de R.. n'avait pas vingt ans ; elle était mariée depuis trois années à un homme d'Etat, fort distingué d'ailleurs au point de

vue de la politique, mais d'un âge et d'un caractère beaucoup trop respectables pour qu'une jeune femme se trouvât heureuse avec lui. M. de R... n'était pas néanmoins de ces maris despotes qui veulent qu'on les adore, quoi qu'on en ait, et qui changent la maison conjugale en une prison cellulaire gouvernée par la défiance et l'espionnage; mais son rang et sa fortune faisaient de l'étiquette une espèce de geôlière qui gardait à vue la charmante victime qu'il avait épousée. Celle-ci, entourée d'un nombreux domestique, ne se trouvait jamais seule, abandonnée à elle-même. Quand elle habitait Paris, elle sentait partout le poids de cet esclavage; dans son hôtel, un valet de chambre veillait à l'entrée de son appartement; à chaque instant, une de ses femmes de chambre allait et venait autour d'elle; sa dame de compagnie, la véritable duègne française, s'imposait sans cesse à ses côtés; il n'y avait que son mari qui ne vînt pas la surprendre à toute heure du jour, et elle lui en savait gré le plus naïvement du monde; elle ne sortait qu'en voiture, et elle ne descendait pas dans un magasin pour y faire des emplettes, sans qu'un grand diable de laquais l'attendît à la porte. Aussi, afin de goûter une fois de la liberté et pour échapper un moment à ses incommodes satellites, elle s'était promenée, un jour, dans le passage des Panoramas, tandis que sa voiture et ses gens stationnaient sur le boulevart. Son séjour à la campagne ne la rendait pas plus libre, car les habitudes de sa maison de Paris la suivaient à Montmorency, et elle y était continuellement aux prises avec ce qu'on a si bien nommé les *incommodités de la grandeur*. Là, comme ailleurs, elle se voyait obsédée de soins, d'attentions et de curiosité; on la laissait à peine errer seule dans le parc, et l'inévitable dame de compagnie venait toujours la rejoindre au détour d'une allée; le parc, c'était encore la prison, puisque des murs en formaient l'enceinte. Cependant une petite porte pouvait donner issue dans le bois, et Sophie de R..., qui en avait découvert la clé, s'était levée ce matin-là, sans bruit, avant tout le monde, pour faire, en quelque sorte, l'école buissonnière.

Elle pensait avoir pris un costume conforme à son projet, et elle se réjouissait de passer pour quelque fille de marchand retiré, sinon pour une grisette, ce qui eût été le comble de son ambition; elle portait une élégante robe de soie noire, avec berthe et manchettes de dentelle garnies de nœuds de rubans; mais elle s'imaginait s'être suffisamment déguisée en se coiffant d'un chapeau de paille d'Italie et en nouant devant elle un tablier de foulard. Elle avait oublié, sans doute, d'ôter ses boucles d'oreilles de diamans. Ce n'était pas le seul indice qui pût faire deviner sa condition sociale : ses pieds, mignons et cambrés, admirablement chaussés de brodequins de satin, et ses mains délicates, ornées de bagues que cachaient des gants de peau jaune-clair irréprochable, témoignaient de son origine aristocratique. Sa beauté n'était pas d'ailleurs de celles qu'on remarque dans les classes inférieures et qui manquent de grâce autant que de distinction; de beaux et abondans cheveux noirs, lissés en bandeaux et relevés derrière la tête, encadraient son visage aux traits fins et harmonieux, dont la ravissante expression prenait par momens une teinte de mélancolie rêveuse; alors ses grands yeux, fendus en amandes, avaient des regards distraits et humides; alors, sa bouche, d'ordinaire souriante et entr'ouverte, se contractait en une petite moue pleine de charme et d'éloquence. Mais la physionomie d'une femme, fût-ce la plus attractive et la plus émouvante, est toujours le voile impénétrable de sa pensée.

Tout-à-coup, Mme de R... s'arrêta : elle avait entendu marcher : c'était un pas lourd et délibéré qui s'avançait de son côté. Les détours de la route ne lui permettaient pas encore de juger de la rencontre qu'elle allait faire; mais elle se sentit troublée, puis effrayée; elle eut d'abord l'idée de rebrousser chemin et de regagner la maison, car elle commençait à comprendre l'imprudence de son excursion matinale; mais pendant qu'elle hésitait à choisir un parti, elle vit venir à elle la personne qu'elle tremblait de rencontrer, et elle cessa de trembler aussitôt. Le nouveau venu, car c'était un homme, et qui plus est, un jeune homme, n'avait rien de redoutable, du moins à la première vue. On ne pouvait pas le moins du monde le soupçonner d'être un voleur ni un assassin : sa figure noble et douce répondait de ses intentions comme de

son caractère ; une chevelure blonde et soyeuse, de jolis yeux d'un bleu tendre et limpide ; une bouche spirituelle, expressive, dont les lèvres fraîches laissaient deviner de belles dents ; c'en était assez pour rassurer une femme plus timide que Mme de R... Elle trouva aussi d'autres motifs de sécurité dans l'examen rapide et minutieux à la fois qu'elle fit de l'inconnu, qui n'était autre qu'un simple paysan. Ce paysan-là, néanmoins, n'eût pas été déplacé dans la meilleure compagnie, si quelque bonne ou mauvaise fée avait, d'un coup de baguette, changé en élégans habits de ville sa toilette de campagne, veste, gilet et pantalon de gros nankin cuivré. Il avait la taille élevée et bien prise, le port de tête fier et gracieux, les *extrémités* fines, c'est à dire des pieds et des mains de gentilhomme, en un mot l'air le moins paysan qu'on pût souhaiter. Aussi Mme de R..., restée immobile devant lui, le regardait-elle avec un étonnement mêlé d'admiration.

Il rougit et baissa les yeux le premier, ce qui sans doute invita Mme de R... à rougir et à baisser les yeux à son tour ; mais ils se remirent à se regarder d'un commun accord, et ils rougirent d'intelligence, avant que l'un des deux adressât la parole à l'autre. Le paysan, qui portait sur son épaule un bâton de houx auquel pendait un volumineux paquet enveloppé d'un mouchoir à carreaux rouges et bleus, jeta tout à terre, avec son chapeau, pour être plus libre de ses mouvemens, en parlant à cette dame qui daignait lui parler d'abord avec une encourageante bienveillance.

— Quel est le chemin d'Enghien-les-Bains ? demanda Mme de R..., qui ne voulait qu'entamer la conversation et entendre la voix de ce paysan.

— Ah ! mademoiselle, répondit le jeune homme en souriant. vous êtes dans la route qui conduit à Enghien, mais vous lui tournez le dos.

— En vérité ! dit-elle, affectant la surprise. Je vous remercie ; sans vous, je me serais égarée dans le bois, et...

— Le bois n'est pas sûr, mademoiselle, pour une femme seule, et si matin Je vais aussi à Enghien, et si vous me permettez de vous accompagner...

— M'accompagner ! reprit Sophie, qui fut au fond du cœur très touchée de cette offre, quoi qu'elle fît mine de la refuser. Oh ! non ! on n'aurait qu'à me voir avec vous...

— Ayez toute confiance, en moi, mademoiselle, je suis bien connu dans le pays et dans les environs, quoique je sois de la commune d'Ormesson, où demeurent mes parens ; je me nomme Jean-Pierre, je suis vannier de mon état, et vous aurez de bons renseignemens à Enghien sur mon compte...

— Cherchez-vous une place ? interrompit Sophie avec vivacité : j'en ai une excellente à vous offrir dans une maison riche.

— Une place, mademoiselle? répliqua Jean-Pierre, qui devint grave et presque digne. Vous m'offrez, à moi, une place de domestique?

— De valet de chambre, dit Mme de R... embarrassée et regrettant d'avoir fait une pareille offre... je croyais... pardonnez-moi...

— Il n'y a pas d'affront, mademoiselle ; mais je ne suis pas, voyez-vous, un sans-cœur ni un fainéant ; j'ai servi sept ans, et si j'avais su lire et écrire, j'aurais fait un officier, tout comme un autre. Cependant, je n'aimais pas ce métier : on y est trop esclave ; je suis donc rentré à Ormesson après avoir fait mon temps à l'armée, et j'ai pris l'état de vannier. On prétend que je travaille bien, et, en effet, j'ai déjà ramassé quelques économies, avec lesquelles, sous votre permission, je vais me marier.

— Vous marier ! s'écria Mme de R..., qui apprit ce mariage avec autant d'émotion que si elle y était intéressée elle-même. Vous allez vous marier...

— Dame ! puisque tout le monde se marie, dit tristement Jean-Pierre, il faut bien faire comme tout le monde. Ce n'est pas moi, d'ailleurs, c'est mon père...

— Oui, ce sont toujours les pères ! murmura Sophie en hochant la tête. Ils nous marient sans nous consulter, et ensuite ils ont beau s'en repentir...

— Est-ce que vous êtes mariée, mademoiselle ? Vous en parlez, du moins, comme si vous saviez ce que c'est.

— Fi donc ! s'écria-t-elle gaîment. Est-ce qu'on se marie ?... Ce que j'en dis, monsieur Jean-Pierre, ajouta-t-elle avec une sorte de gra-

vité, ce n'est pas pour vous en dégoûter.

— Mais, mademoiselle, je suis fort dégoûté du mariage, ou plutôt de ce mariage...

— En ce cas, pourquoi le faites-vous? reprit vivement Mme de R..., qui s'amusait de la naïveté de ce jeune homme et qui éprouvait une satisfaction involontaire à le voir hostile à l'union qu'il devait contracter. N'êtes-vous pas libre? continua-t-elle, en voyant qu'il devenait pensif et ne répondait pas. Si vous l'aimez...

— Je ne l'aime pas .. Oh! non, assurément! Ce n'est pas qu'elle soit laide ou désagréable, tout au contraire, je vous assure, c'est une jolie fille, ma foi! qui m'aime, elle, ou qui le dit, du moins. Mais vous savez, quand il n'y a pas de ça, dit-il en portant la main à son cœur, on se fait tirer l'oreille pour la grande affaire...

— Ah! pour le coup, je ne vous comprends plus! repartit Sophie avec plus d'abandon, vous n'aimez pas, vous le dites, et cependant vous vous mariez! C'est là penser et agir comme un enfant... Si je n'aimais pas, moi, ajouta-t-elle en rougissant, on ne me ferait pas même épouser... un duc et pair, un ministre, un Crésus...

— Vous avez raison, reprit Jean-Pierre en la regardant fixément, de manière qu'elle rougit davantage: vous me donnez là un bon conseil, et... j'en profiterai.

— Oh! mon Dieu! ce n'est pas un conseil, c'est une observation, et d'ailleurs les choses sont trop avancées...

— Les choses ne sont pas avancées du tout, puisque je ne l'aime pas, puisque je ne l'aimerai jamais... Maintenant, mon parti est bien pris, je n'épouse pas: je retourne chez mes parens, je leur déclare ma volonté, et j'envoie ma démission à Etiennette...

— Elle se nomme Etiennette? interrompit Mme de R... Cette pauvre enfant sera bien malheureuse si elle vous aime! mais si vous, vous ne l'aimez pas... Tenez, on ne sait pas toujours si l'on aime, et peut-être que, sans vous en douter...

— Jamais, vous dis-je! il est trop tard!... J'aurais pu m'y accoutumer comme un autre, une fois marié, et j'aurais fini par m'attacher à Etiennette; mais aujourd'hui... je la trouverais gauche, niaise, même laide, quoiqu'elle ne le soit pas. Vous parlez mieux qu'un livre, mademoiselle, et je vous remercie de vos conseils... Me permettrez-vous de vous demander votre nom?

— Mon nom! répéta Mme de R... étonnée de la question et un moment indécise avant d'y répondre: Sophie...

— Sophie! voilà un nom qui me plaît... Mais on ne se nomme pas Sophie tout court... Excusez-moi, mademoiselle, d'être aussi peu discret... vous m'avez témoigné tant de bonté, que je voudrais savoir à qui je dois de la reconnaissance: c'est vous qui m'avez empêché de faire une sottise et d'être malheureux toute ma vie avec une femme que je n'aime pas... Il est si bon d'être aimé! je donnerais... je donnerais mon sang et ma vie pour être aimé de celle que j'aimerais. Ne pensez-vous pas aussi que l'amour est la meilleure chose du monde, mademoiselle?

— Il faudrait l'avoir senti, pour en parler! dit Mme de R... avec une émotion croissante. Rappelez-vous que je ne suis pas mariée et ne veux pas l'être, continua-t-elle en riant. Il n'est pas, d'ailleurs, si facile d'aimer. Et quand on aime, comment avoir la certitude d'être aimée?

— Cela se voit de reste, mademoiselle, dit Jean-Pierre en soupirant et en cherchant le regard de Mme de R... Si j'étais, si je pouvais être aimé, comme j'aimerais!... Mais c'est impossible! il ne faut pas sortir de sa condition; la mienne est de rester vannier à Ormesson ou à Enghien, d'épouser quelque fille de paysan telle qu'Etiennette, de faire des paniers et de mener la vie d'un ouvrier honnête, voilà!... Et vous, mademoiselle, vous ne m'avez pas dit ce que vous faisiez? à coup sûr, vous êtes la fille d'un gros bourgeois!... on n'a pas besoin d'être sorcier pour voir ce que vous êtes!

— Moi? je ne suis rien, presque rien! répondit Sophie, qui n'imagina pas tout de suite le rôle qu'elle s'attribuerait. D'abord, je ne crois pas être plus riche que vous... Vous regardez ma toilette? mais qu'est-ce que ça prouve? toutes les femmes de Paris s'habillent ainsi... N'êtes-vous point venu à Paris?

— Non, mademoiselle, pas encore, j'attendais que mon mariage fût fait pour y aller, et je m'aperçois que je n'irai pas de long-temps!

— Quoi! vous n'êtes pas venu à Paris, et

vous habitez à Ormesson !... Mais puisque vous avez servi, dans quelle ville étiez-vous en garnison ?

— Dans l'Algérie, où j'ai fait quatre campagnes .. On nous a dit que les années de service comptent double en temps de guerre... mais je ne savais ni lire et écrire, s'écria-t-il en se frappant le front avec tristesse, et je ne pouvais faire qu'un sous-officier !... Non, mademoiselle, je ne me soucie pas de voir Paris, puisque je ne suis qu'un paysan, qu'un ouvrier, et que... Vous y demeurez, vous? pourquoi donc n'y êtes-vous pas aujourd'hui ?

— Parce que je suis à Enghien... chez mes maîtres... dit Sophie, qui avait eu le temps de préparer son histoire, et qui vit avec surprise la figure de Jean-Pierre prendre successivement l'expression de la joie et de la tristesse.

— Chez vos maîtres?... j'entends, vous êtes dans une manufacture, dans un magasin?... vous travaillez à un état quelconque, couturière sans doute...

— Non, vous ne devinez pas, fit-elle en éclatant de rire. Je pourrais être couturière, mais je suis seulement femme de chambre chez Mme de R...

— Femme de chambre ! s'écria le jeune homme d'un air consterné, en joignant les mains. Femme de chambre, vous !

— Ça vous étonne? reprit gaîment Sophie, qui se méprenait sur la nature de l'impression causée par cette feinte, et qui se reprochait tout bas de n'être pas acceptée pour ce qu'elle prétendait être. Oh ! les femmes de chambre à Paris ont de bonnes places ! il est tout simple qu'elles se mettent comme leurs maîtresses... Mais qu'avez-vous donc, monsieur Jean-Pierre ? vous me regardez d'une étrange façon !

— Tenez, mademoiselle, à vous parler tout franc, reprit-il tristement, je ne voudrais pas avoir appris que vous êtes domestique !

— Domestique ! ce n'est pas positivement la même chose ; je suis femme de chambre... Au reste, qu'est-ce que cela fait? femme de chambre ou...

— Cela fait, mademoiselle, que... Excusez-moi, je me couperais ma langue plutôt que de dire un mot qui vous déplairait ; mais femme de chambre, voyez-vous... on peut être honnête, je ne doute pas que vous le soyez... cependant, avant d'épouser une femme de chambre. .

— Et qui vous parle de m'épouser ? repartit madame de R... regrettant de s'être attribué une condition inférieure à la sienne. Dieu me préserve de me marier ! Ainsi, peu importe que je sois ceci ou cela, pourvu que votre femme à vous ne soit pas femme de chambre.

— Je serais au désespoir de vous avoir blessée, mademoiselle ; mon intention au contraire.. Sans doute je sais mal les choses, je n'ai pas l'usage des choses... Une femme de chambre, quand elle est jolie, charmante, aimable comme vous...

— Oh ! alors, je comprends, ce n'est plus une femme de chambre, et l'on peut, sans se compromettre...

— Mon Dieu ! que je suis maladroit et malheureux de m'être si mal expliqué ! Je voulais dire que... ce sont là des idées ridicules, j'en conviens, si ridicules que. si j'avais le bonheur d'être aimé de vous, je vous épouserais tout à l'heure.

— A la place de l'autre ! s'écria Sophie atteinte d'une sorte de trouble indéfinissable et s'efforçant de le cacher sous un air léger et railleur. Si je vous aimais, vous me sacrifieriez vos idées, votre aversion pour les femmes de chambre...

— Que vous êtes méchante !.. Si vous m'aimiez !.. Ah ! c'est impossible, hélas! mais je vous sacrifierais jusqu'à la dernière goutte de mon sang !

— Prenez garde, monsieur Jean-Pierre ! la plaisanterie va trop loin... Si je vous aimais?... En vérité, je vous assure que, dans une position différente, vous libre et moi libre aussi, j'aurais eu un certain penchant, une sympathie.. Heureusement que ce n'est pas de l'amour !

— Vous m'avez dit une parole qui m'a fait mal, répartit le jeune homme en posant la main sur son cœur. Vous n'êtes donc pas libre ? Vous aimez donc quelqu'un?

— Vous m'en demandez plus que je n'en puis dire, plus que je n'en sais moi-même !... Si j'aime quelqu'un ? ajouta-t-elle en fixant sur lui un regard doux et voilé: non, jusqu'à présent... mais on ne doit répondre de rien, et j'avoue que je voudrais aimer ou du moins pouvoir aimer...

— Comme on vous aimerait! s'écria Jean-Pierre avec chaleur, les yeux brillans et la respiration entrecoupée; il me semble, continua-t-il à voix basse, que je vous aime!

Madame de R... fit mine de n'avoir pas entendu, peut-être pour lui faire répéter ce qu'il avait dit, et Jean-Pierre, qui s'encourageait lui-même à poursuivre l'aventure, puisa une sorte de hardiesse dans le sentiment qu'il éprouvait : il supplia la prétendue Sophie de permettre qu'il la revît, et après des hésitations plus affectées que réelles, Mme de R... y consentit. Elle invita, toutefois, son adorateur campagnard à ne pas rompre avec la fiancée qu'on lui avait choisie; mais il déclara formellement qu'il renonçait à ce mariage et que rien ne lui ferait changer d'avis. Ivre de joie et d'espoir, il quitta Mme de R..., qui voulut absolument revenir seule à Enghien, et il s'éloigna lentement, non sans se retourner cent fois pour apercevoir encore la jeune femme, qui le saluait de loin en agitant son mouchoir.

Mme de R..., de retour chez elle, réfléchit longuement à la rencontre qu'elle avait faite; elle se reprocha d'être l'auteur d'une rupture entre deux fiancés, et elle s'en félicita ensuite, dans l'idée que Jean-Pierre devait trouver une épouse plus digne de lui. Elle s'était bien promis de ne pas aller au rendez-vous dans le bois; mais, le jour venu, elle se fit mille excellentes raisons d'honneur ét de charité pour ne pas faire attendre le pauvre garçon.

Elle sortit du parc, comme la première fois, avant le réveil de ses domestiques, et elle arriva en courant à l'endroit où Jean-Pierre l'attendait. Elle était rouge et embarrassée. Ce jour-là, à dessein, elle avait pris un costume aussi simple que possible, avec l'intention arrêtée de ne pas paraître autre chose qu'une femme de chambre. Jean-Pierre lui saisit les deux mains et les serra dans les siennes, pendant qu'il la couvrait tout entière d'un regard passionné et respectueux à la fois.

— Ah! merci! vous n'aviez pas oublié! lui dit-il avec tendresse. Depuis dix jours, je ne vis pas! j'attendais...

— Depuis dix jours!... Je ne viens ici que par acquit de conscience, parce que je vous l'avais promis... mais je ne reste avec vous qu'un instant... il faut que je retourne... Adieu! adieu!

— Déjà! murmura-t-il, les yeux remplis de larmes. Ne savez-vous pas que je vous aime, que je veux vous épouser?...

— Encore cette folie!... A propos, je vous apprendrai que je ne suis plus femme de chambre...

— Vous êtes sortie de votre place? pourquoi? cette place, disiez-vous, était bonne, elle vous plaisait... Ainsi, vous allez entrer dans une autre maison, avoir de nouveaux maîtres...

— Non, je veux être libre, je serai ouvrière, rien que cela, et je n'aurai plus le chagrin de vous voir mépriser ma condition... Au fait, vous aviez raison, je l'ai reconnu : une femme de chambre... est une femme de chambre...

— Que je suis heureux de vous voir ces sentimens-là! Vous serez ouvrière, c'est bien; moi, je suis ouvrier, nous travaillerons, nous gagnerons assez pour vivre, pour être contens... D'ailleurs, quand on s'aime, tout est beau!... et je vous aimerai tant, tant, que vous serez forcée de m'aimer ou de n'être qu'une ingrate!

— Adieu, monsieur Jean-Pierre, dit vivement Sophie, qui avait peur d'elle-même : il est indispensable que je retourne... Ne me suivez pas, je vous en conjure, si vous m'aimez...

— Et je vous reverrai? quand? Où allez-vous? dites, dites, Sophie?

— A Paris! répondit-elle en s'enfuyant tout émue : oui, à Paris!

Mme de R... venait de comprendre la portée de cette intrigue bocagère, comme par une révélation subite : d'une part elle avait peut-être détruit l'avenir d'un homme de cœur : d'autre part, elle s'était peut-être exposée à des dangers réels de scandale. Elle en fut vivement frappée, et le jour même elle quitta la campagne avec la ferme volonté de n'y plus reparaître de toute la saison : elle espérait s'être dérobée ainsi aux recherches de Jean-Pierre et aux conséquences d'un badinage qui était allé trop loin. Elle partit triste et rêveuse.

Quelques jours passés dans le tourbillon de la vie parisienne suffirent pour effacer presque de son souvenir l'aventure du bois de Montmorency : par intervalles, pourtant, elle se préoccupait de ce que Jean-Pierre était devenu, de ce qu'il pensait d'elle et de ce qu'il tenterait

pour la retrouver : elle avait alors pour lui une tendre pitié, un intérêt affectueux ; elle eût voulu pouvoir lui être utile, sans se compromettre, sans montrer la main de fée qui changerait la destinée de ce jeune homme.

Un soir, comme elle se disposait à monter en voiture pour aller à l'Opéra, elle entendit une voix qui lui fit battre le cœur et la retint immobile sur le marchepied du brillant coupé stationnant sous le vestibule de son hôtel.

— Je vous prie, disait la personne qui s'adressait au concierge, je vous supplie de m'indiquer l'adresse de Mlle Sophie qui a été femme de chambre de Mme de R...

Jean-Pierre était là, tel que Mme de R... l'avait rencontré dans le bois auprès d'Enghien, un mois auparavant : il était seulement plus pâle; il portait encore un paquet de linge enveloppé d'un mouchoir à carreaux et suspendu à l'extrémité de son bâton de voyage.

Mme de R... était, ce soir-là, dans tout l'éclat d'une toilette d'Opéra, la tête chargée de perles et de plumes, les bras et le cou nus couverts de bijoux.

Le paysan la vit, la reconnut et resta pétrifié : deux grosses larmes descendirent le long de ses joues, lorsque la voiture qui passa devant lui faillit l'écraser contre la muraille. Mme de R... s'était caché le front entre ses mains et pleurait. P.-L. Jacob (bibliophile).

ESSAI HISTORIQUE

SUR

NAPOLÉON.



EN 1783, près de ce château de Brienne, où l'orgie philosophique, les voluptés raffinées et l'éclat des conversations à la mode amusaient les loisirs d'un ministre imprudent, un jeune élève de l'école militaire voisine, étranger, pauvre, triste et silencieux, étudiait les mathématiques et la géométrie.

Quelques années plus tard, lorsque la France, tombée en dissolution, essayait par des efforts convulsifs une réorganisation impossible, un barbier d'Auxonne avait pour locataire un jeune sous-lieutenant d'artillerie, taciturne, isolé, impérieux, estimé plutôt qu'aimé; écrivant beaucoup, travaillant toujours, et manquant quelquefois d'argent. Le fameux Laplace, son examinateur, l'avait fait passer lieutenant en second, comme *ayant en mathématiques desc onnaissances suffisantes*. Ses hôtes lui reprochaient sa fierté : on s'étonnait de cette hauteur chez un

officier pauvre. Un lit sans rideaux, deux chaises, une table chargée de papiers et de livres, composaient son ameublement. Son frère, qui se nommait Louis, couchait dans la chambre voisine sur un matelas sans couverture. Tous les matins, à quatre heures, le lieutenant partait à pied d'Auxonne, faisait deux lieues et demie, arrivait à Dôle, corrigeait les épreuves d'un pamphlet républicain, composé par lui et imprimé par le libraire Joly; déjeunait frugalement et revenait à Auxonne faire son service.

Il avait 21 ans alors; la révolution se précipitait sur sa pente sanglante. La République nouvelle était aux abois, et la terreur à l'ordre du jour. Le lion populaire, cerné par l'Europe armée, ivre de fureur, nageait dans le sang de ses ennemis et dans son propre sang. Les Anglais avaient pris Toulon; le nord et le midi envahis à la fois, la guerre civile à Paris, la Vendée triomphante à Nantes, soixante départemens rebelles, la disette, le trésor vide et le crédit épuisé: telle était la France en 1793.

Le lieutenant est devenu chef de brigade et sert devant Toulon, sous les ordres de Cartaux, peintre, que la révolution a fait général; de Doppet, médecin, général comme Cartaux; de Dugommier, l'élève de Washington: et des représentans du peuple, guerriers improvisés: Robespierre jeune, Barras et Salicetti. Le jeune officier, dormant sur un canon, actif, infatigable, de petite taille, de parole brève, de résolution hardie, ne fait ombrage à personne. On ne voit pas que cet homme sombre et triste, si prompt à obéir, saura commander.

Depuis quatre mois, Toulon résiste; le pavillon bleu flotte sur les murailles qu'il insulte; les Anglais approvisionnent leur garnison par la mer, ils ont occupé les hauteurs environnantes; le fort Malbosquet, la gorge d'Olliule sont à eux. L'armée républicaine désespère du succès; et, sous la République, ne pas réussir, c'est périr. Le conseil de guerre assemblé ne sait quelle résolution prendre; tous les projets se combattent, et tous les plans se contredisent. Dans cette incertitude, une voix ferme et modeste s'élève: « Le fort l'Eguillette domine la ville; » on peut s'en saisir; l'entreprise est difficile et » veut une grande rapidité de mouvement; » pourquoi ne pas la tenter? » L'homme qui parle ainsi est l'officier d'artillerie, au front pâle. On l'écoute avec étonnement et avec dédain: sa jeunesse, son inexpérience et son audace méritent peu de confiance. Mais le général Dugommier ne pense point comme ses confrères. Il dit à Napoléon Bonaparte: « Essayez! » A travers les ravins, les rochers et les précipices, sous le feu des batteries, dans l'obscurité de la nuit, la petite troupe commandée par le chef de brigade s'empare du fort; la fumée de la poudre laisse voir le drapeau tricolore flottant sur le bastion. Les Anglais reconnaissent leur faute, devinent leur perte, lèvent l'ancre et quittent la ville. Toulon est rendu à la République. L'officier d'artillerie avait raison.

Laissons encore s'écouler quatre années. La République, puissante pour combattre, impuissante à créer, s'est dévorée elle-même. Elle a repoussé l'Europe, vaincu les rois, fait trembler les nations; et de victoire en victoire, de vengeance en vengeance, inhabile à créer la paix sociale, elle n'a atteint qu'une gloire terrible et sanglante. Forte contre le monde civilisé qui a conjuré sa perte, elle ne sait point se défendre contre elle-même. Les élémens enflammés dont elle dispose et qui ont déjoué les coalitions, reviennent agir sur la République et la détruisent: vingt mille citoyens morts sur l'échafaud ne l'ont point affermie. En vain la redoutable assemblée qui a condamné Louis XVI, essaie de reconstituer l'ordre: on l'accuse de confisquer la révolution à son profit. En butte aux masses ardentes qu'elle a précipitées au combat, elle ne peut ni les contenir, ni les apaiser. Les chefs de tous les partis ont déjà livré leur tête au bourreau; mais le peuple reste et choisit au hasard de nouveaux chefs qu'il va sacrifier encore. Une dernière insurrection, plus effrayante et mieux organisée que les autres, marche contre la Convention; les sections disposent de quarante mille hommes armés. La Convention leur oppose six mille hommes, un général faible et imprévoyant, un homme de luxe et de plaisir, Barras.

Ici va reparaître l'officier d'artillerie, élevé à Brienne, cantonné à Auxonne et victorieux à Toulon: on l'avait oublié. Soit que la supériorité de son coup d'œil eût donné l'éveil à la jalousie, ou que sa pauvreté l'eût condamné à

l'obscurité, il avait traîné à Paris une vie misérable. On le voyait, plus pâle et plus rêveur que jamais, se promener seul, vêtu d'un habit râpé, sous les allées obscures des Tuileries, et dîner avec l'acteur Talma, quand il pouvait dîner. Barras, nommé commandant des troupes conventionnelles, comprend le péril de la défense qui lui est confiée. Il se rappelle et le siége de Toulon et Bonaparte. C'est Bonaparte qu'il propose à la Convention, en qualité de commandant en second. La Convention délibère; le chef de brigade en demi-solde, toujours triste et soucieux, se trouve dans la galerie. Il demande une demi-heure pour réfléchir; on la lui accorde; cette demi-heure écoulée, il répond : « Oui. »

L'affaire ira vite, comme celle de Toulon. Au camp des Sablons le parc d'artillerie gardé par vingt hommes, tombe en son pouvoir.

Le guichet du Louvre, le cul-de-sac Dauphine, les abords des Tuileries s'enveloppent d'une ceinture de baïonnettes ; la Convention reçoit du jeune homme huit cents mousquets et des cartouches pour se défendre en cas de nécessité. Les sections tentent de séduire la troupe et Bonaparte; Bonaparte reste immobile Les sections marchent au pas de charge ; Bonaparte attend. Au moment fatal, il commande : feu ! Sur les marches de Saint-Roch, sur le pont Royal, deux cents révoltés tombent écrasés, tout cède, tout fuit ! « Il est faux, dit Bonaparte, dans ses Mémoires, que nous ayons tiré à poudre, comme on l'a prétendu; c'eût été prolonger le combat, et rendre l'action plus meurtrière ! » Non, certes, l'officier d'artillerie n'eût pas commis cette faute. Toute sa vie il ira droit au but, et choisira le chemin le plus court ; tel nous l'avons vu franchir les trois premiers degrés de sa fortune; tel il se montrera jusqu'au bout; calculateur exact et instantané du danger et du succès, étranger aux passions qui l'entourent ; rapide, ardent, calme et précis, phénomène unique dans l'histoire des peuples, il sera Empereur des Français.

Sa grandeur future et son ascendant sur le siècle dont il a dominé les premières années, s'expliquent par les qualités que nous venons de signaler. J'ai voulu les saisir à leur premier éveil et dans leur déploiement le plus naïf. Courage contre le sort, fermeté inébranlable, justesse de coup d'œil, promptitude d'exécution, génie d'organisation, empire sur les hommes, connaissance des choses, emploi des moyens, divination de l'avenir : voilà les ressources apportées au milieu d'une république misérable et croulante, par cet homme pauvre et ignoré. La fortune lui offrait peu de chances. Il était étranger, sans patrimoine et sans relations. Ses mœurs simples et sa réserve froide trahissaient son origine corse, et ne sympathisaient ni avec la gaîté sociale des Français, ni avec la fougue enthousiaste d'une révolution nouvelle. Il a tous ces obstacles à vaincre et ne leur oppose que le sang-froid, la persévérance et la méditation. On le remarque à peine et seulement pour les qualités honnêtes et modestes qui n'excitent ni l'envie ni le dédain. Il ne presse point la destinée, ne gourmande pas les événemens tardifs, ne se laisse point abattre par une ambition inassouvie. Il sait attendre. Il n'a point d'impatience contre les choses, ni de colère contre les hommes. Il ne se révolte pas contre les incapacités qui le dominent, et ne veut point se faire un nom par des routes étrangères à son propre génie. Il se garantit de toute imprudence qui compromette son avenir, et de toute précipitation insensée. Cette époque de sa carrière sur laquelle les historiens ne s'arrêtent pas, me semble la plus curieuse et la plus instructive de toutes les phases qu'il a parcourues. Songez à ce qu'un tel homme a dû souffrir, rêver, espérer, méditer, et dévorer de secrètes amertumes, relégué dans une garnison de province, éclipsé par des chefs ignorans; oublié par la Convention, enfin réduit aux doubles angoisses de l'obscurité et de la pauvreté! Jamais homme ne profita d'une occasion avec cette sûreté, cette vigueur et cette promptitude. De sa quinzième à sa vingt-deuxième année deux chances seulement se présentent qu'il puisse mettre à profit : Toulon et Barras. Comme il les saisit! L'aigle ne tombe pas d'un élan plus impétueux et plus foudroyant sur la proie offerte.

La Convention reconnaissante nomme Bonaparte général de l'armée de l'intérieur. Je ne vois plus, depuis cette époque, qu'un enchaînement inévitable dans les destinées de *Napoléon*.

Déjà, c'est une figure isolée, et comme une tête de bronze qui s'élève au milieu des passions et des orages contemporains. Si l'on veut des discours ou des intrigues, on peut s'adresser ailleurs! Mais le succès, maître des choses, obéit à ce jeune homme. Il sera un instrument de victoire, qu'emploiera la République mourante, jusqu'au moment où la République, morte, deviendra son instrument d'empire. Il se prête à cette nécessité de sa vie, cherche un appui dans la société française, l'établit par son alliance avec une femme aimée et brillante; se rapproche de Carnot, génie systématique, et reçoit de lui la mission de réorganiser l'armée des Alpes, que Scherer et Kellermann viennent de compromettre. Ces troupes n'ont point de vivres, de munitions, ni d'habits. Bonaparte quitte Paris avec le titre de général en chef de l'armée d'Italie; nouvelle mission désespérée dont le soldat de fortune est chargé. Il saura trouver le succès.

A son arrivée, il enflamme d'enthousiasme cette armée pauvre, la relève par la victoire, et fonde sa dictature. Il tourne les Alpes avec ces trente mille hommes qui n'ont pas de souliers; les précipite sur le centre des quatre-vingt-dix mille Autrichiens et Sardes; culbute ces derniers à Montenotte et à Millesimo; abat tout devant lui; sépare les Piémontais des Autrichiens; pénètre au cœur de l'Italie; se replie sur Mondovi, pour ne pas laisser d'ennemis sur ses derrières; et, suppléant au nombre par la rapidité, au manque de vivres par les victoires, poussant de péril en péril et de triomphe en triomphe l'impétuosité des Français, il contraint la Sardaigne à signer une paix honteuse pour elle, et à livrer la Savoie. Il est déjà roi. Cette armée, affamée et désolée naguère, brillante maintenant, est prête à tout, et ne croit plus qu'en lui. Ce général, nommé par le Directoire, sent sa force, en use, fait dominer sa volonté, donne des ordres, et n'en reçoit plus. Débarrassé du Piémont, maître d'une armée avide de continuer sa gloire, il tombe sur la Lombardie, emporte le pont de Lodi, prend Milan, Crémone, Pavie, Como, Cassano, Gênes et bloque Mantoue. L'Italie est à lui. L'Autriche épouvantée envoie une armée nouvelle et le feld maréchal Wurmser; le Directoire, non moins effrayé du maître qu'il s'est donné, le laisse seul, sans lui faire parvenir de renforts, lutter avec vingt mille soldats contre cent quarante mille hommes et une population hostile. Il comprend sa position, la maîtrise et l'affronte. Son génie, comme il arrive toujours, a groupé autour de lui les talens dévoués et les courages habiles. Avec Augereau, Masséna, Lannes, Murat, Belliard, Berthier, Joubert, Serrurier, Laharpe, il bat Wurmser à Castiglione et à Lonato; Alvinzi à Rivoli et à Arcole; anéantit la seconde et la troisième armée autrichienne, impose à tous les gouvernemens italiens ses contributions, ses décrets et ses lois, fait retentir dans ses bulletins ce terrible *moi* impérial que le Directoire est forcé d'entendre et, sous le titre de général, est plus souverainement monarque que tous les rois de l'Europe. Qui oserait l'attaquer, ou entraver sa fortune?

Agrandir et diriger les résultats de cette fortune; humilier les aristocraties et les princes d'Italie; achever de s'attacher l'âme et la volonté du soldat; enrichir la France; réparer la défaite de Jourdan; ajouter à la République Mantoue, le Bolonais et la Romagne; soumettre la Carinthie, la Styrie et le Frioul; dicter la paix à l'Autriche sous les murs même de Vienne: tel est le dénoûment de cette guerre d'Italie, terminée par le congrès de Rastadt, la prépondérance de la France, et le triomphe définitif du jeune officier d'artillerie. L'Angleterre seule résistait encore; tout le reste pliait: le Directoire irrité, glorieux et tremblant, remerciait son général. Les historiens ont représenté Bonaparte comme le destructeur de la République française. Il n'a rien détruit. Devant son succès, tout s'est abaissé, tout s'est anéanti; l'Autriche comme l'Italie, le Directoire comme le pape, les rivalités comme les haines, la France comme l'Europe.

Ce succès, résultat mathématique d'une science impérieuse, avait pour causes l'habileté à saisir l'occasion, le talent de conduire les masses, la pénétration dans les instincts du soldat: c'est la mise en œuvre, sur une vaste échelle, des qualités qui ont pris Toulon et mitraillé Saint-Roch: la spontanéité, l'entraînement et la simplicité des moyens. Mais Bonaparte a pressenti un brillant avenir.

Le général, ou plutôt le souverain de l'armée

d'Italie, a signé la paix de Campo-Formio, malgré le Directoire. Il revient en France, trop puissant pour ne point s'être attiré la haine, trop dépendant pour la braver. La même justesse de coup d'œil, première arme de son génie, qui éclate dans toutes ses résolutions, lui révèle l'embarras nouveau d'une situation mixte. Adoré du soldat, vénéré par les officiers, craint par le Directoire, objet d'enthousiasme pour la foule, s'il fait un pas de trop, il peut tomber; entre les Jacobins frémissans et le pouvoir jaloux, la masse toujours faible lui offrira peu de secours. Le gouvernement ne demande qu'à l'écarter, lui-même ne demande qu'à s'éloigner. et pour cette éclipse momentanée, Bonaparte choisit l'expédition la plus fabuleuse, la plus grandiose et la plus poétique qui se puisse trouver; s'isolant toujours, conservant sur son armée une puissance exclusive et complète, séparant son nom et sa gloire de toutes les intrigues contemporaines, ne cherchant que l'éclat de la victoire en dehors des partis, et le succès présent comme gage du succès futur. Il propose l'Égypte comme but et comme conquête, et il satisfait le Directoire, heureux de l'envoyer au bout du monde. Il échappe, en s'éloignant, à la lutte confuse et aux mœurs ignobles de l'époque. Il se réserve.

Pendant que l'agonie débauchée de la République se débattait avec une violence misérable, parmi les complots et les saturnales, au milieu du mépris que se renvoyaient et méritaient les terroristes vaincus et les thermidoriens vainqueurs, un nom magique venait ébranler la société française jusque dans ses entrailles, nom sévère, brillant, sans tache, gloire vierge de tout fanatisme politique, et que nulle faction ne s'était asservie : le nom de Bonaparte, ses victoires africaines, traversaient la Méditerranée et retentissaient d'un plus vif éclat en Europe. Il avait déjà pris le Caire, gagné les batailles de Chebreisse, des Pyramides et du Mont-Thabor, forcé l'admiration musulmane, planté la flamme tricolore sur les mosquées, et renouvelé les prodiges de Cyrus et de Sésostris, quand des lettres venues de France lui apprirent que la dissolution de ce grand corps, composé d'élémens insociables et dépravés, devenait chaque jour plus menaçante.

L'ambition partout, la moralité nulle part; les factions nombreuses, aucun parti assez fort pour prévaloir ou assez estimé pour survivre; l'Italie reperdue, la Hollande envahie, la Suisse ouverte, le trésor vide, le Directoire incertain, la France haletante et harrassée, ne voulant ni les Bourbons, ni la démocratie, ni les anciennes lois, ni le régime de Robespierre : voilà ce que trouve Bonaparte à son retour. Prenant aussitôt position, il parle en maître. Il gronde : « Qu'a» vez-vous fait, disaient ses proclamations, de » cette France que je vous ai laissée si brillante? » Je vous ai laissé la paix, j'ai retrouvé la guer» re. Je vous ai laissé des victoires, j'ai retrou» vé des revers. Je vous ai laissé des millions » d'Italie, j'ai retrouvé partout des lois spolia» trices et la misère. Qu'avez-vous fait de cent » mille Français que je connaissais, tous mes » compagnons de gloire? Ils sont morts. Un t e » état de choses ne peut durer. » L'homme qu parlait ainsi habitait une petite maison de la rue Chantereine, vêtu simplement, taciturne, attentif à tout, recevant les visites et les avances des partis; écoutant les membres du Directoire, ne se livrant jamais, et à lui seul plus fort que le gouvernement et le peuple. C'était une immense adresse que l'audace impérieuse de ces proclamations; il s'essayait à dicter la loi, il vit qu'on l'acceptait; tout le monde s'empressait d'obéir; on courait au devant du joug, il n'eut pas de peine à l'imposer. Il chassa de leurs palais des législateurs impuissans, on l'applaudit. Le 18 brumaire prouva l'abaissement universel et volontaire de la France, en face du maître nouveau. Ainsi Cromwell ferma les portes du parlement méprisé; ainsi Louis XIV, la cravache à la main, força le parlement français d'enregistrer ses édits, résultat d'une révolution accomplie, catastrophe qu'on a prise pour le drame. Il ne courait qu'un seul danger, le hasard d'une balle ou l'atteinte d'un poignard. Il affronta cette chance; le pouvoir et la France furent à lui.

Il avait eu raison de se croire maître; on aspirait de tous côtés à une organisation, régie par une volonté centrale. Bonaparte apportait seul ce qui manquait à la France. J'admire moins son audace à saisir une puissance qui venait à lui, que la prudence merveilleuse de

sa marche mesurée. S'il avait essayé plus tôt d'usurper le pouvoir, la révolution française encore vivace l'eût écrasé. Au moment précis où l'unité devenait le secret besoin de toutes les âmes et le but de tous les espoirs, il constitua rapidement cette unité sous le titre de *Consulat*, ménagea la transition de la démocratie à la monarchie, absorba dans sa personne l'action des trois Consuls ; passa bientôt du consulat temporaire au consulat à vie, réconcilia les partis, rappela les exilés, releva la religion, protégea le commerce, traça des routes, associa l'idée de son élévation à l'idée de toutes les réformes, créa la Légion-d'Honneur, balaya les derniers vestiges du gouvernement révolutionnaire, frappa de mort tout ce qui s'opposait à ses desseins, même l'innocent duc d'Enghien, que peut-être il voulut épargner ; et fut empereur bien long-temps avant d'en porter le titre, comme il avait été consul dès ses campagnes d'Italie, généralissime avant d'être général, et conquérant sous l'épaulette de chef de brigade.

La couronne impériale tombe, ou plutôt descend sur cette tête prédestinée. Comment la France se passerait-elle d'un roi ? Comment la révolution s'achèverait-elle autrement ? Comment les partis déposeraient-ils leurs armes, si ce n'est en face d'un trône ? Quel autre souverain accepterait-on ? La nécessité nommait le général d'Italie, et le héros d'Egypte, le vainqueur, l'organisateur, le représentant de l'ordre et de la victoire, l'homme de la république et du pouvoir, des temps nouveaux et de l'avenir.

Le lieutenant d'artillerie est EMPEREUR.

Mais voici la plus grande tâche que Dieu ait imposée à un homme. Ce monarque nouveau hérite à la fois de la liberté et du despotisme, d'une révolution démagogique et de l'unité formulée par la monarchie. La France veut la paix, il l'apporte et l'annonce ; il ne peut régner que par la guerre, il la fait. Il commande à des hommes avides d'honneurs, de richesses et de gloire ; il faut les assouvir. Il règne sur un empire épuisé par les guerres civiles et qui aspire au repos ; il le donne. Toutes ces contradictions, Bonaparte les a vaincues, et pendant quinze années. Après cet espace de magnifique triomphe, le problème insoluble a reparu. Le grand homme a péri, écrasé sous son œuvre. Pouvait-il faire plus, vaincre la destinée, immobiliser sa dynastie et concilier les irréconciliables contrastes du sort et du temps ? Nous ne le croyons pas. Il a lutté avec grandeur contre une catastrophe invincible, comme la vie lutte contre la mort. Sa route n'avait que cette issue, non pour la France, dont il est le bienfaiteur, mais pour lui-même, qui se condamnait à servir ainsi la France. Que l'on y songe, chaque victoire était nécessaire à son pouvoir, et chacune d'elles le forçait à une victoire nouvelle ; plus il multipliait, avec la nécessité de vaincre, le nombre de ses ennemis, plus il diminuait ses ressources, s'enlevait des chances de vie, et hâtait sa ruine. Un prodige continuel, ou plutôt une série de prodiges, ont seuls pu soutenir l'édifice impérial. Joueur qui doublait constamment son enjeu, qu'on nous dise à quelle époque il lui fût permis de s'arrêter ? C'est connaître bien mal le génie français que de lui supposer assez de patience et de douceur pour souffrir long-temps sur le trône guerrier, devenu pacifique, un conquérant dépouillé de son auréole, un empereur né de la révolution, héritant d'elle sans lui substituer la gloire. Un tel trône ne pouvait durer sans force militaire, et cette dernière ne se conserve et ne s'accroît pas dans la paix. Forcé d'user et de mettre à profit l'activité dévorante des générations nouvelles, Napoléon Bonaparte ne trouvait carrière pour elle que sur les champs de bataille ; à la fin, entraîné par notre audace et la précipitant par son ambition, il consuma dans la violence de leur course les roues enflammées de son char de gloire ; résultat inévitable et qu'il recula par son génie, au lieu de le hâter par son imprudence, comme on l'a dit injustement.

L'épopée de l'empire, resplendissante comme la maturité de l'âge, succède à ce rapide dithyrambe des guerres d'Italie et du consulat, jeunesse de Bonaparte. Son génie particulier, fait pour régulariser, classer et disposer, se déploie enfin sans entraves. Il satisfait notre besoin d'unité centrale par le plus intelligent des despotismes, et notre ardeur de liberté glorieuse par cette course armée à traverser l'Europe, qui humilie tous les trônes, et rend tous les peuples nos vassaux. On lui reproche l'un et l'autre de ces moyens, sans penser que l'accusa-

tion tombe sur la France. Elle venait de faire éclore une armée d'ambitions qu'il fallait contenter. Elle réclamait la centralisation avec la gloire, et elle regrettait, par une inconciliable bizarrerie, sa monarchie et son indépendance. Napoléon lui donne la monarchie du glaive et l'indépendance des camps. Mais le glaive protégeait la sécurité civile, développait les arts de la paix, raffermissait les bases sociales, ouvrait la voie à la civilisation, relevait le passé, et préparait l'avenir. Au milieu et comme à l'abri de ces guerres formidables, le *Code Napoléon* s'est élaboré, l'administration s'est organisée, tous les fruits de la révolution se sont mûris à la fois; éminemment civilisatrices, ses guerres ont servi le progrès, au lieu de l'entraver; elles ont achevé la fusion indispensable des nations européennes : si les hommes se fussent montrés justes, au lieu du tombeau de Sainte-Hélène, sa vieillesse eût trouvé pour asile un palais au centre de l'Europe. L'histoire, au lieu de voir en lui l'aventurier et le soldat de fortune, le jugera comme initiateur des nouvelles destinées du monde. Son nom rattache l'une à l'autre l'ère des monarchies disparues, et l'ère des gouvernemens libres que le monde enfante avec peine aujourd'hui, tandis qu'il établit par ses victoires la propagande française; il termine par son administration l'œuvre de Louis XI, de Richelieu et de Louis XIV. Il semble avoir seul compris la corrélation intime qui se trouve entre la révolution *et la monarchie. Révolution* et *monarchie* détruisaient le moyen-âge. Or, c'est Napoléon qui efface jusqu'aux traces du moyen-âge, en organisant une France sans municipalité, sans groupes isolés, sans libertés partielles, dénuée de centres indépendans, soumise à l'action d'un centre énergique, dont la force rayonne jusqu'aux extrémités et anime l'ensemble jusqu'à la dernière limite de la circonférence. La République de Robespierre continuait à son insu le le travail de Louis XIV. L'empire de Bonaparte réunit ces deux résultats , hostiles en apparence, analogues en réalité. Ouvrier clairvoyant de la destinée, placé par cette clairvoyance au-dessus de toutes les passions et de tous les partis, Napoléon s'est montré frère à la fois de César, de Charlemagne, de Louis XIV et de Péricles.

C'est ainsi que l'histoire doit considérer les merveilles de l'empire, les rois et les royaumes vaincus; l'Angleterre, dernier asile de la féodalité, harcelée par une guerre à mort; l'Italie et la Hollande réunies à la France; la Prusse et l'Autriche humiliées; l'Espagne, autre sanctuaire du moyen-âge catholique, occupée par nos troupes ; cinq coalitions écrasées. Joséphine Beauharnais répudiée; la fille des Césars entrant dans le lit de Napoléon ; la France comptant cent trente départemens et quarante et un millions d'habitans; l'Italie, la Hollande, la Suisse, la Confédération du Rhin, vassales de la France; cent millions d'Européens dépendant d'une seule tête. Ce point culminant une fois atteint, Bonaparte éprouve la réaction inévitable à laquelle n'avaient échappé ni Charlemagne, ni Louis XIV. Reculer, c'était périr ; avancer, c'était périr encore; mais périr avec une gloire sans égale. Napoléon fit ce magnifique choix. Le drame sanglant de l'Espagne, le drame plus tragique encore de la retraite de Russie ; la défection de tant d'alliés fatigués du joug; la lassitude de la France ; l'insurrection de l'Europe contre un homme trop grand pour elle, ouvrirent à Bonaparte, après de nouveaux miracles de génie, la prison de l'île d'Elbe, et bientôt après, le cachot de Sainte-Hélène. Dans les cent-jours, on le vit, par sa seule présence, balancer l'Europe et lui servir de contre-poids. Du fond de son tombeau vous le voyez régir encore les conseils des peuples, présider aux destinées, donner l'éveil à l'Angleterre elle-même qui l'a, non pas convaincu, mais accablé.

Enfin, cette grande figure, qui dépasse toutes les proportions historiques, s'élève encore à mesure que les temps s'écoulent, car on n'avait aperçu de son vivant qne l'action, le drame, la poésie extérieure de cette existence fabuleuse. Chaque jour découvre la profondeur et la philosophie, la justesse et la grandeur de cette pensée qui sera un objet d'étude éternelle pour l'homme politique, le législateur et le guerrier.

La confiance et la terreur de tant de victoires avaient enfin ameuté contre le triomphateur, non seulement l'Europe armée, mais les populations pacifiques ; joignez-y la fatigue de la France, l'or de l'Angleterre, l'énergie de l'Es-

pagne, l'apathie de l'Italie et les vieux sentimens patriotiques de l'Allemagne, les glaces même de la Russie; il fallut bien succomber! Titan avait lutté contre les mondes, et le moment fatal arriva. Des prodiges de calcul, de valeur et de génie ne firent que reculer ou amortir la chute de cette avalanche depuis si longtemps accumulée et suspendue.

Si l'on se reporte au temps dont nous parlons, et que l'on parcoure du regard ces champs de bataille couverts de morts, ces nations décimées, lasses de combattre, ces trésors épuisés, ces rois pâles et inquiets, ce commerce européen en échec, et tout cela subissant une seule volonté, écrasé par une seule main, on reconnaîtra l'inévitable catastrophe contre laquelle Napoléon et son pouvoir vinrent nécessairement se heurter. Cet homme miraculeux était monté si haut et si loin, que l'air respirable lui manquait. Il fut sublime de sang-froid et de présence d'esprit dans sa chute; mais on aurait tort de l'attribuer, ce dénoûment terrible, au malheur des combats ou à des trahisons partielles; il luttait contre l'impossible. Avant lui, deux hommes, moins grands que lui, mais habiles, Charles-Quint et Louis XIV, avaient essayé la domination universelle; l'un et l'autre avaient expié leur illusion : l'un par la solitude de son abdication, l'autre par les douleurs de sa vieillesse. C'était leur faute; ils auraient pu régner glorieusement, sans aspirer à l'omnipotence européenne. Bonaparte ne le pouvait pas. La révolution de France s'était résumée et incorporée en lui; il en était le champion armé, le type redoutable et le propagateur nécessaire. Comme tel, il se trouvait l'ennemi de tous les intérêts anciens, de la féodalité, de la légitimité, de la papauté, des priviléges et des institutions que le moyen-âge avait fait naître. Ces institutions encore vivantes et florissantes, en Angleterre surtout, lui déclaraient une guerre à mort. La situation centrale et européenne du pays qu'il commandait ne lui permettait pas de se renfermer, comme Cromwell, dans une île battue des flots, et indépendante, par son isolement, du mouvement général de l'Europe. Il lui fallait la légitimité de la victoire, et s'il ne la renouvelait sans cesse, aussitôt ses titres s'effaçaient. Il joua donc ce jeu terrible avec un courage, avec une prudence, avec une persévérance, une précision qui semblent dépasser les facultés humaines. Des millions d'ennemis, redoutables par leur masse, sinon par leur habileté, suscités de tous les coins du globe, venus du Caucase et de l'Andalousie, le culbutèrent. Alors il y eut tant de respect pour lui et tant d'estime, que les vainqueurs, ou ceux qui se donnaient ce titre, ne voulurent ou n'osèrent pas le traiter autrement qu'en roi. La petite principauté de l'île d'Elbe fut transformée en royaume; et le front sublime, consacré par un diadème plus éclatant que celui de Charlemagne, fut investi de cette nouvelle et chimérique couronne. On croyait ménager ainsi, à la fois, le repos de l'Europe et les convenances imposées par le souvenir de tant de gloire : mais c'était bien mal calculer.

Cet homme isolé, sans trésors et sans troupes, auquel on livrait un îlot ferrugineux, battu des flots de la Méditerranée, était encore plus puissant que tous les trônes. On l'avait désarmé; on le croyait du moins : mais ce qu'on ne lui avait pas ôté, c'était toute la masse d'idées, d'intérêts et de passions qu'il représentait. Sur son rocher, il portait avec lui la France nouvelle, la révolution, l'avenir, enfin son propre génie. Au premier moment, ayant la conscience de sa force, il part avec quelques affidés, débarque en France, la traverse en vainqueur, arrive aux Tuileries, chasse devant lui, sans coup férir, le vieux roi, symbole du vieux monde, comme lui-même est représentant du monde nouveau, et recommence son combat contre l'Europe.

Mais le voile était déchiré; il était empereur par la grâce de la révolution, et la révolution apparaissait derrière comme sa reine et sa mère. Toute l'habileté de son règne avait consisté à masquer cette vérité fatale sous les trophées de la victoire et les magnificences de la royauté. Une fois connue et établie, elle acheva de le tuer. Waterloo et son désastre ne furent que des accidens, non des causes. Le prestige de l'invincible empire était détruit; d'ailleurs, Bonaparte, empereur, ne se résolvait pas à subir la loi d'une charte démocratique. De là les incertitudes, les longueurs, les contradictions qui marquèrent la période des cent-jours; de là ce douloureux et long supplice de Sainte-Hélène,

supplice de Prométhée, ou le vautour de la gloire passée dévorait ce noble cœur, loin de l'Europe remuée par sa parole et son génie.

Napoléon n'est pas seulement l'homme du présent ; c'est l'homme de l'avenir. L'histoire le regardera comme prédestiné à clore définitivement la période féodale. C'est sous sa main que tombent, pour ne plus se relever, les derniers débris du moyen-âge. Il est l'organisateur du monde nouveau. Le *Code Napoléon*, expression des conquêtes de la philosophie dans les lois ; l'administration régularisée et ramenée à un centre puissant, sont les deux mobiles gigantesques de ce changement opéré, éternisé par Napoléon.

L'ancienne société reposait sur des priviléges isolés et sur des groupes distribués de manière à former une hiérarchie d'inégalités équilibrées. La société nouvelle, qui ne fait qu'apparaître encore, ne veut pas d'inégalités dans le droit, et les souffre à peine dans la propriété ; c'est pour elle que Bonaparte a organisé l'ordre nouveau en rapport avec des besoins auparavant inconnus. La grande machine politique, à laquelle il a mis la dernière main, se trouvait préparée par les travaux antécédens et les assemblées législatives de Colbert, de Sully et de Louis XI : mais ces derniers, précurseurs plutôt que fondateurs, n'avaient rien laissé que d'incomplet. Le génie mathématique de Napoléon, s'emparant des élémens épars que le passé lui léguait, les a disposés, groupés et formulés avec une puissance de cohésion, une grandeur et une sagacité de coup d'œil qui étonnent la pensée. Législateur et ordonnateur d'un monde futur, il l'a préparé, non seulement, par ce qu'il a créé, mais encore par ce qu'il a renversé. Le monde antérieur, le monde du moyen-âge, était fils de la guerre. Bonaparte, en réduisant la guerre à une succession de problèmes et d'équations, en a détruit les chances, et par conséquent l'a détruite.

Depuis que la tombe de Sainte-Hélène s'est fermée sur cet homme merveilleux, voyez combien l'Europe instruite par ses leçons est hostile aux entreprises guerrières ! Tous les arsenaux sont pleins ; toutes les armées sont en bon état ; les sentimens de haine ou de jalousie ne manquent pas ; mais on ne se bat point.

C'est Bonaparte qui a réduit les champs de bataille à n'être plus que des échiquiers dont chaque nouveau coup se calcule aisément. Enfin celui que nous avons pu nommer tout à l'heure le fondateur de la civilisation pacifique est en même temps le dernier et le plus grand de tous les génies guerriers.

E. Dutilleul,
Avocat.



LES ORIGINAUX DE L'EUROPE ACTUELLE.

M. CARNAVAL.



ous connaissez tous *le chien Berganza*, d'Hoffmann : ce chien si philosophe, ce chien si fier, ce chien si observateur qu'il devient un chien de génie. Il *jappe* ces quelques phrases :

« Sous un certain rapport, chaque esprit quelque peu original est prévenu de *folie*, et plus il manifeste de penchans *excentriques*, en cherchant à colorer sa pâle existence matérielle du reflet de ses visions intérieures, plus il s'attire des soupçons défavorables. Tout homme qui sacrifie à une idée élevée et exceptionnelle, qu'a pu seule engendrer une inspiration sublime et surhumaine, — son repos, son bien-être et même sa vie, — sera inévitablement taxé de *démence* par ceux dont toutes les prétentions, toute l'intelligence et la moralité se bornent à perfectionner l'art de manger, de boire, et à n'avoir point de dettes »

Il savait bien ce qu'il faisait, le grand Hoffmann, en se cachant sous la peau du chien Berganza ; il prenait lui-même sa défense avant de mourir. Walter-Scott, cet antiquaire froid et Anglais, n'attaquait-il pas d'une façon impie les œuvres du poète, que son imagination protestante ne pouvait pas comprendre ? Et, de nos jours, Hoffmann n'est-il pas traité par ses admirateurs de romancier *fantastique*, tandis que ce fantastique n'est autre que de la réalité la plus réelle ?

Ces quelques lignes d'Hoffmann sur l'*excentricité* furent pour moi une *illumination*. Depuis lors je me suis défié des accusations de *folie* qu'on jette si gratuitement à la tête du premier venu.

Où est la route qui sépare la raison de l'excentricité, l'excentricité de la folie ? Personne n'en sait mot, pas même les célèbres médecins qui ont écrit sur les maisons des fous, — les hôpitaux de l'âme, — a dit M. Alphonse Esquiros.

De là, l'idée de cette galerie dans laquelle poseront tour-à-tour, en pied, les inventeurs sans inventions, les dieux sans religions, les savans sans science, les rois sans royauté, les artistes sans art ; — tous gens qui ont beaucop travaillé — du cerveau, beaucoup produit — en paroles.

Entre tous les habitués que recèle la Bibliothèque royale, et qu'on voit tous les jours d'étude régulièrement de dix à trois heures, les étrangers s'arrêtent avec surprise devant un homme penché sur son travail sans lever la tête. Cet homme est habillé d'une petite veste rouge éclatant, d'un pantalon étroit, court, à pont, d'un gilet rouge et de pantoufles rouges aussi. Autour de son cou flotte une décoration

inconnue, — un grand cordon bleu moiré. Près de ses papiers, de ses livres et de ses journaux, sur la table, gît un chapeau de paille dont le ruban est remplacé par une chaînette d'acier; à cette chaîne pendent quelques fleurs artificielles aussi fanées que des fleurs naturelles, des graînes d'Amérique, des verroteries, du clinquant, enfin les ornemens chéris ou des sauvages, ou des bourgeois du temps des breloques de montre, ou des paysans qui reviennent en pèlerinage de Notre-Dame-de-Liesse.

L'inconnu est âgé ; ses cheveux rares sont blancs, sa barbe grise. Sur sa belle figure amaigrie, courent des sillons nombreux qu'ont dû creuser les larmes. — La pluie creuse les grès.

Trois heures vont sonner au cadran de la Bibliothèque. Les employés remettent en place les livres. Chacun se lève. L'inconnu prend son chapeau de paille et sort. Il monte la rue Richelieu et suit la ligne des boulevarts jusqu'à la Madeleine, sans être même suivi par les curieux. Et cependant son costume est étrange.

Par hasard un provincial le regardera avec des yeux inquiets; peut-être le suivra-t-il quelques minutes; mais, fatigué de marcher seul à la suite d'un homme vêtu de rouge, il s'arrêtera et demandera, l'imagination tourmentée par ce grand cordon qui ne peut appartenir qu'à un prince ou un ambassadeur étranger :

— Quel est cet homme?

— C'est Carnaval.

— Ah! dit le provincial la bouche ouverte par l'étonnement que lui cause ce nom Et il s'éloigne en se disant : — C'est un fou.

On pourrait croire, en effet, que Carnaval est un surnom. Le costume est dans la gamme du nom. Et le peuple parisien a bien assez d'esprit pour se faire le parrain d'un original. N'est-ce pas les dames de la halle qui avaient surnommé les marchands de vinaigre, *les limonadiers de la passion?*

Mais on se tromperait ici. Carnaval est un nom sérieux, un nom réel; Carnaval est bien le fils de Carnaval père. Son frère est un des prêtres les plus remarquables de l'Italie; il réside à Naples et s'appelle aussi Carnaval.

Ainsi tombent les argumens de ceux qui, ne pouvant pas contester la réalité du nom, prétendront que ce nom a dû influencer sur le moral des Carnaval.

Il vint à Paris vers l'année 1826. Il arrivait d'Italie avec quelque peu de fortune. Ses compatriotes le reçurent à merveille; puis il disparut. On n'en sut que plus tard la cause. Carnaval était devenu amoureux, il perdit la femme qu'il aimait. Ce lui fut un coup de foudre.

Tous les jours il allait au cimetière prier sur la tombe de la défunte. Le gardien remarqua qu'il tirait de sa poche un papier en forme de lettre et qu'il le cachait près de la pierre. Aussitôt après le départ de Carnaval, on alla à la cachette et on trouva cinq lettres, dont trois étaient devenues indéchiffrables à cause de l'humidité ou de la pluie. L'avant-dernière n'était qu'un billet. Quant à celle qu'il venait de déposer, elle fut donnée, ainsi que les autres, à M. B....i, un riche Italien qui s'intéresse à tous ses compatriotes, qui fut le premier à retrouver les traces de Carnaval, et qui nous a permis d'en copier quelques fragmens. La voici telle que la traduction, — car elle était écrite en italien, — peut la reproduire fidèlement :

« Amie,

» Vous ne me répondez pas. Vous savez cependant que je vous aime... Est-ce que les distractions de *l'autre* pays vous font m'oublier? ce serait mal, bien mal. Voilà déjà cinq jours, cinq longs jours, que j'attends de vos nouvelles. Je ne dors plus, ou si je m'assoupis un peu, c'est pour rêver de vous.

» Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé votre adresse? je vous aurais envoyé vos robes, vos habits... ou bien, plutôt, ne me les demandez pas, laissez-les moi, de grâce. Je les ai mis sur des chaises, et il me semble que vous êtes là, dans une pièce à côté, et que vous allez entrer pour vous habiller. Et puis, ces vêtemens qui vous ont touchée, embaument ma petite chambre, alors je suis heureux en rentrant.

» Je voudrais avoir votre portrait, mais bien fait, bien ressemblant, qui puisse rivaliser avec l'autre, car j'en ai un autre; il est dans mes yeux, et celui-là ne s'altérera pas. Que je ferme les yeux, que je les ouvre, je vous vois toujours... Ah! mon amie, qu'il est habile le grand artiste qui veut bien me laisser ce portrait.

» Il est venu de vilains hommes en noir me réclamer le prix de votre transport, j'ai payé... Les voyages sont chers dans ce pays-ci. Les conducteurs sont fort désagréables.

» Adieu, amie, répondez-moi demain, aujourd'hui si vous le pouvez. Si vous êtes trop occupée, je ne vous demande pas une page ni une ligne, trois mots seulement. Dis-moi que tu m'aimes et signe. Je t'embrasse comme tu sais, mille fois.

» CARNAVAL. »

M B....i crut seulement à une mélancolie douce dont chaque jour devait dévorer une parcelle, et il pria le gardien du cimetiere d'enlever quotidiennement les lettres à mesure que Carnaval en apporterait; mais M. B... i se trompait. Carnaval tomba dans un morne désespoir en voyant que son amie ne lui répondait pas. Il cessa de revenir au cimetière après avoir écrit trente lettres.

C'est alors que, passant sur le boulevart, il s'arrêta devant un marchand de nouveautés qui avait à son étalage des étoffes d'un ton criard. En les voyant, Carnaval sourit, et il entra dans la boutique acheter quelques aunes de chacune de ces étoffes.

Huit jours après, il parut sur le boulevart tout habillé de rouge. On le suivit, et il rentra chez lui avec un cortége d'au moins cinquante personnes.

Le lendemain, il traversait le même boulevard, vêtu entièrement de jaune. Les flâneurs, les gamins, coururent après lui et continuèrent à lui servir de gardes du corps.

Le surlendemain, il était habillé de bleu-de-ciel. Ce nouveau costume n'inquiéta pas autant la curiosité; cependant il occasionna encore un attroupement, quoique moins nombreux.

Jusqu'à l'année 1830, Carnaval apparut, aux habitans du boulevart, dans des habits d'une coupe et d'une couleur originales. On s'habituait à lui, et lui s'habituait aux curieux. La révolution de 1830 arriva; le 28 juillet, Carnaval traversait le Pont-Neuf à peu près habillé comme Henri IV. Il ne voyait personne à cette époque, ne lisait pas les journaux, et était loin de se douter que Paris était en pleine révolution. Il fut tout d'un coup arrêté par une bande d'insurgés armés de fusils et de sabres.

— Voilà un carliste, enfin. — C'est un prince, dit-on.

Carnaval les regardait fixement.

— Il faut le mener au poste. — Non, nous n'avons pas le temps, il faut le descendre. — A la Seine, le prince! crierent plusieurs voix.

Déjà quatre bras vigoureux s'apprêtaient à l'enlever, lorsqu'un cocher de fiacre passant, s'écria :

— Eh! arrêtez, les autres.—Qu'est-ce que tu veux, toi?

— Pourquoi voulez-vous faire boire un coup à ce pauvre homme?

— C'est un carliste. — Eh! non, c'est Carnaval.

Les insurgés se regardèrent et prétendirent que cet homme voulait insulter à la révolution en se présentant dans les rues vêtu en *bourbon*.

— Vous ne voyez donc pas, dit le brave cocher, que cet homme est fou? Il se promène comme ça sur les boulevarts, dans cet harnachement, depuis un temps infini.

Cette explication satisfit pleinement les insurgés, et Carnaval fut ramené en voiture par le cocher, qui craignait qu'un nouvel accident n'eût pas des suites aussi heureuses. Tout le long du chemin, il répéta tellement à Carnaval: *Vous l'échappez belle*! que celui-ci finit par comprendre que Paris n'était pas aussi calme que de coutume. Aussi, le lendemain, reprit-il ses anciens habits noirs.

Mais la tristesse avec, il sentit son cerveau se troubler, il se rappela la mort de son amie... De jour en jour, il comprenait que la raison l'abandonnait. Ayant bien réfléchi à ce changement d'humeur, Carnaval alla tout droit sonner à la porte de Bicêtre. Il y resta peu de temps à subir un traitement modéré; le médecin était tout étonné d'entendre un fou raisonner avec autant de sang-froid sur sa position.

— Faites venir mes habits de couleur, dit Carnaval.

On s'empressa de satisfaire à ses demandes; quand il eut passé une manche de son habit rouge, il était gai comme devant.

—Ce sont les habits noirs, dit-il, qui m'avaient rendu malade, je ne peux pas voir le noir. Vous êtes bien fous, dit Carnaval, de sacrifier à une

mode aussi laide, vous avez toujours l'air d'aller à l'enterrement ; moi, quand je suis très joyeux, je mets mon habit rouge, il me va si bien..... d'autant plus que mes amis sont avertis. On se dit : Tiens, Carnaval est de très bonne humeur aujourd'hui... Si je suis moins folâtre, vite l'habit jaune... il ne va pas mal non plus, on sait ce que ça veut dire. Quant à l'habit bleu, je le porte les jours où le soleil est moins brillant, où je suis un peu mélancolique. — Ah ! dit le médecin, vous êtes guéri, habillez-vous ainsi qu'il vous plaira.

Carnaval, dont les petites rentes diminuaient plutôt qu'elles n'augmentaient, songea à se créer un état. Très connu de ses compatriotes, il se mit à donner des leçons d'italien. Les familles italiennes le préféraient aux jeunes professeurs, à cause des demoiselles.

De plus, Carnaval avait trouvé une nouvelle méthode d'enseignement, il ne se servait ni de corrections, ni de *pensums*, il ne grondait jamais.

— Vous savez bien votre leçon, disait-il aux demoiselles ses élèves, à la bonne heure, demain je mettrai mon costume vert pomme.

Ou bien, comme punition :

— Ah ! disait-il, vous n'avez pas fait votre thême, je ne mettrai pas mon habit café au lait.

Il récompensait avec ses habits, et cela lui était facile, car il possède près de soixante costumes, chacun d'une couleur appropriée, tous étiquetés et appendus, avec le plus grand soin, dans une chambre où nul autre que lui n'entre.

Ainsi vit-il, ce brave homme qu'on traite de fou, et qui en remontrerait aux sages. Il n'est pas riche, mais le peu qu'il gagne lui suffit et au delà ; plus d'une fois il a secouru de pauvres Italiens qui allaient le prier de les introduire auprès des grands personnages de leur pays.

Carnaval connaît tout le monde, il dîne souvent à l'ambassade italienne, où il tient le haut bout. Les dames lui font cadeau de bijoux sans valeur, de perles, de fanfreluches qui enrichissent sa collection, et qui servent à décorer son chapeau.

Tous les matins, il se lève à cinq heures de son fauteuil de cuir, car il ne veut pas coucher dans un lit. Il va au marché, sinon pour lui, du moins pour ses amis ; les marchandes de poissons le connaissent aussi bien qu'il se connaît en poisson. Il n'y a pas à Paris deux cuisiniers plus habiles que lui pour choisir le poisson.

Les achats sont destinés à la table des artistes des Italiens, qui l'aiment infiniment. Pour lui, sa cuisine est bientôt faite ; un plat de pommes de terre qu'il accommode lui-même, et il se met aussitôt après en course.

Il est bien rare qu'en sortant de la Bibliothèque royale, Carnaval ne rencontre pas quelqu'un et ne lui prenne le bras ; alors ce sont des conversations, des dissertations, des discussions sans fin sur l'Italie, sur la musique. Ce *quelqu'un* à qui *il donne le bras*, c'est Bellini, c'est la Malibran, c'est Napoléon.

Après avoir *causé* avec ces illustres personnages, si Carnaval voit sur son chemin le ventre de Lablache qui encombre le trottoir, il l'arrête

— Bonjour, Lablache. — Ah ! vous voilà, mon cher Carnaval ! — Je viens de rencontrer Bellini. — Comment, dit Lablache, la première fois qu'il entendit parler de cette rencontre posthume. — Je vous dis que j'ai causé avec Bellini. — Lequel ? dit le chanteur-éléphant. — Lequel, lequel, répond Carnaval, il n'y en a pas deux... Je vous parle de l'auteur de la *Norma*.

Le ventre de Lablache diminuait d'étonnement.

— Mais, Carnaval, vous savez aussi bien que moi que ce pauvre Bellini est mort...

— Ah ! Lablache, vous êtes fou, dit en s'éloignant Carnaval.

Lablache mit la main sur son ventre, pour s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'un rêve. Il était habitué aux excentricités de son compatriote, mais l'accusation de folie que celui-ci venait de lui jeter à la tête, le surprenait violemment.

Plus tard, il en parla dans une soirée d'artistes.

— Cela n'a rien d'étonnant, dit M. B....i, Carnaval est venu tout dernièrement chez moi, il quittait la Malibran, m'a-t-il dit. Je discutai long-temps avec lui là dessus, et, comme vous, Lablache, il m'a traité de fou. — Mais c'est vous,

lui dis-je, qui êtes fou. Carnaval prit son air sérieux, et me dit : — Je sais bien que je vous parais fou, mais vous vous trompez, seulement je suis doué de sens que vous n'avez pas. Vous croyez, pauvres gens, fit-il en haussant les épaules, que Napoléon est mort, et la Malibran et Bellini. Ils sont morts pour vous, je le veux bien ; mais pour moi, jamais. Je vous assure, disait-il, avec la plus grande conviction, qu'ils ne sont pas morts, qu'ils m'aiment et qu'ils me fréquentent. —Carnaval m'a fait douter de moi-même, continua M. B...i, peut-être est-il doué de la seconde vue des Ecossais! En tout cas, reprit Pier-Angelo Fiorentino, le traducteur du Dante, Carnaval est loin d'être dépourvu du vulgaire bon sens que nous autres, qui n'avons pas la seconde vue, possédons. Il y a dix ans, j'arrivai à Paris, et je me promenais dans les Tuileries. Un homme habillé de rouge me sauta au cou, c'était Carnaval ; je le connaissais très peu alors que j'écrivais en Italie. — Ah ! vous voilà, Fiorentino, me dit-il. Un peu effrayé de causer avec cet homme rouge, je l'entraînai sous les marronniers. — Ne retournerez-vous pas un jour à Naples? lui dis-je. — A Naples ! répondit Carnaval ; mais songez donc qu'il me faudrait être suivi pendant dix ans par les enfans dans mon pays, à cause de mes habits. Non, non, je resterai à Paris ; le peuple ne s'inquiète plus de mes vêtemens de si jolies couleurs, mais il m'a fallu dix ans pour lui faire son éducation.

LA CRACOVIENNE.

Dans la musique, comme dans les danses nationales, se retrouvent les traits caractéristiques de la Pologne. Les *krakoviaks*, les *mazurks*, les *polonaises* ont de la soudaineté, de l'imprévu, de la gaîté, de l'ardeur, tout ce qui distingue enfin ce peuple brave, plein d'imagination. « Si la *polonaise*, dit Brodzinski, peut s'appeler une danse grave et chevaleresque, on peut considérer le *menuet* français comme la danse d'une cour polie et d'une société raffinée. Il n'exprime aucun sentiment; il ne respire ni franche gaîté, ni simplicité naïve; c'est, en quelque sorte, l'image du bon ton de la société de Louis XIV. La grâce qu'on trouve dans cette danse est toute de forme et de convention ; chaque mouvement est calculé, tout trahit l'étiquette, la représentation et une gravité étudiée.

» Comme le goût d'un siècle et d'une nation perce dans tous les arts qu'on y cultive, on peut trouver du rapport entre le *menuet* et la tragédie française. La *polonaise*, danse grave comme le *menuet*, a cependant quelque chose de plus libre et de moins théâtral. Chose digne de remarque, nous voyons la nation française, réputée en Europe la plus vive et la plus frivole, se soumettre, dans sa poésie dramatique comme dans sa danse, aux formes les plus exigeantes et les plus absolues, et préférer une pompe artificielle à la simple grandeur. Ce qui est plus curieux encore, c'est de voir les femmes françaises, si distinguées par la vivacité de leur esprit et la finesse de leur goût, affublées, pendant les deux derniers siècles, d'un costume dont la gravité, analogue aux perruques et aux habits des hommes, paraît se lier au système qui présidait alors aux théâtres et aux beaux-arts de l'époque. Le *menuet* paraissait fait pour tout ce système; aujourd'hui, envisagé seulement comme introduction à l'étude de la danse, il nous amuse, en faisant souvent jurer les jeunes traits des élèves avec la pédanterie des mouvemens qu'ils exécutent.

» Le peuple allemand, si différent des Français, présente aussi cette différence dans sa danse nationale. Si le Français ploie sa vivacité naturelle sous le joug des formes les plus strictes, le

flegmatique Allemand se permet plus d'abandon dans sa poésie comme dans sa danse. Les Français appellent la *walse* une danse inconvenante; les Allemands reprochent à la poésie et à la danse françaises quelque chose de froid et de guindé. Selon moi, on devrait bénir l'influence toute-puissante de l'art, qui comprime dans certaines bornes les dispositions plus frivoles d'une nation, tandis qu'elle ouvre une plus belle carrière aux épanchemens d'un peuple grave.

» D'après le caractère national des Allemands, on ne saurait trouver leur *walse* inconvenante; elle ne le deviendrait que chez un peuple à mœurs corrompues; mais en Allemagne, elle me paraît plutôt exprimer un laisser-aller du sentiment et de l'imagination, empreint d'un certain enthousiasme métaphysique si commun à ce pays. Le cercle formé par les valseurs figure en quelque sorte le cours des planètes avec leur double rotation; les pieds, en partant d'un rond, tracent successivement des carrés, des croix et des triangles, images du rapide mouvement des sphères célestes. La *walse* est une espèce de danse presque mystique, et qui a l'air d'enlever deux êtres à ce qui n'est que terrestre. Elle se prête peu aux mouvemens gracieux de la danseuse, qui ne pouvant y déployer les ressources de la coquetterie, se livre entièrement à la conduite de son danseur, et s'embellit par là d'un charmant abandon. Le vif mouvement des visages, la rapidité avec laquelle les couples dansans disparaissent et reparaissent comme des êtres surnaturels, tout cela a quelque chose de mystérieux et d'entraînant pour la jeunesse.

» La *polonaise* est la seule danse qui convient à l'âge mûr, qui ne messied pas aux personnes d'un rang élevé; c'est la danse des rois, des héros, des vieillards même : elle seule convient à l'habit guerrier. Elle ne respire aucune passion, mais paraît n'être qu'une marche triomphale, qu'une expression de mœurs chevaleresques et polies. Une gravité solennelle préside toujours à la polonaise qui peut-être, seule, ne rappelle ni la fougue des mœurs primitives, ni la galanterie des âges plus civilisés, mais plus énervés. Outre ces caractères principaux, la *polonaise* porte un cachet singulièrement national et historique; car ses lois rappellent une république aristocratique avec des dispositions à l'anarchie, découlant moins du caractère d'un peuple, que de sa législation particulière. Dans les vieux temps, la *polonaise* était une sorte de cérémonie solennelle. Le roi, tenant par la main le personnage le plus distingué de l'assemblée, marchait en tête d'une nombreuse suite de couples composés d'hommes seuls; cette danse, relevée de l'éclat des costumes chevaleresques, n'était, à vrai dire, qu'une marche triomphale.

» Si une dame était l'objet de la fête, c'était à elle à ouvrir la marche, en tenant par la main une autre dame. Toutes les autres suivaient, jusqu'à ce que la reine du bal, ayant offert sa main à un des hommes rangés autour de la salle, eût engagé les autres dames à imiter son exemple.

» La *polonaise* ordinaire est ouverte par la personne la plus distinguée de la réunion, à qui il appartient de conduire toute la file des danseurs ou de la dissoudre. Cela s'appelle en polonais *rey wodzic*; au figuré, faire le chef, en quelque sorte le roi (du latin *rex*). Danser en tête s'appelait aussi faire le maréchal, en raison des priviléges du maréchal aux diètes. Toute cette forme se lie aux souvenirs et aux habitudes de la levée des bans (*pospolité*), ou plutôt de la réunion des assemblées nationales en Pologne; c'est pour cela que, malgré la déférence pour les chefs, qui ont le privilége de conduire à volonté la chaîne des danseurs, par un singulier caprice érigé en loi, il est permis de détrôner un chef toutes les fois que quelqu'un de hardi crie *odbéianego*, ce qui veut dire repris de force ou reconquis; celui qui prononce ce mot est censé vouloir reconquérir la main de la première dame et la direction de la danse; c'est une espèce d'acte de *liberum veto*, auquel tout le monde est obligé de céder. Le chef abandonne alors la main de sa dame au nouveau prétendant; chaque cavalier danse avec la dame du couple suivant, et ce n'est que le cavalier du dernier couple qui se trouve définitivement évincé, s'il n'a pas la hardiesse de faire valoir aussi son privilége d'égalité, en demandant *odbéianego* et en se plaçant à la tête. Mais comme un privilége de cette nature, trop souvent employé, jetterait tout le bal dans une complète anarchie, deux moyens sont consacrés pour obvier à cet abus; c'est à dire ou le chef use de son droit de terminer la *polonaise*, à l'imitation d'un roi ou d'un

maréchal qui dissout une diète, ou bien d'après le vœu dominant, tous les cavaliers laissent les dames seules au milieu, qui alors continuent à danser en choisissant de nouveaux danseurs, et en excluant les perturbateurs et les mécontens, ce qui rappelle les confédérations employées pour faire prévaloir la volonté des majorités.

» La *polonaise* respire et peint tout le caractère national ; la musique de cette danse, tout en comportant beaucoup d'art, réunit quelque chose de martial à une douceur empreinte de la simplicité des mœurs d'un peuple agricole Les étrangers ont dénaturé le caractère des *polonaises*; les nationaux mêmes le conservent moins aujourd'hui par suite du fréquent emploi des motifs puisés dans des opéras modernes. Pour ce qui concerne la danse en elle-même, la *polonaise* est devenue de nos jours une sorte de promenade qui a peu de charmes pour la jeunesse, et n'est qu'une scène d'étiquette pour les personnes plus âgées. Nos pères la dansaient avec une merveilleuse habileté et une gravité pleine de noblesse; le danseur, faisant des pas glissés avec énergie, mais sans sauts, caressant sa moustache, variait ses mouvemens par l'attitude de son sabre, de son bonnet et de ses manches d'habits retroussées, signes distinctifs d'un homme libre et d'un citoyen guerrier. Quiconque a vu un Polonais de vieille roche danser la *polonaise* en habit national, avouera sans peine que cette danse est le triomphe d'hommes bien faits, à la tournure noble et fière, à l'air mâle et gai à la fois.

» Au début on voit le danseur, son bonnet sous le bras, une main posée sur son sabre, l'autre frisant sa moustache, mettre déjà dans le salut à sa dame toute la galanterie et toute la pompe compatibles avec le bon goût. En donnant la main à sa dame, le bras à peine plié au coude, le danseur la conduit avec respect, et paraît la présenter fièrement à l'assemblée; il la conduit, non d'après des règles fixes, comme dans les autres danses, mais selon sa propre volonté, adoucie par cette gravité et cette bienveillance qui doivent diriger un époux dans la vie conjugale La dame n'a pas ici l'occasion d'exercer sa coquetterie et de charmer par des attitudes variées; mais une noble simplicité, relevée d'un riche costume approprié à cette danse, une taille élevée et gracieuse, cette marche solennelle à la tête d'une suite nombreuse de couples dansans donnent souvent aussi à la danseuse un air imposant et idéal. Comme c'est le peuple polonais seul qui a conservé des chants nationaux dont il accompagne ses danses, et qui ajoutent tant à leur gaîté, de même les classes supérieures, en Pologne, possèdent la seule danse de société, relevée et embellie par l'éloquence. C'est un trait distinctif chez une nation à mœurs parlementaires, et où, par conséquent, l'éloquence jouait un si grand rôle. La *polonaise* offrait et offre encore l'occasion de déployer les charmes de la parole, qu'éveillent les sentimens d'un sexe pour l'autre, et à laquelle la musique, les solennités d'une fête et l'absence de trop proches témoins, prêtent un charme particulier.

» La première paire, qui est le chef visible de toute la société dansante et attire à elle tous les yeux, se trouve gênée en quelque sorte par les formes attachées à sa position. Les autres couples, comme des sujets heureux, sous un gouvernement sage et libre, usent d'une indépendance charmante, tout en suivant l'impulsion de ses devanciers.

» Une collection chronologique de la musique des *polonaises*, depuis les époques les plus reculées jusqu'à nos jours, serait fort précieuse pour l'histoire de l'art, et peut-être même pour l'histoire du goût et des mœurs de Pologne. Les plus anciennes musiques respirent une simplicité guerrière ; dans la première moitié du 18ᵉ siècle, nous les voyons bruyantes et pompeuses ; plus tard, les *polonaises* originales se distinguent toutes par une sorte de mélancolie éloquente pour les cœurs.

» Le *krakoviak*, danse nationale des environs de Cracovie, est très gai et porte les caractères d'un peuple dont les mœurs sont encore peu éloignées de la nature. Avec moins d'art et de galanterie, cette danse a cela de commun avec le *boléro* espagnol qu'on l'accompagne de chants et qu'également les danseurs marquent la mesure, en Espagne, à la vérité, avec des castagnettes, en Pologne avec des talons ferrés et des ronds de métal attachés à la ceinture. Du reste, le *krakoviak* est loin du *bolero*, quant à l'art; il permet de déployer plus de chaleur et de force que d'habileté. Une cinquantaine de

ronds de métal sonnant autour de la ceinture, à laquelle pendent aussi un couteau et d'autres objets fragiles ; l'habitude de faire jaillir des étincelles en frappant les talons ferrés l'un contre l'autre, rappellent des coutumes que l'on trouve surtout chez les peuplades guerrières. Les mouvemens, les attitudes, le costume et la musique particuliers à cette danse sont d'une si parfaite originalité, que l'art trouverait fort difficile de les imiter exactement. Le costume des Cracoviens et des Cracoviennes, beau, quoique trop barriolé, va bien à la danse dont nous parlons. Les longues tresses de cheveux des Cracoviennes, entremêlées de nombreux rubans flottans, sont surtout d'un effet pittoresque au fort d'une danse animée. Ces rubans représentent en quelque sorte la biographie des danseuses, car ce sont d'ordinaire des présens et des souvenirs de toute espèce.

» Le *krakoviak* ressemble, dans ses figures, à une *polona se* simplifiée, et représente, en comparaison de celle-ci, un état social moins avancé. Le plus hardi et le plus fort se pose chef et conduit la danse; il chante, on fait chorus ; il danse, on l'imite. Souvent le *krakoviak* représente, en une sorte de petit ballet, la simple marche d'une amourette : on voit un couple de jeunes gens se placer devant l'orchestre: le jeune homme a l'air fier, présomptueux, préoccupé de son costume et de sa beauté. Bientôt il devient méditatif, et cherche une inspiration pour improviser des couplets que lui demandent les cris de ses compagnons, et que provoque la mesure battue par eux, ainsi que le manége de la jeune fille, impatiente de danser. Après un tour, arrivé devant l'orchestre, le danseur se permet d'ordinaire quelque refrain qui fait rougir la jeune fille; elle fuit, et en la poursuivant, le jeune homme déploie toute son agilité. Au dernier tour, c'est le jeune homme qui se donne l'air de fuir sa danseuse; elle cherche à saisir son bras, après quoi ils dansent ensemble jusqu'à ce que la ritournelle mette fin à leurs plaisirs.

» Le *mazurek*, dans sa forme primitive et comme les gens du peuple le dansent, n'est qu'une espèce de *krakoviak*, seulement moins vif et moins sautillant. Les agiles Cracoviens et les montagnards des Karpathes n'appellent le *mazurek*, dansé par les habitans de la plaine, qu'une *cracovienne* rapetissée. Le voisinage des Allemands, ou plutôt le séjour des troupes allemandes, a fait perdre au *mazurek*, parmi le peuple, son vrai caractère; cette danse est devenue une sorte de walse maladroite. Chez le peuple de la capitale, les vraies danses du pays sont dénaturées, non seulement par l'affluence des étrangers, mais surtout aussi par le malheureux emploi des orgues de Barbarie. Les anciens Grecs, passionnés pour les beaux-arts, eussent, je pense, défendu l'usage de cet instrument, et peut-être puni son inventeur de l'exil. C'est lui qui comprime parmi le peuple l'usage de la musique, et qui ôte le gagne-pain aux violons villageois, devenus de plus en plus rares depuis que chaque cabaretier, en achetant un orgue, tue facilement toute concurrence. Nous voyons déjà disparaître de plus en plus de nos campagnes ces doux chants et ces refrains improvisés que retenait et répétait le ménétrier rustique, et la musique vraiment nationale cède, hélas! le pas aux thêmes empruntés aux opéras les plus en vogue.

» Le *mazurek* dégénéré ainsi parmi le peuple, a été adopté par les classes supérieures qui, en lui conservant ses allures nationales, l'ont perfectionné jusqu'à le rendre, sans contredit, une des danses les plus gracieuses de l'Europe. Cette danse offre beaucoup de ressemblance avec le *quadrille* français, selon ce qu'il y a d'analogue entre les caractères des deux nations. En voyant ces deux danses, on pourrait dire qu'une Française ne danse que pour plaire, et que la Polonaise plaît tout en s'abandonnant à une sorte de gaîté virginale : les grâces qu'elle déploie viennent plus de la nature que de l'art. Une danseuse française rappelle l'idéal des statues grecques; une danseuse polonaise a quelque chose qui rappelle les bergères créées par l'imagination des poètes; si la première vous charme, l'autre vous attache.

» Comme la danse moderne prête surtout au triomphe des femmes, puisque le costume des hommes leur est si peu favorable, on doit remarquer que le *mazurek* fait ici exception; car un jeune homme, et surtout un jeune Polonais, remarquable par une certaine aimable hardiesse, devient bientôt l'âme et le héros de cette danse.

Une mise légère, et en quelque sorte pastorale pour les femmes, et le costume militaire si avantageux pour les hommes, ajoutent au charme du tableau que le *mazurek* présente à l'œil du peintre. Cette danse permet à tout le corps les mouvemens les plus vifs et les plus variés, laisse aux épaules une pleine liberté de plier parfois avec cet abandon qui, accompagné d'un laisser-aller joyeux, et de certain mouvement de pied frappant le sol, est on ne peut plus gracieux.

» On trouve souvent un effet magique dans l'enthousiasme animé qui caractérise les différens mouvemens de la tête ; tantôt se redressant avec fierté, tantôt s'abaissant avec mollesse sur la poitrine, tantôt enfin s'inclinant doucement sur l'épaule et toujours peignant à larges traits l'abondance de vie et de joie, nuancée de sentimens simples, gracieux et délicats. En voyant dans le *mazurek*, la danseuse enlevée presque par les bras, et appuyée sur l'épaule de son cavalier, s'abandonnant entièrement à son guide, on croit voir deux êtres enivrés de bonheur et s'envolant dans des régions célestes. La danseuse, légèrement vêtue, effleurant à peine la terre d'un pied mignon, s'attachant à la main de son danseur, en un clin d'œil enlevée par plusieurs autres, et puis, comme un éclair, se précipitant de nouveau dans les bras du premier, offre l'image de la créature la plus heureuse et la plus ravissante. La musique des *mazureks* est tout-à-fait nationale et originale, à travers sa gaîté respire d'ordinaire quelque chose de mélancolique ; on dirait qu'elle est destinée à diriger les pas des amans, dont les tristesses passagères ne sont pas sans charmes.

Rien n'égale la bravoure, la loyauté et la franchise du peuple de Cracovie. L'amour de la patrie est sa religion et sa vie ; aussi, dès l'enfance, le Cracovien s'exerce au maniement des armes. A la guerre il se sert avec autant d'adresse de la lance et du sabre, qu'il manie avec dextérité la petite hache dans les travaux agricoles.

Les Cracoviens, portent une longue chevelure. Dans les jours de fête ils se plaisent à exercer leur courage, comme dans d'autres pays on s'amuse à des jeux de hasard. Le plus hardi de la fête dresse ses cheveux, et va se placer contre un parvis de bois ; un autre, armé de la petite hache, se met à quelques pas de distance ; il vise, lance son arme, et coupe les cheveux en un clin d'œil.

REVUE THÉATRALE.

Disons tout d'abord que l'année 1846 a donné le jour à 139 pièces, réparties de la manière suivante dans treize théâtres :

Opéra, 4 —Théâtre-Français, 8.—Opéra-Comique, 6. —Théâtre-Italien, 3. — Odéon, 11.— Vaudeville, 27.—Variétés, 15.— Gymnase-Dramatique, 21.—Palais-Royal, 22.—Porte-Saint-Martin, 7.—Gaîté, 10.—Ambigu, 3. — Le Cirque, 2.

Ces 139 ouvrages ont été composés par 190 auteurs et par 12 compositeurs.

Opéra. — *Robert Bruce*, opéra en trois actes de Rossini. Cette pièce n'est pas une nouvelle composition, c'est une mosaïque de la musique de Rossini. L'espèce d'émeute qui avait eu lieu à la première représentation au sujet de M. Stoltz ne s'est pas renouvelée et la pièce marche bien.

Théatre-Français. — Toujours rempli lorsque Mlle Rachel joue.

Opéra-Comique.— *Gibby la Cornemuse* ne cède pas sa place et a toujours le même succès.

Théatre-Italien. — *I due Foscari*, poëme de M. S. Piave, musique de Verdi. Parfaitement joués par Mario et Grisi. Succès.

Odéon. — *Diable ou Femme*, comédie en un acte et en vers, imitée de Calderon, par M. Hypolite Lucas. Pièce charmante qui a réussi.

Agnès de Méranie, tragédie en cinq actes et en vers de M. Ponsard. Pièce célèbre avant son apparition, par les procès qu'elle a suscités. Erreur de l'auteur. Toute parodie de cette pièce vient d'être défendue par le ministre de l'intérieur, dans l'intérêt religieux.

Théatre historique, anciennement Montpensier. — Ce théâtre prend son rang après les théâtres royaux.

Vaudeville. — *Trénitz* vaudeville en un acte, par M. Paulin. Pièce mauvaise et sifflée.

La *Planète à Paris*, revue en trois actes de MM. Duvert, Dupeuty et Gabriel. Succès. L'acteur Neuville imite admirablement, dans cette pièce, ses camarades Alcide Tousez et Ravel du Palais-Royal. Tableaux vivans.

VARIÉTÉS. — Une *Fille terrible*, vaudeville en un acte de M. Deligny, pièce très amu ante et bien jouée par Mlles Flore et Lagier.

GYMNASE-DRAMATIQUE. — La *Protégée sans le savoir*, comédie-vaudeville en un acte de M. Scribe. Succès complet. Cette pièce est jouée dans la perfection par Mlle Rose Chéri, Numa, Tisserant, Bressant.

Un *Mari fidèle*, vaudeville en un acte de M. Varin, pièce morale comme on en a tant vu au Gymnase.

PALAIS-ROYAL. — La *Poudre-Coton*, revue en cinq actes et un entr'acte de MM. Dumanoir et Clairville, folie amusante exécutée par des acteurs amusans tels que Sainville, Grassot, etc., par toute la joyeuse troupe du Palais-Royal qui, je vous l'assure, ne se gêne pas avec son public. Tableaux vivans.

PORTE-SAINT-MARTIN. — *Marie* ou l'*Inondation*, drame en cinq actes de MM. Francis Cornu et Anicet Bourgeois, pièce de circonstance ornée de décors admirables.

GAITÉ. — Rien de remarquable.

AMBIGU.—La *Closerie des Genêts* continue son immense succès.

CIRQUE-OLYMPIQUE. — Toujours les poses plastiques.

TABLE DES MATIÈRES.

+ (Juillet à Décembre)

re

es de
Les œ
pour
20

les d
à ce
uite à
sont
habi
re ad

32.

